LIBRARY OF
WELLESLEY COLLEGE

FROM THE FUND OF
EBEN NORTON HORSFORD

193-512

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DIDEROT

PHILOSOPHIE

III

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR

RUE SAINT-BENOIT

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DIDEROT

REVUES SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

COMPRENANT CE QUI A ÉTÉ PUBLIÉ A DIVERSES ÉPOQUES

ET LES MANUSCRITS INÉDITS
CONSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ERMITAGE

NOTICES, NOTES, TABLE ANALYTIQUE

ÉTUDE SUR DIDEROT

ET

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE AU XVIIIe SIÈCLE

PAR J. ASSÉZAT

TOME TROISIÈME

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1875

69383

ESSAI

SUR LES RÈGNES

DE CLAUDE ET DE NÉRON

ET

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE SÉNÈQUE

POUR SERVIR D'INTRODUCTION A LA LECTURE
DE CE PHILOSOPHE

1778-1782

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Nous donnons dans cette *Notice* une grande place à nos prédécesseurs de 1821. Leur *Avertissement* a une saveur passionnée qui ne nous déplaît pas trop, quoique nous soyons beaucoup refroidis sur certains points, et que La Harpe, Geoffroy, Grosier, Royou ne nous intéressent plus guère. Diderot leur a survécu, comme Voltaire à Patouillet et à Nonotte ; et s'ils se sont permis quelques sottises qui ont pu un moment tromper le public sur la valeur de leur adversaire, ces sottises leur sont, suivant les lois naturelles, retombées sur le nez.

Voici donc, tout d'abord, l'*Avertissement* de l'édition Brière :

« Le baron d'Holbach avait tiré de la misère le jeune La Grange; il avait reconnu en lui une âme droite et un esprit honnête, et de telles qualités éveillèrent toujours la sollicitude de ce philosophe bienfaisant; il lui servit de père, le guida par ses conseils, et lui confia ensuite l'éducation de ses enfants. Ce fut à sa demande que La Grange entreprit la traduction de Lucrèce, publiée en 1768, et celle de Sénèque qu'il n'eut pas le temps de revoir. Il consacra huit années à cette dernière traduction; mais une mort prématurée ne lui permit pas de s'occuper des notes qu'il se proposait d'y joindre pour corriger le texte dans les endroits où il était altéré, et pour éclaircir les passages où Sénèque rappelle, d'une manière vague, des faits peu connus de l'histoire ancienne.

« Naigeon se chargea de ce travail, et il publia la nouvelle traduction de Sénèque en 1778.

« C'est à la sollicitation de d'Holbach que La Grange avait traduit Lucrèce et Sénèque; ce fut aussi pour répondre aux instances de cet ami des lettres et de la philosophie, et à celles de Naigeon, que Diderot écrivit la vie de Sénèque, d'après Tacite, Suétone et Sénèque lui-même.

Mais pour bien apprécier les mœurs et le caractère du philosophe romain, pour bien juger les reproches qu'on lui a faits, Diderot dut pénétrer dans l'histoire des empereurs romains, et il fut ainsi amené à tracer le tableau le plus animé des règnes de Claude et de Néron.

« Quoique cet éloquent Essai soit l'ouvrage de la vieillesse de l'auteur, on voit qu'il reproduisit, dans toute sa force, le génie mâle des anciens historiens.

« Ce qui, surtout, est digne de remarque, c'est que malgré l'enthousiasme qu'il a répandu dans son apologie de Sénèque, il ne lui passe ni ses défauts, ni ses erreurs les plus légères; il le redresse avec le courage et la franchise d'un ami.

« L'*Essai sur la vie de Sénèque le philosophe, sur ses écrits et sur les règnes de Claude et de Néron,* parut au mois de décembre 1778 [1].

« Ce frontispice [2], dit Marmontel, manquait à la collection des œuvres « de Sénèque, traduites par La Grange. Un des écrivains les plus célèbres « de notre siècle a bien voulu en décorer l'ouvrage de son ami, et le « plus précieux monument qui nous reste de la philosophie ancienne « s'est vu dignement couronné. »

« Mais Diderot avait parlé de la vertu, comme un homme qui en connaissait la douceur et la dignité; pouvait-il éviter la haine et le mépris des frelons de notre littérature?

« Aussi *l'Année littéraire*, que Voltaire appelait souvent avec raison *l'Ane littéraire;* le *Journal de littérature,* de M. l'abbé Grosier; l'abbé Royou, dans le *Journal de Monsieur,* et le *Journal de Paris* se déchaînèrent avec violence contre l'éloquent apologiste de Sénèque.

« Diderot avait préparé une réponse à ces critiques; mais le ton injurieux et la mauvaise foi des aristarques lui inspirèrent un tel dégoût, qu'il renonça à la publier. Il se borna à insérer, dans la seconde édition [3] publiée en 1782, sous ce titre : *Essai sur les règnes de Claude et de Néron, et sur les mœurs et les écrits de Sénèque, pour servir d'introduction à la lecture de ce philosophe,* une partie de la défense de Sénèque et de son apologiste, que Marmontel avait donnée dans les *Mercure* des 15 et 25 décembre 1778, et quelques répliques aux attaques qui pouvaient prêter aux éclaircissements les plus curieux.

« Nous avons indiqué, par des notes, les journaux d'où ces objections étaient tirées. Quant aux invectives de l'abbé Royou, dans le *Journal de Monsieur,* nous n'avons pu les indiquer. Ce journal a obtenu si peu de succès dans le temps, que le recueil n'en a point été conservé;

1. Il porte cependant la date de 1779. (Br.)

2. Ce frontispice forme, contrairement à l'habitude des frontispices, le septième et dernier volume de l'édition de Sénèque de 1778.

3. Cette édition, presque double de la première, parut en deux volumes in-8° et in-12. Londres (*Bouillon*).

et, malgré les recherches les plus minutieuses, nous n'avons pu nous le procurer dans aucune bibliothèque publique ou particulière.

« On peut juger, par les objections que Diderot a citées pour les réfuter, combien les aristarques mettaient d'emportement et de violence dans leurs invectives. Nous avons acquis la preuve que les articles de *l'Année littéraire* (et ce sont les plus orduriers qui aient été publiés par les nobles détracteurs de Sénèque et de Diderot) étaient de Geoffroy.

« Ce critique croyait-il porter atteinte aux plus beaux génies du siècle dernier, en les traitant de *goujats philosophiques*[1] ? Ce sentiment était bien digne d'un élève des jésuites. Marmontel l'avait déjà reconnu, quand il dit de lui : « Que signifierait le blâme ou l'éloge de celui qui « aurait intrépidement persisté, au milieu des huées de la nation, dans « un imbécile acharnement contre Voltaire et la plupart de nos grands « hommes ? Quand il arrive à un censeur de cette espèce de défendre « un Suilius, c'est peut-être sa cause qu'il défend. »

« Le rapprochement devient bien plus frappant lorsqu'on se rappelle que, même de nos jours, Geoffroy persistait encore dans cet *imbécile acharnement contre Voltaire* et que ce moderne Suilius a donné plus d'une preuve de la vénalité que Diderot reproche à l'ancien détracteur de Sénèque[2].

« Si l'on ne peut s'empêcher de blâmer l'acharnement avec lequel les Royou, les Grosier, les Geoffroy, tous ces ennemis déclarés du philosophe et de la philosophie, ont attaqué l'apologiste de Sénèque, du moins ils ont eu le mérite de s'exposer à être réfutés par l'auteur qui vivait alors. Mais que pensera-t-on de M. de La Harpe, qui, ne pouvant ignorer que Diderot, *occupé de toute sa force*, comme il l'a dit lui-même, *à défendre l'innocence d'un homme mort il y a deux mille ans, et sans autre motif de le justifier que le vif intérêt qu'il prend à la vertu calom-*

1. *Année littéraire* 1779, tome Ier, pages 46, 47. (Br.)

2. Après la représentation de l'*Assemblée de famille*, l'auteur, pour éclairer le jugement du journaliste, lui fait remettre une soupière en argent dont le couvercle est surmonté d'un *oiseau*. Folliculus (c'est ainsi que Luce de Lancival appelle Geoffroy dans une satire inédite) donne à son tour un reçu public à l'auteur, en commençant l'éloge impartial de la pièce, dans le *Journal de l'Empire* du 28 février 1808, par ces mots : « Une comédie en cinq actes et en vers est un *oiseau* rare au Théâtre-Français. » (Br.) — Puisqu'il s'agit ici de la biographie scandaleuse du critique du *Journal de l'Empire*, disons qu'on a peut-être exagéré sa vénalité. Cependant l'opinion sera difficile à corriger à son égard comme à l'égard de Fréron ; on citera toujours cette épigramme qui le peint avec des couleurs assez vives en même temps qu'assez crues :

Il est altéré de vin,
Il est altéré de gloire
Et ne prend jamais en vain
Sa pinte ou son écritoire.
Des flots qu'il en fait couler
Abreuvant plus d'un délire,
Il écrit pour se soûler,
Et se soûle pour écrire.
(*Journal de Paris*, 1804.)

niée, a attendu que vingt années fussent écoulées depuis la mort de Diderot pour oser, dans un examen prétendu de ses écrits, charger sa mémoire des plus odieuses calomnies?

« La Harpe, dit Chénier, dans son *Tableau de la littérature*, autre-« fois partisan de la philosophie, en devint l'ennemi acharné quand son « cœur fut touché par la grâce; mais la grâce, en lui prodiguant la foi, « ne lui avait donné ni l'équité, ni la dialectique. Aussi les sentences « qu'il a portées contre les philosophes célèbres sont-elles cassées par « le tribunal de l'opinion publique; et quand, par exemple, il combat « les deux idées fondamentales des livres d'Helvétius, on voit, par ses « propres arguments, qu'il s'est épargné le temps et la peine de bien « comprendre les opinions qu'il croit réfuter. »

« Lorsque Chénier a porté ce jugement sur La Harpe, il ne connaissait pas le libelle publié depuis sous le titre : *De la philosophie du dix-huitième siècle*, où La Harpe ne se borne pas seulement à juger la philosophie de Diderot, comme il avait jugé celle d'Helvétius. Dans cet ouvrage il tronque et il renouvelle les objections déjà présentées par les anciens journalistes, et réfutées par Diderot; puis il attribue à l'auteur de l'*Essai sur Sénèque* des ouvrages que l'on sait ne point être de lui. Il l'oppose ainsi aux écrivains les plus médiocres et les plus inconnus, en feignant d'opposer l'auteur à lui-même. Et rien, dans ce cas, ne saurait justifier l'ignorance du critique passionné, si ce n'est sa mauvaise foi.

« Nous engageons tout lecteur impartial à recourir, avant de lire le livre de La Harpe, à la réfutation qu'en a donnée le savant auteur du *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes* [1], dans le *Nouveau Supplément au Cours de littérature de M. de La Harpe.* »

Il nous reste peu de choses à ajouter à ce qui précède. Cependant nous devons insister sur la différence des deux éditions de 1778 et de 1782. La première est un travail sévère et qui forme un ensemble dans lequel il n'y a guère d'autre disparate que la *note* concernant J.-J. Rousseau. Mais ce fut surtout cette note qui donna lieu aux reproches qui assaillirent alors Diderot et le forcèrent à se défendre. La plume une fois reprise, il ne sut pas la déposer à temps, et c'est ce qui donne à cette seconde édition une physionomie indécise et troublée. Le panégyrique de Sénèque et l'apologie de Diderot s'y confondent trop; et Grimm avait raison de signaler comme un défaut ce désordre qui porte l'auteur de Paris à Rome, de Rome à Paris; du règne de Claude à celui de Louis XV; et de Tacite à l'abbé Royou.

« Ce défaut, continue Grimm, ne rend l'ouvrage ni moins piquant

1. A.-A. Barbier. Voir notre notice préliminaire de l'*Essai sur le mérite et la vertu* t. Ier, p. 6.

ni moins original. » Cela est vrai, mais, pour notre part, nous aurions préféré que, au lieu d'intercaler, quelquefois sans souci des transitions, sa défense dans le texte primitif, Diderot eût conservé ce texte sans remaniements et donné à part sa réponse aux critiques.

Le livre ne put paraître que sous une permission tacite. L'auteur fut même un instant menacé de la Bastille. Au fond, malgré ses défauts, l'*Essai* est un des ouvrages où Diderot fait preuve de la plus solide érudition ; et l'on voit, comme dit Mme de Vandeul, qu'il a réellement lu tout ce qui, de près ou de loin, touchait à son héros.

Une édition a été publiée en 1820, Paris, Aug. Delalain, in-12, sous le titre de *Vie de Sénèque* ou *Essai*, etc. C'est l'édition de 1782, qu'ont reproduite les éditeurs des *Œuvres* de Diderot, depuis Naigeon.

Il y a eu deux traductions en allemand : l'une par Garlieb Hanker; Dessau, 1788, in-8°; l'autre, signée du pseudonyme F... L... Epheu, Leipzig, 1794, in-8°. Nous ne les avons pas vues, et nous ne les citons que d'après la *Bibliographie biographique* d'Œttinger. Eusèbe Salverte annonçait en l'an IX une traduction en anglais par M. Duckett.

Quant à la fameuse *note* sur Rousseau, elle était pressentie. Dès le 20 juillet 1778, les *Mémoires secrets* contenaient cette remarque traîtresse : « M. Diderot est un de ceux qui craignent le plus la publicité des *Mémoires* de Rousseau. Il dit qu'ayant passé près de vingt ans de sa vie dans la plus grande intimité avec lui, il ne doute pas que ce cynique, ne dissimulant rien et nommant chacun par son nom, n'ait révélé beaucoup de choses qu'il préférerait de voir rester dans l'oubli. On jugerait par ses discours que Rousseau était un méchant homme au fond. »

La querelle à ce sujet fut très-vive et dura longtemps, elle se réveilla à propos de la publication, par Ginguené, de *Lettres sur les Confessions de J.-J. Rousseau* (1791). A.-A. Barbier répondit à Ginguené, en même temps qu'à La Harpe, dans le *Nouveau Supplément* cité plus haut. « Ces *Lettres,* dit-il, malgré une apparence de modération et une profession d'impartialité, sont pourtant très-partiales. La note de Diderot, continue-t-il, contre l'auteur des *Confessions,* fut une représaille beaucoup trop violente; je la blâme comme M. Ginguené, parce que je veux de la justice et de la mesure en tout. On traite Rousseau dans cette note de *scélérat* et d'*hypocrite;* je crois, moi, comme mylord Maréchal, qu'il n'était que *malade.* Mais ce que M. Ginguené ne veut pas avouer, et ce qui est certain, c'est que Jean-Jacques fut l'agresseur, et violemment agresseur et à plusieurs reprises. La note insérée dans la *Lettre sur les spectacles* était une injure sanglante dont M. Ginguené ne juge pas à propos de parler; car il a autant de bonne foi dans ses réticences que dans ses raisonnements. Cette note latine, tirée de l'*Ecclésiastique*, reproche à Diderot l'*insulte orgueilleuse,* la *trahison du secret de*

l'amitié et les *atteintes perfides* (*Excepto improperio, et superbia, et mysterii revelatione et plaga dolosa*). M. Ginguené serait bien capable d'objecter sérieusement que Diderot n'est pas nommé dans cette note; mais, par bonheur, Rousseau nous dit lui-même dans ses *Confessions* qu'il eut soin de désigner Diderot de manière à ce que personne ne s'y méprît, parce que son intention était de rendre par ce moyen leur rupture publique. Il ne manqua pas son coup, et Diderot, qui avait alors un monde d'ennemis que lui avait faits l'*Encyclopédie,* resta sous le coup sans pouvoir le repousser, vu que, grâces aux précautions de Rousseau, que l'on qualifiera comme on voudra, Diderot était indiqué du doigt, mais non pas nominativement, et qu'il était tout simple qu'il ne dît pas au public : C'est moi.

« A l'égard des démêlés qui donnèrent lieu à cette note hostile, je ne me crois pas permis de les raconter, parce que les deux personnes intéressées sont encore vivantes, et que l'une des deux est une femme [1]. Toute discussion à ce sujet me paraît contraire aux bienséances sociales, et d'ailleurs est fort inutile à la cause que je soutiens; car, d'abord, toutes deux sont très-honorablement traitées dans les *Confessions,* et celle qui donne tout le tort à Rousseau dans cette occasion, non-seulement n'essuie de lui aucun reproche, mais même en reçoit les plus grands éloges par sa *véracité,* son *équité,* sa *générosité.* Or, la justification de Diderot n'est-elle pas complète, lorsque l'homme qui, par sa position et le nature des circonstances, est l'arbitre irrécusable de la querelle, condamne formellement Rousseau, lui écrit qu'il ne peut plus le voir après ses injustices et ses calomnies envers Diderot et atteste l'innocence de celui-ci, dont personne ne peut déposer plus sûrement que lui [2]?

« Y a-t-il plus de justice à qualifier de *violent délire* la note de Diderot dont j'ai parlé ci-dessus, à dire que cette note est *coupable?* Diderot n'est pas plus *coupable* de n'avoir pas cru que Rousseau n'était que fou, que ne l'est M. Ginguené de ne pas mettre sur le compte de cette folie, qu'il avoue, tous les prétendus crimes que Jean-Jacques suppose tramés contre lui. Il n'y a de part et d'autre que de l'erreur. Or, observez que Diderot, peint des plus noires couleurs dans la note de Rousseau qui précède la sienne de vingt ans, ne faisait qu'user d'un droit naturel en lui rendant tous les titres injurieux qu'il en avait reçus. Il n'y a point là dedans de *délire;* car Diderot injustement chargé d'imputations atroces (comme je l'ai prouvé) devait regarder Rousseau comme un très-méchant homme, dès qu'il ne le regardait pas comme un insensé. » (Pages 235-37, 254-55 du *Nouveau Supplément.*)

1. Mme d'Houdetot. Barbier écrivait, en 1792, dans le *Mercure.*
2. Voyez la lettre de Saint-Lambert à Rousseau, du 10 octobre 1758, dans les *Confessions.*

A MONSIEUR NAIGEON[1]

Cet essai, que les mêmes lectures multipliées ont porté successivement d'un très-petit nombre de pages à l'étendue de ce volume, est le fruit de mon travail, ou, pour mieux dire, de mon loisir pendant un des plus doux intervalles de ma vie. J'étais à la campagne, presque seul, libre de soins et d'inquiétudes, laissant couler les heures sans autre dessein que de me trouver le soir, à la fin de la journée, comme on se trouve quelquefois le matin après une nuit occupée d'un rêve agréable. Les années ne m'avaient laissé aucune de ces passions qui tourmentent, rien de l'ennui qui leur succède : j'avais perdu le goût de ces frivolités auxquelles l'espoir d'en jouir longtemps donne tant d'importance. Assez voisin du terme où tout s'évanouit, je n'ambitionnais que l'approbation de ma conscience et le suffrage de quelques amis. Plus jaloux de préparer des regrets après ma mort, que d'obtenir des éloges de mon vivant, je m'étais dit : « Quand le peu que j'ai fait et le peu qui me reste à faire périraient avec moi, qu'est-ce que le genre humain y perdrait? qu'y perdrais-je moi-même? » Je ne voulais point amuser ; je voulais moins encore être applaudi : j'avais un plus digne objet, celui d'examiner sans partialité la vie et les ouvrages de Sénèque, de venger un grand homme, s'il était calomnié, ou, s'il me paraissait coupable, de gémir de ses faiblesses, et de profiter de ses sages et fortes leçons. Telles étaient les dispositions dans lesquelles j'écrivais, et telles sont les dispositions dans lesquelles il serait à souhaiter qu'on me lût.

1. Cette dédicace ne parut que dans la seconde édition de l'*Essai*.

Chaque âge écrit et lit à sa manière : la jeunesse aime les événements ; la vieillesse, les réflexions. Une expérience que je proposerais volontiers à l'homme de soixante-cinq ou six ans, qui jugerait les miennes ou trop longues, ou trop fréquentes, ou trop étrangères au sujet[1], ce serait d'emporter avec lui, dans la retraite, Tacite, Suétone et Sénèque ; de jeter négligemment sur le papier les choses qui l'intéresseraient, les idées qu'elles réveilleraient dans son esprit, les pensées de ces auteurs qu'il voudrait retenir, les sentiments qu'il éprouverait, n'ayant d'autre dessein que celui de s'instruire sans se fatiguer : et je suis presque sûr que, s'arrêtant aux endroits où je me suis arrêté, comparant son siècle aux siècles passés, et tirant des circonstances et des caractères les mêmes conjectures sur ce que le présent nous annonce, sur ce qu'on peut espérer ou craindre de l'avenir, il referait cet ouvrage à peu près tel qu'il est. Je ne compose point, je ne suis point auteur; je lis ou je converse, j'interroge ou je réponds. Si l'on n'entend que moi, on me reprochera d'être décousu, peut-être même obscur, surtout aux endroits où j'examine les ouvrages de Sénèque ; et l'on me lira, je ne dis pas avec autant de plaisir, comme on lit les *Maximes* de La Rochefoucauld, et un chapitre de La Bruyère : mais si l'on jette alternativement les yeux sur la page de Sénèque et sur la mienne, on remarquera dans celle-ci plus d'ordre, plus de clarté, selon qu'on se mettra plus fidèlement à ma place, qu'on aura plus ou moins d'analogie avec le philosophe et avec moi ; et l'on ne tardera pas à s'apercevoir que c'est autant mon âme que je peins, que celle des différents personnages qui s'offrent à mon récit. Aucune preuve n'a la même force, aucune idée la même évidence, aucune image le même charme pour tous les esprits ; mais je serais, je l'avoue, beaucoup moins flatté que l'homme de génie se retrouvât dans quelques-unes de mes pensées, que s'il arrivait à l'homme de bien de se reconnaître dans mes sentiments.

1. Sénèque le père dit que les écrivains arides et stériles suivent facilement le fil de leurs discours; que rien ne les détourne, ne les amuse, ne les distrait en chemin, ne les embarrasse, ni les figures, ni le choix des mots, ni la manie des réflexions. Il en est d'eux comme des femmes laides : si elles sont chastes, c'est manque d'amants et non de désirs. « Aridi declamatores fidelius quos proposuerunt colores tuentur; nihil enim eos sollicitat, nullum schema, nulla dulcedo sententiæ subrepit : sic quæ malam faciem habent, sæpius pudicæ sunt; non animus illis deest, sed corruptor. » Senec., lib. II, Controvers. IX. (N.)

J'aurais pu ne recueillir des règnes de Claude et de Néron que les endroits où Sénèque est en action, et ne montrer que cette grande figure isolée; mais il m'a semblé que, placé au centre du tableau, on sentirait plus fortement la difficulté et la dignité de son rôle : le gladiateur antique serait plus intéressant, s'il avait en face son antagoniste. D'ailleurs cette manière s'accommodait mieux avec ma nonchalance. Quand on ne présente sur la toile qu'un seul personnage, il faut le peindre avec la vérité, la force et la couleur de Van Dyck; et qui est-ce qui sait faire un Van Dyck? Ce livre, si c'en est un, ressemble à mes promenades. Rencontré-je un beau point de vue? je m'arrête. et j'en jouis. Je hâte ou je ralentis mes pas. selon la richesse ou la stérilité des sites : toujours conduit par ma rêverie, je n'ai d'autre soin que de prévenir le moment de la lassitude.

Au reste, mon ami, peut-être n'ai-je rien fait de ce que vous attendiez de moi. Peut-être eussiez-vous désiré, pour me servir ici de vos propres termes, « que, me-livrant à toute la chaleur de mon âme, et à toute la fougue de mon imagination, je vous montrasse Sénèque, comme autrefois je vous avais montré Richardson : » mais, pour cela, au lieu de plusieurs mois, il fallait ne m'accorder qu'un jour. En revanche, disposez de mon travail comme il vous plaira; vous êtes le maître d'approuver, de contredire, d'ajouter, de retrancher. Une obligation que je vous aurai toujours, à vous et à M. le baron d'Holbach, une marque signalée de votre estime, c'est de m'avoir proposé une tâche qui plaisait infiniment à mon cœur : plût à Dieu qu'elle eût été moins disproportionnée à mes forces, et que vous vous fussiez rappelé, l'un et l'autre, le *Quid ferre recusent*, *Quid valeant humeri !* (Horat. *de Art. poet.* v. 39 et 40.)

La belle chose que j'aurais produite, si le talent de l'avocat eût répondu à la grandeur de la cause! L'apologie d'un Sénèque! le tableau des règnes d'un Claude et d'un Néron! quels sujets à traiter, si j'avais su faire pour l'innocence du philosophe ce que vous avez fait pour l'intelligence de ses écrits!

Votre tâche, moins agréable que la mienne, n'était guère moins difficile à remplir : elle exigeait une connaissance approfondie de la langue, des usages, des coutumes, des mœurs, de l'état des sciences et des arts au temps de Sénèque. Comment

parvient-on à développer des manœuvres d'atelier, comme vous l'avez fait? Je l'ignore; et cependant je ne suis pas novice dans cette matière. Il y a telles de vos notes qui sollicitent une place dans les savants recueils de notre Académie des inscriptions : d'autres montrent de la finesse, du goût, de la philosophie, de la hardiesse; toutes annoncent l'ami des hommes, l'ennemi des méchants, et l'admirateur du génie. Les savants et les ignorants de bonne foi vous ont rendu justice : les savants, qui ont apprécié la difficulté de vos recherches; les ignorants de bonne foi, comme moi, pour qui vous avez dissipé les obscurités de Sénèque.

Si les hommes avaient sous la tombe quelque notion de ce qui se passe sur la terre, de quels sentiments de reconnaissance pour vous, pour M. le baron d'Holbach, pour vos dignes collègues MM. Desmarets et d'Arcet, cette victime prématurée d'Épicure et de Zénon, l'honnête et laborieux La Grange, ne serait-il pas pénétré? Toutes les opinions sur les âmes des morts, qui me touchent ou qui me flattent, je les embrasse; et il me semble, dans ce moment, que je vois l'ombre de notre cher La Grange errer autour de votre lampe, tandis que vos nuits se passent soit à compléter ou éclaircir son ouvrage, soit à rapprocher en cent endroits sa traduction du vrai sens de l'original. Je l'entends, il vous dit : « Celui qui renferme dans une urne la cendre négligée d'un inconnu, fait un acte pieux; celui qui élève un monument à son ami, donne de l'éclat à sa piété : que ne vous dois-je pas, à vous qui vous occupez de ma gloire! »

Hélas! il a dépendu de moi que le philosophe Sénèque me dît aussi : « Il y a près de dix-huit siècles que mon nom demeure opprimé sous la calomnie ; et je trouve en toi un apologiste! Que te suis-je? et quelle liaison, épargnée par le temps, peut-il subsister entre nous? serais-tu quelqu'un de mes descendants? Et que t'importe qu'on me croie ou vicieux ou vertueux? »

O Sénèque! tu es et tu seras à jamais, avec Socrate, avec tous les illustres malheureux, avec tous les grands hommes de l'antiquité, un des plus doux liens entre mes amis et moi, entre les hommes instruits de tous les âges, et leurs amis. Tu es resté le sujet de nos fréquents entretiens ; et tu resteras le sujet des leurs. Tu aurais été l'organe de la justice des siècles, si j'avais

été à ta place, et toi à la mienne. Combien de fois, pour parler de toi dignement, n'ai-je pas envié la précision et le nerf, la grandeur et la véhémence de ton discours, lorsque tu parles de la vertu? Si ton honneur te fut plus cher que ta vie, dis-moi, les lâches qui ont flétri ta mémoire n'ont-ils pas été plus cruels que celui qui te fit couper les veines? Je me soulagerai en te vengeant de l'un et des autres.

Pourquoi faut-il, mon ami, que les accusations soient écoutées avec tant d'avidité, et les apologies reçues avec tant d'indifférence? La faute, réelle ou supposée, se répand avec éclat : le reproche circule de bouche en bouche avec une feinte pitié : la ville en retentit de toutes parts. Si la calomnie disparaît à la mort de l'homme obscur, la célébrité lui sert de véhicule, et la porte jusques aux siècles les plus reculés ; penchée sur l'urne du grand homme, elle continue d'en remuer la cendre avec son poignard. A la fin, un défenseur s'est-il élevé ? la perversité des accusateurs et l'innocence de l'accusé sont-elles également évidentes? l'on se tait ; la justification passe sans bruit, tombe dans l'oubli, et l'innocent n'en est guère moins suspecté. Ce fameux scélérat de Philippe ne connaissait que trop bien l'effet de la calomnie, lorsqu'il disait à ses courtisans : *Calomniez toujours ; si la blessure guérit, la cicatrice restera*[1].

Mais, au défaut du succès, on ne nous ravira point à vous, à moi, et à quelques autres écrivains qui m'ont précédé dans la même carrière, et dont le travail ne m'a pas été inutile, la gloire de la tentative. A cet avantage tâchons, mon ami, d'en ajouter

1. On attribue ici à ce prince une maxime odieuse, citée dans l'avertissement du premier volume des œuvres de Sénèque traduites par La Grange, Paris, 1778 (page 24), et dont une *Société,* autrefois célèbre, est généralement accusée d'être l'auteur. Qui qu'il en soit, la maxime que cette *Société* a osé donner comme un conseil, ou plutôt comme un précepte, et qu'elle a même prise dans tous les temps pour règle de sa conduite, est le résultat d'une affreuse et triste vérité, dont l'expérience journalière, et particulièrement la mauvaise opinion que beaucoup de gens ont encore de Sénèque, sont malheureusement une preuve sans réplique. Cette vérité affligeante est le sujet d'un quatrain de Pibrac, que le grand Condé répétait souvent, soit qu'il eût lui-même éprouvé les suites funestes de la calomnie, soit qu'il en eût observé les effets sur d'autres personnes :

Quand une fois ce monstre nous attache,
Il sait si bien ses cordillons nouer,
Que bien qu'on puisse enfin les dénouer,
Restent toujours les marques de l'attache. (N.)

un second, plus précieux peut-être : qu'il ne vous suffise pas d'avoir éclairci les passages les plus obscurs du philosophe ; qu'il ne me suffise pas d'avoir lu ses ouvrages, reconnu la pureté de ses mœurs, et médité les principes de sa philosophie : prouvons que nous avons su, l'un et l'autre, profiter de ses conseils. Si nous interrogions Sénèque, et qu'il pût nous répondre, il nous dirait : « Voilà la vraie manière de louer mes écrits, et d'honorer ma mémoire. »

ESSAI

SUR LES RÈGNES

DE CLAUDE ET DE NÉRON

LIVRE PREMIER.

I.

Lucius Annæus Sénèque naquit à Cordoue, ville célèbre de l'Espagne ultérieure, agrandie, sinon fondée par le préteur Marcellus, l'an de Rome 585; colonie patricienne qui donna des citoyens, des sénateurs, des magistrats à la république, privilége dont les provinces de l'Empire jouissaient encore sous le règne d'Auguste.

Le surnom d'*Annæa* signifie ou la vieille famille, ou la famille des vieillards, des bonnes gens, dont la rencontre était d'un heureux augure.

On appelait hybrides[1] les enfants d'un père étranger ou d'une

1. Hybride ou ybride vient du grec ὕβρις, *tache, honte;* celui dont l'origine était tachée, honteuse. Ainsi, l'on disait d'un chien, d'un animal engendré de deux espèces, d'un style mêlé de plusieurs idiomes, d'un mot composé de mots empruntés de deux langues, qu'ils étaient *hybrides;* ou du latin *umber,* mestif (métis, en vieux français) dont on fit *imber, iber, ibrida:* et pourquoi pas de *Iberus,* Espagnol? Ainsi l'hybride était un enfant né d'un père espagnol et d'une mère romaine, ou d'un père romain et d'une mère espagnole *. (Diderot.)

* Ce mot, employé pour signifier en général un homme d'une naissance équivoque, ou dont les parents étaient de nature et de condition différente, se trouve dans plusieurs bons auteurs latins. Voyez Horace, lib. I, satire VII, vers 2; Hirtius, *de Bello africano,* cap. XIX; Martial, lib. VI, épig. XXIX; lib. VIII; épig. XXII; et Valère Maxime, lib. VIII, cap. VI, n. 4. On peut consulter surtout l'ancien scoliaste d'Horace sur le passage indiqué ci-dessus, à la page 324, édition de Bâle, de l'an 1555. (N.

mère étrangère : c'étaient des espèces de citoyens bâtards, dont le vice de la naissance se réparait par le mérite, les services, les alliances, la faveur ou la loi. La famille *Annæa* fut-elle espagnole ou hybride? on l'ignore.

Le père, ou même l'aïeul de Sénèque, fut de l'ordre des chevaliers. La première illustration de ce nom ne remonte pas au delà, et les Sénèques étaient du nombre de ceux qu'on appelait ***hommes nouveaux.***

Le père se distingua par ses qualités personnelles et par ses ouvrages. Il avait recueilli les harangues grecques et latines de plus de cent orateurs fameux sous le règne d'Auguste, et ajouté à la fin de chacune un jugement sévère. Cent orateurs fameux sous le seul règne d'Auguste! Quelle épidémie! Depuis la renaissance des lettres jusqu'à nos jours, l'Europe entière n'en fournirait pas autant. Des dix livres de Controverses que Sénèque le père écrivit, il ne nous en est parvenu qu'environ la moitié, avec quelques fragments des cinq derniers. Sa mémoire était prodigieuse : il pouvait répéter jusqu'à deux mille mots, dans le même ordre[1] qu'il les avait entendus.

Soit que la plaisanterie des républicains en général ait quelque chose de dur, soit que Sénèque le père fût d'une humeur caustique, un jour[2] il entre dans l'école du professeur en éloquence Cestius, au moment où il se disposait à réfuter la Milonienne. Cestius, après avoir jeté sur lui-même un regard de complaisance, selon son usage, dit : « Si j'étais gladiateur, je serais Fuscius; pantomime, Batyle : cheval, Mélission... — Et comme tu es un fat, ajouta Sénèque, tu es un grand fat. » On éclate de rire. On cherche des yeux l'écervelé qui a tenu ce propos. Les élèves s'assemblent autour de Sénèque, et le supplient de ne pas tourmenter leur maître. Sénèque y consent, à condition que Cestius déclarera juridiquement qu'il est moins éloquent que Cicéron; aveu qu'on n'en put obtenir.

Le discours de Cestius est à regretter. Ce serait une chose instructive et curieuse que la réfutation de Cicéron par un orateur de ce temps.

Rien de plus sensé que la réflexion de Sénèque le père sur

1. Voyez la préface du premier livre des *Controverses*. (D.)
2. *Excerpt.* Controvers. *ex* lib. III. (D.)

la dignité de l'art oratoire, dont le chevalier romain Blandus donna le premier des leçons, fonction qui jusqu'alors n'avait été exercée que par des affranchis : « Je ne conçois pas, dit-il, comment il est honteux d'enseigner ce qu'il est honnête d'apprendre. » (Senec. *Controvers.* lib. II, præfat.)

On le citait parmi les bons déclamateurs. Les noms de déclamateurs et de sophistes n'avaient point alors l'acception défavorable qu'on y attacha depuis et que nous y joignons.

La déclamation était une espèce d'apprentissage de l'éloquence appliquée à des sujets anciens ou fictifs ; une gymnastique, où l'athlète essayait des forces qu'il devait employer dans la suite aux choses publiques ; une introduction à l'art oratoire, comme les héroïdes en étaient une à l'art dramatique.

Dans la suite, ce fut la ressource d'un goût national qui, au défaut d'objets importants, s'exerçait sur des frivolités; un besoin de pérorer, qu'on satisfaisait sans se compromettre; le premier pas vers la corruption de l'éloquence, qui commençait à perdre de sa simplicité, de sa grandeur, et à prendre le ton emphatique de l'école et du théâtre.

Nous donnons aujourd'hui le nom de déclamateurs à la sorte d'énergumènes contre laquelle Pétrone se déchaîne avec tant de véhémence à l'entrée de son roman satirique; « ces gens, dit-il, qui crient sur la place : Citoyens, c'est à votre service que j'ai perdu cet œil, je vous demande un conducteur qui me ramène dans ma maison; car ces jarrets, dont les muscles sont coupés, refusent le soutien au reste de mon corps. » (Pétrone, *Satir.*, init.)

II.

Helvia ou Helbia, mère de Sénèque, était Espagnole d'origine.

L'aïeul de Sénèque avait eu deux femmes. (Sénèque, *Consolation à Helvia*, chap. xvii, note première.) Helvia était du premier lit, sa sœur du second; leur père était vivant et résidait en Espagne : elles avaient été élevées dans une maison austère, où les mœurs anciennes s'étaient conservées. (*Id. ibid.*, chap. xvi.)

Helvia était instruite (*Id. ibid.*); son père lui avait donné

une assez forte teinture des beaux-arts. La mère de Cicéron était de la même famille, et Helvia portait un nom deux fois illustré : l'une par la naissance du premier des orateurs, l'autre par la naissance du premier des philosophes romains.

La sœur d'Helvia jouit de la réputation la plus intacte (*Id. ibid.*, chap. XVII), et obtint le plus grand respect pendant un séjour de seize ans en Égypte, chez un peuple léger et frivole[1]. Elle perdit en mer son époux, oncle de Sénèque. Au milieu de la tempête, dans l'horreur d'un naufrage prochain, sur un vaisseau sans agrès, la crainte de la mort ne la sépara point du cadavre, qu'elle emporta à travers les flots, moins occupée de son salut que de ce précieux dépôt. Sénèque parle de ce fait comme un témoin oculaire. (*Id. ibid.*, chap. XVII.)

III.

Marcus Annæus, époux d'Helvia, vint à Rome sous le règne d'Auguste, quinze ou seize ans avant la mort de ce prince. Peu de temps après, Helvia s'y rendit avec sa sœur et ses trois enfants, Marcus Novatus, l'aîné, qui prit dans la suite le nom de Junius Gallion, dont il fut adopté ; Lucius Annæus, le second, dont nous écrivons la vie ; et Lucius Annæus Méla, le plus jeune. Ils furent mariés tous trois. Junius Gallion eut une fille appelée Novatilla : Sénèque en parle dans sa *Consolation à Helvia* comme d'un enfant aimable.

C'est au tribunal de Gallion, proconsul en Achaïe, que S. Paul (voyez les *Actes des Apôtres*, chap. XVIII, ℣ 12 et suiv.) fut traîné par des Juifs fanatiques. « Si cet homme, leur dit-il, était coupable d'une injustice ou d'un crime, j'appuierais votre poursuite de toute mon autorité ; mais puisqu'il ne s'agit que du texte de votre loi, d'une dispute de mots, décidez-la vous-mêmes : ces matières ne sont pas de ma compétence, et je ne m'en mêle pas. »

Ce discours est un modèle à proposer aux magistrats en

1. L'idée que nous avons de l'Égyptien est tout à fait différente. Nous le regardons comme un peuple triste et sévère ; ce qui pouvait être vrai du souverain, du magistrat et des prêtres ; mais il est naturel à l'esclave, partout où il n'est pas contenu par la terreur, ou abruti par la misère, de calomnier ses maîtres, d'en médire et de les plaisanter ; et c'est par la majeure partie d'une nation qu'on juge de ses mœurs. (DIDEROT.) — Note allusive qui n'était pas dans la première édition.

pareille circonstance[1]. Jusque-là Gallion a parlé et s'est conduit en homme sage ; mais lorsqu'il voit les Grecs Gentils, qui haïssaient les Juifs, se jeter sur Sosthènes, grand prêtre de la synagogue, et le maltraiter sans respect pour son autorité, il oublie sa fonction ; il devait ajouter, ce me semble : « Disputez tant qu'il vous plaira, mais point de coups ; le premier qui frappera, je le fais saisir et mettre au cachot. »

IV.

Lucius Annæus Sénèque était d'un tempérament délicat, et sa mère ne le conserva que par des soins assidus : il fut toute sa vie incommodé de fluxions, et tourmenté, dans sa vieillesse, d'asthme, d'étouffements ou de palpitations ; car l'expression *suspirium*, dont il se sert (Lettres LIV et LXXVIII) au défaut d'un mot grec[2], convient également à ces trois maladies. « Le *suspirium*, dit-il, est court ; l'accès n'en dure guère plus d'une heure, mais il ressemble à l'ouragan : de toutes les indispositions que j'ai souffertes, c'est la plus fâcheuse. »

Il était maigre et décharné : cette légère disgrâce de la nature lui sauva la vie dans un âge plus avancé ; et je ne doute point qu'il n'ait fait allusion à cette circonstance, lorsqu'il a dit (Lettre LXXVIII) que « la maladie avait quelquefois prolongé la vie à des hommes qui ont été redevables de leur salut aux signes de mort qui paraissaient en eux. »

V.

Caligula, ennemi de la vertu et jaloux des talents, avait surtout de la prétention à l'éloquence : il fut tenté de faire mourir

1. Le savant Grotius approuve aussi la réponse de Gallion, et sa remarque est celle d'un critique judicieux. « Bene responsum, *dit-il,* ut ab homine dulci ; quasi dicat : Romani quidem libertatem religionis Judæis etiam in Græcia concessère ; sed si quæ inter ipsos de religione oriuntur controversiæ, aut eas componant inter se, aut disputent quantum libeat. Romanorum magistratuum non est eis se immiscere, non magis quam Stoicorum et Epicureorum inter se disceptationibus. Vid. GROT. *in hoc loco.* (DIDEROT.) — Il n'est point sûr que ce proconsul Gallion soit le frère de Sénèque.

2. Le *suspirium* n'est point l'*asthme ;* car les Grecs avaient le mot ἄσθμα. Le médecin Antylus, qui espérait beaucoup de la promenade dans les maladies de la tête et des yeux, nous apprend que Sénèque usait de ce remède contre la fluxion, à laquelle il était sujet. *Hist. de la Chirurgie,* Paris, 1774-80, t. II, p. 336.
(DIDEROT.)

Sénèque (Dion, *Hist. Rom.*, lib. LIX) au sortir d'une plaidoirie où celui-ci avait été fort applaudi. Caligula eût épargné un crime à Néron, sans une courtisane à laquelle il confia son projet atroce : « Ne voyez-vous pas, lui dit cette femme (Dion, *ubi supr.*, cap. XIX, *sub fine*), que cet avocat tombe de consomption? Eh! pourquoi ôter la vie à un moribond...? » Dans le nombre de ces créatures qui naissent pour le malheur des peuples, pour la honte des règnes, et qui ont conseillé le forfait tant de fois, en voilà donc une qui le prévient.

Monstre aussi inconséquent qu'insensé, tu affectes le mépris pour les ouvrages[1] de Sénèque, tu les appelles des amas de gravier sans ciment, *arenam sine calce*; et tu veux le faire mourir!

Peu s'en fallut que le Zoïle couronné, condamnant à l'oubli les noms d'Homère[2], de Virgile et de Tite-Live, ne fît enlever des bibliothèques les ouvrages et les statues des deux derniers.

Ce prince, d'un goût si délicat, faisait transporter de la Grèce en Italie les plus parfaites statues des dieux, auxquelles on coupait la tête pour y substituer la sienne.

VI.

Une excessive frugalité et des études continues achevèrent de détruire la santé de Sénèque.

Annæus Méla fut père du poëte Lucain, de cet enfant, neveu du philosophe Sénèque, qui devait un jour, dit Tacite, soutenir si dignement la splendeur du nom. O Tacite! ô censeur si rigoureux des talents et des actions, est-ce ainsi que vous avez dû parler de la *Pharsale*, après avoir lu l'*Énéide*[3]? Vous traitez

1. « Lenius comptiusque scribendi genus adeo contemnens, ut Senecam tum maxime placentem, *commissiones meras* componere, et *arenam* esse *sine calce* diceret. » Sueton. *in Caligul.*, cap. LIII. (D.)

2. Sueton. *in Caligul.*, cap. XXXIV. Voyez, là même, le jugement absurde que ce prince porte de ces auteurs. (D.)

3. Le reproche que l'on fait ici à Tacite ne me paraît pas fondé. Cet historien ne compare point la *Pharsale* à l'*Énéide*, ni Lucain à Virgile : il ne juge même ni l'homme ni le poëte; mais, en parlant de Méla, il observe en général qu'il devait à son fils une grande partie de son illustration, et il a pu dire cela sans manquer de goût ni d'équité : car la conduite de Lucain aurait été plus lâche et plus infâme encore, que la *Pharsale*, malgré les défauts sans nombre qui la déparent, n'en serait pas moins un poëme, ou, si l'on veut, une relation en vers remplie de très-beaux détails, de vers heureux, et quelquefois sublimes. L'action de Lucain, qui,

avec le dernier mépris les conspirateurs de Pison, et vous faites grâce à un délateur de sa mère! Si vous donnez le nom de monstre à Néron, devenu parricide par la crainte de perdre l'Empire, quel nom donnerez-vous à Lucain, qui devient également parricide[1] par l'espoir de sauver sa vie? Je ne méprise pas Lucain comme poëte, mais je le déteste comme homme, et je persiste à croire qu'il a fait aux siens plus de honte par son crime que d'honneur par ses vers. Qui de nous voudrait avoir été ou son père ou son fils?

VII.

Je ne sais si les égards des cadets pour les aînés étaient d'usage dans toutes les familles, ou particuliers à celle des Sénèque; mais on remarque dans le philosophe un grand respect pour son frère Gallion, qu'il appelle *son maître;* titre accordé soit à la reconnaissance des soins qu'il avait eus de sa première éducation, soit à la simple natu-majorité, si souvent représentative de l'autorité paternelle[2].

Tacite (*Annal.* lib. XVI, cap. XVII) ne nous donne ni une opinion très-avantageuse, ni une idée très-défavorable de Méla. Il s'abstint des honneurs par l'ambition des richesses. Il resta chevalier romain, se promit plus de crédit de l'administration des biens du prince que de l'exercice de la magistrature, et

pour sauver sa vie, dénonce sa mère, est atroce sans doute; mais il n'en est pas moins vrai qu'un poëte qui a fait la *Pharsale* à vingt-cinq ans n'est pas un homme ordinaire; et l'on peut juger, par le passage de Tacite, du mérite de cet ouvrage à ses yeux, ou, comme on peut également le supposer, à ceux des Romains, puisqu'il dit expressément que le titre seul de père de Lucain avait beaucoup ajouté à la gloire de Méla : « Annæum Lucanum genuerat, grande adjumentum claritudinis; » (*Annal.* lib. XVI, cap. XVII.), passage qui donne une grande idée de la réputation dont ce jeune poëte avait joui parmi ses concitoyens, et de l'estime particulière qu'ils faisaient encore de son poëme au temps de Tacite. (N.)

1. « Lucanus, Quinctianusque et Senecio diu abnuêre. Post, promissa impunitate corrupti, quo tarditatem excusarent, *Lucanus Atillam* (*seu Aciliam*) *matrem suam,* Quinctianus Glicium Gallum, Senecio Annium Pollionem, amicorum præcipuos, nominavêre. » TACIT. *Annal.* lib. XV, cap. LVI. (D.)

2. Voyez SÉNÈQUE, Lettre CIV, au commencement, et notez ces paroles de Juste Lipse : « Patres atque etiam fratres (sed puto natu grandiores) Dominos per honorem et blanditias vocabant, sicut et uxores Dominas. » LIPSE, *in Senec., epist.* CIX, note 2. On peut voir encore la note du même auteur sur Tacite, *Annal.* lib. II, cap. LXXXVII. Le passage qu'on vient de lire explique bien dans quel sens Sénèque appelait Gallion son maître. (DIDEROT.)

préféra la fonction d'intendant du palais, ou de publicain, au titre de consulaire. Trop d'ardeur à recueillir la fortune de son fils Lucain, après sa mort, souleva contre lui Fabius Romanus, intime ami du poëte. Romanus contrefait des lettres, sur lesquelles le père et le fils sont soupçonnés d'être les complices de Pison. Ces lettres sont présentées à Méla par ordre de Néron, avide de sa dépouille. Méla, à qui l'expérience de ces temps avait appris quel était le but de cette affaire, et quelle en serait la fin, la termina par le moyen le plus court et le plus usité : ce fut de se faire couper les veines. Il mourut de la même mort que son frère, avec autant de courage, mais avec moins de gloire ; laissant par son testament de grandes sommes à Tigellin et à Capiton, son gendre, afin d'assurer le reste de ses richesses à ses héritiers légitimes. (Tacit. *Annal.*, lib. XVI, cap. xvii.) Si la liaison du poëte Lucain avec un scélérat tel que Romanus vous surprend ; si vous ne pouvez supposer que Lucain, qu'un homme d'une aussi grande pénétration, se soit aussi grossièrement trompé dans le choix d'un ami, ni que la conformité de caractères les ait attachés l'un à l'autre, interrogez les mânes d'Acilia [1].

VIII.

Annæus Méla aurait été aussi un homme distingué, s'il était permis d'en croire un père qui parle à son fils, et dont les éloges ne sont parfois que des conseils adroitement déguisés. Sénèque le père écrit à son fils Méla (Préface du second livre des *Controverses* de Sénèque le père) : « Vous avez la plus grande aversion pour les fonctions civiles, et pour la bassesse des démarches sans lesquelles on n'y parvient pas. Votre passion est de n'en avoir aucune, pour vous livrer sans réserve à l'étude de l'éloquence, de cet art qui facilite l'accès à tous les autres, et qui instruit ceux mêmes qu'il ne s'attache pas. N'imaginez pas que j'use de finesses à dessein d'irriter votre goût pour un travail qui vous réussit : satisfait du rang de votre père, mettez à l'abri du sort la meilleure partie de vous-même. Vous avez plus d'élévation dans l'esprit que vos frères ; à un talent supérieur pour les bonnes connaissances, vous réunissez une belle âme : vous

1. Voyez, ci-dessus, le passage de Tacite, cité page 21, note 1.

pourriez être corrompu par l'excellence même de votre génie. Vos frères se sont livrés à des soins ambitieux, en se destinant au barreau ; ils ont poursuivi des honneurs dont il faut redouter jusqu'aux avantages qu'on s'en promet. Il fut un temps où je me sentais un attrait violent vers la même carrière ; j'en étais le panégyriste, j'en connaissais les dangers, et cependant j'exhortais vos frères à la suivre, mais avec honneur : ils naviguent, et je vous retiens dans le port... » Malgré le jugement de Tacite, la candeur de ce discours laisse peu de doute sur la sincérité du père et sur les grandes qualités du fils.

IX.

Sénèque arrive à Rome sous Auguste ; il était dans l'âge d'adolescence, au temps où les rites judaïques et égyptiens furent proscrits [1], la cinquième année du règne de Tibère. Il avait observé cette flamme, ou comète (*Quæstion. natural.* lib. I, cap. I), dont l'apparition précéda la mort d'Auguste. Ainsi il entendit parler la langue latine dans sa plus grande pureté ; ce n'est point un auteur de la basse latinité : il écrivit avant les deux Pline, Martial, Stace, Silius Italicus, Lucain, Juvénal, Quintilien, Suétone et Tacite. La latinité n'a commencé à s'altérer que cent ans après lui [2].

X.

Sénèque le père eut de la réputation, et acquit de la fortune ; il vit les dernières années du règne de Tibère. Il avait servi de

1. Ceci se passa l'an 19 de Jésus-Christ, et pendant les années 5 et 6 du règne de Tibère. « Cette année, dit Tacite, il fut aussi question de purger l'Italie de la religion des Égyptiens et des Juifs. Quatre mille hommes de races affranchies, infectés de cette superstition, furent envoyés en Sardaigne, pour y servir à réprimer les brigandages. Si l'air malsain les faisait périr, la perte n'était pas grande. Ordre à tout le reste de quitter l'Italie, ou de renoncer à leur culte profane dans un jour marqué. » TACIT. *Annal.* lib. II, cap. LXXXV. Voyez encore SÉNÈQUE, *Epist.* CVIII. (DIDEROT.)

2. Il y a le style du siècle, de la chose, de la profession, de l'homme : notre langue n'est pas celle du règne de Louis XIV ; cependant le français que nous parlons n'est pas corrompu : Fontenelle écrit purement, sans écrire comme Bossuet ou Fénelon. Sénèque se fit une manière* de dire propre à son génie, au goût de ses contemporains, et à l'usage du barreau. (DIDEROT.)

* « Fuit illi viro, dit Tacite en parlant de Sénèque, ingenium amœnum, et temporis ejus auribus accommodatum. » *Annal.* lib. XIII, cap. III.

maître en éloquence à son fils; c'est du moins l'opinion[1] de Juste Lipse. Cet art était alors sur son déclin : et comment ce grand art, qui demande une âme libre, un esprit élevé, se soutiendrait-il chez une nation qui demande l'esclavage? La tyrannie imprime un caractère de bassesse à toutes sortes de productions; la langue même n'est pas à couvert de son influence : en effet, est-il indifférent pour un enfant d'entendre autour de son berceau le murmure pusillanime de la servitude, ou les accents nobles et fiers de la liberté? Voici les progrès nécessaires de la dégradation : au ton de la franchise qui compromettrait, succède le ton de la finesse qui s'enveloppe, et celui-ci fait place à la flatterie qui encense, à la duplicité qui ment avec impudence, à la rusticité révoltée qui insulte sans ménagement, ou à l'obscurité circonspecte qui voile l'indignation. L'art oratoire ne pourrait même durer chez des peuples libres, s'il ne s'occupait d'affaires importantes, et ne conduisait l'homme d'une naissance obscure aux premières fonctions de l'État. Ne cherchez la véritable éloquence que sous les gouvernements où elle produit de grands effets et obtient de grandes récompenses[2].

XI.

Sénèque, qui avait fait ses premières études sous les dernières années d'Auguste, et plaidé ses premières causes sous les premières années de Tibère et de Caligula, quitte le barreau, et se livre à la philosophie avec une ardeur que la prudence de son père ne peut arrêter. Je dis la prudence; car un père tendre qui craint pour son enfant, le détournera toujours d'une science qui apprend à connaître la vérité et qui encourage à la dire, sous des prêtres qui vendent le mensonge, des magistrats qui le protégent, et des souverains qui détestent la philosophie, parce qu'ils n'ont que des choses fâcheuses à entendre du défenseur des droits de l'humanité : dans un temps où l'on ne saurait prononcer le nom d'un vice sans être soupçonné de s'adresser au ministre

1. « Præceptorem in eloquentia habuit ipsum patrem, opinor; atque id Controversarium libri et præfationes dicunt. » Lips., *in Vita Senec.*, cap. III. Le passage des *Controverses* cité ci-dessus, page 22, prouve plutôt que ce n'est pas à Sénèque, mais à son frère Méla, que Sénèque le père donna des leçons d'éloquence. (N.)

2. La première édition porte : Ne cherchez la véritable éloquence que chez les républicains.

ou à son maître [1] ; le nom d'une vertu, sans paraître rabaisser son siècle par l'éloge des mœurs anciennes, et passer pour satirique ou frondeur ; rappeler un forfait éloigné, sans montrer du doigt quelque personnage vivant ; une action héroïque, sans donner une leçon ou faire un reproche. A des époques plus voisines de nos temps, vous n'eussiez pas dit qu'il n'avait manqué à tel grand qu'un Tibère pour être un Séjan ; à telle femme, qu'un Néron pour être une Poppée, sans donner lieu aux applications les plus odieuses : que faire donc alors? S'abstenir de penser? Non, mais de parler et d'écrire.

XII.

Le père de Sénèque fit d'inutiles efforts pour arracher son fils à la philosophie : Sénèque se lia avec les personnages de son temps les plus renommés par l'étendue de leurs connaissances et l'austérité de leurs mœurs, le stoïcien Attale [2], le pythagorisant Socion, l'éclectique Fabianus Papirius, et Démétrius [3] le cynique.

Quand il entendait parler Attale contre les vices et les erreurs du genre humain, il le regardait comme un être d'un ordre supérieur. « Attale, ajoute Sénèque (Lettre CVIII) se disait roi,

1. Tacite fait à peu près la même réflexion, en parlant des difficultés qu'on rencontre lorsqu'on se propose d'écrire l'histoire de son siècle, ou même de celui qui l'a précédé. Il remarque d'abord qu'il est rare qu'on critique les anciens historiens, parce qu'il est indifférent à tout le monde de voir un historien louer plus ou moins les Carthaginois ou les Romains ; mais il insinue que la position où il se trouve est très-critique. « En effet, dit-il, plusieurs de ceux qui, sous le règne de Tibère, ont subi les supplices ou l'infamie, ont laissé des descendants ; et, en supposant que leur postérité soit éteinte, il se trouve des gens qui, avec des mœurs aussi mauvaises, croient qu'on leur reproche les crimes des autres. La gloire et la vertu ont cela de commun : c'est d'irriter les méchants, parce qu'elles font voir de trop près la distance infinie qui les sépare des gens de bien. » Tout ceci n'est qu'une image très-imparfaite des pensées de Tacite, qu'on affaiblit nécessairement toutes les fois qu'on tente de le traduire : laissons-le donc parler lui-même : « Tum quod antiquis scriptoribus rarus obtrectator ; neque refert cujusquam, Punicas Romanasve acies lætius extuleris : at multorum, qui, Tiberio regente, pœnam vel infamiam subière, posteri manent. Utque familiæ ipsæ jam exstinctæ sint, reperies qui, ob similitudinem morum, aliena malefacta sibi objectari putent. Etiam gloria ac virtus infensos habet, ut nimis ex propinquo diversa arguens. » TACIT. *Annal.* lib. IV, cap. XXXIII. (N.)

2. Voyez ce qu'il en dit, Lettre CVIII ; à l'égard de Socion, lisez la Lettre XLIX. Il cite encore, dans la Lettre LXXII, une belle comparaison d'Attale. (D.)

3. Il fait un grand éloge de ce dernier en plusieurs endroits de ses ouvrages. Voyez entre autres la Lettre LXII, et surtout le chapitre VIII du livre VII *des Bienfaits*. (D.)

et je le trouvais plus qu'un roi, puisqu'il faisait comparaître les rois au tribunal de sa censure. En l'écoutant, j'avais pitié du genre humain. »

Le pythagorisant Socion le détermina à s'abstenir de la chair des animaux, régime qui convenait à sa santé ; mais à l'expulsion des cultes étrangers, dont les prosélytes étaient désignés par l'abstinence de certaines viandes, son père, qui haïssait encore moins la philosophie qu'il ne craignait une délation, le ramena à la vie commune, et lui persuada facilement de faire meilleure chère. (Lettre CVIII.)

Il dit de Fabianus Papirius : « Ce ne sont pas des phrases qui sortent de sa bouche, ce sont des mœurs. » (Lettre C.)

De Démétrius : « La nature semble ne l'avoir fait que pour prouver que ce grand homme était incorruptible, et notre siècle incorrigible ; héros dont la sagesse est accomplie, quoiqu'il n'en convienne pas ; dont la constance est inébranlable dans ses projets ; et dont l'éloquence, sans apprêt, sans recherche d'expressions, répond à la raideur de ses préceptes, et marche fièrement vers son but, n'ayant pour guide qu'une impétuosité naturelle. Je ne doute point que la Providence ne lui ait donné à la fois ces vertus et cette éloquence, afin que notre siècle trouvât en lui un censeur et un modèle. » (*De Benefic.*, lib. VII, cap. VIII.)

Voici comme il en parle dans un autre endroit : « Je ne m'arrête qu'avec les gens de bien, de quelque pays, de quelques siècles qu'ils soient ; j'en digère mieux mes pensées. Le vertueux Démétrius est sans cesse avec moi ; je le mène partout. Je quitte ces hommes vêtus de pourpre, pour m'entretenir avec un homme à demi nu : je l'admire ; et comment ne l'admirerais-je pas ? je vois qu'il ne lui manque rien. » (Lettre LXII.)

C'est à ce Démétrius que Caligula, qui désirait se l'attacher, fit offrir deux cents talents ; c'est ce personnage qui répondit au négociateur : « Deux cents talents ! la somme est forte ; mais allez dire à votre maître que, pour me tenter, ce ne serait pas trop de sa couronne » (*De Benefic.*, lib. VII, cap. XI) : propos qu'on traiterait d'insolence, s'il échappait à la fierté d'un philosophe de nos jours.

Démétrius disait à un affranchi enorgueilli de sa fortune : « Je serai aussi riche que toi, lorsque je m'ennuierai d'être

homme de bien. » (*Apud* Senec., *Natural. Quæst.* lib. IV, præf.)

C'est le même dont Vespasien punit les propos par l'exil, châtiment qui ne le rendit pas plus réservé. L'empereur, instruit de ses récentes invectives, n'y répondit que par un mot qu'un grand prince de nos jours a ingénieusement parodié[1] : « Tu mets tout en œuvre pour que je te fasse mourir ; moi, je ne tue point un chien qui m'aboie[2]. »

Sénèque ne se laisse point ici transporter de reconnaissance ou d'enthousiasme : il était vieux, et le rival de ses maîtres, lorsqu'il s'en expliquait avec un homme instruit, Lucilius, qui les avait personnellement connus; et si les éloges de Sénèque n'eussent pas été vrais, le courtisan n'aurait pas manqué d'en plaisanter.

Mais pourquoi ne voit-on plus leurs pareils? Est-ce que la nature a cessé d'en produire? Non : j'en pourrais citer qui, pauvres et obscurs, ont cultivé avec succès les sciences et les arts; ils étaient affamés et presque nus, sans se plaindre, sans discontinuer leurs travaux. Si leurs semblables sont rares, c'est qu'il est plus difficile encore de résister à l'éducation domestique et à l'influence des mœurs générales qu'à la misère : ce sont deux moules qui altèrent la force originelle du caractère. Qui est-ce qui oserait aujourd'hui braver le ridicule et le mépris? Diogène, parmi nous, habiterait sous un toit, mais non dans un tonneau; il ne ferait dans aucune contrée de l'Europe le rôle qu'il fit dans Athènes. L'âme indépendante et ferme qu'il avait reçue, peut-être l'eût-il conservée; mais il n'aurait point dit à un de nos petits souverains, comme à Alexandre le Grand : *Retire-toi de mon soleil.*

Ce n'est pas sans dessein que j'ai peint ces philosophes. A présent, me sera-t-il permis de citer le vieux proverbe : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es?* Que penserait-on d'un ministre qui aurait rassemblé et gardé toute sa vie autour de sa personne des hommes de cette trempe, un Attale, un Socion, un Fabianus Papirius, un Démétrius? Les philosophes

1. Le roi de Prusse disait d'un de ses sujets, coupable de la même faute : « Cet homme voudrait bien que j'en fisse un martyr, mais il n'en aura pas le plaisir. » (N.) — Cette note n'est pas signée de Naigeon dans la première édition, mais il l'a revendiquée dans celle qu'il a donnée des *OEuvres* de Diderot.

2. Voyez Dion, *in Vespasian.*, lib. LXVI, cap. xiii. *Confer quæ* Sueton., *in Vespas.*, cap. xiii, *et ibi Pitisc.*

les plus savants, les plus rigides et les plus considérés de son temps, voilà les amis constants de Sénèque. Fut-ce l'intérêt, la vanité, ou la conformité de principes, de caractère et de mœurs qui forma et cimenta cette inaltérable intimité? L'intérêt? Mais si l'on en croit les calomniateurs de Sénèque, celui-ci ne sut pas donner; et si l'on s'en rapporte à l'histoire, les autres ne surent ni demander ni recevoir. La vanité? Leur liaison commença dans un temps où Sénèque n'était qu'un citoyen obscur; et l'on imagine qu'elle aurait duré, malgré l'avarice, la bassesse et l'hypocrisie de celui-ci! que le philosophe qui rejeta avec tant de mépris les avances de son souverain, aurait gardé quelque ménagement pour un faux disciple! Cela ne se peut. Il faut ou que ces illustres personnages justifient Sénèque, ou que le vicieux Sénèque les accuse. Si Sénèque leur en imposa, détracteurs, ils furent moins pénétrants que vous. S'ils l'avaient démasqué, une seule fois dans leur vie, et sans aucun motif, ils se montrèrent bien indulgents ou bien vils. Mais je vous le demande à vous-mêmes, cette indulgence, cet avilissement, peut-on les supposer dans des âmes austères et grandes, dont l'inflexibilité, la hauteur, la fierté, amenèrent si souvent l'exil et la mort?

XIII.

Sénèque faisait grand cas des stoïciens rigoristes; mais il était stoïcien mitigé, et peut-être même éclectique [1], raisonnant avec Socrate, doutant avec Carnéade, luttant contre la nature avec Zénon, et cherchant à s'y conformer avec Épicure, ou à s'élever au-dessus d'elle avec Diogène. Des principes de la secte il n'embrasse que ceux qui détachent de la vie, de la fortune [2], de la gloire, de tous ces biens au milieu desquels on

1. L'éditeur (Naigeon) a prouvé évidemment dans ses notes sur le *Traité de la Vie heureuse*, et ailleurs, qu'il faut plutôt regarder Sénèque comme un philosophe éclectique, que comme un stoïcien rigide : il cite à ce sujet un passage formel où Sénèque déclare expressément qu'il ne captive sa raison sous l'obéissance d'aucun maître, et qu'il respecte les jugements des grands hommes, sans renoncer aux siens. Voyez la note sur le chap. III *de la Vie heureuse*, p. 90, 91, t. V, et la note de la p. 168 du même volume. *Traduction de La Grange*, 1778. (Diderot.)

2. Bayle appelle la secte des stoïciens, la secte la plus noble et la plus auguste qui ait été parmi les Grecs. *Dict. hist. et crit.*, rem. *D* de l'art. *Lucrèce*, dame romaine. (N.)

peut être malheureux, qui inspirent le mépris de la mort, et qui donnent à l'homme et la résignation qui accepte l'adversité, et la force qui la supporte : doctrine qui convient et qu'on suit d'instinct sous les règnes des tyrans, comme le soldat prend son bouclier au moment de l'action ; mais doctrine qu'on se garde bien d'embrasser et de professer à la cour voluptueuse d'un prince dissolu. La philosophie du courtisan, ainsi que la religion du prêtre ambitieux, est celle du maître. Porter les livrées du Zénonisme à côté d'un Néron, c'est prendre l'habit de Quesnel sous le ministère d'un Fleury ou d'un Maurepas [1]. On n'est pas maladroit à ce point.

Ce que des sollicitations appuyées par l'autorité paternelle purent obtenir de Sénèque, ce fut de se présenter au barreau. (Lettre XLIX.)

Lorsque le philosophe désespère de faire le bien, il se renferme, et s'éloigne des affaires publiques ; il renonce à la fonction inutile et périlleuse ou de défendre les intérêts de ses concitoyens, ou de discuter leurs prétentions réciproques, pour s'occuper, dans le silence et l'obscurité de la retraite, des dissensions intestines de sa raison avec ses penchants ; il s'exhorte à la vertu, et apprend à se raidir contre le torrent des mauvaises mœurs qui entraîne autour de lui la masse générale de la nation.

Mais des hommes vertueux, reconnaissant la dépravation de notre âge, fuient le commerce de la multitude et le tourbillon des sociétés avec autant de soin qu'ils en apporteraient à se mettre à couvert d'une tempête ; et la solitude est un port où ils se retirent. Ces sages auront beau se cacher loin de la foule des pervers, ils seront connus des dieux et des hommes qui aiment la vertu. De cet honorable exil, où ils vivent au sein de la paix, ils verront sans envie l'admiration du vulgaire prodiguée à des fourbes qui le séduisent, et les récompenses des grands versées sur des bouffons qui les flattent ou qui les amusent... [2] (*Gal. de Præcog.*, cap. I.)

1. Nous remplaçons Mirepoix que portent les précédentes éditions par Maurepas. La phrase signifie se faire janséniste sous le cardinal Fleury qui protégeait les jésuites, ou rigoriste sous Maurepas qui suivait si bien les conseils de ses commis : « Amusez-vous et laissez-nous faire. » La fin de l'alinéa, à partir de : *mais doctrine...* n'existait pas dans la première édition.

2. Cet alinéa a été ajouté dans la seconde édition.

XIV.

Sur ce que le père de Sénèque avait obtenu de la condescendance de son fils, il pressentit ce qu'il en pourrait encore obtenir, et il réussit à lui persuader de quitter le barreau, de déparer par le laticlave la robe modeste du philosophe qu'il avait reprise, et de se montrer entre les candidats ou prétendants aux dignités de l'État. On ne s'étonnera pas de l'indolence de Sénèque, engagé malgré lui dans cette carrière; mais il avait une belle-mère ambitieuse, active, qui se chargea de toutes les démarches qui répugnaient au stoïcien[1]; une tante qui avait accompagné Helvia, sa sœur, à Rome; qui avait apporté dans cette ville le jeune Sénèque entre ses bras; dont les soins maternels l'avaient garanti d'une maladie dangereuse, et qui réunit son crédit à celui d'Helvia. Celle-là n'avait jamais eu la hardiesse d'approcher des grands, et de solliciter les gens en place; elle surmonta sa timidité naturelle en faveur de son neveu : sa modestie vraiment agreste, si on l'eût comparée à l'effronterie des femmes de son temps, son goût pour le repos, ses mœurs paisibles, sa vie retirée, ne l'empêchèrent pas de se mêler dans la foule tumultueuse des clients. Peut-être la tante n'eût-elle pas réussi sans le mérite personnel de son neveu; mais une réflexion qui n'en est pas moins juste, c'est qu'une des caractéristiques des siècles de corruption est que la vertu et les talents isolés ne conduisent à rien, et que les femmes honnêtes ou déshonnêtes mènent à tout, celles-ci par le vice, celles-là par l'espoir qu'on a de les corrompre et de les avilir; c'est toujours le vice qui sollicite et qui obtient, ou le vice présent, ou le vice attendu.

XV.

Après avoir quitté la philosophie pour le barreau, et le barreau pour les affaires, Sénèque quitta les affaires et la questure[2] pour revenir à la philosophie, dont il donna des leçons publiques, servant la patrie plus utilement dans son école que

1. Voyez ce qu'il dit à ce sujet dans la *Consolation à Helvia*, chap. XVII. (D.)

2. « Quæstura, primus gradus honoris. » Cic., *in Verrem, actio prima*, cap. IV. (D.)

dans la magistrature; car que pouvait-il faire de mieux sous des souverains tels qu'un Caligula, un Claude, un Néron, que d'inspirer à ses concitoyens le mépris de la richesse, des dignités et de tous les dangereux avantages qui les exposaient à perdre la vie?

On fixe la date de sa préture, à son retour d'entre les rochers de la mer de Corse [1], où il fut relégué, les uns disent comme confident, les autres comme complice des infidélités de Julie, fille de Germanicus et sœur de Caïus, accusée d'adultère par Messaline.

— Par Messaline?

— Oui, par Messaline.

— Celle qui s'enveloppait la tête d'un voile à la chute du jour?

— Elle-même.

— Qui, femme de l'empereur, eut l'incroyable audace d'épouser publiquement Silius, son amant? celle dont Juvénal a dit :

> Ostenditque tuum, generose Britannice, ventrem;
>
> JUVÉNAL, *Satir.* VI, vers 124.

vers sublime qui inspire plus d'horreur qu'une page d'éloquence, et même de grande éloquence?

— Elle-même, vous dis-je. Mais, pour éclaircir ce fait, il est à propos de jeter un coup d'œil sur le règne de Claude et le caractère de cet empereur.

XVI.

De longues et fréquentes maladies affligèrent les premières années de sa vie. On le mit sous la conduite d'un muletier, qui ne changea pas de fonctions auprès de son élève (SUETON. *in Claud.*, cap. II), qu'il traitait comme une bête de somme. Livie, son aïeule, ne lui parlait qu'avec dédain; sa mère Antonia [2] disait d'un sot par excellence : *Il est plus bête que*

1. DION, *in Claudio*, lib. LX, cap. VIII. « Remotus inter Corsici rupes maris, » dit l'auteur de la tragédie d'*Octavie*, vers 382.

2. Elle le traitait de monstre et d'ébauche d'homme : « Portentum eum hominis dictitabat, nec absolutum a natura, sed tantum inchoatum. » SUETON. *in Claud.*, cap. III. Bayle fait une bonne réflexion sur ce passage : « A cela, dit-il, peut-on

mon fils Claude (Sueton. *in Claud.*, cap. III); et Livilla, sa sœur, ne cessait de plaindre le peuple romain, à qui le sort destinait un pareil maître. On affaiblit sa tête, on avilit son âme, on lui inspira la crainte et la méfiance : rebuté de sa famille, et repoussé des hommes de son rang, il se livra à la canaille et aux vices de la canaille. Appelé par Caïus à la cour, il en est le jouet (*Id. ibid.*, cap. VII) : à table, il s'endort après le repas; on lui met ses brodequins aux mains; on lui lance des noyaux d'olives et de dattes en présence de ses parents qui n'en sont point offensés : peu s'en fallut qu'on ne vît Caïus monté sur un cheval consulaire, lorsqu'il décerna le consulat à son oncle. Claude avait été bafoué jusqu'à l'âge de cinquante ans. On le tira par force (*Id. ibid.*, cap. X. Dion, *in Claudio*, lib. LX, cap. I) de dessous une tapisserie où il s'était caché pendant qu'on assassinait son neveu. Il est enlevé au milieu du tumulte des factions; il est transporté dans le camp malgré lui : on le conduisait au trône impérial, et il croyait aller au supplice. Qui se le persuaderait? Caïus, après sa mort, trouva des vengeurs[1]. Valérius Asiaticus dit : « Je voudrais l'avoir tué; » et ce mot, prononcé fièrement, en impose. Cependant le soldat veut un maître, pour n'en avoir qu'un; le sénat veut la liberté, pour être le maître : Cassius Chéréa crie (Joseph. *Antiq. Judaic.* lib. XIX, cap. IV, § 4) que ce n'était pas la peine de se délivrer d'un frénétique pour servir sous un imbécile; et il ordonne au centurion Lupus de mettre à mort Cœsonia, femme de Caïus. Ses courtisans l'avaient abandonnée; elle était assise à terre (*Id. ibid.*, lib. XIX, cap. II, § 4, et Sueton. *in Caligul.*, cap. LIX, *in fine*), à côté du cadavre de son mari, tenant dans ses bras sa fille, encore enfant, et déplorant leur commune destinée. Au silence et à l'air féroce du centurion, elle comprit qu'elle touchait à sa dernière heure; elle dit : « L'empereur vivrait encore, s'il m'avait écoutée, » et tendit la gorge au centurion, qui brisa la tête de l'enfant contre la muraille, après avoir égorgé la mère. Cet acte de cruauté et

connaître qu'elle se piquait d'esprit et d'habileté? car une femme du commun ne s'aperçoit pas que ses enfants soient des sots; ou si elle s'en aperçoit, elle ne prend pas les devants avec un si grand dépit, pour s'en disculper et pour traiter cela d'une production qui a été négligée, à moitié faite. Bayle, *Dict.*, rem. *E* de l'art. *Antonia*, fille aînée de Marc-Antoine. (N.)

1. Dion, *in Caligul.*, lib. LIX, cap. XXX. *Confer quæ* Joseph. *Antiquit. Judaic.* lib. XIX, cap. I, IX, XVI et XX.

quelques autres révoltent le peuple ; il se sépare des sénateurs; la division se met entre ceux-ci ; le camp persiste dans son choix, et Claude allait être proclamé, lorsque les députés du sénat le conjurent de ne pas s'emparer par la force d'une autorité qui lui serait conférée d'un unanime et libre consentement (*Id. ibid.*, lib. XIX, cap. IV, § 2). « Ce que vous me demandez, leur répondit-il, ne dépend pas de moi. On pouvait redouter la puissance impériale entre les mains d'un prince qui n'écoutait que ses caprices : assurez le sénat qu'on n'a rien de semblable à craindre. »

XVII.

Ce qui se passe entre l'assassinat de Caïus et l'élection de Claude, est une image fidèle de la perplexité des esclaves, lorsqu'ils se sont affranchis par la révolte. Délivrés du malheur présent, ils ne savent comment assurer leur bonheur à venir. Le cadavre sanglant du prince assassiné se présente à leur imagination : ils doutent s'ils n'ont pas commis un forfait, ils se troublent, ils s'effrayent ; leurs têtes sont étonnées. Sans vues, sans principes, sans plans, s'ils s'occupent de quelque chose, c'est d'échapper aux vengeurs du tyran qui n'est plus, et non de lui donner un digne successeur ; d'où il arrive que la mort d'un despote se réduit à conduire au trône un autre despote.

XVIII.

Claude proclamé, et tranquillement assis sur le trône (SUÉTONE *in Claudio*, cap. XI ; *Confer quæ* DION, lib. LX, cap. III), annonce le pardon des injures qu'on lui a faites, et pardonne. Il brûle les deux registres de Caïus (SUÉTONE, *in Caligul.*, cap. XLIX ; *Confer quæ* DION, lib. LIX, cap. XXVI, et lib. LX, cap. IV), l'un intitulé le *poignard*, l'autre l'*épée*. Il fait enlever de nuit (DION, *in Claudio*, lib. IX, cap. IV) les statues de cet empereur, et ne souffre pas que sa mémoire soit flétrie[1]. Il revoit les différents jugements rendus sous le dernier règne ; il en confirme quelques-uns, il en annule d'autres. Il défend de léguer ses

1. Claude ne s'en tint pas là : il fit mourir Chéréa, afin de faire un exemple contre ceux qui attenteraient à la vie des empereurs. Voyez JOSEPH. *Antiq. Judaic.*, lib. XIX, cap. III. Claude eut beaucoup de joie de la mort de Caligula,

biens à César [1], et de poursuivre qui que ce soit (Dion, *in Claud.*, lib. LX, cap. III), sous le prétexte de lèse-majesté. Il publie deux édits tels qu'on aurait pu les attendre du plus sage des princes : l'un assurait aux enfants la succession de leurs pères; l'autre annonçait au peuple la sécurité du souverain. Il rappelle d'exil les deux sœurs de Caïus (Dion, *in Claud.*, lib. LX, cap. IV); Antiochus (*Id. ibid.*, cap. VIII) est remis en possession de la Commagène; Mithridate, l'Ibérien, délivré de ses fers; un autre Mithridate, déclaré prince du Bosphore Cimmérien; Agrippa, roi de Judée, décoré des ornements consulaires; Hérode, son frère, de ceux de la préture; des sommes immenses envahies, retournent aux légitimes et premiers possesseurs; d'autres léguées, aux véritables héritiers; pour comble de tant de bienfaits, le poids accablant de l'impôt général [2] est allégé. Les meilleures opérations se font quelquefois sous les plus mauvais règnes, et réciproquement.

On creuse un port à l'embouchure du Tibre (*Id. ibid.*, cap. XI); on tente le desséchement du lac Fucin [3]; les limites de l'Empire sont étendues.

dit Dion Cassius; néanmoins il fit mourir Chéréa : il ne se crut point obligé à la reconnaissance de ce que, par le moyen de cette conspiration, il était monté sur le trône; mais il se fâcha contre celui qui avait osé mettre la main sur un empereur, et il songea de loin à sa propre sûreté (Dion, lib. LX, p. 765). Bayle fait à ce sujet une réflexion très-juste, et dont l'application est facile à faire, surtout dans les circonstances présentes. La politique des princes, dit-il, a quelque chose de bizarre : ils font tout ce qu'ils peuvent pour débaucher les sujets les uns des autres; ils donnent retraite aux conspirateurs, ils protègent les rebelles, et ils ne voient pas que c'est une belle leçon de révolte qu'ils donnent à leurs propres sujets, et une espérance prochaine de secours. Cette disparate vient de ce qu'on ne songe qu'au présent : car, si l'on songeait aux conséquences pour l'avenir, jamais un prince ne contribuerait un sou ni une parole en faveur des rébellions. Bayle, rem. *D* de l'art. *Chéréa.* (N.)

1. Voyez Dion, *in Claud.*, lib. LX, cap. VI : « Ne quis se hæredem relinqueret, qui cognatos quoscumque haberet, prohibuit. » (D.)

2. « Vectigalia Caii introducta imperio, et reliqua ejus acta quæ reprehensionem merebantur, abrogavit... » Dion, *in Claud.*, lib. LX, cap. IV, *init.* (D.)

3. Pline parle de cette magnifique entreprise, projetée et commencée par Claude, et qui ne fut achevée que sous le règne de Trajan, dans les termes les plus imposants, et avec une admiration qu'on partage avec lui en lisant cet endroit de son *Histoire naturelle* : « Montem, *dit-il*, perfossum ad lacum Fucinum emittendum, inenarrabili profecto impendio, et operarum multitudine per tot annos... quæ neque concipi animo, nisi ab iis qui vidêre, neque humano sermone enarrari possunt. Plin. *Nat. Hist.* lib. XXXVI, cap. XV. *Confer quæ* Sueton., *in Claudio*, cap. XX. (N.)

A la seconde époque de son règne, où l'on voit, par une foule d'actions atroces, combien l'autorité souveraine est ombrageuse ; la pusillanimité, cruelle ; et l'imbécillité, crédule ; toute vertu n'est pas encore éteinte dans son cœur. Il déclare libre l'esclave que son maître abandonnera dans la maladie (Dion, *ubi suprà*, cap. xxix) ; et coupable d'homicide, le maître qui tuerait son esclave malade[1]. Incertain sur la manière de modérer la sévérité de la procédure ancienne dans l'exclusion des sénateurs mal famés : « Que chacun, dit-il, s'examine ; qu'on demande la permission de sortir du sénat, nous l'accorderons ; et confondant sur une même liste et ceux qui se retireront librement, et ceux que nous chasserions, la modestie des uns affaiblira l'ignominie des autres. » C'est ainsi qu'il sait concilier la clémence avec la justice, ou peut-être les enfreindre l'une et l'autre : si la retraite des innocents excusait les coupables, celle des coupables accusait les innocents. Son discours à Méherdate, quittant Rome pour se rendre chez les Parthes, qui lui avaient déféré la couronne, est celui d'un père à son fils : « Ayez de la bonté, ayez de la justice ; vous en serez d'autant plus révéré des barbares, que le règne de ces vertus leur est moins connu... » (*Apud* Tacit. *Annal.*, lib. XII, cap. xi.) Il réprime la licence du peuple au théâtre, et défend aux usuriers de prêter aux enfants de famille.

D'après les actions et les discours qui précèdent, que faut-il penser de Claude, dont le nom est si décrié ? Que faut-il penser de tant de souverains qui n'ont ni rien fait ni rien dit d'aussi sage ?

XIX.

Malheureux dans le choix de ses femmes (Sueton. *in Claud.*, cap. xxvi), il est forcé, par raison d'État, de renoncer à Emilia Lépida, petite-fille d'Auguste. Le jour fixé pour la célébration

1. Cette loi prouve qu'il n'y avait point alors, et qu'avant le vi^e siècle il n'y eut point à Rome d'asiles publics pour les malades indigents. Il n'est pas à présumer qu'un maître fût assez barbare et assez insensé pour sacrifier un esclave malade, si cet esclave pouvait être secouru, soigné, guéri gratuitement. Il est vrai qu'une dame romaine établit, vers l'an 400, à ses dépens, un hôpital, un hospice, une infirmerie, où elle rassemblait les malades, et les servait de ses propres mains ; mais cet utile refuge, auquel elle n'avait point assuré de fonds, ne se soutint que jusqu'à sa mort. Voyez l'*Histoire de la Chirurgie* (par M. Peyrilhe), t. II, p. 107. (Diderot.)

des noces, une maladie lui enlève Livia Camilla, descendante du dictateur de ce nom. Il répudie Plautia Urgulanilla, surprise entre les bras d'un affranchi ; il chasse du palais Pétina, de mœurs irréprochables, mais d'une humeur et d'un orgueil que Claude même ne put supporter. A celle-ci succéda Messaline, fameuse par ses débauches ; et à Messaline, Agrippine, non moins fameuse par son ambition.

Bientôt on ne retrouve ni l'homme équitable ni le prince clément : Claude, subjugué par Messaline [1], entouré de l'eunuque Posidès, des affranchis Félix, Harpocras, Caliste, Pallas et Narcisse, qui abusent de ses terreurs, de son penchant à la crapule, et de sa passion pour les femmes ; l'administration a passé de ses mains au pouvoir d'une troupe de scélérats aux ordres des deux derniers.

On vend publiquement (Dion, *in Claud.*, lib. LX, cap. XVII) les magistratures, les sacerdoces, le droit de bourgeoisie, la justice, l'injustice ; les favoris ligués exercent un monopole général. Claude se plaint de l'indigence de son trésor (Sueton. *in Claud.*, cap. XXVIII) ; on lui répond « qu'il serait assez riche, s'il plaisait à ses affranchis de l'admettre en tiers. »

On dispose, à son insu, des dignités, des commandements, des grâces et des châtiments ; on révoque ses dons et ses ordres, on ne tient aucun compte de ses jugements ; on supprime les brevets qu'il a signés, on en suppose d'autres. C'est là débauche de Messaline, l'avidité ou les ombrages des affranchis, qui désignent les citoyens à la mort : la débauche de Messaline, les femmes dont elle est jalouse, les hommes qui se refusent à ses plaisirs ; l'avidité des affranchis, ceux qui sont opulents ; leurs ombrages, ceux qui ont du crédit.

Claude n'est rien sur le trône, rien dans son palais ; il le sait, il l'avoue. Il eût dit de deux édifices publics dont on lui aurait présenté les modèles : « Voilà le plus beau, mais ce n'est pas celui qu'ils choisiront... » Il eût dit d'un de ses ministres : « Il faudra bien qu'il succombe : il n'y a que moi qui le soutienne... » Faible, mais sensé, s'il eût opiné dans son conseil, il eût dit : « Mon avis est le meilleur ; ils ne l'ont pas suivi, je

1. Sueton. *in Claud.*, cap. XXVIII-XXIX. Dion Cassius dit qu'aucun empereur ne se laissa plus lâchement et plus ouvertement dominer par ses femmes et ses affranchis. *In Claudio*, lib. LX, cap. II. (N.)

crois qu'ils s'en repentiront... » Il disait au sénat : « Cette femme que je produis en témoignage a été l'affranchie et la femme de chambre de ma mère ; elle m'a toujours regardé comme son maître. Il y a dans ma maison des gens qui n'en usent pas aussi bien. »

La faiblesse qui ne sait ni empêcher le mal, ni ordonner le bien, multiplie la tyrannie [1].

XX.

Claude était comme abruti. Il signe le contrat de mariage de Silius avec sa femme, il déshérite son propre fils par une adoption ; quelquefois il oublie qui il est (Tacit. *Annal.* lib. XI, cap. xxxi), où il est, en quel lieu, en quel moment, à qui il parle ; il invite à souper des citoyens qu'il a fait mourir la veille ; à table, il demande à un des convives pourquoi sa femme ne l'a pas accompagné, et cette femme n'était plus ; après la mort de Messaline, il se plaint de ce que l'impératrice tarde si longtemps à paraître [2].

Un plaideur le tire à l'écart, et lui dit qu'il a rêvé, la nuit dernière, qu'on assassinait l'empereur en sa présence ; l'instant d'après, le fourbe, apercevant son adversaire, s'écrie : « Voilà l'homme de mon rêve... » et sur-le-champ on traîne le malheureux au supplice (Sueton. *in Claud.*, cap. xxxvii). Ce ridicule stratagème est employé par Messaline et Narcisse contre Appius Silanus (*Id. ibid.* ; *Confer quæ* Dion, *in Claud.*, lib. LX, cap. xiv). Appius en perd la vie, et l'affranchi est remercié de veiller sur les jours de César, même en dormant.

La vie privée de Claude montre ce que le mépris des parents,

1. Sueton. *in Claud.*, cap. xxix. *Confer quæ* Tacit., *Annal.*, lib. XI, cap. xxvi-xxvii. (D.)

2. « Occisa Messalina, paulo post quam in triclinio decubuit, cur Domina non veniret, requisivit. Sueton. *in Claud.*, cap. xxxix. (D.)

Ces deux derniers alinéas, ajoutés dans la seconde édition, suscitèrent des dénonciations. Louis XV avait prononcé les trois paroles rappelées : la première, à l'occasion du transport, qu'il désirait, de l'Hôtel-Dieu dans l'île des Cygnes ; la deuxième, à propos de son ministre, M. de Monteynard ; la troisième, dans diverses circonstances. Grimm, dans sa *Correspondance*, disait (mars 1782) : « La liberté a été portée fort loin dans plusieurs endroits de cette réédition, comme dans le parallèle du caractère de Claude et de celui d'un roi qu'il n'est pas difficile de reconnaître, puisqu'on cite de lui des mots connus de tout le monde. » La *Correspondance secrète* (4 août 1782) prétend que Louis XVI, averti par le garde des sceaux, qui parlait de Bastille,

secondé d'une mauvaise éducation, peut sur l'esprit et le caractère d'un enfant valétudinaire.

Les premières années de son règne, marquées par l'amour de la justice et du travail, la clémence, la libéralité et d'autres qualités rares, l'auraient mis au nombre des hommes excellents et des bons souverains, si la méfiance, la faiblesse, la crainte ne l'avaient pas livré à des infâmes. Les dernières nous apprennent jusqu'où une prostituée et deux esclaves peuvent disposer d'un monarque, le dépraver et l'avilir[1].

XXI.

Tel était l'état des choses à la cour de Claude, lorsque Julie, sœur de Caïus, y reparut. Cette femme avait de l'esprit, de la beauté, et ne devait son crédit ni à Messaline, ni aux affranchis, dont il fallait être ou les instruments ou les victimes. L'éclat avec lequel Sénèque s'était montré au barreau, l'avait conduit à l'intimité des personnes du plus haut rang, et surtout du malheureux Britannicus; il ne pouvait être que haï de ceux dont ses principes et ses mœurs faisaient la satire. Combien de mots qui n'étaient dans sa bouche que des maximes générales, et qu'il était facile à la méchanceté des courtisans d'envenimer par des applications particulières! Le philosophe aura dit, je le suppose, que la débauche avilit, et que, dans les femmes surtout, elle altère tous les sentiments honnêtes : croit-on que, sans être persuadé qu'il désignât la femme de l'empereur, on ne l'en ait pas accusé auprès d'elle, et traité ses discours de pédanterie insolente? D'ailleurs Messaline, jalouse de l'ascendant de la nièce sur l'esprit de l'oncle, redoutait le génie pénétrant de Sénèque, qui pouvait éclairer Claude sur les désordres de sa maison et les vexations des affranchis. La perte de Sénèque et de Julie fut donc résolue. Messaline dit à Caliste, à Pallas, à

aurait répondu : « Grondez beaucoup l'auteur, mais ne lui faites point de mal, » et plus loin (1er décembre 1784) qu'il aurait engagé les dénonciateurs à lire l'ouvrage entier : « Vous y trouverez d'excellentes choses qui rachètent bien le délit de l'auteur, et je lui pardonne bien volontiers. » Quelques années plus tard Louis XVI disait à son tour : « On m'a fait rappeler Necker, je ne le voulais pas. On ne tardera pas à s'en repentir. »

1. Si l'on se rappelle le titre de cet Essai, et si l'on ne confond pas le fond avec l'accessoire, on ne sera pas surpris de cet écart. (N.)

Narcisse : « Cette femme ne se conduit que par les avis d'un homme attaché, de tous les temps, à Germanicus, son père : qui sait ce que ce Sénèque peut conseiller, et ce que cette Julie peut oser? Si l'on n'écrase d'aussi dangereux personnages, on risque d'en être écrasé... » Le résultat de ces inquiétudes fut de donner un motif criminel aux fréquentes visites que Sénèque rendait à Julie. En conséquence, on présente à Claude une plainte juridique : Julie est accusée d'adultère[1]; on nomme Sénèque. Claude, à qui sa nièce était mieux connue, rejette l'accusation; et Messaline n'en est que plus irritée, ses complices n'en sont que plus effrayés. Quel parti prendront-ils? celui qu'ils étaient dans l'usage de prendre, et dont nous les verrons bientôt user les uns contre les autres pour s'exterminer réciproquement. A l'insu de l'empereur, de l'autorité privée de Messaline et des affranchis, Julie est enlevée, envoyée en exil, et mise à mort. On insiste sur l'éloignement de Sénèque, et Claude le signe.

XXII.

Sénèque ne fut, comme on voit, ni l'amant de Julie, ni le confident de ses intrigues. Il était âgé d'environ quarante ans, sage, prudent et valétudinaire; il était marié, il avait des enfants, il aimait sa femme, il en était aimé; il jouissait de l'estime et du respect de sa famille, de ses amis et de ses concitoyens; sentiment qu'on n'accorde pas aussi unanimement à un hypocrite de vertu. Julie était à la fleur de l'âge, dans une cour voluptueuse, entourée de jeunes ambitieux qui se seraient empressés à lui plaire, s'ils avaient pu se flatter d'y réussir. Julie périt, et son prétendu complice n'est qu'exilé.

L'exil de Sénèque est l'ouvrage d'une infâme, d'un stupide, et de trois scélérats, dont le témoignage fut appuyé, si l'on veut, de la plaisanterie des courtisans, des bruits vagues de la ville, et des clameurs d'un Suilius, que je ne tarderai pas à démasquer. Mais que peuvent de pareilles autorités contre le caractère de l'homme?

1. « Hæc (Messalina) Juliam, fratris ejus filiam, indignata quod se non honoraret nec adularetur, formæque ejus æmula, quod sæpius sola cum Claudio ageret, extorrem egit, instructis cum aliis, tum adulterii criminibus; ob quod Annæus etiam Seneca in exilium pulsus est. Neque multo post Juliam eadem necavit. » Dion, *in Claud.*, lib. LX, cap. VIII, p. 947.

Sénèque n'est point coupable; non, il ne l'est point. Mais il me plaît de négliger le témoignage de l'histoire, et d'en croire à l'imputation de la dernière des prostituées, à la crédulité du dernier des imbéciles, et aux calomnies impudentes d'un Suilius, le plus méprisable des hommes de ce temps. Je veux que Julie ait confié ses amours à Sénèque; ou que Sénèque au milieu des élégants de la cour, se soit proposé de captiver le cœur de Julie, et qu'il y ait réussi : qu'en conclurai-je? Que le philosophe a eu son moment de vanité, son jour de faiblesse. Exigerai-je de l'homme, même du sage, qu'il ne bronche pas une fois dans le chemin de la vertu? Si Sénèque avait à me répondre, ne pourrait-il pas me dire, comme Diogène à celui qui lui reprochait d'avoir rogné les espèces : « Il est vrai : ce que tu es à présent, je le fus autrefois; mais tu ne deviendras jamais ce que je suis... » (Diogène Laerce, dans la *Vie de Diogène le Cynique*, lib. VI, segm. LVI.) Sénèque, aussi sincère et plus modeste, nous fait l'aveu ingénu qu'il a connu trop tard la route du vrai bonheur (Épître VIII) et que, las de s'égarer, il la montre aux autres. Hâtons-nous de profiter de ses leçons; et si nous connaissons par expérience ce qu'il en coûte pour vaincre ses passions et résister à l'attrait des circonstances, soyons indulgents, et n'imitons pas les hommes corrompus qui, pour se trouver des semblables, sont de plus cruels accusateurs que les gens de bien.

On avait tout à craindre du ressentiment de Julie, tant qu'elle vivrait. Sénèque était un personnage également innocent, et moins redoutable; il suffisait de le réduire au silence, et d'empêcher qu'il n'employât son éloquence à venger l'honneur de Julie.

XXIII.

Tandis que Claude s'occupe de la réforme des mœurs publiques, la dissolution se promène dans son palais, le masque levé. Vinicius (Dion, *in Claud.*, lib. LX, cap. XXVII) est empoisonné, et son crime est d'avoir dédaigné les faveurs de Messaline. Avant Vinicius, Appius Silanus avait eu le même sort (*Id. ibid.*, cap. XIV) et pour la même cause. Un fameux pantomime, appelé Mnester, devient en même temps la passion de Messaline et de Poppée. Soit crainte ou politique, Mnester préfère Poppée à l'impératrice; Poppée est aussitôt accusée d'adultère avec

Valérius. Et qui fut l'accusateur de Valérius et de Poppée? qui fut l'agent de Messaline? Le détracteur de Sénèque, Suilius.

Claude donne Mnester pour esclave à sa femme, et Messaline s'empare des superbes jardins de Valérius.

Suilius suit le cours de ses délations (Tacit. *Annal.* lib. XI, cap. IV); il attaque et perd deux chevaliers illustres, surnommés Pétra, soupçonnés par Messaline d'avoir favorisé l'intrigue de Poppée et de Mnester.

Les succès de Suilius font éclore une multitude d'imitateurs de sa scélératesse et de son audace (*Id. ibid.*, cap. V).

Samius se tue en présence même de Suilius, qui avait reçu quarante mille écus de notre monnaie de ce client qu'il trahissait (*Id. ibid.*, cap. V et VI).

XXIV.

Les défenseurs de la loi *Cincia* (*Id. ibid.*, cap. V et VI) rappellent, à l'occasion de ce forfait, l'exemple des anciens orateurs, aux yeux desquels le seul digne prix de l'éloquence fut l'immortalité de leur nom[1]. « Penser autrement, c'était réduire la reine des beaux-arts à un vil esclavage. L'intégrité de l'orateur chancelle à l'aspect d'un grand intérêt. La défense gratuite diminuera le nombre des procès. De nos jours, si l'on fomente les haines, si l'on pousse aux délations, si on suppose des injures, ou si on les aggrave, c'est qu'il en est de la frénésie des plaideurs comme des maladies épidémiques : celles-ci enrichissent les médecins, celle-là fait la fortune de l'avocat. Par quels moyens les Asinius et les Messala parmi les anciens, les Aruntius et les Eserninus, nos contemporains, sont-ils parvenus au faîte des honneurs? C'est autant par leur noble désintéressement que par leur sublime talent. »

1. En 1602, sous le règne de Henri IV, l'exercice de la justice est interrompu par le *remuement* des avocats. Sur la plainte d'un seigneur de la cour, dont on exigeait quinze cents écus pour la plaidoirie d'une de ses causes, un président de grand'chambre fit un règlement qui réduisait cette classe de gens de loi à la condition du manouvrier, dont le travail s'acquitte par un salaire. En conséquence, l'ordre presque entier se révolte, et renonce aux fonctions d'un état avili. Le jeune Isaac Arnaud en conçoit un tel dépit, qu'il déchire sa robe, et se retire du palais. Le discours véhément que le sieur Sigogne tint au roi dans cette circonstance, est très-bon à lire. Henri IV en sourit sans l'improuver; mais, plus sensible au désespoir de ses sujets qu'au mépris de sa prérogative, il modéra le tout selon sa prudence accoutumée. Voyez le *Journal de l'Étoile*, p. 10. (Diderot.)

Leurs adversaires répondaient : « Quel est l'homme assez présomptueux pour se promettre l'immortalité? Par de longues études nous préparons à la faiblesse un appui contre la force : on ne s'élève point à cette importante fonction sans endommager sa fortune, on ne l'exerce point sans nuire à ses intérêts; tandis qu'on s'occupe des affaires d'autrui, on néglige les siennes. Le militaire a sa paye, l'agriculteur ses récoltes : il n'est point de travail sans un salaire. Un généreux dédain pouvait convenir aux Asinius et aux Messala, comblés de richesses par leurs généraux Auguste et Antoine; aux Eserninus et aux Aruntius, héritiers de familles opulentes; mais les Clodius et les Curion ne reçurent-ils pas des sommes considérables de leurs clients? Qui sommes-nous? Des sénateurs indigents que la suspension des armes réduit aux seules ressources de la paix. Comment le plébéien soutiendra-t-il la dignité de sa robe? Que deviendront les études, si l'on se condamne à la pauvreté en les cultivant? »

Moins les raisons contraires à la loi étaient honnêtes [1], plus Claude les jugea dictées par la nécessité ; et il permit aux avocats de prendre jusqu'à dix mille sesterces.

De peur que le prêtre n'avilisse la dignité de son état par la pauvreté, on en exige un patrimoine : ne serait-il pas également important d'exiger de l'avocat une fortune honnête, de peur qu'il ne soit tenté de sacrifier à ses besoins la vérité dont il est l'organe, et l'innocence dont il est le défenseur?

XXV.

Messaline est entraînée à une dernière infamie par l'attrait de son énormité. C'est un excès d'impudence et de folie, dit Tacite, qui passerait pour une fable, s'il n'en existait encore des témoins [2].

Messaline épouse publiquement son amant Silius.

Le consul désigné [3], et la femme du prince, au centre d'une

1. « Ut minus decora hæc, ita haud frustra dicta princeps ratus, capiendis pecuniis posuit modum, usque ad dena sestertia. » Tacit. *Annal.* lib. XI, cap. VII. (D.)

2. « Haud sum ignarus, fabulosum visum iri, tantum ullis mortalium securitatis fuisse, in civitate omnium gnara et nihil reticente, nedum consulem designatum, cum uxore principis, prædicta die, adhibitis qui obsignarent, velut suscipiendorum liberorum caussa, convenisse, etc... Sed nihil compositum miraculi caussa, verum audita scriptaque senioribus tradam. » Tacit. *Annal.* lib. XI, cap. XXVII. (Diderot.)

3. Tacite est encore ici mon garant, et je ne fais que l'abréger. Voyez le liv. XI, chap. XXVII-XXVIII. (D.)

ville où tout se fait et se dit, se rendent, au jour marqué, à l'heure indiquée, au lieu convenu; des témoins signent leur contrat : Messaline entend et répète solennellement les prières des auspices; elle sacrifie dans les temples ; on célèbre un festin de noces; elle occupe sa place parmi les convives, elle se prête aux caresses de son nouvel époux; ils passent la nuit ensemble, livrés à toute la licence du lit conjugal. La maison du prince en frémit d'horreur ; les affranchis concertent comment, sans se compromettre, ils instruiront l'empereur de sa honte. Deux courtisanes, séduites par de l'argent et des promesses, se chargent de la délation. A cette nouvelle, ce n'est pas d'indignation, de fureur, c'est de terreur que Claude est saisi; il s'écrie [1] : *Suis-je encore empereur? Silius l'est-il?* Dans le parti opposé, l'ivresse a fait place à l'effroi : au moment où l'on apprend que Claude est instruit, et qu'il accourt pour se venger, Messaline se réfugie dans les jardins de Lucullus, Silius au forum; le reste se disperse. Des centurions les saisissent ou dans leur fuite, ou dans leurs asiles, et les chargent de chaînes. Messaline est résolue d'aller à son époux (Tacit. *Annal.* cap. xxxii). Britannicus et Octavie se jetteront au cou de leur père; Vibidia, la plus ancienne des vestales, implorera la clémence du souverain pontife; elle se précipitera aux pieds de César, et tiendra ses genoux embrassés. « Telle est la solitude de la disgrâce (*Id. ibid.*), que Messaline n'a pour tout cortége que ces trois personnes. Elle traverse à pied la ville entière : de lassitude, elle se jette dans un de ces tombereaux qui transportent les immondices des jardins. » Quelle destinée! et qu'elle est juste! Elle entre dans la voie d'Ostie ; elle ne rencontre la pitié nulle part : la turpitude de sa vie et le souvenir de ses forfaits l'ont éloignée [2].

Cependant la terreur de Claude durait; il ne voit à ses côtés que des assassins; tantôt il se déchaîne contre sa femme, tantôt il s'attendrit sur ses enfants; dans ses agitations, les uns gardent le silence; d'autres, affectant une indignation perfide, s'écrient : *Quel crime! Quel forfait!* Déjà Messaline est à la portée de la

1. Tacit. *Annal.* lib. XI, cap. xxxi : « An ipse imperii potens? An Silius privatus esset? » (D.)

2. « Nulla cujusquam misericordia, quia flagitiorum deformitas prævalebat. » Tacit., *ibid.* (D.)

vue (Tacit. *Annal.* lib. XI, cap. xxxiv); on entend : « C'est la mère d'Octavie, c'est la mère de Britannicus. Écoutez la mère d'Octavie et de Britannicus... » Mais on occupait les oreilles de Claude du récit du mariage; ses yeux, d'un long mémoire de débauche : il était à l'entrée de la ville : ses enfants allaient se présenter à lui : on les écarte; Vibidia est renvoyée à ses fonctions. On détourne Claude, on le conduit dans la maison de Silius (*Id. ibid.*, cap. xxxv). On lui montre, sous le vestibule, une statue élevée au père de Silius, contre les défenses du sénat; dans les appartements, les meubles précieux des Néron, des Drusus, la récompense honteuse de son déshonneur. De là on le fait passer au camp : Narcisse harangue le soldat; il s'élève des cris : on demande les noms des coupables; ils sont nommés, et leur sang coule. Rentré dans le palais, l'empereur y trouve une table somptueusement servie; il mange, il boit, il s'enivre (*Id. ibid.*, lib. XI, cap. xxxvii); dans la chaleur du vin[1], il dit : « Demain, qu'on fasse paraître la malheureuse, et qu'elle se défende... » Sa colère s'affaiblissait; il n'y avait pas un moment à perdre, la nuit s'approchait : si Messaline est introduite, la chambre, le lit nuptial peuvent amener un retour de tendresse. Narcisse prend son parti, sort brusquement, et ordonne au tribun et aux centurions, au nom de César, qu'on fasse mourir Messaline. Ils vont; et pour s'assurer de l'exécution, ils sont précédés de l'affranchi Evodus.

Evodus trouve (*Id. ibid.*) l'impératrice étendue par terre dans les jardins de Lucullus, où elle était retournée. A côté d'elle était assise Lépida, sa mère[2], Lépida, qui s'était séparée de Messaline dans la prospérité, et qui s'en est rapprochée dans le malheur. « Qu'attendez-vous (*Id. ibid.*)? lui disait-elle; qu'un bourreau porte la main sur vous? Vous êtes à la fin de la vie; il ne s'agit plus que de mourir sans honte. » Mais il ne restait rien d'honnête[3] dans une âme souillée, aucune force dans une âme flétrie par la volupté. La mère et la fille s'abandonnaient à la douleur, lorsque les portes s'ouvrent avec violence. Le tribun, debout

1. « Ubi vino incaluit, iri jubet, nunciarique *miseræ* hoc enim verbo usum ferunt, dicendum ad caussam postera die adesset. » Tacit., *ibid.* (D.)

2. « Lepida, quæ florenti filiæ haud concors, supremis ejus necessitatibus ad miserationem evicta erat. » Tacit., *ibid.* (D.)

3. « Sed animo per libidines corrupto, nihil honestum inerat. » Tacit., *ibid.* (D.)

devant Messaline, garde le silence; l'affranchi l'accable d'invectives grossières. C'est alors qu'elle sent l'horreur de sa situation; sa main tremblante saisit un poignard, qu'elle approche tantôt de sa gorge, tantôt de sa poitrine, sans se frapper. Le tribun la perce d'un seul coup, et laisse le cadavre à sa mère.

Ainsi périt cette femme qui avait tant de fois appris à Narcisse à se passer des ordres de son maître.

Claude était encore à table (Tacit. *Annal.* lib. XI, cap. xxxviii), lorsqu'on lui annonça que Messaline était morte, on ne lui dit pas si c'était de sa propre main ou de la main d'un autre, et il ne s'en informa pas; on lui verse à boire, et il continue son repas comme de coutume. Les jours suivants, on ne lui remarque pas le moindre signe de haine, de satisfaction, de tristesse ou de colère ; la joie des accusateurs de sa femme, les larmes de ses enfants ne réveillent en lui aucun sentiment naturel. Les statues de Messaline enlevées, son nom effacé de tous les endroits publics et particuliers par ordre du sénat, accélèrent l'oubli de cette femme. Les honneurs de la questure sont déférés à Narcisse, et la vengeance la plus juste devient la source des plus grands maux.

XXVI.

Outre les vices de l'administration de Claude, livré à ses femmes et à ses affranchis, il en est d'autres qu'il faut imputer à son mauvais jugement.

La gratification accordée au soldat après son avénement au trône, devint une nécessité pour ses successeurs [1].

Le titre de citoyen romain s'avilit par la multitude de ceux à qui on le conféra. De deux choses l'une: ou laisser partout ce beau nom à la place des dieux qu'on enlevait, et le rendre aussi étendu que l'Empire; ou le renfermer dans ses anciennes limites, la mer et les Alpes.

Auguste, sollicité par Tibère et par Livie, refusa le droit de bourgeoisie à leurs protégés, et dit à l'impératrice, dont le client fut exempté du tribut, « qu'il valait mieux nuire au fisc qu'à la dignité du nom romain. »

1. « Primus Cæsarum fidem militis etiam præmio pigneratus, » dit Suétone. *in Claud.*, cap. x. (D.)

Une faute aussi grave que les précédentes, ce fut d'ouvrir les portes du sénat à des affranchis, à leurs descendants, et à des étrangers : il importait bien davantage que ce corps fût honoré que d'être nombreux.

XXVII.

Claude ne pouvait rester sans épouse, et il ne pouvait en prendre une sans en être gouverné. De là de vives disputes sur le choix entre les affranchis; entre les prétendantes, une égale chaleur à faire valoir leurs avantages.

Les intrigues de Pallas, les caresses d'Agrippine, des assiduités que la parenté autorisait, obtiennent à la nièce de l'empereur (Tacit. *Annal.* lib. XII, cap. II) la préférence sur ses rivales. Elle n'a pas encore le titre d'impératrice, mais elle en exerce l'autorité. Elle roule dans sa tête le projet de marier à son fils, Octavie, la fille de Claude. Mais Octavie est fiancée à Silanus : qu'importe? le censeur Vitellius accusera Silanus[1] d'inceste avec Junia Calvina, sa sœur. Des licences que le seul mariage autorise[2] et le bruit qui s'en répand accélèrent l'union de Claude avec sa nièce. Mais cette union est contrariée par l'usage et les mœurs, qui la déclarent incestueuse : qu'importe? Vitellius lèvera cet obstacle, et le sénat opinera à recourir à la contrainte, si l'empereur a des scrupules.

Toutes ces choses s'exécutent : Octavie est mariée à Domitius Néron, Calvina est exilée[3] et Silanus se tue. Lollia, à qui on ne pouvait reprocher qu'un crime, mais un crime qui ne se pardonne pas, celui d'avoir disputé (*Id. ibid.*, cap. XXII) à Agrippine la main de Claude, est accusée d'interroger, sur le mariage

1. Voyez, sur tout ceci, Tacite, *Annal.*, lib. XII, cap. IV. *ad ann.* 802; et, touchant le caractère de ce Vitellius et sa conduite dans cette circonstance, voyez une réflexion de Bayle, rem. *B* de l'art. *Octavie.* (N.)

2. « Pactum inter Claudium et Agrippinam matrimonium jam fama, jam amore bonne illicito firmabatur. Tacit., *ibid.*, cap. V. (D.)

3. Voyez Tacite, *Annal.*, lib. XII, cap. VIII; et notez que Diderot aurait dû ajouter un fait curieux, et qui prouve à quel point Claude poussait l'impudence et le courage de la honte : c'est que cet empereur stupide ordonna des expiations pour l'inceste prétendu de Calvina et de Silanus, et que chacun s'en moquait, vu que celui qui les faisait faire avait contracté depuis peu un mariage incestueux. « Addidit Claudius, « sacra ex legibus Tulli regis, piaculaque apud lucum Dianæ per ponti« fices danda; » irridentibus cunctis, quod pœnæ procurationesque incesti id temporis exquirerentur. » (N.)

de l'empereur, des magiciens, des Chaldéens, les prêtres d'Apollon à Colophone. La protection de Claude lui devient inutile; elle est exilée et dépouillée d'une immense fortune. Calpurnia (*Id. ibid.*), dont César a loué la beauté sans dessein, subit le même sort. Calpurnia n'est qu'exilée; Lollia est forcée de se tuer, et dans cet intervalle le mariage de Claude et d'Agrippine s'est consommé.

XXVIII.

Rome alors change de face (*Id.*, *ibid.*, cap. VII) : l'empire est asservi à une femme qui n'en laisse pas flotter les rênes au gré de sa passion; elle sait les tenir avec le bras vigoureux d'un homme : sévère en public; hautaine dans son palais; chaste, à moins que son ambition n'en ordonne autrement; dévorée de la soif de l'or, et l'accumulant par toutes sortes de voies, sous prétexte des besoins futurs de l'État, mais en effet pour s'attacher ses créatures, en fournissant à leur insatiable avidité.

Alors l'adoption de Domitius Néron, sollicitée par Agrippine et pressée par son amant Pallas (*Id. ibid.*, cap. XXV), est proposée au sénat et confirmée d'un concert unanime de ces vils magistrats, dont Juvénal (*Satir.* IV, vers. 37 *et seq.*), non moins satirique, mais plus plaisant et plus gai qu'à son ordinaire, rassemble les successeurs autour d'un énorme turbot, délibérant gravement sur les moyens de l'apprêter sans le dépecer. On ôte à Britannicus jusqu'à ses esclaves (Dion, *in Claud.*, lib. LX, cap. XXXII). Ceux d'entre les centurions (Tacit. *Annal.* lib. XII, cap. XLI) et les tribuns que la pitié intéresse à ce jeune prince spolié de ses droits à l'empire, sont écartés ou par l'exil, ou avancés à des postes plus honorables : on exclut ceux de ses affranchis qu'on ne peut corrompre. Britannicus et Néron se sont rencontrés et salués, l'un du nom de Britannicus, l'autre du nom de Domitius. Agrippine crie (*Id. ibid.*) « que l'adoption est comptée pour rien, que l'on annule dans le palais ce que l'empereur et le sénat ont statué, que, si les auteurs de ces pernicieux conseils ne sont pas châtiés, leur méchanceté renversera l'État. » Claude, en condamnant à la mort les plus sages instituteurs de son fils, le livre aux créatures d'une belle-mère.

Cependant Agrippine (*Id.*, *loc. cit.*, cap. XLII) n'ose pas tout

ce qu'elle ambitionne. Lusius Géta et Rufius Crispinus, attachés par reconnaissance aux enfants de Messaline, sont dépouillés du commandement de la garde prétorienne, et ce poste est conféré à Afranius Burrhus, connu par ses talents militaires[1].

On ne reproche point à Sénèque l'adoption de Domitius Néron ; Burrhus n'est pas tout à fait absous de cette injustice.

XXIX.

Agrippine, jalouse de s'annoncer autrement que par des forfaits, sollicite le rappel de Sénèque[2] et obtient la fin de son exil avec la préture. Son dessein était de plaire au peuple, qui avait une haute opinion de la sagesse et des talents de ce philosophe ; de mettre Domitius, dès son enfance, sous un aussi grand maître, et de s'étayer de ses conseils pour s'assurer l'administration des affaires. Maîtresse de tout sous le règne présent, elle s'occupait de loin à rester maîtresse de tout sous le règne suivant ; elle s'était promis du ressentiment de Sénèque contre Claude[3], et de la reconnaissance du service qu'elle venait de lui rendre, qu'il ferait cause commune avec elle contre son époux et qu'il apprendrait à son élève à ramper.

Les grands, une fois corrompus, ne doutent de rien : devenus étrangers à la dignité d'une âme élevée, ils en attendent ce qu'ils ne balanceraient pas d'accorder ; et lorsque nous ne nous avilissons pas à leur gré, ils osent nous accuser d'ingratitude. Celui qui, dans une cour dissolue, accepte ou sollicite des grâces, ignore le prix qu'on y mettra quelque jour. Ce jour-là, il se trouvera entre le sacrifice de son devoir, de son honneur et l'oubli du bienfait ; entre le mépris de lui-même et la haine de son protecteur. L'expérience ne prouve que trop qu'il n'est ni aussi commun ni aussi facile qu'on l'imaginerait de se tirer avec noblesse et fermeté de cette dangereuse alter-

1. « Transfertur regimen cohortium ad Burrum Afranium, egregiæ militaris famæ. » TACIT. *Annal.* lib. XII, cap. XLII. (D.)

2. TACIT., *ibid.*, cap. VIII : « At Agrippina, ne malis tantum facinoribus notesceret, veniam exilii pro Annæo Seneca, simul præturam impetrat, lætum in publicum rata, ob claritudinem studiorum ejus, utque Domitii pueritia tali magistro adolesceret, et consiliis ejusdem ad spem dominationis uterentur ; quia Seneca fidus in Agrippinam, memoria beneficii, et infensus Claudio, dolore injuriæ, credebatur. » (N.)

3. Voyez le passage de Tacite, cité dans la note ci-dessus, vers la fin. (N.)

native. Un ministre honnête ne gratifiera point un méchant : mais un méchant n'hésitera pas à recevoir les grâces d'un ministre, quel qu'il soit; il n'a rien à risquer, il est prêt à tout.

XXX.

Sénèque avait été relégué dans la Corse. Son exil durait depuis environ huit ans : comment le supporta-t-il? Avec courage[1]. Heureux par la culture des lettres et les méditations de la philosophie, dans une position qui aurait peut-être fait votre désespoir et le mien; sur un rocher qui, considéré, dit-il (*Consolation à Helvia*, chap. VI), par les productions, est stérile; par les habitants, barbare; par l'aspect du local, sauvage; par la nature du climat, malsain. C'est de là qu'il écrit à sa mère (*Id. ibid.*, cap. XVII et cap. IV) : « Je suis content, comme si tout était bien; et, dans le vrai, tout n'est-il pas bien, si l'homme se voit avec complaisance et si la tranquillité habite le fond de son cœur? J'ai la passion de connaître, et j'observe la nature : pour me délasser d'occupations sérieuses, je passe à des études légères. »

Il ajoute une observation singulière ; c'est que, malgré l'horreur du lieu (*Id. ibid.*, chap. VI), on y trouve plus d'étrangers que de naturels. C'est un phénomène commun aux grandes villes, où l'on vient de toutes parts chercher la fortune, et aux lieux déserts, où l'on est sûr de trouver le repos et la liberté. L'homme n'est sédentaire que dans les campagnes, où il est

1. Rien de plus sensé que ce qu'il écrit sur ce sujet à sa mère : « Je ne me suis jamais fié à la fortune, lors même qu'elle paraissait me laisser en paix; tous les avantages que sa faveur m'accordait, ses richesses, ses honneurs, sa gloire, je les ai placés de manière qu'elle puisse les reprendre sans m'ébranler. J'ai toujours laissé entre eux et moi un grand intervalle : aussi la fortune me les a ravis, sans me les arracher. On n'est accablé de la mauvaise fortune que quand on a été dupé par la bonne. » *Consolation à Helvia*, chap. V.

« Je ne m'aperçois, dit-il ailleurs, de l'absence de mes richesses que par celle des embarras qu'elles me causaient. » (*Ibid.*, cap. IX.) Cet aveu est d'autant plus sincère, que, dans son entretien avec Néron, il lui dit que, ne pouvant plus soutenir le fardeau de ses richesses, il implore son secours, et le prie de faire gouverner son bien par ses intendants, et de le regarder comme le sien : « Senex, et levissimis quoque curis impar, quum opes meas ultra sustinere non possim, præsidium peto. Jube eas per procuratores tuos administrari, in tuam fortunam recipi. » *Apud* TACIT., *Annal.*, lib. XIV, cap. LIV. (N.)

attaché à la glèbe; encore ne faut-il pas qu'il soit écrasé par les impôts et que, de tout le blé qu'il a fait croître, il ne lui en reste pas une gerbe pour se nourrir.

XXXI.

Mais comment concilier le discours de Sénèque dans sa *Consolation à Helvia*, sa mère, avec le ton pusillanime et rampant de sa *Consolation à Polybe?* Je vais supposer ici, avec le savant et judicieux éditeur de la traduction de Sénèque[1], que cet ouvrage est du philosophe, en attendant que je puisse exposer les raisons très-fortes que j'ai de croire le contraire[2].

Rien de plus naturel et de plus facile à comprendre, et pour celui qui a éprouvé la longue infortune, et pour celui qui a un peu étudié le cœur humain. L'île et les rochers battus de la mer de Corse ne pouvaient être qu'un séjour ingrat pour le philosophe arraché subitement d'entre les bras de sa mère, au moment où, après une longue séparation, ils jouissaient du plaisir d'être réunis; enlevé à sa patrie, à ses parents, à ses amis; valétudinaire, loin des occupations utiles et des distractions agréables de la ville; réduit à chercher en lui-même des

1. Je n'ai pas seulement justifié Sénèque dans la supposition que la *Consolation à Polybe* fût celle de ce philosophe, j'ai exposé, et dans l'Avertissement imprimé à la tête de ce traité, et dans les notes que j'ai jointes à l'ouvrage même, les raisons très-fortes que j'ai de croire cette déclamation supposée, et j'en conclus, ce me semble, avec beaucoup de vraisemblance, ou que cette *Consolation* est l'ouvrage de quelque écrivain obscur, jaloux de la gloire de Sénèque, qui aura tâché d'imiter son style, et qui aura même employé plusieurs de ses pensées, ou que cet écrit a été altéré, interpolé et corrompu en cent endroits divers par l'infâme Suilius, ou par quelque autre calomniateur également méprisable, etc. Voyez les *Œuvres de Sénèque*, t. V, p. 435, 436, 490, 491 et suivantes; édition de 1778. (N.)

2. Ce fragment, si opiniâtrément reproché à Sénèque, nous est-il parvenu tel qu'il l'a fait? Ne l'a-t-on point altéré? L'a-t-il fait? Je renvoie la réponse à ces questions à l'endroit où j'examinerai les différents ouvrages de Sénèque : j'observerai seulement ici que Juste Lipse était tenté de rayer ce dernier du nombre des écrits du philosophe, comme la satire d'un ennemi aussi cruel qu'ingénieux. Je croirais que la *Consolation à Polybe* est de Sénèque, que je n'en estimerais pas moins Juste Lipse. Que le petit nombre de ceux qui se tourmentent, qui même s'en imposent, pour trouver des excuses aux grands hommes, est rare, et qu'ils me sont chers!

Il est deux sortes de sagacité; l'une qui consiste à atténuer, l'autre à exagérer les erreurs des hommes : celle-ci marque plus souvent un bon esprit qu'une belle âme. Cette impartialité rigoureuse n'est guère exercée que par ceux qui ont le plus besoin d'indulgence. (Diderot.) — Note ajoutée dans la seconde édition.

ressources contre tant de privations affligeantes, comme on prétend que l'ours s'alimente durant les hivers rigoureux. Eh bien, Sénèque, brisé par une vie triste et pénible qui durait au moins depuis trois ans, désolé de la mort de sa femme et d'un de ses enfants, aura atténué sa misère pour tempérer la douleur de sa mère, et l'aura exagérée pour exciter la commisération de l'empereur. Qu'aura-t-il fait autre chose que ce que la nature inspire au malheureux? Écoutez-le, et vous reconnaîtrez que la plainte surfait toujours un peu son affliction.

« Mais vous défendez Sénèque comme un homme ordinaire. »

— C'est que le plus grand homme n'est pas toujours admirable, et que Turenne est encore un héros après avoir révélé le secret de l'État à sa maîtresse[1]. Il n'y a guère que l'enthousiasme ou la dureté des organes qui garantissent d'une espèce d'hypocrisie commune à ceux qui souffrent. Nous sortons d'une table somptueuse, nous respirons le parfum des fleurs, nous goûtons la fraîcheur de l'ombre dans des jardins délicieux, ou, si la saison l'exige, nous sommes renfermés entre des paravents dans des appartements bien chauds; nous digérons, nonchalamment étendus sur des coussins renflés par le duvet, lorsque nous jugeons le philosophe Sénèque : nous ne sommes pas en Corse, nous n'y sommes pas depuis trois ans, nous n'y sommes pas seuls. Censeurs, ne vous montrez pas si sévères; car je ne vous en croirai pas meilleurs.

XXXII.

Mais le règne de Claude s'échappe : la scène va changer et nous montrer le philosophe Sénèque à côté du plus méchant des princes, dans la cruelle alternative d'encourir le soupçon de pusillanimité, d'avarice, d'ambition, de vanité, s'il reste à la cour; ou le reproche d'avoir manqué à son élève, à son prince, à sa patrie, à son devoir, et sacrifié inutilement sa vie, s'il s'éloigne. Quelque parti qu'il prenne, il sera blâmé.

Pallas venait de proposer une loi contre les femmes qui s'abandonneraient à des esclaves (Tacit. *Annal.* lib. XII,

1. Allusion aux relations de Turenne et de Mme de Longueville, à la suite desquelles Turenne signa, à Stenay, ce traité qui le faisait serviteur des Espagnols.

cap. LIII), Pallas l'affranchi! Pallas, l'amant d'Agrippine! L'empereur et le sénat ferment les yeux sur cet excès d'impudence; la loi passe; on décerne à Pallas les ornements de la préture avec une gratification de quinze millions de sesterces. Claude dit que « Pallas, satisfait de l'honneur, persiste dans son ancienne pauvreté; » et un sénatus-consulte, gravé sur l'airain, affiche publiquement l'éloge d'une modération digne des premiers siècles de Rome, dans un affranchi riche de plus de trois cents millions de sesterces.

Néron plaide pour les habitants d'Ilion (TACIT., *loc. cit.*, cap. LVIII et XLI); il prend la robe virile avant l'âge : on propose de lui décerner le consulat à vingt ans; en attendant, il sera consul désigné, il exercera l'autorité proconsulaire hors de la ville, on le nommera prince de la jeunesse.

Les jeux de la jeunesse, ou troyens, remontaient aux temps les plus reculés, à la descente d'Énée en Italie. C'étaient des combats et des courses à cheval où les enfants des grandes et des basses conditions, partagés en troupes opposées, se disputaient la victoire. Ascagne, fils d'Énée, les introduisit dans Albe, d'où ils passèrent à Rome, et s'y perpétuèrent jusque sous les empereurs. On les célébrait dans le cirque; et celui qui présidait à cet exercice militaire s'appelait prince de la jeunesse, titre qu'on n'accordait qu'au successeur de César.

C'est ainsi qu'Agrippine suivait ses projets; c'est ainsi qu'elle conduisait pas à pas son fils à l'autorité souveraine.

XXXIII.

Claude donne des marques assez claires de repentir sur son mariage avec Agrippine, et sur l'adoption de Néron (SUETON. *in Claudio*, cap. XLIII). Il dicte un testament; il fait signer ce testament par tous les magistrats : il lui échappe, dans l'ivresse (TACIT. *Annal.* lib. XII, cap. LXIV-LXV), qu'il est de sa destinée de souffrir les désordres de ses épouses et de les punir ensuite. Sur ce propos, Agrippine conçoit la nécessité d'agir sans délai; mais, par un ressentiment de femme, elle oublie un moment son péril pour s'occuper de la perte de Domitia Lépida.

Domitia était petite-nièce d'Auguste et sœur de Domitius. Il y avait entre elle et Agrippine peu d'inégalité d'âge, de beauté et de richesses; elles étaient toutes deux sans pudeur, toutes deux violentes, et se le disputaient autant par les vices que par les avantages de la fortune et de la naissance. C'était à qui, de la tante ou de la nièce, dominerait Néron. Agrippine opposait les menaces aux caresses et aux présents de Lépida. Lépida est accusée de sortilége et de troubles excités en Calabre par ses esclaves; condamnée et mise à mort, malgré les remontrances et la protection de Narcisse, qui commençait à démêler les desseins ambitieux d'Agrippine, et qui voyait un péril égal à servir sous Néron et sous Britannicus.

Claude est empoisonné avec des champignons par la fameuse Locuste, longtemps un des instruments nécessaires de l'État [1]. La force du tempérament de Claude l'emporta sur son art. Agrippine s'adresse au médecin Xénophon, homme supérieur, qui n'aurait pas été, je crois, fort émerveillé de la distinction subtile d'un fameux archiatre de nos jours entre l'assassinat positif et l'assassinat négatif, mais qui ne connaissait pas mieux que le facultatiste le péril auquel on s'expose en commençant un forfait et la récompense qu'on s'assure en le consommant. Xénophon, sous prétexte de faciliter le vomissement, se sert d'une plume enduite d'un poison plus violent, et Claude expire. Sa mort est celée jusqu'à ce que tout soit disposé pour la tranquille et sûre proclamation de Néron (Tacit., *loc. cit.*, cap. LXVIII).

Le Sénat s'assemble (*Id. ibid.*, cap. LXVIII-LXIX); les consuls et les prêtres font des vœux pour la santé d'un prince déjà mort. Agrippine semble succomber à la douleur; elle serre Britannicus dans ses bras; elle retient par de pareils artifices Antonia et Octavie : toutes les portes sont gardées; de temps en temps elle fait répandre que l'empereur est mieux. C'est ainsi qu'elle amusait l'espoir du soldat et laissait arriver le moment prédit par les Chaldéens, lorsque, le troisième jour des ides d'octobre, avant midi, les portes du palais s'ouvrent et laissent voir au peuple son maître.

1. « Diu inter instrumenta regni habita... » Tacit. *Annal.* lib. XII, cap. LXVI-LXVII. (D.)

XXXIV.

Claude meurt âgé de soixante-quatre ans [1]. Il n'était ni sans études ni sans lettres ; il sut écrire et parler la langue grecque ; il était orateur et historien élégant dans la sienne. Il se montra d'abord juste, modeste, sage, et fut aimé : alternativement pénétrant et stupide, patient et emporté, circonspect et extravagant, je le trouve plus faible que méchant. Il voulut persuader qu'il avait contrefait la démence (Suet. *in Claud.*, cap. xxxviii) pour échapper à Caïus : on n'en crut rien. Il donna lieu au proverbe que, pour être heureux, il fallait être né sot ou roi [2]. Pour être très-heureux, que fallait-il naître ? Son règne fut ce qu'il devait être : le résultat d'une organisation viciée, d'une mauvaise éducation, de la méfiance, de la pusillanimité, de la faiblesse, d'un goût effréné pour les femmes, de la crapule, de quelques vertus et de plusieurs vices contradictoires. Sans la fermeté, les autres qualités du prince sont inutiles ; sans la dignité, il descend de son rang et se mêle dans la foule, au-dessus de laquelle sa tête majestueuse doit toujours paraître élevée. Il en est des rois comme des femmes, pour lesquelles la familiarité a toujours quelque fâcheuse conséquence.

La scène va changer encore. Après la mort d'un souverain, les yeux inquiets des ministres, des courtisans, des grands, des politiques, de la nation, se fixent sur son successeur. On pèse ses premières démarches ; on prête l'oreille, et l'on interprète ses propos les plus indifférents ; on étudie ses penchants, on épie ses goûts, on cherche à démêler son caractère, on attend que le masque se lève. Que le courtisan de la veille est vieux le lendemain ! Combien d'hommes importants tombent tout à coup dans le néant ! Ceux qui approchent le nouveau maître se composent un visage équivoque, qui n'est ni celui de la joie ou de l'ingratitude, ni celui de la tristesse ou de l'indécence. On disait à l'un d'entre eux : « On ne vous a point vu à la cour depuis la mort du roi... » Il répondit : « C'est que je n'ai point encore trouvé ma physionomie d'événement... » Quelque imperceptibles que

1. Sueton. *in Claud.*, cap. xlv-xl, sub fin. *Confer quæ* Dion, *in Claud.*, lib. LX, cap. ii. (D.)

2. Voyez l'*Apocoloquintose*, et consultez, sur ce proverbe, les *Adages d'Érasme*, p. 399 et suiv., édit. Wechel, 1643. (D.)

soient les changements dans l'administration, un tact fin les saisit, et le jour qui suit l'inauguration est un jour de pronostics.

XXXV.

Néron s'acquitte d'abord du rôle d'affligé. L'oraison funèbre était un hommage d'étiquette chez les Romains, ainsi que de nos jours; il prononça celle de Claude (Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. III) et s'étendit sur l'ancienneté de son origine, les consulats et les triomphes de ses aïeux, son goût pour les lettres et les bonnes études, la prospérité constante de l'Empire sous son règne. Jusque-là l'attention, la satisfaction même de l'auditoire se soutint [1]; mais lorsqu'il en vint au bon jugement et à la profonde politique du prince, personne ne put s'empêcher de rire; cependant le discours était de Sénèque, qui y avait mis beaucoup d'art. On avait apparemment oublié les premières années de Claude, et l'on ne se souvenait que des dernières. Mais ce grand art dont Tacite fait l'éloge au moment même où il nous apprend que l'orateur fut sifflé, quel était-il donc? Incessamment j'en dirai ma pensée.

Que ma conjecture soit fausse ou vraie, quelle tâche que le panégyrique d'un prince vicieux; d'avoir à prononcer le mensonge dans la tribune de la vérité; à louer la continence des mœurs privées devant une famille, devant un peuple que les débauches ont scandalisé; la bravoure, devant des soldats témoins de la lâcheté; la douceur de l'administration devant des sujets qui ont vécu sous la terreur de la tyrannie, et qui gémissent encore sous le poids des vexations! Je vois dans cette conjoncture deux sortes de lâches, et l'orateur impudent qui préconise, et le peuple qui écoute avec patience : si le peuple avait un peu d'âme, il mettrait en pièces et l'orateur et le mausolée. Voilà la leçon, la grande leçon qui instruirait le successeur. Quelle différence de ces usages et de celui de ces sages Égyptiens, qui exposaient sur la terre le cadavre nu du prince décédé et qui lui faisaient son procès [2]! A qui appartient-il, si ce n'est au

1. « Postquam ad providentiam sapientiamque flexit, nemo risui temperare, quanquam oratio a Seneca composita, multum cultus præferret, etc. » Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. III. (D.)

2. Voyez Diodore de Sicile, *Bibl. hist.*, lib. I, cap. LXXII. Le même usage avait encore lieu à l'égard des particuliers, comme on le voit par un passage du même livre, cap. XCII. (N.)

ministre des dieux, de sévir, après la mort, contre la perversité de celui que sa puissance a garanti des lois pendant sa vie et de crier, comme on l'entendit autour du corps de Commode : *Aux crocs! qu'on le déchire, qu'on le traîne! Aux gémonies, aux gémonies* [1]!

La première oraison funèbre qu'on entendit à Rome fut prononcée par le consul Publius Valérius Publicola : ce fut celle de Junius Brutus, son collègue, l'année qui suivit l'extinction de la royauté; et c'est aux acclamations du peuple, dans cette circonstance, qu'il faut rapporter l'usage qui s'introduisit de consacrer la mémoire d'un *grand homme*, après son décès, par l'éloge qu'en ferait un *grand homme*. Qu'on me dise si ces deux conditions se sont trouvées souvent réunies. Qu'on me dise si des honneurs également rendus aux vices par un vicieux sont bien flatteurs pour la vertu, bien édifiants pour l'auditeur, bien instructifs pour le prince régnant.

La vertu obtint sans doute le premier éloge funèbre, comme le premier monument; mais ces hommages, devenus si communs, auraient été bien rares, si l'esprit de leur institution dans Rome s'était conservé. Quoi donc! n'aurait-il pas mieux valu que l'oraison funèbre n'eût jamais été faite que d'avoir été si souvent avilie? Et je demanderai si un bon souverain qui placerait entre ses dernières volontés la défense de prononcer son panégyrique après sa mort donnerait une bien grande preuve de sa modestie?

Si j'avais un reproche à faire à Sénèque, ce ne serait pas d'avoir écrit l'*Apocoloquintose*, ou la métamorphose de Claude en citrouille; mais d'en avoir composé l'oraison funèbre.

1. Voyez Lampridius, *in Vita Commod.*, cap. XVIII-XIX. Ce passage, auquel nous renvoyons le lecteur, arrêtera tout homme de goût et toute âme noble et généreuse. Il faudrait le tenir sans cesse sous les yeux de ceux à qui le genre humain a été confié. On y voit les acclamations de joie et les imprécations de fureur que le peuple poussa tumultueusement à la mort de Commode, sous lequel il avait éprouvé toutes sortes de maux, et à l'élection de Pertinax, son successeur, dont il se promettait des jours plus heureux. Le tyran mort, les âmes affranchies de la terreur firent entendre les cris terribles que Lampride nous a transmis. On ne lit point sans frissonner le récit de cette scène si vraie : il semble qu'on soit frappé des cris d'un million d'hommes rassemblés, et ivres de fureur et de joie. Ou je me trompe, ou c'est là une des plus fortes et des plus terribles images de l'enthousiasme populaire. Princes de la terre, attachez-y vos regards, et entendez d'avance la voix libre des peuples à votre mort, si vous avez renfermé le gémissement dans leur cœur tandis que vous viviez. (N.)

XXXVI.

Cependant on sait que le philosophe s'était proposé d'attacher son élève à ses devoirs, sinon par goût, du moins par pudeur, en mettant dans sa bouche des discours remplis de sagesse, qu'il rougirait peut-être un jour de démentir. Quoi de plus conséquent à ce projet que d'exposer le César Claude à la risée publique? Pouvait-il dire à Néron d'une manière plus énergique : « Prince, entendez-vous ? si vous gouvernez mal, c'est ainsi que vous serez traité lorsqu'on ne vous craindra plus... » Et l'historien ne nous suggère-t-il pas ce soupçon, lorsqu'il nous apprend que Sénèque avait mis beaucoup d'art dans son discours? Ne serait-ce pas de cet art secret dont il le loue ?

« Vous êtes bien ingénieux, me dira-t-on, lorsqu'il s'agit de justifier Sénèque... » Je le suis bien moins que ses détracteurs pour le noircir.

J'ai ma façon de lire l'histoire. M'offre-t-elle le récit de quelque fait qui déshonore l'humanité? Je l'examine avec la sévérité la plus rigoureuse; tout ce que je puis avoir de sagacité, je l'emploie à découvrir quelques contradictions qui me le rendent suspect. Il n'en est pas ainsi lorsqu'une action est belle, noble, grande. Je ne m'avise jamais de disputer contre le plaisir que je ressens à partager le nom d'homme avec celui qui l'a faite. Je dirai plus; il est selon mon cœur, et peut-être est-il encore selon la justice, de hasarder une opinion qui tende à blanchir un personnage illustre, contre des autorités qui contredisent la teneur de sa vie, de sa doctrine, et l'estime générale dont il a joui. Je me fais honneur d'un pyrrhonisme qu'il est facile d'attaquer, mais qu'il ne serait pas trop honnête de blâmer.

XXXVII.

Néron fut le seul des empereurs qui eut besoin de l'éloquence d'autrui (Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. III). César se plaça sur la ligne des plus grands orateurs : Auguste eut le discours prompt et facile qui convient à un souverain. Personne ne connut comme Tibère la valeur des expressions; clair, lorsqu'il n'était pas obscur à dessein. La tête troublée de Caligula laissa de l'énergie à son éloquence : Claude s'exprimait avec élégance, quand il s'était préparé.

XXXVIII.

Après les honneurs rendus à la cendre de Claude[1], Néron fait son entrée au sénat. Il ne manque ni de conseil ni d'exemple pour bien gouverner; il n'apporte au trône ni haine ni ressentiment. Il n'a d'autre plan à suivre dans l'administration que celui d'Auguste, il n'en connaît pas un meilleur : les abus récents dont on murmure seront réformés. Il n'attirera point à lui seul la décision des affaires; le sort des accusateurs et des accusés, balancé clandestinement dans l'intérieur du palais, ne dépendra plus des intérêts d'un petit nombre de gens en faveur. Rien à sa cour ne se fera par argent ou par intrigue; il ne confondra point les revenus de l'État avec les siens. Que le sénat rentre dès ce moment dans ses anciens droits; que les peuples de l'Italie et de ses provinces aient à se pourvoir aux tribunaux des consuls, et que les audiences du sénat soient sollicitées par ses magistrats. Il se renfermera dans le devoir de sa place, le soin des armées : le sénat sera maître de faire les règlements qu'il jugera de quelque utilité; les avocats ne recevront à l'avenir ni argent ni présent, et les questeurs désignés ne se ruineront plus en spectacles de gladiateurs.

Souverains qui montez sur le trône, je vous invite à lire et à méditer ce discours.

Agrippine prétend que cette dernière dispense renverse les ordonnances de Claude (Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. v); l'avis des Pères l'emporte sur le sien. Cependant elle jouissait d'une autorité illimitée; son fils avait donné pour mot du guet, *La meilleure des mères* (*Id. ibid.*, cap. ii et v, et Sueton. *in Nerone*, cap. ix) : les sénateurs s'assemblaient dans le palais, et Agrippine, à la faveur d'une porte dérobée, couverte d'un voile, entendait leurs délibérations sans être vue (*Id. ibid.*, cap. v).

Si, comme on n'en saurait douter, Sénèque composa le discours que l'empereur prononça à son avénement au trône (Dion l'assure, *in Nerone*, lib. LXI, cap. iii), certes il montra bien qu'il était vraiment homme d'État, et qu'il n'ignorait pas

1. « Cæterum peractis tristitiæ imitamentis, curiam ingressus, etc. » Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. iv, toto cap. Vid. et cap. v. (D.)

en quoi consiste la grandeur d'un prince, la splendeur d'un règne, et la félicité d'un peuple.

Il fit ordonner par le sénat (*Id. ibid.*, cap. v) que ce discours serait gravé sur des tables d'airain, et lu publiquement tous les ans au mois de janvier. Ces tables étaient des chaînes de même métal [1], dont il se hâtait de charger le tigre encore innocent et jeune [2].

XXXIX.

On a beaucoup loué le regret que Néron témoigna de savoir écrire, à la première sentence capitale qu'il eut à signer [3]. Je trouve dans ce trait de l'hypocrisie; j'admire davantage Néron, lorsque, partageant le consulat avec C. Antistius, et les magistrats prêtant le serment d'obéissance aux ordonnances des empereurs, il en dispensa son collègue [4].

1. On voit, par un autre passage de Dion, que les éloges accordés par le sénat aux empereurs dès le commencement de leurs règnes n'étaient point l'effet de la flatterie, mais un avertissement tacite que ce corps leur donnait de ne jamais s'écarter de leur devoir, et de justifier par leur conduite les louanges qu'il leur adressait en ce moment. Ces louanges étaient des leçons indirectes et obliques, qui, sans blesser l'empereur, l'enchaînaient, pour ainsi dire, à son insu : c'étaient des espèces de gages que le sénat leur demandait de leur conduite à venir. Caligula ayant censuré dans une harangue les vices de Tibère, et promis de ne pas imiter sa conduite, le sénat, craignant avec raison qu'il ne tînt pas parole, rendit un arrêt qui ordonnait qu'on lirait publiquement tous les ans cette harange, voulant donner par ce décret une preuve de l'estime qu'il avait pour Caligula (Voyez Dion, lib. LX). On voit une preuve démonstrative de ce que je dis ici dans le Panégyrique de Trajan par Pline le Jeune. Cet auteur dit expressément que c'était un ordre du sénat de louer l'empereur pour le bien public, afin que les bons princes entendissent dire ce qu'ils faisaient, et les méchants ce qu'ils devaient faire : « Sed parendum est senatus-consulto, quo ex utilitate publica placuit, ut consulis voce, sub titulo gratiarum agendarum, boni principes quæ facerent recognoscerent; mali, quæ facere deberent. » *Trajan. Panegyric.* cap. IV, init. (N.)

2. « Et hi quidem id agebant, » dit à ce sujet Dion Cassius, « tanquam boni principis imperium, velut ex syngrapha quadam, habituri. » *In Nerone*, lib. LXI, cap. III. (D.)

3. Sueton. *in Neron.*, cap. X : « Quam vellem nescire litteras! » (D.)

4. Tacite, après avoir remarqué que cela fut reçu avec de grandes louanges par les sénateurs, en donne une raison qui fortifie ce que j'ai dit dans la note 1, ci-dessus. Le sénat, dit-il, donna de grands éloges à cette action de Néron, afin que l'esprit de ce jeune homme, élevé par la gloire que lui attirait une action aussi peu importante, continuât à en faire de grandes : « Magnis patrum laudibus, ut juvenilis animus, levium quoque rerum gloria sublatus, majores continuaret. » Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap XI. (N.)

XL.

Il faut distinguer trois époques dans la durée de l'institution de Sénèque, ainsi que dans l'âme de son élève. Le maître en conçoit les plus hautes espérances; il voit ses mœurs se corrompre, et il s'en afflige : lorsque ses vices, sa cruauté, sa dépravation, ses fureurs se sont développés, il veut se retirer.

Trajan[1] disait que peu de princes pouvaient se flatter d'avoir égalé Néron pendant les cinq dernières années de son règne; et rien n'est plus vrai. Mais comment ce prince put-il renoncer à un bonheur aussi grand, après en avoir joui si longtemps? Que des fainéants, des imbéciles, des souverains à qui leurs sujets ont été aussi étrangers qu'eux à leurs sujets; à qui on s'est bien gardé de donner des instituteurs tels qu'un Sénèque et un Burrhus; qu'on a tenus, depuis le berceau jusqu'au moment où ils arrivent au trône, dans une ignorance totale de leurs devoirs, aient continué de régner comme ils ont commencé, je n'en serai point surpris. Mais que ceux qui ont vu les transports d'un peuple immense dont ils étaient adorés, qui en ont entendu les acclamations autour de leur char, que des bénédictions continues ont accompagnés depuis le seuil de leur palais à leur sortie, jusqu'au seuil de leur palais à leur rentrée, deviennent méchants, se fassent haïr, et bravent l'imprécation; je ne le conçois pas : à moins que ce ne soit dans un âge avancé, lorsque l'âme d'un prince s'est affaiblie; lorsqu'après une longue prospérité, de longues disgrâces l'ont humilié; lorsqu'il est accablé sous le malheur; lorsqu'incapable de tenir les rênes de l'empire, il est forcé de les confier à des fous, à des ignorants, à des fanatiques, qui abusent des préjugés de son enfance, de sa caducité, de ses terreurs, pour flétrir la gloire de son aurore : il y en a des exemples, et cela se conçoit. Hélas! ces malheureux souverains mourraient de douleur, sans les momeries dont on use pour leur en imposer par le fantôme de leur grandeur passée.

1. « Merito Trajanus sæpius testatur, procul differre cunctos principes Neronis quinquennio. » AUREL. VICTOR, *de Cæsarib.*, cap. v. (D.)

XLI.

Claude était né bon; des courtisans pervers le rendirent méchant : Néron, né méchant, ne put jamais devenir bon sous les meilleurs instituteurs. La vie de Claude est parsemée d'actions louables : il vient un moment où celle de Néron cesse d'en offrir.

Le choix de l'instituteur d'un prince devrait être le privilége de la nation entière qu'il gouvernera.

Plautus Latéranus (Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. xi), accusé d'adultère avec Messaline, sera chassé du sénat; Néron plaidera sa cause et le rétablira dans sa dignité. Sénèque, par la harangue qu'il composera dans cette circonstance et plusieurs autres, justifiera bien les sages institutions qu'il donne à son prince, en même temps qu'il montrera sa supériorité dans l'art oratoire; mais il manquera son but. C'est en vain qu'il se propose de lier son élève[1], pour l'avenir, à l'exercice de la clémence et à la pratique des vertus : cette ruse innocente, capable de donner à un jeune souverain, et à ses propres yeux et aux yeux de la nation, un caractère qu'il n'oserait démentir tant qu'il lui resterait quelque pudeur, ne prévaudra pas sur une nature aussi perverse que celle de Néron.

XLII.

Le meurtre de Junius Silanus, commis par les intrigues d'Agrippine, à l'insu de son fils, est le premier des forfaits du nouveau règne (*Id. ibid.*, cap. i, *init.*). Le peuple désignait au trône Silanus : on avait fait mourir son frère, on craignait un vengeur : c'était trop de l'un de ces deux crimes.

Narcisse est jeté dans un cachot (*Id. ibid.*, cap. i) : ce scélérat que les lois devaient revendiquer, excédé de la rigueur de sa prison, se donne la mort. Néron désira de sauver un affranchi[2] dont l'avarice et la prodigalité s'accordaient si bien avec ses vices encore cachés, et ne put y réussir.

Les meurtres allaient se multiplier (*Id. ibid.*, cap. ii), sans la résistance de Burrhus et de Sénèque. Ces deux instituteurs du

1. « Clementiam suam obstringens crebris orationibus, » dit Tacite, *Annal.*, lib. XIII, cap ix. (D.)

2. « Invito principe, cujus abditis adhuc vitiis per avaritiam ac prodigentiam mire congruebat. » Tacit., cap. i. (D.)

jeune prince réunissaient pour le bien[1], chose rare, un crédit qu'ils partageaient également à différents titres. Burrhus était préfet ou gouverneur de Rome, emploi important qui le rendait maître de toute l'Italie : Sénèque était chargé des affaires du cabinet ; il était l'orateur du prince ; il dressait les édits, minutait les lettres circulaires, nommait aux gouvernements des provinces, et veillait au maintien du bon ordre dans le palais[2]. Voici les portraits que Tacite nous en a laissés[3]. L'un, c'est Burrhus, de mœurs austères, formait Néron à l'art militaire : l'autre, Sénèque, tempérant d'affabilité la sagesse, lui enseignait l'éloquence. Tous les deux agissaient de concert pour diriger plus facilement vers des plaisirs licites la jeunesse fougueuse de leur élève, s'il arrivait que la vertu fût pour lui sans attrait. Ils n'avaient alors à lutter l'un et l'autre que contre la fière Agrippine[4], tourmentée de tous les délires d'un pouvoir illégitime, et soutenue par Pallas, l'auteur du mariage incestueux et de la funeste adoption qui avait perdu Claude. Mais Néron n'était pas d'un caractère à fléchir sous des esclaves, et il commençait à se dégoûter de la triste arrogance d'un affranchi qui se méconnaissait.

XLIII.

Il y eut un moment où, à travers les propos de la ville, on remarqua la confiance que l'on avait dans ces deux personnages.

1. « La bonne intelligence où vécurent ces deux gouverneurs, dit Bayle, fait connaître qu'ils avaient un grand fonds de probité, et qu'ils songeaient principalement au bien public en élevant ce jeune prince, qui, sous de tels maîtres, serait devenu un empereur accompli, si une méchanceté supérieure de naturel n'avait rendu inutiles tous leurs soins. » Bayle, *Dict. hist. et crit.*, art. *Burrhus*, au texte. (N.)

2. Voyez la *Vie de Sénèque* qu'un auteur anonyme * a publiée à la tête d'une analyse du *Traité des Bienfaits*. J'ai profité plusieurs fois du travail de cet auteur, qui a eu le courage et l'honnêteté de prendre publiquement la défense de Sénèque, et de réfuter, par des faits rassemblés avec exactitude, les calomnies dont ce grand homme a été si longtemps la victime. Le passage que je viens de citer se trouve à la page 46, édition de Paris, 1776. (Diderot.)

3. J'ai cité les propres paroles de Tacite, dans une note sur le *Traité de la Clémence*, lib. II, cap. II, t. IV, p. 437-438 de la traduction de La Grange. (N.)

4. « Certamen utrique unum erat contra ferociam Agrippinæ, quæ cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem ; quo auctore Claudius nuptiis incestis, et adoptione exitiosa, semet perveterat. Sed neque Neroni infra servos ingenium ; et Pallas tristi arrogantia modum liberti egressus, tædium sui moverat. » Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. II. (N.)

* V. note ci-après, p. 114.

Il se répand un bruit tumultueux que les Parthes renouvellent leurs entreprises sur l'Arménie, et que Rhadamiste, qu'ils ont chassé, las d'une souveraineté si souvent acquise et perdue, renonce à la guerre; et l'on disait, dans une capitale où l'on se plaît à discourir (TACIT., *loc. cit.*; *Annal.* lib. XII, cap. VI) : « Comment un prince à peine sorti de sa dix-septième année pourra-t-il soutenir un tel fardeau?... Quel espoir pour l'État, qu'un adolescent en tutelle sous une femme!... Ses instituteurs dirigeront-ils les batailles, les siéges, et les autres opérations de la guerre?... Cependant ce serait pis encore, si ces soins étaient tombés sur un imbécile affaibli par les années, et subjugué par des esclaves... *Mais une expérience qui s'étend à beaucoup d'objets, a déjà distingué Sénèque et Burrhus*[1]. »

Il se présenta une autre circonstance où le philosophe, par sa présence d'esprit, tira de perplexité et l'empereur et les assistants, dans une occasion où la dignité de César et l'honneur de la république paraissaient compromis. Les ambassadeurs d'Arménie haranguaient Néron : Agrippine s'avance, disposée à monter sur le tribunal, et à présider à ses côtés. On reste immobile et muet; on ne sait quel parti prendre[2]. Alors Sénèque s'approche de l'oreille du prince, et lui dit : « Allez au-devant de votre mère. » Mais une femme d'esprit ne se trompe point à cette marque de respect; une femme hautaine en est blessée, une femme vindicative s'en souvient.

Cette cérémonie m'en rappelle une autre : c'est l'audience publique que Néron accorde à Tiridate. Ce prince met un genou en terre, et dit à César : « Seigneur, un descendant d'Arsacès, le frère des rois Vologèse et Pacorus, se déclare votre esclave. Je viens vous rendre, comme à mon Dieu, les mêmes hommages qu'au Soleil. Mon rang sera celui que vous me marquerez : car vous me tenez lieu de la fortune et du destin. »

Il n'y a que la bassesse de ce discours qui puisse excuser l'insolence de la réponse de Néron :

« Je vous félicite d'être venu jouir de ma présence. Ce trône que votre père n'a pu vous laisser, sur lequel les efforts de vos

1. « Burrum tamen et Senecam multarum rerum experientia cognitos. » TACIT. *Annal.* lib. XIII, cap. VI. (D.)

2. « Nisi cæteris pavore defixis, Seneca admonuisset, venienti matri occurreret. Ita specie pietatis, obviam itum dedecori. » TACIT. *Annal.* lib. XIII, cap. V. (D.)

frères ne vous ont pas soutenu, je vous le donne. Je vous fais roi d'Arménie, afin que vous sachiez, eux et vous, que je puis, quand il me plaît, ôter et accorder des couronnes. »

Dans quelle abjection ces orgueilleux Romains avaient plongé l'univers! Que serions-nous, si cette tyrannique puissance avait duré? Barbares, accourez et rompez les fers des nations futures.

Un des hommes les plus sages que Rome ait produits disait: « Si les rois sont des bêtes féroces qui dévorent les peuples, quelle bête est-ce donc que le peuple romain qui dévore les rois? »

XLIV.

Sénèque parvint au consulat sous Néron, s'il faut s'en rapporter à un sénatus-consulte daté des calendes de septembre, sous le consulat d'Annæus Sénèque et de Trébellius Maximus. On prétend qu'ils ne furent l'un et l'autre que subrogés aux consuls ordinaires : mais qu'importe ce fait à la gloire de Sénèque, plus honoré dans la mémoire des hommes par une page choisie de ses ouvrages, que par l'exercice des premières dignités de l'Empire, surtout sous un Tibère, un Caligula, un Claude, un Néron; dans un temps et dans une cour où les grandes places confondant les honnêtes gens avec les fripons, les noms les plus distingués avec la vile populace, les ineptes et les gens instruits, il y avait moins de courage à les dédaigner qu'à les accepter; et où ce que l'on pouvait s'en promettre de plus avantageux dépendait de quelque circonstance qui vous en délivrât par un exil honorable ou par une mort glorieuse?

Que Sénèque ait ou n'ait pas obtenu le consulat, il est constant qu'au retour de son exil, il parut avec l'éclat de la haute faveur, et bientôt après avec celui de la grande opulence.

XLV.

« Mais que faisaient à la cour d'un Claude, dans le palais d'un Néron, un Burrhus, un Sénèque? étaient-ils à leur place? »

Hélas! non : mais c'était au temps et à l'expérience à leur apprendre que l'élève qu'on leur avait confié n'était pas digne de leurs soins; que l'empereur qu'ils approchaient ne méritait

ni leur attachement, ni leurs leçons, ni leurs services, ni leurs conseils.

« Mais pourquoi s'enfoncer dans l'antre de la bête? »

J'observerai d'abord que Néron régna douze ans, et qu'il fut pendant les cinq premières années un excellent empereur. Ensuite je demanderai si le philosophe n'avait pas bien mérité du peuple romain, en lui épargnant cinq années de calamité, et si un prodige aussi étonnant ne suffisait pas pour soutenir son espoir et prolonger sa patience. Puis j'inviterai le petit nombre de lecteurs qui se piquent d'impartialité, de peser mûrement la réponse qui me reste à faire à ce reproche et à quelques autres tant de fois répétés.

XLVI.

Sénèque fut appelé à la cour de Néron sur l'éclat de ses talents et de ses vertus, par une femme ambitieuse qui avait à se réconcilier avec la nation, et à qui toute la rigidité des principes du philosophe était mal connue, ou qui s'était promis de la briser. Lorsqu'il cessa d'être l'instituteur du souverain, il en devint le ministre. Ce sont deux rôles qu'il est important de distinguer. Il ne se hâta point de désespérer d'un jeune prince qu'il avait placé et qu'il se promettait de ramener au rang des grands souverains. Qui est-ce qui ignore que le véritable attachement a sa source dans les soins qu'on a pris, et dans les services qu'on a rendus[1]? Qui est-ce qui ne connaît pas la longue persévérance avec laquelle un père attend le retour d'un enfant égaré? Le cœur d'un instituteur vertueux pour son élève est le même que celui d'un père pour son enfant; et si l'élève est empereur, s'il tient en ses mains le bonheur et le malheur de l'univers, un crime, j'ose en faire la question, le plus grand des crimes, amené par un fatal enchaînement de circonstances où il faut qu'une mère périsse par son fils, ou le fils par sa mère, suffira-t-il pour affranchir l'instituteur de ses fonctions, le ministre de ses devoirs? Je vois l'homme honnête et sensible se désoler,

1. « Ce n'est pas le plus bel arbre de mon jardin, c'est celui que j'ai cultivé, que je me plais à visiter tous les jours. » Cette phrase se trouve à cette place dans l'extrait de la *Réponse* de Diderot à quelques objections; donné dans la *Correspondance* de Grimm, septembre 1779.

s'éloigner, tourner ses regards en arrière, s'arrêter, revenir sur ses pas, et craindre de se retirer trop tôt. L'homme pénétrant sent l'importunité de sa présence et de ses conseils : l'homme ferme garde son poste, voit approcher sa perte, et la brave ; il n'a recouvré sa liberté qu'au moment d'une disgrâce évidente, la veille de sa mort. C'est ce que fit Sénèque. Mettez-vous à la place du philosophe, de l'instituteur et du ministre, et tâchez de vous conduire mieux que lui.

« Comme il est aisé à ceux qui sont au rivage d'où ils contemplent oisivement quelque maître pilote combattant la fureur des vents et des flots, de dire : Cet homme-là devrait gouverner sa barque d'autre façon ; tandis que, s'ils avaient en main le timon, ils se trouveraient sans comparaison plus empêchés, ou même feraient un triste naufrage : ainsi arrive-t-il que plusieurs pensent que Sénèque n'a philosophé que par livres. Pour moi, je l'estime autant et plus philosophe d'effet que de nom... » Et ce n'est pas Montaigne qui s'exprime ainsi, comme on pourrait en avoir le soupçon.

« La retraite ou la vérité pouvait certes lui coûter la vie ; mais à quoi sert donc la philosophie, si ce n'est dans les moments périlleux? »

Elle sert à se soustraire au péril, selon que le bien général, le bien particulier, et même quelquefois son propre bien l'exigeront ; et c'est là ce qui distingue le sage de l'insensé.

« La philosophie consiste-t-elle à prêcher aux autres l'inflexibilité de la vertu, le mépris de la vie, et à s'en dispenser soi-même? »

Le philosophe qui donne le précepte sans l'exemple, ne remplit que la moitié de sa tâche. Sénèque écrivit, vécut et mourut comme un sage. Ce n'est pas le sentiment de Suilius et de ses disciples, mais c'est celui de Tacite.

« Il ne faut pas prêcher aux autres ce qu'on est incapable de faire. »

J'ai dit assez d'absurdités en ma vie pour m'y connaître, et j'aurais bien perdu le seul fruit que j'en pouvais tirer, si cette maxime ne m'en paraissait pas une bien conditionnée. Il faut prêcher aux autres tout ce qui est bon et louable, qu'on en soit incapable ou capable.

Ne nous prêche-t-on pas d'être grands penseurs, grands

écrivains, hommes excellents? Et nos prédicateurs ont-ils ces qualités? Si par hasard ils ne les avaient pas, faudrait-il pour cela leur attacher des cadenas aux lèvres? On instruit par le précepte, on instruit par l'exemple; chacune de ces leçons a son avantage. Heureux celui qui peut nous les présenter toutes deux, et qui, doué du talent d'Horace, ajoute avec sa modestie : « Si je ne suis pas l'instrument qui coupe, je serai du moins la pierre qui l'aiguise! » (*De Arte poetica*, v. 348.)

L'homme sensé aurait dit à Sénèque : « Quand tu désespérerais de corriger Néron, vis et reste pour le bonheur des contrées dont il t'a confié l'administration. Plus un prince est inappliqué, ignorant, dissolu, faible ou féroce, plus le sage en place est un homme précieux. Parce que tu risques de n'être qu'un moniteur incommode, faut-il que tu cesses d'être un ministre utile? »

J'ai dit et je continuerai de dire aux hommes publics, lorsqu'ils seront excédés de dégoûts : « Il ne faut pas s'en aller; il faut être chassé. »

On ne pouvait abandonner trop tôt Néron à sa perversité, sans commettre une faute grave : il n'y en avait aucune à l'abandonner trop tard, à ne lui dire qu'à la dernière extrémité : « Je me lasse de faire des efforts superflus. Sois méchant, puisque tu veux l'être; je ne m'y opposerai pas davantage. » Oui, si Sénèque eût attendu la mort à côté de son élève, près de son souverain; si son sang eût arrosé les pieds de Tigellin et de Poppée, je ne l'en admirerais que davantage. L'homme de bien n'est jamais parfaitement inutile; il meurt toujours trop tôt.

« Mais les amis de Sénèque lui auraient-ils conseillé de rester, au hasard de périr? »

Je ne doute nullement qu'ils n'eussent été et que Sénèque ne les crût assez généreux pour lui donner ce conseil. Que s'ensuit-il? précisément le contraire de ce qu'on en infère : qu'ils n'en étaient que plus dignes qu'il se conservât pour eux.

« Sénèque, tu n'obtiendras rien de Néron, ni pour les autres ni pour toi. »

Pour faire le bien, un ministre des provinces a mille occasions par jour où le consentement de César lui est inutile; tout autant pour prévenir ou réparer le mal : c'est la prérogative inséparable de son poste. Les amis, les parents, les bons

citoyens qui avaient été attachés au philosophe, ne furent persécutés qu'après sa mort.

On s'écriera : « Combien Sénèque est heureux! ses yeux n'ont pas vu ce forfait. »

Et pourquoi ne se serait-on pas écrié : « Quel malheur que Sénèque ne soit plus! Hélas! peut-être que ce forfait n'eût pas été commis. »

« S'il se commet un forfait, on dira : Sénèque ne l'a-t-il point approuvé? »

Sénèque! un homme célèbre par ses talents, ses mœurs, sa famille, ses dignités, ses liaisons! D'ailleurs, que lui auraient importé les propos du vulgaire? c'était à sa conscience à le conseiller, à l'accuser ou à l'absoudre.

« Mais il ne fut jamais permis de mépriser une accusation ignominieuse. »

Il y eut autrefois à Tarente un petit génie, une espèce de philosophe, appelé Pythagore; à Utique, un certain Caton; dans l'Église, je ne sais quel apôtre, nommé Paul, qui prononcent exactement le contraire.

Mettons-nous un moment à la place de Novius Priscus, de Pauline, de Méla, de Gallion, d'un parent, d'un ami, d'un client, de quelques-uns de ceux que le ministre exposait par sa mort ou par sa retraite, et demandons-nous s'il nous arriverait d'appeler du nom de bassesse la ferme résolution de garder son poste, et de songer à notre salut. Quelle que soit notre réponse, voici la pensée de Sénèque, à qui je ne prête point ici des sentiments qu'il n'eut pas ; il dit : « Je crois avoir plus fait pour mes amis d'allonger ma vie, que si je fusse mort pour eux.

« Je n'ai pas considéré combien résolûment je pouvais mourir, mais combien irrésolument ils le pouvaient souffrir.

« Je me suis contraint à vivre, et c'est quelquefois magnanimité que de vivre. »

Tel est le langage de sa philosophie et de son cœur; telle fut la règle de sa conduite.

Lorsqu'à travers le prestige de quelques signes de vertu, Sénèque et Burrhus eurent démêlé dans Néron un germe de cruauté et d'autres vices prêts à éclore, ils s'occupèrent, sinon à l'étouffer, du moins à en retarder le développement.

« Mais cette funeste découverte, ils ne tardèrent pas à la

faire. On lit dans le vieux scoliaste de Juvénal[1], que Sénèque disait en confidence à ses amis que le lion reviendrait promptement à sa férocité naturelle, s'il lui arrivait une fois de tremper sa langue dans le sang. Ils se déterminèrent donc à élever, à rester à côté d'une bête féroce. »

Que prouve évidemment ce passage? C'est qu'au moment du pronostic la langue du tigre n'était pas encore ensanglantée. Serait-ce donc un reproche à faire à Sénèque et à Burrhus, que de l'avoir enchaînée pendant cinq ans? Interrogeons le philosophe avant que de le juger : « Sénèque, qu'as-tu fait de Néron?

— J'en ai fait tout ce qu'il était possible d'en faire. J'ai emmuselé l'animal féroce; sans moi, il eût dévoré cinq ans plus tôt. »

Mais qui est-ce qui sera assez hardi pour marquer aux instituteurs d'un souverain, au ministre d'un grand empire, à un Sénèque, à un Burrhus, le moment où il leur convient de quitter leur poste; au sage, le moment où il lui convient de mourir[2]?

Pélopidas disait à ses amis, à ses soldats désolés autour de son lit funéraire : « La vraie gloire ne consiste ni à mourir, ni à vivre; mais à bien faire l'un et l'autre. »

« Mais puisque Sénèque reste à la cour après les beaux jours de Néron, donc il a eu quelque complaisance pour le vice et pour le crime? »

Puisque Burrhus reste à la cour après les beaux jours de Néron, donc il a eu quelque complaisance pour le vice et pour le crime. Puisque Thraséas a pris et gardé la robe sénatoriale pendant le long avilissement de la magistrature, donc il en a partagé la bassesse et les vices. Fénelon, Montausier, Bossuet ont fait un long séjour dans une cour voluptueuse et dissolue :

1. Les paroles de cet ancien commentateur sont très-remarquables, et méritent d'être rapportées. Elles prouvent que Sénèque connut bientôt le caractère féroce du prince dont on lui avait confié l'éducation, et qu'il n'épargna rien pour corriger, par ses préceptes et ses exemples, les dispositions vicieuses qu'il tenait de la nature. « Sævum immanemque natum, *dit-il,* et sensit cito et indicavit; inter familiares solitus dicere : non fore sævo illi leoni quin, gustato semel hominis cruore, ingenita redeat sævitia. » *Vetus Scholiast. in* Juvenal. Satir. V, vers 109. (N.)

2. C'est M. Sautereau de Marsy, éditeur de l'*Almanach des Muses;* c'est l'auteur des *Affiches pour la province.* (Diderot, dans la *Correspondance* de Grimm.

donc ils ont approuvé les mauvaises mœurs, donc ils ont eu quelque complaisance pour la dépravation. Avec cette logique, combien on outragerait d'hommes vertueux et d'honnêtes femmes qui habitaient la cour sous le règne suivant!

Après avoir lu ce qui précède, un citoyen aussi justement révéré par ses talents qui l'ont conduit aux grandes places, que par les vertus qui l'y désignaient[1], me disait : « Avec tout cela, ne vous promettez pas de justifier Sénèque aux yeux de tout le monde... » Je suis bien loin de cette prétention, lui répondis-je. Lorsque j'exhumais le philosophe, j'entendais les cris que j'allais exciter. C'est dans une cinquantaine d'années, c'est lorsque je ne serai plus, qu'on rendra justice à Sénèque, si mon apologie me survit.

Sénèque et Burrhus sont deux soldats en sentinelle qui doivent garder leur poste jusqu'à ce que la mort vienne les en relever; ce qu'ils firent. Et ce qui me confond, c'est la légèreté avec laquelle des hommes frivoles prescrivent des règles de conduite à des personnages d'une prudence consommée, et placés dans la plus orageuse des cours; et cela, sans en connaître les intrigues secrètes, les brigues, les mouvements, les caractères, les vues, les intérêts, les craintes, les espérances, les projets qui changent avec les circonstances, les circonstances qui changent d'un jour à l'autre; sans que leurs fausses conjectures sur ce qui se passe à deux lieues des bords de la Seine leur inspire la moindre incertitude sur ce qui s'est passé il y a deux mille ans sur les rives du Tibre. Ils parlent, non comme s'ils étaient sous le vestibule de la maison dorée, mais dans le boudoir de Poppée. Qu'ils parlent donc, puisqu'ils trouvent des auditeurs assez patients pour les écouter, et un apologiste assez imbécile pour leur répondre[2].

1. M. Turgot. (N.)

2. Tout ce § XLVI n'existait pas dans la première édition; ce sont ces passages intercalés qui donnent à cet *Essai* les apparences d'une œuvre où les digressions détruisent la régularité des proportions. On ressentirait trop cet effet si nous appuyions davantage; mais le lecteur est averti, et lorsqu'il ne retrouvera plus le simple récit de l'historien, il saura à quoi s'en tenir sur la cause de son changement d'allures. L'extrait publié par Grimm, en 1779, de la *Réponse*, se trouve disséminé un peu partout, dans l'édition de 1782, avec très-peu de changements. Il manque seulement, à l'adresse de l'abbé Grosier, une réplique assez vive que nous rapporterons en temps et lieu.

XLVII.

Dans l'impossibilité d'inspirer au prince dissolu l'austérité de mœurs qu'ils professaient, ses instituteurs essayèrent[1] de substituer à la fureur des voluptés illicites et grossières le goût des plaisirs délicats et permis. Mais quels pouvaient être le fruit de leur exemple et l'effet de leurs discours sur un prince mal né, et d'ailleurs environné d'esclaves corrompus et de femmes perdues, qui en applaudissant à ses penchants, lui peignaient Sénèque et Burrhus comme deux pédagogues importuns; l'un, plus fait pour pérorer dans l'ombre d'une école, que pour être admis à l'intimité d'un empereur; l'autre, plus propre à commander dans un camp à la soldatesque, qu'à représenter dans un palais?

Pline l'Ancien dit qu'il eût été moins affligeant de voir Néron consulter les esprits infernaux que les favorites. Ce qu'il y a d'hommes pervers dans une cour se pressent autour d'elles, fléchissent le genou devant elles; et elles avilissent tout ce qui les approche. Elles sont protectrices-nées des scélérats, persécutrices infatigables des honnêtes gens. Assises sur le trône à côté du maître, il y a deux autorités : elles ont leur parti, leur conseil, leurs audiences; l'empire du souverain est moins tyrannique, moins capricieux que le leur. Elles plient à leur gré la volonté de leur amant, elles déposent les ministres, elles donnent des généraux aux armées, elles en tracent la marche sur une carte avec des mouches, et vingt mille hommes sont égorgés.

Dans un État purement monarchique, tel que la France, une maîtresse avare ou dissipatrice ruine le peuple. Dans une monarchie limitée, où l'autorité du peuple tempère celle du roi, une maîtresse avare ou dissipatrice qui le ruine, le rend esclave de ses sujets.

Soit par curiosité, par esprit d'intrigue, par intérêt ou par vanité, en tout temps, mais surtout dans les circonstances orageuses, les femmes cherchent à captiver les chefs de parti. Le cardinal de Retz n'était pas beau; cependant il n'y eut presque

1. « Juvantes invicem, quo facilius lubricam principis ætatem, si virtutem aspernaretur, voluptatibus concessis retinerent. » Tacit. *Ann.* lib. XIII, cap. II. (D.)

pas une femme qui ne cherchât à lui plaire, et la reine même disait de lui qu'on n'était jamais laid quand on avait les dents belles.

XLVIII.

Octavie, avec toutes ses qualités estimables, les conseils de Sénèque et de Burrhus, et l'appui d'Agrippine, ne put ou fixer l'inconstance ou vaincre la répugnance et échapper au dégoût de Néron. Il accorde sa confiance à deux jeunes infâmes d'une rare beauté (Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. xii), Othon et Sénécion, liés entre eux d'une amitié suspecte. Il se prend de fantaisie pour une affranchie nommée Acté. Agrippine est instruite de cette intrigue : elle éclate, elle crie qu'une vile créature est devenue son égale ; une esclave sa belle-fille. Par ses fureurs déplacées, elle aliène l'esprit de son fils ; et Sénèque, à qui le prince semble se livrer dans cette conjoncture, jouit d'une confiance et d'une autorité qu'il partageait avec elle. Sa position n'en devint que plus difficile : ramener l'empereur à Octavie, la tentative était honnête, mais inutile : approuver sa passion pour Acté, cela ne convenait ni à son caractère ni à ses fonctions ; cependant l'instituteur, plus prudent que la mère, la regarda comme un frein qui modérerait, du moins pour un temps, la fougueuse intempérance du jeune homme et sauverait du trouble et de l'ignominie les plus illustres familles [1].

Mais il fallait dérober, soit à Agrippine, soit à Octavie, soit au peuple, cette basse inclination ; en conséquence, Annæus Sérénus (*Id. ibid.*, cap. xiii) se prêta à un rôle singulier : ce fut de feindre du goût pour Acté, et de prendre sur lui la profusion du souverain.

« Sérénus, ami de Sénèque ! »

Oui, ami de Sénèque. Qu'en concluez-vous ? Que Sénèque eut des liaisons d'amitié avec un homme de cour. J'en conviens. Mais le philosophe approuvera-t-il la condescendance du courtisan ? Tacite l'en accuse-t-il ? Non.

« Sérénus, intime ami de Sénèque ! »

Oui, intime ami de Sénèque. Ce serait user d'une dialectique assez commode pour nous impliquer dans toutes les fausses

1. « Metuebaturque, ne in stupra feminarum illustrium prorumperet, si illa libidine prohiberetur. » Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. xii. (D.)

démarches de nos amis, et pour déshonorer les hommes les uns par les autres, que d'accuser Sénèque par Sérénus.

« Et comment supposer que Sénèque n'ait pas approuvé la passion du prince? »

Et pourquoi joindre deux rôles qui peuvent être séparés? Dans cette circonstance chacun fit le sien : le courtisan en trompant l'œil jaloux d'Agrippine, et l'œil curieux du peuple romain; le philosophe, en prévenant un inceste par l'entremise de la favorite.

Il y a des circonstances où la conduite du courtisan et du philosophe peut être la même : alors, le courtisan est sage, et le philosophe est prudent; le motif seul distingue leurs procédés. Quel qu'il soit, le courtisan ne devient pas philosophe, non plus que le philosophe ne devient courtisan. Mais voyons s'il serait si difficile de justifier Sérénus.

XLIX.

Est-ce par nos mœurs ou par celles du temps qu'il convient d'apprécier les actions? N'y a-t-il aucune différence entre la vertu d'un siècle et celle d'un autre, entre la vertu de la cour et celle d'un cloître?

La philosophie se ressent plus ou moins des circonstances. Le duel, qui n'est qu'un atroce assassinat, a-t-il, aux yeux de nos moralistes les plus sévères, cet abominable caractère dans une contrée où, pour un geste, pour un mot, des idées bizarres d'honneur commandent, sous peine d'ignominie, d'égorger ou d'être égorgé?

Un homme instruit et véridique racontait qu'un pieux fondateur d'ordre, un saint personnage que l'Église a canonisé, consulté par son frère, homme d'épée, sur la conduite qu'il avait à tenir avec un ennemi violent qui l'avait gravement insulté, ne lui dit point : « Tu ne tueras pas; si l'on t'a frappé sur une joue, tends l'autre; » mais qu'il se mit à genoux, et que, levant les mains au ciel, il adressa cette prière à Dieu : « Dieu miséricordieux, je te rends grâce de m'avoir conduit dans cet asile où je n'ai point d'injure à craindre ni à venger; sans cela, l'insolent qui m'aurait outragé serait déjà mort. »

Lecteur, je vous entends, vous condamnez le moine à prendre

l'habit du militaire, et le militaire à prendre l'habit du moine ; mais blâmez-vous celui-ci?

Et comment la philosophie ne fléchirait-elle pas un peu, lorsque la religion et la loi se relâchent de leur raideur? La discipline ecclésiastique n'arrête plus la femme adultère, la tête échevelée, la face collée contre terre, à la porte du temple, et le ministre de la justice ose prendre sur lui de tempérer la sévérité de la loi contre les duellistes.

Si l'esprit de galanterie devient national, et si la légèreté forme le caractère d'un peuple, la constance de certains engagements également proscrits par la morale austère, la loi civile et la loi religieuse, les rend respectables, et le délit est affaibli par l'influence des mœurs générales.

Mes raisonnements et la conduite de Sérénus déplairont sans doute à des personnages sévères, ou qui, affectant la sévérité, pèsent les actions dans la balance du cloître, qui confondent le vice avec le crime, et qui s'imaginent que des instituteurs gouvernent un élève empereur, comme un gardien de capucins dispose d'un frère lai.

Dans un temps où le souverain pouvait, sans scandale, renfermer dans un sérail sept cents concubines, je doute que nous eussions eu les idées que nous avons de l'adultère et de la fornication.

Vous n'êtes pas un prêtre chrétien, mais un brahmine, et je vous dis : « Vous croyez peut-être que vous rougiriez de vous promener dans les rues avec une clochette pendue où vous savez, que vous repousseriez la femme dévote qui s'agenouillerait pour la baiser ; et que si vous étiez invité par quelque jeune et pieuse Indienne à lui faire l'honneur d'entrer dans sa maison, vous balanceriez à laisser vos sandales à la porte. Erreur, monsieur l'abbé[1] ; vous les laisseriez tout comme un autre, et là, vous édifieriez à la mode du pays, comme vous édifiez ici à la mode du vôtre. »

Ce n'est plus en France, c'est à Cochin que je vous place, et je vous dis : « Dans ce pays, les prêtres ont persuadé au peuple et au souverain qu'une de leurs prérogatives est de faire goûter aux jeunes mariées les premiers plaisirs douloureux de l'hymen,

1. L'abbé Grosier du *Journal de littérature, des sciences et des arts*. Nous le retrouverons. Ce n'est point ici la réponse dont nous parlons page 70, note 2.

et vous vous persuadez peut-être que vous vous refuseriez à cette œuvre pie. Erreur, monsieur l'abbé; à Cochin, comme à Paris, vous auriez toute la ferveur de votre état. »

Dans Athènes, je ne me serais pas fait eumolpide, parce que je ne me suis jamais senti un attrait bien puissant pour le service des autels; mais j'aurais pris la robe d'Aristote, celle de Platon, ou endossé le froc de Diogène.

Il faut convenir qu'à côté d'un Tibère, un plaisant personnage à supposer, c'est un casuiste de Sorbonne.

J'ignore votre âge; je n'ai aucune répugnance à vous accorder des mœurs pures. Mais si vous étiez jeune et un peu libertin, et qu'un de nos graves citoyens vous surprît à la chute du jour, la tête enveloppée dans votre manteau, entrant dans un lieu suspect, ou en sortant, vous adresserait-il le divin propos de Caton: « C'est bien fait, mon enfant, persistez dans la sagesse, *Macte virtute esto?* Au lieu de vous précipiter sur la femme d'autrui, c'est là qu'il faut aller éteindre la chaleur qui vous tourmente... »

Nam simul ac venas inflavit tetra libido,
Huc juvenes æquum est descendere, non alienas
Permolere uxores..

A Rome, aujourd'hui, du moins je m'en suis laissé faire le conte, une jeune fille va à l'église, se confesse, entend la messe, communie, et, au sortir de la sainte table, sa mère l'accompagne dans l'atelier d'un artiste de vingt-deux ans, à qui elle sert de modèle. *Toute nue!* Oui, monsieur l'abbé, toute nue.

« Sénèque et Burrhus ne sont-ils pas plutôt deux honnêtes gens que deux vertueux philosophes, lorsqu'ils se prêtent au vice, et qu'ils le condamnent, sans oser l'empêcher? »

Ils ne se prêtent point au vice; Sénèque ne donna point à Néron la courtisane Acté, mais il opposa la jalousie de cette femme à la passion d'un fils pour sa mère : c'est un fait qu'il n'est permis ni d'ignorer ni de travestir. Et quand il en serait autrement, quel mal y aurait-il à prévenir un forfait par de l'indulgence pour une faiblesse? Si Sénèque et Burrhus n'empêchèrent point Néron de répudier Octavie, c'est qu'ils n'en eurent point le pouvoir : on n'ordonne pas la sagesse à son souverain comme à son enfant.

Il me semble voir un de nos pudiques censeurs arracher la jeune esclave du lit de son maître; il me semble entendre la mère de celui-ci lui applaudir, l'encourager et lui dire : « Fort bien, chassez cette petite courtisane, et envoyez-moi mon fils, que j'aime tendrement, comme vous savez, afin que je le console et lui pardonne un goût qui me choquait, et qui croisait mes desseins honnêtes. »

L.

Mais je suppose que, par le plus absurde usage de son éloquence, Sénèque eût fait renvoyer la courtisane et jeté le fils entre les bras de sa mère : alors que n'eût-on pas dit? et je demande quel est l'homme d'une assez étonnante pénétration pour soupçonner qu'en prévenant un inceste, il accélérerait un parricide? S'il fallait que Néron couchât avec sa mère, ou qu'il la tuât, je demande de ces deux crimes quel est celui qu'il fallait préférer? Mais, censeurs, ne vous tourmentez pas autour de ce cas de conscience : ce sont les imprudences d'Agrippine, ce fut son ambition, et non le dégoût de Néron qui la perdirent.

Le fruit de l'innocent artifice de Sénèque est évident, et j'ignore encore, je l'avoue, quel eût été celui d'une conduite opposée, si ce n'est peut-être qu'après avoir couché avec la femme impudique, Néron eût ensuite assassiné la mère ambitieuse : celui qui promena ses regards lascifs sur le cadavre d'Agrippine était capable de ces deux crimes.

Dans cette circonstance, s'il y avait eu quelques reproches à faire à Sénèque et à Burrhus, la furibonde Agrippine les leur aurait-elle épargnés?

Mais d'où naissent toutes ces puériles difficultés? De ce que *le censeur ne croit pas facilement aux vertus philosophiques.* C'est la méfiance intéressée d'un augure. Un autre dira : Ni moi, trop aisément aux vertus sacerdotales; et ce sera la méfiance d'un philosophe. Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni philosophe ni augure, je crois facilement aux vertus, et il me faut des preuves bien nettes pour me faire croire aux crimes. Que le censeur soit bon ou méchant, je gagerais bien qu'il s'accommodera de ce tour d'esprit : il convient et à l'homme vertueux qui cherche son semblable, et à l'hypocrite qui cherche une dupe.

L'effronterie, ajoutera-t-il peut-être, *est l'apanage d'une certaine profession, et Sénèque était philosophe.*

Et Démocrite, et Socrate, et Platon, et Cicéron, et Marc-Aurèle l'étaient aussi, et, d'après la réflexion du critique, il est à présumer qu'il ne l'est pas.

Celui qui dîne et soupe du mensonge n'aime pas celui qui prêche la vérité.

Il graverait volontiers sur la tombe de Sénèque les lignes énergiques avec lesquelles l'historien Tacite peint un stoïcien hypocrite. « Il affectait la gravité de la secte stoïcienne, il avait le manteau et la physionomie d'une école honnête; mais il était perfide, mais il était fourbe, mais cet extérieur imposant masquait l'avarice et la débauche. »

Et voilà l'homme qu'on va reconnaître pour le héros de Tacite! A-t-on jamais dit plus expressément que cet historien était ou un imposteur ou un sot? Voilà le personnage que Tertullien et d'anciens Pères de l'Église ont rangé dans la classe des chrétiens de préférence à celle des philosophes, traité d'hypocrite, d'âme insidieuse, de vil usurier et de voluptueux libertin; et cela avec une intrépidité plus injurieuse encore pour Tertullien et d'anciens docteurs que pour Sénèque et Tacite. Cela serait propre à faire penser que les gens de cette robe détestent plus cordialement encore ceux qu'ils comptent au nombre de leurs ennemis, qu'ils ne s'estiment et se respectent entre eux, et qu'ils tiennent moins à l'honneur de leurs chefs qu'au déshonneur d'un philosophe. Il avait raison, l'honnête incrédule, qui répondait à son prélat, qui lui disait : « Je donnerais bien vingt mille écus pour vous voir au pied de nos autels... » — « *Monseigneur en donnerait bien quarante mille pour me savoir en mauvais lieu.* »

Si le vice se couvrit quelquefois dans Rome de l'habit du philosophe, il y fut souvent enveloppé du vêtement sacerdotal. En France, ce ne fut ni dans la magistrature, ni dans l'art militaire, ni dans les académies, ni parmi le peuple, que Molière alla chercher le modèle de l'hypocrite. De son temps, le janséniste reconnaissait le jésuite dans *Tartufe*, et le jésuite y reconnaissait le janséniste; mais, en le montrant sur la scène le cou oblique, les yeux radoucis, le chapeau rabattu, avec le petit collet et le manteau, le poëte ne laissa point de doute sur l'état du personnage.

Si l'épitaphe que le critique destine à Sénèque ne lui convenait pas, nous lui trouverions encore une place. L'hypocrisie est de toutes les conditions; mais où ce vice doit-il être le plus commun, si ce n'est dans celle où les mauvaises mœurs seraient le plus scandaleuses? Si l'on demandait quel était l'uniforme de celui qui disait de l'hypocrisie que *c'était un vice dont il ne serait pas difficile de faire l'apologie*, s'y tromperait-on? Quelles étaient les fonctions de ceux que le Christ appelait *des sépulcres blanchis?* En nommerait-on d'autres que certains docteurs de la loi?

Semblable aux séminaires des augures, entre toutes les écoles des philosophes, celle de Zénon devait être la mieux pourvue d'hypocrites; et semblable encore à nos séminaires, c'est de là que devaient sortir les hommes de la vertu la plus haute et de la méchanceté la plus raffinée.

L'hypocrisie est l'attribut distinctif de la classe, sans être le vice commun de tous les individus qui la composent. Socrate était philosophe, Charles Borromée était prêtre; et Socrate ne fut point un effronté, ni Charles Borromée un hypocrite.

Mais voulez-vous exposer Socrate à des invectives atroces, à des imputations mille fois réfutées, ressusciter des Anites et des Mélites? écrivez l'apologie de Socrate. Ceci n'est point une conjecture, c'est un fait. Un pieux et savant ecclésiastique prussien publia, il y a quelques années, la vie de ce philosophe : aussitôt des cris s'élevèrent ; l'on persuada aux peuples que leur pasteur était païen, et le pauvre curé n'eut plus un enfant à baptiser.

Que conclure de tout ce qui précède? Qu'il fallait exister à Rome, vivre à la cour de Néron, connaître et partager les préjugés populaires, être mêlé dans les intrigues du palais, pour juger sainement une action de l'espèce dont il s'agit. Un philosophe païen n'a pu voir la conduite de Sérénus de l'œil d'un prêtre chrétien.

« Mais je n'existais pas à Rome, et je n'habitai jamais le palais des empereurs. »

Il est vrai; mais je ne suis point accusateur, je suis apologiste.

« Accusateur ou apologiste, suis-je dispensé d'être juste? »

Non, mais tout étant égal d'ailleurs, voit-on les mêmes

inconvénients à défendre un accusé qu'à condamner un innocent?

Cette circonstance de la vie de Sénèque n'est pas la seule où je me sois aperçu que, quelque parti que le philosophe, l'instituteur et le ministre eût pris, il n'aurait pas échappé à la censure de la malignité. Pour moi, qui ne m'estime ni plus vertueux, ni mieux instruit, ni plus circonspect que Sénèque et Burrhus, je présume qu'ils ont fait l'un et l'autre ce qu'il y avait de mieux à faire, et je laisse aux détracteurs le courage et le soin de leur donner des leçons de prudence.

« Mais sous prétexte de sauver l'honneur des familles, ils se déshonorèrent eux-mêmes. »

Lisez Tacite, et vous serez convaincu que ce ne fut point un prétexte, mais une terreur que l'avenir ne justifia que trop. Lisez Tacite, et vous verrez une femme honnête mise à mort pour n'avoir pas voulu accepter la main et partager le lit de Néron.

« Sénèque est le héros de Tacite. »

Voilà un singulier reproche. Oui, le héros de Tacite, son contemporain; de Tacite, le plus sévère des juges.

Il faut être l'ami d'un Tacite; c'est par un Tacite qu'il faut être loué. Il ne faut point être loué par les calomniateurs des grands hommes, et il est au moins indifférent d'en être blâmé.

Dans la suite, il ne dépendit pas de cette fière Agrippine, mieux conseillée, de descendre à des complaisances, de recevoir Acté, et de rendre son palais l'asile obscur des vices de son fils.

LI.

Parmi les vêtements les plus somptueux des mères et des femmes des empereurs, parmi leurs plus riches ornements, Néron (Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. XIII-XIV) ordonne le choix d'une parure qu'on présentera de sa part à Agrippine. Le présent est reçu de mauvaise grâce par cette femme, que la possession du sceptre n'aurait pas dédommagée de l'ambition de gouverner. On impute aux mauvais conseils de Pallas le peu de succès de la parure, et Néron dit de cet affranchi disgracié : *Pallas vient d'abdiquer.* (*Id. ibid. : Non absurde dixisse :* Ire Pallantem, ut ejuraret.)

Pallas était l'amant et le confident d'Agrippine[1]. Alors cette femme ne se connaît plus; elle se répand en invectives, en menaces, qui retentissent jusqu'aux oreilles du prince : « Britannicus[2] est en âge de régner : c'est le vrai sang de Claude, c'est l'héritier légitime du trône, occupé par un intrus à la faveur d'une adoption, qui n'y est assis que pour outrager sa mère. Je veux, ajoute-t-elle, qu'on divulgue tous les désastres d'une maison infortunée, et mon mariage incestueux, et mes empoisonnements. Grâce à la justice des immortels et à ma prudence, il me reste une ressource : le fils de Claude est vivant; je le montrerai à l'armée. On entendra d'un côté la fille de Germanicus; de l'autre, l'estropié Burrhus, l'exilé Sénèque; celui-là avec son bras mutilé, celui-ci avec son ton de rhéteur, ambitionnant le gouvernement de l'univers... » En parlant ainsi, elle menace du geste, elle accumule imprécation sur imprécation, elle atteste Claude entre les dieux, elle évoque les mânes infernaux de Silanus, elle tire des ténèbres tant de forfaits inutilement commis, elle en appelle la vengeance.

A ce discours, le trouble s'empare de Néron. Britannicus touchait à sa quatorzième année : le nommer le véritable successeur de Claude, c'était le proscrire; et bientôt il est empoisonné à table (Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. xvi), au milieu des jeunes convives de son âge, qui se dispersent d'effroi, sous les yeux étonnés d'Agrippine et d'Octavie, sous les yeux immobiles des courtisans, qui les tiennent attachés sur Néron[3].

Sous Claude, les délateurs ont un salaire fixé par la loi Papia.

Lorsqu'on a fait une condition publique et avouée de la délation, où est le maître en sûreté contre son esclave, le grand en sûreté contre son souverain? Il y a des fonctions infâmes, malheureusement nécessaires au bon ordre de la société : elles doivent entrer dans le plan de la police, mais non dans celui de la législation; et la police bien entendue ne remplira pas les maisons et les rues de scélérats pour garantir les citoyens de quelques-uns.

1. Voyez Dion, *in Neron.*, lib. LXI, cap. III, et Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. II. (D.)

2. Voyez Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. XIV, d'où tout ceci est tiré. Diderot ne fait souvent que le traduire; et il aurait dû en avertir aussi souvent. (N.)

3. « At quibus altior intellectus, resistunt defixi et Neronem intuentes. » (D.)

Sous Néron, une empoisonneuse, Locuste, est protégée, récompensée, tient école et fait des élèves dans son art (SUETON. *in Nerone*, cap. XXXIII).

LII.

Mais comment les détracteurs de Sénèque l'impliqueront-ils dans cet horrible événement? Diront-ils qu'il le conseilla? non. Qu'il l'approuva? non; mais qu'il composa avec une froideur stoïque l'édit hypocrite qui excusait la précipitation des obsèques du prince : comme si cet édit n'était pas plutôt de la fonction du ministre au département de la ville, que du ministre au département des provinces; comme s'il s'agissait d'une pièce d'éloquence, et comme si Néron, que nous entendrons bientôt répondre à Sénèque avec tant de finesse, n'en savait pas assez pour dicter lui-même quelques lignes aussi simples. Mais qu'on lise Tacite (*Annal.*, lib. XIII, cap. XVII), et qu'on juge.

Pour excuser la précipitation des funérailles de Britannicus, l'empereur déclara par un édit que, « suivant le règlement de nos ancêtres, il faut soustraire les morts du premier âge aux regards du peuple, au lieu d'attirer une foule de spectateurs par une pompe et des éloges funèbres; que, pour lui, privé du secours de son frère, il n'avait d'espérance que dans la république, et que le sénat et le peuple romain devaient redoubler d'attention en faveur d'un prince resté seul d'une maison destinée à gouverner l'univers. »

Une chose qui me surprend toujours également, c'est l'infatigable et cruel acharnement à tourmenter Tacite pour trouver des torts à Sénèque.

LIII.

La mort de Britannicus annonce à Agrippine ce qu'on peut attenter sur elle.

Dans cette déplorable conjoncture, des personnages qui affectaient une probité scrupuleuse (*Id. ibid.*, cap. XVIII), partageant entre eux des palais, des maisons de campagne, ne manquèrent pas de censeurs. Peut-être Burrhus et Sénèque furent-ils du nombre des gratifiés; et je m'étonne que les

ennemis du philosophe, parmi tant de reproches, aient omis celui-ci. Mais l'historien l'avait prévenu, en nous dévoilant la politique de Néron, qui détournait de sa personne les regards publics, en attachant les yeux de l'envie sur ceux qu'il lui exposait décorés des dépouilles odieuses dont il les forçait de se couvrir[1].

« Mais Sénèque faisait peut-être allusion à cette triste circonstance, lorsqu'il disait : Il ne m'est pas toujours permis de refuser ; quelquefois je serai forcé de recevoir un bienfait : un tyran cruel, ombrageux, prompt à s'irriter, regarderait mon refus comme une injure. — Non, Sénèque, non ; le philosophe a dû refuser les dons du tyran. Plus les dons sont illégitimes, plus le refus doit être opiniâtre : il n'y a point de force majeure contre la probité[2]. »

LIV.

Agrippine demeure inflexible[3] ; elle serre Octavie dans ses bras, tient des assemblées secrètes avec ses confidents, entasse des sommes sur les sommes que son avarice avait accumulées, accueille les tribuns et les centurions, vante les vertus des

1. « Alii necessitatem adhibitam credebant a principe, sceleris sibi conscio, et veniam sperante, si largitionibus validissimum quemque obstrinxisset. » Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. XVIII. (N.)

2. Je suis un magistrat, un ministre, un général d'armée, un homme essentiel à l'État ; et tout à coup je deviens un malhonnête homme, si je ne me fais pas égorger par un voleur qui, le poignard à la main, me force d'accepter la bourse qu'il vient d'enlever à un passant.

Voilà de la morale, de la grande morale, et surtout débitée bien à propos. Sénèque établit une maxime générale, et tout de suite on la rapproche d'un fait particulier auquel peut-être n'a-t-elle aucun rapport. Mais qui est le délicat et scrupuleux casuiste qui crie à Sénèque : « N'acceptez pas ! il vaut mieux que vous vous fassiez égorger. » — C'est un augure... Et cet augure, où vivait-il ?... Dans une contrée où il pouvait entendre tous les jours des augures mentir au pied des autels, en refusant une richesse sollicitée, des honneurs ambitionnés et poursuivis par toutes sortes d'intrigues ; et où il était entouré d'augures surchargés de revenus illégitimes : c'est là qu'il invoquait à tort et à travers les lois rigoureuses de la parcimonie contre un philosophe païen, à côté d'augures qui affichaient sous une multitude de titres différents le plus parfait mépris du collége augural et de ses canons sacrés. Mais ces augures-là faisaient apparemment de leur opulence un meilleur emploi que le philosophe ; il n'y a pas de doute là-dessus. (Diderot.)

3. Diderot ne fait encore ici que traduire et abréger Tacite, *Annal.*, lib. XIII, cap. XVIII. (N.)

nobles, les désigne par leurs noms, et semble former un parti et chercher un chef. Néron en est instruit; il casse la garde militaire attachée, suivant l'usage, à la femme de l'empereur, et la garde de Germanie qu'il y avait ajoutée par honneur pour sa mère; il l'éloigne, pour la séparer des courtisans; il la relègue dans un palais précédemment occupé par Antonia; il ne la visite qu'entouré de centurions, l'embrasse froidement, et la quitte.

Quels étaient donc les projets d'Agrippine? Ne voulait-elle qu'intimider son fils? Mais alors pourquoi tenir ces démarches secrètes, et se conduire précisément comme si elle se fût proposé de lui ôter le trône et la vie?

LV.

Après la disgrâce de l'impératrice[1], sa demeure est déserte; elle n'est visitée que de quelques femmes amenées par la pitié, par la curiosité, par le plaisir cruel de jouir de son humiliation, par la haine : Julia Silana est du nombre de ces dernières (Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. xix).

C'était une femme célèbre par sa beauté, sa naissance et ses galanteries ; elle avait autrefois vécu dans l'intimité avec Agrippine; mais elle s'en était séparée, emportant avec elle un ressentiment profond d'une injure toujours grave entre les femmes[2].

Silana aurait peut-être pardonné à Agrippine la rupture de son mariage avec Sextius Africanus, mais non d'avoir réussi dans ce projet, en répétant sans cesse au jeune homme qu'elle n'était plus qu'une vieille débauchée.

Elle suscite contre Agrippine (*Id. ibid.*, cap. xix-xx) deux délateurs; à des accusations surannées on en ajoute une nouvelle : le projet d'une révolution en faveur de Rubellius Plautus, issu d'Auguste. Cette imposture est mystérieusement confiée à un affranchi de Domitia, tante de l'empereur, et l'ennemie

1. « Statim relictum Agrippinæ limen : nemo solari, nemo adire præter paucas feminas, amore an odio, incertum, etc. » Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. xix. (D.)

2. « Mox occultis inter eas offensionibus, quia Sextium Africanum, nobilem juvenem, a nuptiis Silanæ deterruerat Agrippina, impudicam et vergentem annis dictitans. » Tacit., *ibid.* (D.)

d'Agrippine ; un autre affranchi court pendant la nuit au palais, qui lui était ouvert en qualité de bouffon[1], et y porte l'alarme. Le tyran, dont l'inquiétude est irritée par la chaleur du vin, crie : « Qu'elle périsse, et que son Burrhus soit dépouillé sur-le-champ du commandement de la garde prétorienne. » Burrhus devait ce poste à Agrippine : moins sa reconnaissance était douteuse, plus sa personne était suspecte. Sénèque ne balance pas à prendre la défense de son collègue, et lui sauve l'affront de cette disgrâce[2].

Telle est la condition malheureuse des tyrans : ils ne peuvent se confier ni dans les gens de bien, qu'ils éloignent, ni dans les méchants, qui leur restent.

LVI.

Néron tremblant, et pressé de se délivrer de sa mère (Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. xx), ne fait grâce à Burrhus, et ne consent au délai de sa vengeance, qu'à la condition qu'on en fera justice sur-le-champ, si le crime est constaté ; ils iront au point du jour l'instruire, et l'interroger ; ils auront des affranchis pour témoins. Qu'elle se justifie, ou qu'elle meure.

On ne peut non plus louer ou blâmer ces deux personnages dans cette circonstance où ils obéissent aux ordres du souverain, qu'on ne pourrait louer ou blâmer aujourd'hui des commissaires du roi dans une affaire de haute trahison. Sénèque et Burrhus auraient mis la tête d'Agrippine en péril, s'ils s'étaient récusés. Il serait horrible de dire de Sénèque que *s'il n'est pas le bourreau de sa souveraine, il en veut être le juge* ; il serait d'une injustice criante de ne pas adresser la même insulte à Burrhus : cependant on a fait l'un et l'autre.

S'il y a de quoi s'étonner, ce n'est pas qu'ils aient accepté la commission que César leur a donnée, c'est qu'entre tant de scélérats qui l'environnaient, qui connaissaient les désirs de son âme sanguinaire, et qui n'auraient pas mieux demandé que de

1. « Quam increditur Paris, solitus alioquin id temporis lusus principis intendere. » Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. xx. (D.)

2. « Fabius Rusticus auctor est... ope Senecæ dignationem Burro retentam. » Pline et Cluvius assurent, au contraire, que la fidélité de Burrhus ne parut pas suspecte. Voyez Tacite, *ibid.* (N.)

le servir à son gré, il ait choisi deux personnages intègres que le souvenir de bienfaits reçus ne pouvait manquer d'incliner à l'indulgence.

Le refus, en pareil cas, ne peut naître que de la certitude du crime d'un ami qu'on répugnerait à condamner, ou de la crainte politique de nuire à son propre avancement, à sa propre fortune, si l'on osait prendre sa défense.

Sénèque et Burrhus paraissent devant Agrippine. Cette femme conservant toute sa fierté répond (Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. XXI) : « Je ne m'étonne pas que la tendresse maternelle soit inconnue à une Silana qui n'a jamais eu d'enfant; une mère ne change pas de fils comme une vile créature sans mœurs change d'amants; qu'un Iturius, un Calvisius ne voient à la dissipation de leur fortune que la ressource de se vendre à une femme décrépite, il ne s'ensuit pas qu'on puisse me noircir, ni moi, ni mon fils, de l'exécrable projet d'un parricide. Si Domitia ne me le disputait que de tendresse pour Néron, je l'en remercierais; mais c'est un plan de tragédie qu'elle concerte avec son amant Atimétus et son histrion Pâris. Tandis que, par ma politique, Néron est adopté, revêtu de l'autorité consulaire, désigné consul, conduit au trône, que faisait cette femme à Baïes? des viviers pour l'amusement de mon fils. Qu'on me convainque d'avoir suscité les cohortes de la ville, ébranlé la fidélité des provinces, corrompu des esclaves, proposé le meurtre à des affranchis; quoi donc, pourrais-je vivre, et Britannicus régner? Que Plautus, que tout autre devienne le maître, manquerai-je d'ennemis qui m'accusent, non de paroles échappées, dans la colère d'une mère, au délire de sa tendresse, mais de crimes dont on n'obtient le pardon que d'un fils? »

Ce discours émeut tous les assistants (*Id. ibid.*) : on s'occupe à la calmer; elle demande à voir son fils, elle le voit. Il n'est question, dans cette entrevue, ni de son innocence, qu'une apologie indécente pouvait rendre suspecte, ni de ses bienfaits, dont elle ne pouvait parler sans paraître les reprocher : les délateurs sont châtiés, ses amis sont récompensés.

LVII.

Burrhus et Pallas sont accusés de conspiration. Burrhus conspirer avec l'affranchi Pallas! Ils sont absous (Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. XXIII). On fut moins satisfait de l'innocence de Pallas, que blessé de son orgueil : on lui objecte le témoignage de ses affranchis, ses complices ; il répond (*Id. ibid.*) : « Je ne fais jamais entendre mes volontés, chez moi, que de l'œil et du geste ; s'il faut que je m'explique, je ne converse pas avec mes gens, j'écris. »

LVIII.

Néron erre la nuit dans les rues de la ville, court les lieux de débauche, force les magasins des marchands, frappe, insulte, est insulté, frappé. L'exemple du souverain accroît la licence : des inconnus s'attroupent, et mettent Rome au pillage. Néron est vigoureusement repoussé par un jeune sénateur, assez étourdi pour reconnaître son souverain, et assez lâche pour se tuer ensuite[1]. Il était nuit, il n'y avait point de témoin ; la belle occasion perdue !

LIX.

Voici le moment de faire connaître le seul détracteur de Sénèque, l'homme dont ses ennemis, tant anciens que modernes, n'ont été que les échos.

Un délateur vénal et formidable, un scélérat justement exécré de la multitude des citoyens, un prévaricateur, un concussionnaire, qui ne pardonnait pas à Sénèque le châtiment de ses extorsions : Suilius[2], autrefois questeur de Germanicus, chassé

1. « Congressus forte per tenebras cum principe, quia vi attentantem acriter repulerat; deinde agnitum oraverat, quasi exprobrasset, mori adactus est. » Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. XXV. (N.)

2. Voici les propres paroles de Tacite : l'idée affreuse qu'elles donnent de cet infâme calomniateur de Sénèque suffit pour faire l'apologie de ce philosophe. Quand on n'a pour accusateurs et pour ennemis que des hommes de cette trempe, on peut être sûr de trouver sa justification au fond du cœur de tous les gens de bien. « At P. Suilium, quæstorem quondam Germanici, quum Italia arceretur, convictus pecuniam ob rem judicandam cepisse, amovendum in insulam censuit (Tiberius); tanta contentione animi, ut et jurando obstringeret, e republica id esse. Quod aspere acceptum ad præsens, mox in laudem vertit regresso Suilio : quem vidit sequens ætas præpotentem, venalem, et Claudii principis amicitia diu prospere, nunquam bene usum. » Tacit. *Annal.* lib. IV, cap. XXXI. (N.)

de l'Italie par le sénat, et relégué dans une île par l'ordre de Tibère, punition qui parut sévère dans le moment, mais qu'on regarda comme un trait de sagesse de l'empereur, après le rappel du coupable ; un homme que le siècle suivant vit également vénal, plus puissant, et jouissant de l'amitié du prince dont il fit, sans revers, un long et jamais un bon usage.

Suilius avait été humilié, mais ne l'avait pas été au gré de ses ennemis[1]. Pour achever de l'écraser, on renouvela le sénatus-consulte et la loi Cincia contre la rapacité des avocats. Il se présenta devant les juges, là, se livrant à une audace naturelle, que le grand âge affranchissait de toute retenue, il se déchaîna contre Sénèque (Tacit. *Ann.* lib. XIII, cap. XLII) : « Il hait, disait-il, les amis de Claude, sous lequel il a souffert un exil bien mérité ; auteur d'écrits frivoles qu'il fait admirer à de jeunes ignorants, il est jaloux de quiconque emploie une véritable et saine éloquence à la défense des citoyens. Suilius a été questeur de Germanicus ; Sénèque, corrupteur de la maison de ce prince. Recevoir de la gratitude d'un client la récompense d'un service honorable, serait-ce donc un plus grand crime que de séduire les filles de nos empereurs? Par quelle espèce de philosophie, suivant quelles maximes des sages, a-t-il amassé trois cents millions de sesterces en quatre ans? A Rome, il enveloppe dans ses filets et les testaments et les biens de ceux qui n'ont pas d'héritiers ; ses usures exorbitantes épuisent l'Italie et ses provinces. Suilius jouit d'un bien modique, acquis par son travail ; il bravera l'accusateur, le péril, tout, plutôt que d'aller flétrir une gloire ancienne et légitime aux pieds de ce parvenu. »

Quel est celui qui parle ainsi? Qui le croirait? Un impudent enrichi par la délation[2], le plus infâme des métiers ; l'auteur de la mort violente d'une foule de citoyens de l'un et de l'autre sexe ; un scélérat dont les crimes appelaient la hache, ou qu'ils envoyaient au roc Tarpéien, et que les lois trop indulgentes reléguèrent aux îles Baléares.

1. « Variis deinde casibus jactatus, et multorum odia meritus reus, haud tamen sine invidia Senecæ damnatur. Is fuit P. Suilius, imperitante Claudio terribilis ac venalis, et mutatione temporum, non quantum inimici cuperent, demissus, etc. » Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. XLII. (N.)

2. Voyez Tacit. *Annal.* lib. XI, cap. IV, V, VI, et lib. XIII, cap. XLIII.

Outre ses prévarications au barreau, il était encore accusé de concussion et de péculat dans son gouvernement d'Asie. Ces délits exigeant de longues informations, et dans des contrées éloignées, on revint sur des forfaits dont les témoins étaient présents[1].

C'est ce même Suilius que Messaline, sous le règne de Claude, déchaîna contre Valérius[2] et Poppée.

C'est le discours qui précède que les Dion Cassius, les Xiphilins, et la nuée des détracteurs de Sénèque, depuis son siècle jusqu'au nôtre, ont successivement paraphrasé[3]. Il faut, ce me semble, être tourmenté d'une cruelle répugnance à croire aux gens de bien, pour s'en rapporter aux imputations d'un Suilius, d'un délateur par état, d'un furieux, souillé, accusé, et puni de mille forfaits.

LX.

Mais instruisons en règle le procès de Suilius.

Suilius est accusé de concussion et de péculat pendant son gouvernement en Asie. Que répond-il? Rien.

Par ses délations, Suilius a réduit Pomponius à s'engager dans une émeute civile; Julie, fille de Drusus, et Poppéa Sabina à se tuer : il a fait périr Valérius Asiaticus, Lusius Saturninus, Cornélius Lupus, et une multitude de chevaliers romains; on lui impute toutes les atrocités du règne de Claude. Que répond-il? Il répond qu'il n'a fait qu'obéir aux volontés de l'empereur.

Néron lui coupe la parole, et lui réplique que Claude ne fit jamais accuser personne.

Suilius se rejette sur les ordres de Messaline, et on lui demande pourquoi sa voix seule a-t-elle été employée à servir les fureurs d'une femme impudique, et s'il n'est pas juste que le ministre de sa cruauté soit puni des crimes dont il a reçu le salaire?

1. « Brevius visum, suburbana crimina incipi, quorum obvii testes erant. » Tacit. *ibid.*, lib. XIII, cap. XLIII. Voyez la suite. (D.)

2. « Suilium accusandis utrisque immittit. » Tacit. *ibid.*, lib. XI, cap. I et II. (D.)

3. Voyez ce que j'ai dit à ce sujet dans l'Avertissement imprimé à la tête du premier volume des *Œuvres de Senèque*, pages 23, 24 et 25. (N.) — Naigeon a dit dans ces pages exactement la même chose que Diderot, et presque dans les mêmes termes.

D'un côté, un Suilius, un délateur par état, un furieux souillé, accusé, puni de mille crimes; un malfaiteur dont le témoignage n'aurait pas été admis au tribunal des lois! De l'autre côté, un Sénèque! Quoi! les actions, le caractère, la teneur de la vie d'un scélérat laisseraient son accusation dans toute sa force? Quoi! les actions, le caractère, la teneur de la vie d'un homme de bien, malheureusement accusé, ne formeraient aucune présomption en faveur de son innocence? La méchanceté notoire et la probité reconnue pèseraient également dans les balances de la justice et dans les nôtres? Cela ne sera point, cela ne se peut, cela n'est point en notre pouvoir; il faut qu'une légitime et nécessaire prépondérance devienne la première récompense de la vertu, et le premier châtiment du vice.

« Mais Suilius articulant en présence du prince, du sénat et du peuple, des faits calomnieux, n'eût-il pas été le plus fou des hommes? »

Et pourquoi ne l'eût-il pas été? C'était un des plus méchants. Personne ne doutait de l'innocence des liaisons du philosophe avec Julie; cependant, lorsque ce Suilius le traduisait comme corrupteur de la famille impériale, le peuple, le sénat, le prince entendirent une fausse accusation qui diffamait au moins également et César et le philosophe. La faute de Sénèque aurait été avérée, que l'accusateur n'en aurait pas été moins impudent; et l'on sera surpris que celui qui osa le plus ait osé le moins[1]!

1. Les critiques se laissent emporter par une telle manie d'absoudre ou d'accuser, que la face des choses qui prête à leur dessein est la seule qui les frappe.

« Quoi! Dion n'eût-il pas été le plus impudent des historiens, si ce qu'il a écrit de Sénèque est faux? »

Quoi! Dion aura déchiré sans mesure Pompée, Brutus, Cassius, les plus illustres personnages de Rome, et il aurait rougi d'attaquer Sénèque? N'est-ce pas comme si l'on disait : Quoi! ce censeur aura bravé effrontément l'indignation de la ville, de la cour, de toute l'Europe, et mis en pièces ou Voltaire, ou D'Alembert, ou Montesquieu, et il aurait eu honte de maltraiter un méchant petit philosophe obscur!

« Le témoignage de Dion (postérieur à Sénèque de plus d'un siècle) est imposant et positif. »

Et le témoignage de Tacite, presque le contemporain de Sénèque, sera moins imposant et moins positif? Et le jugement de Crevier sur Dion, qu'en diront les censeurs?

« L'amitié est suspecte dans ses éloges... » Et la haine ne l'est pas dans ses invectives?

Tout ce qu'on aperçoit bien clairement ici, c'est qu'il plaît aux ennemis de

LXI.

C'est ici que j'ai dit dans la première édition de cet Essai[1] : « Si, par une bizarrerie qui n'est pas sans exemple, il paraissait

Sénèque de faire cause commune avec un Suilius, qu'il plaît à Tacite de peindre comme un scélérat; avec un Dion, qu'il plaît à Crevier de peindre comme un calomniateur éternel de la grandeur et de la vertu; avec l'abréviateur Xiphilin, qu'il plaît à La Mothe-le-Vayer, à Juste Lipse et à Bayle de peindre comme une mauvaise tête. A la bonne heure. Le jugement qu'on porte d'autrui tient de près à l'opinion qu'on a de soi.

Il est à remarquer que Dion Cassius n'est que le paraphraste de Suilius, Xiphilin qu'un écho incomplet de Dion Cassius, et que ces trois témoignages, qu'il importe d'apprécier, se réduisent à celui de Suilius, dont Tacite nous dit que ce fut un délateur vénal et formidable, un infâme justement abhorré de la multitude des citoyens, un voleur, un concussionnaire, et un criminel expulsé du barreau et chassé de l'Italie.

« Mais ce châtiment de Suilius parut sévère dans le moment, et il en rejaillit un peu de haine contre Sénèque. »

Claude exile Suilius, et l'on murmure contre Claude et contre Sénèque; Claude rappelle Suilius, et toutes les voix se réunissent pour louer la justice de Claude lorsqu'il l'exila. Voilà le peuple : toujours violent à outrance au moment du crime, toujours compatissant avec sottise au moment de la punition. Suilius revenait pour s'emparer de la faveur du prince. Eh! pourquoi ne pas laisser l'infâme dans son asile où il était si bien? Voilà les grands.

Mais en quel lieu du monde un fameux criminel fût-il si méchant, si détesté, si généralement abandonné, qu'il ne se trouvât personne, soit à la cour, soit à la ville, qui le plaignît, qui l'excusât, qui le défendît ? Combien d'exemples de ce phénomène, qui ne fut rare dans aucun temps !

Le déshonneur d'un particulier est-il annoncé par des placards? aussitôt sa maison est déserte. Mais il est riche, il a de bons vins, une table excellente, des concerts délicieux, il a de l'esprit, il est poli, on est bien reçu dans sa maison, il a des parasites; de jour en jour le nombre de ses convives s'accroît : il est moins coupable qu'on ne croit, on a mal vu son affaire, ses juges étaient prévenus, il est innocent, et il ne lui en coûte qu'une dot un peu plus forte pour marier ses filles.

Suilius, un de ces malheureux jouets des circonstances et du sort, était avocat; il avait volé un client qui n'était pas à la vérité son ami : il reparaît dans Rome; il y jouit de la faveur des grands, contre lesquels il n'avait pas, je crois, publié de libelles. Aujourd'hui, sous nos yeux, ne s'est-il rien passé de plus extraordinaire?

De tout temps le riche fut envié. Combien il faut de vices pour décrier une grande fortune! Combien il faut de vertus pour l'excuser ! Soyez modeste, on vous taxera d'avarice; cachez votre bienfaisance, vous passerez pour un homme dur : vient-elle à transpirer? vous encourrez le reproche d'orgueil. Resserrez, multipliez vos jouissances; vous n'en serez pas plus à l'abri de la malignité. Et la sagesse est-elle moins exposée à des haines secrètes? Hélas! non. Soyez opulent et sage, si vous voulez entendre la sagesse calomniée par l'opulence. (Diderot.)

1. Dans une note qui se rapportait à la fin du § LX ci-dessus (XXXIX de la première édition), et qui commençait ainsi :

« C'est à cette occasion et à la suite de plusieurs réflexions très-sensées sur la nécessité de déterminer les différents degrés de probabilité ou de certitude, d'in-

jamais un ouvrage où d'honnêtes gens fussent impitoyablement déchirés par un artificieux scélérat, qui, pour donner quelque vraisemblance à ses injustes et cruelles imputations, se peindrait lui-même de couleurs odieuses; anticipez sur le moment, et demandez-vous à vous-mêmes si un impudent, un Cardan, qui s'avouerait coupable de mille méchancetés, serait un garant bien digne de foi; ce que la calomnie aurait dû lui coûter, et ce qu'un forfait de plus ou de moins ajouterait à la turpitude secrète d'une vie cachée pendant plus de cinquante ans sous le masque le plus épais de l'hypocrisie? Jetez loin de vous son infâme libelle, et craignez que, séduits par une éloquence perfide, et entraînés par les exclamations aussi puériles qu'insensées de ses enthousiastes, vous ne finissiez par devenir ses complices. Détestez l'ingrat qui dit du mal de ses bienfaiteurs; détestez l'homme atroce qui ne balance pas à noircir ses anciens amis; détestez le lâche qui laisse sur sa tombe la révélation des secrets qui lui ont été confiés, ou qu'il a surpris de son vivant. Pour moi, je jure que mes yeux ne seraient jamais souillés de la lecture de son écrit; je proteste que je préférerais ses invectives à ses éloges[1]. Mais ce monstre a-t-il jamais existé? Je ne le pense pas. »

Ce paragraphe de mon ouvrage a fait un grand bruit; et j'espère qu'on me pardonnera de quitter un moment mon sujet pour me livrer à une justification qu'on se croit en droit de me demander.

« On a dit que ma sortie s'adressait à Jean-Jacques Rousseau. »

Ce Jean-Jacques a-t-il fait un ouvrage tel que celui que je désigne? A-t-il calomnié ses anciens amis? A-t-il décelé l'ingratitude la plus noire envers ses bienfaiteurs? A-t-il déposé sur sa tombe la révélation de secrets confiés ou surpris? Cette lâche et cruelle indiscrétion peut-elle semer le trouble dans des familles unies, et allumer de longues haines entre des gens qui s'aiment? Je dirai, j'écrirai sur son monument : *Ce Jean-Jacques que vous*

vraisemblance ou de fausseté d'une accusation, d'après le caractère, les discours et la teneur de la vie d'un accusateur; c'est à cette occasion, dis-je, qu'un homme connu par sa probité et par ses lumières faisait la remarque suivante :... »

1. Les derniers mots de cette note étaient : « Quelqu'un lui répondit : Et moi aussi; mais je ne pense pas qu'il ait existé ou qu'il existe jamais un pareil homme. »

voyez fut un pervers. Censeurs, j'en appelle à vous-mêmes, interrogez ceux qui vous entourent; bons ou méchants, je n'en récuse aucun.

Jean-Jacques n'a-t-il rien fait de pareil? Ce n'est plus de lui que j'ai parlé.

Existe-t-il, a-t-il jamais existé un méchant assez artificieux pour donner de la consistance aux horreurs qu'il débite d'autrui par les horreurs qu'il confesse de lui-même? J'ai protesté que je n'en croyais rien. Censeurs, à qui donc en voulez-vous? S'il y a quelqu'un à blâmer, c'est vous; j'ai ébauché une tête hideuse, et vous avez écrit le nom du modèle au-dessous.

Ceux d'entre les gens du monde qui jugent sans partialité, ont dit : Les mémoires secrets dont il est question n'existent-ils pas? La querelle est finie. Existent-ils? Il faut convenir qu'il est fou, qu'il est atroce d'immoler, en mourant, ses amis, ses ennemis pour servir de cortége à son ombre : de sacrifier la reconnaissance, la discrétion, la fidélité, la décence, la tranquillité domestique à la rage orgueilleuse de faire parler de soi dans l'avenir; en un mot, de vouloir entraîner tout son siècle dans son tombeau, pour grossir sa poussière.

Ils ont ajouté : Ce morceau de l'auteur sur Jean-Jacques, si c'est à lui qu'il s'adresse, est violent. Mais que penser d'un homme qui laisse, après sa mort, des Mémoires où certainement plusieurs personnes sont maltraitées, et qui y joint la précaution odieuse de n'en permettre la publicité que quand il n'y sera plus; lui, pour être attaqué; celui qu'il attaque, pour se défendre? Que Jean-Jacques dédaigne tant qu'il lui plaira le jugement de la postérité, mais qu'il ne suppose pas ce mépris dans les autres. On veut laisser une mémoire honorée; on le veut pour les siens, pour ses amis, et même peut-être pour les indifférents. Jean-Jacques écrit bien; mais, par son caractère ombrageux, il était sujet à voir mal : témoin sa haine contre M. D'Alembert, contre Voltaire, et ses procédés avec milord Maréchal, M. Dusaulx, et une infinité d'autres, entre lesquels on pourrait citer l'auteur de l'*Essai sur la vie et sur les écrits de Sénèque*. C'est ainsi qu'il a perdu vingt respectables amis. Trop d'honnêtes gens auraient tort, s'il avait eu raison... Nous désirerions qu'on fixât notre opinion sur un homme que ses plus ardents défenseurs n'absoudraient de méchanceté qu'en l'accu-

sant de folie... Que les *Confessions* de Jean-Jacques paraissent ou ne paraissent pas, l'auteur n'en aura pas moins employé un temps considérable de sa vie à composer de sang-froid un ouvrage diffamatoire que l'honnêteté d'un dépositaire ou la honte tardive de l'auteur aura lacéré; il n'en aura pas moins appelé la malédiction du ciel sur le téméraire qui oserait le supprimer. Nous louerons son repentir, mais sa faute n'en sera que plus évidente, et n'en déposera qu'avec plus de force contre le caractère moral du libelliste... Si l'on eût imprimé dans les papiers publics : Jean-Jacques, en mourant, a reconnu l'injustice cruelle qu'il avait commise envers un ami qui lui écrivait : « Et vous croyez en Dieu, et vous porterez ce crime à son tribunal!... » si l'on eût publié qu'en présence d'un nombre de témoins, il avait mis en cendres ses indignes *Confessions*, ses ennemis se seraient tus, les admirateurs de son talent l'auraient placé parmi les premiers écrivains de la nation, et les fanatiques de ses vertus rangé même sur la ligne des saints, sans que personne eût réclamé, si ce n'est peut-être des envieux de toute vertu par état, et les détracteurs de tout mérite par métier... Si l'auteur de l'*Essai sur la vie et les écrits de Sénèque* a peu ménagé Jean-Jacques, s'il y a de la véhémence dans son apostrophe, du moins on n'y remarquera pas une présomption plus révoltante que la sévérité, plus insultante que l'injure.

Non, censeurs, non ; ce n'est point la crainte d'être maltraité dans l'écrit posthume de Jean-Jacques qui m'a fait parler. Je vous suis mal connu. Je savais par un des hommes les plus véridiques, M. Dusaulx, de l'Académie des inscriptions, et par d'autres personnes à qui Rousseau n'avait pas dédaigné de lire ses *Confessions*, que j'étais malheureusement épargné entre un grand nombre de personnes qu'il y déchirait. Cette fois je n'étais que le vengeur d'autrui.

Pour m'assurer de la sublime vertu de Jean-Jacques, on me renvoie à ses écrits; c'est me renvoyer aux sermons d'un prédicateur, pour m'assurer de ses mœurs et de sa croyance. Cependant j'y consens, mais à la condition que, pour s'assurer de la vertu de Sénèque, les censeurs me permettront de renvoyer tout autre que le fanatique de Jean-Jacques aux écrits de Sénèque et aux *Annales* de Tacite. Je ne suis pas trop exigeant, ce me semble.

Nous avons chacun notre saint. Jean-Jacques est celui du censeur, Sénèque est le mien ; avec cette différence entre nos saints, que celui du censeur s'est plus d'une fois prosterné secrètement aux pieds du mien ; avec cette différence entre le censeur et moi, que le censeur n'a pas vécu à côté de saint Sénèque, et qu'après avoir fréquenté dix-sept ans dans la cellule de saint Jean-Jacques, à égalité de sens, je dois le connaître un peu mieux que lui. Nous sommes peut-être deux fanatiques ; mais le plus ridicule, si je ne me trompe, est celui qui se moque de son semblable.

LXII.

Qu'un homme[1] qui n'aurait vécu avec Jean-Jacques qu'un instant, se rendît le garant public, soit du blâme, soit de l'éloge que le disert atrabilaire aurait distribué sur une classe de citoyens que cet homme n'aurait guère fréquentée davantage ; si ce procédé n'était pas une noirceur, ce serait du moins une légèreté de cervelle, une intempérance de langue difficile à pardonner.

LXIII.

Qu'un autre[2], dominé par son enthousiasme, rende un pompeux hommage à la cendre d'un mort, sans s'apercevoir que son oraison funèbre devient la satire de ses propres amis vivants, de citoyens qu'il estime tous, et parmi lesquels il en est quelques-uns qu'il honore ; sa faute serait grave, sans doute ; mais la noblesse du sentiment qui l'animait sollicitera de l'indulgence, et on lui en accordera.

LXIV.

« Il est lâche d'attaquer Rousseau, parce qu'il est mort. »

Sur quoi on demandera si Sénèque est moins mort que Rousseau, et s'il est plus facile au premier de répondre.

« On a fait une lâche injure aux mânes de Rousseau. »

On n'a point fait insulte aux mânes de Rousseau, on n'a pu souffrir que ses mânes insultassent aux vivants. Je ne me repro-

1. Dorat. Voyez le *Journal de Paris*. (N.)
2. M. Deleyre. (N.)

cherai jamais d'avoir prévenu les effets d'une grande calomnie, au moment où la rumeur générale en annonçait le prochain éclat.

« Jean-Jacques fut le plus éloquent de nos écrivains. »

Je préférerais un petit volume qui contiendrait l'*Éloge de Descartes*, celui de *Marc-Aurèle* [1], et quelques pages à choix de l'*Histoire naturelle*, à tous les ouvrages de Rousseau. S'il fut éloquent, il faut avouer que personne ne fit un plus mauvais usage de l'éloquence.

« Il en fut le plus vertueux. »

Il y en a très-peu d'entre eux que je ne crusse insulter en pensant ainsi.

LXV.

J'en demande pardon à mon premier éditeur, je fais très-grand cas des ouvrages du citoyen de Genève. Il m'objectera ici ce qu'il m'a dit plusieurs fois : qu'il n'y a peut-être pas une idée principale, folle ou sage, qui lui appartienne, que la préférence de l'état sauvage sur l'état civilisé, n'est qu'une vieille querelle réchauffée ; qu'on avait fait cent fois avant lui l'apologie de l'ignorance contre les progrès des sciences et des arts; qu'on retrouve partout la base et les détails de son *Contrat social;* qu'un homme d'un peu de goût ne s'avisera jamais de comparer son *Héloïse* avec les romans de Richardson, qu'il a pris pour modèle; que son *Devin du village* n'est aujourd'hui que de la très-petite musique; que, si l'on avait un enfant à élever, on laisserait les idées fausses ou exagérées d'*Émile*, pour se conformer aux sages préceptes de Locke; que l'on ne douta jamais que les langes où nous emprisonnons les nouveau-nés, ne les fissent pâtir, et ne les déformassent; qu'on lit dans la plupart des moralistes et des médecins [2], que les mères expo-

1. Ces deux *Éloges* sont de Thomas.

2. Voyez, dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, le discours de Favorin, qui exerçait la médecine sous le règne d'Adrien, à une nouvelle accouchée, femme d'un sénateur son ami. En présence d'une mère alarmée sur la santé de sa fille, et sans égards pour ses réclamations, il l'exhorte à nourrir son enfant. Des gens de l'art, parmi les anciens et les modernes, ont prétendu que le devoir conjugal n'était rien moins qu'incompatible avec les fonctions maternelles, et qu'il s'en fallait beaucoup que l'état de grossesse soit nuisible soit à l'abondance, soit à la qualité du lait. Ce serait à des expériences réitérées à détruire le préjugé contraire; et cette recherche si importante pour la population et pour les bonnes mœurs, mériterait bien d'être

saient leur santé et manquaient à leur devoir en refusant à leurs enfants la nourriture qui gonflait leurs mamelles, et que c'est autant la fréquence des accidents que l'éloquence de Rousseau qui les a persuadées. Que ces observations soient fausses ou vraies, Jean-Jacques aura toujours entre les littérateurs le mérite des grands coloristes en peinture, dont les productions ne sont pas moins recherchées des amateurs, malgré les incorrections du dessin et les négligences du costume.

Jean-Jacques eût été chef de secte il y a deux cents ans ; en tout temps, démagogue dans sa patrie. Le séjour et la solitude des forêts l'ont perdu : on ne s'améliore pas dans les bois avec le caractère qu'il y portait, et le motif qui l'y conduisait. Ce qui lui est arrivé, je l'avais prédit.

LXVI.

Mais par quel prodige celui qui a écrit la *Profession de foi du vicaire savoyard*; qui a tourné le dieu du pays en dérision, en le peignant comme un agréable qui aimait le bon vin ; qui ne haïssait pas les courtisanes et qui fréquentait volontiers chez les fermiers généraux; celui qui traitait les mystères de la religion de logogriphes absurdes et puérils, et ses miracles de contes de *Peau d'Ane*, a-t-il, après sa mort, tant de zélés partisans dans les classes de citoyens le plus opposées d'intérêt, de sentiments et de caractère?

La réponse est facile : c'est qu'il s'était fait anti-philosophe: c'est qu'entre ses fanatiques, ceux qui traîneraient au bûcher

proposée par quelques-unes de nos sociétés savantes. Entre les différentes espèces d'animaux, il est certain qu'il y en a plusieurs dont les femelles sollicitent l'approche du mâle peu de jours après avoir mis bas, conçoivent et nourrissent en même temps, sans le moindre inconvénient ni pour les petits qu'elles portent, ni pour les petits qui les tettent. On lit dans Martianus, commentateur d'Hippocrate, sect. CCL : « Quæ si vera sunt, non recte sentire videntur illi qui coitum nutricibus prohibent, lac inde vitiari existimantes. Coitu enim mediante, motus concitatur in utero, a quo lactis generatio dependet; et ex coitu alacritas inducitur mulieri, unde venulæ laxantur (ut dicebat Hippocrates, *de Mulierum Morbis*, lib. I), quæ ad lactis ubertatem ac bonitatem plurimum conferre indubitatum est : imo, si veneri assuetas abstinentia tantopere lædit, quod viro orbatæ quotidie experientur, quæ variis morborum generibus fiunt subjectæ, nutrices a proprio viro penitus segregare non tutum est... » Ramazzini, *de Morbis Artificum*, est du même sentiment.

Voyez l'*Histoire de la Médecine et de la Chirurgie anciennes*, par M. le docteur Peyrilhe, t. II. (DIDEROT.)

l'indiscret qui aurait proféré la moitié de ses blasphèmes, haïssent plus leurs ennemis qu'ils n'aiment leur Dieu; c'est qu'entre ses fanatiques, ceux qui n'accordent aux opinions religieuses ni grande certitude, ni grande importance, haïssent encore moins les prêtres que les philosophes; c'est que nombre de vieilles dévotes ont été, comme de raison, de l'avis de leurs directeurs; c'est que nombre de jeunes femmes ont été séduites par la chaleur de ses peintures voluptueuses; c'est qu'entre les gens du monde la plupart ont oublié son traité de l'*Inégalité des conditions*, ou le lui ont pardonné en faveur de son aversion pour des moralistes sévères qu'ils redoutent, pour d'insolents et tristes penseurs qui osent préférer les talents et la vertu à l'opulence et aux dignités; c'est qu'entre les hommes de lettres, quelques-uns par esprit de religion politique, d'autres par adulation, ont dû faire cause commune avec des protecteurs puissants dont ils attendent des grâces, et que ceux à qui le caractère et la morale pratique de Jean-Jacques étaient le mieux connus, n'en prisaient pas moins son talent, et se confondaient avec ses admirateurs.

« Mais, après avoir vécu vingt années avec des philosophes, comment Jean-Jacques devint-il anti-philosophe? »

Précisément comme il se fit catholique parmi les protestants, protestant parmi les catholiques, et qu'au milieu des catholiques et des protestants il professa le déisme ou le socinianisme.

Comme il écrivait dans la même semaine deux lettres à Genève, par l'une desquelles il exhortait ses concitoyens à la paix, et par l'autre, il soufflait dans leurs esprits la vengeance et la révolte.

Comme il plaida la cause des Iroquois à Paris, et comme il eût plaidé la nôtre dans les forêts du Canada.

Comme il écrivit contre les spectacles, après avoir fait des comédies.

Comme il prétendit que nous n'avions point, que nous n'aurions jamais de musique, lorsque nous croyions en avoir une, et que nous en avions une, lorsqu'il était presque décidé que nous n'en aurions jamais.

Comme il se déchaîna contre les lettres, qu'il avait cultivées toute sa vie.

Comme il calomnia l'homme qu'il estimait le plus, après avoir avoué son innocence, et comme il le rechercha après l'avoir calomnié.

Comme, en prêchant contre la licence des mœurs, il composa un roman licencieux.

Comme, après avoir mis les jésuites à la tête des moines les plus dangereux, il fut sur le point de prendre leur défense, lorsque l'autorité civile les eut bannis du royaume, et l'autorité ecclésiastique retranchés du corps religieux.

Il me protestait un jour qu'il était chrétien. « Je le croirais volontiers, lui répondis-je ; vous êtes chrétien comme Jésus-Christ était juif.

— Que peu s'en fallait qu'il ne crût à la résurrection.

— Vous y croyez comme Pilate, lorsqu'il demandait si Jésus-Christ était mort. »

Lorsque le programme de l'Académie de Dijon parut, il vint me consulter sur le parti qu'il prendrait. « Le parti que vous prendrez, lui dis-je, c'est celui que personne ne prendra. — Vous avez raison, » me répliqua-t-il.

Ce qu'il a écrit à M. de Malesherbes, il me l'a dit vingt fois : « Je me sens le cœur ingrat ; je hais les bienfaiteurs, parce que le bienfait exige de la reconnaissance, que la reconnaissance est un devoir ; et que le devoir m'est insupportable. »

« Mais pourquoi cette habitude de dix-sept ans, dans la cellule d'un moine qu'on méprise ? »

Demandez à un amant trompé la raison de son opiniâtre attachement pour une infidèle, et vous apprendrez le motif de l'opiniâtre attachement d'un homme de lettres pour un homme de lettres d'un talent distingué.

Demandez à un bienfaiteur la raison de son attachement ou de ses regrets sur un ingrat, et vous apprendrez qu'entre tous les liens qui serrent les hommes, un des plus difficiles à rompre est celui du bienfait dont l'amour-propre est flatté.

« Mais est-il bien d'attendre la mort de l'ingrat, du méchant, pour s'expliquer sur sa méchanceté ? »

Sans doute, lorsque sa méchanceté lui survit, et que, *morto il serpente, non è morto il veleno.* Sans doute, lorsque la plainte eût entraîné, de son vivant, des éclaircissements nui-

sibles à la réputation et au repos d'un nombre de gens de bien.

« Et qui est-ce qui nous garantira ce que vous avancez, à présent que le vrai contradicteur ne subsiste plus? »

Vingt, trente témoins honnêtes et non récusables, dont les voix se sont élevées au moment où elles ont pu se faire entendre sans fâcheuses conséquences; au moment où il fallait s'opposer à la méchanceté la plus raffinée, si l'on ne voulait pas en partager la noirceur.

LXVII.

Rousseau n'est plus. Quoiqu'il eût accepté de la plupart d'entre nous, pendant de longues années, tous les secours de la bienfaisance et tous les services de l'amitié, et qu'après avoir reconnu et confessé mon innocence, il m'ait perfidement et lâchement insulté, je ne l'ai ni persécuté ni haï. J'estimais l'écrivain, mais je n'estimais pas l'homme; et le mépris est un sentiment froid qui ne pousse à aucun procédé violent. Tout mon ressentiment s'est réduit à repousser les avances réitérées qu'il a faites pour se rapprocher de moi : la confiance n'y était plus.

Je n'en veux point à sa mémoire : mais si Jean-Jacques fut un homme de bien, on en pourrait conclure, et les méchants en ont conclu, qu'il avait été longtemps entouré de pervers. Lui-même, en plusieurs endroits de ses ouvrages, a suggéré cette conséquence à la malice de son lecteur; et plus il est devenu célèbre par son talent et l'austérité prétendue de ses mœurs, plus il me semblait important de rompre le silence.

Ce n'est point une satire que j'écris, c'est mon apologie, c'est celle d'un assez grand nombre de citoyens qui me sont chers; c'est un devoir sacré que je remplis. Si je ne m'en suis pas acquitté plus tôt, si je n'entre pas ici dans un détail de faits sans réplique, plusieurs d'entre ses défenseurs connaissent mes raisons, les approuvent, et je les nommerais sans balancer, s'il leur était permis de s'expliquer avec franchise, sans tomber dans une criminelle indiscrétion. Mais Rousseau lui-même, dans un ouvrage posthume où il vient de se déclarer fou, orgueilleux, hypocrite et menteur, a levé un coin du voile : le temps

achèvera, et justice sera faite du mort, lorsqu'on le pourra sans affliger les vivants. Pour moi, j'ai dit tout ce que je pouvais dire sans m'exposer à des reproches, et je n'y reviendrai plus. Je rentre dans Rome, et je reprends le journal de *mes lectures*[1].

LXVIII.

La paix règne entre l'empereur et sa mère, jusqu'au moment de l'intrigue de Néron avec Poppée. « De tous les avantages qu'une femme peut avoir[2], il ne manquait à celle-ci que la vertu[3]. Sa mère, la plus belle des Romaines de son temps, lui avait transmis ses attraits avec sa noblesse. Sa fortune était assortie à sa naissance, sa conversation aimable et polie, son esprit agréable et même juste; elle cachait sous un front modeste le goût effréné du plaisir. Elle se montrait rarement en

1. Nous n'entamerons pas ici l'exposé des motifs de la rupture de Jean-Jacques et de Diderot; nous nous bornerons à un seul mot. Rousseau, qui n'a épargné personne de ses anciens amis, a épargné Diderot. Pourquoi? — Par un reste de sympathie? — Il voudrait le faire croire; mais il n'en est rien. Dans l'état de folie où il était tombé, son meilleur ami devait, pathologiquement, être devenu son plus grand ennemi. La seule cause de la réserve de Jean-Jacques, c'est la crainte. — Il savait que Diderot le connaissait trop bien et trop à fond; sa franchise sur lui-même vient de cette menace toujours présente d'un dépositaire de la vérité qui pouvait parler après lui. Sa réserve à l'égard de ce dépositaire est le calcul de l'aliéné vis-à-vis de son gardien dont il voudrait bien se débarrasser, mais qu'il sait armé. Avant d'être un chef-d'œuvre de style, les *Confessions* sont un chef-d'œuvre de calcul... de ce calcul qu'on reconnaît dans les cas de *folie lucide*. Dans sa réplique, Diderot nous semble généreux.

2. « Huic mulieri cuncta alia fuere, præter honestum animum, etc. » TACIT. *Annal.* lib. XIII, cap. XLV. Voyez la suite. (D.)

3. Mariana a dit la même chose de Marie de Padilla, maîtresse de Pierre le Cruel, roi de Castille : « Præter injuriam pellicatus magnis animi et corporis dotibus, dignæque imperio. » (*Hist.*, lib. XVII, cap. V.) On trouve encore, à d'autres égards, plusieurs points de conformité entre l'histoire de Padilla et de Poppée, et peut-être même entre le sort de Blanche de Bourbon, femme de Pierre le Cruel, et d'Octavie, femme de Néron. Voyez le *Dictionnaire* de Bayle, art. *Padilla*, au texte et la rem. *E* de cet article. Bayle y soutient avec raison que toutes les sortes de désordres sont communs à tous les siècles et à toutes les nations plus ou moins, et que la domination des concubines des princes n'est pas un sujet d'indignation pour ceux qui lisent l'histoire avec attention : ils en connaissent trop d'exemples. Il prouve ailleurs par des faits que c'est une erreur de croire que le monde va toujours de mal en pis : « car il est certain, dit-il, que le siècle où nous vivons (c'est-à-dire le XVIIe) ne nous fait pas voir dans l'Occident une suite d'énormités en peu d'années semblables à celles que l'on y trouve depuis l'an 1345 jusqu'en 1390. » *Dict. hist. et crit.*, art. *Naples, Jeanne Ire*, rem. *O.* (N.)

public, mais toujours le visage à demi voilé, et laissant un aiguillon à la curiosité du désir. Sans aucune distinction des personnes, le seul intérêt disposait de ses faveurs. » Je n'aurais point parlé de cette femme, née pour le malheur de son siècle, la seule maîtresse aimée de Néron, et la plus redoutable ennemie d'Agrippine, sans les excès auxquels se porta celle-ci pour soutenir son crédit et ruiner celui de sa rivale, et sans le rôle difficile de Sénèque dans ces conjonctures critiques.

Je ne me persuaderai jamais que ni Burrhus[1] ni Sénèque aient approuvé le renvoi d'Octavie ; mais un soupçon dont j'aurai peine à me défendre, c'est qu'ils n'aient ressenti une satisfaction secrète à trouver dans la faveur de Poppée un contre-poids[2] à l'autorité d'Agrippine. Avec tout le mépris possible pour le vice, l'indignation la plus vraie contre le crime, on ne s'en dissimule pas les avantages passagers.

« Poppée était mariée à un chevalier romain, Rufus Crispinus. Othon, las de ne la posséder que par un commerce de galanterie, l'enleva à Crispinus et devint son époux. Soit imprudence, soit ambition, il vante à Néron les grâces et l'esprit de sa femme (Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. xlvi). S'il eût eu le projet de l'en rendre amoureux, il ne s'y serait pas pris autrement. L'empereur est introduit auprès de Poppée : elle feint d'être éprise des charmes du prince[3] ; elle n'y saurait résister. Lorsqu'elle s'en est assuré la conquête, elle devient capricieuse ; elle met en jeu toutes les ruses, toute la coquetterie d'une courtisane consommée. Après une ou deux nuits[4], si Néron veut la retenir, elle se répand en éloges de son mari, elle tient à

1. Une preuve démonstrative du contraire, je veux dire de l'équité de Burrhus dans cette circonstance, c'est que lorsque Néron voulut répudier Octavie, Burrhus tâcha de l'en détourner, en lui disant que, s'il la répudiait, il faudrait lui rendre l'Empire. « Burro illi quidem resistente, et prohibente illam repudiari, et illi dicente : Dotem igitur ei, hoc est, principatum redde. » Xiphilin, *in Nerone.* L'empereur Marc-Aurèle se servit de la même maxime. Quand on lui représenta que, puisqu'il ne voulait point faire mourir sa femme, dont les impudicités publiques le déshonoraient, il devait la répudier, il répondit : « Mais si je la répudie, il faudra que je lui restitue sa dot, c'est-à-dire que je me dépouille de l'Empire. » *Vid.* Jul. Capitol. *in Marc. Aurel.*, cap. xix. (N.)

2. Il paraît que c'était le vœu général. *Cupientibus cunctis infringi matris potentiam,* dit Tacite, *Annal.* lib. XIV, cap. i. (N.)

3. « Imparem cupidini se, et forma Neronis captam simulans. » Tacit., *ibid.* (N.)

4. Diderot ne fait encore ici que traduire Tacite, *ibid.* (N.)

son état. C'est Othon qui sait allier l'élévation des sentiments à la magnificence ; c'est dans Othon qu'on est frappé de la dignité d'un souverain : Néron, passionné pour une esclave, a contracté, dans la familiarité d'une Acté, un petit esprit, les sentiments vils et intéressés d'une créature de cet état. »

Son projet était d'amener le divorce d'Octavie et d'épouser Néron : mais quel espoir de succès du vivant d'Agrippine? Elle s'occupe à lui rendre sa mère odieuse et suspecte ; elle joint la raillerie aux accusations (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. I). « Vous êtes un empereur, vous? vous n'êtes qu'un enfant qu'on mène à la lisière... Si Agrippine ne veut pour belle-fille qu'une ennemie de son fils, qu'on rende Poppée à son époux; qu'on les exile tous deux : il me sera moins fâcheux d'apprendre au bout de l'univers la honte dont on couvre le souverain que d'en être témoin[1]. » Ce discours artificieux est suivi de larmes plus artificieuses encore.

LXIX.

Les extorsions et l'avidité des publicains excitent des cris (*Id. ibid.*, lib. XIII, cap. L et LI); Néron est tenté de supprimer tout impôt. A Rome, cette seule action eût balancé bien des crimes aux yeux de ses sujets, aux yeux même de la postérité ; les énormes revenus des provinces, sagement économisés, auraient satisfait aux dépenses publiques.

Mais au moment où il se propose de soulager le peuple écrasé, il fait déclarer, par une loi, qu'il suffira d'être accusé dans ses paroles ou dans ses actions pour subir la poursuite du crime de lèse-majesté (Sueton. *in Neron.*, cap. XXXII); et la vie des personnes n'est plus en sûreté, et il n'y a plus de fortune qu'on ne puisse envahir.

On a dit qu'il n'y avait point de grand génie sans une nuance de folie[2] : cela me paraît du moins aussi vrai de toute grande scélératesse; et, sans quelques exemples subsistants du contraire, j'en dirais autant de la puissance illimitée.

S'il n'est point de gouvernement où des circonstances

1. « Hæc atque talia lacrymis et arte adulteræ penetrantia, nemo prohibebat, etc. » Tacit. *Annal.* lib. XII, cap. I. (N.)

2. « Nullum magnum ingenium sine mixtura dementiæ fuit. » Aristotel., apud Senec. *de Tranquil. Animi,* cap. XV; non procul a fine. (N.)

urgentes n'exigent l'infraction des lois naturelles, la violation des droits de l'homme et l'oubli des prérogatives des sujets, il n'y en a point où certaines conjonctures n'autorisent la résistance de ceux-ci; d'où naît l'extrême difficulté de définir et de circonscrire avec exactitude le crime de haute trahison. Qui est-ce qui se rendit coupable du crime de lèse-majesté? fut-ce les Romains ou Néron?

A chaque ligne de ses sages instructions aux députés pour la confection des lois, l'habile et grande souveraine du Nord dit, du crime de lèse-majesté, qu'elle n'y croit pas. Il faut montrer de la sécurité quand on en jouit; il en faudrait montrer bien davantage, si l'on n'en jouissait pas. C'est la conscience du despote qui lui inspire, c'est sa terreur qui lui dicte ces édits qui n'apprennent à la nation qu'une chose : c'est que son oppresseur connaît le sort qu'il mérite, et qu'il a peur. Si le prince est bon, ces édits sont inutiles; s'il est méchant, ils sont dangereux : la vraie cuirasse du tyran, c'est l'audace.

LXX.

On lit dans Suétone (*In Neron.*, cap. XXVIII. *Confer quæ* TACIT. *Annal.*, lib. XIV, cap. II) que Néron conçut de la passion pour sa mère, et qu'il n'allait point en litière avec elle sans que ses désirs incestueux ne laissassent des traces indiscrètes sur ses vêtements : *Quoties lectica cum mater veheretur, libidinatum inceste, ac maculis vestis proditum affirmant.* On y lit encore qu'il admit entre ses courtisanes une femme dont tout le mérite était de ressembler à l'impératrice. Si ces faits sont avérés, la démarche d'Agrippine se conçoit.

Cette femme, en qui d'ailleurs l'ambition et l'habitude du crime[1] avaient étouffé ce reste de pudeur, le dernier sacrifice des femmes perdues, et presque toujours la consommation de leur perversité, projette de captiver le cœur de son fils (voyez TACIT., *ibid.*) : elle se pare, elle sort la nuit de son palais; elle se montre au milieu de la joie tumultueuse d'un festin et de l'ivresse du prince et de ses convives. Elle se jette entre les

1. « Quæ puellaribus annis stuprum cum Lepido, spe dominationis, admiserat, pari cupidine usque ad libita Pallantis provoluta, et exercita ad omne flagitium patrui nuptiis. » TACIT. *Annal.* lib. XIV, cap. II. (N.)

bras de Néron : des baisers lascifs, on passe à d'autres caresses, les préludes du crime[1]. Sénèque est informé de cette scène scandaleuse : aux artifices d'une femme il oppose la jalousie et les frayeurs d'une autre. Acté, à sa première entrevue avec l'empereur, lui dira : « Y pensez-vous, votre mère y pense-t-elle? Savez-vous, seigneur, qu'elle fait trophée de sa passion? Prenez-y garde, vous allez passer pour un incestueux; et il est à craindre, et Agrippine ne l'ignore pas, que les armées refusent d'obéir à un sacrilége abhorré des dieux. »

LXXI.

Ce discours, suggéré par Sénèque et appuyé de ses remontrances, eut son effet. De ce jour, Néron évita toute entrevue secrète avec sa mère (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. III); et, ce que Sénèque n'avait pas prévu[2], de ce jour le projet de s'en délivrer fut arrêté dans son esprit. Il ne fut plus question que de savoir si ce serait par le poison, par le fer ou d'une autre manière. Le poison était incertain, le fer évident. L'affranchi Anicet, préfet de la flotte de Misène, haïssant Agrippine qui le détestait, propose la construction d'un vaisseau où le plafond de la chambre de l'impératrice, surchargé de plomb, tomberait sur sa tête, en même temps que la cale s'ouvrirait sous ses pieds. L'expédient fut approuvé. La circonstance était favorable : la cour devait passer à Baïes les cinq jours consacrés à Cérès. Pour y attirer Agrippine, Néron lui écrit les lettres les plus tendres et les plus séduisantes; il dit, avec une franchise qui en impose même aux courtisans, « que les pères et mères ont des droits; que les enfants doivent supporter leurs vivacités[3], et qu'il faut en étouffer le ressentiment. » Ces discours sont rendus à Agrippine : elle oublie et les affaires désagréables que son fils lui a suscitées depuis son exil de la cour et les insultes des passants de terre et de mer aux environs de sa retraite; elle vient (*Id. ibid.*). Néron s'avance

1. « Jamque lasciva oscula, et prænuntias flagitii blanditias, adnotantibus proximis. » Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. II. (N.)

2. « Credente nullo usque ad cædem ejus duratura filii odia. » Tacit. *ibid.* cap. I. (N.)

3. « Ferendas parentum iracundias, et placandum animum. » Tacit. *ibid.* cap. IV. (N.)

au-devant d'elle sur le rivage, à la descente d'Antium; il lui présente la main, il l'embrasse et la conduit à Baules, maison de campagne baignée par les eaux qui forment un coude entre le promontoire de Misène et le lac de Baïes. Mais le projet du vaisseau avait transpiré, et Agrippine se fait porter en litière de Baules jusqu'à Baïes, où elle soupe. A table, Néron se place au-dessous d'elle, l'entretient tantôt avec familiarité, tantôt avec dignité, joint aux caresses des confidences importantes, prolonge le repas, l'accompagne jusqu'au fatal bâtiment qui doit la recevoir, lui baise les yeux, et semble ne s'en séparer qu'à regret[1]; soit, dit Tacite, pour que rien ne manquât à sa dissimulation; soit que les derniers regards de sa mère sur lui, ses derniers regards sur sa mère suspendissent sa férocité. Ce dernier sentiment fait trop d'honneur à Néron et n'en fait pas assez à la pénétration de Tacite.

Agrippine rassurée (et comment ne l'eût-elle pas été?) entre dans le vaisseau, suivie de deux seules personnes de sa cour: Crépéréius Gallus et Acéronia, une de ses femmes. La mer était calme et la nuit brillante, comme si les dieux voulaient rendre le forfait évident[2]. Crépéréius était debout à côté du gouvernail; Acéronia, penchée au pied du lit d'Agrippine, s'attendrissait en entretenant sa maîtresse du repentir de Néron et la félicitait sur son retour en faveur, lorsque le plafond de la chambre où Agrippine était couchée tombe et écrase Crépéréius. Agrippine fut garantie par le dais solide de son lit : le mécanisme inférieur manque son effet. Le vaisseau ne s'entr'ouvre pas; on travaille à le submerger; mais la maladresse, le trouble et la mésintelligence laissent à Agrippine et à Acéronia le temps de se jeter à la mer. Soit d'imprudence, selon Tacite[3], soit de générosité, la suivante crie du milieu des flots : « Sauvez-moi, je suis la mère de l'empereur; » et à l'instant elle est assommée sous des coups de rames et de crocs. Agrippine, plus circonspecte, ne reçoit qu'une légère blessure à l'épaule : tandis

1. « Prosequitur abeuntem arctius oculis et pectori hærens, sive explenda simulatione, seu perituræ matris supremus aspectus, quamvis ferum animum retinebat. » Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. iv, *sub fin.* (N.)

2. C'est la réflexion de Tacite, *loc. cit.*, cap. v. (N.)

3. « Verum Acerronia imprudens, dum, se Agrippinam esse, utque subveniretur matri principis, clamitat, contis et remis... conficitur. » *Annal.*, lib. XIV, cap. v. (N.)

qu'elle nage, des barques vont à sa rencontre, la reçoivent et la déposent à sa maison de campagne par la voie du lac Lucrin (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. v).

Là, elle réfléchit. L'horrible projet de son fils est manifeste : elle dissimule, elle fait instruire Néron de son péril et de son salut ; elle le doit, sans doute, à la bonté des dieux et à la fortune du prince ; qu'il se tranquillisât et qu'il ne vînt point, son état actuel demandait du repos (*Id. ibid.*, cap. vi).

LXXII.

A cette nouvelle inattendue, la terreur s'empare de Néron (*Id. ibid.*, cap. vii, sub init.) : il voit Agrippine, transportée de fureur, ameuter les esclaves, animer le peuple, soulever les troupes, faire retentir de ses cris le sénat, les places publiques, raconter son naufrage, montrer sa blessure et révéler les meurtres de ses amis. Si elle paraît en sa présence, que lui répondra-t-il ?

Il fait appeler Sénèque et Burrhus[1]. Étaient-ils, n'étaient-ils pas instruits du projet de la nuit précédente? Après cet attentat, jugeront-ils l'affaire tellement engagée, qu'il fallait que Néron périt, si l'on ne prévenait Agrippine? Ce qu'il y a de certain, c'est que le monstre s'expliqua nettement avec ses instituteurs. L'horreur les saisit. « Parlez, leur dit Néron, et songez que vous répondrez de l'événement sur vos têtes. » Sénèque regarde Burrhus, et lui demande s'il faut ordonner aux soldats d'égorger la mère de l'empereur. Burrhus répond que les prétoriens, dévoués à la famille des Césars, et à qui la mémoire de Germanicus est présente, ne porteront jamais des mains meurtrières sur sa fille; puis, s'adressant à Néron, il ajoute : « Je commande à de braves soldats ; si vous avez besoin d'assassins, cherchez-les ailleurs : et que votre Anicet n'achève-t-il ce qu'il vous a promis[2]? » Anicet y consent, et Néron dit avec indi-

1. « Quos statim acciverat, incertum an et ante ignaros. Igitur longum utriusque silentium, ne irriti dissuaderent ; an eo descensum credebant, ut nisi præveniretur Agrippina, pereundum Neroni esset. » Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. vii. (N.)

2. « Perpetraret Anicetus promissa. » Tacit. *ibid.* Diderot ajoute au texte de Tacite. (N.)

gnation : « Je règne d'aujourd'hui, et c'est à un affranchi que je le dois[1]. »

Et c'est à un affranchi que je le dois. Je m'arrête sur ces mots : ils ont plus de force que tout ce que je pourrais ajouter pour la justification de Sénèque et de Burrhus, et je sens qu'il faut abandonner ceux qu'ils ne convaincront pas de leur innocence, à l'invincible et barbare opiniâtreté avec laquelle ils cherchent des crimes.

LXXIII.

Le seul parti qui restait à prendre dans ces horribles circonstances, c'est, dit un homme de grand sens, celui qu'on prit plus tard, de délivrer le monde d'un monstre ; mais, ajoute-t-il, les seuls hommes de la terre à qui il n'était pas permis de tuer Néron, c'étaient Sénèque et Burrhus.

En effet, ébauchons la rumeur populaire sur cet assassinat, s'il avait eu lieu.

« Ils l'ont tué, comme leur propre sécurité et nos maux leur en donnaient le conseil.

— De qui parlez-vous?

— Je parle de Sénèque, de Burrhus et de Néron.

— Quoi ! Néron n'est plus ! Est-il bien vrai?

— Il n'est plus ; grâces en soient rendues aux dieux, et aux deux hommes courageux qui nous en ont délivrés.

— Mais ses instituteurs, ses ministres !

— Oui, mais de vertueux personnages qu'il osait consulter sur un parricide. Ils ont bien fait, vous dis-je.

— Leur élève !

— Un fils dénaturé.

— Leur souverain !

— Une bête féroce.

— Pour qui sauver? une Agrippine!

1. « Ad eam vocem, Nero, illo sibi die dari imperium, auctoremque tanti muneris libertum profitetur. Iret propere, ducereque promptissimos ad jussa. » Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. VII. Ce passage est très-important ; il prouve clairement deux choses auxquelles on n'a pas fait assez d'attention : la première, que Sénèque et Burrhus refusèrent courageusement de se rendre complices du crime médité par Néron ; et la seconde, que ce refus excita dans le cœur de ce parricide un mouvement de colère et de rage qu'il ne put contenir, et qui éclata même très-vivement, comme on le voit par l'esprit du passage de Tacite. (N.)

— Une femme qui saura régner, une mère à qui il devait le trône qu'il occupait.

— Un trône usurpé sur l'héritier légitime par une longue suite de forfaits!

— Et pour récompense de ces forfaits dont il avait recueilli le fruit, l'exil dans un vieux château, où des centurions s'avançaient pour la poignarder.

— Mais un fils menacé par sa mère, ne doit-il pas savoir mourir?

— Une mère, dites-vous? dites un assassin qui avait déjà rompu le lien qui pouvait arrêter la main vengeresse d'un fils. La conservation personnelle n'est-elle pas la première des lois dans l'ordre de la nature? Ce cri cesse-t-il de retentir un moment au fond du cœur de tout être vivant? Quand une mère nous donne le jour, n'en recevons-nous pas et l'amour de la vie, et l'horreur de notre destruction? Existe-t-il, a-t-il jamais existé sur le trône un prince qui eût balancé dans cette conjoncture?

— Vous ne me persuadez pas.

— Tant pis pour vous, si le bien général vous touche si peu. »

Un souverain placé sur le trône ou par des conjurés, ou par des rebelles, se trouve sans cesse entre l'injustice, s'il leur accorde tout, et l'ingratitude, s'il leur refuse quelque chose. Fatigué de cette longue et pénible contrainte, il ne s'en affranchit communément que par la disgrâce, l'exil, ou même la mort de ceux qui semblent ne l'avoir servi qu'à la condition de le subjuguer, et dont le mécontentement et la puissance le menaceraient du sort fatal de son prédécesseur. Alors il encourt et le blâme général de la nation, qui ignore quel est le prix de la sécurité pour un prince, combien il est jaloux de son autorité; et les reproches de l'historien, qui n'est souvent qu'un écho lointain de la rumeur populaire.

Il y aurait trois grands plaidoyers à faire; l'un pour Sénèque et Burrhus, un second pour Néron, un troisième pour Agrippine. Hommes sensés, imaginez tout ce qu'il vous serait possible d'alléguer pour et contre les accusés, et dites-moi quelle serait votre pensée. Vous presserez-vous d'absoudre, ou de condamner, ou de gémir sur la destinée des gens de bien jetés entre des scélérats puissants?

Si Sénèque et Burrhus avaient tué Néron, est-on bien certain qu'une Agrippine, une mère politique n'aurait pas envoyé au supplice deux hommes qui auraient eu la témérité de la venger sans son aveu?

LXXIV.

« Mais les choses en étaient-elles venues au point qu'il fallait que le fils périt par sa mère, ou la mère par son fils? C'est une chose invraisemblable. »

Pour vous, censeurs, mais non pour Tacite. Si nous nous permettons d'ajouter ou de retrancher au récit de l'historien, il n'y a plus rien de vrai ni de faux.

Le discours de Burrhus semble prouver que l'attentat du vaisseau lui était connu : le savait-il avant, ou l'apprit-il après l'exécution? L'étonnement, qui ôte à Sénèque sa promptitude à parler, prouve son ignorance.

Quoi qu'il en soit, il ne faut accuser ni Burrhus ni Sénèque d'une faible résistance, surtout lorsqu'on avouera que la brusque réponse de Burrhus amena sa fin tragique.

On jugera mal la position et la conduite des honnêtes gens que leur mauvais destin avait approchés de Néron, si l'on oublie à quel prince ils avaient affaire; qu'on ne s'explique pas avec son prince comme avec son ami, ni avec un Néron comme avec un autre prince.

Burrhus et Sénèque en dirent assez pour marquer leur profonde horreur, exciter la fureur, les menaces, les reproches de Néron, et exposer leur vie.

Il y a des circonstances, telles que celles-ci, où le discours perdra toute sa force, si l'on ne se peint pas le ton, le regard, le maintien de celui qui parle : il faut voir la consternation sur le visage de Sénèque, l'indignation sur celui de Burrhus.

Il est un silence qui peut déconcerter le plus déterminé scélérat, surtout lorsqu'il est soutenu du regard imposant d'un père, d'un ami, d'un instituteur, d'un ministre, d'un personnage de grande autorité, à l'aspect duquel le cœur a pris l'habitude de tressaillir. Mais ce symptôme muet de la plus forte indignation aura-t-il quelque effet? On l'ignore, on n'y pense pas.

Ce n'est point pour disculper ces deux vertueux personnages que Tacite a dit que leurs remontrances auraient été inutiles :

il me fait entendre qu'elles furent aussi énergiques qu'elles pouvaient l'être, et que, plus fortement prononcées, elles auraient occasionné trois meurtres au lieu d'un.

« Mais il est triste de voir Sénèque à côté de Néron, après le meurtre d'Agrippine. »

Mais Burrhus, qu'on n'a jamais accusé, ne se retira pas.

« Il est triste de l'y voir occupé à apaiser les remords d'un parricide. »

C'est ce que fit Burrhus, et ce que Sénèque ne fit point.

« Peut-être n'était-il pas sûr de sortir du palais. »

Mais il était utile d'y rester pour l'Empire, pour la famille de Sénèque, pour ses amis, pour nombre de bons citoyens. Quoi donc! après l'assassinat d'Agrippine, n'y avait-il plus de bien à faire pour un homme éclairé, ferme, juste, chargé d'un détail immense d'affaires, et capable, par son autorité, ses lumières, son courage, sa bienfaisance, de porter des secours, d'accorder des grâces, de réparer des malheurs, d'arrêter ou de prévenir des vexations, d'empêcher des déprédations, d'éloigner les ineptes, d'élever aux places les hommes distingués par leurs connaissances et leurs vertus? L'enceinte du palais ne circonscrivait pas le district du philosophe; ce n'est point un précepteur qui a pris son élève au sortir des mains des femmes, et qu'on garde par reconnaissance : c'est un instituteur qui est devenu ministre.

Sénèque se dit à lui-même : La Providence m'a placé dans ce poste; je le garderai malgré la haine de Poppée, les intrigues des affranchis, l'importunité de ma présence pour César. S'ils ont à m'égorger, c'est dans le palais qu'ils m'égorgeront.

LXXV.

Burrhus meurt; la vertu est privée d'un de ses chefs. Néron se livre aux partisans du vice; et les secours, dit l'historien, diminuent à mesure que les maux s'accroissent. J'invite le lecteur à méditer ces lignes, et à nous apprendre, si, consulté par le philosophe incertain s'il s'éloignera ou s'il restera, il ne lui dira pas : « Vous éloigner après la mort de votre collègue! c'est donc afin que la vertu demeure sans protecteur, et que la scélératesse s'exerce sans obstacle.? »

« Mais Sénèque fit-il quelque bien, empêcha-t-il quelque mal? »

Fit-il quelque bien? On lui attribuait tout le bien qui se faisait dans l'Empire, et c'est ainsi qu'on irritait la jalousie de César : mais n'eût-il que sauvé l'honneur à une seule honnête femme; conservé un fils à son père, une fille à sa mère, la vie ou la fortune à un bon citoyen; tranquillisé les provinces; protégé un innocent; montré un front sévère aux scélérats dont l'empereur était entouré; croisé les vues sanguinaires d'une favorite, d'un esclave; hâté la disgrâce d'un affranchi; secondé les efforts de Burrhus, et prévenu les reproches qu'on n'aurait pas manqué de lui adresser s'il s'en était séparé, et d'adresser à Burrhus s'il eût abandonné son collègue dans une conjoncture pareille (reproches que nous avons entendus de nos jours[1]; tant cette énorme bête qu'on appelle le peuple, s'est toujours ressemblé), Sénèque et Burrhus auraient été blâmables et blâmés d'avoir quitté la cour ou renoncé à la vie. Je ne doute point qu'ils n'aient longtemps persévéré dans leurs fonctions, l'un par égard pour l'autre, et que Burrhus n'ait souvent arrêté Sénèque, et Sénèque arrêté Burrhus.

Quelque parti que prenne Sénèque, le même grief se présente. Reste-t-il? c'est par la crainte de mourir : s'éloigne-t-il? c'est encore par la crainte de mourir.

« D'accord : ils auraient occasionné deux meurtres, et n'auraient pas empêché le premier; mais la vertu songe au devoir, et oublie la vie. »

La vertu songe à la vie, lorsque le devoir l'ordonne.

Oui, je conviens que Sénèque et Burrhus se sont trouvés plusieurs fois entre une mort prochaine et une obéissance déshonorante.

« Quoi! l'obéissance est déshonorante; et vous consentez qu'on obéisse? »

Assurément, le déshonneur est dans l'opinion des hommes, l'innocence est en nous. Ferai-je le mal qu'on approuvera, ou le bien qui sera désapprouvé? Sera-ce la voix du peuple ou celle de ma conscience que j'écouterai? Sages Catons, conseillez-moi.

Les hommes ordinaires peuvent s'en imposer sur le motif qui les détermine? Mais Sénèque fut-il un homme ordinaire?

1. A propos de la retraite de Malesherbes après le renvoi de Turgot, en 1776.

Craignit-il de perdre la vie? Le stoïcien en faisait si peu de cas! La richesse? Ce n'était guère à ses yeux que la vaine décoration de sa dignité. En s'éloignant, en se cachant dans la retraite, il était possible que le tyran cruel l'oubliât; en restant à la cour, où sa présence gênait, où l'on était blessé de ses discours, où il laissait échapper le plus souverain mépris pour les courtisanes, le péril était imminent.

« Mais l'instituteur ne devait-il pas la vérité à son élève? »

Sénèque n'était plus un instituteur; son élève était un empereur. Il y a peut-être encore des princes dissolus et méchants: je voudrais bien savoir quel est celui d'entre les ministres du Très-Haut qui oserait leur porter des remontrances qu'ils n'auraient point appelées; comment ce zèle déplacé, cette indiscrète audace seraient reçus du souverain, et jugés par les peuples? Comment ces respectables et sages personnages se conduisent-ils dans ces conjonctures? Malgré l'imposante autorité de leur caractère, ils prient, ils gémissent et se taisent. Exigera-t-on plus du philosophe païen que du prélat chrétien? Et osera-t-il impunément ce qu'on blâmerait dans un pasteur avec une ouaille de son troupeau?

LXXVI.

Sénèque et Burrhus ont parlé, ont parlé fortement, et il leur en a coûté la vie; mais je supposerai qu'il se sont tus. Entre le conseil, l'approbation et le silence, n'est-il point de distinction à faire? Quand je me tairais sur l'art indigne de noircir, de calomnier, de diffamer les grands hommes par des doutes ingénieux, des soupçons mal fondés, un bizarre commentaire des historiens; le conseillerai-je, l'approuverai-je, en serai-je moins profondément affligé? Dieu me garde d'avoir à mes côtés d'aussi dangereux interprètes de nos sentiments secrets!

« Comparons Sénèque à Papinien, chargé par l'empereur Sévère de l'éducation de ses deux fils. L'un de ses élèves, Caracalla, a poignardé son frère sur le sein même de leur mère Julie. Ce monstre, déjà revêtu de tout le pouvoir d'un empereur, presse Papinien de persuader au peuple que Géta, son frère, était coupable, et avait mérité la mort. Papinien lui répond: Accuser une victime innocente, c'est ajouter un second

fratricide au premier. Caracalla, indigné de cette résistance, fait environner Papinien de soldats qui tiennent la hache levée sur sa tête, et lui dit : « Si tu ne veux pas accuser mon frère, du moins justifie-moi, et trouve quelque excuse à mon action.

PAPINIEN.

Et tu crois qu'il m'est aussi facile de pallier un forfait qu'à toi de le commettre?

CARACALLA.

Meurs donc.

PAPINIEN.

Me voilà prêt; frappe, soldat... »

La tête de Papinien tombe ; et le censeur ajoute : « Voilà le courage de la vertu, et Sénèque n'en a que l'amour; il ressemble dans ce moment au commun des hommes. »

Censeurs, ajustez cette scène au théâtre, et soyez sûrs d'un grand effet; mais si vous eussiez lu les observations de mon éditeur sur cet événement, vous vous fussiez bien gardés d'en faire une page historique, et nous n'eussions point entendu Papinien parler très-éloquemment quelques années après sa mort. Mais quand on conviendrait de la vérité de l'entretien de Caracalla avec Papinien, il resterait toujours à examiner si la résolution de celui-ci convenait également à Burrhus, ministre de la ville et du palais, et à Sénèque, ministre des provinces.

« Veut-on que Sénèque ait composé l'apologie du meurtre d'Agrippine? S'il l'a écrite le poignard sur la gorge ou le bâillon sur les lèvres, on pourra, dit-on, l'excuser, mais non lui pardonner : car la vertu qui brave la mort n'est peut-être pas un devoir de l'homme. »

Et comment décorerait-on de ce nom sacré, dont la véritable notion est fondée sur l'utilité publique, un indiscret enthousiasme qui n'entraînerait qu'une longue suite de forfaits?

« Y avait-il à craindre que le peuple romain ne se révoltât et ne renversât du trône l'assassin de sa mère? Et quand cette révolution serait arrivée, aurait-ce donc été un si grand malheur? »

Très-grand, si la révolution ne pouvait guère s'exécuter qu'en faisant couler des flots de sang. Le plus détestable des tyrans a toujours un puissant parti; et certes, ce n'était pas sans raison que Pison balança si longtemps, qu'il prit tant de

précautions funestes, et qu'il s'assura d'un si grand nombre de conjurés, lui qui avait tous les jours sa victime sous ses mains, lui qui fut tenté plusieurs fois de l'immoler en plein théâtre.

« Si cet événement pouvait renverser l'État, n'était-il pas plus certain que Néron le renverserait? »

Je ne le pense pas. Le sénat avili restait sans autorité, les troupes prétoriennes sans discipline, le peuple sans énergie. La concurrence de deux prétendants au trône impérial pouvait, ainsi que l'expérience le confirma dans la suite, allumer une guerre civile. Peu s'en fallut que les magistrats ne fussent tous massacrés par les cohortes, et les cohortes par le peuple, après le meurtre de Caligula. Il importait beaucoup que le prince qui tenait le sceptre, le gardât, surtout dans l'incertitude où l'on était de le déposer en de moins mauvaises mains, et avec l'espoir, fondé sur cinq années de prospérité, que la lassitude du crime et le dégoût de la débauche amèneraient des jours plus heureux.

A la vérité, rien ne prouve mieux la haine générale qu'on portait à Néron, que les cris de joie qui s'élevèrent au moment de sa chute ; mais ce concert des volontés se serait évanoui plus promptement qu'il ne s'était formé, si le plus méchant des princes n'avait pas été en même temps le plus lâche des hommes. Il ne s'agissait dans ce moment que de faire tomber une ou deux têtes, pour voir ce troupeau d'esclaves rebelles se disperser, les magistrats se prosterner, les prêtres faire fumer l'encens et couler le sang dans les temples, et le reste renfermé et tremblant dans ses maisons.

Sénèque et Burrhus étaient deux hommes que les bienfaits d'Agrippine rendaient suspects à un tyran ombrageux, et que leurs vertus rendaient odieux à un prince dissolu.

Lorsqu'on ajoute : *Et que ne persuadaient-ils à Néron d'exiler ou de renfermer Agrippine*[1] ? on perd de vue le caractère violent du fils, l'ambition et la puissance de la mère, la haine que tous les citoyens portaient à l'un, le vif intérêt qu'ils avaient

1. C'est l'objection que fait l'auteur anonyme * d'une *Vie de Sénèque*, publiée à Paris l'an 1776, et imprimée chez Barbou. Voyez les pages 57 et 58, note 3. (N.)

* L'abbé de Ponçol. (Br.)

pris au péril de l'autre, et la politique de princes moins féroces qui ont sacrifié leur propre sang à leur sécurité dans des circonstances moins critiques. Lisez ce qui suit, et accusez encore Sénèque et Burrhus, si vous l'osez.

Les yeux du tigre étincelaient de fureur, lorsque Agérinus se présente de la part d'Agrippine. Anicet jette furtivement un poignard à ses pieds, crie que c'est un assassin dépêché par Agrippine, et le fait charger de chaînes (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. VII).

LXXVII.

Cependant (*Id. ibid.*, cap. VIII, toto cap.) le bruit du péril d'Agrippine s'était répandu ; on l'attribuait au hasard : le peuple accourt en tumulte sur le rivage. Ici l'on monte sur les jetées, là sur les barques ; les uns s'avancent dans les flots, autant que la profondeur des eaux le permet ; les autres ont les bras étendus vers la mer ; la côte retentit de plaintes, de vœux, de questions diverses, de réponses vagues ; elle brille de flambeaux sur toute sa longueur. On apprend que l'impératrice est sauvée, et l'on se disposait à l'aller féliciter, lorsqu'à la vue d'un bataillon armé et menaçant, la foule se disperse. Anicet investit la maison, les portes en sont brisées ; on se saisit des esclaves qui se présentent, on pénètre à l'appartement de l'impératrice : il y avait peu de monde, la terreur de l'irruption en avait écarté le concours ; il était éclairé d'une faible lumière. Agrippine n'avait à ses côtés qu'une de ses femmes : personne ne se présentant de la part de son fils, pas même Agérinus, son effroi s'accroît de moment en moment. Le rivage avait changé de face, il était désert ; des cris subits s'y faisaient entendre par intervalle, tout annonçait le malheur extrême. La suivante d'Agrippine s'éloignant : *Et toi, tu m'abandonnes aussi !* lui dit sa maîtresse[1]. A l'instant elle aperçoit Anicet, accompagné du triérarque Herculéus et du centurion de flotte Oloaritus. « Si vous me visitez de la part de Néron, leur dit-elle, allez lui apprendre que je suis guérie ; si vous venez m'assassiner, je ne croirai point que mon fils ait ordonné un parricide. »

1. « Tu quoque me deseris. » Apud Tacit., *Annal.*, lib. XIV, cap. VIII. Voyez tout ce chapitre. (N.)

Elle était dans son lit : les meurtriers l'environnent, le triérarque lui décharge un coup de bâton sur la tête. Agrippine, le milieu du corps avancé vers le centurion, qui tirait son glaive, lui dit : *Frappe mon ventre...*; et elle expire percée de plusieurs coups[1]. On dit que des Chaldéens, qu'elle avait consultés sur son fils, lui avaient prédit qu'il régnerait et qu'il tuerait sa mère. *Qu'il me tue*, avait-elle répondu, *pourvu qu'il règne*[2].

Croirait-on qu'il y eût une circonstance capable d'ajouter à l'horreur de ce forfait? Qui l'aurait imaginée, si l'histoire ne nous l'avait transmise? C'est que, sa mère assassinée, Néron court[3] assouvir son impure curiosité sur son cadavre; il le contemple, il y porte les mains, il en loue certaines parties, il en blâme d'autres, et demande à boire.

LXXVIII.

Cependant ce crime plonge le scélérat et superstitieux Néron dans un silence stupide; la terreur le saisit, sa conscience se révolte : tandis qu'il fait courir le bruit que sa mère, convaincue d'un attentat sur sa personne sacrée, s'est défaite elle-même, il voit son image, il en est poursuivi (Sueton. *in Neron.*, cap. xxxiv, *et* Tacit. *Annal.*, lib. XIV, cap. x), il voit les Euménides avec leurs serpents et leurs torches; il essaye en vain de fléchir ses mânes par un sacrifice magique. Son supplice durait encore lors de son voyage en Grèce; il n'ose se présenter à l'initiation des mystères d'Éleusine, effrayé et retenu par la voix du crieur, qui ordonnait aux impies et aux scélérats de s'éloigner.

Dans les premiers jours, il s'agite (Tacit., *ibid.*), il se lève la nuit, il croit que le jour amènera son châtiment et la fin de sa vie. Les centurions et les tribuns sont les premiers dont la basse flatterie le rassure. Invités par Burrhus, ils lui

1. « Protendens uterum, *Ventrem feri,* exclamavit. » Tacit., *ibid.*, cap. vii *toto cap.* (D.)

2. « Occidat, inquit, dum imperet. » Tacit., *loc. cit.*, cap. ix. (D.)

3. Voyez Sueton. *in Neron.* cap. xxxiv. Tacite ne révèle point cette dernière horreur; il rapporte seulement comme un fait sur lequel les auteurs ne s'accordaient point entre eux, que Néron considéra curieusement le corps d'Agrippine après sa mort, et qu'il en loua la beauté : « Aspexeritne matrem exanimem Nero, et formam corporis ejus laudaverit, sunt qui tradiderint, sunt qui abnuant. » Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. ix. (N.)

prennent la main et le félicitent. Invités par Burrhus!... Ses amis vont aux temples rendre grâce aux dieux. Pendant toute sa vie, autant de forfaits, autant de sacrifices : les maisons regorgeaient du sang des hommes; le sang des animaux ruisselait aux autels des dieux. Les villes de la Campanie lui marquent leur allégresse par des députations et par des sacrifices : cependant il jouait l'affliction; il regrettait le péril dont il était délivré; il pleurait.

LXXIX.

Le sénat et les grands de Rome avaient donné l'exemple aux peuples de la Campanie (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. XII). On immolait de tout côté des victimes : on ordonnait des jeux annuels aux fêtes de Cérès, jours où la prétendue conspiration d'Agrippine avait été découverte; on décernait une statue d'or à Minerve dans le palais, en face de celle du parricide. Le jour de la naissance d'Agrippine était écrit dans les fastes entre les jours funestes.

Mais les lieux ne changent pas[1] comme les visages. Le crime était fixé devant les yeux du parricide par le redoutable aspect de la mer et des collines. Il se retire à Naples, d'où il écrit au sénat (*Apud* Tacit., liv. XIV, cap. X) :

« Que l'assassin Agérinus, affranchi d'Agrippine, et son confident le plus intime, a été surpris avec un poignard.

« Qu'Agrippine est morte par la même fureur qui lui avait inspiré le crime.

« Qu'elle prétendait s'associer à l'Empire, exiger le serment des prétoriens, et soumettre le sénat et le peuple aux ordres d'une femme.

« Que, son projet manqué, de ressentiment contre les soldats, les sénateurs et le peuple, elle s'est opposée à toutes gratifications, et qu'elle a suscité des délateurs contre les personnes les plus distinguées.

« Avec quelle difficulté ne l'a-t-on pas empêchée de forcer les portes du sénat, et de dicter ses volontés aux nations étrangères?

1. « Quia tamen non, ut hominum vultus, ita locorum facies mutantur, obversabaturque maris illius et littorum gravis aspectus, etc. » Tacit. *ibid.*, cap. X. (D.,

« Agrippine a causé tous les désordres du règne de Claude.

« Sa mort est un coup de la fortune de Rome ; son naufrage le prouve. »

Cette lettre, devenue publique, détourne les yeux de dessus le cruel Néron ; et l'on ne s'entretient plus que de *l'indiscrétion* de Sénèque, qui l'avait dictée [1].

« La lettre adressée au sénat, une indiscrétion ! »

C'est l'expression de Tacite. Il n'est question dans l'historien que d'un bruit populaire qu'il n'approuve ni ne désapprouve, et par lequel Sénèque est taxé d'une faute qu'il n'a pas même commise : car il n'y a nulle indiscrétion dans la lettre de Sénèque, et la rumeur ne l'accuse ni de crime, ni de lâcheté, ni de bassesse. Pourquoi faut-il que nous nous montrions pires que la canaille, dont le caractère est de tout envenimer ?

Il me semble, pour moi, qu'on ne mit ni à la conduite de Sénèque, ni à la mort d'Agrippine, l'importance que nous y mettons, et je n'en suis pas surpris.

Avancez ou reculez la date d'un événement qui causa l'allégresse publique, et vous produirez la consternation. Voulez-vous entendre les gémissements de la France ? Abrégez de quatre à cinq lustres le règne de Louis XIV. Que ne m'est-il permis de montrer, par des exemples moins éloignés, combien les esprits sont diversement affectés selon les moments ! Néron meurt exécré ; quelques années plus tôt, Néron mourait regretté.

Agrippine était odieuse aux Romains, mais la présence du péril suspendit la haine. Sénèque ne colora point un forfait, il le nia. Il est à présumer que le peuple n'avait point lu l'écrit dont il parlait ; et lorsque nous affectons tant de sévérité, nous allons au delà du récit de l'histoire et du jugement des contemporains. Les détracteurs du philosophe lui reprochent, sur le témoignage de Dion Cassius (Voyez Dion, *in Neron.* lib. LXI, cap. XII), d'avoir conseillé à Néron l'assassinat de sa mère, calomnie aussi invraisemblable qu'atroce, et d'ailleurs réfutée par le silence de Tacite, historien d'un tout autre poids que

1. « Sed adverso rumore Seneca erat, quod oratione tali confessionem scripsisset. » TACIT. *Annal.* lib. XIV, cap. XI, in fine. (N.)

* Christophe de Thou excusa, sous Charles IX, le massacre de la Saint-Barthélemy. (N.)

Dion, mieux instruit que lui sur les faits, et assez voisin des temps où ils sont arrivés pour avoir pu les savoir de ceux mêmes qui en avaient été les témoins. Il est également faux que Sénèque consentit au meurtre d'Agrippine : la question qu'il se hâte de faire à Burrhus[1] eût inspiré de l'horreur à tout autre qu'un Néron[2]. A l'égard de cette lettre que le parricide écrivit à ce méprisable sénat qu'on amusait par des momeries, auxquelles il répondait par d'autres momeries, je pense que ce ne fut point à ce corps sans autorité, sans âme, sans pudeur, sans dignité, qui avait déjà présenté au meurtrier sa félicitation et aux Immortels ses actions de grâces ; mais que ce fut aux citoyens, parmi lesquels il y avait encore quelques braves gens à redouter, que cet écrit, dont le peuple connut l'existence et non le contenu, fut réellement adressé. Après un exécrable forfait auquel il n'y avait plus de remède, que restait-il à faire, sinon d'en prévenir, s'il était possible, d'autres que des troubles et des conspirations auraient amenés? Sénèque a-t-il accusé Agrippine d'une seule action dont elle ne fût capable? Après l'attentat du vaisseau, que ne devait-on pas craindre du ressentiment de cette femme? Cette question n'est pas de moi, elle est de Tacite[3].

1. « Post Seneca hactenus promptior, respicere Burrum, ac sciscitari, an militi imperanda cædes esset. » Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. vii. (N.)

2. Pour faire sentir l'absurdité de ces imputations si injurieuses à la mémoire de Sénèque, il suffit de renvoyer le lecteur au passage de Tacite, rapporté ci-dessus, page 107, note. C'est une réponse sans réplique à la calomnie de Dion, et je m'étonne que Diderot, qui cite, quelques pages plus haut, ce passage si décisif, n'en ait pas fait la remarque.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit sur le même sujet dans la note, page 107 : c'est que ces deux seules lignes de Tacite prouvent plus en faveur de Sénèque contre Dion et ses copistes, tant anciens que modernes, que tout ce qu'on pourrait dire, même avec beaucoup d'éloquence, pour réfuter en détail les invectives et les impostures de ces ennemis déclarés de toute vertu, et j'ose croire que les gens sensés, qui jugent, comme Tacite a écrit, sine ira et « sine ira et studio, » n'auront pas à cet égard une autre manière de voir et de penser. (N.)

3. Ou plutôt de Néron, qui, lorsqu'on lui annonça que l'événement du vaisseau se réduisait à ne laisser aucun doute sur l'auteur de l'attentat, s'écria, transporté d'effroi, « que sa mère allait revenir ardente à se venger, armer les esclaves, soulever les troupes, ou lui reprocher, devant le sénat et le peuple, son naufrage, sa blessure et le meurtre de ses amis. » « Tum pavore exanimis, et jam jamque « adfore obtestans, vindictæ properam, sive servitia armaret, vel militem accende- « ret, sive ad senatum et populum pervaderet, naufragium, et vulnus, et interfec- « tos amicos objiciendo, etc. » *Apud* Tacit. *Annal.*, lib. XIV, cap. vii. (N.)

LXXX.

Au reste, les accusations précédentes sont si graves, que je me propose d'y revenir. En attendant, je vais rapporter un passage de Montaigne[1] qui se présente sous ma plume, et que j'aime mieux déplacé qu'omis : ce que l'auteur des *Essais* dit de Dion est indistinctement applicable à tous les censeurs de Sénèque. « Ie ne crois aulcunement le tesmoignage de Dion : car, oultre qu'il est inconstant, qui, aprez avoir appellé Seneque tressage tantost, et tantost ennemy mortel des vices de Neron, le faict ailleurs avaricieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux et contrefaisant le philosophe à faulses enseignes, sa vertu paroist si vifve et vigoreuse en ses escripts, et la deffense y est si claire à aulcune de ces imputations, comme de sa richesse et despense excessifve, que ie n'en croirois aulcun tesmoignage, au contraire; et dadvantage, il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens romains, que les grecs et estrangiers : or, Tacitus et les aultres parlent treshonnorablement et de sa vie et de sa mort, et nous le peignent en toutes choses personnage tresexcellent et tresvertueux ; et ie ne veulx alleguer aultre reproche contre le iugement de Dion, que cettuy cy, qui est inevitable ; c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires romaines, qu'il ose soubtenir la cause de Iulius Cæsar contre Pompeius, et d'Antonius contre Cicero. »

LXXXI.

Cependant Néron s'inquiète (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. XIII) sur l'accueil qui l'attend dans Rome, à son retour de la Campanie. Restera-t-il au peuple quelque affection pour lui? retrouvera-t-il quelque soumission dans le sénat? Les scélérats qui l'environnaient, et jamais il n'y en eut tant à la cour, lui répondaient : « Le nom d'Agrippine est détesté; sa mort fait qu'on redouble de zèle pour vous : venez, reconnaissez par vous-même combien vous êtes adoré. » Ils demandent à précéder sa marche, et en effet les hommages du peuple vont surpasser leurs promesses. Les sénateurs sont vêtus de soie, ils fendent

1. *Essais*, liv. II, chap. XXXII : « Deffense de Seneque et de Plutarque. » (Br.)

les flots de la multitude qui les arrête sur leur passage ; des femmes, des enfants sont distribués par groupes, selon leur sexe : on a élevé des gradins en amphithéâtre, comme on en trouve aux spectacles et dans les fêtes triomphales, et ces gradins sont couverts de citoyens et de citoyennes. Telle fut l'entrée de Néron, couvert et fumant du sang de sa mère (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. XIII).

Connaissez à présent, souverains, la valeur de ces acclamations qui vous suivent dans vos capitales, de ce concours d'hommes qui entourent vos superbes équipages : il n'y a que votre conscience qui puisse vous garantir la sincérité de ces démonstrations. Ce qu'on fait aujourd'hui pour vous, on le fit autrefois pour un parricide : songez combien il faut que vous soyez méprisés ou haïs, lorsque vos sujets sont rares et gardent le silence sur votre passage. Et vous, censeurs, appréciez l'indignation des Romains sur le meurtre d'Agrippine.

LXXXII.

Néron était tourmenté (*Id. ibid.*, cap. XIV) depuis longtemps de la fantaisie de conduire un char et de jouer de la guitare, deux exercices peu séants à la majesté de César. Sénèque et Burrhus[1] jugèrent à propos de se prêter à l'un de ces goûts, de peur d'avoir à condescendre à tous les deux. On fit donc construire dans la vallée du Vatican une enceinte où Néron pût se satisfaire sans se donner en spectacle (*Id. ibid.*).

Dans la suite, se flattant de le corriger par la honte[2], ils brisèrent la clôture et montrèrent au peuple son empereur cocher. Ce moyen produisit l'effet contraire à celui qu'ils en attendaient : les applaudissements d'une capitale où il ne restait pas un sentiment d'honneur, une idée de la dignité, irritèrent et accrurent le mal. Lorsqu'un peuple n'est pas un frondeur dangereux, il est le plus séducteur des courtisans. Quoi ! sage Sénèque, prudent Burrhus, vous vous étiez promis qu'on sifflerait sur son char le parricide devant lequel on venait de se

1. « Nec jam sisti poterat, quum Senecæ ac Burro visum, ne utraque pervinceret, alterum concedere, etc. » Tacit., *ibid.* (N.)

2. « Mox ultro vocari populus Romanus... Cæterum evulgatus pudor non satietatem, ut rebantur, sed incitamentum attulit. Tacit., *ibid.* (N.)

prosterner; qu'une chose tout au plus indécente ou ridicule inspirerait du mépris à ceux que le plus exécrable des forfaits n'avait pas pénétrés d'horreur?

Il ne tarde pas à instituer les jeux de la jeunesse (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. xv), à monter sur la scène, à chanter, à jouer de la guitare en public. Il appelle le musicien Terpnus (Sueton. *in Neron.*, cap. xx, xxi, xxiii et xxiv), il l'entend, il prend ses leçons, il s'assujettit à tous les préceptes de l'art, il se range parmi les concurrents aux prix; il se conforme aux lois prescrites aux musiciens de profession, de ne se point asseoir malgré la lassitude, de n'essuyer la sueur du visage qu'avec un pan de sa robe, de ne point cracher, de ne se point moucher en présence du peuple. Il capte la bienveillance des auditeurs, il fléchit le genou devant eux, il joint les mains, et demande de l'indulgence. Il est jaloux de la prééminence, au point de faire traîner dans les égouts les statues érigées aux grands maîtres qui l'avaient précédé. Il corrompt par des largesses, il entraîne par son exemple les descendants des familles les plus illustres (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. xv) : ni l'âge, ni la dignité, ni la naissance, ni le sexe, ne dispensent d'apprendre et d'exercer l'art des histrions.

Il est entouré de poëtes : il jette des hémistiches ; ils s'écrient : *Beau! merveilleux! sublime!* et se fatiguent (*Id. ibid.*, cap. xvi) à enchâsser les mots de l'empereur dans des vers dénués de naturel, vides d'enthousiasme et bigarrés de différents styles.

La bassesse gagne jusqu'aux philosophes : des hommes à longue barbe, d'une morale austère, d'un triste maintien, se montrent, sans pudeur, au milieu des fêtes licencieuses de la cour. Néron leur accorde quelques instants après ses repas : comme ils étaient d'opinions diverses, il s'amuse à les mettre aux prises. Ils disputent tandis qu'il digère (*Id. ibid*).

J'ose penser que Tibère par sa politique, Caligula par ses extravagances, Claude par son imbécillité, et Néron par sa cruauté, ont été moins funestes à la république en versant à grands flots le sang des plus illustres familles, qu'en souillant celui qu'ils épargnaient. Néron, par ses meurtres, ravit sans doute de grands hommes à l'État ; mais, par la corruption, il le peupla d'hommes sans caractère : ses prédécesseurs avaient

commencé la ruine des mœurs, il la combla. Si l'on convient de la vérité de cette réflexion, combien de princes, moins féroces, ont été d'ailleurs aussi coupables, aussi méprisables que lui! Le massacre des particuliers pouvait se réparer avec le temps : le mal fait à la nation entière dura malgré les exemples, l'administration, les préceptes et les édits des Titus, des Trajan, des Marc-Aurèle et des Julien.

Les proscriptions de Sylla, celles d'Auguste font frémir les âmes sensibles. Ceux qui pensent voient des suites tout autrement fâcheuses à la douce tyrannie de ce dernier. Un prêtre catholique[1], aussi pieux qu'instruit, a dit à cette occasion « que les gens de lettres avaient mis leurs bienfaiteurs au rang des grands hommes, longtemps avant que l'Église plaçât les siens au rang des saints ; et que l'une de ces apothéoses n'était pas moins vile que l'autre[2]. »

1. On a cru que cette remarque était de M. de Fleury ; elle est du savant Baillet. (N.)

2. Cette réflexion me rappelle la réponse qui fut faite par un chartreux à Philippe de Comines. « Le corps de Jehan Galeas, un grand et mauvais tyran..., est aux chartreux de Pavie, près du parc, plus haut que le grand autel, et le m'ont monstré les chartreux... Et un natif de Bourges le m'appela *Sainct;* et ie luy demanday en l'oreille pourquoy il l'appelait *Sainct,* et qu'il pouvait voir peintes à l'entour de luy les armes de plusieurs citez qu'il avait usurpées, où il n'avait nul droit... Il me répondit tout bas : « Nous appelons, » dit-il, « en ce pays icy, « *Saincts* tous ceux qui nous font du bien. » *Mémoires de Philippe de Comines,* liv. VIII, chap. VII, p. 558, édition d'Elzévir, 1648*. (N.) — Et chap. X du tome XIII de la *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France ;* Paris, Foucault, 1820. (Br.)

* Voici un autre fait qui prouve la vérité de l'aveu naïf de ce bon moine. Éléonore de Guienne, femme de Louis VII, d'une impudicité et d'une méchanceté excessives, voulut être enterrée à Fontevrault ; elle prit même le voile de l'Ordre. Elle avait fait beaucoup de bien à cette maison : c'est pourquoi on la représente, dans le nécrologue de Fontevrault, comme une des plus vertueuses princesses du monde : « tant il est sûr, dit à ce sujet Bayle, que, pour obtenir de messieurs les moines une attestation de bonne vie, au milieu d'une conduite si scandaleuse, que l'histoire la plus flatteuse n'ose s'en taire, il suffit de les enrichir. » Bayle, *Dict. hist. et crit.,* rem. *G* de l'art. *Louis VII.* Voyez là même les propos du Père de La Mainferme, « in Clypeo nascentis ordinis Fontis Ebrald. » *Dissertat.* III, pag. 158. Joignez à cet exemple les louanges outrées et scandaleuses que le pape saint Grégoire donnait à la reine Brunehaut dans toutes les lettres qu'il lui écrivait. Il ne rougit pas de dire que la nation française est la plus heureuse de toutes, puisqu'elle a mérité d'avoir une semblable reine, douée de toutes sortes de vertus et de belles qualités : « Præ aliis gentibus gentem Francorum asserimus felicem, quæ sic bonis omnibus præditam meruit habere reginam. » (Lib. XI, epist. VIII.) Voyez, sur ce sujet, les *Nouvelles de la République des Lettres,* de Bayle, du mois de février 1686. Au reste, cette manière de raisonner est plus ancienne qu'on ne le croit, puisqu'on la retrouve réduite en formule proverbiale chez les Grecs : *Je tiens pour Dieu,* disaient-ils, *tout ce qui me nourrit.* Voyez aussi dans le *Fureteriana,* p. 113, édit. de Hollande la réponse d'un chirurgien à un moine de Saint-Denis. (N.)

LXXXIII.

Dion (*In Nerone*, lib. LXI, cap. xx) compte Sénèque et Burrhus parmi les spectateurs, et impute à Sénèque un rôle indigne, je ne dis pas d'un philosophe, mais de tout honnête homme à sa place. « Ils étaient là, dit-il, comme deux maîtres, suggérant je ne sais quoi à leur élève; et lorsqu'il avait joué et chanté, ils frappaient des mains, agitant leurs vêtements, et entraînant la multitude par leur exemple[1]. »

Ce qui est surtout remarquable dans cette dernière calomnie de Dion, c'est l'impudence et la maladresse avec lesquelles cet homme pervers, aveuglé par la haine qu'il portait à tous les gens de bien, avance un fait démenti même par les infâmes courtisans du plus infâme des princes, qui, pour perdre Sénèque, l'accusaient du rôle opposé. « Il se moque de vous, disaient-ils à Néron; il parodie vos vers et votre chant[2]. » Et à qui parlaient-ils ainsi? à un homme cruel, jaloux de son talent. Lorsque cet historien cherche à diffamer Sénèque, il est un complice de ces courtisans, mais plus cruel qu'eux : ils n'en voulaient qu'à sa vie, Dion en veut à sa mémoire.

Tacite ne nomme que Burrhus (*Annal.* lib. XIV, cap. xv). Le philosophe ne descendit point de la dignité de son caractère et de ses fonctions, quoiqu'il ne se dissimulât point le péril auquel son austérité l'exposait. Si Burrhus en pliant, et Sénèque en se raidissant, ne reussirent point, c'est qu'il est une perversité naturelle plus forte que toutes les leçons de la sagesse. L'instituteur peut s'éloigner, lorsque son élève se cache de lui; le ministre est perdu, si son maître rougit ou pâlit à son aspect, s'il en est évité, si l'on craint de l'entendre : bientôt il se trouve des âmes basses qui lui persuadent de s'en délivrer par l'exil; des âmes sanguinaires, par la mort. Le prince, quand il n'est

1. Ce même Dion, qui n'ignorait rien de ce qui se passait plus d'un siècle avant lui, aurait dû nous apprendre aussi si Burrhus et Sénèque imitaient *la tuile, le pot*de terre* ou *le bourdonnement**. (D.)

2. « Nam oblectamentis principis palam iniquum, detrectare vim ejus equos regentis; *indulere voces, quoties caneret.* » Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. LII. (N.)

* C'est ainsi qu'on désignait alors les différentes manières d'applaudir; sans doute, comme l'observe M. de La Harpe, par allusion aux différents sons que rendaient les applaudissements. Voyez Suéton. *in Neron.*, cap. xx. N.

pas une bête féroce, prend le premier parti ; un Néron trouve le second plus court.

Le militaire n'eut pas l'inflexibilité du philosophe : au théâtre, où le maître du monde, histrion et joueur de flûte de profession, se prosternait devant les juges[1], Burrhus joignit son suffrage aux leurs, affligé, mais applaudissant; *mœrens, ac laudans.* (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. xv.)

Malheureuse condition des gens de bien qui vivent à côté d'un prince vicieux! Combien de fois ils sont obligés de faire violence à leur caractère! Cependant il y a cette différence entre le courtisan et le philosophe, que l'un épie l'occasion de flatter, et que l'autre la fuit; que l'un souffre de sa dissimulation, en rougit, se la reproche, et que l'autre s'en applaudit.

Les vices des rois encouragent les vicieux, et rendent pusillanimes les gens de bien qui les approchent. Ceux-ci craignent d'offenser; ceux-là redoublent de turpitude pour plaire. La conduite des uns fait l'apologie, celle des autres la satire des mœurs du souverain. Telle est à ses yeux l'importance du service de son adulateur, l'importunité des discours, du silence même de l'homme vrai, que le premier arrive à un pouvoir quelquefois illimité; et le second, toujours à une disgrâce plus ou moins prompte. Ce n'est pas sous un Tibère, sous un Néron seulement; c'est de tous les temps, et dans toutes les cours, qu'il y a plus de faveur à se promettre du métier de proxénète que des fonctions de grand ministre, et que l'on peut sans conséquence déshonorer une nation par la perte d'une bataille, mais non adresser un mot ou un geste de mépris à une favorite.

On demandera peut-être pourquoi il n'y a guère qu'une opinion sur le caractère et la conduite de Burrhus, et qu'on est partagé de jugement sur Sénèque. C'est qu'on exige moins apparemment d'un militaire que d'un sage; c'est que le philosophe ne s'occupe point à dénigrer l'homme vertueux de la cour, et que l'homme de cour s'amuse souvent à dénigrer le philosophe.

1. « Domini mei, inquit, audite me æquo animo. » Dion. *in Neron.*, lib. LXI, cap. xx. Voyez la suite.

LXXXIV.

Burrhus meurt (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. li-lii), sans qu'on pût assurer si ce fut de poison, de maladie, ou de l'un et de l'autre. Le souvenir de ses éminentes qualités le fit longtemps regretter.

Le crédit de Sénèque tombe à la mort de Burrhus [1]. Il arriva au philosophe, après la mort du militaire, ce qui serait arrivé au militaire après la mort du philosophe. Il perdit son autorité, et l'empereur se tourna vers les partisans du vice.

Tigellin étudie les défiances de son maître, et règle ses accusations sur ses découvertes. « Plautus, dit-il à Néron, est opulent, actif, et du nombre de ceux qui réunissent à l'affectation des mœurs antiques l'arrogance des stoïciens, gens intrigants et brouillons [2]. » Et voilà comment un courtisan artificieux prépare de loin la perte d'un philosophe.

Mais veut-on un exemple terrible de la scélératesse d'un autre courtisan? Sous le règne de Claude, Messaline, jalouse de Poppée, à qui le pantomime Mnester, l'objet de la passion de ces deux femmes, avait donné la préférence, et pressée de s'emparer des superbes jardins de Valérius, médite sa perte et celle de sa rivale. Poppée est accusée d'adultère avec Valérius, et la puissance de celui-ci rendue suspecte à l'empereur. Valérius se présente devant Claude et se défend : Claude incline à l'absoudre. Messaline en pâlit, elle pleure ; et, sous prétexte d'aller baigner ses yeux, elle sort et recommande à Vitellius de ne pas lâcher sa proie. Vitellius se jette aux pieds de Claude, se désole, rappelle à l'empereur son ancienne intimité avec Valérius, leur éducation commune à la cour d'Antonia sa mère, les services de l'accusé, ses exploits récents, et conclut... Je m'arrête d'horreur : qui ne croirait que Vitellius profite de l'absence de Messaline pour sauver la vie à un homme de bien sans se compromettre?... Vitellius conclut à ce que la clémence de

1. « Mors Burri infregit Senecæ potentiam. » Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. liv. init. (D.)

2. « Assumpta etiam Stoicorum arrogantia, sectaque, quæ turbidos, et negotiorum appetentes faciat. » Tacit., *ibid.*, cap. lvii. (N.)

l'empereur laisse à Valérius le choix du genre de mort qui lui conviendra ; grâce qui fut accordée[1].

LXXXV.

Il est difficile de décider si Néron fut plus cruel qu'impudique, ou plus impudique que cruel. Il épouse l'eunuque Sporus (Sueton. *in Neron.*, cap. XXVIII-XXIX), et il est épousé par l'affranchi Doryphore. Après un de ces festins monstrueux où l'on voyait réunies et confondues la profusion, la crapule, la joie tumultueuse (Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. XXXVII), il se couvre la tête d'un voile nuptial; les aruspices sont appelés; la dot est stipulée, le lit préparé ; les torches de l'hymen sont allumées : il se marie à Pithagoras, un des infâmes acteurs de la fête, et se soumet, à la clarté des lumières, à ce que la nuit couvre de ses ombres dans l'union légitime des deux sexes[2].

Sa cruauté se délasse dans la débauche. Agrippine n'est plus : pourquoi différerait-il de répudier Octavie? Qu'importent ses vertus[3], si le nom de son père et la valeur du peuple la rendent suspecte? Octavie est accusée d'adultère (*Id. ibid.*, lib. XIV, cap. LX-LXI), et exilée. Le respect et la pitié élèvent leurs voix. Néron s'effraye : Octavie est rappelée[4] ; les statues de Poppée

1. « Liberum ei mortis arbitrium permisit : et secuta sunt Claudii verba, in eamdem clementiam. » Tacit. *Annal.* lib. XI, cap. I, II et III. (D.)

2. « Cuncta denique spectata, quæ etiam in femina nox operit. » Tacit. *Annal.* lib. XV, cap., XXXVII, in fine. (D.)

3. Ce sont les propres paroles de Néron, que Tacite nous a conservées. Quand on lui présenta la tête de Plautus, il s'écria : « Quin, *inquit,* Nero deposito metu, nuptias Poppææ, ob ejusmodi terrores dilatas, maturare parat, Octaviamque conjugem amoliri; quamvis modeste agat, et nomine patris, et studiis populi gravem? » *Apud* Tacit., *Annal.,* lib. XIV, cap. LIX. (N.)

4. Il ne paraît pas que l'ordre pour son rappel ait été exécuté, et qu'elle soit rentrée dans Rome depuis son divorce. C'est ce qu'on peut conjecturer de ces paroles de Poppée, qui, en parlant d'Octavie, dit à Néron : « Omitteret modo Campaniam, et in urbem ipsam pergeret ad cujus nutum absentis tumultus cierentur. » *Apud* Tacit., *Annal.,* lib. XIV, cap. LXI. — Puisque ce discours fut adressé à Néron après que les réjouissances que le peuple fit pour le rappel d'Octavie eurent déterminé Poppée à prier Néron de s'en défaire, c'est une bonne preuve, ce me semble, que l'ordre pour le rappel d'Octavie n'eut point son plein et entier effet et que Poppée eut l'art de faire périr sa rivale avant son retour dans Rome. Ainsi, Octavie fut bien rappelée; je veux dire que l'ordre de la faire revenir fut donné en effet, mais qu'il ne fut point exécuté, comme cela arrive à tant d'ordres donnés par les souverains. (N.)

sont renversées : le peuple attroupé porte sur ses épaules les images d'Octavie ; elles sont couronnées de fleurs et placées dans les temples. On court au palais ; la foule remplit les appartements de l'empereur, elle crie qu'il se montre ; mais des soldats la menacent du glaive et la dispersent à coups de fouet. Et c'est ainsi que le zèle indiscret du peuple a, dans tous les temps, desservi le mérite et perdu l'innocence.

Cependant Poppée est aux genoux de Néron (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. LXI.) : « Votre main, lui dit-elle, m'est plus chère que la vie : mais je ne la dispute point. Rendez-la à Octavie. Songez seulement au danger que vous courez vous-même, si l'on peut attenter impunément à ma personne. Les clients et les esclaves d'Octavie ont osé pendant la paix ce qu'on redouterait à peine de la guerre ; ils se sont armés : cette fois, il ne leur a manqué qu'un chef ; ils le trouveront dans une seconde émeute. Que fait cette femme dans la Campanie ? Pourquoi celle qui peut, absente, disposer du peuple à son gré, ne marcherait-elle pas à Rome ? Quel mal ai-je fait ? Suis-je donc si coupable d'avoir donné naissance à un héritier légitime des Césars ? Le fils d'un joueur de flûte égyptien leur paraît-il plus digne de la puissance impériale ? Subissez le joug d'Octavie, si votre sécurité l'exige ; mais que ce soit de gré, et non de force. Quand on ne sait pas s'affranchir et se venger, il faut du moins sauver la bienséance. »

D'après ce discours artificieux, l'accusation d'adultère est reprise (*Id. ibid.*, lib. XIV, cap. LXII, LXIII et LXIV). Le scélérat par caractère et par habitude, Anicet [1], s'avoue lui-

1. Après la mort d'Agrippine, dont ce monstre avait été le principal instrument, Néron le traita d'abord un peu froidement, et enfin il conçut pour lui une forte haine : car la vue de ceux à qui on a fait exécuter de grands crimes est toujours odieuse ; on s'imagine qu'ils font de continuels reproches. Tacite dit tout cela beaucoup mieux que je ne saurais l'exprimer : « Levi post admissum scelus gratia, dein graviore odio ; quia malorum facinorum ministri quasi exprobrantes aspiciuntur. » *Annal.* lib. XIV, cap. LXII. — Rien n'est plus curieux que le discours de Néron pour déterminer Anicet à se charger de ce nouveau crime. Il le caressa, lui rappela le premier service qu'il lui avait rendu, il lui dit qu'il lui devait la vie, puisqu'il l'avait délivré de sa mère qui ne cessait de conspirer contre lui ; qu'il se présentait une nouvelle occasion de lui rendre un service non moins important, et qui n'exigeait de lui que le simple aveu d'avoir couché avec Octavie : il lui promit une bonne récompense, quoiqu'il ne dût pas ressentir d'abord les effets de sa reconnaissance, et il finit par le menacer de le tuer en cas de refus. Anicet promit tout ce que Néron voulut ; il fit même plus qu'on n'exigeait de lui :

même coupable du crime; on y joint celui de la révolte. On déclare par un édit que celle qu'on avait répudiée pour cause de stérilité s'est livrée au préfet de la flotte, et fait avorter; et, sur-le-champ, on la relègue dans l'île de Pandataria, abandonnée, à l'âge de vingt ans, à des soldats et à des centurions; et quelques jours après son exil, elle est condamnée à mourir. Les veines lui sont ouvertes; elle expire étouffée par la vapeur d'un bain trop chaud; sa tête est séparée de son corps et présentée à sa rivale.

La débauche et l'artifice sont les moindres défauts de Poppée. La douceur de ses charmes masquait une âme atroce; c'était une Furie sous le visage des Grâces.

LXXXVI.

Sénèque est accusé, dans ces circonstances, de tremper dans une conspiration qui n'existait pas encore, et à laquelle peut-être l'accusation donna lieu. Romanus le déféra clandestinement comme complice de Pison. Sénèque se justifie et fait retomber avec force l'accusation sur l'accusateur (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. LXV).

Thraséas, qui s'était prêté aux premières adulations du sénat (*Id. ibid.*, cap. XII, et lib. XVI, cap. XXI), se retire de ses assemblées après le meurtre d'Agrippine. Au milieu de tant d'honnêtes gens disgraciés et mis à mort, il eût été honteux pour un Thraséas de rester en faveur et d'échapper à la cruauté du tyran. Dans l'intervalle de sa disgrâce et de sa mort, Néron se vante [1], en présence de Sénèque, de s'être réconcilié avec Thraséas. Le philosophe ne balança pas à l'en féliciter, quoiqu'il vît dans les propos de Néron la proscription de Thraséas décidée, et que, par sa franchise, il risquât de signer la sienne. Y a-t-il beaucoup de courtisans à qui la perfidie de leur maître fût aussi bien connue, et qui eussent osé lui parler comme Sénèque à Néron? Dans cette circonstance légère, je le vois se

après quoi l'empereur l'exila en Sardaigne pour la forme. Il y vécut à son aise et mourut de mort naturelle. Il faut lire tout ce détail dans Tacite, que j'affaiblis en voulant le traduire. Vide *Annal.* lib. XIV, cap. LXII. (N.)

1. « Secutam dehinc vocem Cæsaris ferunt, qua reconciliatum se Thraseæ, apud Senecam jactaverit, ac Senecam Cæsari gratulatum. *Unde gloria egregiis viris, et pericula gliscebant.* » Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. XXIII. (N.)

présenter au percusseur, et il ne me montre pas moins de courage que lorsqu'il verse son sang dans un bain. Au dernier moment, il accepte la mort qui vient à lui avec le centurion; ici, il s'avance fièrement au-devant d'elle.

Sénèque eut toutes les sortes de courage : celui des principes, celui du caractère et celui du devoir.

Les réflexions suivantes me répugnent; plusieurs fois j'ai pris la plume pour les effacer; mais elles font sortir d'une manière si forte la partialité des détracteurs de Sénèque, et elles attaquent si faiblement le grand caractère de Thraséas, que je les ai laissées. On se plaît à opposer le rôle du militaire à celui du philosophe, et l'on oublie que le premier entendit des reproches sur le vif intérêt qu'il prenait à la police du théâtre de Syracuse, tandis que les objets d'une tout autre conséquence, la guerre, la paix, les lois, les impôts et les mœurs sollicitaient inutilement son attention. Il répondit « qu'en s'occupant de petites choses, il montrait assez, pour l'honneur du sénat, qu'on n'aurait pas négligé les grandes, s'il eût été permis de s'en mêler. » Je demande si cette réponse frivole est bien digne d'un magistrat que les prérogatives de son ordre autorisaient à parler, à ouvrir un avis et à requérir qu'on en délibérât. Thraséas reste inutile dans un sénat déshonoré, et personne ne l'en blâme! Sénèque garde une place dangereuse et pénible, où il peut encore servir le prince et la patrie, et on ne lui pardonne pas! Quels censeurs de nos actions! quels juges!

LXXXVII.

Sénèque vivait encore à la cour de Néron lors d'un désastre que les uns attribuent au hasard (Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. XXXVIII), d'autres à la méchanceté de ce prince: mais, certes, le plus étendu et le plus terrible que la violence des flammes eût causé dans Rome. Ce fut à la partie du cirque adossée d'un côté au mont Palatin, de l'autre au mont Célius, que l'incendie se déclara. Le feu prend en un même instant à des magasins de marchandises combustibles et les embrase tous à la fois : rapide à sa naissance, le vent ajoute à son activité, et le défaut de maisons revêtues de gros murs, ou de temples munis de remparts, favorise ses progrès; il ravage les espaces

de niveau, il monte, il redescend avec plus de force. Sa vitesse rend les secours impraticables dans une ville telle que l'ancienne Rome, coupée de rues tortueuses, étroites, et d'une énorme longueur. Le gémissement des femmes effrayées, la lenteur des vieillards, la faiblesse des enfants, un concours tumultueux d'hommes qui pensent à leur salut, qui s'occupent de celui des autres, qui entraînent ou qui attendent les impotents, qui se hâtent, qui s'arrêtent, embarrassent tout. Tandis qu'on regarde derrière soi, on est enveloppé par devant ou par les côtés : échappé à l'embrasement du quartier prochain, on tombe inopinément dans l'embrasement d'un quartier éloigné; incertain sur ce qu'il faut faire, sur ce qu'il faut éviter, ou l'on s'écrase dans les rues, ou l'on se couche dans les champs, ou l'on se réfugie dans les tombeaux : libres de pourvoir à leur sûreté, plusieurs se précipitent dans les flammes manquant de vivres, et désespérés de la perte de ceux qui leur étaient chers. On n'ose garantir sa propre maison: ce sont de toutes parts des gens qui menacent, si l'on essaye d'arrêter le feu; d'autres qui lancent, à la vue du peuple, des torches enflammées, et qui crient qu'ils y sont autorisés, soit en conséquence d'ordres réels, soit à dessein d'étendre le pillage.

Il serait difficile de dénombrer les maisons, les palais et les temples détruits (Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. XLI), les anciens monuments de la religion, tels que le temple consacré par Servilius Tullius, le grand autel et la Basilique dédiés par l'Arcadien Évandre à Hercule présent, la chapelle que Romulus voua à Jupiter Stateur, le palais de Numa, le temple de Vesta. Les pénates du peuple romain, les dépouilles de tant de peuples vaincus, les chefs-d'œuvre des arts de la Grèce, les exemplaires authentiques des premières productions du génie, tout périt; et au milieu de la splendeur de Rome nouvelle, les vieillards déploraient la perte irréparable d'une infinité de choses précieuses.

L'incendie dura six jours et sept nuits. Néron, spectateur du haut de la tour de Mécène, en habit de théâtre, chante l'embrasement de Troie. Il défend de fouiller les décombres : on en tire à son profit les restes de la fortune des incendiés; et, pour la réparation du désastre, il exige des contributions qui ruinent la ville et les provinces [1]. Il dit : « Faisons en sorte que tout

1. Sueton. *in Neron.*, cap. XXXVIII : « Collationibusque non receptis modo, verum et efflagitatis, provincias privatorumque census prope exhausit. » (N.)

m'appartienne[1]. » L'indiscrétion d'un souverain laisse quelquefois échapper la secrète pensée des autres : ils se taisent, mais leurs vexations parlent.

LXXXVIII.

Sénèque, enfin, révolté de tant de crimes et de sacriléges, demanda sa retraite[2].

Il avait des envieux ; il eut des calomniateurs : et quel est l'homme d'une médiocrité assez rassurante, pour jouir sans trouble de l'intimité du prince?

On intenta contre lui différentes accusations. L'accroissement d'une fortune immense, et déjà portée au delà de ce qui convient à un homme privé, l'occupait sans cesse; il captait la faveur des citoyens; peu s'en fallait qu'il ne l'emportât sur le prince par les délices de ses jardins et la magnificence de ses campagnes : il n'accordait qu'à lui seul le talent de l'éloquence; depuis que Néron avait pris du goût pour la poésie, il s'exerçait plus souvent dans ce genre de littérature; son mépris pour les amusements de l'empereur ne se contraignait pas même en public; il rabaissait la force de César à maîtriser un cheval, et se moquait de sa voix, lorsqu'il chantait. *Jusques à quand le croira-t-on l'auteur de tout ce qui se fait de bien dans l'État?* César n'est plus un enfant, César est à la fleur de l'âge; il est temps que César se débarrasse de ses maîtres : pour s'instruire, César n'a-t-il pas d'assez grands exemples dans ses ancêtres? (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. LII.)

LXXXIX.

Ces imputations n'étaient point ignorées de Sénèque[3]; il en était informé par ceux en qui il restait quelque intérêt pour la vertu. L'empereur l'éloignant de son intimité avec un dédain

1. Sueton. *in Neron.*, cap. XXXII : « Nulli denegavit officium, ut non adjiceret : Scis, quid mihi opus sit; et : Hoc agamus, ne quis quidquam habeat. » (N.)

2. Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. XLV : « Ferebatur Seneca, quo invidiam sacrilegii a semet averteret, longinqui ruris secessum oravisse; et postquam non concedebatur, ficta valetudine, quasi æger nervis, cubiculum non egressus. » (N.)

3. « Providentibus iis, quibus aliqua honesti cura. » Tacit., lib. XIV, cap. LIII. inît. (D.)

qui s'accroissait de jour en jour, il demanda une audience qui lui fut accordée, et dans laquelle il tint le discours qui suit :

« Seigneur, il y a quatorze ans qu'on m'approcha de votre personne, et que l'espoir de l'Empire me fut confié ; il y en a huit que vous régnez. Dans cet intervalle vous m'avez comblé de tant d'honneurs et de richesses, qu'il ne manque à ma félicité que d'en modérer l'excès. Les grands exemples dont je me servirai ne seront pas de mon rang, mais du vôtre. Votre aïeul, Auguste, permit à Agrippa de se retirer à Mytilène ; à Mécène, de jouir, dans la ville même, de l'oisiveté d'un asile éloigné. L'un l'avait suivi dans les camps, l'autre avait exercé sous ses ordres plusieurs fonctions pénibles : tous deux avaient été magnifiquement récompensés, mais pour des services importants. Des leçons données, pour ainsi dire, dans l'ombre, mais illustrées par l'honneur d'avoir concouru aux premiers soins de votre jeunesse, n'étaient que trop bien acquittées : et cependant, seigneur, vous avez rassemblé sur moi une faveur sans bornes, une richesse immense ; c'est à tel point, que je me dis souvent à moi-même : Né dans la province, et dans l'ordre des chevaliers, on te compte parmi les grands de la ville ! Homme nouveau, tu brilles entre les nobles, parmi les citoyens décorés d'une longue illustration ! Cette âme à qui la modicité suffisait, qu'est-elle devenue ? Celui qui plante de si beaux jardins, qui se promène dans ces maisons de campagne, qui possède tant de terres, qui jouit d'un énorme revenu, c'est Sénèque !

« Mon unique défense, c'est qu'il ne m'a pas été permis de m'opposer à votre libéralité : mais nous avons comblé la mesure ; vous, en m'accordant tout ce que le prince peut accorder à son ami ; moi, en recevant tout ce qu'un ami peut accepter de son prince. L'excès irrite l'envie : à la hauteur qui vous place au-dessus d'elle et de toutes les choses de la terre, vous lui échappez ; mais elle pèse sur moi, et j'ai besoin d'un appui. A la guerre, en voyage, si j'étais excédé de fatigue, je solliciterais du secours : c'est ainsi que j'en use dans le chemin de la vie. Je suis vieux, incapable des moindres soins, et dans l'impossibilité de porter plus loin le fardeau de mon opulence, je demande qu'on m'en soulage. Ordonnez, seigneur, à vos intendants de prendre l'administration de mes biens, et de les réunir aux vôtres. Je ne me précipite point dans l'indigence ; et dépouillé de ces choses dont

l'éclat m'éblouit, la portion de temps qui m'était ravie par le soin de ces campagnes et de ces jardins, retournera à la culture de mon esprit. Vous êtes dans la vigueur de l'âge; une assez longue expérience vous a rendu familier l'art de gouverner : souffrez que vos amis se reposent dans l'âge avancé; il vous sera même glorieux d'avoir élevé à la grandeur celui qui pouvait supporter la médiocrité. » (TACIT. *Annal.* lib. XIV, cap. LIII-LIV.)

Voici la réponse de Néron, telle à peu près qu'il la fit :

« Si je réplique sur-le-champ à ce discours prémédité, c'est une des premières obligations que je vous ai; vous m'avez appris à résoudre facilement et les difficultés prévues et les inopinées. Agrippa et Mécène obtinrent de mon ancêtre le repos après les travaux; mais Auguste était dans un âge où son autorité suppléait à la variété de leurs instructions, et il ne dépouilla ni l'un ni l'autre de ce qu'ils tenaient de sa munificence. Ils en avaient bien mérité par leurs services à la guerre, et dans les périls où il avait passé sa jeunesse; et je crois qu'en pareille circonstance, ni votre bras ni vos armes ne m'auraient manqué. Vous avez soutenu mon enfance, prêté à ma jeunesse votre raison, vos conseils et vos préceptes : c'est tout ce que ma position exigeait, et la mémoire de ces services me restera tant que je vivrai. Ces jardins, ces campagnes que vous tenez de moi, sont choses casuelles; et quel que soit le prix qu'on y mette, des hommes dont le mérite n'était pas à comparer au vôtre, auront été mieux gratifiés. Je rougirais de nommer les affranchis plus riches que vous : c'est à ma honte, si celui qui occupe la première place dans mon cœur, n'est pas le plus opulent des Romains.

« Vous avez une santé ferme : votre âge, propre à l'administration des affaires, est encore celui des jouissances; et je ne fais que commencer à régner. Vous croiriez-vous donc plus élevé par moi, que Vitellius, trois fois consul, ne l'a été par Claude? Et ma libéralité ne peut-elle accumuler sur vous ce que Volusius sut amasser par de longues épargnes[1]? S'il vous paraît que.

1. « Verum et tibi valida ætas, robusque, et fructui rerum sufficiens; et nos prima imperii spatia ingredimur : nisi forte aut te Vitellio ter consuli, aut me Claudio postponis; vel quantum Volusio longa parcimonia quæsivit, tantum in te mea liberalitas explere non potest. » TACIT. *Annal.* lib. XIV, cap. LVI. — C'est ainsi qu'il faut lire et ponctuer ce passage, assez difficile à entendre, et plus encore à traduire. La leçon de l'édition *Variorum* est un peu différente; mais je préfère celle d'Ernesti, qui au lieu de *sed quantum,* que portent les meilleures édi-

dans les sentiers glissants, je cède à la pente de la jeunesse, que ne m'arrêtez-vous? Cette vigueur d'une âme exercée, que ne la déployez-vous tout entière à mon secours? Ce ne sera point de votre modération, si vous me restituez mes dons, ni de votre repos, si vous quittez votre prince ; c'est de mon avarice, c'est de l'effroi de ma cruauté que le peuple s'entretiendra. L'éloge de votre modestie dût-il particulièrement l'occuper, serait-il séant à l'homme sage de s'illustrer en avilissant un ami ? » (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. LV-LVI.)

La dignité, l'esprit, le sentiment même, et l'air de vérité qui règnent dans ce discours, font frissonner. J'ai de la peine à croire que Néron se soit aussi franchement avoué avare et cruel, à moins qu'il ne convînt adroitement d'un vice qu'on ne lui connaissait pas, pour pallier celui qu'on lui reprochait, la cruauté.

Ensuite ce prince, disposé par caractère [1] et exercé par habitude à voiler sa haine sous de fausses caresses, approche sa joue de la joue de Sénèque, et l'embrasse.

XC.

Le discours affectueux de Néron n'en imposa point à Sénèque. Sûr de sa disgrâce, il persista à demander sa retraite, l'obtint avec peine, et changea tout à coup son genre de vie (*Id. ibid.*, cap. LVI). Il se dépouilla des prérogatives d'un pouvoir qui s'éclipsait. Ce concours de visitants politiques et curieux, qui venaient officieusement épier sa conduite, surprendre ses discours, et qui continuaient à l'obséder, parce qu'ils n'étaient pas encore assurés de sa perte, fut éloigné : sa porte fut fermée ; il ne souffrit plus ce cortége de clients qui l'environnaient au sortir de sa maison. On le voyait peu dans la ville ; sa mauvaise santé et son goût pour l'étude lui servirent de prétextes auprès du souverain, qui se félicitait, et qui peut-être lui aurait fait un crime de son absence. Sa mort suivit de près cette réforme. La disgrâce confirmée trouva le philosophe détaché de toutes ces importantes frivolités dont la privation rend aux hommes ordi-

tions, propose de lire, avec le père Brotier, *vel quantum*, ou *et quantum*, en ôtant le point après *postponis*, comme la clarté et la liaison des idées l'exigent. (N.)

1. « His adjicit complexum et oscula, factus natura, et consuetudine exercitus, velare odium fallacibus blanditiis. » Tacit., *ibid.*, cap. LVI. (N.)

naires le moment du repos et de la liberté si fâcheux, et la vie privée si ennuyeuse. La pureté de sa conscience et le souvenir de ses actions adoucissaient l'amertume des journées qu'il passait dans l'attente de la proscription.

On se proposa d'abord de s'en défaire par la voie secrète du poison (Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. XLV). Néron aurait préféré sans doute la ressource d'imputer à Sénèque même sa propre mort, de l'accuser de faiblesse, ou même de rejeter cette grande perte sur la nécessité du châtiment : mais, soit que Cléonicus, un des affranchis de Sénèque, qu'on avait corrompu, ressentît à l'aspect de son maître une horreur qu'un parricide ne devait pas éprouver au souvenir de son instituteur, soit que le philosophe eût soupçonné l'attentat, il ne fut pas exécuté.

Depuis ce moment, il ne se nourrissait plus que de fruits sauvages, et ne se désaltérait que de l'eau courante des ruisseaux[1].

Quel spectacle pour l'imagination, que le possesseur d'une richesse immense, tourmenté par la soif, par la faim, et par la terreur, pire que le besoin ; errant dans ses magnifiques jardins, et réduit à la condition indigente des animaux! Dis-nous toi-même, grand philosophe, homme véridique, quelles furent alors ta consolation et ta force? La vertu, la vertu, qui te restait, et dont le tyran ne pouvait te dépouiller; le tyran, qui t'aurait peut-être laissé la vie, s'il eût été en son pouvoir de t'ôter la vertu.

XCI.

Tandis que Néron suit le cours de ses forfaits; qu'il fait mourir sa tante (Sueton. *in Neron.*, cap. XXXIV), et s'empare de ses biens; que, pour épouser Statilia, il ordonne le meurtre de son mari; celui d'Antonie (*Id. ibid.*, cap. XXXV), fille de Claude, qui refuse de prendre dans son lit la place de Poppée; que tous ses amis ou parents subissent le même sort, entre autres le jeune Aulus Plautius, qu'il viole avant de l'envoyer au supplice; qu'on noie Rufinus Crispinus, fils d'Othon et de Poppée, pour s'être

1. « Dum persimplici victu, et agrestibus pomis, ac, si sitis admoneret, profluente aqua vitam tolerat. » Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. XLV, in fine. — « Seneca, *dit ailleurs le même historien*, quoniam senile corpus, et parco victu tenuatum, lenta effugia sanguini præbebat. » *Id.*, lib. XV, cap. LXIII. (N.)

amusé à jouer à l'empereur; Tuscus, son frère de lait, pour s'être lavé, pendant son gouvernement en Égypte, dans des bains préparés pour le souverain; de riches affranchis qui avaient travaillé, sous Claude, à son adoption; le vieux Pallas[1], qui lui faisait attendre trop longtemps sa dépouille; et que, d'après la réponse d'un astrologue (SUETON. *in Nerone*, cap. XXXVI), consulté sur l'apparition d'une comète, que ces sortes de présages ne se détournent que par des meurtres expiatoires, la proscription de ce qui reste de plus illustre dans Rome est décidée; il se forme deux conjurations : l'une de Pison, à Rome; l'autre de Vinicius, à Bénévent.

XCII.

Des sénateurs (TACIT. *Annal.* lib. XV, cap. XLVIII), des chevaliers, des hommes de toutes les conditions, des femmes même entrent à l'envi dans celle de Pison; les uns par ambition, les autres par amour du bien public, Lucain par un petit ressentiment de poëte[2].

Elle échoua par l'indiscrétion d'Épicharis et les lâches conseils de la femme d'un affranchi (*Id. ibid.*, cap. LI, LIV et LV).

A l'instant les conjurés sont saisis et confrontés (*Id. ibid.*, cap. LVI). Chose incroyable! ils meurent presque tous avec courage après s'être entr'accusés lâchement; un instant sépare deux rôles aussi opposés. S'ils méprisaient la vie, que ne mouraient-ils en silence? S'ils craignaient la mort, pourquoi mouraient-ils sans se plaindre?

Néron, pour conserver l'Empire, a fait massacrer sa mère : l'action de Lucain est plus révoltante; pour conserver sa vie, il dénonce Acilia, sa mère (*Id.*, *ibid.*). O Lucain! tu l'emporterais sur Homère, que ton ouvrage serait à jamais fermé pour moi. Je te hais, je te méprise; je ne te lirai plus.

Subrius répond à Néron, qui lui demande comment il a pu trahir son serment (*Id. ibid.*, cap. LXVII) : « Je te haïssais.

1. « Pallantem, quod immensam pecuniam longa senecta detineret. » TACIT. *Annal.* lib. XIV, cap. LXV. (D.)

2. « Lucanum propriæ caussæ accendebant, quod famam carminum ejus premebat Nero, prohibueratque ostentare, vanus assimulatione. » *Id. ibid.*, lib. XV, cap. XLIX. (N.)

Nul soldat ne te fut plus fidèle, tant que tu méritas d'être aimé; j'ai commencé à te détester lorsque tu es devenu assassin, empoisonneur, parricide, et cocher, et comédien, et incendiaire. »

Et toi, Sulpicius, pourquoi as-tu conjuré? (TACIT. *Annal.* lib. XV, cap. LXVIII.) « Pourquoi? c'est que ta mort était l'unique remède à tes vices. »

Comme on creusait la fosse de Subrius, et qu'on ne la creusait ni assez longue ni assez large, il dit ironiquement : « Ils n'en savent pas même assez pour cela[1]! »

Il dit au tribun Niger, qui lui recommande de présenter sa tête avec courage : *Puisses-tu en montrer autant à la frapper*[2]!

Il semble que la cruauté du maître avait accru celle des bourreaux. Niger, qui n'avait pu décapiter Subrius en deux coups, disait gaiement à l'empereur qu'il l'avait tué une fois et demie[3].

Rome alors était pleine d'astrologues et de diseurs de bonne aventure. Les arts mensongers sur l'avenir, qui se lient également bien avec l'athéisme et la superstition, sont également interrogés et par le bonheur qu'on attend, et par le malheur qu'on éprouve. Le rôle des fourbes qui les professent est de rendre suspects ceux qu'on veut perdre, de divulguer des secrets qu'on veut trahir sans se compromettre; de faire échouer des projets, d'en suggérer; de prévenir, de pressentir le peuple; d'inspirer, de calmer des terreurs : plus le peuple est malheureux, le tyran ombrageux et les grands inquiets, plus on craint l'avenir, plus l'on supporte impatiemment le présent, moins on a d'énergie en soi; plus on a recours aux dieux, plus les arts divinatoires sont en crédit. On est pieux et crédule dans les alarmes, on a des pressentiments; et il est quelquefois difficile de discerner le pressentiment de l'instinct de la raison, du tact des vraisemblances. Alors l'homme ferme s'exhorte et se résout; la femme et l'homme faible courent au devin. Il était dangereux de s'adresser à ces imposteurs, qui d'ailleurs vendaient

1. « Ne hoc quidem, inquit, ex disciplina. » TACIT. *Annal.* lib. XV. cap. LXVII. (D.)

2. « Utinam, ait, tu tam fortiter ferias. » TACIT., *ibid.* (D.)

3. « Sævitiam apud Neronem jactavit, sesquiplaga interfectum a se dicendo. » TACIT., *ibid.*, in fine. (N.)

leurs mensonges fort cher : il en coûta à la fille de Soranus son collier, ses présents de noce et la vie à son père (Tacit. *Annal.* lib. XVI, cap. xxx).

XCIII.

Au meurtre de Plautius Latéranus, désigné consul, succéda le meurtre le plus agréable à Néron, celui de Sénèque[1] ; non qu'il eût acquis quelque preuve qui l'impliquât manifestement dans la conjuration de Pison ; mais il fallait exécuter par le fer ce qu'on avait inutilement tenté par le poison. Jusqu'à ce moment, le seul Natalis avait déposé que, pendant la maladie de Sénèque, on l'avait dépêché auprès de lui pour se plaindre de ce que son accès était interdit à Pison et lui représenter qu'il serait mieux de cultiver leur amitié par des entrevues familières : à quoi Sénèque avait répondu que des visites réciproques et de fréquents entretiens ne convenaient ni à l'un ni à l'autre ; qu'au reste, son salut était attaché à celui de Pison.

Natalis, qui connaissait la haine secrète de l'empereur contre Sénèque[2], se promettait de se sauver en le perdant.

Granius Silvanus, tribun de cohorte, eut ordre de présenter à Sénèque cette délation (Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. lx) et de savoir de lui s'il y reconnaissait le discours de Natalis et sa réponse. Soit de hasard, soit à dessein, ce jour Sénèque avait quitté la Campanie et s'était arrêté, avec sa femme, dans une métairie, à quatre milles de Rome.

Le tribun est arrivé. Il est nuit : il a entouré la maison de soldats ; il a communiqué ses ordres au philosophe, qui prenait un repas avec sa femme Pauline.

Sénèque répondit que Natalis était venu chez lui ; qu'il s'était plaint, au nom de Pison, que sa maison lui fût fermée, et qu'il s'était excusé par sa mauvaise santé et son goût pour le repos ; du reste, qu'il n'avait aucun motif de préférer le salut

1. « Sequitur cædes Annæi Senecæ, lætissima principi, non quia conjurationis manifestum compererat, sed ut ferro grassaretur, quando venenum non processerat. » Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. lx. (N.)

2. « Adjicit Annæum Senecam, sive internuncius inter eum Pisonemque fuit, sive ut Neronis gratiam pararet, qui infensus Senecæ, omnes ad eum opprimendum artes conquirebat. » Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. lvi. (N.)

d'un homme privé à sa propre sûreté, que son caractère ne l'inclinait point à la dissimulation, et que personne ne le savait mieux que Néron, qui avait plus souvent éprouvé sa franchise que sa complaisance[1].

XCIV.

Cependant le tribunal sanguinaire du prince, les conseillers intimes de ses fureurs, Poppée et Tigellin, sont rassemblés[2] : le tribun fait son rapport. Néron demande si Sénèque se dispose à mourir. Le tribun répond[3] qu'il ne lui a remarqué aucun signe d'effroi, rien de triste sur le visage, rien d'altéré dans les paroles. Aussitôt il lui fut enjoint de retourner et d'annoncer à Sénèque sa proscription.

Pourquoi le tyran aurait-il été si satisfait et si pressé de plonger ses mains dans le sang de son instituteur et de son ministre, si celui-ci avait été le complaisant de ses vices et l'approbateur de ses forfaits? Jamais Néron n'avait ordonné des meurtres avec plus de joie : *Lætissima cædes.*

Fabius Rusticus dit que le tribun prit un autre chemin, s'arrêta chez le préfet Fénius, lui confia l'ordre de César et lui demanda s'il obéirait, et que Fénius lui conseilla de n'y pas manquer. Telle était alors la bassesse de tous. Il n'y avait pas jusqu'à ce Silvanus, conspirateur lui-même, qui ne secondât des forfaits dont il avait juré la vengeance. Cependant le tribun épargne à Sénèque l'horreur de le voir et de l'entendre, en introduisant un des centurions, qui déclare au philosophe que son dernier instant est venu.

Celui-ci, sans s'émouvoir, demande les tablettes de son testament. Sur le refus du centurion, il se tourne vers ses amis et leur dit que, « puisqu'il ne lui était pas permis de reconnaître

1. « Nec sibi promptum in adulatione ingenium; *idque nulli magis gnarum, quam Neroni, sæpius libertatem Senecæ quam servitium expertus esset.* » Apud Tacit., *Annal.*, lib. XV, cap. LXI. — Voyez, à ce sujet, ce que j'ai dit dans une longue note sur le *Traité de la Clémence*, liv. II, chap. II, t. IV, p. 436 et suiv. de l'édition de La Grange des *OEuvres* de Sénèque. (N.)

2. « Ubi hæc a tribuno relata sunt Poppæa et Tigellino coram, quod erat sævienti principi intimum consiliorum, etc. » Tacit., *ibid.* (N.)

3. « Tum tribunus, nulla pavoris signa, nihil triste in verbis ejus aut vultu deprehensum, confirmavit. » Tacit., *ibid.* (N.)

leurs bons offices, il lui restait cependant un legs, et de tous ceux qu'il avait à leur faire, le plus précieux [1], l'image de sa vie, dont ils ne conserveraient pas le souvenir sans être applaudis de leur amour pour les connaissances honnêtes et de leur constance en amitié. » En même temps, il arrête leur larmes ou par des discours simples, ou d'une manière plus énergique, et les ramène à la fermeté en leur demandant : « Et ces préceptes de la sagesse, où sont-ils? et ces méditations assidues sur les périls imminents de la vie, à quoi donc servent-elles? A qui la férocité de Néron n'est-elle pas connue? Après le meurtre de sa mère [2] et de son frère, il ne lui restait plus qu'à tremper ses mains dans le sang d'un homme qui s'était occupé à lui former le cœur et l'esprit. »

Le silence de Sénèque sur Burrhus, dans ce moment, m'inclinerait à croire que celui-ci ne mourut point d'une mort violente, ou que du moins Sénèque l'ignorait, ou ne le pensait pas. Rien n'était plus naturel, dans cette circonstance, que de s'associer

1. « Imaginem vitæ suæ relinquere, testatur : cujus si memores essent bonarum artium, famam tam constantis amicitiæ laturos. » Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. LXII. — J'aime mieux lire avec l'écrivain philosophe auquel nous devons cet ouvrage : « Cujus si memores essent; bonarum artium famam, tum constantis, amicitiæ laturos. » Cette leçon est très-bonne, et fait un très-beau sens. (N.)

2. Ce passage de Tacite prouve l'horreur que le meurtre d'Agrippine avait inspirée à Sénèque, et le justifie surtout d'en avoir été l'apologiste, comme quelques modernes le répètent tous les jours sur la foi de Dion, ou plutôt du moine Xiphilin. Certes ce n'est pas là le langage d'un homme qui approuve un parricide : c'est celui d'un philosophe vertueux, qui a le courage de reprocher publiquement cet exécrable assassinat à celui qui l'a commis, et de l'en accuser devant une assemblée de personnes graves qui en étaient aussi instruites et aussi indignées que lui. Si Sénèque eût mérité quelque reproche à cet égard, aurait-il osé s'exprimer de la sorte au moment où Rome entière avait les yeux sur lui, et rejeter sur Néron seul un crime dont il aurait été lui-même le complice, le confident ou l'apologiste? N'aurait-il pas craint avec raison la réclamation, ou du moins le murmure de ceux mêmes qui l'écoutaient; et doit-on supposer, sans aucune preuve, à un homme qui, dans tous les siècles, a été l'objet de la vénération de tous les gens de bien, une audace, une impudence et une effronterie que les plus vils scélérats n'ont jamais eue? Tacite lui-même n'aurait pas manqué de remarquer ici la contradiction choquante des discours de Sénèque et de ses actions : et son silence sur ce point, joint à la teneur de la vie entière de ce philosophe, suffirait, je ne dis pas seulement pour le disculper d'avoir eu la moindre part à la mort d'Agrippine, mais même pour faire présumer qu'il s'expliqua dès lors hautement, et sans craindre d'exciter contre lui la fureur et le ressentiment de l'empereur, sur un crime dont l'idée seule fait frémir tout homme qui conserve encore quelque étincelle de vertu. Voyez, ci-dessus, ce qu'on a dit sur le même sujet, page 107, note, et page 119, note 2. (N.)

celui avec qui l'on avait partagé les mêmes fonctions, s'il en avait reçu la même récompense.

Après ces discours et quelques autres qui semblaient s'adresser à tous, il embrasse sa femme; et, attendri[1] malgré la résistance actuelle de sa fermeté, il la prie, il la supplie de modérer son affliction, de ne la point éterniser et de permettre à des diversions honnêtes[2] et à la contemplation d'une vie consacrée à la vertu d'adoucir les regrets de la perte de son époux. Pauline proteste que la sentence de mort leur est commune et appelle la main du percusseur. Sénèque ne s'oppose point à une aussi noble résolution, autant par tendresse pour une femme uniquement chérie que par crainte des injures auxquelles elle resterait exposée. « Je vous avais indiqué, lui dit-il[3], les consolations de la vie; vous préférez une mort glorieuse, et je ne vous en envierai point l'exemple. Dans une séparation qui exige autant de force, que notre constance soit égale et votre fin plus glorieuse... » Et à l'instant, et d'un même coup, le fer leur ouvre les veines des bras. Sénèque étant avancé en âge, exténué par l'excès de la diète, et son sang s'échappant lentement, il se coupe les veines des jambes et des cuisses. Mais de peur que la vue des cruelles angoisses qui l'excédaient ne brisât l'âme de son épouse et que le spectacle du tourment de cette femme ne lui arrachât un mouvement d'impatience, il lui persuada de se retirer dans un autre appartement. Alors il appelle des secrétaires: et, inspiré par son éloquence jusqu'au dernier moment, il dicte plusieurs choses qu'on a publiées dans ses propres termes, et auxquelles je m'abstiens de toucher, dit Tacite[4].

1. « Et paululum adversus præsentem fortitudinem mollitus » m'a semblé plus juste que « adversus præsentem formidinem. » qui ferait injure à Sénèque. Voyez Tacit., lib. XV, cap. LXIII. (N.)

2. « Sed in contemplatione vitæ per virtutem actæ, desiderium mariti solatiis honestis toleraret. » Tacit., *ibid.* (N.)

3. « Vitæ, inquit, delinimenta monstraveram tibi, tu mortis decus mavis : non invidebo exemplo. Sit hujus tam fortis exitus constantia penes utrosque par, claritudinis plus in tuo fine. » Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. LXIII. (N.)

4. « Et novissimo quoque momento, suppeditante eloquentia, advocatis scriptoribus, pleraque tradidit, quæ in vulgus edita ejus verbis, invertere supersedeo. » Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. LXIII, in fine. — Ce passage est un de ceux dont on peut inférer, avec beaucoup de vraisemblance, que Tacite, ainsi que les meilleurs auteurs de l'antiquité, oubliant la postérité, et concentrant, pour ainsi dire, l'univers dans Rome ou dans Athènes, écrivaient seulement pour leurs amis, leurs con-

La mort naturelle par l'hémorrhagie des veines est rare : elle est lente : elles s'affaissent à mesure qu'elles se vident et l'effusion du sang est suspendue. Pourquoi les tyrans n'ordonnaient-ils pas la blessure au cœur ou la section des artères, dont on périt si rapidement? Pourquoi les victimes n'en faisaient-elles pas le choix? Pourquoi ne s'enfonçaient-elles pas ou ne se faisaient-elles pas enfoncer le poignard au-dessus de la clavicule gauche, comme elles l'avaient vu cent fois pratiquer

temporains, et ne prévoyaient pas surtout que leurs ouvrages, franchissant l'intervalle des temps et des lieux, feraient un jour les délices des hommes les plus instruits parmi les nations éclairées. Il est vrai que, par une de ces contradictions bizarres, et assez difficiles à expliquer, de l'esprit humain, on les voit, dans d'autres endroits, fortement animés du désir de la gloire, entendre de loin, au milieu de leurs concitoyens ingrats, la voix libre et impartiale des siècles à venir, et se consoler de l'injustice du leur par l'espérance si douce de ne pas mourir tout entiers. Mais je ne sais si cette idée de la postérité, qui, d'ailleurs, ne paraît pas avoir jamais été aussi étendue dans leur tête que dans la nôtre, n'était pas moins une opinion dont ils fussent véritablement convaincus, qu'une de ces illusions flatteuses sur lesquelles leur imagination exaltée et leur amour-propre se plaisaient quelquefois à se reposer. Il semble, en effet, que lorsqu'ils écrivaient de sang-froid, et d'après leur propre et intime persuasion, ils s'occupaient fort peu de l'avenir. On en voit la preuve dans le passage de Tacite qui fait le sujet de cette note, et surtout dans celui où, en s'excusant, pour ainsi dire, d'avoir conservé la réponse hardie de Flavius a Néron, il insiste encore sur la cause de son silence à l'égard des dernières paroles de Sénèque. « J'ai rapporté, dit-il, les propres termes de Flavius, parce que son discours n'est pas aussi public que celui de Sénèque, et que l'éloquence un peu sauvage, mais énergique et précise, de ce guerrier, ne méritait pas moins d'être connue. » « Ipsa retuli verba, quia, non ut Senecæ vulgata erant : nec minus nosci decebat militaris viri sensus incomptos, et validos. » Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. LXVII. — Ces deux passages décèlent évidemment un homme qui ne porte pas ses regards au delà du moment. Si, en composant cette partie de ses *Annales*, Tacite eût pensé à la postérité, il aurait senti l'impossibilité absolue pour des faits ou des discours purement traditionnels, d'arriver, sans se corrompre, et à travers les diverses révolutions que le temps amène, à des époques très-éloignées; et le même motif qui l'a déterminé à rapporter en faveur de ses contemporains la réponse peu connue de Flavius, l'aurait engagé plus fortement encore à consacrer de même, d'une manière durable, par intérêt pour la postérité, et par respect pour la mémoire de Sénèque, le discours de ce philosophe. Car on ne peut pas raisonnablement accuser l'historien le plus profond, le plus judicieux et le plus réfléchi de l'antiquité, de n'avoir pas prévu, d'après le cours ordinaire des choses et l'expérience journalière de l'incertitude de la tradition, que si, au moment où il écrivait, tous les Romains savaient encore par cœur les paroles que Sénèque mourant avait dictées à ses secrétaires, elles seraient nécessairement altérées de mille manières différentes, et peut-être même entièrement effacées de leur esprit, avant que cette génération fût écoulée. Au reste, c'est surtout dans les historiens qu'on peut souvent observer cet oubli de la postérité. Quelle qu'en soit la cause, le fait n'en est ni moins certain, ni moins curieux, et l'on sera, je pense, un peu surpris que personne encore ne l'ait remarqué. (N.)

aux gladiateurs? L'homme craint-il de mourir trop vite et met-il tant de prix à un instant de plus?

Le récit qui précède est traduit des *Annales* de Tacite. Interprète fidèle de cet auteur sublime et profond, nous n'aurions pu sans témérité, j'ai presque dit sans sacrilége, y ajouter ou en retrancher un seul mot. Si nous lui avons ôté quelque chose, c'est son laconisme et son énergie; et l'on imagine bien que c'est malgré nous[1].

1. C'est ici que toute la rage anti-philosophique s'est déployée. Elle a dit :

« Sénèque veut mourir théâtralement. »

Censeurs, vous ne vous écoutez pas, et le Suilius n'est qu'un enfant timide en comparaison de vous. Ne venez-vous pas de lire que Sénèque prenait un repas dans l'une de ses campagnes lorsqu'il fut interrogé; qu'on ne lui remarqua aucun signe d'effroi, rien de triste sur le visage, aucune altération dans la voix, aucun trouble dans les idées et dans le discours; qu'il répondit avec vérité, avec fermeté et sans arrogance; que, lorsqu'il reçoit son arrêt de mort, il n'appelle personne; qu'il n'est entouré que des siens, de ses amis, de quelques esclaves, et qu'on ne quitte point la vie avec moins d'apprêt? Sa dernière heure est unie, stoïcienne, religieuse, et les discours qu'il adresse à sa femme et aux autres assistants, sont pleins de sensibilité, de raison et de courage.

« Il débite de froides sentences. »

Ces sentences froides, plût à Dieu qu'on les sût, et qu'on nous les révélât! Il ne s'en trouve pas une dans l'entretien que Tacite nous a transmis. Quant à celles qu'une éloquence qui ne l'abandonna point lui inspira dans les moments qui précédèrent sa mort, que le peuple romain avait retenues, et auxquelles l'historien n'a pas osé toucher par respect pour le philosophe, elles ne nous sont point parvenues, et on ignore si elles étaient froides. Quoi! pas un mot qui ne décèle la haine, la partialité et la mauvaise foi!

« Il lègue à ses amis le tableau de sa vie. »

Eh! l'aurait-il fait, s'ils n'avaient été, et lui-même, et les personnages importants auxquels il s'adressait, convaincus de la pureté de ses mœurs? Jamais un méchant, tourmenté de remords, s'est-il, aux derniers moments, proposé pour modèle?

Censeurs, j'aurais la plus haute opinion de votre constance dans la pratique de la vertu, que je douterais encore que vous osassiez proposer le legs de Sénèque à ceux qui entoureront votre lit funéraire.

« Sa mort ne fit aucune sensation dans Rome. »

Qu'en sait-on? Quel est l'historien dont on a tiré cette anecdote? et par quelle bizarrerie la mort obscure d'un philosophe occupe-t-elle un aussi long espace dans les annales de l'Empire? Quoi! il n'arrive pas à un mauvais ministre, à quelque plat personnage de la cour d'être disgracié, de mourir, même naturellement, sans qu'on en parle : et Sénèque estimé, et peut-être trop estimé comme écrivain, au jugement de Quintilien; Sénèque, qui avait brillé au barreau et dans l'école, qui s'était élevé de la condition de philosophe et d'avocat à la préture, de la préture au consulat, à l'institution du prince, de l'institution du prince à l'administration des provinces; Sénèque, que ses ennemis accusaient, pour le perdre, de tout le bien qui se faisait dans l'État, et que les conspirateurs de Pison projetèrent, dans un moment de crise, de placer sur le trône des Césars, qu'il était digne d'occuper par

Le meurtre de Sénèque suivit de près la conspiration de Pison. Les complices de celui-ci étaient des hommes distingués dans tous les états de la république, et ils ne jettent les yeux ni sur Thraséas, ni sur Burrhus; ils ne pardonnent pas à leur chef de s'être montré quelquefois sur la scène avec l'empereur, et aucun d'eux ne reproche à Sénèque ni ses vices particuliers, ni son avarice, ni son ambition, ni sa bassesse, ni l'édit après la mort de Britannicus, ni la lettre au sénat après la mort

ses lumières et ses vertus : *insonti claritudine ad virtutum fastigium evecto,* aura été égorgé par les ordres de son élève et de son souverain, sans qu'on s'en entretînt, et d'autant plus longtemps que le murmure général devait être contraint par la terreur que Néron, Tigellin, Poppée ne pouvaient manquer d'inspirer dans un temps où l'on n'avait pas encore oublié qu'une mère avait perdu la vie pour avoir pleuré la mort de son fils, et que l'inquiétude ombrageuse du prince avait proscrit par un édit * les témoignages usuels de l'amitié entre les citoyens.

« Peut-être jugera-t-on qu'il avait mérité sa disgrâce. »

Avec ces *peut-être-là,* il n'y a plus rien de sacré, il n'y a point de criminel qu'on ne justifie, point d'innocent qu'on n'accuse. Comment peut-on se servir d'une arme aussi meurtrière contre soi-même que contre les autres? Que dirait le censeur, si l'on se livrait sur son compte à ces cruels *peut-être?* si l'on se demandait pourquoi il se déchaîne contre Sénèque, Voltaire, Raynal, et qu'on se répondît : C'est *peut-être* qu'il n'en sait pas assez pour sentir le mérite de ces hommes-là? s'il n'est pas imbécile, c'est *peut-être* qu'il est hypocrite, et qu'il décrie, par quelque secret intérêt, la vertu qu'il honore au fond de son cœur; c'est *peut-être* qu'il s'est imaginé de faire la cour à de puissants personnages qui le méprisent; c'est *peut-être* qu'il est intolérant, et qu'il ne reconnaît de grandes qualités que dans son petit troupeau; c'est *peut-être* qu'il manque de pain, et qu'il faut vivre; c'est *peut-être* qu'il vise au bénéfice?

Entre tous ces *peut-être* il n'y en a peut-être pas un de vrai; mais leur fausseté en fera d'autant mieux sentir au censeur toute leur virulence.

Parmi les innocentes victimes de la férocité de Néron, quelle est celle contre laquelle on ne pût élever de pareils doutes?

Si Sénèque le philosophe, le sage Sénèque, eût mérité sa disgrâce et son supplice, la sensation d'un événement aussi imprévu n'en aurait été que plus forte; ce n'est pas de la méchanceté qui persévère, c'est de la vertu qui se dément que la malignité publique aime à s'entretenir. Ainsi je ne crois pas que le *peut-être* du censeur fasse bien penser de son âme, et qu'en attribuant à une cause chimérique un effet contraire à l'expérience, il donne une meilleure idée de son jugement.

J'ai dit en quelque endroit qu'il n'y avait déjà que trop peu de gens de bien. *Donc,* a-t-on ajouté, *il faut être la dupe de ceux qui en usurpent le titre.* Il est, ce me semble, une conséquence plus honnête et plus chrétienne à tirer de mon principe, et la voici.

Il n'y a déjà que trop peu de gens de bien : donc on ne peut être trop circon-

* Tibère avait défendu aux citoyens de s'embrasser : « Quotidiana oscula prohibuit edicto » SUETON.

J'avais regardé cet édit comme un attentat de plus contre la liberté publique, lorsque l'historien de la chirurgie (Peyrilhe) m'apprit que ce n'était qu'une ordonnance de police très sage, pour prévenir la communication d'une maladie contagieuse. (D.)

d'Agrippine, ni son commerce avec Julie, ni ses complaisances pour la lubricité du tyran : tous le regardent comme un homme qui s'est élevé au faîte de la vertu, et dont la célébrité n'est souillée d'aucune tache.

Des écrivains sans pudeur et sans talent manqueront à des personnages qui ont honoré leur siècle et dont nous respectons la mémoire; ils feront pis; ils insulteront la nation, ils en insulteront les hommes célèbres : leurs invectives, je ne dis pas tolérées, mais autorisées, s'adresseront à ceux qui en occupent les premières places; et cependant il faudra s'imposer une modération qu'on aurait de la peine à garder dans sa propre cause! Hélas! oui.

Le nombre de ceux que le public méprise assez pour leur accorder le franc-parler, est très petit, et j'entends murmurer autour de moi que ce serait se manquer à soi-même que de se mettre à leur unisson.

XCV.

Sénèque, né peu de temps avant la mort d'Auguste, la huitième année de l'ère chrétienne, mourut la huitième année du règne de Néron, vers l'an 61 de J.-C. Ainsi, après avoir consumé un temps considérable et pris des soins infinis pour faire de son élève un grand empereur, il n'attendit son retour à la vertu que trois ou quatre ans.

Il avait eu deux femmes. La première s'appelait Helvia, et voici comment il en parle [1] : « Le soir, lorsque ma lampe est éteinte et que l'heure m'a séparé de ce censeur de mes pensées, de ce témoin de mes actions, de cet appui de ma conduite, j'y supplée par un examen scrupuleux. Je me rappelle ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. Je ne me dissimule rien, je ne me passe rien.

spect, lorsqu'il s'agit d'en diminuer le nombre. C'est ainsi, je crois, qu'on argumente quand on craint de calomnier. Je permets qu'on en plaisante tant qu'on voudra, mais j'aimerais mieux être dupe de cent hypocrites, qu'accusateur d'un seul homme de bien; j'aimerais mieux avoir sottement ménagé vingt coupables, qu'indiscrètement flétri un innocent. J'ai plus d'une fois éprouvé les inconvénients de cette morale, je les éprouverai plus de cent fois encore, mais je n'en changerai pas. (Diderot.)

1. Senec. *de Ira*. lib. III. cap. xxxvi. Conférez ici ce qu'il dit encore dans la xxvie lettre : le passage est très-beau. (N.)

Eh! pourquoi craindrais-je de me voir tel que je suis, lorsque je puis m'adresser à moi-même ce que j'aurais entendu de sa bouche? Sénèque, tu as mal dit; Sénèque, tu as mal fait : n'y retourne plus, et je te pardonne. »

La seconde, celle qui vient d'assister à la mort de Sénèque, et de mêler son sang à celui de son époux, s'appelait Pauline; elle était jeune et belle et Sénèque âgé. On ne pardonne rien aux hommes d'un certain ordre; on pèse leurs plus indifférentes actions dans une balance rigoureuse. Et cette balance, qui la tient? On le sait. Tout s'acquitte dans ce monde-ci, et la naissance, et les richesses, et les honneurs, et les talents : la possession même de la vertu n'est pas gratuite, et tant mieux.

On fit un crime au vieux philosophe d'avoir pris une jeune femme. Et qu'importe, si cette jeune femme est honnête? si le vieux philosophe en était tendrement aimé? Vous qui entr'ouvrîtes les rideaux du lit nuptial pour repaître vos yeux et vous amuser d'une scène indécente ou ridicule, jugez à présent s'il entra dans la sainte union de Sénèque et de Pauline, aucune de ces vues si déshonnêtes et si communes, qui compensent, aux yeux des parents et des époux intéressés, l'extrême disparité d'âge; mais dont la nature trompée se venge par la perte des mœurs, l'incertitude des naissances, et le trouble domestique.

XCVI.

Néron n'avait aucun motif particulier de haïr Pauline; il lui conserva la vie, par la crainte que sa mort ne rendît sa cruauté plus odieuse. Les soldats, ses affranchis, ses esclaves fermèrent ses blessures et arrêtèrent son sang. Il est incertain si elle y consentit[1] : mais comme le vulgaire est prompt à voir en tout le mauvais côté, on ne manqua pas de répandre que, tant qu'elle avait redouté l'implacable Néron, elle avait ambitionné de finir avec son époux; mais qu'aussitôt qu'elle s'était flattée d'un meilleur sort, elle avait cédé à la douceur d'exister. Elle en jouit peu d'années, gardant à Sénèque un souvenir digne d'éloge, et montrant, par la pâleur de son visage et la mai-

1. « Incertum an ignaræ... » Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. LXIV. (D.)

greur de ses membres, combien le principe de la vie s'était affaibli en elle.

XCVII.

Cependant Sénèque, dont la mort était retardée par la lenteur de l'effusion, pria Statius Annæus, qui lui était connu depuis longtemps pour un habile médecin et pour un ami sûr, de lui administrer le poison que les Athéniens préparaient à ceux que les lois condamnaient publiquement à la mort. On le lui présenta : il le but, mais sans effet ; ses membres étaient froids, et son corps fermé à l'activité du venin. Enfin, il entre dans un bain chaud ; il prend un peu d'eau qu'il répand sur ses esclaves les plus proches de lui, ajoutant : *A Jupiter libérateur*. Au sortir de ce bain, dont la vapeur l'avait suffoqué, il est porté sur un bûcher[1] sans appareil, ainsi qu'il l'avait recommandé dans un testament où il avait pourvu à ses funérailles, et qu'il avait écrit dans les jours de sa grande puissance et de son extrême richesse.

Il n'est pas difficile de discerner le motif de l'historien lorsqu'il insiste sur la modestie des dispositions dernières d'un homme aussi riche que Sénèque. Ces marbres qui ne couvrent que de la poussière, attestent la vénération des peuples, le respect des parents, la reconnaissance des amis, ou ne sont que des monuments durables de la vanité des vivants et des morts.

XCVIII.

La richesse de Sénèque, prodigieuse pour un simple particulier, était exorbitante pour un philosophe ; elle se montait environ à quarante millions de notre monnaie[2] : il n'alla point à elle, il la reçut quand elle vint à lui.

La succession que son père lui laissa était considérable.

1. « Sine ullo funeris solemni crematur. Ita codicillis præscripserat, quum etiam tum prædives et præpotens, supremis suis consuleret. » Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. LXIV, in fine. (N.)

2. Voyez Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. LII, LIII, et lib. XIII, cap. XLII. Joignez à ces passages ce que Sénèque dit lui-même dans son traité *de la Vie heureuse*, pour justifier ses richesses, et forcer au silence ses infâmes calomniateurs. Il paraît n'avoir écrit ce petit traité, que pour faire à cet égard son apologie, et réfuter toutes les accusations intentées dès lors contre lui. *De Vita beata*, cap. XVII, XVIII, et seq. (N.)

Dans la *Consolation* qu'il écrivit, de la Corse, à Helvia, sa mère, il lui dit [1] : « Ayant des parents, vous avez avantagé vos fils déjà riches, jamais vous n'usâtes de notre crédit; il ne vous est revenu de nos honneurs que de la joie à recueillir, et des dépenses à faire. Lorsque la mort de notre père vous rendit la dépositaire de notre fortune, vous en prîtes les mêmes soins que de la vôtre, et vous ne négligeâtes aucun moyen de l'augmenter. » Elle s'était encore accrue par des placements avantageux; les largesses de son élève y mirent le comble. On l'a déjà entendu sur les inconvénients de ces dons : « Seigneur, a-t-il dit à Néron, je vous rends grâces de vos bontés; mais je ne saurais vous dissimuler les propos affligeants qu'elles vont exciter. On dira : le voilà donc ce stoïcien si frugal, ce modeste philosophe, à qui peu de chose suffit. Voyez et ses jardins et ses terres, et ses campagnes à Nomentanum, à Albina, à Baïes, et les énormes capitaux qu'il a placés, et ses tables [2] de cèdre à pieds d'ivoire; il n'en a guère moins de cinquante [3], et la plus simple payerait une grosse métairie : qu'on m'assure la centième partie de son revenu, et demain je laisse croître ma barbe, et j'endosse la robe de Zénon. Seigneur, reprenez vos bienfaits, ces bruits cesseront, et je serai mieux connu. »

XCIX.

Dion [4] accuse Sénèque d'avoir prêté à usure; il attribue la guerre britannique à la dureté avec laquelle il exigea, dit-il, des Bretons [5] le remboursement de ses capitaux en entier, sans être divisés en plusieurs payements.

1. « Tu filia familias, locupletibus filiis ultro contulisti; tu patrimonia nostra sic administrasti, etc. » Senec. *Consolat. ad Helv.*, cap. xiv.

2. « Harum mensarum multitudinem ne mireris, » dit le savant éditeur de Dion Cassius, « recogita, in majoribus conviviis, singulos hospites propriam habuisse mensam. » Reimar., *Not. in Dion.*, lib. LXI, cap. x, § lxxii. — Joignez à ce passage ce que Sénèque dit de ces tables, *de Benef.* lib. VII, cap. ix, et *de Tranquillit. Anim.*, cap. i. (N.)

3. Une partie de ces accusations se trouve dans Dion, *in Nerone*, lib. LXI, cap. x. *Confer quæ Suilius*, apud Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. xlii, et lib. XIV, cap. lii. (N.)

4. Dion est ici l'écho de Suilius, dont il répète les calomnies. Apud Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. xlii. (D.)

5. Voyez Dion, *Hist. Rom.* lib. LXII, cap. ii. (N.)

Qui est ce Dion? ce Dion que Crevier appelle *le calomniateur éternel de tous les Romains vertueux*[1]; qui a osé, sans s'appuyer d'aucune autorité, accuser Cicéron d'un commerce incestueux avec sa fille Tullia, et qui s'est déchaîné contre Cassius, Brutus, les hommes les plus renommés par leurs vertus, sans qu'on puisse trouver à cette étrange fureur d'autres raisons, dit Juste-Lipse[2], qu'une incurable perversité de jugement et de mœurs? Ce Dion était de Nicée en Bithynie : il s'occupa toute sa vie à décrier le mérite qui l'offusquait; il s'attacha particulièrement à Sénèque, distinction flatteuse. Ses mensonges maladroits, à force d'être exagérés, manquèrent leur effet, même sur la crédulité. Il fut gouverneur de province, et deux fois consul; récompense du vil métier d'intrigant, de courtisan et de flatteur qu'il exerça sous trois règnes.

Et voilà le témoignage qu'on allègue contre Sénèque, l'homme qu'on oppose à Tacite, qui le précéda de plus d'un siècle[3], au censeur des hommes le plus sévère, qui fut le contemporain et l'admirateur de notre philosophe !

C.

Mais ce n'est pas à Dion que nous avons à répondre, c'est au crédule abréviateur de Dion, à Xiphilin, espèce de fou,

1. *Histoire des Empereurs,* liv. X. Voyez la note suivante.

2. Juste Lipse, étonné de l'étrange acharnement de Dion à calomnier Sénèque, se fait à lui-même cette question : « Quibus odii caussis, aut quo mendacii pretio? *Credo judicii quædam morumque perversitas fuit* quæ eumdem illum in Ciceronem exacuit, quæ in Cassium, Brutum, *omnesque bonos.* Caveat ab his, moneo, juventus, etc. » *Excerpt. ex not. Lips. ad* TACIT. *Annal.* lib. XIII, cap. XLII. (N.)

3. Dion Cassius naquit à Nicée en Bithynie, environ l'année 155 de Jésus-Christ. Il fut fait sénateur vers l'an 180; préteur sous l'empereur Pertinax, en 193; consul de Rome par la faveur d'Alexandre Sevère, vers l'an 223; et en 229 il avait divisé son histoire en quatre-vingts livres. Il ne nous en reste que vingt-cinq entiers, depuis le trente-sixième jusqu'au soixantième, avec plusieurs fragments des livres précédents et suivants. Les fragments sont tirés partie des extraits de Jean Xiphilin, neveu du patriarche de Constantinople, faits au commencement du XIIe siècle; des collections faites par l'ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénète, qui a régné au commencement du Xe siècle; de l'histoire de Zonare et du dictionnaire de Suidas, etc.; partie des fragments amassés par Jean de Constantinople, publiés par Fulvius Ursinus, à Anvers, en 1582, avec les trois derniers livres de Dion, qui furent aussi imprimés en 1724, à Rome, par Carminius Falco. (N.)

homme méchant, esprit bizarre : car ce sont deux observations très-judicieuses; l'une, de La Mothe-le-Vayer[1], « qu'il est incroyable que Dion, après avoir loué si hautement la sagesse de Sénèque dans son cinquante-neuvième livre, se soit contredit si grossièrement, en le diffamant, comme il fait, selon le texte de Xiphilin ; l'autre, de Juste Lipse[2], « qu'il faut qu'un tel faiseur d'épitome ait pris les accusations de Suilius, ou de quelque autre aussi méchant, pour les vrais sentiments de Dion. »

On lit dans Dion[3] : « Lucius Annæus Sénèque surpassa en sagesse tous les Romains de son temps, et beaucoup d'autres personnages renommés. Ce ne fut ni par quelque faute qu'il eût commise, ou dont il fût soupçonné, qu'il courut le danger de la proscription. »

Quoi qu'il en soit, les détracteurs de Sénèque ont-ils recherché les moyens par lesquels sa fortune s'était accumulée? Nullement. Se sont-ils informés de l'usage qu'il en a fait ? Dit-on que son coffre-fort ait été fermé à ses parents, à ses amis indigents? On mentirait. Lui reproche-t-on quelques-uns de ces vices qui naissent de la sordide ou folle opulence, l'avarice ou la dissipation, la dureté, le déréglement des mœurs, l'insolence, l'amour désordonné du faste, le goût des plaisirs sensuels, cette magnificence extérieure qui humilie les grands, qui confond les différents états de la société, qui élève le millionnaire au niveau des hommes décorés des premières places, et qui insulte à la misère publique? On mentirait encore. Mettra-t-on sur la même ligne un Sénèque, l'instituteur du prince, son ami, l'âme de ses conseils, avec un Pallas, un Narcisse, un Tigellin, les ministres de sa débauche et de ses cruautés ? On ne peut, sans conséquence, ni s'approcher ni s'éloigner du tyran toujours ombrageux. S'il est fâcheux d'accepter ses dons, il n'est

1. Voyez son traité *de la Vertu des Païens,* part. II, pag. 250, tom. V, édit. Paris, 1684, et la note 3, ci-dessous. — C'est à La Mothe-le-Vayer que Diderot a emprunté le passage de la page 66 ci-dessus qu'il avertit n'être point de Montaigne.

2. « Ne ipsum quidem Dionem sic scripsisse putat ex sua affirmatione, sed alicujus forte Suillii, quæ bonus Xiphilinus ut asserta habuerit. *Lips. Manuduct. ad Philos. Stoic.,* lib. I, Dissert. XVIII, opp. tom. IV, pag. 456, A. (N.)

3. « L. vero Annæus Seneca, omnes sui temporis Romanos, multosque alios *sapientia superans, pene interiit, neque ullo suo peccato, neque opinione peccati.* » DION, *in Caligul.,* lib. LIX, cap. XIX. (N.)

pas moins dangereux de les rejeter[1]. Je voudrais bien qu'on nous apprît ce que les censeurs de Sénèque auraient fait à sa place. J'oserais assurer que le mépris du philosophe pour sa propre richesse était plus vrai que celui d'un Suilius, d'un Dion, d'un Xiphilin, et de tous leurs échos, tant anciens que modernes.

CI.

« Sénèque, prédicateur de la pauvreté, jouissait de quarante millions : on le sait, vous en convenez, et l'on ignore les bonnes actions qu'il a faites, les malheureux qu'il a soulagés. »

Si l'exécrable Suilius mit le comble à son infamie par les imputations qu'il hasarda contre Sénèque; si Dion Cassius se déshonora de son temps et chez la postérité en appuyant les calomnies d'un Suilius; si le moine Xiphilin ne fut pas soupçonné, sans motif et sans blâme, d'infidélité dans son épitome de Dion Cassius, je demande ce qu'il faudrait penser d'un moderne qui se tourmenterait, après deux mille ans écoulés, pour trouver à Sénèque des torts que le plus méchant de ses contemporains, un audacieux scélérat qui avait eu le bonheur d'échapper au dernier supplice, n'aurait pas eu l'impudence de lui reprocher?

1. C'est à peu près ce que Sénèque dit dans son *Traité des Bienfaits*. « Il ne m'est pas toujours possible de refuser : quelquefois je suis forcé de recevoir un bienfait contre mon gré. Un tyran cruel, et prompt à s'irriter, regarderait mon refus comme une insulte. Je mets dans la même classe les brigands, les pirates, et un roi qui a les sentiments d'un pirate et d'un brigand. » *De Benef.* lib. II, cap. XVIII. — Ce passage est tellement applicable à Néron, et il explique si naturellement les vrais motifs de la conduite de Sénèque relativement aux bienfaits qu'il consentit à recevoir de ce prince sanguinaire, qu'on ne peut guère douter qu'il ne l'ait écrit à dessein de le faire servir un jour à sa justification. Voyez encore ce qu'il dit au sujet de Socrate, qui refusa de venir à la cour d'Archelaüs, parce qu'il ne voulait pas, disait-il, aller chez un homme dont il recevrait des bienfaits sans pouvoir les lui rendre. *De Benef.* lib. V, cap. II. — Il paraît, par un passage de Tacite, que les bienfaits de Néron pesaient beaucoup à Sénèque; on voit clairement par tout ce qu'il lui dit, qu'il en était embarrassé. Il tâche même de lui faire entendre assez adroitement, mais sans le blesser, qu'il ne les a reçus que parce qu'il ne pouvait pas décemment les refuser : « Ego quid aliud munificentiæ tuæ adhibere potui, quam studia, ut sic dixerim, in umbra educata?... At tu gratiam immensam, innumeram pecuniam circumdedisti; adeo ut plerumque intra me ipse volvam... Ubi est animus ille modicis contentus? Tales hortos instruit, et per hæc suburbana incedit, et tantis agrorum spatiis, tam lato fenore exuberat? *Una defensio occurrit, quod muneribus tuis obniti non debui.* SENEQ. *apud* TACIT. *Annal.* lib. XIV, cap. LIII. (N.)

On n'en est pas aux premières notions de la justice, si l'on ignore que des conjectures suffisent pour absoudre, et qu'il faut des faits positifs pour inculper. Censeurs, quelle différence entre votre rôle et le mien! Je cherche un innocent, et vous, semblables à d'atroces criminalistes qui s'éloignent du tribunal, chagrins de n'avoir pas un accusé à envoyer au gibet, vous vous fatiguez à chercher un coupable, et vous souffrez de ne l'avoir pas trouvé.

Suilius fit un crime à Sénèque de l'immensité de sa fortune ; un disciple moderne de Suilius ne balance pas d'en flétrir l'emploi. Qu'en peut-on conclure? Que, si ce moderne avait possédé la richesse du philosophe, personne n'aurait ignoré l'excellent usage qu'il en aurait fait sans doute, et que peut-être il aurait oublié que les largesses de la main droite doivent être secrètes pour la main gauche.

C'est une étrange logique que de ranger au nombre des vicieux les hommes rares qui ont envié à l'admiration de leurs concitoyens les grandes actions qu'ils ont faites. Quant à moi, ce sont mes héros. J'aime à me persuader qu'une multitude de bonnes œuvres sont cachées sous la tombe, et j'accorderai sans répugnance à nos aristarques des motifs personnels pour être d'un avis contraire. L'homme vertueux et le méchant peuvent également chercher les ténèbres.

« On a le droit d'être sévère sur les mœurs de celui qui donne des leçons de sagesse. »

Mais ce droit-là, qui est-ce qui l'a? encore si c'était un Thraséas chez les anciens, un Montausier chez les modernes, qui jugeassent le philosophe, à la rigueur on prendrait patience.

Mais joignons-nous pour un moment aux ennemis du philosophe opulent, et interrogeons-le sur l'usage de sa richesse... Sénèque, que fais-tu de tant d'argent? — « Ce que j'en fais, on le sait. Je préviens l'un, je m'acquitte avec un autre; je secours celui-ci, j'ai pitié de celui-là; je pourvois au besoin d'un troisième. Quelquefois je force à recevoir ; je ne place jamais mieux mon argent que quand je le donne. »

Voilà le témoignage que Sénèque était forcé par ses détracteurs de se rendre à lui-même, et cela à la face de Rome, où personne ne le contredit, pas même Suilius.

Ce qui me confond, c'est qu'au milieu de ces déclamations violentes contre Sénèque, qui accepta les bienfaits de Néron malgré lui, je ne trouve pas un mot contre les hommes de la république les plus distingués par leur naissance et leurs dignités, qui les sollicitèrent. D'où naît cette partialité? Je le sais: c'est qu'ils n'étaient que des grands, et que Sénèque était un sage.

Quoi donc! ce titre impose-t-il une force, une élévation d'âme, dont toutes les autres conditions sont dispensées? Ce qu'on interdit au philosophe, le noble le fera sans s'avilir! Si telle est l'opinion des grands et du peuple, on ne saurait penser ni plus dignement de la philosophie, ni plus bassement de toutes les autres sortes d'illustration.

CII.

J'insiste. Quelle si grande importance cette énorme fortune, qui n'excédait toutefois ni le rang d'un ministre, ni la fatigue de ses fonctions, ni le mérite de ses services, ni celle de plusieurs affranchis; cette richesse si reprochée, peut-être plus encore enviée, pouvait-elle avoir aux yeux d'un homme né de parents sages et modestes, innocent et frugal comme eux, dont la vertu ne souffrit pas la moindre atteinte de l'air empesté de la cour la plus dissolue, et qui osait adresser des vérités dures à un prince dont le sourcil froncé et l'œil serein n'étaient que deux arrêts de mort différents?

Eh bien! l'opulence de Sénèque était donc bien connue, et les bonnes actions qu'il a faites, et les malheureux qu'il a secourus, bien ignorés? Oui, de ceux qui parlent de ses ouvrages sans les avoir lus, et qui jugent de sa vie sans en être instruits; de ceux qui exigeront peut-être plus de croyance pour leurs propos que pour les discours publics qu'il s'adresse à lui-même, qu'il adresse à sa mère, à sa femme, à ses frères, à ses connaissances, à tous ses concitoyens, à son souverain, sur l'usage de sa richesse.

Un auteur qui ne ménage pas Sénèque, dit de son opulence: « Une partie était employée en magnifiques jardins, maisons de plaisance, terres, possessions loin et près de Rome; davantage, un palais à la ville, plein de toutes sortes de meubles précieux,

Mais pour tout cela, Sénèque ne s'enorgueillit aucunement; ains redoutait la fortune et se souvenait de son ancienne condition. »

« Sénèque a très-habilement disserté sur les bienfaits : s'il s'était signalé par sa bienfaisance, comment, dans les places qu'il occupait, ne l'aurait-on pas su? »

Voilà le raisonnement des censeurs; voici le mien, que je crois un peu plus solide. Au milieu des envieux de sa richesse, des détracteurs de sa vie, d'hommes jaloux de ses talents et de ses dignités; coupable d'inhumanité, de dureté, d'avarice, comment, dans les places qu'il occupait, ces vices ne lui auraient-ils pas été reprochés par Tacite, par quelques-uns de ses contemporains véridiques?

Il y a des vertus dont on ne loue pas les particuliers; ce sont celles qui, communes à la pluralité des citoyens, forment les mœurs nationales; qualités du siècle, et non de l'homme. Telle était la fidélité à son serment, avant et même après les guerres puniques. S'il faut admirer Régulus, c'est lorsqu'il s'oppose à l'échange des captifs, et non lorsqu'il retourne à Carthage, où le tonneau hérissé de pointes l'attendait. Telle était encore la bienfaisance chez les anciens Romains, dont l'esprit s'était conservé dans la famille des Sénèque. Mais les censeurs ne sont pas gens à se contenter de présomptions lorsqu'il s'agit de croire le bien. Puisqu'il leur faut absolument des garants de la munificence de Sénèque, je vais leur en citer un : c'est le plus véhément des poëtes satiriques, c'est Juvénal, qui vivait à Rome au commencement du règne de Néron, sous le ministère de Sénèque, et qui disait, plus de trente ans après la mort du philosophe, à l'avare et crapuleux Virron : « On ne vous demande pas de ces présents tels qu'un Sénèque en envoyait à de simples connaissances, à des amis malaisés; on n'exige de vous ni les largesses de Cotta, ni celles du bon Pison. Nous ne sommes plus au temps où les titres et les faisceaux illustraient moins que la libéralité : je n'ai garde de vous proposer ces modèles. »

> Nemo petit, modicis quæ mittebantur amicis
> A Seneca; quæ Piso bonus, quæ Cotta solebat
> Largiri : namque et titulis, et fascibus olim
> Major habebatur donandi gloria...
>
> JUVÉNAL, *Parasiti,* Sat. v, vers 109 et seq.

Censeurs, êtes-vous satisfaits? C'est ainsi que Juvénal écrivait de cet homme, dont la richesse fut bien connue et la bienfaisance ignorée.

Ces vers ne sont pas les seuls où le poëte fasse l'éloge de Sénèque; ailleurs, il s'écrie : « Qui est-ce qui balancera de préférer le philosophe expirant dans un bain, à l'empereur qui lui fait couper les veines?... »

« En résignant ses biens, Sénèque insinue à Néron qu'il serait de sa gloire de les lui conserver. »

J'ai lu et relu le discours du philosophe à César, et je confesse mon peu de sagacité; je n'y ai rien remarqué, mais rien de cet artifice. On aurait bien dû nous éclairer sur ce point et ne pas s'en tenir à une assertion.

« Malgré le *Traité des Bienfaits*, ouvrage délicat et senti, on ne voit pas que Sénèque en soit devenu plus libéral. »

Si l'on ne voit pas que Sénèque en soit devenu plus libéral, c'est la faute des censeurs et non celle du philosophe, à qui ses concitoyens demandent et qui leur rend compte de l'emploi de son opulence.

Mais si le silence d'un peuple pendant la vie de l'homme, et celui des historiens après sa mort, nous autorisaient à le blâmer, nous blâmerions souvent les hommes les plus vertueux. Combien d'illustres personnages dont la bravoure n'a pas été préconisée? donc ils étaient des lâches; l'humanité? donc ils étaient des âmes impitoyables; la sensibilité? donc ils avaient des cœurs de bronze; la générosité? donc ils furent avares; la force d'âme? donc ils furent pusillanimes.

Les regards du peuple et les récits de l'histoire ne s'arrêtent que sur les fonctions principales; c'est le général que l'on considère dans César, le républicain dans Caton d'Utique, l'austérité des mœurs dans Caton le Censeur. Quant aux vertus domestiques, elles font l'entretien secret des parents, des amis, des commensaux, des autres familiers de la maison qui en jouissent. On ne sait si la libéralité fut une des vertus de Burrhus et de Thraséas, et il est à présumer que Sénèque n'eût point écrit sa propre satire dans un ouvrage délicat et senti, s'il eût manqué de bienfaisance et de sensibilité.

S'il m'était permis de citer mes contemporains sans les offenser peut-être par une association de noms incompatibles, je

demanderais aux critiques s'ils connaissent, de l'un de ces personnages, d'autre qualité que son éloquence et son mépris pour les grandes places, lorsqu'il s'est bien assuré de l'impossibilité de servir utilement la patrie ; de son collègue, que l'universalité de ses lumières et la sagesse de ses vues sur l'administration de la chose publique, l'amour le plus inébranlable de la félicité nationale, avec une force peu commune et constamment dirigée contre les obstacles qui s'y opposaient ; du dernier de ses successeurs, que son désintéressement, l'ambition de la vraie gloire, et le sacrifice de son repos à des fonctions pénibles, à des haines et à des calomnies qui vont se multipliant chaque jour? Voilà sans doute les qualités dont on parle aujourd'hui et dont l'avenir s'entretiendra; mais n'ont-ils donc que celles-là[1]?

L'homme de génie est connu de la postérité, l'homme en est ignoré. Que sait-on d'Homère, d'Archimède, de Démosthène, d'Euripide, de Sophocle? Que sait-on de Descartes? Qu'il fut un géomètre, un grand penseur persécuté par des fanatiques. De Newton? Qu'il fit trois découvertes, dont une seule l'aurait immortalisé. La vie de son célèbre antagoniste n'est guère moins obscure.

Les personnages de quelque importance à la cour, au sénat, à l'armée, sous les règnes de Claude et de Néron, ont tous été bien connus; Sénèque seul en aura imposé à ses contemporains, et c'était aux censeurs de notre temps qu'il était réservé de lui arracher le masque! Ils en savent là-dessus plus que Tacite, qu'ils accuseront de partialité, au hasard de calomnier deux grands hommes à la fois : cependant que devient la certitude de l'histoire, si l'on peut contester le témoignage de Tacite?

Nous devons à Plutarque et à quelques autres biographes anciens, et nos neveux devront à Moréri, à Bayle, à Chaufepié, à Marchand, à Fontenelle, à D'Alembert, à Condorcet, à notre Académie française, la connaissance utile des vertus sociales ou des défauts domestiques qui rendirent agréables ou fâcheux le commerce des hommes célèbres dont ils admireront les ouvrages[2].

1. Ces allusions ont pour objet Malesherbes, Turgot et Necker.

2. M. D'Alembert et M. de Condorcet sont deux grands peintres, qui ont chacun leur manière. M. D'Alembert est délicat, ingénieux, plaisant, ironique et hardi.

La manie d'imputer des vices sur le silence des contemporains ne peut naître, selon moi, que d'une perversité originelle de caractère, ou d'une jalousie inhérente à l'état que l'on professe.

CIII.

Las du spectacle de la débauche et du crime, Sénèque veut s'éloigner : Néron le retient; et voici ce que Sénèque lui fait entendre, s'il ne le lui dit pas expressément : « Je sais que ma présence et mes reproches vous importunent; mais c'est votre faute, et non la mienne. N'attendez de moi que la vérité : je vous respecte, mais je la respecte plus que vous [1]; et je me consolerais plus facilement de vous avoir déplu que de l'avoir offensée. » Certes, ce n'est pas là le discours d'un homme attaché à la faveur, aux honneurs, aux richesses, à la vie. J'en atteste les gens de cour.

Dans la conduite, les discours et les écrits de Sénèque, on voit un homme, un philosophe qui, affermi sur le témoignage de sa conscience, marche, avec une fierté dédaigneuse, au milieu des bruits calomnieux de quelques citoyens qui attaquent sa vertu et ses talents, par une basse jalousie qui souffre de la richesse qu'il possède, des honneurs dont il est décoré, et de la considération générale dont il jouit : et en quel temps cela ne s'est-il pas fait?

Qu'on rapproche le discours précédent de celui qu'il tient

M. de Condorcet se fait distinguer par la force et l'art dont il présente les vertus et les défauts; il rassemble les uns et les autres dans ses portraits; mais les vertus sont exposées à la grande lumière, et les défauts sont cachés dans la demi-teinte. L'amour du vrai, du bon et du beau leur est commun; et l'on ne voit pas seulement dans leurs écrits que ce sont d'habiles gens, mais que ce sont encore d'honnêtes gens. (Diderot.)

1. « Nec sibi promptum in adulationes ingenium. Idque nulli magis gnarum, quam Neroni, qui sæpius libertatem Senecæ, quam servitium expertus esset. » Senec. *apud* Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. LXI. — Joignez à ce passage ce qu'il dit à Néron dans le second livre *de la Clémence*, chap. II. — Après avoir fait à ce prince, jeune encore, un tableau touchant de la prospérité de son règne, s'il continue à donner à ses sujets l'exemple des bonnes mœurs, il ajoute : « Souffrez que je m'arrête un moment sur ce tableau, non pour flatter vos oreilles; ce n'est pas ma coutume; j'aimerais mieux les offenser par la vérité, que de leur plaire par l'adulation. » Voyez ce que j'ai dit sur ce passage, dans une note où je réfute au long, et par des faits précis, tout ce que les détracteurs de Sénèque ont débité contre lui, *OEuvres* de Sénèque, t. IV, p. 436, 437 et suiv. (N.)

au tribun Silvanus quelques instants avant que de mourir, et l'on admirera, dans une fermeté aussi soutenue, l'homme dont Pline le Naturaliste a dit[1] qu'il avait bien connu le néant et la futilité des grandeurs humaines, le sage à qui elles n'en avaient point imposé; le philosophe qui avait passé les jours et les nuits à converser avec lui-même, et à se convaincre de la vanité de ces richesses, dont on aime à se persuader que la possession l'avait enivré.

Pour rentrer dans le palais de Néron, plus puissant que jamais, il ne lui en aurait coûté qu'un mot flatteur; mais il mourra plutôt que de le dire.

« Tous ces beaux axiomes de morale que Sénèque a dictés, ajoutent quelques-uns de ses détracteurs, c'est une sottise de croire qu'il les ait pratiqués. C'était un homme comme nous; peut-être un peu moins subjugué par les opinions vulgaires. »

C'est-à-dire, cet héroïsme philosophique est au-dessus de moi; donc il est au-dessus d'un autre : donc il n'y a point de pareils héros. Voilà une singulière logique.

CIV.

Je sais qu'il ne faut pas conclure la pureté des mœurs de la sagesse des discours, et qu'il peut arriver qu'un pervers écrive et parle aussi disertement de la vertu qu'un homme vertueux : mais ce pervers n'est pas un Sénèque, n'a pas consumé sa vie à méditer les devoirs du sage, et a donner des leçons de stoïcisme à ses amis, à sa mère, à ses tantes, à ses frères, à presque tous les ordres de citoyens, et ne s'est pas laissé couper les veines plutôt que de se démentir. La vie publique de Sénèque n'était ignorée de personne : et comment aurait-il fait pour dérober à ses entours la connaissance de sa vie privée? Vicieux, de quel front aurait-il prêché la vertu à son élève? La moindre contradiction entre ses mœurs et ses préceptes ne l'aurait-elle pas exposé à la risée des courtisans? Il faut avouer ou que Sénèque a été un des hommes les plus vertueux, ou de tous les prédicateurs le plus impudent. Un vicieux qui poursuit

1. « Novissime Annæo Seneca, principe tum eruditionis, ac potentiæ, quæ postremo nimia ruit super ipsum, minime utique miratore inanium. » Plin. *Nat. Hist.* lib. XIV, cap. iv. (N.)

le vice avec la constance et l'âcreté de Sénèque! Un philosophe qui passe ses journées à écrire, et qui n'écrit pas une ligne qui ne soit une satire sanglante de lui-même! Un méchant dont la fonction habituelle est de faire des gens de bien! Cela se conçoit-il? Cette hypocrisie est le rôle exclusif, le privilége d'un certain état; mais Sénèque n'était point augure; ce qu'on a dit d'Épicure, on peut le dire de lui : que celui qu'il ne corrigeait pas, était un déterminé scélérat à renvoyer aux tribunaux des enfers.

CV.

Jeune seigneur, toi qui ne pris aucun des vices de la cour, où ton rang et ta naissance t'appelaient; toi qui es fait pour croire aux vertus, parce que ton âme en est remplie; tu ne permettras pas que ce frontispice où l'on a vu le masque séduisant de la vertu sur le visage du vice, reparaisse à la tête de l'ouvrage ingénieux et profond de ton aïeul : tu briseras ce buste injurieux au-dessous duquel on lit *Sénèque*; et tu ne souffriras pas qu'il insulte à jamais au plus digne des mortels [1].

J'avoue qu'il était difficile que le grand détracteur des vertus humaines fît un meilleur choix. Si Sénèque fut un hypocrite, le sage n'est qu'une chimère.

Mais la vertu est donc une chose bien affligeante, une chose bien précieuse, même aux yeux des méchants, à en juger par leur acharnement à nous en dépouiller? Encore leur pardonnerait-on leur indigence, s'ils s'enrichissaient en travaillant à nous appauvrir, si la malignité était le seul vice dont ils fussent souillés. Mais quels furent, et quels seront dans tous les temps les calomniateurs de Sénèque? Des courtisans perfides, des adulateurs par état, la race la plus abjecte; des Tibère, des Caligula, les oppresseurs des hommes dont ils devaient être les

1. Il y a très-longtemps qu'on ne voit plus ce frontispice affligeant à la tête des *Maximes du duc de La Rochefoucauld*; on ne le trouve même dans aucune des éditions qui ont suivi la troisième ou la quatrième, comme je m'en suis assuré en consultant presque toutes celles qui ont été publiées depuis cette époque jusqu'à la dernière, imprimée cette année (1796), au Louvre, avec autant d'exactitude que d'élégance. Ainsi, l'auteur des *Maximes* a réparé lui-même l'injure qu'il avait faite à Sénèque; et cette espèce de rétractation publique, la seule qui convienne quand l'offense l'a été, fait également l'apologie de l'un, l'éloge et la candeur de l'autre. (N.)

pères, avec le nombreux cortége des menteurs subalternes qui servent leurs haines, et qui encensent leurs folies [1].

Il y aura dans tous les temps des scélérats mercenaires, à qui il ne manquera que le talent et la circonstance pour être des Anyte et des Tigellin. Que l'hypocrisie ou la perversité de l'homme en place leur fasse signe, ils accourront, ils diront : « Seigneur, parle ; quel est l'homme de bien qu'il te faut immoler? nous voilà prêts. » Ils se sont dit : Que nous importe le déshonneur, pourvu qu'on nous protége, et qu'on nous gratifie ?

CVI.

Après la découverte de la conjuration de Pison, Néron est un tigre devenu fou. Si le tyran ne meurt pas sous le coup, sa puissance et sa férocité s'en accroissent avec son effroi. Des enfants des conjurés, les uns sont chassés de Rome, exterminés par la faim ou par le poison ; d'autres massacrés dans un repas avec leurs instituteurs et leurs esclaves (Sueton. *in Neron.*, cap. xxxvi).

Quelle suite d'assassinats [2] ! Salvidiénus a loué à des étran-

1. « Je puis dire avec vérité, dit La Mothe-le-Vayer, n'avoir jamais ouï mal parler de Sénèque qu'à ceux qui étaient bien avant dans le vice, comme, au contraire, je n'ai guère vu d'hommes vertueux qui n'aimassent Sénèque très-ardemment, et comment se pourrait-il faire que celui dont on ne saurait lire les écrits sans être touché d'une secrète passion pour la vertu, eût été, quant à lui, son plus capital adversaire ? Sans doute qu'il faut n'avoir aucune connaissance de ses œuvres pour prendre une telle opinion ; et, pour moi, j'avoue qu'on me ferait croire plutôt toute autre chose, que la mauvaise vie de Sénèque. » *De la vertu des Païens*, part. ii, p. 253, t. V, édit. in-12. (N.)

2. Fannius, ami de Pline le Jeune, avait fait un recueil des cruautés de Néron, sur lequel Bayle a fait une remarque fort judicieuse. « Il n'y avait rien, dit-il, de plus propre qu'un tel ouvrage à rendre odieuse la mémoire de Néron : c'était une espèce de martyrologe. On sait que les satires les plus finement écrites font incomparablement moins de tort à un tyran qu'un martyrologe grossièrement compilé. Les dernières heures des persécutés les recommandent par deux raisons très-puissantes : l'une est l'état de misère où ils sont ordinairement réduits ; l'autre est la patience et les beaux discours qui accompagnent d'ordinaire leur combat, à tout le moins dans les relations. Cela fait oublier tous les endroits de leur vie qui pourraient empêcher les effets de la compassion et de la vénération. Jugez quels charbons de feu toutes ces choses amassent sur la tête du persécuteur et du tyran. Je vous laisse donc à penser si cet ouvrage de Fannius n'était pas bien propre à inspirer de l'horreur pour la mémoire de Néron ; car on y voyait les dernières heures d'une infinité d'illustres persécutés écrites avec une grande netteté. » Voyez Plin. *Epist.* lib. V, epist. v, cit. Bayle, *Dict. hist. et crit.*, rem. A de l'art. Fannius (Caïus). (N.)

gers les magasins dépendants de sa maison (Suetox. *in Neron.*, cap. xxxvii), proche de la place publique ; il mourra. Cassius Longinus a placé l'image de Cassius parmi celles de ses ancêtres ; il mourra. Silanus affecte la dignité impériale ; il mourra. Pétus Thraséas a le front sévère d'un censeur ; il mourra. Fier d'avoir tant osé impunément, Néron se vante qu'avant lui aucun souverain n'a su ce qu'on peut sur le trône. Il projette l'extinction de l'ordre sénatorial, qui n'est pas encore assez vil à son gré.

On prononce devant lui le proverbe grec, *Que tout périsse après ma mort* (Suetox. *in Neron.*, cap. xxxviii) ; Ἐμοῦ θανόντος γαῖα μιχθήτω πυρί : il reprend, ἐμοῦ ζῶντος, *de mon vivant*. Rien de plus touchant que la mort de Vétus, de Sentia, sa belle-mère, et de Pollutia, sa fille (Tacit. *Annal.* lib. XVI, cap. x et xi). Pollutia venait de recevoir dans le pan de sa robe la tête sanglante de son époux. Vétus abandonne tout à ses esclaves, excepté trois lits funéraires, sur lesquels ces trois victimes se font couper les veines avec le même fer, dans le même appartement, n'ayant de vêtements que ce qu'en exige la pudeur. On les plonge dans le bain, où ils expirent ; le père, les yeux attachés sur sa fille ; l'aïeule, sur sa petite-fille ; celle-ci, sur les deux autres ; tous trois invoquant en même temps les dieux, tous trois les conjurant de hâter leur mort, et de leur épargner la douleur de survivre à ce qu'ils ont de plus cher. La nature suivit l'ordre de l'âge ; Sentia mourut la première, et Pollutia la dernière.

Novius Priscus est exilé à titre d'ami de Sénèque (Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. lxxi).

Junius Gallion, frère de Sénèque, effrayé, demande grâce (*Id. ibid.*, cap. lxxiii-lxxiv).

Annæus Méla, frère de Sénèque et de Gallion, se fait ouvrir les veines.

Et tandis que le sang des bons citoyens coule, on continue de remercier les dieux.

CVII.

Cependant il se répandait que Subrius Flavius, de concert avec les centurions, avait arrêté, dans une assemblée, non si

secrète que Sénèque n'en eût eu connaissance, qu'on assassinerait Pison après que celui-ci aurait assassiné Néron, et que l'Empire serait conféré au philosophe[1], homme d'une réputation sans tache, et éminemment doué de toutes les vertus. On faisait dire à Flavius : « Chasser un joueur de harpe pour prendre un chanteur, l'État en sera-t-il moins déshonoré? » (TACIT. *Annal.* lib. XV, cap. LXV.)

Quel mortel eût plus dignement occupé le trône? et quel bonheur pour les Romains!

Il est rare que l'oppression, quand elle est extrême, n'inspire pas aux peuples quelque résolution salutaire; mais, selon les circonstances, c'est ou une véritable crise qui termine le mal, ou le sanglot d'un agonisant, un dernier mouvement convulsif qui tombe rapidement et sans effet. Le nerf nécessaire à l'exécution est coupé, et l'on continue de souffrir et de se plaindre, si la tyrannie le permet : car elle va quelquefois jusqu'à exiger un front serein de l'esclave qui porte le désespoir au fond de son cœur. Un soupir, une larme indiscrète serait punie de mort : tel fut sous Tibère le sort d'une mère accusée d'avoir pleuré son fils[2].

Mais quand les Romains, d'un concert unanime, et rassemblés en corps, seraient venus présenter la couronne impériale à Sénèque, l'aurait-il acceptée? Le médecin s'éloigne, lorsque le malade est désespéré. Il est un temps où il ne faut ni commander ni obéir : que faire donc? Fuir.

« Dion n'est point contraire à Tacite dans les détails de la conjuration de Pison. »

Donc Sénèque aspirait à l'Empire. Ce Sénèque à qui l'on reproche trop d'esprit, et dont Messaline redoutait la pénétration, tient la conduite d'un imbécile : on le voit sans cesse occupé de dérober au sénat, au peuple, à la nation, les ridicules et les forfaits du souverain qu'il se propose de détrôner.

1. « Quasi, insont iclaritudine virtutum, ad summum fastigium delecto. » TACIT., *ibid.*, cap. LXV.

2. Je ne me rappelle plus dans quel endroit des *Annales* de Tacite j'ai lu ce fait; mais je suis sûr qu'il s'y trouve *. (N.)

* Voici le passage : « Ne feminæ quidem exortes periculi. Qua occupandæ reipublicæ argui non poterant, ob lacrymas incusabantur : necataque est anus Vitia, Fufii Gemini mater, quod filii necem flevisset. » TACIT. *Annal.* lib. VI, cap. X. (N. éd. BR.)

Ou l'imputation des censeurs, ou la marche des factieux est à faire pitié.

CVIII.

Cependant il fallait justifier et la disgrâce et la mort d'un personnage connu et révéré dans toute l'étendue de l'Empire. On pense bien que les courtisans ne manquèrent pas à leur devoir. Que ne dirent-ils pas? Que le public ne crut-il pas? Ennemi des hommes de génie, et des hommes vertueux qui le blessent encore davantage, il ne discuta point les imputations faites à Sénèque : est-ce que le peuple discute? Il crut le mal, comme il le croirait aujourd'hui; il est méchant, mais il est encore plus sot.

Cette crédulité populaire, je la conçois : mais d'où naît, dans les hommes instruits, une indigne et vile petitesse d'esprit qui existait avant Sénèque, et qui s'est perpétuée de son temps jusqu'au nôtre? D'où nous vient, à nous, qui n'avons aucun intérêt à démêler avec les grands hommes de l'antiquité, l'étrange manie de décrier leurs vertus? Eh quoi! la justice, la bienfaisance, l'humanité, la patience, la modération, l'héroïsme patriotique ne sont-ils pas dignes de notre admiration et de nos éloges, en quelque lieu que se montrent ou que se soient montrées ces grandes qualités, à Constantinople, à Pékin, à Londres, dans Athènes l'ancienne, ou dans Rome la moderne? Qu'avons-nous de mieux à souhaiter que de les retrouver? Quoi de plus conséquent à notre sécurité et à notre bonheur, que de les encourager? Et me blâmera-t-on si je m'indigne ou si je m'afflige, lorsque je vois un homme de bien[1] faire cause commune

1. Cet homme de bien est M. de Sacy, qui, dans son *Traité de la Gloire*, ouvrage médiocre, et rempli d'idées presque toujours fausses ou exagérées, quand elles ne sont pas communes, semble avoir pris à tâche de calomnier Sénèque, et de ternir la réputation d'un philosophe qui fait honneur à la nature humaine par ses talents et ses vertus. M. de Sacy s'est fait lâchement l'écho des Suilius, des Dion, des Xiphilin ; et les mêmes cris d'indignation que ces infâmes calomniateurs ont excités dans tous les temps parmi les gens de bien, retentissent aujourd'hui sur la tombe de M. de Sacy. Il aurait dû se souvenir de cette belle maxime de Tacite, applicable à tous les écrivains, et surtout à un homme de son état : Ceux qui font profession d'une véracité incorruptible, de dire la vérité, dit ce grand historien, doivent être sourds à l'amitié comme à la haine : « Incorruptam fidem professis, nec amore quisquam, et sine odio, dicendus est. » Tacit. *Hist.* lib. I, cap. 1. — Voyez le *Traité de la Gloire*, p. 246 et suiv., édit. de Paris, 1745. (N.)

avec un pervers, tel que Suilius ou un Dion Cassius; un homme de jugement, préférer le témoignage du moine Xiphilin à celui de Tacite; un homme distingué par ses vertus, ses connaissances et ses travaux, appuyer de son suffrage de vils délateurs; oublier qu'il ne faut calomnier ni les vivants ni les morts, et que, si l'injure faite aux vivants est plus nuisible, celle qu'on fait aux morts est plus lâche; parler de la vie publique et privée d'un philosophe décédé il y a près de deux mille ans, et dans une contrée éloignée, avec une légèreté qu'on ne se permettrait pas s'il était question d'un citoyen qui vivait hier, et dont la demeure n'était séparée de la nôtre que de la largeur d'une rue ou de l'épaisseur d'un mur mitoyen; attester, avec une assurance qui étonne, des faits contredits par les historiens contemporains les plus graves et les plus sévères, et décider d'un ton magistral, *que Sénèque ne sut pas mieux soutenir sa gloire que celle de son disciple Néron?* Où? quand? à quelle occasion?... Soutenir la gloire d'un Néron!... *Qu'il fut avare.* Quelle preuve a-t-il donnée de ce vice, et quelle preuve en apporte-t-on? Ce censeur en sait-il plus que Juvénal?... *Que Tacite s'est vainement efforcé de le justifier.* Tacite le justifie, mais sans effort : il raconte des faits dont il était sans doute un peu mieux instruit que nous; et il les raconte avec simplicité, comme il convenait à un grand historien tel que lui, et avec la circonspection qu'il devait à un personnage tel que Sénèque... *Qu'il préconisa le meurtre d'Agrippine.* On a vu, dans quelques-uns des paragraphes précédents, le peu de fondement de cette calomnie; il est donc inutile d'insister davantage sur ce sujet. J'ajouterai seulement ici que Sénèque ne préconisa point le meurtre d'Agrippine : préconiser, c'est faire l'éloge. Dans Rome personne n'ignorait que Néron avait assassiné sa mère, et il eût été de la dernière indécence d'en convenir. De quoi s'agissait-il donc après que le crime fut commis? d'en prévenir les suites. Sénèque obéit à un maître féroce, en adressant au sénat, ou plutôt au peuple, au nom de l'empereur, quelques motifs qui pouvaient en affaiblir l'atrocité. Ces actions, ce n'est pas dans le fond d'une retraite paisible où la sécurité nous environne, dans une bibliothèque, devant un pupitre, qu'on les juge sainement : c'est dans l'antre de la bête féroce qu'il faut être ou se supposer; devant elle, sous ses yeux étincelants, ses ongles tirés, sa gueule entr'ou-

verte et dégouttante du sang d'une mère; c'est là qu'il faut dire à la bête : « Tu vas me déchirer, je n'en doute pas; mais je ne ferai rien de ce que tu me commandes. » Qu'il est aisé de braver le danger d'un autre, de lui prescrire de l'intrépidité, de disposer de sa vie! Encore, quel eût été le fruit de ce sacrifice? un nouveau crime. Quel si grand avantage y avait-il donc pour la république, que Sénèque fût égorgé plus tôt? D'ailleurs, qui est-ce qui était présent, lorsque Néron imposa cette tâche au philosophe? Qui sait ce que celui-ci dit au tyran? Qui sera assez juste appréciateur des circonstances où l'Empire se trouvait, pour oser blâmer la condescendance de Sénèque. Ne diminuons pas le nombre des honnêtes gens, il y en a déjà si peu[1]; ne ternissons pas la mémoire des hommes vertueux, ils sont si rares. Assez d'autres exemples consoleront la méchanceté, sans y ajouter celui d'un sage... *Qu'il perdit d'une manière honteuse une vie qu'il avait lâchement conservée.* Voilà ce que fait dire la fureur d'arrondir une phrase. Sois vrai, et tu seras ensuite bel esprit, si tu peux. Faut-il que, pour flatter mon oreille, tu blesses la vérité, et que, pour être harmonieux, tu deviennes calomniateur? J'appellerai de cette accusation au récit que Tacite nous a laissé de la vie et de la mort de Sénèque... *Qu'il eut besoin des exhortations de sa femme pour se résoudre à mourir.* C'est un nouveau mensonge aussi impudent que le premier. Jamais homme ne mourut avec plus de fermeté et de sang-froid. Je lis qu'il exhorta sa femme à vivre; mais je ne lis point qu'elle l'ait exhorté à mourir. Je lis qu'il consola Pauline et ses amis; mais je ne lis point qu'il se soit désolé... *Qu'il eut besoin de son exemple.* Traduire le passage de l'historien par *Je consens que vous m'en donniez l'exemple*, au lieu de traduire : « Le grand exemple que vous allez donner, en préférant librement une mort glorieuse à une vie amusée, est une gloire que je ne puis avoir, et que je ne vous envierai point : » c'est connaître aussi mal la langue de Tacite que l'âme de Sénèque. Beaucoup de braves Romains, avant notre philosophe, avaient su mourir dignement; je ne me rappelle aucune Romaine de ce temps qui ait refusé de survivre à son époux : voici donc un

1. Rari quippe boni; numerus vix est totidem quot
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili.
JUVÉNAL, *Satir.* XIII, vers 26, 27. (N.)

homme qui se croit mieux instruit que Tacite. Mais qui est-il, et dans quelle heureuse contrée a-t-il vécu, pour n'avoir jamais vu d'illustres innocents calomniés et persécutés; pour n'avoir jamais entendu les actions les plus criminelles imputées à de grands hommes, même à de saints personnages, et le public imbécile... que dis-je? et quelquefois des gens éclairés, joindre leurs voix à la sienne, et répéter ses discours?

Dans ces temps voisins de la naissance du christianisme, et à l'époque de la fureur des tyrans déchaînés contre cette doctrine, n'accusait-on pas les chrétiens d'égorger un enfant dans leurs assemblées nocturnes, et de se repaître de ses membres sanglants? Néron ne les traduisit-il pas, ne les châtia-t-il pas des plus horribles supplices, comme auteurs de l'incendie de Rome? (Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. xliv.) Si la Providence n'eût arrêté dans ses décrets que la religion de Jésus-Christ, malgré les efforts, ou grâce aux efforts des persécuteurs, embrasserait toute la terre, et durerait autant que les siècles, les prêtres du paganisme, les historiens idolâtres ne nous auraient-ils pas transmis ces atrocités? Et s'il fût arrivé à un homme de bien d'examiner les principes et les mœurs des apôtres, des disciples, des fidèles, et de les rejeter comme deux calomnies impudentes, absurdes, incroyables, peut-être lui en aurait-il coûté la liberté, peut-être la vie; mais en eût-il été moins sensé, moins courageux, moins juste? Ce que cet honnête païen eût osé pour les chrétiens, je le fais pour un honnête païen[1].

CIX.

Mais à quoi tendent toutes ces disputes pour et contre les mœurs d'un philosophe? Que nous importe la contradiction vraie ou fausse de la conduite de Sénèque avec sa morale? Quelles qu'aient été ses actions, ses principes en sont-ils moins certains? Ce qu'il a écrit du caractère et des suites de l'ambition, de l'avarice, de la dissipation, de l'injustice, de la colère, de la

1. Lecteur, qui que tu sois, je compte sur ton estime : méchant, tu la dois à un homme qui ne croira qu'avec la dernière répugnance que tu n'as jamais été bon, ou que, l'ayant été, tu as pu cesser de l'être; bon, tu la dois à un homme qui ne croira, ni de ton vivant, ni après ta mort, sans des preuves aussi claires que le jour, que tu sois devenu méchant. (Diderot.)

perfidie, de la lâcheté, de toutes les passions, de tous les vices, de toutes les vertus, du vrai bonheur, du malheur réel, des dignités, de la fortune, de la douleur, de la vie, de la mort, en est-il moins conforme à l'expérience et à la raison? Aucunement. Nous n'avons pas besoin de l'exemple de Sénèque pour savoir qu'il est plus aisé de donner un bon conseil que de le suivre. Tâchons donc d'en user à son égard comme avec tous les autres précepteurs du genre humain; faisons ce qu'ils nous disent, sans trop nous soucier de ce qu'ils font : malheur à eux, s'ils disent ce qu'ils ne pensent pas; malheur à eux, s'ils font le contraire de ce qu'ils pensent.

CX.

Mais nous avons vu mourir l'instituteur; voyons mourir le disciple : opposons les derniers moments de l'homme vertueux aux derniers moments du scélérat.

Rome, que le sang des nations a été bien vengé dans tes propres murs! Aux proscriptions de Sylla succèdent les proscriptions des triumvirs; à l'oppresseur de ta liberté, un tyran flatteur; à celui-ci, un tyran sombre et fourbe; à celui-ci, un tyran insensé : à celui-ci, un tyran imbécile; à ce dernier, un tyran féroce; la peste à l'incendie. Tes maisons se remplissent de cadavres (Tacit. *Annal.* lib. XVI, cap. XIII), tes rues de convois. Les esclaves, les maîtres expirent au milieu des gémissements des enfants, des époux : ceux-ci, après avoir assisté les mourants, pleuré les morts, sont déposés à côté d'eux, sur un même bûcher. Heureux les sénateurs, les chevaliers, les grands, les hommes vertueux qu'une calamité générale dérobera aux fureurs de Néron!

Ce fut alors qu'on publia des prodiges de toute espèce : des oiseaux funèbres s'étaient abattus sur le Capitole; la terre avait été secouée par des tremblements; le feu du ciel avait embrasé les enseignes militaires; une truie avait mis bas un petit qui avait les serres d'un épervier; une femme était accouchée d'un serpent; le figuier ruminal[1] avait perdu ses branches.

1. Voyez, sur cet arbre, le mot Figuier de Navils, dans le *Dictionnaire encyclopédique*. (Br.)

Ces bruits ont été et seront partout des avant-coureurs des grandes révolutions. Lorsqu'un peuple les désire, l'imagination agitée par le malheur, et s'attachant à tout ce qui semble lui en promettre la fin, invente et lie des événements qui n'ont aucun rapport entre eux. C'est l'effet d'un malaise semblable à celui qui précède la crise dans les maladies : il s'élève un mouvement de fermentation secrète au dedans de la cité ; la terreur réalise ce qu'elle craint, la crédulité dénature ce qu'elle entend ; il y a des plaintes sourdes, il échappe des mots ; on remarque de l'inquiétude sur les visages, du désordre dans la conduite habituelle des personnages importants ; les amis se séparent, les ennemis se rapprochent ; le commerce, plus réservé pendant le jour, est plus fréquent pendant la nuit ; il erre dans les rues des hommes qui s'enveloppent, qui se hâtent, qui se dérobent ; les têtes exaltées qui ne s'expliquent rien, mais que tout frappe ont des visions, tiennent des discours prophétiques, et débitent des rêveries qui subissent, en passant de bouche en bouche, mille interprétations diverses, entre lesquelles il est difficile qu'il ne s'en trouve quelques-unes symboliques de la catastrophe qui suit.

Les prodiges sont rares sous les règnes heureux, et l'on en est moins effrayé.

CXI.

Le désir de l'impunité n'est pas le seul obstacle aux entreprises périlleuses ; mais on veut tout prévoir, on craint d'abandonner quelque chose au hasard. Le moment du succès s'échappe, tandis qu'on s'occupe à l'assurer ; et c'est ainsi qu'un Néron continue de régner, et qu'un Guise manque la couronne. Si Subrius eût écouté son courage, et qu'il eût poignardé le tyran en plein théâtre, à l'aspect d'un peuple entier témoin d'un si noble forfait, comme il en avait conçu le dessein, il ne laissait rien à faire à Vindex. Tandis que les conjurés de Pison temporisent entre l'espérance et la crainte, la conjuration se découvre, et ils périssent tous.

CXII.

Il y avait environ neuf ans[1] que la terre gémissait sous le monstre, lorsque le ciel en fit justice. Vindex soulève la province des Gaules qu'il commandait en qualité de propréteur, et Galba, les Espagnes. Alors le tyran perd la raison ; il se roule à terre, déchire ses vêtements, il se frappe. Dans son délire, il projette de faire massacrer et les gouverneurs de provinces, et les commandants d'armées : il abandonnera aux légions le pillage des Gaules, il brûlera Rome ; au milieu de l'embrasement, on lâchera des bêtes féroces sur le peuple. Un moment après il veut se présenter aux rebelles, il prend les faisceaux : il ne se vengera pas, il versera des larmes ; on sera touché de son repentir : la paix va ramener l'allégresse, il en médite les chants. Il ordonne ses équipages (Sueton. *in Neron.*, cap. XLIV), et surtout que ses instruments de musique ne soient pas oubliés. On coupe les cheveux à ses concubines, elles seront armées de haches et de boucliers, à la manière des amazones. Les tribus de Rome sont convoquées sous les drapeaux ; personne ne s'y rend : il arrache aux maîtres leurs esclaves ; il exige le tribut de tous les ordres de l'état, l'impôt annuel des locations : le fisc ne recevra que de la monnaie en or et en argent le plus pur, et nouvellement frappée. Il est effrayé par des pronostics : les armées ont embrassé la cause de Vindex (*Id. ibid.*, cap. XLVII), il en apprend la nouvelle à table, il déchire la lettre, il renverse la table, il brise deux vases précieux, il demande du poison à Locuste : il s'est retiré dans les jardins de Servilius, tandis qu'on prépare des vaisseaux à Ostie pour sa fuite ; les tribuns et les centurions des gardes prétoriennes refusent de l'accompagner. Un d'eux lui dit (*Id. ibid.*) : *Est-il donc si difficile de mourir?* Ses pensées ne sont plus les mêmes : il ne se retirera plus chez les Parthes, il n'ira plus se prosterner aux pieds de Galba ; il montera dans la tribune aux harangues, il demandera grâce, et se restreindra au gouvernement de l'Égypte : on lui déclare qu'il sera mis en pièces avant que d'arriver à la place publique.

1. « Talem principem paulo minus quatuordecim annos perpessus terrarum orbis, tandem destituit, etc. » Sueton. *in Neron.*, cap. XL, XLII et XLIII. — Diderot retranche du calcul de Suétone les cinq bonnes années du règne de Néron. (N.)

Il se couche, il s'éveille au milieu de la nuit; ses gardes l'ont abandonné : il s'élance de son lit, il fait appeler ses amis, il n'en a plus; il court à leurs portes, qu'il trouve fermées. Il rentre dans son palais, que les sentinelles ont pillé; il présente sa gorge à couper à un gladiateur, qui lui refuse son bras; il court vers le Tibre, il est trop lâche pour s'y précipiter; il revient. Un affranchi (SUETON. *in Neron.*, cap. XLVIII) lui offre un asile dans sa petite campagne; il accepte, il s'y rend en tunique, les jambes nues, et la tête enveloppée : il sent la terre trembler sous ses pas, ses yeux sont frappés d'un éclair; il entend les imprécations des passants contre lui, leurs vœux pour Galba. Il descend de cheval, il arrive, les pieds et les vêtements déchirés par des ronces, aux murs du jardin de l'affranchi; il y entre, en rampant, par une ouverture qu'on a creusée sous la terre, et qui le conduit à une salle étroite, où il s'étend sur un mauvais matelas couvert d'un vieux manteau. Il ordonne sa fosse sur la mesure de son corps; il pleure, il s'écrie[1] : *Quelle fin pour un si grand musicien!* Malheureux! tu n'en serais pas là, si tu avais su gouverner comme tu savais chanter. Le sénat l'a déclaré ennemi de la patrie, on le cherche pour le traîner au supplice : il se saisit de deux poignards; il se dit[2] : « Tu prolonges une vie infâme d'une manière honteuse; ce que tu fais n'est pas digne d'un empereur : prends ton parti; allons, Néron, exhorte-toi. » Les cavaliers qui ont ordre de le saisir vivant, sont à la porte; il les entend. A l'aide d'Epaphrodite, son secrétaire, il s'enfonce un des deux poignards dans la gorge; il expirait lorsque le centurion entra : ses yeux agrandis et fixes inspiraient l'effroi.

CXIII.

Le monstre n'est plus. Je m'arrête immobile devant son cadavre; à chaque forfait que je me rappelle, je sens mon indignation redoubler : mais que lui importe? il ne me voit point.

1. « Qualis artifex pereo! » SUETON. *in Neron.*, cap. XLIX. (D.)

2. On pourrait demander ici à Néron, prêt à s'égorger lui-même pour dérober sa tête à la juste fureur de tous ses sujets, qui se disputent à l'envi l'honneur et le plaisir de lui arracher la vie, s'il pense en ce moment que le souverain puisse toujours impunément tout ce qu'il veut? (N.)

C'est en vain que je lui reproche les meurtres d'Agrippine, de Burrhus, de Sénèque, de Thraséas, de Vétus et de sa famille; il ne m'entend plus : les Furies se sont éloignées, et sa cendre repose aussi tranquillement que celle de l'homme vertueux. Qui est-ce qui absoudra les dieux de sa vie, et de la mort de ses instituteurs? Tant de crimes sont-ils suffisamment expiés par le supplice d'un moment? Est-il vrai que le ciel fit assez pour un Sénèque, lorsqu'il le créa bon; et qu'un Néron en fut assez châtié, lorsqu'il le créa méchant? Je le crois, oui, je le crois; et s'il fallait opter entre le sort d'un scélérat fortuné, et celui d'un homme de bien malheureux, certes je ne balancerais pas. Quel est le motif d'un choix aussi décidé? La persuasion qu'il n'y a point de méchant qui n'ait souvent désiré d'être bon, et que le bon ne désira jamais d'être méchant.

CXIV.

Mais Tibère, Caligula, Claude, Néron ont-ils été coupables de toutes les scélératesses dont on les accuse? Surtout la peinture des infamies clandestines de leurs palais n'a-t-elle point été chargée? Qui est-ce qui n'a pas entendu de nos jours les scandaleux récits dont on amuse l'ineptie populaire, dont elle se repaît avec avidité, et qu'elle se plaît à répandre? L'histoire des poissons[1] de Tibère n'a rien de plus ridicule, ni peut-être de plus vrai. Mais que nous importe? les crimes imputés sont une partie du châtiment légitime des crimes commis.

CXV.

Une singularité aussi remarquable que surprenante dans le caractère de Tibère et de Néron, c'est la patience[2] avec laquelle

1. « Quasi pueros primæ teneritudinis, quos pisciculos vocabat, instituerat, ut natanti sibi inter femina versarentur, ac luderent : lingua... » Sueton. *in Tiber.* cap. XLIV. Diderot proteste ici contre les exagérations qui avaient cours à propos des débauches de Louis XV.

2. Suétone remarque cela comme un fait fort singulier : « Mirum, et vel præcipue notabile inter hæc fuit, etc. » Il ne sait s'il y avait là plus d'indolence que de politique; car, en témoignant son ressentiment, Néron avait lieu de craindre d'irriter les médisants : « Vel contemptu omnis infamiæ, vel ne fatendo dolorem, irritaret ingenia. » Sueton. *in Neron.*, cap. XXXIX. (N.)

ils supportèrent l'injure et la satire. Tibère lisait les libelles, y répondait dans le sénat, et n'en recherchait pas les auteurs. Néron ne se montra dans aucune circonstance aussi indulgent qu'envers ceux qui l'attaquaient par des mots ou des vers épigrammatiques. Il livrait l'empereur à la raillerie, mais non le musicien.

Le préteur Lucius Antistius, sans aucun sujet de mécontentement, compose des vers outrageants contre Néron (Tacit. *Annal.* lib. XIV, cap. XLVIII et XLIX), et les lit à table au milieu d'une assemblée nombreuse. Il est déféré : le sénat se partage d'avis; le jugement est renvoyé à Néron, qui répond : « Comme je m'étais proposé de modérer votre rigueur, je suis bien éloigné de m'opposer à votre clémence; ordonnez d'Antistius ce qu'il vous plaira, vous êtes même les maîtres de l'absoudre[1]. »

Au milieu des flatteries, le consul désigné Cerialis Anisius dit un mot délié que Néron entendit sans doute, et dont il ne s'offensa point ; il opinait à ce qu'on élevât un temple au divin Néron, honneur qu'on ne rendait aux souverains qu'après leur mort[2].

On publia contre lui nombre d'épigrammes grecques et latines assez mauvaises, à en juger par celles que Suétone nous a transmises (Sueton. *in Neron.*, cap. XXXIX). Il en connut les auteurs; et, loin de sévir, il obtint du sénat le pardon de ceux qui furent dénoncés.

Un acteur des farces atellanes, appelé Datus, chantait un air qui commençait par ces mots : *Bonjour, mon père; bonjour, ma mère*, et qui finissait par ceux-ci : *Vous irez bientôt chez Pluton.* Par le geste de quelqu'un qui boit, il désigna la mort de Claude; par celui de quelqu'un qui nage, la mort d'Agrippine : et par un troisième qui s'étendait à la ronde, la perte du sénat (*Id. ibid.*) : il fut exilé. Une pareille insolence serait plus sévèrement châtiée de nos jours.

Rien ne le choquait autant dans les libelles de Vindex que le

1. Presque en même temps, Fabricius Vejento, auteur de quantités de libelles contre les sénateurs et le clergé de Rome (Voyez Tacit., *ibid.*, cap. L), ayant été jugé par Néron même, ne fut que banni d'Italie. Ses livres furent condamnés au feu : on les rechercha depuis, et on les lut avec la dernière avidité, pendant qu'il y eut du péril à le faire ; mais dès qu'il fut permis de les avoir, on ne s'en soucia plus. « Convictum Veientonem Italia depulit, et libros exuri jussit, conquisitos lectitatosque, donec cum periculo parabantur : mox licentia habendi oblivionem attulit. » Tacit., *ibid.* (N.)

2. « Nam deum honor principi non ante habetur, quam agere inter homines desierit. » Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. LXXIV, in fine. (N.)

dédain de son talent musical[1]. Il avait sur cet art une idée assez juste ; c'est qu'il ne produisait ses grands effets que dans les assemblées nombreuses[2].

CXVI.

Sénèque lui avait appris la langue grecque, l'histoire, l'éloquence et la poésie. Il fit des vers médiocres avec assez de facilité (SUETON. *in Neron.*, cap. LII) ; il ne fit aucun progrès dans l'art oratoire.

Il se refusa entièrement à l'étude de la philosophie, d'après le conseil d'Agrippine, sa mère, qui lui persuada que cette science était nuisible à un souverain[3], c'est-à-dire, à un tyran : car c'était la valeur du mot dans la bouche d'une femme aussi impérieuse.

Quoi ! l'art de modérer ses passions, de connaître ses devoirs et de les remplir, d'exercer la clémence et la justice, de connaître les vraies limites de son pouvoir, les prérogatives inaliénables de l'homme, de les respecter ; cet art, dis-je, est nuisible à un souverain, et il ne doit point entrer dans le plan de l'éducation d'un prince !

Ce conseil d'Agrippine est celui que donneront toujours aux enfants des rois ceux qui se proposeront de les abrutir pour les gouverner : il est important pour eux qu'ils soient vicieux et fainéants. Mais Agrippine apprit, avec le temps, qu'on ne travaille pas impunément à rendre son maître sot et méchant. Puissent les imitateurs de sa politique recevoir la même récompense qu'elle en obtint !

Agrippine publia que son fils Néron, au berceau, avait été gardé par deux serpents ; Néron ne convenait que d'un.

On reproche à Sénèque[4] d'avoir interdit à son élève la lecture des anciens orateurs ; et cela pour fixer sur lui seul toute

1. « Nihil autem æque doluit, quam ut citharædum malum se increpitum. » SUETON. *in Neron.*, cap. XLI. (D.)

2. « Subinde inter familiares Græcum proverbium jactans, occultæ musicæ nullum esse respectum. » *Id. ibid.*, cap. XX. (D.)

3. « Sed a philosophia eum mater avertit, monens imperaturo contrariam esse. » *Id. ibid.* (D.)

4. Voyez SUETON. *in Neron.*, cap. LII, et QUINTIL. *Institut. Orator.* lib. X, cap. I, num. 126. (D.)

son admiration. Quelle ineptie! Sénèque permettait sans doute à Néron la lecture de ses propres ouvrages, où il dit de Cicéron : « Cet orateur dont la majesté répond à celle de l'Empire[1]. »

1. L'auteur se trompe. Ce passage n'est point de Sénèque le Philosophe, mais de Sénèque le père, dont voici les propres termes : « Potui illud ingenium, quod solum populus romanus par imperio suo habuit, cognoscere; et quod vulgo de alio dici solet, sed de illo proprie debet, potui vivam vocem audire. » (*Controvers.* lib. I, præfat.) Au reste, il serait facile de trouver dans les ouvrages du fils plusieurs passages où il donne à Cicéron des louanges moins vagues, moins générales, et d'autant plus flatteuses, que la sorte de mérite sur laquelle il insiste particulièrement, et les qualités dont il fait l'éloge, échappent à la plupart des lecteurs, et ne sont guère aperçues que par ceux en qui l'étude réfléchie des grands modèles a perfectionné ce goût, ce tact et ce sentiment exquis du beau, sources fécondes de plaisirs et d'une multitude d'instants délicieux que les hommes froids ignorent, et qui sont perdus pour eux. Quintilien, qui, de son aveu, était généralement soupçonné de haïr Sénèque, lui reproche, avec autant d'injustice que de mauvaise foi, d'avoir décrié les orateurs qui l'avaient précédé; et tout le monde l'a répété, et le répète encore tous les jours après lui, sans examiner si ce reproche très-grave est fondé ou non. Il eût été, ce me semble, plus simple, et surtout plus honnête, d'en croire sur ce point Sénèque lui-même, qui fait en mille endroits l'éloge de tous ceux qui se sont distingués dans la carrière de l'éloquence, plutôt que l'auteur des *Institutions oratoires*, dont l'accusation, dictée par la haine ou par la prévention, n'est d'ailleurs appuyée d'aucune preuve. Mais, pour disculper Sénèque, et dévoiler l'injustice, la partialité, disons plus, la basse jalousie de Quintilien, il aurait fallu lire les ouvrages du premier; et l'on a trouvé plus court et plus facile de s'en rapporter aveuglément à la décision de ce rhéteur, et de répéter ce qu'il a dit en vingt lignes, que de chercher dans six volumes les preuves formelles de la fausseté de ses imputations, et de s'assurer, par son propre examen, que cet écrivain, dont la lecture est néanmoins très-utile, n'est pas, même en matière de goût et de critique, un juge plus infaillible qu'un autre. Pour nous, toujours sincères avec nous-mêmes, et guidés par l'intérêt seul de la vérité, nous rapporterons ici deux ou trois passages de Sénèque, où il s'explique sur Cicéron d'une manière claire et précise. Le lecteur aura alors les pièces instructives du procès, et il pourra juger. « Lisez Cicéron, dit-il à Lucilius; vous trouverez dans son style de l'unité, du nombre, de l'élégance, de la souplesse, de la délicatesse, sans pourtant manquer de vigueur, etc. Lege Ciceronem : compositio ejus una est; pedem servat, curata, lenta, et sine infamia mollis, etc. Denique apud Ciceronem omnia desinunt, apud Pollionem cadunt. » *Epist.* c.

« Citez-moi, ajoute-t-il un peu après, un écrivain que vous préfériez à Fabianus. Est-ce Cicéron? A la bonne heure; mais on n'est pas petit pour n'avoir pas la taille d'un géant. Affer quem Fabiano possis præponere. Dic Ciceronem... Cedam : sed non statim pusillum est, si quid maximo minus est. » Il blâme dans une autre lettre le débit précipité de certains orateurs, et il leur oppose la lenteur majestueuse avec laquelle Cicéron prononçait ses discours. « Ce fondateur de l'éloquence romaine avait une marche réglée. Cicero quoque noster, a quo romana eloquentia exstitit, gradarius fuit. » *Epist.* XL. Enfin il observe, en parlant de Cécinna, que « cet auteur se serait fait un nom dans l'éloquence, si la gloire de Cicéron n'eût éclipsé la sienne. Qui habuisset aliquod in eloquentia nomen, nisi illum Ciceronis umbra pressisset. » *Natur. Quest.* lib. II, cap. LVI. (N.)

CXVII.

Jusqu'ici nous n'avons vu que l'homme de cour, l'instituteur de Néron, et son ministre ; il nous reste à connaître le philosophe, ou le précepteur du genre humain.

Mais, avant que d'entrer dans cette nouvelle carrière, nous avons d'abord à répondre à quelques autres réflexions défavorables sur le caractère et les mœurs de Sénèque ; ensuite à montrer, par des autorités, que des personnages célèbres ont parlé de ce philosophe avec plus de dignité et de force que moi. On trouvera au milieu de cet ouvrage ce que les écrivains ont coutume de mettre à la tête des leurs ; ce ne sera qu'une légère bizarrerie de plus.

CXVIII.

Un jeune auteur que j'aime, que j'estime même quelquefois, et que je n'en traiterai pas avec plus d'égards, parce que je suis dans l'usage de lui parler sincèrement, a publié la plus laconique, mais la satire la plus violente qu'on ait encore faite de Sénèque et de Burrhus. Les précédents ennemis de Sénèque semblent n'avoir que délayé dans un grand nombre de pages ce qu'il a concentré dans une. Il dit :

« Sénèque, chargé par état de braver la mort en présentant à son disciple les remontrances de la vertu (ce qu'il fit, et ce qui lui coûta la vie), le sage Sénèque, plus attentif à entasser des richesses qu'à remplir ce périlleux devoir, se contente de faire diversion à la cruauté du tyran, en favorisant sa luxure. »

Vous vous trompez, jeune homme ; Sénèque eut des richesses, mais il n'en eut pas la passion. Vous avouerez, en rougissant, la fausseté de votre seconde imputation, si vous prenez la peine de lire l'historien, à présent que vous êtes en état de l'entendre.

« Il souscrit par un honteux silence à la mort de quelques braves citoyens qu'il aurait dû défendre. »

Où avez-vous pris cela? Qui sont vos garants? Échappé du collége depuis quatre à cinq ans, et, grâce à l'éducation que vous y aviez reçue, à peine assez instruit pour lire Tacite un peu couramment ; sans lumières, sans la moindre expérience

de la vie, ni des personnes, ni des alternatives effrayantes où la perfidie de notre destinée nous engage, ni de la difficulté de marcher d'un pas assuré sur la ligne étroite qui sépare le bien du mal, vous n'écoutez que votre imagination bouillante, et vous jugez l'homme d'après un modèle fantastique dont l'usage du monde et votre propre péril ne tarderont pas à vous détromper. C'est lorsque vous aurez été aux prises avec vous-même, et que vous aurez éprouvé l'agonie du sage, que vous serez désolé des injures atroces que vous avez adressées au plus vertueux, et j'ajouterais au plus malheureux des hommes, si jamais la vertu pouvait être profondément malheureuse. Je vous connais depuis assez longtemps : vous êtes naturellement indulgent, vous avez l'âme honnête et sensible; vingt fois l'on vous a entendu mettre à la défense du coupable plus d'intérêt et plus de chaleur qu'il n'osait en prendre à sa propre cause. Comment avez-vous subitement perdu cette heureuse et rare disposition? Hélas! je le vois; c'est moins à vous-même qu'il faut imputer votre indiscrétion qu'aux grammairiens qui vous ont élevé, et qui, sous prétexte de garantir votre goût de la corruption, éloignèrent de vos yeux les graves leçons du philosophe. Si l'on eût autant exercé votre esprit à la méditation des conseils de Sénèque, qu'on exerça votre oreille à mesurer et à sentir le nombre enchanteur d'une période de l'orateur romain, vous auriez du moins suspendu votre jugement.

« Lui-même, présageant sa chute prochaine par celle de ses amis, moins intrépide avec tout son stoïcisme que l'épicurien Pétrone; las d'échapper au poison, en se nourrissant des fruits de son jardin, et de se désaltérer au courant d'un ruisseau, s'en va misérablement proposer l'échange de ses richesses contre une vie dont il avait prêché le néant, qu'il n'aurait pas été fâché de conserver, et qu'il ne put racheter à ce prix : châtiment digne des soins avec lesquels il les avait accumulées. »

Jeune homme, vous confondez l'ordre des faits. L'attentat du poison, et la vie inquiète du philosophe dans ses jardins, sont postérieurs à sa retraite de la cour. Mais il s'agit bien de ces puériles inexactitudes! Ce que je voudrais que vous me dissiez, à présent que votre jugement s'est perfectionné par l'étude, la réflexion et l'expérience; que vous savez comment Sénèque a vécu, comment il est mort, et que ses ouvrages et

ses principes vous sont devenus familiers; c'est si, revenant de sang-froid sur ces lignes emportées, vous n'en êtes pas aussi honteux, aussi indigné, aussi sincèrement affligé que moi?

Autrefois on condamnait le mauvais poëte à effacer avec sa langue des vers insipides; dites-moi, quel devrait être le châtiment de l'auteur d'un libelle contre le sage?

« On dira que je traite ce philosophe un peu durement. »

Et vous, jeune homme, qu'en pensez-vous?

« Mais il n'est guère possible sur le récit de Tacite, de le juger plus favorablement. »

Et vous vous êtes cru en état de lire Tacite, de l'entendre, de l'apprécier, à peine initié dans sa langue, et n'ayant pour toute mesure des actions que les misérables cahiers de morale aristotélique que l'on vous dictait sur les bancs de l'école, avec quelques chapitres de Nicole, qu'un professeur janséniste vous commentait le dernier jour de la semaine!

« Et pour dire ma pensée en deux mots, ni Sénèque ni Burrhus ne sont pas d'aussi honnêtes gens qu'on nous les peint. »

Et qui est-ce qui prononce avec ce ton de suffisance de deux célèbres personnages que leurs talents et leurs vertus conduisirent aux premières fonctions de l'Empire romain; qui firent, pendant cinq années sur un règne de quatorze, du prince le plus malheureusement né, un des meilleurs souverains; qui jouirent d'une considération générale pendant leur vie; qui scellèrent de leur sang leur fidélité à remplir leurs devoirs, et qui laissèrent, après une mort violente, de longs regrets à tous les bons citoyens de Rome? Un enfant, un étourdi, en qui malheureusement quelque facilité d'écrire avait devancé le sens commun. Et qui est cet étourdi, cet enfant? C'est moi [1], c'est moi à l'âge de trente ans; et c'est moi qui lui adresse cette leçon, âgé de plus de soixante [2].

1. Voir la note 1, page 118 du tome Ier (dans l'*Essai sur le Mérite et la Vertu*).

2. C'est longtemps avant que, séduit par la confiance naturelle de la jeunesse, et qu'entraîné par le suffrage imposant de la multitude, tandis que je faisais cause commune avec les méchants pour déprimer un philosophe vertueux, je m'unissais à des fous, pour élever un piédestal à l'homme hypocrite. Je restai le défenseur opiniâtre de celui-ci contre des amis éclairés, qui me prévenaient sans cesse sur les suites d'une intimité dangereuse. Leur prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Hélas! ce fut au milieu d'une ivresse qui m'était chère, que le voile se déchira, et

CXIX.

Il faut convenir que les ennemis de nos philosophes ressemblent quelquefois merveilleusement aux détracteurs de Sénèque.

que je vis avec autant de douleur que de surprise que, pendant de longues années, je n'avais pressé contre mon sein, serré qu'un monstre * entre mes bras.

Après avoir fait ci-dessus (pages 175 et suiv.) la critique aussi sévère que juste d'une note que j'ai écrite il y a plus de trente-six ans ; après avoir, par un désaveu public et sincère, expié en quelque sorte cette faute de ma jeunesse, je vais examiner avec la même impartialité un parallèle de Plutarque et de Sénèque écrit par le poëte Dryden, et que quelques censeurs aussi inconsidérés, aussi peu instruits que je l'étais alors, ont cité contre Sénèque.

Discours de Dryden. — La conversation de Plutarque était franche et ouverte ; Sénèque, toujours sur la réserve, n'était pas mieux avec les autres qu'avec lui-même... Plutarque se montre toujours vrai ; l'autre a toujours de l'humeur... Le premier, même en sortant de son caractère, était indulgent ; le caractère de Sénèque le ramenait sans cesse à la censure ; il épiait avec plaisir la plus légère occasion de reprendre... Plutarque jouissait autant des éloges qu'il faisait de la vertu, que Sénèque goûtait de satisfaction, pour ne pas dire quelque chose de plus, à déclamer contre le vice... Plutarque, en instruisant, cherchait lui-même à s'instruire, pendant que Sénèque n'avait en vue que de faire adopter ses opinions : il ne pouvait souffrir la contradiction... Les écrits de Plutarque inspirent partout l'honnêteté et la vertu ; ceux de Sénèque décèlent un homme qui n'y est pas affermi... Tandis que Sénèque attaque et gourmande impérieusement le vice, l'autre semble ne chercher qu'à s'en défendre... Aussi le style de Plutarque est-il facile et coulant, au lieu que celui de Sénèque est inégal et raboteux... Plutarque séduit et converse avec vous ; Sénèque commande et tyrannise... Les preuves de Plutarque, toujours avouées de la raison, se présentent nettement, et laissent après elles une impression profonde et durable : c'est l'esprit qui parle dans Sénèque ; il éblouit l'imagination, et ne brille qu'un instant... Toujours satisfait avec l'un, on ne trouve dans l'autre que de la finesse et de la subtilité... La différence du genre de vie qu'ils ont menée se peint aussi dans leurs ouvrages. Plutarque vécut doucement, et se maintint toujours dans la même égalité ; Sénèque, au contraire, fut toujours agité ; ses mœurs ne s'accordèrent point avec ses principes. Je crois qu'il est impossible de justifier ses galanteries avec Agrippine. Il a fait une satire amère de Mécène et de Claude. Nous le trouvons lâche, décousu, sans force et sans harmonie, à en juger par l'ensemble, quoique en le détaillant il soit quelquefois éblouissant. Sa latinité n'a rien de l'élégance ni de la pureté du siècle d'Auguste. Pétrone le désigne comme un rhéteur qui avait substitué à la véritable éloquence des sentences épigrammatiques noyées sous un amas de mots pompeux et vides de sens.

Réponse au discours de Dryden. — Où ce poëte a-t-il conversé, soit avec Plutarque, soit avec Sénèque ? Les écrits sont de trop infidèles images des caractères. Plutarque, aisé dans ses dissertations, pouvait être très-emposé, très-raide dans la société ; et, réciproquement, Sénèque, très-austère en écrivant, pouvait être très-agréable en conversation. Mais soit, la conjecture de Dryden est juste. Est-il bien étonnant qu'on soit franc et ouvert sous Trajan, soucieux et réservé sous Néron ?... Si Sénèque n'était pas mieux avec les autres qu'avec lui-même, c'est que

* C'est de 1741 que date la liaison avec Rousseau. La rupture eut lieu en 1758.

Si cette glorieuse conformité n'était pas la seule, et si l'on ne pouvait montrer du respect pour l'ancien sans en être pénétré pour les modernes, pourquoi ne se trouverait-il pas dans quelques siècles éloignés d'imbéciles imitateurs des Pères de l'Église qui les inscriraient aussi dans le catalogue des saints, attente

les autres étaient pour la plupart des scélérats, et qu'avec l'extrême rigueur dont le modeste philosophe s'appréciait, il était impossible qu'il fût content de lui-même... Qui sait ce que Sénèque serait devenu à la cour de Trajan, et Plutarque à la cour de Néron ?... Sénèque se montre toujours indulgent, et n'a point d'humeur; j'en appelle à ses *Lettres*, ses *Consolations*, son *Traité des Bienfaits*, et même celui de la *Colère*... Le misanthrope Montausier était souvent ramené à la censure par son caractère, et les mœurs au temps de Néron étaient tout autrement corrompues que sous le règne de Louis XIV... Sénèque n'épiait point les occasions de censurer, elles ne s'offraient que trop... Il les épiait avec plaisir. Qui sait cela ? A entendre Dryden, on le prendrait pour un des clients ou des commensaux de Sénèque... Sénèque poursuivit sans doute le vice avec véhémence : Quintilien l'en loue; et il me semble que la conséquence qu'il fallait en tirer, c'est qu'il était d'autant plus sensible au spectacle de la vertu, dont il parle beaucoup mieux, et sur laquelle il s'exprime avec une dignité et un enthousiasme que Plutarque ne connut pas... Il ne s'instruisait que pour étendre ses opinions. Où voit-on cela ?... Il ne pouvait souffrir la contradiction. Stoïcien, souvent il réfute les stoïciens; stoïcien, sans cesse il cite Épicure; stoïcien, il fait l'apologie de ce philosophe. Sénèque n'a point le ton pédantesque de l'orgueil; s'il s'humilie, c'est qu'il exige ce qu'on est souvent incapable de faire... Les écrits de Sénèque décèlent un homme qui n'est pas affermi dans le chemin de la vertu. Oui, au jugement d'un lecteur malintentionné ou stupide, qui prend acte des aveux de la modestie contre le sage qui les a faits... Lorsque Sénèque attaque et gourmande le vice, et que Plutarque ne cherche qu'à s'en défendre, il faut louer le premier, sans blâmer le second... Si j'avais dit du style de Sénèque qu'il est harmonieux et doux, on ne manquerait pas de m'accuser d'ignorer le latin; pour moi, je dirai à Dryden que le style de Plutarque n'est ni facile ni coulant, sans l'accuser d'ignorer le grec. Au reste, le bon Plutarque a son style, et l'éloquent Sénèque a le sien, comme ils ont eu leurs caractères et leurs physionomies... Sénèque commande la vertu et tyrannise le vice; et Sénèque fait bien... C'est l'esprit qui parle dans Sénèque; et souvent, au sentiment de Juste Lipse, la force et l'impétuosité de Démosthène. Il frappe fortement l'imagination; sa phrase, comme la foudre, terrasse... Il n'a que de la finesse et de la subtilité. Dryden n'en sait pas là-dessus plus que Quintilien : celui-ci y trouvait des pages dignes d'éloge, et des pages dignes d'admiration... Si Sénèque vécut toujours agité, c'est un malheur, mais ce n'est pas un vice... Ses mœurs furent-elles, ne furent-elles pas conformes à l'austérité de sa doctrine ? C'est l'état d'une grande question que Dryden tranche de son autorité privée, sans se donner la peine de la discuter... On n'a point à justifier Sénèque sur des liaisons qu'il n'eut pas. Le poëte a confondu Julie avec Agrippine... L'*Apocoloquintose* de Claude est la vengeance du crime la mieux méritée, la plus forte leçon qu'un instituteur pût donner à son élève, la satire la plus ingénieuse et la plus vive des honneurs que la bassesse des peuples rendait à leurs tyrans décédés, et le sel le plus âcre de l'ironie jeté à pleines mains sur la canaille dont la superstition régnante avait peuplé les cieux. On ne peut faire justice des rois qu'après leur mort. D'ailleurs, sait-on que ce Claude ordonnait aussi lestement la mort d'un homme que celle d'un chien, et

dont ils seraient sans doute infiniment flattés? Quoi qu'il en arrive dans l'avenir, que béni soit à jamais celui d'entre eux à qui nous devons *la Morale universelle* [1]. Puissent les pères et les mères en recommander la lecture journalière à leurs enfants! Puissent les miens être fidèles à la promesse qu'ils m'ont faite

qu'il fit empoisonner, égorger ou décapiter Caïus Silanus, désigné consul; Junius, chef des gardes prétoriennes; Sextus Trallus; Helvius Trogus; les chevaliers romains Cotta, Valérius et Fabius; les deux préfets Junius Catonius et Rufus, fils de Pompée, ses amis; Saturninus Lucius; ses esclaves, ses affranchis; les consulaires Pedo Pomponius, Lupus et Celer Asinius; la fille de son frère, la fille de sa sœur, son gendre, son beau-père, sa belle-mère, sa femme, ses proches parents, trente sénateurs, plus de trois cent vingt chevaliers, et une multitude d'autres? Voilà le prince dont il fallait respecter la mémoire! Ce n'est pas en citrouille, c'est dans la plus cruelle des bêtes féroces qu'il fallait métamorphoser cet homme de sang... Si Mécène fournit à Sénèque un exemple frappant de l'influence du caractère et des mœurs sur le style, pourquoi n'en aurait-il pas usé?

En faisant grand cas de Cicéron, de Sénèque et de Plutarque, un homme de lettres à qui ces auteurs étaient très-familiers, ne voyait souvent dans l'un qu'un feu de paille; dans l'autre, que la flamme ardente du bois de la vigne, et dans le vieillard que des cendres froides qui, remuées, laissaient à découvert de gros charbons qui chauffaient doucement; mais, à son avis, ces auteurs avaient chacun, par intervalles, les qualités et les défauts qui les distinguaient séparément. La latinité de Sénèque, de Tacite, des Pline, de Quintilien, n'était non plus celle du siècle d'Auguste que le grec de Plutarque celui de l'âge de Périclès, et Érasme ne l'en croyait pas plus mauvaise pour cela... On aurait bien dû nous citer l'endroit de Pétrone où Sénèque est désigné, et l'on eût mieux fait encore de nous indiquer quelques-unes de ces sentences épigrammatiques noyées dans un amas de mots pompeux et vides de sens. Le tour épigrammatique est incompatible avec la pompe et le faste de l'expression, et Dryden lie des idées et des expressions contradictoires.

Mais si par hasard l'opuscule de Dryden n'était qu'une satire où, moins curieux d'être vrai que de séduire par des contrastes piquants, l'auteur se serait proposé de peindre deux de ses concitoyens, l'un sous le nom de Sénèque, l'autre sous le nom de Plutarque; lecteur, ne seriez-vous pas tenté de rire de la méprise du critique qui ne m'aurait objecté qu'une fiction, et du ton sérieux que j'aurais mis dans ma réponse? Eh bien! riez donc, car la chose est telle que je l'avais soupçonnée.

Pourrait-on m'apprendre, sans aucune sorte de ménagement, ce qu'il faudrait penser de celui qui douterait de la scélératesse d'un Suilius, et qui n'aurait aucun doute sur la perversité d'un Sénèque?

On ne se lasse point d'insister sur le témoignage de Xiphilin, de Dion et de Suilius, qui est *peut-être* un scélérat, contre Sénèque, qui est *décidément* un hypocrite.

Censeurs, vous aurez beau exalter votre Suilius, vous n'en ferez jamais qu'un homme digne du roc Tarpéien; citez Dion tant qu'il vous plaira; il n'en sera pas moins le détracteur de toute vertu : vous vous tourmenterez aussi inutilement à redresser le mauvais jugement de Xiphilin. (DIDEROT.)

1. La *Morale universelle*, ou les *Devoirs de l'homme fondés sur la nature* (Amsterdam, 1776), est de d'Holbach. Il y a eu plusieurs éditions posthumes, entre autres une, Paris, Baillio et Colas, an IV; 3 vol. in-8°, non citée par Quérard.

d'en méditer toute leur vie les utiles et sages leçons! Si l'on désire connaître la règle de nos devoirs, et le code auquel nous sommes soumis de cœur et d'esprit, il y a quelques années qu'il a paru sous ce titre.

CXX.

« L'homme perce dans le philosophe Sénèque. »

La philosophie n'anéantit pas l'homme. Hélas! il n'y a que trop d'exemples que la religion même n'opère pas ce prodige.

« L'esprit de Sénèque est en contradiction avec son caractère. »

Je ne ferai pas ce reproche aux critiques; je suis très-disposé à leur croire le caractère de leur esprit et l'esprit de leur caractère. De tous les Athéniens, le plus sage n'était pas aussi heureusement né : il pratiqua la vertu malgré le penchant naturel qui le portait au vice. Quand on se mêle de louer et de blâmer, encore faudrait-il avoir quelque notion précise de ce qui mérite le blâme ou la louange. Que Sénèque eût étayé sa faiblesse naturelle des principes de la philosophie la plus roide, je ne l'en estimerais que davantage. Tous les jours un magistrat sensible laisse étouffer par le cri de la justice la voix intérieure de la commisération qui le sollicite. C'est une espèce de lutte à laquelle le censeur est sans doute parfaitement étranger.

« N'est-il pas très-ridicule de voir un grave personnage parler de vertu avec des pointes? »

Très-ridicule assurément; mais c'est précisément lorsque Sénèque parle de vertu qu'il est enthousiaste, et cesse d'être subtil. Si l'on me demandait cent exemples où il s'en est expliqué avec énergie et dignité, je me chargerais de les produire.

Sénèque, qui connaissait l'esprit de la cour, de la ville et de la canaille, prévoit les calomnies auxquelles sa richesse, sa puissance, la faveur et la munificence de César vont l'exposer: il ne se les dissimule pas à lui-même, ni à son élève. Qu'ont fait les ennemis du philosophe? Ils se sont associés aux détracteurs que le philosophe met en scène, et ils ont ajouté : « Voilà donc les reproches qu'on vous fera, et l'on fera bien : car vous les aurez mérités. »

De bonne foi, croit-on qu'un homme d'esprit (et l'on en accorde à Sénèque) soit assez indiscret pour s'adresser, par la

bouche de ses détracteurs, des invectives que sa propre conscience avouerait, et assez maladroit pour se les adresser devant un disciple capable de le prendre au mot?

Je suppose qu'un de nos aristarques hebdomadaires dise familièrement à son ami : « Vous voyez ce qui m'est arrivé depuis que je me suis engagé dans cette triste et misérable carrière. Je savais bien qu'on ne manquerait pas de m'accuser d'ignorance, de partialité, de méchanceté, de vénalité, d'hypocrisie, de mauvaise foi; mais c'est vous qui l'avez voulu. » N'est-il pas évident que le critique qui s'expliquerait avec cette franchise, ne se reconnaîtrait aucune de ces qualités odieuses, ou que, s'il en méritait le reproche, il ne parlerait pas ainsi ?

« Était-ce donc un si grand mérite de n'avoir pas été le corrupteur de son élève? »

Non ; mais en était-ce donc un si mince que d'en avoir fait, en dépit de la nature, un grand empereur, et cela pendant cinq années, presque la moitié de son règne?

« Sénèque n'était point un sage, et Tacite n'en disconvient pas. »

Si, parcourant l'histoire de l'Église ou la vie des saints, je recueillais tout le mal que ces humbles personnages ont dit d'eux-mêmes, et que je citasse contre eux l'autorité de Baillet ou de Fleuri, quel est l'homme sensé qu'une aussi étrange absurdité ne fît éclater de rire? La méchanceté est aussi quelquefois un peu trop bête.

« Sénèque a dit : *Le clément Néron.* »

Il est vrai, il l'a dit dans un ouvrage que le philosophe lui a dédié. Il y avait des épithètes d'usage qui précédaient les noms des empereurs, comme les faisceaux précédaient leurs personnes, et c'était alors au *Pio, Clementi, Augusto, Divo Tiberio, Caligulæ, Neroni*, qu'on les adressait, comme on dirait aujourd'hui d'un pape ambitieux et dissolu, *Sa Sainteté;* d'un vil et bas cardinal, *Son Éminence;* d'un très-méprisable prélat, *Sa Grandeur,* et d'un troupeau d'indignes personnages, *Messeigneurs.*

« Pour attaquer Agrippine, il n'y avait qu'à dire que Dion était un imposteur. »

Pour attaquer Agrippine, il n'y avait qu'à lire Tacite à l'endroit où l'historien l'introduit au milieu d'une des débauches nocturnes du palais. Que Dion soit un imposteur ou non,

il est certain que l'auteur des *Annales* est véridique et que le mal que j'ai dit de cette femme, dont l'ambition démesurée avait révolté les esprits, *cunctis cupientibus infringi matris potentiam*, et dans laquelle la fureur de régner avait étouffé le sentiment de la nature et rompu le frein de la pudeur, est fort au-dessous du mal que j'en aurais pu dire sans la calomnier.

On lit dans un auteur grave que j'ai déjà cité quelquefois : « Agrippine, fille, sœur, femme et mère d'empereurs, fut d'un esprit composé de toutes sortes de méchancetés. »

Il est rare qu'un ouvrage ait encore trouvé des lecteurs aussi sévères que le mien.

« Agrippine se promettait une grande part dans l'administration de l'Empire; il fallait donc que cette princesse, qui ne manquait pas de lumières et qui connaissait les hommes, comptât déjà beaucoup sur la souplesse *philosophique* du personnage. Il semble que le rappel d'exil ne fait pas beaucoup d'honneur à l'exilé. »

Ce n'est pas à Sénèque, c'est à la sagacité d'Agrippine, c'est à ses vues que le rappel du philosophe ne fait pas infiniment d'honneur. Quelles seront en effet ses leçons et quels en furent les fruits? Les leçons? celles de la philosophie, qui déplaisait à Agrippine au point de dire à son fils que cette étude ne convenait point à un empereur. Les fruits? cinq années d'un règne envié par Trajan.

Quel est celui qui, sans être un sot, ne s'est jamais trompé dans la bonne ou mauvaise opinion qu'il avait conçue des hommes? On en conclura contre moi tout ce qu'on voudra: mais j'avoue que dix-sept ans de suite j'ai été la dupe d'un artificieux hypocrite.

L'histoire ne nous a point laissé douter des raisons du rappel de Sénèque. J'aime mieux en croire Agrippine sur ses fureurs contre Sénèque et Burrhus, qu'elle ne sépare point; et si les censeurs le permettent, je préférerai le témoignage de Tacite au leur. Or celui-ci dit expressément qu'Agrippine ne sollicita le rappel d'exil et la préture pour Sénèque qu'afin de se rendre agréable au peuple et de rompre la continuité de ses forfaits par une action louable, *ne malis tantum facinoribus innotesceret*, en approchant de son fils un instituteur célèbre par ses lumières et par ses vertus.

On dirait que l'historien pénétrant ait pressenti et prévenu toutes les imputations de la méchanceté.

Mais si quelque aristarque s'avisait d'ajouter que Sénèque ne put se défendre d'élever le fils dans les principes de sa mère, ne dirait-on pas que ce propos est d'un ignorant qui n'a pas lu une ligne de l'histoire, ou d'un vicieux qui débite à tort et à travers tout ce qui se présente à sa tête déréglée?

La souplesse philosophique du stoïcien Sénèque! C'est précisément comme si l'on disait la souplesse évangélique de l'abbé de Rancé ou d'un prieur des Camaldules.

« Sénèque engage son ami Sérénus. »

Sénèque n'engage point son ami Sérénus ; mais à quoi l'eût-il engagé, si le fait est vrai? A dérober au public un vil attachement qu'il n'était en son pouvoir ni d'empêcher ni de rompre; à le soustraire à la connaissance de la jalouse, ambitieuse et furibonde Agrippine, d'une femme passionnée, impérieuse et capable de se porter aux plus fâcheuses extrémités. Et la condescendance de Sérénus vous paraît horrible? Censeurs, vous transplanterez-vous toujours de vos greniers, de la poussière de vos bancs, de l'ombre de vos écoles, au milieu des palais des rois, et prononcerez-vous intrépidement de la vie des cours d'après vos principes monastiques et votre régime collégial?

« Sénèque soutient Acté contre Agrippine. »

Cela est faux; Sénèque se sert d'Acté contre l'incestueuse Agrippine.

« Messaline redoutait le génie pénétrant de Sénèque. Il ne fallait pas, ce nous semble, être trop pénétrant pour apercevoir les désordres de la maison de Claude. »

Moins il fallait de pénétration pour apercevoir les désordres de la maison de Claude, plus un observateur très-fin était à redouter.

« Messaline ne pouvait guère redouter que Sénèque, qui d'ailleurs n'était qu'un simple particulier, songeât à la perdre dans l'esprit d'un prince incapable d'écouter un sage conseil et d'en profiter. »

Messaline était et devait être ombrageuse, comme l'ont été et le seront toujours ceux qui abusent ou de la faveur, ou de l'imbécillité, ou de la faiblesse des souverains : ils ne souffrent à leur côté que des complices et des complices subalternes ; leur

jalousie écarte les autres. Claude n'était pas stupide au point de ne pouvoir être éclairé sur la manière artificieuse dont on le dépouillait de son autorité. Il eût poussé la stupidité à cet incroyable excès, que les scélérats devaient encore craindre Sénèque, du moins comme un spectateur austère. Ce n'était, il est vrai, qu'un simple particulier; mais un particulier fort avancé dans l'estime publique et l'intimité des grands. D'ailleurs, c'est Tacite qui prête ce motif à Messaline.

« Racine, qui avait un tact si fin, un sentiment si exquis du beau moral, regardait Sénèque comme un charlatan. »

Ce jugement valait bien la peine d'être appuyé d'une citation. Mais si Racine, en appliquant ce tact si fin, ce sentiment si exquis du beau moral à l'examen du caractère de Sénèque, crut reconnaître un hypocrite, Burrhus, essayé à la même coupelle, ne lui aurait paru qu'un lâche courtisan. Le vrai, c'est qu'un militaire convenait mieux à la scène dramatique qu'un philosophe; le vrai, c'est que, par ses opinions religieuses, Racine n'était pas disposé à accorder au paganisme quelque vertu réelle.

« J'ai préféré la conduite de Sénèque à celle de Burrhus. »

Et je persiste. Avant l'assassinat d'Agrippine, la conduite de Sénèque et de Burrhus est la même : ce sont deux grands hommes, deux grands ministres; au moment où la mort d'Agrippine est résolue et leur est confiée, je les trouve également innocents. Après la mort d'Agrippine, tous les deux restent à la cour; mais l'un y fait le rôle de courtisan, l'autre celui de censeur. Lorsque le spectre du crime a chassé le prince de la Campanie, Burrhus engage les soldats à fléchir le genou devant le parricide, à le féliciter sur le péril dont il est délivré et à baiser des mains encore fumantes du sang d'une mère; il loue l'histrion et le cocher. Cependant les gens de cour traduisent Sénèque comme un parodiste du chanteur et un médisant du conducteur du char.

« J'ai placé Néron au-dessus d'Auguste. »

J'avais alors présentes à l'esprit les horreurs du triumvirat et la longue période pendant laquelle on ne pouvait trop louer Néron. Tant que les censeurs ne fixeront point de date, leurs minutieuses observations tomberont à faux.

CXXI.

Si je m'arrête ici, ce n'est pas que cette première partie de ma tâche ne pût être plus étendue. Passons à la seconde.

Pline l'Ancien, que nous avons déjà cité, a dit de Sénèque qu'il ne s'en était point laissé imposer par la vanité des choses de la vie : *Seneca minime mirator inanium.*

Tertullien et d'anciens Pères de l'Église, touchés de l'éclatante piété de Sénèque, se l'ont associé en l'appelant *nôtre : Tam claræ pietatis, ut Tertullianus ut Prisci appellant nostrum.*

Quelques conciles ne dédaignèrent pas de s'appuyer de son autorité.

Le savant et pieux évêque de Freisingen, Othon, regarde Sénèque moins comme un philosophe païen que comme un chrétien : *Lucium Senecam non tam philosophum quam christianum.*

Au sentiment d'Érasme, si vous le lisez comme un auteur païen, vous le trouverez chrétien : *Si legas illum ut paganum, scripsit christiane.*

Il a dans l'école de Zénon le rang de Paul dans l'Église de Jésus-Christ : *Ejus esse loci, apud suos, cujus sit Paulus apud christianos.*

« Aucuns, Dion entre autres, l'ont accusé d'avarice, d'ambition, d'adultère et d'autres tels vices, à qui je ne dédaignerais pas faire réponse, puisque tant de doctes, anciens et modernes, et la vie et la mort de Sénèque disent le contraire; et serait bien aisé à qui voudrait tailler à Dion une robe de son drap, de trouver en lui beaucoup de choses impertinentes et mal séantes au nom dont il fait profession ; mais il vaut mieux réfuter les calomnies évidentes par le silence que par longs discours... » Et ce témoignage n'est pas de l'auteur des *Essais.*

Nos autres aristarques n'en savent pas plus que celui qui a écrit ce qui suit : « Il est impossible de lire les ouvrages de Sénèque sans se sentir plus indépendant du sort, plus courageux, plus affermi contre la douleur et la mort, plus attaché à ses devoirs, plus éclairé sur ses besoins réels; enfin, meilleur sous tous les rapports, et surtout plus sensible aux charmes de la vertu. »

Un de nos anciens écrivains avait pensé de Sénèque comme le moderne estimable que nous venons de citer. « Pour se résoudre contre les durs et fâcheux événements de la vie, acquiescer doucement à la Providence ; pour mépriser le moment et aspirer à l'immortalité bienheureuse ; pour réprimer l'insolence des passions étranges qui nous emportent souvent haut et bas et pour jouir d'un grand repos parmi tant de tempêtes et naufrages, je ne sache, entre les païens, historien, philosophe, orateur, ni auteur quelconque que je voulusse préférer à Sénèque. Il y en a peu qui lui soient comparables, et la plupart le suivent de fort loin. »

Le Portique, l'Académie et le Lycée de la Grèce n'ont rien produit de comparable à Sénèque pour la philosophie morale. Et de qui imaginera-t-on que soit cet éloge? Il est de Plutarque.

Quintilien, dont j'examinerai les opinions ailleurs, dit de Sénèque, qui n'était ni son ami, ni son auteur favori, qu'il fut versé dans tous les genres d'éloquence : *In omni genere eloquentiæ versatum.*

Qu'il eut un génie abondant et facile : *Ingenium facile et copiosum.*

Un grand fonds d'étude et de connaissance : *Plurimum studii.*

Qu'il est un redoutable fléau du vice : *Eximius vitiorum insectator.*

Qu'il y a beaucoup à louer, beaucoup même à admirer dans ses ouvrages : *Multa probanda, multa etiam admiranda.*

Que, dans les bons ouvrages de cet âge, avec la force d'Afranius et la sagesse d'Afer on retrouve encore l'abondance de Sénèque : *In his quos ipsi vidimus, copiam Senecæ, vires Afrani, maturitatem Afri reperimus.*

Tout le bien que nos aristarques disent de Quintilien, je le pense comme eux ; mais pensent-ils comme moi tout le bien que Quintilien dit de Sénèque ?

Ils citent Quintilien contre Sénèque ; et voilà ce que ce Quintilien, dont ils font tant de cas, dit de Sénèque, pour lequel ils affectent tant de mépris.

Érasme a dit : « Peu s'en faut que je ne m'écrie : *Sancte Socrates;* » j'ai dit : « Peu s'en faut que je ne m'écrie : *Sancte*

Seneca; » et je ne sache pas qu'on ait accusé l'érudit de Rotterdam d'indiscrétion, et moins encore d'impiété. Si un prélat l'avait rangé parmi les disciples de Jésus-Christ, il aurait plus osé que moi, sans qu'on se fût avisé de lui reprocher qu'il opposait un philosophe païen aux héros du christianisme. Pourquoi tant d'indulgence pour Othon et pour Érasme? C'est qu'il n'y a plus de mal à leur faire : ils sont morts.

CXXII.

Après avoir considéré Sénèque comme instituteur et ministre, un de nos meilleurs aristarques, le considérant comme philosophe et comme auteur, dit : « N'y a-t-il donc que le goût à former dans cette foule de jeunes citoyens? N'en veut-on faire que de beaux diseurs? Est-il plus essentiel pour eux de bien parler que de bien faire? Pourquoi donc arracher de leurs mains les ouvrages de Sénèque? »

Un des plus grands vices, à mon avis, de notre éducation, soit publique, soit domestique, c'est de nous inspirer un si violent amour de la vie, de si grandes frayeurs de la mort, qu'on ne voit plus que des esclaves troublés au moindre choc qui menace leur chaîne. Or je désirerais qu'on nous indiquât un auteur, ancien ou moderne, qui se fût élevé avec autant de force contre une pusillanimité qui rend notre condition pire que celle des animaux, et qui nous soumet si bassement à toutes sortes de tyrannies, ou, pour me servir de l'expression énergique d'un commentateur d'Épictète, Arrien, qui ait frappé des coups plus violents sur les deux anses par lesquelles l'homme robuste et le prêtre adroit saisissent le faible pour le conduire à leur gré.

J'ai ajouté que, bien qu'il fût triste de sortir des écoles au bout d'un assez grand nombre d'années précieuses sans avoir appris les langues anciennes, presque les seules choses qu'on y enseigne, du moins jusque sur le seuil de la philosophie, cette éducation, telle qu'elle était, me semblait une utile ressource pour des parents à qui leur occupation journalière ou leur insuffisance ne laissait pas le temps ou la capacité d'élever eux-mêmes leurs enfants, ou à qui la médiocrité de fortune ne permettait pas de les faire élever sous leurs yeux; que la journée collégiale serait mieux distribuée en deux portions, dont l'une

serait employée à nous rendre moins ignorants, et l'autre à nous rendre moins vicieux ; qu'un choix de préceptes moraux tirés de Sénèque, et mis en ordre par un habile professeur, fournirait d'excellentes leçons de sagesse à de jeunes élèves qui, jusqu'à présent, en avaient été privés par un injuste dédain[1].

CXXIII.

L'un dira : « La morale de Sénèque est toujours présentée sous les fleurs d'une diction précieuse et recherchée. Ce philosophe m'a paru tantôt sublime, et tantôt ridicule ; aussi faible dans sa conduite que fastueux dans le discours ; un courtisan que ses intrigues et ses livres rendent suspect : en un mot, il a plus d'une fois surpris mon admiration, comme il a pareillement surpris mon mépris. »

Mais un autre répliquera : « Le charme attaché à la lecture des écrits de Sénèque n'est pas un amusement frivole, ni l'histoire de sa vie un vain attrait de curiosité. Profond penseur, moraliste pur et sublime, ce grand caractère frappe, intéresse, attache : son langage est celui de la raison la plus ferme et de la sagesse la plus austère ; son esprit paraît emprunter sa force et sa vigueur d'une âme élevée et courageuse ; l'énergie de ses

1. M. Marmontel s'est étendu avec élégance et avec force sur cette dernière pensée, et ses judicieuses réflexions ont été traitées, par un aristarque poli, de décisions pédantesques, avec attestations de pédants ; puis revenant sur moi, on a supposé sans doute que je traiterais Rollin de pédant collégial.

J'ai toujours respecté, et je respecte dans Rollin l'homme savant, l'homme utile, l'homme plein de vertus, de lumières et de goût ; mais je préfère les *Institutions oratoires* de Quintilien à son *Traité des Études* ; et sans dédaigner l'auteur de l'*Histoire ancienne*, je ne le placerai pas sur la ligne de Thucydide, de Xénophon, d'Hérodote, de Tite-Live, de César, de Salluste, de Tacite ; et si je ne craignais la violence des anti-philosophes, j'ajouterais qu'il est à une grande distance de Voltaire, de Hume, de Robertson, et que, sans les suffrages d'une secte nombreuse et puissante, ses estimables ouvrages, réduits à leur juste valeur, n'auraient eu qu'un succès ordinaire, le succès qu'ils ont aujourd'hui, et qui pourra diminuer à mesure que l'esprit du siècle fera des progrès.

Après ce mépris de Rollin qui m'est si gratuitement imputé, on lit dans le journaliste une tirade d'invectives où l'on aurait peine à reconnaître un professeur d'urbanité ; mais je suis injurié dans la page avec tant d'honnêtes gens, que j'aurais trop mauvaise grâce à m'offenser.

Les pédants sont dans les écoles, mais tous les pédants n'y sont pas ; et tous ceux qui y sont, ne sont pas des pédants. (Diderot.)

pensées n'est que celle de ses sentiments; la vertu la plus mâle fait tout son génie. »

Mais on lira dans un troisième : « Les ouvrages de Sénèque impriment dans le cœur un profond amour de la vertu. On sent l'âme s'élever, et l'homme s'ennoblir, en se pénétrant des maximes du sage. Comme l'historien de sa vie, je ne les lis jamais sans m'apercevoir que je ne les ai pas encore assez lues. »

« Les reproches dont on flétrit Sénèque lui ont été faits par des hommes pervers, tels que l'infâme délateur Suilius, tandis qu'il a pour lui le suffrage du vertueux Tacite, dont on peut opposer avec avantage l'estime seule à tous les ennemis du philosophe. »

« Je ne lis pas souvent Sénèque, je lui préfère d'autres auteurs où il y a peut-être moins de beautés; mais quand je le lis, je vois qu'il a parlé de la vertu en homme qui en connaissait la dignité, et en éprouvait la douceur. »

De ces jugements divers, quel est le vrai?

Pour accuser un grand homme, il faut des faits qui ne puissent être contredits; pour défendre un homme qui a vécu, écrit, pensé, et qui est mort comme Sénèque, il est honnête, il est même juste de se livrer à toutes les conjectures qui le disculpent surtout lorsque l'histoire le permet. Cette récompense, l'homme de bien l'obtient au tribunal des lois, s'il arrive qu'il y soit malheureusement traduit par des circonstances fâcheuses. La cause d'un citoyen vertueux et honoré s'instruit-elle comme celle d'un citoyen obscur et suspect?

Juges, quel est celui que vous avez assis sur la sellette? C'est Sénèque. Quel est son accusateur? Un seul témoin récusable. Dans cette grande cause quel est le rapporteur? Un historien sévère, dont toutes les conclusions sont en sa faveur.

CXXIV.

Nous nous arrêtons avec intérêt devant les portraits des hommes célèbres ou fameux; nous cherchons à y démêler quelques traits caractéristiques de leur héroïsme ou de leur scélératesse, et il est rare que notre imagination ne nous serve pas à souhait. Tous les bustes de Sénèque m'ont paru médiocres; la

tête de sa figure au bain est ignoble : sa véritable image, celle qui vous frappera d'admiration, qui vous inspirera le respect, et qui ajoutera à mon apologie la force qui lui manque, elle est dans ses écrits. C'est là qu'il faut aller chercher Sénèque, et qu'on le verra.

M. Carter, savant antiquaire anglais, nous apprend dans son *Voyage de Gibraltar à Malaga*, qu'il subsiste encore en Espagne des monuments élevés à la mémoire de Sénèque. Il a trouvé à Mescania, ville municipale romaine, les restes d'une inscription où le nom d'*Annæus Seneca* s'est conservé, et dont il fixe la date avant la soixantième année de l'ère chrétienne et la mort de notre philosophe. Il ajoute qu'on montre à Cordoue *la casa de Seneca*, la maison de Sénèque, et au voisinage d'une des portes de la ville, *el lugar de Seneca*, la métairie de Sénèque. On s'arrête avec respect à l'entrée de la chaumière de l'instituteur, on recule d'horreur devant les ruines du palais de l'élève. La curiosité du voyageur est la même ; mais les sentiments qu'il éprouve sont bien différents : ici il voit l'image de la vertu ; dans cet endroit, il erre au milieu des spectres du crime ; il plaint et bénit le philosophe, il maudit le tyran.

Il est à croire que Sénèque avait parcouru l'Égypte, où son oncle était préfet ; ce qu'il dit de cette contrée et du fleuve qui la fertilise [1], semble confirmer cette conjecture. On prétend même qu'il s'était avancé jusque sur les confins de l'Inde, et Pline nous apprend qu'il en avait écrit [2].

CXXV.

Sénèque a beaucoup écrit, et je n'en suis pas étonné ; il avait tant d'amour pour le travail, et il était doué d'un génie si facile et si fécond. « Je ne passe pas, nous dit-il, une seule

1. *Natural. Quæst.* lib. IV. cap. I, II, III et IV. Voyez aussi la *Consolation à Helvia*, chap. XVII. Il parle en cet endroit d'un fait qui ne s'est passé que lorsqu'il revenait d'Égypte avec sa tante ; ils étaient sur le même vaisseau. Son oncle, qui avait été gouverneur d'Égypte pendant dix ans, mourut en chemin ; on ignore son nom. Juste Lipse, dans une note sur ce passage, l'appelle Vétrasius Pollion. Voyez ses preuves, qui ne sont pas sans solidité. (N.)

2. « Seneca etiam apud nos tentata Indiæ commentatione, sexaginta annos ejus prodidit, gentes duodevigenti centumque... » PLIN. *Natur. Hist.* lib. VI, cap. XVII. (N.)

journée oisive. Je donne à l'étude une partie de la nuit; je ne me livre pas au sommeil, j'y succombe : je sens mes yeux appesantis, comme prêts à tomber de leurs orbites, sans cesser de les tenir attachés sur l'ouvrage. Je me suis séparé de la société, et j'ai renoncé à toutes les distractions de la vie. Je m'occupe de nos neveux; je médite quelque chose qui me survive, et qui leur soit salutaire : ce sont des espèces de recettes contre leurs infirmités (Lettre VIII). »

C'est ainsi qu'on se fait un nom parmi ses contemporains et chez les races futures. Quels que soient les avantages qu'on attache au commerce des gens du monde pour un savant, un philosophe et même un homme de lettres, et bien que j'en connaisse les agréments, j'oserai croire que son talent et ses mœurs se trouveront mieux de la société de ses amis, de la solitude, de la lecture des grands auteurs, de l'examen de son propre cœur et du fréquent entretien avec soi; et que très-rarement il aura occasion d'entendre dans le cercle le mieux composé, quelque chose d'aussi bon que ce qu'il se dira dans la retraite.

Milord Shaftesbury a intitulé un de ses ouvrages : *le Soliloque ou Avis à un Auteur*[1]. Celui qui se sera étudié lui-même, sera bien avancé dans la connaissance des autres, s'il n'y a, comme je le pense, ni vertu qui soit étrangère au méchant, ni vice qui soit étranger au bon.

Si l'on excepte la *Consolation à Marcia*, *à Helvia* et *à Polybe*, qu'il écrivit pendant son exil en Corse, ce qui nous est parvenu de ses ouvrages est le fruit des heures du jour et des nuits qu'il dérobait à ses fonctions, à la cour et au sommeil.

CXXVI.

Nous avons perdu ses poëmes, ses tragédies, ses discours oratoires, ses livres du mouvement de la terre, son traité du mariage, celui de la superstition, ses abrégés historiques, ses exhortations et ses dialogues. Il suffit de ce qui nous reste, pour regretter ce qui nous manque.

1. Cet ouvrage a été traduit en français par M. Sinson, et publié à Paris en 1771, sous le titre de *Soliloques ou Entretiens avec soi-même*, et sous celui de *les Conseils*. Londres (*Paris*), 1773. (Br.)

Les tragédies publiées sous le nom du poëte Sénèque, sont un recueil de productions de différents auteurs; et il n'y a point d'autorité qui nous permette de les attribuer à Sénèque.

Je ne dis rien de son commerce épistolaire avec saint Paul[1], ouvrage ou d'un écolier qui s'essayait dans la langue latine, ou d'un admirateur de la doctrine et des vertus du philosophe, jaloux de l'associer aux disciples de Jésus-Christ.

CXXVII.

On trouve dans Sénèque un grand nombre de traits sublimes; c'est cependant un auteur de beaucoup, mais de beaucoup d'esprit, plutôt qu'un écrivain de grand goût. J'aurai de l'indulgence pour le style épistolaire, je conviendrai que la familiarité de ce genre admet des pensées et des expressions qu'on s'interdirait dans un autre; mais quoique pleines de belles choses, ses lettres, assez naturelles dans la traduction, ne m'en paraîtront pas moins recherchées dans l'original[2].

1. Cette question a été plusieurs fois posée, et en dernier lieu résolue négativement par M. Aubertin : *Étude critique sur les rapports supposés entre Sénèque et saint Paul.* Paris, 1857, in-8°.

2. Ce défaut, qui en serait un très-grand, surtout dans des lettres, ne m'a pas frappé, je l'avoue, autant que l'auteur de cet *Essai;* mais, comme son autorité est d'un tout autre poids que la mienne, je suis persuadé que je me suis trompé. Je ferai cependant à ce sujet une observation qui paraît lui avoir échappé, et que je soumets à son examen : c'est que Lucilius, ce digne ami de Sénèque, et celui à qui toutes ses Lettres sont adressées, se plaignait alors de l'extrême négligence avec laquelle elles étaient écrites; reproche directement contraire à celui que Diderot lui fait ici. Nous avons encore la lettre de Sénèque où, pour répondre à cet égard aux plaintes de son ami, il établit des principes très-judicieux sur le style épistolaire en général, et sur l'usage que l'on doit faire de l'éloquence dans les matières philosophiques : « Vous vous plaigniez, lui dit-il, que mes lettres ne sont pas assez soignées; mais soigne-t-on sa conversation, à moins qu'on ne veuille parler d'une manière affectée? Je veux que mes lettres ressemblent à une conversation que nous aurions ensemble, assis ou en marchant; je veux qu'elles soient simples et faciles, qu'elles ne sentent ni la recherche ni le travail : j'aimerais même mieux, si la chose était possible, vous faire voir que vous dire ce que je pense... La philosophie ne renonce pas au génie; mais elle ne veut pas que l'on sacrifie bien du travail à des mots... Nos discours ne doivent pas chercher à plaire, mais à instruire. Si pourtant l'éloquence s'y joint sans affectation, si elle s'offre d'elle-même, ou si elle coûte peu, à la bonne heure; qu'elle vienne à la suite d'objets assez importants pour se passer de ses ornements, mais qu'elle soit moins occupée de se montrer, que les choses. Minus tibi accuratas a me epistolas mitti quereris; quis enim accurate loquitur, nisi qui vult putide loqui? *Qualis sermo meus esset, si una sederemus, aut ambularemus, illaboratus et facilis: tales esse Epistolas meas volo,*

L'antiquité ne nous a point transmis de cours de morale aussi étendu que le sien [1]. Parmi quelques préceptes qui répugnent à la nature, et dont la pratique rigoureuse ajouterait peut-être à la misère de notre condition [2] (conséquence d'une philosophie trop raide, du moins pour la généralité des hommes, à qui elle demandait au delà de ce qu'elle espérait en obtenir), il y en a sans nombre avec lesquels il est important de se familiariser, qu'il faut porter dans sa mémoire, graver dans son cœur, comme autant de règles inflexibles de sa conduite, sous peine de manquer aux devoirs les plus sacrés, et d'arriver au malheur, le terme presque nécessaire de l'ignorance et de la méchanceté : il faut les tenir d'une bonne éducation, ou les devoir à Sénèque. Que ce philosophe soit donc notre manuel assidu : expliquons-le à nos enfants, mais ne leur en permettons la lecture que dans l'âge mûr, lorsqu'un commerce habituel avec les grands auteurs, tant anciens que modernes, aura mis leur goût en sûreté. Sa manière est précise, vive, éner-

quæ nihil habeant accersitum, nec fictum. Si fieri posset, quid sentiam, ostendere quam loqui mallem... Neque enim philosophia ingenio renuntiat; multum tamen operæ impendi verbis non oportet... Non delectent verba nostra, sed prosint. Si tamen contingere eloquentia non sollicito potest, aut si parata est, aut parvo constat; adsit, et res pulcherrimas prosequatur : sit talis, ut res potius quam se ostendat, etc. » (*Epist.* LXXV.) Ce passage, auquel ceux qui trouvent en général la manière d'écrire de Sénèque peu naturelle n'ont fait aucune attention, prouve au moins que Lucilius n'avait pas, sur ce qu'on appelle un *style recherché,* les mêmes idées que l'auteur de la *Vie de Sénèque;* ou plutôt, comme cela est plus vraisemblable, et peut-être plus vrai, que ce qui nous paraît aujourd'hui *recherché* dans le style des Anciens, parce que nous ne savons et ne pouvons même savoir que très-imparfaitement les langues dans lesquelles ils ont écrit, n'avait pas à leurs yeux le même caractère et le même défaut : car Lucilius, contemporain de Sénèque, et parlant sa langue, devait nécessairement être pour lui un juge plus délicat, plus sévère et plus sûr, que nous ne pouvons jamais espérer de le devenir, quand l'étude du latin serait l'occupation de toute notre vie. (N.)

1. L'éditeur de la traduction de Sénèque observe, avec raison, dans une de ses notes, que « les ouvrages de ce philosophe peuvent être regardés comme le cours de morale le plus complet, le plus utile, le plus capable de rendre les hommes bons, humains, de leur inspirer l'amour de l'ordre et de la vertu, la constance dans l'adversité, le mépris de la douleur et de la vie, le courage qui fait supporter l'une et quitter l'autre sans regret, quand l'arrêt irrévocable de la nécessité l'exige. » Voyez sa note sur le traité *de la Clémence,* liv. II, chap. II, t. IV, p. 436. (DIDEROT.)

2. Sénèque semble avoir prévu le reproche général que l'on fait ici au stoïcisme. « Nos préceptes sont quelquefois outrés, dit-il, afin qu'on les réduise à leur juste étendue : Quædam præcipimus ultra modum, ut ad verum et suum redeant. » *De Benef.* lib. VII, cap. XXII. (N.)

gique, serrée ; mais elle n'est pas large. Ses imitateurs ne s'élèveront jamais à la hauteur de ses beautés originales ; et il serait à craindre que les jeunes gens, captivés par les défauts séduisants de ce modèle, n'en devinssent que d'insipides et ridicules copistes. C'est ainsi que je pensai de Sénèque dans un temps où il me paraissait plus essentiel de bien dire que de bien faire, d'avoir du style que des mœurs, et de me conformer plus aux préceptes de Quintilien, qu'aux leçons de la sagesse.

On verra, dans la suite de cet *Essai*, aux endroits où je me propose d'examiner les différents jugements qu'on a portés de ses ouvrages, l'influence qu'ont eue sur le mien l'expérience de la vie, et la maturité d'un âge où, si l'on m'eût demandé : Que faites-vous? je n'aurais pas répondu : Je lis les *Institutions de l'Art oratoire* ; mais j'aurais dit avec Horace : Je cherche ce que c'est que le vrai, l'honnête, le décent, et je suis tout entier à cette étude [1].

De combien de grandes et belles pensées, d'idées ingénieuses, et même bizarres, on dépouillerait quelques-uns de nos plus célèbres écrivains [2], si l'on restituait à Plutarque, à Sénèque, à Machiavel, et à Montaigne, ce qu'ils en ont pris sans

1. « Quid verum atque decens, curo et rogo, et omnis in hoc sum. »
HORAT., lib. I., Epist., I, vers. II. (N.)

2. Je n'en citerai qu'un seul ; c'est M. Rousseau, de Genève. Il serait aisé de prouver qu'il doit à Sénèque, à Plutarque, à Montaigne, à Locke et à Sidney la plupart des idées philosophiques et des principes de morale et de politique qu'on a le plus loués dans ses écrits : il doit même à Sénèque quelques-uns de ses sophismes et de ses paradoxes les plus étranges ; c'est une source où, pour me servir de l'expression de Montaigne, *il a puisé comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse*. Mais l'espèce d'enthousiasme, de fanatisme même, qu'il a surtout inspiré à ces êtres mobiles et passionnés, dont l'imagination, prompte à s'allumer, ouvre l'âme à toutes les sortes de séductions, et qui, toujours à la discrétion du moment, donnent la préférence sur le philosophe qui les éclaire, au sophiste éloquent qui les émeut, s'affaiblira peu à peu, et peut-être même disparaîtra tout à fait, à mesure que les ouvrages des auteurs dont on vient de parler leur seront mieux connus. C'est alors que ceux ou plutôt celles à qui la magie de style de M. Rousseau en a si souvent imposé, retrouvant sans cesse dans ces auteurs les mêmes idées, et quelquefois les mêmes écarts, n'admireront plus que la forme séduisante sous laquelle il a su les présenter, et fixeront avec plus de justesse et d'impartialité le degré d'estime et de réputation qu'il mérite. En effet, ce n'est ni un penseur profond, ni un logicien exact et sévère, ni un moraliste aussi instructif, aussi original, aussi agréable à lire que Montaigne, ni même un ami très-sincère et très-zélé de la vérité : c'est un écrivain très-éloquent, dont le style vif, élégant, rapide et plein d'énergie, entraîne presque toujours sans persuader ; c'est un sophiste adroit,

les citer! J'aime la franchise de ce dernier : « Mon livre, dit-il (*Essais*, liv. II, chap. XXXII), est maçonné des dépouilles des

quelquefois même très-subtil *, qui se met fort peu en peine de se contredire, et à qui le choix des opinions est en général à peu près indifférent, pourvu que celle qu'il embrasse, vraie ou fausse, lui offre un champ assez vaste pour faire briller tous ses talents. S'il trouve par hasard sur son chemin une vérité piquante, dont le développement et les preuves exigent toutes les ressources de son esprit et de son éloquence, il la saisit avidement, la pare, l'embellit, écarte, dissipe tous les nuages dont elle était environnée, et la porte même souvent jusqu'à la démonstration : mais un moment après, il fait les mêmes efforts pour appuyer un sophisme, pour établir un paradoxe ingénieux, ou même pour consacrer une erreur, si ce dernier parti lui paraît plus favorable à l'emploi de ses forces, et à l'exercice de cette rhétorique brillante que Montaigne appelle quelque part *une art piperesse et mensongère*.

La célébrité dont M. Rousseau a joui, et que peut-être il conservera longtemps encore, est une forte preuve de cette vérité : c'est que, si les hommes veulent être instruits, ils désirent encore plus d'être amusés. Ceux qui méprisent la grâce du style, ne les connaissent pas assez, et ne sont pas assez jaloux de leur être utiles. Ils entendent encore mal l'intérêt de leur réputation : ils pensent, mais n'ayant pas le talent, peut-être plus rare encore, d'écrire avec cet agrément, ce nombre et cette harmonie dont le charme est irrésistible, ils rendent mal leurs pensées, et sont bientôt oubliés. Fontenelle, en s'emparant du travail de Van-Dale (*Des Oracles*), lui en a ravi pour jamais la gloire. Un jour viendra que le nom de ce savant médecin, déjà presque ignoré parmi nous, sera entièrement effacé de la mémoire des hommes, tandis que la voix de l'écrivain enchanteur qui a fait naître des fleurs dans un terrain, riche à la vérité, mais hérissé de ronces et d'épines, qu'il a défriché, sera entendue dans l'avenir. Tant que les langues latine et française subsisteront, Sénèque et Montaigne seront lus, médités et admirés des bons esprits : et toute l'éloquence de M. Rousseau, qui, en s'appropriant si souvent leurs pensées, s'est, pour ainsi dire, associé à leur gloire, et a brillé parmi nous d'un éclat emprunté, ne les fera jamais oublier ; mais elle les fera négliger plus ou moins longtemps, particulièrement des femmes et des gens du monde, en général peu instruits, mais surtout trop avides de jouissances pour consacrer à l'étude un temps qui suffit à peine à leur amusement, et trop dissipés pour mettre dans leurs lectures ce choix, cette suite et ce degré d'attention, qui peuvent seuls les rendre utiles et instructives.

Les étrangers ont dit que M. Rousseau avait fait *secte* parmi nous ; ils auraient pu ajouter que cette *secte* si aveuglément dévouée et soumise à son chef, est plutôt religieuse que philosophique. En effet, il n'y a guère que des opinions religieuses

* M. Helvétius, ce philosophe dont la mémoire est si chère à tous les gens de bien, a réfuté pas à pas, et avec beaucoup de clarté, de force et de précision, quelques-uns des paradoxes de M. Rousseau, et, par le simple rapprochement de ses idées, en a fait voir l'incohérence et la contradiction. Voici comme il termine un des chapitres de son dernier ouvrage : « Qu'on ne s'étonne point, *dit-il*, des contradictions de ce célèbre écrivain. Ses observations sont presque toujours justes, et ses principes presque toujours faux et communs. De là ses erreurs. Peu scrupuleux examinateur des opinions généralement reçues, le nombre de ceux qui les adoptent lui en impose... Il n'est point de proposition, soit morale, soit politique, que M. Rousseau n'adopte et ne rejette tour à tour. Tant de contradictions ont fait quelquefois suspecter sa bonne foi. » *De l'Homme et de son éducation*, sect. V, chap. VII ; et note 27 du chap. XI. On peut voir encore toutes celles qui précèdent, et les douze premiers chapitres de cette section. (N.)

deux autres. » Je permets d'emprunter, mais non de voler, moins encore d'injurier celui qu'on a volé.

mal entendues, et portées à l'excès, qui puissent inspirer cet esprit d'intolérance dont tous les partisans du citoyen de Genève sont plus ou moins animés. Quiconque ose avoir, sur ses écrits et sur sa personne, un sentiment contraire au leur, s'expose infailliblement à une espèce de persécution qui a tous les effets de la haine théologique. Que faire donc alors? Être sincère avec soi-même; dire froidement, et d'une manière simple, ce que, d'après un examen très-réfléchi, on croit utile et vrai; et, opposant à toutes les critiques un silence obstiné, attendre en paix le jugement du public éclairé et impartial. (N., 1778.) — Dans les premières attaques dirigées contre l'*Essai*, cette longue note fut reprochée à Diderot, quoique Naigeon eût eu soin de faire savoir qu'elle incombait non à l'auteur, mais à l'éditeur. Naigeon aurait bien fait de conserver par devers lui son appréciation des mérites de Rousseau que personne ne lui demandait, et qui n'est pas tout à fait, ainsi qu'on l'a vu § LXV, celle de Diderot. Mais ce fut pour lui une bonne fortune que la confusion qui résulta de son échappée. On apprit à le connaître : la *Correspondance secrète*, qui nous a conservé les détails de cette affaire, après avoir supposé à l'avance qu'il y aurait dans l'*Essai* « sûrement de très-bonnes choses et bien du mauvais goût, » s'était mise du parti de ceux qui trouvaient les remarques sur Rousseau un acte de « lâcheté et de bassesse, » et Diderot n'était plus dès lors qu'un écrivain « lourd et diffus. » N'était-ce point plutôt à Naigeon que s'adressait ce compliment? Il courut alors une *Lettre à Fréron*, par Mme de la Motte*, dans laquelle cette dame réclama pour qu'on ne privât pas « l'obscur adepte » de la part de mépris qui lui revenait. « Je ne sais si l'enthousiasme m'égare, continuait-elle, mais je voudrais que le titre d'éditeur fût spécialement, exclusivement annexé au nom de Négeon (*sic*), et que l'on dît l'*éditeur Négeon* comme on dit..... le *chancelier d'Aguesseau*, par exemple. » Remarquons une dernière fois qu'à l'époque où se produisait tout ce tapage, on ne connaissait pas encore les *Confessions* et que tous les critiques étaient d'accord pour dire comme Mme de la Tour : « Il est clair que M. Diderot ne craint tant de trouver son portrait dans ces terribles mémoires que parce qu'il est sûr d'avoir fourni des traits odieux à son peintre. » On s'aperçut bientôt que cet espoir n'avait aucun fondement; mais des accusations réitérées il était, comme toujours, « resté quelque chose. »

* Madame Latour de Franqueville, auteur de *Jean-Jacques Rousseau vengé par son amie*, ou Morale pratico-philosophico-encyclopédique des coryphées de la secte, au Temple de la Vérité (Hollande), 1779, in-12, 72 pages.

ESSAI

SUR LES RÈGNES

DE CLAUDE ET DE NÉRON

LIVRE SECOND

A MONSIEUR NAIGEON

Je vais parler des ouvrages de Sénèque sans prévention et sans partialité : usant avec lui d'un privilége dont il ne se départit avec aucun autre philosophe, j'oserai quelquefois le contredire. Quoique l'ordre, selon lequel le traducteur en a rangé les traités, ne soit pas celui de leur date, je m'y conformerai, parce que je ne vois aucun avantage à m'en éloigner. Cette courte analyse achèvera de dévoiler le fond de l'âme de Sénèque, le secret de sa vie privée, et les principes qui servaient de base à sa philosophie spéculative et pratique.

Je vais donc commencer par les Lettres, transportant dans l'une ce qu'il aura dit dans une autre, généralisant ses maximes, les restreignant, les commentant, les appliquant à ma manière [1],

1. Cette méthode a été si bien suivie par Diderot qu'il serait à peu près impossible de rapporter sous sa paraphrase le texte latin à laquelle elle correspond. Il ne faut donc pas, sauf dans quelques cas parfaitement déterminés, croire lire du Sénèque, mais bien plutôt des pensées sur Sénèque. Les parties guillemetées résument parfois en dix lignes tout une épitre et, souvent, un simple mot provoque une longue discussion. C'était là ce que Diderot appelait causer avec le lecteur et non écrire en vue du public.

quelquefois les confirmant, quelquefois les réfutant; ici, présentant au censeur le philosophe derrière lequel je me tiens caché; là, faisant le rôle contraire, et m'offrant à des flèches qui ne blesseront que Sénèque caché derrière moi.

DES LETTRES DE SÉNÈQUE

I.

Les *Lettres* de Sénèque sont adressées à Lucilius, son ami, et son élève dans la philosophie stoïcienne : *Lucilius, je vous réclame ; vous êtes mon ouvrage.* Ils étaient âgés tous les deux : *Nous ne sommes plus jeunes.* Lucilius, né dans une condition médiocre, s'était élevé par son mérite au rang de chevalier romain, et avait obtenu la place d'intendant en Sicile.

La matière traitée dans cette correspondance, est très-étendue : c'est presque un cours de morale complet ; je vais le suivre. Mais pour m'épargner à moi-même, et aux autres, la sécheresse et le dégoût d'une table, j'indiquerai, chemin faisant, quelques-uns des traits qui m'ont le plus frappé, ce que je voudrais avoir recueilli de ma lecture ; et surtout qu'on ne se persuade pas qu'il n'y ait rien ni à remarquer, ni à apprendre dans celles dont je n'annoncerai que le sujet. Lisez le reste de mon ouvrage comme vous liriez les pensées détachées de La Rochefoucauld.

La *première* est sur le temps : Sénèque dit, et ne dit que trop vrai, « qu'une partie de la vie se passe à mal faire, la plus grande à ne rien faire, presque entière à faire autre chose que ce qu'on devrait. »

« Où est l'homme qui sache apprécier le temps, compter les jours, et se rappeler qu'il meurt à chaque instant ? »

« Je me trouve dans le cas des gens ruinés sans qu'il y ait de leur faute ; tout le monde les excuse, personne ne les assiste. »

Il traite dans la *deuxième* des voyages.

« Le voyageur a beaucoup d'hôtes, et peu d'amis... » Il

ressemble au possesseur d'un palais qui passerait sa vie à parcourir ses riches et vastes appartements, sans s'arrêter un instant dans celui que son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses amis, ses concitoyens occupent.

Et dans la même, des lectures, autre sorte de voyages.

« Ne pouvant lire autant de livres que vous en pouvez acquérir, n'en acquérez qu'autant que vous en pourrez lire. »

« On lit pour se rendre habile : si on lisait pour se rendre meilleur, bientôt on deviendrait plus habile. »

« Si vous consultez la nature sur le travail et sur le repos, elle vous répondra qu'elle a fait le jour et la nuit. »

C'est là qu'il dit d'Épicure : « Je passe dans le camp ennemi en espion, mais non en déserteur. »

Si vous avez à faire choix d'un ami, lisez la *troisième*, où l'on trouve, entre autres, cette maxime de Pomponius :

« Il y a des yeux tellement accoutumés aux ténèbres, qu'ils voient trouble au grand jour. »

« Ne faites rien que votre ennemi ne puisse savoir. »

La *quatrième* vous affranchira des terreurs de la mort, et des sollicitudes de la vie.

« Le tyran me fera conduire, où?... Où je vais. »

« Un mal n'est pas grand, quand il est le dernier des maux. La perte la moins à craindre est celle qui ne peut être suivie de regrets. »

« Celui qui ne veut que satisfaire à la faim, à la soif, aux besoins de la nature, ne se morfond point à la porte des grands, n'essuie ni leurs regards dédaigneux, ni leur politesse insultante. »

Frappez à cette porte pour autrui, n'y frappez jamais pour vous.

Dans la *cinquième*, sur la singularité, il adresse à Lucilius des conseils dont quelques-uns d'entre nous pourraient profiter.

« N'allez pas, à l'exemple de certains philosophes, moins curieux de faire des progrès que du bruit, affecter, dans votre extérieur, vos occupations, votre genre de vie, une originalité qui vous distingue[1] : vous vous interdirez cet habillement bizarre, cette chevelure hérissée, cette barbe hétéroclite, et toutes ces voies détournées pour arriver à la considération. Eh! le nom de philosophe n'est déjà que trop odieux, avec quelque modestie qu'on le porte! — N'y aura-t-il donc aucune différence entre nous et le vulgaire? — Il y en aura; mais je veux qu'on y regarde de près pour l'apercevoir. »

« Il faut que la vie du sage soit un mélange de bonnes mœurs et de mœurs publiques... » Qu'en pense Diogène? Celui-ci dirait à son élève : Que ta vie ne soit point un mélange bigarré de bonnes mœurs et de mœurs publiques... « Il faut qu'on l'admire, et qu'on s'y reconnaisse... » Il importe peu que des fous t'admirent; et si le peuple se reconnaît en toi, ce sera presque toujours tant pis pour toi.

« Je n'aime à apprendre que pour enseigner. »

Je n'aime à apprendre que pour être moins ignorant... « La plus belle découverte cesserait de me plaire, si elle n'était que pour moi... » La découverte la plus simple, ne fût-elle que pour moi, me plairait encore. Ce n'est pas que je n'aime aussi à répandre le peu que je sais. Si le hasard m'offre une belle page ignorée, j'en jouis doublement, et par l'admiration qu'elle me cause, et par l'espoir de l'indiquer à mes amis.

« Philosophe, où en es-tu?... » Heureux celui qui s'est fait cette question, et qui s'est répondu : Je commence à me réconcilier avec moi-même!

Voulez-vous savoir ce que c'est que la véritable amitié? vous l'apprendrez dans la *sixième*.

« Combien d'hommes, dit-il, ont plutôt manqué d'amitié que d'amis!... » Le contraire ne serait-il pas aussi vrai? et ne pourrait-on pas dire : Combien d'hommes ont plutôt manqué d'amis que d'amitié?

1. Cette pointe est dirigée contre Rousseau et son costume d'Arménien.

L'amour est l'ivresse de l'homme adulte : l'amitié est la passion de la jeunesse; c'est alors que j'étais lui, qu'il était moi. Ce n'était point un choix réfléchi; je m'étais attaché je ne sais par quel instinct secret de la conformité. S'il eût été sage, je ne l'aurais pas aimé; je ne l'aurais pas aimé, s'il eût été fou : il me le fallait sage ou fou de cette manière. J'éprouvais ses plaisirs, ses peines, ses goûts, ses aversions; nous courions les mêmes hasards : s'il avait une fantaisie, j'étais surpris de ne l'avoir pas eue le premier; dans l'attaque, dans la défense, jamais, jamais il ne nous vint en pensée d'examiner qui de nos adversaires ou de nous avait tort ou raison : nous n'avions qu'une bourse; je n'étais indigent que quand il était pauvre. S'il eût été tenté d'un forfait, quel parti aurais-je pris? Je l'ignore : j'aurais été déchiré de l'horreur de son projet, si j'en avais été frappé, et de la douleur de l'abandonner seul à son mauvais sort. Qu'est devenue cette manière d'exister si une, si violente et si douce? A peine m'en souviens-je; l'intérêt personnel l'a successivement affaiblie. Je suis vieux, et je m'avoue, non sans amertume et sans regret, qu'on a des liaisons d'habitude dans l'âge avancé; mais qu'il ne reste en nous, à côté de nous, que le vain simulacre de l'amitié[1].

. . . . . Jam proximus ardet
Ucalegon.

(Virgil. *Æneid.* lib. II, v. 311 et 312.)

Cet Ucalégon du poëte, c'est vous, c'est moi : on ne pense guère à la maison d'autrui, quand le feu est à la nôtre.

Ah! les amis! les amis! il en est un; ne compte fermement que sur celui-là : c'est celui dont tu as si longtemps et si souvent éprouvé la bienveillance et la perfidie; qui t'a rendu tant de bons et de mauvais offices; qui t'a donné tant de bons et de mauvais conseils; qui t'a tenu tant de propos flatteurs, et adressé tant de vérités dures, et dont tu passes les journées à te louer et à te plaindre. Tu pourras survivre à tous les autres; celui-ci ne t'abandonnera qu'à la mort : c'est toi; tâche d'être ton meilleur ami.

1. Diderot reproduit ici une idée qu'il a développée dans *les Deux Amis de Bourbonne*. (Br.)

« Le philosophe Attalus préférait un ami à faire à un ami déjà fait... » Un peintre célèbre court après un voleur, et lui offre un tableau fini pour l'ébauche que le voleur avait enlevée de dessus son chevalet. Il me déplaît qu'on en fasse autant en amitié.

J'ai vu l'amour, j'ai vu l'amitié héroïque; le spectacle des deux amis m'a plus touché que celui des deux amants. D'un côté c'était la raison, de l'autre la passion, qui faisait de grandes choses; l'homme et l'animal.

« Les présents de la fortune? » Dites ses piéges.

Il conseille, Lettre VII, la fuite du monde. « Je ne rapporte jamais de la société les mœurs que j'y ai portées. »

Quel est celui d'entre nous assez sage, ou assez corrompu, qui n'en puisse dire autant?

« Rien de plus nuisible aux bonnes mœurs que la fréquentation des spectacles... » Des spectacles de Rome, cela se peut; des nôtres, je ne le crois pas.

A propos des spectacles de son temps, qui n'étaient que des exécutions, Sénèque dit : « Un homme a-t-il volé[1]? qu'on le pende. A-t-il assassiné? qu'on le tue. Mais toi, malheureux spectateur, qu'as-tu fait pour assister à la potence?... » Cela est beau.

« Il est dur de vivre sous la nécessité, mais il n'y a point de nécessité d'y vivre. »

« Arracher à Caton son poignard, c'est lui envier son immortalité. »

« La vertu a perdu de son prix pour celui qui se surfait celui de la vie. »

Malheur à celui que quelqu'une de ces pensées, que je jette au hasard à mesure que la lecture du philosophe me les offre, ne plongera pas dans la méditation!

1. On lit *violé* dans l'édition publiée en 1820 par M. Delalain; c'est une faute. (Br.)

« Rien de plus commun qu'un vieillard qui commence à vivre. » Rien de plus commun qu'un vieillard qui meurt avant que d'avoir vécu. La plupart des hommes meurent le hochet à la main.

« L'homme puissant craint autant de maux qu'il en peut faire... » D'où naît donc cet abus si fréquent de la puissance? C'est que l'effet naturel de la force est d'inspirer l'audace, et que l'effet naturel du pouvoir est d'affaiblir la crainte.

« Le désespoir des esclaves immole autant d'hommes que les caprices des rois... » Je le désirerais.

« L'esclave a-t-il sur son maître le droit de vie et de mort?... » Qui peut en douter? Puissent tous ces malheureux enlevés, vendus, achetés, revendus, et condamnés au rôle de la bête de somme, en être un jour aussi fortement persuadés que moi!

Ici, il apostrophe les Romains; il leur reproche d'enseigner la cruauté à leur souverain, qui ne saurait l'apprendre. Sénèque n'avait pas encore démêlé le caractère de son élève, et son commerce épistolaire avec Lucilius commença apparemment pendant les cinq premières années du règne de Néron.

« La route du précepte est longue, celle de l'exemple est courte. Les disciples de Socrate et d'Épicure profitèrent plus de leurs mœurs que de leurs discours... » (Lettre VI.) Il résulte de cette maxime, applicable surtout à l'éducation des enfants, qu'il faut leur adresser rarement de ces préceptes dont la vérité ne peut être constatée que par une longue expérience; mais parlez sensément, agissez toujours bien devant eux. C'est ainsi que les Romains préparaient à la république des magistrats, des guerriers et des orateurs. Vous serez difficile sur la compagnie dans laquelle vous pourrez les admettre, si vous pensez qu'il y a tel mot, telle action, capable de détruire le fruit de plusieurs années.

Heureux les enfants nés de parents élevés aux grandes places! ils entendent, dès le berceau, parler des grandes choses.

L'activité du sage est le sujet de la *huitième*.

Dans la *neuvième*, où il en caractérise l'amitié, il prétend qu'on refait aussi aisément un ami perdu, que Phidias une statue brisée. Je n'en crois rien. Quoi! l'homme à qui je confierai mes pensées les plus secrètes, qui me soutiendra dans les pas glissants de la vie, qui me fortifiera par la sagesse de ses conseils et la continuité de son exemple; qui sera le dépositaire de ma fortune, de ma liberté, de ma vie, de mon honneur; sur les mœurs duquel les hommes seront autorisés à juger des miennes; je dis plus, l'homme que je pourrai interroger sans crainte, dont je ne redouterai point la confidence; dont, pour me servir de l'expression de génie du chancelier Bacon, j'oserai éclairer le fond de la caverne, sans sentir vaciller le flambeau dans ma main; cet homme se refait en un jour, en un mois, en un an! Eh! malheureusement la durée de la vie y suffit à peine; et c'est un fait bien connu des vieillards, qui aiment mieux rester seuls, que de s'occuper à retrouver un ami.

Lorsque notre philosophe se demande à lui-même ce qu'il s'est promis en prenant un ami; et qu'il se répond : « D'avoir quelqu'un pour qui mourir, qui accompagner en exil, qui sauver aux dépens de mes jours... » il est grand, il est sublime; mais il a changé d'avis.

Lorsque, comparant l'amour et l'amitié, il ajoute que *l'amour est presque la folie de l'amitié*, il est délicat. Lorsqu'il répond à la question : quelle sera la vie du sage sur une plage déserte, dans le fond d'un cachot? *celle de Jupiter dans la dissolution des mondes*, il montre une âme forte. De pareilles idées ne viennent qu'à des hommes d'une trempe rare.

II.

Il traite, dans la *dixième*, de la solitude.

« Cratès disait à un jeune homme : Que fais-tu là seul? Le jeune homme lui répondit : Je m'entretiens avec moi-même. Prends garde, lui répliqua le philosophe, de t'entretenir avec un flatteur... » Le sot cesse d'être un sot pour le moment où il nous flatte, et nous dirions volontiers de lui : Mais cet homme n'est pourtant pas trop bête.

« Vivez avec les hommes comme si les dieux vous voyaient ; parlez aux dieux comme si les hommes vous entendaient. »

Dans la *onzième*, des avantages de la vieillesse, de la mort, et du suicide.

La manière dont les habitants de sa campagne, son fermier, son jardinier, ses arbres, ses charmilles lui rappellent son grand âge, est charmante... « Qu'est-ce que cet homme qu'on a posté là, et qu'on ne tardera pas d'y exposer? Où a-t-on trouvé ce squelette ? Le beau passe-temps de m'apporter ici les morts du voisinage ! — Quoi ! vous ne reconnaissez pas Félicion, le fils de votre métayer, à qui vous avez donné tant de jouets quand il était enfant? »

Dans la *douzième*, des effets de la philosophie sur les défauts et sur les vices.

Dans la *treizième*, du courage que donne la vertu, et du dessouci[1] de l'avenir.

« Le sage qui craint l'opinion, ressemble à un général qui s'ébranle à la vue d'un nuage de poussière élevé par un troupeau. »

« Espérer au lieu de craindre, c'est remplacer un mal par un autre. »

Dans la *quatorzième*, des soins du corps.

« Donnons-lui des soins, mais prêts à le précipiter dans les flammes, au moindre signal de la raison, de l'honneur, du devoir. »

« L'administration d'une république livrée à des brigands, n'est pas digne du sage... » Hommes publics, consolez-vous, si votre disgrâce est arrivée, ou si le mauvais génie de l'État veut qu'elle arrive.

« Le sage ne provoquera point le courroux des grands... » Maxime pusillanime : c'est le condamner à taire la vérité.

1. M. Littré écrit *désouci* et traduit : manque de souci ; il nous semble qu'il y a une nuance et que dessouci veut dire éloignement volontaire de ce qu'il peut y avoir de pénible dans la vision de l'avenir. Le mot a été reproché à Diderot. S. Mercier, dans son dictionnaire intitulé *Néologie*, prétend qu'il répondit : « D'ancienne ou de nouvelle création, qu'importe ? cette expression nous manque-t-elle? ne doit-on pas compter dessouci de l'avenir parmi les mots dont la disette appauvrit notre langue? »

On dit : *Vivre d'abord, ensuite philosopher...* C'est le peuple qui parle ainsi. Mais le sage dit : Philosopher d'abord, et vivre ensuite, si l'on peut, ou aimer la vertu avant la vie.

Si le philosophe ne croyait pas que la périlleuse vérité qu'il va dire fructifiera dans l'avenir, il se tairait. Il parle en attendant un grand prince, un grand ministre qui exécute ; il aime la vertu, il la pratique : il fait peu de cas de la vie, il méprise la mort. Un d'entre eux disait : « La nature qui a fait le tyran terrible, m'a fait sans peur. » S'il peut conserver la vie en attaquant le vice, il le fera ; mais s'il est impossible de vivre, et de dire la vérité, il fera son métier. Quoi ! l'apôtre de la vérité n'aurait pas le même courage que l'apôtre du mensonge !

On ne fait point une tragédie de la mort de celui qui craint l'échafaud, et qui va lâchement apostasier au pied d'un tribunal. Il ignore que sa mort sera plus instructive que tous ses écrits.

« Le sage dans la prospérité me montre l'apôtre de la vertu ; dans l'adversité, son martyr. »

Pourquoi le sang du philosophe ne serait-il pas aussi fécond que celui des martyrs ? C'est qu'il est plus facile de croire que de bien faire.

« Il y a trois passions qu'il ne faut point exciter : la haine, l'envie, le mépris. »

Cela est plus digne du moine de Rabelais, que du disciple de Zénon. C'est vous, Sénèque, qui m'avez appris à vous répondre. Il y a des hommes dont il est glorieux d'être haï ; le tourment de l'envie est toujours un éloge ; le mépris n'est souvent qu'une affectation... « Craignons l'admiration... » Et pourquoi ? Faisons tout ce qui peut en mériter.

Il s'entretient avec son ami, Lettres XV, XVI, XVII, XVIII, XIX, des exercices du corps, de l'utilité de la philosophie, de la richesse, de la pauvreté, des persécutions, de la calomnie ; qu'il faut embrasser la philosophie sans délai ; des amusements du sage, de la colère, des passions, des vices, des vertus, des avantages du repos, de la société, des fonctions publiques, du bonheur, du malheur.

« Le même mot peut sortir de la bouche d'un sage et d'un fou. »

« La sagesse, comme l'or, est l'équivalent de toute richesse. »

« La richesse est souvent la fin d'une misère, et le commencement d'une autre. »

« Le philosophe a son ennemi et sa discipline comme le militaire : pour vaincre, la bravoure seule ne suffit pas. »

On dit : Ce fait, de qui le tenez-vous? « Ce témoin est suspect ; c'est son père, c'est son ami, c'est son collègue, c'est son protecteur, c'est son client... » Qui est-ce qui vous contredit ainsi? C'est l'envie, l'envie que vous affligez par le récit d'une belle action.

Les préceptes de Sénèque sont austères ; mais l'expérience journalière et l'usage du monde en confirment la vérité : on ne les conteste que par la vanité ou par la faiblesse.

C'est dans sa Lettre XX qu'il dit aux grands, aux gens en place, un mot simple, mais qu'ils devraient avoir sans cesse à la bouche, s'ils sentaient vivement les inconvénients de leur élévation : « Quand viendra le jour heureux où l'on ne me mentira plus? »

Je ne relis point les ouvrages de Sénèque sans m'apercevoir que je ne les ai point encore assez lus.

Quel est l'objet de la philosophie? c'est de lier les hommes par un commerce d'idées, et par l'exercice d'une bienfaisance mutuelle.

La philosophie nous ordonne-t-elle de nous tourmenter? Non.

Dans la Lettre VIII, sur l'activité du sage, il parle des drames mixtes, dont le ton est grave, et le genre moyen entre la tragédie et la comédie. Ce genre eut-il aussi des détracteurs chez les Anciens[1]? Il ne le dit pas.

1. Réminiscence des attaques dirigées contre *le Père de famille*.

III.

Selon lui, Lettre XIV, « la philosophie est une espèce de sacerdoce révéré des gens de bien, respecté même de ceux qui ne sont méchants qu'à demi; et celui qui jette de la boue au philosophe, est une espèce d'impie. » Non, non, Suilius, Aristophanes modernes, jamais la dépravation ne sera assez générale, assez durable, assez puissante, ou la ligue de l'ignorance et du vice contre la science et la vertu assez forte, pour empêcher la philosophie d'être vénérable et sacrée.

Ne nous engageons point dans les querelles. Méprisons les propos de l'impudent; soyons convaincus qu'il n'y a que des hommes abjects qui osent nous insulter. Ne soyons pas plus offensés de leurs injures, que nous ne serions flattés de leur éloge; abandonnons le pervers à sa honte secrète.

— Est-ce qu'il en éprouve?

— Je le crois, depuis qu'un de ces infâmes salariés des grands pour déchirer les gens de bien, a dit d'une satire de commande, qu'il n'était pas bien sûr d'être content de l'avoir faite. Un des châtiments de la folie est de se déplaire à elle-même.

L'ouvrage de Sénèque est un champ où l'on trouve toujours à glaner. Je vois que dans l'opulence il s'exerçait à la pauvreté; au milieu des richesses, il se rit de la peine inutile que la fortune s'est donnée.

« Dieux, accordez-moi la sagesse, et je vous tiens quittes du reste... » Mais, Sénèque, dans votre système, est-ce que les dieux accordent la sagesse? La sagesse n'est-elle pas l'ouvrage du sage? Et n'est-ce pas la raison pour laquelle, dans votre enthousiasme, vous avez élevé quelquefois le sage au-dessus des dieux, sages par leur nature, sans efforts et sans mérite?

Dans les pensées de Sénèque les plus subtiles, dans ses opinions les plus paradoxales, il y a presque toujours un côté juste.

Comme il n'y a presque aucune proposition sur les mœurs qui soit vraie sans exception, il arrive souvent au moraliste

d'assurer le pour et le contre; selon qu'il se renferme dans la loi générale, ou qu'il ne considère qu'un cas particulier, l'homme lui paraîtra grand ou petit.

Il dit, Lettre XXI, à propos de la vraie gloire du sage : « En vain Atticus aurait eu pour gendre Agrippa[1], pour descendants Tibère et Drusus ; parmi ces noms illustres le sien serait ignoré, si le prince des orateurs ne lui eût adressé quelques lettres. Lucilius, si la gloire vous touche, les miennes vous feront plus connaître que toutes vos dignités : qui saurait qu'il exista un Idoménée sans celles d'Épicure? »

Il ajoute : « J'ai aussi quelques droits sur les races futures; je puis sauver un nom de l'oubli, et partager mon immortalité avec un ami... » Qu'on doit être heureux par cette pensée! En effet, quoi de plus doux que de croire qu'on enrichira sa nation d'un grand nom de plus? Ne se félicite-t-on pas d'avoir pris naissance dans une contrée célèbre par les hommes rares qu'elle a produits? Est-il de plus flatteuse espérance que de laisser à ses parents, à ses amis, à ses descendants, aux étrangers, aux siens, à l'univers, un sujet d'admiration, d'entretien et de regrets? Qui est-ce qui a fait cet ouvrage, ce poëme, ce tableau, cette statue, cette colonnade? C'est un Français, c'est Bouchardon, c'est Pigalle; c'était l'ami de mon grand-père, voilà son buste. Avec quel plaisir mon père, qui l'avait vu dans sa jeunesse, nous entretenait de son maintien, de son caractère et

1. La Grange s'est trompé sur le sens de ce passage (*OEuvres de Sénèque*, t. I, p. 95, *édition de De Bure*, 1778) pour avoir ignoré des faits qui concernent Atticus et sa famille, et sa méprise a entraîné celle de l'auteur de cet ouvrage. Ceux qui, en examinant rapidement dix ou douze pages de la traduction de Sénèque, ont cru avoir acquis le droit de la juger, auraient dû au moins relever cette inexactitude. Mais ce sont précisément les endroits où la version de La Grange laisse quelque chose à désirer, qui ont échappé à leur profond savoir, et à leur merveilleuse sagacité : c'est qu'il est, en effet, plus facile de supposer des fautes où il n'y en a pas, que d'en voir où il y en a; et leurs critiques, presque toujours fausses, partiales ou superficielles, en sont la preuve. Voici présentement le passage de Sénèque, tel qu'il fallait, ce me semble, le traduire : « Les lettres de Cicéron ne laisseront point périr la mémoire d'Atticus : ni son gendre Agrippa, ni Tibère, mari de sa petite-fille, ni Drusus, son arrière-petit-fils, n'auraient pas servi beaucoup à sa gloire; parmi ces noms illustres le sien ne serait pas cité, si Cicéron ne l'eût comme associé à son immortalité. Nomen Attici perire Ciceronis epistolæ non sinunt : nihil illi profuisset gener Agrippa, et Tiberius progener, et Drusus Cæsar pronepos; inter tam magna nomina taceretur, nisi Cicero illum applicuisset. » *Epist.* XXI. (N.)

de ses opinions! Voilà la maison qu'il habitait, on la visite encore. La république a doté une de ses arrière-nièces[1]; un citoyen bienfaisant tira de l'indigence un de ses descendants, qui n'avait d'autre mérite que de porter son nom. Malheur à l'homme personnel qui lira cette page avec dédain! Si par hasard c'est un artiste distingué, croyez qu'il n'est sincère ni avec vous ni avec lui-même.

Une sorte de reconnaissance délicate s'unit à une curiosité digne d'éloge, pour nous intéresser à l'histoire privée de ceux dont nous admirons les ouvrages. Le lieu de leur naissance, leur éducation, leur caractère, la date de leurs productions, l'accueil qu'elles reçurent dans le temps, leurs penchants, leurs goûts honnêtes ou malhonnêtes, leurs amitiés, leurs fantaisies, leurs travers, leur forme extérieure, les traits de leur visage, tout ce qui les concerne, arrête l'attention de la postérité. Nous aimons à visiter leurs demeures, nous éprouverions une douce émotion à l'ombre d'un arbre sous lequel ils se seraient reposés; nous voudrions voir et converser avec les sages dont les travaux ont augmenté le pouvoir de la vertu et les trésors de la vérité. Sans ce tribut, la sagesse accumulée des siècles serait un don gratuitement accordé à des ingrats.

« Mes concitoyens ne m'ont point élevé aux honneurs; Idoménée, ils ont mieux fait, ils m'en ont ôté le désir... » Ce mot est d'Épicure.

Notre stoïcien, conduit à la porte des jardins de ce philosophe, y grave une inscription qui atteste l'austérité de l'un, et l'impartialité de l'autre. La voici :

«Passant, tu peux t'arrêter ici; la volupté y donne la loi.

Quoi! c'est de la farine détrempée que tu me présentes, c'est d'eau que tu remplis ma coupe!

— Assurément; à ma table, les mets apaisent la faim, la boisson n'irrite pas la soif : voilà ma volupté. »

« Agissez toujours, Lucilius, comme si Épicure vous regardait. »

C'est ainsi que Sénèque pensait de ce philosophe, si mal connu, et tant calomnié. On ne s'est pas acharné avec moins

1. Allusion à Voltaire et à ce qu'il fit pour la petite-nièce de Corneille.

de fureur sur la doctrine d'Épicure, que sur les mœurs de Sénèque.

IV.

Je lis dans un auteur moderne[1] : « On oppose Sénèque comme un bouclier impénétrable à tous les traits qu'on peut lancer sur Épicure. Il est vrai que l'apologie que Sénèque a faite d'Épicure est formelle: mais il est à craindre que, loin de justifier l'un, elle ne donne des soupçons contre l'autre. Si, à l'honneur d'Épicure, leurs doctrines avaient des apparences communes, ce serait à la honte de Zénon. »

Lorsque Sénèque fait l'éloge d'Épicure, il ne décrie point Zénon, non plus qu'il ne préconise celui-ci, lorsqu'il attaque le premier. C'est un juge impartial qui pèse ce que chaque secte enseigne de contraire ou de conforme à la vérité, et qui s'en explique avec franchise. Si les talents sublimes et les vertus transcendantes de l'académicien des Inscriptions, qui a enrichi l'histoire critique de la philosophie de son examen de la vie et de la doctrine d'Épicure, ne m'étaient parfaitement connus, je penserais qu'un auteur qui se sert de l'éloge de l'une des écoles pour les rendre toutes deux suspectes, est un mauvais logicien, s'il pense ce qu'il écrit, ou un dangereux hypocrite, s'il écrit ce qu'il ne pense pas.

Un littérateur du jour aurait-il la vanité de se croire mieux instruit des sentiments d'Épicure, dont les ouvrages nous manquent, qu'un ancien philosophe, qu'un Sénèque, qui les avait sous les yeux?

Qu'Épicure et Zénon se soient accordés l'un et l'autre à regarder la vertu comme le plus essentiel de tous les biens, et qu'ils en aient eu les mêmes idées, que s'ensuit-il? que l'épicurien n'en était pas moins corrompu, et que le stoïcien en était peut-être moins sage? Voilà une étrange conclusion.

Eh! c'est bien assez de condamner Épicure, sans lui associer aussi lestement le philosophe Sénèque, son apologiste: Sénèque, que saint Jérôme, qui n'était pas le plus tolérant

1. Voyez *la Morale d'Épicure, tirée de ses propres écrits*, par l'abbé Batteux, art. VII, p. 157-158. (N.)

des Pères de l'Église, loue pour la pureté de sa morale, la sainteté de sa vie, et qu'il a inscrit dans le catalogue des auteurs sacrés[1].

« O Dieu, je vois à tes côtés un Sénèque à qui tu rends le prix du sang qu'il eût versé pour toi; un Épictète qui te chérit dans les fers; un Antonin qui ne te méconnut pas sur le trône : j'y vois un Tite qui regrettait les instants où il avait négligé de faire du bien aux hommes; un Aristide qui honora la pauvreté, et qui préféra le nom de juste aux honneurs et aux richesses; un Régulus qui sourit aux bourreaux; et je vois loin de toi des barbares qui, la croix à la main, assouvissent leurs fureurs, et réussiraient à te faire haïr, si l'homme vertueux pouvait t'imputer leurs atrocités... » Ces lignes énergiques ne sont pas de moi; mais je les envie à l'auteur anonyme d'un *Éloge de Socrate*[2].

Sénèque ne ferme presque pas une de ses Lettres sans la sceller de quelques maximes d'Épicure; et ces maximes sont toujours d'un grand sens, et d'une sagesse merveilleuse : quelle honte pour le zénonisme!

V.

C'est dans la Lettre XXII sur les conseils et sur les affaires, que Sénèque dit des goûts passagers de l'ambition : « C'est un amant qui querelle avec sa maîtresse; n'allez pas prendre un moment d'humeur pour une rupture. » Croit-on que cette pensée déparât celles de La Rochefoucauld? Il ajoute : « Nous mourons plus mauvais que nous ne naissons. Je t'avais engendré, nous dit la nature, sans désirs, sans crainte, sans superstition, sans perfidie, sans vice... Cela est-il bien vrai?... Retourne comme tu es venu. La vie nous corrompt. »

« Vicieux, je te condamne à quitter ou le vice ou la vie. Choisis. »

1. « Seneca... continentissimæ vitæ fuit : quem non ponerem in catalogo Sanctorum, nisi me illæ Epistolæ provocarent, quæ leguntur a plurimis, Pauli ad Senecam, et Senecæ ad Paulum, etc. » HIERONIMUS, *de Scriptoribus ecclesiasticis*. (N.)

2. *Éloge de Socrate*, prononcé dans une société de philanthropes; Yverdon, 1777, in-8°. (BR.)

En parcourant les Lettres XXIII et XXIV sur la philosophie, source des vrais plaisirs, sur le passé, le présent, le futur, les craintes de l'avenir, les terreurs de la mort, je me suis rappelé l'endroit où Horace recommande au poëte la lecture des feuillets de Socrate : on pourrait lui dire avec plus de raison encore :

> Rem tibi Senecæ poterunt ostendere chartæ.
> (HORAT. *de Arte poet.*, v. 354.)

Si tu crains d'être un poëte *exsangue*[1], un diseur de puérilités sonores ; si tu veux connaître les vices, les vertus, les passions, les devoirs de l'homme dans toutes les conditions et les circonstances, lis Sénèque.

Homme pusillanime, si les deux grands fantômes, la douleur et la mort, t'effrayent, lis Sénèque.

« Que veulent dire ces fouets armés de pointes aiguës, ces chevalets, cet attirail de supplices ? Quoi ! ce n'est que de la douleur ! Ce n'est rien, ou elle finira promptement. A quoi bon ces glaives, ces feux, ces bourreaux qui frémissent autour de moi ? Quoi ! ce n'est que la mort ! Mon esclave la bravait hier. »

Il s'occupe, Lettre XXV, des dangers de la solitude : si l'homme se retire dans la forêt par vanité ou par misanthropie, s'il y porte une âme pleine de fiel, il ne tardera pas à y devenir une bête féroce ; celui dont il y prendra conseil, est un méchant qui achèvera de le pervertir.

Telle homme se croit sage, tandis que sa folie sommeille.

C'est dans une des Lettres qui suivent qu'il dit au philosophe : « Que fais-tu là ?... » et que le philosophe lui répond : « Hélas ! couché dans une même vaste infirmerie, je m'entretiens avec les autres malades... » On est vraiment touché de cette modestie.

Il écrit, Lettres XXVI, XXVII, XXVIII et XXIX, des avantages de la vieillesse, de la vertu, du vrai bonheur, des voyages, des

1. Voir plus loin, § CIX, 7.

conseils indiscrets. On voit, dans cette dernière, qu'il y avait aussi à Rome des hommes pervers qu'on se plaisait à associer aux philosophes en général, dans le dessein cruel de souiller la pureté des uns par la turpitude des autres. Ce fait me rappelle l'auteur de l'*Anti-Sénèque*[1], et la constante affectation des ennemis de la philosophie à le citer parmi les hommes sages et éclairés, dont la vie se passe à chercher la vérité, et à pratiquer la vertu. Si ces calomniateurs des gens de bien n'étaient pas étrangers à tout sentiment honnête, ils rougiraient de placer ce nom justement décrié, à côté des noms les plus respectables et les plus respectés.

VI.

La Mettrie est un auteur sans jugement, qui a parlé de la doctrine de Sénèque sans la connaître; qui lui a supposé toute l'âpreté du stoïcisme, ce qui est faux; qui n'a pas écrit une seule bonne ligne dans son *Traité du Bonheur*, qu'il ne l'ait ou prise dans notre philosophe, ou rencontrée par hasard, ce qui n'est et ne pouvait malheureusement être que très-rare; qui confond partout les peines du sage avec les tourments du méchant, les inconvénients légers de la science avec les suites funestes de l'ignorance: dont on reconnaît la frivolité de l'esprit dans ce qu'il dit, et la corruption du cœur dans ce qu'il n'ose dire; qui prononce ici que l'homme est pervers par sa nature, et qui fait, ailleurs, de la nature des êtres, la règle de leurs devoirs, et la source de leur félicité; qui semble s'occuper à tranquilliser le scélérat dans le crime, le corrompu dans ses vices; dont les sophismes grossiers, mais dangereux par la gaîté dont il les assaisonne, décèlent un écrivain qui n'a pas les premières idées des vrais fondements de la morale, de cet arbre immense dont la tête touche aux cieux et les racines pénètrent jusqu'aux enfers, où tout est lié, où la pudeur, la décence, la politesse, les vertus les plus légères, s'il en est de telles, sont attachées comme la feuille au rameau, qu'on déshonore en l'en dépouillant; dont le chaos de raison et d'extravagance ne peut être regardé sans dégoût que par ces lecteurs futiles qui con-

1. *L'Anti-Sénèque*, ou *Discours sur le bonheur*, par Julien Offray de La Mettrie, fait partie de ses *OEuvres philosophiques*; Berlin, 1774. (Br.)

fondent la plaisanterie avec l'évidence, et à qui l'on a tout prouvé, quand on les a fait rire; dont les principes, poussés jusqu'à leurs dernières conséquences, renverseraient la législation, dispenseraient les parents de l'éducation de leurs enfants, renfermeraient aux Petites-Maisons l'homme courageux qui lutte sottement contre ses penchants déréglés, assureraient l'immortalité au méchant qui s'abandonnerait sans remords aux siens; et dont la tête est si troublée, et les idées sont à tel point décousues, que, dans la même page, une assertion sensée est heurtée par une assertion folle, et une assertion folle par une assertion sensée; en sorte qu'il est aussi facile de le défendre que de l'attaquer. La Mettrie, dissolu, impudent, bouffon, flatteur, était fait pour la vie des cours et la faveur des grands. Il est mort comme il devait mourir, victime de son intempérance et de sa folie; il s'est tué par ignorance de l'art qu'il professait[1].

Je n'accorde le titre de philosophe qu'à celui qui s'exerce constamment à la recherche de la vérité et à la pratique de la vertu; et lorsque je rayerai de ce nombre un homme corrompu dans ses mœurs et ses opinions, puis-je me promettre que les ennemis de la philosophie se tairont? Non.

Voltaire, diront-ils, en a fait l'éloge. Il s'agit bien de ce que Voltaire en aura dit dans une ode anacréontique! mais de ce qu'un homme de bien en doit penser d'après ses écrits qui sont entre nos mains et d'après les mœurs qu'il professait.

J'admire Voltaire comme un des hommes les plus étonnants qui aient encore paru, et c'est de très-bonne foi que je le publie; mais je ne suis pas toujours de son avis, et ce ne sera pas dans

1. Ce jugement est sévère, mais juste; et il était difficile de garder quelque mesure avec l'apologiste du vice et le détracteur de la vertu. (DIDEROT.) — Ce jugement s'accorde peu avec celui du grand Frédéric, dans l'*Éloge funèbre de La Mettrie,* qu'il a composé en 1752, et qu'il a fait lire à l'Académie de Berlin. Frédéric, apprenant qu'il était mort en philosophe, avait dit de lui : « J'en suis bien aise pour le repos de son âme. » (BR. — Encore un mot sur ce sujet : La Mettrie n'était point tout à fait comme le peint Diderot. Il n'était point ignorant, et, s'il avait de l'esprit, ce n'est point un crime dont il faille le punir trop cruellement. Nous avons dit ailleurs (introduction de notre édition de l'*Homme machine,* Paris, 1865, in-16, ce que nous pensions de cette sortie de Diderot. Nous n'y reviendrons pas. On fera cependant bien de se rappeler que, lorsque parurent les *Pensées philosophiques,* la voix publique les attribua à La Mettrie, plus connu alors que le véritable auteur. Voyez aussi : *Essai sur la Mettrie,* par Nérée Quépat. Paris, 1873, in-8°, portrait.

une pièce de poésie fugitive que j'irai chercher le sentiment de Voltaire, et moins encore puiser le mien sur la philosophie et la morale d'un écrivain.

VII.

Dans la même Lettre, Sénèque cite un beau mot d'Épicure sur les jugements populaires. « Jamais je n'ai voulu plaire au peuple : ce que je sais n'est pas de son goût; et ce qui serait de son goût, je ne le sais pas. »

La contrainte des gouvernements despotiques rétrécit l'esprit sans qu'on s'en aperçoive : machinalement on s'interdit une certaine classe d'idées fortes, comme on s'éloigne d'un obstacle qui nous blesserait; et lorsqu'on s'est accoutumé à cette marche pusillanime et circonspecte, on revient difficilement à une marche audacieuse et franche. On ne pense, on ne parle avec force que du fond de son tombeau; c'est là qu'il faut se placer, c'est de là qu'il faut s'adresser aux hommes. Celui qui conseilla au philosophe de laisser un testament de mort[1], eut une idée utile et grande. Je souhaite pour le progrès des sciences, pour l'honneur des académies, pour le bonheur de ses amis et pour l'intérêt du malheureux, qu'il nous fasse attendre le sien longtemps.

« A Paris, diriez-vous cela?

— Non. Je me suis trouvé l'âme d'un homme libre dans la contrée qu'on appelle des esclaves, et l'âme d'un esclave dans la contrée qu'on appelle des hommes libres.

— Jusqu'à présent je n'ai rien entendu de vous qui m'ait fait autant de plaisir. »

C'est la fin d'une conversation dans le cabinet d'une grande souveraine[2].

Lisez la Lettre XXX, de la mort et de la nécessité de l'attendre de pied ferme; et vous me direz ensuite ce qu'il y a de nouveau sur ce sujet dans nos écrivains modernes. Quoi de plus délicat que ce mot : « L'âme s'échappe du vieillard sans effort;

1. On peut voir le passage entier de D'Alembert dans l'Avertissement imprimé à la tête du premier volume des *Œuvres de Sénèque*, p. 21 et 22; édit. de De Bure (N.). — Il est tiré de l'*Éloge* de M. de Sacy, lu en séance publique de l'Académie.

2. On se rappelle que Diderot fit, en 1773, le voyage de Russie. (Br.)

elle est sur le bord de sa lèvre...? » Quoi de plus sensé que ce qui suit : « Qu'est-ce que ces noms d'empereur, de sénateur, de questeur, de chevalier, d'affranchi, d'esclave...? » ou en style moderne, de rois, de grands, de nobles, de roturiers, de paysans? « Ce que c'est? répond-il, Lettre XXXI, des titres inventés pour enorgueillir les uns et dégrader les autres. N'avons-nous pas tous le ciel au-dessus de nos têtes! »

Il vous exhortera à la philosophie, Lettre XXXII ; il vous dira, Lettre XXXIII, que, dans un ouvrage de l'art, il faut que la beauté de l'ensemble fixant le premier coup d'œil, on n'aperçoive pas les détails ; et que, dans un ouvrage de philosophie ou de littérature, les beaux vers, les sentences sont les dernières choses à louer.

Il encourage Lucilius à l'étude de la philosophie, Lettre XXXIV, et le félicite sur ses progrès. Il prouve, Lettre XXXV, qu'il ne peut y avoir d'amitié qu'entre les gens de bien. La mort d'un ami ravit à l'homme vertueux un témoin de ses vertus ; au méchant, un complice, peut-être indiscret, de ses crimes. Les avantages du repos, les vœux du vulgaire, le mépris de la mort, texte auquel il ne se lasse point de revenir ; le courage que donne la philosophie, les dangers de la prospérité, l'éloquence qui convient au sage, la voix de la divinité qui est en nous, ou la conscience, la rareté des gens de bien l'occupent depuis la Lettre XXXVI jusqu'à la Lettre LI.

VIII.

Voici un paragraphe de la Lettre XLI : je le trouve si beau, que je ne puis m'empêcher de le transcrire. « S'il s'offre à vos regards une vaste forêt, peuplée d'arbres antiques, dont les cimes montent jusqu'aux nues et dont les rameaux entrelacés vous dérobent l'aspect du ciel, cette hauteur démesurée, ce silence profond, ces masses d'ombres que la distance épaissit et rend continues, tant de signes ne vous *intiment-ils* pas la présence d'un Dieu? Sur un antre creusé dans un énorme rocher, s'il s'élève une montagne, cette profonde, immense, obscure cavité ne vous frappera-t-elle pas d'une terreur religieuse? L'éruption d'un fleuve souterrain a fait dresser des

autels; les fontaines d'eaux thermales ont un culte; l'opacité de certains lacs les a rendus sacrés. Et lorsque vous rencontrerez un homme tranquille dans le péril, serein dans l'adversité, intrépide au sein des orages, qui, placé sur la ligne des dieux, voit les faibles mortels sous ses pieds, le respect n'inclinera pas votre front?... Pour être descendu du ciel, le sage ne s'est pas expatrié. Les rayons du soleil qui se répandent sur la terre tiennent au globe lumineux d'où ils sont élancés; ainsi l'âme du grand homme, de l'homme vertueux, envoyée d'en haut pour nous montrer la divinité de plus près, séjourne à nos côtés sans oublier le lieu de son origine. Elle le regarde, elle y aspire, elle y reste comme attachée... » Telles sont les pointes de Sénèque, lorsqu'il parle de Dieu, de la vertu et de l'homme vertueux.

Il dit à Lucilius, Lettre XXXVI : « On blâme votre ami d'avoir embrassé le repos, abandonné ses places et préféré l'obscurité de la retraite aux nouveaux honneurs qui l'attendaient. Exhortez-le à se mettre au-dessus de l'opinion : chaque jour il fera sentir à ses censeurs qu'il a choisi le parti le plus avantageux... » Pour lui, peut-être; mais pour la société? Il y a dans le stoïcisme un esprit monacal qui me déplaît; c'est cependant une philosophie à porter à la cour, près des grands, dans l'exercice des fonctions publiques, ou c'est une voix perdue qui crie dans le désert. J'aime le sage en évidence, comme l'athlète sur l'arène : l'homme fort ne se reconnaît que dans les occasions où il y a de la force à montrer. Ce célèbre danseur qui déployait ses membres sur la scène avec tant de légèreté, de noblesse et de grâces, n'était dans la rue qu'un homme dont vous n'eussiez jamais deviné le rare talent.

Il dit, Lettre XXXVIII, « que la morale a plus d'énergie par ses pensées détachées. » Je suis de son avis; ces pensées sont autant de clous d'airain qui s'enfoncent dans l'âme et qu'on n'en arrache point.

Il dit, Lettre XLI : « Dans le sein de l'homme vertueux, j'ignore quel Dieu, mais il habite un Dieu... » Belle idée! Sénèque pouvait ajouter : Et dans le sein du méchant, j'ignore quel démon, mais il habite un démon.

Lettre XLII. « Qu'est-ce que l'homme léger? C'est un oiseau que vous ne tenez que par l'aile; au premier instant il vous échappera et ne vous laissera dans la main qu'une plume. »

Je trouve, Lettre XLIII, sur la vie cachée, que ce fut moins l'orgueil que la honte qui créa les portiers chez les Romains. De la manière dont on vivait, entrer dans une maison sans se faire annoncer, c'était prendre le maître ou la maîtresse en flagrant délit.

Lettre XLIV. « La philosophie est la vraie noblesse : nul n'a vécu pour la gloire d'autrui. »

« Savez-vous quels sont les aïeux vraiment dignes d'être enviés? C'est Socrate, c'est Cléanthe, Épicure, Zénon, Platon; mais le hasard de la naissance ne vous les donnera pas... » Sachez vivre et mourir comme eux; vous aurez recueilli leur héritage, et vous serez compté parmi leurs descendants.

Lettre XLV. Les chicanes futiles de la dialectique seront méprisées de tout bon esprit; n'en déplaise, dit Sénèque, à nos stoïciens, que j'approuve ou blâme à mon gré, « parce que je ne m'asservis à aucun maître, que je ne porte la livrée de personne, et qu'en respectant les sentiments des grands hommes, je ne renonce pas au mien[1]. »

Même cause, même effet, en tout temps et partout. Celui qui connaîtra l'esprit du stoïcisme ne sera point étonné qu'un amalgame de philosophie et de théologie ait fait, des disciples de Zénon, des moulins à sophismes et des *bluteurs* de mots.

Lettre XLVI. Il fait l'éloge d'un ouvrage de Lucilius.

Il dénombre, Lettre XLVII, la multitude des esclaves. « C'est un consulaire subjugué par sa vieille femme; un riche, par sa servante; un jeune noble, par des filles de théâtre : cette dernière servitude, la plus volontaire de toutes, est la plus honteuse. »

« Tu te crois libre, et tu baises furtivement la main d'une jeune esclave! »

1. Voyez à ce sujet, la note de Naigeon sur le *Traité de la Vie heureuse*, t. V, p. 90, de la traduction de La Grange. (DIDEROT.)

« Il n'est pas de roi, dit-il ailleurs, Lettre XLIV, qui ne descende d'un esclave, ni d'esclave qui ne descende d'un roi... » Il n'y a point de cour où l'on n'eût besoin d'un officier dont la fonction fût de se trouver tous les matins au chevet du monarque et de lui citer cette maxime commune.

Après avoir exposé, Lettre XLVIII, les devoirs de l'amitié, il s'écrie de deux amis : « Ce sont des hommes solidaires sous le destin... » Et après avoir traité, Lettre XLIX, de la mort et de la brièveté de la vie, il tombe sans ménagement sur les puérilités de la dialectique de son école. « Aujourd'hui, dit-il, la rapidité du temps me confond, ou parce que le terme approche, ou parce que je commence à calculer mes pertes. Eh! laissez là vos arguties : j'ai sur les bras une grande affaire. La mort me poursuit, la vie m'échappe : conseillez-moi. »

« Qui construisit le premier vaisseau? Qui donna les premiers jeux? L'Aventin a-t-il toujours été dans l'enceinte de Rome? Ce passage ne doit-il pas être restitué de cette manière? N'est-ce pas ainsi qu'il faut entendre cette légende? Cette médaille est-elle ancienne ou moderne? A quelle époque a-t-elle éte frappée? Voilà des recherches bien dignes d'un homme! Ne vaudrait-il pas mieux ne s'occuper de rien, que de ces riens; tandis que l'art de se rendre heureux, qu'on étudierait toute sa vie, serait encore ignoré?... » Cette sentence austère de Sénèque brûle quelques milliers de volumes... Est-elle juste? ne l'est-elle pas? et faudrait-il, en effet, dédaigner toute étude qui n'aurait pas un rapport immédiat avec la connaissance des devoirs et la pratique des vertus?

IX.

Mais, pour reposer le lecteur de cet examen continu des lettres de Sénèque, après l'avoir instruit sans dissimulation de ce que les détracteurs du philosophe ont bien ou mal pensé de ses mœurs, nous allons l'instruire, avec la même sincérité, de ce qu'ils ont bien ou mal pensé de son style et de ses écrits. Ils ont dit « que Sénèque avait moins d'âme et de sensibilité que de bel esprit. »

Le bel esprit et la sensibilité sont deux qualités estimables et rares. Ce qu'ils objectent à Sénèque, ils auraient pu l'objecter à Fontenelle. Mais la bonne logique est une qualité que rien ne peut remplacer, et qu'on ne possède pas sans s'apercevoir qu'un homme doué, à mesure égale, de jugement et d'imagination, de véhémence et de finesse, de bel esprit et de sentiment, est un être de raison.

« Que, pour juger si Sénèque avait de la sensibilité, ils avaient parcouru en entier la *Consolation à Helvia.* »

C'est qu'au lieu de la parcourir en entier, il fallait s'arrêter sur quelques pages.

« Qu'il s'agissait de consoler sa propre mère affligée de l'exil de son propre fils. Que fait Sénèque? Il lui envoie soixante à quatre-vingts pages de laborieux et longs raisonnements pour lui prouver qu'il n'est pas malheureux; et là-dessus il lui cite toutes les colonies qui se sont formées dans le monde. La peine qu'il se donne, l'air d'effort qui règne dans cette Consolation, montre partout une âme mal à l'aise qui veut persuader qu'il est content. Toujours l'auteur et le sophiste, presque jamais l'homme vrai et le fils sensible. »

A ce jugement nous en allons opposer un autre. Sénèque écrivait ce traité dans la force de l'âge et la vigueur de l'esprit: il est plein de sentiment et d'éloquence : il y a mis plus d'ordre que dans aucun de ses ouvrages. « Helvia, dit-il à sa mère, vous ne devez vous affliger ni sur votre fils ni sur vous. L'exil, la pauvreté, l'ignominie, le mépris, ces terreurs du vulgaire, ne sont pour moi que des fantômes vains. Si ma mère était ambitieuse, elle regretterait peut-être un appui ; mon absence l'accablerait, si la force de son âme ne l'élevait au-dessus de son sexe. Elle cherchera la consolation dans les conseils de la sagesse, et l'y trouvera. Elle n'est pas isolée; elle tournera ses regards sur mes frères et sur ses petits-fils : elle donnera ses soins à ceux-ci, et ces soins auront de la douceur pour elle: elle jettera ses bras autour d'une sœur qu'elle aime, qui la chérit, et dont l'exemple la soutiendra... » Sénèque termine son écrit par l'éloge de cette sœur.

De ces deux jugements, le dernier est de Juste Lipse. Il me paraît que celui-ci n'ignorait pas, lui, ce qu'il convenait de dire, non pas seulement à un fils, mais à un philosophe; non pas seulement à un philosophe, mais à un stoïcien; non pas seulement à une mère, mais à une femme forte.

« Que, semblable à cet orgueilleux stoïcien qui, tourmenté par une goutte violente, même en jetant des cris épouvantables, ne voulait pas avouer que la goutte fût un mal, Sénèque assure que l'exil n'a rien de triste pour lui. »

Racontons le fait tel que l'histoire nous l'a transmis. Vainqueur en Orient et Occident, Pompée, à son retour de Syrie, se rendit à Rhodes, dans le dessein d'entendre Posidonius. En approchant du seuil de la maison que le philosophe habitait, il défend de frapper à la porte selon l'usage; il y fait déposer les faisceaux. Il apprend que Posidonius est malade; cependant il ne peut se résoudre à quitter l'île sans avoir vu et salué l'homme rare qu'il était venu chercher; il le voit, il le salue, et lui marque quelque regret de s'en séparer sans l'avoir entendu. Et pourquoi, lui dit Posidonius, ne m'entendriez-vous pas? Non, la douleur du corps ne fera pas qu'un personnage tel que vous m'ait inutilement visité... Alors il commence à parler. Il démontrait qu'il n'y a de bon et d'avantageux que ce qui est honnête, lorsque, les feux ardents de la goutte interrompant son discours, il dit : *O douleur! tu es importune, mais tu n'obtiendras jamais de moi l'aveu que tu sois un mal.*

Où est ce ridicule orgueil de Posidonius? Où sont ces cris épouvantables? En quoi le philosophe a-t-il démenti et la dignité de son caractère et les principes de sa secte? Qui est-ce qui accusera Pompée de s'être écarté de sa route pour un homme indigne de cet honneur? Eh bien! je n'exigerai pas de Sénèque plus de fermete dans son exil, que Posidonius n'en montra dans son entretien avec Pompée.

Le sauvage chantera dans le cadre, et le stoïcien ne dissertera pas dans la goutte!

Il faut être attaqué d'une étrange antipathie pour la vérité et pour la vertu, lorsqu'on se résout de gaieté de cœur à défigurer des faits aussi indifférents.

Un autre Aristarque a dit de la *Consolation à Helvia :* « Cet

ouvrage décèle le plus beau génie, et développe le plus excellent caractère; c'est un chef-d'œuvre de sentiment, et un grand monument de la constance philosophique. Nous nous transportons en Corse avec les hautes idées que nous avons conçues du personnage, et c'est de l'admiration même que nous lui portons que naît la sévérité de notre jugement... » Cela est fortement pensé, mais il ne faut pas oublier que le plus grand homme est un homme. Un des beaux préceptes de la morale naturelle et évangélique, c'est de se mettre à la place de l'accusé : que le plus innocent d'entre vous lui jette la première pierre. On excède la sévérité des lois, lorsqu'on pèse les actions sans égard pour les circonstances. Mais ce Sénèque, que faisait-il entre les rochers de Corse? Il observait la nature, il écrivait ses questions de physique, il composait des poëmes, il était occupé des peines de sa mère : s'il ne supporta pas son exil avec la plus grande fermeté, sa *Consolation à Helvia* n'est qu'un beau morceau d'éloquence, qu'il ne faut pas appeler un grand monument de la constance philosophique. Mais après avoir, chemin faisant, saisi l'occasion de venger Posidonius à Rhodes, et Sénèque en Corse, revenons à notre sujet. On a dit :

X.

« Que Sénèque s'était condamné lui-même dans sa trente-troisième Lettre, lorsqu'il avait prononcé des pensées remarquables, qu'elles marquaient un homme sans génie. »

J'ouvre cette lettre et j'y lis : « Des pensées remarquables et saillantes annoncent une composition inégale. Le plus grand arbre n'excitera aucune admiration, si tous ceux de la forêt lui ressemblent. Toutes les histoires, tous les poëmes sont pleins de ces sortes de maximes. »

Et Sénèque accuse en cet endroit tous les historiens de manquer de génie? tous les poëtes de manquer de génie?

Qui est-ce qui a plus de pensées remarquables, qui est-ce qui a plus écrit par lignes saillantes, que La Bruyère et La Rochefoucauld? Et La Rochefoucauld manque de génie?

Le génie est souvent inégal. Avec un peu de justesse et de

réflexion on n'aurait pas fait dire à Sénèque ce qu'il ne dit pas; et, en méditant un peu sur la comparaison de la pensée saillante avec l'arbre qui se distingue dans la forêt par sa hauteur, on aurait entendu ce qu'il dit.

« Que l'effet d'un ouvrage dépend infiniment de l'expression, et surtout de la disposition. »

Cela est vrai, bien qu'il y ait des ouvrages bien distribués qui fatiguent, et qu'il y en ait d'écrits avec pureté qui ennuient : tels seraient ceux d'un harmonieux et beau discoureur, bien compassé, bien arrondi, bien cadencé, et qui manquerait d'idées, ou qui n'en aurait que de communes.

Sénèque a du style et de l'ordre; pour s'en convaincre, il suffirait de suivre les énoncés des chapitres d'un de ses traités les plus étendus, celui *de la Colère*. Il commence par définir la chose, peine que les Anciens se donnent rarement. La plupart des autres ouvrages du philosophe sont des impromptus faits au courant de la plume au milieu du tumulte et des intrigues de la cour, dans les intervalles dérobés aux fonctions de l'instituteur, à la pénible administration des provinces; dans l'horreur d'un exil; la nuit; assis à une table frugale; sur une grande route, des tablettes à la main; en traversant les places publiques; dans la maladie, à côté des bains : il ne compose pas, il verse sur le papier son esprit et son âme; il ne s'épuise point à donner de la cadence à sa phrase, il m'exhorte, il s'exhorte lui-même à la pratique de la vertu; il sonde le fond de son cœur, il ne se ménage pas. La censure d'un ennemi aurait moins de sévérité que la sienne : le chrétien n'examine pas sa conscience avec plus de rigueur; et nous serions assez contents de nous-même, s'il nous était venu quelques-unes, je ne dis pas de ces pensée fortes et profondes qui arrachaient de l'admiration à Quintilien, mais de ces idées fines qu'on lui reproche.

« Qu'ils ne balancent pas à s'en tenir au sentiment du cardinal du Perron [1] et de l'abbé d'Olivet, qui trouvaient plus

1. Au dîner du Roi, du Perron, grand discoureur, que Sa Majesté oyait volontiers, fit un brave discours contre les athéistes et comme il y avait un Dieu, et le prouva par plusieurs belles raisons; à quoi le Roi le loua, et montra avoir du

en deux pages de Cicéron, qui pense beaucoup [1], qu'en dix pages de Sénèque, qui tourne sans cesse autour de la même pensée, revenant sans cesse sur ses pas. »

On a répondu qu'il était question d'un ancien philosophe, et qu'ils citaient un grammairien du XVIIIe siècle, et un théologien courtisan du XVIe ; c'est-à-dire, un homme à qui la morale austère de Sénèque était odieuse, et un érudit à qui elle était étrangère.

Sénèque revient quelquefois sur la même pensée ; mais la richesse de son expression y répand toujours une nuance délicate que nous sentons, et qui la diversifie ; c'est ainsi qu'à chaque ligne il fait le charme de l'homme de goût, et le tourment du traducteur. Avec un peu d'équité, on avouerait qu'une de ses pensées substantielles, soufflée au chalumeau de l'orateur ou du moraliste nombreux, remplirait quatre longues pages de son style harmonieux et diffus : on ne lit jamais l'un sans être tenté de l'étendre ; l'autre, sans être tenté de le resserrer.

XI.

« Que Sénèque n'est qu'un rhéteur. »

N'est-ce pas être trop sévère que d'envelopper sous cette injurieuse dénomination l'auteur des *Questions naturelles*, des

plaisir. Du Perron s'oubliant, va dire au Roi : « Sire, j'ai prouvé aujourd'hui par bonnes raisons qu'il y avait un Dieu; demain, Sire, s'il plaît à Votre Majesté donner audience, je prouverai, par raisons aussi bonnes, et vous montrerai qu'il n'y a point du tout de Dieu... » Sur quoi le Roi entrant en colère, chassa ledit du Perron, l'appela méchant, et lui défendit de se plus trouver devant lui. (DIDEROT.)

1. On lit dans la préface des traités *de la Vieillesse* et *de l'Amitié*, de Cicéron, traduits avec grâce et facilité (en 1780) par un de nos magistrats, homme de lettres et homme de génie* : « Ne vous étonnez pas si vous rencontrez quelques longueurs dans cet ouvrage, quoiqu'il n'ait pas beaucoup d'étendue ; ce peut être la faute de la traduction ; cependant je me suis serré autant que je l'ai pu, quelquefois même aux dépens de la fidélité scrupuleuse. Mais le sentiment est prolixe et Cicéron est accusé de l'être dans tous ses ouvrages à travers toutes ses beautés. » Voilà donc un traducteur qui reconnaît le défaut de son original. Cette franchise n'est pas commune. Lorsqu'on a quitté les écoles, Cicéron est un des auteurs latins qu'on loue le plus, et qu'on relit le moins. Il faut à l'homme fait une pâture plus solide. (DIDEROT.)

* L'abbé Miguet, conseiller au grand conseil, frère de Mme Denis, nièce de Voltaire. (BR.)

sublimes traités *des Bienfaits* et *de la Colère*, de tant de lettres pleines d'idées fines, de pensées délicates, et, au jugement même de Quintilien, de morceaux admirables? Pour prononcer avec cette suffisance, ne faudrait-il pas y être autorisé par quelques preuves de son savoir-faire en éloquence et en philosophie? Et quand on égalerait Fénelon dans la prose, Racine ou Voltaire dans la poésie, serait-on dispensé de garder un ton modéré, à moins qu'il ne fût question de défendre l'innocence calomniée? Alors je permets le ton véhément, non parce que je le prends, mais parce que je l'approuve.

« Je ne dirai rien à ces aristarques-là de leur rhétorique sur le mot de rhéteur : j'ignore quels sont leurs talents pour juger des mots, leurs titres pour juger des choses, leurs droits pour juger des personnes, s'ils se connaissent en style et en génie ; mais je crois qu'il serait encore plus facile de se faire couper les veines, que de rassembler dans un ouvrage toute la morale et tout l'esprit qu'on trouve dans celui de Sénèque. Son apologiste mérite d'être applaudi, ne fût-ce que pour avoir osé le défendre contre cette populace de pédants et d'écoliers mal appris. Ce public, fauteur imbécile de leur malignité, je le compare à Philippe II, qui avait promis la noblesse à celui qui assassinerait le prince d'Orange, ou aux triumvirs qui élevaient aux premières places ceux qui leur apportaient les têtes des citoyens les plus distingués. »

Telle est l'opinion sur Sénèque et sur ses détracteurs, d'un auteur[1] dont les ouvrages pleins de sentiment, de vérité, d'élégance et de noblesse, ont été traduits dans toutes les langues, et dureront plus qu'elles.

XII.

« Que Sénèque a le défaut capital d'affaiblir presque toujours l'importance du sujet qu'il traite par la subtilité de ses idées. »

N'est-il pas singulier qu'entre tant de critiques, tous d'accord sur ce reproche, aucun ne se soit avisé de l'appuyer de

1. Marmontel.

quelques citations? Au reste, c'est un de ceux qu'on a faits à notre sublime Corneille, au profond chancelier Bacon, et qui, bien interprété, signifie qu'ils ont été en même temps de beaux esprits et de grands génies. Ces pensées fines qui déparent un peu leurs écrits, semblables à l'humble violette qui, dans la forêt, croît au pied des grands arbres, embelliraient souvent les nôtres. Nous sommes aussi incapables de tomber dans leurs défauts, que d'atteindre à leurs beautés. Il faut convenir qu'en effet il serait bien fâcheux que, du même traité qui fournirait au physicien un grand moyen d'interroger la nature, le fabuliste pût encore emprunter le sujet d'un apologue charmant, et que le sublime moraliste en nous entretenant des lois, les eût comparées aux buissons, qui présentent aux troupeaux un abri, mais un abri sous lequel ils ne peuvent entrer, et d'où ils ne peuvent sortir sans y laisser de leur toison.

« Qu'un philosophe n'a pas le droit d'être un mauvais écrivain. »

J'en conviens; mais on m'avouera que son style ne sera pas celui de l'orateur : il s'occupera plus de la chose que de l'expression, de la clarté que de l'élégance, de la précision que du nombre. Ce n'est pas à l'oreille, c'est à la raison qu'il s'adresse; et si telle forme du discours lui paraît porter dans les esprits avec plus de force la lumière et la conviction, fût-elle moins harmonieuse, il ne balancera pas à la préférer.

Le philosophe n'a pas le droit d'être un mauvais écrivain; mais je crois qu'il a bien celui de hausser les épaules, lorsque des enfants qui en sont à peine à l'alphabet d'une langue morte, prononcent sur la pureté de style d'un auteur qui apprenait à la parler de son père, de sa mère, de ses concitoyens, à Rome, sous le règne d'Auguste.

Ainsi que nos écrivains modernes les plus châtiés et les plus purs ont des expressions qui sont de leurs siècles, Sénèque en a qui sont du sien : mais si, à l'ouverture de la page, on présentait son ouvrage à nos aristarques, et qu'on les défiât d'y marquer une ligne, un mot de mauvaise latinité, je crois que le plus habile d'entre eux serait fort embarrassé.

Un érudit, qui en savait à lui seul plus que mille d'entre nous réunis, disait de notre auteur : « Il écrit *tanquam* pour

velut ou pour *utsi* ; *æque quam* pour *æque atque* ; *quum maxime* pour *quam maxime* ; *adversus* pour *erga* ; *sed* pour *sed et* ; il use fréquemment du pronom réciproque *sui*, *sibi*, *se*. Je le remarque, mais je ne l'en blâme pas... » Et voilà les importantes différences qui distinguaient non le style, mais la langue de Sénèque de la langue de Cicéron, au jugement d'Érasme.

XIII.

« Que Sénèque fut le corrupteur du goût romain. »

Comme Voltaire a été le corrupteur du goût français : car nos aristarques ont avancé l'un et l'autre.

Cependant il me semblait avoir ouï dire de tous côtés, à la mort de ce grand homme, que la littérature venait de perdre son appui, le bon goût son défenseur ; les tyrans qui vexent le monde et les menteurs qui le trompent, leur plus redoutable fléau. Malgré l'imposante réclamation de ses ennemis, pour cette fois, sans tirer à conséquence, je serai de l'avis de la multitude.

« Qu'il y a de grands rapports entre Sénèque et Voltaire. »

Tant mieux pour l'un et pour l'autre; et je ne crois pas qu'on fît un mauvais compliment au plus fameux de nos aristarques, si on lui disait qu'il y a de grands rapports entre Voltaire, Sénèque et lui. En attendant, il pourrait, ce me semble, se dispenser d'aller au-devant de cette cruelle injure.

XIV.

« Le désir de briller qui domine dans les ouvrages de Sénèque, caractérise plutôt le rhéteur que le philosophe. »

Penser fortement, s'exprimer d'une manière claire, laconique et précise, raisonner partout conséquemment aux mêmes principes, montrer constamment le même amour du vrai, le même goût du bon, du beau, du décent, de l'honnête, cela est d'un philosophe et de Sénèque, et non d'un rhéteur, pour qui il n'y a ni vérité qu'il ne puisse obscurcir, ni mensonge qu'il ne puisse colorer[1].

1. Voyez la note, p. 227 ci-dessus.

Sénèque parle d'après la chaleur de son âme et l'élévation de son caractère. S'il étincelle, c'est comme le diamant ou les astres, dont la nature est d'étinceler. Le reprendre d'une affectation de briller, c'est reprocher à l'hirondelle la légèreté de son vol : il a le ton du bel esprit comme un autre a le ton de la suffisance, sans s'en douter.

XV.

« Sénèque n'a donc point de défauts? »

Il en a, et je crois lui en avoir remarqué. Ne se laisse-t-il jamais emporter au delà des limites de l'exactitude par sa manière forte et vive de sentir? C'est un reproche que je lui ai fait. Puisque je l'ai souvent contredit, j'ai donc pensé qu'il s'était trompé. S'est-il en effet trompé? C'est, me disait un ami, ce qu'une seconde lecture m'apprendra.

Pour moi, je ne doute point qu'on ne fît une excellence apologie de Sénèque contre son apologiste, et j'aurais certainement grand plaisir à la lire : car je désire aussi sincèrement d'avoir tort quand je l'attaque, que d'avoir raison quand je le défends.

Un littérateur moderne qui s'est signalé dans presque tous les genres, dit : « Le génie de Sénèque est d'une trempe singulièrement fine et délicate ; il vise à la subtilité, et son style est d'un homme qui ne veut rien dire de commun ni d'une façon commune ; mais son expression ne laisse pas d'être souvent sublime avec simplicité, et énergique sans effort. »

C'est le même qui ajoute « que, si l'on trouve l'apologiste de Sénèque trop indulgent sur la conduite du philosophe à la cour de Néron, du moins on ne peut pas être plus sévère en jugeant ses ouvrages. »

Et j'ajouterai que, si Sénèque vivait, il serait bien plus fâché d'avoir fait un mauvais raisonnement qu'une mauvaise phrase.

XVI.

Mon éditeur m'a envoyé les passages suivants, dont l'auteur ou les auteurs lui sont apparemment connus.

« Sénèque pétrit les âmes; il y plante des mœurs, il en chasse les terreurs, il y éteint l'amour du luxe et le goût du faste. Ces grands effets exigent un style plein de chaleur et de force, tel que le sien. Si vous le comparez à Cicéron, ici, c'est un étang, là, c'est un fleuve rapide... *Animos et mores format, excitat a formidine, a luxu et fastu reprimit. Hæc omnia fortiter et calide agenda sunt, et oratio talis habenda; an non fecit? Ciceronem in eo genere confer : stagnum dices; hanc, flumen rapidum.*

« Le mouvement et la véhémence sont deux qualités qui lui sont communes avec Démosthène... δεινότης *quæ mirabilem illum fecit oratorem, cum illo certe ei communis est.*

« Je ne l'entends point accuser de sécheresse et d'aridité sans éclater de rire... *Ut ridere merito sit illos qui siccum et aridum nobis dicunt.*

« Sénèque, je dirai hardiment de toi, qu'aucun des philosophes des siècles passés ne t'égala, qu'aucun des siècles suivants ne te surpassa dans la philosophie morale. Reçois une palme que tous les efforts de tes détracteurs ne t'enlèveront non plus qu'on n'arracherait à Hercule sa massue... *Itaque audacter pro te, Seneca, ferimus, in philosophia et præsertim morali parte vicisti qui fuerunt, qui erunt. Accipe palmam non magis quam Herculi clavim, omnes omnia faciant, extorquendam.* »

Je rougis presque de défendre par des autorités la cause d'un philosophe. En effet, que signifient-elles? Que tel savant personnage a pensé de cette manière; comme si l'homme le plus savant n'était pas sujet à l'erreur.

XVII.

« Qu'on a cité un long passage de Montaigne qui ne fait pas grand cas de Cicéron, et qui estime beaucoup Sénèque, et que, malgré ce témoignage, on préférera la manière de Cicéron à celle de Sénèque, même dans les traités philosophiques. »

Si nous avons eu la témérité de préférer la manière du philosophe à celle de l'orateur, c'est du moins avec l'auteur

des *Essais;* c'est avec Jean-Jacques, qui nous rappelle Sénèque en cent endroits, et qui ne doit pas une ligne à Cicéron. « Ce n'est pas à Montaigne comme homme de goût, bien qu'il n'en manque pas, mais comme bon juge en philosophie morale, que votre éditeur en appelle. Il y a longtemps que je pensais avec l'auteur des *Essais* que Cicéron est un grand musicien, mais qui prélude trop longtemps avant que de jouer sa pièce, et qui me semble, en la jouant, trop soucieux d'être écouté. Je ne le lis guère, parce qu'il m'offre sans cesse un artiste épris de son talent, qui, la baguette à la main, me marque l'excellence de sa composition, que j'aimerais autant admirer ailleurs que sur son chevalet. J'appuierai mon sentiment du témoignage d'un auteur grave que je ne serais pas trop fâché d'exposer à la légèreté de vos critiques, et c'est la raison pour laquelle je ne vous le nommerai pas. »

Les lignes qui précèdent, et celles qui suivent, m'ont été adressées sans doute par un amateur de Sénèque; j'ai transcrit les premières sans vanité, parce qu'elles étaient à la louange d'un autre, et sans indiscrétion, parce qu'il n'y a rien que d'honnête.

Ego Marcum Tullium magni semper feci; sed si hodie viveret, stylum immutaret. Seneca, qui eum ingenio et judicio longissime superavit, usus est dicendi genere auribus sui temporis accommodato, nec de imitatione Tulliana unquam cogitavit, jactatæ puritati arenam suam sine calce præferens... Certe mirari satis non possum eorum ingenia qui, quidquid altum spirat, inflatum et tumidum appellant... « J'ai toujours fait grand cas de Cicéron; mais s'il vivait aujourd'hui, je crois qu'il changerait son style. Sénèque, qui l'a surpassé de fort loin en esprit et en jugement, s'est fait un genre d'éloquence analogue aux oreilles de son temps; il ne se proposa point de marcher sur les traces de Cicéron, préférant à une élégance si vantée son gravier sans ciment... Une chose qui m'étonne toujours, c'est le tour de tête de ces gens qui taxent d'exagération et d'enflure tout ce qui porte un certain caractère de grandeur. »

« Que, si Montaigne a dit qu'il ne trouvait que du vent dans Cicéron, c'est une gasconnade ridicule du philosophe de la Garonne. »

Une gasconnade ridicule! Il me semble qu'on aurait pu s'exprimer plus décemment sur un aussi grand penseur, sur un aussi grand écrivain, sur un auteur original qui a passé pour le bréviaire des honnêtes gens, qui n'est pas encore tombé de leurs mains, et qui pourrait bien y rester à jamais. Jusqu'à ce que la suffisance soit devenue la mesure du mérite, il faudrait se garder d'en prendre le ton.

On oppose ici le jugement de Bayle à celui de Montaigne... Eh bien! ce sont deux grandes autorités entre lesquelles il s'agit de se décider. Lorsque Bayle a dit de l'orateur romain qu'il renfermait dans une période de six lignes ce que Sénèque mettait dans six périodes, qui tiennent chacune huit à neuf lignes, il a oublié qu'aucun écrivain n'est plus concis, plus coupé, plus serré que notre philosophe. Un savant qui n'était pas inférieur à Bayle en érudition littéraire, et qui, certes, l'emportait sur lui dans la connaissance des langues anciennes, me semble avoir mieux caractérisé le style de Sénèque, lorsqu'il a dit de cet auteur qu'il avait de l'abondance avec brièveté, *abundantiam in breritate*, et de la véhémence avec facilité.

« Que Montaigne est suspect. »

Et pourquoi? Montaigne, qui parlait la langue des Anciens comme la sienne, et dont les citations sans nombre montrent combien la lecture lui en était familière, s'entendait en style et en bonne logique.

« Qu'on n'a jamais cité Montaigne en fait de goût. »

Montaigne est riche en expressions, il est énergique, il est philosophe, il est grand peintre et grand coloriste. Il déploie en cent endroits tout ce que l'éloquence a de force; il est tout ce qu'il lui plaît d'être. Il a tout le goût que l'on pouvait avoir de son temps, et qui convenait à son sujet. C'est lui qui a dit de la mort : « Je me plonge stupidement et tête baissée dans cette profondeur muette qui m'engloutit et m'étouffe en un moment, plein d'insipidité et d'indolence. La mort, qui n'est qu'un quart d'heure de passion sans conséquence et sans nuisance, ne mérite pas des préceptes particuliers[1]. » Cela n'est pas trop religieux,

1. Montaigne, *Essais*, liv. III, chap. xv. Ce passage n'est pas exactement cité. (Br.)

mais cela est beau. Il y a dans son inimitable ouvrage mille endroits de la même force.

Il faut y lire le morceau sur sa manière de lutter contre les Anciens.

Parmi le grand nombre de jugements divers qu'il prononce au chapitre des livres, il n'y en a pas un où l'on ne reconnaisse un tact sûr et délicat.

Ne dédaignons ni son analyse de quelques beaux vers de Lucrèce, ni ce qu'il ajoute sur la véritable éloquence et sur les langues.

XVIII.

Un critique aura bien du goût lorsqu'il sentira celui de Montaigne : il est condamné à n'en point avoir, si la richesse, la chaleur et la vie du passage suivant lui échappent.

— « Mais les Lettres de Sénèque?... »

— J'y reviendrai quand je pourrai ; partout où je me trouve bien, j'y reste, et ce que je dirais ne vaudra pas ce que Montaigne va dire.

« I'ay veu la naissance de plusieurs miracles de mon temps (et moi aussi) : encores qu'ils s'estouffent en naissant, nous ne laissons pas de preveoir le train qu'ils eussent prins, s'ils eussent vescu leur aage ; car il n'est que de trouver le bout du fil, on en desvide tant qu'on veult ; et il y a plus loing de rien à la plus petite chose du monde, qu'il n'y a de celle là iusques à la plus grande. Or, les premiers qui sont abbruvez de ce commencement d'estrangeté, venant à semer leur histoire, sentent, par les oppositions qu'on leur faict, où loge la difficulté de la persuasion, et vont calfeutrant cet endroict de quelque piece faulse : oultre ce, que, *par une fureur industrieuse et naturelle de nourrir les rumeurs*[1], nous faisons naturellement conscience de rendre ce qu'on nous a presté, sans quelque usure et accession de nostre creu. L'erreur particuliere faict premierement l'erreur publicque ; et, à son tour aprez, l'erreur publicque faict l'erreur particuliere. Ainsi va tout ce bastiment, s'estoffant et

1. « Insita hominibus libidine alendi de industria rumores. » Tit.-Liv. lib. XXVIII, cap. XXIV. (Br.)

formant de main en main, de maniere que le plus esloingné tesmoing en est mieulx instruict que le plus voisin ; et le dernier informé, mieulx persuadé que le premier, c'est un progrez naturel : car quiconque croit quelque chose, estime que c'est ouvrage de charité de la persuader à un aultre ; et, pour ce faire, ne craind point d'adiouster, de son invention, autant qu'il veoid estre necessaire en son conte, pour suppleer à la resistance et au default qu'il pense estre en la conception d'aultruy. Moy mesme, qui fois singuliere conscience de mentir, et qui ne me soulcie gueres de donner creance et auctorité à ce que ie dis, m'apperçeois toutesfois aux propos que i'ai en main, qu'estant eschauffé, ou par la resistance d'un aultre, ou par la propre chaleur de ma narration, ie grossis et enfle mon subiect par voix, mouvements, vigueur et force de paroles, et encores par extension et amplification, non sans interest de la verité naïfve : mais ie le fois en condition pourtant, qu'au premier qui me ramene, et qui me demande la verité nue et crue, ie quitte soubdain mon effort, et la luy donne sans exaggeration, sans emphase et remplissage. La parole vifve et bruyante, comme est la mienne ordinaire, s'emporte volontiers à l'hyperbole. Il n'est rien à quoy communement les hommes soyent plus tendus, qu'à donner voye à leurs opinions : où le moyen ordinaire nous fault, nous y adioustons le commandement, la force, le fer et le feu. Il y a du malheur d'en estre là, que la meilleure touche de la verité ce soit la multitude des croyants, en une presse où les fols surpassent de tant les sages en nombre. (*Essais*, liv. III, chap. XI.)

Je donnerais volontiers la meilleure de mes pages pour celle-là.

— Fort bien, me dira-t-on ; mais l'on vous a déjà accusé d'avoir écrit en faveur du suicide et contre la Providence ; ne craignez-vous pas qu'on vous reproche ici de prêcher l'incrédulité ?

— Il faut s'attendre à tout, et aller toujours son chemin.

XIX.

Je vais passer rapidement sur les Lettres qui suivent : on formerait un volume de ce qu'elles offrent de remarquable.

L'éloge de Lucilius; la description des bains de Baïes; les différentes classes de sages; que peu d'hommes connaissent leurs défauts; les infirmités auxquelles notre philosophe était sujet; la maison de Vatia, à l'entrée de laquelle on aurait pu graver, comme au fronton de la plupart de nos palais : CI-GIT LE BONHEUR; son séjour à Baïes; la possibilité de méditer, d'étudier, d'écrire au milieu du tumulte; du premier mouvement dans la passion; de la division des êtres, selon Platon; de la disette de la langue latine; de la différence de la joie et de la volupté; de l'objet méprisable des vœux et des prières du vulgaire; de la soumission du sage à la nécessité : « La nécessité n'est que pour le rebelle; le sage n'obéit point au destin; ils veulent tous deux; » voilà ce qui remplit l'espace de la Lettre XLIXe à la LXIIe, où notre philosophe se reproche d'avoir pleuré sans mesure la perte de son ami Sérénus, et nous dit : « Vous avez inhumé votre ami; eh bien, cherchez quelqu'un à aimer; » comme si ce quelqu'un-là se trouvait en un moment. Il ajoute : « La douleur est, de tous les tableaux, celui dont le spectateur se lasse le plus promptement : récente, elle intéresse; vieille, elle est fausse ou insensée; l'on s'en moque, et l'on fait bien. » Cela est-il vrai? Il m'a semblé qu'on l'admirait, qu'on la louait et qu'on la fuyait.

Quoi! l'on se moque d'un époux, d'un amant, d'un fils, inconsolable de la mort de sa femme, de sa maîtresse, de son père, de son ami! Il n'en est rien; et pour répondre à Sénèque dans sa manière, je lui dirai : « Nous sommes touchés de tout ce qui nous promet des regrets éternels. Nous voulons nous survivre à nous-mêmes dans le cœur de ceux que nous laissons après nous. Le tribut que la tendresse décerne à la cendre des autres, nous est garant de celui que les personnes que nous chérissons et qui nous chérissent, rendront à la nôtre; et comme nous nous sommes flattés que, si nous venions à les perdre, nous ne les oublierions jamais, nous les accuserions volontiers d'ingratitude s'il nous venait en pensée qu'un jour nous en serions oubliés. L'expérience journalière ne nous détrompe point d'une aussi douce illusion : notre vanité nous excepte d'une loi générale; et nous ajoutons foi à cette espèce d'engagement des vivants avec les morts, comme des femmes si souvent trompées croient encore aux serments d'un dernier amant. Si on laisse

l'homme qui pleure seul avec sa douleur, tant mieux; c'est la meilleure compagnie qu'il puisse avoir : pour celui qui a les regards attachés sur l'urne de sa femme ou de sa fille, est-il rien de plus importun que la présence de celui qui rit? »

XX.

Sénèque prétend, Lettre L, « que le vice est dans l'âme une plante étrangère; que la vertu s'y trouve dans son terrain, et qu'elle s'y enracine de plus en plus, parce qu'elle est dans l'ordre de la nature, dont le vice est l'ennemi... » Cela est-il bien vrai? Pourquoi donc tant de vicieux, et si peu de vertueux, au milieu de tant de prédicateurs de vertu? Pourquoi tant de besoin et si peu de succès de l'éducation dans la jeunesse? tant de conseils et si peu de fruit dans l'adolescence et dans l'âge viril? tant de fous dans la vieillesse? tant d'indocilité dans l'esprit, au milieu de la ruine des sens? La passion parle toujours la première, et la raison se tait, ou ne parle que tard et à voix basse. Sénèque ne se contredit-il pas, lorsqu'il reproche à Apicius d'inviter à la débauche une jeunesse portée au mal, même sans exemple?

A l'en croire, « les bois tortus peuvent être redressés, les poutres courbées s'amollissent à la chaleur humide : pourquoi donc, ajoute-t-il, l'âme même endurcie dans le vice ne se corrigerait-elle pas?... » Je parlerais contre l'expérience, si je niais la possibilité de ce prodige; mais, mon respectable philosophe, les raisons que vous empruntez de la flexibilité et de la mollesse de la substance spirituelle sont bien frivoles. N'êtes-vous pas en contradiction avec vous-même, lorsque vous assurez ailleurs que la vertu une fois acquise l'est pour toujours, que la vertu ne se désapprend pas? Hélas! c'est alors qu'on serait tenté de convenir avec vous que la substance spirituelle est bien flexible, bien molle; mais si elle est telle pour revenir du mal au bien, telle elle doit être aussi pour retourner du bien au mal.

Il raconte au même endroit une petite anecdote domestique. Il garda la folle de sa femme, comme une des charges de sa succession. « J'ai peu de goût, dit-il, pour ces espèces de

monstres; et si j'avais à m'amuser d'un fou, je ne l'irais pas chercher hors de moi. Elle a perdu subitement la vue : mais une chose incroyable et vraie, c'est qu'elle ignore qu'elle est aveugle, et ne cesse de prier son conducteur de la déloger d'une maison où l'on ne voit goutte. Nous rions d'elle, et nous lui ressemblons. »

Lettre LII. « Le moraliste devrait rougir de honte, si l'on oublie la vertu dont il parle pour remarquer son éloquence... » En général, quelle que soit la cause que vous plaidiez, qu'on ne vous trouve éloquent que quand vous vous serez tu; c'est à la force et à la durée des impressions que vous aurez faites, à ramener, de réflexion, sur votre talent.

Sénèque était si faible, si glacé, qu'il nous dit, Lettre LVII, qu'il passait presque l'hiver entier entre des couvertures.

On voit, Lettre LVIII, que la langue latine s'était appauvrie, comme la nôtre, en se polissant : effet de l'ignorance et d'une fausse délicatesse; de l'ignorance, qui laisse tomber en désuétude des mots utiles; d'une fausse délicatesse, qui proscrit ceux qui blessent l'oreille ou gênent la prononciation. Alors, des expressions d'Ennius et d'Attius étaient surannées, comme plusieurs de Rabelais, de Montaigne, de Malherbe et de Régnier le sont aujourd'hui. Au temps de Sénèque, Virgile commençait à vieillir. De toutes les machines, il n'y en a aucune qui travaille autant que la langue, aucune d'aussi orgueilleuse et d'aussi passive que l'oreille; et l'une et l'autre tendent à se délivrer d'un malaise léger, mais continu.

Il dit, sur la vieillesse, « qu'il est doux de rester longtemps avec soi, quand on est devenu soi-même un spectacle consolant pour soi: cependant qu'il y a plus d'inconvénients à attendre les infirmités, et à vivre trop longtemps, qu'à mourir trop tôt, et qu'on n'est pas loin de la peur de finir, quand on laisse arriver le destin sans oser faire un pas au-devant de lui... » Et j'ajouterai : A quoi bon rester, quand on n'est plus propre qu'à corrompre le bonheur, à troubler les devoirs, et à empoisonner les jours de ceux que la reconnaissance et la tendresse attachent à notre côté? N'attendons pas qu'ils nous donnent congé; nous avons vécu, permettons-leur de vivre. Et ne crai-

gnons pas que ce conseil soit funeste aux vieillards; ils ont tous la peur de mourir : la vie n'est vraiment dédaignée que par ceux qui peuvent se la promettre longue; ils ne la connaissent pas, comment y attacheraient-ils de l'importance ou du mépris? Ils vivent comme ils font tout le reste, sans y réfléchir.

XXI.

Sénèque dit, Lettre LX : « L'enfant croît au milieu de la malédiction de ses parents; » et si l'on se rappelle les actions dont il est témoin, les propos qu'il entend dans le foyer paternel, on ne trouvera pas l'expression exagérée.

Lettre LXIII : « De toutes ces femmes tendres qu'on a eu tant de peine à retirer du bûcher, à séparer du cadavre de leurs époux, citez-m'en une qui ait eu des larmes pour un mois. »

Le jour de la mort d'un époux est un jour d'hypocrisie solennelle.

Elle trahissait hier celui qu'elle pleure aujourd'hui.

Le deuil a fermé la porte aux amis, mais non pas à l'amant.

Le cadavre de l'époux est sous le vestibule, et l'adultère dans son lit.

Le consolateur n'est qu'un importun qui vient rappeler l'humidité dans des yeux secs.

Lettre LXIV, où il traite de la vénération pour les anciens philosophes : « Tous, dit-il, ne sont pas dignes d'applaudir au philosophe. Quelle douceur trouverait-il à l'éloge de celui dont le blâme ne le touche pas? On n'ambitionne la louange que de celui dont on craindrait le reproche. » Fabianus parlait en public; mais on l'écoutait avec décence : quelquefois il s'élevait un cri d'admiration, mais arraché, mais produit par la grandeur des idées.

« Sachons mettre de la différence entre les applaudissements de l'école et ceux du théâtre. »

Et pourquoi? Ils sont accordés les uns et les autres à la vertu et au talent... « Gardez toutes ces démonstrations bruyantes pour les arts qui captent les suffrages; la vertu ne veut que des

respects... » Je crains que ces distinctions ne soient plus subtiles que solides. Au théâtre le spectateur, dans l'école le disciple ne rompent le silence que parce qu'ils ne peuvent plus le garder. L'enthousiasme est le même, et ce n'est pas à l'homme, c'est à la chose grande, honnête, que le premier applaudissement est adressé... « Le philosophe a beaucoup perdu à s'être trop familiarisé... » Je n'en crois rien... « Il lui faudrait un sanctuaire au lieu d'une place... » L'endroit où il s'explique dignement est toujours un sanctuaire... « Il faut à la philosophie des prêtres, et non des courtiers... » Je ne lui veux ni les uns ni les autres.

Il expose, Lettre LXV, les opinions de Platon, d'Aristote et des stoïciens, sur le monde : on voit ici [1] que le système de l'optimisme n'est pas d'hier, et que celui des indiscernables fut connu dès le temps du proverbe : qu'on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, et que l'homme et le fleuve ont changé.

La Lettre LXVI, sur l'égalité des biens et des maux, n'est qu'un tissu de sophismes.

Il traite, Lettre LXVII, du bon ; et Lettre LXVIII, du repos du sage, qu'il arrache de ce recoin du globe pour le lancer dans les plaines de l'immensité. Je consens qu'il y fasse un tour, mais je ne veux pas qu'il y séjourne : s'expatrier ainsi, ce serait n'être ni parent, ni ami, ni citoyen... « Le stoïcien voit, du haut des cieux, combien c'est un siége bas qu'un tribunal, une chaise curule... » De dessus une chaise curule, un tribunal, on voit combien c'est un rôle insensé que de se perdre dans les nues : vues monastiques et antisociales. J'aime mieux ce qui suit :

« C'est une puérilité que de se retirer de la foule, pour l'appeler : c'est appeler la foule que de faire de sa retraite la nouvelle publique. » C'est une sotte vanité que de s'affliger ou de s'offenser quand elle ne vient pas ; c'est ajouter à l'éclat que de la repousser quand elle vient. Et qu'importe qu'on parle ou qu'on se taise de vous, pourvu que vous vous retiriez à temps? Le malade craint-il ou souhaite-t-il qu'on dise qu'il s'est mis au lit?

1. « Dieu, dit Sénèque, a fait le monde le meilleur possible. » (N.)

« Attaquer ses vices quand on est vieux, c'est lutter contre un ennemi victorieux, lorsqu'on n'a plus ni force ni courage. A peine un siècle suffirait-il pour discipliner des passions accoutumées à une longue licence. »

XXII.

Ici Sénèque ne permet au sage de se mêler de l'administration publique ni dans toutes les contrées, ni en tout temps, ni pour toujours.

Il me semble que je l'entends s'adresser en ces termes au candidat qui le consulte : « Vous présumez trop de votre amour pour le bien ; votre santé délicate ne suffira pas à la fatigue de votre place ; vous êtes d'un caractère trop faible ou trop raide ; colère et caustique, vous ne sympathiserez pas avec les habitants de la cour. Vous allez vous précipiter dans un chaos d'affaires d'où ni votre zèle, ni vos talents supérieurs ne vous tireront pas. Vous serez desservi par ceux même qui vous appellent à l'administration : vos subalternes vous trahiront, vos prôneurs vous feront des ennemis, vos enthousiates vous nuiront ; vous serez malhonnêtement attaqué, peut-être trop vivement défendu ; vos projets les plus sages seront ou rejetés par l'envie, ou croisés par l'intérêt personnel ou par la haine : il viendra un moment où vous ne saurez ni comment rester, ni comment sortir. Préférez le repos ; vivez avec vous-même et avec vos livres ; dans les temps de peste, on se renferme. »

L'homme d'état qui craint de perdre sa place, n'osera jamais de grandes choses ; son oreille, toujours ouverte aux sollicitations des hommes puissants, est toujours fermée aux plaintes du peuple. Il faut qu'il sache attendre sa disgrâce sans pâlir, l'apprendre sans murmurer ; il faut qu'il dise : « Mon maître avait un bon serviteur ; il n'en veut plus, tant pis pour lui : il serait bien singulier que Ménès pût se passer de Diogène, et que Diogène ne pût se passer de Ménès[1]. » Il est des circonstances où les hommes revêtus des premières places ne sont pas élevés ; ils sont en l'air.

La Lettre LXIX est de l'inconvénient des fréquents voyages.

1. Dans Diogène Laërce, c'est *Manès* qui est l'esclave et Diogène qui refuse de le faire chercher après sa fuite, par la raison alléguée : « il serait ridicule, etc. »

XXIII.

La Lettre LXX est du suicide.

Voici les causes principales du suicide. Si les opérations du gouvernement précipitent dans une misère subite un grand nombre de sujets, attendez-vous à des suicides. On se défera fréquemment de la vie partout où l'abus des jouissances conduit à l'ennui, partout où le luxe et les mauvaises mœurs nationales rendent le travail plus effrayant que la mort, partout où des superstitions lugubres et un climat triste concourront à produire et à entretenir la mélancolie; partout où des opinions moitié philosophiques, moitié théologiques, inspireront un égal mépris de la vie et de la mort.

Les stoïciens pensaient que la notion générale de bienfaiteur ne nous faisant point un devoir de garder un présent que nous n'avons pas sollicité, et qui nous gêne, soit que la vie fût un bien ou fût un mal, la doctrine du suicide n'était nullement incompatible avec l'existence des dieux. Ils allaient plus loin: le suicide que la loi civile et la loi religieuse proscrivent également, est un des points fondamentaux de la secte; selon cette école, « le sage ne vit qu'autant qu'il doit, non autant qu'il le pourrait : le bonheur n'est pas de vivre; mais le devoir, mais le bonheur est de bien vivre (Lettre LXX). »

Les opinions tombent ou se propagent selon les circonstances; et quelles circonstances plus favorables à la doctrine du suicide, que celles où un geste, un mot, une médisance, une calomnie, le ressentiment d'une femme, la haine d'un affranchi, une grande fortune, la délation d'un esclave mécontent ou corrompu, la jalousie, la cupidité, l'ombrage d'un tyran nous envoyaient au supplice dans le moment le plus inattendu? C'est alors qu'il faut dire aux hommes : mourir (*Ibid.*) plus tôt ou plus tard, n'est rien ; bien ou mal mourir, voilà la chose importante : bien mourir, c'est se soustraire au danger de vivre mal. La fortune peut tout sur celui qui vit encore; rien, contre celui qui sait mourir... Le centurion va venir... Eh bien, il faut l'attendre. Pourquoi se charger de sa fonction, et épargner l'odieux de ta mort au tyran qui l'envoie? Mais que j'attende ou n'attende

pas, le vieux centurion des dieux, le temps, est toujours en marche. La sagesse éternelle n'a ouvert (Lettre LXX) qu'une porte pour entrer dans la vie, et en a ouvert mille pour en sortir. On n'est pas en droit de se plaindre de la vie; elle ne retient personne. Vous vous en trouvez bien? vivez; mal? mourez. Les moyens de mourir ne manquent qu'à celui qui manque de courage. Si c'est une faiblesse de mourir parce qu'on souffre, c'est une folie de vivre pour souffrir. Mourir, c'est quitter un jeu de hasard où il y a plus à perdre qu'à gagner. Pourquoi craignons-nous de mourir? (*Ibid.*) C'est que nous sommes d'anciens locataires que l'habitude a familiarisés avec les incommodités de notre domicile : c'est une ridicule terreur d'être pis qui nous empêche de déloger. Notre croyance dans les dieux est bien faible, ou nous avons de l'Être suprême une étrange opinion, si nous éprouvons tant d'aversion à l'aller trouver. La frayeur du moribond calomnie le ciel. Est-ce un bon père, ou un tyran farouche, qui t'attend? »

« La nature n'est qu'une succession continue de naissances et de morts (Lettre LXXI). Les corps composés se dissolvent; les corps dissous se recomposent. C'est dans ce cercle infini que s'accomplissent les travaux du grand architecte. »

« Dans une attaque d'asthme, je fus tenté plusieurs fois, dit encore Sénèque, de rompre avec la vie (Lettre LXXVIII); mais je fus retenu par la vieillesse d'un père qui m'aimait tendrement. Je songeai moins à la force que j'avais pour me donner la mort, qu'à celle qui lui manquait pour supporter la perte de son fils. »

Les hommes ne se considèrent pas assez comme dépositaires du bonheur, même de l'honneur de ceux auxquels ils sont attachés par les liens du sang, de l'amitié, de la confraternité. La honte d'une action rejaillit sur les parents; les amis sont au moins accusés d'un mauvais choix; un corps, une secte entière est calomniée[1]. Il est rare qu'on ne fasse du mal qu'à soi.

1. La fréquence des suicides est un des arguments dont on s'est le plus servi contre les philosophes au XVIIIe siècle. Il ne se tuait pas un porteur d'eau qu'on ne vît dans les journaux cette phrase convenue : « L'esprit philosophique fait des progrès; encore un homme las de la vie, etc. » L'auteur (l'abbé Berthon de Crillon) des *Mémoires philosophiques du baron de ****, Vienne et Paris, 1777, alla même plus loin; il parut faire du suicide un des commandements de la philosophie et il mit en scène une petite fille de huit ans qui, ayant assisté aux conversations de son père,

XXIV.

En lisant Sénèque, on se demande plusieurs fois pourquoi les Romains se donnaient la mort ; pourquoi les femmes romaines la recevaient avec une tranquillité, un sang-froid tout voisin de l'indifférence? Les combats sanglants du cirque où ils voyaient mourir si fréquemment, avaient-ils rendu leur âme féroce? Le mépris de la vie s'élevait-il sur les ruines du sentiment de l'humanité? Revenaient-ils du spectacle convaincus que la douleur de ce passage qui nous effraye, est bien peu de chose, puisqu'elle ne suffisait pas pour ôter aux gladiateurs la force de tomber avec grâce, et d'expirer selon les lois de la gymnastique [1]?

Ce n'était ni par dégoût, ni par ennui que les Anciens se donnaient la mort ; c'est qu'ils la craignaient moins que nous, et qu'ils faisaient moins de cas de la vie. Le dialogue suivant n'aurait point eu lieu entre deux Romains :

« Voyez-vous cet endroit? C'est la bonde de l'étang, le lieu des eaux le plus profond. Vingt fois j'ai été tenté de m'y jeter.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— Je mis ma main dans l'eau, et je la trouvai trop froide.

— Dans un autre moment, vous l'auriez trouvée trop chaude : celui qui tâte l'eau, ne s'y jette pas. »

Les conseils, le courage philosophique sont les deux sujets de la Lettre LXXI. Rien de plus grand et de plus beau que la peinture du courage philosophique... « Élevez votre âme, mon cher Lucilius ; renoncez à des recherches frivoles, à une philosophie minutieuse, qui rétrécit le génie. »

tira immédiatement la conséquence et se donna la mort sans oublier de consigner ses motifs dans un long discours. On voit que Diderot ne considérait pas tout à fait le suicide de cette façon, et nous pensons qu'il s'adressait ici à l'auteur des *Mémoires* prétendus *philosophiques*. La Harpe, plus tard, a repris la thèse de l'abbé.

1. C'est peut-être à ces leçons populaires et continues du mépris de la vie, de la douleur, de la mort, qui leur étaient adressées par les gladiateurs, les soldats, les généraux et les philosophes, que l'art de guérir en ces temps était redevable de sa hardiesse. Il employait le fer et le feu sur des viscères que nous n'osons attaquer, et moins encore par ces moyens violents ; il amputait la matrice, il ouvrait le foie, il fendait les reins. On serait tenté de croire qu'à mesure qu'il s'est éclairé, il est devenu pusillanime. Y a-t-il gagné ou perdu? C'est à ceux qui le professent à décider cette question. (DIDEROT.)

« Il faut une grande âme pour apprécier de grandes choses... Les petites âmes portent dans les grandes choses le vice qui est en elles... » C'est la raison pour laquelle on donne le nom de *têtes exaltées* à ceux qui marquent une violente indignation contre des vices communs qu'on partage, ou qu'on a quelque intérêt à ménager. Pour fréquenter sans honte les grands pervers, et pour en capter la faveur sans rougir, on amoindrit leur perversité; c'est autant pour soi que pour eux qu'on sollicite de l'indulgence. Mon enfant, je crains bien que vous n'ayez le cœur corrompu, lorsqu'on cessera de vous reprocher une tête exaltée. Puissiez-vous mériter cette injure jusqu'à la fin de votre vie[1] !

XXV.

« Il n'y a point de vent favorable (Lettre LXXI) pour qui ne sait pas dans quel port il veut entrer... » Cela est vrai; mais la maxime contraire ne l'est-elle pas également, et le stoïcien ne pouvait-il pas dire : il n'y a point de vent contraire pour celui à qui tout port convient, et qui se trouve aussi bien dans la tempête que dans le calme?

Il prouve, Lettre LXXII, que la sagesse ne souffre point de délai; et Lettre LXXIII, que le philosophe n'est point un séditieux, un mauvais citoyen.

Et comment pourrait-on être de bonne foi, et regarder le philosophe comme un ennemi de l'État et des lois, le détracteur des magistrats et de ceux qui président à l'administration publique? Qui est-ce qui leur doit autant que lui? Sont-ce des courtisans placés au centre du tourbillon, avides d'honneurs et de richesses; pour qui le prince fait tout, sans jamais avoir fait assez; dont la cupidité s'accroît à mesure qu'on leur accorde? Des hommes que sa munificence ne saurait assouvir, quelque étendue qu'elle soit, l'aimeraient-ils aussi sincèrement que celui qui tient de son autorité une sécurité essentielle à la recherche de la vérité, un repos nécessaire à l'exercice de son génie?

1. Mot de défense personnelle ajouté à la seconde édition.

« Le commerçant dont la cargaison est la plus riche, est celui qui doit le plus d'actions de grâces à Neptune. »

Le magistrat rend la justice; le philosophe apprend au magistrat ce que c'est que le juste et l'injuste. Le militaire défend la patrie; le philosophe apprend au militaire ce que c'est qu'une patrie. Le prêtre recommande au peuple l'amour et le respect pour les dieux; le philosophe apprend au prêtre ce que c'est que les dieux. Le souverain commande à tous; le philosophe apprend au souverain quelle est l'origine et la limite de son autorité. Chaque homme a des devoirs à remplir dans sa famille et dans la société; le philosophe apprend à chacun quels sont ces devoirs. L'homme est exposé à l'infortune et à la douleur; le philosophe apprend à l'homme à souffrir.

Si l'on attenta quelquefois à la vie du prince, fut-ce le philosophe? Si l'on écrivit contre lui un libelle, fut-ce le philosophe? Si l'on prêcha des maximes séditieuses[1], fut-ce dans son école? A-t-il été le précepteur de Ravaillac ou de Jean Châtel? C'est le philosophe qui sent un bienfait; c'est lui qui est prompt à le reconnaître, et à s'en acquitter par son aveu.

1. Je ferai ici une remarque qui sera un bon commentaire de ce passage, et qui, en servant à l'éclaircir, préviendra une objection à laquelle il pourrait donner lieu. « Philostrate fait un mérite à Apollonius de Tyane d'avoir soulevé contre Néron à Cadix l'intendant du pays, et les autres philosophes n'en faisaient pas plus de scrupule que lui (n'y ayant que la religion chrétienne qui apprenne à considérer les hommes selon ce qu'ils sont, non en eux-mêmes, mais dans l'ordre de Dieu, et à ne violer jamais la foi qu'en leur a promise). » Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. II, p. 125, édit. de 1720, Paris, Ch. Robustel. Bayle, qui cite ce passage, y joint une bonne réflexion : « M. de Tillemont, dit-il, se pouvait fort bien passer de cette remarque morale, et de toute sa parenthèse. Le christianisme a des avantages très-réels et très-sublimes au-dessus de toute philosophie; mais, sur le point dont il est ici question, je ne vois pas que, depuis plus de mille ans, il soit en droit d'insulter les philosophes. Les chrétiens et eux ne s'en doivent guère les uns aux autres il y a longtemps. On peut dire de cet engagement *à ne violer jamais la foi qu'on leur a promise*, ce que les poëtes disaient de la chasteté :

> Credo Pudicitiam Saturno rege moratam
> In terris, visumque diu...
>
> Quippe aliter, tunc orbe novo cœloque recenti
> Vivebant homines.
>
> (Juvénal, *Sat.* vi, *init.*)

Il ne passa pas les trois premiers siècles. » Bayle, *Dict. crit.*, rem. *B* de l'art. *Apollonius de Tyane.* (N.)

XXVI.

Ce sujet mériterait bien d'être traité de nos jours. La question se réduirait à savoir s'il est licite, ou non, de s'expliquer librement sur la religion, le gouvernement et les mœurs.

Il me semble que si, jusqu'à ce jour, l'on eût gardé le silence sur la religion, les peuples seraient encore plongés dans les superstitions les plus grossières et les plus dangereuses. Si la république avait le même droit au temps de l'idolâtrie, nous serions encore idolâtres : on fit boire la ciguë à Socrate sans injustice; les Néron et les Dioclétien ne furent point d'atroces persécuteurs [1].

Il me semble que, si, jusqu'à ce jour, l'on eût gardé le silence sur le gouvernement, nous gémirions encore sous les entraves du gouvernement féodal; l'espèce humaine serait divisée en un petit nombre de maîtres et une multitude d'esclaves; ou nous n'aurions point de lois ou nous n'en aurions que de mauvaises; Sidney n'eût point écrit, Locke n'eût point écrit, Montesquieu n'eût point écrit; et il faudrait compter au nombre des mauvais citoyens ceux qui se sont occupés avec le plus de succès de l'objet le plus important au bonheur des sociétés, et à la splendeur des États.

Il me semble enfin que, si, jusqu'à ce jour, l'on eût gardé le silence sur les mœurs, nous en serions encore à savoir ce que c'est que la vertu, ce que c'est que le vice. Interdire toutes ces discussions, les seules qui soient dignes d'occuper un bon esprit, c'est éterniser le règne de l'ignorance et de la barbarie.

Un philosophe disait un jour à un jeune homme qui avait rassemblé dans un petit ouvrage une foule d'autorités recueillies

1. Diderot suit ici l'opinion commune, qui donne à Dioclétien le nom odieux de persécuteur : mais ce préjugé, d'ailleurs assez général, n'en est pas moins un préjugé. Les écrivains ecclésiastiques, qui n'ont pas toujours eu pour la religion *un zèle selon la science,* ont cru servir leur cause en peignant des couleurs les plus noires le caractère, la vie et les mœurs de plusieurs empereurs, et particulièrement de Dioclétien et de Julien; mais, en déguisant, en altérant les faits de mille manières différentes, ils se sont rendus coupables de mauvaise foi aux yeux de la postérité, et n'ont pas empêché la vérité de se faire jour, et de dissiper les nuages qu'ils avaient élevés autour d'elle. (N.)

de nos jurisconsultes en faveur de l'intolérance et de la persécution : « Sais-tu ce que tu as fait? Tu as passé ton temps à ramasser des fils d'araignée pour en ourdir une corde à étrangler l'homme de bien et l'homme courageux. »

Sénèque démontre, Lettre LXXIV, qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête; et Lettre LXXV, que la philosophie n'est point une science de mots. « En quoi, dit-il, consiste la liberté du sage? A ne craindre ni les hommes ni les dieux. »

On est philosophe ou stoïcien dans toute la rigueur du terme, lorsqu'on sait dire, comme le jeune Spartiate : *Je ne serai point esclave* (Lettre LXXVII).

Oh! la belle éducation que celle où l'on nous aurait appris à nous fracasser la tête contre une muraille, plutôt que de porter un vase d'ordures! (*Ibid.*)

« Celui qui s'est rendu maître de soi, s'est affranchi de toute servitude. »

« On donne du temps et des soins à tout; il n'y a que la vertu dont on ne s'occupe que quand on n'a rien à faire. »

« L'homme vertueux ne craint ni la mort ni les dieux. »

« L'opulence pourra vous venir d'elle-même; peut-être les honneurs vous seront-ils déférés sans que vous les sollicitiez, et les dignités vous seront-elles jetées. Il n'en sera pas ainsi de la vertu : vous ne l'obtiendrez que de vous-même, et vous ne l'obtiendrez pas d'un médiocre effort. Mais, à votre avis, la certitude de s'emparer de tous les biens d'un coup de main ne mérite-t-elle pas une pénible tentative? »

« S'il faut s'immoler pour la patrie, s'il faut mourir pour le salut de vos concitoyens, que ferez-vous?

— Je mourrai.

— Mais songez-y, votre sacrifice sera suivi de l'oubli, et payé d'ingratitude.

— Que m'importe? je n'envisage que mon action; ces accessoires lui sont étrangers, et je mourrai... »

Voilà l'esprit qui domine dans toute la morale de Sénèque. Il ne dit pas un mot qui n'inspire l'héroïsme, et c'est la raison

peut-être pour laquelle il est si peu lu, et si peu goûté. On ferme l'oreille à des avis qu'on ne se sent pas la force de suivre; ils importunent parce qu'ils humilient.

On a dit de celui qui se plaisait à la lecture d'Homère, qu'il avait déjà fait un grand progrès dans la littérature. On pourrait dire de celui qui se plaît à la lecture de Sénèque, qu'il a déjà fait un grand pas dans le chemin de la vertu.

XXVII.

On voit, Lettre LXXVI, que Sénèque ne rougit point de prendre des leçons dans un âge avancé.

« Admirez, dit-il à Lucilius, combien je suis de bonne foi avec vous, par la nature du secret que je vais vous confier. Je fais un cours de philosophie : voici le cinquième jour que je me rends à l'école dès la huitième heure. Ne serait-ce pas le comble de la folie que de ne pas apprendre parce qu'on n'a pas appris? Je suis donc redevenu écolier! Pourquoi non? Et plût à Dieu que ce travers, si c'en est un, fût le seul de ma vieillesse! Que dira-t-on? Ce qu'on voudra; il faut savoir entendre l'injure de l'ignorant, et se mettre au-dessus de son mépris. »

« Quoi! la vieillesse ne m'empêchera pas d'aller au théâtre, et de me faire porter au cirque? il ne se donnera pas un combat de gladiateurs sans moi, et je n'oserai me transporter chez un philosophe! Sachez toutefois que, dans l'école où je vais m'instruire, j'enseigne aussi quelque chose; c'est qu'il faut apprendre jusque dans la vieillesse. Un fameux joueur de flûte attirera un grand concours; et l'endroit où l'on enseigne ce que c'est qu'un homme, comment on le devient, restera désert! »

XXVIII.

« La science et la vertu sont deux grandes choses. Celui qui est sans vertu, possesseur de tout le reste, est rejeté... » Rejeté! Où? par qui? Le méchant a-t-il de l'esprit? il sera recherché par celui qui s'ennuie; de la richesse? à deux heures sa cour

sera pleine de clients, et sa table environnée de parasites; des dignités? on se pressera dans ses antichambres [1].

Dans les sociétés corrompues, les avantages du vice sont évidents; son châtiment est au fond du cœur, on ne l'aperçoit point. C'est presque le contraire de la vertu.

Sénèque prétend encore qu'il est indifférent qu'on ensemence une vaste étendue de terre, qu'on jouisse de grands revenus, qu'on reçoive les hommages d'un cortége nombreux, qu'on boive des liqueurs délicieuses dans de brillants cristaux... Cela serait à souhaiter; mais cela n'était pas plus à Rome de son temps, que cela n'est à Paris du nôtre.

Il n'en est pas moins vrai que le bon vaisseau (Lettre LXXVI), ce n'est pas celui qui est le plus richement chargé, et la bonne épée, celle dont la poignée est damasquinée et le ceinturon enrichi de pierreries : il n'en est pas moins vrai qu'on se moque de temps en temps de l'idole de boue devant laquelle on se prosterne; mais on se prosterne.

Il entretient Lucilius, Lettre LXXVII, de la flotte d'Alexandrie, et de la mort de Marcellinus.

C'est là « qu'en généralisant le mot de César à un soldat qui lui demandait la mort, et l'adressant à la multitude de ceux qui craignent de mourir, on dirait presque à tous les hommes : *Tu crains de mourir! Est-ce que tu vis?* »

« A les entendre (*Ibid.*), il n'y aurait point de vie qui ne fût trop courte... » Celle des grands hommes, des hommes vertueux, des hommes utiles, l'est toujours : c'est ce qu'annonce le deuil public, après leur trépas. Il eût mieux valu, sans doute, que l'auteur de *Mahomet*, d'*Alzire*, de *Brutus*, de *Tancrède*, et de tant d'autres chefs-d'œuvre, mourût quinze jours plus tôt, au retour de son triomphe; mais il vaudrait encore mieux qu'il

1. « Lorsque le placard affiche dans les carrefours l'infamie d'un homme opulent, d'abord sa maison reste déserte, mais cette solitude dure peu ; peu à peu la foule revient ; peu à peu on l'excuse ; peu à peu on doute de ses forfaits ; peu à peu on accuse ses juges ; peu à peu il est innocent et il ne lui en coûte, pour bien marier ses filles, qu'un accroissement à leur dot. »

Ce passage du texte supprimé ici a été transporté, avec des modifications, lors de la deuxième édition, dans la note de la page 90 ci-dessus.

vécût. Comment se remplira le vide immense qu'il a laissé dans presque tous les genres de littérature? Je dirais que ce fut le plus grand homme que la nature ait produit, que je trouverais des approbateurs; mais si je dis qu'elle n'en avait point encore produit, et qu'elle n'en produira peut-être pas un aussi extraordinaire, il n'y aura guère que ses ennemis qui me contrediront.

« Je veux vivre.

— Et pourquoi veux-tu vivre?

— Parce que je suis homme de bien; parce qu'en mourant je serai regretté du malheureux que je ne secourrai plus; parce qu'en m'en allant, je laisserai vacante une place dont je remplis les fonctions avec activité, intelligence et fidélité... Quoi! stoïcien, ces motifs ne te satisfont pas?

— Non, mourir est une des fonctions de la vie.

— Mais cette fonction, assez indifférente en soi, est fâcheuse pour ma femme, pour mes enfants, pour mes concitoyens, et je la remplirai le plus tard qu'il me sera possible.

— A ce compte, il n'y a point de vie qui ne soit trop courte.

— De vie bien employée? Il n'en faut pas douter. Le méchant endurci, je l'exhorterais sans scrupule à se tuer; mais l'homme de bien qui se tue, commet le crime de lèse-société, et j'arrêterai sa main si je puis. »

Sénèque dit, à propos de Marcellinus, je crois : « L'homme fort se reconnaît jusque sur son oreiller[1]. »

Sénèque dit de lui-même : « Depuis longtemps je n'ai rien à gagner ni à perdre... » Cela est faux de tout point... « J'ai plus de provision qu'il ne m'en faut pour une carrière qu'il m'est indifférent de fournir plus loin... » Sénèque, instituteur d'un jeune prince à qui votre présence en impose, ministre des provinces de l'Italie, redoutable antagoniste des courtisans vicieux, protecteur des honnêtes gens, quelque bien que vous ayez fait, est-ce qu'il ne vous en reste plus à faire?

Il parle, Lettre LXXVIII, des maladies, et du motif qui l'empêcha de se délivrer d'une existence douloureuse; Lettre LXXIX, de Charybde, de Scylla et de l'Etna.

1. Ce n'est point dans la Lettre sur la mort de Marcellinus, mais dans la suivante, que cette pensée se trouve. Voyez Lettre LXXVIII. (N.)

On rencontre dans cet auteur des mots d'une délicatesse charmante, aux endroits où on les attend le moins. C'est là qu'il dit de la gloire, qu'elle est à la vertu ce que l'ombre est au corps, Lettre LXXIX; que l'amour de la vertu est un élan continuel de l'âme vers son origine céleste; que c'est être né pour bien peu de monde que de n'avoir vécu que pour son siècle, et que, pour un œil perçant, le mensonge est diaphane.

XXIX.

Lettre LXXX, de la frivolité des spectacles, et des avantages de la pauvreté.

Il est bien aisé, dira-t-on, de faire l'éloge de la pauvreté quand on regorge de richesses. C'est alors qu'il est bien plus difficile encore d'être pauvre, quand on n'est pas un avare; et c'est ce que Sénèque sut faire. Il est bien plus difficile de n'être pas corrompu par la richesse, et Sénèque ne le fut point. Censeurs, suspendez un moment votre jugement; voyez ce que la richesse produit sur tous ceux qui vous environnent, et songez que, pour empoisonner vos ennemis, il ne vous manque qu'un puits d'or.

« La misère, la maladie, le mépris, l'ennui, la vieillesse, la douleur, la méchanceté, l'intolérance, l'injustice, les persécutions, la tyrannie; tous les vices, toutes les infortunes sont autant d'orateurs éloquents qui nous exhortent à mourir. »

Lettre LXXXI, des bienfaits et de la reconnaissancé.

« Vous vous plaignez d'un ingrat! si c'est le premier que vous ayez fait, homme bienfaisant, félicitez-vous ou de votre bon jugement, ou de votre bonne fortune. »

« Parlez au bienfait comme le brave centurion à son soldat : Camarade, il faut aller, mais il ne faut pas revenir. »

« Si vous avez à peser un service avec une injure, juge dans votre propre cause, la prudence veut que vous ajoutiez du poids aux services que vous avez reçus, et que vous en ôtiez à l'injure qu'on vous a faite. »

« Au fond du cœur reconnaissant, le bienfait porte intérêt. »

Un homme disait qu'il ne pouvait s'empêcher de haïr celui qui lui faisait du bien[1]. Quel impertinent orgueil! On lui répondit : Si vous êtes conséquent, vous devez aimer à la folie celui qui vous fait du mal. Eh! mon ami, accepte mes offres; je ne te demande en retour que l'impunité du service que je te rends.

Lettre LXXXII, de la mollesse. C'est là qu'apostrophant l'efféminé, il lui dit : « O l'homme vraiment digne d'être livré à la vie! »

Toute la philosophie se réduit au mépris de la vie, au mépris de la mort et à l'amour de la vertu. Ce texte laconique fournit à Sénèque une abondance incroyable d'idées neuves, originales, ingénieuses, fortes, délicates, souvent grandes, quelquefois sublimes. En le lisant, j'ai plusieurs fois été forcé de m'écrier : Non, je ne serai jamais un sage! Ses pensées sur la mort me paraissaient si roides, que, m'appliquant à moi-même le mot que je viens de citer sur un lâche qui craignait de mourir, je me suis dit : O l'homme vraiment digne d'être livré à la vie!

« La mort, image du sommeil, l'est aussi de la vie inoccupée. »

« La demeure de l'oisif est un sépulcre. »

Si vous demandez pourquoi Sénèque revient si souvent sur le mépris de la vie et de la mort, c'est que vous ne pensez pas qu'au moment qu'il vous parle, le licteur vous lie les mains.

« On craint autant d'être nulle part que d'être dans les enfers... » Je l'ai entendu dire, mais je n'en ai rien cru.

« Si vous balancez, c'est fait de la gloire... » Quoi! un instant d'agonie flétrirait une action héroïque! Ah! Sénèque, vous êtes trop sévère. La difficulté de vaincre un ennemi ajoute à l'éclat de la victoire.

Dans la même Lettre, il revient encore sur les subtilités de l'école de Zénon : « Si on l'en croyait, on proscrirait cette

1. Voyez le passage de Rousseau cité plus haut, p. 98. La lettre à M. de Malesherbes est du 4 janvier 1762.

science à l'aide de laquelle on environne de piéges celui qu'on interroge, pour le conduire à des aveux imprévus, à des réponses contraires à sa pensée. Il faut être plus simple quand on cherche la vérité. » *Un mal n'est pas glorieux : la mort est glorieuse : donc la mort n'est pas un mal!* Ce ne fut pas une pareille sottise que Léonidas adressa aux défenseurs des Thermopyles : « Compagnons, leur dit-il, dînez comme des hommes qui, ce soir, doivent souper aux enfers. »

Les sujets des Lettres LXXXIII, LXXXIV, LXXXV, LXXXVI et LXXXVII, sont très-variés. Il s'agit de la présence de Dieu à nos pensées; de ses infirmités; des vains raisonnements des stoïciens sur l'ivresse; de son régime : « Je me baigne à froid, dit-il; à ce bain succède un dîner sans table, après lequel je n'ai pas besoin de me laver les mains. » (Lettre LXXXIII.)

XXX.

On voit et dans les ouvrages et dans la vie privée de Sénèque, que son bonheur était parfaitement isolé de sa richesse, que son régime était austère, et qu'il pouvait tomber dans la pauvreté, je ne dis pas sans se plaindre, mais sans s'en apercevoir.

« La vertu, dit-il, Lettre LXXVI, passe entre la bonne et la mauvaise fortune, et jette sur l'une et l'autre un regard de mépris. »

Sénèque fut encore moins enorgueilli de sa vertu que de sa richesse. Sa vertu me le fait respecter; la modestie de ses aveux me le fait aimer.

« Mon matelas est à terre, et moi sur mon matelas (Lettre LXXXVII). Des deux vêtements que j'ai, l'un me sert de drap, l'autre de couverture. Nous dînons avec des figues. Mes tablettes font ma bonne chère quand j'ai du pain, et me tiennent lieu de pain quand il me manque. Ma voiture est grossière, et mes mules sont si maigres, qu'on voit bien qu'elles fatiguent. J'en rougis; je ne suis donc pas sage. Celui qui rougit d'une mauvaise voiture, sera vain d'une belle. Ah! Sénèque, tu tiens encore au jugement des passants. »

Celui qui parle ainsi de lui-même, vaut bien plus qu'il ne veut se faire valoir.

Je lis, Lettre LXXXV : « Quoi! dans une lutte qui intéresse le bonheur de l'homme et la gloire des dieux, je ne rougirais pas de me présenter avec une alène... » C'est le défaut qu'on reproche à Sénèque, mais on n'en cite aucun exemple, et je défie ses détracteurs d'en citer un seul *sur la vertu*, où le ton ne réponde pas à l'importance du sujet.

XXXI.

N'est-ce pas une chose bien singulière d'entendre Sénèque, Lettre LXXXVIII, réduire l'étude des beaux-arts à l'inutilité pour le sage, et attacher de l'importance à savoir si le temps existe par lui-même, s'il y a quelque chose d'antérieur à la durée, si elle a commencé avant le monde ; si elle existait avant les choses, ou les choses avant elle.

J'avoue que, s'il y a des questions oiseuses et étrangères à la sagesse, ce sont celles-là. J'en dis autant des disputes sur la nature de l'âme.

« N'apprendrai-je jamais à ignorer quelque chose? »

Dites beaucoup de choses, si vous voulez en bien savoir une.

Nausiphanès prétend que l'on ne peut non plus démontrer l'existence que la non-existence des êtres ; Parménide, que rien de ce que nous voyons n'existe réellement ; Zénon d'Élée, qu'il n'existe rien. On ne comprend guère ni comment des hommes célèbres chez les Anciens ont avancé d'aussi étranges paradoxes, ni comment ils ont été renouvelés de nos jours par des hommes non moins célèbres ; mais, à la honte de la raison humaine, ce qu'on ne conçoit point du tout, c'est comment ces sophistes n'ont jamais été solidement réfutés. L'évêque de Cloyne a dit : « Soit que je monte au haut des montagnes, soit que je descende dans les vallées, ce n'est jamais que moi que j'aperçois ; donc il est possible qu'il n'existe que moi[1]... » Et Berkeley attend encore

1. Dans *Alciphron* ou *le Petit Philosophe,* traduit de l'anglais de Berkeley, par de Joncourt; La Haye, 1734. (Br.)

une réponse. Lier l'existence réelle de son propre corps avec la sensation, n'est point une chose facile.

Ses Lettres sur la lecture, les exhortations et les conseils, l'opinion des péripatéticiens sur les passions, la maison de campagne de Scipion l'Africain, les bains anciens et les bains de son temps, la culture des oliviers, la frugalité, le luxe et les richesses, sont pleines de principes et de détails intéressants. En voici quelques-uns, tels qu'ils se présentent à ma mémoire.

Le salaire d'un acteur (Lettre LXXX) était de cinq mesures de froment et de cinq deniers. Celui qui disait à Ménélas : « Si tu ne restes en repos, tu périras de ma main... » cet autre qui débitait avec emphase ces vers : « Je commande dans Argos, Pélops m'a laissé un vaste empire... » étaient payés à tant par jour, et couchaient dans un grenier. Comment concilier ces faits avec la fortune immense et la juste considération dont jouissaient un Roscius et d'autres comédiens? car Sénèque ne fait ici aucune distinction d'un bon et d'un mauvais acteur, et parle évidemment de ceux qui jouaient les premiers rôles. Ces hommes rares étaient apparemment enrichis par les gratifications des Scipions, des Lélius, qui les admettaient à leur table et qui savaient apprécier l'utilité de leurs talents.

Sans Sénèque et Martial, combien de mots, de traits historiques, d'anecdotes, d'usages, nous aurions ignorés!

La conformité de nos mœurs et de celles de son temps est quelquefois si singulière, qu'on revient de la traduction à l'original pour s'en assurer. « Je voudrais bien, dit-il, Lettre LXXXVII, que Caton rencontrât un de nos élégants, précédé de ses coureurs, de ses postillons, de ses nègres, tous enveloppés dans le même tourbillon de poussière... » On se croirait presque sur la route de Versailles.

« Pour connaître la vraie hauteur de l'homme, voyez-le nu. »

Savez-vous l'inscription commune à toute société? La voici : « C'est ici qu'on voit un nain sur la montagne, et un colosse au fond d'un puits. »

« Point de gloire sans le malheur. Point de haine plus dangereuse que celle qui naît de la honte d'un bienfait qu'on ne saurait acquitter (Lettre LXXXI)... » Je le sais par expérience.

« Lorsque Attalus parle, la vérité qui se fait entendre par sa bouche éloquente s'empare de moi, me transporte; mais, sorti de son école, rentré dans la société, le commerce des gens du monde a bientôt éteint la chaleur qu'il m'avait communiquée. »

« Je ne m'abstiens pas, je me contiens; ce qui est plus difficile. »

« Attalus faisait grand cas des lits durs : celui où je couche à mon âge ne reçoit pas l'empreinte de mon corps. »

Ah! si les maîtres savaient profiter de la raison saine et de l'âme bouillante de leurs innocents et jeunes élèves!

Ces traits que j'ai transcrits sans ordre, se trouvent, les uns dans les Lettres qui précèdent, les autres dans celles qui suivent.

XXXII.

L'enthousiasme de la vertu lui dictait, dans la Lettre LXXXVIII, tous ces paralogismes que la manie de se singulariser a ressuscités de nos jours [1].

« La force, dit-il, Lettre LXXXVIII, n'éprouve point de terreurs; elle les brave, elle en triomphe : les beaux-arts accroîtront-ils en nous cette qualité?... » Pourquoi non?

« La probité, ce trésor de l'âme humaine, que rien ne peut séduire, avec laquelle l'homme dit : Frappez, brûlez, tuez, je ne trahirai point un secret... les beaux-arts la donneront-ils? élèveront-ils à ces sentiments magnanimes?... » Comme la morale et la philosophie.

Que Sénèque pousse son énumération aussi loin qu'il voudra, je persisterai dans la même réponse, et je lui dirai, d'après mon expérience, d'après l'expérience des bons et des méchants, que

1. Voyez ci-dessus, note 2, page 196, ce qu'on a dit de J.-J. Rousseau, de Genève. (N.)

l'imitation d'une action vertueuse par la peinture, la sculpture, l'éloquence, la poésie et la musique, nous touche, nous enflamme, nous élève, nous porte au bien, nous indigne contre le vice aussi violemment que les leçons les plus insinuantes, les plus vigoureuses, les plus démonstratives de la philosophie. Exposons les tableaux de la vertu, et il se trouvera des copistes. L'espèce d'exhortation qui s'adresse à l'âme par l'entremise des sens, outre sa permanence, est plus à la portée du commun des hommes. Le peuple se sert mieux de ses yeux que de son entendement. Les images prêchent, prêchent sans cesse, et ne blessent point l'amour-propre. Ce n'est pas sans dessein ni sans fruit que les temples sont décorés de peintures qui nous montrent ici la bonté; là, le courroux des dieux. Raphaël est peut-être aussi éloquent sur la toile, que Bossuet dans une chaire.

XXXIII.

Dans la Lettre LXXXIX, il expose les divisions de la philosophie; puis se repliant, selon son usage, sur la morale, il gourmande, avec beaucoup d'éloquence, l'avarice, l'abus de la richesse, et l'extravagance du luxe.

« Eh quoi? toujours les mêmes réprimandes? Et vous toujours les mêmes fautes? »

« On ne peut, dit-il, Lettre LXXXIX, avoir la vertu sans l'aimer. » Cela est vrai. « On ne peut l'aimer, ajoute-t-il, sans l'avoir. » Cela ne me le paraît pas.

Il a consacré la Lettre XC à l'éloge de la philosophie et à la réfutation de Posidonius.

« Nous devons aux dieux de vivre, à la philosophie de bien vivre. »

C'est à cette Lettre que je renverrai celui qui sera curieux de connaître la délicatesse et la vigueur du pinceau de Sénèque. Ici le philosophe s'est complu à nous peindre d'une manière belle et touchante les premiers âges du monde. Mais ce bonheur des hommes anciens n'est-il pas chimérique? La félicité serait-elle le lot de la barbarie, et la misère celui des temps policés? Le bonheur de mon espèce m'est si cher, que

je suis toujours tenté de croire aux romans qu'on m'en fait : cela me laisse l'espoir d'un âge où le plus vertueux serait le plus puissant.

Posidonius pensait que, dans les siècles de l'homme innocent, le commandement était déposé dans la main des sages ; que les sages contenaient le bras de l'homme violent et protégeaient le faible contre le fort ; qu'ils conseillaient, qu'ils dissuadaient ; qu'ils indiquaient ce qui était utile ou nuisible ; que leur prudence pourvoyait aux besoins des peuples ; que leur courage écartait les périls dont ils étaient menacés ; que leur bienfaisance accroissait la félicité générale ; que la souveraineté était un fardeau, et non une distinction ; que ce n'était point un riche héritage, mais une charge onéreuse ; qu'une puissance accordée pour protéger n'était pas tentée de vexer ; qu'on obéissait sans murmure, parce qu'on commandait sans tyrannie ; et que la plus grande menace d'un roi était d'abdiquer.

Jusque-là Sénèque est assez d'accord avec Posidonius ; mais lorsque celui-ci fait honneur au sage de l'invention des sciences et des arts, enfants de l'oisiveté, de la curiosité, de l'ennui, du besoin, des plaisirs et du temps, Sénèque s'oppose à toutes ces prétentions exagérées ; et je crois qu'il a raison.

XXXIV.

Vous trouverez, dans la Lettre XCI, le récit de l'incendie de Lyon, avec des réflexions sur ce terrible événement.

Dans la Lettre XCII, qui est fort belle, la réfutation du principe fondamental des Épicuriens, qui plaçaient le souverain bien dans la volupté.

Dans la Lettre XCIII, la mort de Métronax ; et que la vie ne se doit pas mesurer par sa durée, mais par son activité.

« Est-ce à vous d'obéir à la nature, ou à la nature de vous obéir ? »

« La vie courte de l'homme utile ressemble au plus précieux des métaux, qui a beaucoup de poids sous un petit volume. »

« Celui qui a fait de grandes choses, vit après sa mort; celui qui n'a rien fait est mort de son vivant. »

« Combien d'années Caton a-t-il vécu? Caton vit encore; il s'adresse à nous, il s'adresse à nos neveux. Il a laissé sur la terre le modèle impérissable de l'homme vertueux. »

Là, Sénèque assure que rien n'est plus commun que des hommes équitables envers les hommes, et rien de plus rare que des hommes équitables envers les dieux. Je crois les uns et les autres fort rares, et les premiers peut-être plus encore que les seconds.

Dans la Lettre XCIV, l'union de la philosophie parénétique, ou de préceptes, avec la philosophie dogmatique. Cette Lettre est pleine de sens; il y a plus de substance dans une de ses pages, que dans tous les volumes des détracteurs de Sénèque. Il y compare le courtisan à ces insectes dont la piqûre imperceptible, accompagnée d'une démangeaison agréable, est suivie d'une enflure douloureuse; et il la termine par la sortie la plus violente contre Alexandre et les conquérants.

Ce serait à tort que les philosophes modernes se glorifieraient du mépris qu'il ont jeté sur ces fameux assassins : il y a près de deux mille ans que Sénèque en avait fait justice.

Chaque individu participe plus ou moins aux vices de sa nation. Sénèque, Galien et Tacite en sont des exemples frappants. Sénèque s'est laissé éblouir des victoires du peuple romain; son indignation s'exhale contre les conquêtes d'Alexandre, et il ne s'aperçoit pas, ou se dissimule, que celles des Romains ont été plus longues, plus sanglantes et plus injustes. Galien, qui certes n'était pas un homme ordinaire, croyait aux rêves, aux amulettes et aux maléfices; et Tacite paraît avoir donné dans les prestiges de l'astrologie judiciaire et les miracles de son temps.

XXXV.

Voici comment il raconte ceux de Vespasien, § LXXXI, liv. IV de ses *Histoires*. « César attendait dans Alexandrie le retour des vents d'été et une mer navigable, lorsque le ciel manifesta par des prodiges de la prédilection pour ce prince. Un Alexan-

drin de la lie du peuple, mais connu par son infirmité, se jeta à ses genoux, et le supplia avec gémissement, au nom de Sérapis, le plus révéré des dieux chez cette nation superstitieuse, de le guérir de la cécité, en daignant humecter de sa salive les orbites de ses yeux. Un autre, paralysé d'une main, également inspiré par le dieu, lui demandait de la presser de son pied. D'abord l'empereur ne leur accorda que de la plaisanterie et du mépris. Balançant ensuite entre les instances réitérées de ces malades, les flatteries de ses courtisans et la crainte d'un reproche de vanité, il ordonna aux médecins d'examiner si leurs maladies étaient de nature à céder à des secours humains. Quelques-uns prononcèrent que la faculté de voir n'était pas entièrement détruite dans l'un, qu'on la lui rendrait en dissipant les obstacles, et que, par des moyens énergiques et salutaires, l'art restituerait à l'autre l'usage de ses membres ; mais que peut-être il était dans les décrets des dieux que la cure s'opérât merveilleusement par l'entremise de César ; qu'au reste, si le remède sollicité produisait un heureux effet, l'honneur en serait pour l'empereur, et le ridicule pour ces affligés, s'il n'en produisait aucun. Vespasien, persuadé que rien n'était au-dessus de sa fortune, et que l'incroyable même était au-dessous de sa puissance, prend un visage serein, satisfait aux vœux des deux malades, au milieu d'une multitude attentive à l'événement, et aussitôt l'aveugle voit, et le paralysé se sert de sa main. Ces deux faits sont attestés aujourd'hui par des témoins oculaires qui n'ont à se promettre de leurs mensonges aucune sorte de récompense. » D'après ce récit, je me demande si ces miracles sont vrais ou s'ils sont faux ; et j'avoue qu'après y avoir bien réfléchi, je vois presque autant d'inconvénient à les rejeter qu'à les admettre.

XXXVI.

L'homme peuple est le plus sot et le plus méchant des hommes : se dépopulariser[1], ou se rendre meilleur, c'est la même chose.

La voix du philosophe qui contrarie celle du peuple, est la voix de la raison.

1. Ce mot, qui était un néologisme, est en italique dans la première édition.

La voix du souverain qui contrarie celle du peuple, est la voix de la folie.

C'est avec une espèce d'indignation que je l'entends avancer, dans la même Lettre, qu'il ne trouve rien de plus froid, de plus déplacé à la tête d'un édit ou d'une loi, qu'un préambule qui les motive. « Prescrivez-moi, ajoute-t-il, ce que vous voulez que je fasse; je ne veux pas m'instruire, mais obéir. »

J'en demande pardon à Sénèque, mais ce propos est celui d'un vil esclave qui n'a besoin que d'un tyran. J'obéis plus volontiers, quand la raison des ordres que je reçois m'est connue. Lorsque notre philosophe dit ailleurs que les lois contribuent au bonheur quand elles sont autant des enseignements que des ordres, ne se réfute-t-il pas lui-même?

Quoique nous ayons vu de nos jours des souverains vendre leurs sujets et s'entr'échanger des contrées[1], une société d'hommes n'est pas un troupeau de bêtes : les traiter de la même manière, c'est insulter à l'espèce humaine. Les peuples et leurs chefs se doivent un respect mutuel; et, *Faites ce que je vous dis, car tel est mon bon plaisir*, serait la phrase la plus méprisante qu'un monarque pût adresser à ses sujets, si ce n'était pas une vieille formule de l'aristocratie transmise d'âge en âge, depuis les temps barbares de la monarchie, jusqu'à ses temps policés. Je décerne un autel au ministre qui daigna le premier nous rendre raison de la volonté de notre maître. Quant au souverain qui croira pouvoir, sans descendre de son rang, substituer à la phrase usuelle celle qui suit : « Faites ce que je vous dis, parce qu'il y va de votre sûreté, de votre liberté et de votre bonheur; » je lui décerne une statue d'or, avec cette inscription : *Des hommes l'élevèrent à un de leurs semblables.*

« Il arrive quelquefois à la crainte de philosopher, et à l'ennui de raisonner sagement. »

« On serait tenté de croire que la bonne fortune est incompatible avec le bon jugement. »

« On honore assez l'Être suprême en l'imitant. »

1. Premier partage de la Pologne, en 1772.

« On continue de vivre par faiblesse et par courage. »

« L'homme sage vivra, non pas autant qu'il lui convient, mais autant que la nécessité l'exigera. Il se commandera la vie, quand la sécurité des siens en dépendra : il y a de la grandeur à rester pour les autres... » C'est d'après ces sages principes que Sénèque et Burrhus gardèrent leur poste après la mort d'Agrippine.

Je lis dans la Lettre XCIV : « Le nombre des médecins est à proportion des maladies, et les maladies à proportion des cuisiniers...[1] » On pourrait ajouter : et les maladies difficiles à guérir à proportion de la multitude des remèdes; et les vices à proportion du nombre des lois.

« O bizarrerie incroyable! le meurtre, puni quand il est commis clandestinement, est ordonné par le décret du sénat, et exigé par la frénésie du peuple. »

« O bizarrerie incroyable! le faste des tables est soumis à la censure; et l'on ne s'élève point à la censure sans une profusion publique et scandaleuse. »

En quel endroit du monde ne remarque-t-on pas cette contradiction des usages et des lois?

Il faut laisser subsister la loi parce qu'elle est sage. Il faudrait réformer l'usage, mais cela ne se peut : c'est la folie générale de toute une nation, à laquelle le remède serait peut-être pire que le mal; ce serait un acte de despotisme. Celui qui pourrait nous contraindre au bien, pourrait aussi nous contraindre au mal. Un premier despote, juste, ferme et éclairé, est un fléau; un second despote, juste, ferme et éclairé, est un fléau plus grand; un troisième qui ressemblerait aux deux premiers, en faisant oublier aux peuples leur privilége, consommerait leur esclavage[2].

La société ressemble à une voûte : si la clef, ou le premier voussoir pèse trop, l'édifice n'est tôt ou tard qu'un amas de ruines.

1. Philippe Hecquet, le médecin janséniste, embrassait, dit-on, les cuisiniers pour les remercier des clients qu'ils lui procuraient.

2. Voyez ci-dessus, *Réfutation de l'Homme*, t. II, p. 381.

XXXVII.

La Lettre XCV ne le cède en rien à la précédente : Sénèque y prouve que la philosophie parénétique, ou de préceptes, ne suffit pas. Lorsque Saint-Évremond s'expliquait si légèrement sur Sénèque, il ne l'avait pas lu.

Un de ces hommes frivoles, qu'on appelait de son temps d'agréables débauchés, un épicurien sensuel, un bel esprit, était peu fait, par son état, son caractère et ses mœurs, pour apprécier les ouvrages de Sénèque, et goûter ses principes austères. Voici mot à mot le jugement que Saint-Évremond portait de Sénèque et de lui-même.

« Je vous avouerai, dit-il avec la dernière impudence, que j'estime beaucoup plus la personne que les ouvrages de ce philosophe. »

Saint-Évremond, ainsi que la plupart de ceux qui ont parlé de Sénèque, soit en bien soit en mal, ne connaissait ni ses ouvrages ni sa personne.

« J'estime le précepteur de Néron, l'amant d'Agrippine, l'ambitieux qui prétendait à l'Empire. »

Sénèque ne fut l'amant ni d'Agrippine ni de Julie ; la méchanceté le soupçonna seulement, sur l'intimité qui régnait entre lui et celle-ci, d'avoir été le confident de ses intrigues. Saint-Évremond n'est que l'écho de Dion, ou du moine Xiphilin, l'écho de l'infâme Suilius.

Sénèque corrupteur de Julie, estimé par Saint-Évremond, n'en resterait pas moins exposé à la censure des hommes qui ont un peu de morale. Quoique la dépravation ait fait de grands progrès depuis un siècle, nous n'en sommes pas encore venus jusqu'à louer l'adultère.

Sénèque n'eut point l'ambition de régner. Néron ne put jamais l'impliquer dans la conjuration de Pison ; et pour assurer qu'il n'ignorait pas que les conjurés avaient résolu de l'élever à l'Empire, il faut s'en rapporter à un bruit populaire[1].

1. « Fama fuit, Subrium Flavium, etc. » Tacit. *Annal.* lib. XV, cap. LXV. (D.)

Il ne suffit pas de faire une jolie phrase, il faut encore y mettre de la vérité.

« Du philosophe et de l'écrivain je ne fais pas grand cas. »

C'est être bien difficile; c'est l'être plus que Quintilien, qui n'aimait pas Sénèque, plus que Columelle, Plutarque, Juvénal, Fronto, Martial, Sidonius Apollinaris, Aulu-Gelle, Tertullien, Lactance, saint Augustin, saint Jérôme, Juste Lipse, Érasme, Montaigne et beaucoup d'autres, qui se sont illustrés comme philosophes et comme littérateurs. Il y a plus de saine morale dans ses écrits que dans aucun autre auteur ancien, et plus d'idées dans une de ses lettres que dans les quinze volumes de Saint-Évremond.

« Sa latinité n'a rien de celle du temps d'Auguste, rien de facile, rien de naturel. »

Cela se peut; mais c'est un bien léger défaut, surtout pour d'aussi pauvres connaisseurs que nous dans une langue morte. Sa latinité est celle de Pline l'Ancien, de Pline le Jeune et de Tacite : en admirons-nous moins ces auteurs? Tacite n'écrit pas comme Tite-Live; cependant quel est l'homme d'un peu de génie qui ne préfère le penseur profond à l'écrivain élégant, le nerf de l'un à l'harmonie de l'autre? On est souvent pur et plat, sublime et barbare; on met souvent le plus grand choix des mots à dire des riens, et l'on dit de grandes choses d'un style très-négligé, très-incorrect.

« Toutes pointes, toutes imaginations qui sentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Espagne que la lumière de Grèce ou d'Italie. »

Sans doute, il y a dans Sénèque des jeux de mots, des concetti, des pointes qui me blessent autant que Saint-Évremond; des imaginations ouvertes, dont il faut moins accuser le manque de génie que l'enthousiasme du stoïcisme, et que je voudrais, non supprimer, mais adoucir. La pensée de Sénèque peut très-souvent être comparée à une belle femme sous une parure recherchée; Quintilien, le rival de Sénèque, s'en était bien aperçu : « Cet auteur, dit-il, fourmille de beautés, il a des sentiments de la plus grande délicatesse. On y rencontre à chaque

page des idées sublimes qui forcent l'admiration... » Et, n'en déplaise à Saint-Évremond, Quintilien est un juge un peu plus sûr que lui.

« Néron avait auprès de lui des petits-maîtres fort délicats, qui traitaient Sénèque de pédant. »

Saint-Évremond en a fait tout à l'heure un amant d'Agrippine ; ici, il en fait un pédant. S'entend-il bien lui-même? connaît-il ceux qu'il appelle des petits-maîtres? un Tigellin, un Pallas, un Narcisse, un Sporus, un Athénagoras, un troupeau d'infâmes débauchés, de corrupteurs, d'adulateurs d'un monstre, de scélérats dignes du dernier supplice, en comparaison desquels le plus vicieux de nos courtisans est un homme de bien. Il est glorieux d'être ridicule aux yeux de tels personnages; c'est presque leur ressembler que de les nommer sans indignation. Néron fut plus cruel qu'eux, mais ils furent plus vils que lui.

Sénèque a dit : « Une âme qui connaît la vérité, qui sait distinguer le bien du mal ; qui n'apprécie les choses que d'après leur nature, sans égard pour l'opinion ; qui se porte dans tout l'univers par la pensée, en étudie la marche prodigieuse et revient de la contemplation à la pratique ; dont la grandeur et la force ont pour base la justice ; qui sait résister aux menaces comme aux caresses ; qui commande à la mauvaise fortune comme à la bonne ; qui s'élève au-dessus des événements nécessaires ou contingents ; qui ne voudrait pas de la beauté sans la décence, de la force sans la tempérance et la frugalité ; une âme intrépide, inébranlable, que la violence ne peut abattre, que le sort ne peut ni humilier ni enorgueillir ; une telle âme est l'image de la vertu, etc... » Voilà le philosophe dont Saint-Évremond a osé dire qu'il ne lisait jamais les écrits sans s'éloigner des sentiments qu'il voulait lui inspirer ; voilà les pointes avec lesquelles il écrivait de la vertu.

« Sa vertu fait peur... » C'est que sa vertu n'a ni l'afféterie, ni les petites grâces, ni les petites mines d'une femme de cour. Sa vertu fait peur : oui, aux efféminés, aux flatteurs, aux enfants et peut-être même à l'homme que la nature n'a pas destiné au rôle de Régulus ou de Caton, si l'occasion s'en présente, et par

conséquent à beaucoup de monde, à Saint-Évremond, à moi; avec cette différence qu'il est fier de sa faiblesse, et que je suis honteux de la mienne; qu'il plaisante de cette vertu, et que je me prosterne devant elle.

« Il me parle tant de la mort et me laisse des idées si noires, que je fais ce qui m'est possible pour ne pas profiter de ma lecture. »

Saint-Évremond n'est pas digne de l'école où il s'est glissé; et il n'écouterait pas sans pâlir l'histoire des derniers moments d'Épicure, son maître.

« Il est ridicule qu'un homme qui vivait dans l'abondance et se conservait avec tant de soin, ne prêchât que la pauvreté et la mort. »

Celui qui s'exprime ainsi n'a jamais lu les ouvrages de Sénèque et n'en connaît guère que les titres; sa vie privée lui est inconnue. Sénèque était frugal; riche, il vivait comme s'il eût été pauvre, parce qu'il pouvait le devenir en un instant : sa fortune était le fonds de sa bienfaisance; son luxe, la décoration incommode de son état : c'était ses amis qui jouissaient de son opulence; il n'en recueillait que l'embarras de la conserver et la difficulté d'en faire un bon usage.

Le vrai ridicule, c'est celui d'un vieillard frivole prononçant d'une manière aussi tranchée et d'un ton aussi indécent sur les écrits, la doctrine et les mœurs d'un personnage aussi respectable que Sénèque.

Le vrai ridicule c'est de permettre de lire Sénèque et de l'imiter quand on en sera réduit à se couper les veines : lorsqu'on en est là, il n'est plus temps de lire. Quand on n'a pas lu et relu Sénèque d'avance, on l'imite mal. Il me semble que j'entends Sénèque, s'adressant à Saint-Évremond, lui dire : « Et qui est-ce qui n'est pas exposé d'un moment à l'autre à avoir les veines coupées? Si ce n'est par la cruauté d'un tyran, ce sera par le décret de la nature. Et qu'importe que votre sang soit versé ou par un centurion ou par un phlébotomiste? par la fluxion de poitrine ou par la proscription, en mourrez-vous moins? en serez-vous moins obligé de savoir mourir? » Lorsque la corruption est systématique et que le vice est devenu les

mœurs de l'homme, il n'y a pas plus de remède qu'à la vieillesse.

J'ai apostrophé Saint-Évremond parce que, devant la justice également à ceux qui sont et à ceux qui ne sont plus, je parle aux morts comme s'ils étaient vivants, et aux vivants comme s'ils étaient morts.

On a écrit autrefois des libelles contre les honnêtes gens comme on en écrit aujourd'hui; mais peu sont parvenus jusqu'à nous.

Nos bibliothèques immenses, le commun réceptacle et des productions du génie et des immondices des lettres, conserveront indistinctement les unes et les autres. Un jour viendra où les libelles publiés contre les hommes les plus illustres de ce siècle seront tirés de la poussière par des méchants animés du même esprit qui les a dictés; mais il s'élèvera, n'en doutons point, quelque homme de bien indigné qui décèlera la turpitude de leurs calomniateurs, et par qui ces auteurs célèbres seront mieux défendus et mieux vengés que Sénèque ne l'est par moi.

Le vice des ignorants est d'enchérir sur les invectives des méchants, dans la crainte de n'en paraître que les échos. Les détracteurs modernes de Sénèque ont été beaucoup plus cruels que les anciens; les douze lignes d'un Suilius ont enfanté des volumes d'injures atroces.

XXXVIII.

La Lettre XCVI est de la résignation; la XCVII^e^, du jugement de Clodius : lisez-la, si vous voulez frémir de la dépravation romaine, même au temps de Caton. Un jeune libertin s'introduit, à la faveur d'un déguisement, dans le lieu de la célébration des mystères de la bonne déesse et déshonore la femme de César; il est appelé devant les tribunaux et renvoyé absous. Mais quel fut le prix de la corruption des juges? De grandes sommes d'argent. C'eût été comme aujourd'hui et dans tous les temps. Avec ces sommes d'argent on stipula la prostitution de plusieurs femmes désignées et la jouissance de jeunes gens de la première distinction. Nous le cédons autant aux Romains dissolus qu'aux Romains vertueux.

Dans la XCVIII^e, il dévoile la frivolité des biens extérieurs; et dans la XCIX^e, il veut que le style de l'orateur soit énergique, celui du poëte tragique, sublime, et que le poëte comique ait de la finesse.

Le philosophe se soutiendra par la grandeur des choses.

Les Lettres C, CI, CII et CIII nous instruisent de la mort du fils de Marcellus et de la modération dans la douleur; du caractère des ouvrages de Fabianus Papirius; de la différence du style oratoire et du style philosophique; de la mort de Sénécion; de la célébrité dans les siècles à venir; des terreurs paniques. Dans celle-ci, il dit à Lucilius : « Que la philosophie vous corrige de vos vices, mais qu'elle n'attaque pas ceux des autres; qu'elle se garde bien de se déclarer hautement contre les mœurs publiques... » Il me semble que Sénèque a fait, toute sa vie, le contraire de ce qu'il prescrit ici, et qu'il a bien fait. A quoi donc sert la philosophie, si elle se tait? Ou parlez, ou renoncez au titre d'instituteur du genre humain. Vous serez persécuté; c'est votre destinée; on vous fera boire la ciguë, Socrate l'a bien bue avant vous; on vous emprisonnera, on vous exilera, on brûlera vos ouvrages, on vous fera peut-être vous-même monter sur un bûcher... Vous pâlissez! la frayeur vous prend! et vous voulez attaquer les mauvaises lois, les mauvaises mœurs, les superstitions régnantes, les vices, les vexations, les actes de la tyrannie! Quittez votre robe magistrale, ou sachez renoncer au repos: votre état est un état de guerre; vous n'avez pas seulement affaire aux erreurs et aux vices, mais encore aux aveugles et aux vicieux; votre unique souci, c'est d'avoir raison. Ménager les préjugés, c'est manquer à la vérité; ménager les vices, c'est rougir de la vertu...

Cet ouvrage sera bien mauvais, s'il n'irrite pas la haine et n'excite pas les cris de la méchanceté. Elle souffrirait patiemment que je lui enlevasse une de ses victimes ! Je ne m'y attends pas. Heureusement, entre les ennemis de la philosophie, si les uns ont la perversité des Tigellin, ils n'en ont pas la puissance; et si les autres en ont la puissance, ils n'en ont pas la perversité; ceux qui pourraient me nuire ne le voudront pas, et ceux qui le voudraient ne le pourront

pas[1]. Si je vous disais qu'un merveilleux critique a découvert, après de profondes méditations, que D'Alembert était un idiot, un pauvre mathématicien, un mauvais écrivain, un malhonnête homme, et que le pain que nous mangeons était un poison, la proscription des tripots de jeu une loi injuste, j'aurais rendu cet homme aussi absurde, aussi ridicule qu'on peut l'être, cependant il ne m'en arriverait rien.

XXXIX.

Sénèque parle, Lettre CIV, de sa faible santé, et de la tendresse de sa seconde femme Pauline. « Mes études, dit-il (Lettre LXXVIII), m'ont sauvé : c'est à la philosophie que je dois la vie, et c'est la moindre des obligations que je lui ai... » Il ajoute, dans une autre Lettre (Lettre CIV) : « Ne pouvant obtenir de Pauline d'en être aimé d'une manière plus courageuse, elle a obtenu de moi que je m'aimerais avec plus de faiblesse... » De là il passe au peu d'effet des voyages dans les maladies de l'âme.

Il prétend, Lettre CV, que les vertus sont corporelles : vaines disputes de mots.

La Lettre CVI contient de bons préceptes de conduite.

La CVII^e est une exhortation dans les adversités.

Il enseigne, Lettre CVIII, la manière de lire et d'écouter les philosophes. Si le lecteur a eu la patience de me lire jusqu'ici, j'espère qu'il ne se rebutera pas pour quelques lignes de plus ; en revanche, je m'engage à plus de brièveté dans l'examen des autres ouvrages.

« Le sage peut-il être utile au sage ? Chaque homme a-t-il son bon génie ?... » et, à ce sujet, le mot d'Épicure, qui ne demandait que du pain et de l'eau pour être l'égal de Jupiter. A quoi bon les sophismes et les chicanes dans la philosophie ? A la déshonorer. Les mauvaises habitudes se déracinent-elles facilement ? Telle est la matière des Lettres CIX, CX, CXI et CXII.

1. Si l'on en juge par les *cris* qui accueillirent l'ouvrage, il n'était pas *bien mauvais*. Heureusement, celui qui *pouvait* nuire à l'auteur, le roi, ne *le voulut* pas. Voyez ci-dessus, note 2, p. 37. La fin de cet alinéa n'est que dans la seconde édition.

Il dit, Lettre CX : « Soit que vous soyez sous la protection d'une Providence, ou abandonné au hasard, l'imprécation la plus terrible que vous puissiez faire contre un ennemi, c'est qu'il le devienne de lui-même. »

« Ne vous applaudissez pas trop de mépriser le superflu; vous vous applaudirez quand vous en serez venu à mépriser le nécessaire... » Ou je me trompe fort, ou mépriser le superflu est d'un sage, et mépriser le nécessaire, d'un fou.

« Épicure demande du pain et de l'eau : s'il est honteux de faire consister son bonheur dans l'or et l'argent, il ne l'est pas moins de le faire dépendre du pain et de l'eau... » Je voudrais bien savoir où est la honte de ne pas vouloir mourir de soif et de faim. On n'est pas heureux pour avoir l'absolu nécessaire; mais on est très-malheureux de ne l'avoir pas.

Lettre CXII, il désespère de l'amendement de l'ami de Lucilius : « il n'y a rien de bien à faire d'un homme de cet âge. »

Lettre CXIII, il se moque un peu de ses bons amis les stoïciens, qui disputaient entre eux si les vertus étaient des animaux... En vérité, lorsqu'on voit des hommes tels qu'un Cléanthe, un Chrysippe, s'occuper de pareilles frivolités, on serait tenté d'attacher peu d'importance à la perte de leurs ouvrages, et de les ranger dans la classe des Albert le Grand, des Scot, et autres péripatéticiens, dont la réputation s'est évanouie avec l'ignorance de leur siècle.

Là, il se déchaîne derechef contre Alexandre : ailleurs, il s'adresse à ces hommes qui feraient peut-être assez peu de cas de la vertu, s'il ne leur était permis d'en afficher le faste; qui en ont toujours, et d'aussi mauvaise grâce, le mot à la bouche que les femmes sauvages leur perle pendue à la lèvre, et qui semblent nous dire, par leurs continuels apophthegmes : « Écoutez-moi, regardez-moi; c'est moi qui suis sage. » Si tu l'étais vraiment, tu t'occuperais moins à le persuader, tu le serais sans ostentation ; la vertu obscure, la vertu même couverte d'une ignominie non méritée, ne serait pas sans attraits pour toi.

« Si vous refusez d'être juste sans gloire, vous serez quelquefois exposé à l'être avec ignominie. Alors, si vous avez une âme vraiment grande, la mauvaise renommée, encourue par des voies honnêtes, ne sera pas sans charme pour vous. »

XL.

Si Sénèque a montré de la finesse et du goût dans quelqu'une de ses Lettres, c'est dans la CXIVe, où il examine l'influence des mœurs publiques et du caractère particulier sur l'éloquence et le style. Mécène écrivait comme il s'habillait: son discours fut mou, négligé, lâche comme son vêtement. Sénèque ne veut pas que le philosophe, l'orateur même, s'occupe beaucoup de l'élégance et de la pureté du style; il l'aime mieux véhément qu'apprêté.

Les richesses font-elles le bonheur? L'opinion des péripatéticiens sur l'utilité des passions est-elle vraie? Quelle différence le stoïcien met-il entre la sagesse et le sage? Qu'est-ce que le bon? Qu'est-ce que l'honnête? Quels sont nos besoins et nos désirs naturels? Quelle est l'origine de nos idées du bon et de l'honnête? En quoi consiste la constance du sage? Les animaux ont-ils le sentiment de leur état? De la vie réglée, de l'extravagance du luxe, de la frugalité. Le souverain bien réside-t-il dans l'entendement? Sa notion y est-elle innée? ou les premières idées de la vie ont-elles pour base, ainsi que les éléments de toute science et de tout art, quelques phénomènes acquis par les sens? Voilà le reste des questions agitées depuis la Lettre CXVe jusqu'à la CXXIVe et dernière.

Lettre CXVI : « Un jeune fou demandait à Panétius si le sage pouvait être amoureux. Panétius lui répondit : Oui, le sage. »

Lettre CXXI : « L'accomplissement de vos désirs les plus vifs a souvent été la source de vos plus grandes peines... » En effet, combien il m'est arrivé de fois de soupirer après le malheur!

Lettre CXXII : « Discerner la vérité au milieu de l'erreur générale, c'est le caractère du génie. Opposer son sentiment à celui de tout un peuple, c'est l'indice d'une âme forte. »

Il serait difficile de citer un sentiment honnête, un précepte de sagesse, un exemple de beau, qui ne se trouvât dans ces Lettres. On y voit partout un penseur délicat, subtil et profond, un homme de bien. Cependant où ont-elles été écrites? A la cour la plus dissolue. Dans quel temps? Au temps de la plus grande dépravation des mœurs. Elles sont au nombre de cent vingt-quatre; et dans aucune, pas un seul mot qui sente l'hypocrisie. Ici, sa pensée s'échappe librement de son esprit; là, son âme et sa tête s'échauffent de concert : il est indigné, il est violent, mais à travers les différents mouvements qui l'agitent, toujours vrai, toujours lui. Je suppose que ce recueil tombât entre les mains d'un homme de sens, mais assez étranger à la philosophie pour ignorer le nom de Sénèque; et qu'après la lecture de ces Lettres, on lui demandât ce qu'il pense de l'auteur. Balancerait-il à répondre qu'on n'écrit ainsi que quand on a reçu de la nature une élévation, une force d'âme peu commune? Et réussirait-on à lui persuader le contraire, surtout si l'on faisait passer successivement sous ses yeux les autres ouvrages de Sénèque, et qu'on terminât cet Essai par l'histoire de sa vie et le récit de sa mort? Ne serait-il pas tenté de s'écrier de Sénèque, comme Érasme de Socrate : *Sancte Seneca?*

Deux grands philosophes firent deux grandes éducations : Aristote éleva Alexandre; Sénèque éleva Néron.

Les deux hommes le plus sages, les deux plus grands philosophes, l'un d'Athènes, l'autre de Rome, sont morts d'une mort violente[1]; tous deux ont été tourmentés pendant leur vie, et calomniés après leur mort. Vous qui marchez sur leurs traces, plaignez-vous si vous l'osez.

Les Lettres de Sénèque sont trop pleines, trop substantielles, pour être lues sans interruption. C'est un aliment solide qu'il faut se donner le temps de digérer.

1. Diogène Laërce cite un auteur nommé Eumelus, qui prétend qu'Aristote s'étant retiré à Chalcis, s'empoisonna à l'âge de soixante-dix ans. DIOGEN. LAERT. *in Aristot.*, segm. VI. (N.)

CONSOLATION A MARCIA

XLI.

Éloge de Marcia. Exemples, inutilité de la douleur. Incertitude des événements. Liaison de la vie avec la mort. Sort dont son fils était menacé. Discours du père à sa fille.

Marcia était fille de Crémutius Cordus, à qui l'on fit un crime d'avoir loué Brutus, et appelé Cassius *le dernier des Romains*, dans une histoire qu'il venait de publier. Crémutius se laissa mourir de faim, pour se soustraire à la haine de Séjan. Alors, par une mort volontaire, on affligeait des scélérats privés du plaisir d'assassiner. Les livres de Crémutius furent condamnés au feu ; sa fille les conserva.

On lit dans cet ouvrage de Sénèque que les flammes avaient consumé la plus grande partie des monuments des lettres romaines ; trait qui ne peut avoir rapport à l'incendie de Néron, postérieur à cette *Consolation*.

Le philosophe débute avec une fermeté, une noblesse dont tout homme qui a de l'élévation et quelque génie, sera frappé. Son exorde n'est indigne ni de Démosthène, ni de Cicéron, ni de Bossuet. Sénèque propose à Marcia l'exemple d'Octavie après la mort de Marcellus, et celui de Livie après la mort de Drusus : il assied à côté d'elle le philosophe Aréus : ce qu'Aréus disait à Livie, il l'adresse à Marcia. Après Aréus, c'est Cordus qui parle à sa fille. Aux traits empruntés de l'histoire, il fait succéder les raisons de la philosophie, l'apologie de la mort, le tableau des dangers de la vie, l'apothéose de son fils admis au rang des Immortels ; et il finit par une très-belle prosopopée, dans laquelle Cordus, du haut des cieux, relève l'âme abattue de Marcia, sa fille.

XLII.

Il me semble que la *Consolation* est un genre d'ouvrage peu commun chez les Anciens, et tout à fait négligé des modernes. Nous louons les morts qui ne nous entendent pas; nous ne disons rien aux vivants qui s'affligent à nos côtés. Cependant à quoi l'homme éloquent peut-il mieux employer son talent qu'à essuyer les larmes de celui qui souffre, à l'arracher à sa douleur pour le rendre à ses devoirs; à le réconcilier avec la vie, avec ses parents, avec ses amis, par la considération du bien qui lui reste à faire; à déchirer le crêpe qui voile le ciel aux regards du malheureux, et à restituer la sérénité au spectacle de la nature? Ce serait d'ailleurs un moyen très-délicat de louer le mort, s'il en valait la peine.

A quelque heure du jour ou de la nuit qu'Ariste lise ces lignes, il se rappellera ce que Pithias lui disait, lorsqu'après la perte d'une épouse chérie, il s'écriait, en versant un torrent de larmes : « Il n'y a plus de bonheur pour moi dans ce monde. — Il n'y a plus de bonheur pour vous dans ce monde! et vous êtes opulent, et il existe autour de vous tant de malheureux à soulager[1]! »

La vie d'Ariste a bien prouvé, jusqu'à ce jour, qu'entre toutes les consolations qu'on pouvait lui proposer, Pithias avait rencontré celle qui convenait à son ami : le temps lui en offrit d'autres qui n'étaient pas moins solides.

XLIII.

Il y avait trois ans que Marcia pleurait la mort de son père, lorsque Sénèque lui adressa cet ouvrage.

Je tiendrai parole : je me contenterai d'indiquer quelques-uns des beaux traits qu'on y lit.

1. Nous supposons qu'*Ariste* est ici pour *d'Holbach* et *Pithias* pour *Diderot*. Le baron d'Holbach perdit sa première femme, Basile-Geneviève-Suzanne d'Aine, en 1754, et son affliction fit le sujet d'une lettre de Diderot à Rousseau (*Confessions*, partie II, liv. VIII). Il épousa, en 1756, Charlotte-Suzanne, sœur de la défunte. C'est de celle-ci qu'il eut les enfants dont La Grange était le précepteur.

« Ce ne sont pas les pleurs qu'on se permet, qui prolongent le spectacle de la douleur ; ce sont ceux qu'on se commande. »

Rien de plus ingénieux que la comparaison du voyage de la vie avec le voyage de Syracuse.

« Vous vous embarquez pour Syracuse ; qui que vous soyez, connaissez les avantages et les inconvénients de votre voyage. Vous verrez le bras de la mer qui sépare l'île du continent ; vous côtoierez l'abîme si célébré par la fable, et dont le vent impétueux du midi change la surface paisible en un gouffre où les vaisseaux vont se perdre ; vous boirez les eaux limpides de l'Aréthuse, qui semble traverser celles de la mer sans en prendre l'amertume ; vous visiterez les lieux où la puissance d'Athènes vint échouer ; vous entrerez dans ces prisons ou rochers creusés à une profondeur incroyable, séjour de la douleur et des gémissements ; vous jouirez du spectacle étonnant d'une ville dont la vaste enceinte renfermerait des États. Si les hivers de la contrée sont doux, ses étés sont funestes. Là, vous trouverez un tyran, ennemi de la liberté, étranger à toute justice, à qui la philosophie ne put inspirer un sentiment d'humanité, quelque respect pour les lois ; plongé dans la débauche au milieu d'un troupeau d'émules, de fauteurs et de compagnons de sa lubricité ; des tyrans subalternes à la merci desquels la fortune et la vie des citoyens sont abandonnées, des assassins soudoyés, un sénat sans force et sans dignité, des prêtres sans mœurs, tous les vices du luxe, tous les crimes de la misère, toutes les perfidies de l'intérêt personnel, toutes les alarmes suscitées par le despotisme, l'espionnage et les délations ; vous entendrez les imputations de la jalousie accréditées par la haine, et répétées par l'ennui ; vous tomberez dans un chaos de forfaits et de vertus. Vous voilà bien prévenu ; si vous vous trouvez mal de votre séjour en Sicile, ne vous en prenez qu'à vous. Je vous entends ; vous ne vous êtes pas mis en mer librement, c'est le sort qui vous a jeté dans Syracuse : j'en conviens ; mais qui vous y retient ?... » Sénèque compare ensuite l'homme prêt à entrer dans le monde, avec le voyageur embarqué pour Syracuse ; et le discours qu'il adresse au premier sur la limite de l'existence et du néant, est d'un philosophe instruit pour son

siècle, et d'un orateur éloquent dans tous les temps. On serait tenté de croire que la peinture de Syracuse est celle de Rome sous Tibère ou sous Caligula.

XLIV.

« L'affliction devient la volupté lugubre d'une âme infortunée... » La vérité de cette pensée ne sera sentie que des âmes tendres.

« Sylla prit le surnom d'*Heureux*, sans redouter ni la haine des hommes, sur le malheur desquels il avait fondé sa prospérité, ni la jalousie des dieux, complices de l'excès et de la durée de son bonheur. »

En prenant au pied des autels le surnom d'*Heureux*, il se mit sous la protection des dieux; son assassin aurait commis un sacrilége. Je n'en regarderai pas moins son impunité comme un prodige de la générosité romaine.

« La douleur des animaux est violente et courte... » Est-ce une raison pour blâmer la douleur profonde et durable de l'homme? La brute! beau modèle à proposer à l'homme affligé!

« Que l'homme connaît peu la misère de son état, s'il ne regarde pas la mort comme la plus belle invention de la nature! »

« Vous enviez à votre fils la destinée de votre père, et vous le plaignez sur un sort que votre père a désiré. »

Les motifs que Sénèque emploie dans ses consolations, sont une cruelle satire du règne des tyrans : je me plais à l'avouer; combien il en faudrait effacer de lignes aujourd'hui!

« Les funérailles des enfants sont toujours prématurées lorsque les mères y assistent. »

Idée touchante, qui a tout à fait le caractère de l'ancien temps, et le tour homérique.

Au chapitre XVIII, dans l'endroit où il arrête un des ancêtres de Marcia sur la limite de l'existence et du néant, le livre des destinées lui est ouvert, et la nature lui dit : « Tu connais à

présent les biens et les maux qui t'attendent, toi et ta longue postérité; veux-tu être, ou ne pas être?... » Puis il ajoute : « Marcia, on a choisi pour vous. »

« Je vois toutes les misères de la vie; mais à côté d'elle, je vois la mort. »

Il faut convenir que ce motif de consolation donne une haute idée de la fermeté de caractère dans la personne à qui l'on ose le proposer. Les sentiments religieux à part, quelle est celle d'entre nos femmes à qui l'on pourrait dire : *Vous ne sauriez cesser de souffrir? mourez.*

« Votre fils est mort trop tôt? Et Pompée, et Cicéron, et Caton, et tant d'autres, ont vécu trop d'une année, trop d'un jour... » Cela est beau.

Ce qui suit est de tous les pays et de tous les temps. « Voyez la multitude des mères qui se désolent sur leurs enfants vivants : votre fils a échappé à la perversité de son siècle, et vous le regrettez! »

J'ai à côté de ma table, tandis que je prononce tout haut ces dernières lignes que je viens d'écrire, une mère[1] qui me répond : « Avec tout cela, je veux conserver mes enfants... » Mais puisque vous êtes à chaque instant menacée de les perdre, apprenez ce que vous auriez à vous dire si ce malheur vous arrivait.

Sénèque évoque des cieux l'âme de Crémutius, qui s'adresse à sa fille; et la *Consolation* finit par ce morceau d'éloquence, qui mérite d'être lu.

1. Mme de Vandeul.

DE LA COLÈRE

XLV.

Il faut connaître cette passion ; il faut la dompter en soi, il faut l'éviter dans les autres. Quels en sont les symptômes? Quelles sont ses définitions? L'homme colère en est-il la seule victime? Est-elle dans la nature? Est-elle utile, même modérée? Augmente-t-elle la force? ajoute-t-elle au courage? Y a-t-il des circonstances qui l'excusent, ou qui la justifient? Marque-t-elle une âme faible, ou une âme forte?

Ce traité est adressé à un homme très-doux, à Annæus Novatus, celui des frères de Sénèque qui prit dans la suite le nom de Junius Gallion.

On a pensé que l'instituteur l'avait écrit à l'usage de son élève ; je n'en crois rien. Les leçons de sagesse qu'il y donne sont si générales, qu'à peine en distinguerait-on quelques-unes applicables aux souverains en particulier, et encore moins au prince dont on lui avait confié l'éducation. Elles ont le caractère de la secte, et le ton du Portique ; elles ne sentent en aucun endroit ni le palais de l'empereur, ni le fond de la caverne du tigre.

Si Sénèque, en généralisant ses préceptes, s'était proposé d'instruire Néron sans l'offenser, il aurait montré de la prudence et de la finesse ; mais cette circonspection se concilie mal avec la franchise d'un philosophe et la roideur d'un stoïcien.

Sénèque est ici grand moraliste, excellent raisonneur, et de temps en temps peintre sublime. Une réflexion qui se présente

après la lecture de ce traité, c'est qu'il est parfait dans son genre, et que l'auteur a épuisé son sujet.

Si l'on y rencontre quelques opinions hasardées, ce sont des corollaires outrés de la philosophie qu'il avait embrassée.

« La colère est une courte folie, un délire passager... Les bêtes sont dépourvues de colère... » Et pourquoi de la colère, plutôt que de l'amour, de la haine, de la jalousie et des autres passions?... « C'est que la colère ne naît que dans les êtres susceptibles de raison... » Dites de mémoire et de sentiment. Mais pourquoi les animaux en seraient-ils dénués? Je crains bien que, dans cet endroit et quelques autres, Sénèque n'ait donné des limites trop étroites aux qualités intellectuelles de l'animal.

« Les animaux sont privés des vertus et des vices de l'homme... » Je n'en crois rien, pas plus que l'homme soit privé des vices et des vertus de l'animal; il n'y a de différence réelle que dans les vêtements.

« La colère n'est pas conforme à la nature de l'homme... » Je ne connais pas de passion plus conforme à la nature de l'homme. La colère est un effet de l'injure; et la sagesse de la nature a placé le ressentiment dans le cœur de l'homme, pour suppléer au défaut de la loi. Il était important qu'il se vengeât lui-même au temps où il n'y avait aucun tribunal protecteur de ses droits. Sans la colère et le ressentiment, le faible était abandonné sans ressource à la tyrannie du fort, et la nature eût fait autour de quelques-uns de ses violents enfants une multitude innombrable d'esclaves.

« La vertu serait bien à plaindre, si la raison avait besoin du secours des vices... » (Livre I, chap. x.) C'est que les passions ne sont pas des vices: selon l'usage qu'on en fait, ce sont ou des vices ou des vertus. Les grandes passions anéantissent les fantaisies, qui naissent toutes de la frivolité et de l'ennui. Je ne conçois pas comment un être sensible peut agir sans passion. Le magistrat juge sans passion; mais c'est par goût ou par passion qu'il est magistrat.

Quoi, Sénèque! (Livre I, chap. XII.) « Le sage n'entrera pas en colère, si l'on égorge son père, si l'on enlève sa femme, si l'on viole sa fille sous ses yeux?... »

— Non...

— Vous me demandez l'impossible, le nuisible peut-être. Il ne s'agit pas de se conduire ici en homme, c'est presque dire en indifférent; mais en père, en fils, en époux. Socrate est en colère lorsqu'il dit à son esclave : Comme je te battrais, si je n'étais pas en colère!

« Il est (livre I, chap. XIV) impossible que l'homme de bien n'entre pas en colère contre le méchant, disait Théophraste...

— Ainsi, lui répond Sénèque, on sera d'autant plus colère qu'on sera meilleur... »

Vous vous trompez, répliquerai-je à Sénèque; vous oubliez la distinction que vous avez faite vous-même de l'homme colère, et de l'homme qui se met en colère. Dites : ainsi, l'indignation contre le méchant sera d'autant plus forte qu'on aimera davantage la vertu; et je serai de votre avis.

L'indignation contre le méchant, la bienveillance pour l'homme de bien, sont deux sortes d'enthousiasme également dignes d'éloge.

« C'est la multitude des méchants qui doit réprimer la colère du sage... » C'est, ce me semble, cette multitude qui doit l'irriter. Qu'un pervers soit assis parmi des magistrats, qu'il y ait au pied des autels un ministre scandaleux, à peine en serai-je surpris; mais si la masse d'un sénat ou d'un clergé est corrompue, comment retiendrai-je mon indignation?

« Pourquoi s'irriter contre celui qui se trompe?... » Le méchant se trompe presque toujours dans son calcul, presque jamais dans son projet. Pour faire son bien, il n'ignore pas qu'il fait le mal d'autrui. S'il n'était que fou, j'en aurais pitié.

« S'il fallait se fâcher contre le méchant, on se mettrait souvent en colère contre soi-même... » C'est ce qu'on fait, et pas aussi souvent qu'on le devrait.

XLVI.

Pison condamne à mort un soldat pour être retourné du fourrage sans son camarade (livre I, chap. XVI). Ce soldat présentait sa gorge au glaive, lorsque son camarade reparut. Ces

deux hommes se tenant embrassés, sont reconduits, aux acclamations du camp, dans la tente de Pison, qui dit à l'un : « Toi, tu mourras, parce que tu as été condamné à mourir; à l'autre : Toi, tu mourras, parce que tu as occasionné la condamnation de celui-là; et au centurion : Toi, pour n'avoir pas obéi... » A ce récit, dites-moi, que se passe-t-il en votre âme? Est-ce que vous ne sentez pas la fureur s'en emparer? Est-ce que vous ne criez pas à ces trois malheureux : Lâches, que faites-vous? Quoi! vous vous laissez égorger sans résistance! Suivez-moi : élançons-nous tous les quatre sur cette bête féroce, poignardons-la, et qu'après il soit fait de nous tout ce que l'on voudra; nous ne mourrons pas du moins sans être vengés. Je le sens au bouillonnement de mon sang; j'en conviens, c'est la passion qui me transporte, et qui m'associe dans ce moment aux trois soldats exécutés il y a deux mille ans. Mais si je suis fou, qui est-ce qui osera blâmer ma folie?

Oui, j'ai dit à Lucain, délateur d'Acilia, sa mère : Je te hais, je te méprise; je ne te lirai plus... Et je ne m'en dédis pas. A chaque beau vers, à chaque sentiment vertueux, je verrais l'ombre d'Acilia s'élever entre son fils et moi; et je croirai sans peine que le censeur n'est pas sujet à ces apparitions-là.

Ici, je fais cause commune avec trois soldats, et je ne suis pas le maître de sentir autrement. C'est que chacun a son caractère. Il est des hommes que le vice révolte trop fortement peut-être, ils ne s'y feront jamais : toute leur vie ils éprouveront une profonde indignation à l'aspect de l'injustice; les malheurs publics ou particuliers leur feront verser des larmes; ils s'affligeront douloureusement sur la vertu qui souffre; ils seront délicieusement attendris sur la vertu récompensée. Que les événements se passent à côté d'eux, ou qu'ils se soient passés il y a deux mille ans, ils y sont également présents; leur cœur, d'intelligence avec leur imagination, franchit la distance des temps et des lieux. Poëtes tragiques, dites-moi, ne sont-ce pas là les spectateurs que vous désirez? Ils sont pourtant bien ridicules.

XLVII.

La passion et la raison ne se contredisent pas toujours; l'une commande quelquefois ce que l'autre approuve.

La raison est tranquille ou furieuse.

La différence que Sénèque met entre la colère et la cruauté me paraît juste. L'homme colère est violent; l'homme cruel est froid.

Mais si le spectacle de l'injustice excite la colère, Socrate ne rapportera jamais dans sa maison le visage avec lequel il en est sorti... Tant mieux; Socrate ne m'en paraîtra que plus vertueux.

« Il y a plus d'inconvénient à être craint que méprisé... » Assurément; cependant il vaut mieux inspirer de la crainte que de s'exposer au mépris.

En parlant de certaines lois, Sénèque dit qu'elles ont été faites contre des hommes qu'on supposait ne devoir jamais exister... Il me semble que c'est le contraire qu'il fallait dire. La loi serait absurde, sans l'existence présupposée d'un coupable, fût-ce d'un parricide, et d'un infracteur : j'ajoute et d'un infracteur, car il y a toujours deux délits commis à la fois : l'action proscrite par la loi, et l'infraction de la loi qui proscrit l'action.

Dans le chapitre où Sénèque examine cette pensée, *Qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne;* il s'écrie : « La crainte! quelle compensation à la haine! Qu'on te haïsse! eh bien, est-ce pour qu'on t'approuve?... Non... Pour qu'on t'obéisse?... Non... Pourquoi donc? Pour qu'on te craigne! A ce prix, je ne voudrais pas même être aimé. » (Livre I, chap. XVI.)

Parmi les idées de Sénèque, je me plais encore plus à citer celles qui montrent la bonté de son âme, que celles qui montrent la beauté de son esprit, parce que je fais plus de cas de l'une de ces qualités que de l'autre; parce que j'aimerais mieux avoir fait une belle action qu'une belle page; parce que c'est la défense des Calas, et non la tragédie de *Mahomet* que j'envierais à Voltaire.

— Mais ce *Mahomet* est en même temps un ouvrage de génie, et une bonne action.

— J'en conviens.

— Le génie est plus rare que la bienfaisance.

— D'accord.

— Il se trouva en un jour trois cents hommes qui se firent égorger pour la patrie, et, parmi ces trois cents hommes, il n'y en avait pas un seul capable de faire un vers d'Euripide ou de Sophocle.

— Je n'en doute pas; mais ils sauvèrent la patrie.

Tite-Live dit d'un Romain : « C'était plutôt une âme grande que vertueuse... » « N'en croyez rien, répond Sénèque; il faut être vertueux, ou renoncer à être grand. »

O Sénèque, homme si bon, je suis fâché de la préférence que tu donnes au rôle cruel de Démocrite, qui se rit des malheureux humains, sur le rôle compatissant d'Héraclite, qui pleurait sur la folie de ses frères (livre II, chap. x).

Je ne crois pas qu'il y eût d'homme moins disposé par caractère à la philosophie stoïcienne que Sénèque, doux, humain, bienfaisant, tendre, compatissant. Il n'était stoïcien que par la tête : aussi à tout moment son cœur l'emporte-t-il hors de l'école de Zénon.

XLVIII.

Il n'y a presque aucune condition dans la société qui ne puisât dans Sénèque d'excellents préceptes de conduite. Il avait médité l'homme dans la retraite, il l'avait vu en action dans le grand tourbillon du monde. Pères, et vous, instituteurs de la jeunesse, lisez et relisez le chapitre XXI du même livre.

Sénèque emploie souvent des moyens subtils; mais les moyens simples et solides ne lui échappent pas.

« Avec votre égal la vengeance est douteuse; avec votre supérieur, c'est une folie; avec votre inférieur, c'est une lâcheté. »

Le chapitre XXX est très-beau.

Il dit, chapitre XXXI : « Tous les hommes portent au fond de leurs âmes les mêmes sentiments que les rois; ils voudraient pouvoir tout contre les autres, et que les autres ne pussent rien contre eux. »

Le beau recueil qu'on formerait des mots singuliers qu'il nous a conservés! Tel est celui du courtisan (livre II, chap. XXXIII) à qui l'on demandait comment il était parvenu à une si longue vieillesse (et comment, pouvait-on ajouter, il avait conservé une aussi constante faveur), et qui répondit : *En recevant des outrages et en en remerciant.*

Prexaspe dit à Cambyse, assassin de son fils, dont il vient de percer le cœur d'une flèche : *Apollon lui-même n'aurait pas tiré plus juste...* Harpagus dit à son souverain, qui lui fait servir les têtes de ses enfants, dont il venait de lui faire manger les membres : *Tous les mets sont agréables à la table des rois...* Et cette bassesse, mon philosophe, remplit votre âme de colère, votre bouche d'imprécations! Je vous en loue, mais vous avez oublié vos principes sur la colère. Lorsque vous vous écriez : « Un père laisser le meurtre de son fils sans une vengeance proportionnée à l'atrocité du crime!... » vous sentez juste; mais, de stoïcien que vous étiez, vous vous êtes fait homme.

XLIX.

C'est, je crois, dans le traité *de la Colère* (livre III, chap. XXXVI) qu'il parle du soliloque, la pratique habituelle de Sextius. A la fin de la journée, retiré dans sa chambre à coucher, Sextius s'asseyait sur la sellette. Là, juge et criminel en même temps, il s'interrogeait et se répondait : De quel défaut t'es-tu corrigé aujourd'hui? Quel penchant vicieux as-tu combattu? En quoi vaux-tu mieux? Le vice s'intimidera, quand il saura que tous les soirs il sera mis à la question. Est-il rien de plus louable, de plus utile que cette espèce d'inquisition [1]? Quel sommeil que celui qui succède à cette enquête! Qu'il est doux, tranquille, profond, lorsque l'âme a reçu des éloges, des réprimandes et des conseils; lorsque, censeur de sa propre conduite, on a informé sans partialité contre soi! « Voilà, dit Sénèque, une fonction de la magistrature que je me suis réservée : tous les jours je comparais à mon propre tribunal,

1. Cet examen de conscience est recommandé aussi par Franklin, mais, avec son caractère plus méthodique, il a soin de tracer à l'avance le tableau des vertus qu'il s'agit d'acquérir et des défauts qu'il faut corriger. On *fait sa caisse* le soir. Voyez *Mémoires de B. Franklin,* traduits par M. Laboulaye, p. 159 et suiv.

et j'y plaide pour et contre Sénèque ; je fais, de propos délibéré et de gré, ce que des circonstances fâcheuses font faire aux méchants et aux fous... » Ah ! si j'y avais pensé ! Je n'ai su ce que je disais... Il ne fallait pas en agir ainsi... La belle occasion qui m'a échappé !... C'est à l'aide d'une longue expérience, et de ces reproches réitérés, qu'on devient peu à peu meilleur, et quelquefois plus méchant ; car le méchant systématique a son soliloque comme l'homme de bien : l'un se reproche le mal qu'il a fait ; l'autre, le mal qu'il a manqué de faire.

« La nature nous a formés pour la vertu... » C'est le préjugé d'un homme de bien qui a oublié ce qu'il a fait d'efforts et de sacrifices pour devenir vertueux. Combien de passions violentes et naturelles dans le franc sauvage ! Dans l'état policé, mille vicieux pour un sage... « Le chemin de la vertu n'est ni raide ni escarpé... » Le chemin de la vertu est taillé dans un roc escarpé. Celui que de longs et pénibles travaux ont conduit à son sommet, s'y tient difficilement : après avoir longtemps gravi, il marche sur une planche étroite et élastique, entre des précipices. Sénèque, c'est vous-même qui l'avez dit... « Éprouver la colère est un supplice... » Mais l'étouffer est un tourment... « Est-il donc si difficile de se vaincre soi-même... ? » Très-difficile. Quoi de plus pénible, quoi de plus incommode à manier que les passions ? Ce sont vos propres termes. Sénèque montre la vertu facile aux méchants qu'il veut corriger, et facile aux bons qu'il veut encourager.

La raison sans les passions serait presque un roi sans sujets.

DE LA CLÉMENCE

L.

Ce traité est adressé à Néron, au commencement de la seconde année de son règne; aussi le ton en est-il noble et élevé, le style souvent ingénieux, mais plus simple, moins haché, et, s'il m'est permis d'emprunter une expression de la peinture, plus large.

C'est la plus adroite et la plus forte leçon qu'il fût possible de donner à un jeune prince dont on avait pressenti le penchant à la cruauté. Si l'on m'assurait que dans les années de sa perversité jamais les regards de Néron ne tombèrent fortuitement sur la couverture de cet ouvrage sans que le trouble et les remords ne s'élevassent au fond de son cœur, je serais tenté de le croire.

On y est introduit par l'éloge de l'empereur; d'où l'on passe à la nature de la clémence, à ses motifs, à son utilité pour tous les hommes, à sa nécessité pour un souverain, et aux moyens d'acquérir, de conserver et de fortifier en soi cette vertu.

Néron monta sur le trône à dix-huit ans; on voit en cet endroit que le philosophe avait découvert la bête féroce sous la figure humaine. Il y a des exemples, des réflexions, des conseils qu'aucun orateur n'aurait l'indécence de proposer à un autre prince que Néron. Ce n'est qu'à un tigre qu'on dit : Ne soyez point un tigre. On trouvera, au chapitre XXIV, des traits qui justifieront ma pensée. Au reste, les rois, les magistrats, les pères, les instituteurs, les maîtres, tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres, y apprendront à juger des circonstances

où il convient de pardonner ou de punir, et à discerner la ligne étroite qui sépare la clémence de l'injustice.

Si l'on doute que Sénèque sache penser de grandes choses, et les rendre avec noblesse, j'en appellerai au discours qu'il a mis dans la bouche de Néron, au premier chapitre de ce traité; et je demanderai s'il y a quelques pages plus belles en aucun auteur, sans en excepter l'historien Tacite.

LI.

Le voici, ce discours : « Qu'il est doux de pouvoir se dire à soi-même : Seul d'entre les mortels, j'ai été choisi pour représenter les dieux sur la terre! Arbitre absolu de la vie et de la mort chez toutes les nations, le sort et des peuples et des individus fut déposé dans mes mains. C'est par ma bouche que la force déclare ce qu'il convient d'accorder, et la justice ce qu'il convient de refuser. C'est de mes réponses que les royaumes et les cités reçoivent les motifs et de leur désolation et de leur allégresse. Nulle partie du monde n'est florissante que par ma faveur. Ces milliers de glaives que la paix retient dans leurs fourreaux, d'un clin d'œil je les en ferai sortir. C'est moi qui décide quelles nations seront anéanties ou transférées, affranchies ou réduites en servitude; quels souverains seront faits esclaves, quels fronts seront ceints du bandeau royal; quelles villes on détruira, quelles autres s'élèveront sur leurs ruines. Malgré cette puissance illimitée, on ne peut me reprocher un seul châtiment injuste. Je ne me suis livré ni à la colère, ni à la fougue de la jeunesse, ni à la témérité des uns, ni à l'opiniâtreté des autres, qui lassent les âmes les plus tranquilles, ni à la cruelle ambition, si commune dans les maîtres de la terre, de manifester leur pouvoir par la terreur. Avare du sang le plus vil, le titre d'homme est une recommandation suffisante auprès de moi. A ma cour, la sévérité marche voilée, et la clémence se montre à visage découvert. J'ai tiré les lois de l'obscurité, et je m'observe comme si je leur devais compte de mes actions. Je suis touché de la jeunesse de l'un, de la caducité de l'autre, de la faiblesse de celui-ci, de la considération de celui-là; et au défaut d'un motif de commisération, je pardonne pour me complaire à moi-

même. Dieux immortels, paraissez, interrogez-moi sur mon administration ; je suis prêt à vous répondre. »

Je ne connais point d'auteur moderne qui ait plus d'analogie avec un auteur païen, que Corneille avec Sénèque.

Si Racine doit à Tacite la belle scène entre Agrippine et son fils, Corneille doit à Sénèque celle d'Auguste et de Cinna (Voyez le chapitre IX du premier livre).

Quelle étrange révolution les années ont apportée dans mon caractère ! Lorsque j'entends Agamemnon dire à Iphigénie :

Vous y serez, ma fille,

je suis encore touché ; mais lorsque j'entends Auguste dire à un perfide :

Soyons amis, Cinna,

mes yeux se remplissent de larmes [1].

LII.

Néron fut clément par dissimulation dans sa jeunesse, et Auguste par lassitude dans sa vieillesse.

Le traité de Sénèque n'ayant pas corrigé Néron, celui-ci dut concevoir secrètement une haine d'autant plus profonde contre un peintre hardi, qui mettait d'avance sous ses yeux le hideux portrait qui lui ressemblerait un jour.

Dans cet ouvrage, les conséquences des principes de l'auteur le mènent à des assertions difficiles à digérer. Il prononce décidément que la compassion est un défaut réel ; que la cruauté et la compassion sont deux extrêmes, l'une de la sévérité, l'autre de la clémence : ce qui m'inclinait d'abord à croire qu'en passant du latin dans notre langue, le mot *compatir* avait changé d'acception ; ou que l'influence des mœurs générales sur les notions du vice et de la vertu faisait traiter de faiblesse à Rome ce que nous regardons comme un sentiment d'humanité. Mais il est évident, par ce qui suit, que l'opinion de Sénèque est la pure

1. Se reporter à la *Réfutation de* L'HOMME, t. II, p. 342, où Diderot se déclare apte à tirer de son cru des mots et des scènes à la façon de Corneille ou de Shakspeare, plutôt qu'à la façon de Racine.

doctrine de Zénon, qui regardait la grandeur d'âme comme incompatible avec la crainte et le chagrin, et la leçon d'une école dont le sage était sans pitié, parce que la pitié était un état pénible de l'âme. Zénon disait et Sénèque après Zénon : « Mais sans compassion ni pitié, notre philosophe fera tout ce que fait l'homme sensible et compatissant... » J'en doute; en secourant celui qui souffre, l'homme sensible et compatissant se soulage lui-même.

« C'est la clémence qui distingue le monarque du tyran... » Ne serait-ce pas plutôt la justice, source du respect et de l'amour des peuples?

LIII.

« Le plus misérable des hommes, c'est le tyran. »

Les deux faits qui suivent montrent que l'esprit des peuples s'écarte souvent de l'esprit des lois. Érixon, chevalier romain, fait périr son fils à coups de fouet. On s'attroupe autour de lui : les pères, les mères et les enfants l'attaquent, et le percent de leurs stylets : l'autorité d'Auguste le garantit à peine de la fureur populaire; et la clémence de Titus Arius, qui se contenta d'exiler son fils, juridiquement convaincu d'avoir attenté à sa vie, reçut un applaudissement général. La circonspection de l'empereur dans cette conjoncture est digne d'éloge. Je renvoie à mon auteur, que je n'ai pas résolu de copier page à page.

« La bienfaisance garde le souverain pendant le jour; l'amour de ses sujets est sa garde nocturne. »

« Le souverain est l'âme d'un corps politique, dont les membres sont sans cesse agités par ses vices et par ses vertus. »

« Le pardon que le souverain accorde à un citoyen, est un acte de clémence envers la république. »

« Le souverain dit : Il n'y a personne qui ne puisse tuer contre la loi. Je suis le seul qui puisse sauver malgré elle... » Oui, mais partout où c'est la prérogative de la souveraineté, il n'y a plus de loi.

« Avant que d'agir d'autorité, jeune souverain, demandez-vous à vous-même si c'est ainsi qu'en useraient les dieux que vous avez pris pour modèles. »

« Un écuyer rendrait son cheval ombrageux, s'il ne lui faisait sentir de temps en temps une main caressante. Il n'est point d'animal plus sujet à se cabrer que l'homme. »

« C'est un beau, mais rare spectacle, que celui d'un prince impunément offensé. »

« Il est dangereux d'instruire une nation du grand nombre des citoyens pervers ; c'est donner aux esclaves la liste de leurs maîtres. »

« La commisération pleure en condamnant; la justice sévère a l'œil sec; la cruauté insultante l'a riant. »

DE LA PROVIDENCE

LIV.

Il y a une Providence; les désordres physiques et moraux n'en contredisent pas la notion : ce que nous regardons comme des maux n'est tel que dans notre imagination; quand ils seraient ce qu'ils nous paraissent, nous ne pourrions nous en prendre aux dieux, qui ont placé sous nos mains tant de moyens pour nous en délivrer. « Si vous souffrez, c'est que vous voulez souffrir : vous échapperez à la mauvaise fortune quand il vous plaira; mourez. »

Ce traité est dédié au même Lucilius à qui les Lettres sont adressées : c'est la solution d'une grande difficulté.

Ou le monde est éternel, ou il ne l'est pas. S'il est éternel, voilà donc un être absolu et indépendant de la puissance des dieux; s'il ne l'est pas, il a été créé.

S'il a été créé; avant sa création, ou il manquait quelque chose à la gloire et à la félicité des dieux, et les dieux étaient malheureux; ou il ne manquait rien à leur gloire ni à leur félicité, et, cela supposé, la création du monde, superflue pour eux, n'eut pour objet que l'avantage des êtres créés.

Si la création du monde n'eut pour objet que l'avantage des êtres créés, pourquoi y eut-il des bons et des méchants? pourquoi y vit-on le juste opprimé, et le méchant oppresseur?

Cela ne s'est fait que par impuissance, ou par mauvaise

volonté; par impuissance, si c'était un vice auquel il était impossible d'obvier; par mauvaise volonté, s'il était possible d'obvier à ce vice, et qu'on ne l'ait pas fait.

On pardonne un mauvais ouvrage à un ouvrier indigent, on ne le pardonne point aux dieux; tout ce qui sort de leurs mains doit être parfait.

Si la nature de l'ouvrage ne comportait pas la perfection, pourquoi ne pas demeurer en repos? pourquoi s'exposer, sans nécessité et sans fruit, à la honte de n'avoir rien fait qui vaille?

Cette difficulté d'enfants a occupé dans tous les siècles les têtes les plus fortes. Elle est proposée tous les jours sur les bancs de nos écoles, présentée dans les cahiers de nos théologiens avec la plus grande vigueur, et résolue, comme tout le monde le sait, de la manière la plus claire.

LV.

Ici Sénèque se charge de la cause des dieux. Il ouvre leur apologie par un tableau majestueux de la grande machine de l'univers.

Il fait l'éloge de la vertu; la vertu, le lien commun des hommes et des dieux.

Rien de plus énergique que la peinture des illustres malheureux : « Vous enviez leur courage et leur gloire, et vous oseriez reprocher aux dieux les terribles épreuves qui rendent ces hommes si grands à vos yeux! »

« Dieu est un père, mais un père qui élève rudement ses enfants. Le Spartiate hait-il son fils, lorsque, sous les coups de verges dont il le déchire, son sang ruisselle au pied de l'autel de Diane? »

Démétrius disait aux dieux : « Dieux immortels, que voulez-vous de moi? Mon fils? le voilà. Un de mes membres? choisissez : je ne vous obéis point, je suis de votre avis. »

« Scévola réchauffant sa main sur le sein de sa maîtresse, est-il plus heureux que lorsque son bras s'enflamme, et tombe en gouttes ardentes sur un brasier? Non, mais c'est alors qu'il est grand. »

Il faut convenir que la difficulté si insoluble pour tous les autres systématiques s'évanouit dans l'école de Zénon.

— Quoi! l'ulcère qui dévore ce malade depuis le premier instant de sa naissance, et qui le dévorera jusqu'à sa mort, n'est pas un mal?

— Non.

— N'entendez-vous pas ses cris?

— Il a tort de crier.

Vous direz que cela a l'air d'une plaisanterie inhumaine; soit. Mais gardez-vous de dédaigner un ouvrage plein d'idées sublimes, qui vous détrompera ou qui vous affermira dans votre opinion. Lisez-le pour le bel endroit où Sénèque incline la tête de Jupiter vers la terre, et attache les regards du maître de l'univers sur Régulus et sur Caton. « O Jupiter (livre I, chap. II) s'écrie-t-il, voici deux athlètes dignes de ton admiration : un homme de courage aux prises avec la mauvaise fortune, quoi de plus grand? Caton debout au milieu des ruines du monde, quoi de plus beau? »

Mais, dit l'Épicurien, si la vertu de Caton ne put éclater sans l'ambition de César, pourquoi créer l'un et l'autre? Accorder aux dieux la puissance d'intervertir l'ordre de la nature, c'est rendre la difficulté insoluble... Vous aurez de la peine à me persuader que le père des dieux et des hommes se soit plu à voir entrer Régulus dans un tonneau hérissé de pointes... Vous avez raison: j'aimerais mieux être Socrate qu'Anyte : mais à quoi bon pour Socrate, pour Anyte et pour les dieux, l'existence d'Anyte et de Socrate?

C'est par des faveurs apparentes que le ciel punit le méchant; c'est par des revers qui vous semblent cruels, et qui ne sont rien, que la Providence illustre le bon. Jupiter dit à celui-ci : De quoi te plains-tu? je t'ai fait mon égal.

Cela se peut, répond le méchant; mais moi, pourquoi m'avoir fait tel que je suis, et tel que tu savais que je serais?... Dis, malheureux, et tel que tu voulais être.

Et d'après cette réplique, voilà nos raisonneurs enfoncés dans les ténèbres de la liberté de l'homme et de la prescience des dieux.

Et quel parti prend l'homme sage entre ces disputeurs? Il montre au chrétien le ciel du doigt, et excuse au fond de son cœur le philosophe que ce spectacle ne convainc pas.

LVI.

Il n'appartient qu'à l'honnête homme d'être athée. Le méchant qui nie l'existence de Dieu est juge et partie; c'est un homme qui craint et qui sait qu'il doit craindre un vengeur à venir des mauvaises actions qu'il a commises. L'homme de bien, au contraire, qui aimerait tant à se flatter d'un rémunérateur futur de ses vertus, lutte contre son propre intérêt. L'un plaide pour lui-même, l'autre plaide contre lui. Le premier ne peut jamais être certain du vrai motif qui détermine sa façon de philosopher; l'autre ne peut douter qu'il ne soit entraîné par l'évidence dans une opinion si opposée aux espérances les plus douces et les plus flatteuses dont il pourrait se bercer [1].

« L'homme vertueux ne diffère des dieux que par la durée de l'existence et l'étendue de la puissance. »

« Les dieux ne laissent tomber la prospérité que sur les âmes abjectes et vulgaires... » Cela n'est pas vrai : tel homme que l'infortune eût trouvé grand, mourra sans l'avoir connue.

« Le grand homme soupire après les traverses... » Cela n'est pas vrai : il ne les craint ni présentes ni éloignées, mais il ne les appelle pas.

« Ceux que le ciel épargne sont faits pour plier sous les maux... » Cela n'est pas vrai. On voit tous les jours plier sous les maux des hommes que le ciel n'épargne pas. Sénèque, sous un autre prince que Néron, n'aurait pas moins été Sénèque : Sénèque, oublié dans sa retraite par le cruel Néron, n'en aurait pas été moins prêt à mourir comme il est mort. Celui qui ne

1. Ce passage est cité par Naigeon, dans ses *Mémoires sur Diderot,* comme faisant partie de la *Prière* qui accompagnait l'*Interprétation de la Nature.* C'est à ce titre que nous l'y avons rétabli. Mais la *Prière* ayant été supprimée par Diderot, Naigeon n'aura pas voulu laisser perdre cette profession de foi selon son cœur, et il aura obtenu de Diderot qu'il la plaçât, ou il l'aura placée lui-même, dans la seconde édition de l'*Essai sur les Règnes de Claude et de Néron.*

s'est pas montré sur la brèche n'est point un lâche. Il ne faut pas calomnier la prospérité; le bonheur n'est pas toujours un signe du mépris des dieux.

Ce traité finit par une prosopopée de Jupiter à l'homme vertueux ; elle est très-éloquente.

DES BIENFAITS

LVII.

Savoir accorder et recevoir des bienfaits.

Ce traité des *Bienfaits* en est un en même temps de la reconnaissance et de l'ingratitude. Si les ingrats sont communs, Sénèque montre qu'il s'en faut prendre aussi fréquemment aux défauts des bienfaiteurs qu'aux vices du cœur humain.

La matière y est épuisée; il n'a été fait ni pour Néron ni pour Ebucius Libéralis, à qui il est adressé, mais pour tous les hommes. Il est antérieur aux Lettres à Lucilius. On en citerait difficilement un autre, soit ancien, soit moderne, qui contînt un aussi grand nombre de pensées fines et délicates, de préceptes divins, de sentiments que je dirais presque célestes.

Je l'avais lu trois fois de suite, et à la quatrième lecture j'en humectais encore les feuillets de quelques larmes, non de celles qu'on donne au récit d'un grand malheur, à la tragédie, à *Iphigénie*, à *Mérope :* elles sont mêlées de plaisir et de peine; mais de celles qui coulent délicieusement lorsque l'âme est émue de quelque grande action, d'un sentiment délicat; qui naissent de l'admiration et que j'accorde aux héros de Corneille. Combien j'étais satisfait de mes bienfaiteurs! Combien je l'étais encore davantage de ce philosophe qui disait des hommes puissants qui s'étaient ressouvenus de lui et des hommes puissants qui l'avaient oublié : « C'est à l'oubli de ces derniers que je dois le goût de la retraite, l'amour de l'étude dans un âge avancé, le meilleur emploi que l'homme puisse faire du petit nombre de

journées qui lui restent; je ne remercie que ceux-ci parce qu'ils ne se doutent pas de ma reconnaissance. »

LVIII.

On est convaincu, entraîné, en lisant le traité de la *Colère*; on est attendri, touché, en lisant celui des *Bienfaits*. L'un est plein de force; l'autre de finesse; là, c'est la raison qui commande; ici, c'est la délicatesse du sentiment qui charme. Sénèque parle au cœur, et n'en est pas moins convaincant; car le cœur a son évidence. Il y a le goût dans les mœurs comme le tact dans les beaux-arts : le jugement que l'un porte des actions, est aussi prompt et aussi sûr que le jugement que l'autre porte des ouvrages.

Si je voulais citer des maximes, ce traité m'en offrirait sans nombre. J'y lirais :

« La bienfaisance est-elle votre vertu? vous obligeriez encore sans l'espoir de trouver un homme reconnaissant. La valeur de la chose donnée n'accroît pas toujours le prix du bienfait. »

« Il y a des bienfaits qui doivent être secrets; ce sont ceux qui secourent : il y en a qui doivent être publics; ce sont ceux qui honorent. »

Les services les plus importants sont ignorés. Le secret et le silence sont les conditions d'un pacte entre le bienfaiteur délicat et son obligé; et ces conditions sont également sacrées pour tous deux. Le bienfaiteur peut dire : Si vous parlez, vous serez un ingrat; l'obligé : S'il vous échappe un mot indiscret, vous m'aurez desservi.

Si vous demandez à Sénèque quel est l'emploi de la richesse, vous n'en apprendrez pas ce qu'il en faut faire, mais ce qu'il en a fait. « Ces biens, tant qu'on en demeure possesseur, ne sont que de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des terres, des maisons, des tableaux. Ebucius, voulez-vous les ennoblir! donnez-les; ce seront des bienfaits... » Et je croirais que celui qui parle ainsi à son ami, à ses concitoyens, aura joui de l'opulence, et que cette opulence sera demeurée stérile entre ses mains? On me persuaderait aussi tôt que l'auteur de l'*Imitation de Jésus* fut un homme incrédule et dissolu.

LIX.

Comment une nation marquera-t-elle sa reconnaissance au philosophe? Par la couronne civique, *ob servatos cives*. La feuille de chêne l'honorera sans appauvrir l'État. C'est une feuille de chêne qu'emporteront avec eux le sage en mourant, le ministre en sortant de place.

« Il n'y a quelquefois aucune différence entre le présent d'un ami et le vœu d'un ennemi. »

« Refusez à votre ami l'or qu'il porterait chez une courtisane. »

Je reprocherais volontiers à Sénèque d'avilir la bienfaisance, lorsqu'il compare le secret d'obliger avec l'art de la courtisane, qui rend ses faveurs piquantes en les variant selon le caractère de ses amants (liv. I, chap. XIV).

« Placez vos bienfaits avec choix : le manque de reconnaissance est le vice d'un autre; le manque de jugement est le vôtre. »

« N'acceptez le bienfait que de celui à qui vous accorderiez les droits sacrés de l'amitié. »

« Les vœux de l'homme reconnaissant qui ne peut s'acquitter d'un bienfait, transfèrent sa dette aux dieux. »

« Que me rapportera le bienfait? Ce qu'il vous rapportera? toujours le souvenir d'une bonne action. »

Une femme célèbre par son esprit, ses amis et sa bienfaisance[1], disait : « Il fut un temps où j'occupais les grands artistes; aujourd'hui j'aime mieux occuper les artistes indigents. J'écoutais mon goût; j'obéis à mon cœur. »

Rien de plus délicat et de plus vrai que le chapitre VI, sur la question : Si l'ingratitude peut être traduite au tribunal des lois. « Eh! dit Sénèque, n'est-il pas plus honnête de laisser quelques méchants impunis, que de faire soupçonner la multitude de perfidie? »

1. Mme Geoffrin.

Ce que Sénèque dit des honneurs accordés à des descendants infâmes, par reconnaissance pour leurs aïeux illustres, me déplaît. Ce n'est point par autrui, c'est par soi qu'on mérite ou qu'on démérite. C'est mal défendre les dieux que de leur faire dire : « Que tel inepte soit roi, parce que ses ancêtres n'ont pas obtenu le sceptre qu'ils méritaient ; que tel inepte soit roi, parce que ses descendants n'obtiendront pas le sceptre qu'ils mériteront... » C'est une singulière compensation que celle d'une injustice par une autre.

LX.

Voici encore un endroit où je ne puis être de l'avis de notre philosophe. Alexandre fait don d'une ville à un simple particulier, qui refuse un présent qui lui semble trop important pour lui : « Je n'examine pas ce qu'il te convient de recevoir, mais ce qu'il me convient de donner... » Sénèque ajoute : « Le mot est d'un fou... » Ce n'est point le mot d'un fou, c'est celui d'un souverain généreux et grand : qu'est-ce qu'une ville pour le maître du monde?

Et pourquoi ce particulier aurait-il été incapable de bien administrer la cité? Serait-ce son refus qui le ferait présumer? J'aurais, ce me semble, plus de confiance dans la modestie qui s'éloigne des grands emplois, que dans l'ambition qui les poursuit.

Aux maximes qui précèdent ajoutons quelques-uns de ces faits intéressants qu'elles encadrent.

Les disciples de Socrate offraient des présents à leur maître, et chacun d'eux à proportion de sa fortune. Eschine, qui était pauvre, lui dit : « Je n'ai rien qui soit digne de vous, et ce n'est que de ce moment que je sens mon indigence. Je vous donne le seul bien que je possède : c'est moi-même ; ce présent, tel qu'il est, je vous prie de ne pas le dédaigner, et de songer que les autres, en vous donnant beaucoup, s'en sont encore plus réservé.

— Et pourquoi, lui répondit Socrate, votre présent ne serait-il pas considérable, à moins que vous ne vous estimiez bien

peu? J'aurai soin de vous rendre à vous-même meilleur que je ne vous ai reçu... » Si ce fait vous était connu, songez, lecteur, que beaucoup d'autres l'ignorent : j'aimerais mieux instruire celui qui ne sait pas, que de plaire à celui qui sait.

« Vous ne connaissez pas l'amitié, si, lorsque vous donnez un ami, vous ne sentez pas la valeur du présent : les amis sont si rares! les amis sont si difficiles à trouver!... » On ne refait donc pas un ami, comme Phidias une statue brisée?

Voici comment il s'exprime sur Alexandre : « Alexandre (liv. I, chap. XIII) ne fut, dès sa jeunesse, qu'un brigand, un destructeur de nations, un fléau pour ses amis comme pour ses ennemis, un barbare qui mit le souverain bien à faire trembler les hommes. »

Je ne me rappelle plus à quel propos cette sortie violente se trouve dans le traité des *Bienfaits*; mais je suis sûr qu'elle n'y est pas déplacée. Le style de Sénèque est coupé, mais ses idées sont liées.

LXI.

Sénèque pressentait sans doute les reproches qu'on lui ferait lorsqu'il écrivait[1] (liv. II, chap. XVIII) : « Il ne m'est pas toujours possible de refuser; quelquefois je serai forcé de recevoir un bienfait; un tyran cruel, ombrageux, prompt à s'irriter, regarderait mon refus comme une insulte... » Cette maxime pouvait lui coûter la vie.

Sénèque exclut du nombre des bienfaiteurs les animaux. Sans m'engager de répondre à ses raisons, je ne puis m'empêcher d'exiger du bestiaire quelque reconnaissance pour le lion qui le reconnut et qui le défendit. Parce qu'un moment après, l'animal bienfaisant avait oublié le service rendu, le bestiaire était-il dispensé de s'en souvenir? Répondre que oui, n'est-ce pas mettre l'homme et l'animal sur la même ligne? Il me semble que j'aurais mauvaise opinion de celui à qui son chien aurait sauvé la vie, et qui ne l'en aimerait pas davantage.

Notre philosophe accuse l'homme d'ingratitude lorsqu'il ose reprocher à la nature de n'avoir pas rassemblé sur lui tous ses

1. Voyez ce qui a été dit à ce sujet, page 236, note 1.

dons. Me permettra-t-on d'ajouter une raison à toutes celles qu'il en donne, et de la proposer à sa manière?

Homme, songe que c'est à la faiblesse de tes organes que tu dois la qualité qui te distingue des animaux. Ambitionnes-tu le regard perçant de l'aigle? tu regarderas sans cesse; l'odorat du chien? tu flaireras du matin au soir. L'organe de ton jugement est resté le prédominant et le maître; il eût été l'esclave d'un de tes sens trop vigoureux : de là ta perfectibilité. S'il existe dans ton cerveau une fibre plus énergique que les autres, tu n'es plus propre qu'à une chose, tu es un homme de génie : l'animal et l'homme de génie se touchent. Si l'érection, la faim, la soif vous avaient tourmenté sans cesse, que sauriez-vous, que seriez-vous devenu[1]?

La justesse et la force des arguments de Sénèque, plaidant la cause des enfants contre les pères, subjuguent ma raison; mais mon cœur se révolte contre cette ingrate dialectique. J'aime mieux m'exagérer le bienfait paternel que d'affaiblir la reconnaissance filiale. Je demanderai si, dans le nombre de ces enfants qui prirent leurs pères sur leurs épaules et qui les transportèrent le long des torrents de la lave enflammée (liv. III, chap. XXXVII) qui découlait des flancs de l'Etna et qui brûlait leurs pieds, il y en eut un seul qui eût osé dire à sa mère : Nous sommes quittes. Mes oreilles se ferment à ce propos, et mon imagination se livre à un spectacle plus doux : je vois les pères, les mères se précipiter sur leurs enfants et les baigner de leurs larmes; je vois les enfants essuyer ces larmes de leurs mains, et dans ce moment j'ignore quels sont les plus heureux. Je suis père, j'ai des enfants; et c'est ainsi que je sens.

Sénèque dit ailleurs « que les pères aiment plus leurs enfants qu'ils n'en sont aimés... » Le fait est vrai; mais je trouve plus d'esprit que de solidité dans la raison qu'il en donne... « C'est, ajoute le philosophe, que les pères se voient revivre dans leurs enfants, et que les enfants se voient mourir dans leurs pères... » Ce sont les soins que nous donnons à nos enfants qui nous y attachent, et ce sont ces soins mêmes qui les gênent souvent et qui les détachent de nous. Leur reconnaissance ne commence

1. Voyez *Réfutation de* L'HOMME, t. II, p. 323.

que lorsqu'une expérience plus ou moins tardive les a convaincus de l'importance de nos leçons; que quand ils ont des enfants qu'ils tourmentent comme nous les avons tourmentés. Entre plusieurs enfants, quel est celui qui sera le plus cher à sa mère? l'enfant qu'elle aura allaité. S'il vient à mourir, elle pleurera et la perte de son enfant et la perte de ses peines. Ce n'est pas au jeu seulement, c'est en amour, c'est en amitié, c'est en mille et mille circonstances qu'on court après son argent. « Si vous craignez de perdre votre amant, acceptez ses présents; si vous craignez de perdre le goût que vous avez pour lui, ne les acceptez pas... » La femme qui donnait ce conseil à son amie avait de la raison et de la finesse.

Bienfaiteur, si tu m'humilies, tu entendras de moi le discours du citoyen sauvé de la proscription des triumvirs par un ami de César, qui lui rappelait trop souvent ce bienfait. Je te dirai (liv. II, chap. XI) : « Rends-moi à César; jusques à quand me répéteras-tu : Je t'ai sauvé, je t'ai arraché du supplice? Je te dois la vie, si je m'en souviens; la mort, si tu m'en fais souvenir; rien, si tu m'as sauvé par vanité. Ne cesseras-tu pas de me traîner à ton char? Ne me laisseras-tu pas oublier mon malheur? Sans toi, je n'aurais été mené en triomphe qu'une fois. »

LXII.

Peut-on quelquefois rappeler le service qu'on a rendu? Sénèque répond à cette question en introduisant un soldat vétéran (liv. V, chap. XXIV), accusé d'avoir exercé des violences contre ses voisins, et plaidant en présence de Jules César sa cause, qu'on instruisait avec chaleur... « Vous souvenez-vous, mon général, d'une entorse que vous vous donnâtes au talon? C'était en Espagne, près du Sucron.

« César dit : Je m'en souviens.

— Et lorsque vous voulûtes vous reposer, par un soleil ardent, à l'ombre d'un arbre peu touffu, le seul qui eût pu croître parmi les rochers pointus dont le sol était hérissé; vous souvenez-vous qu'un de vos soldats étendit sur vous son manteau?

— Si je me le rappelle? répondit César : j'étais même dévoré par la soif; et comme la douleur de mon pied ne me permettait

pas d'aller à la fontaine voisine, je m'y traînais, lorsqu'un de mes soldats m'apporta de l'eau dans son casque.

— Et l'homme et le casque, dites, mon général, les reconnaîtriez-vous?

— Pour le casque, non; pour l'homme, je le crois : mais à quoi cela revient-il? car, certes, tu n'es pas cet homme-là.

— Vous ne devez pas me reconnaître : car alors j'étais sain, j'avais tous mes membres; mais depuis j'ai perdu un œil à la bataille de Monda, et l'on m'a trépané : vous ne reconnaîtriez pas davantage le casque; il a été fendu sous le sabre d'un Espagnol. »

César, étonné, défendit qu'on inquiétât ce soldat, et lui adjugea les terres en litige. Cependant pourquoi un bon soldat ne serait-il pas un mauvais voisin? Et voilà ce que peut l'éloquence!

LXIII.

Le chapitre III du VIe livre est très-ferme, très-beau, et j'en conseillerais la lecture à celui qui veut savoir le moyen de donner de la consistance à des choses passagères, qui, par elles-mêmes, n'en ont aucune.

J'indiquerais bien les chapitres XXXII, XXXIII et XXXIV du même livre aux souverains : mais quand le philosophe leur aurait appris qu'un bien dont les plus grandes fortunes sont privées, qu'un bien qui manque à ceux qui possèdent tout, est un ami qui sache dire la vérité, qui arrache au concert trop harmonieux de la flatterie un grand, enivré par la foule des imposteurs, amené jusqu'à l'ignorance du vrai, jusqu'à la haine du vrai, par l'habitude d'entendre, non des choses salutaires et honnêtes, mais des choses douces et empoisonnées; un ami, où le trouveront-ils? Quand cet ami les aurait convaincus de l'importance d'être entourés de gens de bien, les appelleraient-ils auprès de leur personne? et quand ils les y auraient appelés, comment les y garderaient-ils?

Que nous serions heureux, si nous réfléchissions sur les avantages que nous devons à notre médiocrité, et dont les hautes conditions sont privées! Nous avons presque autant de ressources

pour devenir bons, qu'ils en ont pour devenir méchants. Ils usent aussi bien des leurs que nous usons mal des nôtres ; d'où il arrive que nous sommes tous corrompus.

Sénèque remarque (liv. VI, chap. XXXII) « que c'est le caractère des rois de regretter les morts pour outrager les vivants, et de louer la hardiesse à dire la vérité dans ceux dont ils n'ont plus à craindre de l'entendre. »

Le poëte Rabirius met un très-beau mot dans la bouche d'Antoine mourant (liv. VI, chap. III) : *Je n'ai plus que ce que j'ai donné.* Et pourquoi ne dirais-je pas aussi à la fortune : Enlève-moi ce qui me reste, et tu ne me feras pas mourir tout à fait indigent.

Si la lecture de Sénèque tourmente le méchant, l'homme de bien y trouve souvent son éloge.

Dans ce traité des *Bienfaits*, à chaque chapitre, on croit que tout est dit, et cependant il n'en est rien. Sénèque ne montre dans aucun autre de ses ouvrages autant de fécondité. Les auteurs du siècle de la grande éloquence ont su communément présenter leurs idées d'une manière plus simple et plus imposante ; mais en avaient-ils autant que Sénèque?

DE LA

TRANQUILLITÉ DE L'AME

LXIV.

Qu'est-ce que la tranquillité de l'âme? Comment la perdons-nous? Comment pouvons-nous la recouvrer?

Ce traité est adressé à Sérénus, capitaine des gardes de Néron, ami de Sénèque, qui se reprocha dans la suite l'excessive douleur que sa mort lui causa. Pline nous apprend (*Hist. natur.* lib. XXII, cap. XXIII) que Sérénus périt avec tous ses convives, empoisonnés par des champignons.

On présume que cet ouvrage est un des premiers écrits de Sénèque; qu'il le composa[1] peu de temps après son retour de la Corse: qu'il ne jouissait pas encore d'une grande opulence et qu'il était mal affermi dans la philosophie, bien qu'il eût adressé à Marcia et à Helvia des *Consolations* qui ne sont pas d'un stoïcien néophyte et qu'il eût donné des leçons publiques de zénonisme.

Il se montre ici flottant entre l'obscurité de la retraite et l'éclat des fonctions publiques. La fortune l'éblouit, le désir d'une grande réputation le tourmente; il le sent, il s'en accuse: il se relègue dans la classe de ceux qui oscillent entre le vice et la vertu, et qui ne sont ni assez corrompus pour être comptés parmi les méchants, ni assez vertueux pour être comptés parmi les bons. On est charmé de la franchise avec laquelle il dévoile le fond de son cœur. Il dit: « J'ai des vices qui m'attaquent à force ouverte: j'en ai qui épient le moment de me sur-

1. Voyez la note de Naigeon dans l'édition du *Sénèque* de La Grange, chap. I, note 3, t. V, p. 5.

prendre, espèces d'ennemis avec lesquels on ne peut ni se tenir en armes comme dans les temps de guerre, ni jouir de la sécurité comme pendant la paix. Je suis econome, simple dans mon vêtement, frugal : cependant le spectacle du faste et de l'opulence m'en impose; je m'en sépare, sinon corrompu, du moins triste; je doute si le palais d'où je sors n'est pas le domicile du bonheur. Je ne suis pas dans les horreurs de la tempête, mais j'ai le mal de mer; je ne suis pas malade, mais je ne me porte pas bien. »

Le stoïcien était valétudinaire toute sa vie; sa philosophie trop forte était une espèce de profession religieuse qu'on n'embrassait que par enthousiasme, où l'on faisait vœu d'apathie, et sous laquelle on restait de chair, avec quelque zèle qu'on travaillât à se pétrifier. Sénèque se désespère d'être un homme.

Mais d'où lui venait sa perplexité? Son âme avait-elle été brisée par la longueur et la dureté de son exil? L'horreur des antres de la Corse avait-elle embelli à ses yeux les palais des grands; la solitude dans laquelle il avait passé huit années, donné de nouveaux charmes à la société; et les rochers arides et déserts aiguisé les attraits de la capitale? Ou le rôle d'Hercule, au sortir de la forêt de Némée, entre le chemin qui conduit à la gloire et celui qui mène au plaisir, nous serait-il commun à tous? Je n'en doute pas. Entre tant de pygmées, pas un qui n'ait éprouvé l'agonie d'Hercule, et qui ne se soit trouvé *al bivio*. Quelque parti que prenne Sénèque, ce ne sera point l'adulation de lui-même qui le perdra.

LXV.

Ce traité offre d'excellentes réflexions sur l'emploi de son temps et de son talent, sur l'essai de ses forces; sur la vanité des richesses, lorsqu'on voit un affranchi de Pompée plus opulent que son maître; sur la résignation aux peines de son état et aux traverses de la vie : et cette morale est toujours relevée par des anecdotes intéressantes.

Caligula dit, par forme de conversation, à Canus Julius : « A propos, j'ai donné l'ordre de votre supplice... » Julius lui

répond : « Je vous rends grâces, prince très-excellent. » (Chapitre XIV.)

Il jouait aux échecs lorsque le centurion arriva : « Au moins, dit-il à son adversaire, n'allez pas, après ma mort, vous vanter de m'avoir gagné...[1] » et à ses amis : « Ce grand problème de l'immortalité des âmes, dont vous avez tant disputé, dans un moment il sera résolu pour moi. »

Le philosophe qui l'accompagnait au lieu du supplice, lui ayant demandé, au moment où la hache était levée sur son cou, à quoi il pensait : « J'épie, lui répondit-il, à cet instant si court de la mort, si mon âme apercevra sa sortie du corps... » (Chap. XIV.) On n'a jamais philosophé si longtemps.

Depuis le siècle de Néron jusqu'à nos jours, les sectateurs de la doctrine d'Épicure n'ont cessé de nous montrer un des leurs, appelant la mollesse et les plaisirs à ses derniers instants, et allant à la mort avec la même nonchalance qu'il aurait continué de vivre. Certes, je n'ai garde de blâmer la manière facile dont le voluptueux Pétrone mourut : mais je trouve autant de fermeté, autant d'indifférence, et plus de dignité dans la mort de Canus Julius. Était-il possible de porter le mépris ou pour la vie, ou pour l'empereur, ou pour l'un et l'autre, au delà de ce qu'il en a mis dans sa réponse à Caligula? A-t-on jamais exprimé ce mépris d'une manière plus simple et plus fine? Pétrone est à table[2] ; il se fait lire des vers en mourant. Julius, en attendant le centurion, s'amuse à jouer aux échecs. Quoi de plus tranquille, et même de plus gai, que ses discours à son adversaire et à ses amis.

Pour un disciple d'Épicure qui sait accepter la mort quand elle vient, Zénon peut en citer nombre des siens qui n'ont pas hésité d'aller au-devant d'elle.

Mais, à parler vrai des uns et des autres, chacun d'eux

1. « Sénèque dit aussi que Canus Julius escoutait sa sentence de mort contre luy donnée par Jules César (*sic.*) : il jouait aux échecs avec un sien amy auquel il dit : Sçavez-vous que c'est, n'allez pas dire quand je seray mort que m'avez gaigné et me serez témoins (parlant aux assistants) que j'ay plus beau jeu que luy. » *Contes et Discours d'Eutrapel* dans les *Œuvres facétieuses* de Noël du Fail, éd. Assézat (*Bibliothèque elzevirienne*), t. II, p. 178.

2. « Audiebatque referentes, nihil de immortalitate animæ, et sapientium placitis, sed levia carmina, et faciles versus. » TACIT. *Annal.* lib. XVI, cap. XIX. (N.)

se soumit à la nécessité selon ses principes et son caractère.

LXVI.

Si vous lisez le traité de Sénèque, combien cet extrait vous paraîtra court et pauvre! Il y montre une grande connaissance du cœur de l'homme, et des différents états de la société. Ici, il peint l'ambitieux qui se résout à des actions malhonnêtes, et qui s'afflige de s'être déshonoré sans fruit, lorsque le succès n'a pas répondu à ses viles et sourdes intrigues. Là, c'est le même personnage qui s'enfonce dans la retraite, ou l'envie dont il est dévoré fait des vœux pour la chute de ses rivaux. Il semble qu'il ait vécu parmi nous, qu'il ait interrogé et qu'il ait entendu répondre un de nos oisifs excédé de fatigue et d'ennui.

« Quel est votre projet du jour?

— Ma foi, je n'en sais rien ; je sortirai, je verrai du monde, et je deviendrai ce qu'on voudra. »

C'est, je crois, dans le même traité qu'il dit de Diogène, « que celui qui doute de son bonheur, peut aussi douter de la félicité des dieux, qui n'ont ni argent, ni propriété, ni besoin... »

DE LA VIE HEUREUSE

LXVII.

Point de bonheur sans la vertu [1].

Sénèque adresse ce petit traité, qu'on peut regarder comme son apologie et la satire des faux épicuriens, à Gallion, son frère. « O Gallion, mon frère, tous les hommes veulent être heureux; mais tous sont aveugles lorsqu'il s'agit d'examiner en quoi consiste le bonheur. »

Notre philosophe avait rencontré la vraie base de la morale. A parler rigoureusement, il n'y a qu'un devoir : c'est d'être heureux : il n'y a qu'une vertu : c'est la justice.

Avant que d'entrer dans quelques détails sur cet écrit, qu'on peut analyser en peu de mots, il faut que je jette un coup d'œil sur la morale des Anciens, et sur les progrès successifs de cette science importante. Tout ce qu'elle a de plus élevé, de plus profond, les Anciens l'avaient dit, mais sans liaison : ce n'était point le résultat de la méditation qui pose des principes, et qui en tire des conséquences; c'étaient des élans isolés et brusques d'âmes fortes et grandes.

Qui est-ce qui inspirait à l'Iroquois [2] de se précipiter au milieu des flots en courroux, pour ravir à la mort des Européens naufragés sur ces côtes et près de périr? Lorsque ces malheureux sont prosternés tremblants aux genoux de leurs

1. C'est la conclusion de l'*Essai sur le mérite et la vertu*, t. I.

2. La première édition portait *Caraïbe*, ce qui était plus acceptable, les Iroquois étant un peuple de l'intérieur, et non du littoral.

ennemis, qui est-ce qui fit dire au chef des sauvages : « Relevez-vous, ne craignez rien : tout à l'heure vous étiez des hommes malheureux, et nous vous avons secourus; demain vous serez nos ennemis, et nous vous égorgerons? »

Le fait que je vais raconter, je le tiens d'un missionnaire de Cayenne, témoin oculaire. Plusieurs nègres marrons avaient été pris, et il n'y avait point de bourreaux pour les exécuter. On promit la vie à celui d'entre eux qui consentirait à supplicier ses camarades, c'est-à-dire, au plus méchant. Aucun n'acceptant la proposition, un colon ordonne à un de ses nègres de les pendre, sous peine d'être pendu lui-même. Ce nègre demande à passer un moment dans sa cabane, comme pour se préparer à obéir à l'ordre qu'il a reçu; là, il saisit une hache, s'abat le poignet, reparaît, et présentant à son maître un bras mutilé, dont le sang ruisselait : « A présent, lui dit-il, fais-moi pendre mes camarades[1] ! »

Voilà donc un homme sans éducation, sans principes, réduit par son état à la condition de la brute, qui s'abat un poignet plutôt que de s'avilir. N'oublions jamais que le serviteur peut valoir mieux que son maître.

Qui est-ce qui a placé un sentiment aussi héroïque dans l'âme de celui-là? Est-ce l'étude? est-ce la réflexion? est-ce la connaissance approfondie des devoirs? Nullement. Dans les premiers temps, les hommes qui se sont distingués par les actions les plus surprenantes, étaient asservis aux plus grossiers préjugés. Le rêve d'une vieille femme avait peut-être mis les armes à la main du brave Iroquois qu'on vient d'entendre parler si fièrement à ses ennemis. Un autre chef leur eût peut-être impitoyablement cassé la tête.

Il n'y a pas de science plus évidente et plus simple que la morale pour l'ignorant; il n'y en a pas de plus épineuse et de plus obscure pour le savant. C'est peut-être la seule où l'on ait tiré les corollaires les plus vrais, les plus éloignés et les plus hardis, avant que d'avoir posé des principes. Pourquoi cela? C'est qu'il y a des héros longtemps avant qu'il y ait des raisonneurs. C'est le loisir qui fait les uns, c'est la circonstance

1. Voyez, pour la conclusion de cette histoire, *Réfutation de* L'HOMME, t. II, p. 409.

qui fait les autres : le raisonneur se forme dans les écoles, qui s'ouvrent tard ; le héros naît dans les périls, qui sont de tous les temps. La morale est en action dans ceux-ci, comme elle est en maxime dans les poëtes : la maxime est sortie de la tête du poëte, comme Minerve de la tête de Jupiter... Souvent il faudrait un long discours au philosophe pour démontrer ce que l'homme du peuple a subitement senti[1].

LXVIII.

Qu'est-ce que le bonheur?... Ce n'est pas une question à résoudre au jugement de la multitude.

« Lorsqu'il s'agira du bonheur, ne me dites pas, comme si vous aviez recueilli les opinions au sénat : Voilà l'avis du plus grand nombre. »

Qu'est-ce que la multitude?

— Un troupeau d'esclaves. Pour être heureux, il faut être libre : le bonheur n'est pas fait pour celui qui a d'autres maîtres que son devoir.

— Mais le devoir n'est-il pas impérieux? et s'il faut que je serve, qu'importe sous quel maître?

— Il importe beaucoup : le devoir est un maître dont on ne saurait s'affranchir sans tomber dans le malheur ; c'est avec la chaîne du devoir qu'on brise toutes les autres.

Le stoïcisme n'est autre chose qu'un traité de la liberté prise dans toute son étendue.

Si cette doctrine, qui a tant de points communs avec les cultes religieux, s'était propagée comme les autres superstitions, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus ni esclaves ni tyrans sur la terre.

Mais qu'est-ce que le bonheur, au jugement du philosophe?... C'est la conformité habituelle des pensées et des actions aux lois de la nature.

1. Dans toute action il y a un parti qui sera généralement blâmé, un parti qui sera blâmé des uns et loué des autres, un troisième qui sera généralement approuvé ; c'est ce dernier qu'il faut prendre. (Diderot.)

Et qu'est-ce que la nature? qu'est-ce que ses lois? Il n'aurait pas été mal de s'expliquer sur ces deux points; car il est évident que la nature nous porte avec violence et nous éloigne avec horreur d'objets que le stoïcien exclut de la notion du bonheur.

Mais Sénèque écrivait à Gallion, homme instruit, que les définitions que l'on exige ici auraient ramené aux premiers éléments de la philosophie.

L'homme heureux du stoïcien est celui qui ne connaît d'autre bien que la vertu, d'autre mal que le vice; qui n'est abattu ni enorgueilli par les événements; qui dédaigne tout ce qu'il n'est ni le maître de se procurer, ni le maître de garder, et pour qui le mépris des voluptés est la volupté même.

Voilà peut-être l'homme parfait; mais l'homme parfait est-il l'homme de la nature?

« Quand on est inaccessible à la volupté, on l'est à la douleur... » Voilà un de ces corollaires de la doctrine stoïcienne auquel on n'arrive que par une longue chaîne de sophismes. Une statue qui aurait la conscience de son existence serait presque le sage et l'homme heureux de Zénon... « Il faut vivre selon la nature... » Mais la nature, dont la main bienfaisante et prodigue a répandu tant de biens autour de notre berceau, nous en interdit-elle la jouissance? Le stoïcien se refuse-t-il à la délicatesse des mets, à la saveur des fruits, à l'ambroisie des vins, au parfum des fleurs, aux caresses de la femme?... « Non; mais il n'en est pas l'esclave... » Ni l'épicurien non plus. Si vous interrogez celui-ci, il vous dira qu'entre toutes les voluptés, la plus douce est celle qui naît de la vertu. Il ne serait pas difficile de concilier ces deux écoles sur la morale. La vertu d'Épicure est celle d'un homme du monde; et celle de Zénon, d'un anachorète. La vertu d'Épicure est un peu trop confiante peut-être; celle de Zénon est certainement trop ombrageuse. Le disciple d'Épicure risque d'être séduit; celui de Zénon, de se décourager. Le premier a sans cesse la lance en arrêt contre la volupté; le second vit sous la même tente, et badine avec elle.

LXIX.

Il me semble que, dans la nature, le corps est le tyran de l'âme, par les passions effrénées et les besoins sans cesse renaissants; et qu'au contraire, dans l'état de société, il n'en est ni l'esclave ni le tyran : ce sont deux associés qui se commandent et s'obéissent alternativement. Quand j'ai mangé, je médite; et quand j'ai médité, il faut que je mange.

La philosophie stoïcienne est une espèce de théologie pleine de subtilités; et je ne connais pas de doctrine plus éloignée de la nature que celle de Zénon.

La recherche du vrai bonheur conduit Sénèque à l'examen de la volupté d'Épicure; et voici comment il s'en explique (chap. XIII) : « Pour moi, dit-il, je pense, et j'ose l'avouer contre l'opinion de nos stoïciens, que la morale de ce philosophe est saine, et même austère pour celui qui l'approfondit; sa volupté est renfermée dans les limites les plus étroites. La loi que nous prescrivons à la vertu, il l'impose à la volupté; il veut qu'elle soit subordonnée à la nature : et ce qui suffit à la nature, est bien mince pour la débauche. Ceux qui se pressent en foule à la porte de ses jardins, ne savent pas combien la volupté qu'on y professe est tempérante et sobre; ils y sont attirés par l'espoir d'y trouver l'apologie de leurs vices : ces faux disciples avaient besoin d'une autorité respectable, et ils ont calomnié le maître dont ils ont emprunté le manteau. »

« Épicure fut un héros déguisé en femme. »

La volupté naît à côté de la vertu, comme le pavot au pied de l'épi; mais ce n'est point pour la fleur narcotique qu'on a labouré.

Il paraît que le mot *volupté*, mal entendu, rendit Épicure odieux, ainsi que le mot *intérêt*, aussi mal entendu, excita le murmure des hypocrites et des ignorants contre un philosophe moderne[1].

Des efféminés, des lâches corrompus, pour échapper à l'igno-

1. La Rochefoucauld, et après lui Helvétius. (Br.)

minie qu'ils méritaient par la dépravation de leurs mœurs, se dirent sectateurs de la volupté, et le furent en effet; mais c'était de la leur, et non de celle d'Épicure. Pareillement des gens qui n'avaient jamais attaché au mot *intérêt* d'autre idée que celle de l'or et de l'argent, se révoltèrent contre une doctrine qui donnait l'intérêt pour le mobile de toutes nos actions; tant il est dangereux en philosophie de s'écarter du sens usuel et populaire des mots.

LXX.

De l'apologie de l'épicurisme, Sénèque passe à l'apologie de la philosophie en général. Combien j'ai été satisfait, en lisant les chapitres XVII et XVIII, d'y trouver les mêmes impertinences adressées à Sénèque, et par les mêmes personnages que de nos jours! On lui disait, comme à nos sages :

« Vous parlez d'une façon, et vous vivez d'une autre. » (Chap. XVIII.)

« Ames perverses, sachez que les Platon, les Épicure, les Zénon entendirent autrefois le même reproche. Ce n'est pas de nous que nous parlons, c'est de la vertu. Quand nous faisons le procès aux vices, nous commençons par les nôtres : quand je le pourrai, je vivrai comme je dois. Et le moyen de ne pas paraître trop riche à des gens qui n'ont pas trouvé que Démétrius[1] fût assez pauvre? »

« Lorsque vous parlez de nos mœurs, ou vous les connaissez, ou vous ne les connaissez pas. Si vous ne les connaissez pas, taisez-vous, et ne vous exposez pas au nom d'infâmes calomniateurs; si vous les connaissez, citez nos mauvaises actions. »

« Nous ne nous sommes rien prescrit aussi fortement (chap. XXVI) que de ne pas régler notre conduite sur vos opinions. Continuez vos injurieux propos : ce sont pour nous les vagissements d'enfants qui souffrent. »

LXXI.

Voici comme on attaquait autrefois le stoïcien Sénèque, et la manière dont il se défendait.

1. Voyez ci-dessus p. 26.

« Si donc (chap. XVII, XVIII, XIX, XX et XXI) un de ces détracteurs de la philosophie vient me dire, comme ils disent tous : Pourquoi votre conduite ne répond-elle pas à vos discours? Pourquoi ce ton soumis avec vos supérieurs? pourquoi regarder l'argent comme une chose nécessaire, et sa perte comme un malheur? pourquoi ces larmes, lorsqu'on vous annonce la mort de votre femme ou de votre ami ? qu'est-ce que cet intérêt si délicat sur l'article de votre réputation, cette sensibilité si exquise à la piqûre la plus légère de la satire? pourquoi vos terres sont-elles plus cultivées que les besoins naturels ne l'exigent? pourquoi ces préceptes austères de frugalité à des tables somptueusement servies? pourquoi ces meubles recherchés, ces vins plus vieux que vous, ces projets qui se succèdent sans fin, ces arbres qui ne rendent que de l'ombre? pourquoi votre femme porte-t-elle à ses oreilles la fortune d'une famille opulente? que signifient ces étoffes précieuses dont vos esclaves sont couverts? pourquoi le service est-il un art dans vos salles à manger? à quoi bon ces vaisseaux d'argent, pourquoi sont-ils si curieusement arrangés? et ces maîtres dans l'art de découper les viandes, quelle figure font-ils autour d'un philosophe? Ajoutez, si vous voulez, pourquoi ces possessions au delà des mers, ces biens immenses dont vous n'avez pas même l'état? N'est-il pas également honteux de ne pas connaître vos esclaves, si vous en avez peu, ou d'en avoir un si grand nombre, que votre mémoire n'y suffise pas?... Sont-ce là tous vos reproches? Je vais vous aider, et vous en fournir auxquels vous ne pensez pas. Pourquoi? pourquoi? Écoutez, et retenez bien ma réponse. C'est que je ne suis pas un sage; et, pour ménager de l'aliment à votre malignité, c'est que je ne le serai jamais. L'épicurien Diodore vient de se tuer : c'est un insensé, disent les uns : les autres, c'est un téméraire. Vous attaquez la vie du stoïcien, et la mort de l'épicurien : il est donc bien intéressant pour vous qu'on ne croie pas aux gens de bien ! Si les partisans de la vertu sont vicieux, qu'êtes-vous donc? S'ils ne conforment pas leur conduite à leurs leçons, c'est qu'elles sont sublimes, ces leçons; c'est que la pratique en est difficile. Et ces sublimes leçons, dites-vous, quelles sont-elles? Les voici. Je verrai la mort avec autant de fermeté que j'en entends parler. Je me résoudrai aux travaux, quelque durs qu'ils soient. Je mépriserai la richesse absente

comme présente; ni plus triste pour la savoir ailleurs, ni plus vain pour l'avoir chez moi. Que la fortune vienne à moi, ou qu'elle me quitte, je ne m'en douterai pas. Les terres d'autrui me seront comme si elles m'appartenaient, et les miennes comme si elles appartenaient à autrui. Né pour tous les hommes, tous les hommes seront nés pour moi. Mes biens, je ne les posséderai point en avare, je ne les dissiperai point en prodigue : je jugerai de mes bienfaits sur le mérite de celui qui les aura reçus, s'il en est digne, je ne croirai pas avoir beaucoup fait. Ma conscience, et non votre opinion, sera la règle de ma vie; mon propre témoignage prévaudra auprès de moi sur celui de tout un peuple. Je me rendrai agréable à mes amis, je serai indulgent pour mes ennemis, j'irai au-devant des demandes honnêtes, je saurai que l'univers est ma patrie; je vivrai, je mourrai sans crainte, parce que j'aurai toujours chéri la vertu, et que je n'aurai nui à la liberté de personne, ni à la mienne. O vous, qui haïssez la vertu et ses adorateurs, mordez, déchirez, continuez d'outrager les gens de bien : mais sachez du moins qu'au temps où Caton louait les Curius, les Coruncanus, et qu'au siècle où la possession de quelques lames d'argent exposait à la réprimande du censeur, lui, Caton, jouissait de quatre cent mille sesterces; sachez que, s'il lui fût survenu une plus grande fortune, il ne l'aurait pas rejetée (chap. XXI). Où le sort peut-il mieux placer la richesse que chez un dépositaire qui saura l'employer avec jugement, et la lui restituer sans plainte? La richesse m'appartient, et vous lui appartenez; le sage ne l'a pas dérobée : elle n'est point souillée de sang; elle n'est ni le fruit de l'extorsion, ni le produit d'un gain sordide : elle sortira de chez lui d'une manière aussi innocente qu'elle y est entrée. Il n'y aura que l'envie, qui souffrait lorsqu'elle la vit arriver, qui pourra sourire quand elle la verra s'en aller. Il donnera... Vous ouvrez les oreilles, vous tendez la main! mais il ne donne qu'aux gens de bien. »

Tout ce qui précède, tout ce que j'omets, tout ce qui suit, est très-beau. Quand on cite Sénèque, on ne sait ni où commencer, ni où s'arrêter. Les philosophes modernes pourraient dire à leurs détracteurs ce que le sage de Sénèque disait aux siens (chap. XXIV) : « Ne vous permettez pas de juger ceux qui

valent mieux que vous; nous possédons déjà un des premiers avantages de la vertu, c'est de déplaire aux méchants. Soyez moins empressés de surprendre nos défauts, et regardez aux vôtres, dont les uns éclatent, les autres sont cachés dans vos entrailles, qu'ils dévorent. En attendant, les exemples, les exhortations ne sont pas à mépriser : laissez-nous donc prêcher la vertu; peut-être un jour ferons-nous mieux. »

LXXII.

Il serait à souhaiter que les philosophes modernes, sourds aux cris de l'envie, et connaissant mieux le prix et la douceur du repos, suivissent l'exemple du sage Fontenelle[1]; se fissent, comme lui, un système de bonheur indépendant des opinions et des jugements du vulgaire, et se dissent froidement : « Je n'ai jamais lu aucun des ouvrages de mes ennemis[2]; je n'ai ni le droit de les mépriser, parce que j'ignore s'ils ont du talent, ou s'ils en manquent; ni celui de les haïr, puisqu'ils ne m'ont pas fait le moindre mal, puisqu'ils ne m'ont pas donné un instant d'humeur pendant le jour, ni un quart d'heure d'insomnie pendant la nuit. Où en serions-nous, si des hommes pervers pouvaient rendre faux ce qui est vrai, mauvais ce qui est bon, laid ce qui est beau? Le vrai, le bon et le beau forment à mes yeux un groupe de trois grandes figures, autour desquelles la méchanceté peut élever un tourbillon de poussière qui les dérobe un moment aux regards des gens de bien; mais, le moment qui suit, le nuage disparaît, et elles se montrent aussi vénérables que jamais. Si j'ai raison, il est inutile que je me

1. Ce qui suit se retrouve, édition première, dans une note de l'éditeur. M. Naigeon, voulant citer un passage d'une lettre que je lui avais écrite autrefois sur les Fréron, les Palissot, et *id genus omne*, crut avec raison que ce fragment ferait plus d'effet en l'attribuant à Fontenelle, et il y fit le préambule qui précède les guillemets. C'est cette même note que je replace ici dans le texte :

> Qui n'a plus qu'un moment à vivre,
> N'a plus rien à dissimuler.

D'ailleurs, il m'a paru impossible de concilier l'ordre avec la liberté d'esprit à laquelle j'étais bien résolu de m'abandonner, lorsque je commençai cet ouvrage. (D.)

2. C'était une prétention de Diderot. Il faut cependant excepter de ces critiques qu'il ne lisait pas celles sur l'*Essai*, auxquelles il répond ici même.

défende; si j'ai tort, ma défense ne me donnera pas raison. Je me suis fait un oreiller sur lequel il est difficile de troubler mon repos : et qui est-ce qui sait mieux que moi ce qu'il faut que je me dise et ce qu'il faudrait que je fisse pour me rendre meilleur? »

DU LOISIR

OU

DE LA RETRAITE DU SAGE

LXXIII.

On ne peut guère douter que ce petit traité ne soit la continuation de celui qui précède.

La retraite qui nous rapproche de nous-mêmes, en nous séparant de la foule qui nous heurte, restitue à notre marche son égalité.

« L'homme est né pour méditer, et pour agir. Il est habitant du monde, et citoyen d'Athènes. Il sert la grande république dans la solitude, et la petite dans les tribunaux ou dans le ministère. »

« Épicure dit que le sage ne prendra point de part aux affaires publiques, si quelque chose ne l'y oblige. »

« Zénon, que le sage prendra part aux affaires publiques, à moins que quelque chose ne l'en empêche. »

Mais l'énumération des obstacles est fort étendue. Par exemple, si la république est trop corrompue, et qu'il n'y ait aucun espoir de la sauver; si les moyens souffraient des contradictions insurmontables; si l'État est la proie des méchants, le sage se sacrifierait inutilement.

En effet, au milieu des brigues et des cabales de l'ambition, parmi cette foule de calomniateurs qui empoisonnent les meilleures actions; entouré d'envieux qui font échouer les projets les plus utiles, tantôt pour vous en ravir l'honneur, tantôt pour

se ménager de petits avantages; de ces politiques ombrageux qui épient les progrès que vous faites dans la faveur du souverain et du peuple, pour saisir le moment où il convient de vous desservir et de vous renverser; de cette nuée de méchants subalternes qui ont intérêt à la durée des maux, et qui pressentent la tendance de vos opérations; qu'a-t-on de mieux à faire que de renoncer aux fonctions d'État? N'est-on utile qu'en produisant des candidats, en secourant les peuples, en défendant les accusés, en récompensant les hommes industrieux, en opinant pour la paix ou pour la guerre?... Non; mais je ne mettrai pas sur la même ligne celui qui médite et celui qui agit. Sans doute la vie retirée est plus douce; mais la vie occupée est plus utile et plus honorable : il ne faut passer de l'une à l'autre qu'avec circonspection; c'est même l'avis de Sénèque.

« Et qu'importe, ajoute-t-il, par quels motifs le sage embrasse la retraite, si c'est lui qui manque à l'État, ou si c'est l'État qui lui manque?... » Il importe beaucoup : s'il manque à l'État, c'est un mauvais citoyen; si l'État lui manque, l'État est insensé.

Sénèque dispense encore le sage de l'administration, s'il manque d'autorité, de force et de santé. Un homme s'est montré de nos jours plus intrépide que le stoïcien ne l'exige[1].

En passant en revue tous les gouvernements, Sénèque n'en trouvait pas un seul auquel le sage pût convenir, et qui pût convenir au sage.

« S'il est mécontent de la république, comme il ne manquera pas d'arriver, pour peu qu'il soit difficile, où se retirera-t-il? Dans Athènes, où Socrate fut condamné, et d'où Aristote s'enfuit pour ne le pas être? A Carthage, le théâtre continuel des dissensions? »

En passant en revue plusieurs de nos gouvernements, le sage serait encore de l'avis de Sénèque.

1. Turgot, qui, goutteux, refusa de se marier pour ne pas transmettre cette maladie à ses enfants; qui, sachant que dans sa famille on ne dépassait pas soixante ans, mit ordre à ses affaires quand il eut atteint la cinquantaine et mourut à cinquante-trois ans, et qui, malgré ces obstacles, essaya d'employer le temps de son ministère aux plus utiles réformes.

LXXIV.

Après des siècles d'une oppression générale, puisse la révolution qui vient de s'opérer au delà des mers, en offrant à tous les habitants de l'Europe un asile contre le fanatisme et la tyrannie, instruire ceux qui gouvernent les hommes, sur le légitime usage de leur autorité! Puissent ces braves Américains, qui ont mieux aimé voir leurs femmes outragées, leurs enfants égorgés, leurs habitations détruites, leurs champs ravagés, leurs villes incendiées, verser leur sang et mourir, que de perdre la plus petite portion de leur liberté, prévenir l'accroissement énorme et l'inégale distribution de la richesse, le luxe, la mollesse, la corruption des mœurs, et pourvoir au maintien de leur liberté et à la durée de leur gouvernement! Puissent-ils reculer, au moins pour quelques siècles, le décret prononcé contre toutes les choses de ce monde; décret qui les a condamnés à avoir leur naissance, leur temps de vigueur, leur décrépitude et leur fin! Puisse la terre engloutir celle de leurs provinces assez puissante un jour et assez insensée pour chercher les moyens de subjuguer les autres! Puisse dans chacune d'elles ou ne jamais naître, ou mourir sur-le-champ sous le glaive du bourreau, ou par le poignard d'un Brutus, le citoyen assez puissant un jour, et assez ennemi de son propre bonheur, pour former le projet de s'en rendre le maître!

Qu'ils songent que le bien général ne se fait jamais que par nécessité, et que le temps fatal pour les gouvernements est celui de la prospérité, et non celui de l'adversité.

Qu'on lise au premier paragraphe de leurs annales : « Peuples de l'Amérique septentrionale, rappelez-vous à jamais que la puissance dont vos pères vous ont affranchis, maîtresse des mers et des terres, il n'y avait qu'un moment, fut conduite sur le penchant de sa ruine par l'abus de la prospérité. »

L'adversité occupe les grands talents; la prospérité les rend inutiles, et porte aux premiers emplois les ineptes, les riches corrompus, et les méchants.

Qu'ils songent que la vertu couve souvent le germe de la tyrannie.

Si le grand homme est longtemps à la tête des affaires, il y devient despote. S'il y est peu de temps, l'administration se

relâche et languit sous une suite d'administrateurs communs.

Qu'ils songent que ce n'est ni par l'or, ni même par la multitude des bras, qu'un État se soutient, mais par les mœurs.

Mille hommes qui ne craignent pas pour leur vie, sont plus redoutables que dix mille qui craignent pour leur fortune.

Que chacun d'eux ait dans sa maison, au bout de son champ, à côté de son métier, à côté de sa charrue, son fusil, son épée, et sa baïonnette.

Qu'ils soient tous soldats.

Qu'ils songent que, si, dans les circonstances qui permettent la délibération, le conseil des vieillards est le bon; dans les instants de crise, la jeunesse est communément mieux avisée que la vieillesse.

LXXV.

Sénèque pense que la nature nous a faits pour méditer et pour agir; mais lorsque les circonstances réduisent le philosophe à la vie contemplative, il est encore une gloire à laquelle il peut prétendre. « Chrysippe et Zénon, dans leur retraite, ont mieux mérité du genre humain que s'ils avaient conduit des armées, occupé des emplois, et promulgué des lois... » Vaut-il mieux avoir éclairé le genre humain, qui durera toujours, que d'avoir ou sauvé ou bien ordonné une patrie qui doit finir? Faut-il être l'homme de tous les temps, ou l'homme de son siècle? C'est un problème difficile à résoudre.

Auguste, ce maître de l'univers, cet homme qui réglait d'un mot le sort des nations, regardait le jour qui le délivrerait de sa grandeur, comme le plus fortuné de sa vie. Cependant il mourut empereur, et fit bien. Rien de plus difficile que de se défaire de l'habitude de commander, si ce n'est de celle d'obéir : l'esclave a perdu son âme quand il a perdu son maître; comme le chien égaré dans les rues, il crie jusqu'à ce qu'il ait retrouvé la maison où il est nourri d'eau et de pain, et assommé de coups de bâton.

Quelles mœurs, quelles effroyables mœurs que celles des Romains! Je ne parle pas de la débauche, mais de ce caractère féroce qu'ils tenaient apparemment de l'habitude des combats du Cirque. Je frémis lorsque j'entends un de ces citoyens, blasé

sur les plaisirs, las des voluptés de la Campanie, du silence et des forêts du Brutium, des superbes édifices de Tarente, se dire à lui-même : « Je m'ennuie ; retournons à la ville : je me sens le besoin de voir couler du sang. » Et ce mot est celui d'un efféminé!

On ne tardera pas à devenir cruel partout où l'on circulera parmi des bourreaux et des assassins, partout où l'on verra au pied des autels et sur les places publiques une continuelle effusion de sang. Lorsque je compte les prêtres et les temples, les jeux du Cirque et ses victimes, Rome ancienne me semble une grande boucherie où l'on donnait leçon d'inhumanité.

LXXVI.

Ici Sénèque s'exhorte à l'examen des choses, sans partialité, sans cette haine implacable que sa secte a vouée à toutes les autres.

D'où venait cette intolérance des stoïciens? De la même source que celle des dévots outrés. Ils ont de l'humeur, parce qu'ils luttent contre la nature, qu'ils se privent et qu'ils souffrent. S'ils voulaient s'interroger sincèrement sur la haine qu'ils portent à ceux qui professent une morale moins austère, ils s'avoueraient qu'elle naît de la jalousie secrète d'un bonheur qu'ils envient, et qu'ils se sont interdit, sans croire aux récompenses qui les dédommageront de leur sacrifice ; ils se reprocheraient leur peu de foi, et cesseraient de soupirer après la félicité de l'épicurien dans cette vie, et la félicité du stoïcien dans l'autre.

CONSOLATION A HELVIA

LXXVII.

Helvia était mère de Sénèque. Elle resta orpheline presque en naissant, et passa sous l'autorité d'une belle-mère. Quelque indulgence qu'on suppose dans une belle-mère, ce n'est pas sans difficulté qu'on parvient à lui plaire. Un oncle qui la chérissait lui fut enlevé au moment où elle l'attendait, les bras ouverts, à son retour d'Égypte : dans le même mois elle perdit son époux. L'absence de ses enfants la laissa seule sous le poids de cette affliction. Sa vie n'avait été qu'un tissu d'alarmes, de périls et de douleurs, lorsqu'elle recueillit les cendres de trois de ses petits-fils, dans le même pan de sa robe où elle les avait reçus en naissant. Vingt jours s'étaient écoulés depuis les funérailles du fils de Sénèque, lorsque le père fut séparé d'elle par l'exil. Ce dernier événement est le sujet de la *Consolation*.

Cet ouvrage, écrit dans la situation la plus cruelle et la contrée la plus affreuse, est plein d'âme et d'éloquence. Le beau génie et l'excellent caractère du philosophe s'y développent en entier. Il s'y montre sous une multitude de formes diverses : il est érudit, naturaliste, philosophe, historien, moraliste, religieux, sans s'écarter de son sujet. On ne saurait s'empêcher d'accorder de l'admiration et de l'estime à l'homme sensible qui réunit tant de vertus et tant de talents.

C'est parce que tout serait à citer de ce bel écrit, que j'en citerai peu de chose. Sénèque dit à sa mère :

« J'espère que vous ne refuserez pas à un fils à qui vous

n'avez jamais rien refusé, la grâce de mettre un terme à vos regrets. »

« Vous me croyez malheureux; je ne le suis pas, je ne puis le devenir. »

« Je ne me suis jamais fié à la fortune : tous les avantages que je tenais de sa faveur, les richesses, les honneurs, la gloire, je les ai possédés de manière qu'elle pût les reprendre sans m'affliger; j'ai toujours laissé entre elle et moi un grand intervalle. »

Si cela n'eût pas été vrai, comment aurait-il eu le front de le dire à sa mère? Et Helvia n'aurait-elle pas été dans le cas de lui répondre : « Mon fils, vous mentez? »

« En quelque lieu que l'homme de bien soit relégué, il y trouve la nature, la mère commune de tous les hommes, et sa vertu personnelle. »

« De tous les points de la terre, nos regards se dirigent également vers le ciel, et le séjour de l'homme est à la même distance de la demeure des immortels. »

« Est-on malheureux dans un exil vers lequel on attire les regrets des citoyens vertueux? Le beau jour pour Marcellus exilé, que celui où Brutus ne pouvait le quitter, et César n'osa l'aller voir! Brutus était affligé, et César honteux de revenir sans Marcellus. »

« Un grand homme debout est encore un homme grand à terre. »

« L'homme a un penchant naturel à se déplacer... » Je ne le pense pas; cette maxime contredit et les philosophes et les poëtes, qui tous ont unanimement reconnu et préconisé l'attrait du sol. Ainsi que tous les animaux, l'homme ne s'éloigne du lieu de sa naissance que d'un assez court intervalle ; cet intervalle est limité par ses besoins et par ses forces; il le mesure sur la fatigue du retour. Il ne quitte son berceau que quand il en est chassé. Le lièvre et le cerf, qui vont si vite, changent rarement de forêt; l'aigle plane presque toujours au-dessus des mêmes montagnes. Le sol rappelle l'homme des pays lointains, où l'intérêt ne l'a point transporté sans l'arracher des bras de

son père, de sa mère, de ses frères, de sa femme, de ses enfants, de ses concitoyens : il s'est retourné plus d'une fois ; ses mains se sont portées, ses yeux baignés de larmes se sont fixés vers la ville, sur le rivage qu'il venait de quitter.

Sénèque ajoute : « De vos enfants, l'un est parvenu aux dignités par son mérite ; la sagesse de l'autre les a dédaignées : jouissez de la considération de celui-là, du loisir de celui-ci, de la tendresse de tous deux. Gallion a recherché la grandeur pour vous honorer ; Méla, le repos, pour n'être qu'à vous. Le sort a voulu que l'un vous servît d'appui, l'autre de consolateur. Vous êtes défendue par le crédit du premier ; vous jouissez de la tranquillité du second : ils se disputeront de zèle, et l'amour des deux suppléera à la perte d'un seul. »

« Le sexe n'est point une excuse pour celle qui n'en montra jamais aucune des faiblesses. »

Et Sénèque n'est pas pathétique, lorsqu'il fait dire à Helvia : « Je suis privée des embrassements de mon fils ! je ne jouis plus de sa présence, de sa conversation. Où est-il, le mortel chéri dont la vue dissipait la tristesse de mon front, dont le sein recevait le dépôt de mes inquiétudes ? Que sont devenus ces entretiens dont je ne sentis jamais la satiété ? ces études auxquelles j'assistais avec un plaisir si rare dans une femme ? Et cette tendresse qu'on laissait éclater à ma rencontre, cette joie ingénue qui se déployait à mon approche, je la cherche, et je ne la trouve plus ! »

Et Sénèque n'est pas pathétique, lorsqu'il ajoute : « Vous revoyez les lieux témoins de nos caresses et de nos repas ! ce dernier entretien, si capable de déchirer une âme, vous vous le rappelez. Combien vous souffrîtes ! combien vous aviez souffert jusqu'à ce moment ! C'est à travers des cicatrices que votre sang a recommencé de couler ! »

Et Sénèque n'est pas pathétique, lorsqu'il continue : « Tournez vos yeux sur mes frères ! tant qu'ils vous resteront, vous sera-t-il permis de vous plaindre de la fortune ?... Tournez vos yeux sur vos petits-enfants : quelles larmes ne suspendrait pas leur innocente gaieté ? quelle tristesse ne céderait pas à leurs

jeux enfantins?... Puisse la cruauté du destin s'épuiser sur moi seul, victime expiatrice pour toute ma famille! Serrez entre vos bras Novatilla... Songez à votre père : tant que votre père vivra, ce serait un crime à sa fille de croire qu'elle a trop vécu... Je ne vous parlais pas de votre sœur. C'est sur ses genoux que je suis entré dans Rome ; ce sont ses soins maternels qui m'ont conservé la vie ; c'est son crédit qui m'a conduit à la questure. Jetez vos bras autour d'elle, réfugiez-vous dans son sein... Je sais que vos pensées reviendront souvent sur moi, parce qu'il est naturel de porter la main à la partie douloureuse : mais sur ce que vous connaissez de mes principes et de l'emploi de mes journées, jugez si je puis être malheureux. »

« Je ne m'aperçois de la pauvreté que par l'absence des soins que la richesse entraîne... Quand les serments furent-ils respectés? Ce fut au temps où l'on jurait par des dieux d'argile... Lequel des deux estimerai-je davantage, ou de celui qui sait vivre d'un morceau de pain, ou de César, qui dépense en un souper cent millions de sesterces?... Tout se fait à temps. C'est lorsque Apicius donne aux citoyens des leçons publiques de gourmandise, que les philosophes sont chassés de Rome... Apicius se trouve indigent avec dix millions de sesterces, et se tue. Peu de chose suffit à la nature, rien ne suffit à la cupidité. La nature a rendu facile ce qu'elle a rendu nécessaire. »

LXXVIII.

Lorsque je commençai cet ouvrage, ou plutôt mes lectures, je ne me proposai pas seulement de recueillir quelques-unes des belles pensées de Sénèque ; j'avais encore le dessein d'y joindre les anecdotes historiques qui rendent ses ouvrages si intéressants et si précieux.

C'est dans cette *Consolation à Helvia*, si je ne me trompe, qu'il raconte que, dans la foule des citoyens qui gémissaient sur le sort d'Aristide, que l'on conduisait au supplice, il y eut un impudent qui lui cracha au visage. Phocion essuya la même avanie ; d'où je conclus que la populace d'Athènes était plus vile que la nôtre. On ne t'aurait pas fait la même insulte, à toi, ô le plus haï, le plus méprisable et le plus méprisé des hommes! Je

ne te nomme pas, mais tu te reconnaîtras, si tu me lis... Tu rougis! tu pâlis! tu t'es reconnu [1].

L'histoire ancienne, qui nous entretient sans cesse de grands personnages, attache si rarement nos regards sur la multitude, que nous ne l'imaginons pas, dans les temps passés, aussi grossière, aussi perverse que de nos jours : peu s'en faut que nous ne croyions qu'on ne traversait pas une rue d'Athènes sans être coudoyé par un Démosthène ou par un Cimon. Et l'avenir pourrait bien croire, à moins que l'esprit philosophique ne s'introduise à la fin dans l'histoire, qu'on ne traversait pas une rue de Paris sans coudoyer un N***, un Malesherbes ou un Turgot [2].

Sénèque n'aurait laissé que ce morceau, qu'il aurait droit au respect des gens de bien et à l'éloge de la postérité. Lorsqu'il s'occupait des chagrins de sa mère, il était bien plus à plaindre qu'elle.

1. Maupeou? Terray? On n'a guère que l'embarras du choix à cette époque. Toute la dernière partie de ce chapitre, à partir de : « Le sexe... » page 329 n'était pas dans la première édition de l'*Essai*.

2. Voir la *Réfutation de* L'HOMME, t. II, p. 393. L'N*** indique Necker.

DE LA

BRIÈVETÉ DE LA VIE

LXXIX.

On présume que le Paulinus à qui Sénèque adresse ce traité, était père de Pauline, la seconde femme de Sénèque. Il exerçait à Rome une charge très-importante, la surintendance générale des vivres.

« La vie n'est courte, dit Sénèque, que par le mauvais emploi qu'on en fait. »

« Perdre sa vie, c'est tromper le décret des dieux. »

« Se cacher son âge, c'est vouloir mentir au destin. »

On ne lit point ce traité sans s'appliquer à soi-même la plupart des sages réflexions dont il est parsemé. Un homme de lettres[1] se plaignait de la rapidité du temps. Un de ses amis, témoin de ses regrets[2], et sachant d'ailleurs combien il était prodigue du sien, l'interrompit en lui citant ce passage de Sénèque : *Tu te plains de la brièveté de la vie, et tu te laisses voler la tienne.* « On ne me vole point ma vie, répondit le philosophe : je la donne : et qu'ai-je de mieux à faire que d'en accorder une portion à celui qui m'estime assez pour solliciter ce présent? Quelle comparaison d'une belle ligne, quand je saurais l'écrire, à une belle action? On n'écrit la belle ligne que pour exhorter à la bonne action, qui ne se fait pas ; on n'écrit la belle ligne que pour accroître sa réputation : et l'on ne pense pas qu'au bout d'un nombre d'années assez courtes, et

1. Diderot.
2. Naigeon. — La réponse qui va suivre est citée dans les *Mémoires* de Naigeon.

qui s'écoulent avec rapidité, il sera très-indifférent qu'il y ait au frontispice de la *Pétréide*, THOMAS, ou un autre nom ; on ne pense pas que le point important n'est pas que la chose soit faite par un autre ou par soi, mais qu'elle soit faite et bien faite par un méchant même ou par un homme de bien ; on prise plus l'éloge des autres que celui de sa conscience. On ne me louera, j'en conviens, ni dans ce moment où je suis, ni quand je ne serai plus ; mais je m'en estimerai moi-même, et l'on m'en aimera davantage. Ce n'est point un mauvais échange que celui de la bienfaisance dont la récompense est sûre, contre de la célébrité qu'on n'obtient pas toujours, et qu'on n'obtient jamais sans inconvénient. Je n'ai jamais regretté le temps que j'ai donné aux autres, je n'en dirais pas autant de celui que j'ai employé pour moi. Peut-être m'en imposé-je par des illusions spécieuses, et ne suis-je prodigue de mon temps que par le peu de cas que j'en fais : je ne dissipe que la chose que je méprise ; on me la demande comme rien, et je l'accorde de même. Il faut bien que cela soit ainsi, puisque je blâmerais en d'autres ce que j'approuve en moi. »

Fort bien, répliquera Sénèque (chap. III) : « mais le temps que tu t'es laissé ravir par une maîtresse, celui que tu as perdu à quereller avec ta femme, tes domestiques et tes enfants ; en amusements, en distractions, en débauches de table, en visites inutiles, en courses aussi fatigantes que superflues ? tes passions, tes goûts, tes fantaisies, tes folies n'ont-elles pas mis tes jours et tes nuits au pillage, sans que tu t'en sois aperçu ?... »

Les journées sont longues et les années sont courtes pour l'homme oisif : il se traîne péniblement du moment de son lever jusqu'au moment de son coucher ; l'ennui prolonge sans fin cet intervalle de douze à quinze heures, dont il compte toutes les minutes : de jours d'ennui en jours d'ennui, est-il arrivé à la fin de l'année ? il lui semble que le premier de janvier touche immédiatement au dernier de décembre, parce qu'il ne s'intercale dans cette durée aucune action qui la divise. Travaillons donc : le travail, entre autres avantages, a celui de raccourcir les journées, et d'étendre la vie.

Le vieillard occupé, dont le travail assidu augmentera sans relâche la somme des connaissances, laissera toujours entre le jeune homme et lui à peu près la même différence d'instruction,

et la société de celui-ci ne lui déplaira jamais. Il n'en est pas ainsi du vieillard oisif; il s'avance vers un moment où, honteux d'être devenu l'écolier d'un adolescent, il fuira un commerce où la supériorité qu'on aura prise sur lui par l'étude, et qui s'accroîtra par les progrès successifs de l'esprit humain, l'humiliera sans cesse, et l'affligera. Lisons donc tant que nos yeux nous le permettront, et tâchons d'être au moins les égaux de nos enfants. Plutôt s'user que se rouiller.

Si le ciel nous exaucait, l'impatience de nos craintes, de nos espérances, de nos souhaits, de nos peines, de nos plaisirs, abrégerait notre vie des deux tiers. Être bizarre, tu crains la fin de ta vie, et, en une infinité de circonstances, tu hâtes la célérité du temps! Il ne tient pas à toi qu'entre l'instant où tu es et l'instant où tu voudrais être, les jours, les mois, les années intermédiaires ne soient anéanties : la chose que tu attends n'est rien peut-être, ou presque rien; et celle que tu sacrifierais volontiers, est tout!

LXXX.

Sénèque (chap. I) prétend qu'Aristote intenta à la nature un procès indigne d'un sage sur la longue vie qu'elle accorde à quelques animaux, tandis qu'elle a marqué un terme si court à l'homme, né pour tant de choses importantes... « Nous n'avons pas trop peu de temps, lui dit-il; nous en perdons trop... » Certes, ce n'était pas un reproche à faire au plus laborieux des philosophes... « La vie serait assez longue, et suffirait pour achever les plus grandes entreprises, si nous savions en bien placer les instants... » Cela est-il vrai? La course de notre vie est déjà fort avancée lorsque nous sommes capables de quelque chose de grand, et celui qui avait formé le projet de te faire admirer des Français, en leur mettant ton ouvrage sous les yeux, est mort avant que d'avoir mis la dernière main à son travail [1]... Sénèque, adressez ces reproches aux hommes dissipés, mais épargnez-les à Aristote; épargnez-les à vous-même, et à

1. La hardiesse et la légèreté avec lesquelles certains critiques ont parlé de la traduction de Sénèque, prouvent assez qu'ils l'ont jugée sur cette seule ligne : ils ont supposé, d'après une logique fort étrange, qu'un livre où l'auteur n'avait pas mis *la dernière main* devait nécessairement être plein de fautes; et donnant à cette expression vague un sens très-étendu, ils ont regretté qu'une mort préma-

tant d'hommes célèbres que la mort a surpris au milieu des plus belles entreprises. Je suis bien loin de sentir comme vous; je regrette que vos semblables soient mortels.

Je n'aurais pas de peine à trouver dans Sénèque plus d'un endroit où il se plaint de la multiplicité des affaires et de la rapidité des heures. L'animal sait, en naissant, tout ce qu'il lui importe de savoir; l'homme meurt lorsque son éducation est à peine achevée.

En faisant le procès à Aristote, il le fait aussi à Hippocrate, qui a ouvert son sublime et profond ouvrage des *Aphorismes* par ces mots : « L'art est long, la vie courte, le jugement difficile, l'expérience périlleuse, et l'occasion fugitive... » C'est à l'imperfection actuelle de la médecine, malgré les travaux d'une multitude d'hommes de génie, ajoutés et *surajoutés* successivement aux travaux de ce grand homme, à justifier l'archiatre et le philosophe. N'en déplaise à Sénèque, quand on a comparé la difficulté de perfectionner une science, de se perfectionner soi-même, avec la rapidité de nos jours, on trouve que l'homme qui a ménagé ses moments avec la plus grande économie, qui ne s'en est laissé dérober aucun par facilité, qui n'a rien perdu de ses heures par maladie, par paresse ou par négligence, et qui est parvenu à l'extrême vieillesse, a cependant bien peu vécu.

LXXXI.

Encore si les obstacles ne venaient que de l'étendue et de la difficulté de la chose! Mais combien de fois n'arrive-t-il pas que les préjugés, les usages, les coutumes, les religions, les

turée ait ravi La Grange aux lettres, et privé le public d'une traduction telle qu'on devait raisonnablement l'attendre d'un aussi habile homme. Ils n'ont pas fait réflexion que les défauts d'un ouvrage de la nature du sien, à la perfection duquel un auteur d'un mérite généralement reconnu a employé huit ans d'un travail assidu, ne peuvent jamais être ni fort nombreux, ni fort graves. L'équité exigeait donc que ces censeurs, moins prompts à juger, et déjà prévenus par l'éditeur sur quelques méprises légères où La Grange est tombé par inadvertance, ou par l'impossibilité de tout savoir, se contentassent d'observer, en général, que, s'il se rencontre dans sa traduction quelques-unes de ces inexactitudes que la longueur et la difficulté de l'entreprise doivent faire excuser, il a su, dans un grand nombre de passages, exprimer avec autant d'élégance que de précision et de fidélité le sens de l'original, et, aussi souvent que le génie très-différent des deux langues a pu le permettre, conserver les beautés qui lui sont propres, en faisant disparaître les défauts qui l déparent. (N.)

lois mêmes s'opposent aux progrès! J'en citerai l'anatomie pour exemple. Nos gymnases publics de médecine et de chirurgie, quoique les moins utiles à l'instruction, ont seuls le droit de demander des cadavres au grand hôpital, qui ne leur en fournit pas le trentième du besoin. La plupart sont infectés de scorbut, d'ulcères, d'abcès et d'autres maladies contagieuses. Les écoles particulières, plus instructives, où l'élève travaille de lui-même et s'exerce aux opérations, vont aux cimetières : on corrompt les fossoyeurs, on force les grilles, on escalade les murs, on s'expose aux animaux qui veillent dans ces enclos publics, et aux châtiments de la police, pour s'emparer de corps à demi pourris, et funestes à l'artiste qui les ouvre, et à l'auditeur qui les approche.

Quand la science cesse de s'en occuper, que deviennent les restes? On ne les brûle pas sans se constituer en dépense, et sans exciter des vapeurs nuisibles : souvent on les jette dans les rues, au grand scandale du citoyen, incertain si cette cuisse n'est pas celle de son père, et cet organe, celui même où il a pris naissance; on les porte à la rivière, au hasard d'être surpris par la garde, traîné chez un commissaire, et de la maison du commissaire conduit en prison.

Chez les peuples anciens, en Égypte, on n'embaumait pas sans disséquer; en Grèce, on abandonnait au scalpel les suppliciés; à Sparte, les enfants condamnés à l'*apothète* par leur difformité; à Rome, sous les premiers rois, les nouveau-nés exposés par l'indigence, les malfaiteurs et les ennemis tués les armes à la main.

Les médecins qui suivirent les armées de Marc-Aurèle profitèrent de ce privilége. On lit dans les *Déclamations* de Sénèque le père que, malgré l'usage des bûchers, on fouillait les viscères des morts pour y trouver les causes des infirmités des vivants.

En Espagne, où la médecine et la chirurgie sont peu cultivées, ces sciences obtiennent cependant tous les secours dont elles ont besoin. En Prusse, ces secours sont faciles et gratuits.

Si l'étude de l'anatomie est contrariée dans la capitale, c'est pis encore à Lyon, à Bordeaux, à Montpellier, dans toutes nos provinces. Il n'y a qu'à Strasbourg où l'on m'a assuré que tous

les cadavres bourgeois étaient livrés au démonstrateur sans aucune rétribution.

Et nous nous appelons policés, et nous ignorons que plus une science qui ne s'apprend point dans les livres est importante, plus les moyens de s'y perfectionner doivent être libres et multipliés! Ce que je dis ici dans le texte pouvait être mis en note; mais je veux qu'il soit lu, et j'espère que des voix réunies s'élèveront utilement contre les abus. J'ai souhaité que la digne et respectable femme [1] qu'on ne saurait trop louer et qui nous a prouvé sans réplique qu'avec une somme très-modique [2], un malade pouvait être mieux soigné dans un hôpital que dans sa propre maison, ne laissât pas dévorer aux vers, sans avantage pour nous, les cadavres des malheureux que ses secours n'auront pu conserver [3].

LXXXII.

Je ne suis pas plus satisfait de ce que Sénèque vient d'adresser à Aristote, que de ce qu'il va dire à Paulinus (chap. XVIII, XIX).

« Songez à combien d'inquiétudes vous expose un emploi aussi considérable. Vous avez affaire à des estomacs qui n'entendent ni l'équité, ni la raison. Vous êtes le médecin d'un de ces maux urgents qu'il faut traiter et guérir à l'insu des malades. Croyez-vous qu'il y ait aucune comparaison entre passer son temps à surveiller aux fraudes des marchands de blé, à la négligence des magasiniers, à prévenir l'humidité qui échauffe et gâte les grains, à empêcher que la mesure et le poids n'en soient altérés; et vous occuper de connaissances importantes et sublimes sur la nature des dieux, le sort qui les attend, leur félicité?... » Je répondrais à Sénèque : C'est la première qui me paraît la plus urgente et la plus utile... « On ne manquera pas, dites-vous (chap. XVIII), de gens d'une exacte probité, d'une stricte attention... » Vous vous trompez : on trouvera cent con-

1. Mme Necker, fondatrice de l'hôpital qui porte son nom, rue de Sèvres, à Paris. (Br.) — Tout ce chapitre LXXXI n'était pas dans la première édition.

2. Dix-sept sous et demi. (D.)

3. Voyez l'*Histoire de la Chirurgie*, par M. Peyrilhe, ouvrage écrit et pensé fortement. (D.)

templateurs oisifs pour un homme actif; cent rêveurs sur les choses d'une autre vie pour un bon administrateur des choses de celle-ci. Votre doctrine tend à enorgueillir des paresseux et des fous, et à dégoûter les bons princes et les bons magistrats, les citoyens vraiment essentiels. Si Paulinus fait mal son devoir, Rome sera dans le tumulte; si Paulinus fait mal son devoir, Sénèque manquera de pain. Le philosophe est un homme estimable partout, mais plus au sénat que dans l'école, plus dans un tribunal que dans une bibliothèque, et la sorte d'occupations que vous dédaignez est vraiment celle que j'honore; elle demande de la fatigue, de l'exactitude, de la probité; et les hommes doués de ces qualités vous semblent communs ! Lorsque j'en verrai qui se seront fait un nom dans la magistrature (chap. XIX), au barreau, loin de croire qu'ils ont perdu leurs années pour qu'une seule portât leur nom, je serai désolé de n'en pouvoir compter une aussi belle dans toute ma vie. Combien il faut en avoir consumé dans l'étude et dérobé aux plaisirs, aux passions, au sommeil, pour obtenir celle-là! Sage est celui qui médite sans cesse sur l'épitaphe que le doigt de la justice mettra sur son tombeau.

LXXXIII.

Turannius (chap. XX) a abdiqué les places où il servait utilement sa patrie, et s'est condamné au repos, quand il avait encore des forces d'esprit et de corps; et lorsque Turannius se fait mettre au lit et pleurer par ses gens, comme s'il eût été mort, Turannius vous paraît ridicule? Dans un autre moment, vous eussiez dit que Turannius avait fait de lui-même et de ceux qui quittent la république trop tôt, une satire forte, une critique sublime.

« Si quelques-uns de vos concitoyens ont été souvent revêtus des charges de la magistrature, ne leur portez point envie. »

— J'y consens, il ne faut porter envie à personne.

— « S'ils se sont rendus célèbres au barreau, ne leur portez point envie. »

— Et pourquoi?

— C'est qu'ils ont acquis cette célébrité aux dépens de leur vie. »

— Et quelle est la célébrité qu'on acquiert autrement!

— « C'est qu'ils ont perdu leurs années. »

— Quoi! les années consacrées au bien général sont des années perdues!

— « Les hommes (chap. xx) obtiennent plus facilement de la loi que d'eux-mêmes la fin de leurs travaux. »

— Je les en loue.

— « Personne ne pense à la mort. »

— Il est bien de penser à la mort, mais afin de se hâter de rendre sa vie utile.

C'est un défaut si général que de se laisser emporter au delà des limites de la vérité, par l'intérêt de la cause qu'on défend, qu'il faut pardonner quelquefois à Sénèque.

LXXXIV.

« Apprendre à vivre, c'est apprendre à mourir... » Et apprendre à mourir, c'est apprendre à bien vivre.

J'en vois sans nombre qui se meuvent; mais quel est celui d'entre eux qui vit? Auguste écrase ses concitoyens, ses collègues, ses parents, ses amis; il verse des flots de sang sur la terre et sur les mers; il porte ses armes dans la Macédoine, la Sicile, l'Asie, l'Égypte, la Syrie, presque sur toutes les côtes; las d'assassiner des Romains, ses soldats massacrent des peuples étrangers. Tandis qu'il s'occupe à pacifier les Alpes, à dompter des ennemis confondus avec les sujets de l'Empire, à porter ses limites au delà du Rhin, de l'Euphrate et du Danube, on aiguise des poignards contre lui dans son palais, au Capitole : les désordres de sa fille assiégent sa vieillesse et rassemblent de nouveaux périls autour de son trône. Appelez-vous cela vivre? Ambitionnez-vous cette destinée?

« L'homme arrive au bord de sa fosse, comme le distrait à l'entrée de sa maison. »

« Cet autre, c'est un fainéant que les bras de ses esclaves ont tiré du bain, déposé sur un siége, et qui leur demande s'il

est assis... » Cela? c'est un homme vivant? C'est un mort qui parle.

Il ne faut pas lire les ouvrages de Sénèque comme de simples leçons de philosophie, comme des conseils de la sagesse, mais comme les saintes exhortations d'un ministre des dieux, plus occupé de consterner le vicieux que d'éclairer l'ignorant. Partout où il parle de la vertu, de ses prérogatives, de la frivolité des grandeurs de la terre, c'est avec un enthousiasme qu'on partage quand on a quelque sentiment du vrai, du bon, de l'honnête et du beau, c'est d'un ton solennel qui en impose quand on n'est pas un déterminé scélérat.

Le stoïcisme a dénaturé tous les mots; et celui qui n'en connaîtrait que les acceptions communes entendrait mal la doctrine de cette école, et la plupart de ses assertions lui paraîtraient absurdes ou paradoxales.

Je n'ai pas lu le chapitre III sans rougir : c'est mon histoire [1]. Heureux celui qui n'en sortira point convaincu qu'il n'a vécu qu'une très-petite partie de sa vie!

Ce traité est très-beau; j'en recommande la lecture à tous les hommes, mais surtout à ceux qui tendent à la perfection dans les beaux-arts. Ils apprendront combien ils ont peu travaillé, et que c'est aussi souvent à la perte du temps qu'au manque de talent, qu'il faut attribuer la médiocrité des productions en tout genre.

1. C'est l'examen de l'emploi du temps. Voyez plus haut, § LXXIX.

DE LA

CONSTANCE DU SAGE

LXXXV.

De la constance du sage, ou de l'injure, de l'ignominie, de l'arrogance, de la vengeance, de la force, de la sécurité, du chemin qui conduit à la vertu.

Je ne crois pas que le vicieux puisse supporter la lecture de Sénèque, à moins qu'il ne se soit fait un système de perversité qui le garantisse de la honte et du remords; ou que, né scélérat et bouffon [1], il n'ait le courage de se moquer de la vertu.

Ce traité est adressé à Sérénus. Si le chemin par lequel le stoïcien conduit l'homme au bonheur est escarpé, en revanche, rien n'est si facile à suivre que la pente qu'il lui indique pour se soustraire à l'infortune.

« Insensé! pourquoi gémir? Qu'attends-tu? la fin de tes maux d'un hasard? tandis qu'elle se présente à toi de tous côtés. Vois ce précipice : c'est par là qu'on descend à la liberté; vois cette mer, ce fleuve, ce puits : la liberté est cachée au fond de leurs eaux; vois cet arbre : elle est suspendue à chacune de ses branches; porte ta main à ta gorge, pose-la sur ton cœur : ce sont autant d'issues à la servitude; il n'y a pas une de tes veines par laquelle ton malheur ne puisse s'échapper... » Cette morale, elle est inspirée à un Sénèque par un Caligula!

LXXXVI.

Plus j'y réfléchis, plus il me semble que nous aurions tous besoin d'une teinte légère de stoïcisme, mais qu'elle serait surtout utile aux grands hommes.

1. Ceci encore à l'adresse de La Mettrie.

Quoi! tu t'es immortalisé par une multitude d'ouvrages sublimes dans tous les genres de littérature; ton nom, prononcé avec admiration et respect dans toutes les contrées du globe policé, passera à la postérité la plus reculée et ne périra qu'au milieu des ruines du monde; tu es le premier et seul poëte épique de la nation; tu ne manques ni d'élévation ni d'harmonie; et si tu ne possèdes pas l'une de ces qualités au degré de Racine, l'autre au degré de Corneille, on ne saurait te refuser une force tragique qu'ils n'ont pas; tu as fait entendre la voix de la philosophie sur la scène, tu l'as rendue populaire. Quel est celui des Anciens et des modernes qu'on puisse te comparer dans la poésie légère? Tu nous as fait connaître Locke et Newton, Shakspeare et Congreve; la pudeur ne prononcera pas le nom de ta *Pucelle*; mais le génie, mais le goût l'auront sans cesse entre leurs mains; mais les grâces la cacheront dans leur sein. La critique dira de tes ouvrages historiques tout ce qu'elle voudra; mais elle ne niera point qu'on ne remporte de cette lecture une haine profonde contre tous les méchants qui ont fait et qui font le malheur de l'humanité, soit en l'opprimant, soit en la trompant; dans tes romans et tes contes, pleins de chaleur, de raison et d'originalité, j'entrevois partout la sage Minerve sous le masque de Momus.

Après avoir soutenu le bon goût par tes préceptes et par tes écrits, tu t'es illustré par des actions éclatantes; on t'a vu prendre courageusement la défense de l'innocence opprimée; tu as restitué l'honneur à une famille flétrie par des magistrats imprudents; tu as jeté les fondements d'une ville[1] à tes dépens; les dieux ont prolongé ta vie, sans infirmités, jusqu'à l'extrême vieillesse; tu n'as pas connu l'infortune; si l'indigence approcha de toi, ce ne fut que pour implorer et recevoir tes secours; toute une nation t'a rendu des hommages que ses souverains ont rarement obtenus d'elle; tu as reçu les honneurs du triomphe dans ta patrie, la capitale la plus éclairée de l'univers : quel est celui d'entre nous qui ne donnât sa vie pour un jour comme le tien? Et la piqûre d'un insecte envieux, jaloux, malheureux, pourra corrompre ta félicité! Ou tu ignores ce que tu vaux, ou tu ne fais pas assez de cas de nous : connais enfin ta

1. Ferney, que Voltaire donna à des horlogers. (Br.) — Voyez plus loin, p. 394, sur cette apostrophe de Voltaire.

hauteur, et sache qu'avec quelque force que les flèches soient lancées, elles n'atteignent point le ciel. C'est exiger des méchants et des fous une tâche trop difficile, que de prétendre qu'ils s'abstiendront de nuire ; leur impuissance ne me les rend pas moins haïssables : un vêtement impénétrable m'a garanti du poignard ; mais celui qui m'a frappé n'en est pas moins un lâche assassin... Hélas ! tu étais, lorsque je te parlais ainsi !

LXXXVII.

Ce livre *de la Constance du Sage* est une belle apologie du stoïcisme, et une preuve sans réplique de l'âpreté de cette philosophie dans la spéculation, et de son impossibilité dans la pratique. Je crois qu'il serait plus difficile d'être stoïcien à Paris, qu'il ne le fut à Rome ou dans Athènes.

A tout moment on est tenté de dire à Sénèque et aux autres rigoristes : Vos remèdes, superflus pour l'homme sain, sont trop violents pour l'homme malade. Il faut en user avec la multitude comme les maîtres en gymnastique : c'est par un long exercice et des sauts modérés, qu'ils préparent leurs élèves à franchir un large fossé ; encore, entre ces élèves, y en a-t-il dont les jambes sont si faibles, si pesantes, les muscles des cuisses si mous, que, quelque soin qu'ils se donnent, ils n'en feront jamais que de mauvais sauteurs. Que faut-il apprendre à ceux-là ? A marcher. Et à ceux qui ont peine à marcher ? A se traîner.

Je ne le dissimulerai pas, je suis révolté du mot de Stilpon[1], et du commentaire de Sénèque (chap. VI, et *Epist.* IX). « Je me suis échappé à travers les décombres de ma maison ; j'ai trempé mes pieds dans les ruisseaux du sang de mes concitoyens égorgés ; j'ai vu ma patrie jetée dans l'esclavage ; mes filles m'ont été ravies ; au milieu du désastre général je ne sais ce

1. « Je voudrais que Sénèque n'eût point supposé que Stilpon avait perdu sa femme et ses enfants (Lettre IX) ; car c'est pousser un peu trop loin la philosophie que de se vanter qu'en ce cas-là même on n'a rien perdu. C'est apparemment une fausse glose de Sénèque ; il n'y a que lui qui fasse mention de cette perte. Diogène Laërce n'en parle point, ni Plutarque dans les deux endroits où il rapporte la réponse de Stilpon, savoir : au traité *de Educatione Pueror.* et au traité *de Animi Tranquillit.* » BAYLE, *Dict. crit.*, rem. F de l'art. *Stilpon.* (N.)

qu'elles sont devenues; mais qu'est-ce que cela me fait, à moi?... » Qu'est-ce que cela te fait, homme de bronze?... « Je n'ai rien perdu... » Si tu n'as rien perdu, il faut que tu te sois étrangement isolé de tout ce qui nous est cher, de toutes les choses sacrées pour les autres hommes. Si ces objets ne tiennent au stoïcien que comme son vêtement, je ne suis point stoïcien, et je m'en fais gloire; ils tiennent à ma peau, on ne saurait me séparer d'eux sans me déchirer, sans me faire pousser des cris. Si le sage tel que toi ne se trouve qu'une fois, tant mieux; s'il faut lui ressembler, je jure de n'être jamais sage.

« On imagine à peine que l'homme soit capable de tant de grandeur et de fermeté... » Dites de stupidité féroce. Mais le rôle de Stilpon était-il vrai? Je le crois, parce que j'aime mieux lui supposer une insensibilité que j'abhorre, qu'une hypocrisie que je mépriserais. Soldats, tuez ces infâmes usuriers qui ont perdu les registres de rapines sur lesquels ils attachaient des regards pleins de joie, et qui, dans leur désespoir, offrent leurs poitrines nues à la pointe de vos glaives; mais ce tigre qui semble s'amuser du désastre de sa ville et qui foule d'un pied tranquille les cadavres de ses parents, de ses amis, de ses concitoyens, ne l'épargnez pas.

« Il y a autant de différence entre les stoïciens et les autres philosophes, qu'entre l'homme et la femme... » Cela serait plus exact des cyniques.

« La plaisanterie coûta la vie à Caligula... » J'ai toujours désiré que le despote fût plaisant. L'homme supporte l'oppression, mais non le mépris; il répond tôt ou tard à une ironie par un coup de poignard.

En lisant ce que la raison dictait à notre philosophe sur l'affront, l'injure et la vengeance, je regrettais le chapitre qu'il eût ajouté à son ouvrage s'il eût vécu chez des barbares, où l'on est déshonoré quand l'on ne se venge pas d'un mot ou d'un geste méprisant, et où l'on est poursuivi par des lois rigoureuses et ruiné, si l'on se venge.

Exiger trop de l'homme, ne serait-ce pas un moyen de n'en rien obtenir?

LV

CONSOLATION A POLYBE

LXXXVIII.

Tout meurt; l'affliction est vaine; nous naissons pour le malheur; les morts ne veulent point être regrettés; Polybe doit un exemple de courage : l'étude le consolera.

Pour que le lecteur juge sainement de cet ouvrage, qui a attiré tant de reproches à Sénèque, il est à propos, ce me semble, de s'arrêter un moment sur la position de l'auteur dont il porte le nom, et sur le caractère du courtisan auquel il est adressé.

Polybe, un des affranchis de Claude, ne fut point le complice de ceux qui abusaient de la faveur du prince imbécile pour disposer de la fortune, de la liberté et de la vie des citoyens; il serait injuste de le confondre avec un Narcisse, un Pallas, un Caliste : il n'avait point de liaison avec Messaline, et on ne le trouve impliqué dans aucun de ses forfaits; c'était un homme instruit qui cultivait les lettres à la cour, et qui exerçait, sans ambition et sans intrigue, une fonction importante qui l'approchait de l'empereur, et qui l'aurait mis à portée de faire beaucoup de mal, s'il en avait été capable. L'amour de l'étude est toujours un préjugé favorable aux mœurs.

Est-ce le même personnage dont il est parlé dans l'*Apocoloquintose*, et que le satirique mêle parmi ceux qui précédèrent Claude aux enfers? Je l'ignore.

Sénèque s'était illustré au barreau : il avait obtenu la questure, et il l'avait quittée pour revenir à l'étude de la sagesse; il avait une grande réputation à ménager. Ce n'était

point un novice dans l'école de Zénon; il avait donné des exemples domestiques et des leçons publiques de stoïcisme. Il avait écrit les *Consolations à Marcia* et *à Helvia,* sa mère; deux ouvrages fondés sur les principes les plus roides de la secte. C'est au commencement de la troisième année de son exil, à l'âge d'environ quarante ans, qu'il entreprit de consoler Polybe de la mort d'un frère, perte récente dont il était profondément affligé.

Il faut en convenir, il est incertain si l'auteur de cet ouvrage se montre plus rampant et plus vil dans les éloges outrés qu'il adresse à Polybe, que dans les flatteries dégoûtantes qu'il prodigue à l'empereur : ce n'est point un poëte qui chante, c'est un philosophe qui disserte; et je ne suis point étonné que dans un traité plein de recherches, de raison, de goût, de sentiment et de chaleur, un des auteurs modernes qui pense et s'exprime avec le plus d'élévation, ait versé sans mesure son mépris sur la *Consolation à Polybe.* Mais je pense que, même en supposant que Sénèque l'eût écrite, s'il avait pesé les circonstances, s'il s'était placé dans l'île de Corse, s'il eût moins considéré ce que l'on exige du philosophe, que ce que la nature de l'homme comporte, peut-être aurait-il été moins sévère; et j'aurais désiré qu'avant de s'abandonner à sa noble indignation, il eût examiné si la supposition était vraie.

S'il ne s'agissait ici que d'excuser une faiblesse, je renverrais à la préface que M. Naigeon, éditeur de la traduction de Sénèque, a mise à la tête de la *Consolation à Polybe,* où, dans un petit nombre de pages écrites avec élégance et sensibilité, il a montré le jugement le plus sain et l'âme la plus honnête; mais c'est une autre tâche que je me suis proposée.

Les jugements successifs qu'on a portés de la *Consolation à Polybe,* ont été aussi divers qu'ils pouvaient l'être. D'abord le scandale a été général : ensuite on a souhaité que cet écrit ne fût pas de Sénèque, puis on a douté qu'il en fût. Il restait un pas à faire : c'était de prétendre qu'il n'en était pas; et c'est ce que je vais prouver, autant que la nature du sujet et la brièveté que je me suis prescrite me le permettront.

LXXXIX.

Si l'on en croit Dion Cassius (*Hist. rom.* lib. LXI, cap. x), la *Consolation à Polybe* ne subsiste plus. Que Sénèque[1], honteux de l'avoir écrite, l'ait effacée, comme Dion, son ennemi, l'assure, il n'en est pas moins vrai que nous ne pouvons pas juger de celle qui n'existe plus d'après celle qui nous reste.

Lorsque la malignité fut instruite que la *Consolation à Polybe* ne subsistait plus, elle eut beau jeu pour en substituer une autre à sa place. Mais il n'était pas facile de publier, sous le nom de Sénèque, un ouvrage entier qui pût en imposer ; aussi n'avons-nous qu'un fragment qui commence au vingtième chapitre.

Et qu'est-ce que ce fragment? Un centon d'idées ramassées dans les écrits antérieurs et postérieurs de Sénèque, sans précision et sans nerf; la rapsodie de quelque courtisan, une rabutinade[2]. Je l'ai lue et relue : je ne sais si mon esprit et mon oreille étaient préoccupés ; mais il m'a semblé constamment que je n'entendais qu'un mauvais écho de Sénèque. Cependant le philosophe avait conservé dans son exil toute la fermeté de son âme, toute la force de son jugement. J'en appelle à la *Consolation à Helvia.*

La *Consolation à Polybe* n'eut point d'effet et n'en devait point avoir. Polybe était trop habile courtisan pour solliciter le rappel d'un homme qui lui était aussi supérieur que Sénèque.

Polybe n'avait garde de se brouiller avec Messaline en s'intéressant pour un citoyen aimé, plaint, honoré, considéré, dont elle avait causé la disgrâce et dont elle pouvait redouter le ressentiment.

Ces réflexions si simples, Sénèque ne les fait pas, et il ne balance pas à s'adresser à Polybe! Cela est aussi trop maladroit.

Juste Lipse, qui n'était pas un critique vulgaire, obsédé du

1. Voyez les propres paroles de Dion, dans l'Avertissement de l'éditeur des *OEuvres de Sénèque,* t. V, p. 435. (N.)

2. Ce rapprochement et ce mot forgé nous donnent l'opinion de Diderot sur l'*Histoire amoureuse des Gaules,* qu'il jugeait comme il jugeait tous les libelles : méprisable.

doute que ce fragment fût de Sénèque, a été tenté de le rayer du nombre de ses ouvrages[1], et je n'en suis pas surpris : celui qui le jugeait digne d'un bas courtisan, était bien fait pour le juger indigne de Sénèque.

XC.

Dès le premier chapitre, on sent l'ironie. Polybe y est placé à côté des hommes du premier ordre : les écrits de Polybe brilleront aussi longtemps que la puissance de la langue latine durera, que les grâces de la langue grecque subsisteront; son nom passera à la postérité la plus reculée, aussi célèbre que le nom des auteurs qu'il a égalés, ou, si sa modestie s'y refuse, auxquels il s'est associé. Et qu'est-ce que Polybe avait fait? Il avait mis en prose Homère et Virgile. Les excellents traducteurs sont très-rares, j'en conviens; mais peut-on sérieusement les appeler *des pontifes dévoués au culte des Muses qui les réclament?*

Si Polybe n'était pas tout à fait un sot, il a dû sentir qu'on se moquait de lui; et si Sénèque s'est moqué de Polybe, certes ce n'était pas le moyen d'obtenir la fin de son exil.

S'il y a des choses qu'on ne dit point à un homme d'esprit, il y en a d'autres que le courtisan le plus maladroit ne communique point à son maître. De bonne foi, Polybe aurait-il eu le front de lire à Claude, quelque borné qu'on le suppose, que son secrétaire pour les belles-lettres était l'Atlas de l'Empire et portait le fardeau du monde sur ses épaules? Sous Louis XIV, cette exagération en beaux vers aurait amené la disgrâce d'un Colbert.

Polybe recueillera les actions de César et fera passer aux siècles futurs les hauts faits dont il est témoin ; Claude lui fournira lui-même le sujet de l'histoire et le modèle du style historique... Je demande si l'on a pu dire gravement de pareilles sottises d'un prince imbécile, et les dire à un courtisan délicat.

Je ne sais ce que c'est que la moquerie, si ce qui suit n'en est pas.

« O fortune! il t'en eût bien peu coûté pour épargner un outrage à celui que tu ne comblas de bienfaits qu'avec connais-

1. Le passage de Juste Lipse est cité au long dans l'Avertissement (pour ce morceau) de l'éditeur de la traduction de Sénèque. (N.)

sance de cause... » La fortune avait cessé d'être aveugle pour Polybe.

« O fortune! jusqu'à présent tu avais épargné ce grand personnage. »

« O fortune! tu t'es repentie de tes faveurs; quelle barbarie! »

« Tu as ravi à Polybe son frère; quel attentat! »

« O destin! tu as envoyé à Polybe la plus grande des douleurs, à l'exception de la perte de César. »

« Polybe est dans le deuil; Polybe est dans la tristesse, et il jouit de la vue de César! »

« Polybe est un ingrat, s'il se plaint lorsque César est content. »

« Polybe regrette son frère, et César lui survit! »

« Cruelle destinée! tu ne rends point de justice au mérite. »

« En attaquant Polybe, tu as voulu montrer que César même ne garantissait pas de tes coups... »

« Polybe, l'affranchi Polybe fixe les yeux d'un empire. »

« Si Polybe s'afflige de la mort de son frère, on se reprochera de l'avoir admiré. »

« Les travaux de César ont procuré à tous la commodité de ne rien faire. »

« Le malheur de mon exil n'a point encore tari mes larmes... » Sénèque a pleuré dans son exil!

« Si notre affliction doit durer, économisons nos pleurs... Ne dépensons pas tout à la fois. »

« Polybe pleure son frère mort, et César se porte bien! »

« Les yeux de Polybe ne se sèchent pas en contemplant un dieu!... » Le dieu Claude!

« O fortune! si tu n'as pas résolu la perte du monde, conserve César! »

« Polybe, conduisez-vous en grand capitaine et dérobez au camp le chagrin d'une journée malheureuse. »

« A quoi bon vous laisser dessécher par une douleur dont votre frère attend la fin? »

« On s'étonnera qu'une âme si faible ait produit d'aussi grandes choses. »

Si ce n'est pas là persifler impudemment et le secrétaire

Polybe, et le César Claude, et le philosophe Sénèque, que l'on fait parler ainsi, je n'y entends rien.

Polybe est peint comme un bas courtisan, Sénèque comme un lâche : Claude est plus cruellement traité ; on en fait le plus grand des souverains.

Tout est outré, tout est exagéré, au point de faire éclater de rire.

Pour avoir l'âme brisée par le chagrin, on n'est ni vil ni sot.

Je trouve le caractère de la satire plus marqué dans la *Consolation à Polybe* que dans le *Prince* de Machiavel[1].

Mais si la *Consolation à Polybe* est une satire, tout s'explique, et l'on ne peut plus reprocher à Sénèque l'amertume de l'*Apocoloquintose*.

Quoi ! Sénèque aurait eu la bassesse d'adresser à Claude les flatteries les plus outrées pendant sa vie et les plus cruelles invectives après sa mort ! C'était à faire traîner dans le Tibre le dernier des esclaves.

Ou Sénèque n'est point l'auteur de la *Consolation à Polybe*, ou c'est une satire, ou Sénèque n'a point écrit l'*Incucurbitation* de Claude.

XCI.

Par quels exemples console-t-on l'affranchi Polybe ? Par les exemples d'Auguste, de Pompée, de Scipion, de Lucullus, des plus grands personnages de l'Empire. Et qui est-ce qui le con-

1. Machiavel (Nicolas), fameux politique né à Florence en mai 1469, s'est fait, dans son livre *du Prince*, l'apologiste de César Borgia, bâtard du pape Alexandre VI ; il y propose pour modèle ce monstre qui se souilla de tous les crimes pour se rendre maître de quelques petits États, exemple trop souvent suivi depuis. Ce livre, devenu le manuel des rois, est un des plus dangereux qui se soient répandus dans le monde ; c'est le bréviaire de l'ambition, de la fourberie et de la scélératesse. (Br.) — Cette note, à laquelle nous ne nous associons point, quoique nous la conservions, représente une des deux opinions courantes sur Machiavel. La phrase de Diderot représente l'autre. Le *Prince* est, pour Diderot, une satire du genre de celle qu'il a essayée lui-même dans les *Principes de politique à l'usage des souverains*, t. II de cette édition. Ce qui est malheureusement vrai, c'est que, quelle qu'ait été l'intention de Machiavel, les doctrines qu'il consignait dans son livre ont servi depuis de règle de conduite à tous les ambitieux et à tous les despotes. Quant au paradoxe de Rousseau, qui croit que Machiavel a voulu tendre un piége aux tyrans et a, en réalité, écrit le code des républicains, il n'est pas soutenable.

sole? C'est l'empereur lui-même. Si ce n'est pas là un usage ironique des disparates, c'en est un abus bien insipide; si ce n'est pas une bonne satire, c'est un bien plat ouvrage.

Un satirique ne se soucie guère d'être conséquent; pourvu qu'il déchire, cela lui suffit : aussi ne suis-je point surpris de lire ici : « Le destin a rendu commun à tous la destruction, le plus grand des maux, afin que l'égalité de son décret en adoucît la rigueur...; » et ailleurs : « Les grands hommes pourraient s'indigner avec justice de n'être pas exceptés de la loi générale. »

Et c'est un stoïcien qui dit que la destruction est le plus grand des maux! Ce n'est pas en un endroit, c'est en cent, que Sénèque prononce que c'est le plus grand des biens, puisque c'est la fin de tous les maux, et que la perte la moins terrible est celle qui n'est suivie d'aucun regret. Jamais Sénèque n'a varié sur ces principes, les fondamentaux de la secte.

Je trouve le satirique très-délié lorsqu'il introduit Sénèque s'adressant soit à la justice, soit à la clémence de l'empereur : « Que Claude me reconnaisse pour innocent, ou qu'il veuille que je sois coupable, je regarderai sa décision comme un bienfait... Les coups de la foudre sont justes lorsqu'ils sont respectés de celui qu'elle a frappé... » Il était difficile de le faire renoncer à son innocence d'une manière plus adroite, à la vérité, mais plus indigne d'un philosophe, et d'un philosophe tel que Sénèque. Reconnaît-on à ces traits l'homme qui se fera couper les veines plutôt que de dire un mot flatteur à son élève?

Mais ce n'était pas assez d'avoir donné à Sénèque un caractère abject aux yeux du peuple et ridicule aux yeux des courtisans, il fallait encore le décrier dans sa secte; et l'on s'y prend bien, lorsqu'on lui fait dire à Polybe : « Je ne prétends pas que vous n'éprouviez aucune tristesse; je sais qu'il est des hommes qui ont plus de dureté que de force et de jugement; mais il paraît que ces gens-là n'ont jamais connu les situations affligeantes; sans quoi la fortune aurait fait disparaître cette orgueilleuse sagesse et leur aurait arraché avec leur masque l'aveu de la vérité... » Et c'est l'élève de Démétrius, l'ami d'Attalus,

1. La preuve que j'ai tirée ailleurs de ce passage pour faire voir que la *Consolation à Polybe* n'est pas de Sénèque, est d'autant plus forte, que ce philosophe était stoïcien longtemps avant l'époque où l'on prétend qu'il publia cet écrit. « Si

l'admirateur de Posidonius, qui parle ainsi! Non, ce n'est pas lui qui parle ainsi; c'est ainsi qu'on le fait parler.

Mais un passage de la *Consolation à Polybe* qui a embarrassé tous les critiques, et dont aucun d'eux n'a tiré la conséquence qui se présentait naturellement, c'est celui où il exhorte Polybe à donner le change à sa douleur, en s'occupant de la littérature légère, de l'apologue, *genre d'ouvrage*, ajoute-t-il, *sur lequel les Romains ne se sont pas encore essayés.*

Quoi! le littérateur Sénèque, le moraliste Sénèque ne connaissait pas les *Fables de Phèdre!* Il ignorait qu'Horace avait fait la *Fable du Rat de ville et du Rat des champs*, et plusieurs autres! Cela se présume-t-il?

Quant à moi, j'en conclus que, soit que l'auteur de la *Consolation à Polybe* se soit proposé la satire de Sénèque, ou qu'il l'ait faite sans s'en douter, ce qui n'est pas impossible, ce mauvais fragment est beaucoup moins ancien qu'on ne le croit, puisqu'on avait déjà oublié que Phèdre avait composé des fables[1]. Ce qui peut ajouter quelque poids à cette conjecture, c'est la rareté des anciens exemplaires de Phèdre; il ne nous en est parvenu qu'un seul[2].

Quelle que soit l'opinion qu'on préfère sur la *Consolation à Polybe*, elle n'aura pas l'avantage de la vraisemblance sur la

cette *Consolation à Polybe*, disais-je alors *, est de Sénèque, ce qui ne me paraît pas démontré, le passage qu'on vient de lire semble au moins prouver que, lorsqu'il l'écrivit, il n'avait pas encore embrassé la doctrine du Portique; car il serait difficile de trouver en aussi peu de mots une réfutation plus forte du stoïcisme en général et une critique plus vive, et même plus âcre, du paradoxe le plus étrange et le plus choquant de cette secte. On ne peut pas supposer que Sénèque ait voulu sacrifier ici à Polybe les principes de Zénon et ses propres sentiments; car il se serait exprimé alors différemment et n'aurait pas dit historiquement : *Et scio inveniri quosdam*, etc. Ce n'est pas ainsi qu'un philosophe parle de la secte où il est engagé : l'expression de Sénèque est celle du dédain et d'un homme qui trouve ridicule et absurde l'opinion qu'il expose, et à qui cette opinion donne même de l'humeur et de l'impatience. » (N.)

1. L'objection est faible. L'observation suivante sur la rareté des manuscrits des *Fables* de Phèdre tendrait plutôt à faire croire que ces *Fables* ont pu passer inaperçues par suite d'une publicité extrêmement restreinte.

2. Ceci n'est pas tout à fait exact. Avant le manuscrit publié par Pierre Pithou en 1596, Perotti avait fait des extraits (non imprimés, il est vrai) d'après un autre exemplaire et, dès 1608, le P. Sirmond avait retrouvé une troisième copie des *Fables* de Phèdre à Reims.

* Voyez mes notes sur le Sénèque de la Grange, t. V, p. 490. (N.).

mienne, qui aura sur les autres l'avantage de l'indulgence et de l'honnêteté : je me serai du moins occupé de l'apologie d'un grand homme. Je me suis mis à la place de Polybe : j'ai reçu son ouvrage, je l'ai lu, et je me suis dit : Ou Sénèque se moque de moi et de l'empereur, et c'est un insolent ; ou c'est un lâche, ou c'est un sot... Un homme qui a autant d'esprit que Sénèque, ne s'expose point à un pareil dilemme, surtout lorsqu'il sollicite une grâce.

Un de nos aristarques se fait cette question : « La *Consolation à Polybe* est-elle de Sénèque? Non, dit son historien... » Et il ajoute : « Nous nous rangeons de son sentiment, qu'il appuie sur des preuves portées jusqu'à l'évidence. »

Comment une assertion a-t-elle pour un critique le caractère de l'évidence, et l'assertion contradictoire a-t-elle également le caractère de l'évidence pour un autre[1]?

1. Ces deux derniers alinéas, en réponse aux critiques, font partie de la deuxième édition de l'*Essai*.

FRAGMENT

XCII.

Sénèque composa pendant son exil une tragédie de *Médée*, dont il nous reste quatre vers d'un chœur, où le coryphée dit :

O dieux ! nous vous demandons grâce.
Conservez la vie, accordez la sûreté
A celui qui a dompté les mers.
Épargnez-le ; épargnez le héros.
Les mères ne sont-elles pas assez vengées ?

Il me semble que cette prière s'applique plus naturellement à Jason qu'à Claude, et que les conséquences qu'on pourrait en tirer contre le poëte seraient bien hasardées[1].

1. Ce chapitre n'existait pas dans la première édition.

LES ÉPIGRAMMES

XCIII.

Sénèque avait de l'esprit, du génie, de l'imagination, de la verve; cependant ces petits ouvrages, écrits sans grâce et sans facilité, ne donneraient pas une haute idée de son talent : tous relatifs aux désagréments de son exil, et pleins d'humeur, on n'y trouve ni un poëte qui vous séduise, ni un malheureux qui vous touche, ni un philosophe qui vous instruise. Je crois qu'on peut s'en épargner la lecture et dans la traduction et dans l'original. Ce n'est pas au premier instant de la douleur qu'on parle bien ; l'on sent trop fortement, et l'on ne pense pas assez. Les vers de Sénèque auraient été meilleurs quelques mois, quelques années peut-être après son retour de la Corse. Les plaintes ingénieuses d'Ovide à Tomes ne me feront pas changer d'avis. Il en est de l'esprit comme de la gaîté naturelle : on en a toujours, et on l'a quelquefois déplacée.

L'APOCOLOQUINTOSE

OU

LA MÉTAMORPHOSE DE CLAUDE EN CITROUILLE

XCIV.

On est étrangement surpris, au sortir des fades éloges de la *Consolation à Polybe*, d'entrer dans la satire la plus virulente. Quoi! philosophe, vous adulez bassement le souverain pendant sa vie, et vous l'insultez cruellement après sa mort!

— Il ne pouvait[1] plus me faire de mal.

— Cette réponse est d'un lâche et d'un ingrat; car s'il eût été votre bienfaiteur, vous vous seriez tu, parce qu'il ne pouvait plus vous faire de bien.

— Mais il m'a cru coupable d'adultère avec Julie.

— Et que vous importait, si vous ne l'étiez pas?

— Il m'a tenu huit ans en exil.

— Est-ce que le stoïcien souffre en exil? Est-ce que le stoïcien se venge? Toutes les belles choses que vous écrivîtes à Helvia, votre mère, n'étaient donc que des mensonges officieux? Quand je vous vois poursuivre avec fureur un ennemi qui n'est plus, que faut-il que je pense de toutes ces belles maximes répandues dans votre traité *sur la Colère?* N'êtes-vous, ainsi que la plupart des prédicateurs, qu'un beau parleur de vertu? Celui qui comparera votre *Consolation à Polybe* avec votre *Apocolo-*

1. Il est, je pense, inutile d'avertir que Sénèque n'a point fait cette réponse, ni aucune de celles qui suivent; mais on le fait parler ainsi dans la supposition qu'il est l'auteur de la *Consolation à Polybe*, et qu'il cherche à se justifier d'avoir écrit l'*Apocoloquintose*. (N.)

quintose, en concevra pour vous un mépris qui rejaillira sur votre secte : et vous n'avez pas senti cela!

Si la réponse que j'ai faite à ces reproches[1] n'est pas solide, il n'y en a point.

1. Voyez ci-dessus, LXXXVIII, ce qu'on a dit de la *Consolation à Polybe*. (N.)

LES

QUESTIONS NATURELLES

XCV.

Cet ouvrage est dédié à Néron. « Vous avez, lui dit Sénèque, un goût pour la vérité aussi vif que pour les autres vertus... » Mais de quelles vertus s'agit-il ici? Quelle est la date de cet écrit? Est-ce un éloge? est-ce une leçon? On peut haïr un homme vertueux dont la présence nous en impose; mais je ne crois pas que le plus méchant des hommes puisse haïr la vertu et la vérité, non plus que trouver beau ce qui est hideux.

Sénèque ajoute dans un autre endroit : « Votre règne est plein d'allégresse... » Alors la terreur ne couvrait pas la capitale de ses voiles sombres; alors toute la joie de Rome n'était pas renfermée dans le palais, et ne consistait pas dans les débauches nocturnes et les fêtes crapuleuses de la cour. L'histoire, l'expérience ne nous apprennent-elles point à distinguer différentes époques dans la vie des rois?

Voyez la préface que l'éditeur du Sénèque de La Grange a mise à la tête de cet ouvrage, dont il était bien en état de juger, à titre de littérateur, de philosophe, et par l'étude réfléchie qu'il a faite des sciences qui en sont l'objet. « On y trouve, dit-il, des connaissances très-vastes en plusieurs genres différents, des faits curieux sur l'histoire naturelle de la terre, de la mer, de l'air et des eaux, et des vues neuves sur les causes de certains phénomènes, que les modernes n'ont pas mieux connues que les Anciens, et qui peuvent conduire à d'autres découvertes. Sénèque, le même dans ses livres sur la physique que dans ses ouvrages moraux, vous offrira des idées ingénieuses et

fines, des élans hardis et lumineux, toujours voisin de la vérité, qu'il touche ou qu'il côtoie, lorsqu'il marche sans autre guide que son génie. »

XCVI.

Les *Questions naturelles* sont à comparer aux *Lettres* par l'étendue de la matière qu'elles embrassent. Sénèque y traite de plusieurs météores, de l'arc-en-ciel, des parhélies, des parasélènes, des miroirs, du firmament, des astres, de l'atmosphère, de la terre, de l'air, du tonnerre, de l'éclair, de la foudre, des étoiles tombantes, du feu, de l'*aruspicine*, des eaux, des pluies, de la neige, de la grêle, des mers, des fleuves, des rivières, des lacs, des fontaines, des marais, des eaux thermales, des vapeurs, des nuages, des feux follets, du déluge, du Nil, des tremblements de terre, des volcans et des comètes. Sur chacun de ces phénomènes, il rapporte les sentiments des philosophes ; il les combat ou il les appuie, et substitue souvent ses conjectures à leurs opinions ; mais le moraliste suspend de temps en temps le rôle du physicien, et le spectacle de la nature ramène le stoïcien à son texte favori : les devoirs de l'homme.

Sénèque touchait à la vieillesse lorsqu'il acheva ce traité, dont il avait rassemblé les matériaux avant, pendant et après son exil en Corse.

XCVII.

Une première pensée qui se présente à l'esprit en lisant cet ouvrage, c'est que la physique rationnelle a pris son essor beaucoup trop tôt. Ce ne serait peut-être pas de vingt siècles, à compter de celui-ci, que la physique expérimentale aurait rassemblé les faits nécessaires pour former une base solide à la spéculation. Observer les phénomènes, les décrire et les enregistrer, voilà le travail préliminaire; et plus on y sacrifiera de temps, plus on approchera de la vraie solution du grand problème qu'on s'est proposé. C'est par ce moyen, et par ce moyen seul, que l'intervalle qui sépare les phénomènes se remplira successivement par des phénomènes intercalés; qu'il en naîtra une chaîne continue, qu'ils s'expliqueront en se touchant, et que

la plupart de ceux qui nous présentent des aspects si divers, s'identifieront. Chaque cause rassemblera autour d'elle un nombreux cortége d'effets : ces systèmes, d'abord isolés, se fondront les uns dans les autres en s'étendant; et de plusieurs causes il n'en restera qu'une plus ou moins lentement réduite à la condition d'effet. Le progrès de la physique consiste à diminuer le nombre des causes par la multiplication des effets : il faut donc recueillir, et sans cesse recueillir des observations; une bonne observation vaut mieux que cent théories. Que le physicien fasse une hypothèse ; qu'il s'occupe à étayer ou à abattre cette hypothèse par des expériences; qu'il nous apporte ensuite le résultat de ses tentatives, j'y consens; mais qu'il nous épargne l'inutile et fastidieux détail de ses visions. Il ne s'agit pas de ce qui s'est passé dans sa tête, mais de ce qui se passe dans la nature. C'est à elle-même à s'expliquer; il faut l'interroger, et non répondre pour elle. Suppléer à son silence par une analogie, par une conjecture, ce sera rêver ingénieusement, grandement, si l'on veut, mais ce sera rêver; pour une fois où l'homme de génie rencontrera juste, cent fois il se trompera, et délayera une ligne vraie dans des volumes de mensonges séduisants. Combien de ces étiologies si certaines, si admirées, si généralement adoptées, ont été réduites à de spécieuses erreurs! Combien d'autres subiront le même sort! Et qu'on n'imagine pas que j'allége la tâche du physicien ou du naturaliste : rien de plus difficile que de bien observer, rien de plus difficile que de bien faire une expérience, rien de plus difficile que de ne tirer de l'expérience ou de l'observation que des conséquences rigoureuses; rien de plus difficile que de se garantir de la séduction systématique, du préjugé et de la précipitation. Il ne peut y avoir qu'une théorie sur une machine qui est une, et la découverte de cette théorie est d'autant plus éloignée que la machine est compliquée. Quelle machine que l'univers! Quand tous les faits seront-ils connus? Entre les faits, les plus importants ou les plus féconds ne se déroberont-ils pas à jamais à notre connaissance par la faiblesse de nos organes et l'imperfection de nos instruments? La limite du monde est-elle à la portée de nos télescopes? Si nous possédions le recueil complet des phénomènes, il n'y aurait plus qu'une cause ou supposition. Alors on saurait peut-être si le mouvement est essentiel

à la matière, et si la matière est créée ou incréée; créée ou incréée, si sa diversité ne répugne pas plus à la raison que sa simplicité : car ne n'est peut-être que par notre ignorance que son unité ou homogénéité nous paraît si difficile à concilier avec la variété des phénomènes[1].

XCVIII.

Après ce raisonnable ou téméraire écart sur les principes de la physique rationnelle et de la physique expérimentale, nous allons revenir à notre véritable objet, et présenter au lecteur quelques-unes des moralités que Sénèque a répandues dans son traité des *Questions naturelles.*

« Le croassement du corbeau, le cri du hibou pendant la nuit, ne présagent non plus le malheur que le chant de l'alouette et du rossignol n'annonce un heureux événement; mais ils sont lugubres, et nous penchons plus vers la crainte que vers l'espoir... » Serait-ce que dans le cours de la vie nous éprouvons plus de mal que de bien, ou que l'effroi du mal est plus violent, son souvenir plus durable que l'attrait ou la douceur du bien? Cependant à quels dangers l'homme ne s'expose-t-il pas, à quels travaux ne se résout-il pas pour arriver à d'assez frivoles jouissances! Certainement il fait plus pour obtenir le bonheur que pour éviter le malheur : son imagination se montre sans cesse occupée à exagérer l'un, et à diminuer l'autre.

« La foudre est le plus puissant des présages : sa décision n'est révoquée ni par les entrailles des victimes, ni par le vol des oiseaux... » Est-ce qu'il y a des présages? Pourquoi non, s'il y a des dieux? Pourquoi non, si tout tient dans la nature? Les augures imaginèrent une foule de distinctions théologiques pour dérober aux peuples l'absurdité de leurs sciences. Un système de mensonges ressemble plus à la vérité qu'un seul mensonge isolé; plus on voit de choses à contredire à la fois, moins on en contredit.

1. Voyez *Pensées sur l'Interprétation de la nature* et *Principes philosophiques sur la matière et le mouvement,* t. II.

« Les cérémonies religieuses ne sont que des frivolités consolantes pour une âme malade. L'immutabilité est le premier attribut du destin. »

« Prétendre que Jupiter, ou le destin, puisse être fléchi par un sacrifice, c'est lui prêter l'inconstance de l'homme. »

« Les prières et les vœux font partie du destin. »

« Les augures érigèrent la divination en système, et firent bien : rien n'en impose comme un corps de doctrine, une masse de principes et de conséquences. »

« Quoi de plus ridicule que Jupiter lançant ses foudres sur son temple, et brisant sa statue ; frappant des troupeaux innocents, et laissant le crime impuni ? Cela est... » Et cela s'explique.

« Le règne de la prophétie est le temps de la terreur. »

« Le soleil ne fixe nos regards que dans son éclipse. »

XCIX.

A propos de je ne sais quelle expérience périlleuse, Sénèque dit à Lucilius : « N'y exposez que le dernier de vos esclaves... » Comme si l'esclave n'était pas un homme ! comme s'il était permis, pour satisfaire une curiosité, d'immoler son semblable ! Le célèbre Muret[1] ne pensait pas ainsi. Il était dans un lit d'hôpital ; à côté de lui les gens de l'art délibéraient sur l'état d'un malade que l'opération ou le remède proposé par l'un d'eux pouvait également tuer ou sauver. Un autre avait dit : *Faisons essai sur une âme vile...* ; lorsqu'on entendit d'entre les rideaux de Muret une voix qui s'écriait : *Comme si elle était vile, cette âme pour laquelle le Christ n'a pas dédaigné de mourir !...* L'opération ne se fit pas, et le malade guérit. Ce fait est connu, mais qu'importe ? Il est des actions sur lesquelles on ne peut ramener trop souvent l'admiration des hommes. Quoi !

1. Muret (Marc-Antoine-François), né à Muret, près de Limoges, le 12 août 1526, mourut le 4 juin 1585. On a de lui un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue d'excellentes *Notes* sur Térence, Horace, Catulle, Tacite, Cicéron, Salluste, Aristote, Xénophon, et des poésies latines. Son panégyrique de Charles IX a flétri son nom, il y fait l'éloge de la Saint-Barthélemy. (Br.)

l'on écrira et l'on récrira sans cesse les histoires d'un César, d'un Pompée, qui massacrèrent des nations, et l'on ne pourra revenir sur les discours énergiques et pieux d'un Muret, qui conserva la vie à un homme[1] !

« La mer, interdite à l'homme, lui épargnerait la moitié de ses guerres... » Si cette réflexion était vraie au temps de Sénèque, elle est évidente de nos jours.

« Nous allons chercher à travers les flots un nouveau monde à dévaster... » Le beau texte pour faire honneur aux Anciens des découvertes des modernes!

C.

Pour finir cet extrait d'une manière intéressante, j'avais à choisir entre deux morceaux : l'un est la description d'un déluge; l'autre, une scène morale entre Sénèque, Lucilius et Gallion. J'ai donné la préférence à celui-ci, non comme au plus beau, mais comme au plus analogue à nos vues. C'est Sénèque qui va parler.

« Lucilius, vous m'aviez souvent entendu dire que Gallion, mon frère, qu'on aime trop peu quand on l'aime autant qu'on peut aimer, et qui ne connaissait pas les autres vices, avait en horreur la flatterie. Nous concertâmes d'essayer sur lui ce subtil et dangereux poison... » Je n'approuverai pas ce complot. Laissons à la malice des circonstances le soin de mettre les vertus à l'épreuve ; et n'exposons point, de propos délibéré, nos amis à perdre quelque chose de l'estime que nous leur avons accordée.

« Vous commençâtes par louer son génie. Quel génie! Le plus beau de la nation, le plus digne du culte des mortels; un génie plein de vigueur, un génie supérieur à tous les obstacles.

1. C'est à lui-même que, dans cette occasion, Muret a sauvé la vie: il quittait la France pour se réfugier en Italie, et tomba malade en route. Un des médecins qui le visitèrent proposa à ses confrères de faire sur lui l'essai d'un remède violent, et pour ne point épouvanter le malade, qu'il ne connaissait pas, il dit en latin : *Faciamus experimentum in anima vili.* Muret, après l'exclamation que vient de rapporter Diderot, se prit d'une telle frayeur, qu'il se trouva guéri le lendemain. (Br.)

« Cet éloge le fit reculer.

« Vous vous rejetâtes sur ses mœurs, sa modération, sa frugalité au milieu d'une opulence dont il jouissait sans l'affectation de l'orgueil et sans la fausseté du mépris.

« Il vous coupa la parole.

« Vous vous réduisîtes à admirer avec une simplicité tout à fait ingénue cette douceur de caractère, cette aménité naturelle qui captivait tous les cœurs, cette bienfaisance qui répandait sur un seul malheureux plus de pitié, plus de secours qu'un grand nombre n'en obtenait du reste des hommes; et vous mîtes à votre éloge tant d'aisance, un air si vrai, que Gallion n'eut pas le moindre soupçon du piége. D'ailleurs, qui est-ce qui se refuse à la louange d'une vertu dont les preuves sont de notoriété publique?

« C'est Gallion.

« Il se montra si ferme, que vous vous écriâtes qu'enfin vous aviez trouvé l'homme invincible, l'homme dont la modestie vous étonnait d'autant plus, qu'il était naturel de prêter l'oreille à des choses flatteuses à la vérité, mais reconnues, mais avouées, et d'acquiescer à la voix de sa propre conscience, qui nous les adressait par la bouche d'un ami.

« Gallion n'en sentit que plus vivement la nécessité de la résistance, et la séduction de la flatterie, lorsqu'elle emprunte le langage de la vérité.

« Lucilius, ne soyez pas mécontent de vous : vous fîtes votre rôle avec toute la finesse possible; et si vous fûtes battu, ce fut par la supériorité seule du caractère de votre adversaire... »

Je ne m'en dédis pas : Sénèque et Lucilius me sont l'un et l'autre odieux.

Mais voici un antagoniste beaucoup plus dangereux pour Lucilius que celui-ci ne l'avait été pour Gallion : c'est Sénèque, lorsqu'il dit à Lucilius :

« Quand vous désirez des éloges, pourquoi les devoir à d'autres? Louez-vous vous-même... » Et ce que Sénèque encourage Lucilius à se dire est très-séduisant; puis il ajoute avec une perfidie incroyable :

« Peut-être croirez-vous que je cherche à vous surprendre, et à venger Gallion. Entre ces embûches, choisissez celle que vous voudrez. Je consens que vous commenciez par moi à vous méfier des adulateurs... »

Cela est très-délié ; mais ce qui suit me le paraît encore davantage.

« Lucilius, je veux converser familièrement avec vous. Il est un service important à vous rendre, et je m'en charge. Il serait facile de s'enorgueillir à celui que la nation et le souverain ont jugé digne par ses talents et ses vertus d'administrer une province qui a soutenu le choc et amené la ruine de deux grands États, le prix du sang carthaginois et du sang romain, une province qui a vu les forces réunies de quatre grands généraux, relevé la fortune de Pompée, fatigué celle de César, mis en fuite Lépide, et changé la destinée de tous les partis ; une province qui assista à un grand spectacle, celui du passage rapide de l'élévation à l'abaissement, et de la variété des efforts de la fortune contre l'édifice de la grandeur, c'est l'instructif et effrayant tableau que je tiendrai sans cesse sous vos yeux. Ce gouvernement, le plus important de l'Empire, vous eût-il été transmis en propriété par une longue suite d'illustres ancêtres, je vous dirais : Loin, loin de vous l'orgueil d'un superbe patrimoine, mais trop étranger à son possesseur. »

Sénèque, mon philosophe, mon sage, que faites-vous là? Vous administrez sciemment, prudemment à un malade un remède empoisonné.

A présent on peut voir, livre III, chapitre XXVII, la description du déluge. Avec quels grands traits, quelle éloquence la terrible catastrophe est peinte ! A chaque ligne, le ravage et l'épouvante s'accroissent ; on est poursuivi, on se sauve devant les flots, on grimpe sur la cime des montagnes avec les malheureux qui s'y sont réfugiés ; on mêle ses cris à leurs cris, on partage leur désespoir ; on tombe avec eux dans un silence affreux, et l'on éprouve avec eux leur stupeur.

Et puis, pour sceller ma page du cachet de Sénèque, comme ce philosophe scellait la sienne du cachet d'Épicure : « Si les efforts continus d'un nombre infini de méchants n'ont point encore porté la perversité à sa dernière perfection, quelle ne

sera pas la lenteur des progrès de la sagesse, dont si peu d'hommes se font une affaire! »

CI.

Je pourrais m'arrêter ici; ce que j'ai dit de Sénèque, sinon sans erreur, du moins sans partialité, suffirait pour bien connaître l'homme et l'auteur : mais il me reste à répondre à quelques-uns de ses détracteurs; ce que je vais faire le plus succinctement qu'il me sera possible.

L'ingénieux et élégant abbé de Saint-Réal a nommé Sénèque dans plusieurs endroits de ses ouvrages : il y est parlé d'un entretien du philosophe avec la courtisane Épicharis; de sa présence à une des assemblées des conspirateurs de Pison, et de son projet de monter au trône de l'Empire. Mais lorsque l'on cherche la preuve de ces faits dans l'histoire, on trouve que ce sont autant de fictions, et que Saint-Réal s'est amusé à écrire un roman [1] : or, l'on ne réfute point un roman; on désirerait seulement qu'un écrivain ne s'affranchît pas de la vérité au point de défigurer les caractères, de prêter des actions malhonnêtes à un homme de bien et d'imputer des vues insensées à un homme sage. Rien n'excuse une pareille altération de la vérité, et l'on ne peut faire un plus coupable abus de ses talents. S'il est moins dangereux, il est plus lâche de calomnier ceux qui ne sont plus et qui ne peuvent se défendre : plus on met d'art et de vraisemblance dans ses impostures, plus on est criminel; ce qui m'inclinerait à croire que le roman historique est un mauvais genre : vous trompez l'ignorant, vous dégoûtez l'homme instruit; vous gâtez l'histoire par la fiction, et la fiction par l'histoire. Le poëte dramatique, qui peut disposer des faits jusqu'à un certain point, garde un respect scrupuleux pour les caractères.

L'auteur d'un *Dictionnaire historique* en 6 vol. in-8°, dit, article Sénèque, qu'un commerce illicite avec la veuve de Domitius le fit reléguer en Corse.

L'époux de Julie ne s'appelait point Domitius, mais Vinicius;

1. Le roman d'Épicharis, inséré dans quelques éditions des œuvres de Saint-Réal, n'est pas de cet auteur, mais de Le Noble. C'est un fait que Diderot n'aurait pas dû ignorer. (N.)

et voilà Sénèque accusé d'adultère et d'ingratitude par un écrivain qui se trompe sur le nom du bienfaiteur et du mari. Quand on assure de belles actions, on pardonne l'inexactitude : mais doit-on la même indulgence à celui qui atteste le crime?

Il ajoute : « On ne peut douter que Sénèque ne fût un homme d'un rare génie : mais la sagesse était plus dans ses discours que dans ses mœurs; il avait une vanité et une présomption ridicules dans un philosophe [1]. »

Et où avez-vous vu cela? Dans les ouvrages de Sénèque? Non; vous auriez pu y lire [2] : « Lorsque vous me demandez mes ouvrages, je ne m'en croirai pas plus éloquent que je ne me croirais d'une belle figure, si vous me demandiez mon portrait. » Dans Suétone? Non. Dans Dion? mais à l'article Dion, vous dites que cet homme est taxé de bizarrerie, de partialité, d'un penchant égal à la satire et à la flatterie; qu'il paraît avoir été l'ennemi de Sénèque... Et voilà le témoin que vous produisez contre celui-ci! Permettriez-vous qu'on en usât ainsi avec vous, ou avec un de vos amis?

— Mais Sénèque est mort, et je ne suis et ne fus jamais son ami.

— Sénèque est mort, et je suis et je serai son admirateur et son ami tant que j'existerai. Si j'ai le malheur de vivre assez longtemps pour perdre ceux qui me sont chers, Sénèque, Plutarque, Montaigne et quelques autres, viendront souvent adoucir l'ennui de la solitude où mes amis m'auront laissé; et en attendant, je défendrai ces illustres morts, comme s'ils vivaient.

CII.

Je finirai le combat par l'ennemi le plus redoutable de Sénèque; c'est un homme de poids, c'est un écrivain de grand goût, c'est un juge sévère; c'est Quintilien; et pour ne pas donner à mon apologie une fausse solidité en affaiblissant ses objections, je vais les rapporter dans ses propres termes.

1. MM. Chaudon et Delandine, dans la nouvelle édition (1810-1812) du *Dictionnaire historique,* ont un peu adouci ces expressions; mais ils n'ont pas manqué de reprocher à Diderot d'avoir osé défendre un sage. (Br.)

2. « Cæterum quod libros meos tibi mitti desideras, non magis ideo me disertum puto, quam formosum putarem, si imaginem meam peteres. » Senec. *Epist.* xlv. (N.)

« Sénèque, dit Quintilien, s'est distingué dans tous les genres d'éloquence. C'est à dessein que je me suis abstenu d'en parler jusqu'ici, par égard pour une prévention générale, que je hais l'homme, et que je méprise l'auteur [1] : prévention fondée sur ce que je vois l'éloquence s'amollir, se dégrader, tomber; que je résiste de toute ma force à sa chute, et que je tâche de ramener les esprits à un goût plus sévère. Sénèque était alors presque le seul auteur dont la lecture plût aux jeunes gens [2] : non que je prétendisse les en détourner; mais je ne pouvais souffrir qu'ils le préférassent à d'autres qui valent mieux que lui, et qu'il n'avait cessé de décrier [3], persuadé qu'on ne pouvait approuver et leur manière et la sienne, qui en était si différente. Ses partisans le prônaient mieux qu'ils ne l'imitaient; et ils lui étaient aussi inférieurs que Sénèque l'était lui-même aux Anciens. Plût au ciel qu'ils lui eussent ressemblé [4]! mais ils n'étaient engoués que de ses défauts : chacun d'eux en prenait ce qu'il pouvait, et ces mauvaises copies déshonoraient un modèle qu'on se vantait d'avoir bien rendu. En accordant à Sénèque nombre d'excellentes qualités [5], un esprit facile et fécond, beaucoup d'étude, des connaissances étendues, il faut avouer que ses écrits ont été parsemés d'erreurs par la négligence de ses faiseurs d'extraits. Il n'y a presque pas un genre d'érudition auquel il ne se soit appliqué; il a laissé des oraisons, des dialogues, des poésies. Philosophe peu exact [6], aucun d'eux n'inspire une plus violente horreur du vice. Il a de fort belles pensées, et il en a en grand nombre; beaucoup qui tiennent aux mœurs, et qu'il faut méditer. Quant à son style, je le trouve

1. « Propter vulgatam falso de me opinionem, qua damnare eum, et invisum quoque habere, sum creditus. » *Institut. Orat.* lib. X, cap. I, num. 125. (N.)

2. « Tum autem *solus* hic fere in manibus adolescentium fuit... » *Id. ibid.*, num. 126. (N.)

3. J'ai fait voir dans quelques-unes des notes précédentes l'injustice et la fausseté de cette imputation. Voyez ci-dessus, p. 175, note. (N.)

4. « Foret enim optandum, pares, aut saltem proximos, illi viro fieri... » *Institut. Orat.* lib. X, cap. I, num. 127. (N.)

5. « Cujus (Senecæ) et multæ alioqui et magnæ virtutes fuerunt : ingenium facile et copiosum, plurimum studii, multarum rerum cognitio... » *Id. ibid.*, num. 128. (N.)

6. « In philosophia parum diligens, egregius tamen vitiorum insectator fuit. Multæ in eo claræque sententiæ, multa etiam morum gratia legenda. » *Id. ibid.*, num. 129. (N.)

presque partout corrompu, et ses défauts sont d'autant plus dangereux qu'ils sont plus séduisants; on désirerait qu'il eût pensé à sa manière, et qu'il eût écrit à la manière d'un autre. S'il eût dédaigné certaines beautés qui n'en sont pas, s'il eût usé plus sobrement de quelques-unes, s'il eût été moins épris de ses productions, si la subtilité de ses idées n'eût pas affaibli l'importance du sujet qu'il traitait, il obtiendrait aujourd'hui des savants une approbation préférable aux acclamations des enfants. Tel qu'il est, cependant, il faut le feuilleter, mais lorsqu'on aura le goût formé, et qu'on se sera affermi dans un genre d'éloquence plus austère. Voulez-vous savoir jusqu'où quelqu'un a du goût? interrogez-le sur Sénèque. Je l'ai dit[1] et je le répète : Sénèque a des pages dignes d'éloge, dignes même d'admiration; mais il y a du choix : et ce choix, que ne l'a-t-il fait lui-même[2]? »

CIII.

Quintilien naquit la seconde année du règne de Claude; alors Sénèque avait quitté le barreau. Celui-ci professa la philosophie; l'autre, l'art oratoire : tous deux furent instituteurs des grands; mais Quintilien resta maître d'école, et Sénèque devint ministre.

Sénèque avait résisté avec courage aux inclinations vicieuses de Néron : Quintilien avait divinisé Domitien du vivant même de ce prince sanguinaire[3].

Quintilien avoue qu'on lui soupçonnait de la haine contre le

1. « Multa enim (ut dixi) probanda in eo, multa etiam admiranda sunt, eligere modo curæ sit : quod utinam ipse fecisset!... » *Institut. orat.* lib. X, cap. I, num. 131. (N.)

2. Une réflexion qui s'offre d'abord à l'esprit en lisant ce jugement de Quintilien sur notre philosophe, c'est que, si tous ceux qui ont calomnié la vie, les mœurs et les actions de Sénèque, n'ont été que les échos des Suilius, des Dion, des Xiphilin, des Sacy, etc., les littérateurs modernes qui l'ont critiqué le plus sévèrement comme écrivain, n'ont fait de même que se traîner sur les pas de Quintilien, et répéter en d'autres termes, commenter, étendre ou abréger le passage de ce rhéteur, sans y ajouter une seule observation nouvelle, et qui ne soit ou le développement, ou le résultat de ses idées, vraies ou fausses. » (N.)

3. Voyez les *Institutions oratoires,* lib. IV, *præfat.,* num. III, IV et V; et lib. X, num. 91. (N.)

philosophe; il me semble que ce soupçon, qui en aurait condamné un autre au silence, devait rendre Quintilien très-circonspect.

Quintilien n'est franc ni dans sa critique, ni dans son éloge; on y sent de la gêne.

A son avis, le style de Sénèque est corrompu : le sien n'a-t-il rien d'âpre et de barbare? Le défaut de l'un n'excusera pas le défaut de l'autre; mais j'espérerai de la modération, lorsque le juge sera l'accusateur, et que la sentence frappera également sur l'accusateur et sur l'accusé.

Quintilien sera-t-il plus excusable de n'être pas éloquent, en donnant des préceptes d'éloquence; d'être dur, en prêchant l'harmonie; incorrect, inélégant, en exaltant l'élégance et la pureté du style, que Sénèque d'être laconique et scabreux en philosophant [1]?

« Si l'on veut savoir jusqu'où quelqu'un a du goût, il faut l'interroger sur Sénèque... » Est-ce du goût pour la phrase, ou du goût pour les choses?

Pour nous, qui professons l'impartialité, admirateurs de Sénèque et de Quintilien, nous prononcerons que leurs qualités leur appartiennent, et que leur vice est celui de leur temps, s'ils ont été vicieux. Le critique de Sénèque ne sera pas l'approbateur de Tacite, et tant pis pour lui.

Maintenant que la langue latine est morte, et que nous n'en pouvons être que de mauvais écrivains et de médiocres juges, même après y avoir donné un aussi grand nombre d'années qu'Érasme, Meursius, Sadolet, Sannazar et Muret [2], je deman-

1. Joignez à ces observations celles de l'auteur anonyme* d'une *Vie de Sénèque,* imprimée à Paris en 1776. Tout ce qu'il dit à ce sujet mérite d'être lu : je n'en citerai que ce seul passage : « Si la force de la vérité arrache à Quintilien quelques éloges équivoques, son inimitié lui a suggéré des expressions malignes qui ont porté coup à la réputation littéraire de notre philosophe. Une foule d'ignorants Zoïles ont servi d'échos à ce rhéteur, et ont poussé l'injustice jusqu'à accuser Sénèque d'avoir corrompu l'éloquence de son siècle; mais il ne corrompit rien : il suivit son génie, il s'accommoda au goût de ses contemporains, il eut l'avantage de leur plaire et de s'en faire admirer; et l'envie lui fit un crime de ce qui passerait pour vrai talent dans un homme moins célèbre... » Pages 85, 86. Voyez ce qui précède, depuis la page 71. (N.)

2. Tous célèbres annotateurs des principaux auteurs de la belle latinité. (Br.)

* L'abbé de Ponçol. (Br.)

derai si c'est le fond des choses ou le style qui doit nous attacher, surtout dans les auteurs en prose.

CIV.

Ah! si j'avais lu plus tôt les ouvrages de Sénèque, si j'avais été imbu de ses principes à l'âge de trente ans, combien j'aurais dû de plaisirs à ce philosophe, ou plutôt combien il m'aurait épargné de peines! O Sénèque! c'est toi dont le souffle dissipe les vains fantômes de la vie; c'est toi qui sais inspirer à l'homme de la dignité, de la fermeté, de l'indulgence pour son ami, pour son ennemi, le mépris de la fortune, de la médisance, de la calomnie, des dignités, de la gloire, de la vie, de la mort; c'est toi qui sais parler de la vertu, et en allumer l'enthousiasme. Tu aurais plus fait pour moi que mon père, ma mère, et mes instituteurs ; ils voulaient tous me rendre bon, mais ils en ignoraient les moyens. Que je hais à présent les détracteurs de Sénèque! Leur goût pusillanime me tenait les yeux attachés sur Cicéron, qui pouvait m'apprendre à bien dire, et me dérobait la lecture de celui qui m'aurait appris à bien faire[1]. Cependant

1. Voici encore un homme de lettres d'une étendue d'esprit et d'une sagacité peu communes, qui, après avoir fait une étude réfléchie de Sénèque et de Cicéron, ne balance pas à préférer Sénèque, comme philosophe et comme moraliste, à l'orateur romain. Plus on aura lu et médité ces auteurs, et plus on sera frappé de l'intervalle immense qui les sépare, considérés particulièrement sous ces deux rapports; mais, en faveur de ceux qui, incapables, soit par ignorance, soit par une paresse d'esprit non moins funeste, de comparer deux idées entre elles, veulent cependant avoir un avis, et qui, soumis en esclaves à l'autorité, croient qu'une opinion est vraie lorsqu'elle est ancienne, ou parce que tel ou tel homme célèbre l'a soutenue, on rapportera ici un passage de l'auteur des *Essais,* qui contient son jugement sur Platon, Cicéron, Plutarque et Sénèque. Ce passage, plein de sens et de raison, est d'autant plus important, que plusieurs critiques, qui, dans un siècle où l'esprit philosophique a fait tant de progrès, paraissent avoir conservé tous les préjugés de leur enfance et de leur éducation, ont rejeté comme une espèce de blasphème ce que j'ai dit ailleurs* de Cicéron et de Sénèque. Je n'ai pourtant fait, au fond, que confirmer, sur quelques points, le sentiment de Montaigne : mais ces critiques l'ignoraient, et, persuadés que cette opinion était nouvelle, ils ont traité de paradoxe ce qui leur aurait paru démontré, s'ils eussent su que l'auteur des *Essais* avait dit à peu près la même chose, il y a environ deux cents ans, Cela rappelle une excellente plaisanterie d'un homme d'esprit : quelqu'un demandait en sa présence à Dacier, admirateur peut-être outré des Anciens, *lequel est le*

* Voyez la préface du premier volume des *Œuvres de Sénèque,* traduction de La Grange.

quelle comparaison entre la pureté du style, que je n'ai point acquise avec le premier, et la pureté de l'âme, qui se serait certainement accrue, fortifiée en moi, en étudiant, en méditant, en me nourrissant du second! A l'âge que j'ai, à l'âge où l'on ne se corrige plus, je n'ai pas lu Sénèque sans utilité pour moi-même, pour tout ce qui m'environne : il me semble que je crains moins le jugement des hommes, et que je crains davantage le mien; il me semble que j'ai moins de regret aux années écoulées, et que je prise moins celles qui suivront; il me semble que j'en vois mieux l'existence comme un point assez insignifiant entre un néant qui a précédé et le terme qui m'attend. Ah! quel mal on m'a fait! pour rendre le littérateur meilleur écrivain, on a

plus beau d'Homère ou de Virgile? Le philosophe, sans attendre la décision du savant, répond avec vivacité : *Homère est plus beau de deux mille ans.*

Le passage que l'on va lire est un peu long, mais on ne peut l'abréger sans l'affaiblir; et si je me contentais de l'indiquer, la plupart des lecteurs qui seront charmés de le trouver ici, ne prendraient pas la peine de le chercher dans l'original.

« Quant à mon aultre leçon, dit Montaigne, qui mesle un peu plus de fruict au plaisir, par où j'apprends à renger mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que i'y cherche y est traictee à pieces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de quoi ie suis incapable : ainsi sont les *Opuscules* de Plutarque, et les *Epistres* de Seneque, qui sont la plus belle partie de leurs escripts, et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entreprinse pour m'y mettre, et les quitte où il me plaist; car elles n'ont point de suitte et dependance des unes aux aultres. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes, comme aussi leur fortune les feit naistre environ mesme siecle; tous deux precepteurs de deux empereurs romains; tous deux venus de pays estrangiers; tous deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresme de la philosophie, et presentee d'une simple façon et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant; Seneque plus ondoyant et divers. Cettui-ci se peine, se roidit et se tend pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux appetits : l'aultre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde. Plutarque a les opinions platoniques, doulces et accommodables à la societé civile : l'autre les a stoïques et epicuriennes, plus esloingnees de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes en particulier, et plus fermes. Il paroist en Seneque, qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps; car ie tiens pour certain que c'est d'un iugement forcé qu'il condemne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar : Plutarque est libre partout. Seneque est plein de poinctes et saillies; Plutarque de choses : celuy-là vous eschauffe plus, et vous esmeut; cettuy-ci vous contente davantage, et vous paye mieulx : il nous guide; l'autre nous poulsse.

« Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie, specialement morale. Mais, à confesser hardiment la verité (car puisqu'on a franchi les barrieres de l'impudence, il n'y

empêché l'homme de devenir meilleur. Sénèque ne m'a point endurci; mais j'avoue qu'il y a bien peu de choses qui puissent me faire crier.

CV.

Ce n'est point sur quelques pages de Sénèque qu'on apprend à le connaître, et qu'on acquiert le droit de le juger. Lisez-le, relisez-le en entier, lisez Tacite, et jetez au feu mon apologie; car c'est alors que vous serez vraiment convaincu que ce fut un homme d'un grand talent et d'une vertu rare, et que vous

a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse, et toute aultre pareille façon; car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consument la pluspart de son ouvrage : ce qu'il y a de vif et de mouelle, est estouffé par ses longueries d'apprests. Si i'ai employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que ie ramentoive ce que i'en ay tiré de suc et de substance, la pluspart du temps ie n'y treuve que du vent; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que ie cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes et aristotéliques ne sont pas à propos; ie veulx qu'on commence par le dernier poinct : l'entends assez que c'est que *mort* et *volupté;* qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Ie cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivee, qui m'instruisent à en soustenir l'effort; ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingénieuse contexture de paroles et d'argumentations n'y servent. Ie veulx des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte; les siens languissent autour du pot : ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heures aprez, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux iuges, qu'on veult gaigner à tort ou à droict; aux enfants, et au vulgaire, à qui il fault tout dire, et veoir ce qui portera. Ie ne veulx pas qu'on s'employe à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois, *Or, oyez,* à la mode de nos hérault : les Romains disoient, en leur religion, *Hoc age,* que nous disons en la nostre, *Sursum corda :* ce sont autant de paroles perdues pour moy. I'y viens tout preparé du logis; il ne me fault point d'alleichement ny de saulce; ie mange bien la viande toute cruë; et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces préparatoires et avant-ieux, on me le lasse et affadit.

« La licence du temps m'excusera-elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi traisnants les dialogismes de Platon mesme, estouffants par trop sa matière et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires, un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire? Mon ignorance m'excusera mieulx sur ce que ie ne voy rien en la beauté de son langage. Ie demande en general les livres qui usent des sciences, non ceulx qui les dressent. Les deux premiers (Plutarque et Seneque), et Pline et leurs semblables, ils n'ont point de *hoc age;* ils veulent avoir affaire à gents qui s'en soyent advertis eulx-mêmes; ou s'ils en ont, c'est un *hoc age* substantiel, et qui a son corps à part... » *Essais* de Montaigne, liv. II, chap. x. (N.)

mettrez ses détracteurs dans la classe des hommes les plus méchants et les plus injustes[1].

CVI.

Résumons. Sénèque n'a été ni le corrupteur de Julie, ni l'amant d'Agrippine ; son exil en Corse fut amené par une intrigue de cour. Il ne déroba point à son élève la connaissance des grands auteurs ; il en reçut des largesses que les hommes puissants sollicitaient sans pudeur, qu'il ne pouvait rejeter sans péril, et qu'il posséda sans avarice et sans faste. Comment aurait-il pu tremper dans un parricide[2] ? aurait-il été confident du projet d'assassiner Agrippine, sa bienfaitrice ? Il n'aspira point à l'empire ; Néron ne put même l'impliquer dans la conjuration de Pison. Il n'applaudit point aux goûts indécents de l'empereur. Sa conduite ne démentit jamais ses principes. La *Consolation à Polybe* qui nous est parvenue, n'est point celle qu'il écrivit ; le fragment qui porte son nom est ou l'essai d'un littérateur obscur, ou l'ouvrage d'un satirique qui s'était proposé de tourner en ridicule l'empereur et son ministre, d'avilir le philosophe aux yeux du peuple, d'en faire la risée de la cour et de le brouiller avec les stoïciens. Il n'eut pour ennemis, parmi ses contemporains, qu'un Suilius, homme couvert de forfaits ; qu'un Dion Cassius, le calomniateur perpétuel des grands personnages de la république ; qu'un Xiphilin, auteur bizarre, l'infidèle abréviateur de Dion ; parmi les modernes, que des têtes rétrécies par un fanatisme détracteur des vertus païennes ; pour critiques, que des ignorants qui ne l'avaient pas lu, que des envieux qui l'avaient lu avec prévention, que des épicuriens dissolus et révoltés de sa morale austère, que des littérateurs qui préféraient la pureté du style à la pureté des mœurs, une période harmonieuse à une sentence salutaire. Quant à la prétendue lettre apologétique adressée au sénat après la mort d'Agrippine, j'inviterai ceux qui seraient encore tentés de lui en faire un reproche, de revenir sur ce que j'en ai dit plus haut, et de peser mûrement ce que j'en vais dire ici.

1. Je lui ai témoigné mon respect et ma reconnaissance, en invitant deux habiles artistes à exécuter son buste en bronze, d'après une tête antique assez belle. (Did.)

2. Voyez ci-dessus, xciv, p. 356, note.

CVII.

On ne saurait douter que Sénèque n'en imposât au tyran, soit par l'autorité de l'homme sage sur l'homme dissolu, soit par l'exercice habituel de sa fonction d'instituteur ou de censeur. Ce furent ses efforts réunis à ceux de Burrhus qui arrêtèrent le cours des assassinats prêts à s'exécuter[1]. C'était le seul personnage de la cour que Néron respectât; la haine secrète du souverain et des courtisans en était d'autant plus profonde : voilà le témoin incommode dont il fallait se délivrer, et contre lequel toutes les batteries étaient dirigées; aussi de tous les meurtres ordonnés par le monstre, aucun ne lui fut plus agréable[2] : il brisait la seule digue qui s'opposait à sa perversité. Fallait-il le seconder? En le chargeant de la lettre apologétique, le tigre captieux lui tendait un piége : « Je vais, se disait-il à lui-même, le placer entre la mort, s'il refuse, et le déshonneur, s'il obéit. Que fera-t-il?... » Ce qu'il fera? Ce qu'il doit faire. Il trompera ton attente, et il continuera de te tourmenter par le spectacle imposant de la vertu. Il est l'égide de tous les gens de bien que ta fureur menace; il la leur conservera. Il sait qu'il y a des circonstances où il y a plus de courage à vivre qu'à mourir[3].

Par son refus et par sa mort, Sénèque aurait été l'assassin de tous ceux qu'il eût abandonnés à la férocité de Néron. Quelles auraient été les premières victimes d'une résistance inconsidérée? Sa femme peut-être, ses frères, ses amis, une foule d'honnêtes et de braves citoyens.

Vous qui l'accusez, c'est à vous qu'il demande conseil dans cette conjoncture critique. Que lui eussiez-vous dit? Je l'ignore; mais je lui aurais dit, moi : « Quel avantage y a-t-il que Néron ajoute un second crime à un premier, et qu'il mêle le sang de son instituteur à celui de sa mère? Sénèque! Néron, Tigellin et Poppée ont les yeux ouverts sur vous; ils s'attendent à un

1. « Ibaturque in cædes, nisi Afranius Burrus et Annæus Seneca obviam issent... » Tacit. *Annal.* lib. XIII, cap. II. (N.)

2. « Sequitur cædes Annæi Senecæ, lætissima principi. » *Id. ibid.*, lib. XV, cap. LX. (N.)

3. C'est ce que Sénèque dit expressément dans la Lettre LXXVIII : « Imperavi mihi ut viverem : aliquando enim et vivere, fortiter facere est. » (N.)

refus, dont votre mort, qu'ils désirent, et celle de beaucoup d'autres qu'ils ont proscrits dans leurs âmes féroces, sera la suite : les satisferez-vous? Je me jette à vos pieds, j'embrasse vos genoux, et je vous demande grâce pour tous ces malheureux. Enverrez-vous le centurion à Novius Priscus, votre ami? Songez que sa vie est attachée à la vôtre. Qui sait ce que deviendront vos proches lorsque vous ne serez plus? N'en doutez pas, on leur fera un crime de votre tendresse pour eux, de leur tendresse pour vous ; on verra en eux autant de vengeurs qu'il faut exterminer.

« Blâmez-vous ce père malheureux qui se couronna de fleurs à la table de Caligula, le jour même que le tyran avait fait égorger son fils[1]? Non, sans doute. Et pourquoi ne le blâmez-vous pas? C'est qu'il lui restait un second fils. Et Néron est-il moins à redouter que Caligula? N'avez-vous personne à conserver, et ne vous reste-il pas une mère, une épouse, des frères et des amis?

« Si votre mort devait entraîner celle du tyran sanguinaire, nous vous dirions : Mourez, il n'y a pas à balancer ; mais vous ne serez plus, le tyran restera, et les gens de bien demeureront sans appui.

« Entre le parti qui réjouira les scélérats, et le parti qui affligera les gens de bien, y a-t-il à hésiter?

« Vous n'êtes point un simple particulier, vous êtes un homme public ; vous ne vous appartenez point à vous seul. Ne vous considérassiez-vous que comme un de ces satellites préposés à la garde des bêtes féroces, croyez-vous qu'il vous fût permis de quitter votre poste, et de les lâcher sur vos concitoyens? Quelle différence mettez-vous entre celles qu'on tient renfermées dans des loges, et celles qui remplissent ce palais? les unes ne déchireront que les malfaiteurs, les autres déchireront les gens de bien.

« Ce n'est pas la méchanceté seule du souverain que vous suspendez ; vous enchaînez encore la fureur ambitieuse et de ses affranchis et de ses courtisanes. Voyez dans quelles mains vous allez déposer l'autorité souveraine !

« Craindriez-vous qu'on ne vous accusât de lâcheté? Est-ce

1. Voyez Sénèque, *de Ira*, lib. II, cap. XXXIII.

qu'on ignore combien la vie a peu de prix à vos yeux? Et d'ailleurs, que vous importent les discours du peuple? La vraie grandeur ne consiste-t-elle pas à faire le bien, même en s'exposant à l'ignominie?

« Quand vous devriez mourir demain, il ne faudrait pas mourir aujourd'hui. Dans le poste que vous remplissez, qui sait le prix d'un jour, d'une heure, quel forfait vous pouvez prévenir? Lorsqu'il sera commis, on s'écriera : Ah! si Sénèque eût vécu! Hélas! votre dernier moment n'est peut-être que trop proche : il reste un homme de bien, et vous allez l'immoler?

« Le sacrifice de la vie donne aux actions un éclat qui prouve moins la force de celui qui s'y résout que la faiblesse de celui qui s'en étonne. Un autre montrerait sans doute du courage à mourir [1]; vous en montrerez davantage à vivre : un autre ne penserait qu'à lui; Sénèque se souviendra de ses concitoyens : un autre s'illustrerait par sa résistance; votre condescendance sera blâmée, vous n'en doutez pas, et c'est par cette raison que vous en serez plus grand [2]. »

1. Jean Bodin a accusé Papinien d'imprudence, comme s'il avait fallu dissimuler et même mentir, plutôt que de perdre la vie, et d'exposer celle des autres que Caracalla fit mourir, savoir : le fils de Papinien, qui était questeur, et jusqu'au nombre de vingt mille hommes, dans le palais et dans la ville, parce qu'ils avaient été amis de Géta. M. Otton a réfuté Bodin à ce sujet dans son ouvrage sur la vie et les écrits de Papinien, imprimé en latin à Leyde, en 1718, in-8°; mais on pourrait répliquer de très-bonnes choses en faveur de Bodin. (N.)

2. Puisque l'occasion s'en présente, il ne sera pas inutile de remarquer ici, en passant, que cette réponse de Papinien, si vantée par plusieurs écrivains modernes, réponse qui, dit-on, coûta la vie à son auteur*, et qu'on oppose encore aujourd'hui, avec plus de zèle que de raison, à la conduite de Sénèque, est une pure fable. On prétend que Caracalla, ayant tué son frère Géta, chargea Papinien d'excuser ce meurtre auprès du sénat et du peuple romain, mais que Papinien lui répondit courageusement : *Il est plus facile de commettre un parricide que de l'excuser*. Spartien, d'où ce récit est tiré, n'y ajoute aucune foi, et rapporte seulement ce fait comme un bruit que beaucoup de gens répandaient (*multi dicunt*), mais qui n'était pas moins incertain que tous ceux qui couraient sur la cause de la mort de Papinien. « On voit, dit-il, par la grande diversité qui règne dans la narration des auteurs qui ont parlé de cet événement, qu'ils en ont tous ignoré la cause; mais j'aime mieux rapporter leurs différents récits, que passer sous silence la mort d'un aussi

* Observons encore que ce même Papinien, dont on élève tant la probité et le courage, appela Sévère et Caracalla de *très-bons et de très-grands princes*. On répond à cela qu'il ne fit que suivre à cet égard la manière de parler de son temps, qu'on ne doit pas prendre à la rigueur. Si cette raison peut justifier Papinien, elle excuse de même Sénèque. (N.)

Que Néron exigeait-il de Sénèque? de louer un parricide? Non; mais de prévenir les suites funestes d'un crime commis, en peignant au sénat et au peuple une femme ambitieuse, telle qu'était Agrippine, une mère dangereuse telle qu'était Agrippine : ce qu'il fit. Dans ce moment, dit Tacite [1], les regards se détournèrent de la férocité inouïe de Néron, pour s'arrêter sur l'indiscrétion de Sénèque. Et quelle indiscrétion Sénèque avait-il commise? Il avait avoué le crime? Non, il ne l'avait pas avoué; j'en appelle au récit même de Tacite. La tentative du vaisseau était connue; quoi de mieux à faire que de la pallier, en l'imputant à la fortune de Rome? Agrippine était morte; quoi de mieux à faire que d'en accuser sa propre fureur? Il était difficile de croire, ajoute Tacite [2], qu'une femme échappée aux flots

grand homme... » Il raconte ensuite sur le même sujet un autre bruit populaire, qui, selon lui, n'a pas plus de fondement; et après en avoir fait voir l'invraisemblance, il finit par assurer que Papinien * mourut victime de son attachement pour Géta, et fut enveloppé dans la proscription qui fit périr tous les partisans de ce prince. Voici les propres paroles de Spartien; j'ai tâché d'en prendre l'esprit, sans m'astreindre à une traduction littérale, mais aussi sans rien ajouter à son texte. « Scio de Papiniani nece multos ita in litteras retulisse ut cædis non sciverint causam, aliis alia referentibus; sed ego malui varietatem opinionum edere, quam de tanti viri cæde reticere... *Multi dicunt* Bassianum, occiso fratre, illi mandasse, ut et in senatu pro se et apud populum facinus dilueret; illum autem respondisse, *Non tam facile parricidium excusari posse, quam fieri.* Est etiam hæc fabella, quod dictare noluerit orationem qua invehendum erat in fratrem, ut causa ejus melior fieret qui occiderat; illum autem negantem respondisse : *Aliud est parricidium, accusare innocentem occisum.* Sed hoc omnino non convenit : nam neque præfectus poterat dictare orationem; et *constat* eum quasi fautorem Getæ occisum. » SPARTIAN. *in vita Caracallæ,* cap. VIII, inter *Hist. August.* Script. Voyez aussi Aurélius Victor, *de Cæsarib.,* cap. XX; et notez que Zozyme ne dit pas un seul mot de cette prétendue réponse de Papinien, que, selon lui, Caracalla fit massacrer par les soldats, pour écarter le seul obstacle qui s'opposât à l'exécution du projet que ce prince avait formé de se défaire de son frère Géta. « Hunc (Papinianum) præfecti prætorio munere fungentem, suspectum Antoninus habebat, *alia nulla de causa,* quam quod Papinianus animadvertens eum infesto erga Getam fratrem animo esse, quo illi minus insidiaretur, pro viribus impediret. *Hoc igitur impedimentum e medio removere volens,* Papiniano per milites necem struit : *spatiumque nactus, fratrem interficit,* quum ne quidem mater accurrentem ad se potuisset eripere... » ZOZYM. *Hist. Nov.* lib. I. (N.)

1. *Annal.* lib. XIV, cap. XI. « Ergo non jam Nero, cujus immanitas omnium questus anteibat, sed adverso rumore Seneca erat, quod oratione tali confessionem scripsisset. » (N.)

2. *Annal.* lib. XIV, cap. XI. « Quis adeo hebes inveniretur, ut crederet? aut a

* Papinien était né sous Antonin le Pieux, il avait fleuri sous Sévère et ses enfants, et il est mort l'an de Rome 694, âgé d'environ soixante-dix ans. (N.)

eût envoyé un assassin avec un poignard contre une flotte et des cohortes. Comme si tout audacieux n'était pas le maître de la vie d'un général, même au centre de son armée! L'attentat prétendu d'Agérinus avait éclaté; et il eût été, ce semble, plus imprudent de s'en taire que d'en parler.

CVIII.

Je m'étais promis de ne plus rien publier de ce que j'écrirais: non que j'eusse pris en dédain la considération qu'on obtient par des succès littéraires; mais nos critiques sont si amers, le public est si difficile, et l'on a reçu avec une indifférence si propre à décourager des ouvrages que je me glorifierais d'avoir faits, qu'il n'y avait guère qu'un sujet aussi intéressant pour une âme honnête et sensible, la défense d'un sage, qui pût me distraire de la sévérité de nos juges, de la satiété de nos lecteurs, de la médiocrité de mon talent et de la sagesse de mon projet[1].

CIX.

Je m'attendais à des critiques et à des injures[2]; mon attente n'a point été trompée. Avant que de répondre aux critiques, j'ai cru devoir consulter des hommes sages, et voici ce qu'ils m'ont dit.

Ce n'est pas la centième fois qu'on vous ait injurié et critiqué, sans que vous ayez répondu. Vous vous êtes bien trouvé de

muliere naufraga missum cum telo unum, qui cohortes et classes imperatoris perfringeret? » (N.)

1. La première édition de l'*Essai* se terminait par le paragraphe suivant et par celui concernant M. Carter qui a été, dans la seconde, transporté page 192, dans la première partie :

« Je me suis livré presque sans réserve à mon goût pour les réflexions, mais je consens qu'on les omette ou qu'on les oublie, pourvu qu'on retienne dans sa mémoire les faits sur lesquels je les appuie, et qu'on en conserve au fond du cœur plus d'horreur pour la calomnie, plus de vénération pour le grand homme calomnié. J'ai écrit ce que j'aurais désiré qu'un lecteur honnête se dit à lui-même en me lisant; moins jaloux que l'homme de génie retrouvât en lui quelques-unes de mes pensées, que flatté, si l'homme de bien se reconnaissait dans mes sentiments. »

2. Cette partie défensive, qui fait suite à celle commencée ci-dessus, pages 64, 70, 90, ne fut publiée qu'en 1782.

cette indifférence ou de ce mépris ; on l'a remarqué, et l'on vous en a loué : taisez-vous donc. Les feuilles éphémères de vos aristarques sont parfaitement oubliées, et l'on ne saura plus à qui vous en voulez ; en les réfutant, vous ménagerez une réplique à ceux qui les ont écrites, et vous les servirez à leur gré. Si leur honnête projet est d'affliger l'auteur qu'ils attaquent, comme on n'en saurait douter, vous les entretiendrez dans la douce persuasion qu'ils y ont réussi. Ceux d'entre vos lecteurs que votre apologie n'a pas convertis, ne changeront pas d'avis. En prolongeant de scandaleuses disputes où l'on se déchire mutuellement, vous vous prêterez à la malignité d'une certaine classe de citoyens ignorants et oisifs qui les blâment et qui s'en amusent. La fastidieuse répétition des mêmes imputations entraînera une répétition non moins fastidieuse des mêmes réponses, et il serait facile que vous gâtassiez votre ouvrage en l'allongeant. Votre réplique serait excellente, qu'elle aurait au moins l'inconvénient d'arracher à l'obscurité des ouvrages et des noms faits pour y rester. Demeurez en repos ; épargnez-vous à vous-même le mal que vous vous feriez : il est désagréable de se fâcher, et l'indignation ne laisse ni assez de sang-froid, ni assez d'esprit, ni assez de gaieté pour instruire et pour amuser. Avec quelles espèces allez-vous vous mettre aux prises? Ces gens-là osent tout, parce qu'ils n'ont rien à perdre ni à craindre. Soyez plutôt un bon homme qu'un dangereux antagoniste, et contentez-vous du mérite de la candeur et de la simplicité : en éternisant la sottise d'autrui, souvent on éternise la sienne. Surtout ne revenez plus sur Jean-Jacques : laissez-lui la honte bien pure de sa méchanceté et de son ingratitude ; si c'est un hypocrite à démasquer, que d'autres le fassent. D'après son ouvrage posthume, cet homme n'est-il pas jugé?

J'ai pesé mûrement ces conseils ; j'ai reconnu qu'ils étaient dictés par la raison. Mon amour pour le repos et ma paresse s'en accommodaient également ; et quoique je fusse persuadé que la philosophie ne manquerait jamais d'ennemis, et que Sénèque resterait exposé dans l'avenir aux mêmes reproches qu'on lui a faits de nos jours, surtout si l'on n'y répondait pas, j'inclinais à laisser la dispute où elle en était, lorsque je reçus les observations qui suivent. Je proteste qu'elles ne sont pas de moi. Si je les publie, c'est peut-être un peu par vanité, bien que le seul

motif que je m'avoue, ce soit d'opposer entre eux les différents jugements qu'on a portés de mon *Essai*, et de montrer combien il importe de ne pas s'en rapporter à d'autres, si l'on veut avoir son opinion. L'anonyme dit :

On objecte[1] : 1° à l'auteur de l'*Essai sur la Vie et les Écrits de Sénèque*, « qu'il en est moins l'historien que l'apologiste... » Et nous répondrons que c'était précisément le contraire qu'il fallait dire, s'il n'a rien omis de ce qu'il était possible de savoir des mœurs de Sénèque, et s'il n'a pas su tout ce qui pouvait servir à sa défense.

2° « Que plus de sang-froid aurait peut-être prouvé plus d'impartialité... » Et moins d'intérêt pour la vérité, moins d'indignation contre la calomnie, moins de mépris pour les modernes échos des calomniateurs anciens, pour des écrivains obscurs qui prononceraient magistralement sur les écrits d'un auteur célèbre, et qui attaqueraient sans ménagement et sans pudeur les mœurs d'un malheureux illustre qu'il sera toujours honnête de défendre. Et quand sera-t-il permis à l'écrivain de se passionner, si ce n'est en plaidant la cause de la vertu? Si l'auteur parle si vivement en faveur d'un philosophe auquel il n'est attaché par aucun lien personnel, avec quelle chaleur ne nous défendrait-il pas, si nous étions attaqués? Êtes-vous des êtres obscurs qui n'aurez besoin d'apologistes ni pendant votre vie ni après votre mort? ne le lisez pas; il écrivait pour d'autres que pour vous. On reconnaît dans son ouvrage un homme qui sent profondément; un grand nombre de morceaux annoncent le génie et le philosophe qui n'ont pu se cacher. Il voit toujours l'homme dans le sage, et invite ceux qui n'y voudront voir que le héros de se mettre à sa place avant que de prononcer, précaution sans laquelle on sera souvent injuste, on ne sera jamais indulgent, et l'on jugera les autres comme on ne voudrait pas en être jugé. De quoi s'agit-il? de mesurer les forces de la nature mise aux

1. Ces objections sont tirées du *Journal de Paris*, de l'*Année littéraire*, du *Journal de littérature* de l'abbé Grosier, année 1779, et d'autres journaux et ouvrages périodiques du temps. Les observations en faveur de l'ouvrage sont de Marmontel*. (Br.)

* La première et la seconde objection sont du *Journal de Paris*, 25 janvier 1779. (Br.)

épreuves les plus dangereuses, et réduite à chaque instant au choix des plus dures extrémités. Telle est la fatalité des circonstances où Sénèque s'est trouvé, qu'il était impossible de tracer à l'homme une route plus difficile et plus glissante pour la vertu.

APOLOGUE.

Un jour il s'éleva une dispute entre un jeune homme dont on attendait encore quelque preuve de talent, et un bonhomme déjà vieux, et qui certes n'était pas sans considération dans la république des lettres. Le sujet était compliqué : il s'agissait de philosophie, d'histoire, de morale et de goût. On représenta au jeune homme qu'il avait pris avec son antagoniste un ton décidé qui ne convenait pas à son âge, un ton violent qui ne convenait à personne. Que voulez-vous? répondit le jeune homme, je ne saurais exprimer d'une manière incertaine et faible ce dont je suis vivement persuadé... C'est-à-dire, ajouta son père, qui avait gardé le silence jusqu'à ce moment, que vous êtes naturellement emporté, insolent et présomptueux. Avec ces qualités-là vous ne vous concilierez pas une indulgence dont j'appréhende que vous n'ayez souvent besoin. Mon fils, corrigez-vous...

En mettant à part des éloges que je ne mérite pas, *j'ajouterai*[1] : Quelle est l'âme honnête et sensible qui, revenant sur les premières lignes de ce paragraphe, ne sera pas touché de cette manière de voir et de s'exprimer? C'est que,

> Scribendi recte, sapere est et principium et fons.
>
> HORAT. *De Arte poet.*, v. 353.

3° « Que l'auteur est le plus mauvais écrivain et le plus maladroit des apologistes...[2] » Nous pensons, nous, que le plus précieux monument qui nous reste de la philosophie, ne pouvait être plus dignement couronné que par cet *Essai*; que, dans le genre historique et dans le genre apologétique, il est

1. Dans cette défense, les répliques de Diderot sont celles qui suivent les mots : Et *j'ajouterai*. Ce qui précède est de Marmontel. (BR.)

2. *Journal de Paris*, du 25 janvier 1779. (BR.)

rempli de morceaux d'un grand caractère ; qu'on y reconnaît l'homme de génie, le grand écrivain, et l'homme sensible.

Et *j'ajouterai* que, de ces trois qualités, je n'accepte que la dernière : elle me suffit ; on peut la posséder et manquer des deux autres, qu'on possède rarement sans elle : *Pectus est quod disertum facit.* S'il m'arrive d'obtenir le suffrage d'un homme honnête et éclairé tel que M. Marmontel, j'en puis être flatté, mais je n'en puis être vain. Je n'ai jamais conçu comment, au milieu de tant de colosses dont la hauteur nous humilie, on osait s'estimer quelque chose. La haine est un sentiment pénible qui ne s'élève en mon âme que contre les ennemis des talents et de la vertu, mais elle y dort. Si je suis susceptible d'une indignation forte et momentanée, mon mépris s'évanouit avec le souvenir de ceux que j'ai méprisés. J'avoue cependant que, si j'avais reçu de la nature l'arme redoutable d'un Montesquieu, j'aurais difficilement résisté à la tentation de l'employer contre les détracteurs de la sagesse ancienne et moderne. Si je les croyais de bonne foi, j'en aurais pitié ; mais je les crois faux. C'est la religion politique que je déteste, parce qu'elle doit à la longue corrompre la philosophie et la vraie religion : la vraie religion, qui ne peut avoir dans ces hommes-là que des défenseurs hypocrites : la philosophie, que des amis pusillanimes ; et c'est ainsi que quelques-unes des excellentes productions que notre siècle transmettra aux siècles à venir, semblables aux écrits d'Aristote, offriront, dans une page, des autorités à l'eumolpide contre l'académicien, et à la page suivante, des autorités à l'académicien contre l'eumolpide.

4° « Que l'auteur entasse dans la vie de Sénèque un tas de faits historiques... [1] » Il a suivi Tacite pas à pas. Lorsqu'il a placé son héros au milieu des personnages qui l'environnaient, il était sûr de l'agrandir ; l'esquisse des règnes sous lesquels Sénèque avait vécu, ne pouvait manquer de donner de l'intérêt, de la variété et de l'importance à son ouvrage. On oublie qu'il a fait un *Essai*.

S'il s'est livré à son penchant à la réflexion, nous défierons la critique d'en citer une seule ou qui ne naisse du sujet, ou qui

1. *Année littéraire,* 1779 ; l'article est de Geoffroy. (Br.)

n'y tienne par un fil plus ou moins délié. On n'écrit pas la vie d'un philosophe pour raconter des faits; et quelle est celle de ses réflexions qu'on eût désiré que l'auteur supprimât?

5° « Que l'auteur écrivait quelquefois niaisement...[1] » Sur quoi nous demanderons si celui qui le trouve niais, n'est pas le même qui le traduit comme fauteur du despotisme? Ils sont l'un et l'autre de la même force.

6° « Qu'ils sont au nombre de ces coupables aristarques qui n'ont pas admiré Sénèque autant que son ardent panégyriste semblait l'exiger, et qu'ils n'ont aucunement balancé à prendre pour eux une partie des compliments peu flatteurs qu'il leur prodigue... » Ce n'est pas l'auteur, c'est La Mothe-le-Vayer, c'est Juste Lipse, Montaigne, et nombre d'autres savants personnages, qui avaient dit, avant lui, que l'on n'entendait la satire de Sénèque que dans la bouche d'un méchant ou d'un sot. Si donc il arrivait à un critique de prendre, sans balancer, sa part de ce compliment flatteur, il n'y a point de mal à cela, et l'on peut, je crois, lui laisser le choix de l'épithète.

7° « Que l'auteur crée des expressions nouvelles...[2] » Et pour le prouver, on en cite de vieilles. Mais d'ancienne ou récente création, qu'importe? nous manquent-elles? Peut-on compter le *dessouci* de la vie et *l'inélégance* du style parmi les mots dont la disette appauvrit notre langue? L'*exsangue* de Montaigne est-il énergique? N'aurait-il pas été regretté par Voltaire et mis au nombre des expressions que cet homme de goût se proposait de restituer au Vocabulaire de l'Académie?

Et *j'ajouterai* que, si quelque terme nous manque, s'il peint à l'imagination, s'il plaît à l'oreille, je crois qu'il faut le hasarder. Les langues ne doivent-elles pas continuer de s'enrichir par la même voie qui les a tirées de leur première indigence?

8° « Qu'il a des incorrections et des négligences...[3] » Un autre aristarque[4] les avait remarquées comme des fautes légères

1. L'abbé Grosier, *Journal de littérature*, année 1779. (Br.)

2. Les sixième et septième objections sont du *Journal de Paris*, 25 janvier 1779. (Br.)

3. Objection de l'*Année littéraire*. (Br.)

4. Marmontel, dans l'extrait qu'il a donné de l'*Essai sur la vie de Sénèque*, dans le *Mercure* des 15 et 25 décembre 1778. Voyez ses Œuvres, t. VII, deuxième partie, p. 740, édit. Belin, 1820. (Br.)

échappées à une plume rapide ; celui-ci avait averti que plusieurs avaient déjà disparu, que c'était une pâture qu'il fallait laisser à la malignité envieuse, et que depuis longtemps il n'avait paru d'ouvrage si digne de l'affliger.

Et *j'ajouterai* que je n'ai pas la vanité de prendre la partie de cette réflexion qui semble s'adresser à moi, et que nos censeurs auront sans doute le bon esprit d'en refuser la partie qui semble s'adresser à eux.

9° « Qu'il n'a point entendu le texte où saint Jérôme inscrit Sénèque dans le catalogue des saints... [1] » Il a quelquefois écrit dans cette langue, et même avec élégance, ce qu'il pourrait avouer sans vanité. Il sait le latin, bien qu'il ait passé dans les écoles de la Compagnie de Jésus, ainsi que beaucoup d'autres, sans en excepter les censeurs, cinq ou six années à l'étudier, sans l'avoir appris. Si celui qui aurait fait un contre-sens ignorait le latin, personne ne le saurait. Érasme a écrit : *Hieronymus Senecam recensuit in catalogo Sanctorum* ; passage qu'il était difficile de traduire plus fidèlement qu'il ne l'a fait.

10° « L'âme de l'auteur vaut encore mieux que sa plume... [2] » Nous le connaissons assez pour assurer que, si, par hasard, il a lu ces lignes, il en a remercié le censeur ; que, si celui-ci avait débuté par cet aveu, l'homme eût abandonné l'écrivain à sa discrétion, et qu'il souhaite que l'aristarque, s'il est ecclésiastique, mérite un jour qu'on dise de lui, depuis le sanctuaire jusqu'aux coulisses de l'Opéra, qu'il est encore plus estimable par ses vertus que par ses lumières, et que, s'il n'est pas tout à fait un sublime journaliste, il est du moins un prêtre fort édifiant.

11° « Qu'il existe de nos jours une confédération philosophique... [3] » Nous ne savons ce que c'est que cette confédération, et nous sommes porté à croire que, loin d'être réelle, elle n'existe pas même dans la tête des critiques. Réelle, on serait

1. Cette objection est de l'abbé Grosier, dans son *Journal de littérature*, t. I, p. 345, année 1779. L'*Année littéraire* a fait Diderot le même reproche. (Br.)

2. L'abbé Grosier, *Journal de littérature*, p. 355. (Br.)

3. L'abbé Grosier, journal cité. (Br.) — C'est aussi là une des imaginations de l'abbé de Crillon, qui, dans ses *Mémoires philosophiques du baron de ****, donne un tableau des séances des membres de cette société secrète et y fait prononcer par Diderot les discours-programmes les plus insensés.

trop honoré d'y être admis. Réelle ou chimérique, qu'importerait à celui qui vivrait isolé, qui ne fréquenterait guère que dans sa famille ou chez quelques amis dont il s'appliquerait depuis trente ans à cultiver l'estime, en profitant de leur exemple et de leurs conseils, et pour qui la grande ville serait circonscrite dans un espace assez étroit à la vérité, mais où il verrait circuler ceux d'entre ses concitoyens, ou d'entre les étrangers, illustres par leur naissance, leurs dignités, l'étendue et la variété de leurs connaissances ?

Et *j'ajouterai* que l'homme rare[1] à qui l'on s'empresse de

1. *Le baron d'Holbach* (Paul-Thiry), né à Heidelsheim, dans le Palatinat, au mois de janvier 1723, et mort à Paris le 21 janvier 1789; auteur du *Système de la Nature,* et d'un grand nombre d'ouvrages de sciences et de philosophie.

Ce fut l'un des hommes les plus éclairés, les plus bienfaisants et les plus *incrédules* de son siècle. L'athéisme était pour lui la base de toute vertu, et, appuyé sur ce principe, il donna l'exemple des qualités sociales qui font le plus d'honneur à la nature humaine. Rousseau a retracé dans la *Nouvelle Héloïse* le caractère de cet homme estimable; c'est de d'Holbach, sous le nom de Wolmar, que Julie a dit : *Il fait le bien sans attendre de récompense; il est plus vertueux, plus désintéressé que nous.*

La maison de d'Holbach fut d'abord le refuge des malheureux, et l'on sait avec quelle générosité il recueillit le jeune La Grange et secourut plusieurs hommes de lettres dans le besoin; une foule de traits de bienfaisance attestent le noble usage qu'il a fait de sa fortune. On trouvera dans plusieurs endroits des œuvres de Diderot la peinture charmante et pleine de vérité que cet auteur a tracée de la société du baron d'Holbach. Quant à la *confédération philosophique* qui s'était formée chez lui, voilà ce qu'en rapporte M. Garat dans ses *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard :* « Un homme dont le nom n'était jamais lu sur le frontispice d'aucun livre, et rarement prononcé hors de sa société intime, tenait alors dans Paris, avec une fortune et un titre originaires de l'Allemagne, une maison qui ressemblait à un *Institut,* lorsqu'il n'y avait encore que des Académies. Les membres les plus distingués de toutes les Académies de la capitale composaient sa société; et, suivant que les langues, l'antiquité ou les sciences physiques étaient les sujets des entretiens, on pouvait le croire lui-même de toutes les Académies, quoiqu'il ne fût et ne voulût être d'aucune. »

Depuis que l'on a su que d'Holbach était le véritable auteur du *Système de la Nature,* ce philosophe bienfaisant est devenu l'objet de calomnies sans nombre. Il est aujourd'hui reconnu que c'est à lui que l'on doit aussi la plus grande partie des ouvrages philosophiques anonymes et pseudonymes qui s'imprimaient sous la rubrique de Londres, à Amsterdam, chez M. Michel Rey. Ces ouvrages, devenus assez rares, ne manqueront pas, quand ils seront plus connus, d'exciter de nouveau la fureur de ses ennemis. Nous nous occupons depuis longtemps à rassembler les matériaux qui doivent servir à venger la mémoire du philosophe de la patrie de Leibnitz; et, dans l'ouvrage que nous nous proposons de publier sous le titre : D'HOLBACH JUGÉ PAR SES CONTEMPORAINS *, nous espérons faire justement apprécier

* Ce projet des éditeurs de 1821, ou plutôt de l'un d'eux seul, M. Walferdin, n'a point eu de suite.

rendre cet hommage aurait obtenu depuis longtemps les trois sortes de lauriers dont on couronne les talents, s'il les avait ambitionnés, et que c'est la moindre partie de l'éloge qu'il mérite.

12° « Que l'aristarque ou son père a mal parlé de Sénèque... » On les en croit tous deux fort capables. D'ailleurs, que signifierait le blâme ou l'éloge de celui qui aurait intrépidement persisté, au milieu des huées de la nation, dans un imbécile acharnement contre Voltaire et la plupart de nos grands hommes? Quand il arrive à un censeur de cette espèce de défendre un

ce savant si estimable par la profondeur et la variété de ses connaissances, si précieux à sa famille et à ses amis par la pureté et la simplicité de ses mœurs, en qui la vertu était devenue une habitude et la bienfaisance un besoin.

Non-seulement d'Holbach a reculé les bornes de la philosophie, mais c'est à lui que l'on doit en grande partie les progrès rapides que l'histoire naturelle et la chimie ont faits pendant le XVIIIe siècle; il a traduit un grand nombre d'ouvrages que les Allemands ont publiés sur ces sciences alors peu cultivées parmi nous.

Nous croyons utile de donner ici, dans l'ordre chronologique, la liste de ses ouvrages philosophiques (dont nous avons rétabli les titres, souvent cités d'une manière inexacte, d'après chaque exemplaire que nous possédons), et de faire connaître ceux qui sont relatifs aux sciences. On remarquera que quelques-uns de ces premiers ont été traduits de l'anglais, et plusieurs annoncés comme tels pour éviter l'inquisition. Les ouvrages condamnés par arrêts du parlement, des 18 août 1770 et 16 février 1776, à être brûlés de la main du bourreau, sont marqués d'un astérisque.

I. * *Le Christianisme dévoilé, ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne.* Londres et Paris (Nancy, Leclerc), 1767. — II. *L'Esprit du clergé, ou le Christianisme primitif vengé des entreprises et des excès de nos prêtres modernes.* Londres (Amsterdam, M. M. Rey), 1767. — III. *De l'Imposture sacerdotale, ou Recueil de pièces sur le clergé.* Londres (*ut supra*), 1767. — IV. *La Contagion sacrée, ou Histoire naturelle de la superstition.* Londres, 1768; réimprimé en l'an V avec des notes remarquables. — V. *Les Prêtres démasqués, ou des iniquités du clergé chrétien.* Londres, 1768. — VI. *David, ou l'Histoire de l'homme selon le cœur de Dieu.* Londres, 1768. — VII. *Examen des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne. Avec un Essai de critique sur les prophètes et les prophéties en général.* Londres, 1768. — VIII. *Lettres à Eugénie, ou Préservatif contre les préjugés.* Londres, 1768. — IX. *Lettres philosophiques sur l'origine des préjugés, du dogme de l'immortalité de l'âme, etc.* Londres, 1768. — X. * *Théologie portative, ou Dictionnaire abrégé de la religion chrétienne, par l'abbé Bernier, licencié en théologie.* Londres, 1768; réimprimé sous le même titre en 1775, 1776 et 1802. Nous en connaissons aussi une réimpression sous le titre : *Manuel théologique en forme de dictionnaire, au Vatican, de l'imprimerie du Conclave,* 1785, qui renferme des additions assez curieuses, mais qui ne sont probablement pas de d'Holbach. — XI. *De la Cruauté religieuse.* Londres, 1769. — XII. *L'Enfer détruit ou Examen raisonné du dogme de l'éternité des peines.* Londres, 1769. — XIII. *L'Intolérance convaincue de crime et de folie.* Londres, 1769; fait partie du volume publié sous le titre : *De la Tolérance dans la religion, ou de la Liberté de con-*

Suilius, c'est peut-être sa cause qu'il plaide. L'auteur de l'*Essai* a pensé à ces aristarques, père et fils[1]! il leur en voulait! Hélas! il y a nombre d'années que leur prédécesseur[2], qui valait mieux

science, par Crellius. — XIV. * *Système de la Nature, ou des lois du monde physique et du monde moral.* Londres, 1770. Quelques exemplaires, aujourd'hui fort rares, contiennent un discours préliminaire très-curieux que l'auteur n'osa point publier en même temps que l'ouvrage. Quelque temps après, Naigeon le fit imprimer à Londres à vingt-cinq exemplaires seulement; il forme une feuille in-8° de seize pages. — XV. *Histoire critique de Jésus-Christ, ou Analyse raisonnée des Évangiles.* Sans date (Amsterdam, M. M. Rey, 1770). — XVI. *Tableau des saints, ou Examen de l'esprit, de la conduite, des maximes et du mérite des personnages que le christianisme révère et propose pour modèles.* Londres, 1770. — XVII. *L'Esprit du judaïsme, ou Examen raisonné de la loi de Moïse, et de son influence sur la religion chrétienne.* Londres, 1770. — XVIII. *Essai sur les préjugés, ou de l'Influence des opinions sur les mœurs et sur le bonheur des hommes; ouvrage contenant l'apologie de la philosophie.* Londres, 1770. — XIX. *Examen critique de la vie et des ouvrages de saint Paul.* Londres, 1770. — XX. *Le Bon sens, ou Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles.* Londres, 1772. — XXI. *De la Nature humaine, etc.*, traduit de Hobbes. Londres, 1772. — XXII. *La Politique naturelle, ou Discours sur les vrais principes du gouvernement.* Londres, 1773. — XXIII. *Système social, ou Principes naturels de la morale et de la politique. Avec un examen de l'influence du gouvernement sur les mœurs.* Londres, 1773. — XXIV. *La Morale universelle, ou les Devoirs de l'homme fondés sur sa nature.* Amsterdam, 1776. — XXV. *Éthocratie, ou le Gouvernement fondé sur la morale.* Amsterdam, 1776. — XXVI. *Éléments de la morale universelle, ou Catéchisme de la Nature* (ouvrage posthume refait par Naigeon). Paris, 1790.

On doit aussi à d'Holbach le dernier chapitre du *Militaire philosophe, ou Difficultés sur la religion proposées au P. Malebranche.* Londres, 1768; et les ouvrages suivants insérés dans le *Recueil philosophique*, publié par Naigeon (Londres, 1770): *Réflexions sur les craintes de la mort.* — *Dissertation sur l'immortalité de l'âme.* — *Dissertation sur le suicide.* — *Problème important : la Religion est-elle nécessaire à la morale, et utile à la politique?* — *Extrait d'un livre anglais de Tindal, qui a pour titre : Le Christianisme aussi ancien que le monde.* Il a refait *l'Antiquité dévoilée par ses usages* (Amsterdam, 1767), sur le manuscrit qu'a laissé Boulanger.

Il a traduit de l'allemand la *Minéralogie* de Wallerius; l'*Art des Mines*, l'*Essai sur l'histoire des couches de la terre* et les *Traités de physique* de Lehmann; les *Œuvres de Henckel* et son *Introduction à la Minéralogie;* la *Chimie métallurgique* de Gellert; les *Œuvres métallurgiques* de Orschall; le *Traité du Soufre* de Stahl; l'*Art de la Verrerie*, de Néri; une partie des *Mémoires de Chimie et d'Histoire naturelle* des Académies d'Upsal et de Stockholm; l'*Histoire ancienne de la Russie*, par Lomonossow, et enfin les *Plaisirs de l'imagination*, de l'anglais d'Akenside. Il a publié, en 1752, deux ouvrages sur la dispute au sujet de la musique française et de la musique italienne; il a fourni, sous le voile de l'anonyme, un grand nombre d'articles de philosophie, de politique et d'histoire naturelle dans l'*Encyclopédie*, et a pris part à l'*Histoire philosophique* de Raynal. (Br.)

1. Fréron et son fils, Louis-Stanislas, continuateur de l'*Année littéraire*, député à la Convention nationale, mort à Saint-Domingue en 1802. (Br.)

2. L'abbé Desfontaines. (Br.)

qu'eux, est tombé dans l'oubli; et c'est grâce à l'*Écossaise* de Voltaire qu'on se rappelle trois ou quatre fois par an, pendant une demi-heure, qu'il a existé un Wasp l'ancien[1] qui attestait par serment et qui ne pariait pas.

Et *j'ajouterai* qu'il est un secret que la plupart des écrivains périodiques n'ont pas encore découvert, c'est celui d'assurer à leurs feuilles la durée d'une semaine. Cela est fâcheux.

13° « Qu'il a plu à l'auteur de peindre Suilius, Dion Cassius et Xiphilin comme les plus scélérats des hommes...[2] » L'auteur a dit, d'après Tacite, que Suilius était un scélérat; d'après Crevier, que Dion était le calomniateur éternel des grands hommes; et d'après La Mothe-le-Vayer, Juste Lipse, Bayle et Montaigne, que Xiphilin avait la tête mauvaise; mais il n'a pas dit de tous les trois indistinctement que ce fussent des scélérats. Si, de quatre critiques, par exemple, il était démontré que l'un fût un homme d'esprit, mais de mœurs abominables[3]; le second, un juge vénal et un citoyen crapuleux[4]; le troisième, un petit ignorant sans bonne foi[5]; le quatrième, le plus insolent personnage qui eût encore porté son habit[6], et qu'on l'eût assuré sur de bonnes autorités, serait-il permis d'entendre de tous les quatre ce qu'on n'avait avancé que d'un seul, qu'il fut homme d'esprit et de mœurs abominables? L'équité ne prescrirait-elle pas de distribuer ce qui appartiendrait d'éloge ou de blâme à chacun de ces personnages?

Et *j'ajouterai :* Ceci n'est pas de la mauvaise plaisanterie, mais de la bonne logique, qualité dont nos aristarques se piquent le moins. Nos critiques ont une manière de réfuter assez commode : c'est de transformer en faits démontrés des imputations vagues et contradictoires; de répéter sans pudeur, et quelquefois avec une insigne mauvaise foi, d'anciennes accusations, sans parler des réponses qu'on y a faites; de prononcer docto-

1. *Wasp* veut dire frelon. C'est sous ce nom que Voltaire a mis Fréron en scène dans l'*Écossaise*. (Br.)

2. Cette objection appartient à la 11e lettre de Geoffroy, dans l'*Année littéraire*, p. 39. (Br.)

3. Fréron ou Geoffroy; car c'est ce dernier qui est le critique dans l'*Année littéraire*. (Br.)

4. L'avocat général Séguier. (Br.)

5. Fréron fils. (Br.)

6. L'abbé Royou. (Br.)

ralement que ces réponses ne sont pas satisfaisantes, sans se mettre en devoir de le prouver, ce qui ne serait pourtant pas trop superflu; d'opposer à des raisonnements qu'un auteur aura jugés solides, une simple, mais péremptoire négation; de dire un *non* bien ferme où l'écrivain croit avoir prouvé qu'il fallait dire *oui :* et c'est ainsi qu'avec le talent d'écrire deux monosyllabes, ils ont le front de s'asseoir à côté de Bayle, de Basnage ou de Le Clerc.

14° « Que l'auteur a donné des leçons de suicide... » L'auteur n'a point donné des leçons de suicide, mais il a exposé la doctrine des stoïciens, dont le suicide était un des points fondamentaux; et ce n'est ni son opinion, ni sa faute, si Zénon prétendit que les dieux, de qui nous tenons la vie sans notre consentement, seraient des bienfaiteurs injustes et cruels, s'ils ne nous avaient laissés maîtres de disposer de leur présent lorsqu'il nous importunait.

Et *j'ajouterai* que la notion générale de la bienfaisance et de toute vertu est illusoire et mène droit au scepticisme, si elle n'est pas également applicable aux hommes et aux dieux.

15° « Que l'auteur avait écrit contre la Providence... » A l'occasion d'un traité de Sénèque, l'auteur a cru devoir exposer la difficulté puérile, car c'est ainsi qu'il l'appelle, à laquelle le philosophe romain autrefois, et, de nos jours, le profond Leibnitz, s'étaient proposé de répondre.

16° « Que l'auteur a commencé sa carrière dans les lettres par un ouvrage sur l'*Interprétation de la Nature*, et que ce livre est plein d'obscurités...[1] » L'obscurité est relative à la matière que l'on traite et à la sagacité de celui qui lit. Qui sait si l'auteur n'avait pas de bonnes raisons pour n'être pas trop clair? D'ailleurs, telle pensée, évidente pour un homme d'esprit, est inintelligible pour un autre. Les principes mathématiques de Newton et les *Trecenta* de Stahl[2] sont bien autrement difficiles à comprendre, même pour les gens de l'art; et s'il était permis de comparer une très-petite chose à une très-grande, on oserait

1. Les objections 14, 15 et 16 sont de l'*Année littéraire*. (Br.)

2. Stahl (Georges-Ernest), médecin célèbre, né en Franconie en 1660, est mort à Berlin en 1734. Quelques-uns de ses ouvrages sont traduits par d'Holbach. (Br.)

assurer que Buffon sera souvent lettre close pour celui qui n'entend pas l'*Interprétation de la Nature.*

Et *j'ajouterai* que, si l'on est quelquefois arrêté dans un ouvrage, l'obscurité naît de la profondeur des idées et de la distance des rapports. Le génie porte rapidement son flambeau, et l'esprit qui ne suit pas avec la même vitesse reste en arrière et tâtonne dans les ténèbres.

17° M. de Marmontel a dit[1] : « Croirait-on qu'il y eût un homme assez insensé, d'un caractère assez abject pour jeter du ridicule sur la forme d'un édit où le maître ne dédaignerait pas de rendre compte de ses motifs?... » Je répondrai à M. de Marmontel : Oui, monsieur, cet homme[2] s'est trouvé parmi les critiques de l'ouvrage dont vous avez fait l'extrait et l'éloge.

18° « Qu'il n'était pas sûr pour Sénèque de s'éloigner de la cour ; que tout porte à le croire, mais que ce n'était pas une raison pour démentir ses principes. Que sont devenus le stoïcisme et le mépris de la mort?... » Nous n'avons rien à ajouter à ce que l'auteur a dit sur cette difficulté ; nous remarquerons seulement qu'il ne doit être ni surpris ni blessé qu'on soit d'un autre avis que le sien. Ce qu'il aurait apparemment désiré, c'est que, dans une discussion importante, on fût réservé, qu'on ne décelât pas une suffisance qui ne serait fondée sur aucun titre et qu'on eût assez d'âme et de sens pour soupçonner que la chaleur de l'apologiste d'un grand homme serait tout à fait ridicule dans la bouche d'un écolier présomptueux qui se chargerait du rôle d'accusateur.

Et *j'ajouterai* qu'il faut être décent et s'interdire un ton qu'on pardonnerait à peine à l'écrivain le plus érudit et qu'il ne se permettrait avec personne, pas même avec des critiques injurieux, à moins que la patience ne lui échappât et ne l'exposât à sortir de son caractère et à se déplaire ensuite à lui-même.

Et *j'ajouterai encore,* que l'aristarque qui a proposé la difficulté de ce paragraphe, ne sera pas assez injuste envers lui-même et envers moi, qu'il a traité avec tant d'honnêteté et

1. Dans *Bélisaire,* ouvrage censuré par la Faculté de théologie de Paris, le 26 juin 1767. (Br.)

2. L'abbé Grosier. Voyez le *Journal de littérature,* p. 365. (Br.)

d'indulgence, pour s'appliquer cette petite leçon, que ceux à qui elle s'adresse ne manqueront pas de revendiquer. Il ne faut jamais s'emparer du bien d'autrui.

Je n'avais pas encore lu la lettre[1] que M. Garat a publiée dans un des *Mercures* de 1779, qu'il se répandit que j'en étais choqué, et que l'auteur avait la bonté de s'en inquiéter. Je commencerai par le rassurer. Il y a de la vérité dans le plaisant récit de notre première entrevue; je m'y suis reconnu, et j'ai ri du vernis léger d'ironie poétique qu'il y a répandu, et qui l'a rendu piquant. On sera tenté de me prendre pour une espèce d'original; mais qu'est-ce que cela fait? Est-ce donc un si grand défaut que d'avoir pu conserver, en s'agitant sans cesse dans la société, quelques vestiges de la nature, et de se distinguer par quelques côtés anguleux de la multitude de ces uniformes et plats galets qui foisonnent sur toutes les plages? J'estime l'auteur de l'*Éloge de Suger*[2], je ne suis point éloigné de l'aimer; et quand il lui plaira de se retrouver devant le modèle dont il a fait l'agréable caricature, je suis prêt à le recevoir et à poser une seconde fois.

Vainqueur ou vaincu, on se retire de l'arène où l'on est descendu avec un pareil antagoniste, sans la crainte d'avoir passé les bornes d'une défense loyale. Il n'en est pas ainsi, lorsqu'on n'a pas dédaigné de prendre la lance contre des agresseurs indécents, malhonnêtes, injurieux, violents. L'invective invite l'invective. Peut-être me suis-je oublié quelquefois; mais si cela m'est arrivé, ce ne sera que dans les endroits où la critique s'est déchaînée sans mesure contre des hommes respectables et des talents généralement avoués. Mais alors quel est l'homme assez patient, je dirai même assez ingrat, pour écouter avec une froide indifférence l'insulte adressée à des écrivains qui honorent la nation, et à qui l'on doit les heures de sa vie les plus délicieuses? Je ne suis pas capable, et fasse le ciel que je meure avant que d'avoir été capable d'une modération que je me reprocherais.

19° « Qu'il a défendu Voltaire, Sénèque, Raynal, comme un

1. M. Garat a publié cette lettre dans le *Mercure* du 15 février 1779. (Br.) — Voyez cette lettre, t. Ier, p. XXI.

2. L'*Éloge de Suger*, abbé de Saint-Denis, par M. Garat, a été couronné en 1779. (Br.)

énergumène. Et que lui importe, et que nous importe, à nous, un vieux stoïcien qui n'est plus[1]?... » Ce propos est celui de quelques gens du monde; et bien interprété, il ne signifie qu'une chose : c'est qu'en général les apologies ne sont pas de leur goût; qu'on aimerait peut-être mieux trouver le vieux stoïcien coupable qu'innocent, et qu'on a de la peine à souffrir qu'il ait vengé, sous son nom, des contemporains exposés aux mêmes calomnies, et persécutés par des détracteurs du caractère d'un Suilius.

20° « Qu'on est tout étonné de trouver à la 438e page de son ouvrage (1re édit.) une pathétique apostrophe aux Insurgents...[2] » Ce qui n'étonnera pas, mais ce qui pourrait surprendre, c'est l'étonnement des critiques, lorsqu'on lira, page citée, que Sénèque pensait qu'il n'y avait point encore de gouvernement qui convînt au sage, et auquel le sage convînt. Quelle occasion plus simple et plus naturelle, ce nous semble, lorsque l'objet principal d'un auteur est d'enregistrer ses réflexions, que de s'arrêter un moment sur un des phénomènes les plus extraordinaires que l'histoire du monde nous ait présentés, un peuple esclave d'un peuple, une nation qui secoue tout à coup le joug de la servitude, qui s'affranchit du despotisme à l'aide des despotes, et qui, méditant sur les moyens d'assurer à jamais son bonheur avec sa liberté, prépare un asile à tous les enfants des hommes qui gémissent ou qui gémiront sous la verge de la tyrannie civile et religieuse; que d'adresser des vœux au ciel pour le succès d'une si digne entreprise; que de se mêler aux délibérations de son congrès, et que d'oser prévenir une confédération naissante sur la triste et presque nécessaire influence du temps, qui amène plus ou moins rapidement la ruine des choses les plus sagement ordonnées!

Et *j'ajouterai* qu'après s'être choqué de cet écart, si c'en est un, par un tour d'esprit assez singulier, le critique quitte son chemin pour aller heurter rudement le digne et respectable auteur[3] de l'*Histoire philosophique et politique de la découverte et du commerce des deux Indes*. Le plaisir d'admirer et de louer

1. Cette observation est tirée de l'*Année littéraire*. (Br.)

2. Page 324 de ce volume. L'objection est de l'abbé Grosier, *Journal de littérature*, p. 366. (Br.)

3. Raynal. On sait que Diderot a eu beaucoup de part à cet ouvrage. (Br.)

m'a-t-il arrêté? j'ai tort : la fureur d'injurier l'a-t-elle jeté de côté? il a raison. Mais il se trompe, s'il compte sur notre patience, lorsqu'il invectivera un homme connu et révéré dans toute l'Europe, qui a reçu du Hollandais les témoignages de la distinction la plus flatteuse, et auquel un ennemi qui sait rendre justice aux grands talents, vient de renvoyer un neveu fait prisonnier de guerre sur nos vaisseaux; l'auteur d'un ouvrage plein de recherches, de hardiesse, d'éloquence et de génie. Nous lui dirons : Misérable folliculaire, taisez-vous, parce que vous ne savez ce que vous dites; taisez-vous, parce qu'en excitant l'indignation au fond des âmes honnêtes et sensibles, vous les faites sortir de leur caractère, oublier votre nullité, et manquer à une modération dont on se repent ensuite de s'être distrait si mal à propos.

Et *j'ajouterai* qu'après un court éloge de Voltaire, quelques pages où je m'étais occupé de mettre la plus grande impartialité, et où je l'accusais de trop de sensibilité pour la piqûre des insectes qui s'attachaient à lui, je me suis écrié : Hélas! tu étais lorsque je te parlais ainsi... Les critiques[1] ont dit qu'ils parieraient bien que je n'aurais point parlé de cette manière au poëte lauréat; et je leur répondrai : Ne pariez point, jurez plutôt[2]. J'ai pris la liberté de contredire de vive voix et par écrit M. de Voltaire, avec les égards que je devais aux années et à la supériorité de ce grand homme, mais aussi avec le ton de franchise qui me convenait, et cela sans l'offenser, sans en avoir entendu de réponses désobligeantes. Je me souviens qu'il se plaignait un jour avec amertume de la flétrissure que les magistrats imprimaient aux livres et aux personnes : « Mais, ajoutai-je, cette flétrissure qui vous afflige, est-ce que vous ne savez pas que le temps l'enlève, et la reverse sur le magistrat injuste? La ciguë valut un temple au philosophe d'Athènes... » Alors le vieillard m'enlaçant de ses bras, et me pressant tendrement contre sa poitrine, ajouta : « Vous avez raison, et voilà ce que j'attendais de vous... » D'autres en ont éprouvé la même indulgence. D'où naît cette légèreté à juger des choses qu'on ignore, et à parler des hommes qu'on ne connaît pas?

1. L'abbé Grosier, *Journal de littérature,* déjà cité, p. 369. (Br.)
2. Voyez l'*Écossaise* et l'objection 12 ci-dessus.

Si la vérité blesse si fréquemment, c'est un peu de la faute de celui qui la dit : ou c'est un orgueilleux qui nous humilie, ou un ignorant qui nous préceptorise, ou un grossier personnage qui nous insulte. Eh ! donnons-lui pour cortége la bienveillance, l'ingénuité, la modestie, la circonspection, ses véritables compagnes ; proposons des doutes, lorsque nous croyons avoir l'évidence : que l'honnêteté de notre discours tempère la force de nos raisons ; interrogeons, ayons l'air de nous instruire, lorsque nous sommes sûrs ; soyons indulgents pour l'erreur, surtout lorsque cette erreur décèlera une belle âme ; réservons toute notre véhémence pour le vicieux, toute l'amertume de l'ironie contre la suffisance impertinente ; et soyons certains que les ménagements inspirés par un heureux naturel, prescrits par une éducation libérale, et rendus habituels par quelque usage du monde, calmeront la révolte de l'amour-propre le plus délicat. Je ne me suis jamais écarté de ces règles sans m'en repentir. Plus la vérité est impérieuse par elle-même, plus elle doit se montrer réservée.

21° Et puis voilà le même grand homme, Voltaire, traité d'*Idole à la mode* par les mêmes critiques.

L'auteur de l'*Essai* a dit : « Toute une nation t'a rendu des hommages que ses souverains ont rarement obtenus d'elle... » Et les critiques ont ajouté : *Fade mensonge*[1]*!...* Il est vrai que de cette nation il devait en excepter le clergé.

Il a dit : « Tu as reçu les honneurs du triomphe dans la capitale la plus éclairée de l'univers... » Et les critiques ont ajouté avec une hardiesse qui ne se dément pas : *Parade burlesque*[2]*!*

Voici le prélude et les suites de cette burlesque parade. Des hommes de lettres distingués lui avaient décerné une statue de son vivant[3]. Après sa mort, l'Académie française a placé son buste à côté de celui de Molière, dans le lieu de ses assemblées ; ensuite elle a proposé son éloge pour sujet de son prix. Cependant un grand roi[4] le composait sous sa tente ; cependant

1. L'abbé Grosier, *Journal de littérature*, p. 368. (Br.)
2. L'abbé Grosier, journal cité, p. 368. (Br.)
3. En 1770. (Br.) — C'est celle qui fut exécutée par Pigalle et qui est dans une des salles de l'Institut.
4. Frédéric, au camp de Schatzlar. (Br.)

une grande souveraine[1] acquérait sa bibliothèque, lui ordonnait un sanctuaire dans son palais, et écrivait à sa nièce : *A la nièce d'un grand homme qui avait de l'amitié pour moi...* Et tandis que je m'occupe à faire rougir ses ennemis de l'indécence effrénée de leurs apostilles, on le couronne sur notre théâtre, dans cet endroit où il avait si souvent excité les transports de l'admiration, versé dans nos âmes la terreur, la commisération, et fait répandre tant de larmes ; où, la première fois qu'il se montra, la nation, pénétrée de respect, s'était inclinée devant lui, et où nos grands seigneurs avaient présenté leurs hommages au vieillard attendri qui pleurait de joie, et qui disait : *Vous voulez donc me faire mourir !*

Une burlesque parade ! Qui est-ce qui peut lire ces mots, où l'on ne sait s'il y a plus de rage contre le mérite honoré, que de basse adulation pour le fanatisme puissant, sans éprouver l'indignation la plus profonde? Quel étonnant mépris pour le jugement de ses concitoyens! Quelle audacieuse indifférence

1. L'impératrice Catherine. Voici la lettre que, le 15 octobre 1778, elle écrivit à Mme Denis, nièce de Voltaire :

« Je viens d'apprendre, madame, que vous consentez à remettre entre mes mains ce dépôt précieux que M. votre oncle vous a laissé, cette bibliothèque que les âmes sensibles ne verront jamais sans se souvenir que ce grand homme sut inspirer aux humains cette bienveillance universelle que tous ses écrits, même ceux de pur agrément, respirent, parce que son âme en était profondément pénétrée. Personne avant lui n'écrivit comme lui ; il servira d'exemple et d'écueil à la race future. Il faudrait unir le génie et la philosophie aux connaissances et à l'agrément, en un mot, être M. de Voltaire pour l'égaler. Si j'ai partagé avec toute l'Europe votre regret, madame, sur la perte de cet homme incomparable, vous vous êtes mise en droit de participer à la reconnaissance que je dois à ses écrits; je suis sans doute très-sensible à l'estime et à la confiance que vous me marquez. Il m'est bien flatteur de voir qu'elles sont héréditaires dans votre famille; la noblesse de vos procédés vous est caution de mes sentiments à votre égard. J'ai chargé M. Grimm de vous en remettre les quelques faibles témoignages dont je vous prie de faire usage.

« *Signé :* CATHERINE. »

C'était 150,000 livres pour la bibliothèque, et des fourrures de la plus grande beauté. La suscription portait : *A la nièce d'un grand homme qui avait de l'amitié pour moi.* Cette bibliothèque fait aujourd'hui partie de celle du château impérial de l'Ermitage*; beaucoup de livres sont chargés de notes marginales de Voltaire. Vagnières, secrétaire de Voltaire, a donné un catalogue raisonné de ces livres et des notes qu'ils contiennent. (BR.)

* Elle a été réunie depuis à la Bibliothèque impériale publique.

pour le mépris de toutes les nations éclairées! ou plutôt, quelle juste confiance dans sa propre obscurité! S'il y a des choses qu'on ne dit que quand on croit n'être point entendu, il y en a apparemment que l'on n'écrit que quand on est bien sûr de n'être point lu. Mais comment un écrivain trouve-t-il un censeur assez intrépide pour s'associer à tant de bassesse? Comment, chez un peuple où le gouvernement ordonne des statues aux grands hommes, entre lesquelles celle de Voltaire sera placée tôt ou tard, est-on autorisé à leur adresser l'injure la plus révoltante avec approbation et privilége? Ces contradictions, qui ne sont pas inexplicables pour nous, sont autant de scandaleuses énigmes pour les étrangers. Je lis dans une annonce de Berlin : « On a célébré aujourd'hui, à neuf heures et demie du matin, en l'église catholique de cette ville, avec toute la pompe convenable, un service solennel pour l'âme de Voltaire. Un très-grand concours de personnes distinguées ont assisté à cette cérémonie religieuse; des aumônes considérables ont été distribuées... » — Serait-ce encore une burlesque parade que cela? — On ajoute : « Et c'est méchamment qu'on a fait courir le bruit que le clergé français lui avait refusé la sépulture. Ce clergé si respectable n'aurait pu en user ainsi sans violer les lois de la justice, sans détruire les principes de la bonne police, et sans donner à des haines particulières une influence incompatible avec la charité chrétienne et avec toute vertu sincère et charitable... » Cependant le fait est vrai. Dans l'année où les seigneurs d'Angleterre avaient accompagné à Westminster, parmi la sépulture des rois, à côté de l'urne de Newton, les cendres de Garrick, acteur qui devait sa célébrité à sa manière de rendre les poëmes de Shakespeare, on refusait à Paris une poignée de terre, un coin de cimetière, à l'émule de Corneille et de Racine.

22° Mais quelle est la cause des invectives adressées à l'auteur de la vie de Sénèque, avec une si merveilleuse prodigalité? Il ne croisa jamais aucun de ses censeurs sur le chemin de la fortune qu'il ne fréquente pas, ni sur celui de la vertu et de la considération, où il désirerait de les rencontrer. Nous avons beau nous interroger sur les motifs de cette largesse, nous ne les devinons pas.

Il a entrepris cet ouvrage à la sollicitation de quelques hommes vertueux et savants à qui il a rendu grâce de la trop bonne opinion qu'ils ont eue de ses forces. Digne d'estime ou de mépris, il serait également inutile de le défendre. On en a trouvé le style haché, abrupt, incorrect; et peut-être l'est-il. Ce n'est pas que, dans cet écrit même et quelques autres, on ne voie clairement qu'il sait aussi, quand il lui plaît, rendre sa phrase harmonieuse : mais, pour cette fois, il ne s'en est pas soucié; il était occupé de tout autre chose que d'une heureuse cadence. Il ne composait pas, il n'écrivait pas; il causait librement avec son lecteur et avec lui-même; il s'abandonnait sans réserve au sentiment de l'admiration ou de la haine, de la peine ou du plaisir qui se succédaient au fond de son cœur; il nous en avait prévenus; il s'instruisait, il songeait à se rendre meilleur. Il se livrait à l'influence des modèles qu'il avait sous les yeux, Sénèque, Tacite et Suétone; peut-être en aura-t-il pris les défauts, et non l'excellence, parce que l'un était aisé et l'autre difficile. Il a usé de toute la licence de la conversation d'un ami avec ses amis, entre lesquels il n'aura pas compté ses censeurs. Si nous en croyons quelque homme de goût, avec plus de travail et de soins, il aurait fait moins bien ou plus mal. Un auteur pieux a dit : *Omnis scriptura legi debet eo spiritu quo scripta est;* Tout écrit doit être lu selon l'esprit qui l'a dicté. Si nos aristarques s'étaient conformés à cette maxime, ils auraient été plus économes de ces expressions dénigrantes dont on use de nos jours et avec les auteurs qui les méritent le plus, et avec ceux qui les méritent le moins, selon l'esprit dans lequel on les lit, et qui est rarement celui dans lequel ils ont écrit.

Et *j'ajouterai* qu'il faut distinguer deux sortes d'harmonie : l'une qui s'amuse à flatter l'oreille par l'heureux choix des expressions, et par leur disposition nombreuse; l'autre, beaucoup moins commune, qui a sa source dans une âme sensible, et qui est inspirée à l'écrivain selon les passions diverses dont son cœur est agité. La première convient aux récits tranquilles; la seconde est propre à toutes les circonstances qui portent le trouble dans les idées, dans les sentiments et le discours. La douleur, quand elle parle, a le ton faible et plaintif; celui de la colère est véhément. Le style imitatif du désordre ou de la difformité

entasse les spondées et les élisions, et Virgile étonne lorsqu'il dit :

> Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.
> VIRGIL. *Æneid.* lib. III, v. 668. (BR.)

Son vers donne à Polyphème une grandeur démesurée, et plus il est enharmonique, plus il est beau. L'histoire des temps de calamités ne s'écrit point comme l'histoire des règnes heureux. Il y a des préceptes pour plaire à l'organe, il n'y en a point pour le blesser avec succès; et celui qui manquera de ce double tact, ne sera jamais un bon écrivain, et sera toujours un mauvais juge.

23° Les critiques[1] se félicitent des ménagements qu'ils ont gardés dans l'analyse de son *Essai*. Ils auraient mieux fait encore de réserver tout ce qu'ils en pouvaient avoir pour le vieux philosophe, pour l'historien des deux Indes, et pour l'homme universel qu'on regrette, et qu'on regrettera longtemps encore, si nos regrets ne doivent cesser que quand la perte en sera réparée. Cette modération nous aurait épargné, à l'auteur et à nous, quelques lignes d'humeur.

Lorsqu'un aristarque le louera de quelques avantages dans sa lutte avec Sénèque, et lui accordera des vues énergiques et même profondes, pourrait-il, en conscience, accepter cet éloge? Ne serait-ce pas reconnaître, dans des matières importantes, une compétence qui n'est pas même avouée dans des matières frivoles? L'aristarque aura-t-il la tête saine quand il approuve, ne l'aura-t-il plus quand il blâme? L'auteur de l'*Essai* ne saurait penser ainsi. D'ailleurs, celui qui, dans un assez court intervalle de temps, l'aurait déchiré, ne l'autoriserait-il pas à douter de la solidité de son caractère et de ses principes?

24° Cependant importe-t-il à un critique, même en littérature, d'être un homme de bien, un bon citoyen, un ami de la vérité et de la vertu? Nous le croyons. Cela supposé, que serait le discours qu'il s'adresserait à lui-même, et quel est celui que M. de Marmontel s'est vraisemblablement tenu? Le voici. Il s'est dit : « Il y a certainement des défauts dans cet ouvrage,

1. L'abbé Grosier surtout, journal cité, p. 372. (BR.)

et je les remarquerai ; mais fermerai-je les yeux des autres et les miens sur son utilité? Non, sans doute; à Dieu ne plaise que j'arrache des mains du lecteur des feuilles qui lui offriront à chaque ligne les préceptes de l'art de bien vivre et de bien mourir! On trouve, à la vérité, l'un et l'autre dans d'autres ouvrages; mais on ne peut trop répéter aux hommes, surtout avec une certaine force, ces utiles et grandes leçons... » Il est rare qu'aucune de ces idées se soit présentée à l'esprit de nos critiques.

Cependant un des plus indulgents a dit : « On reconnaît dans l'apologiste un écrivain qui sent profondément; un grand nombre de morceaux annoncent l'homme de génie et le philosophe qui ne peuvent se cacher... » Je connais l'auteur de l'*Essai*, et je suis sûr que cet éloge flatteur ne le corrompra pas; il s'est apprécié. Vingt à vingt-cinq années de sa vie ont été consacrées à ébaucher l'histoire de la philosophie, et la description des arts mécaniques; on a dessiné dans les ateliers et sous ses yeux trois à quatre mille planches à travers toutes sortes de persécutions et de dégoûts. Il a fait une fortune immense à des commerçants; il n'a pas fait la sienne, parce qu'en toute circonstance la fortune est la chose à laquelle il a le moins pensé. Il obtient de temps en temps quelques larmes et quelques applaudissements au théâtre; le jugement qu'il porte lui-même de ses autres ouvrages, c'est qu'ils attaquent les erreurs sans attaquer les personnes, et que, s'ils n'instruisent pas toujours, ils n'offensent jamais. Et il me permettra d'ajouter qu'il serait un ingrat, s'il ne publiait que Sa Majesté Impériale de Russie l'a comblé de bienfaits dans sa patrie, et de distinctions à sa cour[1]; que c'est d'elle, et d'elle seule, qu'il a reçu la récompense de ses longs travaux; et que, si sa bonté lui a trop accordé, c'est une faute qu'elle commettra toutes les fois qu'un peu de mérite fixera ses regards.

Et *j'ajouterai* que je sais, à la vérité, un assez grand nombre de choses, mais qu'il n'y a presque pas un homme qui ne sache sa chose beaucoup mieux que moi. Cette médiocrité dans tous les genres est la suite d'une curiosité effrénée et d'une fortune

1. Diderot n'a jamais laissé échapper l'occasion de signaler les bienfaits de l'impératrice Catherine. (Br.)

si modique qu'il ne m'a jamais été permis de me livrer tout entier à une seule branche de la connaissance humaine. J'ai été forcé toute ma vie de suivre des occupations auxquelles je n'étais pas propre, et de laisser de côté celles où j'étais appelé par mon goût, mon talent et quelque espérance de succès. Je me crois passable moraliste, parce que cette science ne suppose qu'un peu de justesse dans l'esprit, une âme bien faite, de fréquents soliloques, et la sincérité la plus rigoureuse avec soi-même, savoir s'accuser et ignorer l'art de s'absoudre.

Et *j'ajouterai encore* que je pourrais bien avoir été un apologiste maladroit : pour un écrivain de mauvaise foi, quelque vraisemblance que les censeurs y voient, je leur proteste qu'il n'en est rien ; personne sous le ciel ne le sait mieux que moi. D'honneur, j'ai cru bêtement avec des hommes célèbres, anciens et modernes, que Sénèque était un grand penseur, un instituteur vertueux, un grand ministre ; et si malgré toutes les peines qu'ils se sont données pour me détromper, je leur protestais que je persiste dans ma bêtise, ce serait encore de la meilleure foi du monde, et je consentirais qu'ils me prissent au mot, mais à condition qu'ils sépareraient ma cause de celles de Tacite, de Tertullien, d'Othon de Freisingen, de Montaigne, de La Mothe-le-Vayer, d'une infinité d'autres, et qu'ils prouveraient qu'en parlant comme ces approbateurs ont parlé, ils ont eu de l'esprit, et que je ne suis qu'un idiot ; qu'ils étaient vrais, et que je suis faux.

25° « Qu'on permettra volontiers à l'auteur d'admirer Sénèque, mais à la condition qu'il sera poli...[1] » Un journaliste qu'il ne connut jamais, à qui il n'adressa de sa vie un mot désobligeant, et qui vient, entre mille autres galanteries pareilles, de le traiter de vil apologiste[2] ; vil apologiste lui, et vils apo-

1. L'abbé Grosier, *Journal de littérature*, p. 344. (Br.)

2. *Id. ibid.*, t. I, lettre v, p. 200, année 1779. (Br.) — L'abbé Grosier, comme on le voit, n'y allait pas de main morte, et il était digne de collaborer à certains journaux de notre siècle ; mais, alors, ces façons n'étaient point encore acceptées sans protestation. Aussi ne put-il conserver la rédaction du *Journal de littérature* qu'une année (1779). Quand Diderot publia la seconde édition de l'*Essai*, il effaça, l'adversaire s'étant dérobé, sa première réponse à cette injure ; nous la trouvons dans l'*Extrait*, déjà signalé p. 65, 70, donné par la *Correspondance* de Grimm :

« Apologiste vil de Sénèque ! cela est difficile à digérer. Je m'attendais à toutes sortes de reproches, excepté à celui de bassesse, même de la part du plus violent

logistes tous ceux qui seraient tentés d'être de son avis, et qui lui recommande la politesse : voilà ce qu'on peut appeler une leçon bien placée.

Apologiste vil de Sénèque!... Qu'on l'eût appelé fieffé sophiste, plat raisonneur, déclamateur insipide, ce sont des douceurs d'usage; mais vil apologiste! c'est excéder un peu, ce nous semble, la mesure des petites licences des aristarques du jour. « Et son apologiste partagera avec lui le mépris et l'indignation universelle...[1] » Censeurs, reprenez vos esprits, remettez-vous, et dites-nous comment celui qui s'occupe de toute sa force à défendre l'innocence d'un homme mort il y a deux mille ans, et qui n'a d'autre motif, en le justifiant, que le vif intérêt qu'il prend à la vertu calomniée, peut encourir le mépris et l'indignation universelle? Savez-vous ce que vous faites? vous mettez l'apologiste de Sénèque et le sien sur la ligne du prêtre infâme qui a publié l'*Apologie de la Saint-Barthélemi* et de la *Révocation de l'Édit de Nantes*[2]. Cela n'est pas bien.

Le mépris universel! l'indignation universelle! Censeur, il nous semble qu'en vous restreignant au terme *général*, vous vous seriez épargné une injure grossière et que vous l'auriez

ennemi de la philosophie, de l'augure le plus fanatique, de l'homme le plus impudent. Mais, monsieur l'abbé, ce n'est pas avec une plume qu'on répond à cela... »

1. L'abbé Grosier, *Journal de littérature*, t. I, lettre v, année 1799, p. 200. (Br.)

2. Diderot veut désigner ici l'abbé de *Caveyrac*, prieur de Cubiérètes, né à Nîmes le 6 mars 1713, mort en 1782. Si son écrit (voir tome I, page 489, note) n'est pas précisément l'apologie de la Saint-Barthélemi, il est au moins l'ouvrage de la plus insigne mauvaise foi : ce prêtre ne cherche pas seulement à prouver que la religion fut moins que la politique la cause de tels massacres; mais il s'efforce de diminuer l'horreur qu'ils inspirent en réduisant le nombre des victimes. Au surplus, Caveyrac n'est pas le seul prêtre qui ait tenté de justifier les crimes de Charles IX. Pour connaître ceux qui se sont ainsi déshonorés, il faut consulter l'*Indice* des apologistes de la Saint-Barthélemi, que M. Dulaure a placé à la page 175 du tome III de son *Histoire physique, civile et morale de Paris*, 1821.

Afin de compléter cet indice curieux, nous citerons *Jean des Caurres*, curé de Pernay, et, depuis, principal du collége d'Amiens et chanoine de Saint-Nicolas dans la même ville, né en 1540, mort en 1587. Bayle rapporte qu'il n'eut point de honte de faire, à la louange du massacre de la Saint-Barthélemi, une ode *religieuse* qui se trouve dans le IVe livre de ses *Œuvres morales et diversifiées en histoires, pleines de beaux exemples, enrichies d'enseignements vertueux, et embellies de plusieurs sentences et discours... pour l'enseignement de toutes personnes qui aspirent à vertu et philosophie chrestienne.* Édition de 1575.

Le P. Turselin, jésuite, dit, dans son *Epitome historiarum* (Cadomi, 1587) :

encore suffisamment insulté. Il faudra bien qu'il se passe de votre suffrage, et je l'y crois résolu; mais il lui en restera à la cour, à la ville, dans les académies, parmi vos connaissances, peut-être entre vos amis, dans toutes les conditions de la société qui lit. Ces vils personnages qui, sans partager sa façon de penser sur Sénèque, approuvent sa tentative et la trouvent honnête, ne sont pas tout à fait aussi rares que vous l'imaginez. Voulez-vous que je vous révèle un secret? C'est qu'en vous informant avec soin, vous en découvririez plus d'un sous l'habit même que vous portez. Il est vrai que ce ne sont pas de petits intrigants, des prêtres hypocrites qui courent la pension ou le bénéfice, peut-être sont-ils du nombre de ceux qui les confèrent : cela est horrible, mais cela n'en est pas moins vrai; et un autre point qui vous surprendra davantage, c'est que ces gens-là ne sont pas sans lois, sans mœurs et sans foi. En attendant, je vous en dénonce un d'entre eux qui a dit expressément : « On sent combien elle est noble, cette apologie qui a pour objet de venger, après dix-huit siècles, un grand homme calomnié; en même temps, on sent combien elle est difficile. Le défenseur de Sénèque ne s'est pas dissimulé cette difficulté, dont il se plaint avec une sensibilité vraiment touchante. »

26°. « Que le premier éditeur de l'*Essai* sur Sénèque est un apprenti philosophe...[1] » Cet homme de lettres[2] nous est peu

« Le glorieux pontificat de Grégoire XIII a commencé sous les plus heureux auspices (*initia lætiora*); il y avait peu de temps qu'il était pape, lorsqu'il reçut l'agréable nouvelle (*lætus nuncius*) du massacre des huguenots... On en égorgea à Paris plus de soixante mille... etc. »

Enfin, Pibrac (Guy-du-Faur), auteur des *Quatrains,* qui fut regardé jusqu'à présent comme un magistrat vertueux, est aussi l'auteur de la plus exécrable apologie de la Saint-Barthélemi. Cet ouvrage a été publié en latin et en français sous les titres : *Ornatissimi cuiusdam viri, de rebus gallicis ad Stanislaum Eluidium epistola.* Lutetiæ, 1573; et *Traduction d'une Epistre latine d'un excellent personnage de ce royaume, faicte par forme de discours, sur aucunes choses depuis peu de temps advenues en France.* Paris, 1573. (Br.)

1. Cette objection, ainsi que plusieurs autres dont nous n'avons pu indiquer la source, est probablement de l'abbé Royou, dans le *Journal de Monsieur.* Ce journal de littérature, qui n'eut que quelques années d'existence, ne se trouve dans aucune des bibliothèques publiques de Paris; et nos recherches dans les grandes bibliothèques particulières n'ont pu nous mettre dans le cas de le consulter. Voyez notre *Avertissement.* (Br.)

2. Naigeon. Marmontel a dit en parlant de lui : « Je ne puis passer sous silence le mérite de l'éditeur de la traduction des œuvres de Sénèque et de cet *Essai* sur sa vie. C'est une chose rare de voir, dans cet ouvrage, un admirateur de Sénèque, qui

connu, nous n'avons aucun motif personnel soit de le louer, soit de le blâmer; mais nous savons qu'il est versé dans les langues anciennes, qu'il écrit et s'exprime purement et facilement dans quelques-unes des modernes, qu'il connaît l'antiquité: qu'il a bien fait voir par son travail sur Sénèque et par ses notes sur l'auteur dont il a soigné l'édition, qu'il était érudit dans toute la valeur du terme; qu'il sait penser; qu'il a profondément médité les philosophes des temps éloignés et du nôtre: qu'il est occupé d'un ouvrage qui présente plus de difficultés à vaincre que sa lecture n'en laisse soupçonner au commun des lecteurs, et que la physique, la chimie, les sciences et les arts ne lui sont nullement étrangers.

Et *j'ajouterai* que, quand l'aristarque l'appela apprenti philosophe, il eut le sens commun, sans peut-être s'en douter et s'entendre. La recherche de la vérité et la pratique de la vertu étant les deux grands objets de la philosophie, quand cesse-t-on d'être un apprenti philosophe? Jamais. Jamais, non plus que le chrétien qui s'est proposé la perfection évangélique ne cesse d'être un apprenti chrétien. Sénèque se confesse apprenti philosophe. Il n'en est pas tout à fait du christianisme et de la philosophie comme d'une *annonce* ou d'une *affiche*[1]. A la place du censeur, plus je m'estimerais excellent dans mon métier, plus je tâcherais d'être modeste. Puis, m'adressant à l'approbateur de son pamphlet, je lui demanderai si quelqu'un a le privilége d'injurier un citoyen, et si un homme honnête peut laisser dire d'un autre ce qu'il serait fâché qu'on dît de lui?

27° « Que l'*Essai sur la Vie et les Écrits de Sénèque* ne se sauvera peut-être de l'oubli qu'à l'aide de la traduction à laquelle il est attaché[2]. » Cela se peut, mais en attendant que Senèque

le réfute à tout moment; et l'éditeur de l'ouvrage d'un ami, qui le critique comme si cet ami était mort. L'érudition qu'il a répandue dans les notes, la lumière et la nouvelle force qu'elles donnent souvent au texte, lui ont mérité l'honneur que son ami lui a fait en lui dédiant son ouvrage. » *Mercure* du 25 décembre 1778. (Br.)

1. Cette allusion rectifie la supposition (note 1, p. 403) du précédent éditeur. La critique à laquelle il est répondu vient du journal *Annonces, Affiches et Avis divers* qui, en 1778, avait ajouté à son titre celui de *Journal général de France*. L'abbé Aubert en était le rédacteur littéraire, et on y « déchirait » aussi bien qu'ailleurs « les philosophes, les académiciens et les bons esprits, » suivant un mot du *Lendemain*, en 1793. Voir *Bibliographie de la Presse périodique*, par Eug. Hatin.

2. L'abbé Grosier, journal cité, page 372. (Br.)

le fasse lire dans l'avenir, il aura fait lire les utiles écrits de Sénèque à un assez grand nombre de ses concitoyens qui ne connaissaient ni l'instituteur ni le ministre, et que la fausse délicatesse des pédants avait dégoûtés de l'auteur. Ce succès éphémère lui suffit : de grands hommes de votre étoffe s'en contentent bien.

De tout le morceau qui précède, je ne réclame que les additions. Il était accompagné de deux autres; l'un intitulé : *Histoire de la Vie domestique de Jean-Jacques Rousseau;* l'autre : *Instructions pour les élèves dans l'art de la critique moderne, tirées de la pratique des grands maîtres*[1]. J'ai supprimé le premier, bien que, souvent interpellé sur la vérité des faits, il me fût impossible d'en contester aucun. Je n'ai réservé du second que le trente-septième et dernier article, que voici :

« Vous avez sous les yeux un modèle parfait de l'écrivain périodique; mais, en vous le proposant, je craindrais de vous décourager. On peut être grand, sans s'élever à sa hauteur. De quelques singulières qualités que la nature vous ait doué; quelque effort que vous fassiez pour les perfectionner; quelque haine que vous portiez aux talents et aux vertus; avec quelque art que vous sachiez entasser les erreurs de l'ignorance sur les absurdités du paradoxe en littérature, en finance, en commerce, en politique, en législation, en histoire, en géographie et même en mathématique; avec quelque intrépidité que vous braviez la vérité; avec quelque arrogance ou quelque bassesse que vous vous montriez aux hommes puissants; avec quelque audace que vous portiez un front déshonoré; de quelque mépris que vous soyez pénétré pour l'estime publique; quoi que vous osiez, il faut vous y résoudre, vous n'occuperez jamais que le second rang. » Il n'y a pas d'apparence que quelqu'un se reconnaisse à ce portrait; et malheur à celui que l'on y reconnaîtrait.

1. Ces deux ouvrages étaient sans doute en manuscrit. Ils ne figurent dans aucune des bibliographies que nous avons consultées. Le premier aurait présenté cependant un bien vif intérêt.

CONCLUSION.

CX.

Après tant de comptes opposés que l'on vous a rendus de cet *Essai sur les mœurs et les écrits de Sénèque*, lecteur, dites-moi, qu'en faut-il penser?

Sénèque et Burrhus sont-ils d'honnêtes gens, ou ne sont-ils que deux lâches courtisans?

Sénèque a-t-il du génie, ou n'est-il qu'un faux bel esprit?

A-t-il parlé de la vertu comme un homme qui en connaissait la douceur et la dignité, ou comme un hypocrite que sa conduite ou ses écrits rendent également suspect?

Suis-je un homme de bien, ou un vil apologiste? et ma tentative, heureuse ou malheureuse, est-elle digne d'éloge ou digne de blâme?

Si quelqu'un s'avisait de prendre ma défense comme j'ai pris celle de Sénèque, encourrait-il le mépris et l'indignation universelle?

Sais-je ou ne sais-je pas ma langue?

Suis-je un raisonneur ou un sophiste? un écrivain de bonne ou de mauvaise foi?

Mon discours a-t-il quelque solidité, ou ne suis-je qu'un déclamateur frivole?

Ai-je de la logique et des idées, ou en manqué-je?

Ai-je fait un bon ou un mauvais livre? Lequel des deux?

Si l'on ne forme qu'une classe de mes antagonistes, il est certain qu'ils ont dit pour et contre tout ce que pouvaient leur inspirer le mensonge et la vérité, la bienveillance et le dessein de nuire, la dialectique et l'artifice, le sens commun et la folie, la raison et le préjugé, l'impartialité et l'exagération, les lumières et l'ignorance, l'esprit et l'imbécillité, et que celui qui imagine-

rait une accusation nouvelle qui leur eût échappé, ne donnerait pas une médiocre preuve de sa sagacité[1].

Abstraction faite des qualités personnelles de nos aristarques, convenez, lecteur, que vous n'en savez rien, mais rien du tout, et qu'il serait plus difficile d'accorder les horloges de la capitale que les arbitres de nos productions, quoiqu'il y ait pour eux tous une méridienne commune; qu'un moyen sûr d'ignorer l'heure, c'est d'être entouré de pendules; qu'il n'en faut avoir qu'une réglée par le bon goût et par le jugement, et qu'on n'en peut interroger une autre sans répéter toutes sortes de décisions contradictoires et n'avoir point d'avis à soi.

Les preuves qui se déduisent des faits sont bornées; les conjectures du caprice et de la méchanceté sont infinies. On est dispensé de répondre aux objections de la mauvaise foi. J'ai dit: Vous qui troublez dans ses exercices celui qui visite le jour et la nuit les autels d'Apollon, bruyantes cymbales de Dodone, tintez tant qu'il vous plaira, je ne vous entends plus. Si le dernier qui parle est celui qui a raison, censeurs, parlez, et ayez raison.

1. Diderot devait être loin de s'attendre à la voir portée contre lui par La Harpe *philosophe;* mais La Harpe *dévot* a sans doute pris ce passage pour un défi. Nous demanderons si en reproduisant, dans *la rapsodie* qu'on a intitulée *Philosophie du* XVIIIe *siècle,* les grossières injures des premiers critiques, *il n'a pas donné une médiocre preuve de sagacité?* (BR.) — Nous réservons La Harpe et son réquisitoire pour une occasion plus solennelle.

PLAN
D'UNE UNIVERSITÉ

POUR

LE GOUVERNEMENT DE RUSSIE

OU

D'UNE ÉDUCATION PUBLIQUE DANS TOUTES LES SCIENCES

(Écrit de 1775 à 1776. — Publié partiellement en 1813-1814. — Complété d'après le manuscrit de l'Ermitage.)

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Le voyage de Diderot en Russie ne devait pas être seulement un témoignage de reconnaissance envers l'impératrice, le philosophe en revint chargé de travaux. Il devait d'abord publier le compte rendu de ce qui avait été déjà fait par ordre de Catherine II au point de vue de l'enseignement, et il s'acquitta de cette tâche avant de rentrer à Paris en surveillant en Hollande l'édition des *Plans et Statuts*[1] du maréchal Betzki. Il devait ensuite envoyer un projet d'Université dont la rédaction l'occupa pendant plusieurs années.

Ce *Plan d'une Université* n'a jamais été connu en France dans toute son étendue, et nous ne croyons pas qu'il ait été appliqué en Russie. Naigeon en a donné un résumé, mais n'en a cité que d'insignifiants fragments (4 ou 5 pages). En 1813, le manuscrit original fut communiqué par Suard à M. Guizot, alors rédacteur des *Annales de l'Éducation*. Celui-ci en donna un extrait dans ce journal, numéros VIII-XI, 15 novembre, 15 décembre 1813 et 15 janvier 1814. Ce manuscrit, de cent soixante-dix pages, était entièrement écrit de la main de Diderot, avec des ratures, des corrections, et même quelques négligences de style qui pouvaient donner lieu de le regarder comme un premier brouillon. A la mort de Suard, il fut remis à sa veuve. On présume, dit M. Brière, en tête de sa réimpression de la partie publiée par M. Guizot, qu'il a été détruit. Heureusement, la copie définitive avait été envoyée à sa destination et c'est sur cette copie que M. Léon Godard a pu rétablir l'ensemble que nous donnons aujourd'hui pour la première fois.

Nous n'insisterons pas sur l'importance de ce travail ; nous engagerons seulement le lecteur à le méditer, sans nous flatter, d'ailleurs, de l'espoir que le plan de Diderot soit jamais mis à exécution.

1. Voyez la note, t II, p. 451, et les *extraits* ci-après, pages 415 et 544.

Il ne serait cependant pas, il faut bien le dire, trop en dehors du mouvement de la société moderne. Ce qui est remarquable, en outre, c'est qu'on y découvre déjà les reproches contre la méthode d'enseignement des langues anciennes et deux des aspirations que nous croyons propres à notre temps : l'éducation professionnelle et l'instruction gratuite et obligatoire.

Si l'auteur ne se prononce pas pour l'instruction laïque, c'est pour ne pas choquer les convenances que lui avait prescrites son illustre correspondante. Mais il ne se fait pas faute de lui dire incidemment quelles seraient ses préférences sur ce point. Quant à ce qui est de la gratuité, il va même plus loin que nous n'allons encore : il veut que les enfants soient nourris à l'école pour enlever leur dernier prétexte aux parents récalcitrants.

Nous ne savons pas exactement à quelle époque le *Plan* fut achevé. Les dernières années du philosophe furent très-laborieuses; c'est alors qu'il écrivit ses trois grands ouvrages : la *Réfutation de* L'HOMME; l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, le *Plan d'une Université*, et beaucoup d'autres d'un genre différent, comme *Jacques le Fataliste*, des *Dialogues*, etc. Le *Plan*, quoique certaines dates citées fassent supposer qu'il était terminé en 1776, étant un résumé des réflexions de toute la vie de Diderot sur l'éducation, nous a paru pouvoir sans inconvénient être placé chronologiquement ici.

M. Guizot, dans sa publication, s'est borné à la première partie, celle qui concerne la *Faculté des arts*. C'est, en effet, celle qui devait avoir alors et qui aura encore, sans doute, aujourd'hui, le plus d'intérêt pour le lecteur. Cependant il est impossible, quand on ne connaît que ce fragment, de se rendre compte de la portée de l'œuvre. Ce n'est qu'en la lisant en entier qu'on y reconnaît cette tête à laquelle on doit le *Prospectus* de l'*Encyclopédie*. C'est une grande vue d'ensemble où, sans appareil systématique, se déroulent simplement et logiquement des idées généralement justes et dont quelques-unes ne sont inapplicables que parce que la routine et les abus s'y opposent toujours, comme au temps de Diderot. Naigeon (*Mémoires*) avait raison quand il disait : « Remarquons que cet ouvrage de Diderot, un des plus graves et des plus importants par son objet dont il se soit jamais occupé, suffirait pour prouver combien ses idées et ses connaissances étaient bien liées, bien ordonnées dans sa tête. Strictement renfermé dans les limites de son sujet, il ne s'est permis aucun écart, aucune digression, aucune de ces excursions philosophiques qu'on trouve dans plusieurs de ses écrits, mais que la nature de celui-ci ne comportait pas ; car il en est du bien qu'on dit comme de celui qu'on fait; ils ont tous deux leur moment qu'il faut savoir prendre et d'où dépend tout l'effet qu'ils doivent produire. »

Nous n'avons pas cru devoir indiquer par des signes particuliers les passages restitués dans notre édition. M. Guizot avait supprimé tantôt de simples membres de phrase qui lui paraissaient trop vifs, tantôt des pages entières qui lui semblaient arriérées, inutiles ou compromettantes. En ne tenant compte que du point de vue historique, nous n'aurions pas pu nous résoudre à supprimer même les titres d'ouvrages classiques indiqués par l'auteur, si démodés et si oubliés qu'ils soient maintenant. Nous espérons qu'à la lecture on partagera le sentiment qui nous les a fait conserver.

Comme les précédents éditeurs, nous avons fait précéder le *Plan d'une Université* d'un *Essai sur les Études en Russie*[1], parce qu'il est à présumer que Diderot, consulté par Catherine sur l'éducation publique, écrivit d'abord cet *Essai*, et qu'ensuite, sur une nouvelle demande, il envoya à l'impératrice le plan d'un système complet d'éducation.

En outre, nous pensons bien faire en plaçant ici les quelques lignes suivantes qui accompagnaient l'édition que Diderot s'était chargé de diriger à Amsterdam du compte rendu des premiers établissements d'utilité publique dus à la collaboration de l'Impératrice et de son ministre Betzky. Elles sont placées à la fin du second volume (et dernier) de cette publication et portent en tête :

ADDITION DE L'ÉDITEUR M. D***.

Tels sont les plans et les statuts des différents établissements ordonnés par Sa Majesté Impériale.

Lorsque le temps et la constance de cette grande souveraine les auront conduits au point de perfection dont ils sont tous susceptibles et que plusieurs ont atteint, on visitera la Russie pour les connaître comme on visitait autrefois l'Égypte, Lacédémone et la Crète; mais avec une curiosité qui sera, j'ose le dire, et mieux fondée et mieux récompensée. J'en appelle au témoignage de plusieurs étrangers qui récemment arrivés à Pétersbourg et incrédules dans les premiers instants, enchérissaient ensuite sur mes éloges.

Si l'on veut savoir à présent jusqu'où la nation est convaincue de l'importance de ces institutions, et jusqu'où elle en est reconnaissante, on en jugera par les honneurs qu'elle a décernés au patriote Betzky, pour avoir dignement secondé les vues de sa souveraine.

1. Cet *Essai* a pris place, pour la première fois, dans les *Œuvres de Diderot*, édtion de Belin, 1818.

Le Sénat lui a fait frapper une médaille d'or où l'on voit, d'un côté, le buste de M. Betzky, avec la légende : *Jean, fils de Jean, Betzky*. Le revers représente la reconnaissance avec ses attributs ordinaires; elle est assise sur une pierre carrée; à sa gauche est une pyramide qu'elle a fait ériger : des enfants y attachent un médaillon avec les chiffres I. B. Ces enfants sont les symboles des quatre établissements fondés par Catherine II. Le premier est la *Maison d'éducation* de Moscou : le second est l'*Académie des beaux-arts :* le troisième est la *Communauté des demoiselles et des bourgeoises* et le quatrième est le *Corps des cadets de terre*. Le fond est décoré du vaste et beau bâtiment de ces établissements patriotiques. La légende est : *Pour l'amour de la patrie :* et on lit dans l'exergue : *Par le Sénat, le 20 novembre 1771*. Cette date marque l'époque de la signature de trois nouveaux établissements, savoir : d'une *Caisse de veuves;* d'une autre *Caisse de dépôt;* et d'un *Lombard*[1] *:* ils sont d'une si grande utilité pour toutes les classes de la société, qu'on doit les regarder comme le complément des priviléges accordés par Sa Majesté Impériale à la *Maison d'éducation* de Moscou.

Cette médaille fut présentée à M. Betzky en plein Sénat, avec l'agrément de Sa Majesté, par M. le procureur général Wiazemsky, portant la parole au nom de la nation.

Nous avons trouvé aussi dans l'Introduction que le traducteur Clerc a mise à cet ouvrage une appréciation des exercices des cadets russes que l'on trouvera à la fin de ce volume.

1. Mont-de-piété.

ESSAI

SUR

LES ÉTUDES EN RUSSIE

I.

Lorsqu'on jette les yeux sur les progrès de l'esprit humain depuis l'invention de l'imprimerie, après cette longue suite de siècles où il est resté enseveli dans les plus profondes ténèbres, on remarque d'abord, qu'après la renaissance des lettres en Italie, la bonne culture, les meilleures écoles se sont établies dans les pays protestants, de préférence aux pays qui ont conservé la religion romaine, et qu'elles y ont fait jusqu'à ce jour les progrès les plus sensibles. Sans m'attacher à prouver cette assertion, il me suffira d'observer que l'esprit du clergé catholique, qui s'est emparé de tout temps de l'instruction publique, est entièrement opposé aux progrès des lumières et de la raison que tout favorise dans les pays protestants, et qu'il ne s'agit pas dans cette question d'examiner s'il n'a pas existé dans les pays catholiques de très-grands hommes depuis la renaissance des lettres; mais si le grand nombre, si le corps de la nation est devenu plus éclairé et plus sensé : car le privilége du petit nombre de grandes têtes consiste à ne pas ressembler à leur siècle, et rien de leur part ne peut faire loi. Or on voit que, depuis l'époque de la réformation, tous les pays protestants ont fait des pas rapides vers une meilleure police, que les absurdités et les préjugés contraires au bon sens y ont diminué sensiblement, et qu'il n'en existe pas un seul qui, respectivement, ne soit plus florissant que tel pays catholique qu'on voudra lui comparer; proportion gardée de leurs avantages et de ce que

chacun devrait être. On peut même ajouter que les pays catholiques ont profité du reflet des lumières que les pays protestants leur ont renvoyé; qu'un tel préjugé, enseveli par la raison dans des contrées où un clergé ambitieux n'avait plus l'intérêt ni le crédit de le soutenir, a entraîné la honte et enfin la ruine du même préjugé dans la contrée voisine, au grand déplaisir des prêtres. Il est clair, pour tous ceux qui ont des yeux, que sans les Anglais, la raison et la philosophie seraient encore dans l'enfance la plus méprisable en France, et que leurs vrais fondateurs parmi nous, Montesquieu et Voltaire, ont été les écoliers et les sectateurs des philosophes et des grands hommes d'Angleterre. C'est donc dans les pays protestants qu'il faut chercher les meilleures et les plus sages institutions pour l'instruction de la jeunesse[1].

II.

On a raison de dire qu'il faut trois sortes d'écoles dans un pays bien policé.

III.

Les premières écoles sont les basses, les écoles à lire, à écrire et à compter. En Allemagne on les appelle *Lese-Schreib und Rechen-Schulen*[2]. Ces écoles y sont même séparées. On

1. En vertu de ce premier paragraphe, je prends la liberté de conseiller à S. M. I. de faire communiquer ses vues à quelques professeurs des universités de Leipsick, de Gœttingue, de Leyde, d'Oxford, d'Edimbourg, de Glasgow. Il y aura peut-être dans leurs plans beaucoup de pédanteries ; mais Dieu, qui a favorisé son ointe de tous les dons, et, entre autres, de celui du laisser et du prendre, lorsqu'il le faut et comme il le faut, aura bientôt secoué entre ses mains augustes la poussière du pédantisme pour n'y laisser que le bon grain. J'ose recommander très-particulièrement M. le docteur Ernesti, à Leipsick, homme d'un mérite éminent, qui, ayant été toute sa vie occupé de l'éducation de la jeunesse dans toutes les espèces d'écoles, est plus capable que qui que ce soit de dresser un plan excellent. Il peut l'écrire en allemand. Si S. M. I. daigne le consulter, je ne demande, pour prix de l'avoir indiqué, que la faveur de lui être nommé comme celui qui l'a indiqué à S. M. Dans les universités d'Écosse, il y a aussi d'excellentes têtes à consulter. (Diderot.)

2. J'observe qu'il serait bon, dans ces *Lese-Schreib und Rechen-Schulen*, de pousser l'instruction plus loin qu'elle ne va communément en Allemagne, et d'y faire enseigner, par exemple, à ceux qui se destinent aux professions mécaniques et au commerce, la manière de tenir les livres en parties doubles, la science du change, et tout ce qu'il est bon, dans ces professions, de savoir pour y devenir plus habile en moins de temps. (Diderot.) — Cette érudition de Diderot à propos du

envoie d'abord les enfants à l'école à lire. Les unes de ces écoles sont pour les garçons, les autres pour les filles. Quand un enfant sait parfaitement lire, on l'envoie à l'école à écrire et à compter. On n'y apprend que les règles de l'arithmétique; mais suffisamment pour qu'un enfant, au sortir de ces écoles, sache tous les calculs nécessaires dans le courant de la vie, et soit même en état d'apprendre les calculs plus compliqués des marchands et négociants. Ces basses écoles sont pour le peuple en général, parce que, depuis le premier ministre jusqu'au dernier paysan, il est bon que chacun sache lire, écrire et compter. Aussi, dans les pays protestants, il n'y a point de village, quelque chétif qu'il soit, qui n'ait son maître d'école; et point de villageois, de quelque classe qu'il soit, qui ne sache lire, écrire et un peu compter. J'ai quelquefois ouï dire en Allemagne que cela avait ses inconvénients. La noblesse dit que cela rend le paysan chicaneur et processif. Les lettrés disent que cela est cause que tout cultivateur un peu à son aise, au lieu de laisser à son fils sa charrue, veut en faire un savant, un théologien, ou tout au moins un maître d'école. Je ne m'arrête pas beaucoup au grief de la noblesse; peut-être se réduit-il à dire qu'un paysan qui sait lire et écrire est plus malaisé à opprimer qu'un autre. Quant au second grief, c'est au législateur à faire en sorte que la profession de cultivateur soit assez tranquille et estimée pour n'être pas abandonnée. Les hommes sont en général des animaux d'habitude, qui ne changent d'allure que lorsqu'ils sont vexés dans celle qu'ils avaient coutume de tenir. Or, dans un pays bien gouverné, aucune profession ne doit être exposée à des vexations. Du reste, chaque ordre de choses a ses inconvénients; et c'est l'étude de l'homme d'État de retrancher les inconvénients en conservant les avantages.

système d'enseignement en Allemagne ne doit pas trop étonner. Par Grimm, par le prince Henri de Prusse, par les Nassau-Saarbrück, par les visites assez fréquentes de jeunes Allemands qu'il signale dans sa correspondance, et même par sa traversée de l'Allemagne pour se rendre en Russie, Diderot pouvait connaître assez bien un pays qu'il n'avait pas habité, il est vrai, mais que ceux qui y avaient séjourné assez longtemps, comme Voltaire, ne paraissent pas avoir apprécié comme lui. On voit, du reste, par son *Voyage en Hollande,* que, s'il n'était pas ami du déplacement, lorsqu'il se déplaçait, il mettait son temps à profit pour se rendre compte, non des particularités pittoresques, mais des choses utiles : mœurs, coutumes, produits, revenus, industrie, établissements publics, etc.

Mais ici les avantages me paraissent l'emporter infiniment. L'assujettissement à l'opération de lire, d'écrire, de calculer, donne une première façon à l'esprit grossier des peuples; dont les suites, pour la police et la stabilité des gouvernements, ne sont pas, peut-être, calculables.

On apprend aussi dans ces écoles son catéchisme, c'est-à-dire les premiers principes de sa religion, et l'on fait d'une pierre deux coups en se servant de ces livres pour y apprendre à lire. Il serait à désirer qu'on eût aussi des catéchismes de morale et de politique, c'est-à-dire des livrets où les premières notions des lois du pays, des devoirs des citoyens, fussent consignées pour l'instruction et l'usage du peuple; et une espèce de catéchisme usuel, qui donnât une idée courte et claire des choses les plus communes de la vie civile, comme des poids et mesures, des différents états et professions, des usages que le dernier d'entre le peuple a intérêt de connaître, etc. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que dans un pays où ces écoles ne seraient pas encore multipliées, il faudrait les introduire d'abord dans les villes, et de là, de proche en proche, dans les villages. Dans ces derniers, le maître d'école est de droit l'aide de camp du curé; et comme l'institution des écoles est justement comptée parmi les œuvres pies, leur entretien est justement assis sur les revenus du clergé. En Allemagne, il y a, matin et soir, des heures fixes pour l'instruction publique, où tous les enfants assistent gratuitement; mais, après ces heures publiques, le maître d'école en tient encore une privée pour les enfants des citoyens plus aisés, qui lui payent pour ces soins particuliers une modique rétribution.

IV.

La seconde sorte d'écoles sont ce qu'on appelle en Allemagne, dans les pays protestants, *gymnasia*, ou écoles illustres, écoles supérieures. Dans les pays catholiques, ces écoles appartiennent déjà aux universités. Dans les pays protestants, ce n'est qu'après avoir parcouru toutes les classes du *gymnasium* de sa ville, qu'on part pour l'université.

V.

Ces *gymnasia* sont partagés en six ou sept classes. Dans les uns c'est la plus basse qui s'appelle la première, dans les autres c'est la plus haute. Chaque classe a son préfet à demeure et qui ne monte qu'à titre de talent et de capacité à un poste plus haut. Les écoliers parcourent ces classes successivement, et ne sont admis dans une classe supérieure que lorsqu'ils savent tout ce qu'on apprend dans la classe précédente. On reste dans ces classes un an, six mois; dans les plus basses, moins longtemps que dans les hautes. Ces écoles sont pour les enfants de la noblesse et des citoyens aisés du tiers état; le peuple n'y envoie pas ses enfants, parce que, dès qu'ils savent lire et écrire, il en tire déjà parti, chacun dans sa profession et dans son ménage. On reste dans ces écoles illustres jusqu'à douze années en Allemagne, après quoi on va passer quatre années dans quelque université, et puis on est savant. Le terme de douze années m'a toujours paru un peu long, et je crois qu'il pourrait être abrégé considérablement. Ceux d'entre les écoliers qui ne se destinent pas aux études, c'est-à-dire qui ne veulent devenir ni théologiens, ni jurisconsultes, ni médecins, se contentent de passer cinq ou six années dans ces écoles, à fréquenter les trois ou quatre premières basses classes, après quoi ils quittent le *gymnasium* pour prendre le parti du commerce ou d'autres professions honorables. Ces *gymnasia* sont aussi fondés par le gouvernement, et l'instruction y est publique et gratuite. Mais après les heures publiques les préfets sont en usage de donner encore des leçons particulières pour une rétribution qui n'est pas forte; et cet usage est bon à conserver, parce qu'il ménage au préfet le moyen d'améliorer son sort par son travail, et qu'il est juste que les enfants qui jouissent d'un peu de fortune en usent pour rendre leur instruction plus complète. Ces leçons particulières sont aussi une espèce de baromètre pour déterminer le mérite du préfet d'une classe : car lorsque ce préfet est sot ou paresseux, les parents ne sont pas assez dupes pour envoyer leurs enfants à ses leçons privées, et mon pédant reste sans pratique.

On monte dans ces *gymnasia* de classe en classe avec beau-

coup de solennité. Ordinairement les écoles sont sous l'inspection immédiate du magistrat de la ville où elles sont fondées, et ce sont les principaux de la magistrature, avec monsieur le surintendant ou le chef du clergé, qui se chargent de ce soin. On les appelle *scolarches*. Ils doivent présider à la visite des écoles, et veiller au maintien de l'ordre et de l'instruction publique. Tous les six mois il y a des exercices publics de classe en classe, auxquels les scolarches et les plus notables personnages ainsi que les parents assistent. Après ces exercices on distribue en grande solennité des prix aux écoliers de toutes les classes qui se sont distingués, et ceux qui ont bien rempli leurs devoirs dans une classe la quittent, et sont introduits par les scolarches dans la classe supérieure. Cela s'appelle la promotion, à laquelle, comme à tous les actes publics, on donne dans ces écoles un grand air d'importance et de publicité, ce qui est excellent pour entretenir l'émulation et enflammer la jeunesse, qui s'accoutume dès lors à se regarder comme la portion la plus intéressante et la plus précieuse de la nation, puisque c'est sur elle que repose la durée de sa gloire[1].

VI.

Mais qu'apprend-on proprement dans ces écoles illustres? Pas autre chose que le latin et un peu de grec. Dans les basses classes on enseigne le rudiment ou les premiers principes de la grammaire. A mesure qu'on monte, on lit les meilleurs auteurs, on compose, on apprend les éléments de la versification latine, on fait de la prose et des vers dans cette langue, tant bien que mal; on étudie le grec. Ceux qui se vouent à la théologie, prennent dans les classes supérieures une teinture d'hébreu. On étudie aussi un peu sa langue maternelle; et enfin, dans les hautes classes, après avoir exercé la rhétorique et tous ses tours

1. Si j'ai bien pénétré les vues de l'ointe que le Seigneur a accordée à la Russie pour leur gloire réciproque, et pour se faire pardonner par moi plusieurs fredaines graves de ma connaissance, je dois croire que Sa Majesté cherche à introduire dans les villes de son empire la magistrature municipale, et à en étendre et relever les fonctions. Vue excellente, propre à perfectionner la police, vue honorée de toute mon approbation! Eh bien, un des devoirs de ces magistrats sera de présider aux écoles publiques, et d'y faire la fonction de scolarche. (Diderot.)

de passe-passe, on prend une teinture de philosophie, avec laquelle on se met en chemin pour l'université.

C'est une grande question que de savoir si la seule étude des langues anciennes vaut le temps qu'on lui consacre, et si cette époque précieuse de la jeunesse ne pourrait pas être employée à des occupations plus importantes. Soit raison, soit préjugé, je croirai difficilement qu'on puisse se passer de la connaissance des Anciens. Cette littérature a une consistance, un attrait, une énergie, qui feront toujours le charme des grandes têtes. Mais je pense que l'étude des langues anciennes pourrait être abrégée considérablement, et mêlée de beaucoup de connaissances utiles. En général, dans l'établissement des écoles, on a donné trop d'importance et d'espace à l'étude des mots, il faut lui substituer aujourd'hui l'étude des choses [1]. Je pense qu'on devrait donner dans les écoles une idée de toutes les connaissances nécessaires à un citoyen, depuis la législation jusqu'aux arts mécaniques, qui ont tant contribué aux avantages et aux agréments de la société; et dans ces arts mécaniques, je comprends les professions de la dernière classe des citoyens. Le spectacle de l'industrie humaine est en lui-même grand et satisfaisant : il est bon de connaître les différents rapports par lesquels chacun contribue aux avantages de la société. Ces connaissances ont un attrait naturel pour les enfants dont la curiosité est la première qualité. D'ailleurs il y a dans les arts mécaniques les plus communs un raisonnement si juste, si compliqué, et cependant si lumineux, qu'on ne peut assez admirer la profondeur de la raison et du génie de l'homme, lorsque tant de sciences plus élevées ne servent qu'à nous démontrer l'absurdité de l'esprit humain.

J'oubliais de dire que dans ces écoles on cultive aussi la musique, et qu'elle est particulièrement enseignée à un certain nombre de pauvres écoliers qui, par une fondation particulière, sont nourris, logés et quelquefois vêtus sous l'inspection spéciale d'un préfet, et suivent d'ailleurs toutes les études avec les autres écoliers. Ces sortes de fondations peuvent avoir leurs avantages, en ce que l'enfant d'un artisan, d'un pauvre homme dépourvu de toute espèce de moyens, peut apporter en naissant

1. Nous en sommes encore à ressasser les mêmes arguments; mais alors c'était avec nouveauté. On reconnaît là l'encyclopédiste.

des dispositions si heureuses, qu'il n'y ait rien de mieux que de venir à son secours, et de lui donner les moyens de développer les dons de la nature. Plus d'un grand homme a été redevable de sa première éducation à ces sortes de fondations. En France, cela s'appelle des *bourses.*

Il en est d'autres encore qu'on appelle *stipendia;* car, en tout, on a cherché à décorer l'éducation publique et littéraire de termes militaires : ce sont des pensions plus ou moins fortes qu'on paye aux étudiants pendant les années de l'université, afin de les aider à subvenir aux frais de leur séjour et de leurs études.

J'oubliais encore de dire que dans ces écoles on étudie aussi les éléments de l'histoire, de la géographie ; on prend une teinture du blason, des généalogies des maisons souveraines, enfin de tout ce qui est nécessaire à un homme qui veut servir sa patrie avec quelque distinction [1].

VII.

Lorsqu'on a parcouru toutes les classes d'un *gymnasium,* on en prend congé et l'on part pour l'université. Quatre facultés constituent l'essence d'une université, qui ne s'appelle ainsi que parce que toutes les études y sont rassemblées. Ces facultés sont celles de théologie, de jurisprudence, de médecine et de philosophie, qui comprend aussi les belles-lettres. L'étudiant qui arrive choisit d'abord une des trois premières facultés suivant l'état auquel il se destine, mais ses premières études regardent pourtant principalement la philosophie. Il apprend donc la logique, la métaphysique. On perd trop de temps avec ces fadaises, et c'est souvent avoir appris à déraisonner métho-

1. Je me garderai bien de dire à Sa Majesté Impériale s'il faut introduire en Russie l'étude du grec et du latin, ou destiner les écoles illustres, les *gymnasia,* à d'autres études : elle saura cela mieux que feu M. Wagner, et même mieux que cette Mlle Cardel, qui fut en son temps le chandelier portant la lumière de son siècle, sans les avoir. Mais ce qu'il faut observer ici, c'est que l'étude des langues est devenue et devient tous les jours d'une telle étendue, qu'il ne sera plus possible à l'esprit humain d'y suffire. La connaissance des mots nuira à la connaissance des choses, l'étude des langues anciennes sera abandonnée pour celle des langues modernes. Le français, l'italien, l'anglais, l'allemand sont aujourd'hui quatre langues presque essentielles à l'homme qui a joui d'une éducation libérale. A mesure que les peuples se civiliseront, le nombre des langues essentielles augmentera ; car ce qu'il y a de moins douteux, c'est que les arts, les sciences et les lettres voyagent, et qu'il est impossible de les fixer. Cependant il faut posséder la langue d'un peuple pour ses

diquement. Au lieu de donner six mois et plus à l'étude de la logique et de la métaphysique, et au bel art de l'argumentation, je crois qu'on ferait beaucoup mieux de s'appliquer tout de suite aux mathématiques, dont c'est le propre de rendre le raisonnement plus exact et l'esprit plus juste. Dans la faculté de philosophie on enseigne encore la morale, les humanités ou belles-lettres, l'éloquence, les antiquités, tout ce qui dépend de la belle littérature. Pour chacune de ces parties il y a des chaires et un professeur particulier, et c'est la réunion de ces chaires qui s'appelle faculté, comme la réunion des facultés s'appelle université. Les professeurs des universités ont une manière d'enseigner différente de celle des préfets des écoles ou colléges. Dans les écoles, l'écolier travaille sous l'inspection immédiate du préfet, qui donne à chacun sa tâche, qui examine, reprend, corrige l'un après l'autre. Dans les universités, chaque étudiant choisit l'objet et le nombre des cours qu'il veut suivre, et que les professeurs ont soin d'annoncer publiquement avec l'heure et le lieu. A l'heure indiquée le professeur monte en chaire, débite sa science, que les auditeurs recueillent, chacun comme il peut, les uns en écoutant, les autres en se faisant des notes pour aider leur mémoire. Ordinairement chaque professeur a un livre élémentaire imprimé qui sert de fondement à ses leçons, qu'il explique à ses auditeurs, et aux principes duquel il ramène toutes les digressions dont il se sert pour rendre les éléments de chaque science plus frappants et plus sensibles. On conçoit qu'un certain nombre de livres élémentaires, faits avec clarté et avec précision, est une des choses les plus désirables pour l'avancement des sciences et des lettres.

anciennes richesses, tandis qu'il faut apprendre celle d'un autre pour ses richesses actuelles. Insensiblement la masse des connaissances devient trop forte pour l'étendue de l'esprit humain; la confusion et la barbarie ont leur tour. Voilà la véritable clef de la fable allégorique de la tour de Babel. A cette époque, le monde était si ancien, que les fils des hommes avaient poussé leurs connaissances au plus haut degré. Ils étaient près d'atteindre le ciel, et d'en savoir aussi long que leur papa Dieu. Il ne restait à celui-ci, pour arrêter les progrès de cette tour, qui s'élevait à vue d'œil, et qui allait percer jusque dans son boudoir, que la ressource de la confusion des langues. C'est-à-dire que le grand nombre des nations savantes et policées obligea les hommes éclairés de chaque nation d'étudier une multitude si prodigieuse de langues nécessaires à la circulation des connaissances acquises, que leur tête en péta. Ils devinrent brouillons et imbéciles, ce fut à recommencer, et Dieu fut préservé une seconde fois du danger de voir ses secrets ébruités. (Diderot).

VIII.

Dans les facultés supérieures, il y a aussi plusieurs chaires; dans la faculté théologique, il y en a pour l'explication des livres sacrés, pour l'étude des langues sacrées, pour la polémique ou controverse, pour l'histoire ecclésiastique, etc., etc., etc. Dans la faculté de droit, il y a pareillement des chaires pour l'étude du droit romain, du droit canon, du droit commun. En Allemagne l'étude du droit de la nature et des gens est fort cultivée. Elle est excellente pour le développement des bons esprits. L'étude du droit public du saint Empire et des lois qui ont fait subsister ce corps, tant bien que mal, jusqu'à ce jour, fait aussi une grande partie de l'occupation de la jeunesse ; et c'est cette chaire, suivant qu'elle est bien ou mal remplie, qui décide en partie de la réputation de l'université. Dans la faculté de médecine, les différentes chaires ont pour objet la théorie et la pratique de cette science problématique, l'anatomie, la pharmacie, la chimie, et l'histoire naturelle, qui appartient en partie à la faculté de médecine, en partie à celle de philosophie[1].

IX.

Les universités jouissent en Allemagne, et surtout dans les pays protestants, de grands priviléges et de grandes immunités. L'empereur seul a le droit de les accorder. Le souverain du pays a le soin de les fonder. Elles ont ordinairement une juridiction fort étendue sur leurs citoyens. L'université de Leipsick ne ressort que du souverain, exerce sur les siens le droit de vie et de mort. Un étudiant n'est justiciable que de l'université où il s'est fait inscrire, et le magistrat de la ville où l'université est établie n'a aucune juridiction sur lui. C'est cette importance qu'on a donnée ou laissée dans les pays protestants aux universités qui les a rendues si florissantes. Il est donc bon de les établir dans des villes qui ne soient ni capitales, ni résidences, ni port, parce

1. Il n'est pas nécessaire de dire que dans les universités de la Russie il faudra des chaires pour l'étude du code Catherine, quoiqu'il ne soit pas bon peut-être de permettre qu'on le commente par écrit, parce que ce qui est commenté est bientôt dénaturé. (DIDEROT.)

que la présence du souverain absorbe tout, parce que le trop grand mouvement et le bruit ne causent que des distractions, parce qu'il est bon que l'université soit tout dans les endroits où elle est établie, et que l'habitant regarde l'étudiant avec quelque considération, ce qui arrivera toutes les fois que la ville tirera un profit sensible du séjour de la jeunesse.

X.

Le chef suprême de l'université s'appelle recteur magnifique. Il est choisi parmi les professeurs par voie de scrutin, et dans les unes il exerce cette charge un an, dans d'autres six mois. Il a conservé dans les pays protestants le rang de prélat, séance et voix parmi les États du pays. En Saxe, le recteur de l'université de Leipsick est la cinquième personne après l'électeur. Dans plusieurs pays protestants, c'est l'héritier présomptif de la couronne ou de la souveraineté qui prend le titre d'honneur de recteur de l'université, et alors le recteur véritable s'appelle prorecteur. Son conseil est composé de tous les professeurs ordinaires et publics, qui se partagent l'administration des biens de l'université, et jugent avec lui tout ce qui est du ressort de sa juridiction. Cette juridiction est ordinairement très-bien exercée, puisque c'est dans le sein des universités et particulièrement des facultés de droit que se forment les juges de tous les tribunaux supérieurs et inférieurs du pays.

XI.

Chaque faculté a des titres d'honneur qu'elle accorde avec solennité à ceux qui ont suivi ses différentes leçons pendant trois ou quatre années, et qui, au bout de ce terme, sont en état de soutenir les examens qu'on fait subir à ceux qui se présentent pour obtenir ces honneurs académiques. Cela s'appelle la promotion, qui se fait tous les ans dans les universités avec beaucoup de cérémonies. Indépendamment des examens, le candidat est obligé de soutenir publiquement des thèses, sous la présidence d'un professeur, contre les attaques des autres, et ce n'est qu'après avoir subi toutes ces épreuves qu'il reçoit le bon-

net de docteur en théologie, ou en droit, ou en médecine, ou de maître ès arts en philosophie. Il y a des pays où l'on ne peut entrer dans aucune charge quand on n'a pas pris ses degrés dans l'université. Dans d'autres on ne l'exige que de ceux qui veulent exercer la médecine et jouir du droit de tuer méthodiquement. Tout homme qui a pris ses degrés dans une université est en droit d'y donner des cours particuliers aux étudiants qui voudront le payer, quoiqu'il n'y ait que les professeurs publics de gagés et d'obligés à des leçons gratuites.

XII.

Ordinairement les cours publics sont peu suivis, et, pour dire la vérité, peu soignés par les professeurs. Ceux-ci aiment mieux réserver tous leurs soins à leurs leçons privées, parce que celles-ci sont payées à part par les étudiants, et que les gages donnés par le gouvernement courent toujours, sans qu'on s'informe si un professeur a été exact ou non à ses leçons publiques. Cet abus, énorme en apparence, a peu d'inconvénients. La rétribution qu'un professeur exige de chaque auditeur, pour un cours de six mois ou d'un an, est bornée, dans les universités d'Allemagne, à quatre ou six écus au plus; cela n'est pas ruineux pour les étudiants, et lorsqu'un professeur a de la réputation, il a aisément un auditoire de deux cents personnes. Il peut enseigner quatre ou six heures par jour, ce qui lui fait un sort assez considérable, sans qu'il en coûte beaucoup à chaque étudiant en particulier, et toujours relativement à ses talents et à sa capacité, parce qu'un professeur sans talents est un professeur sans auditeurs. Il faut dire aussi que s'ils négligent les leçons publiques et gratuites, ils sont, d'un autre côté, très-faciles à accorder aux pauvres étudiants sans fortune l'entrée de leurs leçons gratis.

XIII.

En fondant la faculté de médecine d'une université, il ne faut pas oublier d'y comprendre l'établissement des chaires de chirurgie. Cette science si utile, et qui a été portée en France

à un si haut degré de perfection, n'a pas encore, dans les universités des autres pays, la considération qu'elle mérite.

XIV.

Les professeurs des différentes facultés, indépendamment de leur devoir d'enseigner, forment encore un corps particulier, qui a son travail et ses séances, et auquel ceux qui, sans être professeurs publics, ont pris leurs degrés, peuvent être agrégés. Ce travail consiste à faire des réponses aux différents mémoires qui sont adressés aux facultés, à celle de médecine par les malades et souvent par le gouvernement dans les cas d'épidémie, ou pour la police des hôpitaux et autres objets de la salubrité publique. La faculté de théologie a aussi ses pratiques. Celle de droit est la plus employée.

XV.

C'est un très-bel usage en Allemagne que celui d'envoyer les pièces des procès les plus compliqués, les plus délicats, à quelque faculté de droit d'une université, en supprimant le nom des parties, et faisant ainsi juger le procès sous des noms supposés par la faculté ; c'est-à-dire par une assemblée de jurisconsultes qui, ne connaissant aucun des intéressés, sont nécessairement exempts de tout soupçon de partialité, de tout parti, de toute passion quelconque qui se glisse quelquefois dans les jugements des hommes les plus intègres d'une manière imperceptible, et à eux-mêmes inconnue. Le tribunal, qui consulte ainsi la faculté (ou même les facultés de plusieurs universités sur le même procès), n'est pas obligé de suivre leur décision, il reste le maître de prononcer suivant ses principes et ses lumières ; mais dans les villes impériales, par exemple, où le magistrat est intéressé à convaincre ses sujets de la plus grande intégrité et impartialité dans l'administration de la justice, il s'en tient volontiers, et surtout dans les cas criminels, à la décision d'une faculté. Ce travail est payé, et fait un revenu assez honnête pour une faculté qui a la réputation d'être bien composée. On sent aussi que la vie des membres d'une telle

faculté doit être laborieuse, puisqu'indépendamment des soins qu'ils donnent à l'instructin de la jeunesse, ils sont encore les oracles des tribunaux intérieurs et étrangers, et que toutes leurs décisions, devant être motivées, demandent un travail raisonné.

PLAN

D'UNE UNIVERSITÉ

POUR

LE GOUVERNEMENT DE RUSSIE

DE L'INSTRUCTION.

Instruire une nation, c'est la civiliser; y éteindre les connaissances, c'est la ramener à l'état primitif de barbarie. La Grèce fut barbare ; elle s'instruisit et devint florissante. Qu'est-elle aujourd'hui? Ignorante et barbare. L'Italie fut barbare ; elle s'instruisit et devint florissante : lorsque les arts et les sciences s'en éloignèrent, que devint-elle? Barbare. Tel fut aussi le sort de l'Afrique et de l'Égypte, et telle sera la destinée des empires dans toutes les contrées de la terre et dans tous les siècles à venir.

L'ignorance est le partage de l'esclave et du sauvage. L'instruction donne à l'homme de la dignité, et l'esclave ne tarde pas à sentir qu'il n'est pas né pour la servitude. Le sauvage perd cette férocité des forêts qui ne reconnaît point de maître, et prend à sa place une docilité réfléchie qui le soumet et l'attache à des lois faites pour son bonheur. Sous un bon souverain c'est le meilleur des sujets ; c'est le plus patient sous un souverain insensé.

Après les besoins du corps qui ont rassemblé les hommes pour lutter contre la nature, leur mère commune et leur infatigable ennemie, rien ne les rapproche davantage et ne les serre plus étroitement que les besoins de l'âme. L'instruction adoucit les caractères, éclaire sur les devoirs, subtilise les vices, les étouffe ou les voile, inspire l'amour de l'ordre, de la justice et des vertus, et accélère la naissance du bon goût dans toutes les

choses de la vie. Les sauvages font des voyages immenses sans se parler, parce que les sauvages sont ignorants. Les hommes instruits se cherchent; ils aiment à se voir et à s'entretenir. La science éveille le désir de la considération. On veut être désigné du doigt, et faire dire de soi : *Le voilà, c'est lui*[1]. De ce désir naissent des idées d'honneur et de gloire, et ces deux sentiments qui élèvent l'âme et qui l'agrandissent, répandent en même temps une teinte de délicatesse sur les mœurs, les procédés et les discours. J'oserais assurer que la pureté de la morale a suivi les progrès des vêtements depuis la peau de la bête jusqu'à l'étoffe de soie.

Combien de vertus délicates que l'esclave et le sauvage ignorent! Si l'on croyait que ces vertus, fruits du temps et des lumières, sont de convention, l'on se tromperait; elles tiennent à la science des mœurs comme la feuille tient à l'arbre qu'elle embellit.

Convaincue de ces vérités, Sa Majesté demande le plan d'une université ou d'une école publique de toutes les sciences. L'objet est de la plus grande importance, la tâche d'une étendue peut-être au-dessus de mes forces; mais le zèle, qui quelquefois supplée au talent, a toujours excusé les défauts de l'ouvrage. J'obéis donc.

Je serai bref. Peu de lignes, mais claires; peu d'idées, mais fécondes, s'il se peut; poser les principes généraux ou tirer les grandes conséquences et négliger les exceptions; surtout rien de systématique. Le meilleur des plans, en toute circonstance, mais spécialement dans celle-ci, est celui qui réunit le plus d'avantages avec le moins d'inconvénients. Une objection ne signifie rien, car à quoi n'objecte-t-on pas? Plusieurs objections pourraient ne pas signifier davantage, puisqu'il ne serait pas impossible que le plan qui en fournirait le plus ne fût encore le meilleur.

DES AUTEURS QUI ONT ÉCRIT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Pour satisfaire aux ordres de Sa Majesté et répondre aussi bien que je le pouvais à la confiance dont elle m'honore, j'ai

1. « At pulchrum et digito monstrari, et dicier : hic est. »
PERSE, *Sat.* I, v. 28.

commencé par m'instruire de ce que les hommes les plus éclairés de ma nation ont, autrefois ou récemment, publié sur cette matière. Tous ont assez bien connu les vices de notre éducation publique, aucun d'eux qui nous ait indiqué les vrais moyens de la rectifier; nulle distinction entre ce qu'il importe à tous de savoir et ce qu'il n'importe d'enseigner qu'à quelques-uns; nul égard ni à l'utilité plus ou moins générale des connaissances, ni à l'ordre des études qui devrait en être le corollaire. Partout la liaison essentielle des sciences ou ignorée ou négligée. Pas le moindre soupçon que quelques-unes, nécessaires dans toutes les conditions de la société, et ne tenant à d'autres que par un fil trop long et trop délié, semblent exiger et exigent un cours séparé qui marche parallèlement au premier. Rollin, le célèbre Rollin, n'a d'autre but que de faire des prêtres ou des moines, des poëtes ou des orateurs; c'est bien là ce dont il s'agit!...

— Et de quoi s'agit-il donc?

— Aigle de l'université de Paris, je vais vous le dire : il s'agit de donner au souverain des sujets zélés et fidèles, à l'empire des citoyens utiles; à la société des particuliers instruits, honnêtes et même aimables; à la famille de bons époux et de bons pères; à la république des lettres quelques hommes de grand goût, et à la religion des ministres édifiants, éclairés et paisibles. Ce n'est point un petit objet.

L'enseignement ou l'ordre des devoirs et des études n'est point arbitraire, et la durée n'en est pas l'affaire d'un jour. Ce n'est pas une tâche facile ni pour les maîtres ni pour les élèves. On peut l'alléger sans doute, mais en faire un amusement, je n'en crois rien. Il faudrait se moquer de la simplicité de ces bonnes gens qui ont prétendu former d'honnêtes et habiles citoyens, des hommes utiles, de grands hommes, en se promenant, en causant, en plaisantant; accoutumer la jeunesse à la pratique éclairée des vertus et l'initier aux sciences par manière de passe-temps; oui, certes, il faudrait s'en moquer si l'on ne respectait la bonté de leur âme et leur tendre compassion pour les années innocentes de notre vie.

Ne tourmentons pas l'homme inutilement, mais ne cherchons pas à arracher toutes les épines du chemin qui conduit à la science, à la vertu et à la gloire; nous n'y réussirions pas.

Le temple de la Gloire est situé au sommet d'un roc escarpé, à côté de celui de la Science. Le chemin qui aboutit à la vertu et au bonheur est étroit et pénible. Le travail l'abrége et l'adoucit par la bonne méthode; cherchons-la. Ne nous dissimulons point à nous-mêmes, ni aux élèves, que leurs progrès ne peuvent être que le fruit de l'opiniâtreté. Que les maîtres se consolent par l'importance du service qu'ils rendent à la patrie, et que les élèves soient encouragés par l'espoir de la récompense qui les attend : la considération publique.

On ne trompe guère impunément ni les hommes ni les enfants; et peut-être vaudrait-il mieux exagérer à ceux-ci la difficulté de leur tâche que la leur dérober. On ne peut leur en imposer longtemps, et, désabusés une fois, ils se dégoûtent ou se découragent.

OBJECTION ET RÉPONSE.

Mais, dira-t-on, telle est la diversité des caractères qu'il faut, à ceux-ci montrer la difficulté plus grande, à ceux-là, moindre qu'elle ne l'est. Cela se peut; mais, pour le grand nombre, l'exacte vérité, qui est presque toujours sans fâcheuse conséquence, est à préférer à la dissimulation. Qu'ils voient donc tout l'espace qu'ils ont à parcourir, mais qu'en même temps ils soient bien persuadés et du désir et des moyens qu'on a de les secourir. Et puis leur demander à tout moment : Voulez-vous être un ignorant, un sot?... Vous répondez que non?... Eh bien! soyez donc diligents et dociles.

Tous ces beaux livres d'éducation publique bien fermés, la première réflexion qui s'est offerte à ma pensée, c'est qu'autant d'hommes éclairés à qui le problème de Sa Majesté Impériale aurait été proposé, autant de solutions différentes. Le théologien aurait rapporté tout à Dieu; le médecin, tout à la santé; le jurisconsulte, tout à la législation; le militaire tout à la guerre; le géomètre, tout aux mathématiques; le bel esprit, tout aux lettres; et chacun eût été le pendant de Marcel[1], qui croyait qu'un empire ne pouvait être que mal gouverné lorsqu'on n'y dansait pas supérieurement le menuet.

1. Maître de danse dont on cite plus communément le mot : « Que de choses dans un menuet! »

Assez versé dans toutes les sciences pour en connaître le prix, pas assez profond dans aucune pour me livrer à une préférence de métier, je les ordonnerai toutes sans partialité.

QU'EST-CE QU'UNE UNIVERSITÉ?

Une université est une école dont la porte est ouverte indistinctement à tous les enfants d'une nation et où des maîtres stipendiés par l'État les initient à la connaissance élémentaire de toutes les sciences.

Je dis *indistinctement*, parce qu'il serait aussi cruel qu'absurde de condamner à l'ignorance les conditions subalternes de la société. Dans toutes, il est des connaissances dont on ne saurait être privé sans conséquence. Le nombre des chaumières et des autres édifices particuliers étant à celui des palais dans le rapport de dix mille à un, il y a dix mille à parier contre un que le génie, les talents et la vertu sortiront plutôt d'une chaumière que d'un palais.

— La vertu!

— Oui, la vertu, parce qu'il faut plus de raison, plus de lumières et de force qu'on ne le suppose communément pour être vraiment homme de bien. Est-on homme de bien sans justice, et a-t-on de la justice sans lumières?...

Moins il y a d'opulence autour du berceau de l'enfant qui naît, mieux les parents conçoivent la nécessité de l'éducation, plus sérieusement et plus tôt l'enfant est appliqué. Accoutumé au spectacle d'une vie laborieuse, la fatigue de l'étude lui en paraît moins ingrate. Les parents d'un enfant né dans la pauvreté obtiennent d'une réprimande peu ménagée ce que les caresses d'un père opulent, les larmes d'une mère ne pourraient obtenir d'un enfant corrompu par l'assurance d'une grande fortune.

Les efforts du premier se soutiennent par la sévérité dont on châtie sa négligence ou sa paresse. Sans cesse averti du sort qui l'attend s'il ne profite pas du temps et des maîtres, une menace réitérée l'aiguillonne. Lui-même ne tarde pas à pressentir d'instinct qu'il n'a rien de mieux à faire pour son bonheur que d'exceller dans la carrière qu'il suit, et qu'il a tout à espérer de ses progrès, rien de la protection; leçon qui ne lui est que

trop fréquemment et trop fortement inculquée par la vile et funeste prédilection des maîtres pour les enfants des riches et par leur utile sévérité pour les enfants des pauvres.

A proprement parler, une école publique n'est instituée que pour les enfants des pères dont la modique fortune ne suffirait pas à la dépense d'une éducation domestique et que leurs fonctions journalières détourneraient du soin de la surveiller; c'est le gros d'une nation.

DE L'ENSEIGNEMENT PUBLIC.

Mais des lois propres à la généralité des esprits ne peuvent être des lois particulières ; utiles au grand nombre, il faut nécessairement que quelques individus en soient lésés.

La capacité ou l'incapacité d'un sujet rare par son intelligence ou par sa stupidité décide la sorte d'instruction forte ou faible qui lui convient. La portée commune de l'esprit humain est la règle d'une éducation publique.

La manière d'élever cent étudiants dans une école est précisément l'inverse de la manière d'en enseigner un seul à côté de soi.

Mais si l'objet de l'enseignement et l'étendue des leçons doivent se proportionner à la pluralité, il s'ensuit que le génie qui marche à grands pas sera quelquefois sacrifié à la tourbe qui chemine ou se traîne après lui.

Mais est-ce qu'on élève le génie? Il suffit qu'une éducation publique ne l'étouffe pas.

QU'EST-CE QUE NOTRE UNIVERSITÉ?

Qu'était la France sous Charlemagne, l'Angleterre sous Alfred? Celui-ci fonda les écoles d'Oxford et de Cambridge, qui se sont successivement perfectionnées, mais qui sont encore loin de ce qu'elles pourraient être.

La sottise ou l'intérêt du grand Constantin, qui résigna presque toutes les fonctions importantes de l'État aux prêtres chrétiens, a laissé des traces si profondes qu'elles ne s'effaceront peut-être jamais.

Charlemagne, né dans un temps où lire, écrire et balbutier de mauvais latin n'était pas un mérite commun, fonda notre pauvre

université; il la fonda gothique, elle est restée gothique telle qu'il l'a fondée; et malgré ses vices monstrueux, contre lesquels les hommes instruits de ces deux derniers siècles n'ont cessé de réclamer et qui subsistent toujours, on lui doit la naissance de tout ce qui s'est fait de bon depuis son origine jusqu'à présent.

Un savant du XIIe et du XIIIe siècle n'était qu'un misérable ergoteur, un impertinent très-insupportable dans toute la valeur du terme; mais cet impertinent était considéré. L'admiration générale qu'il obtint sans la mériter soutint le désir de savoir; le goût des futilités scolastiques passa, celui de la vraie science parut, et tous les grands hommes des siècles suivants sortirent d'autour de ces chaires qu'avaient autrefois occupées Thomas d'Aquin, Albert le Grand, Abeilard, Jean Scot, et qu'occupent aujourd'hui des maîtres à peu près leurs contemporains d'études.

DE NOTRE FACULTÉ DES ARTS.

C'est dans les mêmes écoles qu'on étudie encore aujourd'hui, sous le nom de belles-lettres, deux langues mortes qui ne sont utiles qu'à un très-petit nombre de citoyens; c'est là qu'on les étudie pendant six à sept ans sans les apprendre; que, sous le nom de rhétorique, on enseigne l'art de parler avant l'art de penser, et celui de bien dire avant que d'avoir des idées; que, sous le nom de logique, on se remplit la tête des subtilités d'Aristote et de sa très-sublime et très-inutile théorie du syllogisme, et qu'on délaye en cent pages obscures ce qu'on pourrait exposer clairement en quatre; que, sous le nom de morale, je ne sais ce qu'on dit, mais je sais qu'on ne dit pas un mot ni des qualités de l'esprit, ni de celles du cœur, ni des passions, ni des vices, ni des vertus, ni des devoirs, ni des lois, ni des contrats, et que si l'on demandait à l'élève, au sortir de sa classe, qu'est-ce que la vertu? il ne saurait que répondre à cette question, qui embarrasserait peut-être le maître; que, sous le nom de métaphysique, on agite sur la durée, l'espace, l'être en général, la possibilité, l'essence, l'existence, la distinction des deux substances, des thèses aussi frivoles qu'épineuses, les premiers éléments du scepticisme et du fanatisme, le germe de la malheureuse facilité de répondre à tout, et de

la confiance plus malheureuse encore qu'on a répondu à des difficultés formidables avec quelques mots indéfinis et indéfinissables sans les trouver vides de sens; que, sous le nom de physique, on s'épuise en disputes sur les éléments de la matière et les systèmes du monde; pas un mot d'histoire naturelle, pas un mot de bonne chimie, très-peu de choses sur le mouvement et la chute des corps; très-peu d'expériences, moins encore d'anatomie, rien de géographie. A l'exception des premiers principes de l'arithmétique, de l'algèbre et de la géométrie, dont l'enseignement est dû à un de mes anciens maîtres[1], presque rien qui vaille la peine d'être retenu et qu'on n'apprît beaucoup mieux en quatre fois moins de temps.

Le seul avantage qu'on n'avait point en vue et qu'on remporte de nos écoles, c'est l'habitude de s'appliquer, et de s'appliquer constamment à des choses frivoles mais difficiles, habitude qui donne une merveilleuse facilité pour des objets plus importants dans toutes les fonctions de la société; habitude qui distingue singulièrement un homme d'un autre, surtout si l'usage du monde guérit le premier de l'ergoterie, ce qui n'arrive pas toujours.

Voilà donc le fruit de sept à huit années d'un pénible travail et d'une prison continue.

Je ne crois pas que les universités d'Allemagne soient beaucoup mieux ordonnées que les nôtres. La méthode barbare de Wolf y a perdu le bon goût.

L'école de Leyde, autrefois si vantée pour ses Vitriarius et ses Boerhaave, n'est plus rien. Le Philopœmen de cette université, l'anatomiste Albinus vient de mourir, et le célèbre Camper, trop envié, n'a pu le remplacer.

Je reviens à notre université. A l'extrémité de cette longue et stérile avenue qu'on appelle la *Faculté des arts*, sur laquelle on s'est ennuyé et fatigué sans fruit pendant sept à huit ans, s'ouvrent trois vestibules par lesquels on entre ou dans la *Faculté de théologie*, ou dans la *Faculté de droit*, ou dans la *Faculté de médecine*.

Jusque-là, on n'avait été qu'écolier; c'est ici qu'on prend le titre de docteur. Pour celui de docte, c'est autre chose.

1. Rivard. Voyez note 2, p. 452, t. II. Il en sera question encore.

QUESTIONS ET RÉPONSES.

Mais tous ceux qui ont suivi l'avenue des arts jusqu'au bout entrent-ils dans une de ces trois facultés?

— Non.

— Que deviennent-ils donc?

— Paresseux, ignorants, trop âgés pour commencer à s'instruire de quelque art mécanique, ils se font comédiens, soldats, filous, joueurs, fripons, escrocs et vagabonds.

— Et ceux qui la quittent dans son trajet?

— Ils ont perdu moins de temps, ils ne savent rien, mais rien du tout qui puisse leur servir; cependant ils ne sont pas incapables de quelques professions utiles, et c'est leur ressource.

L'intention de Sa Majesté Impériale n'est pas sans doute que son université soit calquée sur ce modèle, et elle me permettra d'ajouter ni la mienne.

DE NOTRE FACULTÉ DE DROIT.

Notre Faculté de droit est misérable. On n'y lit pas un mot du droit français; pas plus du droit des gens que s'il n'y en avait point; rien de notre code ni civil ni criminel; rien de notre procédure, rien de nos lois, rien de nos coutumes, rien des constitutions de l'État; rien du droit des souverains, rien de celui des sujets; rien de la liberté, rien de la propriété, pas davantage des offices et des contrats.

— De quoi s'occupe-t-on donc?

— On s'occupe du droit romain dans toutes ses branches, droit qui n'a presque aucun rapport avec le nôtre; en sorte que celui qui vient d'être décoré du bonnet de docteur en droit est aussi empêché, si quelqu'un lui corrompt sa fille, lui enlève sa femme ou lui conteste son champ, que le dernier des citoyens. Toutes ses belles connaissances lui seraient infiniment utiles s'il s'appelait Mœvius ou Sempronius et que nous rétrogradions aux temps d'Honorius ou d'Arcadius; c'est là qu'il plaiderait supérieurement sa cause. Sous Louis XVI, il est aussi sot que l'habitant de Chaillot et bien plus sot que le paysan de Basse-Normandie. La faculté de droit n'habite plus un vieux bâtiment

gothique, mais elle parle goth sous les superbes arcades de l'édifice moderne qu'on lui a élevé[1].

DE NOTRE FACULTÉ DE THÉOLOGIE.

La Faculté de théologie a réglé les études sur les circonstances présentes ; elles sont tournées vers la controverse avec les protestants, les luthériens, les sociniens, les déistes et la nuée des incrédules modernes. Elle est, elle-même, une excellente école d'incrédulité ; il y a peu de sorbonistes qui ne recèlent sous leur fourrure ou le déisme ou l'athéisme. Ils n'en sont que plus intolérants et plus brouillons ; ils le sont ou par caractère, ou par ambition, ou par intérêt, ou par hypocrisie. Ce sont les sujets de l'État les plus inutiles, les plus intraitables et les plus dangereux. Eux et leurs adhérents, prêtres ou moines, ont souvent abusé du droit de haranguer le peuple assemblé. Si j'étais souverain et que je pensasse que tous les jours de fêtes et de dimanches, entre onze heures et midi, cent cinquante mille de mes sujets disent à tous les autres et leur font croire, au nom de Dieu, tout ce qui convient au démon du fanatisme et de l'orgueil qui les possède, j'en frémirais de terreur.

Sa Majesté Impériale ne veut certainement point de ces gens-là, et s'il lui faut des prêtres, elle les demande sans doute édifiants, éclairés et tranquilles.

DE NOTRE FACULTÉ DE MÉDECINE.

Notre Faculté de médecine est la meilleure des quatre ; il y a peu de chose à rectifier. On y enseigne l'anatomie, la chirurgie, le traitement des maladies dans toutes ses branches, les éléments d'histoire naturelle, la botanique, la chimie et la pharmacie ; il s'agirait seulement de fixer l'ordre et la durée de ces études. D'ailleurs point de pratique, et c'est un grand défaut ; combien de choses qui tiennent à l'art de guérir qu'on ne peut apprendre ni dans des livres ni dans des leçons ! Est-ce d'après le discours d'un professeur que vous discernerez un pouls fort

1. Place Sainte-Geneviève. La faculté de droit avait habité jusqu'en 1771 la rue Jean-de-Beauvais. A cette époque, Soufflot avait commencé le bâtiment actuel qui ne fut achevé qu'en 1823.

ou faible, lent ou vite, large ou serré, régulier ou sautillant, élevé ou concentré? Quelle description assez vigoureuse peut donner la notion précise d'une sanie mûre ou crue, de bonne ou de mauvaise qualité, vieille ou nouvelle, alcalescente ou acrimonieuse? Un jeune médecin fait donc ses premiers essais sur nous, et ne devient un homme habile qu'à force d'assassinats[1].

Nous avons écorché le centaure jusqu'aux genoux, mais le vieil animal marche en traînant sa peau.

INSTITUTION D'UNE NOUVELLE UNIVERSITÉ.

Ce qui concerne l'éducation publique n'a rien de variable, rien qui dépende essentiellement des circonstances. Le but en sera le même dans tous les siècles : faire des hommes vertueux et éclairés.

L'ordre des devoirs et des instructions est aussi inaltérable que le lien des connaissances entre elles. Procéder de la chose facile à la chose difficile; aller depuis le premier pas jusqu'au dernier, de ce qui est le plus utile à ce qui l'est moins, de ce qui est nécessaire à tous à ce qui ne l'est qu'à quelques-uns; épargner le temps et la fatigue, ou proportionner l'enseignement à l'âge et les leçons à la capacité moyenne des esprits.

PRÉCAUTION IMPORTANTE.

Si le plan général est au-dessus des ressources du moment, attendre d'un avenir plus favorable son entière et parfaite exécution, mais ne rien abandonner au caprice de l'avenir; en user avec une maison d'éducation publique comme en use un architecte intelligent avec un propriétaire borné dans ses moyens; si celui-ci n'a point de quoi fournir subitement aux frais de tout l'édifice, l'autre creuse des fondements, pose les premières pierres, élève une aile, et cette aile est celle qu'il fallait d'abord élever; et lorsqu'il est forcé de suspendre son travail, il laisse à la partie construite des pierres d'attente qui se

1. Il n'y avait point, au temps de Diderot, de chaires de clinique en France; Boerhaave à Leyde, Stahl à Vienne, avaient cependant donné l'exemple. Turgot avait tenté cette réforme, mais ce ne fut qu'à la fin de la Révolution qu'elle fut appliquée. Corvisart, médecin du Directoire, fut le premier maître de la clinique créée à l'hôpital de la Charité.

remarquent, et entre les mains du propriétaire un plan général auquel, à la reprise du bâtiment, on se conformera sous peine de ne retirer de la dépense qu'on a faite et de celle qu'on fera qu'un amas confus de pièces belles ou laides, mais contradictoires entre elles et ne formant qu'un mauvais ensemble.

PHÉNOMÈNE SINGULIER.

N'est-ce pas un phénomène bien étonnant que des écoles d'éducation publique barbares et gothiques, se soutenant avec tous leurs défauts, au centre d'une nation éclairée, à côté de trois célèbres Académies, après l'expulsion des mauvais maîtres connus sous le nom de jésuites, malgré la réclamation constante de tous les ordres de l'État, au détriment de la nation, à sa honte, au préjudice des premières années de toute la jeunesse d'un royaume et au mépris d'une multitude d'ouvrages excellents, du moins quant à la partie où l'on s'est attaché à démontrer les vices de cette éducation.

RAISON DE CE PHÉNOMÈNE.

C'est que rien ne lutte avec tant d'opiniâtreté contre l'intérêt public que l'intérêt particulier; c'est que rien ne résiste plus fortement à la raison que les abus invétérés; c'est que la porte des compagnies ou communautés est fermée à la lumière générale qui fait longtemps d'inutiles efforts contre une barrière élevée pendant des siècles; c'est que l'esprit des corps reste le même tandis que tout change autour d'eux; c'est que de mauvais écoliers se changeant en mauvais maîtres, qui ne préparent dans leurs écoliers que des maîtres qui leur ressemblent, il s'établit une perpétuité d'ignorance traditionnelle et consacrée par de vieilles institutions; tandis que les connaissances brillent de toutes parts, les ombres épaisses de l'ignorance continuent de couvrir ces asiles de la dispute bruyante et de l'inutilité.

Le temps des serfs n'est plus et la jurisprudence féodale est restée. La scolastique se maintient fièrement au centre de la Sorbonne. C'est la jurisprudence romaine qu'on professe dans nos écoles de droit. Tant il est important d'instituer les choses non pour le moment, mais pour toute la durée d'un empire.

DES TEMPS DE CHARLEMAGNE ET D'ALFRED.

Charlemagne en France, Alfred en Angleterre, ont fait à peu près ce qu'ils pouvaient faire de mieux. L'Europe entière était barbare. Il n'y avait ni sciences ni arts. Tout ce qui en avait existé autrefois était recélé dans des ouvrages anciens qu'on n'entendait pas. Dans ces circonstances, quel parti prendre? Celui de s'occuper de la science des mots ou de l'étude des langues, clef de ces vieux sanctuaires fermés pendant tant de siècles. Mais depuis qu'on en a tiré ce qu'ils contenaient de richesses; depuis que les arts et les sciences ont fait des progrès immenses; que la science s'est mise à parler vulgairement, et que les idiomes anciens ne sont plus utiles qu'à quelques conditions particulières de la société, l'ordre et la nature de l'enseignement doivent être tout à fait différents; et il serait bien singulier, pour ne rien dire de plus, qu'une école publique, une école où l'on recevrait indistinctement tous les sujets d'un empire, s'ouvrît par une étude, par une science qui ne conviendrait qu'à la moindre partie d'entre eux. A ces raisons j'en ajouterai beaucoup d'autres non moins péremptoires pour renvoyer la connaissance du grec et du latin presque à la fin du cours des études d'une université.

POSITION AVANTAGEUSE DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE.

Je me contenterai d'observer ici que le moment où Sa Majesté Impériale forme le projet d'une université est très-favorable. L'esprit humain semble avoir jeté sa gourme; la futilité des études scolastiques est reconnue; la fureur systématique est tombée; il n'est plus question d'aristotélisme, ni de cartésianisme, ni de malebranchisme, ni de leibnitzianisme; le goût de la vraie science règne de toutes parts; les connaissances en tout genre ont été portées à un très-haut degré de perfection. Point de vieilles institutions qui s'opposent à ses vues; elle a devant elle un champ vaste, un espace libre de tout obstacle sur lequel elle peut édifier à son gré. Je ne la flatte point, je parle avec sincérité, lorsque j'assure que, sous ce point de vue, sa position est plus avantageuse que la nôtre.

DE L'ORDRE DES ÉTUDES.

Après cette observation, je reviens à la comparaison que j'ai faite d'un cours de la science universelle à une grande avenue à l'entrée de laquelle il se présente une foule de sujets qui crient tous à la fois : « Instruction, instruction! Nous ne savons rien; qu'on nous apprenne. »

La première chose que je me dis à moi-même, c'est que tous ne sont ni capables ni destinés à suivre cette longue avenue jusqu'au bout.

Les uns iront jusqu'ici; d'autres jusque-là; quelques-uns un peu plus loin; mais à mesure qu'ils avanceront, le nombre diminuera.

Quelle sera donc la première leçon que je leur donnerai? la réponse n'est pas difficile. Celle qui leur convient à tous, quelle que soit la condition de la société qu'ils embrassent.

Quelle sera la seconde? Celle qui, d'une utilité un peu moins générale, conviendra au nombre de ceux qui me resteront.

Et la troisième, celle qui, moins utile encore que la précédente, conviendra au nombre moins grand de ceux qui m'auront suivi jusqu'ici.

Et ainsi de suite jusqu'au bout de la carrière, l'utilité de l'enseignement diminuant à mesure que le nombre de mes auditeurs diminue.

Je classerai les sciences et les études, comme notre historien naturaliste, M. de Buffon, a classé les animaux, comme il eût classé les minéraux et les végétaux. Il a parlé d'abord du bœuf, l'animal qu'il nous importe le plus de bien connaître; ensuite du cheval; puis de l'âne, du mulet, du chien; le loup, l'hyène, le tigre, la panthère, occupent d'après sa méthode un rang d'autant plus éloigné dans la science, qu'ils sont plus loin de nous dans la nature, et que nous en avons eu moins d'avantages à tirer ou moins de dommages à craindre.

Qu'en arrivera-t-il? C'est que celui qui n'aura pas eu la force ou le courage de suivre la carrière de l'université jusqu'à la fin, plus tôt il l'abandonnera, et moins les connaissances qu'il laissera en arrière, plus celles qu'il emportera, lui étaient nécessaires.

J'insiste sur ce principe, il sera la pierre angulaire de l'édifice. Cette pierre mal assise, l'édifice s'écroule; bien posée, l'édifice demeure inébranlable à jamais.

CONNAISSANCES ESSENTIELLES ET CONNAISSANCES DE CONVENANCE.

Il y a deux sortes de connaissances : les unes que j'appellerai essentielles ou primitives, les autres que j'appellerai secondaires ou de convenance. Les primitives sont de tous les états; si on ne les acquiert pas dans la jeunesse, il faudra les acquérir dans un âge plus avancé, sous peine de se tromper ou d'appeler à tout moment un secours étranger.

Les secondaires ne sont propres qu'à l'état qu'on a choisi.

Il y a cela d'avantageux que les connaissances primitives ne doivent être qu'élémentaires, et que les connaissances secondaires veulent être approfondies.

Les connaissances primitives approfondies donnent des connaissances d'état.

Tous les états n'exigent pas la même portion des connaissances primitives ou élémentaires qui forment la longue chaîne du cours complet des études d'une université. Il en faut moins à l'homme de peine ou journalier qu'au manufacturier, moins au manufacturier qu'au commerçant, moins au commerçant qu'au militaire, moins au militaire qu'au magistrat ou à l'ecclésiastique, moins à ceux-ci qu'à l'homme public.

Il importe donc qu'un élève ait plus ou moins suivi ce cours d'études, selon la profession à laquelle il se destinera. Par exemple, si un magistrat avait acquis toutes les connaissances primitives ou accessoires à son état, en suivant le cours de l'éducation publique jusqu'à sa fin, il renverrait moins fréquemment les affaires par devant des experts et jugerait plus sainement de la bonne ou mauvaise foi de ceux-ci.

Prenons un autre exemple moins important : le poëte. Quel est l'objet dans l'art ou dans la nature qui ne soit pas de son ressort? Peut-on être un grand poëte et ignorer les langues anciennes et quelques-unes des langues modernes? Peut-on être un grand poëte sans une forte teinture d'histoire, de physique et de géographie? Peut-on être un grand poëte sans la

connaissance des devoirs de l'homme et du citoyen, de tout ce qui tient aux lois des sociétés entre elles, aux religions, aux différents gouvernements, aux mœurs et aux usages des nations, à la société dont on est membre, aux passions, aux vices, aux vertus, aux caractères et à toute la morale? Quelle érudition ne remarque-t-on pas dans Homère et Virgile! Que n'avaient-ils pas étudié avant que d'écrire? Nos poëtes Corneille et Racine, moins instruits, n'auraient pas été ce qu'ils furent. Qu'est-ce qui distingue particulièrement Voltaire de tous nos jeunes littérateurs? l'instruction. Voltaire sait beaucoup et nos jeunes poëtes sont ignorants. L'ouvrage de Voltaire est plein de choses; leurs ouvrages sont vides. Ils veulent chanter, ils ont du gosier; mais, faute de connaissances, ils ne chantent que des fadaises mélodieuses.

La profession de poëte exige donc de longues études. La variété des connaissances primitives qui lui sont nécessaires, suppose donc qu'il s'est avancé fort loin dans la carrière des écoles publiques. Le nombre des élèves s'éclaircissant à mesure que cette carrière se prolonge, il se trouve donc dans la classe la plus voisine de la fin et la plus diminuée, et tant mieux. J'en dis autant des orateurs, des érudits et des autres professions qui ne souffrent pas de médiocrité, et à qui l'instruction ne sert de rien sans le génie; d'ailleurs peu nécessaires dans une société, même quand on y excelle.

Lorsqu'on place à la tête d'un cours d'études publiques la connaissance des langues anciennes, on annonce précisément le projet de peupler une nation de rhéteurs, de prêtres, de moines, de philosophes, de jurisconsultes et de médecins...

Plus de philosophes que de médecins, plus de médecins que d'hommes de loi, plus d'hommes de loi que d'orateurs, presque point de poëtes.

OBJET D'UNE ÉCOLE PUBLIQUE.

L'objet d'une école publique n'est point de faire un homme profond en quelque genre que ce soit, mais de l'initier à un grand nombre de connaissances dont l'ignorance lui serait nuisible dans tous les états de la vie, et plus ou moins honteuse dans quelques-uns. L'ignorance des lois serait pernicieuse dans

un magistrat. Il serait honteux qu'il se connût mal en véritable éloquence.

On entre ignorant à l'école, on en sort écolier; on se fait maître soi-même en portant toute sa capacité naturelle et toute son application sur un objet particulier.

Que doit-on remporter d'une école publique? De bons éléments.

OBJECTION ET RÉPONSE.

Quoi! le cours des études d'une université n'est qu'un enseignement progressif de connaissances élémentaires?

— Assurément.

— Mais c'est le moyen de peupler une société d'hommes superficiels!

— Nullement. C'est les disposer tous à devenir avec le temps des hommes profonds : à moins qu'on ne soit mal né et doué de cette prétention impertinente qui brise le propos de l'homme instruit; qui se jette à tort et à travers sur toute sorte de matière; qui dit : Vous parlez géométrie? C'est que je suis géomètre. Vous parlez de chimie? C'est que je suis chimiste. Vous parlez de métaphysique? Et qui est-ce qui est métaphysicien comme moi? Vice incurable : ne craignez point que celui qui possède les principes fondamentaux se rende ridicule. Il ne parlera point à contre-temps sans s'entendre lui-même et sans être entendu, si les connaissances élémentaires sont bien ordonnées dans sa tête. On n'est ni vain de ses petites lumières, ni décidé dans ses jugements, ni dogmatique, ni sceptique à l'aventure, quand on se doute de tout ce qui resterait à savoir pour affirmer ou nier, pour approuver ou contredire. On sait de l'arithmétique sans se piquer d'être arithméticien, de la géométrie sans s'arroger le titre de géomètre, de la chimie sans interrompre Rouelle ni Darcet[1].

DIVISION COMMUNE A TOUTE SCIENCE ET A TOUT ART.

Dans toute science ainsi que dans tout art il y a trois parties très-distinctes : l'érudition ou l'exposé de ses progrès, son

1. Diderot suivit assez longtemps les cours de Rouelle, auquel il a consacré une notice nécrologique de quelques lignes. Darcet, connu par l'alliage fusible qui porte son nom, était l'élève et l'ami de Rouelle.

histoire ; les principes spéculatifs avec la longue chaîne des conséquences qu'on en a déduites, sa théorie ; l'application de la science à l'usage, sa pratique.

L'érudition ou l'historique plus ou moins étendu appartient à tous. La science ou la somme des connaissances qui la constituent, et la pratique sont réservées aux gens du métier.

DIFFÉRENCE DE L'ORDRE DES ÉTUDES DANS UN OUVRAGE OU DANS UNE ÉCOLE.

La distribution de l'ordre des études dans une école n'est point du tout celle qui conviendrait dans un ouvrage scientifique.

L'écrivain se laissera conduire par le fil naturel qui enchaîne toutes les vérités, qui les lie dans son esprit et les amène sous sa plume ; mais sa méthode ne peut convenir à un enseignement public.

Ou il rapportera toute la connaissance humaine aux principales facultés de notre entendement, comme nous l'avons pratiqué dans l'*Encyclopédie*, rangeant tous les faits sous la mémoire ; toutes les sciences sous la raison ; tous les arts d'imitation sous l'imagination ; tous les arts mécaniques sous nos besoins ou sous nos plaisirs ; mais cette vue qui est vaste et grande, excellente dans une exposition générale de nos travaux, serait insensée si on l'appliquait aux leçons d'une école, où tout se réduirait à quatre professeurs et à quatre classes : un maître d'histoire, un maître de raison, une classe d'imitation, une autre de besoin. Ici l'on ne formerait que des historiens ou des philosophes ; là que des orateurs, ou des poëtes ou des ouvriers.

Il est encore deux points de vue sous lesquels on peut embrasser la science universelle, points de vue très-généraux, l'homme et la nature, l'homme seul et l'homme en société. Mais de l'une de ces divisions je vois éclore pêle-mêle des physiciens, des naturalistes, des médecins, des astronomes et des géomètres ; de l'autre, des historiens, des moralistes en vers et en prose, des jurisconsultes, des politiques ; la science de la robe, de l'épée et de l'église ; mais combien d'études préliminaires essentielles et communes à tous ces états !

Que conclure de là ? Que, comme je l'ai insinué plus haut,

la chose qui va bien dans la spéculation, va mal dans la pratique, et que l'ordre de l'enseignement prescrit par l'âge, par l'utilité plus ou moins générale des élèves, le seul qui soit praticable dans une éducation publique, est aussi le seul qui s'accorde avec l'intérêt général et particulier.

OBJECTION ET RÉPONSE.

Ce plan n'offre qu'une seule difficulté, c'est que la liaison d'une science avec celle qui la précède, son enchaînement naturel avec celle qui la suit et dont elle faciliterait l'enseignement, lui désigne une place, et que la raison d'utilité plus ou moins générale lui en fixe une autre.

Mais heureusement cette contradiction ne se présente qu'une fois; encore la science que l'enseignement des connaissances amène dans un endroit d'où le motif d'utilité la transpose n'est-elle pas d'une longue étude et ses éléments servent-ils de base à plusieurs conditions importantes. C'est le seul cas où nous nous soyons permis de nous écarter de notre principe général, la raison d'utilité.

Après ces observations théoriques sur lesquelles je ne me suis peut-être que trop étendu, je passe à l'exécution.

PLAN DE CE PETIT ÉCRIT.

J'exposerai l'ordre selon lequel j'estime que les sciences devraient être enseignées dans une école publique. J'en donnerai le plan aussi vaste qu'il peut l'être; je circonscrirai ce plan dans les limites ordinaires et d'usage; je présenterai le tableau de l'un et de l'autre. Je reprendrai le plan réduit, classe par classe. J'appliquerai à chaque partie d'enseignement le principe d'utilité, et je finirai par quelques observations sur les écoles en général, la police, les maîtres, les élèves, les livres classiques, les exercices et les bâtiments.

SUPPOSITION.

Je suppose que celui qui se présente à la porte d'une université sait lire, écrire et orthographier couramment sa langue; je suppose qu'il sait former les caractères de l'arithmétique, ce

qu'il doit avoir appris ou dans la maison de ses parents ou dans les petites écoles.

Je suppose que son esprit n'est pas assez avancé, et que la porte de l'université ne lui sera pas encore ouverte, s'il n'est pas en état de saisir les premiers principes de l'arithmétique, de toutes les sciences la plus utile et la plus aisée.

Je suppose que ce n'est pas sur le nombre des années, mais sur les progrès de l'entendement qu'il faut admettre ou éloigner un enfant d'une école publique des sciences.

Les enfants ne sont pas tous en état de marcher au même âge.

PLAN GÉNÉRAL

DE L'ENSEIGNEMENT D'UNE UNIVERSITÉ.

PREMIÈRE FACULTÉ OU FACULTÉ DES ARTS.

PREMIER COURS D'ÉTUDES.

1re CLASSE.

L'arithmétique.
L'algèbre.
Les combinaisons ou les premiers principes du calcul des probabilités.
La géométrie.

2e CLASSE.

Les lois du mouvement et de la chute des corps.
Les forces centrifuges et autres.
La mécanique.
L'hydraulique.

3e CLASSE.

La sphère et les globes.
Le système du monde.
L'astronomie avec ses dépendances, comme la gnomonique, etc.

4e CLASSE.

L'histoire naturelle.
La physique expérimentale.

5e CLASSE.

La chimie.
L'anatomie.

SECOND COURS D'ÉTUDES.

Parallèle au premier et continué pendant la même durée.

1re CLASSE.

Les premiers principes de la métaphysique ; la distinction des deux substances; l'existence de Dieu; les corollaires de cette vérité.
La morale.
La religion.

2e CLASSE.

L'histoire.
La géographie.
La chronologie et les premiers principes de la science économique, ou de l'emploi le plus avantageux de son temps et de ses talents. L'art de conduire sa maison et de conserver sa fortune.

1er COURS D'ÉTUDES.

(Suite.)

6e CLASSE.

La logique.
La critique.
La grammaire générale et raisonnée.

7e CLASSE.

La grammaire russe et cette langue par principes.
La langue esclavone.

8e CLASSE.

Le grec et le latin.
L'éloquence et la poésie.

3e COURS D'ÉTUDES.

Parallèle aux deux premiers et continué pendant toute leur durée.

1re CLASSE.

Le dessin.
(Cette classe est commune à tous les élèves.)

4e COURS D'EXERCICES.

Parallèle aux trois premiers et continué pendant toute leur durée.

1re CLASSE.

La musique.
La danse.

2e CLASSE.

L'escrime.
Le manége ou l'équitation.
La nage.

2e FACULTÉ.

La médecine.

3e FACULTÉ.

La jurisprudence.

4e FACULTÉ.

La théologie.

École de politique ou des affaires publiques.

École de génie ou art militaire.

École de marine.

École d'agriculture et de commerce.

École de perspective.
— de dessin.
— de peinture.
— de sculpture et d'architecture.

RÉDUCTION DE CE PLAN GÉNÉRAL.

De ce plan général je supprime le quatrième cours des exercices, parce qu'il n'est pas d'usage dans les universités d'y enseigner la musique, la danse, l'escrime, le manége ou l'équitation non plus que l'art de nager. Si ces talents qui distinguent le galant homme, l'homme du monde, du pédant et du moine, ont si peu d'importance à nos yeux qu'on ne les ait jamais fait entrer dans aucune institution publique, c'est sans doute une des suites du défaut invétéré de notre éducation monacale. Il y a près de neuf cents ans que nous ne voyons aux étudiants que la soutane et le froc.

Je supprime l'école de politique ou des affaires étrangères, quoiqu'elle ait bien ses connaissances préliminaires, parce qu'on doit les supposer aux secrétaires et conseillers d'ambassade qu'on envoie dans les cours étrangères où ils achèvent leur apprentissage.

Je supprime l'école de génie ou de l'art militaire, parce que S. M. Impériale a une école de cadets où je présume que la jeunesse destinée aux armes reçoit les instructions et pratique les exercices propres à cet état en attendant qu'elle aille se perfectionner dans les camps.

Je supprime l'école de marine, parce que de même qu'elle a ses cadets de terre elle a ses cadets de mer.

Je cède bien ridiculement à l'usage, et il faut que je sois étrangement subjugué par la routine pour supprimer l'école de l'agriculture et du commerce, les deux objets les plus importants de la société, l'art qui donne le pain, le vin, les aliments, qui fournit la matière première à toute industrie, à la consommation, aux échanges de citoyen à citoyen et aux échanges de société à société.

Toutes ces écoles supprimées sont plus ou moins nécessaires. Qu'elles fassent ou ne fassent point corps avec celles de l'université, un jour elles ne s'en établiront pas moins dans les villes de l'empire, mais isolées, mais sans être assujetties à aucune méthode raisonnée d'enseignement, ce qui n'en sera pas mieux.

PLAN RÉDUIT

DE L'ENSEIGNEMENT D'UNE UNIVERSITÉ.

FACULTÉ DES ARTS.

1er COURS D'ÉTUDES.	2e COURS D'ÉTUDES.	3e COURS D'ÉTUDES.
1re CLASSE. L'arithmétique. L'algèbre. Le calcul des probabilités. La géométrie. 2e CLASSE. Les lois du mouvement et de la chute des corps. Les forces centrifuges. La mécanique et l'hydraulique. 3e CLASSE. La sphère et les globes. L'astronomie avec ses dépendances comme la gnomonique, etc. 4e CLASSE. L'histoire naturelle. La physique expérimentale. 5e CLASSE. La chimie. L'anatomie. 6e CLASSE. La logique, la critique. Grammaire générale raisonnée. 7e CLASSE. La langue russe et la langue esclavone par principes. 8e CLASSE. Le grec et le latin. L'éloquence et la poésie.	Parallèle au premier et continué pendant la même durée. 1re CLASSE. Premiers principes de la métaphysique, de la distinction des deux substances, de l'existence de Dieu, etc. La morale. La religion naturelle. La religion révélée. 2e CLASSE. L'histoire et la mythologie. La géographie. La chronologie. Les premiers principes de la science économique ou de l'emploi de son temps et de ses talents, ou l'art de conduire sa maison ou de conserver et d'accroître sa fortune.	Parallèle aux deux précédents et continué pendant leur durée. 1re CLASSE. De perspective. De dessin et premiers principes d'architecture ou plutôt de l'art de bâtir.

2e FACULTÉ	3e FACULTÉ	4e FACULTÉ
De médecine.	De jurisprudence.	De théologie.

FACULTÉS.

Je viens de donner le plan d'une université telle que je la voudrais ; mais ensuite, réduisant ce plan pour le rendre praticable, je partage cette université en quatre facultés : 1° la faculté des arts ; 2° la faculté de médecine ; 3° la faculté de jurisprudence ; 4° la faculté de théologie. Ces trois dernières facultés ayant pour objet des sciences et des professions particulières, c'est dans la première, la faculté des arts, que se trouve compris l'ensemble des études applicables à la généralité de ceux qui étudient.

Cette faculté se divise en trois cours d'études à suivre parallèlement. Le premier cours, divisé en huit classes, comprend les sciences mathématiques, les sciences naturelles, les sciences logiques, les langues et la rhétorique.

Le second cours, divisé en deux classes, comprend les premiers principes de la métaphysique, la morale, la religion naturelle et révélée, l'histoire, la géographie, les premiers principes de la science économique.

Le troisième cours ne se compose que d'une classe où l'on enseigne le dessin et les principes de l'architecture.

I. FACULTÉ DES ARTS.

PREMIER COURS D'ÉTUDES.

PREMIÈRE CLASSE.

L'ARITHMÉTIQUE, L'ALGÈBRE, LE CALCUL DES PROBABILITÉS, LA GÉOMÉTRIE.

Je commence l'enseignement par l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie, parce que, dans toutes les conditions de la vie, depuis la plus relevée jusqu'au dernier des arts mécaniques, on a besoin de ces connaissances. Tout se compte, tout se mesure. L'exercice de notre raison se réduit souvent à une règle de trois. Point d'objets plus généraux que le nombre et l'espace.

Savoir de la géométrie ou être géomètre sont deux choses très-diverses. Il est donné à peu d'hommes d'être géomètres ; il est donné à tous d'apprendre de l'arithmétique et de la géo-

métrie. Il ne faut qu'un sens ordinaire ; et l'enfant de treize ans qui n'est pas capable de cette étude, n'est bon à rien ; il faut le renvoyer.

Je crois qu'il est plus aisé d'apprendre l'arithmétique et la géométrie élémentaire qu'à lire ; les lettres de l'alphabet ont fait verser aux enfants plus de larmes comme caractères de l'écriture, qu'elles ne leur en feront verser comme signes algébriques.

Les enfants apprennent des jeux qui demandent plus de mémoire, de combinaison et de finesse que la géométrie.

L'usage journalier de la vie les a tous disposés, depuis le premier instant de leur naissance jusqu'au moment de leur entrée dans l'école, à l'arithmétique et à la géométrie. Ils n'ont cessé d'ajouter, de soustraire, de mesurer.

L'algèbre, dont le nom n'effraye plus, n'est qu'une arithmétique plus générale que celle des nombres, aussi claire et plus facile ; ce ne sont que les mêmes opérations, mais plus simples.

Les exemples d'enfants initiés à l'âge de quinze ou seize ans aux éléments de la géométrie transcendante et du calcul infinitésimal, ne sont point rares.

Je sors à l'instant de l'exercice d'un jeune homme appelé Guéneau de Montbéliard[1], qui a soutenu au collége d'Harcourt une thèse sur les calculs intégral et différentiel; ce jeune homme n'a pas encore seize ans, et il a été assujetti à tous les autres exercices du collége. Ce n'est que le fruit de son étude particulière.

M. D'Alembert assurera à Votre Majesté Impériale en avoir entendu, il y a quelque temps, un autre du même âge répondre publiquement et pertinemment à tout ce qu'il est possible de savoir aujourd'hui dans la science mathématique.

On lui en a présenté un troisième qui n'avait pas plus de dix ans, qui s'était accoutumé de lui-même à exécuter de tête les calculs arithmétiques les plus effrayants. D'Alembert lui demanda combien il y avait de secondes dans une année; tandis que l'enfant rêvait à la question, D'Alembert la résolvait la plume à la main. L'enfant eut aussitôt fait que lui, avec cette

1. Le fils du collaborateur de Buffon et de l'*Encyclopédie*. Il n'a pas fait davantage parler de lui.

différence que le grand géomètre ne compta que l'année commune, et que l'enfant avait calculé cette année et l'année bissextile[1]. Je crois qu'il s'est chargé de l'éducation de cet enfant qui ne s'est montré dans le reste qu'un sujet ordinaire.

Pascal avait trouvé un certain nombre de propositions d'Euclide à l'âge où l'on appelle un cercle un *rond*, une ligne une *barre* ; et pourquoi un autre enfant n'entendrait-il pas ce que Pascal inventa?

Un enfant ne peut guère entrer trop jeune dans les petites écoles. Il n'en est pas ainsi des écoles de l'université où il restera plus ou moins de temps, selon sa capacité naturelle et ses progrès.

On ne peut commencer trop tôt à rectifier l'esprit de l'homme, en le meublant de modèles de raisonnement de la première évidence et de la vérité la plus rigoureuse. C'est à ces modèles que l'enfant comparera dans la suite tous ceux qu'on lui fera, et dont il aura à apprécier la force ou la faiblesse, en quelque matière que ce soit.

C'est surtout en mathématiques que toutes les vérités sont identiques; toute la science du calcul n'est que la répétition de cet axiome, un et un font deux ; et toute la géométrie n'est que la répétition de celui-ci, le tout est plus grand que sa partie.

La géométrie est la meilleure et la plus simple de toutes les logiques, la plus propre à donner de l'inflexibilité au jugement et à la raison.

C'est la lime sourde de tous les préjugés populaires, de quelque espèce qu'ils soient. Si le profond géomètre Euler est resté une bonne vieille femme, c'est un cas aussi extraordinaire que celui de Pascal.

Un peuple est-il ignorant et superstitieux? apprenez aux enfants de la géométrie et vous verrez avec le temps l'effet de cette science.

Le premier chez les Anciens qui démontra par quelques règles de trigonométrie que la lune ou Diane était plus grande que le Péloponèse, fit grincer les dents aux prêtres du paganisme.

1. On a, de temps à autre, des exemples de semblables phénomènes. Tel fut, il y a une trentaine d'années, le jeune pâtre Mondheux. Qu'est-il devenu?

Newton disait que le socinianisme ou la doctrine des unitaires lui semblait plus géométrique.

Si l'on croit que l'étude des mathématiques dessèche le cœur et l'esprit, cela ne peut être vrai que d'une étude habituelle ; encore cela est-il vrai?

Si l'on croit que la méthode des géomètres n'est pas applicable à tout, on se trompe ; si l'on prétend qu'il ne faut pas l'appliquer à tout, on a raison. Chaque sujet a sa manière d'être traité ; la méthode géométrique serait trop sèche pour les matières d'agrément, et nos langues sont trop imparfaites pour s'y prêter, les acceptions des mots trop vagues, trop indéterminées pour comporter cette rigueur. Mais si l'on doit souvent se dispenser de l'employer, il ne faut jamais la perdre de vue ; c'est la boussole d'un bon esprit, c'est le frein de l'imagination[1].

En quelque matière que ce soit, si l'on a porté la conviction jusqu'à un certain point, on s'écrie : Cela est démontré géométriquement. Il ne s'agit pourtant pas de géométrie.

L'étude de la géométrie conduit imperceptiblement à l'esprit d'invention.

Si nos dictionnaires étaient bien faits ou, ce qui revient au même, si les mots usuels étaient aussi bien définis que les mots *angles* et *carrés*, il resterait peu d'erreurs et de disputes entre les hommes. C'est à ce point de perfection que tout travail sur la langue doit tendre.

Rien de ce qui est obscur ne peut satisfaire une tête géométrique ; le désordre des idées lui déplaît et l'inconséquence la blesse.

Si l'on a souvent reproché au géomètre d'avoir l'esprit faux, c'est que, tout entier à son étude, les choses de la vie lui sont inconnues[2].

1. Voir le chapitre de Pascal : *De l'esprit géométrique*, dans les *Pensées*.

2. « Communément, les géomètres, loin d'être des génies, ne sont pas même des gens d'esprit. Ce que j'attribue au petit nombre d'idées qui les absorbent et bornent l'esprit au lieu de l'étendre, comme on l'imagine. » La Mettrie, *Histoire naturelle de l'âme*.

« La géométrie ne redresse que les esprits droits, » répondait l'abbé Terrasson à un qui l'avait faux et apprenait la géométrie pour apprendre à raisonner juste. » (Le même, *Supplément à l'ouvrage de Pénélope*.) — Par antithèse, un des professeurs de D'Alembert lui interdit la poésie, « parce que, disait-il (et il avait raison dans un certain sens), la poésie dessèche le cœur. »

Tous les raisonnements du géomètre finissent par ces mots : *ce qu'il fallait démontrer*. Tous les raisonnements qu'on fait soit en discourant, soit en écrivant, devraient finir par la même formule ; mais, tout étant égal d'ailleurs, celui qui ne l'a jamais employée à faux sera le vrai juge du droit qu'on a de s'en servir.

J'ai ajouté à l'arithmétique, à l'algèbre et à la géométrie la science des combinaisons ou le calcul des probabilités, parce que tout se combine et que, hors des mathématiques, le reste n'est que probabilité ; que cette partie de l'enseignement est d'un usage immense dans les affaires de la vie ; qu'elle embrasse et les choses les plus graves et les choses les plus frivoles ; qu'elle s'étend à nos vues d'ambition, à nos projets de fortune et de gloire, et à nos amusements, et que les éléments n'en sont pas plus difficiles que ceux de l'arithmétique.

Il y a un petit traité d'Huygens[1] qu'on pourrait rendre encore plus clair et plus simple. Il ne faudrait pas manquer d'en faire l'application aux jeux de hasard. Par une sorte de vanité qui n'est pas la moins insensée, l'homme met souvent à ses jeux, à la plus dangereuse et la plus frivole de ses occupations, plus d'importance qu'à ses affaires d'intérêt. Cet essai d'analyse piquerait singulièrement la curiosité des enfants.

La science des probabilités a lieu jusque dans les matières de législation. On peut demander, par exemple, quelle est la durée de l'absence après laquelle un citoyen peut être censé mort civilement.

C'est elle qui règle tout ce qui appartient aux assurances, aux tontines, aux loteries, aux rentes constituées sur une ou plusieurs têtes, à la plupart des objets de finance et de commerce.

C'est elle qui indique le parti le plus sûr ou le moins incertain, et qui console lorsque l'événement ne répond pas à une attente bien fondée.

Toute notre vie n'est qu'un jeu de hasard ; tâchons d'avoir la chance pour nous.

1. Traduit en latin par Schooten, sous ce titre : *De ratiociniis in ludo aleæ*.

DES LIVRES CLASSIQUES DE CETTE PREMIÈRE CLASSE.

(L'arithmétique.) Il y a tant d'éléments d'arithmétique, qu'on n'aura que l'embarras du choix.

Rivard[1] en a composé à l'usage de nos colléges.

(L'algèbre.) Le même auteur a publié aussi des *Éléments d'algèbre* qu'on enseigne dans nos écoles.

Ceux de Clairaut[2] sont peut-être un peu trop forts.

(La géométrie.) Pour les *Éléments de géométrie*[3] où cet habile mathématicien s'est laissé conduire dans l'enchaînement des propositions par les usages de la vie, ils sont excellents.

(Le calcul des probabilités.) J'ai déjà cité l'*Art de conjecturer*[4] d'Huygens.

L'*Analyse des chances*[5], par Moivre, est trop profonde et trop étendue.

Que le maître lise, mais que l'élève ignore jusqu'au nom de l'*Analyse des jeux de hasard*, par Montmaur.

DEUXIÈME CLASSE.

LES LOIS DU MOUVEMENT, LA CHUTE DES GRAVES LIBRES OU SUR DES PLANS INCLINÉS, LES FORCES CENTRIFUGES ET D'ATTRACTION, LA MÉCANIQUE ET L'HYDRAULIQUE.

Les lois du mouvement et de la chute des corps, perpendiculaire ou oblique, sont des connaissances préliminaires de la mécanique, science de première utilité. Il n'y a pas un seul art qui n'en sente la nécessité. Nous ne faisons pas un pas dans la société, dans les rues, à la ville, à la campagne, sans y rencontrer des machines.

Le traité de l'équilibre et du mouvement des fluides a des applications immenses.

1. *Éléments de géométrie*, avec un *Abrégé d'arithmétique*. Paris, 1732. 1750. in-4°.

2. *Éléments d'algèbre*, 1re édition, 1746; 3e, 1760.

3. 1re édition, 1741. Souvent réimprimés.

4. Cet ouvrage est de Bernoulli (Jacques), mais il est précédé du traité d'Huygens : *Sur la manière de raisonner dans les jeux de hasard*.

5. Voyez note 2, p. 352, t. II.

On n'entreprend rien de grand et de petit sans les connaissances de l'hydraulique qui dirigent les canaux, les pompes, les aqueducs, les moulins, etc.

L'art d'employer l'air, l'eau, la terre ou la pesanteur et le feu, est l'art d'épargner le temps et les bras de l'homme qui en fait ses domestiques. Ce sont quatre esclaves du Hollandais.

Ici la liaison des sciences et leur utilité concourent à fixer le rang que j'ai donné à la mécanique et à l'hydraulique, après l'arithmétique, l'algèbre et la géométrie.

LIVRES CLASSIQUES DE LA DEUXIÈME CLASSE.

(Les lois du mouvement, de la chute des corps et les forces.) Je ne connais aucun traité élémentaire sur ces objets particuliers, mais il n'y a guère d'auteur de mécanique qui n'en ait fait les préliminaires de son ouvrage.

Ce sont les premières propositions de l'*Introduction à la vraie physique* de Keill[1].

(La mécanique.) Il y a les *Principes de mécaniqué* de Varignon[2].

Un Théorème général de Newton qui réduit toutes les machines au levier.

Pour les maîtres, la savante *Dynamique* de D'Alembert[3]. Pour les élèves les *Éléments de mécanique* de Trabaud[4]; ouvrage à l'usage de nos écoles.

(L'hydraulique.) Les *Éléments d'hydraulique*, du même auteur[5], sont enseignés par quelques-uns de nos professeurs.

Qui est-ce qui ne connaît pas le petit *Traité de l'équilibre des liqueurs* de Pascal, et la profonde *Hydrodynamique*[6] de D'Alembert?

De mon temps on vantait beaucoup l'*Hydraulique* de

1. John Keill, Écossais : *Introductio ad veram physicam,* 1702, in-8°, non traduit.

2. *Nouvelle Mécanique ou Statique,* ouvrage posthume (Paris, 1725) dont l'esquisse avait été publiée en 1687, sous le titre de : *Projet d'une nouvelle mécanique.*

3. *Traité de dynamique.* 1re édition, 1743.

4. *Principes sur le mouvement et l'équilibre.* 1741, 2 vol. in-4°.

5. D'Alembert. *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides.* 1re éd., 1744.

6. *Essai sur la nouvelle théorie de la résistance des fluides.* 1re éd., 1752.

Mariotte[1]; mais peut-être que tous ces ouvrages ont vieilli et qu'on en a publié de meilleurs qui ne me sont pas connus. La bibliographie[2] est une partie de la science du professeur.

TROISIÈME CLASSE.

LA SPHÈRE ET LES GLOBES, LE SYSTÈME DU MONDE, LE CALCUL DES ÉCLIPSES, LE MOUVEMENT DES CORPS CÉLESTES OU L'ASTRONOMIE, LA GNOMONIQUE.

L'homme de mer ne peut se passer des connaissances qui précèdent, et moins encore de celles-ci. Elles sont essentielles aux géographes par état. Le voyageur en doit être plus ou moins instruit.

Il serait honteux pour un homme élevé de ne rien savoir ni du globe sur lequel il marche, ni de la voûte sous laquelle il se promène.

Si le Créateur n'a marqué plus fortement nulle part la grandeur de sa puissance que dans l'ordonnance des cieux, l'homme n'a marqué nulle part plus fortement l'étendue de son esprit que dans les progrès de l'astronomie.

Rien de plus simple et de plus ingénieux que l'art de construire des cadrans, de tracer une méridienne, d'élever un gnomon, de construire des globes et des sphères; des planisphères qui indiquent à chaque instant l'état du ciel, l'œuvre principale du Créateur, imité et réduit par la créature dans un espace de quelques pieds.

J'avouerai toutefois que je pourrais bien avoir oublié ici la raison de l'utilité plus ou moins générale, pour céder à la liaison des connaissances.

Les études de cette classe sont purement géométriques. Les élèves ont appris tout ce qu'il faut pour s'y appliquer. Le temps qu'ils y emploieront ne sera pas long, c'est l'affaire de quelques mois.

1. *Traité du mouvement des eaux et autres corps fluides;* Paris, 1686 et 1700.

2. A cet égard, Diderot mérite bien d'être blâmé. Il désigne les ouvrages auxquels il renvoie par un titre de fantaisie qui indique bien ce qu'ils contiennent, mais sous lequel il est difficile parfois de reconnaître le véritable. Il agit en cela comme pour les citations. Nous rétablissons ceux de ces titres dont il s'écarte par trop.

D'ailleurs, il y a deux remèdes; l'un de faire passer tout de suite un certain nombre d'élèves de la seconde classe à la quatrième; l'autre de détacher ces études du premier cours, et de les renvoyer au second, qui se fait en même temps, marcher sur la même ligne, et où elles se lieront très-bien à la géographie et à la chronologie. Cependant j'incline à les laisser où je les ai placées.

LIVRES CLASSIQUES DE LA TROISIÈME CLASSE.

(La sphère.) Il y a un petit *Traité de la sphère et du calendrier*[1] par Rivard, qui l'a composé à l'usage de nos écoles.

(Les globes.) Un bon *Traité des globes* par Bion[2].

(L'astronomie.) Une *Introduction à la véritable astronomie*[3] par Keill.

Les *Institutions astronomiques* de Gregory[4], que les maîtres liront.

Pour les élèves, cent bons abrégés de la *Philosophie* de Newton.

L'*Astronomie* de Keill, traduite, commentée, et pas toujours entendue par Le Monnier, ouvrage qui, malgré ce défaut, n'est pas sans mérite.

L'*Astronomie* de Deslandes[5].

(La gnomonique.) Une fort bonne *Gnomonique*[6] de Deparcieux (dont on a aussi un *Traité des probabilités de la vie humaine*) où la formule générale et les tables sont de moi, comme l'auteur a eu l'honnêteté d'en convenir. Mon manuscrit s'est égaré à sa mort.

On n'oriente ni les édifices publics ni les édifices particuliers, on ne trace ni méridienne ni cadrans sans éléments d'astronomie; il est cependant plus important de connaître les lois et les mœurs de son pays que la théorie de la lune ou des

1. 1re édition, 1741; 7e, 1816.

2. *Description de la sphère et des globes*, 1704, in-12.

3. *Introductio ad veram astronomiam*, 1718, in-8°; traduction de Le Monnier, 1748.

4. David Gregory, Anglais, *Astronomiæ, physicæ et geometricæ Elementa*. Oxford, 1702; Genève, 1726, in-8°.

5. Ici, Diderot veut évidemment dire : de La Lande, dont *l'Astronomie* parut en 1764. 2 vol. in-4°.

6. *Traité de trigonométrie et de gnomonique*, 1741, in-4°, fig.

comètes, mais les sciences sont si faciles de nos jours, et les enfants ont tant de temps devant eux!

QUATRIÈME CLASSE.

L'HISTOIRE NATURELLE, LA PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

Rien de plus utile et de plus intéressant que l'histoire naturelle, point de science plus faite pour les enfants; c'est un exercice continu des yeux, de l'odorat, du goût et de la mémoire.

Entre les conditions subalternes de la société, il n'y en a point à laquelle l'histoire naturelle ne fût plus ou moins utile; tout ce qu'on voit, tout ce qu'on touche, tout ce qu'on emploie, tout ce qu'on vend, tout ce qu'on achète, est tiré des animaux, des minéraux ou des végétaux.

C'est le catalogue des richesses que la nature a destinées à nos besoins et à nos fantaisies. Les animaux nous servent ou nous nuisent, et ils sont bons à connaître et pour les avantages que nous en retirons, et pour les dommages que nous en avons à craindre. Les minéraux et les métaux sont employés dans tous nos ateliers; ils nous défendent sous la forme d'armes, ils abrégent nos travaux comme instruments, ils nous sont commodes comme ustensiles. Les végétaux nous alimentent ou nous récréent.

C'est en étudiant l'histoire naturelle que les élèves apprendront à se servir de leurs sens, art sans lequel ils ignoreront beaucoup de choses, et ce qui est pis, ils en sauront mal beaucoup d'autres : art de bien employer les seuls moyens que nous ayons de connaître; art dont on pourrait faire d'excellents éléments, préliminaires de toute espèce d'enseignement.

La physique expérimentale est une imitation en petit des grands phénomènes de la nature, un essai de ses principaux agents, l'air, l'eau, la terre, le feu, la lumière, les solides, les fluides, le mouvement. Point de mécanique sans géométrie, point de physique expérimentale sans quelque teinture de mécanique.

La physique expérimentale s'introduit encore dans presque tous les ateliers des artistes. L'étude en est utile, agréable et facile. Point de machines sans calcul de la solidité et de la fra-

gilité, de la pesanteur et de la légèreté, de la mollesse et de la dureté, de la raideur et de la flexibilité, de l'humidité et de la sécheresse, du frottement et de l'élasticité. Les élèves verront les phénomènes, mais ils en ignoreront la raison sans les connaissances préliminaires des deux premières classes.

LIVRES CLASSIQUES DE LA QUATRIÈME CLASSE.

(L'histoire naturelle.) Les institutions d'histoire naturelle sont à faire; il faudrait en donner la tâche à M. D'Aubenton, garde du cabinet d'histoire naturelle du roi.

Les *Dictionnaires* de Bomare [1] sont peu de chose. Rien n'est plus contraire à l'ordre d'enseignement que l'ordre alphabétique; rien ne s'y assujettit moins que l'histoire naturelle, qui a toujours été l'asile des méthodes. On n'étudie pas dans un dictionnaire, on le consulte. Jusqu'à ce qu'on ait mieux, les livres de Bomare ne sont pas à dédaigner.

Il y a un petit *traité de l'art de transporter au loin et de conserver dans le cabinet des pièces d'histoire naturelle,* par M. Turgot, le frère du contrôleur général actuel [2].

L'Abrégé de l'*Histoire naturelle* fait par l'auteur même, M. de Buffon, est encore trop long pour les écoles.

Les deux *Dictionnaires* de Lemery [3] retouchés par un habile homme seraient à préférer à celui de Bomare. Le *Système de la Nature* par Linnœus.

Les *Institutions de botanique,* par Tournefort.

Une foule de *minéralogistes* qui ont écrit en allemand ou qui ont été traduits [4] de cette langue en français.

La *Minéralogie* de Vallerius [5], etc.

(La physique expérimentale.) Le *Cours* de l'abbé Nollet [6], l'ouvrage de Muschenbroeck [7], les *Traités* de Hales, *l'Optique*

1. Le *Dictionnaire d'Histoire naturelle* de Valmont de Bomare a eu un grand succès et de nombreuses éditions.

2. Ceci semble démontrer que Diderot écrivait en 1774-75.

3. *Dictionnaire de Chimie* et *Dictionnaire des Drogues simples*, où il y a une forte dose de vieilles traditions sans valeur.

4. Par d'Holbach, ou par ses ordres, de 1752 à 1764; voyez ci-dessus p. 388, note.

5. *Systema mineralogicum.* D'Holbach l'a traduit.

6. *Leçons de physique expérimentale,* 1743, 6 vol. in-12. Souvent réimprimé.

7. *Cours de physique expérimentale et mathématique,* traduit par Sigaud de la Fond, 1769.

de Newton. L'optique, la dioptrique, la catoptrique ne sont que trois problèmes généraux à résoudre. Combien l'algèbre abrége de discours et de temps!

J'ébauche, j'indique les sources où mes maîtres ont puisé, où j'ai puisé après eux. Beaucoup d'autres plus limpides et plus abondantes peuvent m'être inconnues.

CINQUIÈME CLASSE.

LA CHIMIE, L'ANATOMIE.

L'histoire naturelle introduit à la chimie, de même que la physique expérimentale, la mécanique et l'hydraulique, à l'étude du corps humain, la plus belle des machines, ainsi que la plus essentielle à connaître pour nous, dont elle est une bonne portion.

Le chimiste Becker a dit que les physiciens n'étaient que des animaux stupides qui léchaient la surface des corps, et ce dédain n'est pas tout à fait mal fondé. Rien n'est simple dans la nature, la chimie analyse, compose, décompose; c'est la rivale du grand ouvrier. L'athanor[1] du laboratoire est une image fidèle de l'athanor universel. C'est dans le laboratoire que sont contrefaits l'éclair, le tonnerre, la cristallisation des pierres précieuses et des pierres communes, la formation des métaux, et tous les phénomènes qui se passent autour de nous, sous nos pieds, au-dessus de nos têtes.

Quel est l'art mécanique où la science du chimiste n'entre pas?

L'agriculteur, le métallurgiste, le pharmacien, le médecin, l'orfévre, le monnayeur, etc., peuvent-ils s'en passer?

S'il n'y avait que trois sciences à apprendre, et que le choix s'en fît pour nos besoins, ils préféreraient la mécanique, l'histoire naturelle et la chimie.

Les arts mécaniques sont stationnaires par l'ignorance des ouvriers; ils dégénèrent par leur intérêt mal entendu.

LIVRES CLASSIQUES DE LA CINQUIÈME CLASSE.

(La chimie.) Il y a des éléments de chimie sans nombre; il y en a en français, il y en a en allemand.

1. Appareil employé surtout par les alchimistes. Le feu, toujours entretenu, devait produire une circulation incessante de la matière en expérience.

Mais ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait de se procurer les cahiers de Rouelle revus, corrigés et augmentés par son frère et le docteur Darcet, et de leur enjoindre de faire l'application des principes aux phénomènes de la nature et à la pratique des ateliers, moyens de perfectionner la physique et d'éclairer les arts mécaniques.

(L'anatomie.) Il y a une petite *Anatomie* fort courte par Kulm. Il y a mieux, c'est l'*Anatomie* d'Heister, traduite, commentée et amplifiée par Senac[1].

Pour les maîtres la grande *Physiologie de Haller :* pour les élèves ses premiers *Linéaments de physiologie* [2].

Ici on est trop riche et trop pauvre; trop riche en traités, trop pauvre en bons abrégés; les traités sont trop étendus, les abrégés sont mal faits.

Le professeur en anatomie et physiologie serait obligé de finir son cours par quelques leçons sur l'art de fortifier le corps et de conserver sa santé, et de ne pas oublier la longue liste de souffrances que l'homme intempérant se prépare.

Et puisque l'idée qui suit se présente à ma pensée, il vaut encore mieux que je l'indique que de l'omettre.

Je désirerais que le professeur, en quelque genre que ce fût, terminât son cours par un abrégé historique de la science, depuis son origine jusqu'à l'endroit où il aura laissé les élèves. Poussé plus loin, ils ne l'entendraient pas.

SIXIÈME CLASSE.

LA LOGIQUE ET LA CRITIQUE, LA GRAMMAIRE GÉNÉRALE ET RAISONNÉE.

La logique est l'art de penser juste, ou de faire un usage légitime de ses sens et de sa raison, de s'assurer de la vérité des connaissances qu'on a reçues, de bien conduire son esprit dans la recherche de la vérité, et de démêler les erreurs de l'ignorance ou les sophismes de l'intérêt et des passions : art sans lequel toutes les connaissances sont peut-être plus nuisibles qu'utiles à l'homme, qui en devient ridicule, sot ou méchant.

1. 1735 et 1753.

2. *Primæ lineæ physiologiæ,* traduites par Tarin, 1752 ou 1761, et par Bordenave, 1769.

C'est assurément par la logique qu'il faudrait commencer, c'est-à-dire par la perfection de l'instrument dont on doit se servir, si cet enseignement abstrait était à la portée des enfants ; mais, parvenus jusqu'ici, ils y auront été préparés par un suffisant exercice de leur raison.

La critique est l'art d'apprécier les différentes autorités, assez souvent contradictoires, sur lesquelles nos connaissances sont appuyées.

Il y a l'autorité des sens et celle de la raison.

L'autorité de l'expérience et celle de l'observation.

Le danger de l'analogie.

L'examen des témoins; le témoin oculaire, l'historien contemporain, l'historien moderne de faits anciens, les écrivains en tout genre, les philosophes, les orateurs, les poëtes, les nations, la tradition.

L'examen des faits naturels ou prodigieux.

Le traité de la probabilité, de l'existence, de l'évidence, de la vraisemblance, de la certitude, de la persuasion, de la conviction, du doute.

L'examen des opinions et des systèmes... En un mot le traité des lieux philosophiques (*Loci philosophici*) comme le théologien Melchior Canus a fait le traité des *Lieux théologiques*. Ouvrage de la plus grande importance dont il n'y a pas encore la première page d'écrite.

Les éléments de la logique et de la critique conduisent à l'étude de l'histoire et des belles-lettres; et la grammaire générale raisonnée est l'introduction à l'étude de toutes les langues particulières.

Quelque variété apparente qu'il y ait entre les langues, si l'on examine leur objet d'être la contre-épreuve de tout ce qui se passe dans l'entendement humain, on s'apercevra bientôt que c'est une même machine soumise à des règles générales, à quelques différences près, de pure convention, dont une langue par gestes trouverait les équivalents.

Le traité de ces règles générales s'appelle grammaire générale raisonnée ; celui qui la possède a la clef des autres, et il est prêt à étudier avec intelligence, et à apprendre avec rapidité quelque langue particulière que ce soit.

J'ai placé cette étude après la logique, qui s'occupe des

mots, de leurs acceptions, de leur ordre dans la proposition, et de l'ordre de la proposition dans le raisonnement, parce que la grammaire générale raisonnée n'est qu'une application très-subtile de la logique, ou de l'art de penser, à la grammaire ou à l'art de parler.

LIVRES CLASSIQUES DE LA SIXIÈME CLASSE.

(La logique.) Il y a la *Logique* de Port-Royal.

L'abrégé du livre de l'*Entendement humain* de Locke.

La *Recherche de la Vérité*, par Malebranche.

La *Méthode* de Descartes.

L'ouvrage de Crouzas [1].

Mais surtout le petit livre de l'*Entendement* ou de la *Nature humaine*, par Hobbes [2], ouvrage court et profond, antérieur à tous les auteurs que j'ai cités, et qui ont délayé ses lignes substantielles en une multitude de pages exsangues. C'est un chef-d'œuvre de logique et de raison.

(La critique.) Il y a l'ouvrage de Le Clerc [3], je n'en connais point d'autres.

(La grammaire générale raisonnée.) C'est un ouvrage à faire. Elle suppose une érudition profonde, une dialectique peu commune, un maître versé dans presque toutes les langues connues, un Gebelin [4] ou quelque autre.

Celle de Port-Royal n'est qu'un essai superficiel, elle peut toutefois servir de modèle et de guide, la bonne édition est celle de feu M. Duclos [5], secrétaire de l'Académie française.

Les *Tropes* de Dumarsais, quoique restreints à notre langue, sont remplis d'excellentes observations communes à toutes.

L'ouvrage de M. le président de Brosses sur l'*Origine et la formation des Langues* [6] est d'un excellent esprit.

1. *Système de Réflexions* qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étude de nos connaissances, ou *Nouveau Traité de logique*, 1712... 1746, 6 vol. in-12.

2. Traduit par d'Holbach.

3. Jean Leclerc : *Ars critica, etc.* 1699, 1712 ou 1730. 3 vol. in-8°.

4. Court de Gebelin, l'auteur du *Monde primitif*, qui est une grammaire universelle.

5. Édition avec *remarques sur la Grammaire générale de Port-Royal.* 1754, in-12.

6. *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'Étymologie.* 1765, 2 vol. in-12.

J'en dirais autant de la *Grammaire française* de Beauzée si l'auteur avait eu plus de clarté dans le discours et plus de goût dans le choix des exemples.

Il y a la *Grammaire* de l'abbé Girard [1], parsemée alternativement de pages d'un précieux qui fait rire et de pages d'une fermeté de style et de raison qui surprend; on croirait que l'ouvrage est de deux mains.

Ses *Synonymes* [2] sont un petit chef-d'œuvre original de finesse, de bon goût et de morale.

Si l'on jugeait à propos de reléguer la grammaire générale raisonnée après l'étude des grammaires et des langues particulières, ou du moins jusqu'au moment où les élèves posséderaient une langue étrangère ancienne ou moderne, avec laquelle ils pourraient comparer la syntaxe de la leur, je ne m'y opposerais pas; la méthode qui remonte des faits particuliers aux premiers principes, est peut-être à préférer ici à la méthode qui descend des premiers principes aux cas particuliers.

Mais lorsque je considère qu'il ne s'agit point d'un objet entièrement nouveau, que nous possédons tous une langue maternelle, que le long exercice de la parole nous dispose dès notre enfance à l'étude de ces principes, ou à leur application à l'idiome qui nous est familier, et dont nous avons appris les éléments de nos parents, lorsqu'ils environnaient notre berceau, ou qu'ils nous portaient dans leurs bras; lorsque je vois la liaison étroite de cette science avec la logique, je la laisse où je l'ai placée.

SEPTIÈME CLASSE.

LA LANGUE RUSSE ET LA LANGUE SLAVONNE PAR PRINCIPES.

A l'étude de la grammaire générale raisonnée je fais succéder celle de la langue de son pays, car s'il faut écrire et parler correctement une langue c'est la sienne. Je ne dirai rien sur ces deux langues qui me sont inconnues, pas davantage sur les livres classiques, les grammaires et les dictionnaires.

Je remarquerai seulement que chez toutes les nations, la

1. *Les Vrais Principes de la langue française.* 1747, 2 vol. in-12.

2. Dont Voltaire disait qu'ils subsisteraient tant que la langue française durerait.

langue a dû ses progrès aux premiers génies ; c'était le résultat des efforts qu'ils faisaient pour rendre fortement et clairement leurs pensées. C'est Rabelais, Marot, Malherbe, Pascal et Racine qui ont conduit celle que nous parlons au point où elle est.

Si la précision et la clarté sont les deux qualités principales d'une langue, toutes doivent prendre pour modèle la langue française ; si c'est l'énergie, c'est autre chose.

Presque point de milieu dans un ouvrage français, il est bien, très-bien ou très-mal écrit. Souvent la beauté ou la nouveauté des idées couvre les vices du style.

Personne n'est plus en état de remplir ce paragraphe que Sa Majesté Impériale ; elle s'inscrira quand il lui plaira parmi les protecteurs de la langue russe.

HUITIÈME CLASSE.

LE GREC ET LE LATIN, L'ÉLOQUENCE ET LA POÉSIE OU L'ÉTUDE DES BELLES-LETTRES.

La gloire littéraire est le fondement de toutes les autres : les grandes actions tombent dans l'oubli ou dégénèrent en fables extravagantes, sans un historien fidèle qui les raconte, un grand orateur qui les préconise, un poëte sacré qui les chante, ou des arts plastiques qui les représentent à nos yeux. Personne n'est donc plus intéressé à la naissance, aux progrès et à la durée des beaux-arts, que les bons souverains.

Ce sont les lettres et les monuments qui marquent les intervalles des siècles qui se projetteraient les uns sur les autres, et ne formeraient qu'une nuit épaisse à travers laquelle l'avenir n'apercevrait plus que des fantômes exagérés, sans les écrits des savants qui distinguent les années par le récit des actions qui s'y sont faites. Le passé n'existe que par eux ; leur silence replonge l'univers dans le néant ; la mémoire des aïeux n'est pas ; leurs vertus restent sans honneur et sans fruit pour les neveux, le moment où ces cygnes paraissent est comme l'époque de la création.

Cependant il y a bien de la différence entre celui qui agit et celui qui parle, entre le héros et celui qui le chante : si le premier n'avait pas été, l'autre n'aurait rien à dire. Certes la

belle page est plus difficile à écrire que la belle action à faire[1]; mais celle-ci est d'une bien autre importance.

Les beaux-arts ne font pas les bonnes mœurs; ils n'en sont que le vernis.

Il faut qu'il y ait des orateurs, des poëtes, des philosophes, de grands artistes; mais, enfants du génie bien plus que de l'enseignement, le nombre n'en doit et n'en peut être que fort petit. Il importe surtout qu'ils soient excellents moralistes, condition sans laquelle ils deviendront des corrupteurs dangereux. Ils préconiseront le vice éclatant, et laisseront le mérite obscur dans son oubli. Adulateurs des grands, ils altéreront, par leurs éloges mal placés, toute idée de vertu : plus ils seront séduisants, plus on les lira, plus ils feront de mal.

Voilà une des raisons pour lesquelles je relègue l'étude des belles-lettres dans un rang fort éloigné. J'en vais exposer beaucoup d'autres : je m'élève contre un ordre d'enseignement consacré par l'usage de tous les siècles et de toutes les nations, et j'espère qu'on me permettra d'être un peu moins superficiel sur ce sujet.

OBJECTIONS.

Voici les raisons de ceux qui s'obstinent à placer l'étude du grec et du latin à la tête de toute éducation publique ou particulière.

1° Il faut, disent-ils, appliquer à la science des mots l'âge où l'on a beaucoup de mémoire et peu de jugement.

2° Si l'étude des langues exige beaucoup de mémoire, elle l'étend encore en l'exerçant.

3° Les enfants ne sont guère capables d'une autre occupation.

RÉPONSE.

A cela je réponds qu'on peut exercer et étendre la mémoire des enfants aussi facilement et plus utilement avec d'autres connaissances que des mots grecs et latins; qu'il faut autant de

1. Voyez là-dessus les dernières pages de cet ouvrage, où j'expose les raisons d'une opinion qui peut être contredite. — (Note du manuscrit de la main de Diderot.)

mémoire pour apprendre exactement la chronologie, la géographie et l'histoire, que le dictionnaire et la syntaxe; que les exemples d'hommes qui n'ont jamais su ni grec ni latin, et dont la mémoire n'en est ni moins fidèle, ni moins étendue, ne sont pas rares; qu'il est faux qu'on ne puisse tirer parti que de la mémoire des enfants; qu'ils ont plus de raison que n'en exigent des éléments d'arithmétique, de géométrie et d'histoire; qu'il est d'expérience qu'ils retiennent tout indistinctement; que quand ils n'auraient pas cette dose de raison qui convient aux sciences que je viens de nommer, ce n'est point à l'étude des langues qu'il faudrait accorder la préférence, à moins qu'on ne se proposât de les enseigner comme on apprend la langue maternelle, par usage, par un exercice journalier, méthode très-avantageuse sans doute, mais impraticable dans un enseignement public, dans une école mêlée de commensaux et d'externes; que l'enseignement des langues se fait par des rudiments et d'autres livres; c'est-à-dire qu'elle y est montrée par principes raisonnés, et que je ne connais pas de science plus épineuse; que c'est l'application continuelle d'une logique très-fine, d'une métaphysique subtile, que je ne crois pas seulement supérieure à la capacité de l'enfance, mais encore à l'intelligence de la généralité des hommes faits, et la preuve en est consignée dans l'*Encyclopédie*, à l'article CONSTRUCTION, du célèbre Dumarsais, et à tous les articles de grammaire; que si les langues sont des connaissances instrumentales, ce n'est pas pour les élèves, mais pour les maîtres; que c'est mettre à la main d'un apprenti forgeron un marteau dont il ne peut ni empoigner le manche, ni vaincre le poids; que si ce sont des clefs, ces clefs sont très-difficiles à saisir, très-dures à tourner; qu'elles ne sont à l'usage que d'un très-petit nombre de conditions; qu'à consulter l'expérience et à interroger les meilleurs étudiants de nos classes, on trouvera que l'étude s'en fait mal dans la jeunesse; qu'elle excède de fatigue et d'ennui; qu'elle occupe cinq ou six années, au bout desquelles on n'en entend pas seulement les mots techniques; que les définitions rigoureuses des termes génitif, ablatif, verbes personnels, impersonnels sont peut-être encore à faire; que la théorie précise des temps des verbes ne le cède guère en difficulté aux propositions de la philosophie de Newton, et je demande qu'on en fasse l'essai dans l'*Encyclopédie*,

où ce sujet est supérieurement traité à l'article Temps; que les jeunes étudiants ne savent ni le grec ni le latin qu'on leur a si longtemps enseigné, ni les sciences auxquelles on les aurait initiés; que les plus habiles sont forcés à les réétudier au sortir de l'école, sous peine de les ignorer toute leur vie, et que la peine qu'ils ont endurée en expliquant Virgile, les pleurs dont ils ont trempé les satires plaisantes d'Horace, les ont à tel point dégoûtés de ces auteurs qu'ils ne les regardent plus qu'en frémissant : d'où je puis conclure, ce me semble, que ces langues savantes propres à si peu, si difficiles pour tous, doivent être renvoyées à un temps où l'esprit soit mûr, et placées dans un ordre d'enseignement postérieur à celui d'un grand nombre de connaissances plus généralement utiles et plus aisées, et avec d'autant plus de raison qu'à dix-huit ans on y fait des progrès plus sûrs et plus rapides, et qu'on en sait plus et mieux dans un an et demi, qu'un enfant n'en peut apprendre en six ou sept ans. Mais accordons qu'au sortir des écoles, les enfants possèdent les langues anciennes qu'on leur a montrées : que deviennent ces enfants? Ils se répandent dans les différentes professions de la société : les uns se font commerçants ou militaires, d'autres suivent la cour ou le barreau; c'est-à-dire que les dix-neuf vingtièmes passent leur vie sans lire un auteur latin, et oublient ce qu'ils ont si péniblement appris.

Mais ce n'est pas tout : si les principes de la grammaire ne sont aucunement à la portée des enfants, ils ne sont guère plus en état de saisir le fond des choses contenues dans les ouvrages sur lesquels on les exerce.

Je renvoie sur ce point à l'endroit où j'esquisserai le caractère des auteurs grecs et latins.

Je sais qu'on a recours à la glose interlinéaire, à la construction directe, et à d'autres petits moyens de soulager l'imbécillité des élèves; mais j'ignore encore le fruit de ces méthodes tant prônées par les inventeurs; et le préservatif des mœurs, à l'aide des éditions mutilées, me paraît insuffisant, si à chaque ligne le maître ne fait pas sentir le vice d'un caractère, le danger d'une maxime, l'atrocité ou la malhonnêteté d'une action, peine qu'il ne se donnera jamais. Si l'étude des anciens auteurs était réservée pour un temps où la tête fût mûre, et les élèves avancés dans la connaissance de l'histoire,

il me semble qu'ils y rencontreraient moins de difficultés, et qu'ils y prendraient plus de goût, les faits et les personnages dont Thucydide, Xénophon, Tite-Live, Tacite, Virgile les entretiendraient, leur étant déjà connus.

L'enseignement d'une science, quelle qu'elle soit, pouvant être fait dans la langue de la nation, je conçois bien l'inconvénient, mais je suis encore à sentir l'avantage d'ajouter à la difficulté des choses celle d'un idiome étranger, dans lequel il est souvent difficile, quelquefois impossible, de s'expliquer sans employer des tours et des expressions barbares. Si le maître parle un latin pur et correct, il ne gâtera pas le goût des élèves, mais ils fatigueront à l'entendre; s'il parle un latin barbare, comme il est d'usage et de nécessité dans une langue morte à laquelle il manque une infinité de termes correspondants à nos mœurs, à nos lois, à nos usages, à nos fonctions, à nos ouvrages, à nos inventions, à nos arts, à nos sciences, à nos idées; il sera entendu, mais ce ne sera pas sans danger pour le goût.

Et puis je demanderai : à qui ces langues anciennes sont-elles d'une utilité absolue? J'oserais presque répondre : à personne, si ce n'est aux poëtes, aux orateurs, aux érudits et aux autres classes des littérateurs de profession, c'est-à-dire aux états de la société les moins nécessaires.

Prétendra-t-on qu'on ne puisse être un grand jurisconsulte sans la moindre teinture de grec et avec une très-petite provision de latin, tandis que tous les nôtres en sont là? J'en dis autant de nos théologiens et de nos médecins : ces derniers se piquent de bien savoir et de bien écrire le latin, mais ils ignorent le grec; et la langue de Galien et d'Hippocrate n'est pas plus familière à nos *iâtres*[1] que l'hébreu, idiome dans lequel les livres saints sont écrits, ne l'est à nos hiérophantes.

Mais tant pis, dira-t-on.

Et pourquoi tant pis? en possèdent-ils moins bien l'anatomie, la physiologie, l'histoire naturelle, la chimie et les autres connaissances essentielles à leur profession? leurs anciens auteurs n'ont-ils pas été traduits et retraduits cent fois? Mais quand je conviendrais de l'avantage de ces langues pour cer-

1. Du mot grec ἰαθρὸς, médecin. (Br.)

tains états, la question n'en resterait pas moins indécise, car il ne s'agit point ici de leur utilité, mais bien du temps où il convient de les apprendre : est-ce lorsqu'on est enfant et écolier, ou lorsque, soustrait à la férule, on se propose d'être maître? Entre les connaissances, est-ce dans le rang des essentielles ou des surérogatoires qu'il faut les placer? essentielles ou surérogatoires, en faut-il occuper l'âge de l'imbécillité, l'âge où leur difficulté est au-dessus de la portion de jugement que la nature nous accorde? Quand on les posséderait de bonne heure, sans la multitude des connaissances antérieures au rang d'enseignement que nous leur avons assigné, en entendrait-on mieux les auteurs? On étudierait donc à cinq ou six ans ce qu'on ne saurait bien apprendre, et ce qui ne pourrait servir qu'à vingt-cinq ou trente, et peut-être plus tard, car à quel âge un médecin est-il en état de sentir la vérité ou la fausseté d'un aphorisme d'Hippocrate? Mais ce que je dis du moment où la connaissance du grec et du latin est utile au médecin, et de l'âge où il convient de se livrer à cette étude, je puis le dire du littérateur même, avec cette différence que sans grec, et, à plus forte raison, sans latin, on n'est point un homme de lettres : il faut absolument à celui-ci une liaison intime avec Homère et Virgile, Démosthène et Cicéron, s'il veut exceller; encore suis-je bien sûr que Voltaire, qui n'est pas un littérateur médiocre, sait bien peu de grec, et qu'il n'est pas le vingtième, le centième de nos latinistes.

DE LA MANIÈRE D'ÉTUDIER LES LANGUES ANCIENNES OU MODERNES.

Si je ne suis pas d'accord avec l'usage sur le temps de l'enseignement des langues anciennes, je ne le suis pas davantage avec les philosophes, tels que Dumarsais et d'autres qui ont porté l'esprit de la logique dans la grammaire, sur la manière de les étudier toutes.

Demandez à Dumarsais comment on apprend le grec et le latin; il vous répondra, traduire les bons auteurs.

— Et quoi encore?

— Traduire, toujours traduire.

— D'accord, il faut traduire. Et composer?

— Gardez-vous-en bien.

— Et pourquoi?

— C'est que vous doubleriez votre peine, et qu'à la perte du temps, vous ajouteriez celle du goût, en vous accoutumant à des tours vicieux et barbares.

— Et quel inconvénient ce vice et cette barbarie de langage et de style ont-ils pour l'avenir?

— Je ne veux pas qu'on compose, absolument je ne le veux pas; nos premiers littérateurs, nos anciens auteurs de grammaires et de dictionnaires n'ont pas composé, et personne aujourd'hui ne possède, peut-être, les langues grecque et latine comme ils les ont possédées.

DE LA VERSION ET DU THÈME.

Cependant, quel est le travail de l'esprit en traduisant? C'est de chercher dans la langue qu'on possède, les expressions correspondantes à celles de la langue étrangère dont on traduit et qu'on étudie.

Et quel est le travail de l'esprit en composant? C'est de chercher, dans la langue étrangère qu'on apprend, des expressions correspondantes à celles de la langue qu'on parle, et qu'on sait.

Or il est évident que, dans cette dernière opération, ce n'est pas la langue qu'on sait, que l'on apprend; c'est donc celle qu'on ignore.

Il ne l'est donc pas moins que dans la première qui est exactement son inverse, on fait vraiment le contraire[1].

Mais si ces deux sortes de versions concourent au progrès

1. « Ce qui est surtout évident, c'est que, faute d'un instant de réflexion, Diderot a pris ici la proposition sous un point de vue tout à fait faux. Sans doute le travail du thème est de chercher un mot latin pour rendre le mot français; mais s'ensuit-il de ce travail que le mot qu'on trouvera sera nécessairement celui qui convient? Un écolier aura à rendre cette expression, *maison Cornélienne,* qu'après avoir cherché dans son *Dictionnaire* le mot *maison*, entre les différentes traductions de ce mot, il s'arrête au mot *domus;* son travail de recherche lui aura été fort peu utile : rien ne le choquera dans la phrase où il insérera ce mot, rien ne l'avertira du ridicule de son choix; comment, avant de savoir le latin, s'apercevra-t-il de la bizarrerie d'une phrase latine de sa composition? Qu'au contraire il ait à traduire le *gens Corneliana,* s'il est embarrassé entre les différentes acceptions du mot *gens,* il aura, pour

de l'étudiant; si la seconde y coopère plus fortement et plus évidemment que la première, pourquoi les séparer?

Quand on compose on feuillète à la vérité le dictionnaire de sa propre langue, mais c'est pour y chercher l'expression correspondante dans la langue étrangère; c'est cette expression qu'on lit, c'est cette expression qu'on écrit, c'est à la syntaxe de cette langue étrangère qu'on l'assujettit, ce sont ses règles qu'on observe, c'est à ses tours qu'on tâche de se conformer, opérations qui toutes tendent à fixer dans la mémoire et la grammaire et le dictionnaire.

Que nous apprend l'expérience journalière là-dessus? Elle nous apprend que le latin que les élèves ont étudié dans les écoles par le thème et la version leur est très-familier, et que le grec qu'ils n'ont étudié que par la version leur est toujours difficile.

— Mais c'est que le grec est plus étendu.

— J'en conviens.

— C'est qu'on s'en occupe moins.

— J'en conviens encore.

— Et voilà les raisons pour lesquelles nos littérateurs écrivent et parlent couramment le latin, que peu écrivent le grec et qu'aucun ne le parle.

— Mais ces raisons ne sont pas toutes les raisons de ce phénomène. Connaissez-vous M. Le Beau[1]?

— Qui est-ce qui ne le connaît pas?

— A-t-il beaucoup étudié le latin?

se diriger et s'éclairer, le sens du reste de la phrase dont il cherchera à se donner l'explication en français, et sera conduit à choisir la seule traduction du mot *gens* qui puisse entrer dans une phrase française raisonnable. Il me semble qu'on pourrait retourner ainsi la proposition de Diderot : Faire un thème, c'est chercher dans la langue qu'on ignore les moyens de rendre les paroles de la langue qu'on sait; faire une version, c'est employer la langue qu'on sait à s'expliquer celle qu'on ignore. Lequel des deux offre le plus de facilité et de probabilités d'instruction? Du reste, le genre de thèmes que propose ensuite Diderot me paraît le seul qui puisse avoir quelque utilité. » (*Note de M. Guizot.*) — Nous citons cette note sans nous rendre compte de l'objection. M. Guizot, en coupant la plus grande partie de ce qui suit, paraît ne pas avoir vu que Diderot défendait la thèse même qu'il l'accuse de combattre, c'est-à-dire qu'on ne saurait bien connaître une langue étrangère, si l'on ne fait à la fois le thème et la version. Faute d'un instant de réflexions, M. Guizot a pris Dumarsais pour Diderot.

1. M. Le Beau, ancien professeur dans l'Université, ci-devant secrétaire de l'Académie des Inscriptions, est un de nos premiers littérateurs. (DIDEROT.)

— Comme nous.

— Et le grec?

— Il y a soixante ans qu'il s'en occupe.

— Si vous lui présentez un auteur, un manuscrit latin...

— Il l'ouvrira et l'interprétera sur-le-champ.

— Et l'auteur et le manuscrit grec?

— Il hésitera, il vous renverra au lendemain.

— Et d'où vient cette différence entre deux langues qui l'ont occupé l'une si peu et l'autre si longtemps?

— Je ne sais.

— Vous ne savez?

— C'est qu'il a fait conjointement le thème et la version dans l'une, et qu'il n'a jamais fait que la version dans l'autre.

— Vous croyez?

— Je crois, et je parie qu'en moins de trois ans je possède mieux le grec que Le Beau qui l'a étudié toute sa vie.

— Et comment cela?

— Par la méthode qui suit :

1° Traduire les bons auteurs, ou faire la version;

2° Composer ou faire le thème d'après les bons auteurs.

Je m'explique : prendre une page traduite d'un bon auteur, ou dans sa langue, ou dans quelque autre langue qu'on sache.

Rendre cette page traduite dans la langue de l'auteur, et comparer sa traduction avec le texte original.

C'est ainsi qu'on apprend les mots, la syntaxe, et qu'on saisit l'esprit d'une langue qui s'établit dans la mémoire par la lecture et par l'écriture;

3° Composer et traduire sur toutes sortes de matières et d'après tous les auteurs, sans quoi la connaissance de la langue restera toujours imparfaite. Rien de plus commun que d'entendre, sans hésiter, Homère et Virgile, et que d'être arrêté à chaque phrase dans Thucydide ou Tacite. Rien de plus commun que de trouver tous les mots propres à la guerre, à l'histoire et à la morale, et d'ignorer le nom d'une fleur, d'une plante potagère ou d'un ustensile domestique ; on sait le mot latin d'un bouclier, on ne sait pas le mot latin d'un éteignoir, mot qui n'exista peut-être pas ou qui ne nous est pas parvenu, la perte des auteurs ayant consommé avec le progrès de nos connaissances l'appauvrissement des langues anciennes.

Qu'on m'amène un littérateur et sur-le-champ je devinerai s'il a appris le latin par la version seule ou par le thème et la version.

AUTEURS CLASSIQUES DE LA LANGUE GRECQUE ET DE LA LANGUE LATINE.

Il y a en latin et en grec une multitude de grammaires et de dictionnaires à choix.

En latin, pour les élèves, le *Dictionnaire* de Boudot[1]. Pour les maîtres, le *Grand Dictionnaire latin* d'Estienne.

En grec, pour les élèves, la *Grammaire* de Clénart[2] rédigée par Vossius, et les *Racines grecques* de Port-Royal. Pour les maîtres, celle de Port-Royal et d'Antisignanus[3].

Pour les élèves, le *Dictionnaire* de Scapula[4] ou quelque autre. Pour les maîtres, le *Grand Dictionnaire grec* d'Estienne.

En latin, pour les élèves, un de nos *Rudiments*. Pour les maîtres, la *Minerve* de Sanctius[5]. Et puis la nuée de ceux qui ont écrit des dialectes de la langue grecque, de ses idiotismes, de ses prépositions, de ses temps, de la valeur du verbe moyen et des particules de l'oraison latine, de la prosodie, etc.

Il faudrait faire traduire tous ces ouvrages. Il serait important de se procurer les meilleures éditions des auteurs anciens et de les réimprimer dans l'empire ; une société de savants consacrés à ce travail serait bien moins dispendieuse et beaucoup plus nécessaire qu'une Académie, car c'est ainsi que peu à peu on ferait naître l'art de l'imprimerie et le commerce de la librairie.

AVANTAGE DE L'ÉTUDE DES LANGUES GRECQUE ET LATINE.

Les Grecs ont été les précepteurs des Romains : les Grecs et les Romains ont été les nôtres, je l'ai dit, et je le répète : on ne peut guère prétendre au titre de littérateur, sans la connaissance

1. Le *Dictionnaire* de Boudot a été réimprimé jusqu'en 1825.
2. *Abrégé de la Grammaire grecque*, in-8°. Nombreuses éditions.
3. Antesignan, helléniste languedocien du XVIe siècle.
4. Joan. Scapulæ *Lexicon græco latinum*, paru en 1652 à Leyde, chez les Elzévirs, était encore réimprimé à Londres en 1820.
5. Francisco Sanchez, *Minerva, seu de causis linguæ latinæ*. Salamanque, 1587. Diderot renvoie sans doute à l'extrait de Chompré : *Introduction à la langue latine par la voie de la traduction*. Paris, 1757, in-12.

de leurs langues. La langue grecque ayant beaucoup influé sur le latin, et la grammaire en étant un peu plus difficile, on pense communément que c'est par cette étude qu'il faut commencer; mais l'étudiant n'étant plus un enfant, ayant le jugement fait et la tête meublée d'une assez bonne provision de connaissances élémentaires en tout genre, il est temps qu'il médite et qu'il réfléchisse. J'estime donc que l'étude des deux langues doit marcher de front; celui qui sait le grec, rarement ignore le latin; et il n'est que trop commun de savoir le latin et d'ignorer le grec. Celui qui a appris le latin, ne l'oublie guère[1], et celui qui a su le grec qu'il n'a appris que par la version, l'a bientôt oublié s'il ne le cultive sans relâche. Ces deux langues renferment de si grands modèles en tous genres, qu'il est difficile d'atteindre à l'excellence du goût sans les connaître. Voyager à Rome pour les peintres, voyager à Rome et à Athènes pour les littérateurs; celui qui a un peu de tact, discernera bientôt l'écrivain moderne qui s'est familiarisé avec les Anciens, de l'écrivain qui n'a point eu de commerce avec eux. Soit dit sans blesser le dernier traducteur français de Lucrèce[2], les meilleures traductions qu'on en a faites ne sont que des copies sans couleur, sans force et sans vie; en parler sur ces ébauches, c'est juger Raphaël ou le Titien d'après une description.

Plusieurs années de suite j'ai été aussi religieux à lire un chant d'Homère avant de me coucher que l'est un bon prêtre à réciter son bréviaire. J'ai sucé de bonne heure le lait d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Térence, d'Anacréon, de Platon, d'Euripide, coupé avec celui de Moïse et des prophètes.

Les langues grecque et latine ont aussi de particulier, que telle est leur flexibilité, et conséquemment la variété de style de ceux qui les ont écrites, que celui qui possède parfaitement son Homère, n'entend presque rien de Sophocle, et moins encore de Pindare, et que celui qui lit couramment Ovide et Virgile, est arrêté à chaque ligne de Pline le naturaliste, ou de l'historien Tacite.

C'est d'après l'esquisse légère que je vais donner du style des auteurs grecs et latins, et des sujets qu'ils ont traités, qu'on

1. Selon Diderot, parce qu'il l'a appris par le thème et la version. (*Note de M. Guizot.*)

2. La Grange, en 1768. Sa traduction, comme celle qu'il fit ensuite de Sénèque, avait été revue par Naigeon.

achèvera de se convaincre combien leur connaissance précoce convient peu à la jeunesse[1].

CARACTÈRE DES AUTEURS GRECS.

Hérodote a écrit neuf livres de l'*Histoire des Perses et de l'Égypte;* chaque livre porte le nom d'une Muse. Il est pur et clair et sa dialecte[2] est l'*ionique*. On l'accuse de n'être ni exact ni véridique.

Thucydide, historien des vingt-huit années de la *Guerre de Péloponèse*, est serré, avare de mots, plein de sentences, vif et subtil. Sa dialecte est l'*attique*. La lecture en est pénible, même pour ceux qui possèdent le mieux sa langue[3].

L'orateur Isocrate est élégant et disert; ce serait vraiment l'auteur des commençants, s'il fallait commencer par là.

Xénophon, le doux Xénophon qu'on appela la Muse attique, a pris l'histoire de son pays où Thucydide l'avait laissée. Historien, philosophe, homme de lettres et général d'armée, il nous a laissé la *Retraite des dix mille* qu'il avait commandés, l'*Éducation de Cyrus* et quelques autres ouvrages moraux. C'est le manuel d'un militaire et d'un homme public.

Le janséniste Épictète est aussi dur dans ses maximes que Plutarque dans son style. Qu'on l'apprenne par cœur, j'y consens, mais à l'âge de Marc-Aurèle.

Ce dernier, je veux dire Plutarque, a écrit de la morale, des antiquités, des grands hommes qu'il a comparés. Ce fut le précepteur de Montaigne qui n'était pas un enfant.

J'oubliais Démosthène que l'ordre des temps place après Xénophon. Ce fut le modèle de Cicéron. Qu'il soit donc sans cesse sous les yeux de nos orateurs qui n'auront jamais ni sa

1. « Nous ne donnerons pas ici cette appréciation des auteurs grecs et latins, qui ne nous a paru ni assez approfondie, ni assez intéressante pour faire pardonner les inexactitudes et même les erreurs graves dont elle est remplie. Nous transcrirons seulement les réflexions placées à la fin de l'examen des auteurs latins. » (*Note de M. Guizot.*) — Nous donnons cette appréciation, malgré ses erreurs, parce qu'il y a beaucoup plus de vérités que d'erreurs, et qu'il ne s'agit que d'une vue rapide, à vol d'oiseau, qui n'a aucune prétention à être un traité approfondi.

2. « *Dialecte* a été d'abord du féminin, suivant le genre que ce mot a dans le grec, d'où il est tiré, et on ne sait pas pourquoi on ne l'a pas laissé féminin. » LITTRÉ, *Dictionnaire historique de la langue française.*

3. C'est l'avis de Denys d'Halicarnasse, *Examen critique des plus célèbres écrivains de la Grèce :* sur Thucydide; ch. XXIV, L et LI.

logique ni sa véhémence. Mais entend-on Démosthène, ses *Philippiques*, ses autres discours, sans être instruit des lois, des usages et de l'état de la République, lorsqu'il parut?

Polybe a écrit l'*Histoire romaine* depuis la seconde guerre Punique jusqu'à la destruction de Corinthe. Le chevalier Folard a passé sa vie à le commenter, et c'est fort bien fait au chevalier Folard[1].

Diodore de Sicile a écrit des Égyptiens, des Assyriens, des Grecs et des Romains.

Denys d'Halicarnasse, l'*Histoire romaine* et quelques ouvrages de grand goût et de peu de lecteurs.

Philon et Josèphe l'*Histoire des Juifs*. Appien d'Alexandrie a redit des Romains, d'un style pauvre et petit, ce que d'autres en avaient dignement écrit; et les morceaux d'Appien de Nicomédie sur la Bithynie et autres sujets historiques particuliers, ne valent pas mieux ni pour le fonds ni pour le style.

Il y a de Diogène de Laërce, les *Vies des Philosophes;* de Polyen, les *Stratagèmes de guerre;* de Pausanias, les *Antiquités des villes de la Grèce;* des deux Philostrate, la *Vie d'Apollonius* et les *Vies des Sophistes;* de Dion Cassius, l'*Histoire romaine jusqu'à Alexandre*, fils de Mammée; d'Hérodien, la même Histoire depuis la mort d'Antonius jusqu'à celle de Balbin et de Maximin; de Zozime, la même Histoire depuis Auguste jusqu'au second siége de Rome par Alaric; de Procope, les *Guerres contre les Goths, les Alains et les Vandales;* les *Faits et Gestes de Justinien*, par Agathias; d'Elien, de Jules Capitolin et de Vopiscus[2], les vies de quelques-uns des Césars. Je me lasse; je laisse là les deux Aurelius, Eutrope, Ammien-Marcellin et Jules Solin[3]. L'idiome de tous ces auteurs est très-difficile, et je demande si les choses qu'ils ont traitées sont fort à la portée de la jeunesse.

Lucien, l'élégant, l'ingénieux et le plaisant Lucien, lui conviendrait davantage; mais il est impie, mais il est sale, et il y a du choix à faire entre ses dialogues.

1. *Commentaires* sur Polybe, 1727-1730, 6 v. in-4°; et Amsterdam, 1753, 7 v. in-4°.

2. Jules Capitolin et Vopiscus, auteurs de l'*Histoire auguste*, sont des Latins, et non des Grecs.

3. Même observation pour Aurélius Vérus, Aurélius Victor, Eutrope, Ammien-Marcellin et Solin.

Et les ouvrages de Platon, abrégés de la science universelle, sont trop profonds, même pour les maîtres, et je les crois au moins aussi propres à gâter l'esprit qu'à perfectionner le style.

Passons aux poëtes. Homère, toujours Homère élèvera le génie, familiarisera avec tous les dialectes, offrira des modèles d'éloquence dans tous les genres. Son vers ressemble au polype, vivant dans son tout et dans chacune de ses parties. Les autres poëtes font des vers et même de fort beaux, mais on y sent le travail et la composition. La langue de la poésie semble être la langue naturelle d'Homère. Qu'on me pardonne le petit grain d'encens que je brûle devant la statue d'un maître à qui je dois ce que je vaux, si je vaux quelque chose. Mais à quel âge l'ai-je senti, en ai-je profité? Entre vingt et vingt-quatre ans.

J'en dis autant d'Hésiode, qui a pris pour sujets les travaux de la campagne et la Théogonie ou le catéchisme païen; moins sublime qu'Homère, mais le premier dans le genre moyen.

Comment est-il arrivé que ces deux poëtes, les plus anciens auteurs de la Grèce, en soient les écrivains les plus purs?

Il y a de petites chansons d'Anacréon d'une délicatesse et d'un naturel charmant, mais souvent très-dissolues.

Pindare, le chantre des *Jeux olympiques*, plein de hauteur et de verve, est hérissé de difficultés. Son désordre n'est qu'apparent, j'en suis sûr. S'il célèbre la puissance de l'harmonie, il s'élève dans les cieux où elle apaisera le courroux des dieux; il descend sur la terre où elle tempérera les passions des hommes; il se précipite aux enfers où elle accroîtra le supplice des méchants. Mais où est l'élève, où est le maître capable de démêler cet artifice, et sans cela ce n'est que le bavardage décousu d'un homme en délire.

Sophocle, Euripide et Eschyle sont les trois poëtes tragiques de la Grèce. Sophocle est simple et grand, mais qui est-ce qui déchiffrera ses chœurs? Le moraliste Euripide est facile et clair, mais encore faut-il être en état de suivre la marche d'un ouvrage dramatique pour en profiter. Eschyle est épique et gigantesque lorsqu'il fait retentir le rocher sur lequel les Cyclopes attachent Prométhée et que les coups de leurs marteaux en font sortir les nymphes effrayées; il est sublime lorsqu'il exorcise Oreste, qu'il réveille les Euménides qu'il avait endormies, qu'il les fait errer sur la scène et crier : *Je sens la vapeur du sang, je sens la trace*

du parricide, je la sens, je la sens... et qu'il les rassemble autour du malheureux prince qui tient dans ses mains les pieds de la statue d'Apollon. Mais de combien d'années d'études a-t-on payé la jouissance de ces beautés!

Aristophane est tout ce qu'il veut être, il a tous les tons et toutes sortes d'esprit, mais son élévation et son obscénité le qualifiaient alternativement le poëte des hommes de goût et de la canaille. Cependant on ne possède pas la langue grecque sans l'avoir lu et relu.

Rien de si voisin de la nature champêtre, pour le ton, le dialogue et les images, que Théocrite dont je préfère les rustiques *Idylles* aux belles *Églogues* de Virgile, comme je préfère le paysage de Téniers aux caravanes de Boucher. Mais il est plein de peintures licencieuses, et pour en rendre l'usage innocent il faudrait l'estropier partout.

Bion et Moschus touchent de près au ton et au caractère de Théocrite.

Celui qui ne sent ni la simplicité ni l'élégance des *Hymnes* de Callimaque ne sent rien.

CARACTÈRE DES AUTEURS LATINS.

Après cette ébauche succincte des auteurs grecs, j'achève plus rapidement encore celle des auteurs latins, et je rentre dans mon sujet par l'exposition de l'ordre suivant lequel les uns et les autres doivent être étudiés.

Cicéron, orateur, politique ou homme d'État et philosophe, qu'il suffit de nommer. Son style est toujours nombreux, sa langue pure, élégante et claire, par conséquent facile à entendre, autant que les langues à inversions ou transpositions de mots, presque arbitraires, peuvent l'être.

Une observation qui se présente ici à mon esprit et qui n'est pas une des moindres raisons de différer l'étude des langues anciennes, c'est l'inversion; où est l'enfant qui ait assez d'idées et d'étendue de tête pour embrasser toute la suite d'une période de cinq à six lignes où l'ordre des mots suspend le sens jusqu'à la fin? Je ne sais même comment le peuple romain l'entendait.

Le héros de Sa Majesté Impériale, César, a écrit sept livres

de la conquête des Gaules qu'il avait faite, et trois livres de la guerre civile. C'était le bréviaire de Montecuculli.

Salluste s'est occupé de la révolte de Catilina et de la guerre de Jugurtha. Voici comment il fait parler Marius : « Je n'ai point appris les belles-lettres, je me suis peu soucié de les apprendre; mais aux choses plus attenantes à la république, j'y suis maître passé. Je sais frapper l'ennemi, susciter des secours, souffrir le froid et le chaud, coucher sur la dure, supporter à la fois la fatigue et la faim et faire ce qu'ont fait nos ancêtres pour illustrer le nom romain. » Un jeune militaire russe parlerait ainsi. Salluste affecte des mots surannés; il est rapide et serré, grand peintre; ses exordes sont des selles à tous chevaux.

Cornélius Népos a écrit les vies des grands capitaines romains et étrangers; il est digne du siècle d'Auguste, s'il n'en est pas; le superstitieux, abondant, large et majestueux Tite-Live, l'histoire ecclésiastique et civile de l'Empire; Velleius Paterculus, des morceaux d'histoires diverses et d'histoire romaine d'un style ingénieux, élégant, mais quelquefois obscur et raboteux; Valère Maxime, auteur de mauvais goût, barbare et pointu, des dits et faits mémorables; le philosophe Sénèque, grand moraliste, mais d'une lecture tardive; Pomponius Méla, de la chorographie, et Columelle de l'économie rustique, tous deux purs et corrects; Quinte-Curce, courant après les qualités d'un bon écrivain, des guerres d'Alexandre; Pline le naturaliste, subtil, ingénieux, sublime quelquefois, toujours serré, souvent obscur, de tout, de trop de choses pour ne pas fourmiller d'erreurs; Tacite, le hardi, éloquent, très-éloquent, le sublime peintre Tacite, mais un peu détracteur de la nature humaine, toujours obscur par sa brièveté et son sens profond, des annales de l'Empire et des vies des premiers empereurs; quand il loue, ne rabattez rien de son éloge; c'est là qu'un souverain se perfectionnera dans l'art que Tacite appelle les *forfaits de la domination*[1] et que nous appelons *la raison d'État*. Quintilien, grand écrivain, homme d'un jugement sain, critique d'un goût exquis, juge sévère, mais impartial, des institutions oratoires; Frontin et Végèce, de la science militaire; Pline le Jeune, des lettres rem-

1. Voyez la note 3, p. 491, t. II.

plies de sentiment, de délicatesse et de mœurs; Florus, d'un style tortueux et recherché, de l'histoire romaine; Suétone, laconique et pur, des anecdotes de la vie scandaleuse et privée des Césars; Justin, l'abréviateur de Trogue Pompée, que je ne daigne pas nommer, quoiqu'il soit bref et correct.

Et puis un mot sur les poëtes et je finis. Qui est-ce qui ne connaît pas Virgile, dont le buste est placé dans le temple du Goût, les yeux attachés sur celui d'Homère, et sur le piédestal duquel on voit un génie qui s'efforce d'arracher un clou à la massue d'Hercule? Qui est-ce qui ne connaît pas Horace, le précepteur de tous les hommes dans la morale, de tous les littérateurs dans l'art d'écrire, mais le plus adroit corrupteur des grands; le libertin et malheureux Ovide, ses *Tristes*, ses *Fastes*, ses *Amours*, ses *Métamorphoses*, son esprit, sa facilité, sa volupté; les naïves saletés de Catulle, la douce mélancolie de Tibulle, la chaleur de Properce, la noble et vertueuse audace de Juvénal, la finesse, la bonne plaisanterie et les élégantes obscénités de Martial? Je ne parlerai pas de cet arbitre Pétrone du bon goût de la cour de Néron, son nom seul fait rougir.

Presque tous ces écrivains sont peut-être sans conséquence entre les mains d'un homme fait; mais je demande si l'on parle de bonne foi lorsqu'on assure que la langue de ces auteurs, difficiles pour le style, profonds pour les choses et souvent dangereux pour les mœurs, peut être la première étude de la jeunesse; si l'on souffrira sous des yeux innocents et purs les leçons de Plaute, dont je n'ai point parlé; celles de Térence que je me rappelle en ce moment, Térence, dont l'élégance et la vérité sont au-dessus de tout éloge, mais dont les peintures n'en sont que plus séduisantes; les leçons d'athéisme de Lucrèce : j'aimerais encore mieux qu'on exposât les élèves à se corrompre le goût dans le dur, sec et boursouflé Sénèque le tragique, à qui je devais cette petite égratignure pour l'ennui qu'il m'a causé, et à qui j'en demande pardon pour quelques belles scènes qu'il a inspirées à notre Racine.

Je demande si cette étude ne suppose pas des têtes plus mûres et des connaissances préliminaires?

Je demande s'il est indifférent d'en aplanir la difficulté par des notions générales sur les mœurs, les usages, les faits; en un mot, par l'histoire des temps?

Que signifient ces lettres de Cicéron à Atticus, à Brutus, à César, à Caton, où les replis tortueux de la politique romaine sont développés sous les yeux d'un enfant?

Je demande si ces personnages fameux, connus d'avance, on n'en rencontrera pas les noms avec plus d'intérêt dans les ouvrages qui en parleront; si l'on n'en interprétera pas plus aisément ces ouvrages, si l'on n'en sentira pas mieux le charme, et si les épines de la grammaire n'en seront pas émoussées?

ORDRE DES ÉTUDES GRECQUES ET LATINES.

Cet ordre est presque celui de nos classes, avec cette différence qu'on débute dans celles-ci par ces études en y entrant, et qu'on en sort au bout de cinq à six ans, bien fatigué, bien ennuyé, bien châtié et bien ignorant, sans parler du dégoût qu'on a pris pour ces auteurs sublimes, et dont on revient rarement.

Les étudiants ont acquis des connaissances, il s'agit d'en faire usage; ils ont des idées, il s'agit de les rendre; ils ont étudié les grands modèles, il s'agit de les imiter; ils entendent la langue des historiens, des poëtes et des orateurs, il s'agit de leur exposer les principes de la composition, de donner l'essor à leur génie, s'ils en ont, et d'en faire des orateurs et des poëtes.

L'ÉLOQUENCE ET LA POÉSIE.

Les beaux-arts ne sont tous que des imitations de la belle nature. Mais qu'est-ce que la belle nature? C'est celle qui convient à la circonstance.

Ici, la même nature est belle; là, elle est laide. L'arbre qui est beau dans l'avenue d'un château, n'est pas beau à l'entrée d'une chaumière, et réciproquement. Entre les arbres à placer dans l'avenue du château et à la porte de la chaumière, il y a encore du choix.

Ce que je dis de l'arbre s'étend à tous les objets de la nature, à tous les modèles de l'art, depuis l'astre immense et brûlant qui éclaire l'univers, jusqu'au ruban de la coiffure d'une coquette, jusqu'au moindre pli de sa robe.

Le goût n'est rien, ou il embrasse tout; s'il y avait de l'arbitraire dans l'imitation la plus frivole, il y aurait de l'arbitraire dans l'imitation la plus importante.

L'art imite les actions de l'homme, ses discours et les phénomènes de la nature.

L'histoire se conforme rigoureusement à la vérité.

L'éloquence l'embellit et la colore.

La poésie, plus soucieuse de la vraisemblance que de la vérité, l'agrandit en l'exagérant.

Il importe donc que les préceptes de l'art oratoire et de la poésie aient été précédés :

1° D'un traité du vrai, du vraisemblable et de la fiction, du vrai absolu et du vrai de convenance ;

2° D'un traité de l'imitation de la nature ;

3° D'une exposition de ce que c'est que la belle nature et de son choix, d'après la convenance ;

Surtout appuyer ces principes de beaucoup d'exemples.

4° D'un traité du bon et du beau, qui n'est jamais que l'éclat du bon ; du sublime, qui n'est que l'éclat du bien ou du mal, accompagné d'un frisson qui naît, ou de la grandeur, ou du péril, ou de l'intérêt.

LIVRES CLASSIQUES SUR CES PRÉLIMINAIRES DE L'ÉLOQUENCE ET DE LA POÉSIE.

Il y a l'ouvrage de l'abbé Batteux, intitulé les *Beaux-Arts réduits à un même principe,* commentaire d'une ligne du chancelier Bacon, livre acéphale mais utile où il n'y a qu'un chapitre à suppléer, le premier : ce que c'est que la belle nature[1].

Le *Traité du sublime*, de Longin.

Les *Réflexions sur la poésie et sur la peinture*, de l'abbé Dubos.

Mais surtout *Du choix et de la place des mots*, par Denys d'Halicarnasse[2], ouvrage profond.

On s'occupera ensuite de l'harmonie.

De l'harmonie en général et relative à l'organe.

De l'harmonie imitative ou relative aux passions de l'homme et aux phénomènes de la nature, harmonie qui contredit quelquefois l'harmonie de l'oreille et qui la blesse avec succès.

Le mot propre se supplée, l'harmonie ne se supplée jamais. L'harmonie qui flatte l'organe s'apprend ; celle qui naît de la

1. Voyez la *Lettre sur les Sourds-Muets*, t. Ier, p. 385.
2. *Traité de l'Arrangement des mots*, traduit par l'abbé Batteux.

sensibilité ne s'apprend point : le génie la trouve et s'y assujettit sans s'en douter; celui qui la chercherait, ou d'imitation, ou d'industrie, se fatiguerait beaucoup pour n'être que maniéré et maussade.

On sait alors tout ce qu'il faut savoir pour passer aux leçons propres à l'éloquence et à la poésie et devenir grand orateur et grand poëte, si l'on y est destiné.

On joindra à la lecture des *Institutions* de Quintilien, quelques chapitres choisis du *Traité des études*, de Rollin;

Le *Cours de belles-lettres*[1], de l'abbé Batteux;

L'*Orateur*, de Cicéron;

La *Poétique*, d'Aristote;

La *Poétique*, d'Horace.

On reviendra à la lecture des orateurs et des poëtes distingués tant anciens que modernes. Le professeur en marquera les beautés et les défauts.

Il traitera de l'invention, de l'élocution ou du style, du style historique, du style oratoire, du style didactique, du style épistolaire; des différentes parties de l'oraison, l'exorde, l'exposition, la démonstration, la réfutation, la péroraison; du récit, du pathétique, de l'action, ou des différentes parties de la déclamation, le geste et la voix; de la poésie dramatique, du dialogue, de la tragédie, de la comédie, du poëme lyrique et du poëme pastoral, de l'élégie, de l'ode, de l'idylle, de l'épître, de la satire, de la fable, du madrigal, de la chanson ou vaudeville et de l'épigramme.

Les meilleurs ouvrages dans tous ces genres sont les auteurs mêmes avec un professeur intelligent qui sache les commenter avec goût.

EXEMPLE.

Il fera remarquer le génie, la chaleur, la gaieté, l'invention, les bonnes et les mauvaises plaisanteries de Plaute.

Le naturel, la vérité, la pureté et l'élégance de Térence, qui, semblables à ces chefs-d'œuvre de la sculpture antique, ont peu de mouvement, mais tant de charmes, des grâces si imperceptibles

1. C'est le titre de la première édition (1765, 5 vol. in-8° ou in-12) des *Principes abrégés de la Littérature*.

tibles qu'on n'en remporte après les avoir vues qu'une admiration vague et qu'on y découvre, en les revoyant, toujours quelque chose de nouveau.

La verve et le style dur et cahoté de Lucrèce.

L'harmonie, la sagesse et la beauté de Virgile en tout genre.

L'élévation d'Horace dans ses odes, sa raison dans ses épîtres, sa finesse dans sa satire, son goût exquis dans tous ses ouvrages.

La douceur de Tibulle, la naïveté de Catulle, la chaleur de Properce, la facilité et la fécondité d'Ovide, la sévérité de Phèdre, l'emphase de Lucain, la boursouflure du tragique Sénèque, l'obscurité de Perse, les vains efforts de Silius Italicus pour atteindre Virgile, le fracas de Stace, l'esprit de Martial, la violence de Juvénal, l'hydropisie de Claudien.

Je ne veux ni un sec et triste détracteur des Anciens, ni un sot admirateur de leurs défauts.

Ce que je viens de prescrire sur les poëtes latins, il faut l'entendre des orateurs, des historiens, de tous les auteurs en tout genre et en quelque langue que ce soit, ancienne ou moderne, nationale ou étrangère.

Et nous voilà parvenus à la fin du premier cours des études d'une université ou à la sortie de la faculté qu'on appelle des arts.

Il y a nombre d'auteurs grecs et latins dont je n'ai rien dit, mais la connaissance n'en est pas fort utile au professeur, et la lecture n'en serait d'aucun avantage aux élèves.

J'ai traité la matière des belles-lettres avec un peu plus d'étendue que les autres parce que c'est la mienne et que je la connais mieux. Assez équitable pour ne lui assigner entre les connaissances que le rang qu'elle mérite, j'ai cédé à une tentation bien naturelle, celle d'en parler un peu plus longtemps peut-être que son importance ne le permettait.

DEUXIÈME COURS DES ÉTUDES D'UNE UNIVERSITÉ,

Qui commencera avec le premier cours, et sera commun à tous les élèves qui le suivront jusqu'à leur sortie de la faculté des arts dont il est la suite.

(SUITE DE LA FACULTÉ DES ARTS.)

L'objet du premier cours est de préparer des savants; l'objet de celui-ci est de faire des gens de bien : deux tâches qu'il ne faut point séparer.

Les élèves reçoivent dans l'une des leçons dont l'utilité devient de moins en moins générale ; les leçons qu'ils reçoivent dans l'autre sont d'une nature qui reste la même.

Inepte ou capable, il serait à propos qu'un sujet s'y arrêtât pendant un certain intervalle de temps. Homme, il faut qu'il sache ce qu'il doit à l'homme ; citoyen, il faut qu'il apprenne ce qu'il doit à la société ; prêtre, négociant, soldat, géomètre ou commerçant, célibataire ou marié, époux, fils, frère ou ami, il a des devoirs qu'il ne peut trop connaître.

Le cours précédent rassemblera les élèves pendant une partie de la matinée ; celui-ci les rassemblera pendant une partie de la soirée.

Ils ne finiront l'un et l'autre qu'au sortir de la faculté des arts, ou qu'à l'entrée des facultés de médecine, de jurisprudence et de théologie.

Les classes en seront moins nombreuses et les leçons moins variées. Le premier cours se distribuera en huit classes, celui-ci ne se distribue qu'en trois ; mais l'enseignement reçu dans ces trois classes, toujours le même pour le fond des matières, s'étendra de plus en plus, deviendra successivement plus détaillé et plus fort ; on n'en saurait trop approfondir les objets, les élèves n'en peuvent trop écouter les préceptes.

Le premier cours est élémentaire, celui-ci ne l'est pas ; on sort des classes de l'un, écolier ; des classes de l'autre, il serait à souhaiter qu'on en sortît maître.

Les leçons sur les sciences suffisent lorsqu'elles ont indiqué au talent naturel l'objet particulier qui deviendra l'étude et l'exercice particulier du reste de la vie. Les leçons sur la morale, les devoirs et la vertu, les hommes, la bonne foi, la jurisprudence usuelle sont d'une tout autre nature.

Il y a un milieu entre l'ignorance absolue et la science parfaite, il n'y en a point entre le bien et le mal, entre la bonté et la méchanceté. Celui qui est ballotté dans ses actions de l'une à l'autre est méchant.

Sans l'histoire, il est difficile d'entendre les auteurs anciens ; sans la morale universelle, il est impossible de fixer les règles du goût : et, sous ces deux points de vue, l'enseignement de ce second cours reflète encore sur l'enseignement du premier.

PREMIÈRE CLASSE.

1° LES PREMIERS PRINCIPES DE LA MÉTAPHYSIQUE OU DE LA DISTINCTION DES DEUX SUBSTANCES : DE L'EXISTENCE DE DIEU, DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME ET DES PEINES A VENIR, S'IL Y EN A; 2° LA MORALE UNIVERSELLE; 3° LA RELIGION NATURELLE; 4° LA RELIGION RÉVÉLÉE.

Sa Majesté Impériale n'est pas de l'avis de Bayle, qui prétend qu'une société d'athées peut être aussi ordonnée qu'une société de déistes, mieux qu'une société de superstitieux[1]; elle ne pense pas, comme Plutarque, que la superstition est plus dangereuse dans ses effets et plus injurieuse à Dieu que l'incrédulité[2]; elle ne définit pas avec Hobbes la religion une superstition autorisée par la loi, et la superstition une religion que la loi proscrit. Elle pense que la crainte des peines à venir a beaucoup d'influence sur les actions des hommes, et que la méchanceté que la vue du gibet n'arrête pas, peut être retenue par la crainte d'un châtiment éloigné. Malgré les maux infinis que les opinions religieuses ont faits à l'humanité, malgré les inconvénients d'un système qui met la confiance des peuples entre les mains du prêtre, toujours rival dangereux du souverain, qui donne un supérieur au chef de la société et qui institue des lois plus respectables et plus saintes que les siennes; elle est persuadée que la somme des petits biens journaliers que la croyance produit dans tous les États compense la somme des maux occasionnés entre les citoyens par les sectes et entre les nations par l'intolérance, espèce de fureur maniaque à laquelle il n'y a point de remède[3].

Il est donc à propos que l'enseignement de ses sujets se conforme à sa façon de penser et qu'on leur démontre la distinction des deux substances, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la certitude d'une vie à venir, comme les préliminaires de la morale ou de la science qui fait découler de l'idée du vrai bonheur, et des rapports actuels de l'homme avec ses semblables.

1. Voyez Bayle, *Pensées diverses* écrites à un docteur de Sorbonne, à l'occasion de la comète de 1680.

2. Voyez Plutarque, *Traité de la Superstition.*

3. Tout ce préambule a été, comme on le pense bien, supprimé par M. Guizot.

ses devoirs et toutes les lois justes; car on ne peut, sans atrocité, m'ordonner ce qui est contraire à mon vrai bonheur, et on me l'ordonnerait inutilement.

La religion n'est que la sanction de la volonté de Dieu, révélée et apposée à la morale naturelle.

On pourrait terminer ces leçons par une démonstration rigoureuse, qu'à tout prendre, il n'y a rien de mieux à faire pour son bonheur en ce monde, que d'être un homme de bien, ou par un parallèle des inconvénients du vice, ou même de ses avantages avec ceux de la vertu.

Si peu d'hommes savent tirer parti de leurs talents, soit pour conserver leur bien, soit pour l'accroître, la misère est une si puissante ennemie de la probité, le renversement des fortunes est si fréquent et a de si funestes effets sur l'éducation des enfants, que j'ajouterais ici les éléments de la science économique, ou de l'art de conduire sa maison; art dont les Grecs et les Romains faisaient si grand cas.

Il serait difficile de parler de la richesse sans parler, du moins sommairement, de l'agriculture, source de toute richesse.

Que Sa Majesté Impériale ne s'effarouche pas du mot *économique;* il ne s'agit point ici des visions politiques de cette classe d'honnêtes gens qui s'est élevée parmi nous, et qui nous fera beaucoup de bien ou beaucoup de mal.

LIVRES CLASSIQUES DE LA PREMIÈRE CLASSE DU SECOND COURS D'ÉTUDES.

(La métaphysique.) Il y a l'ouvrage de Clarke. Son traité de l'*Existence de Dieu* passe pour le meilleur. Il faudrait un peu le paraphraser et l'adoucir. Fénelon a traité le même sujet.

(La morale universelle.) Je ne connais guère sur la connaissance de l'homme qu'elle suppose que le petit traité d'Hobbes intitulé : *De la Nature humaine,* que j'ai déjà recommandé. On imprime à présent à Amsterdam sous ce titre un ouvrage où je suis sûr qu'il y aura d'excellentes choses[1]. Il faudrait resserrer et analyser le système social et la politique naturelle.

(La religion ou la morale universelle révélée.) Il faut un

1. L'ouvrage de d'Holbach, *la Morale universelle,* qui parut en 1776.

Abrégé de l'Ancien Testament, un *Abrégé du Nouveau*. Ces deux ouvrages sont faits.

Le *Petit Catéchisme historique* de Claude Fleury.

Le *Grand Catéchisme* du même, en changeant dans l'un et l'autre ce qu'il y aurait à changer.

On trouvera dans Abbadie autant et plus qu'il n'en faut savoir sur l'authenticité des livres saints, la certitude de la révélation et la divinité de Jésus-Christ.

(La morale particulière, ou le droit naturel et celui des gens.) Il y a l'*Abrégé de Puffendorf*[1], le *Traité* de Burlamaqui[2], les *Devoirs de l'Homme et du Citoyen*, par Hobbes, et beaucoup d'autres.

(La morale civile, ou le droit national.)

C'est vraisemblablement un ouvrage à faire en Russie.

Et puis feuilleter la nuée des moralistes tels que Montaigne, Nicole et d'autres qui ont ressassé nos devoirs particuliers, pour en tirer ce qu'ils ont dit de plus sensé.

Je me rappelle une petite morale écrite en latin par l'Anglais Hutcheson[3]; elle m'a paru vraiment classique. L'auteur y établit les principes généraux de la science des mœurs, et finit par les contrats, les actes de mariage, les promesses verbales, les promesses écrites, le serment et le reste de ces engagements que nous prenons si légèrement et qui ont des suites si longues et si fâcheuses.

(L'économique.) La science économique est ébauchée dans Xénophon. C'est d'ailleurs, ainsi que l'agriculture, le sujet de deux discours faciles à faire.

DEUXIÈME CLASSE.

L'HISTOIRE, LA MYTHOLOGIE, LA GÉOGRAPHIE ET LA CHRONOLOGIE.

Je crois qu'il faudrait commencer l'étude de l'histoire par celle de sa nation, et celle-ci ainsi que toutes les autres, par les

1. *Les Devoirs de l'Homme et du Citoyen*, tels qu'ils lui sont prescrits par la loi naturelle, traduits par Barbeyrac. Nombreuses éditions.

2. *Eléments du Droit naturel*. Lausanne, 1774.

3. *Philosophiæ moralis Institutio compendiaria*; Glasgow, 1742, in-12.

temps les plus voisins en remontant jusqu'aux siècles de la fable, ou la mythologie. C'est le sentiment de Grotius. « En général, dit-il, ne pas commencer par des faits surannés qui nous sont indifférents, mais par des choses plus certaines, et qui nous touchent de plus près, et s'avancer de là peu à peu vers l'origine des temps [1]. » Voilà ce qui nous semble plus conforme à un véritable enseignement, c'est l'étude des faits soumis à notre principe général : et pourquoi en serait-elle une exception?

Sans la mythologie, on n'entend rien aux auteurs anciens, aux monuments, ni à la peinture, ni à la sculpture, même modernes, qui se sont épuisées à remettre sous nos yeux les vices des dieux du paganisme, au lieu de nous représenter les grands hommes.

Quelques-uns penseront peut-être que la connaissance de l'histoire devrait précéder celle de la morale. Je ne puis être de leur avis : il me semble qu'il est utile et convenable de posséder la notion du juste et de l'injuste, avant la connaissance des actions, des personnages et de l'historien même, auxquels on doit l'appliquer.

Lorsqu'on a dit de la géographie et de la chronologie qu'elles étaient les deux yeux de l'histoire, on a tout dit.

Je désirerais qu'on diminuât la sécheresse de l'étude du globe par quelques détails sur les religions, les lois, les mœurs, les usages bizarres, les productions naturelles et les ouvrages des arts.

L'Anglais Martin [2] a ébauché cette tâche.

Il y a la géographie ancienne et la géographie moderne : il n'en faut point faire des études séparées : il en coûterait si peu pour joindre au nom d'une ville ou d'une rivière celui qu'elle portait autrefois.

1. « Cette idée était très-populaire du temps de Diderot; il nous est impossible de concevoir une manière raisonnable de l'appliquer. Nous avons, au reste, annoncé d'avance que nous étions loin de partager toutes les opinions contenues dans ce morceau; nous n'avons voulu que les faire connaître, autant que le permettent les convenances que nous nous sommes imposé de respecter. » (*Note de M. Guizot.*)

2. William Martin, d'abord acteur, puis naturaliste, a écrit plusieurs bons ouvrages de géologie.

LIVRES CLASSIQUES DE LA DEUXIÈME CLASSE.

(L'histoire.) Il y a l'*Introduction à l'Histoire*, par l'abbé Lenglet du Fresnoy.

L'*Histoire ancienne* par l'abbé Millot.

L'*Abrégé de l'Histoire de France* par le même. Si cet abbé Millot était encouragé à fournir le reste de sa carrière, tous les livres classiques sur l'histoire seraient faits. Il écrit bien, il est sage et hardi.

Il y a un *Abrégé de l'Histoire universelle* dans le *Cours d'Éducation* de l'abbé de Condillac, aussi bon instituteur que son élève[1] est mauvais.

(La mythologie.) Outre les ouvrages[2] de l'abbé Banier et l'*Histoire du Ciel* de Pluche, il y en a cent autres sur cette matière.

(La géographie.) Il faut un globe, des sphères et le meilleur atlas qu'on pourra former.

On consultera, sur la géographie ancienne, Strabon, Ptolémée, Pomponius Méla et surtout les ouvrages modernes de Cluvier, de Cellarius et de notre d'Anville.

(La chronologie.) Celle du jésuite Petau, *Rationarium Temporum*[3], est peut-être le meilleur livre sur la connaissance des temps.

(L'économique.) J'ai cité Xénophon ; il ne sera question que de l'étendre et de l'approprier à nos temps.

(L'agriculture.) Le discours sur l'économique serait trop court, si les premiers principes de l'agriculture et du commerce ne s'y trouvaient pas.

M. l'abbé de Condillac vient de publier les *Éléments du Commerce considéré relativement au Gouvernement* ; c'est un ouvrage simple, clair et précis.

Et nous voilà sortis du second cours de la faculté des arts. Je n'ai qu'un mot à dire sur le troisième.

1. Le duc de Parme.

2. Le plus estimé de ces ouvrages est *la Mythologie et les Fables expliquées par l'Histoire*, édition de 1764, 8 vol. in-12.

3. Imprimé encore (complété) en 1849. Venise, 3 parties in-8°.

TROISIÈME COURS D'ÉTUDES,

Parallèle aux deux autres, et commun à tous les élèves pendant toute la durée de leur éducation.

(SUITE DE LA FACULTÉ DES ARTS.)

UNE CLASSE DE PERSPECTIVE ET DE DESSIN.

Le dessin est d'une utilité si générale, il provoque si naturellement la naissance de la peinture et de la sculpture, et il est si nécessaire pour juger avec goût des productions de ces deux arts, que je ne suis point étonné que le gouvernement en ait fait une partie de l'éducation publique; mais point de dessin sans perspective.

Il me vient une idée que peut-être Sa Majesté Impériale ne dédaignera pas : la plupart de ceux qui entrent dans les écoles publiques écrivent si mal, ceux dont le caractère d'écriture était passable, l'ont si bien perdu quand ils en sortent, et il y a si peu d'hommes, même parmi les plus éclairés, qui sachent bien lire, talent toujours si agréable, souvent si nécessaire, que j'estime qu'un maître de lecture et d'écriture ne s'associeraient pas inutilement au professeur de dessin.

La prononciation vicieuse et la mauvaise écriture sont deux défauts très-analogues, c'est bégayer pour les yeux et pour les oreilles.

Nous avons d'excellents principes de dessin gravés, mais il faut donner la préférence aux morceaux de gravure au crayon, de Demarteau; ils imitent le dessin à la main, à tromper les connaisseurs.

On dessine d'après l'exemple, d'après la bosse et d'après la nature ou le modèle.

Le modèle ne me paraît nécessaire qu'à ceux des élèves qui se feront peintres ou sculpteurs par état; mais, je le répète, point de dessin sans perspective. Il y a la *Grande perspective* et l'*Abrégé de perspective* de Brook Taylor, deux excellents ouvrages.

Mais qui est-ce qui n'habite pas une maison? qui est-ce qui n'est pas exposé à bâtir et à être volé par un maçon ou par un architecte? Il n'y a donc pas un citoyen à qui les éléments, je

ne dis pas de l'architecture, mais de l'art de bâtir, ne fussent de quelque utilité.

Pour ceux d'architecture, aucun homme puissant ne peut les ignorer, sans consommer un jour des sommes immenses à n'entasser que des masses informes de pierres.

Plus les édifices publics sont durables, plus longtemps ils attestent le bon ou le mauvais goût d'une nation, plus il convient que ceux qui président à cette partie de l'administration aient le goût sûr et grand.

Dans trois mille ans d'ici on verra encore que nous avons été Goths.

Les éléments de l'art de bâtir sont à faire.

Le meilleur ouvrage pour l'enseignement de l'architecture militaire ou civile, ce serait, à mon avis, un grand plan qui représenterait le terrain ou d'une maison, ou d'un hôtel, ou d'un palais ou d'une église. On le creuserait, on poserait les fondements, on élèverait l'édifice assise par assise, jusqu'au faîte; de là on passerait aux détails de la distribution et de la décoration intérieure, et les élèves s'instruiraient par les yeux, profondément et sans fatigue. C'est ainsi qu'un militaire appelé de Terville donnait des leçons publiques de fortifications et rassemblait autour de lui des hommes de tous les états.

Ces trois cours d'études achevés, le petit nombre des élèves qui les auront suivis jusqu'à la fin, se trouveront sur le seuil des trois grandes facultés, la faculté de médecine, la faculté de droit, la faculté de théologie, et ils s'y trouveront pourvus des connaissances que j'ai appelées primitives, ou propres à toutes les conditions de la société, à l'homme bien élevé, au sujet fidèle, au bon citoyen, toutes préliminaires, et quelques-unes d'entre elles communes aux études des trois facultés dans lesquelles ils voudront entrer[1].

Chacune de ces facultés demandant un ordre d'enseignement particulier, je vais m'en occuper.

1. « Nous n'avons pas cru devoir transcrire ici les indications données par Diderot sur les différents livres classiques et élémentaires à employer pour chaque partie d'enseignement, nos richesses en ce genre s'étant infiniment accrues depuis le moment où il écrivait.

« Nous ne le suivrons pas davantage dans les détails où il entre sur les trois facultés de médecine, de jurisprudence et de théologie, et qui, s'appliquant à des professions particulières, n'ont point assez de rapport aux idées générales de l'éducation,

SECONDE FACULTÉ D'UNE UNIVERSITÉ.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

Si l'on veut que des étudiants reçoivent dans une faculté de médecine toute l'instruction qui leur est nécessaire pour exercer l'art de guérir d'une manière utile à leurs concitoyens, il faut se rappeler que la santé publique est peut-être le plus important de tous les objets. Si les hommes sont pauvres, le souverain ne protége que des malheureux; s'ils sont valétudinaires, il ne garde que des malades.

Les connaissances relatives à la médecine sont très-étendues. Un demi-médecin est pire qu'un demi-savant. Celui-ci importune quelquefois, l'autre tue. Cette profession doit-elle, ne doit-elle pas être nombreuse? C'est une question décidée par le docteur Gatti[1], qui partagea l'hôpital qu'il dirigeait en deux classes, l'une de malades qu'il abandonnait à la nature, l'autre autour de laquelle il rassembla tous les secours de l'art; il périt, ainsi qu'il s'y était attendu, beaucoup plus des soignés que des abandonnés.

Ce serait un problème assez intéressant à résoudre que de déterminer le rapport du corps des médecins et des chirurgiens d'une ville au reste des habitants. Je crois que la solution doit varier selon les contrées, les mœurs, les usages, le régime, le climat. Les animaux ont peu de maladies. Les maladies des habitants de la campagne sont moins nombreuses et plus simples que les nôtres; plus nous sommes éloignés de la vie champêtre des premiers âges du monde, plus la vie moyenne s'est abrégée. Qu'il en soit de la classe des médecins ainsi que des autres classes de citoyens entre lesquelles les besoins établis-

pour que ce soit ici le lieu d'exposer et de discuter les opinions plus ou moins justes, les réflexions plus ou moins piquantes de l'auteur sur ces différents sujets.

Le plan général se termine par un tableau de la *police de l'Université,* dont on trouvera, plus loin, un extrait sur les avantages d'un enseignement varié. (*Note de M. Guizot.*) — C'est ici que s'arrête l'extrait publié par M. Guizot et par l'édition Brière. Nous avons dit déjà que cet extrait même était considérablement réduit.

1. Professeur à Pise, puis médecin consulant de Louis XV, partisan de l'inoculation. Morellet a rédigé sous sa dictée des *Réflexions* sur les préjugés qui s'opposent aux progrès et à la perfection de l'inoculation en France, 1764, in-12.

sent le niveau, je ne le pense pas. L'on ne prend et l'on ne quitte pas à discrétion l'art de guérir. Je considère un mauvais médecin comme une petite épidémie qui dure tant qu'il vit; deux mauvais médecins doublent cette maladie populaire; un corps de mauvais médecins serait une grande plaie pour toute une nation. Il n'en est pas du médecin comme du manufacturier; le manufacturier médiocre est encore utile à un grand nombre de citoyens qui ne peuvent payer ni l'excellente qualité ni la façon recherchée de l'ouvrage. Au contraire, il faut au dernier de la dernière classe de la société un excellent médecin; il ne peut être trompé qu'une fois et il paie son erreur de sa vie. Il y a sans doute quelque différence entre la conservation d'un grand ministre et d'un petit mercier, d'un célibataire et d'un père de famille, d'un bon général d'armée et d'un mauvais poëte; mais ni le souverain qui nous regarde comme ses enfants, ni le sentiment de l'humanité qui nous rapproche de nos semblables ne s'arrêtent à ce calcul. Juste ou cruel, il peut arriver et il arrive tous les jours que le bon médecin est adressé au célibataire et le mauvais au chef d'une nombreuse famille. Il importe d'autant plus que le médecin et le chirurgien excellent dans leurs professions, que la variété et la multiplicité des circonstances qui les appellent à côté de nous, ne leur permettent guère d'exercer leurs fonctions à notre avantage et à leur satisfaction. Ils sont obligés de partager les soins de leur journée entre un très-grand nombre de malades, parmi lesquels un seul exigerait quelquefois leur observation et leur présence assidues. Un mauvais médecin arrive toujours trop tôt et reste toujours trop longtemps; un bon médecin peut arriver trop tard et ne pas rester assez. Une maladie est communément un problème si compliqué, l'effet de tant de causes, un phénomène si variable d'un malade à un autre, que je ne conçois pas comment le médecin qui visite cinquante à soixante malades par jour, en soigne bien un seul. Quelque profonde connaissance qu'on ait de la théorie et de la pratique de l'art, suffit-il de tâter le pouls, d'examiner la langue, de s'assurer de l'état du ventre et de la peau, d'observer les urines, de questionner lestement le malade ou sa garde et d'écrire une formule? Les médecins ne croiraient-ils point à leur art, ou feraient-ils plus de cas de l'argent que de notre vie?

Un inconvénient des grandes facultés de médecine dans les capitales, et surtout pour les principaux personnages de la société, c'est l'assujettissement du médecin à une certaine pratique ou routine de faculté, sous peine de risquer sa réputation et sa fortune; s'il s'en écarte et que le succès ne réponde pas à son attente, il est perdu; s'il réussit, que lui en revient-il? rien, si ce n'est l'épithète de téméraire. Son génie n'est en liberté qu'à notre chevet, parce que sa tentative heureuse ou malheureuse est sans conséquence pour lui. Nous pouvons disparaître d'entre les vivants sans qu'on s'en aperçoive.

J'ai quelquefois pensé que les charlatans qui habitent les faubourgs des grandes villes n'étaient pas si pernicieux qu'on le supposait. C'est l'empirisme qui a donné naissance à la médecine et elle n'a de vrais progrès à attendre que de l'empirisme.

Un malade incurable au centre d'une famille, est comme un arbre mort au centre d'un jardin, dont les racines pourries sont funestes à tous les arbustes qui l'entourent; les soins que la tendresse ou la commisération ne peut refuser à un vieillard infirme, à un enfant maladif, dérangent l'ordre des devoirs et répandent l'amertume sur la journée de ceux qu'ils occupent. Le hardi empirique auquel le malade s'adresse lorsqu'il est abandonné du facultaliste, le tue ou lui rend la santé et la jouissance de leur existence à ceux qui les soignaient.

Ce raisonnement est-il d'un homme? non, il est d'un ministre. Le ministre dédaigne le vieillard qui n'est plus bon à rien et ne prise l'enfant que par le fruit qu'il en attend; il n'y a qu'une vie précieuse pour lui, celle de l'homme fait, parce qu'elle seule est utile; sa tête est comme une ruche où, à l'exemple des abeilles, il extermine toutes celles qui cessent de donner du miel.

Il y aurait un beau discours à faire sur l'exercice de la médecine, mais il s'agit de son enseignement et j'y viens. Il faut :

1° Créer un nombre suffisant de professeurs et les stipendier de manière qu'ils puissent se livrer tout entiers à l'enseignement;

2° Établir à côté des écoles un hôpital où les élèves soient initiés à la pratique;

3° Obliger les maîtres à suivre un ordre fixe et déterminé dans le cours des études.

DES PROFESSEURS.

(*Il y aura sept chaires de professeurs.*)

PREMIÈRE CHAIRE

D'ANATOMIE ET DES ACCOUCHEURS.

Les femmes accoucheuses ne pourront être admises, je ne dis pas à l'exercice de leur profession, mais même à l'examen des commissaires de la faculté, sans avoir assisté plusieurs années et aux leçons de l'anatomie qui leur est propre et aux leçons de pratique de leur art.

J'observerai ici qu'il n'y a aucune contrée de l'Europe plus favorable à l'étude et aux progrès de l'anatomie que la Russie, où la rigueur du froid conservera un cadavre assez longtemps pour que l'anatomiste puisse, sans interruption de son travail, suivre ses dissections quinze à vingt jours sur un même sujet.

SECONDE ET TROISIÈME CHAIRES

DES INSTITUTIONS DE MÉDECINE.

QUATRIÈME CHAIRE

DE CHIRURGIE.

CINQUIÈME CHAIRE

DE MATIÈRE MÉDICALE ET DE PHARMACIE.

SIXIÈME ET SEPTIÈME CHAIRES

DE L'HISTOIRE DES MALADIES ET DE LEUR TRAITEMENT.

DU PROFESSEUR D'ANATOMIE.

Le professeur d'anatomie démontrera pendant toute la saison de l'hiver (et il en aura bien le temps), les différentes

branches de cette science sur le cadavre. Il traitera des parties du corps humain, de leur structure, de leur connexion, de leurs fonctions, de leurs mouvements et du mécanisme par lequel ils s'exécutent.

DES DEUX PROFESSEURS D'INSTITUTIONS DE MÉDECINE.

Chacun de ces deux professeurs fera, dans l'espace de deux ans, un cours complet des institutions de médecine, c'est-à-dire que la première année il enseignera la physiologie et l'hygiène; la seconde année la pathologie, la phylactique[1] et la thérapeutique générale.

Ces deux professeurs s'arrangeront entre eux de manière que chaque année l'un fasse son cours de physiologie, l'autre son cours de pathologie.

DU PROFESSEUR DE MATIÈRE MÉDICALE.

Ce professeur remplira ses leçons de l'histoire naturelle de chaque drogue; il décrira les caractères particuliers qui la constituent dans son état le plus parfait, dans son état de médiocrité et dans son état défectueux. Il conviendrait même qu'il eût à sa disposition un droguier qui contînt des échantillons de chaque drogue sous ces états différents.

Il exposera la nature de chacune et les principes caractéristiques que l'analyse chimique y découvre.

Il indiquera les différentes préparations, manipulations qu'on lui fait subir avant de l'employer aux usages médicinaux; les effets sensibles qu'elle a coutume de produire; les cas particuliers où elle produit les effets les plus salutaires; enfin les différentes préparations pharmaceutiques, officinales dans lesquelles on la fait entrer.

On appelle préparations officinales celles qui se préparent dans les boutiques. De ces préparations, le pharmacien abandonne les unes à la négligence de ses garçons, et celles-ci, mal faites, ne produisent plus l'effet qu'on en attend et tombent en désuétude. Il se charge lui-même, ou un premier garçon habile,

1. Nous disons aujourd'hui « prophylactique » ou « prophylaxie. »

de la préparation des autres, telles sont celles sur les minéraux, les métaux, et elles conservent leur efficacité, et voilà une des raisons de la préférence qu'on leur donne dans la pratique.

A la fin de chaque année, le même professeur donnera un cours de pharmacie, pendant lequel il exécutera ou fera exécuter par un adjudant, toutes les espèces de préparations que les médicaments subissent avant que d'être employés.

DU PROFESSEUR DE CHIRURGIE.

Le professeur de chirurgie traitera de toutes les maladies purement chirurgicales, comme les plaies, les tumeurs, les ulcères, les luxations et les fractions ; il décrira la nature et la manière curative. Il fera tous les ans un cours des opérations et des instruments ; il exécutera et fera exécuter par un adjudant les opérations sur le cadavre. Il passera de là à l'application des différents bandages propres, soit à l'assujettissement des parties, soit à l'assujettissement des médicaments.

Si le physique, dont l'effet ne cesse jamais, doit, avec le temps, donner à une contrée la supériorité sur une autre, j'oserais prédire qu'un jour viendra où la Russie fournira les autres contrées de l'Europe de grands anatomistes, de célèbres chirurgiens et peut-être même de profonds chimistes.

DES PROFESSEURS DE MÉDECINE PRATIQUE.

Pour initier les étudiants à la pratique de la médecine, on établira dans un hôpital adjacent à l'école, deux salles chacune de vingt-cinq lits, l'une de ces salles destinée aux maladies aiguës, l'autre aux maladies chroniques.

A cet effet, ils partageront leur cours de médecine pratique en deux années : la première, ils traiteront des maladies aiguës ; la seconde des maladies chroniques.

Ensuite, ils expliqueront la nature et le traitement des maladies particulières aux femmes et aux enfants.

Ils se partageront la besogne de manière que chaque année l'un des deux professeurs traite des maladies aiguës, l'autre des maladies chroniques.

Chacun de ces deux professeurs fera sa visite dans la salle dont il sera chargé, ses étudiants l'y accompagneront. Là il leur fera observer les symptômes de chacune des maladies qu'il aura à traiter, leur indiquera les moyens d'en découvrir les causes, leur fera remarquer la marche que la nature suit le plus ordinairement, les indications qui se présentent à remplir, et leur rendra raison de la méthode curative qu'il croira devoir adopter.

Si le malade meurt, il sera tenu, sans qu'aucune raison ou prétexte puisse l'en empêcher, d'en faire ouvrir le cadavre en présence des étudiants.

Il serait à souhaiter qu'il eût le courage d'avouer son erreur lorsqu'il se sera trompé ; mais cette ingénuité qu'ont eue Boerhaave, Sydenham et Hippocrate est presque au-dessus des forces de l'homme, et il ne faut pas trop s'y attendre.

Comme il serait difficile que pendant la durée d'un cours d'une ou de deux années il se présentât à l'art des exemples de maladies de toutes les espèces, indépendamment de ces leçons, chacun des deux professeurs en donnera dans l'école sur toutes celles dont les hommes peuvent être attaqués.

Mais tout cet enseignement doit être précédé de deux autres, préliminaires à l'étude et à la pratique de la médecine.

En suivant le cours des beaux-arts, les élèves ont pris une teinture élémentaire d'histoire naturelle et de chimie. Cette petite provision, suffisante pour l'homme bien élevé, serait trop légère pour le médecin, dont la profession suppose une connaissance approfondie des substances de la nature et de leurs analyses, ses deux arsenaux. Le médecin en doit savoir beaucoup moins que le naturaliste de profession, mais infiniment davantage que l'homme du monde. L'histoire naturelle et la chimie exigent deux nouvelles chaires.

ENSEIGNEMENTS PRÉLIMINAIRES A L'ÉTUDE DE LA MÉDECINE. L'HISTOIRE NATURELLE ET LA CHIMIE.

Les professeurs d'histoire naturelle et de chimie donneront leurs leçons conjointement, l'un le matin, l'autre l'après-midi.

Le premier parcourra les trois règnes, se renfermant dans l'étendue qui convient à l'art de guérir.

Le second s'étendra autant qu'il le jugera à propos, n'écartant de ses leçons que les objets de pure curiosité.

DU COURS DES ÉTUDES DE LA MÉDECINE.

Le cours des études sera donc de sept années.

Les deux premières, les étudiants suivront les leçons des professeurs d'histoire naturelle et de chimie, celles du professeur d'anatomie, et ne se livreront point à d'autres études.

La troisième, en continuant de suivre les mêmes leçons, ils y pourront joindre celles du professeur de physiologie.

La quatrième, ils resteront encore sous le professeur d'anatomie et commenceront le cours de pathologie.

La cinquième, ils s'appliqueront à la chirurgie et à la matière médicale.

La sixième, à ces différents cours ils joindront les leçons du professeur de pratique qui traitera des maladies aiguës, écoutant ce professeur à l'école et le suivant à l'hôpital.

La septième, ils la donneront au professeur qui traitera des maladies chroniques, avec liberté de revenir sous le professeur de chirurgie et de matière médicale.

Le cours se fermera toujours par un discours, prononcé alternativement par un des professeurs, sur l'importance de l'art, ses progrès et son histoire, le caractère et les devoirs du vrai médecin, l'incertitude et la certitude des signes de la mort, et la médecine légale considérée par ses rapports avec les lois, tels que les signes de la mort violente ou le suicide, les naissances tardives, etc., etc.

LIVRES CLASSIQUES DE MÉDECINE.

Les auteurs de médecine anciens sont trop substantiels ou trop forts pour des étudiants ; chaque ligne est un résultat d'une longue pratique ; peu de spéculations, beaucoup de préceptes et de faits.

Les auteurs modernes, au contraire, spéculent et discourent beaucoup.

C'est à un professeur habile à tempérer ces deux excès, pour en former l'aliment convenable à des étudiants.

Les auteurs qui ont écrit de la médecine sont par milliers. Le catalogue forme des ouvrages plus étendus que celui des plantes.

N'étant point du métier, lorsque j'ai nommé Hippocrate et Galien parmi les anciens, Sydenham et Boerhaave parmi les modernes, j'ai dit tout ce que je savais.

Dans le cours des beaux-arts, j'écrivais autant pour les élèves que pour les maîtres; j'avais à ordonner l'éducation première des enfants. Ici, ces enfants sont élevés; il ne s'agit plus de connaissances primitives, mais d'études de convenance. C'est aux professeurs, chacun dans sa partie, à prescrire les lectures. Il en sera de même de la jurisprudence et de la théologie.

TROISIÈME FACULTÉ D'UNE UNIVERSITÉ.

FACULTÉ DE DROIT.

Elle sera composée de huit professeurs :

1° Un professeur de droit naturel;

2° Un professeur en histoire de législation;

3° Un professeur d'institutions du droit des gens;

4° Un professeur des *Institutes* de Justinien;

5° et 6° Deux professeurs du droit civil national;

7° Un professeur du droit ecclésiastique en général et du même droit national;

8° Un professeur de procédure civile et criminelle.

Le cours des études sera de quatre années, et chaque année les étudiants prendront les leçons de deux professeurs.

PREMIÈRE ANNÉE D'ÉTUDES.

Ils suivront le professeur de droit naturel et celui de l'histoire de la législation.

Le professeur de droit naturel ne s'en tiendra pas à des éléments; il portera l'enseignement beaucoup plus loin que les

élèves ne l'ont reçu dans le cours de morale qui a précédé celui de leur entrée dans cette école.

Il prendra pour guides :

L'ouvrage de Puffendorff intitulé des Devoirs de l'homme et du citoyen, *de Officio hominis et civis;* ou revenir sur

Le *Droit naturel* de Burlamaqui.

Le professeur en législation s'occupera de l'historique de la législation des nations les plus célèbres de l'antiquité et surtout des Grecs et des Romains. Sur cette matière, il sera dirigé dans son travail et dans ses leçons par ceux qui en ont le mieux traité, entre lesquels on peut citer :

Antoine Thysius, des Républiques les plus célèbres, *de Celebrioribus Rebuspublicis*[1].

Ubbon Emmius[2], *Vetus Græcia illustrata*, etc., l'ancienne Grèce éclairée.

Il feuilletera sur la législation romaine, soit Heineccius, soit Hoffman.

Heineccius a écrit l'histoire du droit romain, *Historia juris romani*[3].

L'ouvrage d'Hoffman a le même titre[4] et le même objet.

DEUXIÈME ANNÉE D'ÉTUDES.

Les étudiants prendront les leçons du professeur d'institutions du droit des gens et celles du professeur des *Institutes* de Justinien.

Ce dernier aura l'attention d'être court sur tout ce qui est tellement propre aux Romains qu'il n'a nulle application aux modernes; mais il ne pourra trop s'étendre sur tout ce qui concerne les contrats. Le droit romain est la source des vrais principes sur toutes les espèces de contrats qui sont du droit des gens; c'est la raison et l'équité qui les a dictés, il n'y a point de nation policée qui ne doive les adopter.

1. Le titre de l'ouvrage d'Antoine Thys est : *Memorabilia celebrarum rerum publicarum;* Leyde, 1646, in-16.

2. Hollandais; le livre cité parut en 1626, in-8°, à Leyde, chez Abraham Elzevier.

3. *Historia juris civilis romani et germanici.* Argentorati, 1751 ou 1765.

4. *Historia juris romano-justinianei.* Leipzig, 1728-1734.

TROISIÈME ANNÉE D'ÉTUDES.

Les étudiants écouteront le professeur de droit civil national ancien et moderne et le professeur du droit civil ecclésiastique, s'il en est besoin.

Ces deux professeurs auront l'attention que toutes les matières qui entrent dans leur enseignement forment un cours de deux années, en sorte que l'un commençant la première année de son cours, l'autre fasse la seconde année du sien. De cette manière, il y aura toujours un cours du droit civil ouvert.

QUATRIÈME ANNÉE D'ÉTUDES.

Les étudiants reviendront sur leurs leçons de droit civil, auxquelles on ajoutera celles de procédure civile et criminelle.

Celles-ci partageront l'année en deux semestres : le premier de procédure civile, le second de procédure criminelle.

Je vais anticiper ici sur la police des écoles, dont je me suis proposé de parler séparément.

A la fin d'une première, d'une seconde, d'une troisième année d'études, les élèves ne seront point admis à l'année suivante sans en être jugés dignes par des épreuves publiques. Les professeurs ne prononceront point ; leurs fonctions se réduiront à interroger. Ils feront serment qu'il n'y a dans les questions et les réponses aucune connivence entre eux et leurs élèves ; l'épreuve s'ouvrira par cette cérémonie. Sa Majesté Impériale assistera à ces exercices ou y nommera des députés qui seront les hommes du sénat les plus capables de la représenter.

Lorsque les mêmes hommes sont chargés de l'enseignement et donnent l'attestation d'habileté à posséder des charges et à remplir les places de la magistrature, maîtres d'accorder le signe de la science, les lettres, les diplômes et autres pancartes, ils négligent d'instruire de la chose ; les étudiants, leurs protecteurs ou leurs parents amollissent leur sévérité ou les corrompent par les sollicitations, par l'intérêt ou par la crainte.

Ces exercices publics soutiendront l'émulation entre les maîtres et les élèves, ils constateront le talent des uns pour apprendre, et le talent des autres pour enseigner.

Indépendamment de ces examens publics, lorsqu'il s'agit de passer d'une classe dans une autre, il serait encore à propos que celui qui a rempli son cours de droit et qui sollicite une place dans un tribunal subît de nouveaux examens devant les membres du corps auquel il désire d'être agrégé.

Il faut que les citoyens de tous les états puissent assister à ces réceptions et que Sa Majesté Impériale veille par ses représentants à ce que l'incapacité et le vice ne l'emportent pas sur la science et les bonnes mœurs.

Je crois avoir dit dans quelques-uns de ces papiers que Sa Majesté Impériale n'a pas dédaigné de renfermer dans un de ses tiroirs lorsque j'avais l'honneur d'entrer dans son cabinet, que les places de notre faculté de droit, abandonnées au concours, étaient le plus dignement occupées.

Chaque professeur restera constamment attaché au même objet d'enseignement, c'est-à-dire que celui qui montrera le droit civil ne passera point de sa chaire à celle de droit ecclésiastique; c'est le seul moyen de perfectionner chaque maître dans sa partie.

Les professeurs seront stipendiés par Sa Majesté Impériale; nul émolument à recevoir des étudiants; l'indulgence sur ce point produirait nombre d'abus. Peut-être pourrait-on encourager les maîtres par des prérogatives honorifiques, des gratifications et autres récompenses qu'on accorderait au mérite, sans aucun égard à l'ancienneté.

Tout professeur qui aurait persisté quinze années consécutives dans sa chaire, sans aucun reproche, devrait être assuré d'une retraite honorable sous le titre d'émérite, qui a lieu parmi nous et qui soutient nos professeurs dans le cours de leur ennuyeuse et pénible tâche.

Surtout qu'il soit défendu, sous des peines rigoureuses, à un vieux professeur qui se retire, de mettre à contribution celui qui lui succède, comme il arrive parmi nous; la raison en est évidente.

Un des priviléges honorifiques de l'émérite en droit, ce serait, par exemple, d'entrer et de siéger dans les différents tribunaux de la magistrature, distinction flatteuse pour le professeur, avantageuse pour le tribunal, qui, par cette police, continuerait de se recruter sans cesse d'hommes qui auraient

fait leurs preuves de probité et de lumières dans la science des lois.

Quel homme plus propre à servir dans le département des affaires étrangères que l'émérite dans le droit naturel et le droit des gens?

Que peut-on faire de mieux que d'introduire dans le conseil des affaires ecclésiastiques le professeur consommé en droit canonique?

Qui s'assoira plus utilement à côté du souverain que l'ancien professeur de législation?

J'abandonne toutes ces vues au jugement de Sa Majesté Impériale, dont la bienfaisance et l'équité seront les meilleurs avocats que le mérite puisse avoir.

Je lui remontrerai seulement qu'il en est, en ce point, de l'éducation publique ainsi que de l'éducation domestique. Un père, une mère qui méprise l'instituteur de son fils l'avilit, et l'enfant est mal élevé; un souverain qui n'honore pas les maîtres de ses sujets les avilit, les réduit à la condition de pédants, et la nation est mal élevée. Il est rare que l'âme conserve de la dignité et de l'élévation dans un état subalterne qui ne mène à rien d'important.

Mais ce qu'il ne faut point perdre de vue, c'est que les parties d'éducation publique qui paraîtront superflues dans ce moment pourront devenir nécessaires avec le temps; à mesure que le grand ouvrage de la civilisation s'avancera, les intérêts divers, les relations entre les sujets se multiplieront, et c'est cet avenir que Sa Majesté Impériale doit prévénir par sa sagesse, si elle redoute d'abandonner la suite de ses projets à l'ignorance ou aux caprices de la folie. S'il faut une fermeté, un courage inouïs pour rectifier ce qui a été une fois mal institué, il faut tout son génie pour empêcher que ce qui a été une fois bien institué ne soit détruit ou gâté.

Quand on a son âme grande et son étonnante pénétration, on étend sa sagesse au delà de son existence et l'on règne longtemps après qu'on n'est plus.

S'il y a un souverain en Europe qui puisse former de grands projets et tirer de son fonds la solution à toutes les difficultés qui en empêcheraient ou qui en retarderaient l'exécution, c'est elle. Cependant, comme elle m'a fait l'honneur de me le dire,

le courant des affaires journalières l'emporte; quel remède à cet inconvénient? de suppléer à son génie? non, mais bien au temps qui lui manque par les observations et les conseils de tous les habiles gens répandus dans les différentes contrées de l'Europe. Je n'en connais pas un dans la mienne qui ne soit honoré de sa correspondance.

Ses ministres lui seraient encore très-utiles dans l'exécution de ses projets; qui pourrait mieux qu'eux approprier à la Russie les lumières et la sagesse des contrées qu'ils habitent et qu'ils étudient par devoir?

Cette dernière observation peut être ajoutée à un feuillet que j'ai laissé à Sa Majesté Impériale sur les moyens de rendre les ambassadeurs bons à quelque chose[1].

QUATRIÈME FACULTÉ D'UNE UNIVERSITÉ

FACULTÉ DE THÉOLOGIE[2].

Le prêtre, bon ou mauvais, est toujours un sujet équivoque, un être suspendu entre le ciel et la terre, semblable à cette figure[3] que le physicien fait monter ou descendre à discrétion, selon que la bulle d'air qu'elle contient est plus ou moins dilatée. Ligué tantôt avec le peuple contre le souverain, tantôt avec le souverain contre le peuple, il ne s'en tient guère à prier les dieux que quand il se soucie peu de la chose. Le peuple n'approuve guère que ce qui est bien; le prêtre, au contraire, n'approuve guère que ce qui est mal. L'auguste de ses fonctions lui inspire un tel orgueil, qu'ici le vicaire de Saint-Roch est plus grand à ses propres yeux que le souverain : celui-ci ne fait que des nobles, des ducs, des ministres, des généraux; qu'est-ce que cela pour celui qui fait des dieux? A l'autel, le souverain fléchit le genou, et sa tête s'incline sous la main du

1. Que sont devenues ces notes remises à l'impératrice? Elles doivent se trouver encore dans ses papiers personnels, qui ont été conservés. Quoique nos démarches pour nous en assurer n'aient point abouti jusqu'à présent, nous ne désespérons pas encore.

2. Naigeon avait cité le passage concernant NOTRE FACULTÉ DE THÉOLOGIE ci-dessus, page 438. C'est avec ce passage et ce qui va suivre, jusqu'à « ... le prêtre donne... », que l'éditeur Brière a essayé de reconstituer cette faculté.

3. Le *ludion*. Voyez un cours quelconque de physique.

prêtre, comme celle du moindre des esclaves ; tous sont égaux dans l'enceinte où il préside, l'église. Dans notre religion et la religion de Sa Majesté Impériale, le chef de la société vient se confesser et rougir des fautes qu'il a commises, et le prêtre l'absout ou le lie. Grandes, petites circonstances, affaires publiques, affaires domestiques, en tout il dispose ouvertement ou clandestinement des esprits, selon sa pusillanimité ou son audace. Son état l'incline à la dureté, à la profondeur et au secret. Si on lui demandait qu'est-ce qu'un roi? et qu'il osât répondre franchement, il dirait : *C'est mon ennemi ou c'est mon licteur*[1]. Plus il est saint, plus il est redoutable. Le prêtre avili ne peut rien ; son avidité, son ambition, ses intrigues, ses mauvaises mœurs ont été plus nuisibles à la religion que tous les efforts de l'incrédulité. C'est la contradiction de sa conduite, de ses principes qui a enhardi à l'examen et au mépris de ceux-ci. S'il eût été le pacificateur des troubles populaires, le conciliateur des pères avec les enfants, des époux et des parents entre eux, le consolateur de l'affligé, le défenseur de l'opprimé, l'avocat du pauvre, quelque absurdes qu'aient été les dogmes d'une classe de citoyens aussi utiles, qui d'entre nous aurait osé les attaquer? Le prêtre est intolérant et cruel ; la hache qui mit en pièces *Agag*[2] n'est jamais tombée de ses mains. Sa justice ou celle de Dieu, ou des livres inspirés, est celle des circonstances. Il n'y a point de vertus qu'il ne puisse flétrir, et point de forfaits qu'il ne puisse sanctifier ; il a des autorités pour et contre.

Je ne hais point le prêtre. S'il est bon, je le respecte ; s'il est mauvais, je le méprise ou je le plains. Et si je le peins ici avec des couleurs effrayantes, c'est qu'il faut négliger les exceptions et le connaître tel qu'il est par état, pour l'instituer tel qu'il doit être ; je veux dire saint ou hypocrite. L'hypocrisie est une vertu sacerdotale ; car le plus pernicieux des scandales est celui que le prêtre donne.

1. Toutes ces idées sur le prêtre se retrouvent dans divers ouvrages de Diderot, notamment dans la *Réfutation* d'Helvétius et dans le *Discours d'un Philosophe à un Roi*, ci-après, t. IV, *Miscellanea philosophiques*.

2. Roi des Amalécites, épargné par Saül, son vainqueur, mais que Samuel revendiqua et qu'il coupa en morceaux devant le Seigneur, à Galgala.

(*Rois*, I, XVI, ℣. 33.)

En Espagne, où le mérite conduit à l'épiscopat et la protection de l'évêque aux fonctions subalternes, le haut clergé est savant et respectable et le bas clergé ignorant et vil. En France, où c'est l'usage contraire, où le mérite obtient les dignités subalternes, et la naissance et la protection disposent des grandes places de l'Église, c'est le bas clergé qui est instruit et respecté.

On peut considérer l'institution d'un prêtre sous trois points de vue généraux : les mœurs, les connaissances et les fonctions; et les fonctions sous deux autres aspects : les fonctions publiques et les fonctions privées ou ce qui tient à sa vie domestique.

Séparer le séminaire des écoles, c'est séparer la théorie de la pratique, c'est donner la préférence à la science sur les mœurs; cependant il est évident qu'un prêtre, sinon ignorant, du moins très-médiocrement instruit, peut être un très-bon prêtre, et cela aussi facilement qu'un savant ecclésiastique peut être un très-mauvais ecclésiastique.

Rien n'est moins important et si dangereux qu'un nombreux clergé. Je ne le veux ni pauvre ni riche.

Le soulagement de l'indigent est le devoir commun des citoyens. L'administration des aumônes corrompit les chefs de la primitive Église.

La partie la plus sérieuse de l'institution d'un prêtre est celle qui concerne les mœurs et le caractère qui lui conviennent.

Chaque état a sa pantomime; le maintien du prêtre doit être grave, son air réservé, sa figure imposante, ses mœurs austères. Celui qui se familiarise hors du temple n'est pas assez respecté dans le temple.

J'entends par ses fonctions publiques, tout ce qui appartient à l'administration des sacrements, à la célébration des saints offices, aux cérémonies de l'Église, à la prédication et au chant.

Par ses exercices privés, la prière, la méditation et les lectures.

Ces occupations doivent marcher conjointement avec l'éducation scientifique et la suivre sans interruption.

Si l'apprenti prêtre a fait son cours entier des arts, il saura le latin et le grec.

La connaissance de la langue latine lui est indispensable; celle de la langue grecque lui est encore moins nécessaire qu'au médecin.

Pour l'hébreu ou la langue des livres saints, c'est un instrument du métier. Il faut donc instituer deux chaires d'hébreu, une pour l'enseignement de la langue, une autre pour l'explication littérale du texte original.

L'enseignement de la théologie peut se renfermer dans la division qui suit : la science de l'Écriture sainte, la théologie dogmatique, la théologie morale et l'histoire ecclésiastique.

DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Deux professeurs en Écriture sainte traiteront, en langue vulgaire ou latine, de l'authenticité et de l'inspiration des livres saints et du canon des Écritures.

Comme notre doctrine et notre culte ne diffèrent qu'en quelques points assez peu essentiels du culte schismatique-grec, nos bons auteurs peuvent être à l'usage de ses écoles.

Il y a sur la matière de l'Écriture sainte les ouvrages de Walton, de Bonfierius, de Serrarius et de Dupin. Il faudra puiser dans ces sources ce qu'il y a de plus intéressant pour en former ce que nous appelons de bons prolégomènes sur toute l'Écriture sainte.

A ces auteurs je joindrais un petit ouvrage qui vient d'être nouvellement publié par un de nos professeurs de Sorbonne appelé Duvoisin[1], *De l'autorité des livres du Nouveau Testament contre les incrédules.* Je l'ai lu sans partialité, et quoique je ne puisse être de son avis, je le crois très-propre à fortifier celui qui croit et à raffermir celui qui chancelle.

On pourrait dicter aux étudiants des explications des passages de l'Écriture les plus difficiles. Mais comme la méthode de dicter consume en pure perte un temps précieux, que je la bannis de toutes les écoles et que l'étendue des matières la rend souvent impraticable, il faut y suppléer par des ouvrages imprimés.

Nous avons en français, les Bibles de Calmet et de l'abbé de Vence, 2e édition, 17 vol. in-4°; de Chais, ministre de Genève; en latin, Cornelius a Lapide, Estius, Menochius, Grocius et la Synopse des critiques[2].

1. Évêque de Nantes. Il était né à Langres, comme Diderot. Le livre cité parut en 1775.

2. Voyez *Manuel du libraire,* de Brunet; art. *Bibles latines.*

Le second professeur en hébreu prendrait ses étudiants après quelques mois de leçons de grammaire hébraïque, alors ils en sauraient assez pour entendre son explication littérale de la Bible.

Le professeur de grammaire hébraïque pourra se servir de celle que l'abbé Ladvocat[1], bibliothécaire et professeur de Sorbonne, a composée à l'usage de nos écoles.

Je crois toutefois qu'il ne faudrait admettre aux leçons de ces deux professeurs que le petit nombre des étudiants qui montreraient des dispositions singulières. La médiocrité de talents est ici moins à redouter que le vice du caractère. Il faut pardonner toutes les fautes, excepté celles contre la pantomime et les mœurs. Le meilleur des prêtres est un saint prêtre; un bon prêtre est un prêtre décent.

Il faut, autant qu'il est possible, simplifier l'enseignement théologique, c'est de là que sortent toutes les hérésies, les disputes et les troubles les plus funestes de la société.

Ne rien souffrir qui tende à rapprocher l'Église grecque de la communion romaine; la science y gagnerait peut-être, mais il y aurait du danger pour la paix de l'État. Il serait imprudent de permettre qu'une portion aussi puissante des sujets que le clergé reconnût, de quelque manière que ce fût, un chef étranger; ce serait la source d'une division perpétuelle entre l'Église et le sénat. Point d'appels ailleurs qu'au souverain, point de concile ailleurs que dans l'Empire, point de chef du concile que le chef de l'État.

DE LA THÉOLOGIE DOGMATIQUE.

Il suffit de savoir ce que l'Écriture sainte, les conciles et les Pères ont prononcé sur chaque dogme en particulier; s'interdire les recherches curieuses, les systèmes qui ne produisent que des erreurs et des partis.

La théologie scolastique, qui n'aurait quelque utilité que dans les contrées où l'on serait souvent aux prises avec les hérétiques, n'en doit point avoir en Russie, où il est libre d'être hérétique et damné à quiconque en a la fantaisie.

Il faut deux chaires de théologie dogmatique : la première

1. Voyez, sur cet abbé, une anecdote, t. II, p. 426.

destinée à la défense de la religion contre les athées, les déistes, les juifs et les mahométans.

On ne manque pas d'excellents ouvrages sur cette matière; l'Angleterre et la France en ont produit sans nombre d'après lesquels il serait aisé de composer un bon livre classique.

Le traité latin du professeur Hoocke[1] pourrait servir de base et de modèle.

Le second professeur de théologie dogmatique s'attacherait à exposer clairement et succinctement les dogmes de la religion et leurs preuves.

Les seuls points sur lesquels il importerait peut-être d'insister un peu davantage seraient la divinité de Jésus-Christ avec sa présence réelle dans l'Eucharistie; l'un est la base de la croyance et du culte chrétien, l'autre le sujet principal du grand schisme. Il serait honteux que le prêtre restât muet devant le socinien qu'il rencontrera à chaque pas, et devant le luthérien et le calviniste dont il est environné.

Dans une contrée où le culte oblige à la confession, qui est assez bonne quand elle est faite par un pénitent sincère et entendue par un honnête homme, et où l'on va demander au premier venu l'absolution qui est toujours mauvaise, il faut deux professeurs de la science des conseils, du jugement des actions et de la nature des réparations et expiations.

Ce qui regarde l'ordre politique n'appartient point à la théologie. Le premier de ces maîtres établirait et développerait les principes de la loi naturelle, mais relativement à la conscience. Il traiterait de la nature des lois, de leur origine, de l'obligation qu'elles produisent, des causes qui la suspendent ou la font cesser; du serment, des contrats, etc.

Le second entrerait dans le détail des devoirs communs à tous les hommes, et ses leçons ne seraient scrupuleusement qu'un commentaire raisonné du Décalogue et des commandements de l'Église, de même que celles de son collègue ne seraient scrupuleusement qu'un commentaire raisonné du symbole.

Il traiterait ensuite des préceptes de l'Église et des peines ecclésiastiques, évitant toutes les ridicules et dangereuses sub-

1. Luce-Joseph Hooke, d'origine anglaise; son livre est intitulé : *Religionis naturalis revelatæ et catholicæ Principia*, in usum Academiæ juventutis. Paris, 1754 et 1774.

tilités des casuistes du dernier siècle, pour s'attacher à la méthode de Sainte-Beuve[1], des *Conférences* d'Angers, de Paris, etc.

DE L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

Enfin le professeur d'histoire ecclésiastique se proposerait de montrer l'origine et les progrès successifs de la hiérarchie ecclésiastique, je ne dirai pas l'origine et les progrès successifs, mais au moins le développement de ses dogmes, tâche difficile, mais consommée dans le profond ouvrage de Bingham[2], ministre anglican.

Je préférerais à l'original anglais la traduction avec les notes de Mosheim publiée sous le titre d'Antiquités ecclésiastiques, *Antiquitates ecclesiasticæ*[3].

Ce professeur passerait ensuite à l'éclaircissement des faits les plus importants de l'Église, s'occupant particulièrement de celle des premiers siècles, et faisant remarquer à ses auditeurs la perpétuité de la foi, la chaîne de la tradition et du ministère, la forme ancienne du gouvernement ecclésiastique, ses vicissitudes, sa forme actuelle, la naissance des hérésies, l'origine des abus, le relâchement de la discipline, etc.

C'est ainsi qu'on formerait un bon et savant ecclésiastique en Italie, en France, en Angleterre, en Espagne, en Portugal. Y a-t-il beaucoup à changer dans cette institution, soit scientifique, soit morale, pour une autre contrée, pour la Russie? Je l'ignore.

Il y a une logique propre à l'ecclésiastique, connue sous le nom de *Lieux théologiques*; c'est un parallèle des autorités entre elles : de l'autorité de la raison, de l'autorité de l'Écriture, des conciles généraux et particuliers, des Pères considérés séparément et entre eux sur telle matière ou sur telle autre, des docteurs de l'Église, des grands hommes, de la tradition et des monuments; logique de théologien à théologien, fort différente

1. Jacques de Sainte-Beuve, dont les *Décisions de cas de conscience* (1686) sont, en effet, beaucoup plus sages et surtout plus prudentes que celles des casuistes dont les *Provinciales* nous ont fait connaître la morale.

2. Joseph Bingham, *Origines ecclésiastiques*, en anglais, Londres, 10 vol. in-8°, 1708-1722; traduites en latin, Halle, 1724-1738. 11 vol. in-4°.

3. Jo. Laur. Mosheim's *Ecclesiastical history*, traduite en latin par Maclaine et en français par Eidous; Yverdun, 1776. 6 vol. in-8°.

de celle d'un homme à un homme et d'un théologien à un philosophe.

Il faudrait commencer ou finir l'éducation scientifique du prêtre par ce traité, comme on voudra, et lui faire succéder de bonnes leçons sur la tolérance.

Un jacobin appelé Melchior Canus[1], a laissé des *Lieux théologiques*, ou de cette singulière logique, un traité qui a conservé de la réputation jusqu'à ce jour.

C'est à l'archevêque Platon à revoir toute cette partie de l'éducation publique, c'est à lui à en concilier la forme et l'objet avec les usages, les lois, les mœurs et les besoins de l'empire de Russie, et c'est à Sa Majesté Impériale à rectifier ce qu'un zèle de profession, qui domine secrètement les hommes les plus instruits et les mieux intentionnés, pourrait suggérer de dangereux ou d'irrégulier à l'archevêque Platon.

Au demeurant, je supplie Sa Majesté Impériale de considérer qu'il ne faut point de prêtres, ou qu'il faut de bons prêtres, c'est-à-dire instruits, édifiants et paisibles ; que s'il est difficile de se passer de prêtres partout où il y a une religion, il est aisé de les avoir paisibles s'ils sont stipendiés par l'État, et menacés, à la moindre faute, d'être chassés de leurs postes, privés de leurs fonctions et de leurs honoraires et jetés dans l'indigence.

Le gros d'une nation restera toujours ignorant, peureux et conséquemment superstitieux. L'athéisme peut être la doctrine d'une petite école, mais jamais celle d'un grand nombre de citoyens, encore moins celle d'une nation un peu civilisée. La croyance à l'existence de Dieu, ou la vieille souche, restera donc toujours. Or qui sait ce que cette souche abandonnée à sa libre végétation peut produire de monstrueux? Je ne conserverais donc pas des prêtres comme des dépositaires de vérités, mais comme des obstacles à des erreurs possibles et plus monstrueuses encore ; non comme les précepteurs des gens sensés, mais comme les gardiens des fous ; et leurs églises, je les laisserais subsister comme l'asile ou les petites-maisons d'une certaine espèce d'imbéciles qui pourraient devenir furieux si on les négligeait entièrement.

1. Cano, évêque espagnol, d'abord dominicain, auteur de *Locorum theologicorum lib. XII;* Salamanque 1562, et Vienne, 1754.

Je ne pourrais donc approuver la politique qui regarderait le clergé avec la même indifférence que les autres corporations, et qui permettrait à chacun d'être prêtre, bon ou mauvais prêtre, comme il est permis, dans les contrées assez bien policées, pour que chaque citoyen puisse sans obstacle tirer parti de son talent, d'être bon ou mauvais tailleur, bon ou mauvais cordonnier.

Cette faculté de théologie ne peut donc être totalement supprimée.

J'aurais achevé ma tâche, si je m'en tenais à l'ordre des études d'une université; en voilà le plan et la justification de ce plan, mais son exécution suppose des supérieurs, des inférieurs, des maîtres, des élèves, des livres classiques, des instruments, des bâtiments, une police, autant d'objets que je vais traiter sommairement.

DE L'ÉTAT DE SAVANT.

Si une nation n'est pas instruite, peut-être sera-t-elle nombreuse et puissante, mais elle sera barbare, et l'on ne me persuadera jamais que la barbarie soit l'état le plus heureux d'une nation, ni qu'un peuple s'achemine vers le malheur à mesure qu'il s'éclaire ou se civilise ou que les droits de la propriété lui sont plus sacrés.

La propriété des biens et celle de la personne, ou la liberté civile, supposent de bonnes lois et avec le temps amènent la culture des terres, la population, les industries de toute espèce, des arts, des sciences, le beau siècle d'une nation.

Entre les sciences, les unes sont filles de la nécessité ou du besoin, telles sont la médecine, la jurisprudence, les premiers éléments de la physique et des mathématiques; les autres naissent de l'aisance et peut-être de la paresse, telles sont la poésie, l'éloquence et toutes les branches de la philosophie spéculative.

Un père s'est enrichi par le commerce; il a un grand nombre d'enfants: parmi ces enfants il en est un qui ne veut rien faire, ses bras faibles et délicats lui ont donné de l'aversion pour la navette, la scie ou le marteau; il se lève tard; il reste assis la tête penchée sur la poitrine, il réfléchit, il médite; il se fait poëte, orateur, prêtre ou philosophe.

Il faut qu'une nation soit bien nombreuse et bien riche pour qu'il y ait, sans conséquence fâcheuse, beaucoup de ces individus qui pensent tandis que les autres travaillent.

Il faut que cette classe de paresseux soit bien nombreuse et que les sciences aient déjà fait de grands progrès chez une nation pour y donner naissance aux académies.

Qu'est-ce qu'une académie? Un corps de savants qui se forme de lui-même, ainsi que la société des hommes s'est formée, celle-ci pour lutter avec plus d'avantage contre la nature, celui-là par le même instinct ou le même besoin : la supériorité avouée des efforts réunis contre l'ignorance.

A son origine, l'une et l'autre association n'a ni code ni lois. Celle des savants subsiste sous une espèce d'anarchie jusqu'à ce qu'un souverain qui en a pressenti l'utilité, la protége, la stipendie et s'en fasse législateur.

Appeler des étrangers pour former une académie de savants, c'est négliger la culture de sa terre et acheter des grains chez ses voisins. Cultivez vos champs et vous aurez des grains.

Une académie ou un corps de savants ne doit être que le produit des lumières poussées jusqu'à un certain degré de perfection et très-généralement répandues ; sans cela, stipendiée par l'État, elle lui coûte beaucoup, ne subsiste que par des recrues et ne rend aucun fruit. Elle publie de beaux recueils que personne n'achète et ne lit, parce que personne ne les entend ; de ces recueils il en passe au loin quelques exemplaires qui ne compensent pas les dépenses, et la nation reste au même point d'ignorance ou d'instruction.

Il n'en est pas ainsi de l'instruction publique ; embrassant toutes les conditions d'un empire, répandant la lumière de toute part, son dernier effet est la formation des académies qui durent, renouvelées sans cesse par le fonds national.

Fonder une académie avant que d'avoir pourvu à l'éducation publique, c'est vraiment avoir commencé son édifice par le faîte.

Tout bien considéré, l'état de savant est doux ; on s'y portera naturellement partout où la science sera un peu récompensée et fort honorée.

Les maisons d'éducation publique doivent faire les progrès de la population ; la multitude de ces établissements serait une espèce de calamité. Peu de colléges, mais bons.

A peine l'Université fut-elle établie parmi nous que le nombre de ses colléges s'accrut sans mesure; les grands seigneurs suivirent l'exemple du souverain et ils en fondèrent que nous détruisons aujourd'hui.

Je ne pense pas qu'il soit encore temps, pour la Russie, de susciter cette espèce d'émulation parmi les grands; s'il arrivait qu'elle les gagnât, peut-être faudrait-il l'arrêter.

Il y a deux sortes d'écoles publiques : les petites écoles ouvertes à tous les enfants du peuple au moment où ils peuvent parler et marcher; là ils doivent trouver des maîtres, des livres et du pain, des maîtres qui leur montrent à lire, à écrire et les premiers principes de la religion et de l'arithmétique; des livres dont ils ne seraient peut-être pas en état de se pourvoir; du pain[1] qui autorise le législateur à forcer les parents les plus pauvres d'y envoyer leurs enfants.

Au sortir de ces petites écoles, ces jeunes enfants ou se renfermeront dans la maison paternelle pour y apprendre quelque métier, ou se présenteront aux colléges de l'Université dont j'ai tracé le plan et dont je vais esquisser la police.

POLICE GÉNÉRALE D'UNE UNIVERSITÉ ET POLICE PARTICULIÈRE D'UN COLLÉGE.

Une université doit avoir un chef ou un inspecteur général des mœurs et des études.

Cette fonction doit être remplie par un homme d'État, distingué, expérimenté et sage. C'est à son tribunal que seront portées toutes les affaires contentieuses, pour être décidées en dernier ressort par Sa Majesté Impériale ou par son conseil.

Le premier pas de la sagesse de nos jours a été de rapporter tout à la culture de la terre; le second pas qui lui reste à faire, c'est de sentir l'importance de l'éducation publique ou de la culture de l'homme.

Qu'il ne se fasse aucune innovation ni dans l'ordre des études ni dans les règlements, sans la sanction expresse de la souveraine.

Que ces règlements soient examinés et confirmés tous les

1. C'est peut-être là, en effet, une des nécessités de l'enseignement obligatoire.

cinq ans, non pour changer l'ordre de l'enseignement qui doit être éternel, s'il est bon, mais pour en perfectionner l'exécution.

Dans chaque collége, s'il y en a plusieurs, il faut un principal dont la fonction soit de surveiller les maîtres et d'ordonner de toute l'administration de la maison.

Sous le principal, un préfet ou un surveillant des écoliers, un économe et un chapelain.

Le préfet ne surveille les étudiants que hors des écoles, c'est une espèce de lieutenant de police.

Je ne m'étendrai point sur les devoirs de ces supérieurs, ils seront détaillés dans les règlements, et il n'y a rien qui distingue leurs devoirs de ceux que Sa Majésté Impériale a prescrits aux maîtres qui dirigent ses autres établissements sous des noms différents.

Chaque classe d'étudiants aura son enceinte particulière et séparée et pendant le temps des études sous les professeurs et au sortir des études.

Au sortir des études, les élèves passeront sous un nouvel ordre de maîtres que nous appelons ici maîtres de quartier ou répétiteurs.

Chaque classe a son répétiteur ou maître de quartier comme elle a son professeur.

La fonction de maître de quartier participe de celle du professeur et de celle du préfet : il fait la police comme le préfet lorsque le mauvais temps renferme les élèves dans l'intérieur de la maison et que les récréations ne se font pas en plein air.

Il préside aux études que les élèves font hors des classes dans l'intérieur. Il leur fait répéter la leçon de la classe. C'est lui qui répond, aux professeurs, de la diligence et des progrès des étudiants ; au principal, de la conservation de leurs mœurs : c'est à lui à prévenir la licence du jour et de la nuit.

Pour bien entendre les fonctions de maître de quartier, il faut se faire une idée nette de la journée de l'étudiant.

Dans la classe, l'étudiant est sous le professeur. Hors de la classe, en récréation générale, en plein air, il est sous le préfet.

Hors de la classe, en étude, il est sous le maître de quartier. En récréation particulière et intérieure, il est encore sous le maître de quartier.

Hors de la classe, en étude, ou il se prépare seul, en silence, à la répétition des leçons qu'il a reçues dans la classe, ou il est en répétition; c'est à ce moment que le maître de quartier fait exactement dans l'intérieur la fonction d'un professeur.

Jusqu'à l'âge de quinze ans, les élèves sont rassemblés pour l'étude intérieure dans de grandes classes communes. Chaque classe a sa salle. Passé quinze ans, chaque étudiant a sa petite cellule particulière.

Le maître de quartier doit être presque aussi instruit que le professeur, car un de ses devoirs est de le remplacer lorsqu'il est indisposé; de même que le devoir du préfet est de suppléer en pareil cas le professeur et le maître de quartier.

L'attente du maître de quartier ou répétiteur est de devenir professeur à la vacance d'une chaire, et lorsqu'on n'aura rien de grave à lui reprocher; il est important que son attente ne soit pas trompée. C'est un professeur en survivance, mais seulement à la classe qu'il aura répétée.

J'ai suivi jusqu'ici l'ordre et la discipline de nos colléges, parce que j'en ai connu par mon expérience l'utilité pour les bonnes mœurs et pour les progrès dans la science.

LA JOURNÉE DU COLLÉGE.

Un philosophe ancien disait : Je commande à toute la Grèce, car je commande à Aspasie, qui commande à Périclès, qui commande à toute la Grèce.

Il y a dans toute maison commune un subalterne qui commande à une Aspasie qui commande despotiquement à tous, et cette Aspasie, c'est la cloche. La cloche commande aux supérieurs, aux maîtres, aux préfets, aux répétiteurs, aux étudiants, aux domestiques, à tous.

La cloche sonne, et des domestiques *ad hoc* répètent, le matin, son ordre suprême à toutes les portes, frappant jusqu'à ce qu'on leur ait répondu.

Les heures du lever et du coucher sont fixées pour l'hiver et pour l'été. Dans nos colléges, les étudiants se lèvent à cinq heures et demie. On peut accorder un peu plus de sommeil aux basses classes.

Les étudiants seront éveillés à cinq heures et demie, et la prière sera faite dans chaque salle à six heures.

A six heures, ils s'habillent et ils étudieront en particulier jusqu'à six heures trois quarts.

A six heures trois quarts, ils seront en répétition sous les maîtres de quartier jusqu'à sept heures trois quarts.

A sept heures trois quarts, ils déjeuneront et se récréeront, chaque classe dans sa salle, intérieurement jusqu'à huit heures et demie.

A huit heures et demie, ils entreront dans les classes du premier cours d'études, chacun dans sa classe séparée et sous son professeur, et ils y resteront jusqu'à dix heures et demie.

A dix heures et demie, ils se retireront dans l'intérieur, où ils se récréeront un moment, et s'appliqueront ensuite à leurs études particulières jusqu'à onze heures trois quarts.

A onze heures trois quarts, ils dîneront jusqu'à midi trois quarts.

A midi trois quarts, récréation générale de tous les étudiants ensemble, en plein air, s'il fait beau, ou récréation intérieure de chaque classe dans sa salle, s'il fait mauvais temps, jusqu'à une heure et demie.

A une heure et demie, ils rentreront, s'ils sont en plein air, ou ils se placeront en silence dans leur salle pour y travailler séparément jusqu'à deux heures et demie.

A deux heures et demie, ils se rendront tous dans les classes du second cours d'études, où ils resteront jusqu'à quatre heures et demie.

A quatre heures et demie, ils passeront tous au troisième cours d'études, à la classe de dessin, où ils resteront jusqu'à cinq heures et un quart.

A cinq heures et un quart, goûter et récréation générale ou particulière jusqu'à six heures.

A six heures, retraite et étude particulière jusqu'à six heures trois quarts.

A six heures trois quarts, répétition chez les maîtres des leçons des deux premiers cours d'études, jusqu'à sept heures trois quarts.

A sept heures trois quarts, récréation jusqu'à huit heures.

A huit heures, souper jusqu'à huit heures trois quarts.

A neuf heures, la prière sera faite; les étudiants seront tous couchés à neuf heures un quart et la journée studieuse sera finie.

JOURS DE VACANCES DES CLASSES ET CESSATION D'ÉTUDES POUR LES MAITRES ET POUR LES ÉTUDIANTS.

Les classes seront fermées et il y aura suspension de travail pour les maîtres et pour les élèves le mercredi et le samedi, seulement l'après-midi et jusqu'à six heures.

A six heures, retraite et étude particulière jusqu'à six heures trois quarts.

A six heures trois quarts, répétition chez les maîtres de quartier jusqu'à sept heures trois quarts.

Ces deux demi-journées seront employées à toutes sortes de jeux. Le repos est nécessaire aux maîtres et l'exercice aux élèves. Entre les élèves, les enfants de la campagne sont plus robustes que les enfants des villes; entre les enfants des villes, ceux du peuple et des artisans sont plus vigoureux que ceux des riches bourgeois; les plus faibles et les moins sains sont les enfants des grands. Tout se compense.

La vie sédentaire de l'homme d'étude; la méditation, exercice le plus contraire à la nature, sont en même temps des sources de maladies particulières; la stagnation des humeurs en amène l'altération, et le corps se corrompt tandis que l'âme s'épure; cela est triste.

OBJECTION ET RÉPONSE.

Voilà, dira-t-on, une journée bien laborieuse.

— Cela se peut, mais qu'importe? Est-ce qu'il est si nécessaire qu'il y ait un grand nombre de savants? Est-ce que la journée du manufacturier, du commerçant, du magistrat, du laboureur est moins pénible? Est-ce que la science s'acquiert sur un oreiller?

Cependant les occupations sont coupées par des relâches; les études sont variées, et c'est l'application assidue à une seule chose qui ennuie, fatigue et dégoûte l'homme et l'enfant.

Quintilien, auteur d'un grand sens, assure qu'un enfant

sera moins lassé de quatre leçons différentes[1] par jour que d'une seule qui remplirait la durée de quatre.

DES ÉLÈVES.

Il n'y aura point d'âge fixe pour être reçu dans les écoles. L'éducation de nos ancêtres ne précédait guère l'âge de quinze ans ; avant que de s'occuper de la culture de l'esprit ils songeaient à la force du corps.

On exigera seulement que l'enfant qui se présente soit instruit de ce qu'on doit avoir appris ou dans la maison paternelle ou dans les petites écoles.

On examinera s'il sait bien lire, si son caractère d'écriture est bon, s'il sait orthographier passablement, s'il connaît les chiffres de l'arithmétique et s'il n'ignore pas les premiers principes de sa religion.

Il y aura trois sortes d'élèves : des pensionnaires, des boursiers et des externes.

Les pensionnaires habitent le collége, y sont logés, instruits et nourris aux frais des parents.

Les externes n'y sont qu'instruits. Ils sortent de la maison de leurs parents pour venir aux écoles, et au sortir des écoles ils retourneront chez leurs parents.

Les boursiers, commensaux du collége, ne diffèrent des pensionnaires qu'en ce qu'ils sont logés, vêtus, nourris, instruits, défrayés de toutes dépenses par la bienfaisance de quelque homme riche qui a fondé les places qu'ils occupent.

On ne peut trop encourager les grands seigneurs à un aussi digne emploi de leur superflu. Sa Majesté impériale ne manquera certainement pas de leur en donner l'exemple.

Mais il ne faut pas absolument que ces places ou bourses soient à la nomination des fondateurs ; on rejettera leurs offres, ou ils renonceront à un privilége qui remplirait une école d'ineptes protégés.

Ces bourses seront mises au concours public ou accordées à un mérite constaté par un examen rigoureux. Il ne faut pas perdre du temps et des soins à cultiver l'esprit bouché d'un

1. *Oratoriæ institutionis* lib. I, cap. XII.

enfant à qui la nature n'a donné que des bras qu'on enlèverait à des travaux utiles.

Il est à propos que les commensaux de la maison, pensionnaires ou boursiers, soient distingués des externes par un vêtement particulier, de crainte que, dans le tumulte de la sortie des écoles, les premiers, confondus avec ceux-ci, ne trompent la vigilance des portiers et ne s'échappent.

Le préfet doit être présent à l'entrée et à la sortie des classes.

Un point important sur lequel j'insisterai, c'est que des députés du sénat se transportent quatre fois par an dans chacune des classes, qu'ils fassent prêter serment aux professeurs et aux maîtres de quartier de dire vérité, et que ceux-ci leur indiquent les sujets ineptes qu'il faut chasser de l'école et renvoyer à leurs parents.

J'entends par un sujet inepte celui qui n'a ni bonne volonté ni talent. Il vaut mieux risquer d'égarer le génie que d'enlever aux professions subalternes une multitude d'enfants pour les livrer à tous les vices qui suivent l'ignorance et la paresse.

Ce règlement de police diminuera successivement le nombre des élèves, depuis la première classe jusqu'à la dernière, la classe des langues anciennes où se fabriquent les poëtes et les orateurs ; et tant mieux.

Il faut considérer toutes les classes comme une seule grande qui a ses différentes divisions, et le séjour des élèves dans chacune des divisions ne doit se régler que sur leurs progrès. Il y a des élèves d'une conception précoce et facile, d'autres dont l'esprit est tardif et d'une marche lente ; il y en a d'appliqués et de dissipés, et qu'il faut par conséquent ou arrêter dans la même division ou transporter dans la division qui suit.

Ne pas laisser un étudiant avancer un pas dans la carrière qu'il ne sache ce qui précède aussi bien qu'il est capable de l'apprendre.

Au bout de l'année chaque classe se trouvera composée de nouveaux et de vétérans. Point de vétérans de trois années.

C'est assez l'usage ici de faire doubler la troisième classe de l'étude des langues et la classe de rhétorique.

Il vaut mieux savoir peu et bien, même ignorer, que de savoir mal ; la fausse science fait les entêtés et les confiants ;

l'ignorance absolue dicte la circonspection et inspire la docilité.

Que les étudiants soient bien convaincus que la durée de leurs études dépend absolument de leur application, et que l'exécution rigoureuse de ce règlement tempère l'ambition des parents jaloux de tirer leurs enfants de la condition subalterne qu'ils exercent et de leur procurer l'éducation du sacerdoce, de la médecine ou de la magistrature.

Rien n'est plus funeste à la société que ce dédain des pères pour leur profession et que ces émigrations insensées d'un état dans un autre.

Rien d'arbitraire ni pour la matière des leçons ni pour leur durée.

Rien d'arbitraire ni pour les châtiments ni pour les récompenses.

Point de châtiments corporels ; récompenser les bons, c'est commencer la punition des méchants.

Un petit code pénal des fautes contre la discipline, les mœurs et les études obvierait à la partialité et à la sévérité déplacées et épargnerait aux maîtres la haine des coupables punis par la loi. Ce code instruirait aussi les élèves de leurs devoirs et des peines qu'ils encourront s'ils y manquent.

Que les fautes contre la discipline soient plus sévèrement punies que les fautes contre les mœurs et celles-ci plus sévèrement encore que celles contre les études.

J'inclinerais à ce que les fautes des élèves fussent déférées par les maîtres au chapelain.

La fonction de ce chapelain, les jours de fêtes et les dimanches, après la célébration de l'office divin, serait d'encourager les étudiants à la science et aux vertus.

Exhortateur et censeur, il ferait publiquement l'éloge des élèves qui se seraient distingués pendant la semaine, il les nommerait ; il nommerait aussi les ignorants, les paresseux, les vicieux qu'il apostropherait sans ménagement. Il serait à souhaiter que ce chapelain eût un peu de chaleur et d'éloquence.

Son exhortation et sa censure finiraient par la lecture des articles du code contre lesquels les élèves auraient failli. C'est lui qui prononcerait la peine, c'est lui qui distribuerait les prix de science et de vertus.

Son texte du jour serait de l'utilité des articles enfreints et

de la justice du châtiment. S'il y avait quelque acte de vertu à récompenser, il en ferait aussi l'éloge.

Les autres jours il pérorerait sur les devoirs des supérieurs, des maîtres, des élèves et même des domestiques.

Dans toutes les classes, la matinée du samedi, il y aura répétition de l'enseignement de toute la semaine, et les rangs d'honneur ou d'ignominie seront dispensés entre les élèves en conséquence de cette répétition.

Il faut instituer des marques distinctives de la diligence, il faut décerner des prix, et il importe un peu plus, ce me semble, de récompenser une action honnête qu'une leçon bien apprise. Dans la législation des peuples et dans celle des écoles, on dirait que la vertu n'est rien.

Il faut surtout créer des espérances pour l'avenir, en désignant à des places publiques, au sortir du cours, ceux des élèves qui se seront distingués. Un des vices de notre éducation, c'est de ne mener à rien, à aucun des grades de la société.

Quatre fois l'an il y aura examen des élèves en présence des sénateurs ou magistrats ; cet examen précédera la prestation de serment des maîtres et l'expulsion des ineptes.

Deux fois l'an, il y aura exercices publics de chaque classe. Des programmes imprimés en exposeront la nature et inviteront tous les citoyens à y assister ; et ce qu'il importe bien davantage d'ordonner, c'est que tous les élèves de la classe, ignorants ou instruits, soient indistinctement exposés à répondre aux questions des assistants : moyen excellent d'honorer la diligence, de punir la paresse des élèves et de soutenir l'émulation des maîtres.

Les exercices publics se feront sur les trois cours parallèles de l'éducation publique.

Autre avantage d'un enseignement varié :

Les étudiants n'ont pas une égale aptitude à tout. L'un, doué d'une mémoire prodigieuse, fera des progrès rapides en histoire et en géographie. Un autre, plus réfléchi, combinera avec facilité des nombres et des espaces, et s'instruira, presque sans travail, de l'arithmétique et de la géométrie. Si l'enseignement n'a pendant toute sa durée qu'un seul et unique objet, l'étudiant à qui la nature n'aura donné que peu ou point d'aptitude à cette étude, sera constamment humilié et découragé :

mais si l'enseignement embrasse plusieurs objets à la fois, après son moment de honte viendra son moment de triomphe et de gloire, et ses parents s'en retourneront de l'exercice public avec quelque consolation.

Dans nos écoles où l'on n'enseigne pendant cinq ou six ans de suite que les langues anciennes, trois ou quatre élèves supérieurs éteignent toute émulation dans les autres.

Dans le cours de la journée studieuse, chacun des élèves déployant son aptitude naturelle, il n'y en aura aucun qui garde constamment la supériorité, et ils auront tous un motif de s'estimer réciproquement.

DES MAITRES.

Un moyen sûr de juger d'une école, c'est de voir si les élèves qu'on y fait promettent un jour de bons maîtres. Si elle conduit à ce terme, elle est bonne, si elle n'y conduit pas, elle est mauvaise.

Quelles sont les qualités à désirer dans un bon maître? la science approfondie de la matière qu'il doit enseigner, une âme honnête et sensible.

Si la place d'un maître est importante par son honoraire et par son rang distingué entre les conditions de la société, si cet honoraire est toute sa ressource, s'il se déshonore et se ruine en perdant son état, il en aura ou en simulera les vertus. Tirons de l'intérêt et de l'amour-propre ce que nous aimerions mieux tenir d'une bonne nature.

Entre les maîtres point de prêtres, si ce n'est dans les écoles de la faculté de théologie. Ils sont rivaux par état de la puissance séculière, et la morale de ces rigoristes est étroite et triste.

Les embarras du mariage n'empêchent point un ouvrier de travailler, un avocat de suivre le Palais, un magistrat ou un sénateur de vaquer aux affaires publiques; ils ne seront pas plus gênants pour un maître de quartier ou pour un professeur.

Le professeur et le maître de quartier pourront donc être ou célibataires ou mariés. S'ils ont des enfants, tant mieux, pères de famille, ils n'en seront que plus doux et plus compatissants pour les élèves.

Le célibataire logera ou ne logera pas dans l'intérieur de la maison, à sa volonté.

L'homme marié aura son logement au dehors; point de femmes dans un collége; le mélange des deux sexes ne tarde point à y introduire les mauvaises mœurs et la division. Mais parce qu'un maître est chargé d'une famille nombreuse il ne faut pas que ses avantages soient moindres que ceux du célibataire; on lui payera son logement. Ce que je dis ici des maîtres doit s'étendre à tous les autres commensaux de la maison.

Je ne demande à un maître que de bonnes mœurs qu'on exige de tout citoyen, que les lumières que l'enseignement de son école suppose, et qu'un peu de patience qu'il aura, s'il veut bien se rappeler qu'il fut autrefois ignorant.

Les élèves passeront d'une classe à une autre, mais chaque maître restera dans la sienne.

Point d'autre inspecteur absolu de l'éducation publique que l'État; c'est à l'État à nommer, continuer ou changer le recteur et les principaux, à déposer les professeurs, à chasser les répétiteurs ou maîtres de quartier, et à exclure des écoles les enfants ineptes ou vicieux.

Si l'Université était composée de plusieurs colléges, je ne serais pas éloigné d'assujettir les élèves ou leurs parents à une légère rétribution payable par trimestre. Le gratis de l'enseignement public a abâtardi nos professeurs; que leur importe en effet d'avoir peu ou beaucoup d'écoliers, de faire bien ou mal leur devoir? ils ont moins de peine et ils sont également salariés.

Un autre avantage de cette petite dépense, ce serait de diminuer le nombre des étudiants qui ne sera jamais que trop grand, quelles que soient à l'avenir les circonstances de la nation. La facilité d'entrer dans les écoles publiques, l'ambition des parents, leur avarice qui leur fait préférer à tout apprentissage celui qui ne coûte rien, tire une multitude d'enfants de la profession de leurs pères, de grandes maisons de commerce s'éteignent, d'importantes manufactures tombent ou dégénèrent, des corps de métiers s'appauvrissent, et pourquoi cela? pour faire un docteur.

La faute d'un maître ne doit jamais être traitée légèrement;

point de rémission pour un maître vicieux. Pères, l'indulgence déplacée pour l'instituteur de vos enfants retombera sur eux et sur vous; souverains, l'indulgence deplacée pour de mauvais instituteurs retombera sur l'espoir de votre nation et sur vous.

Je ne dirai qu'un mot sur la manière d'enseigner, c'est que si les élèves connaissaient mieux la fatigue des maîtres, ils supporteraient plus aisément la leur. Au lieu d'affecter une supériorité de savoir, il vaudrait mieux avoir l'air d'étudier et de travailler avec eux; c'est ainsi qu'en apprenant on les familiariserait avec l'art de montrer.

Exemple. Qu'un maître qui résout à son élève un problème d'arithmétique ou de géométrie fasse une fausse supposition, qu'il la reconnaisse, qu'il revienne sur ses pas, qu'il avance et qu'il découvre enfin la vérité qu'il cherchait, je pense qu'il instruira mieux son élève qu'en y arrivant par une marche rapide, sûre et non tâtonnée.

Il y a bien de la différence entre une erreur d'ignorance ou d'inadvertance et une erreur faite d'industrie; celle-ci tient en garde l'élève : s'il l'aperçoit, sa petite vanité est satisfaite, elle l'habitue à se méfier, elle le forme insensiblement à la recherche de la vérité, elle lui inspire l'esprit d'invention; l'autre perd le temps et ne rend que du mépris. L'erreur d'industrie pallierait quelquefois l'erreur involontaire et dispenserait le maître de rougir.

Cette méthode d'enseignement en apparence perplexe, douteuse, vacillante, est tout à fait socratique.

Il ne suffit pas que les maîtres soient honnêtement stipendiés, il serait encore à propos de pourvoir au temps de la vieillesse et des infirmités. L'assurance d'une pension viagère après un certain nombre d'années de bons services, les rendrait attentifs à leurs devoirs, les attacherait à leur place et les soutiendrait contre le dégoût de leurs fonctions.

Je n'ose rien prononcer sur la permission ou la défense de recevoir des présents ou autres gratifications des parents; la permission autorise l'abus, la défense ne l'empêche pas, et c'est une mauvaise loi qu'une loi prohibitive qui n'a point d'exécution.

Et des maîtres, comment s'en pourvoit-on? Pour le moment on en appelle de toutes les contrées; bons, médiocres, mauvais, qu'ils aient des mœurs, cela suffit. On les stipendie largement.

On envoie des élèves à Leyde, à Leipsick, à Londres, à Paris, on les soumet à un honnête homme qui les renferme dans une même maison et qui veille à la conservation de leurs mœurs et à leurs progrès dans les sciences.

On encourage par des prix les habitants des contrées instruites à l'étude de la langue russe.

On propose tant, à celui qui se rendra à Moscou ou à Pétersbourg avec une connaissance suffisante de la langue russe pour montrer la géométrie; tant, à celui qui, pourvu de la même langue, sera en état de professer ou la médecine, ou la jurisprudence, ou les beaux-arts; et tenez pour certain que si ces invitations sont constamment réitérées et ces promesses fidèlement tenues, elles produiront leur effet.

Arrêter le plan de l'édifice pour le temps où l'on est et, pour l'avenir, en jeter les fondements, élever quelques pans de mur et abandonner à ses successeurs le reste de l'exécution.

DES LIVRES CLASSIQUES.

Les livres classiques sont presque tous à faire; faute de ce secours, partout on étudie beaucoup et avec peine, l'on sait peu et l'on sait mal. Il en faut pour tous les âges et pour toutes les sciences; cependant on a d'excellents traités en tout genre, et un bon livre classique n'est qu'un abrégé bien fait de ces grands traités.

Pourquoi ces abrégés sont-ils si rares? C'est que ce ne peut être l'ouvrage que d'hommes méthodiques et profonds; il n'est pas donné à un demi-savant, pas même à un savant, d'ordonner les vérités, de définir les termes, de discerner ce qui est élémentaire et essentiel de ce qui ne l'est pas; d'être clair et précis.

Ceux qui auraient pu nous rendre ce service ont préféré leur gloire particulière à l'intérêt public et mieux aimé avancer la science d'un pas que de tracer les pas qu'elle a faits.

Un bon livre classique suppose que l'art ou la science touche à sa perfection. Nous sommes au moment de ce travail. Un souverain qui veut, vient à bout de tout, et j'oserais assurer qu'en trois ou quatre ans les livres classiques en tout genre seraient exécutés, si Sa Majesté Impériale se le proposait.

C'est une tâche à distribuer à tous les savants de l'Europe. Que Sa Majesté Impériale dise à M. D'Alembert : Monsieur D'Alembert, faites-moi tous les livres classiques de la science des mathématiques... et M. D'Alembert les fera et les fera bien.

BATIMENT.

Chaque faculté doit avoir son corps de bâtiment séparé, à l'instar de celui de la faculté des arts qui servira de modèle pour les autres.

Le logement du principal.

Celui de l'économe.

Celui du préfet.

Celui du chapelain.

Une chapelle.

Des logements séparés pour les professeurs.

Des chambres séparées pour les maîtres de quartier ou répétiteurs.

Des salles communes d'études pour les basses classes.

Des dortoirs communs pour ces mêmes basses classes.

Des salles communes d'études et de répétitions pour les hautes classes.

Des chambres particulières et séparées pour les élèves avancés en âge et en instruction.

Des classes ; autant de classes séparées qu'il y a de professeurs différents ou de divisions dans la totalité du cours.

Des salles pour les recréations intérieures.

Un lieu vaste, en plein air, ombré et sablé pour les récréations générales.

Une bibliothèque en tout genre d'études, avec le logement du bibliothécaire.

Une collection d'instruments de mathématiques, d'astronomie et de physique expérimentale.

Un cabinet d'histoire naturelle.

Un amphithéâtre d'anatomie.

Des collections de pièces anatomiques préparées.

Un laboratoire de chimie.

Un droguier ordonné comme nous l'avons prescrit.

Un hôpital adjacent aux écoles de médecine.

Un séminaire adjacent aux écoles de théologie.

Voilà tout ce que je sais de mieux sur l'institution d'une université.

C'est à Sa Majesté Impériale d'ajouter à ce plan ce que je puis avoir omis de nécessaire et d'en retrancher ce qu'elle y remarquera d'inutile. Je la supplie seulement de considérer que beaucoup de choses pourront lui paraître superflues pour le moment qui deviendront nécessaires avec le temps, avant même la fin de son règne, s'il dure autant qu'elle me l'a promis. Je serai satisfait de mon travail, si elle y reconnaît le témoignage de mon entier dévouement à ses ordres et de la durée de ma reconnaissance pour ses bienfaits. Des idées bonnes ou mauvaises qui forment ce plan d'écoles publiques, je n'en dois aucune à personne, c'est le vice de mon éducation qui me les a toutes suggérées. Il m'aurait été facile d'être plus court, mais plus facile encore d'être plus long.

S'IL EST PLUS AISÉ

DE FAIRE UNE BELLE ACTION

QU'UNE BELLE PAGE.

(FRAGMENT INÉDIT.)

Page 468, ci-dessus, Diderot a ajouté en note à son manuscrit : « Voyez les dernières pages de cet ouvrage où j'expose les raisons d'une opinion qui peut être contredite. » Voici ces dernières pages, qui nous paraissent n'être autre chose qu'un fragment d'une lettre adressée probablement à la princesse Daschkoff :

... M. le prince Orloff est mon voisin. Je ne l'ai vu qu'une fois et je me suis bien promis de ne le pas voir davantage, à moins que je ne fusse assez heureux pour le servir. J'aime mieux me renfermer dans la bibliothèque de Sa Majesté Impériale et m'occuper de la tâche qu'elle m'a prescrite que de m'exposer aux éclaboussures d'une chaudière qui bout toujours et où il ne cuit rien. Que faire d'un homme qui vous assure l'existence de Dieu et qui vous nie, le moment suivant, la certitude des sens et de la raison? Qu'il oublie tant qu'il lui plaira qu'il parle à des hommes sensés, il n'y a pas grand mal à cela, mais qu'il ne se souvienne jamais qu'il parle à des hommes libres, c'est une inadvertance qui blesse partout et qui est très-dangereuse dans ce pays-ci. Il part incessamment, et je m'en réjouis pour lui. S'il n'avait le ton dur qu'avec ceux à qui il peut adresser l'injure impunément, ce serait une lâcheté dont je le crois incapable; s'il le gardait indistinctement avec tout le monde, il ne tarderait pas à en éprouver des suites fâcheuses. Il a vu Rome en cinq jours, il aura vu Paris en quinze, et il en parlera comme

s'il y avait passé toute sa vie. Il y a des hommes bien heureusement nés.

*
* *

Et puis permettez, madame, que je défende un endroit de cet écrit que mon ami M. Grimm a attaqué, c'est celui où j'avance qu'il est plus aisé de faire une belle action qu' une belle page. J'y ai pensé, et voici mes raisons.

Il y a des âmes fortes et courageuses parmi les barbares peut-être plus que parmi les peuples policés ; on y fait de belles actions, et il s'écoulera des siècles avant qu'on y sache écrire une belle page. *Vixere fortes ante Agamemnona multi, sed omnes urgentur illacrymabiles ignotique longa nocte, carent quia vate sacro*[1]... *Multi, longa nocte,* entendez-vous? On n'écrit point une belle page sans goût et sans un goût pur et grand, et le goût est chez toutes les nations le produit d'un long intervalle de temps. Oui, malgré tout ce qu'on a fait pour corrompre l'homme, je pense que la bonté et la vertu sont moins rares encore que le génie, et je le prouve. J'aurais bientôt fait la liste des hommes de génie dans les lettres depuis la création du monde, et je n'aurais pas si tôt fait celle, je ne dis pas des actions héroïques, mais des héros dans tous les genres; cependant quelle multitude d'actions étonnantes que l'histoire n'a point célébrées! Il est vrai que je ne donne pas facilement à un littérateur le titre d'homme de génie; Tite-Live, à mon avis, n'est qu'un bel et majestueux écrivain; Tacite est un homme de génie. Au moment où j'écris, je ne doute point qu'il ne se fasse cent actions fortes sur la surface de la terre; il s'en fait même dans le fond des forêts habitées par l'homme sauvage; en aucun lieu du monde, il ne s'écrit peut-être pas une page sublime, sans en excepter nos capitales, le centre des beaux-arts. La première scène de l'*Andrienne* est faite, mais elle ne se refera plus; quelle est la belle action dont on en puisse dire autant? Quand le moule d'un homme de génie est cassé, il l'est pour jamais; je ne crois pas qu'on en puisse dire autant de l'homme vertueux,

1. Nous suivons ici le manuscrit. Le texte exact est, on le sait, dans l'ode IX à Lollius, liv. IV des Odes d'Horace, v. 25 et suivants.

en prenant cette expression dans son sens le plus rigoureux et le plus raide : je parle de la vertu de Caton ou de celle de Régulus. Il y a plus d'originalité entre les grands écrivains qu'entre les grands hommes ; une grande action diffère moins d'une grande action qu'une page sublime d'une autre page sublime. Qu'on me nomme une grande action, et vingt fois pour une l'histoire m'en fournira le pendant ; il est presque impossible qu'il en soit de même d'une belle page. La fermeté, la constance, le mépris des honneurs, de la richesse, de la vie sont les mêmes dans toutes les âmes fermes. Le patriotisme qui bouillonnait au fond de l'âme d'un Grec et d'un Romain bouillonne de la même manière au fond de toute âme patriotique ; l'éloquence de Démosthène lui appartenait à lui seul. Outre l'originalité naturelle, combien il faut de grands modèles antérieurs au faiseur de la belle page ! Il n'en faut point à celui qui fait la grande action. L'éducation, la circonstance, le moment, un tour de tête passager précipitent l'homme au fond du gouffre et l'entraînent à une action qui tient l'univers étonné dans le silence de l'admiration ; il n'en est pas ainsi de cent beaux vers. Quelle est la passion qui n'ait pas son héros ? La passion qui fait quelquefois si bien parler, fait plus souvent encore balbutier, même l'homme de génie. Celui qui agit, agit à la face d'un peuple ; souvent il est entre l'ignominie et la gloire : s'il ne s'illustre pas, il s'avilit. Jamais l'homme de lettres ne se trouve dans cette position urgente, il est seul quand il écrit ; l'homme de génie n'a d'autre motif que son génie auquel il obéit. Quelle foule d'intérêts, de motifs puissants de toutes les espèces exhortent, soutiennent, sollicitent, déterminent l'homme vertueux ! On ne reproche point à l'homme d'avoir manqué de génie ; on reproche à tous d'avoir manqué de force et de vertu. On peut citer des femmes et en citer un grand nombre qui ont fait de grandes actions ; où est celle qui ait écrit un bel ouvrage, une belle comédie, une belle tragédie, un beau poëme, une belle harangue ? On fait souvent une belle action comme un sot dit un bon mot, comme Chapelain fait un vers heureux ; mais Virgile, Horace, Cicéron ont existé entre des siècles qui les attendaient et des siècles qui les ont suivis et qui les suivront sans les reproduire. Aucune grande révolution, chez aucun peuple, ne s'est élevée sans faire éclore une foule d'actions héroïques. Que demain la ville de Paris soit

en flammes ou par un accident ou par une hostilité, et mille âmes fortes se décèleront : pour sauver leurs enfants, des pères mourront, des mères marcheront à travers des charbons ardents ; toute l'énergie de la bonté naturelle se dévoilera en cent manières effrayantes. Le péril passé, où est le poëte qui pleurera dignement sur les cendres de la capitale? Le tremblement de Lisbonne, qui n'a duré que quelques minutes, a produit plus d'actions fortes que toute la durée des siècles n'a produit de belles pages ; voilà Lisbonne renversée, et la nation entière est restée stupide et muette sur ses décombres. Toutes les belles pages sont connues ; combien de grandes actions sont ignorées, et celles qu'on ignore n'en sont que plus grandes. Si toutes les grandes actions avaient été célébrées par de belles pages, il y aurait autant de belles pages que de grandes actions. Que le genre humain serait à plaindre, s'il n'était pas mille fois plus facile de bien faire que de bien dire! La nature semble avoir fait l'homme le plus fort pour un moment faible, et l'homme le plus faible pour un moment fort. Celui qui manque de génie n'a point de moment.

Je viens de proposer la question à ma femme, et voici sa réponse : « Je ne suis qu'une bête, je ne sais point écrire, je parle assez mal, et je sens en moi tout ce qu'il faut pour faire une grande action. Je conçois mille circonstances où la vie et la fortune ne me seraient pas d'un fétu, et j'ai assez vécu pour savoir que je ne m'en impose pas... » Tous les hommes et toutes les femmes vous en diront autant, et si vous y réfléchissez, vous trouverez qu'un sauvage, un paysan, un homme, une femme du peuple, une bête est plus voisine d'une action héroïque qu'un D'Alembert, un Buffon ou quelque autre membre illustre d'une académie. Tous ces gens-ci calculent trop, et la grande action demande presque toujours qu'on ne calcule point.

Mais Mme de Meaux m'attend pour aller au Grand-Val[1] ; si j'avais du génie, j'oublierais que je dois être chez elle à neuf heures, mais, hélas! je m'en souviens et je laisse là le plus beau texte pour elle ; ce n'est pas la première fois que j'éprouve qu'il est plus aisé d'être grand en action qu'en parole. Bonjour. Si vous étiez bien aimable, ou vous nous précéderiez ou vous

1. Chez le baron d'Holbach.

nous suivriez au Grand-Val; mais vous aimerez mieux écrire un billet doux ou même une belle page que de faire une bonne œuvre. Nous avons peut-être pris l'un et l'autre en nous-mêmes la diversité de nos opinions. Il m'en coûte beaucoup pour être éloquent, il ne m'en coûte presque rien pour être bon; je suis bon quand on veut et tant qu'on veut; pour éloquent, c'est autre chose. Je n'ai mémoire de l'avoir été qu'une fois, mais dans ce moment je n'aurais pas été fâché d'être entendu de Démosthène ou de Cicéron, ce fut le jour que je visitai le Théologal de Notre-Dame[1] : je fis alors une belle page comme tous les hommes peuvent faire une belle action.

Mais l'être rare par excellence, c'est celui qui réunit la force qui fait agir et le génie qui fait dire grandement, celui à qui j'obéissais en remplissant cette tâche. Je vous supplie, mon amie, de la lui faire passer promptement et telle que la voilà.

1. Voyez *Mémoires* de Mme de Vandeul, t. Ier, p. XLVIII, XLIX.

LETTRE

A MADAME LA COMTESSE DE FORBACH

SUR L'ÉDUCATION DES ENFANTS.

Cette lettre, sans date, publiée pour la première fois dans l'édition de Naigeon, nous semble le complément naturel de ce qui précède. Diderot s'est expliqué encore d'autres fois sur l'éducation, entre autres en tête du *Fils naturel*. Nous y renvoyons le lecteur.

Madame, avant que de jeter les yeux sur votre plan d'éducation, j'ai voulu savoir quel serait le mien. Je me suis demandé : Si j'avais un enfant à élever, de quoi m'occuperais-je d'abord? serait-ce de le rendre honnête homme ou grand homme? et je me suis répondu : De le rendre honnête homme. Qu'il soit bon, premièrement; il sera grand après, s'il peut l'être. Je l'aime mieux pour lui, pour moi, pour tous ceux qui l'environneront, avec une belle âme, qu'avec un beau génie.

« Je l'élèverai donc pour l'instant de son existence et de la mienne. Je préférerai donc mon bonheur et le sien à celui de la nation. Qu'importe cependant qu'il soit mauvais père, mauvais époux, ami suspect, dangereux ennemi, méchant homme? Qu'il souffre, qu'il fasse souffrir les autres, pourvu qu'il exécute de grandes choses? Bientôt il ne sera plus. Ceux qui auront pâti de sa méchanceté ne seront plus; mais les grandes choses qu'il aurait exécutées resteraient à jamais. Le méchant ne durera qu'un moment; le grand homme ne finira point. »

Voilà ce que je me suis dit, et voici ce que je me suis répondu : « Je doute qu'un méchant puisse être véritablement grand. Je veux donc que mon enfant soit bon. Quand un méchant pourrait être véritablement grand, comme il serait du moins incertain s'il ferait le malheur ou le bonheur de sa nation, je voudrais encore qu'il fût bon. »

Je me suis demandé comment je le rendrais bon; et je me suis répondu : En lui inspirant certaines qualités de l'âme qui constituent spécialement la bonté.

Et quelles sont ces qualités? La justice et la fermeté : la justice, qui n'est rien sans la fermeté; la fermeté, qui peut être un grand mal sans la justice; la justice, qui prévient le murmure et qui règle la bienfaisance; la fermeté, qui donnera de la teneur à sa conduite, qui le résignera à sa destinée, et qui l'élèvera au-dessus des revers.

Voilà ce que je me suis répondu. J'ai relu ma réponse; et j'ai vu avec satisfaction que les mêmes vertus qui servaient de base à la bonté, servaient également de base à la véritable grandeur; j'ai vu qu'en travaillant à rendre mon enfant bon, je travaillerais à le rendre grand; et je m'en suis réjoui.

Je me suis demandé comment on inspirait la fermeté à une âme naturellement pusillanime; et je me suis répondu : En corrigeant une peur par une peur; la peur de la mort, par celle de la honte. On affaiblit l'une en portant l'autre à l'excès. Plus on craint de se déshonorer, moins on craint de mourir.

Tout bien considéré, la vie étant l'objet le plus précieux, le sacrifice le plus difficile, je l'ai prise pour la mesure la plus forte de l'intérêt de l'homme; et je me suis dit : Si le fantôme exagéré de l'ignominie, si la valeur outrée de la considération publique ne donnent pas le courage de l'organisation, ils le remplacent par le courage du devoir, de l'honneur, de la raison. On ne fera jamais un chêne d'un roseau; mais on entête le roseau, et on le résout à se laisser briser. Heureux celui qui a les deux courages.

> Si fractus illabatur orbis,
> Impavidum ferient ruinæ.
> (Horat. *Lyric.* lib. III, od. III, v. 7 et 8.)

Il verra le monde s'ébranler sans frémir.

Avec une âme juste et ferme, j'ai désiré que mon enfant eût un esprit droit, éclairé, étendu. Je me suis demandé comment on rectifiait, on éclairait, on étendait l'esprit de l'homme, et je me suis répondu :

On le rectifie par l'étude des sciences rigoureuses. L'habitude de la démonstration prépare ce tact du vrai, qui se perfectionne par l'usage du monde et l'expérience des choses. Quand on a dans sa tête des modèles parfaits de dialectique, on y rapporte, sans presque s'en douter, les autres manières de raisonner. Avec l'instinct de la précision, on sent, dans les cas même de probabilité, les écarts plus ou moins grands de la ligne du vrai. On apprécie les incertitudes; on calcule les chances; on fait sa part et celle du sort; et c'est en ce sens que les mathématiques deviennent une science usuelle, une règle de la vie, une balance universelle; et qu'Euclide, qui m'apprend à comparer les avantages et les désavantages d'une action, est encore un maître de morale. L'esprit géométrique et l'esprit juste, c'est le même esprit. Mais, dira-t-on, rien n'est moins rare qu'un géomètre qui a l'esprit faux. D'accord; c'est alors un vice de la nature, que la science n'a pu corriger. Si l'on ne s'attendait pas à de la justesse dans un géomètre, on ne s'étonnerait pas de n'y en point trouver[1].

On éclaire l'esprit par l'usage des sens le plus étendu, et par les connaissances acquises, entre lesquelles il faut donner la préférence à celles de l'état auquel on est destiné. On peut, sans conséquence et sans honte, ignorer beaucoup de choses hors de son état. Qu'importe que Thémistocle sache ou ne sache pas jouer de la lyre? Mais les connaissances de son état, il faut les avoir toutes et les avoir bien.

Étendre l'esprit est, à mon sens, un des points les plus importants, les plus faciles et les moins pratiqués. Cet art se réduit presque en tout à voir d'abord nettement un certain nombre d'individus, nombre qu'on réduit ensuite à l'unité. C'est ainsi qu'on parvient à saisir aussi distinctement un million d'objets qu'une dizaine d'objets. Le nombre, le mouvement, l'espace et la durée sont les premiers éléments sur lesquels il faut exercer l'esprit; et je ne connais pas encore la limite de ce que l'imagination bien cultivée peut embrasser. Le monde est trop étroit pour elle; elle voit au delà des yeux et des télescopes. Conduite de la considération des individus à celle des masses, l'âme s'habitue à s'occuper de grandes choses, à s'en

1. Voyez ci-dessus, p. 455.

occuper sans effort et sans négliger les petites. La vraie étendue de l'esprit dérive originairement de l'esprit d'ordre. Les bons maîtres sont rares, parce qu'ils traînent leurs élèves pied à pied; et qu'on fait avec eux une route immense, sans qu'ils s'avisent d'arrêter leurs élèves sur les sommités, et de promener leurs regards autour de l'horizon.

Je prise infiniment moins les connaissances acquises, que les vertus; et infiniment plus l'étendue de l'esprit, que les connaissances acquises. Celles-ci s'effacent; l'étendue de l'esprit reste. Il y a, entre l'esprit étendu et l'esprit cultivé, la différence de l'homme et de son coffre-fort.

On est honnête homme; on a l'esprit étendu; mais on manque de goût : et je ne veux pas qu'Alexandre fasse rire ceux qui broient les couleurs dans l'atelier d'Apelle. Comment donnerai-je du goût à mon enfant? me suis-je dit; et je me suis répondu : Le goût est le sentiment du vrai, du beau, du grand, du sublime, du décent, de l'honnête dans les mœurs, dans les ouvrages d'esprit, dans l'imitation ou l'emploi des productions de la nature. Il tient en partie à la perfection des organes, et se forme par les exemples, la réflexion et les modèles. Voyons de belles choses; lisons de bons ouvrages; vivons avec des hommes; rendons-nous toujours compte de notre admiration; et le moment viendra où nous prononcerons aussi sûrement, aussi promptement de la beauté des objets que de leurs dimensions.

On a de la vertu, de la probité, des connaissances, du génie, même du goût, et l'on ne plaît pas. Cependant il faut plaire. L'art de plaire tient à des qualités qui ne s'acquièrent point. Prenez de temps en temps votre enfant par la main, et menez-le sacrifier aux Grâces. Mais où est leur autel? Il est à côté de vous, sous vos pieds, sur vos genoux.

Les enfants des maîtres du monde n'eurent d'autres écoles que la maison et la table de leurs pères. Agir devant ses enfants, et agir noblement, sans se proposer pour modèle; les apercevoir sans cesse, sans les regarder; parler bien, et rarement interroger; penser juste et penser tout haut; s'affliger des fautes graves, moyen sûr de corriger un enfant sensible : les ridicules ne valent que les petits frais de la plaisanterie, n'en pas faire d'autres; prendre ces marmousets-là pour des person-

nages, puisqu'ils en ont la manie; être leur ami, et par conséquent obtenir leur confiance sans l'exiger; s'ils déraisonnent, comme il est de leur âge, les mener imperceptiblement jusqu'à quelque conséquence bien absurde, et leur demander en riant : Est-ce là ce que vous vouliez dire? en un mot, leur dérober sans cesse leurs lisières, afin de conserver en eux le sentiment de la dignité, de la franchise, de la liberté, et de les accoutumer à ne reconnaître de despotisme que celui de la vertu et de la vérité. Si votre fils rougit en secret, ignorez sa honte; accroissez-la en l'embrassant; accablez-le d'un éloge, d'une caresse qu'il sait ne pas mériter. Si par hasard une larme s'échappe de ses yeux, arrachez-vous de ses bras; allez pleurer de joie dans un endroit écarté; vous êtes la plus heureuse des mères.

Surtout gardez-vous de lui prêcher toutes les vertus, et de lui vouloir trop de talents. Lui prêcher toutes les vertus, serait une tâche trop forte pour vous et pour lui. Tenez-vous-en à la véracité; rendez-le vrai, mais vrai sans réserve; et comptez que cette seule vertu amènera avec elle le goût de toutes les autres.

Cultiver en lui tous les talents, c'est le moyen sûr qu'il n'en ait aucun. N'exigez de lui qu'une chose, c'est de s'exprimer toujours purement et clairement; d'où résultera l'habitude d'avoir bien vu dans sa tête avant que de parler, et de cette habitude, la justesse de l'esprit.

Je ne sais ce que c'est que l'éducation libérale, ou la voilà.

Mais à quoi serviront tant de soins, sans la santé? la santé, sans laquelle on n'est ni bon, ni méchant; on n'est rien. On obtient la santé par l'exercice et la sobriété.

Ensuite un ordre invariable dans les devoirs de la journée : cela est essentiel.

Voilà, madame, ce que je vous écrivais avant que de vous avoir lue : ensuite je me suis aperçu qu'entre plusieurs idées qui nous étaient communes, il n'y en avait aucune qui se contrariât. Je m'en suis félicité; et j'ai pensé que je pourrais bien avoir de la raison et du goût, puisque de moi-même j'avais tiré les vraies conséquences des principes que mon aimable et belle comtesse avait posés. Il n'y a guère d'autre différence entre sa lettre et la mienne, que celle des sexes.

SUR LES EXERCICES

DES

CADETS RUSSES.

Page 15 de l'*Introduction* de Clerc à sa traduction de l'ouvrage du général Betzki (Voyez *Notice préliminaire* du *Plan d'une université*), se trouve le passage suivant concernant les *Exercices des cadets russes.*

« Voici les réflexions qu'a faites à ce sujet un homme de bien, justement célèbre, que la reconnaissance a amené de huit cents lieues au 60e degré à l'âge de soixante ans, au pied du trône de sa bienfaitrice : »

« Jugez, disait-il, combien cela doit plaire à un homme dont la première éducation a été aussi dissipée, aussi violente et peut-être plus périlleuse, et qui a le front cicatrisé de plusieurs coups de fronde reçus de la main de ses camarades. Telle était de mon temps l'éducation provinciale. Deux cents enfants se partageaient en deux armées. Il n'était pas rare qu'on en rapportât chez leurs parents de grièvement blessés. On dit que cette éducation vigoureuse et lacédémonienne s'est abâtardie ; j'en suis fâché.

« L'intention des chefs est qu'alors la gaieté des enfants soit sans entraves, et je n'ai pas de peine à croire que dans ces moments la discipline soit oubliée, qu'il se fasse mille espiègleries, qu'il y ait quelque dégât, que les gouverneurs soient inquiétés et tourmentés, qu'à la première issue qui se présente les élèves ne s'échappent de leurs yeux et ne se livrent à toutes leurs fantaisies. Je ne doute pas davantage qu'entre les gouverneurs il n'y en ait qui se plaignent alors de la polissonnerie des élèves et du défaut de la subordination ; mais je suis bien sûr que le chef se moque d'eux parce qu'à cet égard son institution est excellente, et je suis tout aussi sûr que je m'en

moquerais à sa place. Je me souviens qu'à l'âge de ces enfants, mes camarades et moi, nous pensâmes démolir un des bastions de ma ville, et passer les vacances de la semaine sainte en prison. Cependant on avouait que, de mémoire de parents, on n'avait pas vu une plus heureuse couvée d'enfants. Je regrette qu'à cette éducation qui préparait des corps robustes, des âmes fortes, courageuses et libres, il en ait succédé une efféminée, pédantesque et roide.

« Vos élèves acquièrent par ces exercices de la force, surtout de l'intrépidité, et une santé à l'épreuve de toutes les intempéries du climat. Ce ne seront pas de malheureux petits hygromètres. Ils sauront opposer un tempérament robuste dans le cours de leur vie aux conjonctures difficiles qui les attendent. Dans la lutte contre la nature, c'est beaucoup de s'être affranchi de l'inclémence des saisons.

« Ce que j'aime encore, c'est que sur un corps robuste ils ne porteront pas une tête rétrécie par le préjugé; ils n'en avaient point lorsqu'ils sont entrés dans le Corps et ils n'y en recevront point. Sans cesse mêlés, conduits, éduqués par des instituteurs de différentes nations, ils apprendront, sans s'en apercevoir, à distinguer les hommes, non par leur croyance, mais par leurs vertus; et comme dans les courtes instructions que le pope grec et le pasteur luthérien leur donnent, il n'est question ni de diable ni d'enfer, vos enfants n'auront pas le *torticolis* des nôtres. »

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DU TOME TROISIÈME.

Pages.

ESSAI SUR LES RÈGNES DE CLAUDE ET DE NÉRON 1

Notice préliminaire 3

A Monsieur Naigeon 9

LIVRE PREMIER 15

LIVRE SECOND 199

Des Lettres de Sénèque 201

Consolation à Marcia 276

De la Colère 281

De la Clémence 289

De la Prudence 294

Des Bienfaits 299

De la Tranquillité de l'âme 308

De la Vie heureuse 312

Du Loisir ou de la Retraite du sage 322

Consolation à Helvia 327

De la Brièveté de la vie 332

De la Constance du sage 341

La Consolation à Polybe 345

Fragment 354

Les Épigrammes 355

L'Apocoloquintose 356

Les Questions naturelles 358

Apologue 382

Conclusion 406

Pages.

PLAN D'UNE UNIVERSITÉ POUR LE GOUVERNEMENT DE RUSSIE ou d'une éducation publique dans toutes les sciences (en grande partie inédit) 409

Notice préliminaire 411

Note sur le général Betzki 413

ESSAI SUR LES ÉTUDES EN RUSSIE 415

PLAN D'UNE UNIVERSITÉ : De l'Instruction 429

Des auteurs qui ont écrit de l'instruction publique 430

Objection et réponse 432

Qu'est-ce qu'une Université ? 433

De l'Enseignement public 434

Qu'est-ce que notre Université ? 434

De notre Faculté des arts 435

Questions et réponses 437

De notre Faculté de droit 437

De notre Faculté de théologie 438

De notre Faculté de médecine 438

Institution d'une nouvelle Université 439

Précaution importante 439

Phénomène singulier 440

Raison du phénomène 440

Des temps de Charlemagne et d'Alfred 441

Position avantageuse de Sa Majesté Impériale 441

De l'ordre des études 442

Connaissances essentielles et connaissances de convenance 443

Objet d'une école publique 444

Objection et réponse 445

Division commune à toute science et à tout art 445

Différence de l'ordre des études dans un ouvrage ou dans une école . . 446

Objection et réponse 447

Plan de ce petit écrit 447

Supposition 447

Plan général de l'enseignement d'une Université 448

Réduction de ce plan général 450

Plan réduit de l'enseignement d'une Université 451

Facultés 452

FACULTÉ DES ARTS, *premier cours d'études :*

Première classe : l'arithmétique, l'algèbre, le calcul des probabilités, la géométrie 452

Des livres classiques de cette première classe 457

Deuxième classe : des lois du mouvement, la chute des graves libres ou sur des plans inclinés, les forces centrifuges et d'attraction, la mécanique et l'hydraulique 457

Livres classiques de la deuxième classe 458

Pages.

Troisième classe : la sphère et les globes, le système du monde, le calcul des éclipses, le mouvement des corps célestes ou l'astronomie, la gnomonique 459

Livres classiques de la troisième classe 460

Quatrième classe : l'histoire naturelle, la physique expérimentale. 461

Livres classiques de la quatrième classe. 462

Cinquième classe : la chimie, l'anatomie. 463

Livres classiques de la cinquième classe. 463

Sixième classe : la logique et la critique, la grammaire générale et raisonnée 464

Livres classiques de la sixième classe. 466

Septième classe : la langue russe et la langue slavonne par principes. 467

Huitième classe : le grec et le latin, l'éloquence et la poésie, ou l'étude des belles-lettres 468

Objections 469
Réponse 469
De la manière d'étudier les langues anciennes ou modernes. 473
De la version et du thème. 474
Auteurs classiques de la langue grecque et de la langue latine. 477
Avantages de l'étude des langues grecque et latine. 477
Caractère des auteurs grecs 479
Caractère des auteurs latins 482
Ordre des études grecques et latines 485
L'éloquence et la poésie 485
Livres classiques sur ces préliminaires de l'éloquence et de la poésie. . 486
Exemple 487

Deuxième cours d'études, parallèle au premier (suite de la Faculté des arts) 488

Première classe : les premiers principes de la métaphysique, la morale universelle, la religion naturelle, la religion révélée . . 490

Livres classiques de la première classe du second cours d'études. . . . 491

Deuxième classe : l'histoire, la mythologie, la géographie et la chronologie 492

Livres classiques de la deuxième classe. 493

Troisième cours d'études, parallèle aux deux autres (suite de la Faculté des arts) : une classe de perspective et de dessin. 495

SECONDE FACULTÉ D'UNE UNIVERSITÉ : Faculté de médecine 497

Des professeurs : première, seconde et troisième, quatrième, cinquième, sixième et septième chaires. — Du professeur d'anatomie. 500
Des deux professeurs d'institutions de médecine 501

Pages

Du professeur de matière médicale 501
Du professeur de chirurgie. 502
Des professeurs de médecine pratique 502
Enseignement préliminaire à l'étude de la médecine, l'histoire naturelle et la chimie 503
Du cours des études de la médecine. 504
Livres classiques de médecine 504

Troisième faculté d'une Université : Faculté de droit 505

Première année d'études. 505
Deuxième année d'études. 506
Troisième année d'études 507
Quatrième année d'études. 507

Quatrième faculté d'une Université : Faculté de théologie 510

De l'Écriture sainte 513
De la Théologie dogmatique 514
De l'Histoire ecclésiastique. 516

De l'état de savant. 518

Police générale d'une Université et police particulière d'un collége. . . . 520

La journée du collége 522
Jours de vacances des classes et cessation d'études pour les maîtres et pour les étudiants 524
Objection et réponse 524
Des élèves 525
Des maîtres. 529

Des livres classiques 532

Batiment. 533

S'il est plus aisé de faire une belle action qu'une belle page (fragment inédit.) 535

Lettre a Mme la comtesse de Forbach, sur l'Éducation des enfants. . . . 539

Sur les exercices des Cadets russes. 545

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOÎT. — [680]

ERRATA.

Page 37, note : *Ces deux alinéas...* Ce passage se rapporte à la note 1 et non à la note 2.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DIDEROT

PHILOSOPHIE

IV

BELLES-LETTRES

I

ROMANS

CONTES, CRITIQUE LITTÉRAIRE

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR

RUE SAINT-BENOIT

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DIDEROT

REVUES SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

COMPRENANT CE QUI A ÉTÉ PUBLIÉ A DIVERSES ÉPOQUES

ET LES MANUSCRITS INÉDITS
CONSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ERMITAGE

NOTICES, NOTES, TABLE ANALYTIQUE

ÉTUDE SUR DIDEROT

ET

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE AU XVIIIe SIÈCLE

PAR J. ASSÉZAT

TOME QUATRIÈME

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1875

MISCELLANEA

PHILOSOPHIQUES

NOTICE PRÉLIMINAIRE

A la fin de son article DIDEROT, de l'*Encyclopédie méthodique* (*Philosophie ancienne et moderne*), Naigeon nous donne quelques renseignements sur les procédés de travail de Diderot. Les voici :

« Diderot, dit-il, avait contracté depuis très-longtemps l'habitude d'écrire sur les premiers feuillets de ses livres, et souvent sur des feuilles volantes qu'il y insérait, le jugement qu'il portait de ces différents ouvrages et ses propres réflexions sur l'objet général de la discussion. Montaigne faisait à peu près la même chose, comme il nous l'apprend lui-même dans le passage suivant : « Pour subvenir, dit-il, à « la trahison de ma mémoire et à son défaut, si extrême qu'il m'est « advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres, comme « récents et à moi inconnus, que j'avois lus soigneusement quelques « années auparavant et barbouillés de mes notes; j'ai pris en coustume « depuis quelque temps d'adjouster au bout de chasque livre (je dis de « ceux desquels je ne me veux servir qu'une fois) le temps auquel j'ai « achevé de le lire, et le jugement que j'en ai retiré en gros, afin que « cela me représente au moins l'air et l'idée générale que j'avois con- « ceue de l'auteur en le lisant. Je veux transcrire ici aucunes de ces « annotations. » (*Essais,* liv. II, chap. x.)

Naigeon ajoute : « Ce qui mérite surtout d'être remarqué, parce que rien ne peint mieux l'originalité du caractère de Diderot et ne fait mieux connaître la tournure particulière de son esprit, c'est qu'en parcourant les titres, souvent inconnus, des ouvrages sur lesquels il a fait des observations, on voit qu'il lui importe fort peu que le livre qu'il analyse soit bon ou mauvais : dans le premier cas, il s'élève rapidement à la hauteur de son sujet; sa vue s'agrandit pour ainsi dire avec l'horizon qu'elle embrasse; il s'empare des principes de l'auteur, le applique,

les généralise et en tire de grands résultats; dans le second, il refait dans sa tête le livre dont il parle et s'en sert comme d'une table de chapitres, qu'il remplit ensuite à sa manière. C'est à ce sujet que M. d'Holbach lui dit un jour qu'il n'y avait point de mauvais livres pour lui; et rien n'est plus exact. Diderot lui-même ne se défendait pas trop de cette facilité avec laquelle il prêtait aux autres son talent, son imagination et ses connaissances; et lorsque après avoir lu sur sa parole tel ou tel livre dont il avait fait l'éloge, on lui faisait remarquer qu'il n'y avait rien de tout ce qu'il y avait vu, il répondait naïvement : *Eh bien, si cela n'y est pas, cela devrait y être.* »

Naigeon clôt le chapitre des quelques extraits tirés par lui des papiers de Diderot par ce renseignement :

« Les notices qu'on vient de lire font partie de ce que Diderot appelait ses *Miscellanea.* »

Ce titre nous était dès lors recommandé, et c'est ainsi que nous désignerons, à la fin de chaque grande division des *Œuvres,* les feuilles volantes, les essais, les extraits, les notes se rapportant à cette division.

Nous ne nous astreindrons pas pour ces fragments à l'ordre chronologique, fort difficile, sinon impossible à rétablir; nous nous bornerons à donner d'abord les morceaux originaux, ensuite les articles de critique, enfin les passages insérés dans des ouvrages portant le nom d'autres auteurs.

MISCELLANEA

PHILOSOPHIQUES

REGRETS

SUR

MA VIEILLE ROBE DE CHAMBRE

OU

AVIS A CEUX QUI ONT PLUS DE GOUT
QUE DE FORTUNE.

La première édition de ce charmant morceau si connu et si digne de l'être parut en 1772 en une brochure petit in-8°, sans indication de lieu, mais elle sortait certainement d'une imprimerie suisse.

On lit en tête :

AVIS AU LECTEUR.

« M. DIDEROT ayant eu occasion de rendre un service signalé à Mme GEOFFRIN, celle-ci imagina, par reconnaissance, d'aller déménager un jour tous les haillons du réduit philosophique et d'y faire mettre d'autres meubles, qui, quoique beaux, étaient d'une extrême simplicité, et ne sont devenus si recherchés que sous la plume poétique du *pénitent en robe de chambre d'écarlate*.

« Laïs, dont il est parlé dans ces *Regrets*, est le nom d'un tableau de VERNET ; malgré ce qu'en dit M. DIDEROT, qu'elle ne lui a rien coûté, on est sûr cependant qu'il obligea VERNET de prendre de sa part vingt-cinq louis. Ce n'est rien, mais toujours beaucoup pour une bourse philosophique. Ce n'est pas, assurément, la faute de l'artiste, qui voulait absolument que le philosophe acceptât son tableau ; mais celui-ci vou-

lut, disait-il, en payer au moins les couleurs, et Vernet fut obligé de céder[1].

« R. »

Cette édition suisse, que nos prédécesseurs ne paraissent pas avoir connue, présente de nombreuses variantes avec les réimpressions subséquentes; quelques-unes sont des fautes, quelques autres nous ont semblé préférables à la version adoptée. Nous ne signalerons que les cas dans lesquels il pouvait y avoir hésitation.

Pourquoi ne l'avoir pas gardée? Elle était faite à moi; j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner; j'étais pittoresque et beau. L'autre, raide, empesée, me mannequine. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière, un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaissie refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant; on ne sait qui je suis.

Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre; je suis devenu l'esclave de la nouvelle.

Le dragon qui surveillait la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe.

Le vieillard passionné qui s'est livré, pieds et poings liés, aux caprices, à la merci d'une jeune folle[2], dit depuis le matin jusqu'au soir : Où est ma bonne, ma vieille gouvernante? Quel

1. On lit dans le *Livre de Vérité,* de Joseph Vernet, publié par M. Léon Lagrange, ces deux mentions : « Le 10 décembre 1767, j'ay reçu pour un tableau que j'ay fait pour M. Diderot 600 livres. — Dans le mois de novembre 1769 (1768), j'ay reçu de M. Diderot 600 livres pour un tableau que je luy ay fait. » — La première de ces mentions concerne-t-elle un premier tableau payé par Mme Geoffrin pour compléter l'ameublement, et la seconde serait-elle le moyen employé par Diderot pour récompenser Vernet en lui commandant un pendant? Cela se pourrait. Dans tous les cas, on voit que l'auteur de l'avis (Gessner? Meister?) était assez bien informé.

2. Variante : fille.

démon m'obsédait le jour que je la chassai pour celle-ci! Puis il pleure, il soupire.

Je ne pleure pas, je ne soupire pas ; mais à chaque instant je dis : Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune en la teignant en écarlate! Maudit soit le précieux vêtement que je révère! Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de calemande?

Mes amis, gardez vos vieux amis. Mes amis, craignez l'atteinte de la richesse. Que mon exemple vous instruise. La pauvreté a ses franchises; l'opulence a sa gêne.

O Diogène! si tu voyais ton disciple sous le fastueux manteau d'Aristippe, comme tu rirais! O Aristippe, ce manteau fastueux fut payé par bien des bassesses[1]. Quelle comparaison de ta vie molle, rampante, efféminée, et de la vie libre et ferme du cynique déguenillé! j'ai quitté le tonneau où je régnais, pour servir sous un tyran.

Ce n'est pas tout, mon ami. Écoutez les ravages du luxe, les suites d'un luxe conséquent.

Ma vieille robe de chambre était une avec les autres guenilles qui m'environnaient. Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenait quelques livres, quelques estampes enfumées, sans bordure, clouées par les angles sur cette tapisserie; entre ces estampes trois ou quatre plâtres suspendus formaient avec ma vieille robe de chambre l'indigence la plus harmonieuse.

Tout est désaccordé. Plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté.

Une nouvelle gouvernante stérile qui succède dans un presbytère, la femme qui entre dans la maison d'un veuf, le ministre qui remplace un ministre disgracié, le prélat moliniste qui s'empare du diocèse d'un prélat janséniste, ne causent pas plus de trouble que l'écarlate intruse en a causé chez moi.

Je puis supporter sans dégoût la vue d'une paysanne. Ce morceau de toile grossière qui couvre sa tête; cette chevelure qui tombe éparse sur ses joues; ces haillons troués qui la vêtissent à demi; ce mauvais cotillon court qui ne va qu'à[2] la moitié

1. Variante : fut payé bien cher.
2. Variante : pas à.

de ses jambes; ces pieds nus et couverts de fange ne peuvent me blesser : c'est l'image d'un état que je respecte ; c'est l'ensemble des disgrâces d'une condition nécessaire et malheureuse que je plains. Mais mon cœur se soulève ; et, malgré l'atmosphère parfumée qui la suit, j'éloigne mes pas, je détourne mes regards de cette courtisane dont la coiffure à points d'Angleterre, et les manchettes déchirées, les bas de soie sales[1] et la chaussure usée, me montrent la misère du jour associée à l'opulence de la veille.

Tel eût été mon domicile, si l'impérieuse écarlate n'eût tout mis à son unisson.

J'ai vu la Bergame céder la muraille, à laquelle elle était depuis si longtemps attachée, à la tenture de damas.

Deux estampes qui n'étaient pas sans mérite : *la Chute de la manne dans le désert* du Poussin, et l'*Esther devant Assuérus* du même; l'une honteusement chassée par un vieillard de Rubens, c'est la triste Esther; la *Chute de la manne* dissipée par une *Tempête* de Vernet.

La chaise de paille reléguée dans l'antichambre par le fauteuil de maroquin.

Homère, Virgile, Horace, Cicéron, soulager le faible sapin courbé sous leur masse, et se renfermer dans une armoire marquetée, asile plus digne d'eux que de moi.

Une grande glace s'emparer du manteau de ma cheminée.

Ces deux jolis plâtres que je tenais de l'amitié de Falconet, et qu'il avait réparés lui-même, déménagés par une Vénus accroupie. L'argile moderne brisée par le bronze antique.

La table de bois disputait encore le terrain, à l'abri d'une foule de brochures et de papiers entassés pêle-mêle, et qui semblaient devoir la dérober longtemps à l'injure[2] qui la menaçait. Un jour elle subit son sort et, en dépit de ma paresse, les brochures et les papiers allèrent se ranger dans les serres d'un bureau précieux.

Instinct funeste des convenances! Tact délicat et ruineux, goût sublime qui change, qui déplace, qui édifie, qui renverse; qui vide les coffres des pères; qui laisse les filles sans dot, les fils sans éducation; qui fait tant de belles choses et de si grands

1. Il y a, dans les éditions plus récentes : *les bas blancs*. Il nous semble que la première leçon était mieux dans le ton général du tableau.

2. Variante : la catastrophe.

maux, toi qui substituas chez moi le fatal et précieux bureau à la table de bois; c'est toi qui perds les nations; c'est toi qui, peut-être, un jour, conduiras mes effets sur le pont Saint-Michel[1], où l'on entendra la voix enrouée d'un juré crieur dire: A vingt louis une Vénus accroupie.

L'intervalle qui restait entre la tablette de ce bureau et la *Tempête* de Vernet, qui est au-dessus, faisait un vide désagréable à l'œil. Ce vide fut rempli par une pendule; et quelle pendule encore! une pendule à la Geoffrin, une pendule où l'or contraste avec le bronze.

Il y avait un angle vacant à côté de ma fenêtre. Cet angle demandait un secrétaire, qu'il obtint.

Autre vide déplaisant entre la tablette du secrétaire et la belle tête de Rubens, il fut rempli par deux La Grenée.

Ici est une *Magdeleine*[2] du même artiste; là, c'est une esquisse ou de Vien ou de Machy; car je donnai aussi dans les esquisses. Et ce fut ainsi que le réduit édifiant du philosophe se transforma dans le cabinet scandaleux du publicain. J'insulte aussi à la misère nationale.

De ma médiocrité première, il n'est resté qu'un tapis de lisières. Ce tapis mesquin ne cadre guère avec mon luxe, je le sens. Mais j'ai juré et je jure, car les pieds de Denis le philosophe ne fouleront jamais un chef-d'œuvre de la Savonnerie, que je réserverai ce tapis, comme le paysan transféré de sa chaumière dans le palais de son souverain réserva ses sabots. Lorsque le matin, couvert de la somptueuse écarlate, j'entre dans mon cabinet; si je baisse la vue, j'aperçois mon ancien tapis de lisières; il me rappelle mon premier état, et l'orgueil s'arrête à l'entrée de mon cœur.

Non, mon ami, non; je ne suis point corrompu. Ma porte s'ouvre toujours au besoin qui s'adresse à moi; il me trouve la même affabilité. Je l'écoute, je le conseille, je le secours, je le plains. Mon âme ne s'est point endurcie; ma tête ne s'est point relevée. Mon dos est bon et rond, comme ci-devant. C'est le même ton de franchise; c'est la même sensibilité. Mon luxe est de fraîche date et le poison n'a point encore

1. Lieu où l'on vend les meubles saisis pour dettes. (Note de l'édition de 1772.)
2. Variante : Un troisième tableau.

agi. Mais avec le temps, qui sait ce qui peut arriver? Qu'attendre de celui qui a oublié sa femme et sa fille, qui s'est endetté, qui a cessé d'être époux et père, et qui, au lieu de déposer au fond d'un coffre fidèle, une somme utile...

Ah, saint prophète! levez vos mains au ciel, priez pour un ami en péril, dites à Dieu : Si tu vois dans tes décrets éternels que la richesse corrompe le cœur de Denis, n'épargne pas les chefs-d'œuvre qu'il idolâtre; détruis-les, et ramène-le à sa première pauvreté; et moi, je dirai au ciel de mon côté : O Dieu! je me résigne à la prière du saint prophète et à ta volonté! Je t'abandonne tout; reprends tout; oui, tout, excepté le Vernet. Ah! laisse-moi le Vernet! Ce n'est pas l'artiste, c'est toi qui l'as fait. Respecte l'ouvrage de l'amitié et le tien. Vois ce phare, vois cette tour adjacente qui s'élève à droite; vois ce vieil arbre que les vents ont déchiré. Que cette masse est belle! Au-dessous de cette masse obscure, vois ces rochers couverts de verdure. C'est ainsi que ta main puissante les a formés[1]; c'est ainsi que ta main bienfaisante les a tapissés. Vois cette terrasse inégale, qui descend du pied des rochers vers la mer. C'est l'image des dégradations que tu as permis au temps d'exercer sur les choses du monde les plus solides. Ton soleil l'aurait-il autrement éclairée? Dieu! si tu anéantis cet ouvrage de l'art, on dira que tu es un Dieu jaloux. Prends en pitié les malheureux épars sur cette rive. Ne te suffit-il pas de leur avoir montré le fond des abîmes? Ne les as-tu sauvés que pour les perdre? Écoute la prière de celui-ci qui te remercie. Aide les efforts de celui-là qui rassemble les tristes restes de sa fortune. Ferme l'oreille aux imprécations de ce furieux : hélas! il se promettait des retours si avantageux; il avait médité le repos et la retraite; il en était à son dernier voyage. Cent fois dans la route, il avait calculé par ses doigts le fond de sa fortune; il en avait arrangé l'emploi : et voilà toutes ses espérances trompées; à peine lui reste-t-il de quoi couvrir ses membres nus. Sois touché de la tendresse de ces deux époux. Vois la terreur que tu as inspirée à cette femme. Elle te rend grâce du mal que tu ne lui as pas fait. Cependant, son enfant trop jeune pour savoir à

1. Nous hésitons à remplacer ce mot par la variante : *fondés*, qui nous paraîtrait cependant plus expressive.

quel péril tu l'avais exposé, lui, son père et sa mère, s'occupe du fidèle compagnon de son voyage; il rattache le collier de son chien. Fais grâce à l'innocent. Vois cette mère fraîchement échappée des eaux avec son époux; ce n'est pas pour elle qu'elle a tremblé, c'est pour son enfant. Vois comme elle le serre contre son sein; vois comme elle le baise. O Dieu! reconnais les eaux que tu as créées. Reconnais-les, et lorsque ton souffle les agite, et lorsque ta main les apaise. Reconnais les sombres nuages que tu avais rassemblés, et qu'il t'a plu de dissiper. Déjà ils se séparent, ils s'éloignent, déjà la lueur de l'astre du jour renaît sur la face des eaux; je présage le calme à cet horizon rougeâtre. Qu'il est loin, cet horizon! il ne confine point avec la mer. Le ciel descend au-dessous et semble tourner autour du globe. Achève d'éclaircir ce ciel; achève de rendre à la mer sa tranquillité. Permets à ces matelots de remettre à flot leur navire échoué; seconde leur travail; donne-leur des forces, et laisse-moi mon tableau. Laisse-le-moi, comme la verge dont tu châtieras l'homme vain. Déjà ce n'est plus moi qu'on visite, qu'on vient entendre : c'est Vernet qu'on vient admirer chez moi. Le peintre a humilié le philosophe.

O mon ami, le beau Vernet que je possède! Le sujet est la fin d'une tempête sans catastrophe fâcheuse. Les flots sont encore agités; le ciel couvert de nuages; les matelots s'occupent sur leur navire échoué; les habitants accourent des montagnes voisines. Que cet artiste a d'esprit! Il ne lui a fallu qu'un petit nombre de figures principales pour rendre toutes les circonstances de l'instant qu'il a choisi. Comme toute cette scène est vraie! Comme tout est peint avec légèreté, facilité et vigueur! Je veux garder ce témoignage de son amitié. Je veux que mon gendre le transmette à ses enfants, ses enfants aux leurs, et ceux-ci aux enfants qui naîtront d'eux.

Si vous voyiez le bel ensemble de ce morceau; comme tout y est harmonieux; comme les effets s'y enchaînent; comme tout se fait valoir sans effort et sans apprêt; comme ces montagnes de la droite sont vaporeuses; comme ces rochers et les édifices surimposés sont beaux; comme cet arbre est pittoresque; comme cette terrasse est éclairée; comme la lumière s'y dégrade; comme ces figures sont disposées, vraies, agissantes, naturelles, vivantes; comme elles intéressent; la force dont

elles sont peintes; la pureté dont elles sont dessinées; comme elles se détachent du fond; l'énorme étendue de cet espace; la vérité de ces eaux; ces nuées, ce ciel, cet horizon! Ici le fond est privé de lumière et le devant éclairé, au contraire du technique commun. Venez voir mon Vernet; mais ne me l'ôtez pas.

Avec le temps, les dettes s'acquitteront; le remords s'apaisera; et j'aurai une jouissance pure. Ne craignez pas que la fureur d'entasser de belles choses me prenne. Les amis que j'avais, je les ai; et le nombre n'en est pas augmenté. J'ai Laïs, mais Laïs ne m'a pas. Heureux entre ses bras, je suis prêt à la céder à celui que j'aimerai et qu'elle rendrait plus heureux que moi. Et pour vous dire mon secret à l'oreille, cette Laïs, qui se vend si cher aux autres, ne m'a rien coûté.

RÉSULTAT

D'UNE CONVERSATION

SUR

LES ÉGARDS QUE L'ON DOIT AUX RANGS ET AUX DIGNITÉS DE LA SOCIÉTÉ [1].

Dans l'état de nature tous les hommes sont nus, et je ne commence à les distinguer qu'au moment où je remarque dans quelques-uns, ou des vertus qui leur concilient mon estime, ou des vices qui leur attirent mon mépris, ou des défauts qui m'inspirent pour eux de l'aversion. Dans la société c'est autre chose; je me trouve placé entre des citoyens distribués en différentes classes qui s'élèvent les uns au-dessus des autres, et décorés de différents titres qui m'indiquent l'importance de leurs fonctions. Un homme n'est plus simplement un homme, c'est encore le ministre d'un roi, un général d'armée, un magistrat, un pontife; et quoique la personne puisse être, sous la plus auguste de ces dénominations, la créature la plus vile de son espèce, il est une sorte de respect que je dois à sa place; ce respect est même consacré par les lois qui sévissent contre l'injure, non selon l'homme injurié, mais encore selon son état. La connaissance des égards attachés aux différentes conditions forme une partie essentielle de la bienséance et de l'usage du monde. L'ignorance ou l'oubli de ces égards ramène sous la peau d'ours et dans le fond de la forêt. C'est réclamer la prérogative du sauvage au centre d'une société civilisée.

J'ai été une fois menacé de la visite du roi de Suède actuellement régnant. S'il m'eût fait cet honneur, je ne l'aurais certainement pas attendu dans ma robe de chambre : au moment où son carrosse se serait arrêté à ma porte, je serais descendu

1. Ce morceau se trouve dans la *Correspondance* de Grimm, sous la date d'octobre 1776.

de mon grenier pour le recevoir. Arrivé sous mes tuiles, il se serait assis, et je serais resté debout; je ne lui aurais fait aucune question; j'aurais répondu le plus simplement et le plus laconiquement à ses demandes. Si nous avions été d'avis différent, je me serais tu, à moins qu'il n'eût exigé que je m'expliquasse; alors j'aurais parlé sans opiniâtreté et sans chaleur, à moins que la chose n'eût touché de fort près au bonheur d'une multitude d'hommes; car alors qui peut répondre de soi? Il se serait levé, et je n'aurais pas manqué de l'accompagner jusqu'au bas de mon escalier.

Certes, je n'aurais fait aucun de ces frais pour le comte de Creutz, son ministre.

Quoique je sois honnête, même avec les valets, c'est une sorte d'honnêteté qui diffère de celle que j'observe avec les maîtres; avec les maîtres, s'ils sont mes amis, ou s'ils me sont indifférents; avec les maîtres qui m'ont accordé de l'estime et de l'amitié, s'ils sont seuls ou s'ils ont compagnie. Laisser apercevoir le degré d'intimité est souvent une indiscrétion très-déplacée.

J'ai le son de la voix aussi haut et l'expression aussi libre qu'il me plaît avec mon égal; pourvu qu'il ne m'échappe rien qui le blesse, tout est bien. Il n'en sera pas ainsi avec le personnage qui occupe dans la société un rang supérieur au mien, avec l'inconnu, avec l'enfant, avec le vieillard. Je me permettrai avec un homme du monde une plaisanterie que je m'interdirai avec un ecclésiastique. Je ne plaisanterai jamais avec un grand. La plaisanterie est un commencement de familiarité que je ne veux ni accorder ni prendre avec des hommes qui en abusent si facilement et qu'il est si facile d'offenser. Il n'y a guère que ceux qu'ils dédaignent qui soient à l'abri de cet inconvénient. Malheur à ceux qui conservent la faveur des grands et qui ont avec eux leur franc parler! Ce sont pour eux des hommes sans caractère et sans conséquence.

Si jamais j'ai à m'entretenir avec le vicaire de la paroisse, mon curé et mon archevêque, et que j'écrive mon discours, je n'aurai pas besoin de mettre en tête, *voici ce que j'ai dit à l'un et à l'autre et au dernier*; on ne s'y trompera pas, et je n'aurai manqué d'honnêteté à aucun d'eux.

Je ne pense point que la culture des lettres, appartenant

indistinctement à tous les états, ne soit pas une profession comme une autre. Tout le monde écrit, mais tout le monde n'est pas auteur; tout le monde parle, mais tout le monde n'est pas orateur. Il y a dans la société des hommes qui dessinent, qui peignent ou qui chantent, sans être ni musiciens ni artistes.

J'ai une assez haute opinion d'une profession dont le but est la recherche de la vérité et l'instruction des hommes. Je sais combien leurs travaux influent non-seulement sur le bonheur de la société, mais sur celui de l'espèce humaine entière. Je ne me serais pas cru avili si j'avais rendu au président de Montesquieu les mêmes honneurs qu'au roi de Suède.

Certes, le législateur aurait dû être mécontent de moi, si je ne lui avais accordé que les égards du président. On a élevé beaucoup de catafalques, on a conduit bien des fils de rois à Saint-Denis sans que je m'en sois soucié. J'ai assisté aux funérailles du président de Montesquieu, et je me rappelle toujours avec satisfaction que je quittai la compagnie de mes amis pour aller rendre ce dernier devoir au précepteur des peuples, et au modèle des sages.

Malgré toute la distinction que j'accorde au philosophe et à l'homme de lettres, je pense toutefois que peut-être on s'exposerait au ridicule en promenant dans la société la dignité de cet état, sans y être autorisé par des titres bien avoués.

L'homme de lettres qui jouit de la réputation la plus méritée, recevra les égards qu'on lui rendra, avec timidité et modestie, s'il se dit à lui-même : *Que suis-je en comparaison de Corneille, de Racine, de La Fontaine, de Molière, de Bossuet, de Fénelon et de tant d'autres?*

Il préférera la société de ses égaux avec lesquels il peut augmenter ses lumières, et dont l'éloge est presque le seul qui puisse le flatter, à celle des grands avec lesquels il n'a que des vices à gagner en dédommagement de la perte de son temps.

Il est avec eux comme le danseur de corde, entre la bassesse et l'arrogance. La bassesse fléchit le genou, l'arrogance relève la tête; l'homme digne la tient droite.

La dignité et l'arrogance ont des caractères auxquels on ne se trompera jamais. Si je vois un homme qui écoute patiem-

ment, de la part d'un grand, un mot qui le mettrait en fureur de la part de son égal, ou d'un ami dont il connaît toute la bonté, ou même d'un indifférent dont il n'a rien à espérer ou à craindre, je ne vois en lui qu'un arrogant. Si l'on n'est jamais tenté de lui adresser ce mot, dites qu'il a de la dignité.

J'ajouterais à ce qui précède beaucoup d'autres choses, si je ne craignais de tomber dans la satire personnelle. Je proteste, dans la sincérité de mon cœur, que je n'ai personne en vue, et que j'ai le bonheur de ne connaître que des hommes de lettres estimables et honnêtes, que j'aime et que je révère.

CARACTÈRES INCERTAINS

CONSULTATION A DIFFÉRENTES PERSONNES SUR UN MÊME FAIT.

(INÉDIT.)

— Que ferai-je?

— Je l'ignore. Puisque vous avez eu le malheur d'être obligé par un indigne qui ne respecte pas ses bienfaits, vous êtes dans une position dont vous ne sentez pas toute la difficulté; vous vous voyez seulement entre l'ingratitude, si vous repoussez l'injure comme elle le mérite, et la bassesse, si vous la supportez.

— Mais qu'est-ce qu'il y a de plus? Cette alternative ne suffit-elle pas pour rendre un homme assez malheureux?

— J'en conviens.

— Qu'y a-t-il donc de plus?

— Et le scandale public; et les ris des méchants, si vous rompez par un éclat; et le mal que vous ferez à cet homme sans le vouloir; et celui que vous vous ferez à vous-même? L'honnêteté de votre conduite serait claire comme le jour, que les avis se partageront.

— Et que m'importe ce partage des sentiments qu'on ne saurait éviter et qui lierait les mains dans toutes les occasions? Moi, moi d'abord et le témoignage de ma conscience; ensuite l'approbation de mes amis.

— Et vous vous sentez ce courage?

— Assurément.

— Cet homme, dites-vous, vous a comblé de bienfaits?

— Il est vrai.

— Et ces bienfaits, êtes-vous le maître de les lui rejeter au visage et de lui dire : Tenez, reprenez vos dons; lorsque je les acceptai, je vous croyais un honnête homme, et vous n'êtes...

— Aucunement; je ne le saurais.

— Eh bien, arrachez-vous les cheveux dans le silence. Le seul parti que vous ayez à prendre, c'est de vous dire à vous-même que celui qui reçoit se lie, et qu'il faut bien connaître celui dont on accepte une chaîne. Retirez-vous doucement.

— Encore si les circonstances le permettaient.

— Quoi! vous êtes dans la nécessité de vivre à côté de lui, et c'est ce moment qu'il a choisi?

— Il est vrai.

— Vous me mettez bien à mon aise, et vous y êtes bien aussi.

— Je ne vous entends pas.

— Vous ne devez plus rien, vous êtes quitte.

— Je vous entends encore moins.

— Et qu'est-ce que peut avoir fait et que peut encore faire pour vous un homme qui vous dédommage de la peine journalière qu'il vous cause? Ne le voyez-vous pas du matin au soir avec une indignation que vous contenez?

— Assurément.

— N'abuse-t-il pas à chaque instant de votre patience?

— Assurément.

— Ne vous reprochez-vous pas amèrement la moindre des choses que votre position vous force d'accepter?

— N'en doutez pas.

— Sa présence, sa maison, sa table ne sont-elles pas?... Eh! vivez en repos. Encore une fois, travaillez sans relâche à abréger ce supplice.

— C'est ce que je fais.

— Fuyez, fuyez vite, et lorsque vous serez loin, ne vous plaignez pas même à vos meilleurs amis; amincissez imperceptiblement le lien qui vous blesse jusqu'à ce qu'il se casse de lui-même.

— Et si l'occasion se présentait à la longue de m'acquitter par quelque service important, car enfin le temps amène tout, et le rat coupa un jour la maille qui empiégeait le lion.

— Je n'ai rien à vous dire sur ce point. Je connais votre ami. Que ce moment serait heureux pour vous! n'est-il pas vrai?

— Très-vrai.

— Mais j'ai encore un scrupule.

— Quel ?

— C'est que les hommes de cette trempe imputent à lâcheté votre patience; ils ne pèsent rien ; ils comptent les petits services journaliers que vous êtes forcé d'accepter comme autant de bassesses; ils ne sont pas au fond de votre cœur, ils ne voient pas combien vous souffrez.

— Et qu'est-ce que cela vous fait?

— Qu'est-ce que cela vous ferait à ma place ?

— Peut-être le même mal qu'à vous; mais j'aurais tort.

DIVERSITÉ ET ÉTENDUE

DE L'ESPRIT.

(INÉDIT.)

Le même raisonnement affecte-t-il également tous les hommes? Cela ne se peut. Selon qu'il se lie dans notre tête avec un plus grand nombre d'idées vraies ou fausses, il nous paraît faible ou concluant; il nous convainc ou ne nous touche pas. Il savait bien ce qu'il faisait cet avocat célèbre qui entremêlait dans ses plaidoyers les arguments les plus frivoles et les arguments les plus forts. Le juge en était surpris, et ne concevant pas comment un aussi habile homme se trompait aussi lourdement à la valeur des choses, l'avocat lui répondit que quand on servait un dîner pour un grand nombre de convives, il y avait des plats pour tous les appétits. Le juge, en recueillant les opinions, demanda à chacun la raison de la sienne; il vit qu'aucun des plats de l'avocat n'était resté et reconnut le profond jugement de l'homme habile dont tous les paquets étaient allés à leur adresse.

Il n'est pas indifférent de connaître la tournure de tête des hommes. L'homme de cour doit être attaqué par la faveur du prince, le magistrat par la considération publique, le militaire par l'honneur.

Il faut du sens commun à l'un.

Il faut quelquefois une sottise à un autre.

J'ai eu quelquefois ce tact. Le curé de Deuil l'avait supérieurement.

Il y avait un salut fondé dans son église; il était dit par le fondateur que ce salut se ferait tel jour, anniversaire de sa mort; cet anniversaire tombait un lundi. C'était dans la belle saison, dans un temps où un jour suffit pour détruire toutes les

promesses de l'année; le curé imagina de conserver à ses paysans une journée précieuse ; le dimanche il fait sonner le salut, il s'habille et il allait entamer la prière lorsque le procureur fiscal s'avance et forme opposition à la célébration. A la place du curé, qu'eussiez-vous dit à votre magistrat? que la prière ne serait pas meilleure demain qu'aujourd'hui ; que vos paroissiens seraient occupés dans les champs à des travaux utiles ; qu'il ne fallait pas compter sur l'inconstance du temps et que toute leur richesse dépendait peut-être de la journée de demain ; mais le procureur fiscal savait toutes ces raisons aussi bien que son curé et elles n'avaient point arrêté son opposition. Le curé de Deuil lui dit : « Cela est juste ; l'acte veut le salut lundi et c'est aujourd'hui dimanche ; mais le salut est sonné et je ne sais pas faire dessonner, » et le salut fut chanté.

Si j'avais dit à ce père avare : Vous laissez manquer votre enfant de maîtres et d'instruction ; pourquoi donc êtes-vous son père? le temps s'avance ; il prendra le goût de la paresse ; et lorsque vous songerez à lui donner un état, il n'aura aucune des connaissances nécessaires. Est-ce que ce père ne s'était pas dit à lui-même ces choses cent fois? Est-ce qu'il ne les avait pas entendues dans la bouche de sa femme, de ses parents, de ses amis? Que faire donc, que faire? Lui montrer son fils sous le seul aspect qui l'intéressât, comme son coffre-fort ; lui dire : Cet enfant est votre coffre-fort ; c'est là que toute votre fortune, qui vous coûte tant à amasser, sera un jour déposée ; si vous n'y prenez garde, il gardera mal ; les vertus sont autant de serrures difficiles à ouvrir ; les talents autant de bandes de fer dont vous l'entourerez ; on ne dépense pas tandis que l'on gagne ; et ainsi des autres raisons qui s'adresseront à son vice.

Dans le monde et dans la comédie, n'adresser qu'à l'homme de sens les choses qui nous persuaderaient ; parler au fou selon sa folie.

Mais telle est notre vanité, que ce qui nous convient est, à notre jugement, ce qu'il y a de mieux.

SUR LA

DIVERSITÉ DE NOS JUGEMENTS

(INÉDIT)

Plus on médite un sujet, plus il s'étend ; on trouve que c'est l'histoire de tout ce qu'on a dans la tête et de tout ce qui y manque : et cela sert d'autant mieux que les idées et les connaissances y sont plus liées ; il part tant de branches, et ces branches vont s'entrelacer à tant d'autres qui appartiennent à des sciences et à des arts divers, qu'il semble que pour parler pertinemment d'une aiguille, il faudrait posséder la science universelle. Qu'est-ce que c'est qu'une bonne aiguille? Dieu le sait. Le découragement et le dégoût nous prennent, et dans l'impossibilité de tout dire, car il faudrait tout savoir, on se tait ; parti dont la paresse naturelle s'accommode fort bien.

C'est encore une liaison du moindre objet avec une infinité d'autres qui jette le désordre dans la conversation et rend les disputes interminables et presque inutiles. On passe de l'ouvrier à l'art, de l'art à l'ouvrage, de l'ouvrage à ses formes, des formes aux manœuvres, des manœuvres à la matière, et quand on en est là, le champ est si vaste qu'on peut se tenir pour perdu. Il n'y a rien ni dans la nature, ni dans l'entendement où l'on ne puisse être poussé par un antagoniste ignorant ou pointilleux qui veut être satisfait sur tout. A la fin on est si bien fourvoyé, qu'on aurait peine à revenir sur ses pas, et à retrouver la première question. J'en vois tous les jours des exemples. Le vice s'accroît bien davantage par l'amour-propre qui s'accroche à tout, par la mauvaise foi qui vous donne le change, et quelquefois par un persiflage cruel qui s'amuse aux dépens de votre tête et de vos poumons. Je connais un de ces discuteurs dont je suis toujours la dupe. Ses paradoxes sont si piquants ; il les défend

avec tant de chaleur, d'esprit et de vérité, qu'il est impossible de ne s'y pas tromper. On dispute, on s'épuise, et puis l'on est tout étonné, après des efforts inouïs et longs pour le détromper, de sentir à une pirouette, un mot plaisant, que cet homme était de votre avis. Soit qu'on parle, soit qu'on écrive, c'est une preuve de bon jugement et d'une logique excellente que de connaître les limites de son sujet et de s'y renfermer. Ce n'est pas qu'un écart me blesse, surtout s'il est rare, s'il est court, et qu'on y montre de la profondeur et de l'originalité ; mais, dans la conversation, rien n'est si impertinent que l'affectation d'un scepticisme qui s'étend jusqu'aux premiers axiomes ; rien de si fatigant, dans la composition, qu'un auteur qui a le nez libertin et qui se met à courir toutes sortes de lièvres ; un inconvénient de celui-ci, c'est de laisser toujours quelque part échapper un bout d'oreille qui fait rire l'homme instruit sur la terre duquel on chasse, qu'il connaît mieux que vous, et que vous battez maladroitement, entraîné par le piége de la contiguïté avec la vôtre. Je suis sûr que si frère Jacques eût traité le jardinage dans toute son étendue, il eût donné sa revanche à Pluche.

— Je ne vous entends pas.

— Pluche a écrit le *Spectacle de la nature* ; frère Jacques, jardinier des Chartreux, lisait un ouvrage qu'il trouvait admirable partout, excepté sur le jardinage. A cet endroit, il s'écria : « Ah, Pluche ! mon ami, tu ne sais ce que tu dis. » Faites circuler l'ouvrage de Pluche, et chaque partie jugée par un frère Jacques du métier est méprisée. Il s'ensuivra que l'ouvrage sera misérable d'un bout à l'autre. Le pis, c'est que les limites qu'il faut se prescrire, soit dans le monde, soit dans le cabinet, sont difficiles à fixer. Au delà, vous êtes diffus ; en deçà, vous êtes obscur ou peu concluant. Vous supposez votre lecteur ou trop instruit ou trop ignorant[1]. Cependant, à tout prendre, j'aime mieux laisser courir mon homme à toutes jambes que de l'arrêter par une interruption qui le détourne de sa route. J'aime mieux un essai qu'un traité ; un essai où l'on me jette quelques idées de génie, presque isolées, qu'un traité où ces

1. Ceci est l'embarras permanent des commentateurs, qui ne savent jamais et ne peuvent savoir exactement sur quoi le lecteur a besoin d'éclaircissement, et qui se trouvent toujours entre l'accusation de pédantisme et celle d'ignorance.

germes précieux sont étouffés sous un amas de redites. Mais soit que l'on converse, soit qu'on écrive, on veut toujours tenir le dé; on veut tenir sa place sur les rayons d'une bibliothèque : on n'a que la valeur d'un bon feuillet dans la tête, on le souffle si bien qu'il en résulte un gros livre qui, en passant par les mains du baron de Thoun[1], se réduit à un feuillet; on n'avait qu'une idée; cette idée ne demandait qu'une phrase; cette phrase pleine de suc et de sens aurait été goûtée; délayée dans un déluge de mots, elle fatigue, elle ennuie.

— Mais, et ces réflexions que vous m'avez promises sur la diversité de nos jugements?

— Laissons cela.

— Pourquoi?

— C'est que ce long préambule, où je suis tombé moi-même dans la faute contre laquelle je prêche, sera déplacé, puisqu'il n'y a point de sujet auquel il ne pût aller aussi bien, ou il faut en faire le sujet principal de notre entretien. Laissons là ce texte inépuisable de nos contradictions et examinons, puisque mon préambule le veut, comment il faut s'y prendre pour circonscrire un sujet.

— Tel par exemple que celui de la diversité de nos jugements?

— Pourquoi pas? car s'il en est un qui n'ait ni rive ni fond, pour celui qui ne veut rien laisser en arrière, c'est celui-là.

— Il est certain que cette diversité a lieu dans tous les hommes et dans toute matière.

— Et que par conséquent sous ce point de vue général, c'est l'histoire du monde et de la tête de l'homme.

— Mais quoi, est-ce qu'il faudrait, si l'on commençait par l'homme, le prendre de si bonne heure?

— Peut-être avant la naissance.

— Quelle folie!

— Quelle folie! Qui sait? Quoi donc; est-ce que l'enfant n'éprouve pas dans le sein de sa mère le froid, le chaud, le

On lit dans l'article *Bibliomanie* de l'*Encyclopédie*, la note suivante de D'Alembert : « J'ai ouï dire à un des plus beaux esprits de ce siècle qu'il était parvenu à se faire par un moyen assez singulier une bibliothèque très-choisie, assez nombreuse et qui pourtant n'occupe pas beaucoup de place. S'il achète, par exemple, un ouvrage en douze volumes où il n'y ait que six pages qui méritent d'être lues, il sépare ces six pages du reste et jette l'ouvrage au feu. »

plaisir, la douleur, la joie, la tristesse, l'effroi, la santé, la maladie, des désirs, oui, des désirs... demandez aux mères... et des désirs dont il mesure les signes à leur intensité? Si l'on dit qu'ils sont purement automates, je laisse au théologien le soin de m'indiquer le moment de la présence de l'âme, au philosophe celui du premier instant réfléchi. L'enfant éprouve toutes les sensations de la mère, c'est déjà un être bien modifié, bien disposé soit pour le bien, soit pour le mal. Plus ces préjugés innés sont automates, plus ils sont durables, violents, ils tiennent à la machine; mais je prends déjà les choses de trop près. L'organisation est déterminée par quelque chose d'antérieur. N'apporte-t-on pas en naissant des goûts, des aversions, ne prononce-t-on pas dès le commencement qu'un enfant est glouton, colère, impatient, triste, maussade, gai? L'un en ouvrant les yeux pleure; l'autre, à peine le voile de son berceau est-il levé, a-t-il vu la lumière, qu'il sourit, qu'il agite ses petites mains, qu'il tend ses bras à sa nourrice.

La confiance de l'enfant dans ses parents qui lui parlent...

Sont-ils avares ces parents? sont-ils braves? sont-ils poltrons? Leur exemple, leurs discours. . . . . .

. . . . . .

SUR LE GÉNIE

(INÉDIT.)

Il y a dans les hommes de génie, poëtes, philosophes, peintres, orateurs, musiciens, je ne sais quelle qualité d'âme particulière, secrète, indéfinissable, sans laquelle on n'exécute rien de très-grand et de beau. Est-ce l'imagination? Non. J'ai vu de belles et fortes imaginations qui promettaient beaucoup, et qui ne tenaient rien ou peu de chose. Est-ce le jugement? Non. Rien de plus ordinaire que des hommes d'un grand jugement dont les productions sont lâches, molles et froides. Est-ce l'esprit? Non. L'esprit dit de jolies choses et n'en fait que de petites. Est-ce la chaleur, la vivacité, la fougue même? Non. Les gens chauds se démènent beaucoup pour ne rien faire qui vaille. Est-ce la sensibilité? Non. J'en ai vu dont l'âme s'affectait promptement et profondément, qui ne pouvaient entendre un récit élevé sans sortir hors d'eux-mêmes, transportés, enivrés, fous : un trait pathétique, sans verser des larmes, et qui balbutiaient comme des enfants, soit qu'ils parlassent, soit qu'ils écrivissent. Est-ce le goût? Non. Le goût efface les défauts plutôt qu'il ne produit les beautés ; c'est un don qu'on acquiert plus ou moins, ce n'est pas un ressort de nature. Est-ce une certaine conformation de la tête et des viscères, une certaine constitution des humeurs? J'y consens, mais à la condition qu'on avouera que ni moi, ni personne n'en a de notion précise, et qu'on y joindra l'esprit observateur. Quand je parle de l'esprit observateur, je n'entends pas ce petit espionnage journalier des mots, des actions et des mines, ce tact si familier aux femmes, qui le possèdent dans un degré supérieur aux plus fortes têtes, aux plus grandes âmes, aux génies les plus vigoureux. Cette

subtilité, que je comparerais volontiers à l'art de faire passer des grains de millet par le trou d'une aiguille, c'est une misérable petite étude journalière dont toute l'utilité est domestique et minutieuse, à l'aide de laquelle un valet trompe son maître, et son maître trompe ceux dont il est le valet, en leur échappant. L'esprit observateur dont je parle s'exerce sans effort, sans contention; il ne regarde point, il voit; il s'instruit, il s'étend sans étudier; il n'a aucun phénomène présent, mais ils l'ont tous affecté, et ce qui lui en reste c'est une espèce de sens que les autres n'ont pas; c'est une machine rare qui dit : cela réussira... et cela réussit; cela ne réussira pas... et cela ne réussit pas; cela est vrai ou cela est faux... et cela se trouve comme il l'a dit. Il se remarque et dans les grandes choses et dans les petites. Cette sorte d'esprit prophétique n'est pas le même dans toutes les conditions de la vie; chaque état a le sien. Il ne garantit pas toujours des chutes, mais la chute qu'il occasionne n'entraîne jamais le mépris, et elle est toujours précédée d'une incertitude. L'homme de génie sait qu'il met au hasard, et il le sait sans avoir calculé les chances pour ou contre; ce calcul est tout fait dans sa tête.

DES

IDÉES ACCESSOIRES

(INÉDIT.)

Exemple. Il se joint dans toutes les têtes, au mot de père, les idées d'existence, d'éducation, de bienfaisance, de soins continus, d'intérêts de toutes les espèces, de dépenses faites, de leçons, de maîtres, d'établissement; et ces idées entraînent celles de respect de la part des enfants, d'obéissance, de reconnaissance, de vœux pour la conservation de la vie, de douleurs à la mort.

Cependant ce père n'a rien fait pour cet enfant; il ne lui a rien appris; il l'a traité durement; il lui a donné l'existence par goût pour le plaisir. Il a été dissipateur, il a rendu la mère malheureuse, il a ruiné la famille, il s'est déshonoré; il a laissé en mourant les siens sans considération, sans état, sans instruction et sans fortune.

Il faut que cet enfant pleure la mort de son père au milieu des amis, des parents, des concitoyens qui s'en réjouissent; c'est-à-dire qu'on lui impose le rôle d'hypocrite.

Un père, une mère dignes des larmes d'un enfant, ce sont les miens, qui m'ont tendrement aimé et qui ont tout fait pour moi depuis que je fus, jusqu'au moment où je les ai perdus.

Mais y en a-t-il beaucoup qui méritent les mêmes regrets? Je n'en crois rien.

Que je fasse imprimer ces lignes, à l'instant même tout le monde se révoltera; on dira que je prêche l'ingratitude aux enfants et que je décrie la paternité. Que les pères me détestent, que les mauvais pères me détestent plus que les autres, je n'en serai pas surpris; mais je serai haï même des enfants, et ce

seront peut-être ceux d'entre ces enfants qui devront le moins à leurs parents qui me détesteront le plus.

Les définitions des êtres moraux se font toujours par ce que ces êtres doivent être, et jamais par ce qu'ils sont. On confond sans cesse le devoir avec la chose.

SUR L'ÉVIDENCE

(INÉDIT.)

Un autre raisonnement qu'on n'a point encore fait en faveur de l'évidence, c'est ce qui arrive dans les affaires de goût. Jamais bon ouvrage a-t-il jamais passé pour mauvais? Jamais mauvais a-t-il constamment passé pour bon? Qui est-ce qui donne la sanction aux ouvrages de goût? est-ce la multitude?... Non. Elle ne lit point, elle n'entend rien, elle ne sait rien, elle ne pense pas, elle ne sent pas; ce n'est donc qu'une petite poignée d'hommes éclairés qui la ramène tout à son sentiment, à sa voix; et dans quel genre ce prodige-là s'opère-t-il? Dans un genre très-fin, très-délicat, le moins susceptible de lumières, de principes, de démonstrations? et la pente n'arrête-elle pas aussi? les obstacles, les ennemis, les partis, les préjugés, les mœurs, les usages, les coutumes, l'ignorance, la passion, le temps même ou le moment? car un auteur vient trop tôt. Quoi! le phénomène a lieu dans cette circonstance et il n'aura pas lieu dans une autre? Les hommes sont amenés dans le goût à l'idée formelle de sentiment où l'on ne démontre rien, et ils seront toujours divisés dans des objets susceptibles d'une démonstration rigoureuse? Si l'intérêt suppose absolument d'un côté, ne voit-on pas que l'intérêt en doit rendre de l'autre le progrès plus facile? Qu'on laisse non-seulement penser, mais qu'on laisse venir dire que toutes les questions se tirent au clair, et que l'on prenne pour l'instruction en matière politique le même moyen qu'en matière religieuse; que la nation soit convaincue de l'un de ces . . . . . [1], comme elle

1. En blanc dans le manuscrit. Tout ce fragment est, comme on le verra trop bien, un premier jet rapide, où les mots n'ont pu être choisis, ni les phrases mises

l'est de l'autre ; qu'il vienne un moment où le paysan qui lira un édit du conseil en puisse sans effort tirer les conséquences favorables ou défavorables, et l'on verra. Pour apprécier la force d'une nation instruite, je m'en rapporterai plutôt aux efforts du despote pour abrutir, qu'aux philosophes découragés. D'où viennent les efforts de ce despote, sinon qu'il sait d'instinct qu'on vient plus aisément à bout de sujets ignorants que de sujets instruits?

sur pied. C'est un exemple des défauts inhérents à l'improvisation, et peut-être ces défauts, qui passaient inaperçus dans la conversation de Diderot, n'ont-ils pas été toujours dissimulés avec assez de soin dans ses livres.

PENSÉES

(INÉDIT.)

Il y a tant de bizarrerie dans la conduite qu'on est obligé de tenir relativement au succès qu'on se propose et aux caractères, aux circonstances, aux passions et à une infinité de causes qui croisent nos combinaisons, que l'homme le plus sage ne nous paraît souvent faire que le calcul d'un fou.

***

Je n'ai jamais employé mon esprit à justifier les erreurs de mon cœur; c'est une planche que j'ai toujours sauvée du naufrage. Dans le transport de la passion, je me suis dit à moi-même comme Médée : *Video meliora proboque, deteriora sequor*; et je n'ai répondu aux objections de la femme que j'aimais que : *Vous avez raison; mais cela me fera tant de plaisir!* J'ai fait parler le sentiment au lieu du sophisme, et je ne m'en suis pas trouvé plus mal pour le présent et pour l'avenir.

DISCOURS

D'UN

PHILOSOPHE A UN ROI[1]

(INÉDIT.)

Sire, si vous voulez des prêtres, vous ne voulez point de philosophes, et si vous voulez des philosophes, vous ne voulez point de prêtres ; car les uns étant par état les amis de la raison et les promoteurs de la science, et les autres les ennemis de la raison et les fauteurs de l'ignorance, si les premiers font le bien, les seconds font le mal : et vous ne voulez pas en même temps le bien et le mal. Vous avez, me dites-vous, des philosophes et des prêtres : des philosophes qui sont pauvres et peu redoutables, des prêtres très-riches et très-dangereux. Vous ne vous souciez pas trop d'enrichir vos philosophes, parce que la richesse nuit à la philosophie, mais votre dessein serait de les garder ; et vous désireriez fort d'appauvrir vos prêtres et de vous en débarrasser. Vous vous en débarrasserez sûrement et avec eux de tous les mensonges dont ils infectent votre nation, en les appauvrissant ; car appauvris, bientôt ils seront avilis, et qui est-ce qui voudra entrer dans un état où il n'y aura ni honneur à acquérir, ni fortune à faire ? Mais comment les appauvrirez-vous ? Je vais vous le dire. Vous vous garderez bien d'attaquer leurs priviléges et de chercher d'abord à les réduire à la

1. Ce discours a été composé pendant la période où Diderot écrivait la *Réfutation de* L'HOMME et le *Plan d'une Université*. C'est le développement d'idées que nous avons rencontrées partiellement reproduites dans ces deux ouvrages. A quel souverain s'adresse le philosophe ? On ne peut guère supposer que ce soit à Louis XVI. A Frédéric ? Il avait refusé d'accepter son invitation de passer par Berlin. A Catherine ? Il lui avait déjà fait part de ses opinions sur ce point délicat. Peut-être n'y a-t-il là qu'un roi imaginaire et une boutade inspirée par les difficultés que le clergé soulevait pour échapper à l'impôt que Turgot essayait alors de rendre égal pour toutes les classes de citoyens.

condition générale de vos citoyens. Cela serait injuste et maladroit; injuste parce que leurs priviléges leur appartiennent comme votre couronne à vous; parce qu'ils les possèdent et que si vous remuez les titres de leur possession, on remuera les titres de la vôtre; parce que vous n'avez rien de mieux à faire que de respecter la loi de prescription qui vous est au moins aussi favorable qu'à eux; parce que ce sont des dons de vos ancêtres et des ancêtres de vos sujets, et que rien n'est plus pur que le don; parce que vous n'avez été admis au trône qu'à la condition de laisser à chaque état sa prérogative; parce que si vous manquez à votre serment envers un des corps de votre royaume, pourquoi ne vous parjureriez-vous pas envers les autres? parce que vous les alarmeriez tous alors; qu'il n'y aurait plus rien de fixe autour de vous; que vous ébranleriez les fondements de la propriété, sans laquelle il n'y a plus ni roi, ni sujets, il n'y a qu'un tyran et des esclaves; et c'est en cela que vous serez encore maladroit. Que ferez-vous donc? Vous laisserez les choses dans l'état où elles sont. Votre orgueilleux clergé aime mieux vous accorder des dons gratuits que de vous payer l'impôt; demandez-lui des dons gratuits. Votre clergé célibataire, qui se soucie fort peu de ses successeurs, ne voudra pas payer de sa bourse, mais il empruntera de vos sujets; tant mieux; laissez-le emprunter; aidez-le à contracter une dette énorme avec le reste de la nation; alors faites une chose juste, contraignez-le à payer. Il ne pourra payer qu'en aliénant une partie de ses fonds; ces fonds ont beau être sacrés, soyez très-sûr que vos sujets ne se feront aucun scrupule de les prendre lorsqu'ils se trouveront dans la nécessité ou de les accepter en payement ou de se ruiner en perdant leur créance. C'est ainsi que, de dons gratuits en dons gratuits, vous leur ferez contracter une seconde dette, une troisième, une quatrième, à l'acquittement de laquelle vous les contraindrez jusqu'à ce qu'ils soient réduits à un état de médiocrité ou d'indigence qui les rende aussi vils qu'ils sont inutiles. Il ne tiendra qu'à vous et à vos successeurs qu'on les voie un jour déguenillés sous les portiques de leurs somptueux édifices, offrant aux peuples leurs prières et leurs sacrifices au rabais. Mais, me direz-vous, je n'aurai plus de religion. Vous vous trompez, Sire, vous en aurez toujours une; car la religion est une plante rampante et vivace

qui ne périt jamais; elle ne fait que changer de forme. Celle qui résultera de la pauvreté et de l'avilissement de ses membres sera la moins incommode, la moins triste, la plus tranquille et la plus innocente. Faites contre la superstition régnante ce que Constantin fit contre le paganisme : il ruina les prêtres païens, et bientôt on ne vit plus au fond de ses temples magnifiques qu'une vieille avec une oie fatidique disant la bonne aventure à la plus basse populace; à la porte, que des misérables se prêtant au vice et aux intrigues amoureuses; un père serait mort de honte s'il avait souffert que son enfant se fît prêtre. Et si vous daignez m'écouter, je serai de tous les philosophes le plus dangereux pour les prêtres, car le plus dangereux des philosophes est celui qui met sous les yeux du monarque l'état des sommes immenses que ces orgueilleux et inutiles fainéants coûtent à ses États; celui qui lui dit, comme je vous le dis, que vous avez cent cinquante mille hommes à qui vous et vos sujets payez à peu près cent cinquante mille écus par jour pour brailler dans un édifice et nous assourdir de leurs cloches; qui lui dit que cent fois l'année, à une certaine heure marquée, ces hommes-là parlent à dix-huit millions de vos sujets rassemblés et disposés à croire et à faire tout ce qu'ils leur enjoindront de la part de Dieu; qui lui dit qu'un roi n'est rien, mais rien du tout, où quelqu'un peut commander dans son empire au nom d'un être reconnu pour le maître du roi; qui lui dit que ces créateurs de fêtes ferment les boutiques de sa nation tous les jours où ils ouvrent la leur, c'est-à-dire un tiers de l'année; qui lui dit que ce sont des couteaux à deux tranchants se déposant alternativement, selon leurs intérêts, ou entre les mains du roi pour couper le peuple, ou entre les mains du peuple pour couper le roi; qui lui dit que, s'il savait s'y prendre, il lui serait plus facile de décrier tout son clergé qu'une manufacture de bons draps, parce que le drap est utile et qu'on se passe plus aisément de messes et de sermons que de souliers; qui ôte à ces saints personnages leur caractère prétendu sacré, comme je fais à présent, et qui vous apprend à les dévorer sans scrupule lorsque vous serez pressé par la faim; qui vous conseille, en attendant les grands coups, de vous jeter sur la multitude de ces riches bénéfices à mesure qu'ils viendront à vaquer, et de n'y nommer que ceux qui voudront bien les accepter pour le

tiers de leur revenu, vous réservant à vous et aux besoins urgents de votre État les deux autres tiers pour cinq ans, pour dix ans, pour toujours comme c'est votre usage : qui vous remontre que si vous avez pu rendre sans conséquence fâcheuse vos magistrats amovibles, il y a bien moins d'inconvénient à rendre vos prêtres amovibles : que tant que vous croirez en avoir besoin, il faut que vous les stipendiiez, parce qu'un prêtre stipendié n'est qu'un homme pusillanime qui craint d'être chassé et ruiné : qui vous montre que l'homme qui tient sa subsistance de vos bienfaits n'a plus de courage et n'ose rien de grand et de hardi, témoin ceux qui composent vos académies et à qui la crainte de perdre leur place et leur pension en impose au point qu'on les ignorerait sans les ouvrages qui les ont précédemment illustrés. Puisque vous avez le secret de faire taire le philosophe, que ne l'employez-vous pour imposer silence au prêtre? L'un est bien d'une autre importance que l'autre.

LA VÉRITÉ

OUVRAGE ANONYME, INTITULÉ AUTREMENT

LES MYSTÈRES DU CHRISTIANISME APPROFONDIS RADICALEMENT ET RECONNUS PHYSIQUEMENT VRAIS[1].

(INÉDIT.)

Il est impossible d'imaginer une production plus extravagante, un plus indigne abus de la connaissance des langues hébraïque, chaldéenne, syriaque et grecque, un usage plus méprisable et peut-être une satire plus violente de l'étymologie.

La Trinité, c'est Dieu protecteur, Dieu animateur, Dieu conservateur. Jésus-Christ est le membre viril, son sang répandu c'est le fluide séminal. La croix est la femme. Le salut du monde opéré par ce mystère, c'est la reproduction éternelle de l'espèce humaine.

Jean qui prêche dans le désert, qui s'approche des villes, dont la tête est présentée à Hérodiade dans un bassin, c'est le symbole le plus cynique de l'approche de l'homme et de la femme.

Ainsi du reste de l'ouvrage qu'on peut regarder comme un prodige de délire, et la plus froide, la plus insipide et la plus savante dérision de l'Ancien et du Nouveau Testament.

On attribue cet ouvrage à un homme de qualité, appelé le comte de Bescour[2]. On n'a pas une idée de la folie de cette production, quand on ne la connaît pas soi-même. Les fous enfermés aux Petites-Maisons ne sont pas plus fous; mais certes ils ne sont pas aussi savants. Il y a plus de danger à avoir fait cet ouvrage que le *Système de la nature*.

Au reste, il est impossible que des folies n'engendrent des folies, lorsqu'au lieu de les reconnaître franchement pour ce qu'elles sont, les hommes se tourmenteront, par intérêt, par

1. La *Correspondance* de Grimm, juillet 1771, ne donne que le premier paragraphe de cet article.

2. Barbier, d'après Moët, nomme cet illuminé Bebescourt.

entêtement, par respect, où par pusillanimité à leur donner l'air de la vérité.

Voilà un jésuite dont j'ai l'ouvrage sous les yeux, qui cherche comment Marie a pu devenir mère sans perdre sa virginité et qui, par un effort de sagacité dont il se félicite, trouve que la chose s'est passée en elle-même comme dans le puceron hermaphrodite; qu'elle a satisfait au but de la copulation comme homme et comme femme; que la naissance de son fils a été le résultat du mélange de deux fluides différents émanés de la même source et que la seule différence qu'il y ait eu de cette femme à une autre, c'est qu'elle a éprouvé la double volupté, sans conséquence pour son innocence et son pucelage[1].

En voici un autre qui vous assure sérieusement qu'il se passa beaucoup de temps entre la création d'Adam et la soustraction de sa côte; que pendant tout ce temps, Adam seul pressé d'un besoin qu'il ne pouvait satisfaire avec une créature de son espèce, se ruait indistinctement sur les femelles de tous les animaux dont la terre était peuplée et qui étaient propres à le recevoir; que ce fut pour obvier à cette brutalité que l'Être suprême créa la femme, un peu tard à la vérité; car notre premier père en avait tant pris et était tellement dominé par son bizarre penchant qu'il négligea sa femme, même quand il eut repris des forces; qu'Ève inspirée par sa passion, ne trouva d'autre moyen de ramener son époux à la raison, que de rompre une branche d'arbre et que de le bâtonner d'importance, et que voilà le vrai sens du récit allégorique de Moïse.

Que signifient ces extravagances et tant d'autres que me fourniraient les commentateurs de la Bible, sinon que le respect pour une folie les a précipités dans de plus grandes? qui ne rirait d'entendre saint Augustin prétendre sérieusement que la partie de nous-mêmes qui sert à nous reproduire, si indocile, si capricieuse aujourd'hui, se disposant ou se refusant au plaisir également à contre-temps, obéissait à l'homme innocent, comme son bras et ses autres membres et que sa langueur et sa vigueur déplacées sont une des suites du péché de notre premier père[2]?

1. Voyez *Dissertation physico-théologique*, touchant la conception de Jésus-Christ dans le sein de la vierge Marie sa mère, par M. P. C. D. C. (Pierquin, curé de Chatel), Amsterdam, 1742.

2. Voir *Cité de Dieu*, liv. XIV, ch. xv.

DU

RÉTABLISSEMENT DE L'IMPOT

DANS

SON ORDRE NATUREL.

(INÉDIT.)

Cet ouvrage est de M. Boesnier de Lormes[1], maître particulier des eaux et forêts de la généralité d'Orléans. Il l'a écrit, il y a plusieurs années, et c'est en vain qu'il en a sollicité la publication. Les censeurs ont dit au lieutenant de police : C'est un livre de gouvernement. Le lieutenant de police a dit : Il faut le renvoyer au contrôleur général. Le contrôleur général a fait faire l'examen par son commis. Le commis a dit à son maître : Ce livre attaque l'état des fermiers généraux dont nous avons besoin, et tous ont conclu à ce que l'ouvrage fût supprimé. Mais un homme de bon sens leur aurait dit à tous : Vous vous trompez. L'ouvrage paraîtra, mais il paraîtra en pays étranger. L'étranger à qui vous l'auriez envoyé et qui aurait payé votre main-d'œuvre, vous l'apportera ; vous payerez son industrie et voilà tout ce qui en résultera ; et cet homme de bon sens aurait raisonné tout aussi pertinemment, quand il eût été question non de l'existence des fermiers généraux, mais de l'existence de Dieu, ou ce qui est bien plus important, des droits de la couronne et même du tyrannicide. C'est qu'il faut tout permettre et sauver l'intérêt, la seule chose à laquelle on puisse pourvoir. Le livre de M. de Lormes vient bien tard. Bien ou mal discutées par les autres et par lui, on n'est guère occupé des questions qu'il agite. Tous les impôts retombent-ils sur les propriétaires des terres? Ces impôts, tels qu'ils sont aujourd'hui,

1. Boisnier de Lormes a publié d'autres ouvrages d'économie politique. Celui-ci n'est point indiqué dans la *France littéraire*, il a dû paraître vers 1766.

nuisent-ils à l'agriculture, au commerce et à l'industrie? Serait-il avantageux aux propriétaires et à l'État d'en former un impôt unique et territorial? Y a-t-il quelques moyens prompts et sûrs de répartir cet impôt unique, proportionnellement à la valeur des fonds? Tant que je n'aurai point entendu notre Napolitain[1] discuter cette matière, je n'en saurai que penser. En attendant, je me contenterai de dire que l'ouvrage de M. de Lormes est écrit simplement, naturellement, sans passion et sans amertume, comme doit faire tout bon citoyen qui aime la vérité et qui la cherche. L'auteur né philosophe et sage chercha le bonheur à l'âge de trente ans. Avec une figure, des talents, un esprit, un caractère qui pouvaient lui assurer les agréments de la société, il y renonça pour se retirer dans une petite ferme qu'il fait valoir et qu'il n'abandonne que pour venir un moment, tous les ans, jouir dans la capitale de quelques amis qui le recouvrent avec un plaisir infini et ne le perdent jamais sans regret. Mais rien ne peut l'empêcher de retourner à ses champs qui le rappellent. Il a bravement préféré son repos et son obscurité à des fonctions publiques d'une tout autre importance.

1. L'abbé Galiani.

FRAGMENTS POLITIQUES[1]

Nous avons découvert un nouveau monde qui a changé les mœurs de l'ancien. La navigation perfectionnée a rapproché les distances les plus éloignées. Trois siècles de découvertes successives fournissent de nouveaux sujets à notre surprise, de nouveaux aliments à notre curiosité, et ouvrent un vaste champ à nos conjectures. Toutefois je ne pense pas que le goût de l'histoire ancienne soit passé ni qu'il s'use jamais. C'est un tableau continu de mœurs grandes et fortes qui intéressera et émerveillera d'autant plus les siècles à venir, que plus le monde vieillira, plus les hommes deviendront pauvres, petits et mesquins. Il ne faut plus s'attendre à des fondations de peuples presque miraculeuses, à des soulèvements généraux de nations contre nations, à des expéditions où l'on voit une poignée d'hommes conduits par un chef ambitieux parcourant une portion du globe, subjuguant, dévastant, égorgeant tout ce qui s'opposait à sa marche. Cet homme en présence duquel la terre étonnée garda le silence, ne se reverra plus. Des circonstances particulières pourront encore renfermer entre des collines une troupe de brigands ; mais ces brigands promptement exterminés auront à peine le temps et la facilité de s'emparer des chaumières adjacentes de leur retraite. Il faudrait que quelque grand phénomène physique bouleversât l'Europe, détruisît les arts, dispersât les empires, réduisît les nations à quelques familles isolées, pour que l'on vît renaître dans l'avenir des événements et une histoire comparables à l'histoire ancienne. L'Europe, le seul continent du globe sur lequel il faille arrêter les yeux,

1. Ces fragments ont paru pour la première fois dans l'édition Belin des *OEuvres de Diderot*.

paraît avoir pris une assiette trop solide et trop fixe pour donner lieu à des révolutions rapides et surprenantes. Ce sont des sociétés presque également peuplées, éclairées, étendues, fortes et jalouses. Elles se presseront, elles agiront et réagiront les unes sur les autres; au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, quelques-unes peut-être disparaîtront; mais quand il en existerait une au centre que son malheur destinerait à dévorer de proche en proche toutes les autres, cette réunion de toutes les puissances en une seule ne pourrait s'exécuter que par une suite de funestes prospérités et dans un laps de temps qui ne se conçoivent pas. Le fanatisme de religion et l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ont cessé. Ce levier, dont l'extrémité est sur la terre et le point d'appui dans le ciel, est presque rompu, et les souverains commencent à avoir le pressentiment, sinon la conviction, que le bonheur, non de leurs peuples dont ils ne se soucient guère, mais le leur, ne consiste pas dans des possessions immenses. Il me semble qu'on veut avoir la sûreté et la richesse chez soi, et que le nouveau monde sera longtemps la pomme de discorde de celui-ci. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontières, et l'on songe au commerce. Il s'établit en Europe un esprit de trocs et d'échanges, esprit qui peut donner lieu à de vastes spéculations dans les têtes des particuliers, mais esprit ami de la tranquillité et de la paix. Une guerre au milieu de différentes nations commerçantes est un incendie nuisible à toutes. C'est un procès qui menace la fortune d'un grand négociant, et qui fait pâlir tous ses créanciers. S'il n'est pas encore arrivé, il n'est pas loin ce temps où la sanction tacite des gouvernements s'étendra aux engagements particuliers des sujets d'une nation avec les sujets d'une autre nation, et où ces banqueroutes dont les contre-coups se font sentir à des distances immenses, deviendront des considérations d'État. Toute anarchie est passagère, et il n'y a que ce moyen, également utile à toutes les contrées, qui puisse faire cesser l'anarchie encore subsistante du commerce général. Il lui faut une protection armée, et il l'obtiendra, si jamais les souverains sont assez sages pour concevoir que dépouiller leurs sujets c'est se dépouiller eux-mêmes. Genève nous prête cinquante, cent millions : croit-on

que si cette république pouvait mettre deux cent mille hommes sur pied, elle laisserait réduire tranquillement cette somme à la moitié par un papier affiché ou crié dans les rues? Il en est de la bonne foi comme du patriotisme; ce sont deux ressorts puissants, mais passagers, l'un du commerce, l'autre d'un empire.

Si l'on me demande ce que deviendront la philosophie, les lettres et les beaux-arts sous le calme et la durée de ces sociétés mercantiles où la découverte d'une île, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes, je répondrai par une autre question, et je demanderai qu'est-ce qu'il y a dans ces objets qui puisse échauffer les âmes, les élever, y produire l'enthousiasme? Un grand négociant est-il un personnage bien propre à devenir le héros d'un poëme épique? Je ne le crois pas. Heureusement toute cette espèce de luxe n'est pas fort essentielle au bonheur des nations. Peut-être ne trouverait-on pas une belle statue dans toute la Suisse, et je ne pense pas que les treize cantons en soient plus malheureux. Quelle est la cause des progrès et de l'éclat des lettres et des beaux-arts chez les peuples tant anciens que modernes? La multitude d'actions héroïques et de grands hommes à célébrer. Tarissez la source des périls, et vous tarissez en même temps celle des vertus, des forfaits, des historiens, des orateurs et des poëtes. Ce fut au milieu des orages continus de la Grèce, que cette contrée se peupla de peintres, de sculpteurs et de poëtes. Ce fut dans les temps où cette bête féroce qu'on appelait le peuple romain, ou se dévorait elle-même, ou s'occupait à dévorer les nations, que les historiens écrivirent et que les poëtes chantèrent. Ce fut au milieu des troubles civils en Angleterre, en France après les massacres de la Ligue et de la Fronde, que des auteurs immortels parurent. A mesure que les secousses violentes d'une nation s'apaisent et s'éloignent, les âmes se calment, les images des dangers s'effacent, et les lettres se taisent. Les grands génies se couvent dans les temps difficiles; ils éclosent dans les temps voisins des temps difficiles; ils suivent le déclin des nations, ils s'éteignent avec elles : mais comme il est rare qu'une nation disparaisse sans un long enchaînement de désastres, alors l'enthousiasme renaît dans quelques

âmes privilégiées, et les productions du génie sont un mélange bizarre de bon et de mauvais goût ; on y remarque la richesse du moment passé et la misère du moment présent. Ces génies sont comme les dernières pulsations du pouls d'un moribond. Français, tâtez-vous le pouls.

Tirer un peuple de l'état de barbarie, le soutenir dans sa splendeur, l'arrêter sur le penchant de sa chute, sont trois opérations difficiles ; mais la dernière est la plus difficile. On sort de la barbarie par des élans intermittents. On se soutient au sommet de la prospérité par les forces qu'on a acquises. On décline par un affaissement général auquel on s'est acheminé par des symptômes imperceptibles répandus sur toute la durée fastidieuse d'un long règne. Il faut aux nations barbares de longs règnes ; il faut des règnes courts aux nations heureuses. La longue imbécillité d'un monarque caduc prepare à son successeur des maux presque impossibles à réparer.

De toutes les sciences aujourd'hui cultivées, l'histoire naturelle est la seule qui s'enrichira pendant des siècles de la découverte du nouveau monde. J'avertis cependant nos grands faiseurs de théories sur le monde et ses révolutions, que s'ils diffèrent plus longtemps de visiter les nouvelles contrées, ils perdent le moment favorable aux observations, le moment où l'image brute et sauvage de la nature n'a pas encore été tout à fait défigurée par les travaux des hommes policés.

Un monde affreux à voir pour un homme doué d'une âme sensible, un spectacle dont il détourne la vue, est une nature en friche, une humanité réduite à la condition animale, et luttant sans cesse avec ses seules forces contre tous les assauts de l'air, de la terre et des eaux ; des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs : mais ce spectacle serait plein d'intérêt et d'instruction pour un philosophe.

Si au lieu de ces chrétiens qui, dédaignant d'exterminer une race innocente et malheureuse les armes à la main, s'avisèrent de donner la commission de les dévorer à des dogues, les premiers Européens qui descendirent dans ces contrées nouvellement découvertes avaient eu la sagesse d'un Locke, la pénétration d'un Buffon, les connaissances d'un Linnæus, le génie d'un Montesquieu, les vues et la bonté d'un Helvétius ; quelle lec-

ture aurait été aussi surprenante, aussi délicieuse, aussi pathétique que le récit de leur voyage?

Toute cette longue suite de voyageurs européens que l'avidité a conduits dans le nouveau monde ne nous ont appris qu'une chose, c'est jusqu'où la soif de l'or était capable de porter les hommes, jusqu'où elle était capable de les aveugler. Il n'y a sortes d'horreurs que les uns n'aient commises pour s'en procurer, ce qui est moins extraordinaire peut-être encore que notre ivresse, notre étonnement, qui l'ont emporté sur le cri de l'humanité, et ont épargné jusqu'à ce jour aux premiers conquérants de l'Amérique, l'infamie qu'ils méritaient. Les noms de Lima, du Pérou ou du Potose ne nous font pas frissonner, et nous sommes des hommes! Dirai-je plus? aujourd'hui même que l'esprit de justice et le sentiment de l'humanité sont devenus l'âme de nos écrits, la règle invariable de nos jugements, je ne doute pas qu'un navigateur qui descendrait dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens barbares, ne passât de son bord dans sa maison au bruit général de nos acclamations. Quelle est donc notre prétendue sagesse? qu'est-ce donc que cet or qui nous ôte l'idée du crime et l'horreur du sang? Je connais tous les avantages d'un moyen général d'échange entre les nations, d'un signe représentatif de toutes les sortes de richesses, d'une évaluation commune de tous les travaux; mais je demande s'il ne vaudrait pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes et hospitalières, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions.

SUR LES CHINOIS.

Il est bon d'observer que les sciences et les beaux-arts n'ont fait aucun progrès à la Chine, et que cette nation n'a eu ni grand édifice, ni belle statue, ni poëme, ni musique, ni peinture, ni éloquence, au milieu d'un luxe auquel le luxe ancien des Asiatiques pourrait à peine se comparer, avec le secours de l'imprimerie et la communication exacte d'un lieu de l'empire à l'autre, c'est-à-dire avec tous les moyens généraux de l'instruction et de l'émulation. Quand je parle de l'état stationnaire des sciences à la Chine, je n'en exclus pas même les mathéma-

tiques ni ces branches de la connaissance humaine qu'un homme seul, isolé, méditatif pouvait dans cette contrée, ainsi qu'on le remarque ailleurs, porter par ses efforts à un grand point de perfection. C'est que partout où la population surabondera, l'utile sera la limite des travaux. Dans aucun siècle, en aucun endroit de la terre, on n'a vu l'enfant d'un homme opulent se faire peintre, poëte, philosophe, musicien, statuaire par état. Ces talents sortent des conditions subalternes, trop pauvres, trop malheureuses, trop occupées à la Chine à pourvoir aux premiers besoins de la vie. Il manque là l'intérêt et la considération, les deux aiguillons de la science et des beaux-arts, aiguillons également nécessaires pour se soutenir longtemps dans les contrées savantes. La richesse sans honneur, l'honneur sans richesse ne suffisent pas pour leur durée. Or, il y a plus d'honneur et de profit à l'invention d'un petit art utile chez une nation très-peuplée qu'à la plus sublime découverte qui ne montre que du génie. On y fait plus de cas de celui qui sait tirer parti des recoupes de la gaze, que de celui qui résout le problème des trois corps. C'est là surtout que se fait la question qu'on n'entend que trop fréquemment ici : A quoi cela sert-il? Elle est dans tous les cas tacitement et universellement faite et répondue à Pékin. On n'élève des monuments éternels à l'honneur de l'esprit humain que quand on est bien pourvu de toutes les sortes de nécessaire; car ces monuments sont la plus grande superfluité de toutes les superfluités de ce monde. Une nation telle que la chinoise, où le sol est couvert à peu près d'un tiers d'habitants de plus qu'il n'en peut nourrir dans les années médiocres, où les mœurs ne permettent pas les émigrations, où l'inconvénient de la population excessive va toujours en s'accroissant, est pleine d'activité, de mouvement, d'inquiétude. Il n'y a pas un brin de paille à négliger, pas un instant de temps qui n'ait sa valeur; l'attente de la disette presse sans cesse. C'est le mobile secret de toutes les âmes, tandis que la culture de l'esprit demande une vie tranquille, oisive, retirée, immobile. Il n'y a donc qu'une science vers laquelle les têtes pensives doivent se tourner à la Chine, c'est la morale, la police et la législation, dont l'importance est d'autant plus grande qu'une société est plus nombreuse. C'est là que l'on connaît le mieux la vertu et qu'on la pratique le moins; c'est là qu'il y a plus de

mensonges, plus de fraudes, plus de vols, moins d'honneur, moins de procédés, de sentiments et de délicatesse. Tout l'empire est un marché général où il n'y a non plus de sûreté et de bonne foi que dans les nôtres. Les âmes y sont basses, l'esprit petit, intéressé, rétréci et mesquin. S'il y a un peuple au monde vide de tout enthousiasme, c'est le Chinois.

Je le dis et je le prouve par un fait que je tiens du plus intelligent de nos supercargues : un Européen achète des étoffes à Canton, il est trompé sur la quantité, sur la qualité et le prix; les marchandises sont déposées sur son bord. La friponnerie du marchand chinois avait été reconnue, lorsqu'il vint chercher son argent. L'Européen lui dit : « Chinois, tu m'as trompé. » Le Chinois lui répondit : « Européen, cela se peut; mais il faut payer. » L'Européen : « Tu m'as trompé sur la quantité, la qualité et le prix. » Le Chinois : « Cela se peut; mais il faut payer. » L'Européen : « Mais tu es un fripon, un gueux, un misérable. » Le Chinois : « Européen, cela se peut; mais il faut payer. » L'Européen paye; le Chinois reçoit son argent, et dit en se séparant de sa dupe : « A quoi t'a servi ta colère? qu'ont produit tes injures? Rien. N'aurais-tu pas beaucoup mieux fait de payer tout de suite et de te taire? » Partout où l'on garde ce sang-froid à l'insulte, partout où l'on rougit aussi peu de la friponnerie, l'empire peut être très-bien gouverné, mais les mœurs particulières sont détestables.

Si les romans chinois sont une peinture un peu fidèle des caractères, il n'y a pas plus de justice à la Chine que de probité; et les mandarins sont les plus grands fripons, les juges les plus iniques qu'il y ait au monde. Que penser de ces chefs de l'État qui portent publiquement, sans pudeur, sur leur petite bannière la marque de leur dégradation?

Si l'on interrogeait à la Chine un Français sur ce que c'est qu'un docteur de Sorbonne ici, il dirait : C'est un homme né d'une famille honnête communément aisée, sinon opulente, dont les premières années ont été consacrées à la lecture à l'écriture, à l'étude de sa langue et de deux ou trois langues anciennes qu'il possède lorsqu'il passe à des sciences plus relevées, telles que la philosophie, la logique, la morale, la physique, les mathématiques, la théologie. Versé dans ces sciences, qui ont employé

son temps jusqu'à l'âge de vingt-deux à vingt-trois ans, il subit une longue suite d'examens rigoureux, sur lesquels le titre de docteur lui est accordé ou refusé. O le grand homme! ô l'homme étonnant qu'un docteur de Sorbonne! s'écrierait le Chinois. Eh bien! le mandarin est un prodige tout semblable à Paris, à s'en rapporter au récit des historiens et des voyageurs. Et pour finir par où nous avons commencé, s'il est vrai que la lutte de l'homme contre la nature soit le premier motif, la raison première de la société, partout où la population surabonde, la nature est la plus forte : la société est dans une lutte continuelle avec elle : c'est un état où l'on dispute pour son existence, et où l'on n'a guère le temps de s'appliquer à autre chose. Un riche Chinois a des jardins somptueux : qu'est-ce que cela prouve pour le reste de la nation? Pas plus que les parcs de nos grands seigneurs et les palais de nos financiers ne prouvent ici.

DES MINES.

Si l'homme est étonnant dans les travaux que son courage et son industrie nous présentent à la surface de la terre, il ne l'est guère moins dans ceux qui nous sont dérobés et qu'elle recèle dans ses entrailles : on conçoit que je veux parler de l'exploitation des mines. A quelles conditions tirons-nous cette richesse ou ce poison de la prison où la nature l'avait caché? A la condition de briser, de percer des rochers à une profondeur immense : de creuser des canaux souterrains qui garantissent des eaux qui affluent et menacent de toutes parts : d'élever des forêts coupées en étais dans d'immenses galeries souterraines : de pratiquer ces galeries, d'en soutenir les voûtes contre l'énorme pesanteur de terres qui tendent sans cesse à les combler et à enfouir sous leur chute les avares audacieux qui les ont construites : de former des aqueducs ; d'inventer l'étonnante variété de machines hydrauliques et toutes les formes diverses de fourneaux : de courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exhalaison qui s'enflamme à la lueur de la lampe qui dirige le travail, et qui détone subitement avec l'éclair, le bruit et les effets du tonnerre ; de périr au bout de quelques années d'une phthisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. On nous apprend bien que Henri l'Illustre, margrave de Misnie,

tira des mines de Freyberg et de Schneeberg le prix du royaume de Bohême; que ces exploitations fournissaient jusqu'à cinq mille écus par semaine, et qu'en 1478, on en sortit un bloc qui fournit quatre cents quintaux d'argent; mais on n'a pas publié la liste des hommes à qui cet argent a coûté la vie. Les mines, il est vrai, donnent aux souverains des trésors sans épuiser la bourse de leurs sujets. Les richesses acquises par la guerre sont ensanglantées. Celles qu'on va chercher en franchissant les mers sont périlleuses. On n'en obtient point par la fraude qui ne soient honteuses. Il semble que rien ne soit plus honnête et plus juste que d'accepter un bien que la nature présente d'elle-même. Les mines ont multiplié les travaux et aiguisé l'industrie; elles ont fondé des villes; elles ont fait naître des manufactures. Les contrées adjacentes de la Pologne sont riches par leurs mines; la Pologne est pauvre avec ses greniers; les mines fixent les sujets dans leur patrie : on ne peut contester toutes ces vérités. Voilà le côté séduisant; mais le revers est affreux. Les mines exotiques ruinent les nations; les mines indigènes ne seront jamais préférables à l'agriculture, aux manufactures et au commerce. Les nations que leur appât a séduites ressemblent parfaitement au chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portait dans sa gueule pour se jeter sur son image qu'il voyait au fond des eaux, dans lesquelles il se noya; il lâcha la chose pour le signe. Les Espagnols, les Portugais et les autres exploiteurs de mines font-ils autrement que ce stupide animal? Le travail des mines n'est permis qu'aux contrées malheureuses dont elles sont l'unique ressource. Laissez l'or, si la surface de la terre végétale qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin, et le seul que vous puissiez exploiter sans danger, c'est le fer. Faites du fer, construisez-en vos scies, vos marteaux, les socs de vos charrues; mais ne le transformez pas en outils meurtriers que votre fureur a imaginés pour vous égorger plus sûrement. La quantité d'or et d'argent nécessaire aux échanges des nations est si petite, pourquoi donc la multiplier sans fin? Quelle importance y a-t-il à représenter cent aunes de toile par une livre ou par vingt livres d'or ou d'argent? Puissiez-vous réussir dans votre cupidité et vos travaux opiniâtres, au point que

l'or soit un jour aussi commun que le fer! mais malheureusement la nature y a pourvu; presque toute la terre est couverte de mines de fer, les mines d'or et d'argent sont éparses et rares. Si l'on examine combien les travaux et l'exploitation des mines supposent d'observations, de tentatives et d'essais, on reculera l'origine du monde bien au delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le cuivre, l'étain et l'argent employés par les premiers habitants de la terre, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfants.

DES

DÉLITS ET DES PEINES

Nous réunissons sous ce titre général les observations contenues dans la Lettre de M. de Ramsay sur le traité de Beccaria et dans l'appréciation que Diderot a faite du second ouvrage du même auteur sur le *Style*. Nous y joignons quelques notes écrites par Diderot sur les marges de son exemplaire qui ont été recueillies dans les éditions du *Traité des délits et des peines*, données par Rœderer et ensuite par Collin de Plancy (Brière, 1822, in-8°).

AVERTISSEMENT DE NAIGEON

DANS L'ÉDITION DE 1798.

L'original de la lettre qu'on va lire est en anglais : Diderot, à qui elle est adressée, jugeant avec raison que les objections de M. de Ramsay étaient trop graves pour être négligées, traduisit sa lettre dans le dessein d'en envoyer une copie à Beccaria, et de lui offrir ainsi une occasion de perfectionner son ouvrage; mais sur ce qu'il apprit bientôt de l'extrême sensibilité de l'auteur du *Traité des Délits, etc.*, il changea d'avis, et le laissa jouir tranquillement du succès mérité de son livre. Ceux qui entendent la matière que M. de Ramsay discute dans sa lettre, sentiront combien les difficultés qu'il y propose méritaient d'être examinées et résolues; et ils regretteront que Beccaria n'en ait pas eu connaissance, lorsqu'il s'occupait de la seconde édition de son ouvrage. Je pressai alors Diderot de les lui envoyer; mais l'original et la traduction étaient mêlés et confondus avec d'autres papiers qu'il n'eut pas la patience de débrouiller. Incapable de s'assujettir à un certain ordre qui économise le temps des recherches et qui les rend même faciles, il égarait souvent les feuilles de l'ouvrage auquel il travaillait; et il aimait mieux les refaire, au risque même de dire moins bien, comme

cela lui arrivait quelquefois, que de perdre un quart d'heure à les chercher. La lettre de Ramsay ne fut donc point communiquée à Beccaria, à qui elle aurait pu être très-utile; et Diderot ne l'a même retrouvée, ainsi que sa traduction, que longtemps après, lorsqu'il projeta de recueillir tous ses ouvrages, de les revoir, de les corriger, et d'en préparer une édition complète.

LETTRE DE M. DE RAMSAY

Peintre du roi d'Angleterre,

A M. DIDEROT.

Il y a environ un mois que je vous envoyai, par mon très-digne ami M. Burke, un exemplaire des Leçons de Sheridan, les Odes de Grey, avec le portrait gravé de M. Bentley. Je compte qu'ils vous seront parvenus; mais si par quelque accident ils s'étaient égarés, je vous prie de me le faire savoir, afin qu'on puisse les recouvrer, ou vous en envoyer d'autres.

Voilà ce qu'un marchand appellerait le nécessaire; mais le nécessaire est bien court entre ceux qui trafiquent d'esprit. Si l'on se réduit au nécessaire absolu, adieu la poésie, la peinture, toutes les branches agréables de la philosophie, et salut à la nature de Rousseau, à la nature à quatre pattes. Afin donc que cette lettre ne ressemble pas tout à fait à une lettre d'avis, j'y ajouterai quelques réflexions sur le traité *Dei delitti e delle pene*, dont vous et M. Suard me parlâtes chez M. le baron d'Holbach, lors de mon séjour à Paris.

Je n'ai fait qu'une légère lecture de ce Traité, et je me propose de le relire plus attentivement à mon premier loisir. A en juger au premier coup d'œil, il me paraît renfermer plusieurs observations ingénieuses, entre lesquelles quelques-unes pourraient peut-être avoir le bon effet qu'en attend l'auteur, plein d'humanité. Mais à considérer cet ouvrage comme un système, j'en trouve les fondements bien incertains, bien en l'air, pour y bâtir rien de solide et d'utile, à quoi l'on puisse se fier. La notion d'un contrat social où l'on montre le pouvoir souverain comme résultant de toutes les petites rognures de la liberté de

chaque particulier, notion qu'on ne saurait guère contredire en Angleterre, sans être l'hérétique le plus maudit, n'est, après tout, qu'une idée métaphysique dont on ne retrouvera la source dans aucune transaction réelle, soit en Angleterre, soit ailleurs. L'histoire et l'observation nous apprennent que le nombre de ceux qui veillent actuellement à l'exécution de ce prétendu contrat, de cet accord imaginé sur la formation des lois, quoique plus considérable dans un état que dans un autre, est toujours très-petit en comparaison du nombre de ceux qui sont obligés à l'observation des lois, sans avoir jamais été ni appelés, ni consultés, soit avant, soit après qu'elles ont été rédigées. C'est dommage que l'habile auteur de l'ouvrage en question n'ait pas pris le revers de sa méthode, et tenté, d'après une recherche sur l'origine actuelle et réelle des différents gouvernements et de leurs différentes lois, d'en tirer quelque principe général de réformation ou d'institution. Son succès en aurait peut-être été plus assuré ; et il se serait à coup sûr garanti de ces ambiguïtés, pour ne pas dire contradictions, où s'embarrassera toujours l'auteur d'un système qui n'aura pas été pris dans la nature. Celui-ci, par exemple, avoue que chaque homme, en contribuant à sa caisse imaginaire, n'y met que la plus petite portion possible de sa propre liberté, et qu'il serait sans cesse disposé à reprendre cette quote-part, sans la menace ou l'action d'une force toujours prête à l'en empêcher. La force doit donc être reconnue au moins comme le lien de ce contrat volontaire. Et certainement, si, pour quelque cause que ce fût, un homme se laissait pendre sans y être contraint, il différerait peu ou point du tout d'un homme qui, dans les mêmes circonstances, se pendrait de lui-même ; sorte de conduite qu'aucun principe de morale politique n'a encore entrepris de justifier. Dans un autre endroit, il reconnaît que les sujets n'auraient point accédé à de pareils contrats, s'ils n'y avaient été contraints par la nécessité, expression obscure et susceptible de plusieurs sens, entre lesquels il est incertain que celui de l'auteur soit que ces contrats ont été volontaires, et que les hommes y ont été amenés par le besoin ou la nécessité. Cela n'est point suffisamment expliqué. Lorsqu'au milieu des difficultés et des imperfections sans nombre d'une langue quelle qu'elle soit, un auteur négligera de fixer par des exemples la signification de ses mots, il aura bien de la peine à

se préserver de l'ambiguïté, sorte d'écueil qu'évitera toujours celui qui s'en tient à la morale purement expérimentale. Qu'il ait tort ou qu'il ait raison, il sera toujours clair et intelligible. Après tout, si notre Italien n'entend autre chose par son contrat social, que ce qu'ont entendu quelques-uns de nos auteurs anglais, savoir l'obligation tacite, réciproque des puissants de protéger les faibles en retour des services qu'ils en exigent, et les faibles, de servir les puissants en retour de la protection qu'ils en obtiennent, nous sommes prêts à convenir qu'un tel tacite contrat a existé depuis la création du monde, et subsistera tant qu'il y aura deux hommes vivant ensemble sur la surface de la terre. Mais avec quelle circonspection n'élèverons-nous pas sur cette pauvre base un édifice de liberté civile, lorsque nous considérerons qu'un contrat tacite de cette espèce subsiste actuellement entre le Grand Mogol et ses sujets, entre les colons de l'Amérique et leurs nègres, entre le laboureur et son bœuf; et que peut-être ce dernier est de tous les contrats tacites celui qui a été le plus fidèlement et le plus ponctuellement exécuté par les parties contractantes!

Mais pour en venir à quelque chose qui ait un rapport plus immédiat à la nature du *Traité des délits*, il dit qu'en politique morale il n'y a aucun avantage permanent à espérer de tout ce qui n'est pas fondé sur les sentiments indélébiles du genre humain; et c'est là certainement une de ces vérités inconfestables à laquelle doivent faire une égale attention, et ceux qui se proposent d'instituer des lois, et ceux qui ne se proposent que de les réformer; mais après le désir de sa propre conservation, y a-t-il dans l'homme un sentiment plus universel, plus ineffaçable que le désir de la supériorité et du commandement? sentiment que la nécessité présente peut réprimer, mais jamais éteindre dans le cœur d'aucun mortel. Peu sont capables de remplir les devoirs de chef; tous aspirent à l'être. La chose étant ainsi, si l'on veut prévenir les suites dangereuses du passage continuel de la puissance d'une main dans une autre, il est donc nécessaire que ceux qui en sont actuellement revêtus usent de tous les moyens dont ils peuvent s'aviser pour maintenir leur autorité, surtout si leur salut est étroitement lié avec cette puissance.

De là naissent quelques conséquences qui me paraissent ne

pouvoir pas facilement découler de la même source et du même canal d'où l'auteur tire les siennes.

1° C'est que, plus le nombre des contractants actuels, maîtres ou chefs, en quelque société que ce soit, sera petit en comparaison du corps entier, plus la force et la célérité de la puissance exécutrice doivent, pour la sécurité de ces maîtres ou chefs, s'augmenter; et cela à proportion du nombre de ceux qui sont gouvernés, ou, comme disent les géomètres, en raison inverse de ceux qui gouvernent.

2° C'est que, la partie gouvernée étant toujours la plus nombreuse, on ne peut l'empêcher de troubler la partie qui gouverne qu'en prévenant son concert et ses complots.

3° C'est que, dans les cas où le gouvernement ne porte pas sur une ou deux jambes, il est aisément renversé; et que par conséquent il importe de prévenir et de punir, par un degré de sévérité et de terreur proportionné au péril, toute entreprise, toute cabale, tout complot, tout concert, qui, plus il serait secret, plus il serait sagement conduit, plus sûrement il deviendrait fatal, du moins aux chefs, si ce n'est à toute la nation, à moins qu'il ne fût étouffé dans sa naissance.

Ceux donc qui proposeraient dans les gouvernements d'une certaine nature de supprimer les tortures, les roues, les empalements, les tenaillements, le fond des cachots sur les soupçons les plus légers, les exécutions les plus cruelles sur les moindres preuves, tendraient à les priver des meilleurs moyens de sécurité, et abandonneraient l'administration à la discrétion de la première poignée de déterminés qui aimerait mieux commander qu'obéir. La cinquantième partie des clameurs et des cabales, qui suffirent à peine au bout de vingt années pour déplacer Robert Walpoole, aurait en moins de deux heures, si on les avait souffertes à Constantinople, envoyé le sultan à la tour noire, et ensanglanté les portes du sérail de la chute des meilleures têtes du Divan.

En un mot, les questions de politique ne se traitent point par abstraction, comme les questions de géométrie et d'arithmétique. Les lois ne se formèrent nulle part *a priori*, sur aucun principe général essentiel à la nature humaine. Partout elles découlèrent des besoins, des circonstances particulières des sociétés; et elles n'ont été corrigées, par intervalles, qu'à mesure

que ces besoins, circonstances, nécessités réelles ou apparentes venaient à changer. Un philosophe donc qui se résoudrait à consacrer ses méditations et ses veilles à la réforme des lois, et à quoi les pensées d'un philosophe pourraient-elles mieux s'employer? devrait arrêter ses regards sur une seule et unique société à la fois; et si parmi ses lois et ses coutumes il en remarquait quelques-unes d'inutilement sévères, je lui conseillerais de s'adresser à ceux d'entre les chefs de cette société dont il pourrait se promettre d'éclairer l'entendement; et de leur montrer que les besoins, les circonstances, les nécessités et les dangers, à l'occasion desquels on a inventé ces sévérités, ou ne subsistent plus, ou qu'on peut y pourvoir par des moyens plus doux pour les sujets, et du moins également sûrs pour les chefs. Les sentiments de pitié que l'Être tout-puissant a plus ou moins semés dans les cœurs des hommes, joints à la politique commune et ordinaire de s'épargner tout degré superflu de sévérité, ne pourraient manquer d'obtenir un favorable accueil à une modeste remontrance de cette nature, et produire des effets désirés, que le ton haut, fier et injurieux empêcherait vraisemblablement. Mais si un philosophe, et dans ce qu'il propose, et dans la manière dont il propose ses vues sur la réforme des lois, oublie que les hommes sont hommes, n'a aucun égard à leur faiblesse, à leur morgue même, ne consulte ni l'honneur, ni le bien-être, ni la sécurité de ceux qui ont seuls le pouvoir de donner la sanction à ces lois, ou que peut-être il n'ait jamais pris la peine de savoir quelles sont les personnes en qui réside ce pouvoir, toutes ses peines n'aboutiront à rien ou à peu de chose, du moins pour le moment. En vain se plaindra-t-il que, *gli uomini lasciano per lo piu in abbandono i piu importanti regolamenti alla giornaliera prudenza, o alla discrezione di quelli l'interesse di quali e di opporsi alle piu provvide leggi*[1], de ce que les hommes pour la plupart du temps abandonnent les règlements les plus importants à la discrétion de ceux dont l'intérêt est de s'opposer aux plus sages lois; ces personnes par lesquelles il entend sans doute les riches et les puissants, lui diront qu'on n'abandonna jamais à leur discrétion la confection des lois; que tous ont également et de tout temps envié cette

1. Beccaria, *Traité des délits et des peines*, Introduction, chap. I.

prérogative; mais qu'elle leur est dévolue tout naturellement, parce qu'ils étaient les seuls propres à la posséder. Ils lui diront que cela n'est arrivé, ni par accident, ni par négligence, ni par abus, ni par mépris, mais par des lois invariables et éternelles de nature, l'une desquelles a voulu que la force en tout et partout commandât à la faiblesse; loi qui s'exécute et dans le monde physique et dans le monde moral; et au centre de Paris et de Londres, et dans le fond des forêts; et parmi les hommes et parmi les animaux.

En vain s'indignera-t-il de ce que les lois sont nées pour la plupart d'une nécessité fortuite et passagère. Ils lui diront que sans la nécessité il n'y aurait point eu de loi du tout; et que c'est à la même nécessité que les lois actuelles sont soumises, prêtes à céder et à durer, quand et tant qu'il lui plaira.

En vain s'écriera-t-il : *Felici sono quelle pochissime nazioni, che non aspettarono che il lento moto delle combinazioni e vicissitudini umane facesse succedere all' estremita de i mali un avviamento al bene, ma ne accelerarono i passagi intermedi con buone leggi*[1]. Heureux le très-petit nombre de nations qui n'attendirent pas que le mouvement lent des combinaisons et des vicissitudes humaines fît naître à l'extrémité des maux un acheminement au bien, mais qui par de bonnes lois en abrégèrent les passages intermédiaires. Ils lui diront qu'il s'est tout à fait trompé sur un point de fait; et qu'il n'y a jamais eu de nations telles qu'il les représente. Ils lui diront que, s'il veut se donner la peine d'examiner soigneusement l'histoire et les archives des nations qu'il a vraisemblablement en vue, il trouvera que les lois qu'il préconise le plus sont sorties de ces combinaisons, de ces vicissitudes humaines auxquelles il dispute si dédaigneusement le droit de législation. Ils lui diront que la plupart de ces lois ont été tracées avec la pointe de l'épée, et les traces humectées de sang humain, et toutes à l'avantage et au profit de leurs instituteurs; et qu'aucune d'elles peut-être ne fut dictée par des philosophes théoriciens, par de subtils abstracteurs, par de froids examinateurs de la nature humaine.

Et, selon toute apparence, ils concluront leurs remarques par lui dire avec leur insolence ordinaire, que, quoi qu'il en

1. Beccaria, édition Brière, page 2.

soit, sa bonne intention et ses efforts lui procureront les éloges et les remercîments des partisans ignorés et paisibles de la raison, gens aussi inexpérimentés qu'insignifiants; que quant à eux, maîtres et chefs, il peut tenir pour certain qu'ils ne souffriront jamais qu'on leur enlève, avec de la métaphysique et des injures, les avantages qu'il a plu à la force secondée de la fortune de mettre entre leurs mains, à moins qu'on ne leur offre quelque meilleure perspective que celle de tomber en d'autres mains, dont il n'est pas à supposer qu'ils obtinssent un traitement plus raisonnable et plus humain, à moins d'une révolution universelle et d'une refonte générale en toutes les autres choses comme en celle-ci.

Or, comme ce serait une étrange folie que d'attendre cette révolution universelle, cette refonte générale, et que même, ces deux choses ne pouvant guère s'effectuer que par des voies très-violentes, ce serait du moins pour la génération présente un très-grand malheur, dont la compensation serait fort incertaine pour la génération future; tout ouvrage spéculatif, tel que celui *Dei delitti e delle pene*, rentre dans la catégorie des utopies, des républiques à la Platon et autres politiques idéales, qui montrent bien l'esprit, l'humanité et la bonté d'âme des auteurs, mais qui n'ont jamais eu et n'auront jamais aucune influence actuelle et présente sur les affaires; et que le seul bon ouvrage en ce genre, ce serait celui qui, fondé sur l'étude la plus profonde, la connaissance expérimentale et longue d'un gouvernement, puis d'un autre gouvernement, et des intérêts actuels des chefs, de leurs vues, de leur sécurité, tout en indiquant, si l'on veut, dans une préface, morceau communément assez superflu, ce qu'il y a de mieux en abstraction, séparerait certains points particuliers dont on se réduirait à demander humblement aux chefs l'abrogation, comme d'énormités qui furent peut-être autrefois essentielles à leur salut et bien-être, mais qui pour le présent n'ont aucun trait à ces deux objets respectables, etc., etc.

Je sais bien que ces principes généraux, qui tendront à éclairer et à améliorer l'espèce humaine en général, ne sont pas absolument inutiles; mais je n'ignore pas qu'ils n'amèneront jamais une sagesse générale. Je sais bien que la lumière nationale n'est pas sans quelque effet sur les chefs, et qu'il s'établit en

eux, malgré eux, une sorte de respect qui les empêche d'être absurdes, quelquefois autant qu'ils auraient bonne envie de l'être ; mais je n'ignore pas que c'est à condition qu'il ne s'agira ni de leur prérogative, ni de leur puissance, ni de leur sécurité, ni de leur autorité, ni de leur salut. Osez, en quelque lieu du monde que ce soit, avancer quelque proposition contraire à ces objets qu'ils ont consacrés tant qu'ils ont pu dans les têtes des hommes, et vous verrez le traitement que l'on vous fera. Je sais que cette lumière générale tant vantée est une belle et glorieuse chimère dont les philosophes aiment à se bercer, mais qui disparaîtrait bientôt s'ils ouvraient l'histoire, et s'ils y voyaient à quoi les meilleures institutions sont dues. Les nations anciennes ont toujours passé, et toutes les nations modernes passeront avant que le philosophe et son influence sur les nations aient corrigé une seule administration ; et pour en venir à quelque chose qui vous soit propre, je sais bien que la différence de la monarchie et du despotisme consiste dans les mœurs, dans cette confiance générale que chacun a dans les prérogatives de son état respectif ; que quand cette confiance, qui fait les mœurs de cette monarchie, est forte et haute, le chef n'ose la braver entièrement ; que le sultan dit à Constantinople indistinctement de l'un de ses noirs, et d'un cadi qui commet une indiscrétion, qu'on lui coupe la tête ; et que la tête du cadi et celle de l'esclave tombent avec aussi peu de conséquence l'une que l'autre ; et qu'à Versailles on châtie très-diversement le valet et le duc indiscrets ; mais je n'ignore pas que le soutien général de ces sortes de mœurs tient à un autre ressort que les écrits des sages ; qu'il est même d'expérience, et d'expérience de tout temps, que les mœurs dont il s'agit sont tombées à mesure que les lumières générales se sont accrues. Je me chargerais même de démontrer que cela a dû arriver, et que cela arrivera toujours par la nature même d'un peuple qui s'éclaire. Je sais bien que quand ces sortes de mœurs, dont le monarque ressent et partage l'influence, ne sont plus, le peuple est au plus bas point de l'avilissement et de l'esclavage, parce qu'alors il n'y a plus qu'une condition, celle de l'esclave. Je sais bien que plus cette échelle d'états est longue et distincte, et plus chacun est ferme sur son échelon, plus le monarque diffère du despote, du tyran ; mais je défie et l'auteur *des Délits et des Peines*, et tous les

philosophes ensemble, de me faire voir que leurs ouvrages aient jamais empêché cette échelle de se raccourcir de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin ses deux bouts se touchassent. Enfin, pour en dire mon avis, les cris des sages et des philosophes sont les cris de l'innocent sur la roue, où ils ne l'ont jamais empêché et jamais ne l'empêcheront d'expirer, les yeux tournés vers le ciel; supplice qui suscitera peut-être l'extravagance, l'enthousiasme, le délire religieux, ou quelque autre folie vengeresse, qui exécutera ce que toute leur sagesse n'aura pu faire. Ce n'est jamais la harangue du sage qui désarme le fort, c'est une autre chose, que la combinaison des événements fortuits amène. En attendant, il ne faut pas vouloir en arracher, mais il faut en supplier humblement le bien qu'il peut accorder sans se nuire à lui-même.

DES RECHERCHES SUR LE STYLE

PAR BECCARIA.

(1771)

C'est un ouvrage traduit de l'italien du marquis Beccaria, auteur d'un autre ouvrage qui a fait ici, et partout ailleurs, la plus grande sensation : je parle du *Traité des Délits et des Peines*, que M. l'abbé Morellet a bien *tué* dans sa traduction, en voulant introduire le protocole de la méthode dans un morceau où les idées philosophiques, colorées, bouillantes, tumultueuses, exagérées, conduisent à chaque instant l'auteur à l'enthousiasme. Il n'a pas senti qu'il y a une gradation naturelle plus ou moins rapide entre les sentiments qui s'élèvent au fond de notre cœur; que si l'on détruit cette gradation, le calme succède subitement à la fureur, et la fureur au calme, sans qu'il y ait aucun mouvement qui prépare ou qui sauve ces dissonances morales; que la mélodie des sentiments disparaît, et que l'auteur est fou d'une folie que je ne saurais partager avec lui, parce que je n'y suis point imperceptiblement entraîné; c'est une fausse ivresse qui me répugne. Il est une loi de nature, et une loi inviolable et éternelle, c'est qu'on ne peut être pathé-

tique qu'après avoir été sensé; celui qui voudrait commencer par être pathétique, ou s'adresser à mon cœur, à mes passions, avant que de s'être adressé à mon jugement, à ma raison, ne serait à mes yeux qu'un frénétique à qui il prendrait subitement un accès. Je me dirais, qu'a-t-il? à qui en veut-il? que se passe-t-il en lui? Sa tête se dérange-t-elle? Mes amis, apportez vite des cordes; il a été mordu de quelque bête venimeuse. Il fallait donc laisser l'ouvrage de M. Beccaria tel qu'il était; ou si l'on se déterminait à l'assujettir à la méthode, il en fallait absolument supprimer les morceaux de poésie et de verve, ou savoir s'échauffer peu à peu et les amener.

Le *Traité des Délits et des Peines* a suscité des objections sans nombre : on a dit contre cet ouvrage tout ce qu'il ne fallait pas dire, et rien de ce qu'il fallait dire. J'admire le fonds inépuisable d'humanité qui l'a dicté. Je révère l'auteur. J'aime mes semblables autant que lui, et le tissu journalier de ma vie en est, je crois, une assez bonne preuve. Tout ce que j'ai appartient presque à l'indigent qui le sollicite. Je n'ai ni le cœur dur ni l'esprit pervers; cependant il s'en manque beaucoup que je croie l'ouvrage *des Délits et des Peines* aussi important, ni le fond des idées aussi vrai qu'on le prétend. Si les deux réflexions que je vais faire sont justes, j'espère qu'on n'en conclura rien contre la bonté de mon caractère, ni même si elles sont fausses.

On a dit que le salut des peuples est la loi suprême. Si l'on consulte l'histoire ancienne et moderne, si l'on consulte le cœur de l'homme, si l'on jette les yeux sur toutes les contrées de l'univers, on restera affligé; mais on sera convaincu que la loi suprême c'est la sécurité ou le salut de ceux qui gouvernent les peuples. Donc les peines ne peuvent jamais être en raison des délits, mais en raison de la sécurité des maîtres. Il faut vingt ans d'assemblées illicites pour renverser un ministre à Londres; il en faudrait plus d'un cent pour en renverser un à Paris; il ne faut à Constantinople qu'une assemblée illicite d'une nuit, et de vingt janissaires pour étrangler un sultan. Les peines décernées contre les assemblées illicites ne peuvent donc être les mêmes dans ces trois contrées, à moins que ceux qui les gouvernent n'oublient leur sécurité et ne soient fous. Voilà pour le fond du système, venons à l'importance des idées.

Il y a environ dix-huit millions d'hommes en France; on ne punit pas de peine capitale trois cents hommes par an dans tout le royaume; c'est-à-dire que la justice criminelle ne dispose par an que de la vie d'un seul homme sur soixante mille; c'est-à-dire qu'elle est moins funeste qu'une tuile, un grand vent, les voitures, une catin malsaine, la plus frivole des passions, un rhume, un mauvais, même un bon médecin; avec cette différence que l'homme exterminé par une des causes précédentes peut être un fripon ou un homme de bien, au lieu que celui qui tombe sous le glaive de la justice est au moins un homme suspect, presque toujours un homme convaincu, et dont le retour à la probité est désespéré.

Je demande grâce pour ces deux observations; je les confie secrètement à des âmes honnêtes et sensées. Je ne rougis point de les avoir faites; mais peut-être craindrais-je de les publier, quoique l'abbé Morellet prétende, et que je pense comme lui, que la vérité est toujours utile et le mensonge toujours nuisible.

Si j'ai parlé jusqu'à présent du *Traité des Délits et des Peines* de M. le marquis Beccaria, en revanche je ne dirai pas un mot de son *Traité du style;* c'est un ouvrage obscur, d'une métaphysique subtile et souvent fausse, un tissu de lois générales qui fourmillent d'exceptions, des pages sèches et dures, un ouvrage sur le style, où il n'y a point de style. J'aime bien mieux vous exposer ici en peu de mots les bases d'airain sur lesquelles sont appuyées la théorie du style et la comparaison des langues; bases aussi anciennes et aussi durables que la constitution de l'homme; tant que l'homme restera, les principes suivants resteront.

Il y a un ordre nécessaire et essentiel des mots dans la phrase, et de la phrase dans le discours; et cet ordre, le voici.

Le temps, le lieu, le motif, l'instrument ou le moyen, la personne qui agit, l'action, le terme de l'action.

Exemple. — Il y a dix ans qu'à Notre-Dame, par un motif de vengeance, armé d'un poignard, un jeune homme, ivre d'amour, assassina au pied de l'autel son confesseur qui, retenant le dépôt de sa fortune, l'empêchait de se marier.

Dans cet exemple on a fait abstraction de l'intérêt, des passions et de l'harmonie; entre les idées il y en a qu'on veut ou

fortifier ou affaiblir, et l'on produit ces effets par la place qu'on leur donne dans la phrase.

L'oreille veut être satisfaite; elle le veut d'autant plus impérieusement que l'harmonie ne peut être suppléée par celui qui vous écoute : autre source de l'altération naturelle de la phrase.

La phrase est donc le résultat d'un ordre donné par la nature, et modifié selon le but de l'orateur par l'intérêt, les passions et l'harmonie.

Ce que je prononce sur les mots dans la phrase, est vrai des phrases dans le discours.

Qu'est-ce donc qu'un traité du style? C'est une exposition de l'ordre naturel et essentiel des idées, et une recherche des altérations introduites dans cet ordre par l'intérêt, les passions et l'harmonie, qui exigent à chaque instant le sacrifice du mot propre, et son déplacement dans la phrase naturelle.

Et il n'y a rien dans le discours qui ne se rapporte à ces principes.

Et quelle est la plus belle des langues? Celle qui réunit le plus de moyens de disposer de l'ordre naturel et essentiel des mots dans la phrase sans nuire, soit à l'énergie, soit à la clarté, soit à l'harmonie.

Et cela bien médité, dispense de se fendre la tête à entendre l'inintelligible traité du marquis Beccaria.

NOTES

SUR LE TRAITÉ DES DÉLITS ET DES PEINES.

« Dans le cas d'un délit, il y a deux parties : le souverain qui affirme que le contrat social est violé, et l'accusé qui nie cette violation. » *Des Délits et des Peines,* chap. III.

Le souverain assure en général que, par tel fait ou dans tel cas, le contrat social est violé ; mais il n'accuse point de ce fait l'homme qu'il s'agit de juger ; et lors même que la partie publique porte plainte, elle ne fait que demander qu'on informe. L'accu-

sateur est celui qui affirme qu'un tel a commis telle action. L'auteur a reconnu lui-même que la règle du juste et de l'injuste est pour le juge une simple question de fait. Il a dit aussi que les décrets sont toujours opposés à la liberté politique, lorsqu'ils ne sont pas une application particulière d'une maxime générale. Il y a donc trois choses à distinguer ici : la maxime que le souverain établit, le fait particulier que l'accusateur affirme, et l'application que fait le juge de cette maxime à ce fait, après l'avoir bien constaté. Le souverain n'est donc pas la partie de l'accusé ; et ce n'est pas pour cette raison, qu'il n'en doit pas être le juge.

« En général, l'infamie, comme tout ce qui dépend des opinions populaires, s'attache plus à la forme qu'au fond. » Chap. VI.

L'appareil et la forme de l'emprisonnement y font beaucoup, sans doute; mais il y a dans le fond même une différence réelle. La prison militaire, dans l'opinion publique, ne suppose qu'une faute contre la discipline ; la prison civile suppose un délit contre la police ; et celle-ci intéresse plus directement l'ordre et le repos publics. Voilà pourquoi on y attache plus de honte. L'auteur a dit, à propos de la contrebande, qui n'entraîne point l'infamie : Les délits que les hommes ne croient pas pouvoir leur être nuisibles, ne les intéressent pas assez pour exciter l'indignation publique.

« Un témoin (femmes, condamnés, personnes notées d'infamie) peu dire la vérité lorsqu'il n'a aucun intérêt à mentir. » Chap. VIII.

L'auteur a dit (chap. XVIII) : « La peine d'infamie prive un citoyen de la considération, de la confiance que la société avait pour lui. » Le condamné est au moins dans le même cas que l'homme noté d'infamie : l'un et l'autre ont perdu la confiance publique ; leur témoignage ne doit donc être reçu que comme indice, et non comme preuve. « Des témoins doivent être crus lorsqu'ils n'ont aucun intérêt à mentir. » Mais qui peut jamais s'assurer que les méchants et les infâmes n'ont aucune animosité, aucune haine personnelle, aucun motif caché d'en imposer aux juges? Si de pareils témoins doivent être crus, qui osera se reposer sur son innocence? Ils ont perdu la confiance publique,

et ils auraient celle de la loi! et la vie et l'honneur des citoyens dépendraient de leur témoignage!...

« Un crime déjà commis, auquel il n'y a plus de remède, ne peut être puni par la société politique que pour empêcher les autres hommes d'en commettre de semblables par l'espérance de l'impunité. » Chap. XII.

Si l'auteur avait dit : « Un crime ne peut être puni que pour empêcher que d'autres hommes n'en commettent de semblables, ou que le même homme n'en commette de nouveaux, » il aurait senti lui-même le vice de son raisonnement. Tant que l'auteur d'un crime est caché, il est impuni, il est libre, il peut donc faire de sa liberté le même usage qu'il en a fait. Il est donc très-utile qu'il soit découvert, pour être mis hors d'état de nuire.

« Tous les actes de notre volonté sont proportionnés à la force des impressions sensibles qui les causent, et la sensibilité de tout homme est bornée. » Chap. XII.

Il fallait dire : « La constance, la patience, la force de souffrir, la résistance à la douleur, » et non pas *la sensibilité*. « La sensibilité de tout homme est bornée, » signifie qu'il est un degré de souffrance au delà duquel l'homme ne sent plus rien ; et ce n'est pas ici ce que l'auteur a voulu faire entendre.

« On donne aussi la question à un accusé pour découvrir ses complices. » Chap. XII.

L'auteur ne doit pas se dissimuler que c'est ici le fort de la difficulté, et la partie faible de sa réponse. *On donne la question à un accusé pour découvrir ses complices*, et il est certain qu'on les découvre tous les jours par ce moyen cruel. Tout le monde déteste la question avant la conviction du crime ; mais dans un criminel, ce tourment de plus est nécessaire pour lui arracher, outre l'aveu de ses complices et le moyen de les saisir, l'indication des preuves nécessaires pour les convaincre. La peine du crime est justifiée par la nécessité d'en prévenir de semblables ; si donc le crime est de nature à supposer des complices, comme les vols, les assassinats commis par attroupements, et que, ni les *témoins* ni les *preuves* ne suffisent pour démêler le fil de la complicité, la question sera juste comme une autre peine, et pour la même raison.

« Les complices fuient presque toujours aussitôt que leur compagnon est arrêté. Le supplice des coupables effraye les autres hommes et les détourne du crime, ce qui est l'unique but des châtiments. » Chap. XII.

Cette raison est bien faible ! Ils fuient d'une forêt dans une autre forêt. Ils passent d'une ville dans une autre ; mais s'exilent-ils d'un État? Et quand ils s'en exileraient, l'humanité envers un coupable doit-elle l'emporter sur le soin de délivrer les peuples des brigands et des assassins qu'on leur envoie par une fausse compassion? Pensez que quelques minutes de tourments dans un scélérat (convaincu), peuvent sauver la vie à cent innocents que vont égorger ses complices, et la question vous paraîtra (alors) un acte d'humanité.

« Le tribunal qui emploie l'impunité pour connaître un crime montre qu'on peut cacher ce crime, puisqu'il ne le connaît pas; et les lois découvrent leur faiblesse, en implorant le secours du scélérat même qui les a violées. » Chap. XIV.

L'incertitude des tribunaux, et la faiblesse de la loi à l'égard d'un crime inconnu, sont de notoriété publique. On tâcherait en vain de les dissimuler ; et rien ne peut balancer l'avantage de jeter la défiance entre les scélérats, de les rendre suspects et redoutables l'un à l'autre, et de leur faire craindre sans cesse, dans leurs complices, autant d'accusateurs. Cela n'invite à la lâcheté que les méchants ; et tout ce qui leur ôte le courage, est utile. — La délicatesse de l'auteur est d'une âme noble et généreuse ; mais la morale humaine, dont les lois sont la base, a pour objet l'ordre public, et ne peut admettre au rang de ses vertus la fidélité des scélérats entre eux, pour troubler l'ordre et violer les lois avec plus de sécurité. Dans une guerre ouverte, on reçoit les transfuges ; à plus forte raison doit-on les recevoir dans une guerre sourde et ténébreuse, qui n'est qu'embûches et trahisons.

« On s'habitue aux supplices horribles. » Chap. XV.

Je ne crois pas cela. L'habitude de souffrir endurcit les âmes sans doute, et la dureté du gouvernement produit cet effet ; mais lorsque l'état d'innocence sera un état doux et tranquille, les peines réservées au crime effrayeront sans endurcir, et on ne se familiarisera point avec l'idée d'avoir les os brisés, et de

mourir dans le supplice. — Je n'en suis pas moins de l'avis de l'auteur sur l'inutile atrocité des peines. Je combats ses raisons, et non pas ses principes.

« Qui jamais a voulu donner à d'autres hommes le *droit* de lui ôter la vie? Et doit-on supposer que dans le sacrifice que chacun a fait d'une petite partie de sa liberté, il ait pu risquer son existence, le plus précieux de tous les biens? » Chap. XVI.

C'est parce que la vie est le plus grand de tous les biens, que chacun a consenti que la société eût le droit de l'ôter à celui qui l'ôterait aux autres. Personne sans doute n'a voulu donner à la société le droit de lui ôter la vie à tout propos; mais chacun, occupé de conserver la sienne, et aucun ne prévoyant pour lui-même la volonté qu'il n'avait pas alors d'attenter à celle d'autrui, tous n'ont vu que l'avantage de la peine de mort, pour la sûreté, la défense et la vengeance publiques. Il est aisé de concevoir que l'homme qui dit : « Je consens qu'on m'ôte la vie, si j'attente à la vie des autres, » se dit à lui-même : « Je n'y attenterai pas: ainsi la loi sera pour moi, et ne sera pas contre moi. » Ce pacte est si bien dans la nature, qu'on le fait souvent dans des sociétés particulières, comme les conspirations, où l'on jure de se baigner dans le sang de celui qui révélera le secret. Quant à la justice de cette peine, elle est fondée sur la convention et sur l'utilité commune. Si elle est nécessaire, elle est juste. Il reste à savoir si elle est nécessaire.

« L'esclavage perpétuel substitué à la peine de mort a toute la rigueur qu'il faut pour éloigner du crime l'esprit le plus déterminé. » Chap. XVI.

Je pense de même, et il n'est pas possible de n'être point frappé des raisons que l'auteur en donne. Mais j'observe qu'il renonce, et avec raison, à son principe de douceur et d'humanité envers le criminel. *Dans les chaînes, sous les coups, dans les barreaux de fer, le désespoir ne termine pas ses maux, mais il les commence.* Ce tableau est plus effrayant que celui de la roue, et le supplice qu'il présente est en effet plus cruel que la plus cruelle mort. Mais parce qu'*il donne des exemples fréquents et durables,* son efficacité le rend préférable au dernier supplice, qui ne dure qu'un instant, et sur lequel les criminels

déterminés prennent trop souvent leur parti. Voilà, selon moi, la bonne raison pour préférer à l'homicide un long et douloureux esclavage.

« C'est dégrader l'humanité que de charger un homme de l'emploi de bourreau. » (Note de Morellet, Chap. XVI.)

Mépris légitimement fondé pour les exécuteurs de la justice, mépris dont on ne saurait se garantir, mépris général de toutes les nations et de tous les temps; — aversion pour les fonctions de juge criminel, aversion que toute la raison ne saurait vaincre; — fonctions nécessaires, et pour lesquelles une âme un peu sensible ne comprend pas que l'on puisse trouver quelqu'un : — voilà des contradictions inexplicables. — Dans quelques jurisprudences, on accorde la vie au criminel qui exécute ses camarades... C'est un moyen très-sûr de faire mourir les moins coupables, et de sauver le plus scélérat.

« Quel est le sentiment général sur la peine de mort? Il est tracé en caractères ineffaçables dans ces mouvements d'indignation et de mépris que nous inspire la seule vue du bourreau. » Chap. XVI.

Cela ne prouve point que la peine de mort soit injuste. J'ai dit comment la volonté publique y avait souscrit, et comment il est naturel que les lois aient ordonné le meurtre du meurtrier. L'horreur qu'on a pour le bourreau vient du retour de compassion que l'homme éprouve pour son semblable, et qui serait le même s'il le voyait dans cet état *où le désespoir ne termine pas ses maux, mais les commence*. Armez le bourreau de chaînes et de fouets : réduisez son emploi à rendre la vie odieuse au criminel, ce spectacle de douleurs dont il sera le ministre le fera détester de même. La peine qu'il fera subir au coupable n'en sera pas moins juste. L'horreur qu'on a pour lui n'est donc pas une réclamation de la nature, mais un mouvement machinal, une répugnance physique que l'homme éprouve à voir souffrir l'homme, et d'où je ne conclus rien contre la bonté de la loi. — Un dur et cruel esclavage est donc une peine préférable à la peine de mort, uniquement parce que la peine en est plus efficace; et encore faut-il observer que cet esclavage ne sera un supplice effrayant que dans un pays où l'état du peuple sera doux et commode. Car si la condition des innocents était presque

aussi pénible que celle des coupables, les souffrances de ceux-ci ne paraîtraient plus un supplice, et des malheureux presque aussi à plaindre n'en seraient point effrayés.

« La peine de mort décernée contre un déserteur, au moins dans la plupart des cas, n'a rien d'infamant. » (Note de Morellet, chap. XVI.)

La punition de mort ne se gradue point. C'est la cessation de la vie, et pour l'enfant de dix-huit ans et pour l'homme de soixante. Cela n'est pourtant pas indifférent.

Quand on met à mort un homme de trente ans, on ne sait ce qu'on fait. On n'a pas compté que cet homme est le seul survivant de vingt hommes. Le législateur criminel ignore le prix de la vie d'un homme de trente ans.

« DE L'INFAMIE, chap. XVIII. »

Je désirerais que l'auteur eût fait sentir l'imprudence de rendre l'homme infâme, et de le laisser libre. Cette méthode absurde peuple nos forêts d'assassins.

« Lorsqu'on a la force de se défendre, on n'achète pas les secours d'autrui. » Chap. XXII.

Il n'y a point de force à laquelle un homme ne puisse échapper, et alors la force n'est plus la force. Je voudrais que l'usage de mettre la tête à prix fût réservé pour les crimes les plus atroces, et surtout pour celui qui tend immédiatement *à la dissolution et à la destruction de la société...*

Ici finissent les notes de Diderot.

Voilà, dit-il en terminant, tout ce que je trouve à redire dans ce bel ouvrage, plein de génie et de vertu. Il est essentiel pour l'humanité qu'il soit porté à sa perfection, et convaincant d'un bout à l'autre, même pour le vulgaire ; car c'est par le vulgaire que les vérités utiles sont obligées de passer, pour arriver, comme un cri public, aux oreilles du gouvernement.

RÉFLEXIONS

SUR

UN OUVRAGE PUBLIÉ A L'OCCASION
DE LA RENONCIATION VOLONTAIRE DE ROUSSEAU
AU DROIT DE CITOYEN DE GENÈVE[1].

1764.

Il m'est tombé entre les mains un ouvrage intitulé : *Représentations des citoyens et bourgeois de Genève* au premier syndic de cette république, avec les réponses du conseil à ces représentations. Pour lire cet ouvrage avec attention, il me suffisait que les questions qu'on y agite touchassent de très-près à la constitution et à la tranquillité d'un peuple entier, quoique peu nombreux, et d'un peuple que je respecte.

Toutes ces questions se réduisent à celle du pouvoir négatif.

Ce pouvoir consiste dans la prérogative que les chefs s'arrogent de porter au tribunal du peuple ou de mettre au néant les représentations qui leur sont faites par leurs concitoyens.

J'ai été bien surpris de voir qu'à mesure que ma lecture s'avançait, le fond de la chose s'obscurcissait, et qu'alternativement je changeais d'opinion, donnant tort à ceux à qui je venais de donner raison, et raison à ceux à qui je venais de donner tort. Ce qui me fait penser que peut-être ils avaient raison et tort les uns et les autres. En effet, il m'a semblé :

1° Qu'il fallait absolument qu'il y eût dans une république un pouvoir négatif, sans quoi la tranquillité générale serait abandonnée à des représentations extravagantes, sur lesquelles il serait impossible que l'autorité souveraine ou populaire pût décider, sans que les citoyens ne fussent perpétuellement dis-

1. Cet article, moins le dernier alinéa, est dans la *Correspondance* de Grimm sous la date du 1er juin 1764. Les précédents éditeurs, en le reportant à 1763, le croyaient de la même époque qu'une lettre à Naigeon sur la renonciation de Rousseau, lettre qu'on trouvera dans la *Correspondance*, année 1763.

traits de leurs propres affaires, pour s'occuper sans cesse à s'assembler, à disputer et à se dissoudre pour s'assembler, disputer et se dissoudre encore; chaque citoyen mettant à ses demandes une importance digne de l'animadversion publique;

2° Que ce pouvoir négatif ne pouvait résider que dans les chefs qui ont mérité par leur sagesse reconnue le choix de tous leurs concitoyens;

3° Que si ces chefs pouvaient en toute circonstance mettre au néant les représentations de leurs concitoyens, ils disposeraient despotiquement des lois, de la constitution et de la liberté nationales. Ce qui n'était pas sans inconvénient, malgré le peu de vraisemblance que des hommes sages, des magistrats annuels se portassent à des excès tyranniques, même dans le cas où ils seraient juges et parties;

4° Qu'il y avait donc un tempérament à prendre, et que ce tempérament était si simple, qu'il était surprenant qu'avec un peu de bonne foi, il ne se fût présenté à aucun des deux partis;

5° Que ce tempérament, c'est que, puisque toute représentation ne peut être portée au tribunal du peuple ni mise au néant par les chefs sans quelque inconvénient, il conviendrait qu'on en estimât l'importance sur le nombre des représentants, qu'on exigerait tel, qu'il y aurait la plus grande probabilité qu'une demande souscrite par tant de citoyens ne serait ni folle ni ridicule, et qu'un esprit factieux réussirait très-rarement à se concilier la quantité d'adhérents nécessaire pour que les chefs ne pussent pas mettre la représentation au néant. Dans un pays où il n'y a aucune puissance qui puisse statuer définitivement sur la folie ou la sagesse d'une représentation, le seul moyen qui reste, c'est de compter les voix, d'autant plus que je ne vois pas un grand inconvénient à s'assembler une fois tous les dix ans pour une sottise, et qu'il n'en est pas de même à s'endormir sur une chose importante;

6° Que ce règlement de porter au conseil souverain du peuple les représentations souscrites par un certain nombre de citoyens n'empêcherait pas les chefs de la république de faire examiner au même conseil les représentations signées par un nombre de citoyens insuffisant et moindre que celui que la loi

aurait fixé, supposé que le sujet de ces représentations parût aux chefs digne de l'attention du peuple.

Si les Genevois ont cette loi, que ne s'y conforment-ils? S'ils ne l'ont pas, que ne la font-ils?

Cette balance, ou je me trompe fort, tranquilliserait les esprits sans trop prendre sur l'autorité des chefs.

Le parti qui se refuserait à cet arrangement, se rendrait à mes yeux très-suspect, ou d'indépendance ou de despotisme, avec cette différence que des vues de despotisme seraient bien plus odieuses dans les chefs, que ne serait le désir de l'indépendance dans un peuple démocratique, à qui la toute-puissance appartient de droit. Quelque autorisés que soient les chefs, ce ne sont toujours que des citoyens et des commis du peuple; il est toujours le maître. C'est sa voix qui élève certaines têtes, qui les rabaisse ou qui les coupe[1].

1. Grimm ajoute : « La question que M. Diderot vient d'examiner a été discutée dans une brochure intitulée : *Lettres écrites de la campagne*. Ces lettres sont de M. Tronchin... Dans la troisième, ce magistrat prouve la nécessité d'un pouvoir négatif dans une république... mais il n'a pas pensé au tempérament que le philosophe Diderot propose ici et qui paraît en effet propre à prévenir et à terminer toute dispute sur les lois fondamentales. »

SUR LES RECUEILS

PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DE BOUILLON[1].

1769.

Ce premier recueil est assez bon ; Dieu veuille que les suivants lui ressemblent.

La première pièce, sous le titre de *Fragments sur le sort de la philosophie chez les Romains*, est une bonne apologie de la science. On y voit pendant un assez long intervalle de temps les princes sages et vertueux constamment amis de la philosophie, et en revanche aussi les philosophes constamment haïs, persécutés sous les princes mauvais et dissolus. L'auteur, M. Robinet, a de la chaleur, de la hardiesse et du nerf. Il dit : « Numa écrivit douze livres de philosophie ; il aurait bien fait d'en écrire douze de plus et de faire douze dieux de moins. L'étrange législateur qui enseigne que les dieux aident les hommes à s'entr'égorger ! C'est comme aujourd'hui, on les invoque dans les deux armées, quoique l'injustice soit au moins d'un côté. On annonçait à Numa l'approche de l'ennemi. « Ils viennent, « répondit-il, et moi je sacrifie ; » propos d'un insensé[2]. Son prétendu commerce avec la nymphe Égérie est d'un hypocrite et d'un fourbe : les hommes seraient indignes de bonnes lois s'il fallait une bouche inspirée pour leur en faire connaître l'équité. Numa un sage ! ce ne fut qu'un fanatique, un superstitieux ; et il n'y a point de folie plus dangereuse, de vice plus monstrueux que la superstition, pas même la tyrannie. Le tyran passe, la

1. Article de la *Correspondance* de Grimm, 15 décembre 1769. Les *Recueils* durèrent de 1769 à 1779, 10 vol. in-8°.

2. Grimm prend ici la parole pour son compte et proteste assez longuement. Il trouve le propos de Numa d'un grand sens.

superstition ne finit jamais : le poignard sacré dont elle arme les hommes ne tombe plus de leur main. » M. Robinet ajoute que les princes bienfaiteurs des savants se font toujours plus d'honneur à eux-mêmes que de bien aux savants. Les philosophes grecs apportèrent en Italie les premiers germes de la vertu et du goût de l'étude, les seuls biens qu'on n'enlève pas à celui qui les possède, et qui le dédommagent des biens qu'il n'a pas. S'il arrive qu'un sage appelé aux affaires publiques par ses concitoyens, soit ensuite restitué à lui-même, il ne s'aperçoit d'aucun vide : il est réduit à lui seul ; et il n'en est que plus heureux.

M. Robinet dit un mot des trois philosophes d'Athènes envoyés à Rome à l'occasion du sac d'Orope ; mais n'en parle pas du ton de notre abbé Galiani, qui est aussi philosophe, plus profond et plus gai que M. Robinet, et qui prétend que l'histoire n'est qu'une répétition périodique des mêmes faits, sous d'autres formules ou manières de parler. Vous souvenez-vous du jour où nous entretenant d'Orphée, il disait que ce missionnaire d'Égypte avait reçu la couronne du martyre par les mains des femmes de Thrace, et à l'occasion du voyage des trois philosophes grecs à Rome, que ce fut alors que le jésuite Carnéade prêcha le probabilisme devant l'archevêque Caton, janséniste ? La conclusion de M. Robinet, c'est qu'il était réservé à nos jours de voir la philosophie et les philosophes victimes du faux zèle et de l'envie, sous le règne et apparemment contre l'intention d'un souverain humain, doux et bienfaisant.

La seconde pièce du recueil est une *Apothéose d'Homère*, par M. Castilhon.

Atticus se trouve à Smyrne le jour qu'on y célébrait les jeux homériens : les prêtres l'invitent à annoncer la fête : il se refuse à leurs prières, et cède à l'ironie d'un jeune acolyte, qui lui dit : « Tu es un orateur, toi ! c'est Gorgias, ton rival, qui mérite ce nom. Il accepta l'honneur que nous lui faisions précisément par les mêmes raisons dont tu t'en défends. Il vint, il parla sans être préparé, et il enleva nos suffrages. C'est à Gorgias qu'on disait : Sois éloquent, et il l'était. » Atticus ne put souffrir qu'on lui préférât Gorgias : il vint au temple au milieu d'un peuple immense. L'attente de ce peuple, le profond silence qu'on gardait, la présence des prêtres, la statue

d'Homère dont il touchait les pieds, et sur laquelle il avait ses yeux attachés, échauffèrent son âme, et il chanta l'ode, l'hymne, le poëme. C'est ce poëme qu'Atticus répète ici à Néarque son ami. C'est un morceau plein d'ivresse, c'est une sublime exhortation à se remplir des poëmes d'Homère. Il paraît que Robinet et Castilhon se sont ligués : l'un pour encourager les grands à aimer, cultiver, protéger les savants; l'autre, les jeunes gens qui se sentent du génie à faire connaissance étroite avec les Anciens. Je compléterais volontiers le triumvirat si j'en étais digne.

Le *Projet pour diminuer le nombre des auteurs*, traduit de l'anglais par M. Robinet, est la troisième pièce. On propose d'en faire une corporation, un corps de métier où l'on n'entrera qu'après apprentissage et chef-d'œuvre. Si c'est de la plaisanterie, cela est trop triste; si le projet est sérieux, il n'a pas le sens commun. La liberté de publier ses pensées n'admet aucun privilége exclusif; l'art de penser appartient de droit à toute la classe bipède des hommes; c'est au temps à exterminer toutes les productions ridicules, et il s'acquitte de ce devoir sans que personne s'en mêle.

Extrait des Transactions philosophiques sur le serpent à sonnettes, par M. Robinet, quatrième pièce de son recueil. On sait que ce dangereux reptile ne saurait se mouvoir sans avertir par un bruit du péril de son approche. Eh oui, ces anneaux résonnants ont été attachés à la queue du serpent-sonnette par la Providence, qui ne laisse pas de vous adresser tous les jours un scélérat avec le langage le plus flatteur et sous le masque le plus séduisant. Croyez cela, vous dirait Rabelais et buvez frais : ces anneaux sont des ossements concaves des deux côtés; on en compte depuis trois jusqu'à quarante. Cette dissertation est mauvaise; à l'expérience près, qui constate que l'animal périt de sa propre morsure, et que les animaux qui se nourrissent même de sa tête restent sains, je n'y vois que des chiens et des oiseaux inutilement et cruellement immolés. Il y avait cependant deux choses importantes à se proposer : l'une de découvrir la partie du corps que le venin du reptile affecte intérieurement; l'autre, le remède spécifique contre ce venin. C'est une observation singulière que le poison de chaque serpent s'adresse à une partie, à un organe particulier de l'animal qui

en est piqué : c'est ou le foie, ou les intestins, ou l'estomac, ou le cœur, ou les poumons, ou la tête, ou les nerfs, ou le sang, ou les chairs, ou la lymphe ; je ne sais qui le premier s'en est aperçu. Une autre observation très-utile, c'est que l'eau de Luce, ou plus généralement l'alcali volatil pris dans de l'eau, arrête l'effet de la morsure de ces animaux ; c'est au hasard et à M. Bernard de Jussieu qu'on doit cette découverte. Une idée qui me vient sur les serpents venimeux, et qui est peut-être plus générale, c'est que, mous, faibles, lents, armés de dents minces, petites et mobiles, ils ne pourraient pas subsister sans leur venin, c'est leur arme naturelle. Ils s'approchent en rampant, ils s'élancent, leur dent aiguë perce, leur gencive verse son poison dans la blessure : l'animal piqué ne se défend pas, il meurt à peu de distance, et le serpent va doucement se saisir de sa proie. Si cela est comme je le conjecture, la comparaison de ces animaux-là avec nos folliculaires en sera bien plus exacte, et j'espère que les auteurs qui en sont mordus m'en remercieront.

Parallèle de Virgile et de Lucain, cinquième pièce, par M. Castilhon. A juger de ce M. Castilhon par l'indignation profonde dont il est pénétré, et le ton véhément dont il l'exhale contre ceux qui osent comparer Lucain à Virgile, il faut que ce soit un homme de goût, car le goût est aussi intolérant que la superstition. J'aime Marmontel ; mais je pense avec M. Castilhon qu'il n'y a qu'un sourd, un barbare, un sauvage, un Goth, un Vandale, qui puisse balancer entre ces deux poëtes ; entre une urne remplie d'un breuvage délicieux et une autre pleine de vent. Castilhon arrache Lucain de la main des enfants, et il a raison. Il lui accorde de l'art, de la versification, et il a tort. Il a des pensées, il a de la fougue, et puis c'est tout. Il faut donner une paire d'éperons à Virgile et une bride à Lucain.

La sixième pièce est encore de M. Castilhon et traite de la philosophie et de la morale de Plutarque. C'est un bel éloge de Plutarque, et bien juste. Cicéron est lâche et bavard ; Sénèque dur, sec, faux, pointu, apprêté et de mauvais goût. Plutarque, quand il ne radote pas, est nerveux, sage et profond ; Cicéron fait un feu de paille qui ne chauffe pas assez ; Sénèque, un feu de tourbe qui éblouit et entête : mon vieillard ressemble à un brasier immense, tel qu'on l'allume sur les autels des dieux,

et dont il s'élève quelquefois un parfum délicieux. Lorsque la cendre couvre ses charbons, ne le croyez pas éteint ; mettez la main sur cette cendre et vous la trouverez chaude ; remuez-la ou écartez-la avec le souffle, et il s'en élèvera encore des étincelles. Allons, ami Naigeon, prenons chacun un feuillet de nos auteurs favoris, et allons le brûler au pied de la statue du bon Plutarque.

L'ami Naigeon et moi nous demandons vingt-quatre heures de réflexions pour nous décider sur le procès intenté à Cicéron au profit de Plutarque, et particulièrement sur ce feu de paille. Pour justifier sa belle passion pour Plutarque, M. Castilhon donne la traduction libre de trois de ses Traités dont les sujets se lient à merveille : l'un où Plutarque prouve l'utilité du commerce des grands et de la cour pour un homme de lettres ; le second, le bonheur pour une nation d'avoir un souverain instruit ; le troisième, l'importunité et le danger du bavardage. Ils sont bons à lire.

Je ne vous parlerai point des sept discours de M. Robinet sur l'amour, la beauté, la parure, le désir de plaire et la mode. J'ai parcouru le premier qui m'a dégoûté des autres, peut-être ai-je tort. Il y a des citations de vers, toutes de mauvais goût. J'ai bien peur que tout ceci ne soit comme ces boîtes de bonbons qu'on porte dans sa poche pour les femmes et les enfants, et qu'on n'ouvre jamais pour soi.

Le morceau sur l'origine des Romains est très-peu de chose ; j'en dis autant de celui sur les esprits animaux. Cependant, à tout prendre, le recueil est bon, je l'ai coupé d'un bout à l'autre, je le garde, et j'en retiens la suite.

SUR LES OBSERVATIONS

SUR

LA RELIGION, LES LOIS, LE GOUVERNEMENT ET LES MŒURS DES TURCS[1]

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE M. PORTER[2], PAR BERGIER.

Deux parties in-12.

1769.

N'allons pas vivre là, mon ami! O le vilain pays! il y a une grande bête féroce qui dévore toutes les bêtes féroces qui sont autour d'elle; et celles-ci, à l'exemple de la première, dévorent toutes celles qui les approchent, et ainsi de proche en proche: c'est un pays où tout est dévorant et dévoré. Il est très-difficile de s'instruire de ce qui le concerne. Le peuple qui l'habite, fier, solitaire et dédaigneux, ne se montre presque point; de là, la multitude de fables qu'on a racontées. Le Koran contient toute sa religion; mais ce Koran, interprété de cent mille manières, remplit les têtes de toutes sortes d'extravagances qui n'excitent pas la moindre dissension. Dites *allah il allah*, *Muhamed ressoul allah*: faites-vous couper le prépuce; conformez-vous aux exercices publics religieux; et puis soyez athée si cela vous convient, personne n'en sonnera le mot; vous serez même un saint, si vous faites le pèlerinage de la Mecque selon toutes les formalités requises.

Il y a quelques sectes et des moines qui ne valent guère mieux que les nôtres; des prêtres de paroisses qu'on appelle imaums, et des moulahs, espèce d'animaux amphibies, moitié robe, moitié soutane. Ces gens-ci sont plus redoutables cent fois que les janissaires et plus funestes que le despote. Ils occu-

1. Article de la *Correspondance* de Grimm, faisant suite au précédent.
2. Ci-devant ministre plénipotentiaire du roi d'Angleterre à la Porte.

pent les tribunaux de judicature, et vous vendent la justice au plus offrant et dernier enchérisseur. C'est, je crois, le seul pays au monde où il y ait de faux témoins de profession, et cependant ils ont un code de lois très-sages et très-bien rédigées qui servent de supplément au Koran. Les prêtres et les ministres de la justice, ces abominables moulahs, sont les barrières du despotisme : ces gens qui enfreignent les lois avec une impudence qui ne se conçoit pas y assujettissent le sultan. Les droits de la propriété, selon notre auteur, sont sacrés en Turquie; les enfants succèdent à leurs pères, et ne peuvent être dépouillés par l'autorité arbitraire. Si vous allez là, et que vous persistiez dans votre luthéranisme, vous aurez un moyen très-sûr de transmettre votre richesse à vos hoirs et ayants cause. Mettez-vous sous l'abri du *vacuf*; ce vacuf est un acte par lequel vous léguerez vos biens à la Mecque ou à quelque maison religieuse, en cas que vous veniez à manquer de successeurs en ligne directe : alors vos biens deviennent inattaquables. Vous voyez que le vacuf doit tout engloutir à la longue; mais, croyez-moi, quoique l'ambassade à la Porte soit peut-être la plus lucrative de toutes, ne la prenez pas si on vous l'offre, ou résolvez-vous aux cérémonies les plus humiliantes. Il n'y a mérite personnel, naissance ni autres distinctions qui tiennent, vous serez un giaour, on vous le dira; rien ne pallie, aux yeux d'un musulman, la tache d'infidèle. Il n'y a point de contrée au monde où la religion ait autant d'influence sur les mœurs : il est presque impossible à un juif, un grec, un chrétien, d'échapper à l'insulte ou à la vexation. Il y a peu de justice d'un musulman riche à un musulman pauvre; il n'y en a point d'un musulman à un infidèle, à moins que votre droit ne soit plus clair que le jour et appuyé d'une bonne bourse d'or. Les femmes, du moins celles qu'on achète, n'y ont pas l'ombre de l'honnêteté et de la décence, etc.

Il y a peu de chose dans cet ouvrage-ci; malgré cela il porte un caractère de vérité qui ne vous permettra pas de douter de ce que vous y trouverez, et c'est bien quelque chose que cela.

ÉPHÉMÉRIDES DU CITOYEN[1]

1769.

TOME V.

Après avoir fait une vingtaine d'extraits à ma manière, il serait honnête, mon ami, d'en faire un à la vôtre, et je vais m'en acquitter sur les *Éphémérides du citoyen*, qui sortent d'une boutique un peu décriée dans votre quartier. Ce cinquième volume que j'ai sous les yeux contient une notice abrégée des ouvrages sortis de l'école économique pendant l'année 1766; un résumé général des *Lettres sur l'ordre légal* ou secret pour faire un demi-volume à peu de frais; la suite de l'*Histoire des finances d'Angleterre sous les rois normands*; l'analyse du quatrième chant du *Poëme des Saisons*, qui vient là je ne sais pourquoi; quelques *Lettres sur le commerce des grains*, l'*Histoire de Sparte*, et autres sujets. Le volume est terminé par l'examen et l'éloge du *Prospectus d'un Dictionnaire du Commerce*, par M. l'abbé Morellet. Il y a dans ce volume une fable de mon ami Diderot, qui montre qu'il aurait le cœur assez honnête et la tête assez folle pour entrer compagnon dans la boutique économique; mais soit à jamais bénie la Providence qui l'en a garanti! Voici la fable.

Il y a quelque temps qu'il débarqua dans l'île de Bornéo un marchand assez entendu. Il débitait un spécifique contre un grand nombre de maladies du pays. Quand il eut vendu toute sa cargaison et qu'il fut sur le point de remettre à la voile, il assembla les habitants, et, par un tour de tête qu'on n'entend pas, il se mit à leur démontrer que son prétendu spécifique n'était bon à rien... C'était un coquin que ce marchand-là... Vous avez raison. Aussi le souverain du pays, indigné, prit con-

1. Article publié pour la première fois dans l'édition Belin des *OEuvres de Diderot*. C'était l'abbé Baudeau le rédacteur du recueil économique analysé.

naissance de son affaire, et le fit étrangler... Et fit bien... Oui; mais vous ne savez pas que ce marchand était un philosophe qui s'amusait sur ses vieux jours à prêcher contre l'évidence.

TOME VI.

Après la notice abrégée des pièces du recueil entier, on trouve un discours prononcé par l'auteur du livre *des Délits et des Peines*, M. le marquis Beccaria, lorsqu'il prit possession de la nouvelle chaire d'économie politique, fondée par Sa Majesté l'impératrice-reine, dans les écoles de Milan.

Il y a dans ce discours de l'éloquence et des idées grandes et fortes. Il a pour objet la science même. L'éditeur n'est pas toujours d'accord avec Beccaria. Il a fait quelques notes critiques sur différents endroits du discours, et j'avoue que je voudrais bien voir une bonne réponse à ces notes. On y soutient, par exemple, qu'il en est de la science économique tout au rebours des autres sciences, où l'on passe de l'étude des faits particuliers aux maximes générales, au lieu que dans la science économique il faut laisser de côté les faits particuliers; et partir des principes généraux qui ont par eux-mêmes toute la clarté dont nos connaissances sont susceptibles, et dont il n'est question que de tirer des conséquences justes. On soutient aussi dans ces notes la suppression absolue de tous droits d'entrée et de sortie, et la liberté du commerce extérieur aussi illimitée que celle du commerce intérieur sans aucune distinction de matières premières et brutes, ou de matières ouvrées. Cet endroit de l'annotateur est terminé par une apostrophe au marquis Beccaria, très-vive, très-chaude et très-pathétique. On trouve dans un autre endroit une des plus violentes sorties qu'on puisse se permettre contre le siècle de Louis XIV et l'administration de Colbert. On reproche à la fin à Beccaria d'avoir omis dans son éloge des auteurs de *la Science économique* quelques grands noms, tels que ceux de La Rivière, de Quesnay, de Mirabeau et autres, et l'on y joint une satire très-amère de quelques hommes qu'il a cités, tels que Melon [1], par exemple. Je ne fais pas

1. Voltaire faisait grand cas de Melon. Voyez *Siècle de Louis XV*, ch. III, et *Questions sur l'Encyclopédie*. Melon avait été secrétaire du Régent.

un cas infini de Melon ; je le crois très-superficiel, je suis bien loin d'assurer la justesse de ses idées ; mais un mérite qu'on ne saurait lui contester, et ce n'est pas un petit mérite, c'est d'avoir été le premier, dans ces derniers temps, qui ait remué les matières économiques. Sans lui peut-être toute l'école économique serait encore à naître.

Viennent ensuite des *Dialogues entre un enfant de sept ans et son mentor*. Le mentor n'est pas assez clair, et manque de grâces, de légèreté, de gaieté et d'esprit, et l'enfant en a trop. Il paraît que ce sont les préliminaires du catéchisme de l'école ; il faut voir ce que cela deviendra.

Après ces dialogues, on trouve l'annonce et l'analyse d'un ouvrage intitulé : *Représentations aux magistrats, ou Apologie de leurs réclamations dans toutes les affaires majeures*. Je ne connais pas cet ouvrage, mais l'objet en est hardi ; il faut que l'auteur, M. l'abbé Roubaud, ait renoncé bien formellement à tout bénéfice.

Le reste du volume est composé de différentes pièces peu importantes, telles que l'Examen de l'ouvrage de notre ami M. de Lormes, qui y est beaucoup loué : l'Art de semer le trèfle en prairies ambulantes ; l'Annonce des *Lettres du fermier*[1] ; une Distribution gratuite de la graine de la garance, dont la culture, autrefois florissante parmi nous, s'y est totalement éteinte ; l'Augmentation du prix proposé par la Société d'Agriculture d'Orléans, à celui qui démontrera le mieux l'avantage ou le désavantage pour un peuple qui le premier accordera au commerce une immunité absolue ; et puis quelques petites rabâcheries sur la matière économique.

Ce qui me plaît le plus de cette nouvelle école de Quesnelistes, c'est que, très-protégée, elle dit tout ce qu'il lui plaît, qu'elle parle avec une liberté que nous ne connaissions pas, et qu'à la longue la police, la cour et les magistrats s'accoutumeront à tout entendre, et les auteurs à tout dire. La nation se familiarisera peu à peu avec les questions de finance, de commerce, d'agriculture, de législation et de politique. Les objets les plus importants au bonheur de la société, à force d'être agités pour et contre, s'éclairciront ; et une fois éclaircis, pour le peuple, pour ceux qui gouvernent, pour ceux qui, jeunes

1. *Lettres d'un fermier de Pensylvanie*. Voir ci-après, p. 86.

encore, doivent avec le temps remplir les places de la magistrature et du ministère, on fera peut-être un peu moins de sottises, ou on les fera moins intrépidement. Prions Dieu pour que cette école se soutienne, tout ignorante et toute bavarde que notre abbé napolitain la suppose. Ces hommes sont bons, têtus, enthousiastes et vains ; et quand ils se tromperaient en tout, ils ne peuvent être blâmés que par ceux qui ignorent que nous sommes presque toujours condamnés à passer par l'erreur pour arriver à la vérité. Nous devons beaucoup sans doute à ceux qui nous éclairent ; nous devons aussi quelque chose à ceux qui cherchent à nous éclairer. Malebranche et Leibnitz ont donné naissance à Locke et Newton ; Platon, Bodin et d'autres illustres fous au sage Montesquieu. En vérité, plus j'examine le cours des choses de ce monde, plus je suis convaincu que la Sagesse, fille de Jupiter dans la fable et au ciel, est ici-bas fille de Momus et de la Folie.

TOME VII.

Première pièce. *Réclamation d'un propriétaire de vignes en Bourgogne, contre une requête des marchands de vin de Paris, pour qu'il soit défendu d'enarrher le vin sur le cep et dans les caves.* Un État est bien mal administré partout où un corps a le front de former une pareille demande.

Seconde pièce. Suite des *Dialogues de l'Enfant et de son Gouverneur*. Sujet charmant, mais traité avec une raideur, une pesanteur et une pédanterie insupportables. Monsieur l'auteur, pour qui vos dialogues sont-ils destinés? Pour un enfant. Mettez-y donc une clarté, une grâce, un intérêt propres à l'attacher. Qui diable voulez-vous qui lise cela?

Troisième pièce. Suite de l'*Histoire des finances d'Angleterre*. Comme je n'ai pas la capacité nécessaire pour apprécier ce morceau, je me dispenserai de le lire.

Quatrième pièce. *Avis au Roi sur la libre circulation des grains et la réduction naturelle des prix dans les années de cherté*. On dit que cela est très-beau ; mais quand les dialogues de notre abbé Galiani auront paru, j'espère que nous n'aurons plus rien à apprendre là-dessus.

Cinquième pièce. *Usage nuisible à l'agriculture*, ou Mémoire

contre la dîme des agneaux provenant de races étrangères.

Sixième pièce. *Bienfaisance vraiment pastorale.* C'est la copie d'une lettre d'un curé qui ne s'en tient pas seulement à sauver ses paroissiens des peines de l'autre monde, mais qui s'occupe en attendant à les garantir de la misère dans celui-ci.

Septième pièce. *Bienfaisance royale, ou Abolition du droit d'aubaine entre la France et la Toscane.*

Et puis, pour huitième pièce. *Un petit mot d'approbation sur l'extinction du privilége exclusif de la Compagnie des Indes.*

En vérité, ces économistes sont de bons diables qui font de leur mieux. Savez-vous à qui ils ressemblent? A la plupart de ceux qui donnent des leçons à Paris. Ils montrent ce qu'ils ne savent pas; mais ils apprennent en montrant, et finissent par être de bons maîtres et par faire de bons écoliers. Et puis j'aime mieux qu'on dise des sottises sur des matières importantes que de s'en taire. Cela devient sujet de discussion et de dispute, et le vrai se découvre.

TOME VIII.

Puisque j'ai parlé de cet ouvrage périodique, il faut que je continue. Lorsque vous aurez repris le tablier[1], vous le laisserez pour ce qu'il vaut, si cela vous convient.

Première partie. Première pièce. *D'un pays florissant où il n'y a point de villes.* Ce pays, c'est la Virginie. Le panégyriste de cette contrée villageoise et de ce bel État patriarcal croit bonnement qu'il peut subsister. Hélas! j'en suis fâché; mais toutes les grandes villes ont commencé par un hameau. Le nombre des maisons va toujours en s'augmentant. La crainte d'un peuple voisin élève autour de ces maisons une muraille, et creuse au pied de la muraille un fossé; et puis voilà une ville et tout ce qui s'ensuit. Je m'accommode encore des rêves en poésie; mais je ne peux plus les souffrir en politique ni en philosophie, à moins que ce ne soient les miens.

Seconde pièce. Suite des *Dialogues de l'Enfant et de son Gouverneur.* Faits de la même main, ils n'auront pas plus de naturel; passons à d'autres choses.

1. *Quitter le tablier, prendre le tablier,* termes convenus entre Grimm et Diderot pour dire quitter ou prendre le travail de la *Correspondance.*

Troisième pièce. *Procès occasionnés par la défense contre les enarrhements de vin.* Ce que je vous en ai dit ci-dessus suffit.

Seconde partie. Première pièce. *Critique de la brochure de M. Dupont sur les corvées et les grands chemins.* Peu m'importe de quelle manière se fassent les grands chemins, pourvu que, primo, ils ne ruinent pas les habitants de la campagne en attendant qu'ils leur soient utiles; et que, secondement, on n'y mette pas le plus pernicieux de tous les luxes, comme on a fait; qu'au gré d'un homme puissant on ne couvre pas de pierres une grande lisière de terre précieuse ; qu'on les proportionne enfin, dans les endroits où l'avantage public les exige, à la fréquence des voitures qui doivent y passer. Il ne serait pas difficile de démontrer à MM. des ponts et chaussées, que par une condescendance très-répréhensible, et par le faste le plus mal entendu, leurs travaux coûtent et coûteront à jamais des sommes immenses à la nation.

Seconde pièce. *Éloge et critique de l'ouvrage de notre ami, Boesnier de Lormes.* Je vous en ai dit mon avis ailleurs[1].

Troisième partie. Première pièce. On dit ici que notre Dauphin s'est instruit de tous les détails pratiques de l'agriculture, et qu'en 1768, le 15 juin, il mit lui-même la main à la charrue. Laboure, laboure tant que tu voudras; je te promets que tant que les choses resteront dans l'état où elles sont, l'épi de blé qui naîtra sous ta main royale ne nourrira pas tes paysans.

Seconde pièce. *Du Commerce et de la Compagnie des Indes.* Oh! j'en ai déjà tant lu et tant parlé que j'en suis las! Depuis que ces gens m'ont bien fait concevoir que la solution du problème était au-dessus de toute humaine capacité, et qu'il ne pouvait être résolu que par l'expérience, j'ai pris mon parti, et je dors là-dessus. Si les défenseurs de la liberté illimitée ont rencontré juste, tant mieux pour eux et pour nos neveux. S'ils se sont trompés, on jettera feu et flamme contre eux; mais ou ils n'y seront plus, ou ils ne s'en soucieront guère s'ils y sont encore. Pour moi il y aura longtemps que j'aurai fait mes adieux au soleil, à la lune et aux étoiles. J'ai eu le malheur de voir mon extrait baptistaire; j'ignorais mon âge, et je ne saurais vous dire quelle a été ma surprise de me trouver si vieux. Si vous savez le secret d'oublier son âge, apprenez-le-moi; vous m'obligerez.

1. Voyez ci-dessus p. 39.

SUR

LES LETTRES D'UN FERMIER

DE PENSYLVANIE

AUX HABITANTS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE[1].

1769.

C'est une grande querelle que celle de l'Angleterre avec ses colonies. Savez-vous, mon ami, par où nature veut qu'elle finisse? Par une rupture. On s'ennuie de payer, aussitôt qu'on est le plus fort. La population de l'Angleterre est limitée; celle des colonies ne l'est pas. Avant un siècle, il est démontré qu'il y aura plus d'hommes à l'Amérique septentrionale, qu'il n'y en a dans l'Europe entière. Alors un des bords de la mer dira à l'autre bord : Des subsides? Je ne vous en dois pas plus que vous ne m'en devez. Faites vos affaires, et laissez-moi faire les miennes. Me pourvoir des choses dont j'ai besoin chez vous, et chez vous seul? Et pourquoi, si je le puis avoir plus commodément et à meilleur prix ailleurs? Vous envoyer les peaux de mes castors, pour que vous m'en fassiez des chapeaux? Mais vous voyez bien que cela est ridicule, si j'en puis faire moi-même. Ne me demandez donc pas cela. C'est ainsi que ce traité de la mère patrie avec ses enfants, fondé sur la supériorité actuelle de la mère patrie, sera méprisé par les enfants quand ceux-ci seront assez grands.

Voici une exposition abrégée des démêlés présents de l'An-

1. L'auteur anglais de cet ouvrage est Dickinson, et le traducteur est Barbeu du Bourg, qui a donné sa traduction en 1769, in-8°. L'ouvrage anglais et la traduction sont anonymes; mais cependant le nom des auteurs n'a jamais été un secret. (Br.) — L'article de Diderot, destiné sans doute à la *Correspondance* de Grimm, n'y a pas été inséré. C'est Naigeon qui l'a publié pour la première fois, en 1798.

gleterre et de ses colonies. Lorsque l'Angleterre avait besoin des subsides de ses colons, elle faisait remettre par les gouverneurs d'outre-mer, aux assemblées provinciales, des lettres circulaires écrites au nom du roi, par le secrétaire d'État, qui en faisait la demande. Le parlement s'adressait aux colonies, précisément comme le roi s'adresse au parlement. Les colonies s'imposaient elles-mêmes. Le parlement a tenté de changer cette taxe volontaire en une taxe arbitraire.

L'assujettissement au papier timbré dans tous les actes civils fut le premier écart de la forme de réquisition accoutumée. Celui qui forma le projet de lever arbitrairement de l'argent sur les Américains par ce moyen, sentit toute l'opposition qu'il y trouverait. Pour prévenir cette opposition, l'acte du timbre fut accompagné d'un bill qui autorisait les officiers des troupes réparties dans les différentes contrées à loger leurs soldats dans les maisons particulières.

L'acte du timbre n'eut point lieu ; quant au bill qui exigeait des assemblées provinciales de loger des soldats, il fut modifié. L'entrée des maisons fut fermée aux soldats, et les assemblées fournirent aux troupes des provisions; mais chacune à sa manière, sans prendre aucunement connaissance du bill. Elles affectèrent de donner à leur acquiescement la forme d'un acte volontaire et libre. Les gouverneurs d'outre-mer mirent tout en œuvre pour traduire cette conduite comme une rébellion; et le parlement indigné, spécialement contre la province de la Nouvelle-York, ôta à cette province tout pouvoir de législation.

Cependant le projet d'asseoir une taxe arbitraire en Amérique ne fut point abandonné. On en tenta l'exécution sous une autre forme. Les colons sont possesseurs de certaines matières premières qu'ils n'ont ni le droit de manufacturer, ni de prendre ailleurs que chez leur mère patrie. Ce fut sur ces matières manufacturées qu'on imagina d'établir des impôts. On devait former un bureau de péages et envoyer à Boston une légion de commis chargés du recouvrement de ces impôts, qui, selon l'énonciation de l'acte, étaient destinés à payer les honoraires des gouverneurs, juges et autres officiers de la couronne en Amérique, parce que c'était une spéculation générale en Angleterre, que ces officiers ne doivent dépendre des colons pour aucune partie de

leur entretien. Les Américains furent, comme on le pense bien, révoltés, et de l'impôt et de l'emploi de l'impôt.

Le démêlé de l'Angleterre avec ses colonies en est là ; et c'est pour confirmer les Anglais de l'Amérique dans leur opposition à ces deux points que les *Lettres du fermier* ont été écrites. Ces Lettres sont pleines de raison, de simplicité et de véritable éloquence. Elles ont eu quarante éditions à Londres en moins d'une année. Un monsieur Dickinson, qui en est l'auteur, est à peine âgé de trente-trois ans. Il exerce la profession d'avocat à Philadelphie, où il a été surnommé le Démosthène de l'Amérique. En considération de son rôle patriotique, un ecclésiastique de la Virginie lui a envoyé en présent dix mille livres sterling. Les femmes de Boston ont renoncé aux rubans, jusqu'à ce que cette affaire soit finie. Elle finira comme elle pourra ; en attendant, celui qui le premier a mis les colonies dans le cas de prendre leur quant à moi, est un fou.

J'ai été un peu surpris de voir paraître ici la traduction de ces Lettres. Je ne connais aucun ouvrage plus propre à instruire les peuples de leurs droits inaliénables, et à leur inspirer un amour violent de la liberté. Parce que M. Dickinson parlait à des Américains, ils n'ont pas conçu que ses discours s'adressaient à tous les hommes. Mon dessein était de vous en recueillir les principes généraux ; mais je m'en tiendrai à quelques morceaux de la dernière lettre, qui a pour titre : *Assoupissement, avant-coureur de l'esclavage.* Voici comme elle commence : .

« Un peuple marche à grands pas vers sa destruction, lorsque les particuliers considèrent leurs propres intérêts comme indépendants de ceux du public. De telles idées sont fatales à leur patrie et à eux-mêmes. Cependant combien n'y a-t-il pas d'hommes assez faibles et assez vils, pour croire qu'ils remplissent tous les devoirs de la vie, lorsqu'ils travaillent avec ardeur à accroître leurs richesses, leur puissance et leur crédit, sans avoir le moindre égard à la société sous la protection de laquelle ils vivent ; qui, lorsqu'ils peuvent obtenir un avantage immédiat et personnel, en prêtant leur assistance à ceux dont les projets tendent manifestement au détriment de leur patrie, se félicitent de leur adresse, et se croient fondés à s'arroger le titre de fins politiques ? Misérables ! dont il est difficile de dire s'ils sont plus dignes de mépris que de pitié, mais dont les

principes sont certainement aussi détestables que leur conduite est pernicieuse! »

Il peint ensuite la conduite de ces hommes; les espérances, les terreurs dont il faut se garantir; puis il ajoute :

« Notre vigilance et notre union feront notre sûreté. Évitons également le morne engourdissement et la vivacité fébrile. Remplissons-nous d'une générosité véritablement sage. Considérons-nous comme des hommes et des hommes libres. Gravons réciproquement dans nos cœurs; disons-nous en nous rencontrant dans les rues, en entrant dans nos maisons, en en sortant, que nous ne saurions être heureux, sans être libres; que nous ne saurions être libres sans être assurés de nos propriétés; que nous ne saurions être assurés de nos propriétés si d'autres ont droit d'y toucher sans notre aveu; que des taxes arbitraires nous les enlèvent; que des droits établis dans la seule vue de lever de l'argent sont des taxes arbitraires; qu'il faut s'opposer immédiatement et vigoureusement aux tentatives d'imposer de tels droits; que cette opposition ne peut être efficace sans la réunion commune des efforts; et qu'en conséquence l'affection réciproque des provinces et l'unanimité des résolutions est essentielle à notre salut. Nous sommes destinés par la nature dans l'ordre marqué des choses, pour être les protecteurs des générations à venir, dont le sort dépend de notre vertu. C'est à nous à savoir si nous donnerons la naissance à des nobles et incontestables héritiers de nos titres, ou à de bas valets de maîtres impérieux. Pour moi, je défendrai de toutes mes forces la liberté que mes pères m'ont transmise. Le ferai-je utilement ou sans fruit? c'est de vous, mes chers compatriotes, que cela dépend. »

On nous permet la lecture de ces choses-là, et l'on est étonné de nous trouver, au bout d'une dizaine d'années, d'autres hommes. Est-ce qu'on ne sent pas avec quelle facilité des âmes un peu généreuses doivent boire ces principes et s'en enivrer? Ah! mon ami, heureusement les tyrans sont encore plus imbéciles qu'ils ne sont méchants; ils disparaissent; les leçons des grands hommes fructifient, et l'esprit d'une nation s'agrandit.

SPÉCULATIONS UTILES

ET

MAXIMES INSTRUCTIVES[1].

Je voudrais bien savoir pourquoi ces faiseurs de maximes, à commencer par Montaigne, La Rochefoucauld, Nicole, La Bruyère, Trublet, et finissant par ce dernier, M. de Bignicourt[2], ont tous été pénétrés du plus profond mépris pour l'espèce humaine. Montaigne nous croit incapables de rien savoir et de rien connaître; La Rochefoucauld débute par nous assurer que nos vertus ne sont que des vices déguisés; toute la morale du grand Nicole est fondée sur deux principes, c'est que la méchanceté découle de notre nature corrompue par le péché originel, et que le peu de bien que nous faisons est l'effet de la grâce de Dieu; presque tous les portraits de La Bruyère sont en dénigrement, et ses réflexions, autant de petites satires; Trublet n'estime pas plus l'homme que ses devanciers; et Bignicourt voit partout sous l'écorce de l'honnêteté un motif vil et méprisable. Serait-ce en eux-mêmes, serait-ce dans ceux qu'ils ont fréquentés, que ces auteurs auraient pris la même opinion qu'ils ont de l'homme? Auraient-ils pensé qu'il est inutile de nous entretenir des gens de bien, et que s'il y a des précautions à nous prescrire, ce ne doit être que contre les méchants, les seuls dont ils nous entretiennent? Auraient-ils cru qu'il valait mieux rabattre de notre vanité, en nous rendant suspect le peu de bonnes qualités qui se trouvait en nous, que de nous porter à l'orgueil par leurs éloges? Quoi qu'il en soit, je regarde ces réflexions isolées sur

1. Ce morceau et le suivant ne portent, dans le manuscrit, aucun nom d'auteur. Ils paraissent être écrits de la main de Diderot, et sont vraisemblablement de lui. — Ils ont été publiés pour la première fois dans l'édition Belin, d'où cette note est tirée.

2. La *France littéraire* ne cite pas cet ouvrage de Sim. de Bignicourt, Rémois, mort en 1775.

la nature humaine, comme ces gros recueils d'expériences physiques qui attendent quelque principe général qui les lie, et sans lequel ce serait assez peu de chose. Ce sont les matériaux d'un grand édifice qui s'achèvera ou ne s'achèvera pas; et les auteurs, la pioche à la main, vont toujours creusant la carrière. Allons, mes amis, piochez, piochez toujours : c'est fort bien fait à vous.

Parmi ces spéculations et maximes de M. de Bignicourt, il y en a qui ont tout le mérite qu'elles peuvent avoir, celui d'être bien écrites, d'être vraies et très-solidement pensées. En voici quelques-unes.

« Ne reprochez pas aux hommes d'avoir trop d'amour-propre; leur défaut est souvent de n'en avoir pas assez. »

« Il y a plus d'avantage à recueillir les petits mots qui échappent au hasard aux souverains et à leurs ministres, qu'à tenir registre de leurs grands apophthegmes. »

« Le plus impitoyable des critiques est un auteur méprisé. »

« Il en est du courtisan comme de ces malades qu'on ne saurait sonder sans les faire souffrir cruellement. »

« Le penchant à la médisance est un attentat contre le privilége des femmes. »

« Les corps sont vindicatifs, injustes, intéressés, ont toutes sortes de torts, quoiqu'ils ne soient composés que d'honnêtes gens; parce que ces vices de corps sont avantageux à tous, et qu'on n'en peut accuser personne; et c'est là ce qui décèle particulièrement la perversité de la nature humaine. »

« Il est une tristesse délicieuse qui ne peut être que le partage d'un cœur également tendre et délicat. »

« Les adversités opiniâtres de la sagesse, et les succès constants de la folie, montrent bien la brièveté de notre durée. Accordez de longs jours à l'homme sage et à l'insensé, donnez à la chance le temps de tourner, et le malheur et le bonheur iront où ils doivent aller. »

« La gaieté s'allie difficilement avec la profondeur de l'esprit. »

Je transcris les premières maximes qui se présentent; il y en a de meilleures; mais celles-ci suffisent pour juger de l'esprit et du style de l'auteur.

DIEU ET L'HOMME[1]

PAR M. DE VALMIRE.

Je ne connais point M. de Valmire : son ouvrage, tout absurde qu'il est, aurait fait assez de sensation pour compromettre la liberté de l'auteur, s'il eût été écrit avec de la chaleur et de l'imagination. M. de Valmire devra son repos à son obscurité scolastique et à son mauvais style. Ce métaphysicien-ci admet l'existence de Dieu, et explique cependant toutes les fonctions de l'âme par des moyens mécaniques et matériels. Il se tue à prouver la possibilité de la Trinité ; il fait de l'intelligence, de la puissance et de l'amour, trois essences substantielles distinctes. Pour trois personnes, il ne les connaît pas ; sauf le respect qu'il doit aux théologiens, c'est une bassesse qu'il ne saurait digérer. Il est grand défenseur de la liberté de penser. Chez lui, les idées, les pensées sont des propriétés de la matière. Le libre arbitre est la plus étrange de toutes les choses qui pouvaient tomber dans la tête d'un être enchaîné avec un ordre de choses universel. Il faudrait, pour qu'il y eût quelque liberté dans l'univers, qu'une molécule menât le temps, et n'en fût pas menée. Ainsi Dieu n'est pas libre. L'homme n'est pas libre. Cependant l'homme qui ne saurait démériter, peut mériter, et comment cela? Comment? par la souffrance à laquelle il a été exposé sans rime ni raison, et dont on lui doit un dédommagement. M. de Valmire fait sa cour aux théologiens tant qu'il peut. Il explique le péché originel, le mystère de l'incarnation, celui de la transsubstantiation, et le reste. Cet homme ne connaît guère les gens à qui il a affaire. Ils ne lui sauront aucun gré des pau-

1. Cet ouvrage de M. Sissous de Valmire parut en 1771, in-12, Amsterdam (Troyes). On l'a confondu quelquefois, paraît-il, avec celui de Voltaire, intitulé « *Dieu et les hommes,* œuvre théologique, mais raisonnable. »

vres étais qu'il fournit à leur édifice, et ils le feront griller tout vif pour un mot capable de les choquer. Les hommes du monde ne sauront pas que ce livre existe ; il ne sera feuilleté que par quelques rêveurs ténébreux de mon espèce. Il échappe à ces fous-là une bonne ligne dont ils n'ont pas senti la valeur, et dont nous faisons notre profit. Combien cette maudite métaphysique fait de fous ! Hé, mes amis, que vous importe qu'il y ait ou qu'il n'y ait ni Dieu, ni diable, ni anges, ni paradis, ni enfer ! Ne savez-vous pas que vous voulez être heureux, que les autres ont le même désir que vous ; qu'il n'y a de félicité vraie pour vous que par le besoin que vous avez les uns des autres, et que par les secours que vous espérez de vos semblables et qu'ils attendent de vous ; que si vous n'êtes pas aimés, estimés, considérés, vous serez méprisés et haïs ; et que l'amour, la considération, l'estime, sont attachés à la bienfaisance ? Soyez donc bienfaisants, tandis que vous êtes ; et endormez-vous du dernier sommeil, aussi tranquilles sur ce que vous deviendrez, que vous l'êtes sur ce que vous étiez il y a quelques centaines d'années. Le monde moral est tellement lié au monde physique, qu'il n'y a guère d'apparence que ce ne soit une seule et même machine. Vous avez été un atome de ce grand tout, le temps vous réduira à un atome de ce grand tout. Chemin faisant, vous aurez passé par une multitude de métamorphoses. De ces métamorphoses, la plus importante est celle sous laquelle vous marchez à deux pieds ; la seule qui soit accompagnée de conscience ; la seule sous laquelle vous constituez par la mémoire de vos actions successives, un individu qui s'appelle *moi*. Faites que ce *moi*-là soit honoré et respecté, et de lui-même, et de ceux qui coexistent avec lui, et de ceux qui viendront après lui.

Vous serez bien avec vous si vous êtes bien avec les autres, et réciproquement ; et ne prenez pas de la ciguë pour du persil. Cela serait plus facile que de se tromper sur la première des vérités métaphysiques.

SUR LE PARALLÈLE

DE LA CONDITION ET DES FACULTÉS DE L'HOMME

AVEC

LA CONDITION ET LES FACULTÉS DES AUTRES ANIMAUX

(Ouvrage traduit de l'anglais, par M. Robinet.)

Mais, monsieur Robinet, vous qui savez penser et qui nous avez montré par votre traité *De la nature*[1] que vous êtes en état de faire vous-même une bonne chose, pourquoi avez-vous perdu votre temps à nous en traduire une aussi pauvre[2]?

Il n'y a ni vues nouvelles, ni sentiment, ni chaleur, ni style dans une matière qui en comportait tant. Si j'ai jamais été tenté de refaire un ouvrage, c'est celui-là. A mesure que j'en continuais la lecture, il se présentait à moi une foule d'idées, tantôt conformes, tantôt contraires aux idées de l'auteur. Si c'est une grande avance pour celui qui veut écrire que d'avoir sous ses yeux un livre médiocre, celui-ci aura parfaitement bien ce mérite. On renfermerait en cinq ou six pages tout ce qu'on voudrait en avoir fait. Le reste est une rabâcherie sur la nature de l'homme et l'énorme distance qui le sépare des animaux. Si l'auteur y avait bien regardé, il aurait vu que cet orgueilleux bipède était à peu près dans le règne animal, ce que le Titien est entre les peintres; inférieur à chacun et même à plusieurs, si l'on considère ses facultés séparées; supérieur à tous, si on les considère réunies. La raison, armée d'une pierre et d'un bâton, est seule plus forte que tous les instincts animaux.

Ce qu'il ajoute sur notre première éducation et sur l'avantage pour les mères d'allaiter elles-mêmes leurs enfants, est

1. Voir ce que dit à ce sujet Diderot, t. II, p. 298, *Réfutation de* L'HOMME.
2. Ce préambule est tiré des mss. de l'Ermitage.

écrit partout; mais il est à propos de le répéter jusqu'à ce qu'on ait opéré une conversion générale. Il y a un grand mot à dire et une triste vérité sur le génie; c'est que l'homme à qui la nature l'a départi, et la femme qu'elle a douée de la beauté, sont deux êtres condamnés au malheur; la femme par la séduction, le génie par l'ignorance et l'envie.

Quand on s'avise d'accuser la nation française de légèreté, il ne faut pas la louer de sa sociabilité, parce que le défaut qu'on blâme est l'effet de la qualité qu'on loue. Il faut que tout s'use en un moment chez un peuple où le même homme promène dans un jour une chose nouvelle dans cent endroits divers. Brisez les portes des sérails : mêlez à Constantinople les hommes avec les femmes; tâchez de communiquer à ces engourdis et stupides Musulmans le même mouvement rapide qui emporte nos Français; devenus aussi sociables, bientôt ils seront aussi légers. Un seul de nos turbulents compatriotes *foisonne* plus que mille Musulmans.

Oh! combien de choses vraies, touchantes et douces, il y avait à dire sur le penchant de l'homme vers la femme; la femme, l'être de la nature le plus semblable à l'homme, la seule digne compagne de sa vie, la source de ses pensées les plus délicieuses et de sa sensation la plus exquise et la plus vive, la mère de ses enfants; celle qui sait quand il lui plaît élever ou calmer les vagues de son cœur; l'unique individu sous le ciel qui sente ses caresses, et dont l'âme réponde pleinement à la sienne; celle qui vient dans ses embrassements réunir la grâce et la force que la nature a séparées! Celui qui n'aime pas la femme est une espèce de monstre; celui qui ne la cherche que quand il en est averti par le besoin, sort de son espèce et se range à côté de la brute.

Si l'on parle du goût, il faut distinguer le goût de la nation, qui est toujours le produit des siècles, et le goût d'un particulier, qui est toujours le résultat d'une suite d'observations fines qu'on a quelquefois oubliées. La mémoire des observations passe, mais leur impression reste et dirige le jugement qu'on appelle *tact*. Rien n'est plus rare que le tact exquis en musique. Plus l'expression d'un art est vague, plus il est difficile de la saisir. La parole grave en moi l'image ou l'idée, le pinceau la tient sous mes yeux, le son l'indique et s'éteint.

Parmi les qualités propres à l'homme, l'auteur compte la religion, qu'il regarde comme une de ses prérogatives les plus précieuses. Malgré tout ce qu'il en dit et que nous n'ignorons pas, toute religion suppose un Dieu qui s'irrite et qui s'apaise ; car s'il ne s'irrite point, ou s'il ne s'apaise pas quand il est irrité, plus de culte, plus d'autels, plus de sacrifices, plus de prêtres. Je n'y verrai donc que le germe fécond des impostures et des haines les plus dangereuses, la corruption de la morale universelle, les transes de la vie et le désespoir de la mort : car ce Dieu irascible et placable, qui est-ce qui ne l'a point irrité? qui est-ce qui est sûr de l'avoir apaisé?

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES

POUR SERVIR D'INTRODUCTION

A LA CONNAISSANCE DE L'ESPRIT ET DU CŒUR HUMAIN

OUVRAGE PROPRE A FORMER LES JEUNES GENS
QUI ENTRENT DANS LE MONDE [1].

Vol. in-12.

Ce n'est pas moi, c'est l'auteur lui-même qui nous fait l'histoire de son livre. Il a lu; il a recueilli, des différents ouvrages qui lui sont tombés sous les mains, les meilleurs lambeaux à son gré. Lorsque sa compilation lui a paru suffisamment volumineuse, il a cherché à introduire quelque ordre entre les matières, et il en est résulté le fatras que voici. Il me semble, d'après cet aveu, qu'il n'y a personne au monde qui, sachant lire, ayant de quoi vivre, un peu de goût et beaucoup de temps de reste, n'en puisse faire autant, et augmenter le nombre des livres inutiles. Ce compilateur prétend que les jeunes gens trouveront, dans les sentences qu'il a ramassées de droite et de gauche, un supplément à l'expérience qui leur manque. Il ne sait pas que c'est par une suite nécessaire de ce défaut d'expérience, que les enfants prennent pour du radotage toutes les sages leçons que nous autres pères ne cessons de leur adresser; et vous verrez qu'une page imprimée fera sur eux ce que notre exemple et nos remontrances ne peuvent faire. J'ai bien peur que nous ne soyons condamnés à ne connaître la sagesse que par le malheur, et que nous ne soyons convaincus de la nécessité de bien vivre qu'au moment où nous sommes sur le point de mourir. Quelle force opposer à l'ignorance et à l'ordre de la nature? Nous naissons ignorants, et la nature veut que l'enfant

1. Article publié pour la première fois dans l'édition Belin.

balbutie; que l'adolescent s'abandonne à la dissipation, au jeu et à l'amour; que l'homme fait soit ambitieux; que le vieillard reconnaisse enfin la vanité de toutes les importantes bagatelles qui ont fait l'agrément ou le supplice de sa vie, et qu'il en fasse à la jeunesse des leçons d'humeur qui ne sont pas écoutées : *Vox clamantis in deserto.* J'en appelle à l'auteur même de ces prétendus *Principes philosophiques;* qu'il nous dise si, à l'exception du temps que sa lecture a dérobé à d'autres sottises, il a appris ou de ses propres réflexions ou des réflexions d'autrui qu'il a compilées, à faire un meilleur usage du reste. On est bien ou mal né. On se trouve, en entrant dans le monde, jeté en bonne ou mauvaise compagnie. On a des goûts honnêtes ou dissolus. On est un homme d'esprit ou un sot. On a du bon sens ou l'on est un insensé. On a de la sensibilité ou l'on est une pierre. On est heureux ou malheureux. La nature nous dispose à un rôle ou à un autre. Très-souvent les circonstances nous condamnent à celui pour lequel nous n'étions pas faits, et sans avoir dit avec le stoïcien : *O destin! conduis-moi où tu voudras, me voilà prêt à te suivre!* nous n'en sommes ni plus ni moins conduits. Un jeune impie, vêtu d'un habit d'écarlate qu'il portait pour la première fois, est forcé par un orage d'entrer dans l'église où il n'avait pas mis les pieds depuis cinq à six ans. Il s'assied; une fille de joie prend une chaise à côté de lui. Il la suit chez elle; elle lui donne la mauvaise santé; il en meurt. C'était un fils unique; et voilà son père, sa mère et toute sa famille plongés dans la désolation. Une jeune fille, dévote comme un petit ange, dans le même instant s'en allait à la messe. Elle trouve sur son chemin un petit voisin de quinze à seize ans, qu'elle avait lorgné quelquefois, et qui ne manquait pas de goût pour elle. Il la prend sous le bras; l'orage les força l'un et l'autre à chercher un asile; mais où? dans la chambre du petit voisin. Je ne sais comment cela se fit, mais elle en sortit grosse. Voilà sa mère en fureur. Elle accouche, et puis on la claquemure pour le reste de sa vie dans un cloître. C'est contre ces tours du sort que les *Maximes* de La Rochefoucauld et tous les livres du monde ne peuvent rien. *Si jeunesse savait, et si vieillesse pouvait!* Il y a longtemps qu'on l'a dit pour la première fois, et cela sera toujours vrai; et l'art de donner du pouvoir à celui qui s'en va, ne me paraît pas plus difficile que l'art de donner du

savoir à celui qui vient. Il y a bien de la différence entre une règle de conduite appuyée sur l'autorité d'un pédagogue ou sur la conviction expérimentale d'un homme qui a vécu et souffert. De tout ce qui vient d'être dit, il s'ensuivrait presque que tous ces beaux traités de morale ne serviraient guère qu'à nous sauver de l'ennui ; et je ne suis pas trop éloigné de le croire. L'expérience propre, l'intérêt présent et la voix de la conscience, voilà les grands docteurs de la vie ; et cependant écrire, mais écrire des choses nouvelles, mais les écrire avec force et éloquence, afin d'apprêter au caquet d'un grand nombre d'hommes, et jouir de quelque considération ; être une mouche qui fasse bourdonner la ruche. Les grandes connaissances, les vraiment importantes, nous ne savons où nous les avons prises. Ce n'est pas dans le livre imprimé chez Marc-Michel Rey ou ailleurs, c'est dans le livre du monde. Nous lisons ce livre sans cesse, sans dessein, sans application, sans nous en douter. Les choses que nous y lisons pour la plupart ne peuvent s'écrire, tant elles sont fines, subtiles, compliquées ; du moins celles qui donnent à un homme le caractère de pénétration singulière qui le distingue des autres. La page de ce livre qui le sauvera d'un grand péril, qui lui fera tenter avec succès une entreprise désespérée, où est-elle ? Je l'ignore. L'enfant qui joue s'aperçoit de tout ce qui se passe autour de lui ; l'homme fait dans le monde le même rôle pendant toute sa vie. Oh ! les ineptes et les plates créatures que nous serions, si nous ne savions que ce que nous avons lu ! Les pauvres choses que tous ces principes écrits, même dans les ouvrages les plus profonds, en comparaison des besoins et des circonstances de la vie ! Écoutez un blasphème : La Bruyère, La Rochefoucauld, sont des livres bien communs, bien plats, en comparaison de ce qui se pratique de ruses, de finesses, de politique, de raisonnements profonds, un jour de marché à la halle. Aussi remarque-t-on bien de la différence entre l'homme qui a vécu et l'homme qui a médité ; ce sont les deux architectes athéniens : celui qui sait dire, et celui qui sait faire. J'ai mieux aimé, mon ami, vous jeter ici une tirade de paradoxes qui vous amuseront, que de vous fatiguer de la triste analyse de l'ouvrage d'un auteur qui n'a rien à lui, et à qui je rendrai toute la justice que je lui dois, quand j'aurai loué la bonne foi avec laquelle il en convient.

MORCEAU DE DIDEROT

INSÉRÉ DANS LE

DISCOURS SUR L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS PARMI LES HOMMES

DE J.-J. ROUSSEAU.

1754.

On sait, par l'aveu même de Rousseau, que Diderot lui a fourni, lors de ses débuts, un assez grand nombre de morceaux. Il n'est malheureusement pas facile de les reconnaître à des signes certains, et nous nous serions abstenu d'en faire aucune citation si, au moins pour l'un d'eux, nous n'avions une indication formelle de Rousseau. Voici en effet ce qu'il écrivait à M. de Saint-Germain (Monquin, le 17 $\frac{26}{2}$ 70) : « On peut être un malhonnête homme et faire un bon livre; mais jamais les divins élans du génie n'honorèrent l'âme d'un malfaiteur; et, si les soupçons de quelqu'un que j'estimerais pouvaient à ce point ravaler la mienne, je lui présenterais mon *Discours sur l'inégalité*, pour toute réponse, et je lui dirais : « Lis et rougis. »

Et dans un renvoi au mot *Discours sur l'inégalité* : « En retranchant quelques morceaux de la façon de Diderot, qu'il m'y fit insérer presque malgré moi. Il en avait ajouté de plus durs encore, mais je ne pus me résoudre à les employer. »

Plus loin, il ajoute : « Tout ce que je puis supposer le plus raisonnablement, c'est qu'ils (Grimm et Diderot) auront fabriqué quelques écrits abominables qu'ils m'auront attribués[1]. Cependant, comme il est peu naturel qu'on les ait crus sur leur parole, il aura fallu qu'ils aient accumulé des vraisemblances, sans oublier d'imiter le style et la main. Quant au style, un homme qui possède supérieurement le talent d'écrire imite aisément, jusqu'à certain point, le style d'un autre, quoique bien marqué : c'est ainsi que Boileau imita le style de Voiture et celui de Balzac à s'y tromper; et cette imitation du mien peut être surtout facile à Diderot, dont j'étudiais particulièrement la diction lorsque je com-

1. On ne connaît aucun de ces écrits des persécuteurs imaginaires de Rousseau

mençai d'écrire, et qui même a mis dans mes premiers ouvrages plusieurs morceaux qui ne tranchent point avec le reste[1] et qu'on ne saurait distinguer, du moins quant au style. Il est certain que sa tournure et la mienne, surtout dans mes premiers ouvrages, dont la diction est, comme la sienne, un peu sautante et sententieuse, sont, parmi celles de nos contemporains, les deux qui se ressemblent le plus. »

Et en note, à propos de *quant au style :* « Quant aux pensées, celles qu'il a eu la bonté de me prêter et que j'ai eu la bêtise d'adopter sont bien faciles[2] à distinguer des miennes, comme on peut voir dans celle du philosophe qui s'argumente en enfonçant son bonnet sur ses oreilles (*Discours sur l'inégalité*). car ce morceau est de lui tout entier. Il est certain que M. Diderot abusa toujours de ma confiance et de ma facilité pour donner à mes écrits un ton dur et un air noir qu'ils n'eurent plus sitôt qu'il cessa de me diriger et que je fus tout à fait livré à moi-même. »

Les mêmes renseignements sont donnés dans *les Confessions* (liv. VIII). Nous n'en voulons pas tirer de conséquences désagréables à Rousseau, qui démontre cependant par là que ses premiers succès n'étaient pas tout à lui; mais nous ne pouvons nous dispenser de revendiquer pour Diderot ce morceau sur le philosophe qui se bouche les oreilles pour s'argumenter. Un éditeur (*Œuvres de Rousseau,* Hachette, 1858), par une malheureuse inadvertance, a dit que ce portrait était Diderot, au lieu de dire qu'il était *de* Diderot. Et voilà comme une simple préposition oubliée transforme la mention d'un fait en une douloureuse calomnie.

Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre en accordant à l'homme la seule vertu naturelle qu'ait été forcé de reconnaître le détracteur le plus outré des vertus humaines. Je parle de la pitié, disposition convenable à des êtres aussi faibles et sujets à autant de maux que nous le sommes; vertu d'autant plus universelle et d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, et si naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des mères pour leurs petits, et des périls

1. Ce qui est naturel, puisque, d'après la phrase précédente, c'était Rousseau l'imitateur.

2. Nouvelle habileté de Rousseau. Tout ce qui n'est pas doux, aimable, gracieux et poli n'est pas de lui.

qu'elles bravent pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant. Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son espèce : il y en a même qui leur donnent une sorte de sépulture; et les tristes mugissements du bétail entrant dans une boucherie annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. On voit avec plaisir l'auteur de la *Fable des Abeilles*[1], forcé de reconnaître l'homme pour un être compatissant et sensible; sortir, dans l'exemple qu'il en donne, de son style froid et subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui aperçoit au dehors une bête féroce arrachant un enfant du sein de sa mère, brisant sous sa dent meurtrière ses faibles membres, et déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel! quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette vue, de ne pouvoir porter aucun secours à la mère évanouie, ni à l'enfant expirant!

Tel est le pur mouvement de la nature, antérieur à toute réflexion ; telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire, puisqu'on voit tous les jours dans nos spectacles s'attendrir et pleurer, aux malheurs d'un infortuné, tel qui, s'il était à la place du tyran, aggraverait encore les tourments de son ennemi; semblable au sanguinaire Sylla, si sensible aux maux qu'il n'avait pas causés, ou à cet Alexandre de Phère qui n'osait assister à la représentation d'aucune tragédie, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque et Priam, tandis qu'il écoutait sans émotion les cris de tant de citoyens qu'on égorgeait tous les jours par ses ordres.

« Mollissima corda
Humano generi dare se natura fatetur,
Quæ lacrymas dedit. »

(Juv., *Sat.* xv, v. 131.)

Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne

1. Mandeville. Son livre, tendant à prouver que la société n'est basée que sur les vices des hommes et non sur leurs vertus, fut violemment attaqué et l'auteur poursuivi. La *Fable des Abeilles* a été traduite en français par J. Bertrand, en 1740.

leur eût donné la pitié à l'appui de la raison : mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux faibles, aux coupables, ou à l'espèce humaine en général? La bienveillance et l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose que désirer qu'il soit heureux? Quand il serait vrai que la commisération ne serait qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre, sentiment obscur et vif dans l'homme sauvage, développé mais faible dans l'homme civil, qu'importerait cette idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force? En effet, la commisération sera d'autant plus énergique que l'animal spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant. Or, il est évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de nature que dans l'état de raisonnement. C'est la raison qui engendre l'amour-propre, et c'est la réflexion qui le fortifie; c'est elle qui replie l'homme sur lui-même; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gène et l'afflige. C'est la philosophie qui l'isole ; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant : « Péris, si tu veux; je suis en sûreté. » Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du philosophe et qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenêtre; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles, et s'argumenter un peu, pour empêcher la nature qui se révolte en lui de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme sauvage n'a point cet admirable talent; et, faute de sagesse et de raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment de l'humanité. Dans les émeutes, dans les querelles des rues, la populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne; c'est la canaille, ce sont les femmes des halles qui séparent les combattants, et qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

Il est donc bien certain que la pitié est un sentiment naturel, qui, modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux

que nous voyons souffrir; c'est elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de lois, de mœurs et de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix : c'est elle qui détournera tout sauvage robuste d'enlever à un faible enfant ou à un vieillard infirme sa subsistance acquise avec peine, si lui-même espère pouvoir trouver la sienne ailleurs : c'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée, *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse*, inspire à tous les hommes cette autre maxime de bonté naturelle, bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente : *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible.* C'est, en un mot, dans ce sentiment naturel, plutôt que dans des arguments subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouverait à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate et aux esprits de sa trempe d'acquérir de la vertu par raison, il y al ongtemps que le genre humain ne serait plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnements de ceux qui le composent.

SUR

L'ÉDUCATION DES ROIS

MORCEAU EXTRAIT DE L'ÉLOGE DE FÉNELON,
DE M. DE PEZAY[1].

1771.

La scène change; le particulier n'est plus : l'homme d'État va paraître dans M. de Cambrai. Le dépôt le plus précieux de la nation est en ses mains; c'est à lui qu'il est donné de préparer le ressort de la félicité ou la désolation d'un grand peuple. Ce n'est pas sans terreur qu'un homme entre dans un tel ministère, quand il en est digne. Quel rôle effrayant, en effet, d'avoir à répondre à vingt millions d'hommes de la vertu d'un seul! mais d'un seul dont un caprice influe sur le sort de tous, d'un seul dont un vice peut bouleverser des empires, un défaut faire ruisseler le sang, une fantaisie troubler le monde. Comment dormir ainsi garant de tout aux yeux d'un public sévère et intéressé; d'un public qui vous rend responsable du possible et de l'impossible; qui s'en prend à vous des suites d'une organisation imparfaite qu'il ignore, comme d'un mauvais pli que vous aurez donné ou laissé prendre; des torts de la nature comme des vôtres; et qui, dans cette rigueur extrême, est encore juste, parce que la nature a toujours moins de tort que vous, et que la nature jeune ne l'a presque jamais? Où puiser un courage qui suffise, lorsqu'à ces dangers, inhérents à notre essence, vient se joindre la foule des institutions fausses, des longs préjugés

1. Ce morceau éloquent, écrit de verve, et qui est comme noyé dans l'ouvrage insipide de Pezay, lui avait été fourni par Diderot. C'est un fait peu connu, mais affirmé par Naigeon. On sait d'ailleurs combien peu Diderot tenait à ses écrits, et avec quelle facilité il les donnait à ses amis; témoin les ouvrages de J.-J. Rousseau, de Raynal, de d'Holbach, d'Helvétius, auquel il a fourni les pages les plus éloquentes. (Br.)

et des vieux abus? quand il faut combattre à la fois les vices de l'humanité et ceux des lois même, le poison du cœur humain et le venin des cours; quand tout, jusqu'au costume révéré, jusqu'au despotisme de l'étiquette, conspire à renouveler les têtes de l'hydre qu'il faut abattre? De quel œil M. de Cambrai dut-il envisager cette multitude d'absurdités jugées indispensables, de minuties graves, mais établies, mais consacrées comme base de l'éducation des princes, mais militant de concert pour les corrompre, et qui, si nous n'étions Français, nous feraient croire à un miracle plutôt qu'à la bonté d'un roi né roi? A quel monstrueux aveuglement réserve-t-on des infortunés qui n'ouvrent les yeux que pour contempler un culte idolâtre de leurs personnes; des enfants qui, dès qu'ils voient, voient des hommes prosternés devant eux, c'est-à-dire l'humiliation de toutes les forces devant toutes les faiblesses? Quelle doit être leur première idée, dès qu'ils ont pressenti le respect superstitieux d'une nourrice tremblante, osant à peine toucher aux langes des êtres débiles qui lui doivent de vivre? La nature veut que l'enfant souffre; elle le veut pour que la commisération soit sa première pensée et la reconnaissance sa seconde; voilà l'ordre de la nature et vous la pervertissez. Cet enfant roi crie : est-ce une main protectrice, paternelle et puissante que vous lui tendez? Non; vous l'étonnez par un effroi tumultueux qui trouble ses sens, les tourmente, et qui, détruisant jusqu'au bien que vous lui voulez faire, lui va bientôt faire accroire que la nature est troublée parce qu'il pleure. Il ne peut se soutenir; on le porte en pompe. Il sort; une garde prend les armes. Il a peur de votre hommage et vous le lui offrez! Que pensera-t-il au spectacle de vos prosternations? Vous voulez donc qu'il prenne son berceau pour un autel, lui pour un dieu... Et vous tous alors, pour qui vous prendra-t-il? O princes! malheureux de l'être, qui naissez dans l'orgueil, croissez dans le mensonge, vivez dans l'adulation et la toute-puissance : combien ne faut-il pas que vous soyez nés bons pour n'être pas les plus méchants des hommes!

ABRÉGÉ

DU

CODE DE LA NATURE

EXTRAIT DU SYSTÈME DE LA NATURE DU BARON D'HOLBACH.

Nous aurions désiré compléter ces *Miscellanea* par un choix des passages semés par Diderot dans nombre de livres auxquels on sait pertinemment qu'il a collaboré. Mais, en l'absence de renseignements précis, nous avons cru téméraire de faire de nous-même ce choix, que quelques-uns des amis du philosophe (Meister, Naigeon) ont cru facile. L'*Histoire philosophique des deux Indes,* compulsée avec soin, ne nous a pas paru offrir de disparates indiquant nettement sa participation. Il a dû y avoir une révision de l'ensemble qui a tout mis au même ton. Le *Système de la Nature* est dans le même cas. Cependant, il y a une presque certitude pour considérer le dernier chapitre, résumé de tout l'ouvrage, comme l'œuvre de Diderot. Une édition parue en 1822 (4 vol. in-18, Paris, Domère), de cet important ouvrage, l'affirme. Cette édition s'annonçait comme enrichie de notes et de corrections tirées d'un exemplaire ayant appartenu à Diderot. Une telle promesse non tenue pourrait mettre en défiance et faire considérer le livre comme une simple spéculation provoquée par la publication récente de M. Brière, si on ne reconnaissait pas dans l'avertissement une plume honnête qui avoue que les notes du philosophe sont, en réalité, peu nombreuses et qu'elles ne valent pas la peine d'être distinguées de celles déjà connues; et si on ne sentait pas, dans certains détails, un homme véritablement initié aux affaires de la maison d'Holbach. On serait tenté même, à quelques traits, de penser à Meister, quoique Meister fût un adversaire décidé des doctrines du baron. Quoi qu'il en soit, l'attribution du dernier chapitre du *Système de la Nature* à Diderot est formelle; nous nous retranchons derrière cette affirmation, laissant décider à de plus compétents si elle est fausse ou soutenable. Cette voie des conjectures n'est pas de celles où nous aimons à entrer sans guide sûr.

Ce qui est faux ne peut être utile aux hommes, ce qui leur nuit constamment ne peut être fondé sur la vérité et doit être proscrit à jamais. C'est donc servir l'esprit humain et travailler pour lui que de lui présenter le fil secourable à l'aide duquel il peut se tirer du labyrinthe où l'imagination le promène et le fait errer sans trouver aucune issue à ses incertitudes. La nature seule, connue par l'expérience, lui donnera ce fil et lui fournira les moyens de combattre les *Minotaures*, les fantômes et les monstres qui depuis tant de siècles exigent un tribut cruel des mortels effrayés. En tenant ce fil dans leurs mains, ils ne s'égareront jamais; pour peu qu'ils s'en dessaisissent un instant, ils retomberont infailliblement dans leurs anciens égarements. Vainement porteraient-ils leurs regards vers le ciel pour trouver des ressources qui sont à leurs pieds : tant que les hommes, entêtés de leurs opinions religieuses, iront chercher dans un monde imaginaire les principes de leur conduite ici-bas, ils n'auront point de principes; tant qu'ils s'obstineront à contempler les cieux, ils marcheront à tâtons sur la terre, et leurs pas incertains ne rencontreront jamais le bien-être, la sûreté, le repos nécessaires à leur bonheur.

Mais les hommes, que leurs préjugés rendent obstinés à se nuire, sont en garde contre ceux mêmes qui veulent leur procurer les plus grands biens. Accoutumés à être trompés, ils sont dans des soupçons continuels; habitués à se défier d'eux-mêmes, à craindre la raison, à regarder la vérité comme dangereuse, ils traitent comme des ennemis ceux mêmes qui veulent les rassurer; prémunis de bonne heure par l'imposture, ils se croient obligés de défendre soigneusement le bandeau dont elle couvre leurs yeux et de lutter contre tous ceux qui tenteraient de l'arracher. Si leurs yeux accoutumés aux ténèbres s'entr'ouvrent un instant, la lumière les blesse, et ils s'élancent avec furie sur celui qui leur présente un flambeau dont ils sont éblouis. En conséquence, l'athée est regardé comme un être malfaisant, comme un empoisonneur public; celui qui ose réveiller les mortels d'un sommeil léthargique où l'habitude les a plongés passe pour un perturbateur; celui qui voudrait calmer leurs transports frénétiques passe pour un frénétique lui-même; celui qui invite ses associés à briser leurs fers ne paraît qu'un insensé ou un téméraire à des captifs qui croient que leur nature ne

les a faits que pour être enchaînés et pour trembler. D'après ces préventions funestes, le disciple de la nature est communément reçu de ses concitoyens de la même manière que l'oiseau lugubre de la nuit, que tous les autres oiseaux, dès qu'il sort de sa retraite, poursuivent avec une haine commune et des cris différents.

Non, mortels, aveuglés par la terreur! l'ami de la nature n'est point votre ennemi; son interprète n'est point le ministre du mensonge; le destructeur de vos fantômes n'est point le destructeur des vérités nécessaires à votre bonheur; le disciple de la raison n'est point un insensé qui cherche à vous empoisonner ou à vous communiquer un délire dangereux. S'il arrache la foudre des mains de ces dieux terribles qui vous épouvantent, c'est pour que vous cessiez de marcher au milieu des orages dans une route que vous ne distinguez qu'à la lueur des éclairs. S'il brise ces idoles encensées par la crainte ou ensanglantées par le fanatisme et la fureur, c'est pour mettre en leur place la vérité consolante propre à vous rassurer. S'il renverse ces temples et ces autels si souvent baignés de larmes, noircis par des sacrifices cruels, enfumés par un encens servile, c'est pour élever à la paix, à la raison, à la vertu un monument durable, dans lequel vous trouviez en tout temps un asile contre vos frénésies, vos passions et contre celles des hommes puissants qui vous oppriment. S'il combat les prétentions hautaines de ces tyrans déifiés par la superstition, qui, de même que vos dieux, vous écrasent sous un sceptre de fer, c'est pour que vous jouissiez des droits de votre nature; c'est afin que vous soyez des hommes libres et non des esclaves pour toujours enchaînés dans la misère; c'est pour que vous soyez enfin gouvernés par des hommes et des citoyens qui chérissent, qui protégent des hommes semblables à eux et des citoyens dont ils tiennent leur pouvoir. S'il attaque l'imposture, c'est pour rétablir la vérité dans ses droits si longtemps usurpés par l'erreur. S'il détruit la base idéale de cette morale incertaine ou fanatique qui jusqu'ici n'a fait qu'éblouir vos esprits sans corriger vos cœurs, c'est pour donner à la science des mœurs une base inébranlable dans votre propre nature. Osez donc écouter sa voix, bien plus intelligible que ces oracles ambigus que l'imposture vous annonce au nom d'une divinité captieuse qui contredit sans cesse ses pro-

pres volontés. Écoutez donc la nature, elle ne se contredit jamais.

« O vous! dit-elle, qui, d'après l'impulsion que je vous donne, tendez vers le bonheur dans chaque instant de votre durée, ne résistez point à ma loi souveraine. Travaillez à votre félicité; jouissez sans crainte, soyez heureux; vous en trouverez les moyens écrits dans votre cœur. Vainement, ô superstitieux! cherches-tu ton bien-être au delà des bornes de l'univers où ma main t'a placé. Vainement le demandes-tu à ces fantômes inexorables que ton imagination veut établir sur mon trône éternel; vainement l'attends-tu dans ces régions célestes que ton délire a créées; vainement comptes-tu sur ces déités capricieuses dont la bienfaisance t'extasie, tandis qu'elles ne remplissent ton séjour que de calamités, de frayeurs, de gémissements, d'illusions. Ose donc t'affranchir du joug de cette religion, ma superbe rivale, qui méconnaît mes droits; renonce à ces dieux usurpateurs de mon pouvoir pour revenir sous mes lois. C'est dans mon empire que règne la liberté. La tyrannie et l'esclavage en sont à jamais bannis; l'équité veille à la sûreté de mes sujets; elle les maintient dans leurs droits; la bienfaisance et l'humanité les lient par d'aimables chaînes; la vérité les éclaire, et jamais l'imposture ne les aveugle de ses sombres nuages.

« Reviens donc, enfant transfuge; reviens à la nature! Elle te consolera, elle chassera de ton cœur ces craintes qui t'accablent, ces inquiétudes qui te déchirent, ces transports qui t'agitent, ces haines qui te séparent de l'homme que tu dois aimer. Rendu à la nature, à l'humanité, à toi-même, répands des fleurs sur la route de la vie; cesse de contempler l'avenir; vis pour toi, vis pour tes semblables; descends dans ton intérieur; considère ensuite les êtres sensibles qui t'environnent et laisse là ces dieux qui ne peuvent rien pour ta félicité. Jouis, et fais jouir des biens que j'ai mis en commun pour tous les enfants également sortis de mon sein; aide-les à supporter les maux auxquels le destin les a soumis comme toi-même. J'approuve tes plaisirs lorsque, sans te nuire à toi-même, ils ne seront point funestes à tes frères, que j'ai rendus nécessaires à ton propre bonheur. Ces plaisirs te sont permis, si tu en uses dans cette juste mesure que j'ai fixée moi-même. Sois donc heureux, ô homme! La nature t'y convie, mais souviens-toi que tu ne peux l'être tout seul; j'invite au bonheur tous les mortels ainsi que

toi, ce n'est qu'en les rendant heureux que tu le seras toi-même ; tel est l'ordre du destin ; si tu tentais de t'y soustraire, songe que la haine, la vengeance et le remords sont toujours prêts à punir l'infraction de ses décrets irrévocables.

« Suis donc, ô homme ! dans quelque rang que tu te trouves, le plan qui t'est tracé pour obtenir le bonheur auquel tu peux prétendre. Que l'humanité sensible t'intéresse au sort de l'homme ton semblable ; que ton cœur s'attendrisse sur les infortunes des autres ; que ta main généreuse s'ouvre pour secourir le malheureux que son destin accable ; songe qu'il peut un jour t'accabler ainsi que lui ; reconnais donc que tout infortuné a droit à tes bienfaits. Essuie surtout les pleurs de l'innocence opprimée ; que les larmes de la vertu dans la détresse soient recueillies dans ton sein ; que la douce chaleur de l'amitié sincère échauffe ton cœur honnête ; que l'estime d'une compagne chérie te fasse oublier les peines de la vie ; sois fidèle à sa tendresse, qu'elle soit fidèle à la tienne ; que sous les yeux de parents unis et vertueux tes enfants apprennent la vertu ; qu'après avoir occupé ton âge mûr, ils rendent à ta vieillesse les soins que tu auras donnés à leur enfance imbécile.

« Sois juste, parce que l'équité est le soutien du genre humain. Sois bon, parce que la bonté enchaîne tous les cœurs. Sois indulgent, parce que, faible toi-même, tu vis avec des êtres aussi faibles que toi. Sois doux, parce que la douceur attire l'affection. Sois reconnaissant, parce que la reconnaissance alimente et nourrit la bonté. Sois modeste, parce que l'orgueil révolte des êtres épris d'eux-mêmes. Pardonne les injures, parce que la vengeance éternise les haines. Fais du bien à celui qui t'outrage, afin de te montrer plus grand que lui et de t'en faire un ami. Sois retenu, tempéré, chaste, parce que la volupté, l'intempérance et les excès détruiront ton être et te rendront méprisable.

« Sois citoyen, parce que ta patrie est nécessaire à ta sûreté, à tes plaisirs, à ton bien-être. Sois fidèle et soumis à l'autorité légitime, parce qu'elle est nécessaire au maintien de la société qui t'est nécessaire à toi-même. Obéis aux lois, parce qu'elles sont l'expression de la volonté publique à laquelle ta volonté particulière doit être subordonnée. Défends ton pays, parce que c'est lui qui te rend heureux et qui renferme tes biens ainsi

que tous les êtres les plus chers à ton cœur. Ne souffre point que cette mère commune de toi et de tes concitoyens tombe dans les fers de la tyrannie, parce que pour lors elle ne serait plus qu'une prison pour toi. Si ton injuste patrie te refuse le bonheur; si, soumise au pouvoir injuste, elle souffre qu'on t'opprime, éloigne-toi d'elle en silence; ne la trouble jamais.

« En un mot, sois homme; sois un être sensible et raisonnable; sois époux fidèle, père tendre, maître équitable, citoyen zélé; travaille à servir ton pays par tes forces, tes talents, ton industrie, tes vertus. Fais part à tes associés des dons que la nature t'a faits; répands le bien-être, le contentement et la joie sur tous ceux qui t'approchent : que la sphère de tes actions, rendue vivante par tes bienfaits, réagisse sur toi-même; sois sûr que l'homme qui fait des heureux ne peut être lui-même malheureux. En te conduisant ainsi, quels que soient l'injustice et l'aveuglement des êtres avec qui ton sort te fait vivre, tu ne seras jamais totalement privé des récompenses qui te seront dues; nulle force sur la terre ne pourra du moins te ravir le contentement intérieur, cette source la plus pure de toute félicité; tu rentreras à chaque instant avec plaisir en toi-même: tu ne trouveras au fond de ton cœur ni honte, ni terreurs, ni remords; tu t'aimeras; tu seras grand à tes yeux; tu seras chéri, tu seras estimé de toutes les âmes honnêtes, dont le suffrage vaut bien mieux que celui de la multitude égarée. Cependant, si tu portes tes regards au dehors, des visages contents t'exprimeront la tendresse, l'intérêt, le sentiment. Une vie dont chaque instant sera marqué par la paix de ton âme et l'affection des êtres qui t'environnent te conduira paisiblement au terme de tes jours; car il faut que tu meures; mais tu te survis déjà par la pensée; tu vivras toujours dans l'esprit de tes amis et des êtres que tes mains ont rendus fortunés; tes vertus y ont d'avance érigé des monuments durables. Si le ciel s'occupait de toi, il serait content de ta conduite, quand la terre en est contente.

« Garde-toi donc de te plaindre de ton sort. Sois juste, sois bon, sois vertueux, et jamais tu ne peux être dépourvu de plaisir. Garde-toi d'envier la félicité trompeuse et passagère du crime puissant, de la tyrannie victorieuse, de l'imposture intéressée, de l'équité vénale, de l'opulence endurcie. Ne sois jamais tenté de grossir la cour ou le troupeau servile des esclaves de

l'injuste tyran. Ne tente point d'acquérir à force de honte, d'avanies et de remords le fatal avantage d'opprimer tes semblables; ne sois point le complice mercenaire des oppresseurs de ton pays; ils sont forcés de rougir, dès qu'ils rencontrent tes yeux.

« Car, ne t'y trompe pas, c'est moi qui punis, plus sûrement que les dieux, tous les crimes de la terre; le méchant peut échapper aux lois des hommes, jamais il n'échappe aux miennes. C'est moi qui ai formé et les cœurs et les corps des mortels; c'est moi qui ai fixé les lois qui les gouvernent. Si tu te livres à des voluptés infâmes, les compagnons de tes débauches t'applaudiront, et moi je te punirai par des infirmités cruelles qui termineront une vie honteuse et méprisée. Si tu te livres à l'intempérance, les lois des hommes ne te puniront point, mais je te punirai en abrégeant tes jours. Si tu es vicieux, tes habitudes funestes retomberont sur ta tête. Ces princes, ces divinités terrestres, que leur puissance met au-dessus des lois des hommes, sont forcés de frémir sous les miennes. C'est moi qui les châtie; c'est moi qui les remplis de soupçons, de terreurs, d'inquiétudes; c'est moi qui les fais trembler au nom seul de l'auguste vérité; c'est moi qui, même dans la foule de ces grands qui les entourent, leur fais sentir les aiguillons empoisonnés du chagrin et de la honte. C'est moi qui répands l'ennui sur leurs âmes engourdies pour les punir de l'abus qu'ils ont fait de mes dons. C'est moi qui suis la justice incréée, éternelle; c'est moi qui, sans acception des personnes, sais proportionner le châtiment à la faute, le malheur à la dépravation. Les lois de l'homme ne sont justes que quand elles sont conformes aux miennes; leurs jugements ne sont raisonnables que quand je les ai dictés; mes lois seules sont immuables, universelles, irréformables, faites pour régler en tous lieux, en tout temps le sort de la race humaine.

« Si tu doutais de mon autorité et du pouvoir irrésistible que j'ai sur les mortels; considère les vengeances que j'exerce sur tous ceux qui résistent à mes décrets. Descends au fond du cœur de ces criminels divers dont le visage content couvre une âme déchirée. Ne vois-tu pas l'ambitieux tourmenté nuit et jour d'une ardeur que rien ne peut éteindre? Ne vois-tu pas le conquérant triompher avec remords et régner tristement sur des ruines fumantes, sur des solitudes incultes et dévastées, sur des

malheureux qui le maudissent? Crois-tu que ce tyran entouré de flatteurs qui l'étourdissent de leur encens n'ait point la conscience de la haine que ses oppressions excitent et du mépris que lui attirent ses vices, son inutilité, ses débauches? Penses-tu que ce courtisan altier ne rougisse point au fond de son âme des insultes qu'il dévore et des bassesses par lesquelles il achète la faveur?

« Vois ces riches indolents en proie à l'ennui et à la satiété qui suit toujours les plaisirs épuisés. Vois l'avare, inaccessible aux cris de la misère, gémir exténué sur l'inutile trésor qu'aux dépens de lui-même il a pris soin d'amasser. Vois le voluptueux si gai, l'intempérant si riant, gémir secrètement sur une santé prodiguée. Vois la division et la haine régner entre ces époux adultères. Vois le menteur et le fourbe privés de toute confiance; vois l'hypocrite et l'imposteur éviter avec crainte tes regards pénétrants et trembler au seul nom de la terrible vérité. Considère le cœur inutilement flétri de l'envieux qui sèche du bien-être des autres, le cœur glacé de l'ingrat que nul bienfait ne réchauffe, l'âme de fer de ce monstre que les soupirs de l'infortune ne peuvent amollir; regarde ce vindicatif qui se nourrit de fiel et de serpents, et qui, dans sa fureur, se dévore lui-même; porte envie, si tu l'oses, au sommeil de l'homicide, du juge inique, de l'oppresseur, du concussionnaire dont la couche est infestée par les torches des furies... Tu frémis, sans doute, à la vue du trouble qui agite ce publicain engraissé de la substance de l'orphelin, de la veuve et du pauvre; tu trembles en voyant les remords qui déchirent ces criminels révérés que le vulgaire croit heureux, tandis que le mépris qu'ils ont d'eux-mêmes venge incessamment les nations outragées. Tu vois, en un mot, le contentement et la paix bannis sans retour du cœur des malheureux à qui je mets sous les yeux les mépris, l'infamie, les châtiments qu'ils méritent. Mais non, tes yeux ne peuvent soutenir les tragiques spectacles de mes vengeances. L'humanité te fait partager leurs tourments mérités; tu t'attendris sur ces infortunés, à qui des erreurs, des habitudes fatales rendent le vice nécessaire; tu les fuis sans les haïr, tu voudrais les secourir. Si tu te compares à eux, tu t'applaudis de retrouver toujours la paix au fond de ton propre cœur. Enfin tu vois s'accomplir et sur eux et sur toi le décret du destin, qui veut que le crime se

punisse lui-même et que la vertu ne soit jamais privée de récompenses. »

Telle est la somme des vérités que renferme le code de la nature; tels sont les dogmes que peut annoncer son disciple : ils sont préférables, sans doute, à ceux de cette religion surnaturelle qui ne fit jamais que du mal au genre humain. Tel est le culte qu'enseigne cette raison sacrée, l'objet des mépris et des insultes du fanatique, qui ne veut estimer que ce que l'homme ne peut ni concevoir ni pratiquer, qui fait consister sa morale dans des devoirs fictifs, sa vertu dans des actions inutiles et souvent pernicieuses à la société; qui, faute de connaître la nature qu'il a devant les yeux, se croit forcé de chercher dans un monde idéal des motifs imaginaires dont tout prouve l'inefficacité. Les motifs que la morale de la nature emploie sont l'intérêt évident de chaque homme, de chaque société, de toute l'espèce humaine dans tous les temps, dans tous les pays, dans toutes les circonstances. Son culte est le sacrifice des vices et la pratique des vertus réelles; son objet est la conservation, le bien-être et la paix des hommes; ses récompenses sont l'affection, l'estime et la gloire, ou, à leur défaut, le contentement de l'âme et l'estime méritée de soi-même, dont rien ne privera jamais les mortels vertueux; ses châtiments sont la haine, les mépris, l'indignation que la société réserve toujours à ceux qui l'outragent, et auxquels la puissance la plus grande ne peut jamais se soustraire.

Les nations qui voudront s'en tenir à une morale si sage, qui la feront inculquer à l'enfance, dont les lois la confirmeront sans cesse, n'auront besoin ni de superstitions ni de chimères ; celles qui s'obstineront à préférer des fantômes à leurs intérêts les plus chers, marcheront d'un pas sûr à la ruine. Si elles se soutiennent quelque temps, c'est que la force de la nature les ramènera quelquefois à la raison, en dépit des préjugés qui semblent les conduire à une perte certaine. La Superstition et la Tyrannie, liguées pour la destruction du genre humain, sont souvent elles-mêmes forcées d'implorer les secours d'une raison qu'elles dédaignent ou d'une nature avilie qu'elles écrasent sous le poids de leurs divinités mensongères. Cette religion, de tout temps si funeste aux mortels, se couvre du manteau de l'utilité publique toutes les fois que la raison veut l'attaquer; elle fonde son importance et ses droits sur l'alliance indissoluble qu'elle pré-

tend subsister entre elle et la morale à qui elle ne cesse pourtant de faire la guerre la plus cruelle. C'est, sans doute, par cet artifice qu'elle séduit tant de sages; ils croient de bonne foi la superstition utile à la politique et nécessaire pour contenir les passions; cette superstition hypocrite, pour masquer ses traits hideux, sut toujours se couvrir du voile de l'utilité et de l'égide de la vertu; en conséquence, on crut qu'il fallait la respecter et faire grâce à l'imposture parce qu'elle s'est fait un rempart des autels de la vérité. C'est de ce retranchement que nous devons la tirer pour la convaincre aux yeux du genre humain de ses crimes et de ses folies, pour lui arracher le masque séduisant dont elle se couvre, pour montrer à l'univers ses mains sacriléges armées de poignards homicides, souillées du sang des nations qu'elle enivre de ses fureurs ou qu'elle immole sans pitié à ses passions inhumaines.

La morale de la nature est la seule religion que l'interprète de la nature offre à ses concitoyens, aux nations, au genre humain, aux races futures, revenues des préjugés qui ont si souvent troublé la félicité de leurs ancêtres. L'ami des hommes ne peut être l'ami des dieux, qui furent dans tous les âges les vrais fléaux de la terre. L'apôtre de la nature ne prêtera point son organe à des chimères trompeuses qui ne font de ce monde qu'un séjour d'illusions; l'adorateur de la vérité ne composera point avec le mensonge, ne fera point de pacte avec l'erreur, dont les suites ne seront jamais que fatales aux mortels; il sait que le bonheur du genre humain exige que l'on détruise de fond en comble l'édifice ténébreux et chancelant de la superstition pour élever à la nature, à la paix, à la vertu le temple qui leur convient. Il sait que ce n'est qu'en extirpant jusqu'aux racines l'arbre empoisonné qui depuis tant de siècles obombre l'univers que les yeux des habitants du monde apercevront la lumière propre à les éclairer, à les guider, à réchauffer leurs âmes. Si ses efforts sont vains, s'il ne peut inspirer du courage à des êtres trop accoutumés à trembler, il s'applaudira d'avoir osé le tenter. Cependant il ne jugera point ses efforts inutiles s'il a pu faire un seul heureux, si ses principes ont porté le calme dans une seule âme honnête, si ses raisonnements ont rassuré quelques cœurs vertueux. Il aura du moins l'avantage d'avoir banni de son esprit des terreurs importunes pour le

superstitieux, d'avoir chassé de son cœur le fiel qui aigrit le zélé, d'avoir mis sous ses pieds les chimères dont le vulgaire est tourmenté. Ainsi échappé de la tempête, du haut de son rocher, il contemplera les orages que les dieux excitent sur la terre, il présentera une main secourable à ceux qui voudront l'accepter. Il les encouragera de la voix, il les secondera de ses vœux, et, dans la chaleur de son âme attendrie, il s'écriera :

O nature! souveraine de tous les êtres! et vous ses filles adorables, vertu, raison, vérité! soyez à jamais nos seules divinités; c'est à vous que sont dus l'encens et les hommages de la terre. Montre-nous donc, ô nature! ce que l'homme doit faire pour obtenir le bonheur que tu lui fais désirer. Vertu! réchauffe-le de ton feu bienfaisant. Raison! conduis ses pas incertains dans les routes de la vie. Vérité! que ton flambeau l'éclaire. Réunissez, ô déités secourables, votre pouvoir pour soumettre les cœurs. Bannissez de nos esprits l'erreur, la méchanceté, le trouble; faites régner en leur place la science, la bonté, la sérénité. Que l'imposture confondue n'ose jamais se montrer. Fixez enfin nos yeux, si longtemps éblouis ou aveuglés, sur les objets que nous devons chercher. Écartez pour toujours et ces fantômes hideux et ces chimères séduisantes qui ne servent qu'à nous égarer. Tirez-nous des abîmes où la superstition nous plonge, renversez le fatal empire du prestige et du mensonge, arrachez-leur le pouvoir qu'ils ont usurpé sur vous. Commandez sans partage aux mortels, rompez les chaînes qui les accablent, déchirez le voile qui les couvre, apaisez les fureurs qui les enivrent, brisez dans les mains sanglantes de la tyrannie le sceptre dont elle les écrase, reléguez ces dieux qui les affligent dans les régions imaginaires d'où la crainte les a fait sortir. Inspirez du courage à l'être intelligent, donnez-lui de l'énergie; qu'il ose enfin s'aimer, s'estimer, sentir sa dignité; qu'il ose s'affranchir, qu'il soit heureux et libre, qu'il ne soit jamais l'esclave que de vos lois; qu'il perfectionne son sort; qu'il chérisse ses semblables; qu'il jouisse lui-même; qu'il fasse jouir les autres. Consolez l'enfant de la nature des maux que le destin le force de subir par les plaisirs que la sagesse lui permet de goûter; qu'il apprenne à se soumettre à la nécessité; conduisez-le sans alarmes au terme de tous les êtres; apprenez-lui qu'il n'est fait ni pour l'éviter ni pour le craindre.

LA MOÏSADE

Il parut, vers 1768, sous le titre : *Lettre de Thrasibule à Leucippe,* ouvrage posthume de M. F....., à Londres, sans date, un volume in-12, dont le véritable auteur est encore discuté. Des divers ouvrages de polémique religieuse mis sur le compte de l'académicien Fréret, c'est pourtant le seul que les bibliographes, sur l'autorité de A.-A. Barbier, lui attribuent toujours. Il est vrai que Barbier cite pour ses garants, non-seulement Naigeon, qui peut être repoussé comme intéressé dans la question, mais le baron de Sainte-Croix, s'appuyant sur Foncemagne qui avait vu le manuscrit de la main de Fréret. Cependant M. Walckenaer, dans son *Examen critique des ouvrages composés par Fréret,* rapport lu devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans les séances des 5-22 février, 1er, 8 et 15 mars 1850, se refuse absolument à reconnaître cette paternité. Pour l'honneur de l'Académie, il ne veut pas que Fréret ait pu être un seul instant philosophe, même dans le but d'empêcher sa sœur d'entrer en religion malgré lui et « peut-être malgré elle, » comme dit Naigeon. Il faut avouer que beaucoup des raisons de M. Walckenaer sont bonnes pour enlever à son client au moins la rédaction définitive de la *Lettre,* mais il nous paraît difficile qu'elles lui en retirent également le fond et la pensée. Quoi qu'il en soit, comme il ne suffisait pas au savant secrétaire perpétuel de dire : « Ce n'est pas Fréret, » et qu'il lui fallait ajouter : « C'est tel autre ; » il n'hésite point à mettre le volume sur le compte de Diderot, aidé par Naigeon pour les notes et citations, que celui-ci a en effet signées dans la reproduction qu'il a insérée de la *Lettre de Thrasibule* dans l'*Encyclopédie méthodique,* article Fréret (*Philosophie de*).

Cette attribution ne peut être acceptée ainsi d'emblée. Il n'y a presque rien, selon nous, de ce qui caractérise la manière de Diderot dans la *Lettre :* Naigeon l'aura gâtée; mais il nous a semblé reconnaître au moins les défauts du philosophe dans un morceau qui complète le volume : *la Moisade.*

Ce court fragment, qu'il ne faut pas confondre avec la petite pièce de vers, sous le même titre[1], attribuée à J.-B. Rousseau, n'a pas trouvé sa place dans le *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier. C'est en partie pour inviter les éditeurs de la nouvelle édition de cet utile répertoire à faire quelques recherches à son sujet, et en partie pour montrer quelque condescendance pour l'avis de M. Walckenaer, que nous le plaçons ici.

J'ai parcouru toutes les contrées de l'univers, j'ai examiné les mœurs, les usages, les coutumes de tous les pays qui le composent, et partout j'ai vu la superstition, les prestiges, l'intérêt, le préjugé, l'orgueil même tenir lieu de toute religion. J'ai rencontré l'homme partout, et n'ai trouvé Dieu nulle part.

Plein de mille idées confuses et accablantes, incapable de concevoir un infini, et de me comprendre moi-même ; choqué de toutes parts ou d'un culte ridicule qu'abjure le bon sens, ou d'une religion absurde qui anéantit toute Divinité, j'étais prêt à n'admettre que l'existence des choses sensibles et palpables, lorsque tout à coup j'entends parler d'une nation qui n'adore qu'un Dieu, et pour Dieu, qu'un pur Esprit, qu'un Être simple, qu'un Être souverainement parfait. Je cours, je vole parmi les Juifs dans l'espérance de trouver enfin la vérité.

Je veux être instruit, je demande des livres, je lis; que de grandeur, que de puissance, que de merveilles !

Il ordonne : et aussitôt des esprits degagés de toute matière, des hommes composés d'un corps et d'un esprit, vivent, pensent, agissent.

La terre, cette masse énorme suspendue dans la vaste étendue des airs, les cieux, les astres qui l'éclairent, les mers qui l'environnent, les fleuves qui l'arrosent, les animaux, les plantes, tout sort du chaos, tout suit par un pouvoir irrésistible ce premier mouvement que la main du Tout-Puissant lui a imprimé, tout concourt à former un ordre parfait, tout parle, tout annonce un Ouvrier intelligent, un Créateur tout-puissant.

1. M. Walckenaer écrit *Moïsiade,* titre qui se trouve, en effet, dans certaines éditions des *OEuvres philosophiques* de Fréret, mais non dans l'édition originale.

C'est ici, dis-je en moi-même, où je dois terminer ma course. Je vais trouver ici un vrai Dieu, un culte parfait, une morale saine, des principes certains, des hommes raisonnables; quoi de plus heureux!

Je continue cependant ma lecture; ah! que je suis trompé! Cette admirable perspective qui avait d'abord ravi mon esprit et enchanté mes sens, ces idées pures et consolantes qui avaient enflammé mon cœur et presque satisfait ma raison, tout ce sublime disparaît pour ne faire place qu'à des objets hideux et révoltants. En parcourant ce livre reçu, dit-on, des mains de Dieu par l'entremise de son serviteur Moïse et de ses autres prophètes, je suis indigné d'y trouver des traits qui blessent la grandeur et la majesté divine, et qui me le dépeignent aussi mauvais qu'il doit être bon. Tout me révolte, je crois errer dans le champ de l'imposture; tout porte le sceau du fanatisme; tout est marqué au coin de l'impertinence et du ridicule, de la cruauté et de la barbarie.

Dieu trace sur le front d'un des enfants du premier homme les traits de sa colère, fait couler dans son cœur le poison de l'envie, de la rage contre son frère, et le rend pour toujours l'objet de l'exécration de ceux qui doivent naître de lui ou de son père.

Dieu se repent d'avoir créé l'homme, *pœnitet*. Quel blasphème! quoi! Dieu serait-il comme l'homme qu'il a créé, imparfait, borné, changeant, capricieux? Aurait-il pu, par défaut de connaissance et de capacité, former un ouvrage mauvais, et s'exposer, faute de sagesse et de prudence, à se repentir d'une faute réelle? Serait-il Dieu en même temps, et ne le serait-il pas? quelle horrible impiété, quel monstrueux paradoxe!

L'univers entier est à peine sorti du néant et des mains de son créateur, et déjà je vois les cieux s'écrouler, se dissoudre. Il ouvre ses cataractes, une mer affreuse couvre aussitôt la surface de la terre, renverse, détruit tout; l'univers est enseveli sous ses ondes, tout ce qui vivait périt.

Un seul homme trouvé juste parmi tous les hommes, échappe avec sa famille à la destruction générale de tous ses semblables. Dieu qui a connu sa faute et s'en est repenti en se vengeant sur l'ouvrage de ses mains, va sans doute la réparer, en formant le cœur des nouveaux hommes qu'il va faire naître. Leur

arrêt est déjà porté. Une ivresse profonde plonge Noé dans un profond sommeil; un de ses enfants (Cham) le surprend dans une posture indécente et fait de cette posture un badinage auprès de ses frères. Noé qu'inspire son Dieu, apprend à son réveil la conduite de son fils. Il entre en fureur et maudit Cham avec toute sa postérité. Ah! Cham! qu'as-tu fait et pourquoi es-tu né? Tes descendants, qui formeront la plus grande partie du monde, seront nécessairement réprouvés, et ton imprudence a produit plus de mal que ton Dieu n'a jamais fait de bien.

Mais les années et les sages avancent. Je vois paraître avec gravité de grands personnages qui n'ont su dans leur temps que garder des troupeaux, de vénérables patriarches, l'ornement de l'histoire et de leur siècle.

Dans la suite Abraham, père des croyants, modèle de la foi des juifs et des chrétiens, est le seul sur qui Dieu parmi tous les peuples qu'il laisse dans l'erreur, et qu'il punit pour n'avoir pas les lumières qu'il leur refuse, jette par bonté un regard favorable. Il lui parle et se communique à lui. Il lui développe l'avenir. Dieu doit sortir de ses descendants; mais il veut s'assurer de la fidélité d'un homme qu'il veut élever si haut, il veut une obéissance aveugle. Il lui ordonne donc, pour l'éprouver, d'immoler son fils unique. Quelle épreuve! Abraham qui ne connaît point les desseins de son Dieu, fait taire ses entrailles de père, repousse une mère tendre qui demande grâce pour un innocent, étouffe tous les sentiments de la nature et de la pitié, et monte par toutes les horreurs au comble de la perfection; il se dispose à obéir. Déjà l'autel est dressé, le bûcher préparé, la flamme est toute prête. La victime s'offre, la vue de son sang qu'il va verser le touche; il sent qu'il est père, il tremble, il craint, il hésite, il combat; il fait un dernier effort de cruauté, il triomphe enfin et lève le bras pour égorger Isaac, et va frapper... Arrête, monstre, arrête : ton Dieu t'aime, et je te déteste.

Isaac échappé à la vertu féroce d'un père dénaturé, après un grand nombre d'années passées sans éclat, infirme, aveugle et cassé de vieillesse, va rejoindre ses aïeux parmi les morts. Mourra-t-il sans donner une idée de son Dieu? Deux enfants, ennemis déclarés dans les entrailles même de leur mère, vont le faire connaître. Dieu, le Dieu d'Isaac choisit Jacob qu'il aime

pour en faire un sujet heureux et l'usurpateur du pays qu'arrose le Jourdain ; et abandonne Ésaü qu'il déteste, pour en faire une victime de sa colère.

Dieu bon, Dieu juste, aimez Jacob, vous le pouvez, sans donner atteinte à votre existence. Mais n'est-ce pas déjà trop qu'Ésaü naisse criminel à vos yeux, sans ajouter encore à son malheur une haine particulière qu'il n'a point méritée? Attendez qu'il vive, qu'il pense, qu'il puisse pécher; alors, qu'il soit en butte à vos coups, on jugera de ses crimes par les maux dont vous l'accablerez. Mais il n'est pas encore né, il n'a pas encore pu vous offenser. C'est trop parler. Isaac va expirer. « Levez-vous, mon père, dit Jacob à Isaac, je suis votre fils bien-aimé, votre fils Ésaü, prenez, mangez le gibier que je vous ai préparé et donnez-moi votre bénédiction. — Ce sont bien les mains d'Ésaü, dit Isaac, mais c'est la voix de Jacob. »

Ne craignez rien, Isaac, bénissez cet imposteur, ce fourbe qui veut s'élever sur la perte de son frère. Votre Dieu qui le conduit auprès de vous, ratifiera votre bénédiction, le comblera de gloire et le fera père d'un grand peuple. Que vous êtes heureux, Jacob! si j'étais maître du tonnerre, je vous écraserais d'un coup de foudre. Mais la sentence est prononcée. L'amitié du Très-Haut, la rosée du ciel, la graisse de la terre, seront votre partage. Vos descendants égaleront le nombre des étoiles du firmament. Votre nom sera l'effroi de toutes les nations, et l'infortuné Ésaü qu'un tendre respect a toujours rendu attentif aux ordres de son père, qui s'est fait un plaisir de lui obéir et un bonheur de lui plaire, Ésaü sera l'esclave de son frère et l'ennemi éternel de son Dieu.

Mais quel spectacle affreux s'offre à mes yeux! Est-ce un Dieu qui parle ou qui agit? Sont-ce des hommes que l'on extermine? Le ciel va-t-il se confondre avec la terre? L'univers va-t-il rentrer dans le néant? Dieu veut écraser l'Égypte; il lui faut un prétexte, il en trouve. « Allez, dit Dieu à Moïse : dites à Pharaon, je suis celui qui est, *Ego sum qui sum.* Je vous ordonne de laisser à mon peuple la liberté de sortir de vos États pour venir sacrifier dans le désert. Hommes, femmes, enfants, vieillards, troupeaux, je veux tout, et veux être obéi. Pharaon ne vous écoutera point; sa sentence est prononcée, il faut qu'il périsse. Je veux déployer mon bras redoutable et faire fondre

sur l'Égypte les trésors de ma fureur. J'ai formé le cœur de l'homme : j'en suis le maître ; je le meus, je le fais agir comme il me plaît ; j'endurcirai celui de Pharaon, pour qu'il ne m'obéisse point. Pharaon endurci et nécessairement rebelle aux ordres de Dieu, mettra par sa désobéissance ma justice à couvert de tout reproche. Allez, ne craignez rien, je serai partout avec vous, et l'on connaîtra que je suis le Seigneur votre Dieu. »

Moïse, de simple berger devenu ministre du Très-Haut qu'il dit avoir vu dans un buisson, la face cachée et ne lui montrant que son derrière, Moïse, dis-je, plein de la fureur de son Dieu, se transporte à la cour de Pharaon, pour y annoncer insolemment les ordres de son Dieu. Pharaon que la volonté toute-puissante d'un Dieu invincible a mis dans la nécessité d'être coupable, rejette Moïse, ses ordres et son Dieu. Moïse éclate, Dieu frappe, et déjà je vois des rivières de sang arroser les campagnes et mettre des peuples entiers dans la nécessité de mourir de soif ou de s'empoisonner.

Des insectes de toutes espèces forment dans l'air un nuage épais que ne peuvent percer les rayons du soleil, et fondent ensuite sur la terre qu'ils dépouillent de toutes ses richesses.

Des grêles affreuses écrasent, enlèvent ce que les insectes avaient épargné. Le ciel est tout en feu ; le tonnerre gronde, la foudre éclate de toutes parts, et des flammes dévorantes achèvent de détruire ce qui subsiste encore.

Troublé, saisi d'horreur, je me sauve, et tout à coup des ténèbres palpables me surprennent, m'environnent, me plongent dans la nuit la plus noire. La lumière paraît enfin. Quel objet frappe ma vue ! Le roi, les grands, les peuples, tout est couvert d'ulcères. Je ne vois partout que des hommes hideux qui se fuient les uns les autres, des millions de malheureux qui ne connaissent le roi que par les impôts qu'on leur fait payer de sa part et qui portent néanmoins la peine de son crime et d'un crime involontaire.

L'orage se dissipe, un autre succède. Une peste générale enlève un chef à chaque famille. Le trône, la ville, la campagne, rien n'est épargné. Les animaux mêmes qui ne pensent point, qui ne sont point coupables, périssent et semblent en expirant accuser le ciel de cruauté ; les plaintes, les cris, la mort, l'horreur règnent de toutes parts.

Sortez, peuple d'Israël ; sortez de l'Égypte ; prenez, volez, pillez aux Égyptiens à qui vous devez la vie, le peu de richesses que leur a laissé votre Dieu inhumain ; et après avoir tout saccagé, sauvez-vous, brigands, dans les déserts.

Mais l'Égypte possède encore une poignée d'hommes. Le Dieu de Jacob leur laissera-t-il la liberté de vivre? Ils vont bientôt cesser d'être, ils ne sont déjà plus. Je les vois sur une mer orageuse, Pharaon à leur tête, flotter au gré des vagues, avec leurs chevaux, leurs chars, et leurs équipages. Un vent favorable les pousse sur le rivage et donne aux enfants de Jacob les trésors qu'ils n'ont pu enlever.

Chantez, Moïse, chantez les louanges de votre maître; que le peuple se prosterne, et tous ensemble célébrez la puissance, mais surtout la miséricorde et la tendresse infinie de votre Dieu qui vient d'éclater par la perte de ses enfants.

Une colonne de feu brille sur ma tête, le jour paraît et tout à coup ce feu se change en un nuage épais, qui sans priver de sa lumière garantit de la trop grande ardeur du soleil. Suivons ce nuage et ce peuple qu'il va conduire.

J'entre dans le désert. Quelle vaste solitude! deux millions d'hommes sortent de l'Égypte ; quel lieu plus propre à leur servir de tombeau! Sur le haut d'une montagne, au milieu des éclairs, au bruit du tonnerre paraît avec éclat porté sur les nues un législateur nouveau. Dieu lui-même, environné de toute sa gloire, donne ses ordres à Moïse et grave sur deux tables de pierre ses lois suprêmes dont il rend dépositaire le chef d'Israël. Moïse, plein de l'esprit de son Dieu, instruit de ses devoirs, quitte à peine son maître qu'il entend de la montagne sainte des cris de joie et le son de plusieurs instruments. Un veau d'or élevé par le peuple, de l'aveu de son frère Aaron, comme l'objet de son culte, est ce qui d'abord frappe sa vue. Que va-t-il faire? Il entre en fureur, et, sacrilége par zèle, il brise le dépôt que lui a confié le Très-Haut. Sa frénésie ne se borne pas à cet excès. « Que quiconque a du zèle pour le Seigneur, se joigne à moi, » s'écrie-t-il. Une troupe de frénétiques se range à l'instant de son parti. Qu'on s'arme, qu'on marche au carnage, qu'on n'écoute ni la pitié ni le sang. Le Seigneur est irrité, il veut être vengé. Plus les victimes que vous immolerez vous seront chères, plus Dieu sera satisfait.

Quelle force n'a point ce discours sacrilége! je vois les satellites de Moïse semblables à des tigres furieux, l'œil étincelant, l'air enragé, courir par le camp d'Israël, voler de tente en tente et porter partout avec eux la fureur, la mort, le carnage, l'horreur. Hommes, femmes et enfants, tout tombe sous le fer meurtrier des esclaves de Moïse. Le zèle pour leur Dieu les anime. Dieu lui-même les agite : ils ne sont plus des hommes, mais des monstres furieux, insensibles à la vue des membres palpitants et du sang de leurs plus proches parents ; les cris lamentables de ceux-ci ne se font plus entendre à ces cœurs féroces que la rage de leur Dieu transporte. Ici coule le sang d'un fils massacré par son père, là fument encore les entrailles d'un père égorgé par son fils ; plus loin un époux sanguinaire et dénaturé poignarde du même coup et son innocente femme et le fruit malheureux qu'elle porte. Vingt-trois mille hommes périssent dans cet affreux carnage.

Arrêtez, enfants de Lévi, le soleil refuse d'éclairer vos forfaits, et votre Dieu veut épargner le reste du peuple pour l'exterminer dans un autre temps. Venez recevoir les bénédictions que méritent vos crimes. Soyez bénis du Très-Haut, vous que sa gloire intéresse ; que la rosée du ciel tombe sur vos terres humectées du sang de vos proches ; que l'huile et le vin soient chez vous en abondance ; soyez riches en moissons et en troupeaux ; que vos descendants peuplent la terre, et que leur nombre soit comparable aux grains de sable et aux atomes.

Mais fuyons ce triste séjour. Les cris des assassins, les plaintes des mourants, le sang des morts le rendent trop affreux.

Hauts, fiers, généreux, entreprenants, Dathan et Abiron reprochent avec respect et soumission à Moïse sa fourberie, son orgueil extrême et le pouvoir qu'il veut usurper sur Israël. Dathan et Abiron, vous périrez ; mais périrez-vous seuls? non : vos femmes, vos enfants, vos troupeaux, tout ce qui vous appartient périra avec vous. La terre s'entr'ouvre et déjà je ne vois plus les ennemis de Moïse. Les enfants de Jacob murmurent ; ils suivront Abiron. Des serpents monstrueux, sortis des entrailles de la terre par l'ordre du ciel, jettent partout l'effroi et la consternation, et ne laissent la vie qu'à une poignée d'hommes, que la peste va bientôt détruire. Je les aperçois déjà faibles, pâles,

livides et expirants sous les coups redoublés d'une divinité terrible.

L'œuvre est consommée ; l'Égypte est anéantie ; les enfants de Jacob sont descendus chez les morts ; ministres et prêtres du Très-Haut, Moïse et Aaron vont bientôt n'être plus. Deux hommes restés seuls des esclaves de l'Égypte vont conduire les enfants des morts dans une terre si souvent promise et si chèrement achetée.

Petits-fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, écoutez pour la dernière fois votre chef que vous allez perdre : *Hæc dicit Dominus*. Voici les décrets de l'Éternel. Vous avez vu périr vos pères, et vos enfants à leur tour seront étouffés sur vos cendres. Vous avez des juges ; vous aurez des rois. Juges, rois, peuples, tout sera exterminé. La guerre, l'esclavage, la peste, la famine et la lèpre seront votre partage. On vous aura vus riches, puissants, redoutables, l'effroi des nations. Sans rois, sans prêtres, sans sacrifices, sans lois, errants par toute la terre, on vous verra l'opprobre des autres nations, le rebut et l'exécration des hommes.

Quelle tendresse dans un Dieu souverainement bon ! quelle modération dans un Dieu souverainement juste, sage et miséricordieux, pour un peuple qu'il a choisi, qu'il a conduit, qu'il chérit par prédilection sur tous les autres peuples, pour lequel il avait épuisé les trésors de sa providence et fait agir tous les ressorts de son pouvoir suprême jusqu'à interrompre l'ordre immuable de la nature entière ! Est-ce bien là le Dieu de l'univers, le Dieu que je dois reconnaître et adorer ? Ai-je en effet trouvé la vérité que je cherche ?

Meurs, Moïse, meurs, tyran destructeur. Que le ciel t'écrase de ses foudres vengeurs ; que la terre irritée comme le ciel, de ta perfidie et de ta cruauté, s'entr'ouvre sous tes pas criminels et t'engloutisse, monstre abominable, dont l'haleine empestée a soufflé sur toute la surface de la terre les semences empoisonnées du plus horrible et du plus détestable fanatisme dont elle est encore malheureusement infectée ; que ta mémoire abominable reste en horreur dans tous les siècles et chez tous les hommes, et périssent ceux qui la révèrent !

Et vous, peuple furieux et insensé, hommes vils et grossiers, dignes esclaves du joug que vous portez... allez, reprenez vos Livres, et éloignez-vous de moi.

RÉFLEXIONS.

Ce libelle, plus rempli d'invectives et de fleurs de rhétorique que de bonnes raisons, ne laisserait pas cependant de faire quelque impression sur un esprit qui ne serait pas encore bien affermi dans les principes de la religion chrétienne. C'est pourquoi il faut faire attention que la plupart des faits qu'il rapporte, ne sont envisagés que du mauvais côté, et que s'il y en a quelques-uns qui paraissent contraires à la raison et injurieux à la Divinité, il faut se souvenir que Dieu est impénétrable dans la plupart de ses desseins, et qu'il n'appartient pas à l'homme dont l'intelligence est si bornée, de vouloir pénétrer avec tant de témérité jusqu'au sanctuaire de cette Divinité inaccessible, pour lui faire rendre compte de ce qu'elle a voulu faire dans le temps. Les choses les plus simples sont au-dessus de l'homme. Pourquoi voudrions-nous comprendre les décrets mystérieux de la Divinité? contentons-nous de nous taire et d'adorer.

RÉPLIQUE.

Je n'ai jamais attaqué la religion que je respecte; mais j'ai attaqué la superstition qui en prend le masque et qui la défigure. Avant que de semer de bonnes graines dans un terrain, il faut en arracher les ronces et les épines. Il faut que le philosophe prépare les esprits, afin que le théologien ait plus de facilité à les éclairer et à les convaincre.

BELLES-LETTRES

I.

PREMIÈRE PARTIE

(ROMANS, CONTES, CRITIQUE LITTÉRAIRE.)

Cette deuxième section (*Belles-lettres*) des *Œuvres* de Diderot se composera de deux parties. La première, dans laquelle nous entrons, comprendra les romans, les contes, des dialogues, des morceaux de littérature et des articles de critique sur les livres traitant plus spécialement de sujets littéraires. On ne s'étonnera pas, cependant, d'y trouver des choses qui auraient pu être aussi justement placées dans la section *Philosophie*. Ce n'était pas sans motifs que ses contemporains appelaient Diderot *le Philosophe ;* il n'est pas une de ses pages où l'on ne retrouve l'inspiration du penseur qui ramène tout à un but unique : le progrès de l'esprit humain par la discussion des seules questions vraiment intéressantes : l'homme, sa nature, ses droits et ses devoirs. Que Diderot fasse du roman, du théâtre, de la critique d'art, il est toujours et partout philosophe.

La seconde partie de cette section sera consacrée au *Théâtre* et à la critique dramatique.

Quelques *poésies* la termineront et la compléteront.

LES

BIJOUX

INDISCRETS

*

1748

AU MONOMOTAPA

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Voici un livre qui a été bien discuté, et qui, nous le comprenons de reste, n'a pas le droit d'être publié autrement que dans une collection d'*œuvres complètes,* où il est comme noyé et trouve immédiatement son correctif. C'est une incartade de jeune homme, la suite d'un pari, le désir de démontrer à une maîtresse exigeante[1] qu'il n'y avait rien de plus facile que de faire du Crébillon fils, mais qu'on pouvait, même en suivant ce modèle dangereux, mettre autre chose, dans un roman léger, que des allusions et des scènes libres. Diderot a gagné son pari, et le jugement qu'il faut porter des *Bijoux indiscrets,* est celui qu'en porte M. Mézières, de l'Académie française, derrière l'opinion duquel nous aimons à nous abriter.

En parlant[2] des réformes introduites par Lessing dans le théâtre allemand, M. Mézières dit, en effet : « De cette condamnation portée contre la France, il fallait cependant excepter un homme, un penseur original qui, avant Lessing, avait jugé, avec une complète indépendance, la scène de son pays, et que Lessing lui-même reconnaissait comme son prédécesseur et son maître en critique : j'ai nommé Diderot, dont les Allemands de nos jours ne contestent pas absolument l'influence sur l'auteur de la *Dramaturgie,* mais qu'ils laissent volontiers dans l'ombre sans lui attribuer toute la part d'initiative qui lui revient[3]. Ce qui est vrai, et ce que la critique allemande a le tort de ne pas dire hautement, c'est que Lessing, de son propre aveu, emprunta à Diderot une partie de ses arguments contre le théâtre français, et que, sans l'exemple de

1. Voir les *Mémoires* de Mme de Vandeul, t. I, p. XLII.

2. Introduction à la *Dramaturgie,* de Lessing, traduite par MM. Ed. de Suckau et Crouslé. Didier, 1873, in-18.

3. Nous reparlerons de cette question en nous occupant du *Théâtre* de Diderot.

Diderot, il n'aurait été ni si hardi, ni si pénétrant, dans sa critique dramatique. Lui-même le reconnaît avec une bonne foi dont ses biographes devraient s'inspirer pour rendre à chacun ce qui lui est dû. Lessing n'était encore qu'un étudiant obscur de l'Université de Leipzig, lorsque, *dans un roman frivole où s'agitaient des questions graves,* Diderot critiquait sévèrement la tragédie française. Ce passage des *Bijoux indiscrets* frappa tellement Lessing, que, vingt ans plus tard, il le traduisait tout entier dans la *Dramaturgie,* et l'acceptait ainsi comme point de départ de ses attaques passionnées contre le système dramatique de la Fance. »

Des questions graves! Le mot doit faire réfléchir ceux qui se trouveraient trop pressés de condamner ce livre. Des questions graves, mais quelles? D'abord, celle de la réforme du théâtre que Diderot allait tenter bientôt sur la scène même de la Comédie française; ensuite celle des idées philosophiques dont il allait donner, peu d'années après, une formule plus sévère dans l'*Interprétation de la nature;* enfin la critique des mœurs de l'époque, critique qui n'était pas sans portée, précisément parce qu'elle était moins fine et moins complaisante que celle du modèle que l'auteur avait choisi, Crébillon fils.

Mais le lecteur verra tout cela, et, sans doute, il jugera qu'il faut pardonner un peu à Diderot la façon dont il s'y est pris pour faire parvenir à des courtisans, à des femmes, à des jeunes gens, des idées dont ils n'auraient jamais eu connaissance s'il les eût consignées dans un livre à l'usage des seuls philosophes. En se reportant à la licence du temps où il écrivait, on verra qu'il ne l'a point dépassée, si ce n'est en latin, et l'on sait quel est le privilége du latin. Ce privilége doit être encore plus facilement accordé à cette langue, aujourd'hui qu'on ne la sait plus.

Les *Bijoux* sont une œuvre où la jeunesse qui s'en va (Diderot avait trente-cinq ans) lutte encore avec la maturité qui arrive. Lorsque Diderot fut à l'entrée de la vieillesse, lorsqu'il pensa à réunir, chose qu'il ne fit jamais, les pages qu'il avait semées avec tant d'insouciance pendant sa vie, il jugea lui-même sévèrement cet écart. Il disait à Naigeon, qui le rapporte dans ses *Mémoires :* « Ce ne sont pas les mauvais livres qui font les mauvaises mœurs d'un peuple, mais ce sont les mauvaises mœurs d'un peuple qui font les mauvais livres; ce sont comme les exhalaisons pestilentielles d'un cloaque. » « Quoique le mien, ajoutait-il, fût une grande sottise, je suis très-surpris de n'en avoir pas, à cette époque, fait de plus grande. » Il n'entendait, continue Naigeon, parler de ce livre, même en bien, qu'avec chagrin et avec cet air embarrassé que donne le souvenir d'une faute qu'on se reproche tacitement. Il m'a souvent assuré que, s'il était possible de réparer cette

faute par la perte d'un doigt, il ne balancerait pas d'en faire le sacrifice à l'entière suppression de ce délire de son imagination. »

Nous ne doutons pas de ce repentir sincère, mais il est probable qu'avant de les détruire, Diderot aurait voulu relire les *Bijoux;* qu'il aurait alors un peu marchandé; qu'après avoir offert un doigt, il aurait désiré que ce fût le plus petit, et de la main gauche; qu'il aurait demandé grâce pour les chapitres sérieux; qu'il aurait, en fin de compte, trouvé qu'il y en avait si peu qui ne l'étaient pas, que cela ne valait pas la peine de se préoccuper des autres outre mesure; que, d'ailleurs, l'expiation par l'exposition perpétuelle de sa faute était une punition plus réelle que la suppression impossible d'une chose une fois mise sous les yeux du public; et il aurait fini certainement, après tous ces raisonnements, comme a fini Naigeon, qui, les ayant faits aussi, et ayant affirmé que Diderot aurait banni les *Bijoux* de toutes les éditions de ses œuvres, les inséra dans la sienne, en les augmentant de trois chapitres inédits et en disant : « J'oserai hasarder un jugement que l'avenir me paraît devoir confirmer : à mesure que les livres purement et simplement licencieux perdront de leur célébrité, celui-ci pourrait bien en acquérir, parce qu'on y trouve la satire des mauvaises mœurs, de la fausse éloquence, des préjugés religieux, avec une connaissance très-étendue des langues, des sciences et des beaux-arts, des pages très-philosophiques et très-sages, des morceaux allégoriques remplis de finesse, avec beaucoup de chaleur et de verve. » M. Rosenkranz (*Diderot's Leben und Werke*) signale en effet, parmi ces morceaux, le *Rêve de Mangogul* (chap. XXXII) comme un chef-d'œuvre.

Dans son *Catalogue* (manuscrit, Bibliothèque de l'Arsenal), M. de Paulmy dit : « Les *Bijoux indiscrets,* tirés d'un ancien fabliau intitulé les *C. qui parlent*[1]. Il s'est ici fort étendu et forme un roman très-libre, mais agréable. On l'attribue à Diderot. La première édition est de 1748. C'est ici la seconde, ornée de figures moins médiocres. L'ouvrage a été traduit en anglais. »

Il est assez difficile de se reconnaître dans ces éditions de la première heure. Dans l'espace de quelques mois, il y en eut six en Hollande. Elles sont sans date, et portent en général l'indication : *Au Monomotapa,* quoiqu'il y en ait qui portent celle de *Pékin.* La première était en trois volumes in-12[2]. Celle que nous croyons être la seconde, d'après l'indication de M. de Paulmy, n'en a que deux. Elle a de fort jolies figures, sans signature. Le frontispice allégorique a pour sujet :

1. Le titre véritable du fabliau est : *Le chevalier qui faisait parler les c... et les c...* (Voyez *Fabliaux et Contes* recueillis par Barbazan, édition de Méon, t. III, p. 409.)

2. Nous n'avons pas vu cette édition en trois volumes et nous doutons. Si nous nous en rapportons à un mot du chapitre XXXV, l'édition originale n'aurait eu que deux volumes.

l'Imagination prenant la plume des mains de la Folie et l'Amour lui dictant. La Folie, habillée en pèlerine, debout, un bâton surmonté d'une marotte dans la main gauche, tend de la droite une plume à l'Imagination, à demi vêtue, assise sur un tertre, à l'ombre d'un arbre et au bord d'un ruisseau. L'Amour, à ses pieds, place une feuille de papier sur ses genoux.

La vignette du titre représente un lit carré, dont un Amour voltigeant ferme les rideaux, en tirant la langue et en faisant de la main gauche le geste que les enfants appellent montrer les cornes.

Il y a, en outre, quatre gravures dans le premier volume et deux dans le second, aux chapitres : *Évocation du génie* (IV), les *Gredins* (XXVI), la *Petite Jument* (XXXI), le *Rêve de Mangogul* (XXXII), *Événements singuliers* (LI), *Zuleïman et Zaïde* (LII).

Deux contrefaçons, toutes deux du même nombre de pages, mais avec des différences typographiques dans le texte, ont cette même suite de gravures retournées et assez mal exécutées, quoique dans l'une d'elles les premières planches aient des parties d'une grande finesse. Elles se distinguent par la vignette du titre qui, dans l'une, consiste en un cadre dans lequel est représentée une femme à demi nue recevant la visite d'un pacha vêtu seulement d'un turban extravagant. Le cadre est surmonté d'un bois de cerf dans lequel est passé un anneau. Sur une guirlande, on lit : *Sunt similia tuis.* L'autre porte seulement cette même devise en trois lignes sur une plaque encadrée de satyres engaînés et surmontée d'une tête de cerf.

Cazin a donné une édition in-18 avec les figures réduites. Lombard, de Langres, dans ses *Souvenirs,* cite ces coquets petits volumes comme étant de ceux que les colporteurs juifs faisaient passer le plus facilement et le plus volontiers dans les colléges. Ceci explique suffisamment l'interdiction prononcée contre les réimpressions, et la condamnation insérée au *Moniteur* du 7 août 1835 contre une édition (1833) du même genre et ayant sans doute même destination.

Voici l'opinion de Clément sur le livre, quand il parut :

« Si je vous connais bien, écrit-il à son correspondant, vous vous amuserez encore davantage des *Bijoux indiscrets*[1], grâce à Mangogul, roi de Congo, qui vient de les faire parler avec tant d'éloquence... Vous concevez, monsieur, ce qu'avec une pareille idée on peut amener de situations : l'auteur en a trouvé de bonnes, sans doute... mais il ne tire pas assez de parti de celles qu'il imagine. Ses détails sont faibles, ses digressions fréquentes, quelquefois longues, pas toujours intéressantes. En général, il n'y a pas assez de chaleur dans l'exécution, de légèreté,

1. Il venait de lui parler de l'*Histoire du Parlement d'Angleterre,* par l'abbé Raynal.

de fine plaisanterie, de cette fleur de gaieté, de ces naïvetés heureuses si nécessaires aux bons contes. » (*Cinq Années littéraires,* lettre IV.)

On voit que Clément prenait la chose comme il fallait la prendre. Palissot, plus sévère, ne voulut pas rire, et quand Voltaire le pria, ainsi que l'avait déjà fait le comte de B***, après la première édition de la *Dunciade,* de rayer dans les suivantes ses injures à Diderot, il répondit au patriarche avec indignation :

« A l'égard de M. Diderot, il est très-vrai que je ne l'ai jamais vu, mais je l'ai lu, par malheur pour l'un de nous deux; et d'ailleurs, il est un de ceux dont j'ai eu le plus à me plaindre. J'en ai bien du regret, puisque vous paraissez l'aimer. Par la même raison, je suis plus fâché encore qu'il ait fait l'article *Encyclopédie*, le *Fils naturel,* le *Père de famille,* et surtout qu'on lui attribue les *Bijoux indiscrets.* »

La Harpe commence son article sur Diderot, dans la *Philosophie du* XVIIIe *siècle,* par une violente attaque contre ce livre. Parmi les reproches qu'il lui adresse, il insiste particulièrement sur ce point que, Mangogul étant évidemment Louis XV et Mirzoza Mme de Pompadour, en ne disant pas d'injures à ces deux personnages, l'auteur n'avait fait qu'une œuvre « de la plus basse adulation. » La Harpe avait à ce moment — c'était après la Révolution — la mauvaise habitude de ne pas lire ce dont il parlait, et le défaut de ne pas se rappeler ce qu'il avait lu. Pour donner une idée exacte de sa méthode, nous n'en voulons citer qu'un exemple, mais il est topique :

« L'auteur, dit-il, si complaisant pour les *Sultans,* ne l'était pas autant, à beaucoup près, pour ses confrères les romanciers, car ces confrères étaient des rivaux, et des rivaux alors beaucoup plus connus que lui. Aussi ne les ménage-t-il pas. Il fait ordonner au sultan de Congo, pour *somnifère,* la lecture de la *Marianne,* de Marivaux, des *Confessions,* de Duclos, et des *Égarements,* de Crébillon fils. C'étaient précisément les trois romans nouveaux qui avaient eu dans le temps le plus de succès. Les trois romans que nous a laissés Diderot n'approchent pas du moindre de ceux-là : jugez de son équité et de sa modestie. »

Jugez de l'équité de La Harpe en ouvrant les *Bijoux* et en lisant à l'endroit indiqué par lui, chapitre XLVI, non pas *somnifère,* mais *antisomnifère,* ce qui est quelque peu différent.

Les *Bijoux* sont un *livre à clef.* Cette clef n'a point été donnée par M. G. Brunet dans les deux volumes sous ce titre qu'il a tirés des papiers de Quérard. Nous indiquerons en note les découvertes que nous croirons avoir faites dans cette direction. Mais nous devons, dès à présent, dire que, quoiqu'il soit admis, malgré l'irrégularité de la filiation dans le roman, qu'*Erguebzed* est Louis XIV; et *Mangogul,* Louis XV; *Mirzoza,*

Mme de Pompadour; *Sélim,* le maréchal de Richelieu; le *Congo,* la France; *Banza,* Paris; *Circino,* Newton; *Olibri,* Descartes; la *Manimonbanda,* la reine Marie Leczinska, les rapprochements qu'on peut tenter ont si peu de consistance, se trouvent tellement contredits par d'autres passages, qu'il est difficile de croire que Diderot ait eu l'intention de faire autre chose qu'une peinture volontairement vague et indécise. Louis XIV, qui est d'abord *Erguebzed,* devient plus loin *Kanoglou;* la majeure partie des noms qu'on reconnaît sont de la fin du règne de ce roi. On aurait donc tort de chercher un libelle où il n'y a qu'une improvisation qui n'a pas dû même être relue par l'auteur.

Selon nous, ce qu'a voulu faire Diderot, c'est surtout la critique de cette habitude qu'avait Louis XV de se faire lire à son petit lever la chronique scandaleuse relevée pour lui par les agents de M. Berryer, alors, et plus tard de M. de Sartine[1]. Quant au génie *Cucufa,* c'est la personnification du repentir, de la retraite du monde, et l'anneau qui a de si singulières propriétés, c'est certainement le besoin de parler qui se présente alors qu'arrive la contrition, et qui pousse les femmes au confessionnal, où elles disent... tout ou à peu près tout.

Mais arrêtons-nous vite dans ces essais d'interprétation, en songeant qu'il ne s'agit point ici d'expliquer le *Second Faust,* mais une simple bagatelle, et que Diderot se plaint quelque part des commentateurs qui font dire à leur auteur des choses auxquelles il n'a jamais pensé.

Les *Bijoux indiscrets* ont été traduits en anglais (1749). Les diverses éditions en français sont de 1748, 1756, 1772 (éd. d'Amsterdam, rare) in-12; 1786 (Cazin) in-18; 1833 petit in-8°, fig.

1. Voyez : *Journal des inspecteurs de M. de Sartine,* Paris et Bruxelles, 1863, 1 vol. grand in-18, et la *Police dévoilée,* par Manuel; Paris, l'an second de la liberté, 2 vol. in-8°.

A ZIMA[1]

Zima, profitez du moment. L'aga Narkis entretient votre mère, et votre gouvernante guette sur un balcon le retour de votre père : prenez, lisez, ne craignez rien. Mais quand on surprendrait *les Bijoux indiscrets* derrière votre toilette, pensez-vous qu'on s'en étonnât? Non, Zima, non ; on sait que *le Sopha*, *le Tanzaï* et *les Confessions*[2] ont été sous votre oreiller. Vous hésitez encore? Apprenez donc qu'Aglaé n'a pas dédaigné de mettre la main à l'ouvrage que vous rougissez d'accepter. « Aglaé, dites-vous, la sage Aglaé!... » Elle-même. Tandis que Zima s'ennuyait ou s'égarait peut-être avec le jeune bonze Alléluia, Aglaé s'amusait innocemment à m'instruire des aventures de Zaïde, d'Alphane, de Fanni, etc., me fournissait le peu de traits qui me plaisent dans l'histoire de Mangogul, la revoyait et m'indiquait les moyens de la rendre meilleure ; car si Aglaé est une des femmes les plus vertueuses et les moins édifiantes du Congo, c'est aussi une des moins jalouses de bel esprit et des plus spirituelles. Zima croirait-elle à présent avoir bonne

1. Il ne nous semble pas que cette jeune fille puisse être, comme on l'a dit, Mme de Puisieux, qui était jeune, il est vrai, mais mariée. C'est un nom en l'air. Mme de Puisieux serait plutôt Aglaé, la *sage* Aglaé, « des plus vertueuses et des moins édifiantes. »

2. *Le Sopha*, de Crébillon fils, 1745. — *Tanzaï et Néadarné*, du même. Pékin (*Paris*), 1734. — Les *Confessions du Comte de* ***, par Duclos. Amsterdam, 1742. (Br.)

grâce à faire la scrupuleuse? Encore une fois, Zima, prenez, lisez, et lisez tout : je n'en excepte pas même les discours du *Bijou voyageur* qu'on vous interprétera, sans qu'il en coûte à votre vertu ; pourvu que l'interprète ne soit ni votre directeur ni votre amant.

LES

BIJOUX INDISCRETS

CHAPITRE PREMIER.

NAISSANCE DE MANGOGUL.

Hiaouf Zélès Tanzaï régnait depuis longtemps dans la grande Chéchianée; et ce prince voluptueux continuait d'en faire les délices. Acajou, roi de Minutie, avait eu le sort prédit par son père. Zulmis avait vécu. Le comte de... vivait encore. Splendide, Angola, Misapouf, et quelques autres potentats des Indes et de l'Asie étaient morts subitement. Les peuples, las d'obéir à des souverains imbéciles, avaient secoué le joug de leur postérité; et les descendants de ces monarques malheureux erraient inconnus et presque ignorés dans les provinces de leurs empires. Le petit-fils de l'illustre Schéerazade s'était seul affermi sur le trône; et il était obéi dans le Mogol sous le nom de Schachbaam[1], lorsque Mangogul naquit dans le Congo. Le trépas de plusieurs souverains fut, comme on voit, l'époque funeste de sa naissance.

Erguebzed son père n'appela point les fées autour du berceau de son fils, parce qu'il avait remarqué que la plupart des princes de son temps, dont ces intelligences femelles avaient fait l'éducation, n'avaient été que des sots. Il se contenta de commander son horoscope à un certain Codindo, personnage meilleur à peindre qu'à connaître.

1. Tous les noms qui précèdent celui de Mangogul sont pris dans les romans du temps et dans *les Mille et une Nuits*, ainsi que la géographie fantaisiste qui les encadre. Le comte de ***, qui vivait encore, est celui des *Confessions du Comte de* ***, par Duclos. — D'après Crébillon fils, Hiaouf Zélès Tanzaï veut dire, en langue chéchianienne, *rival du soleil*.

Codindo était chef du collége des Aruspices de Banza, anciennement la capitale de l'empire. Erguebzed lui faisait une grosse pension, et lui avait accordé, à lui et à ses descendants, en faveur du mérite de leur grand-oncle, qui était excellent cuisinier, un château magnifique sur les frontières du Congo. Codindo était chargé d'observer le vol des oiseaux et l'état du ciel, et d'en faire son rapport à la cour; ce dont il s'acquittait assez mal. S'il est vrai qu'on avait à Banza les meilleures pièces de théâtre et les salles de spectacles les plus laides qu'il y eût dans toute l'Afrique, en revanche, on y avait le plus beau collége du monde, et les plus mauvaises prédictions.

Codindo, informé de ce qu'on lui voulait au palais d'Erguebzed, partit fort embarrassé de sa personne; car le pauvre homme ne savait non plus lire aux astres que vous et moi : on l'attendait avec impatience. Les principaux seigneurs de la cour s'étaient rendus dans l'appartement de la grande sultane. Les femmes, parées magnifiquement, environnaient le berceau de l'enfant. Les courtisans s'empressaient à féliciter Erguebzed sur les grandes choses qu'il allait sans doute apprendre de son fils. Erguebzed était père, et il trouvait tout naturel qu'on distinguât dans les traits informes d'un enfant ce qu'il serait un jour. Enfin Codindo arriva. « Approchez, lui dit Erguebzed : lorsque le ciel m'accorda le prince que vous voyez, je fis prendre avec soin l'instant de sa naissance, et l'on a dû vous en instruire. Parlez sincèrement à votre maître, et annoncez-lui hardiment les destinées que le ciel réserve à son fils.

— Très-magnanime sultan, répondit Codindo, le prince né de parents non moins illustres qu'heureux, ne peut en avoir que de grandes et de fortunées : mais j'en imposerais à Votre Hautesse, si je me parais devant elle d'une science que je n'ai point. Les astres se lèvent et se couchent pour moi comme pour les autres hommes; et je n'en suis pas plus éclairé sur l'avenir, que le plus ignorant de vos sujets.

— Mais, reprit le sultan, n'êtes-vous pas astrologue?

— Magnanime prince, répondit Codindo, je n'ai point cet honneur.

— Eh! que diable êtes-vous donc? lui répliqua le vieux mais bouillant Erguebzed.

— Aruspice!

— Oh! parbleu, je n'imaginais pas que vous en eussiez eu la pensée. Croyez-moi, seigneur Codindo, laissez manger en repos vos poulets, et prononcez sur le sort de mon fils, comme vous fîtes dernièrement sur le rhume de la perruche de ma femme. »

A l'instant Codindo tira de sa poche une loupe, prit l'oreille gauche de l'enfant, frotta ses yeux, tourna et retourna ses besicles, lorgna cette oreille, en fit autant du côté droit, et prononça : que le règne du jeune prince serait heureux s'il était long[1].

« Je vous entends, reprit Erguebzed : mon fils exécutera les plus belles choses du monde, s'il en a le temps. Mais, morbleu, ce que je veux qu'on me dise, c'est s'il en aura le temps. Que m'importe à moi, lorsqu'il sera mort, qu'il eût été le plus grand prince du monde s'il eût vécu? Je vous appelle pour avoir l'horoscope de mon fils, et vous me faites son oraison funèbre. »

Codindo répondit au prince qu'il était fâché de n'en pas savoir davantage ; mais qu'il suppliait Sa Hautesse de considérer que c'en était bien assez pour le peu de temps qu'il était devin. En effet, le moment d'auparavant qu'était Codindo?

CHAPITRE II.

ÉDUCATION DE MANGOGUL.

Je passerai légèrement sur les premières années de Mangogul. L'enfance des princes est la même que celle des autres hommes, à cela près qu'il est donné aux princes de dire une infinité de jolies choses avant que de savoir parler. Aussi le fils d'Erguebzed avait à peine quatre ans, qu'il avait fourni la matière d'un Mangogulana. Erguebzed qui était homme de sens, et qui ne voulait pas que l'éducation de son fils fût aussi négligée que la sienne l'avait été, appela de bonne heure auprès de lui, et retint à sa cour, par des pensions considérables, ce qu'il y avait de grands hommes en tout genre dans le Congo ; peintres, philosophes, poëtes, musiciens, architectes, maîtres de danse, de

1. L'enfance de Louis XV fut maladive.

mathématiques, d'histoire, maîtres en fait d'armes, etc. Grâce aux heureuses dispositions de Mangogul, et aux leçons continuelles de ses maîtres, il n'ignora rien de ce qu'un jeune prince a coutume d'apprendre dans les quinze premières années de sa vie, et sut, à l'âge de vingt ans, boire, manger et dormir aussi parfaitement qu'aucun potentat de son âge.

Erguebzed, à qui le poids des années commençait à faire sentir celui de la couronne, las de tenir les rênes de l'empire, effrayé des troubles qui le menaçaient, plein de confiance dans les qualités supérieures de Mangogul, et pressé par des sentiments de religion, pronostics certains de la mort prochaine, ou de l'imbécillité des grands, descendit du trône pour y placer son fils; et ce bon prince crut devoir expier dans la retraite les crimes de l'administration la plus juste dont il fût mémoire dans les annales du Congo.

Ce fut donc l'an du monde 1,500,000,003,200,001, de l'empire du Congo le 3,900,000,700,03, que commença le règne de Mangogul, le 1,234,500 de sa race en ligne directe. Des conférences fréquentes avec ses ministres, des guerres à soutenir, et le maniement des affaires, l'instruisirent en fort peu de temps de ce qui lui restait à savoir au sortir des mains de ses pédagogues; et c'était quelque chose.

Cependant Mangogul acquit en moins de dix années la réputation de grand homme. Il gagna des batailles, força des villes, agrandit son empire, pacifia ses provinces, répara le désordre de ses finances, fit refleurir les sciences et les arts, éleva des édifices, s'immortalisa par d'utiles établissements, raffermit et corrigea la législation, institua même des académies; et, ce que son université ne put jamais comprendre, il acheva tout cela sans savoir un seul mot de latin.

Mangogul ne fut pas moins aimable dans son sérail que grand sur le trône. Il ne s'avisa point de régler sa conduite sur les usages ridicules de son pays. Il brisa les portes du palais habité par ses femmes; il en chassa ces gardes injurieux de leur vertu; il s'en fia prudemment à elles-mêmes de leur fidélité : on entrait aussi librement dans leurs appartements que dans aucun couvent de chanoinesses de Flandres; et on y était sans doute aussi sage. Le bon sultan que ce fut! il n'eut jamais de pareil que dans quelques romans français. Il était

doux, affable, enjoué, galant, d'une figure charmante, aimant les plaisirs, fait pour eux, et renfermait dans sa tête plus d'esprit qu'il n'y en avait eu dans celle de tous ses prédécesseurs ensemble.

On juge bien qu'avec un si rare mérite, beaucoup de femmes aspirèrent à sa conquête : quelques-unes réussirent. Celles qui manquèrent son cœur, tâchèrent de s'en consoler avec les grands de sa cour. La jeune Mirzoza fut du nombre des premières[1]. Je ne m'amuserai point à détailler les qualités et les charmes de Mirzoza; l'ouvrage serait sans fin, et je veux que cette histoire en ait une.

CHAPITRE III,

QU'ON PEUT REGARDER COMME LE PREMIER DE CETTE HISTOIRE.

Mirzoza fixait Mangogul depuis plusieurs années. Ces amants s'étaient dit et répété mille fois tout ce qu'une passion violente suggère aux personnes qui ont le plus d'esprit. Ils en étaient venus aux confidences; et ils se seraient fait un crime de se dérober la circonstance de leur vie la plus minutieuse. Ces suppositions singulières : « Si le ciel qui m'a placé sur le trône m'eût fait naître dans un état obscur, eussiez-vous daigné descendre jusqu'à moi, Mirzoza m'eût-elle couronné ?... Si Mirzoza venait à perdre le peu de charmes qu'on lui trouve, Mangogul l'aimerait-il toujours? » ces suppositions, dis-je, qui exercent les amants ingénieux, brouillent quelquefois les amants délicats, et font mentir si souvent les amants les plus sincères, étaient usées pour eux.

La favorite, qui possédait au souverain degré le talent si nécessaire et si rare de bien narrer, avait épuisé l'histoire scandaleuse de Banza. Comme elle avait peu de tempérament[2],

1. Mme de Pompadour (Mme Lenormand d'Étioles) avait mis une certaine persistance à courir après le *mouchoir*. Suivant les chasses, se faisant remarquer par son assiduité à toutes les fêtes et par sa coquetterie, sa faveur était plutôt le résultat de son habileté que celui d'un penchant irrésistible de la part du roi.

2. On sait que Mme de Pompadour n'hésita pas, pour conserver son influence, à se faire représenter, auprès de son royal amant, par des remplaçantes choisies par elle.

elle n'était pas toujours disposée à recevoir les caresses du sultan, ni le sultan toujours d'humeur à lui en proposer. Enfin il y avait des jours où Mangogul et Mirzoza avaient peu de choses à dire, presque rien à faire, et où, sans s'aimer moins, ils ne s'amusaient guère. Ces jours étaient rares ; mais il y en avait, et il en vint un.

Le sultan était étendu nonchalamment sur une duchesse, vis-à-vis de la favorite qui faisait des nœuds sans dire mot. Le temps ne permettait pas de se promener. Mangogul n'osait proposer un piquet ; il y avait près d'un quart d'heure que cette situation maussade durait, lorsque le sultan dit en bâillant à plusieurs reprises :

« Il faut avouer que Géliote[1] a chanté comme un ange...

— Et que Votre Hautesse s'ennuie à périr, ajouta la favorite.

— Non, madame, reprit Mangogul en bâillant à demi ; le moment où l'on vous voit n'est jamais celui de l'ennui.

— Il ne tenait qu'à vous que cela fût galant, répliqua Mirzoza ; mais vous rêvez, vous êtes distrait, vous bâillez. Prince, qu'avez-vous ?

— Je ne sais, dit le sultan.

— Et moi je devine, continua la favorite. J'avais dix-huit ans lorsque j'eus le bonheur de vous plaire. Il y a quatre ans que vous m'aimez. Dix-huit et quatre font vingt-deux. Me voilà bien vieille. »

Mangogul sourit de ce calcul.

« Mais si je ne vaux plus rien pour le plaisir, ajouta Mirzoza, je veux vous faire voir du moins que je suis très-bonne pour le conseil. La variété des amusements qui vous suivent n'a pu vous garantir du dégoût. Vous êtes dégoûté. Voilà, prince, votre maladie.

— Je ne conviens pas que vous ayez rencontré, dit Mangogul ; mais en cas que cela fût, y sauriez-vous quelque remède ? »

Mirzoza répondit au sultan, après avoir rêvé un moment, que Sa Hautesse lui avait paru prendre tant de plaisir au récit qu'elle lui faisait des aventures galantes de la ville, qu'elle regrettait de n'en plus avoir à lui raconter, ou de

1. Chanteur de l'Opéra très-recherché des dames. Son nom s'écrit régulièrement Jeliotte.

n'être pas mieux instruite de celles de sa cour; qu'elle aurait essayé cet expédient, en attendant qu'elle imaginât mieux.

« Je le crois bon, dit Mangogul; mais qui sait les histoires de toutes ces folles? et quand on les saurait, qui me les réciterait comme vous?

— Sachons-les toujours, reprit Mirzoza. Qui que ce soit qui vous les raconte, je suis sûre que Votre Hautesse gagnera plus par le fond qu'elle ne perdra par la forme.

— J'imaginerai avec vous, si vous voulez, les aventures des femmes de ma cour, fort plaisantes, dit Mangogul; mais le fussent-elles cent fois davantage, qu'importe, s'il est impossible de les apprendre?

— Il pourrait y avoir de la difficulté, répondit Mirzoza : mais je pense que c'est tout. Le génie Cucufa, votre parent et votre ami, a fait des choses plus fortes. Que ne le consultez-vous?

— Ah! joie de mon cœur, s'écria le sultan, vous êtes admirable! Je ne doute point que le génie n'emploie tout son pouvoir en ma faveur. Je vais de ce pas m'enfermer dans mon cabinet, et l'évoquer. »

Alors Mangogul se leva, baisa la favorite sur l'œil gauche, selon la coutume du Congo, et partit.

CHAPITRE IV.

ÉVOCATION DU GÉNIE.

Le génie Cucufa est un vieil hypocondriaque, qui craignant que les embarras du monde et le commerce des autres génies ne fissent obstacle à son salut, s'est réfugié dans le vide, pour s'occuper tout à son aise des perfections infinies de la grande Pagode, se pincer, s'égratigner, se faire des niches, s'ennuyer, enrager et crever de faim. Là, il est couché sur une natte, le corps cousu dans un sac, les flancs serrés d'une corde, les bras croisés sur la poitrine, et la tête enfoncée dans un capuchon, qui ne laisse sortir que l'extrémité de sa barbe. Il dort; mais on croirait qu'il contemple. Il n'a pour toute compagnie qu'un hibou qui sommeille à ses pieds, quelques rats qui rongent sa natte, et des chauves-souris qui voltigent autour de sa tête :

on l'évoque en récitant au son d'une cloche le premier verset de l'office nocturne des bramines; alors il relève son capuce, frotte ses yeux, chausse ses sandales, et part. Figurez-vous un vieux camaldule [1] porté dans les airs par deux gros chats-huants qu'il tiendrait par les pattes : ce fut dans cet équipage que Cucufa apparut au sultan!

« Que la bénédiction de Brama soit céans, dit-il en s'abattant.

— *Amen*, répondit le prince.

— Que voulez-vous, mon fils?

— Une chose fort simple, dit Mangogul; me procurer quelques plaisirs aux dépens des femmes de ma cour.

— Eh! mon fils, répliqua Cucufa, vous avez à vous seul plus d'appétit que tout un couvent de bramines. Que prétendez-vous faire de ce troupeau de folles?

— Savoir d'elles les aventures qu'elles ont et qu'elles ont eues; et puis c'est tout.

— Mais cela est impossible, dit le génie; vouloir que des femmes confessent leurs aventures, cela n'a jamais été et ne sera jamais.

— Il faut pourtant que cela soit, » ajouta le sultan.

A ces mots, le génie se grattant l'oreille et peignant par distraction sa longue barbe avec ses doigts, se mit à rêver : sa méditation fut courte.

« Mon fils, dit-il à Mangogul, je vous aime; vous serez satisfait. »

A l'instant il plongea sa main droite dans une poche profonde, pratiquée sous son aisselle, au côté gauche de sa robe, et en tira avec des images, des grains bénits, de petites pagodes de plomb, des bonbons moisis, un anneau d'argent, que Mangogul prit d'abord pour une bague de saint Hubert [2].

« Vous voyez bien cet anneau, dit-il au sultan; mettez-le à votre doigt, mon fils. Toutes les femmes sur lesquelles vous en tournerez le chaton, raconteront leurs intrigues à voix haute,

1. Religieux qui suivent la règle de saint Benoît. (Br.)

2. On sait que la bague et la clef de saint Hubert ont la vertu de guérir de la rage. (Br.) — Les bagues qui avaient touché les reliques du saint, son tombeau ou son étole, avaient une vertu préservatrice. On les faisait généralement en argent. Peut-être en fait-on encore.

claire et intelligible : mais n'allez pas croire au moins que c'est par la bouche qu'elles parleront.

— Et par où donc, ventre-saint-gris! s'écria Mangogul, parleront-elles donc?

— Par la partie la plus franche qui soit en elles, et la mieux instruite des choses que vous désirez savoir, dit Cucufa; par leurs bijoux.

— Par leurs bijoux, reprit le sultan, en s'éclatant de rire : en voilà bien d'une autre. Des bijoux parlants! cela est d'une extravagance inouïe.

— Mon fils, dit le génie, j'ai bien fait d'autres prodiges en faveur de votre grand-père; comptez donc sur ma parole. Allez, et que Brama vous bénisse. Faites un bon usage de votre secret, et songez qu'il est des curiosités mal placées. »

Cela dit, le cafard hochant de la tête, se raffubla de son capuchon, reprit ses chats-huants par les pattes, et disparut dans les airs.

CHAPITRE V.

DANGEREUSE TENTATION DE MANGOGUL.

A peine Mangogul fut-il en possession de l'anneau mystérieux de Cucufa, qu'il fut tenté d'en faire le premier essai sur la favorite. J'ai oublié de dire qu'outre la vertu de faire parler les bijoux des femmes sur lesquelles on en tournait le chaton, il avait encore celle de rendre invisible la personne qui le portait au petit doigt. Ainsi Mangogul pouvait se transporter en un clin d'œil en cent endroits où il n'était point attendu, et voir de ses yeux bien des choses qui se passent ordinairement sans témoin; il n'avait qu'à mettre sa bague, et dire : « Je veux être là ; » à l'instant il y était. Le voilà donc chez Mirzoza.

Mirzoza qui n'attendait plus le sultan, s'était fait mettre au lit. Mangogul s'approcha doucement de son oreiller, et s'aperçut à la lueur d'une bougie de nuit, qu'elle était assoupie. « Bon, dit-il, elle dort : changeons vite l'anneau de doigt, reprenons notre forme, tournons le chaton sur cette belle dormeuse, et réveillons un peu son bijou... Mais qu'est-ce qui m'arrête?... je tremble... se pourrait-il que Mirzoza... non, cela n'est pas

possible ; Mirzoza m'est fidèle. Éloignez-vous, soupçons injurieux, je ne veux point, je ne dois point vous écouter. » Il dit et porta ses doigts sur l'anneau ; mais les en écartant aussi promptement que s'il eût été de feu, il s'écria en lui-même : « Que fais-je, malheureux ! je brave les conseils de Cucufa. Pour satisfaire une sotte curiosité, je vais m'exposer à perdre ma maîtresse et la vie... Si son bijou s'avisait d'extravaguer, je ne la verrais plus, et j'en mourrais de douleur. Et qui sait ce qu'un bijou peut avoir dans l'âme? » L'agitation de Mangogul ne lui permettait guère de s'observer : il prononça ces dernières paroles un peu haut, et la favorite s'éveilla...

« Ah! prince, lui dit-elle, moins surprise que charmée de sa présence, vous voilà ! pourquoi ne vous a-t-on point annoncé ? Est-ce à vous d'attendre mon réveil? »

Mangogul répondit à la favorite, en lui communiquant le succès de l'entrevue de Cucufa, lui montra l'anneau qu'il en avait reçu, et ne lui cacha rien de ses propriétés.

« Ah! quel secret diabolique vous a-t-il donné là? s'écria Mirzoza. Mais, prince, comptez-vous en faire quelque usage?

— Comment, ventrebleu! dit le sultan, si j'en veux faire usage? Je commence par vous, si vous me raisonnez. »

La favorite, à ces terribles mots, pâlit, trembla, se remit, et conjura le sultan par Brama et par toutes les Pagodes des Indes et du Congo, de ne point éprouver sur elle un secret qui marquait peu de confiance en sa fidélité.

« Si j'ai toujours été sage, continua-t-elle, mon bijou ne dira mot, et vous m'aurez fait une injure que je ne vous pardonnerai jamais : s'il vient à parler, je perdrai votre estime et votre cœur, et vous en serez au désespoir. Jusqu'à présent vous vous êtes, ce me semble, assez bien trouvé de notre liaison ; pourquoi s'exposer à la rompre? Prince, croyez-moi, profitez des avis du génie ; il a de l'expérience, et les avis de génies sont toujours bons à suivre.

— C'est ce que je me disais à moi-même, lui répondit Mangogul, quand vous vous êtes éveillée : cependant si vous eussiez dormi deux minutes de plus, je ne sais ce qui en serait arrivé.

— Ce qui en serait arrivé, dit Mirzoza, c'est que mon bijou ne vous aurait rien appris, et que vous m'auriez perdue pour toujours.

— Cela peut être, reprit Mangogul ; mais à présent que je vois tout le danger que j'ai couru, je vous jure par la Pagode éternelle, que vous serez exceptée du nombre de celles sur lesquelles je tournerai ma bague. »

Mirzoza prit alors un air assuré, et se mit à plaisanter d'avance aux dépens des bijoux que le prince allait mettre à la question.

« Le bijou de Cydalise, disait-elle, a bien des choses à raconter ; et s'il est aussi indiscret que sa maîtresse, il ne s'en fera guère prier. Celui d'Haria n'est plus de ce monde ; et Votre Hautesse n'en apprendra que des contes de ma grand'mère. Pour celui de Glaucé, je le crois bon à consulter : elle est coquette et jolie.

— Et c'est justement par cette raison, répliqua le sultan, que son bijou sera muet.

— Adressez-vous donc, repartit la sultane, à celui de Phédime ; elle est galante et laide.

— Oui, continua le sultan ; et si laide, qu'il faut être aussi méchante que vous pour l'accuser d'être galante. Phédime est sage ; c'est moi qui vous le dis, et qui en sais quelque chose.

— Sage tant qu'il vous plaira, reprit la favorite ; mais elle a de certains yeux gris qui disent le contraire.

— Ses yeux en ont menti, répondit brusquement le sultan ; vous m'impatientez avec votre Phédime : ne dirait-on pas qu'il n'y ait que ce bijou à questionner ?

— Mais peut-on, sans offenser Votre Hautesse, ajouta Mirzoza, lui demander quel est celui qu'elle honorera de son choix ?

— Nous verrons tantôt, dit Mangogul, au cercle de la Manimonbanda (c'est ainsi qu'on appelle dans le Congo la grande sultane). Nous n'en manquerons pas si tôt, et lorsque nous serons ennuyés des bijoux de ma cour, nous pourrons faire un tour à Banza : peut-être trouverons-nous ceux des bourgeoises plus raisonnables que ceux des duchesses.

— Prince, dit Mirzoza, je connais un peu les premières, et je peux vous assurer qu'elles ne sont que plus circonspectes.

— Bientôt nous en saurons des nouvelles : mais je ne peux m'empêcher de rire, continua Mangogul, quand je me figure l'embarras et la surprise de ces femmes aux premiers mots de

leurs bijoux; ah! ah! ah! Songez, délices de mon cœur, que je vous attendrai chez la grande sultane, et que je ne ferai point usage de mon anneau que vous n'y soyez.

— Prince, au moins, dit Mirzoza, je compte sur la parole que vous m'avez donnée. »

Mangogul sourit de ses alarmes, lui réitéra ses promesses, y joignit quelques caresses, et se retira.

CHAPITRE VI.

PREMIER ESSAI DE L'ANNEAU.

ALCINE.

Mangogul se rendit le premier chez la grande sultane; il y trouva toutes les femmes occupées d'un cavagnole[1] : il parcourut des yeux celles dont la réputation était faite, résolu d'essayer son anneau sur une d'elles, et il ne fut embarrassé que du choix. Il était incertain par qui commencer, lorsqu'il aperçut dans une croisée une jeune dame du palais de la Manimonbanda : elle badinait avec son époux; ce qui parut singulier au sultan, car il y avait plus de huit jours qu'ils étaient mariés : ils s'étaient montrés dans la même loge à l'Opéra, et dans la même calèche au petit cours ou au bois de Boulogne; ils avaient achevé leurs visites, et l'usage les dispensait de s'aimer, et même de se rencontrer. « Si ce bijou, disait Mangogul en lui-même, est aussi fou que sa maîtresse, nous allons avoir un monologue réjouissant. » Il en était là du sien, quand la favorite parut.

« Soyez la bienvenue, lui dit le sultan à l'oreille. J'ai jeté mon plomb en vous attendant.

— Et sur qui? lui demanda Mirzoza.

— Sur ces gens que vous voyez folâtrer dans cette croisée, lui répondit Mangogul du coin de l'œil.

— Bien débuté, » reprit la favorite.

Alcine (c'est le nom de la jeune dame) était vive et jolie. La cour du sultan n'avait guère de femmes plus aimables, et n'en

1. Jeu de hasard fort à la mode, un peu dans le genre du biribi et de notre loto. Voyez *Promenade du Sceptique*, t. I.

avait aucune de plus galante. Un émir du sultan s'en était entêté. On ne lui laissa point ignorer ce que la chronique avait publié d'Alcine ; il en fut alarmé, mais il suivit l'usage : il consulta sa maîtresse sur ce qu'il en devait penser. Alcine lui jura que ces calomnies étaient les discours de quelques fats qui se seraient tus, s'ils avaient eu des raisons de parler : qu'au reste il n'y avait rien de fait, et qu'il était le maître d'en croire tout ce qu'il jugerait à propos. Cette réponse assurée convainquit l'émir amoureux de l'innocence de sa maîtresse. Il conclut, et prit le titre d'époux d'Alcine avec toutes ses prérogatives.

Le sultan tourna sa bague sur elle. Un grand éclat de rire, qui était échappé à Alcine à propos de quelques discours saugrenus que lui tenait son époux, fut brusquement syncopé par l'opération de l'anneau ; et l'on entendit aussitôt murmurer sous ses jupes : « Me voilà donc titré ; vraiment j'en suis fort aise ; il n'est rien tel que d'avoir un rang. Si l'on eût écouté mes premiers avis, on m'eût trouvé mieux qu'un émir ; mais un émir vaut encore mieux que rien. »

A ces mots, toutes les femmes quittèrent le jeu, pour chercher d'où partait la voix. Ce mouvement fit un grand bruit.

« Silence, dit Mangogul ; ceci mérite attention. »

On se tut, et le bijou continua : « Il faut qu'un époux soit un hôte bien important, à en juger par les précautions que l'on prend pour le recevoir. Que de préparatifs ! quelle profusion d'eau de myrte [1] ! Encore une quinzaine de ce régime, et c'était fait de moi ; je disparaissais, et monsieur l'émir n'avait qu'à chercher gîte ailleurs, ou qu'à m'embarquer pour l'île Jonquille [2]. » Ici mon auteur dit que toutes les femmes pâlirent, se regardèrent sans mot dire, et tinrent un sérieux qu'il attribue à la crainte que la conversation ne s'engageât et ne devînt générale. « Cependant, continua le bijou d'Alcine, il m'a semblé que l'émir n'avait pas besoin qu'on y fît tant de façons ; mais je reconnais ici la prudence de ma maîtresse ; elle mit les choses au pis-aller ; et je fus traité pour monsieur comme pour son petit écuyer. »

1. Astringent.

2. Dans *Tanzaï*, l'île Jonquille est la résidence du génie *Mange-Taupes*. C'est là que Néadarné est envoyée par l'oracle pour vaincre l'obstacle, d'un genre analogue à celui dont parle Alcine, qui s'opposait à son mariage effectif.

Le bijou allait continuer ses extravagances, lorsque le sultan, s'apercevant que cette scène étrange scandalisait la pudique Manimonbanda, interrompit l'orateur en retournant sa bague. L'émir avait disparu aux premiers mots du bijou de sa femme. Alcine, sans se déconcerter, simula quelque temps un assoupissement; cependant les femmes chuchetaient[1] qu'elle avait des vapeurs. « Eh oui, dit un petit-maître, des vapeurs! Cicogne[2] les nomme hystériques; c'est comme qui dirait des choses qui viennent de la région inférieure. Il a pour cela un élixir divin; c'est un principe, principiant, principié, qui ravive... qui... je le proposerai à madame. » On sourit de ce persiflage, et notre cynique reprit :

« Rien n'est plus vrai, mesdames; j'en ai usé, moi qui vous parle, pour une déperdition de substance.

— Une déperdition de substance! Monsieur le marquis, reprit une jeune personne, qu'est-ce que cela?

— Madame, répondit le marquis, c'est un de ces petits accidents fortuits qui arrivent... Eh! mais tout le monde connaît cela. »

Cependant l'assoupissement simulé finit. Alcine se mit au jeu aussi intrépidement que si son bijou n'eût rien dit, ou que s'il eût dit les plus belles choses du monde. Elle fut même la seule qui joua sans distraction. Cette séance lui valut des sommes considérables. Les autres ne savaient ce qu'elles faisaient, ne reconnaissaient plus leurs figures, oubliaient leurs numéros, négligeaient leurs avantages, arrosaient[3] à contretemps et commettaient cent autres bévues, dont Alcine profitait. Enfin, le jeu finit, et chacun se retira.

Cette aventure fit grand bruit à la cour, à la ville et dans tout le Congo. Il en courut des épigrammes : le discours du bijou d'Alcine fut publié, revu, corrigé, augmenté et commenté par les agréables de la cour. On chansonna l'émir; sa femme fut immortalisée. On se la montrait aux spectacles; elle était courue dans les promenades; on s'attroupait autour d'elle, et elle entendait bourdonner à ses côtés : « Oui, la voilà; c'est elle-même;

1. Chuchetaient et non chuchotaient. (Br.) — Cette forme est en effet dans les auteurs du XVIe siècle et dans Furetière et Richelet; mais « chuchoter » a prévalu.

2. Ou Sigogne, garçon tanneur, soldat aux gardes, aide-apothicaire, enfin médecin et un peu charlatan, grâce à la protection de Chirac.

3. Payaient.

son bijou a parlé pendant plus de deux heures de suite. »

Alcine soutint sa réputation nouvelle avec un sang-froid admirable. Elle écouta tous ces propos, et beaucoup d'autres, avec une tranquillité que les autres femmes n'avaient point. Elles s'attendaient à tout moment à quelque indiscrétion de la part de leurs bijoux; mais l'aventure du chapitre suivant acheva de les troubler.

Lorsque le cercle s'était séparé, Mangogul avait donné la main à la favorite, et l'avait remise dans son appartement. Il s'en manquait beaucoup qu'elle eût cet air vif et enjoué, qui ne l'abandonnait guère. Elle avait perdu considérablement au jeu, et l'effet du terrible anneau l'avait jetée dans une rêverie dont elle n'était pas encore bien revenue. Elle connaissait la curiosité du sultan, et elle ne comptait pas assez sur les promesses d'un homme moins amoureux que despotique, pour être libre de toute inquiétude.

« Qu'avez-vous, délices de mon âme? lui dit Mangogul; je vous trouve rêveuse.

— J'ai joué, lui répondit Mirzoza, d'un guignon qui n'a point d'exemple ; j'ai perdu la possibilité : j'avais douze tableaux ; je ne crois pas qu'ils aient marqué trois fois.

— Cela est désolant, répondit Mangogul : mais que pensez-vous de mon secret?

— Prince, lui dit la favorite, je persiste à le tenir pour diabolique; il vous amusera sans doute; mais cet amusement aura des suites funestes. Vous allez jeter le trouble dans toutes les maisons, détromper des maris, désespérer des amants, perdre des femmes, déshonorer des filles, et faire cent autres vacarmes. Ah! prince, je vous conjure...

— Eh! jour de Dieu, dit Mangogul, vous moralisez comme Nicole! je voudrais bien savoir à propos de quoi l'intérêt de votre prochain vous touche aujourd'hui si vivement. Non, madame, non ; je conserverai mon anneau. Et que m'importent à moi ces maris détrompés, ces amants désespérés, ces femmes perdues, ces filles déshonorées, pourvu que je m'amuse? Suis-je donc sultan pour rien[1]? A demain, madame; il faut espérer que les scènes qui suivront seront plus comiques que la première, et qu'insensiblement vous y prendrez goût.

1. Ce n'est certainement pas ce passage que La Harpe pouvait traiter de « basse adulation. »

— Je n'en crois rien, seigneur, reprit Mirzoza.

— Et moi je vous réponds que vous trouverez des bijoux plaisants, et si plaisants, que vous ne pourrez vous défendre de leur donner audience. Et où en seriez-vous donc, si je vous les députais en qualité d'ambassadeurs? Je vous sauverai, si vous voulez, l'ennui de leurs harangues; mais pour le récit de leurs aventures, vous l'entendrez de leur bouche ou de la mienne. C'est une chose décidée; je n'en peux rien rabattre; prenez sur vous de vous familiariser avec ces nouveaux discoureurs. »

A ces mots, il l'embrassa, et passa dans son cabinet, réfléchissant sur l'épreuve qu'il venait de faire, et remerciant dévotieusement le génie Cucufa.

CHAPITRE VII.

SECOND ESSAI DE L'ANNEAU.

LES AUTELS.

Il y avait pour le lendemain un petit souper chez Mirzoza. Les personnes nommées s'assemblèrent de bonne heure dans son appartement. Avant le prodige de la veille, on s'y rendait par goût; ce soir, on n'y vint que par bienséance : toutes les femmes eurent un air contraint et ne parlèrent qu'en monosyllabes; elles étaient aux aguets, et s'attendaient à tout moment que quelque bijou se mêlerait de la conversation. Malgré la démangeaison qu'elles avaient de mettre sur le tapis la mésaventure d'Alcine, aucune n'osa prendre sur soi d'en entamer le propos; ce n'est pas qu'on fût retenu par sa présence; quoique comprise dans la liste du souper, elle ne parut point; on devina qu'elle avait la migraine. Cependant, soit qu'on redoutât moins le danger, parce que de toute la journée on n'avait entendu parler que des bouches, soit qu'on feignît de s'enhardir, la conversation, qui languissait, s'anima; les femmes les plus suspectes composèrent leur maintien, jouèrent l'assurance; et Mirzoza demanda au courtisan Zégris, s'il n'y avait rien d'intéressant.

« Madame, répondit Zégris, on vous avait fait part du prochain mariage de l'aga Chazour avec la jeune Sibérine; je vous annonce que tout est rompu.

— A quel propos? interrompit la favorite.

— A propos d'une voix étrange, continua Zégris, que Chazour dit avoir entendue à la toilette de sa princesse; depuis hier, la cour du sultan est pleine de gens qui vont prêtant l'oreille, dans l'espérance de surprendre, je ne sais comment, des aveux qu'assurément on n'a nulle envie de leur faire.

— Mais cela est fou, répliqua la favorite : le malheur d'Alcine, si c'en est un, n'est rien moins qu'avéré; on n'a point encore approfondi...

— Madame, interrompit Zelmaïde, je l'ai entendu très-distinctement; elle a parlé sans ouvrir la bouche; les faits ont été bien articulés; et il n'était pas trop difficile de deviner d'où partait ce son extraordinaire. Je vous avoue que j'en serais morte à sa place.

— Morte! reprit Zégris; on survit à d'autres accidents.

— Comment, s'écria Zelmaïde, en est-il un plus terrible que l'indiscrétion d'un bijou? il n'y a donc plus de milieu. Il faut ou renoncer à la galanterie, ou se résoudre à passer pour galante.

— En effet, dit Mirzoza, l'alternative est cruelle.

— Non, madame, non, reprit une autre; vous verrez que les femmes prendront leur parti. On laissera parler les bijoux tant qu'ils voudront, et l'on ira son train sans s'embarrasser du qu'en dira-t-on. Et qu'importe, après tout, que ce soit le bijou d'une femme ou son amant qui soit indiscret? en sait-on moins les choses?

— Tout bien considéré, continua une troisième, si les aventures d'une femme doivent être divulguées, il vaut mieux que ce soit par son bijou que par son amant.

— L'idée est singulière, dit la favorite...

— Et vraie, reprit celle qui l'avait hasardée; car prenez garde que pour l'ordinaire un amant est mécontent, avant que de devenir indiscret, et dès lors tenté de se venger en outrant les choses : au lieu qu'un bijou parle sans passion, et n'ajoute rien à la vérité.

— Pour moi, reprit Zelmaïde, je ne suis point de cet avis : c'est moins ici l'importance des dépositions qui perd le coupable, que la force du témoignage. Un amant qui déshonore par ses discours l'autel sur lequel il a sacrifié, est une espèce

d'impie qui ne mérite aucune croyance : mais si l'autel élève la voix, que répondre?

— Que l'autel ne sait ce qu'il dit, » répliqua la seconde.

Monima rompit le silence qu'elle avait gardé jusque-là, pour dire d'un ton traîné et d'un air nonchalant : « Ah! que mon autel, puisque autel y a, parle ou se taise, je ne crains rien de ses discours. »

Mangogul entrait à l'instant, et les dernières paroles de Monima ne lui échappèrent point. Il tourna sa bague sur elle, et l'on entendit son bijou s'écrier : « N'en croyez rien; elle ment. » Ses voisines s'entre-regardant, se demandèrent à qui appartenait le bijou qui venait de répondre.

« Ce n'est pas le mien, dit Zelmaïde.

— Ni le mien, dit une autre.

— Ni le mien, dit Monima.

— Ni le mien, » dit le sultan.

Chacune, et la favorite comme les autres, se tint sur la négative.

Le sultan profitant de cette incertitude, et s'adressant aux dames : « Vous avez donc des autels? leur dit-il; eh bien! comment sont-ils fêtés? » Tout en parlant, il tourna successivement, mais avec promptitude, sa bague sur toutes les femmes, à l'exception de Mirzoza; et chaque bijou répondant à son tour, on entendit sur différents tons : « Je suis fréquenté, délabré, délaissé, parfumé, fatigué, mal servi, ennuyé, etc. » Tous dirent leur mot, mais si brusquement, qu'on n'en put faire au juste l'application. Leur jargon, tantôt sourd et tantôt glapissant, accompagné des éclats de rire de Mangogul et de ses courtisans, fit un bruit d'une espèce nouvelle. Les femmes convinrent, avec un air très-sérieux, que cela était fort plaisant. « Comment, dit le sultan; mais nous sommes trop heureux que les bijoux veuillent bien parler notre langue, et faire la moitié des frais de la conversation. La société ne peut que gagner infiniment à cette duplication d'organes. Nous parlerons aussi peut-être, nous autres hommes, par ailleurs que par la bouche. Que sait-on? ce qui s'accorde si bien avec les bijoux, pourrait être destiné à les interroger et à leur répondre : cependant mon anatomiste pense autrement. »

CHAPITRE VIII.

TROISIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LE PETIT SOUPER.

On servit, on soupa, on s'amusa d'abord aux dépens de Monima : toutes les femmes accusaient unanimement son bijou d'avoir parlé le premier; et elle aurait succombé sous cette ligue, si le sultan n'eût pris sa défense.

« Je ne prétends point, disait-il, que Monima soit moins galante que Zelmaïde, mais je crois son bijou plus discret. D'ailleurs, lorsque la bouche et le bijou d'une femme se contredisent, lequel croire?

— Seigneur, répondit un courtisan, j'ignore ce que les bijoux diront par la suite; mais jusqu'à présent ils ne se sont expliqués que sur un chapitre qui leur est très-familier. Tant qu'ils auront la prudence de ne parler que de ce qu'ils entendent, je les croirai comme des oracles.

— On pourrait, dit Mirzoza, en consulter de plus sûrs.

— Madame, reprit Mangogul, quel intérêt auraient ceux-ci de déguiser la vérité? Il n'y aurait qu'une chimère d'honneur qui pût les y porter; mais un bijou n'a point de ces chimères : ce n'est pas là le lieu des préjugés.

— Une chimère d'honneur! dit Mirzoza; des préjugés! si Votre Hautesse était exposée aux mêmes inconvénients que nous, elle sentirait que ce qui intéresse la vertu n'est rien moins que chimérique. »

Toutes les dames, enhardies par la réponse de la sultane, soutinrent qu'il était superflu de les mettre à de certaines épreuves; et Mangogul qu'au moins ces épreuves étaient presque toujours dangereuses.

Ces propos conduisirent au vin de Champagne; on s'y livra, on se mit en pointe; et les bijoux s'échauffèrent : c'était l'instant où Mangogul s'était proposé de recommencer ses malices. Il tourna sa bague sur une jeune femme fort enjouée, assise assez proche de lui et placée en face de son époux; et l'on entendit s'élever de dessous la table un bruit plaintif, une voix faible et languissante qui disait :

« Ah! que je suis harassé! je n'en puis plus, je suis sur les dents.

— Comment, de par la Pagode Pongo Sabiam, s'écria Husseim, le bijou de ma femme parle; et que peut-il dire?

— Nous allons entendre, répondit le sultan...

— Prince, vous me permettrez de n'être pas du nombre de ses auditeurs, répliqua Husseim; et s'il lui échappait quelques sottises, Votre Hautesse pense-t-elle?...

— Je pense que vous êtes fou, répondit le sultan, de vous alarmer pour le caquet d'un bijou : ne sait-on pas une bonne partie de ce qu'il pourra dire, et ne devine-t-on pas le reste? Asseyez-vous donc, et tâchez de vous amuser. »

Husseim s'assit, et le bijou de sa femme se mit à jaser comme une pie.

« Aurai-je toujours ce grand flandrin de Valanto? s'écria-t-il, j'en ai vu qui finissaient, mais celui-ci... »

A ces mots, Husseim se leva comme un furieux, se saisit d'un couteau, s'élança à l'autre bord de la table, et perçait le sein de sa femme si ses voisins ne l'eussent retenu.

« Husseim, lui dit le sultan, vous faites trop de bruit; on n'entend rien. Ne dirait-on pas que le bijou de votre femme soit le seul qui n'ait pas le sens commun? Et où en seraient ces dames si leurs maris étaient de votre humeur? Comment, vous voilà désespéré pour une misérable petite aventure d'un Valanto, qui ne finissait pas! Remettez-vous à votre place, prenez votre parti en galant homme, songez à vous observer, et à ne pas manquer une seconde fois à un prince qui vous admet à ses plaisirs. »

Tandis qu'Husseim, dissimulant sa rage, s'appuyait sur le dos d'une chaise, les yeux fermés et la main appliquée sur le front, le sultan tournait subitement son anneau, et le bijou continuait : « Je m'accommoderais assez du jeune page de Valanto; mais je ne sais quand il commencera. En attendant que l'un commence et que l'autre finisse, je prends patience avec le bramine Egon. Il est hideux, il faut en convenir; mais son talent est de finir et de recommencer. Oh, qu'un bramine est un grand homme! »

Le bijou en était à cette exclamation, lorsqu'Husseim rougit de s'affliger pour une femme qui n'en valait pas la peine, et se

mit à rire comme le reste de la compagnie ; mais il la gardait bonne à son épouse. Le souper fini, chacun reprit la route de son hôtel, excepté Husseim, qui conduisit sa femme dans une maison de filles voilées, et l'y enferma. Mangogul, instruit de sa disgrâce, la visita. Il trouva toute la maison occupée à la consoler, mais plus encore à lui tirer le sujet de son exil.

« C'est pour une vétille, leur disait-elle, que je suis ici. Hier à souper chez le sultan, on avait fouetté le champagne, sablé le tokai ; on ne savait plus guère ce qu'on disait, lorsque mon bijou s'est avisé de babiller. Je ne sais quels ont été ses propos ; mais mon époux en a pris de l'humeur.

— Assurément, madame, il a tort, lui répondaient les nonnains ; on ne se fâche point ainsi pour des bagatelles...

— Comment, votre bijou a parlé! Mais parle-t-il encore? Ah! que nous serions charmées de l'entendre! Il ne peut s'exprimer qu'avec esprit et grâce. »

Elles furent satisfaites, car le sultan tourna son anneau sur la pauvre recluse, et son bijou les remercia de leurs politesses, leur protestant, au demeurant, que, quelque charmé qu'il fût de leur compagnie, il s'accommoderait mieux de celle d'un bramine.

Le sultan profita de l'occasion pour apprendre quelques particularités de la vie de ces filles. Sa bague interrogea le bijou d'une jeune recluse nommée Cléanthis ; et le bijou prétendu virginal confessa deux jardiniers, un bramine et trois cavaliers ; et raconta comme quoi, à l'aide d'une médecine et de deux saignées, elle avait évité de donner du scandale. Zéphirine avoua, par l'organe de son bijou, qu'elle devait au petit commissionnaire de la maison le titre honorable de mère. Mais une chose qui étonna le sultan, c'est que quoique ces bijoux séquestrés s'expliquassent en termes fort indécents, les vierges à qui ils appartenaient les écoutaient sans rougir ; ce qui lui fit conjecturer que, si l'on manquait d'exercice dans ces retraites, on y avait en revanche beaucoup de spéculation.

Pour s'en éclaircir, il tourna son anneau sur une novice de quinze à seize ans. « Flora, répondit son bijou, a lorgné plus d'une fois à travers la grille un jeune officier. Je suis sûr qu'elle avait du goût pour lui : son petit doigt me l'a dit. » Mal en prit à Flora. Les anciennes la condamnèrent à deux mois

de prière et de discipline ; et ordonnèrent des prières pour que les bijoux de la communauté demeurassent muets.

CHAPITRE IX.

ÉTAT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE BANZA.

Mangogul avait à peine abandonné les recluses entre lesquelles je l'avais laissé, qu'il se répandit à Banza que toutes les filles de la congrégation du coccix de Brama parlaient par le bijou. Ce bruit, que le procédé violent d'Husseim accréditait, piqua la curiosité des savants. Le phénomène fut constaté; et les esprits forts commencèrent à chercher dans les propriétés de la matière l'explication d'un fait qu'ils avaient d'abord traité d'impossible. Le caquet des bijoux produisit une infinité d'excellents ouvrages; et ce sujet important enfla les recueils des académies de plusieurs mémoires qu'on peut regarder comme les derniers efforts de l'esprit humain.

Pour former et perpétuer celle des sciences de Banza, on avait appelé, et l'on appelait sans cesse ce qu'il y avait d'hommes éclairés dans le Congo, le Monoémugi[1], le Béléguanze et les royaumes circonvoisins. Elle embrassait, sous différents titres, toutes les personnes distinguées dans l'histoire naturelle, la physique, les mathématiques, et la plupart de celles qui promettaient de s'y distinguer un jour. Cet essaim d'abeilles infatigables travaillait sans relâche à la recherche de la vérité; et, chaque année, le public recueillait, dans un volume rempli de découvertes, les fruits de leurs travaux.

Elle était alors divisée en deux factions, l'une composée des vorticoses, et l'autre des attractionnaires. Olibri, habile géomètre et grand physicien, fonda la secte des vorticoses[2]. Circino, habile physicien et grand géomètre, fut le premier attractionnaire[3]. Olibri et Circino se proposèrent l'un et l'autre d'expliquer la nature. Les principes d'Olibri ont au premier coup d'œil une

1. Dans les cartes du XVIIIe siècle, le Monoémugi est un royaume situé au nord-est du Congo. Il répond, ici, à l'Allemagne du Nord et parfois à l'Angleterre.

2. Partisans du système des tourbillons de Descartes.

3. On sait que le système de Newton est fondé sur le principe de l'attraction des corps célestes.

simplicité qui séduit : ils satisfont en gros aux principaux phénomènes ; mais ils se démentent dans les détails. Quant à Circino, il semble partir d'une absurdité : mais il n'y a que le premier pas qui lui coûte. Les détails minutieux qui ruinent le système d'Olibri affermissent le sien. Il suit une route obscure à l'entrée, mais qui s'éclaire à mesure qu'on avance. Celle, au contraire, d'Olibri, claire à l'entrée, va toujours en s'obscurcissant. La philosophie de celui-ci demande moins d'étude que d'intelligence. On ne peut être disciple de l'autre, sans avoir beaucoup d'intelligence et d'étude. On entre sans préparation dans l'école d'Olibri ; tout le monde en a la clef. Celle de Circino n'est ouverte qu'aux premiers géomètres. Les tourbillons d'Olibri sont à la portée de tous les esprits. Les forces centrales de Circino ne sont faites que pour les algébristes du premier ordre. Il y aura donc toujours cent vorticoses contre un attractionnaire ; et un attractionnaire vaudra toujours cent vorticoses. Tel était aussi l'état de l'académie des sciences de Banza, lorsqu'elle agita la matière des bijoux indiscrets.

Ce phénomène donnait peu de prise ; il échappait à l'attraction : la matière subtile n'y venait guère. Le directeur avait beau sommer ceux qui avaient quelques idées de les communiquer, un silence profond régnait dans l'assemblée. Enfin le vorticose Persiflo, dont on avait des traités sur une infinité de sujets qu'il n'avait point entendus, se leva, et dit : « Le fait, messieurs, pourrait bien tenir au système du monde : je le soupçonnerais d'avoir en gros la même cause que les marées. En effet, remarquez que nous sommes aujourd'hui dans la pleine lune de l'équinoxe ; mais, avant que de compter sur ma conjecture, il faut entendre ce que les bijoux diront le mois prochain. »

On haussa les épaules. On n'osa pas lui représenter qu'il raisonnait comme un bijou ; mais, comme il a de la pénétration, il s'aperçut tout d'un coup qu'on le pensait.

L'attractionnaire Réciproco prit la parole, et ajouta : « Messieurs, j'ai des tables déduites d'une théorie sur la hauteur des marées dans tous les ports du royaume. Il est vrai que les observations donnent un peu le démenti à mes calculs ; mais j'espère que cet inconvénient sera réparé par l'utilité qu'on en tirera si le caquet des bijoux continue de cadrer avec les phénomènes du flux et reflux. »

Un troisième se leva, s'approcha de la planche, traça sa figure et dit : « Soit un bijou A B, etc... »

Ici, l'ignorance des traducteurs nous a frustrés d'une démonstration que l'auteur africain nous avait conservée sans doute. A la suite d'une lacune de deux pages ou environ, on lit : Le raisonnement de Réciproco parut démonstratif ; et l'on convint, sur les essais qu'on avait faits de sa dialectique, qu'il parviendrait un jour à déduire que les femmes doivent parler aujourd'hui par le bijou de ce qu'elles ont entendu de tout temps par l'oreille.

Le docteur Orcotome[1], de la tribu des anatomistes, dit ensuite : « Messieurs, j'estime qu'il serait plus à propos d'abandonner un phénomène, que d'en chercher la cause dans des hypothèses en l'air. Quant à moi, je me serais tu, si je n'avais eu que des conjectures futiles à vous proposer ; mais j'ai examiné, étudié, réfléchi. J'ai vu des bijoux dans le paroxysme ; et je suis parvenu, à l'aide de la connaissance des parties et de l'expérience, à m'assurer que celle que nous appelons en grec le *delphus*, a toutes les propriétés de la trachée, et qu'il y a des sujets qui peuvent parler aussi bien par le bijou que par la bouche. Oui, messieurs, le *delphus* est un instrument à corde et à vent, mais beaucoup plus à corde qu'à vent. L'air extérieur qui s'y porte fait proprement l'office d'un archet sur les fibres tendineuses des ailes que j'appellerai rubans ou cordes vocales. C'est la douce collision de cet air et des cordes vocales qui les oblige à frémir ; et c'est par leurs vibrations plus ou moins promptes qu'elles rendent différents sons. La personne modifie ces sons à discrétion, parle, et pourrait même chanter.

« Comme il n'y a que deux rubans ou cordes vocales, et qu'elles sont sensiblement de la même longueur, on me demandera sans doute comment elles suffisent pour donner la multitude des tons graves et aigus, forts et faibles, dont la voix humaine est capable. Je réponds, en suivant la comparaison de cet organe aux instruments de musique, que leur allongement et accourcissement suffisent pour produire ces effets.

« Que ces parties soient capables de distension et de contraction, c'est ce qu'il est inutile de démontrer dans une

1. La Mettrie, dans le *Supplément à l'Ouvrage de Pénélope* ou *Machiavel en médecine* (1750), donne le même nom à Ferrein, auteur d'un système sur le mécanisme de la voix.

assemblée de savants de votre ordre; mais qu'en conséquence de cette distension et contraction, le *delphus* puisse rendre des sons plus ou moins aigus, en un mot, toutes les inflexions de la voix et les tons du chant, c'est un fait que je me flatte de mettre hors de doute. C'est à l'expérience que j'en appellerai. Oui, messieurs, je m'engage à faire raisonner, parler, et même chanter devant vous, et *delphus* et bijoux. »

Ainsi harangua Orcotome, ne se promettant pas moins que d'élever les bijoux au niveau des trachées d'un de ses confrères, dont la jalousie avait attaqué vainement les succès.

CHAPITRE X,

MOINS SAVANT ET MOINS ENNUYEUX QUE LE PRÉCÉDENT.

SUITE DE LA SÉANCE ACADÉMIQUE.

Il parut, aux difficultés qu'on proposa à Orcotome, en attendant ses expériences, qu'on trouvait ses idées moins solides qu'ingénieuses. « Si les bijoux ont la faculté naturelle de parler, pourquoi, lui dit-on, ont-ils tant attendu pour en faire usage? S'il était de la bonté de Brama, à qui il a plu d'inspirer aux femmes un si violent désir de parler, de doubler en elles les organes de la parole, il est bien étrange qu'elles aient ignoré ou négligé si longtemps ce don précieux de la nature. Pourquoi le même bijou n'a-t-il parlé qu'une fois? pourquoi n'ont-ils parlé tous que sur la même matière? Par quel mécanisme se fait-il qu'une des bouches se tait forcément, tandis que l'autre parle? D'ailleurs, ajoutait-on, à juger du caquet des bijoux par les circonstances dans lesquelles la plupart d'entre eux ont parlé, et par les choses qu'ils ont dites, il y a tout lieu de croire qu'il est involontaire, et que ces parties auraient continué d'être muettes, s'il eût été dans la puissance de celles qui les portaient de leur imposer silence. »

Orcotome se mit en devoir de satisfaire à ces objections, et soutint que les bijoux ont parlé de tout temps; mais si bas, que ce qu'ils disaient était quelquefois à peine entendu, même de celles à qui ils appartenaient; qu'il n'est pas étonnant qu'ils aient haussé le ton de nos jours, qu'on a poussé la liberté de la

conversation au point qu'on peut, sans impudence et sans indiscrétion, s'entretenir des choses qui leur sont le plus familières; que, s'ils n'ont parlé haut qu'une fois, il ne faut pas en conclure que cette fois sera la seule; qu'il y a bien de la différence entre être muet et garder le silence; que, s'ils n'ont tous parlé que de la même matière, c'est qu'apparemment c'est la seule dont ils aient des idées; que ceux qui n'ont point encore parlé parleront; que s'ils se taisent, c'est qu'ils n'ont rien à dire, ou qu'ils sont mal conformés, ou qu'ils manquent d'idées ou de termes.

« En un mot, continua-t-il, prétendre qu'il était de la bonté de Brama d'accorder aux femmes le moyen de satisfaire le désir violent qu'elles ont de parler, en multipliant en elles les organes de la parole, c'est convenir que, si ce bienfait entraînait à sa suite des inconvénients, il était de sa sagesse de les prévenir; et c'est ce qu'il a fait, en contraignant une des bouches à garder le silence, tandis que l'autre parle. Il n'est déjà que trop incommode pour nous que les femmes changent d'avis d'un instant à l'autre : qu'eût-ce donc été, si Brama leur eût laissé la facilité d'être de deux sentiments contradictoires en même temps? D'ailleurs, il n'a été donné de parler que pour se faire entendre : or, comment les femmes qui ont bien de la peine à s'entendre avec une seule bouche, se seraient-elles entendues en parlant avec deux? »

Orcotome venait de répondre à beaucoup de choses; mais il croyait avoir satisfait à tout; il se trompait. On le pressa, et il était prêt à succomber, lorsque le physicien Cimonaze le secourut. Alors la dispute devint tumultueuse : on s'écarta de la question, on se perdit, on revint, on se perdit encore, on s'aigrit, on cria, on passa des cris aux injures, et la séance académique finit.

CHAPITRE XI.

QUATRIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

L'ÉCHO.

Tandis que le caquet des bijoux occupait l'académie, il devint dans les cercles la nouvelle du jour, et la matière du

lendemain et de plusieurs autres jours : c'était un texte inépuisable. Aux faits véritables on en ajoutait de faux; tout passait : le prodige avait rendu tout croyable. On vécut dans les conversations plus de six mois là-dessus.

Le sultan n'avait éprouvé que trois fois son anneau ; cependant on débita dans un cercle de dames qui avaient le tabouret chez la Manimonbanda, le discours du bijou d'une présidente, puis celui d'une marquise : ensuite on révéla les pieux secrets d'une dévote; enfin ceux de bien des femmes qui n'étaient pas là ; et Dieu sait les propos qu'on fit tenir à leurs bijoux : les gravelures n'y furent pas épargnées ; des faits on en vint aux réflexions.

« Il faut avouer, dit une des dames, que ce sortilége (car c'en est un jeté sur les bijoux) nous tient dans un état cruel. Comment ! être toujours en appréhension d'entendre sortir de soi une voix impertinente !

— Mais, madame, lui répondit une autre, cette frayeur nous étonne de votre part : quand un bijou n'a rien de ridicule à dire, qu'importe qu'il se taise ou qu'il parle ?

— Il importe tant, reprit la première, que je donnerais sans regret la moitié de mes pierreries pour être assurée que le mien se taira.

— En vérité, lui répliqua la seconde, il faut avoir de bonnes raisons de ménager les gens, pour acheter si cher leur discrétion.

— Je n'en ai pas de meilleures qu'une autre, repartit Céphise; cependant je ne m'en dédis pas. Vingt mille écus pour être tranquille, ce n'est pas trop ; car je vous dirai franchement que je ne suis pas plus sûre de mon bijou que de ma bouche : or il m'est échappé bien des sottises en ma vie. J'entends tous les jours tant d'aventures incroyables dévoilées, attestées, détaillées par des bijoux, qu'en en retranchant les trois quarts, le reste suffirait pour déshonorer. Si le mien était seulement la moitié aussi menteur que tous ceux-là, je serais perdue. N'était-ce donc pas assez que notre conduite fût en la puissance de nos bijoux, sans que notre réputation dépendît encore de leurs discours ?

— Quant à moi, répondit vivement Ismène, sans m'embarquer dans des raisonnements sans fin, je laisse aller les choses leur train. Si c'est Brama qui fait parler les bijoux, comme mon bramine me l'a prouvé, il ne souffrira point qu'ils men-

tent : il y aurait de l'impiété à assurer le contraire. Mon bijou peut donc parler quand et tant qu'il voudra : que dira-t-il, après tout? »

On entendit alors une voix sourde qui semblait sortir de dessous terre, et qui répondit comme par écho : « Bien des choses. » Ismène ne s'imaginant point d'où venait la réponse, s'emporta, apostropha ses voisines, et fit durer l'amusement du cercle. Le sultan, ravi de ce qu'elle prenait le change, quitta son ministre, avec qui il conférait à l'écart, s'approcha d'elle, et lui dit : « Prenez garde, madame, que vous n'ayez admis autrefois dans votre confidence quelqu'une de ces dames, et que leurs bijoux n'aient la malice de rappeler des histoires dont le vôtre aurait perdu le souvenir. »

En même temps, tournant et retournant sa bague à propos, Mangogul établit entre la dame et son bijou, un dialogue assez singulier. Ismène, qui avait toujours assez bien mené ses petites affaires, et qui n'avait jamais eu de confidentes, répondit au sultan que tout l'art des médisants serait ici superflu.

« Peut-être, répondit la voix inconnue.

— Comment! peut-être? reprit Ismène piquée de ce doute injurieux. Qu'aurais-je à craindre d'eux?...

— Tout, s'ils en savaient autant que moi.

— Et que savez-vous?

— Bien des choses, vous dis-je.

— Bien des choses, cela annonce beaucoup, et ne signifie rien. Pourriez-vous en détailler quelques-unes?

— Sans doute.

— Et dans quel genre encore? Ai-je eu des affaires de cœur?

— Non.

— Des intrigues? des aventures?

— Tout justement.

— Et avec qui, s'il vous plaît? avec des petits-maîtres, des militaires, des sénateurs?

— Non.

— Des comédiens?

— Non.

— Vous verrez que ce sera avec mes pages, mes laquais, mon directeur, ou l'aumônier de mon mari.

— Non.

— Monsieur l'imposteur, vous voilà donc à bout?

— Pas tout à fait.

— Cependant, je ne vois plus personne avec qui l'on puisse avoir des aventures. Est-ce avant, est-ce après mon mariage? répondez donc, impertinent.

— Ah! madame, trêve d'invectives, s'il vous plaît; ne forcez point le meilleur de vos amis à quelques mauvais procédés.

— Parlez, mon cher; dites, dites tout; j'estime aussi peu vos services, que je crains peu votre indiscrétion : expliquez-vous, je vous le permets; je vous en somme.

— A quoi me réduisez-vous, Ismène? ajouta le bijou, en poussant un profond soupir.

— A rendre justice à la vertu.

— Eh bien, vertueuse Ismène, ne vous souvient-il plus du jeune Osmin, du sangiac[1] Zégris, de votre maître de danse Alaziel, de votre maître de musique Almoura?

— Ah, quelle horreur! s'écria Ismène; j'avais une mère trop vigilante, pour m'exposer à de pareils désordres; et mon mari, s'il était ici, attesterait qu'il m'a trouvée telle qu'il me désirait.

— Eh oui, reprit le bijou, grâce au secret d'Alcine[2], votre intime.

— Cela est d'un ridicule si extravagant et si grossier, répondit Ismène, qu'on est dispensée de le repousser. Je ne sais, continua-t-elle, quel est le bijou de ces dames qui se prétend si bien instruit de mes affaires, mais il vient de raconter des choses dont le mien ignore jusqu'au premier mot.

— Madame, lui répondit Céphise, je puis vous assurer que le mien s'est contenté d'écouter. »

Les autres femmes en dirent autant, et l'on se mit au jeu, sans connaître précisément l'interlocuteur de la conversation que je viens de rapporter.

1. Nom générique des provinces et des gouverneurs de ces provinces en Turquie.
2. Voir plus haut, p. 151.

CHAPITRE XII.

CINQUIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LE JEU.

La plupart des femmes qui faisaient la partie de la Manimonbanda jouaient avec acharnement; et il ne fallait point avoir la sagacité de Mangogul pour s'en apercevoir. La passion du jeu est une des moins dissimulées: elle se manifeste, soit dans le gain, soit dans la perte, par des symptômes frappants. « Mais d'où leur vient cette fureur? se disait-il en lui-même; comment peuvent-elles se résoudre à passer les nuits autour d'une table de pharaon, à trembler dans l'attente d'un as ou d'un sept? cettre frénésie altère leur santé et leur beauté, quand elles en ont, sans compter les désordres où je suis sûr qu'elle les précipite. »

« J'aurais bien envie, dit-il tout bas à Mirzoza, de faire ici un coup de ma tête.

— Et quel est ce beau coup de tête que vous méditez? lui demanda la favorite.

— Ce serait, lui répondit Mangogul, de tourner mon anneau sur la plus effrénée de ces brelandières, de questionner son bijou, de transmettre par cet organe un bon avis à tous ces maris imbéciles qui laissent risquer à leurs femmes l'honneur et la fortune de leur maison sur une carte ou sur un dé.

— Je goûte fort cette idée, lui répliqua Mirzoza; mais sachez, prince, que la Manimonbanda vient de jurer par ses pagodes, qu'il n'y aurait plus de cercle chez elle, si elle se trouvait encore une fois exposée à l'impudence des Engastrimuthes.

— Comment avez-vous dit, delices de mon âme? interrompit le sultan.

— J'ai dit, lui répondit la favorite, le nom que la pudique Manimonbanda donne à toutes celles dont les bijoux savent parler.

— Il est de l'invention de son sot de bramine, qui se pique de savoir le grec et d'ignorer le congeois, répliqua le sultan: cependant, n'en déplaise à la Manimonbanda et à son chapelain,

je désirerais interroger le bijou de Manille; et il serait à propos que l'interrogatoire se fît ici pour l'édification du prochain.

— Prince, si vous m'en croyez, dit Mirzoza, vous épargnerez ce désagrément à la grande sultane : vous le pouvez sans que votre curiosité ni la mienne y perdent. Que ne vous présentez-vous chez Manille?

— J'irai, puisque vous le voulez, dit Mangogul.

— Mais à quelle heure? lui demanda la sultane.

— Sur le minuit, répondit le sultan.

— A minuit, elle joue, dit la favorite.

— J'attendrai donc jusqu'à deux heures, répondit Mangogul.

— Prince, vous n'y pensez pas, répliqua Mirzoza; c'est la plus belle heure du jour pour les joueuses. Si Votre Hautesse m'en croit, elle prendra Manille dans son premier somme, entre sept et huit. »

Mangogul suivit le conseil de Mirzoza et visita Manille sur les sept heures. Ses femmes allaient la mettre au lit. Il jugea, à la tristesse qui régnait sur son visage, qu'elle avait joué de malheur : elle allait, venait, s'arrêtait, levait les yeux au ciel, frappait du pied, s'appuyait les poings sur les yeux et marmottait entre ses dents quelque chose que le sultan ne put entendre. Ses femmes, qui la déshabillaient, suivaient en tremblant tous ses mouvements; et si elles parvinrent à la coucher, ce ne fut pas sans avoir essuyé des brusqueries et même pis. Voilà donc Manille au lit, n'ayant fait pour toute prière du soir que quelques imprécations contre un maudit as venu sept fois de suite en perte. Elle eut à peine les yeux fermés, que Mangogul tourna sa bague sur elle. A l'instant son bijou s'écria douloureusement : « Pour le coup, je suis repic et capot. » Le sultan sourit de ce que chez Manille tout parlait jeu, jusqu'à son bijou. « Non, continua le bijou, je ne jouerai jamais contre Abidul; il ne sait que tricher. Qu'on ne me parle plus de Darès; on risque avec lui des coups de malheur. Ismal est assez beau joueur; mais ne l'a pas qui veut. C'était un trésor que Mazulim, avant que d'avoir passé par les mains de Crissa. Je ne connais point de joueur plus capricieux que Zulmis. Rica l'est moins; mais le pauvre garçon est à sec. Que faire de Lazuli? la plus jolie femme de Banza ne lui ferait pas jouer gros. Le mince joueur

que Molli! En vérité, la désolation s'est mise parmi les joueurs; et bientôt l'on ne saura plus avec qui faire sa partie. »

Après cette jérémiade, le bijou se jeta sur les coups singuliers dont il avait été témoin et s'épuisa sur la constance et les ressources de sa maîtresse dans les revers. « Sans moi, dit-il, Manille se serait ruinée vingt fois : tous les trésors du sultan n'auraient point acquitté les dettes que j'ai payées. En une séance au brelan, elle perdit contre un financier et un abbé plus de dix mille ducats : il ne lui restait que ses pierreries; mais il y avait trop peu de temps que son mari les avait dégagées pour oser les risquer. Cependant elle avait pris des cartes, et il lui était venu un de ces jeux séduisants que la fortune vous envoie lorsqu'elle est sur le point de vous égorger : on la pressait de parler. Manille regardait ses cartes, mettait la main dans sa bourse, d'où elle était bien certaine de ne rien tirer; revenait à son jeu, l'examinait encore et ne décidait rien.

« Madame va-t-elle enfin? lui dit le financier.

« — Oui, va, dit-elle... va... va, mon bijou.

« — Pour combien? reprit Turcarès.

« — Pour cent ducats, dit Manille. »

« L'abbé se retira; le bijou lui parut trop cher. Turcarès tôpa : Manille perdit et paya.

« La sotte vanité de posséder un bijou titré piqua Turcarès : il s'offrit de fournir au jeu de ma maîtresse, à condition que je servirais à ses plaisirs : ce fut aussitôt une affaire arrangée. Mais comme Manille jouait gros et que son financier n'était pas inépuisable, nous vîmes bientôt le fond de ses coffres.

« Ma maîtresse avait apprêté le pharaon le plus brillant : tout son monde était invité : on ne devait ponter qu'aux ducats. Nous comptions sur la bourse de Turcarès; mais le matin de ce grand jour, ce faquin nous écrivit qu'il n'avait pas un sou et nous laissa dans le dernier des embarras : il fallait s'en tirer, et il n'y avait pas un moment à perdre. Nous nous rabattîmes sur un vieux chef de bramines, à qui nous vendîmes bien cher quelques complaisances qu'il sollicitait depuis un siècle. Cette séance lui coûta deux fois le revenu de son bénéfice.

« Cependant Turcarès revint au bout de quelques jours. Il était désespéré, disait-il, que madame l'eût pris au dépourvu : il comptait toujours sur ses bontés :

« Mais vous comptez mal, mon cher, lui répondit Manille; « décemment je ne peux plus vous recevoir. Quand vous étiez « en état de prêter, on savait dans le monde pourquoi je vous « souffrais; mais à présent que vous n'êtes bon à rien, vous me « perdriez d'honneur. »

« Turcarès fut piqué de ce discours, et moi aussi; car c'était peut-être le meilleur garçon de Banza. Il sortit de son assiette ordinaire pour faire entendre à Manille qu'elle lui coûtait plus que trois filles d'Opéra qui l'auraient amusé davantage.

« Ah! s'écria-t-il douloureusement, que ne m'en tenais-je « à ma petite lingère! cela m'aimait comme une folle : je la fai- « sais si aise avec un taffetas! »

« Manille, qui ne goûtait pas les comparaisons, l'interrompit d'un ton à le faire trembler, et lui ordonna de sortir sur-le-champ. Turcarès la connaissait; et il aima mieux s'en retourner paisiblement par l'escalier que de passer par les fenêtres.

« Manille emprunta dans la suite d'un autre bramine qui venait, disait-elle, la consoler dans ses malheurs : l'homme saint succéda au financier; et nous le remboursâmes de ses consolations en même monnaie. Elle me perdit encore d'autres fois; et l'on sait que les dettes du jeu sont les seules qu'on paye dans le monde.

« S'il arrive à Manille de jouer heureusement, c'est la femme du Congo la plus régulière. A son jeu près, elle met dans sa conduite une réforme qui surprend; on ne l'entend point jurer; elle fait bonne chère, paye sa marchande de modes et ses gens, donne à ses femmes, dégage quelquefois ses nippes et caresse son danois et son époux; mais elle hasarde trente fois par mois ces heureuses dispositions et son argent sur un as de pique. Voilà la vie qu'elle a menée, qu'elle mènera; et Dieu sait combien de fois encore je serai mis en gage. »

Ici le bijou se tut, et Mangogul alla se reposer. On l'éveilla sur les cinq heures du soir; et il se rendit à l'Opéra, où il avait promis à la favorite de se trouver.

CHAPITRE XIII.

SIXIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

DE L'OPÉRA DE BANZA[1].

De tous les spectacles de Banza, il n'y avait que l'Opéra qui se soutînt. Utmiutsol[2] et Uremifasolasiututut[3], musiciens célèbres, dont l'un commençait à vieillir et l'autre ne faisait que de naître, occupaient alternativement la scène lyrique. Ces deux auteurs originaux avaient chacun leurs partisans : les ignorants et les barbons tenaient tous pour Utmiutsol; la jeunesse et les virtuoses étaient pour Uremifasolasiututut; et les gens de goût, tant jeunes que barbons, faisaient grand cas de tous les deux.

Uremifasolasiututut, disaient ces derniers, est excellent lorsqu'il est bon; mais il dort de temps en temps : et à qui cela n'arrive-t-il pas? Utmiutsol est plus soutenu, plus égal : il est rempli de beautés; cependant il n'en a point dont on ne trouve des exemples, et même plus frappants, dans son rival, en qui l'on remarque des traits qui lui sont propres et qu'on ne rencontre que dans ses ouvrages. Le vieux Utmiutsol est simple, naturel, uni, trop uni quelquefois, et c'est sa faute. Le jeune Uremifasolasiututut est singulier, brillant, composé, savant, trop savant[4] quelquefois : mais c'est peut-être la faute de son auditeur; l'un n'a qu'une ouverture, belle à la vérité, mais répétée à la tête de

1. Les critiques d'art musical, qui se sont fréquemment occupés des opinions de Diderot sur la musique de son temps, se sont tous, sans en excepter le dernier en date, M. Adolphe Jullien[5], bornés à lire le *Neveu de Rameau*. Ils auraient dû, comme on le voit par ce chapitre, remonter plus haut, et ils auraient vu que Diderot n'avait point été seulement l'écho de son voisinage, mais qu'il s'était vraiment préoccupé de l'art dont il parlait. On se convaincra, par la suite de cette édition (section *Beaux-Arts*), qu'il n'avait pas même dédaigné d'apprendre le métier, au même titre que ceux qu'il décrivait dans l'*Encyclopédie*, pour en parler en conscience.

2. Lulli.

3. Rameau. Le premier vrai succès de Rameau est *Hippolyte et Aricie*, en 1738.

4. C'était un reproche fait à Rameau par J.-J. Rousseau entre autres. Il est vrai que Rousseau en a dit de toutes couleurs au sujet de la musique, et qu'il est revenu à Rameau quand il a pu se croire seul de son avis.

5. *La Musique et les Philosophes au* XVIII*e siècle*, 1873, in-8°.

toutes ses pièces; l'autre a fait autant d'ouvertures que de pièces; et toutes passent pour des chefs-d'œuvre. La nature conduisait Utmiutsol dans les voies de la mélodie; l'étude et l'expérience ont découvert à Uremifasolasiututut les sources de l'harmonie. Qui sut déclamer, et qui récitera jamais comme l'ancien? qui nous fera des ariettes légères, des airs voluptueux et des symphonies de caractère comme le moderne? Utmiutsol a seul entendu le dialogue. Avant Uremifasolasiututut, personne n'avait distingué les nuances délicates qui séparent le tendre du voluptueux, le voluptueux du passionné, le passionné du lascif : quelques partisans de ce dernier prétendent même que si le dialogue d'Utmiutsol est supérieur au sien, c'est moins à l'inégalité de leurs talents qu'il faut s'en prendre qu'à la différence des poëtes qu'ils ont employés... « Lisez, lisez, s'écrient-ils, la scène de *Dardanus*[1], et vous serez convaincu que si l'on donne de bonnes paroles à Uremifasolasiututut, les scènes charmantes d'Utmiutsol renaîtront. » Quoi qu'il en soit, de mon temps, toute la ville courait aux tragédies de celui-ci, et l'on s'étouffait aux ballets de celui-là.

On donnait alors à Banza un excellent ouvrage d'Uremifasolasiututut, qu'on n'aurait jamais représenté qu'en bonnet de nuit, si la sultane favorite n'eût eu la curiosité de le voir : encore l'indisposition périodique des bijoux favorisa-t-elle la jalousie des petits violons et fit-elle manquer l'actrice principale. Celle qui la doublait avait la voix moins belle; mais comme elle dédommageait par son jeu, rien n'empêcha le sultan et la favorite d'honorer ce spectacle de leur présence.

Mirzoza était arrivée; Mangogul arrive; la toile se lève : on commence. Tout allait à merveille; la Chevalier[2] avait fait oublier la Le Maure[3], et l'on en était au quatrième acte, lorsque le sultan s'avisa, dans le milieu d'un chœur qui durait trop à son gré et qui avait déjà fait bâiller deux fois la favorite, de tourner sa bague sur toutes les chanteuses. On ne vit jamais

1. *Dardanus,* opéra de La Bruère, mis en musique par Rameau, et représenté le jeudi 19 novembre 1739. (Br.)

2. « Son genre était le grand, les fureurs, etc. » *Anecdotes dramatiques.*

3. « Une des plus belles voix qui aient été entendues à l'Opéra; a quitté le théâtre en 1727 et y reparut en 1730. Elle s'est encore retirée plusieurs fois, et est toujours revenue au grand contentement du public. Mais il en est privé sans espérance depuis 1750. » *Id.*

sur la scène un tableau d'un comique plus singulier. Trente filles restèrent muettes tout à coup : elles ouvraient de grandes bouches et gardaient les attitudes théâtrales qu'elles avaient auparavant. Cependant leurs bijoux s'égosillaient à force de chanter, celui-ci un pont-neuf, celui-là un vaudeville polisson, un autre une parodie fort indécente, et tous des extravagances relatives à leurs caractères. On entendait d'un côté, *oh! vraiment ma commère, oui*; de l'autre, *quoi, douze fois!* ici, *qui me baise? est-ce Blaise?* là, *rien, père Cyprien, ne vous retient.* Tous enfin se montèrent sur un ton si haut, si baroque et si fou, qu'ils formèrent le chœur le plus extraordinaire, le plus bruyant et le plus ridicule qu'on eût entendu devant et depuis celui des..... no..... d..... on..... (Le manuscrit s'est trouvé corrompu dans cet endroit.)

Cependant l'orchestre allait toujours son train, et les ris du parterre, de l'amphithéâtre et des loges se joignirent au bruit des instruments et aux chants des bijoux pour combler la cacophonie.

Quelques-unes des actrices, craignant que leurs bijoux, las de fredonner des sottises, ne prissent le parti d'en dire, se jetèrent dans les coulisses; mais elles en furent quittes pour la peur. Mangogul, persuadé que le public n'en apprendrait rien de nouveau, retourna sa bague. Aussitôt les bijoux se turent, les ris cessèrent, le spectacle se calma, la pièce reprit et s'acheva paisiblement. La toile tomba; la sultane et le sultan disparurent; et les bijoux de nos actrices se rendirent où ils étaient attendus pour s'occuper à autre chose qu'à chanter.

Cette aventure fit grand bruit. Les hommes en riaient, les femmes s'en alarmaient, les bonzes s'en scandalisaient et la tête en tournait aux académiciens. Mais qu'en disait Orcotome? Orcotome triomphait. Il avait annoncé dans un de ses mémoires que les bijoux chanteraient infailliblement; ils venaient de chanter, et ce phénomène, qui déroutait ses confrères, était un nouveau trait de lumière pour lui et achevait de confirmer son système.

CHAPITRE XIV.

EXPÉRIENCES D'ORCOTOME.

C'était le quinze de la lune de... qu'Orcotome avait lu son mémoire à l'académie et communiqué ses idées sur le caquet des bijoux. Comme il y annonçait de la manière la plus assurée des expériences infaillibles, répétées plusieurs fois, et toujours avec succès, le grand nombre en fut ébloui. Le public conserva quelque temps les impressions favorables qu'il avait reçues, et Orcotome passa pendant six semaines entières pour avoir fait d'assez belles découvertes.

Il n'était question, pour achever son triomphe, que de répéter en présence de l'académie les fameuses expériences qu'il avait tant prônées. L'assemblée convoquée à ce sujet fut des plus brillantes. Les ministres s'y rendirent : le sultan même ne dédaigna pas de s'y trouver; mais il garda l'invisible.

Comme Mangogul était grand faiseur de monologues, et que la futilité des conversations de son temps l'avait entiché de l'habitude du soliloque : « Il faut, disait-il en lui-même, qu'Orcotome soit un fieffé charlatan, ou le génie, mon protecteur, un grand sot. Si l'académicien, qui n'est assurément pas un sorcier, peut rendre la parole à des bijoux morts, le génie qui me protége avait grand tort de faire un pacte et de donner son âme au diable pour la communiquer à des bijoux pleins de vie. »

Mangogul s'embarrassait dans ces réflexions lorsqu'il se trouva dans le milieu de son académie. Orcotome eut, comme on voit, pour spectateurs, tout ce qu'il y avait à Banza de gens éclairés sur la matière des bijoux. Pour être content de son auditoire, il ne lui manqua que de le contenter : mais le succès de ses expériences fut des plus malheureux. Orcotome prenait un bijou, y appliquait la bouche, soufflait à perte d'haleine, le quittait, le reprenait, en essayait un autre, car il en avait apporté de tout âge, de toute grandeur, de tout état, de toute couleur; mais il avait beau souffler, on n'entendait que des sons inarticulés et fort différents de ceux qu'il promettait.

Il se fit alors un murmure qui le déconcerta pour un moment, mais il se remit et allégua que de pareilles expériences ne se

faisaient pas aisément devant un aussi grand nombre de personnes; et il avait raison.

Mangogul indigné se leva, partit, et reparut en un clin d'œil chez la sultane favorite.

« Eh bien! prince, lui dit-elle en l'apercevant, qui l'emporte de vous ou d'Orcotome? car ses bijoux ont fait merveilles, il n'en faut pas douter. »

Le sultan fit quelques tours en long et en large, sans lui répondre.

« Mais, reprit la favorite, Votre Hautesse me paraît mécontente.

— Ah! madame, répliqua le sultan, la hardiesse de cet Orcotome est incomparable. Qu'on ne m'en parle plus... Que direz-vous, races futures, lorsque vous apprendrez que le grand Mangogul faisait cent mille écus de pension à de pareilles gens, tandis que de braves officiers qui avaient arrosé de leur sang les lauriers qui lui ceignaient le front, en étaient réduits à quatre cents livres de rente?... Ah! ventrebleu, j'enrage! J'ai pris de l'humeur pour un mois. »

En cet endroit Mangogul se tut, et continua de se promener dans l'appartement de la favorite. Il avait la tête baissée; il allait, venait, s'arrêtait et frappait de temps en temps du pied. Il s'assit un instant, se leva brusquement, prit congé de Mirzoza, oublia de la baiser, et se retira dans son appartement.

L'auteur africain qui s'est immortalisé par l'histoire des hauts et merveilleux faits d'Erguebzed et de Mangogul, continue en ces termes :

A la mauvaise humeur de Mangogul, on crut qu'il allait bannir tous les savants de son royaume. Point du tout. Le lendemain il se leva gai, fit une course de bague dans la matinée, soupa le soir avec ses favoris et la Mirzoza sous une magnifique tente dressée dans les jardins du sérail, et ne parut jamais moins occupé d'affaires d'État.

Les esprits chagrins, les frondeurs du Congo et les nouvellistes de Banza ne manquèrent pas de reprendre cette conduite. Et que ne reprennent pas ces gens-là? « Est-ce là, disaient-ils dans les promenades et les cafés, est-ce là gouverner un État! avoir la lance au poing tout le jour, et passer les nuits à table!

— Ah! si j'étais sultan, » s'écriait un petit sénateur ruiné par le jeu, séparé d'avec sa femme, et dont les enfants avaient la plus mauvaise éducation du monde : « si j'étais sultan, je rendrais le Congo bien autrement florissant. Je voudrais être la terreur de mes ennemis et l'amour de mes sujets. En moins de six mois, je remettrais en vigueur la police, les lois, l'art militaire et la marine. J'aurais cent vaisseaux de haut bord. Nos landes seraient bientôt défrichées, et nos grands chemins réparés. J'abolirais ou du moins je diminuerais de moitié les impôts. Pour les pensions, messieurs les beaux esprits, vous n'en tâteriez, ma foi, que d'une dent. De bons officiers, Pongo Sabiam! de bons officiers, de vieux soldats, des magistrats comme nous autres, qui consacrons nos travaux et nos veilles à rendre aux peuples la justice : voilà les hommes sur qui je répandrais mes bienfaits.

— Ne vous souvient-il plus, messieurs, ajoutait d'un ton capable un vieux politique édenté, en cheveux plats, en pourpoint percé par le coude, et en manchettes déchirées, de notre grand empereur Abdelmalec, de la dynastie des Abyssins, qui régnait il y a deux mille trois cent octante et cinq ans? Ne vous souvient-il plus comme quoi il fit empaler deux astronomes, pour s'être mécomptés de trois minutes dans la prédiction d'une éclipse, et disséquer tout vif son chirurgien et son premier médecin, pour lui avoir ordonné de la manne à contre-temps?

— Et puis je vous demande, continuait un autre, à quoi bon tous ces bramines oisifs, cette vermine qu'on engraisse de notre sang? Les richesses immenses dont ils regorgent ne conviendraient-elles pas mieux à d'honnêtes gens comme nous? »

On entendait d'un autre côté : « Connaissait-on, il y a quarante ans, la nouvelle cuisine et les liqueurs de Lorraine? On s'est précipité dans un luxe qui annonce la destruction prochaine de l'empire, suite nécessaire du mépris des Pagodes et de la dissolution des mœurs. Dans le temps qu'on ne mangeait à la table du grand Kanoglou que des grosses viandes, et que l'on n'y buvait que du sorbet, quel cas aurait-on fait des découpures, des vernis de Martin, et de la musique de Rameau? Les filles d'opéra n'étaient pas plus inhumaines que

de nos jours; mais on les avait à bien meilleur prix. Le prince, voyez-vous, gâte bien des choses. Ah! si j'étais sultan!

— Si tu étais sultan, répondit vivement un vieux militaire qui était échappé aux dangers de la bataille de Fontenoi, et qui avait perdu un bras à côté de son prince à la journée de Lawfelt, tu ferais plus de sottises encore que tu n'en débites. Eh! mon ami, tu ne peux modérer ta langue, et tu veux régir un empire! tu n'as pas l'esprit de gouverner ta famille, et tu te mêles de régler l'État! Tais-toi, malheureux. Respecte les puissances de la terre, et remercie les dieux de t'avoir donné la naissance dans l'empire et sous le règne d'un prince dont la prudence éclaire ses ministres, et dont le soldat admire la valeur; qui s'est fait redouter de ses ennemis et chérir de ses peuples, et à qui l'on ne peut reprocher que la modération avec laquelle tes semblables sont traités sous son gouvernement. »

CHAPITRE XV.

LES BRAMINES.

Lorsque les savants se furent épuisés sur les bijoux, les bramines s'en emparèrent. La religion revendiqua leur caquet comme une matière de sa compétence, et ses ministres prétendirent que le doigt de Brama se manifestait dans cette œuvre.

Il y eut une assemblée générale des pontifes; et il fut décidé qu'on chargerait les meilleures plumes de prouver en forme que l'événement était surnaturel, et qu'en attendant l'impression de leurs ouvrages, on le soutiendrait dans les thèses, dans les conversations particulières, dans la direction des âmes et dans les harangues publiques.

Mais s'ils convinrent unanimement que l'événement était surnaturel, cependant, comme on admettait dans le Congo deux principes, et qu'on y professait une espèce de manichéisme, ils se divisèrent entre eux sur celui des deux principes à qui l'on devait rapporter le caquet des bijoux.

Ceux qui n'étaient guère sortis de leurs cellules, et qui n'avaient jamais feuilleté que leurs livres, attribuèrent le prodige à Brama. « Il n'y a que lui, disaient-ils, qui puisse inter-

rompre l'ordre de la nature ; et les temps feront voir qu'il a, en tout ceci, des vues très-profondes. »

Ceux, au contraire, qui fréquentaient les alcôves, et qu'on surprenait plus souvent dans une ruelle qu'on ne les trouvait dans leurs cabinets, craignant que quelques bijoux indiscrets ne dévoilassent leur hypocrisie, accusèrent de leur caquet Cadabra, divinité malfaisante, ennemie jurée de Brama et de ses serviteurs.

Ce dernier système souffrait de terribles objections, et ne tendait pas si directement à la réformation des mœurs. Ses défenseurs même ne s'en imposaient point là-dessus. Mais il s'agissait de se mettre à couvert ; et, pour en venir à bout, la religion n'avait point de ministre qui n'eût sacrifié cent fois les Pagodes et leurs autels.

Mangogul et Mirzoza assistaient régulièrement au service religieux de Brama, et tout l'empire en était informé par la gazette. Ils s'étaient rendus dans la grande mosquée, un jour qu'on y célébrait une des solennités principales. Le bramine chargé d'expliquer la loi monta dans la tribune aux harangues, débita au sultan et à la favorite des phrases, des compliments et de l'ennui, et pérora fort éloquemment sur la manière de s'asseoir orthodoxement dans les compagnies. Il en avait démontré la nécessité par des autorités sans nombre, quand, saisi tout à coup d'un saint enthousiasme, il prononça cette tirade qui fit d'autant plus d'effet qu'on ne s'y attendait point.

« Qu'entends-je dans tous les cercles? Un murmure confus, un bruit inouï vient frapper mes oreilles. Tout est perverti, et l'usage de la parole, que la bonté de Brama avait jusqu'à présent affecté à la langue, est, par un effet de sa vengeance, transporté à d'autres organes. Et quels organes! vous le savez, messieurs. Fallait-il encore un prodige pour te réveiller de ton assoupissement, peuple ingrat! et tes crimes n'avaient-ils pas assez de témoins, sans que leurs principaux instruments élevassent la voix! Sans doute leur mesure est comblée, puisque le courroux du ciel a cherché des châtiments nouveaux. En vain tu t'enveloppais dans les ténèbres ; tu choisissais en vain des complices muets : les entends-tu maintenant? Ils ont de toutes parts déposé contre toi, et révélé ta turpitude à l'univers. O toi qui les gouvernes par ta sagesse! ô Brama! tes jugements sont

équitables. Ta loi condamne le larcin, le parjure, le mensonge et l'adultère ; elle proscrit et les noirceurs de la calomnie, et les brigues de l'ambition, et les fureurs de la haine, et les artifices de la mauvaise foi. Tes fidèles ministres n'ont cessé d'annoncer ces vérités à tes enfants, et de les menacer des châtiments que tu réservais dans ta juste colère aux prévaricateurs ; mais en vain : les insensés se sont livrés à la fougue de leurs passions ; ils en ont suivi le torrent ; ils ont méprisé nos avis ; ils ont ri de nos menaces ; ils ont traité nos anathèmes de vains ; leurs vices se sont accrus, fortifiés, multipliés ; la voix de leur impiété est montée jusqu'à toi, et nous n'avons pu prévenir le fléau redoutable dont tu les as frappés. Après avoir longtemps imploré ta miséricorde, louons maintenant ta justice. Accablés sous tes coups, sans doute ils reviendront à toi et reconnaîtront la main qui s'est appesantie sur eux. Mais, ô prodige de dureté ! ô comble de l'aveuglement ! ils ont imputé l'effet de ta puissance au mécanisme aveugle de la nature. Ils ont dit dans leurs cœurs : Brama n'est point. Toutes les propriétés de la matière ne nous sont pas connues ; et la nouvelle preuve de son existence n'en est qu'une de l'ignorance et de la crédulité de ceux qui nous l'opposent. Sur ce fondement ils ont élevé des systèmes, imaginé des hypothèses, tenté des expériences ; mais du haut de sa demeure éternelle, Brama a ri de leurs vains projets. Il a confondu la science audacieuse ; et les bijoux ont brisé, comme le verre, le frein impuissant qu'on opposait à leur loquacité. Qu'ils confessent donc, ces vers orgueilleux, la faiblesse de leur raison et la vanité de leurs efforts. Qu'ils cessent de nier l'existence de Brama, ou de fixer des limites à sa puissance. Brama est, il est tout-puissant ; et il ne se montre pas moins clairement à nous dans ses terribles fléaux que dans ses faveurs ineffables.

« Mais qui les a attirés sur cette malheureuse contrée, ces fléaux ? Ne sont-ce pas tes injustices, homme avide et sans foi ! tes galanteries et tes folles amours, femme mondaine et sans pudeur ! tes excès et tes débordements honteux, voluptueux infâme ! ta dureté pour nos monastères, avare ! tes injustices, magistrat vendu à la faveur ! tes usures, négociant insatiable ! ta mollesse et ton irréligion, courtisan impie et efféminé !

« Et vous sur qui cette plaie s'est particulièrement répandue, femmes et filles plongées dans le désordre ; quand, renonçant

aux devoirs de notre état, nous garderions un silence profond sur vos déréglements, vous portez avec vous une voix plus importune que la nôtre; elle vous suit, et partout elle vous reprochera vos désirs impurs, vos attachements équivoques, vos liaisons criminelles, tant de soins pour plaire, tant d'artifices pour engager, tant d'adresse pour fixer, et l'impétuosité de vos transports et les fureurs de votre jalousie. Qu'attendez-vous donc pour secouer le joug de Cadabra, et rentrer sous les douces lois de Brama? Mais revenons à notre sujet. Je vous disais donc que les mondains s'asseyent hérétiquement pour neuf raisons, la première, etc. »

Ce discours fit des impressions fort différentes. Mangogul et la sultane, qui seuls avaient le secret de l'anneau, trouvèrent que le bramine avait aussi heureusement expliqué le caquet des bijoux par le secours de la religion, qu'Orcotome par les lumières de la raison. Les femmes et les petits-maîtres de la cour dirent que le sermon était séditieux, et le prédicateur un visionnaire. Le reste de l'auditoire le regarda comme un prophète, versa des larmes, se mit en prière, se flagella même, et ne changea point de vie.

Il en fut bruit jusque dans les cafés. Un bel esprit décida que le bramine n'avait qu'effleuré la question, et que sa pièce n'était qu'une déclamation froide et maussade; mais au jugement des dévotes et des illuminés, c'était le morceau d'éloquence le plus solide qu'on eût prononcé dans les temples depuis un siècle. Au mien, le bel esprit et les dévotes avaient raison.

CHAPITRE XVI[1].

VISION DE MANGOGUL.

Ce fut au milieu du caquet des bijoux qu'il s'éleva un autre trouble dans l'empire; ce trouble fut causé par l'usage du penum, ou du petit morceau de drap qu'on appliquait aux moribonds. L'ancien rite ordonnait de le placer sur la bouche. Des réformateurs prétendirent qu'il fallait le mettre au derrière. Les

1. Chapitre qui se trouve pour la première fois dans l'édition de Naigeon.

esprits s'étaient échauffés. On était sur le point d'en venir aux mains, lorsque le sultan, auquel les deux partis en avaient appelé, permit, en sa présence, un colloque entre les plus savants de leurs chefs. L'affaire fut profondément discutée. On allégua la tradition, les livres sacrés et leurs commentateurs. Il y avait de grandes raisons et de puissantes autorités des deux côtés. Mangogul, perplexe, renvoya l'affaire à huitaine. Ce terme expiré, les sectaires et leurs antagonistes reparurent à son audience.

LE SULTAN.

Pontifes, et vous prêtres, asseyez-vous, leur dit-il. Pénétré de l'importance du point de discipline qui vous divise, depuis la conférence qui s'est tenue au pied de notre trône, nous n'avons cessé d'implorer les lumières d'en haut. La nuit dernière, à l'heure à laquelle Brama se plaît à se communiquer aux hommes qu'il chérit, nous avons eu une vision ; il nous a semblé entendre l'entretien de deux graves personnages, dont l'un croyait avoir deux nez au milieu du visage, et l'autre deux trous au cul ; et voici ce qu'ils se disaient. Ce fut le personnage aux deux nez qui parla le premier.

« Porter à tout moment la main à son derrière, voilà un tic bien ridicule...

— Il est vrai...

— Ne pourriez-vous pas vous en défaire?...

— Pas plus que vous de vos deux nez...

— Mais mes deux nez sont réels ; je les vois, je les touche ; et plus je les vois et les touche, plus je suis convaincu que je les ai, au lieu que depuis dix ans que vous vous tâtez et que vous vous trouvez le cul comme un autre, vous auriez dû vous guérir de votre folie...

— Ma folie ! Allez, l'homme aux deux nez ; c'est vous qui êtes fou.

— Point de querelle. Passons, passons : je vous ai dit comment mes deux nez m'étaient venus. Racontez-moi l'histoire de vos deux trous, si vous vous en souvenez...

— Si je m'en souviens ! cela ne s'oublie pas. C'était le trente et un du mois, entre une heure et deux du matin.

— Eh bien !

— Permettez, s'il vous plaît. Je crains ; non. Si je sais

un peu d'arithmétique, il n'y a précisément que ce qu'il faut.

— Cela est bien étrange! cette nuit donc?...

— Cette nuit, j'entendis une voix qui ne m'était pas inconnue, et qui criait : *A moi! à moi!* Je regarde, et je vois une jeune créature effarée, échevelée, qui s'avançait à toutes jambes de mon côté. Elle était poursuivie par un vieillard violent et bourru. A juger du personnage par son accoutrement, et par l'outil dont il était armé, c'était un menuisier. Il était en culotte et en chemise. Il avait les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes, les bras nerveux, le teint basané, le front ridé, le menton barbu, les joues boursouflées, l'œil étincelant, la poitrine velue et la tête couverte d'un bonnet pointu.

— Je le vois.

— La femme qu'il était sur le point d'atteindre, continuait de crier : *A moi! à moi!* et le menuisier disait en la poursuivant : « Tu as beau fuir. Je te tiens; il ne sera pas dit que tu « sois la seule qui n'en ait point. De par tous les diables, tu en « auras un comme les autres. » A l'instant, la malheureuse fait un faux pas, et tombe à plat sur le ventre, se renforçant de crier : *A moi! à moi!* et le menuisier ajoutant : « Crie, crie tant que tu « voudras; tu en auras un, grand ou petit; c'est moi qui t'en « réponds. » A l'instant il lui relève les cotillons, et lui met le derrière à l'air. Ce derrière, blanc comme la neige, gras, ramassé, arrondi, joufflu, potelé, ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui de la femme du souverain pontife. »

LE PONTIFE.

De ma femme!

LE SULTAN.

Pourquoi pas?

« Le personnage aux deux trous ajouta : C'était elle en effet, car je me la remets. Le vieux menuisier lui pose un de ses pieds sur les reins, se baisse, passe ses deux mains au bas de ses deux fesses, à l'endroit où les jambes et les cuisses se fléchissent, lui repousse les deux genoux sous le ventre, et lui relève le cul; mais si bien que je pouvais le reconnaître à mon aise, reconnaissance qui ne me déplaisait pas, quoique de dessous les cotillons il sortît une voix défaillante qui criait : *A moi! à moi!* Vous me croirez une âme dure, un cœur impitoyable; mais il ne faut pas se faire meilleur qu'on n'est; et j'avoue, à ma honte,

que dans ce moment, je me sentis plus de curiosité que de commisération, et que je songeai moins à secourir qu'à contempler. »

Ici le grand pontife interrompit encore le sultan, et lui dit : « Seigneur, serais-je par hasard un des deux interlocuteurs de cet entretien?...

— Pourquoi pas?

— L'homme au deux nez?

— Pourquoi pas?

— Et moi, ajouta le chef des novateurs, l'homme aux deux trous?

— Pourquoi pas? »

« Le scélérat de menuisier avait repris son outil qu'il avait mis à terre. C'était un vilebrequin. Il en passe la mèche dans sa bouche, afin de l'humecter; il s'en applique fortement le manche contre le creux de l'estomac, et se penchant sur l'infortunée qui criait toujours : *A moi! à moi!* il se dispose à lui percer un trou où il devait y en avoir deux, et où il n'y en avait point. »

LE PONTIFE.

Ce n'est pas ma femme.

LE SULTAN.

Le menuisier interrompant tout à coup son opération, et se ravisant, dit : « La belle besogne que j'allais faire! Mais aussi « c'eût été sa faute : Pourquoi ne pas se prêter de bonne grâce? « Madame, un petit moment de patience. » Il remet à terre son vilebrequin; il tire de sa poche un ruban couleur de rose pâle; avec le pouce de sa main gauche, il en fixe un bout à la pointe du coccix, et pliant le reste en gouttière, en le pressant entre les deux fesses avec le tranchant de son autre main, il le conduit circulairement jusqu'à la naissance du bas-ventre de la dame, qui, tout en criant : *A moi! à moi!* s'agitait, se débattait, se démenait de droite et de gauche, et dérangeait le ruban et les mesures du menuisier, qui disait : « Madame, il n'est pas « encore temps de crier; je ne vous fais point de mal. Je ne « saurais y procéder avec plus de ménagement. Si vous n'y « prenez garde, la besogne ira tout de travers; mais vous n'aurez « à vous en prendre qu'à vous-même. Il faut accorder à chaque « chose son terrain. Il y a certaines proportions à garder. Cela « est plus important que vous ne pensez. Dans un moment il n'y « aura plus de remède; et vous en serez au désespoir. »

LE PONTIFE.

Et vous entendiez tout cela, seigneur?

LE SULTAN.

Comme je vous entends.

LE PONTIFE.

Et la femme?

LE SULTAN.

Il me sembla, ajoute l'interlocuteur, qu'elle était à demi persuadée; et je présumai, à la distance de ses talons, qu'elle commençait à se résigner. Je ne sais trop ce qu'elle disait au menuisier; mais le menuisier lui répondait : « Ah! c'est de la « raison que cela; qu'on a de peine à résoudre les femmes! » Ses mesures prises un peu plus tranquillement, maître Anofore étendant son ruban couleur de rose pâle sur un petit pied-de-roi, et tenant un crayon, dit à la dame : « Comment le voulez-vous?

« — Je n'entends pas.

« — Est-ce dans la proportion antique, ou dans la proportion moderne?... »

LE PONTIFE.

O profondeur des décrets d'en haut! combien cela serait fou, si cela n'était pas révélé! Soumettons nos entendements, et adorons.

LE SULTAN.

Je ne me rappelle plus la réponse de la dame; mais le menuisier répliqua : « En vérité, elle extravague; cela ne ressem- « blera à rien. On dira : Qui est l'âne qui a percé ce cul-là?... »

LA DAME.

« Trêve de verbiage, maître Anofore, faites-le comme je vous « dis...

ANOFORE.

« Faites-le comme je vous dis! Madame, mais chacun a son « honneur à garder...

LA DAME.

« Je le veux ainsi, et là, vous dis-je. Je le veux, je le veux...

« Le menuisier riait à gorge déployée; et moi donc, croyez-vous que j'étais sérieux? Cependant Anofore trace ses lignes sur le ruban, le remet en place, et s'écrie : « Madame, cela ne se « peut pas; cela n'a pas de sens commun. Quiconque verra ce « cul-là, pour peu qu'il soit connaisseur, se moquera de vous

« et de moi. On sait bien qu'il faut de là là, un intervalle; « mais on ne l'a jamais pratiqué de cette étendue. Trop est « trop. Vous le voulez?... »

LA DAME.

« Eh! oui, je le veux, et finissons... »

« A l'instant maître Anofore prend son crayon, marque sur les fesses de la dame des lignes correspondantes à celles qu'il avait tirées sur le ruban; il forme son trait carré, en haussant les épaules, et murmurant tout bas : « Quelle mine cela aura! mais « c'est sa fantaisie. » Il ressaisit son vilebrequin, et dit : « Madame le veut là?

« — Oui, là; allez donc...

« — Allons, madame.

« — Qu'y a-t-il encore?

« — Ce qu'il y a? c'est que cela ne se peut.

« — Et pourquoi, s'il vous plaît?

« — Pourquoi? c'est que vous tremblez, et que vous serrez « les fesses; c'est que j'ai perdu de vue mon trait carré, et que « je percerai trop haut ou trop bas. Allons, madame, un peu « de courage.

« — Cela vous est facile à dire; montrez-moi votre mèche; « miséricorde!

« — Je vous jure que c'est la plus petite de ma boutique. « Tandis que nous parlons j'en aurais déjà percé une demi-dou- « zaine. Allons, madame, desserrez; fort bien; encore un peu; à « merveille; encore, encore. » Cependant je voyais le menuisier narquois approcher tout doucement son vilebrequin. Il allait... lorsqu'une fureur mêlée de pitié s'empare de moi. Je me débats; je veux courir au secours de la patiente : mais je me sens garrotté par les deux bras, et dans l'impossibilité de remuer. Je crie au menuisier : « Infâme, coquin, arrête. » Mon cri est accompagné d'un si violent effort, que les liens qui m'attachaient en sont rompus. Je m'élance sur le menuisier : je le saisis à la gorge. Le menuisier me dit : « Qui es-tu? à qui en veux-tu? « est-ce que tu ne vois pas qu'elle n'a point de cul? Connais- « moi; je suis le grand Anofore; c'est moi qui fais des culs à « ceux qui n'en ont point. Il faut que je lui en fasse un, c'est la « volonté de celui qui m'envoie; et après moi, il en viendra un

« autre plus puissant que moi ; il n'aura pas un vilebrequin ; il « aura une gouge, et il achèvera avec sa gouge de lui restituer « ce qui lui manque. Retire-toi, profane ; ou par mon vilebre- « quin, ou par la gouge de mon successeur, je te...

« — A moi ?

« — A toi, oui, à toi... » A l'instant, de sa main gauche il fait bruire l'air de son instrument.

Et l'homme aux deux trous, que vous avez entendu jusqu'ici, dit à l'homme aux deux nez : « Qu'avez-vous ? vous vous éloignez.

— Je crains qu'en gesticulant, vous ne me cassiez un de mes nez. Continuez.

— Je ne sais plus où j'en étais.

— Vous en étiez à l'instrument dont le menuisier faisait bruire l'air...

— Il m'applique sur les épaules un coup du revers de son bras droit, mais un coup si furieux, que j'en suis renversé sur le ventre ; et voilà ma chemise troussée, un autre derrière à l'air ; et le redoutable Anofore qui me menace de la pointe de son outil ; et me dit : « Demande grâce, maroufle ; demande grâce, « ou je t'en fais deux... » Aussitôt je sentis le froid de la mèche du vilebrequin. L'horreur me saisit ; je m'éveille ; et depuis, je me crois deux trous au cul. »

Ces deux interlocuteurs, ajouta le sultan, se mirent alors à se moquer l'un de l'autre. « Ah, ah, ah, il a deux trous au cul !

— Ah, ah, ah, c'est l'étui de tes deux nez ! »

Puis se tournant gravement vers l'assemblée, il dit : « Et vous, pontifes, et vous ministres des autels, vous riez aussi ! et quoi de plus commun que de se croire deux nez au visage, et de se moquer de celui qui se croit deux trous au cul ? »

Puis, après un moment de silence, reprenant un air serein, et s'adressant aux chefs de la secte, il leur demanda ce qu'ils pensaient de sa vision.

« Par Brama, répondirent-ils, c'est une des plus profondes que le ciel ait départies à aucun prophète.

— Y comprenez-vous quelque chose ?

— Non, seigneur.

— Que pensez-vous de ces deux interlocuteurs ?

— Que ce sont deux fous.

— Et s'il leur venait en fantaisie de se faire chefs de parti,

et que la secte des deux trous au cul se mît à persécuter la secte aux deux nez?... »

Les pontifes et les prêtres baissèrent la vue; et Mangogul dit: « Je veux que mes sujets vivent et meurent à leur mode. Je veux que le penum leur soit appliqué ou sur la bouche, ou au derrière, comme il plaira à chacun d'eux; et qu'on ne me fatigue plus de ces impertinences. »

Les prêtres se retirèrent; et au synode qui se tint quelques mois après, il fut déclaré que la vision de Mangogul serait insérée dans le recueil des livres canoniques, qu'elle ne dépara pas.

CHAPITRE XVII.

LES MUSELIÈRES.

Tandis que les bramines faisaient parler Brama, promenaient les Pagodes, et exhortaient les peuples à la pénitence, d'autres songeaient à tirer parti du caquet des bijoux.

Les grandes villes fourmillent de gens que la misère rend industrieux. Ils ne volent ni ne filoutent; mais ils sont aux filous, ce que les filous sont aux fripons. Ils savent tout, ils font tout, ils ont des secrets pour tout; ils vont et viennent, ils s'insinuent. On les trouve à la cour, à la ville, au palais, à l'église, à la comédie, chez les courtisanes, au café, au bal, à l'opéra, dans les académies; ils sont tout ce qu'il vous plaira qu'ils soient. Sollicitez-vous une pension, ils ont l'oreille du ministre. Avez-vous un procès, ils solliciteront pour vous. Aimez-vous le jeu, ils sont croupiers; la table, ils sont chefs de loge; les femmes, ils vous introduiront chez Amine ou chez Acaris. De laquelle des deux vous plaît-il d'acheter la mauvaise santé? choisissez; lorsque vous l'aurez prise, ils se chargeront de votre guérison. Leur occupation principale est d'épier les ridicules des particuliers, et de profiter de la sottise du public. C'est de leur part qu'on distribue au coin des rues, à la porte des temples, à l'entrée des spectacles, à la sortie des promenades, des papiers par lesquels on vous avertit gratis qu'un tel, demeurant au Louvre, dans Saint-Jean, au Temple ou dans l'Abbaye, à telle enseigne, à tel étage, dupe chez lui depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, et le reste du jour en ville.

Les bijoux commençaient à peine à parler, qu'un de ces intrigants remplit les maisons de Banza d'un petit imprimé, dont voici la forme et le contenu. On lisait, au titre, en gros caractères :

AVIS AUX DAMES.

Au-dessous, en petit italique :

Par permission de monseigneur le grand sénéchal, et avec l'approbation de messieurs de l'Académie royale des sciences.

Et plus bas :

« Le sieur Éolipile, de l'Académie royale de Banza, membre de la société royale de Monoémugi, de l'académie impériale de Biafara, de l'académie des curieux de Loango, de la société de Camur au Monomotapa, de l'institut d'Érecco, et des académies royales de Béléguanze et d'Angola, qui fait depuis plusieurs années des cours de babioles avec les applaudissements de la cour, de la ville et de la province, a inventé, en faveur du beau sexe, des muselières ou bâillons portatifs, qui ôtent aux bijoux l'usage de la parole, sans gêner leurs fonctions naturelles. Ils sont propres et commodes ; il en a de toute grandeur, pour tout âge et à tout prix ; et il a eu l'honneur d'en fournir aux personnes de la première distinction. »

Il n'est rien tel que d'être d'un corps. Quelque ridicule que soit un ouvrage, on le prône, et il réussit. C'est ainsi que l'invention d'Éolipile fit fortune. On courut en foule chez lui : les femmes galantes y allèrent dans leur équipage ; les femmes raisonnables s'y rendirent en fiacre ; les dévotes y envoyèrent leur confesseur ou leur laquais : on y vit même arriver des tourières. Toutes voulaient avoir une muselière ; et depuis la duchesse jusqu'à la bourgeoise, il n'y eut femme qui n'eût la sienne, ou par air ou pour cause.

Les bramines, qui avaient annoncé le caquet des bijoux comme une punition divine, et qui s'en étaient promis de la réforme dans les mœurs et d'autres avantages, ne virent point sans frémir une machine qui trompait la vengeance du ciel et leurs espérances. Ils étaient à peine descendus de leurs chaires,

qu'ils y remontent, tonnent, éclatent, font parler les oracles, et prononcent que la muselière est une machine infernale, et qu'il n'y a point de salut pour quiconque s'en servira. « Femmes mondaines, quittez vos muselières ; soumettez-vous, s'écrièrent-ils, à la volonté de Brama. Laissez à la voix de vos bijoux réveiller celle de vos consciences ; et ne rougissez point d'avouer des crimes que vous n'avez point eu honte de commettre. »

Mais ils eurent beau crier, il en fut des muselières comme il en avait été des robes sans manches, et des pelisses piquées. Pour cette fois on les laissa s'enrhumer dans leurs temples. On prit des bâillons, et on ne les quitta que quand on en eut reconnu l'inutilité, ou qu'on en fut las.

CHAPITRE XVIII[1].

DES VOYAGEURS.

Ce fut dans ces circonstances, qu'après une longue absence, des dépenses considérables, et des travaux inouïs, reparurent à la cour les voyageurs que Mangogul avait envoyés dans les contrées les plus éloignées pour en recueillir la sagesse ; il tenait à la main leur journal, et faisait à chaque ligne un éclat de rire.

« Que lisez-vous donc de si plaisant? lui demanda Mirzoza.

— Si ceux-là, lui répondit Mangogul, sont aussi menteurs que les autres, du moins ils sont plus gais. Asseyez-vous sur ce sofa, et je vais vous régaler d'un usage des thermomètres dont vous n'avez pas la moindre idée.

« Je vous promis hier, me dit Cyclophile, un spectacle amusant...

MIRZOZA.

Et qui est ce Cyclophile?

MANGOGUL.

C'est un insulaire...

MIRZOZA.

Et de quelle île?...

1. Ce chapitre et le suivant ont paru pour la première fois dans l'édition de Naigeon. Ces digressions, que probablement Naigeon a retrouvées dans des papiers mis au rebut, ne nous paraissent être que des brouillons rejetés avec raison par l'auteur et que son éditeur aurait bien fait de laisser où il les avait trouvés.

MANGOGUL.

Qu'importe?...

MIRZOZA.

Et à qui s'adresse-t-il?...

MANGOGUL.

A un de mes voyageurs...

MIRZOZA.

Vos voyageurs sont donc enfin revenus?...

MANGOGUL.

Assurément; et vous l'ignoriez?

MIRZOZA.

Je l'ignorais...

MANGOGUL.

Ah çà, arrangeons-nous, ma reine; vous êtes quelquefois un peu bégueule. Je vous laisse la maîtresse de vous en aller lorsque ma lecture vous scandalisera.

MIRZOZA.

Et si je m'en allais d'abord?

MANGOGUL.

Comme il vous plaira. »

Je ne sais si Mirzoza resta ou s'en alla; mais Mangogul, reprenant le discours de Cyclophile, lut ce qui suit:

« Ce spectacle amusant, c'est celui de nos temples, et de ce qui s'y passe. La propagation de l'espèce est un objet sur lequel la politique et la religion fixent ici leur attention; et la manière dont on s'en occupe ne sera pas indigne de la vôtre. Nous avons ici des cocus : n'est-ce pas ainsi qu'on appelle dans votre langue ceux dont les femmes se laissent caresser par d'autres? Nous avons donc ici des cocus, autant et plus qu'ailleurs, quoique nous ayons pris des précautions infinies pour que les mariages soient bien assortis.

— Vous avez donc, répondis-je, le secret qu'on ignore ou qu'on néglige parmi nous, de bien assortir les époux?

— Vous n'y êtes pas, reprit Cyclophile; nos insulaires sont conformés de manière à rendre tous les mariages heureux, si l'on y suivait à la lettre les lois usitées.

— Je ne vous entends pas bien, répliquai-je; car dans notre monde rien n'est plus conforme aux lois qu'un mariage; et rien n'est souvent plus contraire au bonheur et à la raison.

— Eh bien! interrompit Cyclophile, je vais m'expliquer. Quoi! depuis quinze jours que vous habitez parmi nous, vous ignorez encore que les bijoux mâles et féminins sont ici de différentes figures? à quoi donc avez-vous employé votre temps? Ces bijoux sont de toute éternité destinés à s'agencer les uns avec les autres; un bijou féminin en écrou est prédestiné à un bijou mâle fait en vis. Entendez-vous?

— J'entends, lui dis-je; cette conformité de figure peut avoir son usage jusqu'à un certain point; mais je ne la crois pas suffisante pour assurer la fidélité conjugale.

— Que désirez-vous de plus?

— Je désirerais que, dans une contrée où tout se règle par des lois géométriques, on eût eu quelque égard au rapport de chaleur entre les conjoints. Quoi! vous voulez qu'une brune de dix-huit ans, vive comme un petit démon, s'en tienne strictement à un vieillard sexagénaire et glacé! Cela ne sera pas, ce vieillard eût-il son bijou masculin en vis sans fin...

— Vous avez de la pénétration, me dit Cyclophile. Sachez donc que nous y avons pourvu...

— Et comment cela?...

— Par une longue suite d'observations sur des cocus bien constatés...

— Et à quoi vous ont mené ces observations?

— A déterminer le rapport nécessaire de chaleur entre deux époux...

— Et ces rapports connus?

— Ces rapports connus, on gradua des thermomètres applicables aux hommes et aux femmes. Leur figure n'est pas la même; la base des thermomètres féminins ressemble à un bijou masculin d'environ huit pouces de long sur un pouce et demi de diamètre; et celle des thermomètres masculins, à la partie supérieure d'un flacon qui aurait précisément en concavité les mêmes dimensions. Les voilà, me dit-il en m'introduisant dans le temple, ces ingénieuses machines dont vous verrez tout à l'heure l'effet; car le concours du peuple et la présence des sacrificateurs m'annoncent le moment des expériences sacrées. »

Nous perçâmes la foule avec peine, et nous arrivâmes dans le sanctuaire, où il n'y avait pour autels que deux lits de damas

sans rideaux. Les prêtres et les prêtresses étaient debout autour, en silence, et tenant des thermomètres dont on leur avait confié la garde, comme celle du feu sacré aux vestales. Au son des hautbois et des musettes, s'approchèrent deux couples d'amants conduits par leurs parents. Ils étaient nus; et je vis qu'une des filles avait le bijou circulaire, et son amant le bijou cylindrique.

« Ce n'est pas là merveille, dis-je à Cyclophile.

— Regardez les deux autres, » me répondit-il.

J'y portai la vue. Le jeune homme avait un bijou parallélipipède, et la fille un bijou carré.

« Soyez attentif à l'opération sainte, » ajouta Cyclophile.

Alors deux prêtres étendirent une des filles sur l'autel; un troisième lui appliqua le thermomètre sacré; et le grand pontife observait attentivement le degré où la liqueur monta en six minutes. Dans le même temps, le jeune homme avait été étendu sur l'autre lit par deux prêtresses; et une troisième lui avait adapté le thermomètre. Le grand prêtre ayant observé ici l'ascension de la liqueur dans le même temps donné, il prononça sur la validité du mariage, et renvoya les époux se conjoindre à la maison paternelle. Le bijou féminin carré et le bijou masculin parallélipipède furent examinés avec la même rigueur, éprouvés avec la même précision; mais le grand prêtre, attentif à la progression des liqueurs, ayant reconnu quelques degrés de moins dans le garçon que dans la fille, selon le rapport marqué par le rituel (car il y avait des limites), monta en chaire, et déclara les parties inhabiles à se conjoindre. Défense à elles de s'unir, sous les peines portées par les lois ecclésiastiques et civiles contre les incestueux. L'inceste dans cette île n'était donc pas une chose tout à fait vide de sens. Il y avait aussi un véritable péché contre nature; c'était l'approche de deux bijoux de différents sexes, dont les figures ne pouvaient s'inscrire ou se circonscrire.

Il se présenta un nouveau mariage. C'était une fille à bijou terminé par une figure régulière de côtés impairs, et un jeune homme à bijou pyramidal, en sorte que la base de la pyramide pouvait s'inscrire dans le polygone de la fille. On leur fit l'essai du thermomètre, et l'excès ou le défaut s'étant trouvé peu considérable dans le rapport des hauteurs des fluides, le pontife prononça qu'il y avait cas de dispense, et l'accorda. On

en faisait autant pour un bijou féminin à plusieurs côtés impairs, recherché par un bijou masculin et prismatique, lorsque les ascensions de liqueur étaient à peu près égales.

Pour peu qu'on ait de géométrie, l'on conçoit aisément que ce qui concernait la mesure des surfaces et des solides était poussé dans l'île à un point de perfection très-élevé, et que tout ce qu'on avait écrit sur les figures isopérimètres y était très-essentiel; au lieu que parmi nous ces découvertes attendent encore leur usage. Les filles et les garçons à bijoux circulaires et cylindriques y passaient pour heureusement nés, parce que de toutes les figures, le cercle est celui qui renferme le plus d'espace sur un même contour.

Cependant les sacrificateurs attendaient pratique. Le chef me démêla dans la foule, et me fit signe d'approcher. J'obéis. « O étranger! me dit-il, tu as été témoin de nos augustes mystères; et tu vois comment parmi nous la religion a des liaisons intimes avec le bien de la société. Si ton séjour y était plus long, il se présenterait sans doute des cas plus rares et plus singuliers; mais peut-être des raisons pressantes te rappellent dans ta patrie. Va, et apprends notre sagesse à tes concitoyens. »

Je m'inclinai profondément; et il continua en ces termes :

« S'il arrive que le thermomètre sacré soit d'une dimension à ne pouvoir être appliqué à une jeune fille, cas extraordinaire, quoique j'en aie vu cinq exemples depuis douze ans, alors un de mes acolytes la dispose au sacrement; et cependant tout le peuple est en prière. Tu dois entrevoir, sans que je m'explique, les qualités essentielles pour l'entrée dans le sacerdoce, et la raison des ordinations.

« Plus souvent le thermomètre ne peut s'appliquer au garçon, parce que son bijou indolent ne se prête pas à l'opération. Alors toutes les grandes filles de l'île peuvent s'approcher et s'occuper de la résurrection du mort. Cela s'appelle faire ses dévotions. On dit d'une fille zélée pour cet exercice, qu'elle est pieuse; elle édifie. Tant il est vrai, ajouta-t-il en me regardant fixement, ô étranger! que tout est opinion et préjugé! On appelle crime chez toi, ce que nous regardons ici comme un acte agréable à la Divinité. On augurerait mal parmi nous, d'une fille qui aurait atteint sa treizième année sans avoir encore

approché des autels; et ses parents lui en feraient de justes et fortes réprimandes[1].

« Si une fille tardive ou mal conformée s'offre au thermomètre sans faire monter la liqueur, elle peut se cloîtrer. Mais il arrive dans notre île, aussi souvent qu'ailleurs, qu'elle s'en repent; et que, si le thermomètre lui était appliqué, elle ferait monter la liqueur aussi haut et aussi rapidement qu'aucune femme du monde. Aussi plusieurs en sont-elles mortes de désespoir. Il s'ensuivait mille autres abus et scandales que j'ai retranchés. Pour illustrer mon pontificat, j'ai publié un diplôme qui fixe le temps, l'âge et le nombre de fois qu'une fille sera thermométrisée avant que de prononcer ses vœux, et notamment la veille et le jour marqués pour sa profession. Je rencontre nombre de femmes qui me remercient de la sagesse de mes règlements, et dont en conséquence les bijoux me sont dévoués; mais ce sont des menus droits que j'abandonne à mon clergé.

« Une fille qui fait monter la liqueur à une hauteur et avec une célérité dont aucun homme ne peut approcher, est constituée courtisane, état très-respectable et très-honoré dans notre île; car il est bon que tu saches que chaque grand seigneur y a sa courtisane, comme chaque femme de qualité y a son géomètre. Ce sont deux modes également sages, quoique la dernière commence à passer.

« Si un jeune homme usé, mal né, ou maléficié, laisse la liqueur du thermomètre immobile, il est condamné au célibat. Un autre, au contraire, qui en fera monter la liqueur à un degré dont aucune femme ne peut approcher, est obligé de se faire moine, comme qui dirait carme ou cordelier. C'est la ressource de quelques riches dévotes à qui les secours séculiers viennent à manquer.

« Ah! combien, s'écriait-il ensuite en levant ses yeux et ses mains au ciel, l'Église a perdu de son ancienne splendeur! »

Il allait continuer, lorsque son aumônier l'interrompant, lui dit : « Monseigneur, votre Grande Sacrificature ne s'aperçoit pas que l'office est fini, et que votre éloquence refroidira le dîner auquel vous êtes attendu. » Le prélat s'arrêta, me fit

1. Il y a bien des analogies entre ce passage et le *Supplément au Voyage de Bougainville,* écrit près d'un quart de siècle plus tard.

baiser son anneau; nous sortîmes du temple avec le reste du peuple; et Cyclophile, reprenant la suite de son discours, me dit :

« Le grand pontife ne vous a pas tout révélé; il ne vous a point parlé ni des accidents arrivés dans l'île, ni des occupations de nos femmes savantes. Ces objets sont pourtant dignes de votre curiosité.

— Vous pouvez apparemment la satisfaire, lui répliquai-je. Eh bien ! quels sont ces accidents et ces occupations? Concernent-ils encore les mariages et les bijoux?

— Justement, répliqua-t-il. Il y a environ trente-cinq ans qu'on s'aperçut dans l'île d'une disette de bijoux masculins cylindriques. Tous les bijoux féminins circulaires s'en plaignirent, et présentèrent au conseil d'État des mémoires et des requêtes, tendant à ce que l'on pourvût à leurs besoins. Le conseil, toujours guidé par des vues supérieures, ne répondit rien pendant un mois. Les cris des bijoux devinrent semblables à ceux d'un peuple affamé qui demande du pain. Les sénateurs nommèrent donc des députés pour constater le fait, et en rapporter à la compagnie. Cela dura encore plus d'un mois. Les cris redoublèrent; et l'on touchait au moment d'une sédition, lorsqu'un bijoutier, homme industrieux, se présenta à l'académie. On fit des essais qui réussirent; et sur l'attestation des commissaires, et d'après la permission du lieutenant de police, il fut gratifié par le conseil d'un brevet portant privilége exclusif de pourvoir, pendant le cours de vingt années consécutives, aux besoins des bijoux circulaires.

« Le second accident fut une disette totale de bijoux féminins polygonaux. On invita tous les artistes à s'occuper de cette calamité. On proposa des prix. Il y eut une multitude de machines inventées, entre lesquelles le prix fut partagé.

« Vous avez vu, ajouta Cyclophile, les différentes figures de nos bijoux féminins. Ils gardent constamment celles qu'ils ont apportées en naissant. En est-il de même parmi vous?

— Non, lui répondis-je. Un bijou féminin européen, asiatique ou africain, a une figure variable à l'infini, *cujuslibet figuræ capax, nullius tenax.*

— Nous ne nous sommes donc pas trompés, reprit-il, dans l'explication que donnèrent nos physiciens sur un phénomène de ce genre. Il y a environ vingt ans qu'une jeune

brune fort aimable parut dans l'île. Personne n'entendait sa langue; mais lorsqu'elle eut appris la nôtre, elle ne voulut jamais dire quelle était sa patrie. Cependant les grâces de sa figure et les agréments de son esprit enchantèrent la plupart de nos jeunes seigneurs. Quelques-uns des plus riches lui proposèrent de l'épouser; et elle se détermina en faveur du sénateur Colibri. Le jour pris, on les conduisit au temple, selon l'usage. La belle étrangère, étendue sur l'autel, présenta aux yeux des spectateurs surpris un bijou qui n'avait aucune figure déterminée, et le thermomètre appliqué, la liqueur monta tout à coup à cent quatre-vingt-dix degrés. Le grand sacrificateur prononça sur-le-champ que ce bijou reléguait la propriétaire dans la classe des courtisanes, et défense fut faite à l'amoureux Colibri de l'épouser. Dans l'impossibilité de l'avoir pour femme, il en fit sa maîtresse. Un jour qu'elle en était apparemment satisfaite, elle lui avoua qu'elle était née dans la capitale de votre empire : ce qui n'a pas peu contribué à nous donner une grande idée de vos femmes. »

Le sultan en était là, lorsque Mirzoza rentra.

« Votre pudeur, toujours déplacée, lui dit Mangogul, vous a privée de la plus délicieuse lecture. Je voudrais bien que vous me dissiez à quoi sert cette hypocrisie qui vous est commune à toutes, sages ou libertines. Sont-ce les choses qui vous effarouchent? Non; car vous les savez. Sont-ce les mots? en vérité, cela n'en vaut pas la peine. S'il est ridicule de rougir de l'action, ne l'est-il pas infiniment davantage de rougir de l'expression? J'aime à la folie les insulaires dont il est question dans ce précieux journal; ils appellent tout par leur nom; la langue en est plus simple, et la notion des choses honnêtes ou malhonnêtes beaucoup mieux déterminée...

MIRZOZA.

Là, les femmes sont-elles vêtues?...

MANGOGUL.

Assurément; mais ce n'est point par décence, c'est par coquetterie : elles se couvrent pour irriter le désir et la curiosité...

MIRZOZA.

Et cela vous paraît tout à fait conforme aux bonnes mœurs?

MANGOGUL.

Assurément...

MIRZOZA.

Je m'en doutais.

MANGOGUL.

Oh! vous vous doutez toujours de tout. »

En s'entretenant ainsi, il feuilletait négligemment son journal, et disait : « Il y a là dedans des usages tout à fait singuliers. Tenez, voilà un chapitre sur la configuration des habitants. Il n'y a rien que votre excellente pruderie ne puisse entendre. En voici un autre sur la toilette des femmes, qui est tout à fait de votre ressort, et dont peut-être vous pourrez tirer parti. Vous ne me répondez pas! Vous vous méfiez toujours de moi.

— Ai-je si grand tort?

— Il faudra que je vous mette entre les mains de Cyclophile, et qu'il vous conduise parmi ses insulaires. Je vous jure que vous en reviendrez infiniment parfaite.

— Il me semble que je le suis assez.

— Il vous semble! cependant je ne saurais presque dire un mot sans vous donner des distractions. Cependant vous en vaudriez beaucoup mieux, et j'en serais beaucoup plus à mon aise, si je pouvais toujours parler, et si vous pouviez toujours m'écouter.

— Et que vous importe que je vous écoute?

— Mais après tout, vous avez raison. Ah çà, à ce soir, à demain, ou à un autre jour, le chapitre de la figure de nos insulaires, et celui de la toilette de leurs femmes. »

CHAPITRE XIX.

DE LA FIGURE DES INSULAIRES, ET DE LA TOILETTE DES FEMMES.

C'était après dîner; Mirzoza faisait des nœuds, et Mangogul, étalé sur un sofa, les yeux à demi fermés, établissait doucement sa digestion. Il avait passé une bonne heure dans le silence et le repos, lorsqu'il dit à la favorite : « Madame se sentirait-elle disposée à m'écouter?

— C'est selon.

— Mais, après tout, comme vous me l'avez dit avec autant de jugement que de politesse, que m'importe que vous m'écoutiez ou non? » Mirzoza sourit, et Mangogul dit : « Qu'on m'apporte le journal de mes voyageurs, et surtout qu'on ne déplace pas les marques que j'y ai faites, ou par ma barbe... »

On lui présente le journal ; il l'ouvre et lit : « Les insulaires n'étaient point faits comme on l'est ailleurs. Chacun avait apporté en naissant des signes de sa vocation : aussi en général on y était ce qu'on devait être. Ceux que la nature avait destinés à la géométrie avaient les doigts allongés en compas ; mon hôte était de ce nombre. Un sujet propre à l'astronomie avait les yeux en colimaçon ; à la géographie, la tête en globe ; à la musique ou acoustique, les oreilles en cornet ; à l'arpentage, les jambes en jalons ; à l'hydraulique... » Ici le sultan s'arrêta ; et Mirzoza lui dit : « Eh bien ! à l'hydraulique?... » Mangogul lui répondit : « C'est vous qui le demandez ; le bijou en ajoutoir, et pissait en jet d'eau ; à la chimie, le nez en alambic ; à l'anatomie, l'index en scalpel ; aux mécaniques, les bras en lime ou en scie, etc. »

Mirzoza ajouta : « Il n'en était pas chez ce peuple comme parmi nous, où tels qui, n'ayant reçu de Brama que des bras nerveux, semblaient être appelés à la charrue, tiennent le timon de votre État, siégent dans vos tribunaux, ou président dans votre académie ; où tel, qui ne voit non plus qu'une taupe, passe sa vie à faire des observations, c'est-à-dire à une profession qui demande des yeux de lynx. »

Le sultan continua de lire. « Entre les habitants on en remarquait dont les doigts visaient au compas, la tête au globe, les yeux au télescope, les oreilles au cornet ; ces hommes-ci, dis-je à mon hôte, sont apparemment vos virtuoses, de ces hommes universels qui portent sur eux l'affiche de tous les talents. »

Mirzoza interrompit le sultan, et dit : « Je gage que je sais la réponse de l'hôte...

MANGOGUL.

Et quelle est-elle?

MIRZOZA.

Il répondit que ces gens, que la nature semble avoir destinés à tout, n'étaient bons à rien.

MANGOGUL.

Par Brama, c'est cela; en vérité, sultane, vous avez bien de l'esprit. Mon voyageur ajoute que cette conformation des insulaires donnait au peuple entier un certain air automate; quand ils marchent, on dirait qu'ils arpentent; quand ils gesticulent, ils ont l'air de décrire des figures; quand ils chantent, ils déclament avec emphase.

MIRZOZA.

En ce cas, leur musique doit être mauvaise.

MANGOGUL.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

MIRZOZA.

C'est qu'elle doit être au-dessous de la déclamation. »

MANGOGUL.

« A peine eus-je fait quelques tours dans la grande allée de leur jardin public, que je devins le sujet de l'entretien et l'objet de la curiosité. C'est un tombé de la lune, disait l'un; vous vous trompez, disait l'autre, il vient de Saturne. Je le crois habitant de Mercure, disait un troisième. Un quatrième s'approcha de moi, et me dit : « Étranger, pourrait-on vous demander « d'où vous êtes?

« — Je suis du Congo, lui répondis-je.

« — Et où est le Congo? »

« J'allais satisfaire à sa question, lorsqu'il s'éleva autour de moi un bruit de mille voix d'hommes et de femmes qui répétaient : « C'est un Congo, c'est un Congo, c'est un Congo. » Assourdi de cetintamarre, je mis mes mains sur mes oreilles, et je me hâtai de sortir du jardin. Cependant on avait arrêté mon hôte, pour savoir de lui si un Congo était un animal ou un homme. Les jours suivants, sa porte fut obsédée d'une foule d'habitants qui demandaient à voir le Congo. Je me montrai; je parlai; et ils s'éloignèrent tous avec un mépris marqué par des huées, en s'écriant : *Fi donc, c'est un homme.* »

Ici Mirzoza se mit à rire aux éclats. Puis elle ajouta : « Et la toilette? »

Mangogul lui dit : « Madame se rappellerait-elle un certain brame noir, fort original, moitié sensé, moitié fou[1]?

1. Le P. Castel.

— Oui, je me le rappelle. C'était un bon homme qui mettait de l'esprit à tout, et que les autres brames noirs, ses confrères, firent mourir de chagrin.

— Fort bien. Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler, ou peut-être même que vous n'ayez vu un certain clavecin où il avait diapasoné les couleurs selon l'échelle des sons, et sur lequel il prétendait exécuter pour les yeux une sonate, un allegro, un presto, un adagio, un cantabile, aussi agréables que ces pièces bien faites le sont pour les oreilles.

— J'ai fait mieux : un jour je lui proposai de me traduire dans un menuet de couleurs, un menuet de sons; et il s'en tira fort bien.

— Et cela vous amusa beaucoup?

— Beaucoup; car j'étais alors un enfant.

— Eh bien! mes voyageurs ont retrouvé la même machine chez leurs insulaires, mais appliquée à son véritable usage.

— J'entends; à la toilette.

— Il est vrai; mais comment cela?

— Comment? le voici. Une pièce de notre ajustement étant donnée, il ne s'agit que de frapper un certain nombre de touches du clavecin pour trouver les harmoniques de cette pièce, et déterminer les couleurs différentes des autres.

— Vous êtes insupportable! On ne saurait vous rien apprendre; vous devinez tout.

— Je crois même qu'il y a dans cette espèce de musique des dissonances à préparer et à sauver.

— Vous l'avez dit.

— Je crois en conséquence que le talent d'une femme de chambre suppose autant de génie et d'expérience, autant de profondeur et d'études que dans un maître de chapelle.

— Et ce qui s'ensuit de là, le savez-vous?

— Non.

— C'est qu'il ne me reste plus qu'à fermer mon journal, et qu'à prendre mon sorbet. Sultane, votre sagacité me donne de l'humeur.

— C'est-à-dire que vous m'aimeriez un peu bête.

— Pourquoi pas? cela nous rapprocherait, et nous nous en amuserions davantage. Il faut une terrible passion pour tenir contre une humiliation qui ne finit point. Je changerai; prenez-y garde.

— Seigneur, ayez pour moi la complaisance de reprendre votre journal, et d'en continuer la lecture.

— Très-volontiers. C'est donc mon voyageur qui va parler. »

« Un jour, au sortir de table, mon hôte se jeta sur un sofa où il ne tarda pas à s'endormir, et j'accompagnai les dames dans leur appartement. Après avoir traversé plusieurs pièces, nous entrâmes dans un cabinet, grand et bien éclairé, au milieu duquel il y avait un clavecin. Madame s'assit, promena ses doigts sur le clavier, les yeux attachés sur l'intérieur de la caisse, et dit d'un air satisfait :

« Je le crois d'accord. »

« Et moi, je me disais tout bas : « Je crois qu'elle rêve; » car je n'avais point entendu de son...

« Madame est musicienne, et sans doute elle accompagne?

« — Non.

« — Qu'est-ce donc que cet instrument?

« — Vous l'allez voir. » Puis, se tournant vers ses filles : « Sonnez, dit-elle à l'aînée, pour mes femmes. »

« Il en vint trois, auxquelles elle tint à peu près ce discours :

« Mesdemoiselles, je suis très-mécontente de vous. Il y a plus de six mois que ni mes filles ni moi n'avons été mises avec goût. Cependant vous me dépensez un argent immense. Je vous ai donné les meilleurs maîtres; et il semble que vous n'avez pas encore les premiers principes de l'harmonie. Je veux aujourd'hui que ma fontange soit verte et or. Trouvez-moi le reste. »

« La plus jeune pressa les touches, et fit sortir un rayon blanc, un jaune, un cramoisi, un vert, d'une main; et de l'autre, un bleu et un violet.

« Ce n'est pas cela, dit la maîtresse d'un ton impatient; adoucissez-moi ces nuances. »

« La femme de chambre toucha de nouveau, blanc, citron, bleu turc, ponceau, couleur de rose, aurore et noir.

« Encore pis! dit la maîtresse. Cela est à excéder. Faites le dessus. »

« La femme de chambre obéit; et il en résulta : blanc, orangé, bleu pâle, couleur de chair, soufre et gris.

« La maîtresse s'écria :

« On n'y saurait plus tenir.

« — Si madame voulait faire attention, dit une des deux autres femmes, qu'avec son grand panier et ses petites mules...

« — Mais oui, cela pourrait aller... »

« Ensuite la dame passa dans un arrière-cabinet pour s'habiller dans cette modulation. Cependant l'aînée de ses filles priait la suivante de lui jouer un ajustement de fantaisie, ajoutant :

« Je suis priée d'un bal; et je me voudrais leste, singulière et brillante. Je suis lasse des couleurs pleines.

« — Rien n'est plus aisé, » dit la suivante; et elle toucha gris de perle, avec un clair-obscur qui ne ressemblait à rien; et dit : « Voyez, mademoiselle, comme cela fera bien avec votre coiffure de la Chine, votre mantelet de plumes de paon, votre jupon céladon et or, vos bas cannelle, et vos souliers de jais; surtout si vous vous coiffez en brun, avec votre aigrette de rubis.

« — Tu vaux trop, ma chère, répliqua la jeune fille. Viens toi-même exécuter tes idées. »

« Le tour de la cadette arriva; la suivante qui restait lui dit :

« Votre grande sœur va au bal; mais vous, n'allez-vous pas au temple?...

« — Précisément; et c'est par cette raison que je veux que tu me touches quelque chose de fort coquet.

« — Eh bien! répondit la suivante, prenez votre robe de gaze couleur de feu, et je vais chercher le reste de l'accompagnement. Je n'y suis pas... m'y voici... non... c'est cela... oui, c'est cela; vous serez à ravir... Voyez, mademoiselle : jaune, vert, noir, couleur de feu, azur, blanc et bleu; cela fera à merveille avec vos boucles d'oreilles de topaze de Bohême, une nuance de rouge, deux assassins, trois croissants et sept mouches... »

« Ensuite elles sortirent, en me faisant une profonde révérence. Seul, je me disais : « Elles sont aussi folles ici que chez nous. Ce clavecin épargne pourtant bien de la peine. »

Mirzoza, interrompant la lecture, dit au sultan : « Votre voyageur aurait bien dû nous apporter une ariette au moins d'ajustements notés, avec la basse chiffrée.

LE SULTAN.

C'est ce qu'il a fait.

MIRZOZA.

Et qui est-ce qui nous jouera cela?

LE SULTAN.

Mais quelqu'un des disciples du brame noir; celui entre les mains duquel son instrument oculaire est resté. Mais en avez-vous assez?

MIRZOZA.

Y en a-t-il encore beaucoup?...

LE SULTAN.

Non; encore quelques pages, et vous en serez quitte...

MIRZOZA.

Lisez-les.

LE SULTAN.

« J'en étais là, dit mon journal, lorsque la porte du cabinet où la mère était entrée, s'ouvrit, et m'offrit une figure si étrangement déguisée, que je ne la reconnus pas. Sa coiffure pyramidale et ses mules en échasses l'avaient agrandie d'un pied et demi; elle avait avec cela une palatine blanche, un mantelet orange, une robe de velours ras bleu pâle, un jupon couleur de chair, des bas soufre, et des mules petit-gris; mais ce qui me frappa surtout, ce fut un panier pentagone, à angles saillants et rentrants, dont chacun portait une toise de projection. Vous eussiez dit que c'était un donjon ambulant, flanqué de cinq bastions. L'une des filles parut ensuite.

« Miséricorde! s'écria la mère, qui est-ce qui vous a ajustée de la sorte? Retirez-vous! vous me faites horreur. Si l'heure du bal n'était pas si proche, je vous ferais déshabiller. J'espère du moins que vous vous masquerez. » Puis, s'adressant à la cadette : « Pour cela, » dit-elle, en la parcourant de la tête aux pieds, « voilà qui est raisonnable et décent. »

« Cependant monsieur, qui avait aussi fait sa toilette après sa médianoche, se montra avec un chapeau couleur de feuille morte, sous lequel s'étendait une longue perruque en volutes, un habit de drap à double broche, avec des parements en carré long, d'un pied et demi chacun; cinq boutons par devant, quatre poches, mais point de plis ni de paniers; une culotte et des bas chamois, des souliers de maroquin vert; le tout tenant ensemble, et formant un pantalon. »

Ici Mangogul s'arrêta et dit à Mirzoza, qui se tenait les côtés : « Ces insulaires vous paraissent fort ridicules... »

Mirzoza, lui coupant la parole, ajouta : « Je vous dispense du reste; pour cette fois, sultan, vous avez raison; que ce soit, je vous prie, sans tirer à conséquence. Si vous vous avisez de devenir raisonnable, tout est perdu. Il est sûr que nous paraîtrions aussi bizarres à ces insulaires, qu'ils nous le paraissent : et qu'en fait de modes, ce sont les fous qui donnent la loi aux sages, les courtisanes qui la donnent aux honnêtes femmes, et qu'on n'a rien de mieux à faire que de la suivre. Nous rions en voyant les portraits de nos aïeux, sans penser que nos neveux riront en voyant les nôtres.

MANGOGUL.

J'ai donc eu une fois en ma vie le sens commun!...

MIRZOZA.

Je vous le pardonne; mais n'y retournez pas...

MANGOGUL.

Avec toute votre sagacité, l'harmonie, la mélodie et le clavecin oculaire...

MIRZOZA.

Arrêtez, je vais continuer... donnèrent lieu à un schisme qui divisa les hommes, les femmes et tous les citoyens. Il y eut une insurrection d'école contre école, de maître contre maître; on disputa, on s'injuria, on se haït.

— Fort bien; mais ce n'est pas tout.

— Aussi, n'ai-je pas tout dit.

— Achevez.

— Ainsi qu'il est arrivé dernièrement à Banza, dans la querelle sur les sons, où les sourds se montrèrent les plus entêtés disputeurs. Dans la contrée de vos voyageurs, ceux qui crièrent le plus longtemps et le plus haut sur les couleurs, ce furent les aveugles... »

A cet endroit, le sultan dépité prit les cahiers de ses voyageurs, et les mit en pièces.

« Eh? que faites-vous là?

— Je me débarrasse d'un ouvrage inutile.

— Pour moi, peut-être; mais pour vous?

— Tout ce qui n'ajoute rien à votre bonheur m'est indifférent.

— Je vous suis donc bien chère?

— Voilà une question à détacher de toutes les femmes. Non, elles ne sentent rien; elles croient que tout leur est dû; quoi qu'on fasse pour elles, on n'en a jamais fait assez. Un moment de contrariété efface une année de service. Je m'en vais.

— Non, vous restez; allons, approchez-vous, et baisez-moi... »

Le sultan l'embrassa, et dit :

« N'est-il pas vrai que nous ne sommes que des marionnettes?

— Oui, quelquefois. »

CHAPITRE XX.

LES DEUX DÉVOTES.

Le sultan laissait depuis quelques jours les bijoux en repos. Des affaires importantes, dont il était occupé, suspendaient les effets de sa bague. Ce fut dans cet intervalle que deux femmes de Banza apprêtèrent à rire à toute la ville.

Elles étaient dévotes de profession. Elles avaient conduit leurs intrigues avec toute la discrétion possible, et jouissaient d'une réputation que la malignité même de leurs semblables avait respectée. Il n'était bruit dans les mosquées que de leur vertu. Les mères les proposaient en exemple à leurs filles; les maris à leurs femmes. Elles tenaient l'une et l'autre, pour maxime principale, que le scandale est le plus grand de tous les péchés. Cette conformité de sentiments, mais surtout la difficulté d'édifier à peu de frais un prochain clairvoyant et malin, l'avait emporté sur la différence de leurs caractères; et elles étaient très-bonnes amies.

Zélide recevait le bramine de Sophie; c'était chez Sophie que Zélide conférait avec son directeur; et en s'examinant un peu, l'une ne pouvait guère ignorer ce qui concernait le bijou de l'autre; mais l'indiscrétion bizarre de ces bijoux les tenait toutes deux dans de cruelles alarmes. Elles se voyaient à la veille d'être démasquées, et de perdre cette réputation de vertu qui leur avait coûté quinze ans de dissimulation et de manége, et dont elles étaient alors fort embarrassées.

Il y avait des moments où elles auraient donné leur vie, du moins Zélide, pour être aussi décriées que la plus grande partie de leurs connaissances. « Que dira le monde? que fera mon

mari?... Quoi! cette femme si réservée, si modeste, si vertueuse; cette Zélide n'est... comme les autres... Ah! cette idée me désespère!... Oui, je voudrais n'en avoir point, n'en avoir jamais eu, » s'écriait brusquement Zélide.

Elle était alors avec son amie, que les mêmes réflexions occupaient, mais qui n'en était pas autant agitée. Les dernières paroles de Zélide la firent sourire.

« Riez, madame, ne vous contraignez point. Éclatez, lui dit Zélide dépitée. Il y a vraiment de quoi.

— Je connais comme vous, lui répondit froidement Sophie, tout le danger qui nous menace; mais le moyen de s'y soustraire? car vous conviendrez, avec moi, qu'il n'y a pas d'apparence que votre souhait s'accomplisse.

— Imaginez donc un expédient, repartit Zélide.

— Oh! reprit Sophie, je suis lasse de me creuser : je n'imagine rien... S'aller confiner dans le fond d'une province, est un parti; mais laisser à Banza les plaisirs, et renoncer à la vie, c'est ce que je ne ferai point. Je sens que mon bijou ne s'accommodera jamais de cela.

— Que faire donc?...

— Que faire! Abandonner tout à la Providence, et rire, à mon exemple, du qu'en dira-t-on. J'ai tout tenté pour concilier la réputation et les plaisirs. Mais puisqu'il est dit qu'il faut renoncer à la réputation, conservons au moins les plaisirs. Nous étions uniques. Eh bien! ma chère, nous ressemblerons à cent mille autres; cela vous paraît-il donc si dur?

— Oui, sans doute, répliqua Zélide; il me paraît dur de ressembler à celles pour qui l'on avait affecté un mépris souverain. Pour éviter cette mortification, je m'enfuirais, je crois, au bout du monde.

— Partez, ma chère, continua Sophie; pour moi, je reste... Mais à propos, je vous conseille de vous pourvoir de quelque secret, pour empêcher votre bijou de babiller en route.

— En vérité, reprit Zélide, la plaisanterie est ici de bien mauvaise grâce; et votre intrépidité...

— Vous vous trompez, Zélide, il n'y a point d'intrépidité dans mon fait. Laisser prendre aux choses un train dont on ne peut les détourner, c'est résignation. Je vois qu'il faut être

déshonorée; eh bien! déshonorée pour déshonorée, je m'épargnerai du moins de l'inquiétude le plus que je pourrai.

— Déshonorée! reprit Zélide, fondant en larmes; déshonorée! Quel coup! Je n'y puis résister... Ah, maudit bonze! c'est toi qui m'as perdue. J'aimais mon époux; j'étais née vertueuse; je l'aimerais encore, si tu n'avais abusé de ton ministère et de ma confiance. Déshonorée! chère Sophie... »

Elle ne put achever. Les sanglots lui coupèrent la parole; et elle tomba sur un canapé, presque désespérée. Zélide ne reprit l'usage de la voix que pour s'écrier douloureusement : « Ah! ma chère Sophie, j'en mourrai... Il faut que j'en meure. Non, je ne survivrai jamais à ma réputation...

— Mais, Zélide, ma chère Zélide, ne vous pressez pourtant pas de mourir : peut-être que... lui dit Sophie.

— Il n'y a peut-être qui tienne; il faut que j'en meure...

— Mais peut-être qu'on pourrait...

— On ne pourra rien, vous dis-je... Mais parlez, ma chère, que pourrait-on?

— Peut-être qu'on pourrait empêcher un bijou de parler.

— Ah! Sophie, vous cherchez à me soulager par de fausses espérances; vous me trompez.

— Non, non, je ne vous trompe point; écoutez-moi seulement, au lieu de vous désespérer comme une folle. J'ai entendu parler de Frénicol, d'Éolipile, de bâillons et de muselières.

— Eh, qu'ont de commun Frénicol, Éolipile et les muselières, avec le danger qui nous menace? Qu'a à faire ici mon bijoutier? et qu'est-ce qu'une muselière?

— Le voici, ma chère. Une muselière est une machine imaginée par Frénicol, approuvée par l'académie et perfectionnée par Éolipile, qui se faisait toutefois les honneurs de l'invention.

— Eh bien! cette machine imaginée par Frénicol, approuvée par l'académie et perfectionnée par ce benêt d'Éolipile?...

— Oh! vous êtes d'une vivacité qui passe l'imagination. Eh bien! cette machine s'applique et rend un bijou discret, malgré qu'il en ait...

— Serait-il bien vrai, ma chère?

— On le dit.

— Il faut savoir cela, reprit Zélide, et sur-le-champ. »

Elle sonna; une de ses femmes parut; et elle envoya chercher Frénicol[1].

« Pourquoi pas Éolipile? dit Sophie.

— Frénicol marque moins, » répondit Zélide.

Le bijoutier ne se fit pas attendre.

« Ah! Frénicol, vous voilà, lui dit Zélide; soyez le bienvenu. Dépêchez-vous, mon cher, de tirer deux femmes d'un embarras cruel...

— De quoi s'agit-il, mesdames?... Vous faudrait-il quelques rares bijoux?...

— Non; mais nous en avons deux, et nous voudrions bien...

— Vous en défaire, n'est-ce pas? Eh bien! mesdames, il faut les voir. Je les prendrai, ou nous ferons un échange...

— Vous n'y êtes pas, monsieur Frénicol; nous n'avons rien à troquer...

— Ah! je vous entends; c'est quelques boucles d'oreilles que vous auriez envie de perdre, de manière que vos époux les retrouvassent chez moi...

— Point du tout. Mais, Sophie, dites-lui donc de quoi il est question!

— Frénicol, continua Sophie, nous avons besoin de deux... Quoi! vous n'entendez pas?...

— Non, madame; comment voulez-vous que j'entende? Vous ne me dites rien...

— C'est, répondit Sophie, que, quand une femme a de la pudeur, elle souffre à s'exprimer sur certaines choses...

— Mais, reprit Frénicol, encore faut-il qu'elle s'explique. Je suis bijoutier et non pas devin.

— Il faut pourtant que vous me deviniez...

— Ma foi, mesdames, plus je vous envisage et moins je vous comprends. Quand on est jeunes, riches et jolies comme vous, on n'en est pas réduites à l'artifice : d'ailleurs, je vous dirai sincèrement que je n'en vends plus. J'ai laissé le commerce de ces babioles à ceux de mes confrères qui commencent. »

Nos dévotes trouvèrent l'erreur du bijoutier si ridicule, qu'elles lui firent toutes deux en même temps un éclat de rire qui le déconcerta.

1. Le bijoutier La Frenaye.

« Souffrez, mesdames, leur dit-il, que je vous fasse la révérence et que je me retire. Vous pouviez vous dispenser de m'appeler d'une lieue pour plaisanter à mes dépens.

— Arrêtez, mon cher, arrêtez, lui dit Zélide en continuant de rire. Ce n'était point notre dessein. Mais, faute de nous entendre, il vous est venu des idées si burlesques...

— Il ne tient qu'à vous, mesdames, que j'en aie enfin de plus justes. De quoi s'agit-il?

— Oh! mons Frénicol, souffrez que je rie tout à mon aise avant que de vous répondre. »

Zélide rit à s'étouffer. Le bijoutier songeait en lui-même qu'elle avait des vapeurs ou qu'elle était folle, et prenait patience. Enfin, Zélide cessa.

« Eh bien! lui dit-elle, il est question de nos bijoux; des nôtres, entendez-vous, monsieur Frénicol? Vous savez apparemment que, depuis quelque temps, il y en a plusieurs qui se sont mis à jaser comme des pies; or, nous voudrions bien que les nôtres ne suivissent point ce mauvais exemple.

— Ah! j'y suis maintenant; c'est-à-dire, reprit Frénicol, qu'il vous faut une muselière...

— Fort bien, vous y êtes en effet. On m'avait bien dit que monsieur Frénicol n'était pas un sot...

— Madame, vous avez bien de la bonté. Quant à ce que vous me demandez, j'en ai de toutes sortes, et de ce pas je vais vous en chercher. »

Frénicol partit; cependant Zélide embrassait son amie et la remerciait de son expédient : et moi, dit l'auteur africain, j'allai me reposer en attendant qu'il revînt.

CHAPITRE XXI.

RETOUR DU BIJOUTIER.

Le bijoutier revint et présenta à nos dévotes deux muselières des mieux conditionnées.

« Ah! miséricorde! s'écria Zélide. Quelles muselières! quelles énormes muselières sont-ce là! et qui sont les malheureuses à qui cela servira? Cela a une toise de long. Il faut, en

vérité, mon ami, que vous ayez pris mesure sur la jument du sultan.

— Oui, dit nonchalamment Sophie, après les avoir considérées et compassées avec les doigts : vous avez raison ; et il n'y a que la jument du sultan ou la vieille Rimosa à qui elles puissent convenir...

— Je vous jure, mesdames, reprit Frénicol, que c'est la grandeur ordinaire ; et que Zelmaïde, Zyrphile, Amiane, Zulique et cent autres en ont pris de pareilles...

— Cela est impossible, répliqua Zélide.

— Cela est pourtant, repartit Frénicol : mais toutes ont dit comme vous ; et, comme elles, si vous voulez vous détromper, vous le pouvez à l'essai...

— Monsieur Frénicol en dira tout ce qu'il voudra ; mais il ne me persuadera jamais que cela me convienne, dit Zélide.

— Ni à moi, dit Sophie. Qu'il nous en montre d'autres, s'il en a. »

Frénicol, qui avait éprouvé plusieurs fois qu'on ne convertissait pas les femmes sur cet article, leur présenta des muselières de treize ans.

« Ah ! voilà ce qu'il nous faut ! s'écrièrent-elles toutes deux en même temps.

— Je le souhaite, répondit tout bas Frénicol.

— Combien les vendez-vous ? dit Zélide...

— Madame, ce n'est que dix ducats...

— Dix ducats ! vous n'y pensez pas, Frénicol...

— Madame, c'est en conscience...

— Vous nous faites payer la nouveauté...

— Je vous jure, mesdames, que c'est argent troqué...

— Il est vrai qu'elles sont joliment travaillées ; mais dix ducats, c'est une somme...

— Je n'en rabattrai rien.

— Nous irons chez Éolipile.

— Vous le pouvez, mesdames : mais il y a ouvrier et ouvrier, muselières et muselières. »

Frénicol tint ferme, et Zélide en passa par là. Elle paya les deux muselières ; et le bijoutier s'en retourna, bien persuadé qu'elles leur seraient trop courtes et qu'elles ne tarderaient pas à lui revenir pour le quart de ce qu'il les avait vendues. Il se

trompa. Mangogul ne s'étant point trouvé à portée de tourner sa bague sur ces deux femmes, il ne prit aucune envie à leurs bijoux de parler plus haut qu'à l'ordinaire, heureusement pour elles; car Zélide, ayant essayé sa muselière, la trouva la moitié trop petite. Cependant elle ne s'en défit pas, imaginant presque autant d'inconvénient à la changer qu'à ne s'en point servir.

On a su ces circonstances d'une de ses femmes, qui les dit en confidence à son amant, qui les redit en confidence à d'autres, qui les confièrent sous le secret à tout Banza. Frénicol parla de son côté : l'aventure de nos dévotes devint publique et occupa quelque temps les médisants du Congo.

Zélide en fut inconsolable. Cette femme, plus à plaindre qu'à blâmer, prit son bramine en aversion, quitta son époux et s'enferma dans un couvent. Pour Sophie, elle leva le masque, brava les discours, mit du rouge et des mouches, se répandit dans le grand monde et eut des aventures.

CHAPITRE XXII.

SEPTIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LE BIJOU SUFFOQUÉ.

Quoique les bourgeoises de Banza se doutassent que les bijoux de leur espèce n'auraient pas l'honneur de parler, toutes cependant se munirent de muselières. On eut à Banza sa muselière, comme on prend ici le deuil de cour.

En cet endroit, l'auteur africain remarque avec étonnement que la modicité du prix et la roture des muselières n'en firent point cesser la mode au sérail. « Pour cette fois, dit-il, l'utilité l'emporta sur le préjugé. » Une réflexion aussi commune ne valait pas la peine qu'il se répétât : mais il m'a semblé que c'était le défaut de tous les anciens auteurs du Congo, de tomber dans des redites, soit qu'ils se fussent proposé de donner ainsi un air de vraisemblance et de facilité à leurs productions; soit qu'ils n'eussent pas, à beaucoup près, autant de fécondité que leurs admirateurs le supposent.

Quoi qu'il en soit, un jour, Mangogul, se promenant dans ses jardins, accompagné de toute sa cour, s'avisa de tourner sa bague

sur Zélaïs. Elle était jolie et soupçonnée de plusieurs aventures; cependant son bijou ne fit que bégayer et ne proféra que quelques mots entrecoupés qui ne signifiaient rien et que les persifleurs interprétèrent comme ils voulurent... « Ouais, dit le sultan, voici un bijou qui a la parole bien malaisée. Il faut qu'il y ait ici quelque chose qui lui gêne la prononciation. » Il appliqua donc plus fortement son anneau. Le bijou fit un second effort pour s'exprimer; et, surmontant en partie l'obstacle qui lui fermait la bouche, on entendit très-distinctement : « Ahi... ahi... J'ét... j'ét... j'étouffe. Je n'en puis plus... Ahi... ahi... J'étouffe. »

Zélaïs se sentit aussitôt suffoquer : son visage pâlit, sa gorge s'enfla, et elle tomba, les yeux fermés et la bouche entr'ouverte, entre les bras de ceux qui l'environnaient.

Partout ailleurs Zélaïs eût été promptement soulagée. Il ne s'agissait que de la débarrasser de sa muselière et de rendre à son bijou la respiration; mais le moyen de lui porter une main secourable en présence de Mangogul! « Vite, vite, des médecins, s'écriait le sultan; Zélaïs se meurt. »

Des pages coururent au palais et revinrent, les docteurs s'avançant gravement sur leurs traces; Orcotome était à leur tête. Les uns opinèrent pour la saignée, les autres pour le kermès; mais le pénétrant Orcotome fit transporter Zélaïs dans un cabinet voisin, la visita et coupa les courroies de son caveçon. Ce bijou emmuselé fut un de ceux qu'il se vanta d'avoir vu dans le paroxysme.

Cependant le gonflement était excessif, et Zélaïs eût continué de souffrir si le sultan n'eût eu pitié de son état. Il retourna sa bague; les humeurs se remirent en équilibre; Zélaïs revint, et Orcotome s'attribua le miracle de cette cure.

L'accident de Zélaïs et l'indiscrétion de son médecin discréditèrent beaucoup les muselières. Orcotome, sans égard pour les intérêts d'Éolipile, se proposa d'élever sa fortune sur les débris de la sienne; se fit annoncer pour médecin attitré des bijoux enrhumés; et l'on voit encore son affiche dans les rues détournées. Il commença par gagner de l'argent et finit par être méprisé. Le sultan s'était fait un plaisir de rabattre la présomption de l'empirique. Orcotome se vantait-il d'avoir réduit au silence quelque bijou qui n'avait jamais soufflé le mot? Mangogul avait la cruauté de le faire parler. On en vint jusqu'à remar-

quer que tout bijou qui s'ennuyait de se taire n'avait qu'à recevoir deux ou trois visites d'Orcotome. Bientôt on le mit, avec Éolipile, dans la classe des charlatans; et tous deux y demeureront jusqu'à ce qu'il plaise à Brama de les en tirer.

On préféra la honte à l'apoplexie. « On meurt de celle-ci, » disait-on. On renonça donc aux muselières; on laissa parler les bijoux, et personne n'en mourut.

CHAPITRE XXIII.

HUITIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LES VAPEURS.

Il y eut un temps, comme on voit, que les femmes, craignant que leurs bijoux ne parlassent, étaient suffoquées, se mouraient : mais il en vint un autre, qu'elles se mirent au-dessus de cette frayeur, se défirent des muselières et n'eurent plus que des vapeurs.

La favorite avait, entre ses complaisantes, une fille singulière. Son humeur était charmante, quoique inégale. Elle changeait de visage dix fois par jour; mais quel que fût celui qu'elle prît, il plaisait. Unique dans sa mélancolie, ainsi que dans sa gaieté, il lui échappait, dans ses moments les plus extravagants, des propos d'un sens exquis; et il lui venait, dans les accès de sa tristesse, des extravagances très-réjouissantes.

Mirzoza s'était si bien faite à Callirhoé, c'était le nom de cette jeune folle, qu'elle ne pouvait presque s'en passer. Une fois que le sultan se plaignait à la favorite de je ne sais quoi d'inquiet et de froid qu'il lui remarquait :

« Prince, lui dit-elle, embarrassée de ses reproches, sans mes trois bêtes, mon serin, ma chartreuse[1] et Callirhoé, je ne vaux rien ; et vous voyez bien que la dernière me manque...

— Et pourquoi n'est-elle pas ici? lui demanda Mangogul.

— Je ne sais, répondit Mirzoza; mais il y a quelques mois qu'elle m'annonça que, si Mazul faisait la campagne, elle ne pourrait se dispenser d'avoir des vapeurs; et Mazul partit hier...

1. Chatte d'un gris-cendré.

— Passe encore pour celle-là, répliqua le sultan. Voilà ce qui s'appelle des vapeurs bien fondées. Mais vis-à-vis de quoi s'avisent d'en avoir cent autres, dont les maris sont tout jeunes, et qui ne se laissent pas manquer d'amants?

— Prince, répondit un courtisan, c'est une maladie à la mode. C'est un air à une femme que d'avoir des vapeurs. Sans amants et sans vapeurs, on n'a aucun usage du monde; et il n'y a pas une bourgeoise à Banza qui ne s'en donne. »

Mangogul sourit et se détermina sur-le-champ à visiter quelques-unes de ces vaporeuses. Il alla droit chez Salica. Il la trouva couchée, la gorge decouverte, les yeux allumés, la tête échevelée, et à son chevet le petit médecin bègue et bossu Farfadi, qui lui faisait des contes. Cependant elle allongeait un bras, puis un autre, bâillait, soupirait, se portait la main sur le front et s'écriait douloureusement : « Ahi... Je n'en puis plus... Ouvrez les fenêtres... Donnez-moi de l'air... Je n'en puis plus; je me meurs... »

Mangogul prit le moment que ses femmes troublées aidaient Farfadi à alléger ses couvertures, pour tourner sa bague sur elle; et l'on entendit à l'instant : « Oh! que je m'ennuie de ce train! Voilà-t-il pas que madame s'est mis en tête d'avoir des vapeurs! Cela durera la huitaine; et je veux mourir si je sais à propos de quoi : car après les efforts de Farfadi pour déraciner ce mal, il me semble qu'il a tort de persister. »

« Bon, dit le sultan en retournant sa bague, j'entends. Celle-ci a des vapeurs en faveur de son médecin. Voyons ailleurs. »

Il passa de l'hôtel de Salica dans celui d'Arsinoé, qui n'en est pas éloigné. Il entendit, dès l'entrée de son appartement, de grands éclats de rire et s'avança, comptant la trouver en compagnie : cependant elle était seule; et Mangogul n'en fut pas trop surpris. « Une femme se donnant des vapeurs, elle se les donne apparemment, dit-il, tristes ou gaies, selon qu'il est à propos. »

Il tourna sa bague sur elle, et sur-le-champ son bijou se mit à rire à gorge déployée. Il passa brusquement de ses ris immodérés à des lamentations ridicules sur l'absence de Narcès, à qui il conseillait en bon ami de hâter son retour, et continua sur nouveaux frais à sangloter, pleurer, gémir, soupirer, se désespérer, comme s'il eût enterré tous les siens.

Le sultan se contenant à peine d'éclater d'une affliction si

bizarre, retourna sa bague et partit, laissant Arsinoé et son bijou se lamenter tout à leur aise et concluant en lui-même la fausseté du proverbe.

CHAPITRE XXIV.

NEUVIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

DES CHOSES PERDUES ET RETROUVÉES.

Pour servir de supplément au savant Traité de Pancirolle[1] *et aux Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

Mangogul s'en revenait dans son palais, occupé des ridicules que les femmes se donnent, lorsqu'il se trouva, soit distraction de sa part, soit méprise de son anneau, sous les portiques du somptueux édifice que Thélis a décoré des riches dépouilles de ses amants. Il profita de l'occasion pour interroger son bijou.

Thélis était femme de l'émir Sambuco, dont les ancêtres avaient régné dans la Guinée. Sambuco s'était acquis de la considération dans le Congo par cinq ou six victoires célèbres qu'il avait remportées sur les ennemis d'Erguebzed. Non moins habile négociateur que grand capitaine, il avait été chargé des ambassades les plus distinguées et s'en était tiré supérieurement. Il vit Thélis au retour de Loango et il en fut épris. Il touchait alors à la cinquantaine et Thélis ne passait pas vingt-cinq ans. Elle avait plus d'agréments que de beauté ; les femmes disaient qu'elle était très-bien et les hommes la trouvaient adorable. De puissants partis l'avaient recherchée ; mais soit qu'elle eût déjà ses vues, soit qu'il y eût entre elle et ses soupirants disproportion de fortune, ils avaient tous été refusés. Sambuco la vit, mit à ses pieds des richesses immenses, un nom, des lauriers et des titres qui ne le cédaient qu'à ceux des souverains, et l'obtint[2].

Thélis fut ou parut vertueuse pendant six semaines entières

1. *Rerum memorabilium libri duo,* Amberg, 1599. Ouvrage de Panciroli, traitant des arts anciens qui se sont perdus et des découvertes des modernes.

2. Ce commencement pourrait faire penser que Sambuco est le maréchal de Villars qui emmenait sa femme même en campagne à ce que dit Saint-Simon ; mais quoique Mlle de Varangeville ait été chansonnée sous ses deux noms de fille et de femme dans le *Recueil* de Maurepas, la fin du chapitre est faite pour dérouter cette première supposition. Plus loin (c. XXVII) Sambuco pourra être confondu avec Villeroy. Quant à Thélis, la femme dont elle se rapprocherait le plus serait Mme de Tencin ; mais...

après son mariage; mais un bijou né voluptueux se dompte rarement de lui-même, et un mari quinquagénaire, quelque héros qu'il soit d'ailleurs, est un insensé, s'il se promet de vaincre cet ennemi. Quoique Thélis mît dans sa conduite de la prudence, ses premières aventures ne furent point ignorées. C'en fut assez dans la suite pour lui en supposer de secrètes, et Mangogul, curieux de ces vérités, se hâta de passer du vestibule de son palais dans son appartement.

On était alors au milieu de l'été : il faisait une chaleur extrême, et Thélis, après le dîner, s'était jetée sur un lit de repos, dans un arrière-cabinet orné de glaces et de peintures. Elle dormait, et sa main était encore appuyée sur un recueil de contes persans qui l'avaient assoupie.

Mangogul la contempla quelque temps, convint qu'elle avait des grâces, et tourna sa bague sur elle. « Je m'en souviens encore, comme si j'y étais, dit incontinent le bijou de Thélis : neuf preuves d'amour en quatre heures. Ah! quels moments! que Zermounzaïd est un homme divin! Ce n'est point là le vieux et glacé Sambuco. Cher Zermounzaïd, j'avais ignoré les vrais plaisirs, le bien réel; c'est toi qui me l'as fait connaître. »

Mangogul, qui désirait s'instruire des particularités du commerce de Thélis avec Zermounzaïd, que le bijou lui dérobait, en ne s'attachant qu'à ce qui frappe le plus un bijou, frotta quelque temps le chaton de sa bague contre sa veste, et l'appliqua sur Thélis, tout étincelant de lumière. L'effet en parvint bientôt jusqu'à son bijou, qui mieux instruit de ce qu'on lui demandait, reprit d'un ton plus historique :

« Sambuco commandait l'armée du Monoémugi, et je le suivais en campagne. Zermounzaïd servait sous lui en qualité de colonel, et le général, qui l'honorait de sa confiance, nous avait mis sous son escorte. Le zélé Zermounzaïd ne désempara pas de son poste : il lui parut trop doux, pour le céder à quelque autre; et le danger de le perdre fut le seul qu'il craignit de toute la campagne.

« Pendant le quartier d'hiver, je reçus quelques nouveaux hôtes, Cacil, Jékia, Almamoum, Jasub, Sélim, Manzora, Néreskim, tous militaires que Zermounzaïd avait mis à la mode, mais qui ne le valaient pas. Le crédule Sambuco s'en reposait de la vertu de sa femme sur elle-même, et sur les soins de Zermoun-

zaïd ; et tout occupé des détails immenses de la guerre, et des grandes opérations qu'il méditait pour la gloire du Congo, il n'eut jamais le moindre soupçon que Zermounzaïd le trahît, et que Thélis lui fût infidèle.

« La guerre continua ; les armées rentrèrent en campagne, et nous reprîmes nos litières. Comme elles allaient très-lentement, insensiblement le corps de l'armée gagna de l'avance sur nous, et nous nous trouvâmes à l'arrière-garde. Zermounzaïd la commandait. Ce brave garçon, que la vue des grands périls n'avait jamais écarté du chemin de la gloire, ne put résister à celle du plaisir. Il abandonna à un subalterne le soin de veiller aux mouvements de l'ennemi qui nous harcelait, et passa dans notre litière ; mais à peine y fut-il, que nous entendîmes un bruit confus d'armes et de cris. Zermounzaïd, laissant son ouvrage à demi, veut sortir ; mais il est étendu par terre, et nous restons au pouvoir du vainqueur.

« Je commençai donc par engloutir l'honneur et les services d'un officier qui pouvait attendre de sa bravoure et de son mérite les premiers emplois de la guerre, s'il n'eût jamais connu la femme de son général. Plus de trois mille hommes périrent en cette occasion. C'est encore autant de bons sujets que nous avons ravis à l'État. »

Qu'on imagine la surprise de Mangogul à ce discours ! Il avait entendu l'oraison funèbre de Zermounzaïd, et il ne le reconnaissait point à ces traits. Erguebzed son père avait regretté cet officier : les nouvelles à la main, après avoir prodigué les derniers éloges à sa belle retraite, avaient attribué sa défaite et sa mort à la supériorité des ennemis, qui, disaient-elles, s'étaient trouvés six contre un. Tout le Congo avait plaint un homme qui avait si bien fait son devoir. Sa femme avait obtenu une pension : on avait accordé son régiment à son fils aîné, et l'on promettait un bénéfice au cadet.

Que d'horreurs ! s'écria tout bas Mangogul ; un époux déshonoré, l'état trahi, des citoyens sacrifiés, ces forfaits ignorés, récompensés même comme des vertus, et tout cela à propos d'un bijou !

Le bijou de Thélis, qui s'était interrompu pour reprendre haleine, continua : « Me voilà donc abandonné à la discrétion de l'ennemi. Un régiment de dragons était prêt à fondre sur nous. Thélis en parut éplorée, et ne souhaita rien tant ; mais les

charmes de la proie semèrent la discorde entre les prédateurs. On tira les cimeterres et trente à quarante hommes furent massacrés en un clin d'œil. Le bruit de ce désordre parvint jusqu'à l'officier général. Il accourut, calma ces furieux, et nous mit en séquestre sous une tente, où nous n'avions pas eu le temps de nous reconnaître, qu'il vint solliciter le prix de ses services. « Malheur aux vaincus ! » s'écria Thélis en se renversant sur un lit ; et toute la nuit fut employée à ressentir son infortune.

« Nous nous trouvâmes le lendemain sur le rivage du Niger. Une saïque nous y attendait, et nous partîmes, ma maîtresse et moi, pour être présentés à l'empereur de Benin. Dans ce voyage de vingt-quatre heures, le capitaine du bâtiment s'offrit à Thélis, fut accepté, et je connus par expérience que le service de mer était infiniment plus vif que celui de terre. Nous vîmes l'empereur de Benin ; il était jeune, ardent, voluptueux : Thélis fit encore sa conquête ; mais celles de son mari l'effrayèrent. Il demanda la paix, et il ne lui en coûta, pour l'obtenir, que trois provinces et ma rançon.

« Autres temps, autres fatigues. Sambuco apprit, je ne sais comment, la raison des malheurs de la campagne précédente ; et pendant celle-ci, il me mit en dépôt sur la frontière chez un chef de bramines, de ses amis. L'homme saint ne se défendit guère ; il succomba aux agaceries de Thélis, et en moins de six mois, j'engloutis ses revenus immenses, trois étangs et deux bois de haute futaie. »

— Miséricorde ! s'écria Mangogul, trois étangs et deux bois ! quel appétit pour un bijou !

« C'est une bagatelle, reprit celui-ci. La paix se fit, et Thélis suivit son époux en ambassade au Monomotapa. Elle jouait et perdait fort bien cent mille sequins en un jour, que je regagnais en une heure. Un ministre, dont les affaires de son maître ne remplissaient pas tous les moments, me tomba sous la dent, et je lui dévorai en trois ou quatre mois une fort belle terre, le château tout meublé, le parc, un équipage avec les petits chevaux pies. Une faveur de quatre minutes, mais bien filée, nous valait des fêtes, des présents, des pierreries, et l'aveugle ou politique Sambuco ne nous tracassait point.

« Je ne mettrai point en ligne de compte, ajouta le bijou, les marquisats, les comtés, les titres, les armoiries, etc., qui se

sont éclipsés devant moi. Adressez-vous à mon secrétaire, qui vous dira ce qu'ils sont devenus. J'ai fort écorné le domaine du Biafara, et je possède une province entière du Béléguanze. Erguebzed me proposa sur la fin de ses jours... » A ces mots, Mangogul retourna sa bague, et fit taire le gouffre ; il respectait la mémoire de son père, et ne voulut rien entendre qui pût ternir dans son esprit l'éclat des grandes qualités qu'il lui reconnaissait.

De retour dans son sérail, il entretint la favorite des vaporeuses, et de l'essai de son anneau sur Thélis. « Vous admettez, lui dit-il, cette femme à votre familiarité ; mais vous ne la connaissez pas apparemment aussi bien que moi.

— Je vous entends, seigneur, répondit la sultane. Son bijou vous aura sottement conté ses aventures avec le général Micokof, l'émir Féridour, le sénateur Marsupha, et le grand bramine Ramadanutio. Eh ! qui ne sait qu'elle soutient le jeune Alamir, et que le vieux Sambuco, qui ne dit rien, en est aussi bien informé que vous !

— Vous n'y êtes pas, reprit Mangogul. Je viens de faire rendre gorge à son bijou.

— Vous avait-il enlevé quelque chose? répondit Mirzoza.

— Non pas à moi, dit le sultan, mais bien à mes sujets, aux grands de mon empire, aux potentats mes voisins : des terres, des provinces, des châteaux, des étangs, des bois, des diamants, des équipages, avec les petits chevaux pies.

— Sans compter, seigneur, ajouta Mirzoza, la réputation et les vertus. Je ne sais quel avantage vous apportera votre bague ; mais plus vous en multipliez les essais, plus mon sexe me devient odieux : celles même à qui je croyais devoir quelque considération n'en sont pas exceptées. Je suis contre elles d'une humeur à laquelle je demande à Votre Hautesse de m'abandonner pour quelques moments. »

Mangogul, qui connaissait la favorite pour ennemie de toute contrainte, lui baisa trois fois l'oreille droite, et se retira.

CHAPITRE XXV.

ÉCHANTILLON DE LA MORALE DE MANGOGUL.

Mangogul, impatient de revoir la favorite, dormit peu, se leva plus matin qu'à l'ordinaire, et parut chez elle au petit

jour. Elle avait déjà sonné : on venait d'ouvrir ses rideaux ; et ses femmes se disposaient à la lever. Le sultan regarda beaucoup autour d'elle, et ne lui voyant point de chien, il lui demanda la raison de cette singularité.

« C'est, lui répondit Mirzoza, que vous supposez que je suis singulière en cela, et qu'il n'en est rien.

— Je vous assure, répliqua le sultan, que je vois des chiens à toutes les femmes de ma cour, et que vous m'obligeriez de m'apprendre pourquoi elles en ont, ou pourquoi vous n'en avez point. La plupart d'entre elles en ont même plusieurs ; et il n'y en a pas une qui ne prodigue au sien des caresses qu'elle semble n'accorder qu'avec peine à son amant. Par où ces bêtes méritent-elles la préférence? qu'en fait-on? »

Mirzoza ne savait que répondre à ces questions.

« Mais, lui disait-elle, on a un chien comme un perroquet ou un serin. Il est peut-être ridicule de s'attacher aux animaux ; mais il n'est pas étrange qu'on en ait : ils amusent quelquefois, et ne nuisent jamais. Si on leur fait des caresses, c'est qu'elles sont sans conséquence. D'ailleurs, croyez-vous, prince, qu'un amant se contentât d'un baiser tel qu'une femme le donne à son gredin?

— Sans doute, je le crois, dit le sultan. Il faudrait, parbleu, qu'il fût bien difficile, s'il n'en était pas satisfait. »

Une des femmes de Mirzoza, qui avait gagné l'affection du sultan et de la favorite par de la douceur, des talents et du zèle, dit : « Ces animaux sont incommodes et malpropres ; ils tachent les habits, gâtent les meubles, arrachent les dentelles, et font en un quart d'heure plus de dégât qu'il n'en faudrait pour attirer la disgrâce de la femme de chambre la plus fidèle ; cependant on les garde.

— Quoique, selon madame, ils ne soient bon qu'à cela, ajouta le sultan.

— Prince, répondit Mirzoza, nous tenons à nos fantaisies ; et il faut que, d'avoir un gredin, c'en soit une, telle que nous en avons beaucoup d'autres, qui ne seraient plus des fantaisies, si l'on en pouvait rendre raison. Le règne des singes est passé ; les perruches se soutiennent encore. Les chiens étaient tombés ; les voilà qui se relèvent. Les écureuils ont eu leur temps ; et il en est des animaux comme il en a été successivement de l'italien,

de l'anglais, de la géométrie, des prétintailles, et des falbalas.

— Mirzoza, répliqua le sultan en secouant la tête, n'a pas là-dessus toutes les lumières possibles; et les bijoux...

— Votre Hautesse ne va-t-elle pas s'imaginer, dit la favorite, qu'elle apprendra du bijou d'Haria pourquoi cette femme, qui a vu mourir son fils, une de ses filles et son époux sans verser une larme, a pleuré pendant quinze jours la perte de son doguin?

— Pourquoi non? répondit Mangogul.

— Vraiment, dit Mirzoza, si nos bijoux pouvaient expliquer toutes nos fantaisies, ils seraient plus savants que nous-mêmes.

— Et qui vous le dispute? repartit le sultan. Aussi crois-je que le bijou fait faire à une femme cent choses sans qu'elle s'en aperçoive; et j'ai remarqué dans plus d'une occasion, que telle qui croyait suivre sa tête, obéissait à son bijou. Un grand philosophe[1] plaçait l'âme, la nôtre s'entend, dans la glande pinéale. Si j'en accordais une aux femmes, je sais bien, moi, où je la placerais.

— Je vous dispense de m'en instruire, reprit aussitôt Mirzoza.

— Mais vous me permettrez au moins, dit Mangogul, de vous communiquer quelques idées que mon anneau m'a suggérées sur les femmes, dans la supposition qu'elles ont une âme. Les épreuves que j'ai faites de ma bague m'ont rendu grand moraliste. Je n'ai ni l'esprit de La Bruyère, ni la logique de Port-Royal, ni l'imagination de Montaigne, ni la sagesse de Charron: mais j'ai recueilli des faits qui leur manquaient peut-être.

— Parlez, prince, répondit ironiquement Mirzoza : je vous

1. René Descartes. Galien avait déjà fixé le siége de l'âme dans la glande pinéale. Il prétendait qu'elle pouvait être tantôt inclinée d'un côté et tantôt de l'autre par les filaments qui l'attachaient aux parties voisines, et par là qu'elle présidait à la distribution des esprits. *Anat. de Galien* par *Oribase,* édit. de Dundas, 1735.

Mais Descartes a présenté cette opinion sous une nouvelle forme *, quoiqu'elle soit la même pour le fond. Ce philosophe a fait sur ce siége une espèce de roman qu'on a lu dans le monde avec plaisir; et ce n'est pas la seule fois que les écrivains se sont emparés des opinions des médecins; cependant le peu de fondement de celle-ci est démontré par les observations pathologiques, qui prouvent qu'on a trouvé le corps pinéal désorganisé dans des sujets qui avaient eu beaucoup d'instruction et d'esprit, et qu'il était dans l'état sain chez d'autres, reconnus stupides. Le célèbre *Pic de la Mirandole*, ce jeune enfant dont on a raconté tant de prodiges, avait le corps pinéal gros et très-dur, graveleux, quoiqu'il n'eût éprouvé, avant de mourir, aucune altération dans ses facultés intellectuelles. (Br.) — La fonction de ce petit organe est encore inconnue.

* Voyez *l'Homme*, de René Descartes, p. 32, édition de Paris, 1677, in-4°. (Br.)

écouterai de toutes mes oreilles. Ce doit être quelque chose de curieux, que les essais de morale d'un sultan de votre âge!

— Le système d'Orcotome est extravagant, n'en déplaise au célèbre Hiragu[1] son confrère : cependant je trouve du sens dans les réponses qu'il a faites aux objections qui lui ont été proposées. Si j'accordais une âme aux femmes, je supposerais volontiers, avec lui, que les bijoux ont parlé de tout temps, bas à la vérité, et que l'effet de l'anneau du génie Cucufa se réduit à leur hausser le ton. Cela posé, rien ne serait plus facile que de vous définir toutes tant que vous êtes :

« La femme sage, par exemple, serait celle dont le bijou est muet, ou n'en est pas écouté.

« La prude, celle qui fait semblant de ne pas écouter son bijou.

« La galante, celle à qui le bijou demande beaucoup, et qui lui accorde trop.

« La voluptueuse, celle qui écoute son bijou avec complaisance.

« La courtisane, celle à qui son bijou demande à tout moment, et qui ne lui refuse rien.

« La coquette, celle dont le bijou est muet, ou n'en est point écouté ; mais qui fait espérer à tous les hommes qui l'approchent, que son bijou parlera quelque jour, et qu'elle pourra ne pas faire la sourde oreille.

« Eh bien! délices de mon âme, que pensez-vous de mes définitions?

— Je pense, dit la favorite, que Votre Hautesse a oublié la femme tendre.

— Si je n'en ai point parlé, répondit le sultan, c'est que je ne sais pas encore bien ce que c'est, et que d'habiles gens prétendent que le mot tendre, pris sans aucun rapport au bijou, est vide de sens.

— Comment! vide de sens? s'écria Mirzoza. Quoi! il n'y a point de milieu; et il faut absolument qu'une femme soit prude, galante, coquette, voluptueuse ou libertine?

— Délices de mon âme, dit le sultan, je suis prêt à convenir

1. Si, comme nous le pensons, Orcotome est Ferrein, Hiragu serait un autre médecin, Montagnat, qui, dans plusieurs brochures adressées à Burlon et à Bertin (1745, 1746), défendit le système de Ferrein sur le mécanisme de la voix.

de l'inexactitude de mon énumération, et j'ajouterai la femme tendre aux caractères précédents; mais à condition que vous m'en donnerez une définition qui ne retombe dans aucune des miennes.

— Très-volontiers, dit Mirzoza. Je compte en venir à bout sans sortir de votre système.

— Voyons, ajouta Mangogul.

— Eh bien! reprit la favorite... La femme tendre est celle...

— Courage, Mirzoza, dit Mangogul.

— Oh! ne me troublez point, s'il vous plaît. La femme tendre est celle... qui a aimé sans que son bijou parlât, ou... dont le bijou n'a jamais parlé qu'en faveur du seul homme qu'elle aimait. »

Il n'eût pas été galant au sultan de chicaner la favorite, et de lui demander ce qu'elle entendait par aimer : aussi n'en fit-il rien. Mirzoza prit son silence pour un aveu, et ajouta, toute fière de s'être tirée d'un pas qui lui paraissait difficile : « Vous croyez, vous autres hommes, parce que nous n'argumentons pas, que nous ne raisonnons point. Apprenez une bonne fois que nous trouverions aussi facilement le faux de vos paradoxes, que vous celui de nos raisons, si nous voulions nous en donner la peine. Si Votre Hautesse était moins pressée de satisfaire sa curiosité sur les gredins, je lui donnerais à mon tour un petit échantillon de ma philosophie. Mais elle n'y perdra rien; ce sera pour quelqu'un de ces jours, qu'elle aura plus de temps à m'accorder. »

Mangogul lui répondit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de profiter de ses idées philosophiques; que la métaphysique d'une sultane de vingt-deux ans ne devait pas être moins singulière que la morale d'un sultan de son âge.

Mais Mirzoza appréhendant qu'il n'y eût de la complaisance de la part de Mangogul, lui demanda quelque temps pour se préparer, et fournit ainsi au sultan un prétexte pour voler où son impatience pouvait l'appeler.

CHAPITRE XXVI.

DIXIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LES GREDINS.

Mangogul se transporta sur-le-champ chez Haria; et comme il parlait très-volontiers seul, il disait en soi-même : « Cette femme ne se couche point sans ses quatre mâtins; et les bijoux ne savent rien de ces animaux, ou le sien m'en dira quelque chose; car, Dieu merci, on n'ignore point qu'elle aime ses chiens à l'adoration. »

Il se trouva dans l'antichambre d'Haria, sur la fin de ce monologue, et pressentit de loin que madame reposait avec sa compagnie ordinaire. C'était un petit gredin, une danoise et deux doguins. Le sultan tira sa tabatière, se précautionna de deux prises de son tabac d'Espagne, et s'approcha d'Haria. Elle dormait; mais la meute, qui avait l'oreille au guet, entendant quelque bruit, se mit à aboyer, et la réveilla. « Taisez-vous, mes enfants, leur dit-elle d'un ton si doux, qu'on ne pouvait la soupçonner de parler à ses filles; dormez, dormez, et ne troublez point mon repos ni le vôtre. »

Jadis Haria fut jeune et jolie; elle eut des amants de son rang; mais ils s'éclipsèrent plus vite encore que ses grâces. Pour se consoler de cet abandon, elle donna dans une espèce de faste bizarre, et ses laquais étaient les mieux tournés de Banza. Elle vieillit de plus en plus; les années la jetèrent dans la réforme; elle se restreignit à quatre chiens et à deux bramines et devint un modèle d'édification. En effet, la satire la plus envenimée n'avait pas là de quoi mordre, et Haria jouissait en paix, depuis plus de dix ans, d'une haute réputation de vertu, et de ces animaux. On savait même sa tendresse si décidée pour les gredins, qu'on ne soupçonnait plus les bramines de la partager.

Haria réitéra sa prière à ses bêtes, et elles eurent la complaisance d'obéir. Alors Mangogul porta la main sur son anneau, et le bijou suranné se mit à raconter la dernière de ses aventures. Il y avait si longtemps que les premières s'étaient passées, qu'il en avait presque perdu la mémoire. « Retire-toi,

Médor, dit-il d'une voix enrouée; tu me fatigues. J'aime mieux Lisette; je la trouve plus douce. » Médor, à qui la voix du bijou était inconnue, allait toujours son train; mais Haria se réveillant, continua. « Ote-toi donc, petit fripon, tu m'empêches de reposer. Cela est bon quelquefois; mais trop est trop. » Médor se retira, Lisette prit sa place, et Haria se rendormit.

Mangogul, qui avait suspendu l'effet de son anneau, le retourna, et le très-antique bijou, poussant un soupir profond, se mit à radoter, et dit : « Ah! que je suis fâché de la mort de la grande levrette! c'était bien la meilleure petite femme, la créature la plus caressante; elle ne cessait de m'amuser : c'était tout esprit et toute gentillesse; vous n'êtes que des bêtes en comparaison. Ce vilain monsieur l'a tuée... la pauvre Zinzoline; je n'y pense jamais sans avoir la larme à l'œil... Je crus que ma maîtresse en mourrait. Elle passa deux jours sans boire et sans manger; la cervelle lui en tournait : jugez de sa douleur. Son directeur, ses amis, ses gredins même ne m'approchèrent pas. Ordre à ses femmes de refuser l'entrée de son appartement à monsieur, sous peine d'être chassées... Ce monstre m'a ravi ma chère Zinzoline, s'écriait-elle; qu'il ne paraisse pas; je ne veux le voir de ma vie. »

Mangogul, curieux des circonstances de la mort de Zinzoline, ranima la force électrique de son anneau, en le frottant contre la basque de son habit, le dirigea sur Haria, et le bijou reprit : « Haria, veuve de Ramadec, se coiffa de Sindor. Ce jeune homme avait de la naissance, peu de bien; mais un mérite qui plaît aux femmes, et qui faisait, après les gredins, le goût dominant d'Haria. L'indigence vainquit la répugnance de Sindor pour les années et pour les chiens d'Haria. Vingt mille écus de rente dérobèrent à ses yeux les rides de ma maîtresse et l'incommodité des gredins, et il l'épousa.

« Il s'était flatté de l'emporter sur nos bêtes par ses talents et ses complaisances, et de les disgracier dès le commencement de son règne; mais il se trompa. Au bout de quelques mois qu'il crut avoir bien mérité de nous, il s'avisa de remontrer à madame que ses chiens n'étaient pas au lit aussi bonne compagnie pour lui que pour elle; qu'il était ridicule d'en avoir plus de trois, et que c'était faire de la couche nuptiale un chenil, que d'y en admettre plus d'un à tour de rôle.

« — Je vous conseille, répondit Haria d'un ton courroucé, de m'adresser de pareils discours! Vraiment, il sied bien à un misérable cadet de Gascogne, que j'ai tiré d'un galetas qui n'était pas assez bon pour mes chiens, de faire ici le délicat! On parfumait apparemment vos draps, mon petit seigneur, quand vous logiez en chambre garnie. Sachez, une bonne fois pour toujours, que mes chiens étaient longtemps avant vous en possession de mon lit, et que vous pouvez en sortir, ou vous résoudre à le partager avec eux. »

« La déclaration était précise, et nos chiens restèrent maîtres de leur poste; mais une nuit que nous reposions tous, Sindor en se retournant, frappa malheureusement du pied Zinzoline. La levrette, qui n'était point faite à ces traitements, lui mordit le gras de la jambe, et madame fut aussitôt réveillée par les cris de Sindor.

« — Qu'avez-vous donc, monsieur? lui dit-elle; il semble « qu'on vous égorge. Rêvez-vous?

« — Ce sont vos chiens, madame, lui répondit Sindor, qui « me dévorent, et votre levrettre vient de m'emporter un mor- « ceau de la jambe.

« — N'est-ce que cela? dit Haria en se retournant, vous « faites bien du bruit pour rien. »

« Sindor, piqué de ce discours, sortit du lit, jurant de ne point y remettre le pied que la meute n'en fût bannie. Il employa des amis communs pour obtenir l'exil des chiens; mais tous échouèrent dans cette négociation importante. Haria leur répondit : « Que Sindor était un freluquet qu'elle avait tiré d'un grenier qu'il partageait avec des souris et des rats; qu'il ne lui convenait point de faire tant le difficile; qu'il dormait toute la nuit; qu'elle aimait ses chiens; qu'ils l'amusaient; qu'elle avait pris goût à leurs caresses dès la plus tendre enfance, et qu'elle était résolue de ne s'en séparer qu'à la mort. Encore dites-lui, continua-t-elle en s'adressant aux médiateurs, que s'il ne se soumet humblement à mes volontés, il s'en repentira toute sa vie; que je rétracterai la donation que je lui ai faite, et que je l'ajouterai aux sommes que je laisse par mon testament pour la substance et l'entretien de mes chers enfants. »

« Entre nous, ajoutait le bijou, il fallait que Sindor fût un grand sot d'espérer qu'on ferait pour lui ce que n'avaient pu

obtenir vingt amants, un directeur, un confesseur, avec une kyrielle de bramines, qui tous y avaient perdu leur latin. Cependant, toutes les fois que Sindor rencontrait nos animaux, il lui prenait des impatiences qu'il avait peine à contenir. Un jour l'infortunée Zinzoline lui tomba sous la main; il la saisit par le col, et la jeta par la fenêtre : la pauvre bête mourut de sa chute. Ce fut alors qu'il se fit un beau bruit. Haria, le visage enflammé, les yeux baignés de pleurs... »

Le bijou allait reprendre ce qu'il avait déjà dit, car les bijoux tombent volontiers dans des répétitions. Mais Mangogul lui coupa la parole : son silence ne fut pas de longue durée. Lorsque le prince crut avoir dérouté ce bijou radoteur, il lui rendit la liberté de parler; et le babillard, éclatant de rire, reprit comme par réminiscence : « Mais, à propos, j'oubliais de vous raconter ce qui se passa la première nuit des noces d'Haria. J'ai bien vu des choses ridicules en ma vie; mais jamais aucune qui le fût tant. Après un grand souper, les époux sont conduits à leur appartement; tout le monde se retire, à l'exception des femmes de madame, qui la déshabillent. La voilà déshabillée; on la met au lit, et Sindor reste seul avec elle. S'apercevant que, plus alertes que lui, les gredins, les doguins, les levrettes s'emparaient de son épouse : « Permettez, madame, lui dit-il, que « j'écarte un peu ces rivaux.

« — Mon cher, faites ce que vous pourrez, lui dit Haria; pour « moi, je n'ai pas le courage de les chasser. Ces petits animaux « me sont attachés; et il y a si longtemps que je n'ai d'autre « compagnie...

« — Ils auront peut-être, reprit Sindor, la politesse de me « céder aujourd'hui une place que je dois occuper.

« — Voyez, monsieur, » lui répondit Haria.

« Sindor employa d'abord les voies de douceur, et supplia Zinzoline de se retirer dans un coin; mais l'animal indocile se mit à gronder. L'alarme se répandit parmi le reste de la troupe; et le doguin et les gredins aboyèrent comme si l'on eût égorgé leur maîtresse. Impatienté de ce bruit, Sindor culbute le doguin, écarte un des gredins, et saisit Médor par la patte. Médor, le fidèle Médor, abandonné de ses alliés, avait tenté de réparer cette perte par les avantages du poste. Collé sur les cuisses de sa maîtresse, les yeux enflammés, le poil hérissé, et la gueule

béante, il fronçait le mufle, et présentait à l'ennemi deux rangs de dents des plus aiguës. Sindor lui livra plus d'un assaut; plus d'une fois Médor le repoussa, les doigts pincés et les manchettes déchirées. L'action avait duré plus d'un quart d'heure avec une opiniâtreté qui n'amusait qu'Haria, lorsque Sindor recourut au stratagème contre un ennemi qu'il désespérait de vaincre par la force. Il agaça Médor de la main droite. Médor attentif à ce mouvement, n'aperçut point celui de la gauche, et fut pris par le col. Il fit pour se dégager des efforts inouïs, mais inutiles; il fallut abandonner le champ de bataille, et céder Haria. Sindor s'en empara, mais non sans effusion de sang; Haria avait apparemment résolu que la première nuit de ses noces fût sanglante. Ses animaux firent une belle défense, et ne trompèrent point son attente. »

« Voilà, dit Mangogul, un bijou qui écrirait la gazette mieux que mon secrétaire. » Sachant alors à quoi s'en tenir sur les gredins, il revint chez la favorite. « Apprêtez-vous, lui dit-il du plus loin qu'il l'aperçut, à entendre les choses du monde les plus extravagantes. C'est bien pis que les magots de Palabria. Pourrez-vous croire que les quatre chiens d'Haria ont été les rivaux, et les rivaux préférés de son mari ; et que la mort d'une levrette a brouillé ces gens-là, à n'en jamais revenir?

— Que dites-vous, reprit la favorite, de rivaux et de chiens? Je n'entends rien à cela. Je sais qu'Haria aime éperdument les gredins; mais aussi je connais Sindor pour un homme vif, qui peut-être n'aura pas eu toutes les complaisances qu'exigent d'ordinaire les femmes à qui l'on doit sa fortune. Du reste, quelle qu'ait été sa conduite, je ne conçois pas qu'elle ait pu lui attirer des rivaux. Haria est si vénérable, que je voudrais bien que Votre Hautesse daignât s'expliquer plus intelligiblement.

— Écoutez, lui répondit Mangogul, et convenez que les femmes ont des goûts bizarres à l'excès, pour ne rien dire de pis. »

Il lui fit tout de suite l'histoire d'Haria, mot pour mot, comme le bijou l'avait racontée. Mirzoza ne put s'empêcher de rire du combat de la première nuit. Cependant reprenant un air sérieux:

« Je ne sais, dit-elle à Mangogul, quelle indignation s'empare de moi. Je vais prendre en aversion ces animaux et toutes celles qui en auront, et déclarer à mes femmes que je chasserai la première qui sera soupçonnée de nourrir un gredin.

— Eh pourquoi, lui répondit le sultan, étendre ainsi les

haines? Vous voilà bien, vous autres femmes, toujours dans les extrêmes! Ces animaux sont bons pour la chasse, sont nécessaires dans les campagnes, et ont je ne sais combien d'autres usages, sans compter celui qu'en fait Haria.

— En vérité, dit Mirzoza, je commence à croire que Votre Hautesse aura peine à trouver une femme sage.

— Je vous l'avais bien dit, répondit Mangogul ; mais ne précipitons rien : vous pourriez un jour me reprocher de tenir de votre impatience un aveu que je prétends devoir uniquement aux essais de ma bague. J'en médite qui vous étonneront. Tous les secrets ne sont pas dévoilés, et je compte arracher des choses plus importantes aux bijoux qui me restent à consulter. »

Mirzoza craignait toujours pour le sien. Le discours de Mangogul la jeta dans un trouble qu'elle ne fut pas la maîtresse de lui dérober : mais le sultan qui s'était lié par un serment, et qui avait de la religion dans le fond de l'âme, la rassura de son mieux, lui donna quelques baisers fort tendres, et se rendit à son conseil, où des affaires de conséquence l'appelaient.

CHAPITRE XXVII.

ONZIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LES PENSIONS.

Le Congo avait été troublé par des guerres sanglantes, sous le règne de Kanoglou et d'Erguebzed, et ces deux monarques s'étaient immortalisés par les conquêtes qu'ils avaient faites sur leurs voisins. Les empereurs d'Abex et d'Angote regardèrent la jeunesse de Mangogul et le commencement de son règne comme des conjonctures favorables pour reprendre les provinces qu'on leur avait enlevées. Ils déclarèrent donc la guerre au Congo, et l'attaquèrent de toutes parts. Le conseil de Mangogul était le meilleur qu'il y eût en Afrique; et le vieux Sambuco et l'émir Mirzala, qui avaient vu les anciennes guerres, furent mis à la tête des troupes, remportèrent victoires sur victoires, et formèrent des généraux capables de les remplacer ; avantage plus important encore que leurs succès.

Grâce à l'activité du conseil et à la bonne conduite des géné-

raux, l'ennemi qui s'était promis d'envahir l'empire, n'approcha pas de nos frontières, défendit mal les siennes, et vit ses places et ses provinces ravagées. Mais, malgré des succès si constants et si glorieux, le Congo s'affaiblissait en s'agrandissant : les fréquentes levées de troupes avaient dépeuplé les villes et les campagnes, et les finances étaient épuisées.

Les siéges et les combats avaient été fort meurtriers : le grand vizir, peu ménager du sang de ses soldats, était accusé d'avoir risqué des batailles qui ne menaient à rien. Toutes les familles étaient dans le deuil ; il n'y en avait aucune où l'on ne pleurât un père, un frère ou un ami. Le nombre des officiers tués avait été prodigieux, et ne pouvait être comparé qu'à celui de leurs veuves qui sollicitaient des pensions. Les cabinets des ministres en étaient assaillis. Elles accablaient le sultan même de placets, où le mérite et les services des morts, la douleur des veuves, la triste situation des enfants, et les autres motifs touchants n'étaient pas oubliés. Rien ne paraissait plus juste que leurs demandes : mais sur quoi asseoir des pensions qui montaient à des millions?

Les ministres, après avoir épuisé les belles paroles, et quelquefois l'humeur et les brusqueries, en étaient venus à des délibérations sur les moyens de finir cette affaire; mais il y avait une excellente raison pour ne rien conclure. On n'avait pas un sou.

Mangogul, ennuyé des faux raisonnements de ses ministres et des lamentations des veuves, rencontra l'expédient qu'on cherchait depuis si longtemps. « Messieurs, dit-il à son conseil, il me semble qu'avant que d'accorder des pensions, il serait à propos d'examiner si elles sont légitimement dues...

— Cet examen, répondit le grand sénéchal, sera immense, et d'une discussion prodigieuse. Cependant comment résister aux cris et à la poursuite de ces femmes, dont vous êtes, seigneur, le premier excédé?

— Cela ne sera pas aussi difficile que vous pensez, monsieur le sénéchal, répliqua le sultan; et je vous promets que demain à midi tout sera terminé selon les lois de l'équité la plus exacte. Faites-les seulement entrer à mon audience à neuf heures. »

On sortit du conseil; le sénéchal rentra dans son bureau, rêva profondément, et minuta le placard suivant, qui fut trois heures après imprimé, publié à son de trompe, et affiché dans tous les carrefours de Banza.

DE PAR LE SULTAN

ET MONSEIGNEUR LE GRAND SÉNÉCHAL

« Nous, Bec d'Oison, grand sénéchal du Congo, vizir du premier banc, porte-queue de la grande Manimonbanda, chef et surintendant des balayeurs du divan, savoir faisons que demain, à neuf heures du matin, le magnanime sultan donnera audience aux veuves des officiers tués à son service, pour, sur le vu de leurs demandes, ordonner ce que de raison. En notre *sénéchalerie*, le douze de la lune de Régeb, l'an 147,200,000,009. »

Toutes les désolées du Congo, et il y en avait beaucoup, ne manquèrent pas de lire l'affiche, ou de l'envoyer lire par leurs laquais, et moins encore de se trouver à l'heure marquée dans l'antichambre de la salle du trône... « Pour éviter le tumulte, qu'on ne fasse entrer, dit le sultan, que six de ces dames à la fois. Quand nous les aurons écoutées, on leur ouvrira la porte du fond qui donne sur mes cours extérieures. Vous, messieurs, soyez attentifs, et prononcez sur leurs demandes. »

Cela dit, il fit signe au premier huissier audiencier; et les six qui se trouvèrent les plus voisines de la porte furent introduites. Elles entrèrent en long habit de deuil, et saluèrent profondément Sa Hautesse. Mangogul s'adressa à la plus jeune et à la plus jolie. Elle se nommait Isec. « Madame, lui dit-il, y a-t-il longtemps que vous avez perdu votre mari?

— Il y a trois mois, seigneur, répondit Isec en pleurant. Il était lieutenant général au service de Votre Hautesse. Il a été tué à la dernière bataille; et six enfants sont tout ce qui me reste de lui...

« — De lui? » interrompit une voix qui, pour venir d'Isec, n'avait pas tout à fait le même son que la sienne. « Madame sait « mieux qu'elle ne dit. Ils ont tous été commencés et terminés

« par un jeune bramine qui la venait consoler, tandis que mon-
« sieur était en campagne. »

On devine aisément d'où partait la voix indiscrète qui prononça cette réponse. La pauvre Isec, décontenancée, pâlit, chancela, se pâma.

« Madame est sujette aux vapeurs, dit tranquillement Mangogul; qu'on la transporte dans un appartement du sérail, et qu'on la secoure. » Puis s'adressant tout de suite à Phénice :

« Madame, lui demanda-t-il, votre mari n'était-il pas pacha?

— Oui, seigneur, répondit Phénice, d'une voix tremblante.

— Et comment l'avez-vous perdu?...

— Seigneur, il est mort dans son lit, épuisé des fatigues de la dernière campagne...

« — Des fatigues de la dernière campagne! » reprit le bijou de Phénice. « Allez, madame, votre mari a rapporté du camp « une santé ferme et vigoureuse; et il en jouirait encore, si « deux ou trois baladins... Vous m'entendez; et songez à vous. »

— Écrivez, dit le sultan, que Phénice demande une pension pour les bons services qu'elle a rendus à l'État et à son époux. »

Une troisième fut interrogée sur l'âge et le nom de son mari, qu'on disait mort à l'armée, de la petite vérole...

« — De la petite vérole! dit le bijou; en voilà bien d'une « autre! Dites, madame, de deux bons coups de cimeterre qu'il a « reçus du sangiac Cavagli, parce qu'il trouvait mauvais que « l'on dît que son fils aîné ressemblait au sangiac comme deux « gouttes d'eau, et madame sait aussi bien que moi, ajouta le « bijou, que jamais ressemblance ne fut mieux fondée. »

La quatrième allait parler sans que Mangogul l'interrogeât, lorsqu'on entendit par bas son bijou s'écrier :

« — Que depuis dix ans que la guerre durait, elle avait assez « bien employé son temps; que deux pages et un grand coquin « de laquais avaient suppléé à son mari, et qu'elle destinait « sans doute la pension qu'elle sollicitait, à l'entretien d'un « acteur de l'Opéra-Comique. »

Une cinquième s'avança avec intrépidité, et demanda d'un ton assuré la récompense des services de feu monsieur son époux, aga des janissaires, qui avait laissé la vie sous les murs de Matatras. Le sultan tourna sa bague sur elle, mais inutilement. Son bijou fut muet. « Il faut avouer, dit l'auteur africain

qui l'avait vue, qu'elle était si laide, qu'on eût été fort étonné que son bijou eût quelque chose à dire. »

Mangogul en était à la sixième; et voici les propres mots de son bijou :

« — Vraiment, madame a bonne grâce, dit-il en parlant de « celle dont le bijou avait obstinément gardé le silence, de solli- « citer des pensions, tandis qu'elle vit de la poule; qu'elle tient « chez elle un brelan qui lui donne plus de trois mille sequins « par an ; qu'on y fait de petits soupers aux dépens des joueurs, « et qu'elle a reçu six cents sequins d'Osman, pour m'attirer « à un de ces soupers, où le traître d'Osman... »

— On fera droit sur vos demandes, mesdames, leur dit le sultan; vous pouvez sortir à présent. »

Puis, adressant la parole à ses conseillers, il leur demanda s'ils ne trouveraient pas ridicule d'accorder des pensions à une foule de petits bâtards de bramines et d'autres, et à des femmes qui s'étaient occupées à déshonorer de braves gens qui étaient allés chercher de la gloire à son service, aux dépens de leur vie.

Le sénéchal se leva, répondit, pérora, résuma et opina obscurément, à son ordinaire. Tandis qu'il parlait, Isec, revenue de son évanouissement, et furieuse de son aventure, mais qui, n'attendant point de pension, eût été désespérée qu'une autre en obtînt une, ce qui serait arrivé selon toute apparence, rentra dans l'antichambre, glissa dans l'oreille à deux ou trois de ses amies qu'on ne les avait rassemblées que pour entendre à l'aise jaser leurs bijoux; qu'elle-même, dans la salle d'audience, en avait ouï un débiter des horreurs; qu'elle se garderait bien de le nommer; mais qu'il faudrait être folle pour s'exposer au même danger.

Cet avis passa de main en main, et dispersa la foule des veuves. Lorsque l'huissier ouvrit la porte pour la seconde fois, il ne s'en trouva plus.

« Eh bien! sénéchal, me croirez-vous une autre fois? dit Mangogul instruit de la désertion, à ce bonhomme, en lui frappant sur l'épaule. Je vous avais promis de vous délivrer de toutes ces pleureuses; et vous en voilà quitte. Elles étaient pourtant très-assidues à vous faire leur cour, malgré vos quatre-vingt-quinze ans sonnés. Mais quelques prétentions que vous y puissiez avoir, car je connais la facilité que vous aviez d'en former vis-

à-vis de ces dames, je compte que vous me saurez gré de leur évasion. Elles vous donnaient plus d'embarras que de plaisir. »

L'auteur africain nous apprend que la mémoire de cet essai s'est conservée dans le Congo, et que c'est par cette raison que le gouvernement y est si réservé à accorder des pensions ; mais ce ne fut pas le seul bon effet de l'anneau de Cucufa, comme on va voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXVIII.

DOUZIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

QUESTIONS DE DROIT.

Le viol était sévèrement puni dans le Congo : or, il en arriva un très-célèbre sous le règne de Mangogul. Ce prince, à son avénement à la couronne, avait juré, comme tous ses prédécesseurs, de ne point accorder de pardon pour ce crime ; mais quelque sévères que soient les lois, elles n'arrêtent guère ceux qu'un grand intérêt pousse à les enfreindre. Le coupable était condamné à perdre la partie de lui-même par laquelle il avait péché, opération cruelle dont il périssait ordinairement ; celui qui la faisait y prenant moins de précaution que Petit[1].

Kersael, jeune homme de naissance, languissait depuis six mois au fond d'un cachot, dans l'attente de ce supplice. Fatmé, femme jeune et jolie, était sa Lucrèce et son accusatrice. Ils avaient été fort bien ensemble ; personne ne l'ignorait : l'indulgent époux de Fatmé n'y trouvait point à redire. Ainsi le public aurait eu mauvaise grâce de se mêler de leurs affaires.

Après deux ans d'un commerce tranquille, soit inconstance, soit dégoût, Kersael s'attacha à une danseuse de l'Opéra de Banza, et négligea Fatmé, sans toutefois rompre ouvertement avec elle. Il voulait que sa retraite fût décente, ce qui l'obligeait à fréquenter encore dans la maison. Fatmé, furieuse de cet abandon, médita sa vengeance, et profita de ce reste d'assiduités pour perdre son infidèle.

1. Petit (Jean-Louis), chirurgien célèbre, né à Paris en 1674, mort le 20 avril 1750. (Br.) — Il avait inventé un procédé de ligature au moyen duquel il combattait victorieusement les hémorragies consécutives aux opérations.

Un jour que le commode époux les avait laissés seuls, et que Kersael, ayant déceint son cimeterre, tâchait d'assoupir les soupçons de Fatmé par ces protestations qui ne coûtent rien aux amants, mais qui ne surprennent jamais la crédulité d'une femme alarmée, celle-ci, les yeux égarés, et mettant en cinq ou six coups de main le désordre dans sa parure, poussa des cris effrayants, et appela à son secours son époux et ses domestiques qui accoururent, et devinrent les témoins de l'offense que Fatmé disait avoir reçue de Kersael, en montrant le cimeterre, « que l'infâme a levé dix fois sur ma tête, ajouta-t-elle, pour me soumettre à ses désirs. »

Le jeune homme, interdit de la noirceur de l'accusation, n'eut ni la force de répondre, ni celle de s'enfuir. On le saisit, et il fut conduit en prison, et abandonné aux poursuites de la justice du Cadilesker[1].

Les lois ordonnaient que Fatmé serait visitée; elle le fut donc, et le rapport des matrones se trouva très-défavorable à l'accusé. Elles avaient un protocole[2] pour constater l'état d'une femme violée, et toutes les conditions requises concoururent contre Kersael. Les juges l'interrogèrent : Fatmé lui fut confrontée; on entendit les témoins. Il avait beau protester de son innocence, nier le fait, et démontrer par le commerce qu'il avait entretenu plus de deux ans avec son accusatrice que ce n'était pas une femme qu'on violât; la circonstance du cimeterre, la solitude du tête-à-tête, les cris de Fatmé, l'embarras de Kersael à la vue de l'époux et des domestiques, toutes ces choses formaient, selon les juges, des présomptions violentes. De son côté, Fatmé, loin d'avouer des faveurs accordées, ne convenait pas même d'avoir donné des lueurs d'espérance, et soutenait que l'attachement opiniâtre à son devoir, dont elle ne s'était jamais relâchée, avait sans doute poussé Kersael à lui arracher

1. Juge militaire. (Br.)

2. Diderot avait probablement trouvé ce protocole dans le livre de Venette, *De la Génération de l'Homme*. Cologne, 1696. Venette, en reproduisant un procès-verbal authentique d'une visite de matrones pour constater un viol, se plaignait déjà très-vivement de leur ignorance, et disait (p. 89) : « Si les matrones de France avaient soin d'assister aux anatomies des femmes que l'on fait publiquement aux Écoles de médecine, comme font celles d'Espagne, je suis assuré qu'elles ne donneraient pas des attestations fabriquées de la sorte, qui prouvent qu'il ne faut jamais s'en fier à elles, quand il est question de l'honneur et de la virginité d'une fille. »

de force ce qu'il avait désespéré d'obtenir par séduction. Le procès-verbal des duègnes était encore une pièce terrible; il ne fallait que le parcourir et le comparer avec les dispositions du code criminel, pour y lire la condamnation du malheureux Kersael. Il n'attendait son salut ni de ses défenses, ni du crédit de sa famille; et les magistrats avaient fixé le jugement définitif de son procès au treize de la lune de Régeb. On l'avait même annoncé au peuple, à son de trompe, selon la coutume.

Cet événement fut le sujet des conversations, et partagea longtemps les esprits. Quelques vieilles bégueules, qui n'avaient jamais eu à redouter le viol, allaient criant : « Que l'attentat de Kersael était énorme; que si l'on n'en faisait un exemple sévère, l'innocence ne serait plus en sûreté, et qu'une honnête femme risquerait d'être insultée jusqu'au pied des autels. » Puis elles citaient des occasions où de petits audacieux avaient osé attaquer la vertu de plusieurs dames respectables; les détails ne laissaient aucun doute que les dames respectables dont elles parlaient, c'étaient elles-mêmes; et tous ces propos se tenaient avec des bramines moins innocents que Kersael, et par des dévotes aussi sages que Fatmé, par forme d'entretiens édifiants.

Les petits-maîtres, au contraire, et même quelques petites-maîtresses, avançaient que le viol était une chimère : qu'on ne se rendait jamais que par capitulation, et que, pour peu qu'une place fût défendue, il était de toute impossibilité de l'emporter de vive force. Les exemples venaient à l'appui des raisonnements; les femmes en connaissaient, les petits-maîtres en créaient; et l'on ne finissait point de citer des femmes qui n'avaient point été violées. « Le pauvre Kersael! disait-on, de quoi diable s'est-il avisé, d'en vouloir à la petite Bimbreloque (c'était le nom de la danseuse); que ne s'en tenait-il à Fatmé? Ils étaient au mieux; et l'époux les laissait aller leur chemin, que c'était une bénédiction... Les sorcières de matrones ont mal mis leurs lunettes, ajoutait-on, et n'y ont vu goutte; car qui est-ce qui voit clair là? Et puis messieurs les sénateurs vont le priver de sa joie, pour avoir enfoncé une porte ouverte. Le pauvre garçon en mourra; cela n'est pas douteux. Et voyez, après cela, à quoi les femmes mécontentes ne seront point autorisées...

— Si cette exécution a lieu, interrompait un autre, je me fais Fri-Maçon[1]. »

Mirzoza, naturellement compatissante, représenta à Mangogul qui plaisantait, lui, de l'état futur de Kersael, que si les lois parlaient contre Kersael, le bon sens déposait contre Fatmé.

« Il est inouï, d'ailleurs, ajoutait-elle, que, dans un gouvernement sage, on s'arrête tellement à la lettre des lois, que la simple allégation d'une accusatrice suffise pour mettre en péril la vie d'un citoyen. La réalité d'un viol ne saurait être trop bien constatée; et vous conviendrez, seigneur, que ce fait est du moins autant de la compétence de votre anneau que de vos sénateurs. Il serait assez singulier que les matrones en sussent sur cet article plus que les bijoux mêmes. Jusqu'à présent, seigneur, la bague de Votre Hautesse n'a presque servi qu'à satisfaire votre curiosité. Le génie de qui vous la tenez ne se serait-il point proposé de fin plus importante? Si vous l'employiez à la découverte de la vérité et au bonheur de vos sujets, croyez-vous que Cucufa s'en offensât? Essayez. Vous avez en main un moyen infaillible de tirer de Fatmé l'aveu de son crime, ou la preuve de son innocence.

— Vous avez raison, reprit Mangogul, et vous allez être satisfaite. »

Le sultan partit sur-le-champ : il n'y avait pas de temps à perdre; car c'était le 12 au soir de la lune de Régeb, et le sénat devait prononcer le 13. Fatmé venait de se mettre au lit; ses rideaux étaient entr'ouverts. Une bougie de nuit jetait sur son visage une lueur sombre. Elle parut belle au sultan, malgré l'agitation violente qui la défigurait. La compassion et la haine, la douleur et la vengeance, l'audace et la honte se peignaient dans ses yeux, à mesure qu'elles se succédaient dans son cœur. Elle poussait de profonds soupirs, versait des larmes, les essuyait, en répandait de nouvelles, restait quelques moments la tête abattue et les yeux baissés, les relevait brusquement, et lançait vers le ciel des regards furieux. Cependant, que faisait Mangogul? il se parlait à lui-même, et se disait tout bas : « Voilà tous les symptômes du désespoir. Son ancienne tendresse pour Kersael s'est réveillée dans toute sa violence. Elle a

1. *Freemason.* On a ainsi prononcé assez longtemps avant de traduire le mot.

perdu de vue l'offense qu'on lui a faite, et elle n'envisage plus que le supplice réservé à son amant. » En achevant ces mots, il tourna sur Fatmé le fatal anneau ; et son bijou s'écria vivement :

« Encore douze heures! et nous serons vengés. Il périra, le traître, l'ingrat; et son sang versé... » Fatmé effrayée du mouvement extraordinaire qui se passait en elle, et frappée de la voix sourde de son bijou, y porta les deux mains, et se mit en devoir de lui couper la parole. Mais l'anneau puissant continuait d'agir, et l'indocile bijou repoussant tout obstacle, ajouta : « Oui, nous serons vengés. O toi qui m'as trahi, malheureux Kersael, meurs ; et toi qu'il m'a préférée, Bimbreloque, désespère-toi... Encore douze heures! Ah! que ce temps va me paraître long. Hâtez-vous, doux moments, où je verrai le traître, l'ingrat Kersael sous le fer des bourreaux, son sang couler... Ah! malheureux, qu'ai-je dit?... Je verrais, sans frémir, périr l'objet que j'ai le plus aimé. Je verrais le couteau funeste levé... Ah! loin de moi cette cruelle idée... Il me hait, il est vrai ; il m'a quitté pour Bimbreloque ; mais peut-être qu'un jour... Que dis-je, peut-être? l'amour le ramènera sans doute sous ma loi. Cette petite Bimbreloque est une fantaisie qui lui passera; il faut qu'il reconnaisse tôt ou tard l'injustice de sa préférence, et le ridicule de son nouveau choix. Console-toi, Fatmé, tu reverras ton Kersael. Oui, tu le reverras. Lève-toi promptement; cours, vole détourner l'affreux péril qui le menace. Ne trembles-tu point d'arriver trop tard?... Mais où courrai-je, lâche que je suis? Les mépris de Kersael ne m'annoncent-ils pas qu'il m'a quitté sans retour ! Bimbreloque le possède ; et c'est pour elle que je le conserverais! Ah! qu'il périsse plutôt de mille morts! S'il ne vit plus pour moi, que m'importe qu'il meure?... Oui, je le sens, mon courroux est juste. L'ingrat Kersael a mérité toute ma haine. Je ne me repens plus de rien. J'avais tout fait pour le conserver, je ferai tout pour le perdre. Cependant un jour plus tard, et ma vengeance était trompée. Mais son mauvais génie me l'a livré, au moment même qu'il m'échappait. Il est tombé dans le piége que je lui préparais. Je le tiens. Le rendez-vous où je sus t'attirer, était le dernier que tu me destinais : mais tu n'en perdras pas si tôt la mémoire... Avec quelle adresse tu sus l'amener où tu le voulais? Fatmé, que ton désordre fut bien préparé ! Tes cris, ta douleur, tes larmes, ton embarras,

tout, jusqu'à ton silence, a proscrit Kersael. Rien ne peut le soustraire au destin qui l'attend. Kersael est mort... Tu pleures, malheureuse. Il en aimait une autre, que t'importe qu'il vive? »

Mangogul fut pénétré d'horreur à ce discours; il retourna sa bague; et tandis que Fatmé reprenait ses esprits, il revola chez la sultane.

« Eh bien! Seigneur, lui dit-elle, qu'avez-vous entendu? Kersael est-il toujours coupable, et la chaste Fatmé...

— Dispensez-moi, je vous prie, répondit le sultan, de vous répéter les forfaits que je viens d'entendre! Qu'une femme irritée est à craindre! Qui croirait qu'un corps formé par les grâces renfermât quelquefois un cœur pétri par les furies? Mais le soleil ne se couchera pas demain sur mes États, qu'ils ne soient purgés d'un monstre plus dangereux que ceux qui naissent dans mes déserts. »

Le sultan fit appeler aussitôt le grand sénéchal, et lui ordonna de saisir Fatmé, de transférer Kersael dans un des appartements du sérail, et d'annoncer au sénat que Sa Hautesse se réservait la connaissance de son affaire. Ses ordres furent exécutés dans la nuit même.

Le lendemain, au point du jour, le sultan, accompagné du sénéchal et d'un effendi, se rendit à l'appartement de Mirzoza, et y fit amener Fatmé. Cette infortunée se précipita aux pieds de Mangogul, avoua son crime avec toutes ses circonstances, et conjura Mirzoza de s'intéresser pour elle. Dans ces entrefaites on introduisit Kersael. Il n'attendait que la mort; il parut néanmoins avec cette assurance que l'innocence seule peut donner. Quelques mauvais plaisants dirent qu'il eût été plus consterné, si ce qu'il était menacé de perdre en eût valu la peine. Les femmes furent curieuses de savoir ce qui en était. Il se prosterna respectueusement devant Sa Hautesse. Mangogul lui fit signe de se relever; et lui tendant la main :

« Vous êtes innocent, lui dit-il; soyez libre. Rendez grâces à Brama de votre salut. Pour vous dédommager des maux que vous avez soufferts, je vous accorde deux mille sequins de pension sur mon trésor, et la première commanderie vacante dans l'ordre du Crocodile. »

Plus on répandait de grâces sur Kersael, plus Fatmé craignait le supplice. Le grand sénéchal opinait à la mort par la

loi *si fœmina ff. de vi C. calumniatrix*. Le sultan inclinait pour la prison perpétuelle. Mirzoza, trouvant trop de rigueur dans l'un de ces jugements, et trop d'indulgence dans l'autre, condamna le bijou de Fatmé au cadenas. L'instrument florentin lui fut appliqué publiquement, et sur l'échafaud même dressé pour l'exécution de Kersael. Elle passa de là dans une maison de force, avec les matrones qui avaient décidé dans cette affaire avec tant d'intelligence.

CHAPITRE XXIX.

MÉTAPHYSIQUE DE MIRZOZA.

LES AMES.

Tandis que Mangogul interrogeait les bijoux d'Haria, des veuves et de Fatmé, Mirzoza avait eu le temps de préparer sa leçon de philosophie. Une soirée que la Manimonbanda faisait ses dévotions, qu'il n'y avait ni tables de jeu, ni cercle chez elle, et que la favorite était presque sûre de la visite du sultan, elle prit deux jupons noirs, en mit un à l'ordinaire, et l'autre sur ses épaules, passa ses deux bras par les fentes, se coiffa de la perruque du sénéchal de Mangogul et du bonnet carré de son chapelain, et se crut habillée en philosophe, lorsqu'elle se fut déguisée en chauve-souris.

Sous cet équipage, elle se promenait en long et en large dans ses appartements, comme un professeur du Collége royal qui attend des auditeurs. Elle affectait jusqu'à la physionomie sombre et réfléchie d'un savant qui médite. Mirzoza ne conserva pas longtemps ce sérieux forcé. Le sultan entra avec quelques-uns de ses courtisans, et fit une révérence profonde au nouveau philosophe, dont la gravité déconcerta celle de son auditoire, et fut à son tour déconcertée par les éclats de rire qu'elle avait excités.

« Madame, lui dit Mangogul, n'aviez-vous pas assez d'avantages du côté de l'esprit et de la figure, sans emprunter celui de la robe? Vos paroles auraient eu, sans elle, tout le poids que vous leur eussiez désiré.

— Il me paraît, seigneur, répondit Mirzoza, que vous ne la

respectez guère, cette robe, et qu'un disciple doit plus d'égards à ce qui fait au moins la moitié du mérite de son maître.

— Je m'aperçois, répliqua le sultan, que vous avez déjà l'esprit et le ton de votre nouvel état. Je ne fais à présent nul doute que votre capacité ne réponde à la dignité de votre ajustement; et j'en attends la preuve avec impatience...

— Vous serez satisfait dans la minute, » répondit Mirzoza en s'asseyant au milieu d'un grand canapé.

Le sultan et les courtisans se placèrent autour d'elle; et elle commença :

« Les philosophes du Monoémugi, qui ont présidé à l'éducation de Votre Hautesse, ne l'ont-ils jamais entretenue de la nature de l'âme?

— Oh! très-souvent, répondit Mangogul; mais tous leurs systèmes n'ont abouti qu'à m'en donner des notions incertaines; et sans un sentiment intérieur qui semble me suggérer que c'est une substance différente de la matière, ou j'en aurais nié l'existence, ou je l'aurais confondue avec le corps. Entreprendriez-vous de nous débrouiller ce chaos?

— Je n'ai garde, reprit Mirzoza; et j'avoue que je ne suis pas plus avancée de ce côté-là que vos pédagogues. La seule différence qu'il y ait entre eux et moi, c'est que je suppose l'existence d'une substance différente de la matière, et qu'ils la tiennent pour démontrée. Mais cette substance, si elle existe, doit être nichée quelque part. Ne vous ont-ils pas encore débité là-dessus bien des extravagances?

— Non, dit Mangogul; tous convenaient assez généralement qu'elle réside dans la tête; et cette opinion m'a paru vraisemblable. C'est la tête qui pense, imagine, réfléchit, juge, dispose, ordonne; et l'on dit tous les jours d'un homme qui ne pense pas, qu'il n'a point de cervelle, ou qu'il manque de tête.

— Voilà donc, reprit la sultane, où se réduisent vos longues études et toute votre philosophie, à supposer un fait et à l'appuyer sur des expressions populaires. Prince, que diriez-vous de votre premier géographe, si, présentant à Votre Hautesse la carte de ses États, il avait mis l'orient à l'occident, ou le nord au midi?

— C'est une erreur trop grossière, répondit Mangogul; et jamais géographe n'en a commis une pareille.

— Cela peut être, continua la favorite; et en ce cas vos philosophes ont été plus maladroits que le géographe le plus maladroit ne peut l'être. Ils n'avaient point un vaste empire à lever, il ne s'agissait point de fixer les limites des quatre parties du monde; il n'était question que de descendre en eux-mêmes, et d'y marquer le vrai lieu de leur âme. Cependant ils ont mis l'est à l'ouest, ou le sud au nord. Ils ont prononcé que l'âme est dans la tête, tandis que la plupart des hommes meurent sans qu'elle ait habité ce séjour, et que sa première résidence est dans les pieds.

— Dans les pieds! interrompit le sultan; voilà bien l'idée la plus creuse que j'aie jamais entendue.

— Oui, dans les pieds, reprit Mirzoza; et ce sentiment, qui vous paraît si fou, n'a besoin que d'être approfondi pour devenir sensé, au contraire de tous ceux que vous admettez comme vrais et qu'on reconnaît pour faux en les approfondissant. Votre Hautesse convenait avec moi, tout à l'heure, que l'existence de notre âme n'était fondée que sur le témoignage intérieur qu'elle s'en rendait à elle-même; et je vais lui démontrer que toutes les preuves imaginables de sentiment concourent à fixer l'âme dans le lieu que je lui assigne.

— C'est là où nous vous attendons, dit Mangogul.

— Je ne demande point de grâces, continua-t-elle; et je vous invite tous à me proposer vos difficultés.

« Je vous disais donc que l'âme fait sa première résidence dans les pieds; que c'est là qu'elle commence à exister, et que c'est par les pieds qu'elle s'avance dans le corps. C'est à l'expérience que j'en appellerai de ce fait; et je vais peut-être jeter les premiers fondements d'une métaphysique expérimentale.

« Nous avons tous éprouvé dans l'enfance que l'âme assoupie reste des mois entiers dans un état d'engourdissement. Alors les yeux s'ouvrent sans voir, la bouche sans parler, et les oreilles sans entendre. C'est ailleurs que l'âme cherche à se détendre et à se réveiller; c'est dans d'autres membres qu'elle exerce ses premières fonctions; c'est avec ses pieds qu'un enfant annonce sa formation. Son corps, sa tête et ses bras sont immobiles dans le sein de la mère; mais ses pieds s'allongent, se replient et manifestent son existence et ses besoins peut-être. Est-il sur le point de naître, que deviendraient la tête, le corps et les bras?

ils ne sortiraient jamais de leur prison, s'ils n'étaient aidés par les pieds : ce sont ici les pieds qui jouent le rôle principal, et qui chassent devant eux le reste du corps. Tel est l'ordre de la nature ; et lorsque quelque membre veut se mêler de commander, et que la tête, par exemple, prend la place des pieds, alors tout s'exécute de travers ; et Dieu sait ce qui en arrive quelquefois à la mère et à l'enfant.

« L'enfant est-il né, c'est encore dans les pieds que se font les principaux mouvements. On est contraint de les assujettir, et ce n'est jamais sans quelque indocilité de leur part. La tête est un bloc dont on fait tout ce qu'on veut ; mais les pieds sentent, secouent le joug et semblent jaloux de la liberté qu'on leur ôte.

« L'enfant est-il en état de se soutenir, les pieds font mille efforts pour se mouvoir ; ils mettent tout en action ; ils commandent aux autres membres ; et les mains obéissantes vont s'appuyer contre les murs, et se portent en avant pour prévenir les chutes et faciliter l'action des pieds.

« Où se tournent toutes les pensées d'un enfant, et quels sont ses plaisirs, lorsque affermi sur ses jambes, ses pieds ont acquis l'habitude de se mouvoir ? C'est de les exercer, d'aller, de venir, de courir, de sauter, de bondir. Cette turbulence nous plaît, c'est pour nous une marque d'esprit ; et nous augurons qu'un enfant ne sera qu'un stupide, lorsque nous le voyons indolent et morne. Voulez-vous contrister un enfant de quatre ans, asseyez-le pour un quart d'heure, ou tenez-le emprisonné entre quatre chaises : l'humeur et le dépit le saisiront ; aussi ne sont-ce pas seulement ses jambes que vous privez d'exercice, c'est son âme que vous tenez captive.

« L'âme reste dans les pieds jusqu'à l'âge de deux ou trois ans ; elle habite les jambes à quatre ; elle gagne les genoux et les cuisses à quinze. Alors on aime la danse, les armes, les courses, et les autres violents exercices du corps. C'est la passion dominante de tous les jeunes gens, et c'est la fureur de quelques-uns. Quoi ! l'âme ne résiderait pas dans les lieux où elle se manifeste presque uniquement, et où elle éprouve ses sensations les plus agréables ? Mais si sa résidence varie dans l'enfance et dans la jeunesse, pourquoi ne varierait-elle pas pendant toute la vie ? »

Mirzoza avait prononcé cette tirade avec une rapidité qui

l'avait essoufflée. Sélim, un des favoris du sultan, profita du moment qu'elle reprenait haleine, et lui dit : « Madame, je vais user de la liberté que vous avez accordée de vous proposer ses difficultés. Votre système est ingénieux, et vous l'avez présenté avec autant de grâce que de netteté ; mais je n'en suis pas séduit au point de le croire démontré. Il me semble qu'on pourrait vous dire que dans l'enfance même c'est la tête qui commande aux pieds, et que c'est de là que partent les esprits, qui, se répandant par le moyen des nerfs dans tous les autres membres, les arrêtent ou les meuvent au gré de l'âme assise sur la glande pinéale, ainsi qu'on voit émaner de la Sublime Porte les ordres de Sa Hautesse qui font agir tous ses sujets.

— Sans doute, répliqua Mirzoza ; mais on me dirait une chose assez obscure, à laquelle je ne répondrais que par un fait d'expérience. On n'a dans l'enfance aucune certitude que la tête pense, et vous-même, seigneur, qui l'avez si bonne, et qui, dans vos plus tendres années, passiez pour un prodige de raison, vous souvient-il d'avoir pensé pour lors ? Mais vous pourriez bien assurer que, quand vous gambadiez comme un petit démon, jusqu'à désespérer vos gouvernantes, c'était alors les pieds qui gouvernaient la tête.

— Cela ne conclut rien, dit le sultan. Sélim était vif, et mille enfants le sont de même. Ils ne réfléchissent point ; mais ils pensent : le temps s'écoule, la mémoire des choses s'efface, et ils ne se souviennent plus d'avoir pensé.

— Mais par où pensaient-ils ? répliqua Mirzoza ; car c'est là le point de la question.

— Par la tête, répondit Sélim.

— Et toujours cette tête où l'on ne voit goutte, répliqua la sultane. Laissez là votre lanterne sourde, dans laquelle vous supposez une lumière qui n'apparaît qu'à celui qui la porte ; écoutez mon expérience, et convenez de la vérité de mon hypothèse. Il est si constant que l'âme commence par les pieds son progrès dans le corps, qu'il y a des hommes et des femmes en qui elle n'a jamais remonté plus haut. Seigneur, vous avez admiré mille fois la légèreté de Nini et le vol de Saligo ; répondez-moi donc sincèrement : croyez-vous que ces créatures aient l'âme ailleurs que dans les jambes ? Et n'avez-vous pas remarqué que dans Volucer et Zélindor, la tête est soumise aux pieds ?

La tentation continuelle d'un danseur, c'est de se considérer les jambes. Dans tous ses pas, l'œil attentif suit la trace du pied, et la tête s'incline respectueusement devant les pieds, ainsi que devant Sa Hautesse, ses invincibles pachas.

— Je conviens de l'observation, dit Sélim; mais je nie qu'elle soit générale.

— Aussi ne prétends-je pas, répliqua Mirzoza, que l'âme se fixe toujours dans les pieds : elle s'avance, elle voyage, elle quitte une partie, elle y revient pour la quitter encore; mais je soutiens que les autres membres sont toujours subordonnés à celui qu'elle habite. Cela varie selon l'âge, le tempérament, les conjonctures, et de là naissent la différence des goûts, la diversité des inclinations, et celle des caractères. N'admirez-vous pas la fécondité de mon principe? et la multitude des phénomènes auxquels il s'étend ne prouve-t-elle pas sa certitude?

— Madame, lui répondit Sélim, si vous en faisiez l'application à quelques-uns, nous en recevrions peut-être un degré de conviction que nous attendons encore.

— Très-volontiers, répliqua Mirzoza, qui commençait à sentir ses avantages : vous allez être satisfait; suivez seulement le fil de mes idées. Je ne me pique pas d'argumenter. Je parle sentiment : c'est notre philosophie à nous autres femmes; et vous l'entendez presque aussi bien que nous. Il est assez vraisemblable, ajouta-t-elle, que jusqu'à huit ou dix ans l'âme occupe les pieds et les jambes; mais alors, ou même un peu plus tard, elle abandonne ce logis, ou de son propre mouvement, ou par force. Par force, quand un précepteur emploie des machines pour la chasser de son pays natal, et la conduire dans le cerveau, où elle se métamorphose communément en mémoire et presque jamais en jugement; c'est le sort des enfants de collége. Pareillement, s'il arrive qu'une gouvernante imbécile se travaille à former une jeune personne, lui farcisse l'esprit de connaissances, et néglige le cœur et les mœurs, l'âme vole rapidement vers la tête, s'arrête sur la langue, ou se fixe dans les yeux, et son élève n'est qu'une babillarde ennuyeuse, ou qu'une coquette. Ainsi, la femme voluptueuse est celle dont l'âme occupe le bijou, et ne s'en écarte jamais.

« La femme galante, celle dont l'âme est tantôt dans le bijou, et tantôt dans les yeux.

« La femme tendre, celle dont l'âme est habituellement dans le cœur; mais quelquefois aussi dans le bijou.

« La femme vertueuse, celle dont l'âme est tantôt dans la tête, tantôt dans le cœur; mais jamais ailleurs.

« Si l'âme se fixe dans le cœur, elle formera les caractères sensibles, compatissants, vrais, généreux. Si, quittant le cœur pour n'y plus revenir, elle se relègue dans la tête, alors elle constituera ceux que nous traitons d'hommes durs, ingrats, fourbes et cruels.

« La classe de ceux en qui l'âme ne visite la tête que comme une maison de campagne où son séjour n'est pas long, est très-nombreuse. Elle est composée des petits-maîtres, des coquettes, des musiciens, des poëtes, des romanciers, des courtisans et de tout ce qu'on appelle les jolies femmes. Écoutez raisonner ces êtres, et vous reconnaîtrez sur-le-champ des âmes vagabondes, qui se ressentent des différents climats qu'elles habitent.

— S'il est ainsi, dit Sélim, la nature a fait bien des inutilités. Nos sages tiennent toutefois pour constant qu'elle n'a rien produit en vain.

— Laissons là vos sages et leurs grands mots, répondit Mirzoza, et quant à la nature, ne la considérons qu'avec les yeux de l'expérience, et nous en apprendrons qu'elle a placé l'âme dans le corps de l'homme, comme dans un vaste palais, dont elle n'occupe pas toujours le plus bel appartement. La tête et le cœur lui sont principalement destinés, comme le centre des vertus et le séjour de la vérité; mais le plus souvent elle s'arrête en chemin, et préfère un galetas, un lieu suspect, une misérable auberge, où elle s'endort dans une ivresse perpétuelle. Ah! s'il m'était donné seulement pour vingt-quatre heures d'arranger le monde à ma fantaisie, je vous divertirais par un spectacle bien étrange : en un moment j'ôterais à chaque âme les parties de sa demeure qui lui sont superflues, et vous verriez chaque personne caractérisée par celle qui lui resterait. Ainsi les danseurs seraient réduits à deux pieds, ou à deux jambes tout au plus; les chanteurs à un gosier; la plupart des femmes à un bijou; les héros et les spadassins à une main armée; certains savants à un crâne sans cervelle; il ne resterait à une joueuse que deux bouts de mains qui agiteraient sans cesse des cartes; à un glouton, que deux mâchoires toujours en

mouvement; à une coquette, que deux yeux; à un débauché, que le seul instrument de ses passions; les ignorants et les paresseux seraient réduits à rien[1].

— Pour peu que vous laissassiez de mains aux femmes, interrompit le sultan, ceux que vous réduiriez au seul instrument de leurs passions, seraient courus. Ce serait une chasse plaisante à voir; et si l'on était partout ailleurs aussi avide de ces oiseaux que dans le Congo, bientôt l'espèce en serait éteinte.

— Mais les personnes tendres et sensibles, les amants constants et fidèles, de quoi les composeriez-vous? demanda Sélim à la favorite.

— D'un cœur, répondit Mirzoza; et je sais bien, ajouta-t-elle en regardant tendrement Mangogul, quel est celui à qui le mien chercherait à s'unir. »

Le sultan ne put résister à ce discours; il s'élança de son fauteuil vers sa favorite : ses courtisans disparurent, et la chaire du nouveau philosophe devint le théâtre de leurs plaisirs; il lui témoigna à plusieurs reprises qu'il n'était pas moins enchanté de ses sentiments que de ses discours; et l'équipage philosophique en fut mis en désordre. Mirzoza rendit à ses femmes les jupons noirs, renvoya au lord sénéchal son énorme perruque, et à M. l'abbé son bonnet carré, avec assurance qu'il serait sur la feuille à la nomination prochaine. A quoi ne fût-il point parvenu, s'il eût été bel esprit? Une place à l'Académie était la moindre récompense qu'il pouvait espérer; mais malheureusement il ne savait que deux ou trois cents mots, et n'avait jamais pu parvenir à en composer deux ritournelles.

CHAPITRE XXX.

SUITE DE LA CONVERSATION PRÉCÉDENTE.

Mangogul était le seul qui eût écouté la leçon de philosophie de Mirzoza, sans l'avoir interrompue. Comme il contredisait assez volontiers, elle en fut étonnée.

1. Il nous semble qu'on ne peut se refuser à voir ici la même idée fondamentale qui fit écrire quelques années plus tard à Diderot ses deux *Lettres sur les aveugles* et *sur les sourds et muets*, et que la *statue organisée* de Condillac est déjà ici en germe.

« Le sultan admettrait-il mon système d'un bout à l'autre? se disait-elle à elle-même. Non, il n'y a pas de vraisemblance à cela. L'aurait-il trouvé trop mauvais pour daigner le combattre? Cela pourrait être. Mes idées ne sont pas les plus justes qu'on ait eues jusqu'à présent; d'accord : mais ce ne sont pas non plus les plus fausses; et je pense qu'on a quelquefois imaginé plus mal. »

Pour sortir de ce doute, la favorite se détermina à questionner Mangogul.

« Eh bien! prince, lui dit-elle, que pensez-vous de mon système.

— Il est admirable, lui répondit le sultan; je n'y trouve qu'un seul défaut.

— Et quel est ce défaut? lui demanda la favorite.

— C'est, dit Mangogul, qu'il est faux de toute fausseté. Il faudrait, en suivant vos idées, que nous eussions tous des âmes; or, voyez donc, délices de mon cœur, qu'il n'y a pas le sens commun dans cette supposition. « J'ai une âme : voilà un ani- « mal qui se conduit la plupart du temps comme s'il n'en avait « point; et peut-être encore n'en a-t-il point, lors même qu'il « agit comme s'il en avait une. Mais il a un nez fait comme le « mien; je sens que j'ai une âme et que je pense : donc cet « animal a une âme, et pense aussi de son côté. » Il y a mille ans qu'on fait ce raisonnement, et il y en a tout autant qu'il est impertinent.

— J'avoue, dit la favorite, qu'il n'est pas toujours évident que les autres pensent.

— Et ajoutez, reprit Mangogul, qu'en cent occasions il est évident qu'ils ne pensent pas.

— Mais ce serait, ce me semble, aller bien vite, reprit Mirzoza, que d'en conclure qu'ils n'ont jamais pensé, ni ne penseront jamais. On n'est point toujours une bête pour l'avoir été quelquefois; et Votre Hautesse... »

Mirzoza craignant d'offenser le sultan, s'arrêta là tout court.

« Achevez, madame, lui dit Mangogul, je vous entends; et Ma Hautesse n'a-t-elle jamais fait la bête, voulez-vous dire, n'est-ce pas? Je vous répondrai que je l'ai fait quelquefois, et que je pardonnais même alors aux autres de me prendre pour

tel; car vous vous doutez bien qu'ils n'y manquaient pas, quoiqu'ils n'osassent pas me le dire...

— Ah! prince! s'écria la favorite, si les hommes refusaient une âme au plus grand monarque du monde, à qui en pourraient-ils accorder une?

— Trêve de compliments, dit Mangogul. J'ai déposé pour un moment la couronne et le sceptre. J'ai cessé d'être sultan pour être philosophe, et je puis entendre et dire la vérité. Je vous ai, je crois, donné des preuves de l'un; et vous m'avez insinué, sans m'offenser, et tout à votre aise, que je n'avais été quelquefois qu'une bête. Souffrez que j'achève de remplir les devoirs de mon nouveau caractère. »

« Loin de convenir avec vous, continua-t-il, que tout ce qui porte des pieds, des bras, des mains, des yeux et des oreilles, comme j'en ai, possède une âme comme moi, je vous déclare que je suis persuadé, à n'en jamais démordre, que les trois quarts des hommes et toutes les femmes ne sont que des automates.

— Il pourrait bien y avoir dans ce que vous dites là, répondit la favorite, autant de vérité que de politesse.

— Oh! dit le sultan, voilà-t-il pas que madame se fâche; et de quoi diable vous avisez-vous de philosopher, si vous ne voulez pas qu'on vous parle vrai? Est-ce dans les écoles qu'il faut chercher la politesse? Je vous ai laissé vos coudées franches; que j'aie les miennes libres, s'il vous plaît. Je vous disais donc que vous êtes toutes des bêtes.

— Oui, prince; et c'est ce qui vous restait à prouver, ajouta Mirzoza.

— C'est le plus aisé, » répondit le sultan.

Alors il se mit à débiter toutes les impertinences qu'on a dites et redites, avec le moins d'esprit et de légèreté qu'il est possible, contre un sexe qui possède au souverain degré ces deux qualités. Jamais la patience de Mirzoza ne fut mise à une plus forte épreuve; et vous ne vous seriez jamais tant ennuyé de votre vie, si je vous rapportais tous les raisonnements de Mangogul. Ce prince, qui ne manquait pas de bon sens, fut ce jour-là d'une absurdité qui ne se conçoit pas. Vous en allez juger.

« Il est si vrai, morbleu, disait-il, que la femme n'est qu'un

animal, que je gage qu'en tournant l'anneau de Cucufa sur ma jument, je la fais parler comme une femme.

— Voilà, sans contredit, lui répondit Mirzoza, l'argument le plus fort qu'on ait fait et qu'on fera jamais contre nous. »

Puis elle se mit à rire comme une folle. Mangogul, dépité de ce que ses ris ne finissaient point, sortit brusquement, résolu de tenter la bizarre expérience qui s'était présentée à son imagination.

CHAPITRE XXXI.

TREIZIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LA PETITE JUMENT.

Je ne suis pas grand faiseur de portraits. J'ai épargné au lecteur celui de la sultane favorite; mais je ne me résoudrai jamais à lui faire grâce de celui de la jument du sultan. Sa taille était médiocre; elle se tenait assez bien; on lui reprochait seulement de laisser un peu tomber sa tête en devant. Elle avait le poil blond, l'œil bleu, le pied petit, la jambe sèche, le jarret ferme et la croupe légère. On lui avait appris longtemps à danser; et elle faisait la révérence comme un président à la messe rouge. C'était en somme une assez jolie bête; douce surtout : on la montait aisément; mais il fallait être excellent écuyer pour n'en être pas désarçonné. Elle avait appartenu au sénateur Aaron; mais un beau soir, voilà la petite quinteuse qui prend le mors aux dents, jette monsieur le rapporteur les quatre fers en l'air et s'enfuit à toute bride dans les haras du sultan, emportant sur son dos, selle, bride, harnais, housse et caparaçon de prix, qui lui allaient si bien, qu'on ne jugea pas à propos de les renvoyer.

Mangogul descendit dans ses écuries, accompagné de son premier secrétaire Ziguezague.

« Écoutez attentivement, lui dit-il, et écrivez... »

A l'instant il tourna sa bague sur la jument, qui se mit à sauter, caracoler, ruer, volter en hennissant sous queue...

« A quoi pensez-vous? dit le prince à son secrétaire : écrivez donc...

— Sultan, répondit Ziguezague, j'attends que Votre Hautesse commence...

— Ma jument, dit Mangogul, vous dictera pour cette fois; écrivez. »

Ziguezague, que cet ordre humiliait trop, à son avis, prit la liberté de représenter au sultan qu'il se tiendrait toujours fort honoré d'être son secrétaire, mais non celui de sa jument...

« Écrivez, vous dis-je, lui réitéra le sultan.

— Prince, je ne puis, répliqua Ziguezague; je ne sais point l'orthographe de ces sortes de mots...

— Écrivez toujours, dit encore le sultan...

— Je suis au désespoir de désobéir à Votre Hautesse, ajouta Ziguezague; mais...

— Mais, vous êtes un faquin, interrompit Mangogul irrité d'un refus si déplacé; sortez de mon palais, et n'y reparaissez point. »

Le pauvre Ziguezague disparut, instruit, par son expérience, qu'un homme de cœur ne doit point entrer chez la plupart des grands, ou doit laisser ses sentiments à la porte. On appela son second. C'était un Provençal franc, honnête, mais surtout désintéressé. Il vola où il crut que son devoir et sa fortune l'appelaient, fit un profond salut au sultan, un plus profond à sa jument et écrivit tout ce qu'il plut à la cavale de dicter.

On trouvera bon que je renvoie ceux qui seront curieux de son discours aux archives du Congo. Le prince en fit distribuer sur-le-champ des copies à tous ses interprètes et professeurs en langues étrangères, tant anciennes que modernes. L'un dit que c'était une scène de quelque vieille tragédie grecque qui lui paraissait fort touchante; un autre parvint, à force de tête, à découvrir que c'était un fragment important de la théologie des Égyptiens ; celui-ci prétendait que c'était l'exorde de l'oraison funèbre d'Annibal en carthaginois; celui-là assura que la pièce était écrite en chinois, et que c'était une prière fort dévote à Confucius.

Tandis que les érudits impatientaient le sultan avec leurs savantes conjectures, il se rappela les voyages de Gulliver, et ne douta point qu'un homme qui avait séjourné aussi lontemps que cet Anglais dans une île où les chevaux ont un gouverne-

ment, des lois, des rois, des dieux, des prêtres, une religion, des temples et des autels, et qui paraissait si parfaitement instruit de leurs mœurs et de leurs coutumes, n'eût une intelligence parfaite de leur langue. En effet Gulliver lut et interpréta tout courant le discours de la jument malgré les fautes d'écriture dont il fourmillait. C'est même la seule bonne traduction qu'on ait dans tout le Congo. Mangogul apprit, à sa propre satisfaction et à l'honneur de son système, que c'était un abrégé historique des amours d'un vieux pacha à trois queues avec une petite jument, qui avait été saillie par une multitude innombrable de baudets, avant lui; anecdote singulière, mais dont la vérité n'était ignorée, ni du sultan, ni d'aucun autre, à la cour, à Banza et dans le reste de l'empire.

CHAPITRE XXXII,

LE MEILLEUR PEUT-ÊTRE, ET LE MOINS LU DE CETTE HISTOIRE.

RÊVE DE MANGOGUL, OU VOYAGE DANS LA RÉGION DES HYPOTHÈSES.

« Ahi! dit Mangogul en bâillant et se frottant les yeux, j'ai mal à la tête. Qu'on ne me parle jamais de philosophie; ces conversations sont malsaines. Hier, je me couchai sur des idées creuses, et au lieu de dormir en sultan, mon cerveau a plus travaillé que ceux de mes ministres ne travailleront en un an. Vous riez; mais pour vous convaincre que je n'exagère point et me venger de la mauvaise nuit que vos raisonnements m'ont procurée, vous allez essuyer mon rêve tout du long.

« Je commençais à m'assoupir et mon imagination à prendre son essor, lorsque je vis bondir à mes côtés un animal singulier. Il avait la tête de l'aigle, les pieds du griffon, le corps du cheval et la queue du lion. Je le saisis malgré ses caracoles, et, m'attachant à sa crinière, je sautai légèrement sur son dos. Aussitôt il déploya de longues ailes qui partaient de ses flancs et je me sentis porter dans les airs avec une vitesse incroyable.

« Notre course avait été longue, lorsque j'aperçus, dans le vague de l'espace, un édifice suspendu comme par enchante-

ment. Il était vaste. Je ne dirai point qu'il péchât par les fondements, car il ne portait sur rien. Ses colonnes, qui n'avaient pas un demi-pied de diamètre, s'élevaient à perte de vue et soutenaient des voûtes qu'on ne distinguait qu'à la faveur des jours dont elles étaient symétriquement percées.

« C'est à l'entrée de cet édifice que ma monture s'arrêta. Je balançai d'abord à mettre pied à terre, car je trouvais moins de hasard à voltiger sur mon hippogriffe qu'à me promener sous ce portique. Cependant, encouragé par la multitude de ceux qui l'habitaient et par une sécurité remarquable qui régnait sur tous les visages, je descends, je m'avance, je me jette dans la foule et je considère ceux qui la faisaient.

« C'étaient des vieillards, ou bouffis, ou fluets, sans embonpoint et sans force et presque tous contrefaits. L'un avait la tête trop petite, l'autre les bras trop courts. Celui-ci péchait par le corps, celui-là manquait par les jambes. La plupart n'avaient point de pieds et n'allaient qu'avec des béquilles. Un souffle les faisait tomber, et ils demeuraient à terre jusqu'à ce qu'il prît envie à quelque nouveau débarqué de les relever. Malgré tous ces défauts, ils plaisaient au premier coup d'œil. Ils avaient dans la physionomie je ne sais quoi d'intéressant et de hardi. Ils étaient presque nus, car tout leur vêtement consistait en un petit lambeau d'étoffe qui ne couvrait pas la centième partie de leur corps.

« Je continue de fendre la presse et je parviens au pied d'une tribune à laquelle une grande toile d'araignée servait de dais. Du reste, sa hardiesse répondait à celle de l'édifice. Elle me parut posée comme sur la pointe d'une aiguille et s'y soutenir en équilibre. Cent fois je tremblai pour le personnage qui l'occupait. C'était un vieillard à longue barbe, aussi sec et plus nu qu'aucun de ses disciples. Il trempait, dans une coupe pleine d'un fluide subtil, un chalumeau qu'il portait à sa bouche et soufflait des bulles à une foule de spectateurs qui l'environnaient et qui travaillaient à les porter jusqu'aux nues.

« — Où suis-je? me dis-je à moi-même, confus de ces pué-
« rilités. Que veut dire ce souffleur avec ses bulles et tous ces
« enfants décrépits occupés à les faire voler? Qui me dévelop-
« pera ces choses?... » Les petits échantillons d'étoffes m'avaient encore frappé, et j'avais observé que plus ils étaient grands

moins ceux qui les portaient s'intéressaient aux bulles. Cette remarque singulière m'encouragea à aborder celui qui me paraîtrait le moins déshabillé.

« J'en vis un dont les épaules étaient à moitié couvertes de lambeaux si bien rapprochés que l'art dérobait aux yeux les coutures. Il allait et venait dans la foule, s'embarrassant assez peu de ce qui s'y passait. Je lui trouvai l'air affable, la bouche riante, la démarche noble, le regard doux, et j'allai droit à lui.

« — Qui êtes-vous? où suis-je? et qui sont tous ces gens? lui « demandai-je sans façon.

« — Je suis Platon, me répondit-il. Vous êtes dans la région « des hypothèses, et ces gens-là sont des systématiques.

« — Mais par quel hasard, lui répliquai-je, le divin Platon « se trouve-t-il ici? et que fait-il parmi ces insensés?...

« — Des recrues, me dit-il. J'ai loin de ce portique un petit « sanctuaire où je conduis ceux qui reviennent des systèmes.

« — Et à quoi les occupez-vous?

« — A connaître l'homme, à pratiquer la vertu et à sacri- « fier aux grâces...

« — Ces occupations sont belles; mais que signifient tous « ces petits lambeaux d'étoffes par lesquels vous ressemblez « mieux à des gueux qu'à des philosophes?

« — Que me demandez-vous là, dit-il en soupirant, et quel « souvenir me rappelez-vous? Ce temple fut autrefois celui de « la philosophie. Hélas! que ces lieux sont changés! La chaire « de Socrate était dans cet endroit...

« — Quoi donc! lui dis-je en l'interrompant, Socrate avait-il « un chalumeau et soufflait-il aussi des bulles?...

« — Non, non, me répondit Platon; ce n'est pas ainsi qu'il « mérita des dieux le nom du plus sage des hommes; c'est à « faire des têtes, c'est à former des cœurs, qu'il s'occupa tant « qu'il vécut. Le secret s'en perdit à sa mort. Socrate mourut, « et les beaux jours de la philosophie passèrent. Ces pièces « d'étoffes, que ces systématiques mêmes se font honneur de « porter, sont des lambeaux de son habit. Il avait à peine les « yeux fermés, que ceux qui aspiraient au titre de philosophes « se jetèrent sur sa robe et la déchirèrent.

« — J'entends, repris-je, et ces pièces leur ont servi d'éti- « quette à eux et à leur longue postérité...

« — Qui rassemblera ces morceaux, continua Platon, et nous « restituera la robe de Socrate? »

« Il en était à cette exclamation pathétique lorsque j'entrevis dans l'éloignement un enfant qui marchait vers nous à pas lents mais assurés. Il avait la tête petite, le corps menu, les bras faibles et les jambes courtes; mais tous ses membres grossissaient et s'allongeaient à mesure qu'il s'avançait. Dans le progrès de ses accroissements successifs, il m'apparut sous cent formes diverses; je le vis diriger vers le ciel un long télescope, estimer à l'aide d'un pendule la chute des corps[1], constater avec un tube rempli de mercure la pesanteur de l'air[2], et, le prisme à la main, décomposer la lumière[3]. C'était alors un énorme colosse; sa tête touchait aux cieux, ses pieds se perdaient dans l'abîme et ses bras s'étendaient de l'un à l'autre pôle. Il secouait de la main droite un flambeau dont la lumière se répandait au loin dans les airs, éclairait au fond des eaux et pénétrait dans les entrailles de la terre.

« — Quelle est, demandai-je à Platon, cette figure gigantes- « que qui vient à nous?

« — Reconnaissez l'Expérience, me répondit-il; c'est elle- « même. »

« A peine m'eut-il fait cette courte réponse, que je vis l'Expérience approcher et les colonnes du portique des hypothèses chanceler, ses voûtes s'affaisser et son pavé s'entr'ouvrir sous nos pieds.

« — Fuyons, me dit encore Platon; fuyons; cet édifice n'a « plus qu'un moment à durer. »

« A ces mots, il part; je le suis. Le colosse arrive, frappe le portique, il s'écroule avec un bruit effroyable, et je me réveille[4]. »

— Ah! prince, s'écria Mirzoza, c'est à faire à vous de rêver. Je serais fort aise que vous eussiez passé une bonne nuit; mais à présent que je sais votre rêve, je serais bien fâchée que vous ne l'eussiez point eu.

1. Galilée.
2. Pascal.
3. Newton.
4. Cette seule page du roman rachète bien, pour nous, quelques-unes des autres, et s'il fallait les autres pour faire lire celle-là, on a quelques raisons d'être indulgent.

— Madame, lui dit Mangogul, je connais des nuits mieux employées que celle de ce rêve qui vous plaît tant; et si j'avais été le maître de mon voyage, il y a toute apparence que, n'espérant point vous trouver dans la région des hypothèses, j'aurais tourné mes pas ailleurs. Je n'aurais point actuellement le mal de tête qui m'afflige, ou du moins j'aurais lieu de m'en consoler.

— Prince, lui répondit Mirzoza, il faut espérer que ce ne sera rien et qu'un ou deux essais de votre anneau vous en délivreront.

— Il faut voir, » dit Mangogul.

La conversation dura quelques moments encore entre le sultan et Mirzoza; et il ne la quitta que sur les onze heures, pour devenir ce que l'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXIII.

QUATORZIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LE BIJOU MUET.

De toutes les femmes qui brillaient à la cour du sultan, aucune n'avait plus de grâces et d'esprit que la jeune Églé, femme du grand échanson de Sa Hautesse. Elle était de toutes les parties de Mangogul, qui aimait la légèreté de sa conversation; et comme s'il ne dût point y avoir de plaisirs et d'amusements partout où Églé ne se trouvait point, Églé était encore de toutes les parties des grands de sa cour. Bals, spectacles, cercles, festins, petits soupers, chasse, jeux; partout on voulait Églé; on la rencontrait partout; il semblait que le goût des amusements la multipliât au gré de ceux qui la désiraient. Il n'est donc pas besoin que je dise que, s'il n'y avait aucune femme autant souhaitée qu'Églé, il n'y en avait point d'aussi répandue.

Elle avait toujours été poursuivie d'une foule de soupirants, et l'on s'était persuadé qu'elle ne les avait pas tous maltraités. Soit inadvertance, soit facilité de caractère, ses simples politesses ressemblaient souvent à des attentions marquées, et ceux qui cherchaient à lui plaire supposaient quelquefois de la tendresse dans des regards où elle n'avait jamais prétendu mettre plus que de l'affabilité. Ni caustique, ni médisante, elle n'ouvrait la bouche que pour dire des choses flatteuses, et c'était

avec tant d'âme et de vivacité, qu'en plusieurs occasions ses éloges avaient fait naître le soupçon qu'elle avait un choix à justifier; c'est-à-dire que ce monde dont Églé faisait l'ornement et les délices n'était pas digne d'elle.

On croirait aisément qu'une femme en qui l'on n'avait peut-être à reprendre qu'un excès de bonté, ne devait point avoir d'ennemis. Cependant elle en eut, et de cruels. Les dévotes de Banza lui trouvèrent un air trop libre, je ne sais quoi de dissipé dans le maintien; ne virent dans sa conduite que la fureur des plaisirs du siècle; en conclurent que ses mœurs étaient au moins équivoques et le suggérèrent charitablement à qui voulut les entendre.

Les femmes de la cour ne la traitèrent pas plus favorablement. Elles suspectèrent les liaisons d'Églé, lui donnèrent des amants, l'honorèrent même de quelques grandes aventures, la mirent pour quelque chose dans d'autres; on savait des détails, on citait des témoins. « Eh! bon, se disait-on à l'oreille, on l'a surprise tête à tête avec Melraïm dans un des bosquets du grand parc. Églé ne manque pas d'esprit, ajouta-t-on; mais Melraïm en a trop pour s'amuser de ses discours, à dix heures du soir, dans un bosquet...

— Vous vous trompez, répondait un petit-maître; je me suis promené cent fois sur la brune avec elle, et je m'en suis assez bien trouvé. Mais à propos, savez-vous que Zulémar est assidu à sa toilette?...

— Sans doute, nous le savons, et qu'elle ne fait de toilette que quand son mari est de service chez le sultan...

— Le pauvre Célébi, continuait une autre, sa femme l'affiche, en vérité, avec cette aigrette et ces boucles qu'elle a reçues du pacha Ismael...

— Est-il bien vrai, madame?...

— C'est la vérité pure : je le tiens d'elle-même; mais, au nom de Brama, que ceci ne nous passe point; Églé est mon amie, et je serais bien fâchée...

— Hélas! s'écriait douloureusement une troisième : la pauvre petite créature se perd de gaieté de cœur. C'est dommage pourtant. Mais aussi vingt intrigues à la fois; cela me paraît fort. »

Les petits-maîtres ne la ménageaient pas davantage. L'un racontait une partie de chasse où ils s'étaient égarés ensemble.

Un autre dissimulait, par respect pour le sexe, les suites d'une conversation fort vive qu'il avait eue sous le masque avec elle, dans un bal où il l'avait accrochée. Celui-ci faisait l'éloge de son esprit et de ses charmes, et le terminait en montrant son portrait, qu'à l'en croire il tenait de la meilleure main. « Ce portrait, disait celui-là, est plus ressemblant que celui dont elle a fait présent à Jénaki. »

Ces discours passèrent jusqu'à son époux. Célébi aimait sa femme, mais décemment toutefois, et sans que personne en eût le moindre soupçon ; il se refusa d'abord aux premiers rapports ; mais on revint à la charge, et de tant de côtés, qu'il crut ses amis plus clairvoyants que lui : plus il avait accordé de liberté à Églé, plus il eut de soupçon qu'elle en avait abusé. La jalousie s'empara de son âme. Il commença par gêner sa femme. Églé souffrit d'autant plus impatiemment ce changement de procédé qu'elle se sentait innocente. Sa vivacité et les conseils de ses bonnes amies la précipitèrent dans des démarches inconsidérées qui mirent toutes les apparences contre elle et qui pensèrent lui coûter la vie. Le violent Célébi roula quelque temps dans sa tête mille projets de vengeance, et le fer, et le poison, et le lacet fatal, et se détermina pour un supplice plus lent et plus cruel, une retraite dans ses terres. C'est une mort véritable pour une femme de cour. En un mot, les ordres sont donnés ; un soir Églé apprend son sort : on est insensible à ses larmes ; on n'écoute plus ses raisons ; et la voilà reléguée à quatre-vingts lieues de Banza, dans un vieux château, où on ne lui laisse pour toute compagnie que deux femmes et quatre eunuques noirs qui la gardent à vue.

A peine fut-elle partie, qu'elle fut innocente. Les petits-maîtres oublièrent ses aventures, les femmes lui pardonnèrent son esprit et ses charmes, et tout le monde la plaignit. Mangogul apprit, de la bouche même de Célébi, les motifs de la terrible résolution qu'il avait prise contre sa femme, et parut seul l'approuver.

Il y avait près de six mois que la malheureuse Églé gémissait dans son exil, lorsque l'aventure de Kersael arriva. Mirzoza souhaitait qu'elle fût innocente, mais elle n'osait s'en flatter. Cependant elle dit un jour au sultan : « Votre anneau, qui vient de conserver la vie à Kersael, ne pourrait-il pas finir l'exil

d'Églé? Mais je n'y pense pas; il faudrait pour cela consulter son bijou; et la pauvre recluse périt d'ennui à quatre-vingts lieues d'ici...

— Vous intéressez-vous beaucoup, lui répondit Mangogul, au sort d'Églé?

— Oui, prince; surtout si elle est innocente, dit Mirzoza...

— Vous en aurez des nouvelles avant une heure d'ici, répliqua Mangogul. Ne vous souvient-il plus des propriétés de ma bague?... »

A ces mots, il passa dans ses jardins, tourna son anneau et se trouva en moins de quinze minutes dans le parc du château qu'habitait Églé.

Il y découvrit Églé seule et accablée de douleur; elle avait la tête appuyée sur sa main; elle proférait tendrement le nom de son époux, et elle arrosait de ses larmes un gazon sur lequel elle était assise. Mangogul s'approcha d'elle en tournant son anneau, et le bijou d'Églé dit tristement : « J'aime Célébi. » Le sultan attendit la suite; mais la suite ne venant point, il s'en prit à son anneau, qu'il frotta deux ou trois fois contre son chapeau, avant que de le diriger sur Églé; mais sa peine fut inutile. Le bijou reprit : « J'aime Célébi; » et s'arrêta tout court.

« Voilà, dit le sultan, un bijou bien discret. Voyons encore et serrons-lui de plus près le bouton. » En même temps il donna à sa bague toute l'énergie qu'elle pouvait recevoir, et la tourna subitement sur Églé; mais son bijou resta muet. Il garda constamment le silence, ou ne l'interrompit que pour répéter ces paroles plaintives : « J'aime Célébi, et n'en ai jamais aimé d'autres. »

Mangogul prit son parti et revint en quinze minutes chez Mirzoza.

« Quoi! prince, dit-elle, déjà de retour? Eh bien! qu'avez-vous appris? Rapportez-vous matière à nos conversations?...

— Je ne rapporte rien, lui répondit le sultan.

— Quoi! rien?

— Précisément rien. Je n'ai jamais entendu de bijou plus taciturne, et n'en ai pu tirer que ces mots : « J'aime Célébi; « j'aime Célébi, et n'en ai jamais aimé d'autres. »

— Ah! prince, reprit vivement Mirzoza, que me dites-vous

là? Quelle heureuse nouvelle! Voilà donc enfin une femme sage. Souffrirez-vous qu'elle soit plus longtemps malheureuse?

— Non, répondit Mangogul : son exil va finir, mais ne craignez-vous point que ce soit aux dépens de sa vertu? Églé est sage; mais voyez, délices de mon cœur, ce que vous exigez de moi; que je la rappelle à ma cour, afin qu'elle continue de l'être ; cependant vous serez satisfaite. »

Le sultan manda sur-le-champ Célébi, et lui dit qu'ayant approfondi les bruits répandus sur le compte d'Églé, il les avait reconnus faux, calomnieux, et qu'il lui ordonnait de la ramener à la cour. Célébi obéit et présenta sa femme à Mangogul : elle voulut se jeter aux pieds de Sa Hautesse; mais le sultan l'arrêtant :

« Madame, lui dit-il, remerciez Mirzoza. Son amitié pour vous m'a déterminé à éclaircir la vérité des faits qu'on vous imputait. Continuez d'embellir ma cour; mais souvenez-vous qu'une jolie femme se fait quelquefois autant de tort par des imprudences que par des aventures. »

Dès le lendemain Églé reparut chez la Manimonbanda, qui l'accueillit d'un sourire. Les petits-maîtres redoublèrent auprès d'elle de fadeurs, et les femmes coururent toutes l'embrasser, la féliciter, et recommencèrent de la déchirer.

CHAPITRE XXXIV.

MANGOGUL AVAIT-IL RAISON?

Depuis que Mangogul avait reçu le présent fatal de Cucufa, les ridicules et les vices du sexe étaient devenus la matière éternelle de ses plaisanteries : il ne finissait pas; et la favorite en fut souvent ennuyée. Mais deux effets cruels de l'ennui sur Mirzoza, ainsi que sur bien d'autres qu'elle, c'était de la mettre en mauvaise humeur, et de jeter de l'aigreur dans ses propos. Alors malheur à ceux qui l'approchaient! elle ne distinguait personne; et le sultan même n'était pas épargné.

« Prince, lui disait-elle un jour dans un de ces moments fâcheux, vous qui savez tant de choses, vous ignorez peut-être la nouvelle du jour...

— Et quelle est-elle? demanda Mangogul...

— C'est que vous apprenez par cœur, tous les matins, trois pages de Brantôme ou d'Ouville [1] : on n'assure pas de ces deux profonds écrivains quel est le préféré...

— On se trompe, madame, répondit Mangogul, c'est le Crébillon qui...

— Oh! ne vous défendez pas de cette lecture, interrompit la favorite. Les nouvelles médisances qu'on fait de nous sont si maussades, qu'il vaut encore mieux réchauffer les vieilles. Il y a vraiment de fort bonnes choses dans ce Brantôme ; si vous joigniez à ses historiettes trois ou quatre chapitres de Bayle, vous auriez incessamment à vous seul autant d'esprit que le marquis D'...[2] et le chevalier de Mouhi. Cela répandrait dans vos entretiens une variété surprenante. Lorsque vous auriez équipé les femmes de toutes pièces, vous tomberiez sur les Pagodes; des Pagodes, vous reviendriez sur les femmes. En vérité, il ne vous manque qu'un petit recueil d'impiétés pour être tout à fait amusant.

— Vous avez raison, madame, lui répondit Mangogul, et je m'en ferai pourvoir. Celui qui craint d'être dupe dans ce monde et dans l'autre ne peut trop se méfier de la puissance des Pagodes, de la probité des hommes, et de la sagesse des femmes.

— C'est donc, à votre avis, quelque chose de bien équivoque que cette sagesse?... reprit Mirzoza.

— Au delà de tout ce que vous imaginez, répondit Mangogul.

— Prince, repartit Mirzoza, vous m'avez donné cent fois vos ministres pour les plus honnêtes gens du Congo. J'ai tant essuyé les éloges de votre sénéchal, des gouverneurs de vos provinces, de vos secrétaires, de votre trésorier, en un mot de tous vos officiers, que je suis en état de vous les répéter mot pour mot. Il est étrange que l'objet de votre tendresse soit seul excepté de la bonne opinion que vous avez conçue de ceux qui ont l'honneur de vous approcher.

— Et qui vous a dit que cela soit? lui répliqua le sultan. Songez donc, madame, que vous n'entrez pour rien dans les

1. Allusion aux rapports de Berrier, lieutenant de police.
2. D'Argens?

discours, vrais ou faux, que je tiens des femmes, à moins qu'il ne vous plaise de représenter le sexe en général...

— Je ne le conseillerais pas à madame, ajouta Sélim, qui était présent à cette conversation. Elle n'y pourrait gagner que des défauts.

— Je ne reçois point, répondit Mirzoza, les compliments que l'on m'adresse aux dépens de mes semblables. Quand on s'avise de me louer, je voudrais qu'il n'en coûtât rien à personne. La plupart des galanteries qu'on nous débite ressemblent aux fêtes somptueuses que Votre Hautesse reçoit de ses pachas : ce n'est jamais qu'à la charge du public.

— Laissons cela, dit Mangogul. Mais en bonne foi, n'êtes-vous pas convaincue que la vertu des femmes du Congo n'est qu'une chimère? Voyez donc, délices de mon âme, quelle est aujourd'hui l'éducation à la mode, quels exemples les jeunes personnes reçoivent de leurs mères, et comment on vous coiffe une jolie femme du préjugé que de se renfermer dans son domestique, régler sa maison et s'en tenir à son époux, c'est mener une vie lugubre, périr d'ennui et s'enterrer toute vive. Et puis, nous sommes si entreprenants, nous autres hommes, et une jeune enfant sans expérience est si comblée de se voir entreprise. J'ai prétendu que les femmes sages étaient rares, excessivement rares; et loin de m'en dédire, j'ajouterais volontiers qu'il est surprenant qu'elles ne le soient pas davantage. Demandez à Sélim ce qu'il en pense.

— Prince, répondit Mirzoza, Sélim doit trop à notre sexe pour le déchirer impitoyablement.

— Madame, dit Sélim, Sa Hautesse, à qui il n'a pas été possible de rencontrer des cruelles, doit naturellement penser des femmes comme elle fait; et vous, qui avez la bonté de juger des autres par vous-même, n'en pouvez guère avoir d'autres idées que celles que vous défendez. J'avouerai cependant que je ne suis pas éloigné de croire qu'il y a des femmes de jugement à qui les avantages de la vertu sont connus par expérience, et que la réflexion a éclairées sur les suites fâcheuses du désordre; des femmes heureusement nées, bien élevées, qui ont appris à sentir leur devoir, qui l'aiment, et qui ne s'en écarteront jamais.

— Et sans se perdre en raisonnements, ajouta la favorite, Églé, vive, aimable, charmante, n'est-elle pas en même temps

un modèle de sagesse? Prince, vous n'en pouvez douter, et tout Banza le sait de votre bouche : or, s'il y a une femme sage, il peut y en avoir mille.

— Oh! pour la possibilité, dit Mangogul, je ne la dispute point.

— Mais si vous convenez qu'elles sont possibles, reprit Mirzoza, qui vous a révélé qu'elles n'existaient pas?

— Rien que leurs bijoux, répondit le sultan. Je conviens toutefois que ce témoignage n'est pas de la force de votre argument. Que je devienne taupe si vous ne l'avez pris à quelque bramine. Faites appeler le chapelain de la Manimonbanda, et il vous dira que vous m'avez prouvé l'existence des femmes sages, à peu près comme on démontre celle de Brama en Braminologie. Par hasard, n'auriez-vous point fait un cours dans cette sublime école avant que d'entrer au sérail?

— Point de mauvaises plaisanteries, reprit Mirzoza. Je ne conclus pas seulement de la possibilité; je pars d'un fait, d'une expérience.

— Oui, continua Mangogul, d'un fait mutilé, d'une expérience isolée, tandis que j'ai pour moi une foule d'essais que vous connaissez bien ; mais je ne veux point ajouter à votre humeur par une plus longue contradiction.

— Il est heureux, dit Mirzoza d'un ton chagrin, qu'au bout de deux heures vous vous lassiez de me persécuter.

— Si j'ai commis cette faute, répondit Mangogul, je vais tâcher de la réparer. Madame, je vous abandonne tous mes avantages passés; et si je rencontre dans la suite des épreuves qui me restent à tenter, une seule femme vraiment et constamment sage...

— Que ferez-vous? interrompit vivement Mirzoza...

— Je publierai, si vous voulez, que je suis enchanté de votre raisonnement sur la possibilité des femmes sages; j'accréditerai votre logique de tout mon pouvoir, et je vous donnerai mon château d'Amara, avec toutes les porcelaines de Saxe dont il est orné, sans en excepter le petit sapajou en émail et les autres colifichets précieux qui me viennent du cabinet de Mme de Vérue[1].

— Prince, dit Mirzoza, je me contenterai des porcelaines, du château et du petit sapajou.

1. Le cabinet et la bibliothèque de Mme de Verrue furent célèbres. La bibliothèque était surtout très-nombreuse et les livres aux armes de la comtesse sont encore assez recherchés.

— Soit, répondit Mangogul; Sélim nous jugera. Je ne demande que quelque délai avant que d'interroger le bijou d'Églé. Il faut bien laisser à l'air de la cour et à la jalousie de son époux le temps d'opérer. »

Mirzoza accorda le mois à Mangogul; c'était la moitié plus qu'il ne demandait; et ils se séparèrent également remplis d'espérance. Tout Banza l'eût été de paris pour et contre, si la promesse du sultan se fût divulguée. Mais Sélim se tut, et Mangogul se mit clandestinement en devoir de gagner ou de perdre. Il sortait de l'appartement de la favorite, lorsqu'il l'entendit qui lui criait du fond de son cabinet :

« Prince, et le petit sapajou?

— Et le petit sapajou, » lui répondit Mangogul en s'éloignant.

Il allait de ce pas dans la petite maison d'un sénateur, où nous le suivrons.

CHAPITRE XXXV.

QUINZIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

ALPHANE.

Le sultan n'ignorait pas que les jeunes seigneurs de la cour avaient tous des petites maisons; mais il apprit que ces réduits étaient aussi à l'usage de quelques sénateurs. Il en fut étonné. « Que fait-on là? se dit-il à lui-même (car il conservera dans ce volume[1] l'habitude de parler seul, qu'il a contractée dans le premier). Il semble qu'un homme, à qui je confie la tranquillité, la fortune, la liberté et la vie de mon peuple, ne doit point avoir de petite maison. Mais la petite maison d'un sénateur est peut-être autre chose que celle d'un petit-maître... Un magistrat devant qui l'on discute les intérêts les plus grands de mes sujets, et qui tient en ses mains l'urne fatale d'où il tirera le sort de la veuve, oublierait la dignité de son état, l'importance de son ministère; et tandis que Cochin fatigue vainement ses poumons à porter jusqu'à ses oreilles les cris de l'orphelin, il méditerait dans sa tête les sujets galants qui doivent orner les

1. Ce chapitre commençait le second volume de l'édition originale.

dessus de porte d'un lieu de débauches secrètes!... Cela ne peut être... Voyons pourtant. »

Il dit et part pour Alcanto. C'est là qu'est située la petite maison du sénateur Hippomanès. Il entre; il parcourt les appartements, il en examine l'ameublement. Tout lui paraît galant. La petite maison d'Agésile, le plus délicat et le plus voluptueux de ses courtisans, n'est pas mieux. Il se déterminait à sortir, ne sachant que penser; car après tous les lits de repos, les alcôves à glaces, les sofas mollets, le cabinet de liqueurs ambrées, le reste n'était que des témoins muets de ce qu'il avait envie d'apprendre, lorsqu'il aperçut une grosse figure étendue sur une duchesse, et plongée dans un sommeil profond. Il tourna son anneau sur elle, et tira de son bijou les anecdotes suivantes :

« Alphane est fille d'un robin. Si sa mère eût moins vécu, je ne serais pas ici. Les biens immenses de la famille se sont éclipsés entre les mains de la vieille folle; et elle n'a presque rien laissé à quatre enfants qu'elle avait, trois garçons et une fille dont je suis le bijou. Hélas! c'est bien pour mes péchés! Que d'affronts j'ai soufferts! qu'il m'en reste encore à souffrir! On disait dans le monde que le cloître convenait assez à la fortune et à la figure de ma maîtresse; mais je sentais qu'il ne me convenait point à moi : je préférai l'art militaire à l'état monastique, et je fis mes premières campagnes sous l'émir Azalaph. Je me perfectionnai sous le grand Nangazaki; mais l'ingratitude du service m'en a détaché, et j'ai quitté l'épée pour la robe. Je vais donc appartenir à un petit faquin de sénateur tout bouffi de ses talents, de son esprit, de sa figure, de son équipage et de ses aïeux. Depuis deux heures je l'attends. Il viendra apparemment; car son intendant m'a prévenu que, quand il vient, c'est sa manie que de se faire attendre longtemps. »

Le bijou d'Alphane en était là, lorsque Hippomanès arriva. Au fracas de son équipage, et aux caresses de sa familière levrette, Alphane s'éveilla. « Enfin vous voilà donc, ma reine, lui dit le petit président. On a bien de la peine à vous avoir. Parlez; comment trouvez-vous ma petite maison? elle en vaut bien une autre, n'est-ce pas? »

Alphane jouant la niaise, la timide, la désolée, comme si nous n'eussions jamais vu de petites maisons, disait son bijou,

et que je ne fusse jamais entré pour rien dans ses aventures, s'écria douloureusement : « Monsieur le président, je fais pour vous une démarche étrange. Il faut que je sois entraînée par une terrible passion, pour en être aveuglée sur les dangers que je cours ; car enfin, que ne dirait-on pas, si l'on me soupçonnait ici?

— Vous avez raison, lui dit Hippomanès ; votre démarche est équivoque ; mais vous pouvez compter sur ma discrétion.

— Mais, reprit Alphane, je compte aussi sur votre sagesse.

— Oh! pour cela, lui dit Hippomanès en ricanant, je serai fort sage ; et le moyen de n'être pas dévot comme un ange dans une petite maison? Sans mentir, vous avez là une gorge charmante...

— Finissez donc, lui répondit Alphane ; déjà vous manquez à votre parole.

— Point du tout, lui répliqua le président ; mais vous ne m'avez pas répondu. Que vous semble de cet ameublement? Puis s'adressant à sa levrette : Viens ici, Favorite, donne la patte, ma fille. C'est une bonne fille que Favorite... Mademoiselle voudrait-elle faire un tour de jardin? Allons sur ma terrasse ; elle est charmante. Je suis dominé par quelques voisins ; mais peut-être qu'ils ne vous connaîtront pas...

— Monsieur le président, je ne suis pas curieuse, lui répondit Alphane d'un ton piqué. Il me semble qu'on est mieux ici.

— Comme il vous plaira, reprit Hippomanès. Si vous êtes fatiguée, voilà un lit. Pour peu que le cœur vous en dise, je vous conseille de l'essayer. La jeune Astérie, la petite Phénice, qui s'y connaissent, m'ont assuré qu'il était bon. »

Tout en tenant ces impertinents propos à Alphane, Hippomanès tirait sa robe par les manches, délaçait son corset, détachait ses jupes, et dégageait ses deux gros pieds de deux petites mules.

Lorsque Alphane fut presque nue, elle s'aperçut qu'Hippomanès la déshabillait...

« Que faites-vous là? s'écria-t-elle toute surprise. Président, vous n'y pensez pas. Je me fâcherai tout de bon.

— Ah, ma reine! lui répondit Hippomanès, vous fâcher contre un homme qui vous aime comme moi, cela serait d'une bizarrerie dont vous n'êtes pas capable. Oserais-je vous prier de passer dans ce lit?

— Dans ce lit? reprit Alphane. Ah! monsieur le président, vous abusez de ma tendresse. Que j'aille dans un lit, moi, dans un lit!

— Eh! non, ma reine, lui répondit Hippomanès. Ce n'est pas cela : qui vous dit d'y aller? Mais il faut, s'il vous plaît, que vous vous y laissiez conduire; car vous comprenez bien que de la taille dont vous êtes, je ne puis être d'humeur à vous y porter... » Cependant il la prit à bras-le-corps, et faisant quelque effort... « Oh, qu'elle pèse! disait-il. Mais, mon enfant, si tu ne t'aides pas, nous n'arriverons jamais. »

Alphane sentit qu'il disait vrai, s'aida, parvint à se faire lever, et s'avança vers ce lit qui l'avait tant effrayée, moitié à pied, moitié sur les bras d'Hippomanès, à qui elle balbutiait en minaudant : « En vérité, il faut que je sois folle pour être venue. Je comptais sur votre sagesse, et vous êtes d'une extravagance inouïe...

— Point du tout, lui répondait le président, point du tout. Vous voyez bien que je ne fais rien qui ne soit décent, très-décent. »

Je pense qu'ils se dirent encore beaucoup d'autres gentillesses; mais le sultan n'ayant pas jugé à propos de suivre leur conversation plus longtemps, elles seront perdues pour la postérité : c'est dommage!

CHAPITRE XXXVI.

SEIZIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LES PETITS-MAITRES.

Deux fois la semaine il y avait cercle chez la favorite. Elle nommait la veille les femmes qu'elle y désirait, et le sultan donnait la liste des hommes. On y venait fort paré. La conversation était générale, ou se partageait. Lorsque l'histoire galante de la cour ne fournissait pas des aventures amusantes, on en imaginait, ou l'on s'embarquait dans quelques mauvais contes, ce qui s'appelait continuer les *Mille et une Nuits*. Les hommes avaient le privilége de dire toutes les extravagances qui leur venaient, et les femmes celui de faire des nœuds en les écoutant. Le sultan et la favorite étaient là confondus parmi leurs sujets; leur pré-

sence n'interdisait rien de ce qui pouvait amuser, et il était rare qu'on s'ennuyât. Mangogul avait compris de bonne heure que ce n'était qu'au pied du trône qu'on trouve le plaisir, et personne n'en descendait de meilleure grâce, et ne savait déposer plus à propos la majesté.

Tandis qu'il parcourait la petite maison du sénateur Hippomanès, Mirzoza l'attendait dans le salon couleur de rose, avec la jeune Zaïde, l'enjouée Léocris, la vive Sérica, Amine et Benzaïre, femmes de deux émirs, la prude Orphise et la grande sénéchale Vétula, mère temporelle de tous les bramines. Il ne tarda pas à paraître. Il entra accompagné du comte Hannetillon et du chevalier Fadaès. Alciphenor, vieux libertin, et le jeune Marmolin son disciple, le suivaient, et deux minutes après, arrivèrent le pacha Grisgrif, l'aga Fortimbek et le sélictar Patte-de-velours. C'était bien les petits-maîtres les plus déterminés de la cour. Mangogul les avait rassemblés à dessein. Rebattu du récit de leurs galants exploits, il s'était proposé de s'en instruire à n'en pouvoir douter plus longtemps. « Eh bien! messieurs, leur dit-il, vous qui n'ignorez rien de ce qui se passe dans l'empire galant, qu'y fait-on de nouveau? ou en sont les bijoux parlants?...

— Seigneur, répondit Alciphenor, c'est un charivari qui va toujours en augmentant : si cela continue, bientôt on ne s'entendra plus. Mais rien n'est si réjouissant que l'indiscrétion du bijou de Zobeïde. Il a fait à son mari un dénombrement d'aventures.

— Cela est prodigieux, continua Marmolin : on compte cinq agas, vingt capitaines, une compagnie de janissaires presque entière, douze bramines; on ajoute qu'il m'a nommé; mais c'est une mauvaise plaisanterie.

— Le bon de l'affaire, reprit Grisgrif, c'est que l'époux effrayé s'est enfui en se bouchant les oreilles.

— Voilà qui est bien horrible! dit Mirzoza.

— Oui, madame, interrompit Fortimbek, horrible, affreux, exécrable!

— Plus que tout cela, si vous voulez, reprit la favorite, de déshonorer une femme sur un ouï-dire.

— Madame, cela est à la lettre; Marmolin n'a pas ajouté un mot à la vérité, dit Patte-de-velours.

— Cela est positif, dit Grisgrif.

— Bon, ajouta Hannetillon, il en court déjà une épigramme; et l'on ne fait pas une épigramme sur rien. Mais pourquoi Marmolin serait-il à l'abri du caquet des bijoux? Celui de Cynare s'est bien avisé de parler à son tour, et de me mêler avec des gens qui ne me vont point du tout. Mais comment obvier à cela?

— C'est plus tôt fait de s'en consoler, dit Patte-de-velours.

— Vous avez raison, répondit Hannetillon; et tout de suite il se mit à chanter :

Mon bonheur fut si grand que j'ai peine à le croire.

— Comte, dit Mangogul, en s'adressant à Hannetillon, vous avez donc connu particulièrement Cynare?

— Seigneur, répondit Patte-de-velours, qui en doute? Il l'a promenée pendant plus d'une lune; ils ont été chansonnés; et cela durerait encore, s'il ne s'était enfin aperçu qu'elle n'était point jolie, et qu'elle avait la bouche grande.

— D'accord, reprit Hannetillon; mais ce défaut était réparé par un agrément qui n'est pas ordinaire.

— Y a-t-il longtemps de cette aventure? demanda la prude Orphise.

— Madame, lui répondit Hannetillon, je n'en ai pas l'époque présente. Il faudrait recourir aux tables chronologiques de mes bonnes fortunes. On y verrait le jour et le moment; mais c'est un gros volume dont mes gens s'amusent dans mon antichambre.

— Attendez, dit Alciphenor; je me rappelle que c'est précisément un an après que Grisgrif s'est brouillé avec Mme la sénéchale. Elle a une mémoire d'ange, et elle va nous apprendre au juste...

— Que rien n'est plus faux que votre date, répondit gravement la sénéchale. On sait assez que les étourdis n'ont jamais été de mon goût.

— Cependant, madame, reprit Alciphenor, vous ne nous persuaderez jamais que Marmolin fût excessivement sage, lorsqu'on l'introduisait dans votre appartement par un escalier dérobé, toutes les fois que Sa Hautesse appelait M. le sénéchal au conseil.

— Je ne vois pas de plus grande extravagance, ajouta Patte-

de-velours, que d'entrer furtivement chez une femme, à propos de rien : car on ne pensait de ces visites que ce qui en était; et madame jouissait déjà de cette réputation de vertu qu'elle a si bien soutenue depuis.

— Mais il y a un siècle de cela, dit Fadaès. Ce fut à peu près dans ce temps que Zulica fit faux bond à M. le sélictar qui était bien son serviteur, pour occuper Grisgrif qu'elle a planté là six mois après; elle en est maintenant à Fortimbek. Je ne suis pas fâché de la petite fortune de mon ami; je la vois, je l'admire, et le tout sans prétention.

— Zulica, dit la favorite, est pourtant fort aimable; elle a de l'esprit, du goût, et je ne sais quoi d'intéressant dans physionomie, que je préférerais à des charmes.

— J'en conviens, répondit Fadaès; mais elle est maigre, elle n'a point de gorge, et la cuisse si décharnée, que cela fait pitié.

— Vous en savez apparemment des nouvelles, ajouta la sultane.

— Bon! madame, reprit Hannetillon, cela se devine. J'ai peu fréquenté chez Zulica, et si[1], j'en sais là-dessus autant que Fadaès.

— Je le croirais volontiers, dit la favorite.

— Mais, à propos, pourrait-on demander à Grisgrif, dit le sélictar, si c'est pour longtemps qu'il s'est emparé de Zyrphile? Voilà ce qui s'appelle une jolie femme; elle a le corps admirable.

— Eh! qui en doute? ajouta Marmolin.

— Que le sélictar est heureux! continua Fadaès.

— Je vous donne Fadaès, interrompit le sélictar, pour le galant le mieux pourvu de la cour. Je lui connais la femme du vizir, les deux plus jolies actrices de l'Opéra, et une grisette adorable qu'il a placée dans une petite maison.

— Et je donnerais, reprit Fadaès, et la femme du vizir, et les deux actrices, et la grisette, pour un regard d'une certaine femme avec laquelle le sélictar est assez bien, et qui ne se doute seulement pas que tout le monde en est instruit; » et s'avançant ensuite vers Léocris : « En vérité, madame, lui dit-il, les couleurs vous vont à ravir...

1. Pourtant. Voir *le Bourgeois gentilhomme,* acte III, scène v.

— Il y avait je ne sais combien, dit Marmolin, qu'Hannetillon balançait entre Mélisse et Fatime; ce sont deux femmes charmantes. Il était aujourd'hui pour la blonde Mélisse, demain pour la brune Fatime.

— Voilà, continua Fadaès, un homme bien embarrassé; que ne les prenait-il l'une et l'autre?

— C'est ce qu'il a fait, » dit Alciphenor.

Nos petits-maîtres étaient, comme on voit, en assez bon train pour n'en pas rester là, lorsque Zobeïde, Cynare, Zulica, Mélisse, Fatmé et Zyrphile se firent annoncer. Ce contre-temps les déconcerta pour un moment; mais ils ne tardèrent pas à se remettre, et à tomber sur d'autres femmes qu'ils n'avaient épargnées dans leurs médisances que parce qu'ils n'avaient pas eu le temps de les déchirer.

Mirzoza, impatientée de leurs discours, leur dit : « Messieurs, avec le mérite et la probité surtout qu'on est forcé de vous accorder, il n'y a pas à douter que vous n'ayez eu toutes les bonnes fortunes dont vous vous vantez. Je vous avouerai toutefois que je serais bien aise d'entendre là-dessus les bijoux de ces dames; et que je remercierais Brama de grand cœur, s'il lui plaisait de rendre justice à la vérité par leur bouche.

— C'est-à-dire, reprit Hannetillon, que madame désirerait entendre deux fois les mêmes choses : eh bien! nous allons les lui répéter. »

Cependant Mangogul tournait son anneau suivant le rang d'ancienneté; il débuta par la sénéchale, dont le bijou toussa trois fois, et dit d'une voix tremblante et cassée : « Je dois au grand sénéchal les prémices de mes plaisirs; mais il y avait à peine six mois que je lui appartenais, qu'un jeune bramine fit entendre à ma maîtresse qu'on ne manquait point à son époux tant qu'on pensait à lui. Je goûtai sa morale, et je crus pouvoir admettre, dans la suite, en sûreté de conscience, un sénateur, puis un conseiller d'État, puis un pontife, puis un ou deux maîtres de requêtes, puis un musicien...

— Et Marmolin? dit Fadaès.

— Marmolin, répondit le bijou, je ne le connais pas; à moins que ce ne soit ce jeune fat que ma maîtresse fit chasser de son hôtel pour quelques insolences dont je n'ai pas mémoire... »

Le bijou de Cynare prit la parole, et dit : « Alciphenor,

Fadaès, Grisgrif, demandez-vous? j'étais assez bien faufilé; mais voilà la première fois de ma vie que j'entends nommer ces gens-là : au reste, j'en saurai des nouvelles par l'émir Amalek, le financier Ténélor ou le vizir Abdiram, qui voient toute la terre, et qui sont mes amis.

— Le bijou de Cynare est discret, dit Hannetillon; il passe sous silence Zarafis, Ahiram, et le vieux Trébister, et le jeune Mahmoud, qui n'est pas fait pour être oublié, et n'accuse pas le moindre petit bramine, quoiqu'il y ait dix à douze ans qu'il court les monastères.

— J'ai reçu quelques visites en ma vie, dit le bijou de Mélisse, mais jamais aucune de Grisgrif et de Fortimbek, et moins encore d'Hannetillon.

— Bijou, mon cœur, lui répondit Grisgrif, vous vous trompez. Vous pouvez renier Fortimbek et moi tant qu'il vous plaira, mais pour Hannetillon, il est un peu mieux avec vous que vous n'en convenez. Il m'en a dit un mot; et c'est le garçon du Congo le plus vrai, qui vaut mieux qu'aucun de ceux que vous avez connus, et qui peut encore faire la réputation d'un bijou.

— Celle d'imposteur ne peut lui manquer, non plus qu'à son ami Fadaès, dit en sanglotant le bijou de Fatime. Qu'ai-je fait à ces monstres pour me déshonorer? Le fils de l'empereur des Abyssins vint à la cour d'Erguebzed; je lui plus, il me rendit des soins; mais il eût échoué, et j'aurais continué d'être fidèle à mon époux, qui m'était cher, si le traître de Patte-de-velours et son lâche complice Fadaès n'eussent corrompu mes femmes et introduit le jeune prince dans mes bains. »

Les bijoux de Zyrphile et de Zulica, qui avaient la même cause à défendre, parlèrent tous deux en même temps; mais avec tant de rapidité, qu'on eut toutes les peines du monde à rendre à chacun ce qui lui appartenait... Des faveurs! s'écriait l'un... A Patte-de-velours, disait l'autre... passe pour Zinzim... Cerbélon... Bénengel... Agarias... l'esclave français Riqueli... le jeune Éthiopien Thézaca... mais pour le fade Patte-de-velours... l'insolent Fadaès... j'en jure par Brama... j'en atteste la grande pagode et le génie Cucufa... je ne les connais point... je n'ai jamais rien eu à démêler avec eux...

Zyrphile et Zulica parleraient encore, si Mangogul n'eût retourné son anneau; mais sa bague mystérieuse cessant d'agir

sur elles, leurs bijoux se turent subitement; et un silence profond succéda au bruit qu'ils faisaient. Alors le sultan se leva, et lançant sur nos jeunes étourdis des regards furieux :

« Vous êtes bien osés, leur dit-il, de déchirer des femmes dont vous n'avez jamais eu l'honneur d'approcher, et qui vous connaissent à peine de nom. Qui vous a faits assez hardis pour mentir en ma présence? Tremblez, malheureux! »

A ces mots, il porta la main sur son cimeterre; mais les femmes, effrayées, poussèrent un cri qui l'arrêta.

« J'allais, reprit Mangogul, vous donner la mort que vous avez méritée; mais c'est aux dames à qui vous avez fait injure à décider de votre sort. Vils insectes, il va dépendre d'elles de vous écraser ou de vous laisser vivre. Parlez, mesdames, qu'ordonnez-vous?

— Qu'ils vivent, dit Mirzoza; et qu'ils se taisent, s'il est possible.

— Vivez, reprit le sultan; ces dames vous le permettent; mais si vous oubliez jamais à quelle condition, je jure par l'âme de mon père... »

Mangogul n'acheva pas[1] son serment; il fut interrompu par un des gentilshommes de sa chambre, qui l'avertit que les comédiens étaient prêts. Ce prince s'était imposé la loi de ne jamais retarder les spectacles. « Qu'on commence, » dit-il; et à l'instant il donna la main à la favorite, qu'il accompagna jusqu'à sa loge.

CHAPITRE XXXVII.

DIX-SEPTIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LA COMÉDIE.

Si l'on eût connu dans le Congo le goût de la bonne déclamation, il y avait des comédiens dont on eût pu se passer. Entre trente personnes qui composaient la troupe, à peine comptait-on un grand acteur et deux actrices passables. Le génie des auteurs était obligé de se prêter à la médiocrité du grand nombre; et l'on ne pouvait se flatter qu'une pièce serait jouée

1 Voyez Virgile et Scarron.

avec quelque succès, si l'on n'avait eu l'intention de modeler ses caractères sur les vices des comédiens. Voilà ce qu'on entendait de mon temps par avoir l'usage du théâtre. Jadis les acteurs étaient faits pour les pièces ; alors l'on faisait les pièces pour les acteurs : si vous présentiez un ouvrage, on examinait, sans contredit, si le sujet en était intéressant, l'intrigue bien nouée, les caractères soutenus, et la diction pure et coulante ; mais n'y avait-il point de rôle pour Roscius et pour Amiane, il était refusé.

Le kislar Agasi, surintendant des plaisirs du sultan, avait mandé la troupe telle quelle, et l'on eut ce jour au sérail la première représentation d'une tragédie. Elle était d'un auteur moderne qu'on applaudissait depuis si longtemps, que sa pièce n'aurait été qu'un tissu d'impertinences, qu'on eût persisté dans l'habitude de l'applaudir ; mais il ne s'était pas démenti. Son ouvrage était bien écrit, ses scènes amenées avec art, ses incidents adroitement ménagés ; l'intérêt allait en croissant, et les passions en se développant ; les actes, enchaînés naturellement et remplis, tenaient sans cesse le spectateur suspendu sur l'avenir et satisfait du passé ; et l'on en était au quatrième de ce chef-d'œuvre, à une scène fort vive qui en préparait une autre plus intéressante encore, lorsque, pour se sauver du ridicule qu'il y avait à écouter les endroits touchants, Mangogul tira sa lorgnette, et jouant l'inattention, se mit à parcourir les loges : il aperçut à l'amphithéâtre une femme fort émue, mais d'une émotion peu relative à la pièce et très-déplacée ; son anneau fut à l'instant dirigé sur elle, et l'on entendit, au milieu d'une reconnaissance très-pathétique, un bijou haletant s'adresser à l'acteur en ces termes : « Ah !... ah !... finissez donc, Orgogli[1] ;... vous m'attendrissez trop... Ah !... ah !... On n'y tient plus... »

On prêta l'oreille ; on chercha des yeux l'endroit d'où partait la voix : il se répandit dans le parterre qu'un bijou venait de parler ; lequel, et qu'a-t-il dit? se demandait-on. En attendant qu'on fût instruit, on ne cessait de battre des mains et de crier : *bis, bis*. Cependant l'auteur, placé dans les coulisses, qui craignait que ce contre-temps n'interrompît la représentation de sa

1. Ici, Diderot avait sans doute en mémoire Baron, qui s'est peint lui-même dans sa pièce : *l'Homme à bonnes fortunes*. (Voir l'édition qu'en a donnée en 1870 M. J. Bonnassies dans la *Nouvelle collection Jannet*.) La tradition de Baron s'est conservée longtemps chez les comédiens.

pièce, écumait de rage, et donnait tous les bijoux au diable. Le bruit fut grand, et dura : sans le respect qu'on devait au sultan, la pièce en demeurait à cet incident; mais Mangogul fit signe qu'on se tût; les acteurs reprirent, et l'on acheva.

Le sultan, curieux des suites d'une déclaration si publique, fit observer le bijou qui l'avait faite. Bientôt on lui apprit que le comédien devait se rendre chez Ériphile; il le prévint, grâce au pouvoir de sa bague, et se trouva dans l'appartement de cette femme, lorsque Orgogli se fit annoncer.

Ériphile était sous les armes, c'est-à-dire dans un déshabillé galant, et nonchalamment couchée sur un lit de repos. Le comédien entra d'un air tout à la fois empesé, conquérant, avantageux et fat : il agitait de la main gauche un chapeau simple à plumet blanc, et se caressait le dessous du nez avec l'extrémité des doigts de la droite, geste fort théâtral, et que les connaisseurs admiraient; sa révérence fut cavalière, et son compliment familier.

« Eh! ma reine, s'écria-t-il d'un ton minaudier, en s'inclinant vers Ériphile, comme vous voilà! Mais savez-vous bien qu'en négligé vous êtes adorable?... »

Le ton de ce faquin choqua Mangogul. Ce prince était jeune, et pouvait ignorer des usages...

« Mais tu me trouves donc bien, mon cher?... lui répondit Ériphile.

— A ravir, vous dis-je...

— J'en suis tout à fait aise. Je voudrais bien que tu me répétasses un peu cet endroit qui m'a si fort émue tantôt. Cet endroit... là... Oui... c'est cela même... Que ce fripon est séduisant!... Mais poursuis; cela me remue singulièrement... »

En prononçant ces paroles, Ériphile lançait à son héros des regards qui disaient tout, et lui tendait une main que l'impertinent Orgogli baisait comme par manière d'acquit. Plus fier de son talent que de sa conquête, il déclamait avec emphase; et sa dame, troublée, le conjurait tantôt de continuer, tantôt de finir. Mangogul jugeant à ses mines que son bijou se chargerait volontiers d'un rôle dans cette répétition, aima mieux deviner le reste de la scène que d'en être témoin. Il disparut, et se rendit chez la favorite, qui l'attendait.

Au récit que le sultan lui fit de cette aventure :

« Prince, que dites-vous? s'écria-t-elle; les femmes sont

donc tombées dans le dernier degré de l'avilissement! Un comédien! l'esclave du public! un baladin! Encore, si ces gens-là n'avaient que leur état contre eux; mais la plupart sont sans mœurs, sans sentiments; et entre eux, cet Orgogli n'est qu'une machine. Il n'a jamais pensé; et s'il n'eût point appris de rôles, peut-être ne parlerait-il pas...

— Délices de mon cœur, lui répondit Mangogul, vous n'y pensez pas, avec votre lamentation. Avez-vous donc oublié la meute d'Haria? Parbleu, un comédien vaut bien un gredin, ce me semble.

— Vous avez raison, prince, lui répliqua la favorite; je suis folle de m'intriguer pour des créatures qui n'en valent pas la peine. Que Palabria soit idolâtre de ses magots, que Salica fasse traiter ses vapeurs par Farfadi comme elle l'entend, qu'Haria vive et meure au milieu de ses bêtes, qu'Ériphile s'abandonne à tous les baladins du Congo, que m'importe à moi? Je ne risque à tout cela qu'un château. Je sens qu'il faut s'en détacher, et m'y voilà toute résolue...

— Adieu donc le petit sapajou, dit Mangogul.

— Adieu le petit sapajou, répliqua Mirzoza, et la bonne opinion que j'avais de mon sexe : je crois que je n'en reviendrai jamais. Prince, vous me permettrez de n'admettre de femmes chez moi de plus de quinze jours.

— Il faut pourtant avoir quelqu'un, ajouta le sultan.

— Je jouirai de votre compagnie, ou je l'attendrai, répondit la favorite; et si j'ai des instants de trop, j'en disposerai en faveur de Ricaric et de Sélim, qui me sont attachés, et dont j'aime la société. Quand je serai lasse de l'érudition de mon lecteur, votre courtisan me réjouira des aventures de sa jeunesse. »

CHAPITRE XXXVIII.

ENTRETIEN SUR LES LETTRES[1].

La favorite aimait les beaux esprits, sans se piquer d'être bel esprit elle-même. On voyait sur sa toilette, entre les diamants

1. C'est ce chapitre qui frappa si vivement Lessing. Voici une partie de ce qu'il dit à ce sujet : « Diderot, bien avant le *Fils naturel* et les *Entretiens* qui parurent

et les pompons, les romans et les pièces fugitives du temps, et elle en jugeait à merveille. Elle passait, sans se déplacer, d'un cavagnole et du biribi à l'entretien d'un académicien ou d'un savant, et tous avouaient que la seule finesse du sentiment lui découvrait dans ces ouvrages des beautés ou des défauts qui se dérobaient quelquefois à leurs lumières. Mirzoza les étonnait par sa pénétration, les embarrassait par ses questions, mais n'abusait jamais des avantages que l'esprit et la beauté lui donnaient. On n'était point fâché d'avoir tort avec elle.

Sur la fin d'une après-midi qu'elle avait passée avec Mangogul, Sélim vint, et elle fit appeler Ricaric. L'auteur africain a réservé pour un autre endroit le caractère de Sélim ; mais il nous apprend ici que Ricaric[1] était de l'académie congeoise ; que son érudition ne l'avait point empêché d'être homme d'esprit ; qu'il s'était rendu profond dans la connaissance des siècles passés ; qu'il avait un attachement scrupuleux pour les règles anciennes qu'il citait éternellement ; que c'était une machine à principes ; et qu'on ne pouvait être partisan plus zélé des premiers auteurs du Congo, mais surtout d'un certain Mirouffa qui avait composé, il y avait environ trois mille quarante ans, un poëme sublime en langage cafre, sur la conquête d'une grande forêt, d'où les Cafres avaient chassé les singes qui l'occupaient de temps immémorial. Ricaric l'avait traduit en congeois, et en avait donné une

en même temps, en 1757, avait témoigné qu'il n'était pas content du théâtre de son pays. Bien des années auparavant*, il avait laissé voir qu'il n'en avait pas cette haute idée dont ses compatriotes sont infatués et que l'Europe se laisse imposer par eux. Mais il a exprimé son opinion dans un livre où l'on ne cherche pas, à vrai dire, de pareilles idées ; dans un livre où le ton du persiflage règne à tel point que la plupart des lecteurs n'y voient que bouffonnerie et sarcasme, même quand la saine raison y prend la parole. Sans doute Diderot avait des raisons pour produire ses opinions secrètes dans un pareil livre plutôt que dans un autre. Un homme prudent dit souvent en riant d'abord ce qu'il veut redire après sérieusement. Ce livre s'appelle *les Bijoux indiscrets*, et aujourd'hui Diderot le renie. Il fait très-bien de le renier, et cependant il l'a écrit, et il faut bien qu'il l'ait écrit, s'il ne veut pas passer pour un plagiaire. Il est certain qu'il n'a pu être écrit que par un jeune homme capable de rougir un jour de l'avoir écrit. » *Dramaturgie*, traduction de M. Ed. de Suckau.

1. Ricaric présente certains traits de La Motte, traducteur d'Homère-Mirouffa ; mais, fidèle à son système, Diderot rompt immédiatement les chiens en donnant à La Motte des opinions contraires à celles qu'il avait réellement, et en mettant ces dernières dans la bouche de son interlocuteur Sélim-Richelieu.

* Neuf ans seulement.

fort belle édition avec des notes, des scolies, des variantes, et tous les embellissements d'une *bénédictine*[1]. On avait encore de lui deux tragédies mauvaises dans toutes les règles, un éloge des crocodiles, et quelques opéras.

« Je vous apporte, madame, lui répondit Ricaric en s'inclinant, un roman qu'on donne à la marquise Tamazi, mais où l'on reconnaît par malheur la main de Mulhazen ; la réponse de Lambadago, notre directeur, au discours du poëte Tuxigraphe que nous reçûmes hier ; et le *Tamerlan* de ce dernier.

— Cela est admirable ! dit Mangogul ; les presses vont incessamment ; et si les maris du Congo faisaient aussi bien leur devoir que les auteurs, je pourrais dans moins de dix ans mettre seize cent mille hommes sur pied, et me promettre la conquête du Monoémugi. Nous lirons le roman à loisir. Voyons maintenant la harangue, mais surtout ce qui me concerne. »

Ricaric la parcourut des yeux, et tomba sur cet endroit : « Les aïeux de notre auguste empereur se sont illustrés sans doute. Mais Mangogul, plus grand qu'eux, a préparé aux siècles à venir bien d'autres sujets d'admiration. Que dis-je, d'admiration ? Parlons plus exactement ; d'incrédulité. Si nos ancêtres ont eu raison d'assurer que la postérité prendrait pour des fables les merveilles du règne de Kanoglou, combien n'en avons-nous pas davantage de penser que nos neveux refuseront d'ajouter foi aux prodiges de sagesse et de valeur dont nous sommes témoins ! »

« Mon pauvre monsieur Lambadago, dit le sultan, vous n'êtes qu'un phrasier. Ce que j'ai raison de croire, moi, c'est que vos successeurs un jour éclipseront ma gloire devant celle de mon fils, comme vous faites disparaître celle de mon père devant la mienne ; et ainsi de suite, tant qu'il y aura des académiciens. Qu'en pensez-vous, monsieur Ricaric ?

— Prince, ce que je peux vous dire, répondit Ricaric, c'est que le morceau que je viens de lire à Votre Hautesse fut extrêmement goûté du public.

— Tant pis, répliqua Mangogul. Le vrai goût de l'éloquence est donc perdu dans le Congo ? Ce n'est pas ainsi que le sublime Homilogo louait le grand Aben.

1. Édition donnée par les bénédictins.

— Prince, reprit Ricaric, la véritable éloquence n'est autre chose que l'art de parler d'une manière noble, et tout ensemble agréable et persuasive.

— Ajoutez, et sensée, continua le sultan ; et jugez d'après ce principe votre ami Lambadago. Avec tout le respect que je dois à l'éloquence moderne, ce n'est qu'un faux déclamateur.

— Mais, prince, repartit Ricaric, sans m'écarter de celui que je dois à Votre Hautesse, me permettra-t-elle...

— Ce que je vous permets, reprit vivement Mangogul, c'est de respecter le bon sens avant Ma Hautesse et de m'apprendre nettement si un homme éloquent peut jamais être dispensé d'en montrer.

— Non, prince, » répondit Ricaric.

Et il allait enfiler une longue tirade d'autorités et citer tous les rhéteurs de l'Afrique, des Arabies et de la Chine, pour démontrer la chose du monde la plus incontestable, lorsqu'il fut interrompu par Sélim.

« Tous vos auteurs, lui dit le courtisan, ne prouveront jamais que Lambadago ne soit un harangueur très-maladroit et fort indecent. Passez-moi ces expressions, ajouta-t-il, monsieur Ricaric. Je vous honore singulièrement; mais, en vérité, la prévention de confraternité mise à part, n'avouerez-vous pas avec nous, que le sultan régnant, juste, aimable, bienfaisant, grand guerrier, n'a pas besoin des échasses de vos rhéteurs pour être aussi grand que ses ancêtres ; et qu'un fils qu'on élève en déprimant son père et son aïeul serait bien ridiculement vain s'il ne sentait pas qu'en l'embellissant d'une main on le défigure de l'autre? Pour prouver que Mangogul est d'une taille aussi avantageuse qu'aucun de ses prédécesseurs, à votre avis, est-il nécessaire d'abattre la tête aux statues d'Erguebzed et de Kanoglou?

— Monsieur Ricaric, reprit Mirzoza, Sélim a raison. Laissons à chacun ce qui lui appartient, et ne faisons pas soupçonner au public que nos éloges sont des espèces de filouteries à la mémoire de nos pères : dites cela de ma part en pleine académie à la prochaine séance.

— Il y a trop longtemps, reprit Sélim, qu'on est monté sur ce ton pour espérer quelque fruit de cet avis.

— Je crois, monsieur, que vous vous trompez, répondit

Ricaric à Sélim. L'Académie est encore le sanctuaire du bon goût; et ses beaux jours ne nous offrent ni philosophes, ni poëtes auxquels nous n'en ayons aujourd'hui à opposer. Notre théâtre passait et peut passer encore pour le premier théâtre de l'Afrique. Quel ouvrage que le *Tamerlan* de Tuxigraphe! C'est le pathétique d'Eurisopé[1] et l'élévation d'Azophe[2]. C'est l'antiquité toute pure.

— J'ai vu, dit la favorite, la première représentation de *Tamerlan*; et j'ai trouvé, comme vous, l'ouvrage bien conduit, le dialogue élégant et les convenances bien observées.

— Quelle différence, madame, interrompit Ricaric, entre un auteur tel que Tuxigraphe, nourri de la lecture des Anciens, et la plupart de nos modernes!

— Mais ces modernes, dit Sélim, que vous frondez ici tout à votre aise, ne sont pas aussi méprisables que vous le prétendez. Quoi donc, ne leur trouvez-vous pas du génie, de l'invention, du feu, des détails, des caractères, des tirades? Et que m'importe à moi des règles, pourvu qu'on me plaise? Ce ne sont, assurément, ni les observations du sage Almudir et du savant Abaldok, ni la poétique du docte Facardin, que je n'ai jamais lue, qui me font admirer les pièces d'Aboulcazem, de Mubardar, d'Albaboukre et de tant d'autres Sarrasins! Y a-t-il d'autre règle que l'imitation de la nature? et n'avons-nous pas les mêmes yeux que ceux qui l'ont étudiée?

— La nature, répondit Ricaric, nous offre à chaque instant des faces différentes. Toutes sont vraies; mais toutes ne sont pas également belles. C'est dans ces ouvrages, dont il ne paraît pas que vous fassiez grand cas, qu'il faut apprendre à choisir. Ce sont les recueils de leurs expériences et de celles qu'on avait faites avant eux. Quelque esprit qu'on ait, on n'aperçoit les choses que les unes après les autres; et un seul homme ne peut se flatter de voir, dans le court espace de sa vie, tout ce qu'on avait découvert dans les siècles qui l'ont précédé. Autrement il faudrait avancer qu'une seule science pourrait devoir sa naissance, ses progrès et toute sa perfection, à une seule tête : ce qui est contre l'expérience.

1. Euripide.
2. Sophocle.

— Monsieur Ricaric, répliqua Sélim, il ne s'ensuit autre chose de votre raisonnement, sinon que les modernes, jouissant des trésors amassés jusqu'à leur temps, doivent être plus riches que les Anciens, ou si cette comparaison vous déplaît, que, montés sur les épaules de ces colosses, ils doivent voir plus loin qu'eux. En effet, qu'est-ce que leur physique, leur astronomie, leur navigation, leur mécanique, leurs calculs, en comparaison des nôtres? Et pourquoi notre éloquence et notre poésie n'auraient-elles pas aussi la supériorité?

— Sélim, répondit la sultane, Ricaric vous déduira quelque jour les raisons de cette différence. Il vous dira pourquoi nos tragédies sont inférieures à celles des Anciens; pour moi, je me chargerai volontiers de vous montrer que cela est. Je ne vous accuserai point, continua-t-elle, de n'avoir pas lu les Anciens. Vous avez l'esprit trop orné pour que leur théâtre vous soit inconnu. Or, mettez à part certaines idées relatives à leurs usages, à leurs mœurs et à leur religion, et qui ne vous choquent que parce que les conjonctures ont changé; et convenez que leurs sujets sont nobles, bien choisis, intéressants; que l'action se développe comme d'elle-même; que leur dialogue est simple et fort voisin du naturel; que les dénoûments n'y sont pas forcés; que l'intérêt n'y est point partagé, ni l'action surchargée par des épisodes. Transportez-vous en idée dans l'île d'Alindala; examinez tout ce qui s'y passe; écoutez tout ce qui s'y dit, depuis le moment que le jeune Ibrahim et le rusé Forfanty y sont descendus; approchez-vous de la caverne du malheureux Polipsile[1]; ne perdez pas un mot de ses plaintes, et dites-moi si rien vous tire de l'illusion. Citez-moi une pièce moderne qui puisse supporter le même examen et prétendre au même degré de perfection, et je me tiens pour vaincue.

— De par Brama, s'écria le sultan en bâillant, madame a fait une dissertation académique!

— Je n'entends point les règles, continua la favorite, et moins encore les mots savants dans lesquels on les a conçues; mais je sais qu'il n'y a que le vrai qui plaise et qui touche. Je sais encore que la perfection d'un spectacle consiste dans l'imi-

1. *Philoctète,* dans la tragédie de Sophocle; *Forfanty* est Ulysse et le *Jeune Ibrahim* Néoptolème.

tation si exacte d'une action, que le spectateur, trompé sans interruption, s'imagine assister à l'action même. Or, y a-t-il quelque chose qui ressemble à cela dans ces tragédies que vous nous vantez?

« En admirez-vous la conduite? Elle est ordinairement si compliquée, que ce serait un miracle qu'il se fût passé tant de choses en si peu de temps. La ruine ou la conservation d'un empire, le mariage d'une princesse, la perte d'un prince, tout cela s'exécute en un tour de main. S'agit-il d'une conspiration, on l'ébauche au premier acte; elle est liée, affermie au second; toutes les mesures sont prises, tous les obstacles levés, les conspirateurs disposés au troisième; il y aura incessamment une révolte, un combat, peut-être une bataille rangée : et vous appellerez cela conduite, intérêt, chaleur, vraisemblance! Je ne vous le pardonnerais jamais, à vous qui n'ignorez pas ce qu'il en coûte quelquefois pour mettre à fin une misérable intrigue et combien la plus petite affaire de politique absorbe de temps en démarches, en pourparlers et en délibérations.

— Il est vrai, madame, répondit Sélim, que nos pièces sont un peu chargées; mais c'est un mal nécessaire; sans le secours des épisodes, on se morfondrait.

— C'est-à-dire que, pour donner de l'âme à la représentation d'un fait, il ne faut le rendre ni tel qu'il est, ni tel qu'il doit être. Cela est du dernier ridicule, à moins qu'il ne soit plus absurde encore de faire jouer à des violons des ariettes vives et des sonates de mouvement, tandis que les esprits sont imbus qu'un prince est sur le point de perdre sa maîtresse, son trône et la vie.

— Madame, vous avez raison, dit Mangogul; ce sont des airs lugubres qu'il faut alors; et je vais vous en ordonner. »

Mangogul se leva, sortit; et la conversation continua entre Sélim, Ricaric et la favorite.

« Au moins, madame, répliqua Sélim, vous ne nierez pas que, si les épisodes nous tirent de l'illusion, le dialogue nous y ramène. Je ne vois personne qui l'entende comme nos tragiques.

— Personne n'y entend donc rien, reprit Mirzoza. L'emphase, l'esprit et le papillotage qui y règnent sont à mille lieues de la nature. C'est en vain que l'auteur cherche à se dérober; mes yeux percent, et je l'aperçois sans cesse derrière ses person-

nages. Cinna, Sertorius, Maxime, Émilie sont à tout moment les sarbacanes de Corneille. Ce n'est pas ainsi qu'on s'entretient dans nos anciens Sarrasins. M. Ricaric vous en traduira, si vous voulez, quelques morceaux; et vous entendrez la pure nature s'exprimer par leur bouche. Je dirais volontiers aux modernes : « Messieurs, au lieu de donner à tout propos de l'esprit à « vos personnages, placez-les dans des conjonctures qui leur en « donnent. »

— Après ce que madame vient de prononcer de la conduite et du dialogue de nos drames, il n'y a pas apparence, dit Sélim, qu'elle fasse grâce aux dénoûments.

— Non, sans doute, reprit la favorite; il y en a cent mauvais pour un bon. L'un n'est point amené; l'autre est miraculeux. Un auteur est-il embarrassé d'un personnage qu'il a traîné de scènes en scènes pendant cinq actes, il vous le dépêche d'un coup de poignard : tout le monde se met à pleurer; et moi je ris comme une folle. Et puis, a-t-on jamais parlé comme nous déclamons? Les princes et les rois marchent-ils autrement qu'un homme qui marche bien? Ont-ils jamais gesticulé comme des possédés ou des furieux? Les princesses poussent-elles, en parlant, des sifflements aigus? On suppose que nous avons porté la tragédie à un haut degré de perfection; et moi je tiens presque pour démontré que, de tous les genres d'ouvrages de littérature auxquels les Africains se sont appliqués dans ces derniers siècles, c'est le plus imparfait. »

La favorite en était là de sa sortie contre nos pièces de théâtre, lorsque Mangogul rentra.

« Madame, lui dit-il, vous m'obligerez de continuer : j'ai, comme vous voyez, des secrets pour abréger une poétique, quand je la trouve longue.

— Je suppose, continua la favorite, un nouveau débarqué d'Angote, qui n'ait jamais entendu parler de spectacles, mais qui ne manque ni de sens ni d'usage; qui connaisse un peu la cour des princes, les manéges des courtisans, les jalousies des ministres et les tracasseries des femmes, et à qui je dise en confidence : « Mon ami, il se fait dans le sérail des mouvements ter- « ribles. Le prince, mécontent de son fils en qui il soupçonne de « la passion pour la Manimonbanda, est homme à tirer de tous les « deux la vengeance la plus cruelle; cette aventure aura, selon

« toutes les apparences, des suites fâcheuses[1]. Si vous voulez, je « vous rendrai témoin de tout ce qui se passera. » Il accepte ma proposition, et je le mène dans une loge grillée, d'où il voit le théâtre qu'il prend pour le palais du sultan. Croyez-vous que, malgré tout le sérieux que j'affecterais, l'illusion de cet homme durât un instant? Ne conviendrez-vous pas, au contraire, qu'à la démarche empesée des acteurs, à la bizarrerie de leurs vêtements, à l'extravagance de leurs gestes, à l'emphase d'un langage singulier, rimé, cadencé, et à mille autres dissonances qui le frapperont, il doit m'éclater au nez dès la première scène et me déclarer ou que je me joue de lui, ou que le prince et toute sa cour extravaguent?

— Je vous avoue, dit Sélim, que cette supposition me frappe : mais ne pourrait-on pas vous observer qu'on se rend au spectacle avec la persuasion que c'est l'imitation d'un événement et non l'événement même qu'on y verra?

— Et cette persuasion, reprit Mirzoza, doit-elle empêcher qu'on n'y représente l'événement de la manière la plus naturelle?

— C'est-à-dire, madame, interrompit Mangogul, que vous voilà à la tête des frondeurs.

— Et que, si l'on vous en croit, continua Sélim, l'empire est menacé de la décadence du bon goût; que la barbarie va renaître et que nous sommes sur le point de retomber dans l'ignorance des siècles de Mamurrha et d'Orondado.

— Seigneur, ne craignez rien de semblable. Je hais les esprits chagrins, et n'en augmenterai pas le nombre. D'ailleurs, la gloire de Sa Hautesse m'est trop chère pour que je pense jamais à donner atteinte à la splendeur de son règne. Mais si l'on nous en croyait, n'est-il pas vrai, monsieur Ricaric, que les lettres brilleraient peut-être avec plus d'éclat?

— Comment! dit Mangogul, auriez-vous à ce sujet quelque mémoire à présenter à mon sénéchal?

— Non, seigneur, répondit Ricaric ; mais après avoir remercié Votre Hautesse de la part de tous les gens de lettres du nouvel inspecteur qu'elle leur a donné, je remontrerais à votre sénéchal, en toute humilité, que le choix des savants préposés à la révision des manuscrits est une affaire très-délicate; qu'on confie

1. *Phèdre?*

ce soin à des gens qui me paraissent fort au-dessous de cet emploi; et qu'il résulte de là une foule de mauvais effets, comme d'estropier de bons ouvrages, d'étouffer les meilleurs esprits, qui, n'ayant pas la liberté d'écrire à leur façon, ou n'écrivent point du tout, ou font passer chez l'étranger des sommes considérables avec leurs ouvrages; de donner mauvaise opinion des matières qu'on défend d'agiter, et mille autres inconvénients qu'il serait trop long de détailler à Votre Hautesse. Je lui conseillerais de retrancher les pensions à certaines sangsues littéraires, qui demandent sans raison et sans cesse; je parle des glossateurs, antiquaires, commentateurs et autres gens de cette espèce, qui seraient fort utiles s'ils faisaient bien leur métier, mais qui ont la malheureuse habitude de passer sur les choses obscures et d'éclaicir les endroits clairs. Je voudrais qu'il veillât à la suppression de presque tous les ouvrages posthumes, et qu'il ne souffrît point que la mémoire d'un grand auteur fût ternie par l'avidité d'un libraire qui recueille et publie longtemps après la mort d'un homme des ouvrages qu'il avait condamnés à l'oubli pendant sa vie.

— Et moi, continua la favorite, je lui marquerais un petit nombre d'hommes distingués, tels que M. Ricaric, sur lesquels il pourrait rassembler vos bienfaits. N'est-il pas surprenant que le pauvre garçon n'ait pas un sou, tandis que le précieux chyromant de la Manimonbanda touche tous les ans mille sequins sur votre trésor?

— Eh bien! madame, répondit Mangogul, j'en assigne autant à Ricaric sur ma cassette, en considération des merveilles que vous m'en apprenez.

— Monsieur Ricaric, dit la favorite, il faut aussi que je fasse quelque chose pour vous; je vous sacrifie le petit ressentiment de mon amour-propre; et j'oublie, en faveur de la récompense que Mangogul vient d'accorder à votre mérite, l'injure qu'il m'a faite.

— Pourrait-on, madame, vous demander quelle est cette injure? reprit Mangogul.

— Oui, seigneur, et vous l'apprendre. Vous nous embarquez vous-même dans un entretien sur les belles-lettres: vous débutez par un morceau sur l'éloquence moderne, qui n'est pas merveilleux; et lorsque, pour vous obliger, on se dispose à suivre le triste propos que vous avez jeté, l'ennui et les bâillements vous

prennent; vous vous tourmentez sur votre fauteuil; vous changez cent fois de posture sans en trouver une bonne; las enfin de tenir la plus mauvaise contenance du monde, vous prenez brusquement votre parti; vous vous levez et vous disparaissez : et où allez-vous encore? peut-être écouter un bijou.

— Je conviens, madame, du fait; mais je n'y vois rien d'offensant. S'il arrive à un homme de s'ennuyer des belles choses et de s'amuser à en entendre de mauvaises, tant pis pour lui. Cette injuste préférence n'ôte rien au mérite de ce qu'il a quitté; il en est seulement déclaré mauvais juge. Je pourrais ajouter à cela, madame, que tandis que vous vous occupiez à la conversion de Sélim, je travaillais presque aussi infructueusement à vous procurer un château. Enfin, s'il faut que je sois coupable, puisque vous l'avez prononcé, je vous annonce que vous avez été vengée sur-le-champ.

— Et comment cela? dit la favorite.

— Le voici, répondit le sultan. Pour me dissiper un peu de la séance académique que j'avais essuyée, j'allai interroger quelques bijoux.

— Eh bien! prince?

— Eh bien! je n'en ai jamais entendu de si maussades que les deux sur lesquels je suis tombé.

— J'en suis au comble de mes joies, reprit la favorite.

— Ils se sont mis à parler l'un et l'autre une langue inintelligible : j'ai très-bien retenu tout ce qu'ils ont dit; mais que je meure si j'en comprends un mot. »

CHAPITRE XXXIX.

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME ESSAIS DE L'ANNEAU.

SPHÉROÏDE L'APLATIE ET GIRGIRO L'ENTORTILLÉ. ATTRAPE QUI POURRA.

« Cela est singulier, continua la favorite : jusqu'à présent j'avais imaginé que si l'on avait quelques reproches à faire aux bijoux, c'était d'avoir parlé très-clairement.

— Oh! parbleu, madame, répondit Mangogul, ces deux-ci n'en sont pas; et les entendra qui pourra.

« Vous connaissez cette petite femme toute ronde, dont la tête est enfoncée dans les épaules, à qui l'on aperçoit à peine des bras, qui a les jambes si courtes et le ventre si dévalé qu'on la prendrait pour un magot ou pour un gros embryon mal développé, qu'on a surnommée Sphéroïde l'aplatie, qui s'est mis en tête que Brama l'appelait à l'étude de la géométrie, parce qu'elle en a reçu la figure d'un globe ; et qui conséquemment aurait pu se déterminer pour l'artillerie ; car de la façon dont elle est tournée, elle a dû sortir du sein de la nature comme un boulet de la bouche d'un canon.

« J'ai voulu savoir des nouvelles de son bijou, et je l'ai questionné ; mais ce vorticose s'est expliqué en termes d'une géométrie si profonde, que je ne l'ai point entendu, et que peut-être ne s'entendait-il pas lui-même. Ce n'était que lignes roites, surfaces concaves, quantités données, longueur, largeur, profondeur, solides, forces vives, forces mortes, cône, cylindre, sections coniques, courbes, courbes élastiques, courbe rentrant en elle-même, avec son point conjugué...

— Que Votre Hautesse me fasse grâce du reste! s'écria douloureusement la favorite. Vous avez une cruelle mémoire. Cela est à périr. J'en aurai, je crois, la migraine plus de huit jours. Par hasard, l'autre serait-il aussi réjouissant?

— Vous allez en juger, répondit Mangogul. De par l'orteil de Brama, j'ai fait un prodige ; j'ai retenu son amphigouri mot pour mot, bien qu'il soit tellement dénué de sens et de clarté, que si vous m'en donniez une fine et critique exposition, vous me feriez, madame, un présent gracieux.

— Comment avez-vous dit, prince? s'écria Mirzoza : je veux mourir si vous n'avez dérobé cette phrase à quelqu'un.

— Je ne sais comment cela s'est fait, répondit Mangogul ; car ces deux bijoux sont aujourd'hui les seules personnes à qui j'aie donné audience. Le dernier sur qui j'ai tourné mon anneau, après avoir gardé le silence un moment, a dit, comme s'il se fût adressé à une assemblée :

« Messieurs,

« Je me dispenserai de chercher, au mépris de ma propre « raison, un modèle de penser et de m'exprimer. Si toutefois

« j'avance quelque chose de neuf, ce ne sera point affectation ;
« le sujet me l'aura fourni : si je répète ce qui aura été dit, je
« l'aurai pensé comme les autres.

« Que l'ironie ne vienne point tourner en ridicule ce début,
« et m'accuser de n'avoir rien lu, ou d'avoir lu en pure perte ;
« un bijou comme moi n'est fait ni pour lire, ni pour profiter de
« ses lectures, ni pour pressentir une objection, ni pour y
« répondre.

« Je ne me refuserai point aux réflexions et aux ornements
« proportionnés à mon sujet, d'autant plus qu'à cet égard il est
« d'une extrême modestie, n'en permettant ni la quantité ni
« l'éclat ; mais j'éviterai de descendre dans ces petits et menus
« détails qui sont le partage d'un orateur stérile ; je serais au
« désespoir d'être soupçonné de ce défaut.

« Après vous avoir instruits, messieurs, de ce que vous
« devez attendre de mes découvertes et de mon élocution, quel-
« ques coups de pinceau suffiront pour vous esquisser mon
« caractère.

« Il y a, vous le savez tous, messieurs, comme moi, deux
« sortes de bijoux : des bijoux orgueilleux, et des bijoux
« modestes ; les premiers veulent primer et tenir partout le
« haut bout ; les seconds, au contraire, affectent de se prêter,
« et se présentent d'un air soumis. Cette double intention
« se manifeste dans les projets de l'exécution, et les déter-
« mine les uns et les autres à agir selon le génie qui les
« guide.

« Je crus, par attachement aux préjugés de la première édu-
« cation, que je m'ouvrirais une carrière plus sûre, plus facile
« et plus gracieuse, si je préférais le rôle de l'humilité à celui de
« l'orgueil, et je m'offris avec une pudeur enfantine et des sup-
« plications engageantes à tous ceux que j'eus le bonheur de
« rencontrer.

« Mais que les temps sont malheureux ! après dix fois plus
« de *mais*, de *si* et de *comme* qu'il n'en fallait pour impatienter
« le plus désœuvré de tous les bijoux, on accepta mes services.
« Hélas ! ce ne fut pas longtemps : mon premier possesseur, se
« livrant à l'éclat flatteur d'une conquête nouvelle, me délaissa,
« et je retombai dans le désœuvrement.

« Je venais de perdre un trésor, et je ne me flattais point

« que la fortune m'en dédommagerait; en effet, la place vacante « fut occupée, mais non remplie, par un sexagénaire en qui la « bonne volonté manquait moins que le moyen.

« Il travailla de toutes ses forces à m'ôter la mémoire de « mon état passé. Il eut pour moi toutes ces manières reconnues « pour polies et concurrentes dans la carrière que je suivais; « mais ses efforts ne prévinrent point mes regrets.

« Si l'industrie, qui n'a jamais, dit-on, resté court, lui fit « trouver dans les trésors de la faculté naturelle quelque adou- « cissement à ma peine, cette compensation me parut insuffi- « sante, en dépit de mon imagination, qui se fatiguait vainement « à chercher des rapports nouveaux, et même à en supposer « d'imaginaires.

« Tel est l'avantage de la primauté, qu'elle saisit l'idée et « fait barrière à tout ce qui veut ensuite se présenter sous « d'autres formes; et telle est, le dirai-je à notre honte? la « nature ingrate des bijoux, que devant eux la bonne volonté « n'est jamais réputée pour le fait.

« La remarque me paraît si naturelle, que, sans en être « redevable à personne, je ne pense pas être le seul à qui elle « soit venue; mais si quelqu'un avant moi en a été touché, du « moins je suis, messieurs, le premier qui entreprends, par sa « manifestation, d'en faire valoir le mérite à vos yeux.

« Je n'ai garde de savoir mauvais gré à ceux qui ont élevé la « voix jusqu'ici, d'avoir manqué ce trait, mon amour-propre se « trouvant trop satisfait de pouvoir, après un si grand nombre « d'orateurs, présenter mon observation comme quelque chose « de neuf... »

— Ah! prince, s'écria vivement Mirzoza, il me semble que j'entends le chyromant de la Manimonbanda : adressez-vous à cet homme, et vous aurez l'interprétation fine et critique dont vous attendriez inutilement de tout autre le présent gracieux. »

L'auteur africain dit que Mangogul sourit et continua; mais je n'ai garde, ajoute-t-il, de rapporter le reste de son discours. Si ce commencement n'a pas autant amusé que les premières pages de la fée Taupe, la suite serait plus ennuyeuse que les dernières de la fée Moustache [1].

1. Voir *Tanzaï et Néadarné*. Tout ce discours est une critique de la manière de Crébillon fils.

CHAPITRE XL.

RÈVE DE MIRZOZA.

Après que Mangogul eut achevé le discours académique de Girgiro l'entortillé, il fit nuit, et l'on se coucha.

Cette nuit, la favorite pouvait se promettre un sommeil profond ; mais la conversation de la veille lui revint dans la tête en dormant ; et les idées qui l'avaient occupée se mêlant avec d'autres, elle fut tracassée par un songe bizarre, qu'elle ne manqua pas de raconter au sultan.

« J'étais, lui dit-elle, dans mon premier somme lorsque je me suis sentie transportée dans une galerie immense toute pleine de livres : je ne vous dirai rien de ce qu'ils contenaient ; ils furent alors pour moi ce qu'ils sont pour bien d'autres qui ne dorment pas : je ne regardai pas un seul titre ; un spectacle plus frappant m'attira tout entière.

« D'espace en espace, entre les armoires qui renfermaient les livres, s'élevaient des piédestaux sur lesquels étaient posés des bustes de marbre et d'airain d'une grande beauté : l'injure des temps les avait épargnés ; à quelques légères défectuosités près, ils étaient entiers et parfaits ; ils portaient empreintes cette noblesse et cette élégance que l'antiquité a su donner à ses ouvrages ; la plupart avaient de longues barbes, de grands fronts comme le vôtre, et la physionomie intéressante.

« J'étais inquiète de savoir leurs noms et de connaître leur mérite, lorsqu'une femme[1] sortit de l'embrasure d'une fenêtre, et m'aborda : sa taille était avantageuse, son pas majestueux et sa démarche noble ; la douceur et la fierté se confondaient dans ses regards ; et sa voix avait je ne sais quel charme qui pénétrait ; un casque, une cuirasse, avec une jupe flottante de satin blanc, faisaient tout son ajustement. « Je connais votre « embarras, me dit-elle, et je vais satisfaire votre curiosité. Les « hommes dont les bustes vous ont frappée furent mes favoris ; « ils ont consacré leurs veilles à perfectionner des beaux-arts, « dont on me doit l'invention : ils vivaient dans les pays de la

1. Minerve.

« terre les plus policés, et leurs écrits, qui ont fait les délices « de leurs contemporains, sont l'admiration du siècle présent. « Approchez-vous, et vous apercevrez en bas-reliefs, sur les pié- « destaux qui soutiennent leurs bustes, quelque sujet intéres- « sant qui vous indiquera du moins le caractère de leurs écrits. »

« Le premier buste que je considérai était un vieillard majestueux qui me parut aveugle[1] : il avait, selon toute apparence, chanté des combats; car c'étaient les sujets des côtés de son piédestal; une seule figure occupait la face antérieure; c'était un jeune héros : il avait la main posée sur la garde de son cimeterre, et l'on voyait un bras de femme qui l'arrêtait par les cheveux, et qui semblait tempérer sa colère.

« On avait placé vis-à-vis de ce buste celui d'un jeune homme[2]; c'était la modestie même : ses regards étaient tournés sur le vieillard avec une attention marquée : il avait aussi chanté la guerre et les combats; mais ce n'était pas les seuls sujets qui l'avaient occupé; car des bas-reliefs qui l'environnaient, le principal représentait d'un côté des laboureurs courbés sur leurs charrues, et travaillant à la culture des terres, et de l'autre, des bergers étendus sur l'herbe et jouant de la flûte entre leurs moutons et leurs chiens.

« Le buste placé au-dessous du vieillard, et du même côté, avait le regard effaré[3]; il semblait suivre de l'œil quelque objet qui fuyait, et l'on avait représenté au-dessous une lyre jetée au hasard, des lauriers dispersés, des chars brisés et des chevaux fougueux échappés dans une vaste plaine.

« Je vis, en face de celui-ci, un buste qui m'intéressa[4]; il me semble que je le vois encore; il avait l'air fin, le nez aquilin et pointu, le regard fixe et le ris malin. Les bas-reliefs dont on avait orné son piédestal étaient si chargés, que je ne finirais point si j'entreprenais de vous les décrire.

« Après en avoir examiné quelques autres, je me mis à interroger ma conductrice.

« Quel est celui-ci, lui demandai-je, qui porte la vérité sur ses « lèvres et la probité sur son visage?

1. Homère.
2. Virgile.
3. Pindare.
4. Horace.

« — Ce fut, me dit-elle, l'ami et la victime de l'une et de « l'autre. Il s'occupa, tant qu'il vécut, à rendre ses concitoyens « éclairés et vertueux; et ses concitoyens ingrats lui ôtèrent « la vie[1].

« — Et ce buste qu'on a mis au-dessous?

« — Lequel? celui qui paraît soutenu par les Grâces qu'on « a sculptées sur les faces de son piédestal?

« — Celui-là même.

« — C'est le disciple[2] et l'héritier de l'esprit et des maximes « du vertueux infortuné dont je vous ai parlé.

« — Et ce gros joufflu, qu'on a couronné de pampre et de « myrte, qui est-il?

« — C'est un philosophe aimable[3], qui fit son unique occu- « pation de chanter et de goûter le plaisir. Il mourut entre les « bras de la Volupté.

« — Et cet autre aveugle?

« — C'est[4]... » me dit-elle.

« Mais je n'attendis pas sa réponse : il me sembla que j'étais en pays de connaissance; et je m'approchai avec précipitation du buste qu'on avait placé en face[5]. Il était posé sur un trophée des différents attributs des sciences et des arts : les Amours folâtraient entre eux sur un des côtés de son piédestal. On avait groupé sur l'autre les génies de la politique, de l'histoire et de la philosophie. On voyait sur le troisième, ici deux armées rangées en bataille : l'étonnement et l'horreur régnaient sur tous les visages; on y découvrait aussi des vestiges de l'admiration et de la pitié. Ces sentiments naissaient apparemment des objets qui s'offraient à la vue. C'était un jeune homme expirant, et à ses côtés un guerrier plus âgé qui tournait ses armes contre lui-même. Tout était dans ces figures de la dernière beauté; et le désespoir de l'une, et la langueur mortelle qui parcourait les membres de l'autre. Je m'approchai, et je lus au-dessous en lettres d'or :

. . . . . Hélas! c'était son fils[6]!

1. Socrate.
2. Platon.
3. Anacréon.
4. La Motte?
5. Voltaire.
6. Vers de *la Henriade*, chant VIII, v. 260.

« Là on avait sculpté un soudan furieux qui enfonçait un poignard dans le sein d'une jeune personne, à la vue d'un peuple nombreux. Les uns détournaient les yeux, et les autres fondaient en larmes. On avait gravé ces mots autour de ce bas-relief :

Est-ce vous, Nérestan[1] ? . . . . . .

« J'allais passer à d'autres bustes, lorsqu'un bruit soudain me fit tourner la tête. Il était occasionné par une troupe d'hommes vêtus de longues robes noires, qui se précipitaient en foule dans la galerie. Les uns portaient des encensoirs d'où s'exhalait une vapeur grossière, les autres des guirlandes d'œillet d'Inde et d'autres fleurs cueillies sans choix, et arrangées sans goût. Ils s'attroupèrent autour des bustes, et les encensèrent en chantant des hymnes en deux langues qui me sont inconnues. La fumée de leur encens s'attachait aux bustes, à qui leurs couronnes donnaient un air tout à fait ridicule. Mais les antiques reprirent bientôt leur état, et je vis les couronnes se faner et tomber à terre séchées. Il s'éleva entre ces espèces de barbares une querelle[2] sur ce que quelques-uns n'avaient pas, au gré des autres, fléchi le genou assez bas; et ils étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque ma conductrice les dispersa d'un regard et rétablit le calme dans sa demeure.

« Ils étaient à peine éclipsés, que je vis entrer par une porte opposée une longue file de pygmées. Ces petits hommes n'avaient pas deux coudées de hauteur, mais en récompense ils portaient des dents fort aiguës et des ongles fort longs. Ils se séparèrent en plusieurs bandes, et s'emparèrent des bustes. Les uns tâchaient d'égratigner les bas-reliefs, et le parquet était jonché des débris de leurs ongles; d'autres plus insolents s'élevaient les uns sur les épaules des autres, à la hauteur des têtes, et leur donnaient des croquignoles[3]. Mais ce qui me réjouit beaucoup, ce fut d'apercevoir que ces croquignoles, loin d'atteindre le nez du buste, revenaient sur celui du pygmée. Aussi, en les considérant de fort près, les trouvai-je presque tous camus.

1. Vers de *Zaïre*, acte V, scène IX.
2. Querelle des anciens et des modernes.
3. Les critiques.

« Vous voyez, me dit ma conductrice, quelle est l'audace et « le châtiment de ces myrmidons. Il y a longtemps que cette « guerre dure, et toujours à leur désavantage. J'en use moins « sévèrement avec eux qu'avec les robes noires. L'encens de « ceux-ci pourrait défigurer les bustes; les efforts des autres « finissent presque toujours par en augmenter l'éclat. Mais « comme vous n'avez plus qu'une heure ou deux à demeurer « ici, je vous conseille de passer à de nouveaux objets. »

« Un grand rideau s'ouvrit à l'instant, et je vis un atelier occupé par une autre sorte de pygmées : ceux-ci n'avaient ni dents ni ongles, mais en revanche ils étaient armés de rasoirs et de ciseaux. Ils tenaient entre leurs mains des têtes qui paraissaient animées, et s'occupaient à couper à l'une les cheveux, à arracher à l'autre le nez et les oreilles, à crever l'œil droit à celle-ci, l'œil gauche à celle-là, et à les disséquer presque toutes. Après cette belle opération, ils se mettaient à les considérer et à leur sourire, comme s'ils les eussent trouvées les plus jolies du monde. Les pauvres têtes avaient beau jeter les hauts cris, ils ne daignaient presque pas leur répondre. J'en entendis une qui redemandait son nez, et qui représentait qu'il ne lui était pas possible de se montrer sans cette pièce.

« Eh! tête ma mie, lui répondit le pygmée, vous êtes folle. « Ce nez, qui fait votre regret, vous défigurait. Il était long, « long... Vous n'auriez jamais fait fortune avec cela. Mais depuis « qu'on vous l'a raccourci, taillé, vous êtes charmante; et l'on « vous courra...[1] »

« Le sort de ces têtes m'attendrissait, lorsque j'aperçus plus loin d'autres pygmées plus charitables qui se traînaient à terre avec des lunettes. Ils ramassaient des nez et des oreilles, et les rajustaient à quelques vieilles têtes à qui le temps les avait enlevées[2].

« Il y en avait entre eux, mais en petit nombre, qui y réussissaient; les autres mettaient le nez à la place de l'oreille, ou l'oreille à la place du nez, et les têtes n'en étaient que plus défigurées.

« J'étais fort empressée de savoir ce que toutes ces choses signifiaient; je le demandai à ma conductrice, et elle avait la

1. Les abréviateurs, compilateurs de morceaux choisis, censeurs.
2. Les commentateurs, scoliastes, etc.

bouche ouverte pour me répondre, lorsque je me suis réveillée en sursaut. »

— Cela est cruel, dit Mangogul; cette femme vous aurait développé bien des mystères. Mais à son défaut je serais d'avis que nous nous adressassions à mon joueur de gobelets Bloculocus.

— Qui? reprit la favorite, ce nigaud à qui vous avez accordé le privilége exclusif de montrer la lanterne magique dans votre cour!

— Lui-même, répondit le sultan; il nous interprétera votre songe, ou personne.

« Qu'on appelle Bloculocus, » dit Mangogul.

CHAPITRE XLI.

VINGT-UNIÈME ET VINGT-DEUXIÈME ESSAIS DE L'ANNEAU.

FRICAMONE ET CALLIPIGA.

L'auteur africain ne nous dit point ce que devint Mangogul, en attendant Bloculocus. Il y a toute apparence qu'il sortit, qu'il alla consulter quelques bijoux, et que, satisfait de ce qu'il en avait appris, il rentra chez la favorite, en poussant les cris de joie qui commencent ce chapitre.

« Victoire! victoire! s'écria-t-il. Vous triomphez, madame; et le château, les porcelaines et le petit sapajou sont à vous.

— C'est Églé, sans doute? reprit la favorite...

— Non, madame, non, ce n'est point Églé, interrompit le sultan. C'est une autre.

— Ah! prince, dit la favorite, ne m'enviez pas plus longtemps l'avantage de connaître ce phénix...

— Eh bien! c'est... : qui l'aurait jamais cru?

— C'est?... dit la favorite.

— Fricamone, répondit Mangogul.

— Fricamone! reprit Mirzoza : je ne vois rien d'impossible à cela. Cette femme a passé en couvent la plus grande partie de sa jeunesse; et depuis qu'elle en est sortie, elle a mené la vie la plus édifiante et la plus retirée. Aucun homme n'a mis le pied chez elle; et elle s'est rendue comme l'abbesse d'un trou-

peau de jeunes dévotes qu'elle forme à la perfection, et dont sa maison ne désemplit pas. Il n'y avait rien à faire là pour vous autres, ajouta la favorite en souriant et secouant la tête.

— Madame, vous avez raison, dit Mangogul. J'ai questionné son bijou : point de réponse. J'ai redoublé la vertu de ma bague en la frottant et refrottant : rien n'est venu. Il faut, me disais-je à moi-même, que ce bijou soit sourd. Et je me disposais à laisser Fricamone sur le lit de repos où je l'avais trouvée, lorsqu'elle s'est mise à parler, par la bouche, s'entend.

« Chère Acaris, s'écriait-elle, que je suis heureuse dans ces « moments que je dérobe à tout ce qui m'obsède, pour me livrer « à toi ! Après ceux que je passe entre tes bras, ce sont les plus « doux de ma vie... Rien ne me distrait ; autour de moi tout est « dans le silence ; mes rideaux entr'ouverts n'admettent de jour « que ce qu'il en faut pour m'incliner à la tendresse et te voir. « Je commande à mon imagination : elle t'évoque, et d'abord « je te vois... Chère Acaris ! que tu me parais belle !... Oui, ce « sont là tes yeux, c'est ton souris, c'est ta bouche... Ne me « cache point cette gorge naissante. Souffre que je la baise... « Je ne l'ai point assez vue... Que je la baise encore !... Ah ! « laisse-moi mourir sur elle... Quelle fureur me saisit ! Acaris ! « chère Acaris, où es-tu ?... Viens donc, chère Acaris... Ah ! « chère et tendre amie, je te le jure, des sentiments inconnus « se sont emparés de mon âme. Elle en est remplie, elle en est « étonnée, elle n'y suffit pas... Coulez, larmes délicieuses ; cou- « lez, et soulagez l'ardeur qui me dévore... Non, chère Acaris, « non, cet Alizali, que tu me préfères, ne t'aime point comme « moi... Mais j'entends quelque bruit... Ah ! c'est Acaris, sans « doute... Viens, chère âme, viens... »

— Fricamone ne se trompait point, continua Mangogul : c'était Acaris, en effet. Je les ai laissées s'entretenir ensemble, et fortement persuadé que le bijou de Fricamone continuerait d'être discret, je suis accouru vous apprendre que j'ai perdu.

— Mais, reprit la sultane, je n'entends rien à cette Fricamone. Il faut qu'elle soit folle, ou qu'elle ait de cruelles vapeurs. Non, prince, non ; j'ai plus de conscience que vous ne m'en supposez. Je n'ai rien à objecter à cette épreuve. Mais je sens là quelque chose qui me défend de m'en prévaloir. Et je ne

m'en prévaudrai point. Voilà qui est décidé. Je ne voudrai jamais de votre château, ni de vos porcelaines, ou je les aurai à meilleurs titres.

— Madame, lui répondit Mangogul, je ne vous conçois pas. Vous êtes d'une difficulté qui passe. Il faut que vous n'ayez pas bien regardé le petit sapajou.

— Prince, je l'ai bien vu, répliqua Mirzoza. Je sais qu'il est charmant. Mais je soupçonne cette Fricamone de n'être pas mon fait. Si c'est votre envie qu'il m'appartienne un jour, adressez-vous ailleurs.

— Ma foi, madame, reprit Mangogul après y avoir bien pensé, je ne vois plus que la maîtresse de Mirolo qui puisse vous faire gagner.

— Ah! prince, vous rêvez, lui répondit la favorite. Je ne connais point votre Mirolo; mais quel qu'il soit, puisqu'il a une maîtresse, ce n'est pas pour rien.

— Vraiment vous avez raison, dit Mangogul; cependant je gagerais bien encore que le bijou de Callipiga ne sait rien de rien.

— Accordez-vous donc, continua la favorite. De deux choses l'une : ou le bijou de Callipiga... Mais j'allais m'embarquer dans un raisonnement ridicule... Faites, prince, tout ce qu'il vous plaira : consultez le bijou de Callipiga; s'il se tait, tant pis pour Mirolo, tant mieux pour moi. »

Mangogul partit et se trouva dans un instant à côté du sofa jonquille, brodé en argent, sur lequel Callipiga reposait. Il eut à peine tourné sa bague sur elle, qu'il entendit une voix sourde qui murmurait le discours suivant :

« Que me demandez-vous? je ne comprends rien à vos ques-
« tions. On ne songe seulement pas à moi. Il me semble pourtant
« que j'en vaux bien un autre. Mirolo passe souvent à ma porte,
« il est vrai, mais. . . . . .

(Il y a dans cet endroit une lacune considérable. La république des lettres aurait certainement obligation à celui qui nous restituerait le discours du bijou de Callipiga, dont il ne nous reste que les deux dernières lignes. Nous invitons les savants à les méditer et à voir si cette lacune ne serait point une omission volontaire de l'auteur, mécontent de ce qu'il avait dit, et qui ne trouvait rien de mieux à dire.)

« . . . . . On dit que mon rival aurait des autels au delà « des Alpes. Hélas! sans Mirolo, l'univers entier m'en élève- « rait. »

Mangogul revint aussitôt au sérail et répéta à la favorite la plainte du bijou de Callipiga, mot pour mot; car il avait la mémoire merveilleuse.

« Il n'y a rien là, madame, lui dit-il, qui ne vous donne gagné; je vous abandonne tout, et vous en remercierez Callipiga, quand vous le jugerez à propos.

— Seigneur, lui répondit sérieusement Mirzoza, c'est à la vertu la mieux confirmée que je veux devoir mon avantage, et non pas...

— Mais, madame, reprit le sultan, je n'en connais pas de mieux confirmée que celle qui a vu l'ennemi de si près.

— Et moi, prince, répliqua la favorite, je m'entends bien; et voici Sélim et Bloculocus qui nous jugeront. »

Sélim et Bloculocus entrèrent aussitôt; Mangogul les mit au fait, et ils décidèrent tous deux en faveur de Mirzoza.

CHAPITRE XLII.

LES SONGES.

« Seigneur, dit la favorite à Bloculocus, il faut encore que vous me rendiez un service. Il m'est passé la nuit dernière par la tête une foule d'extravagances. C'est un songe; mais Dieu sait quel songe! et l'on m'a assuré que vous étiez le premier homme du Congo pour déchiffrer les songes. Dites-moi donc vite ce que signifie celui-ci; et tout de suite elle lui conta le sien.

— Madame, lui répondit Bloculocus, je suis assez médiocre onéirocritique...

— Ah! sauvez-moi, s'il vous plaît, les termes de l'art, s'écria la favorite : laissez là la science, et parlez-moi raison.

— Madame, lui dit Bloculocus, vous allez être satisfaite : j'ai sur les songes quelques idées singulières; c'est à cela seul que je dois peut-être l'honneur de vous entretenir, et l'épithète de songe-creux : je vais vous les exposer le plus clairement qu'il me sera possible.

— Vous n'ignorez pas, madame, continua-t-il, ce que le gros des philosophes, avec le reste des hommes, débite là-dessus. Les objets, disent-ils, qui nous ont vivement frappés le jour occupent notre âme pendant la nuit; les traces qu'ils ont imprimées, durant la veille, dans les fibres de notre cerveau, subsistent; les esprits animaux, habitués à se porter dans certains endroits, suivent une route qui leur est familière; et de là naissent ces représentations involontaires qui nous affligent ou qui nous réjouissent. Dans ce système, il semblerait qu'un amant heureux devrait toujours être bien servi par ses rêves; cependant il arrive souvent qu'une personne qui ne lui est pas inhumaine quand il veille, le traite en dormant comme un nègre, ou qu'au lieu de posséder une femme charmante, il ne rencontre dans ses bras qu'un petit monstre contrefait.

— Voilà précisément mon aventure de la nuit dernière, interrompit Mangogul; car je rêve presque toutes les nuits; c'est une maladie de famille : et nous rêvons tous de père en fils, depuis le sultan Togrul qui rêvait en 743,500,000,002, et qui commença. Or donc, la nuit dernière, je vous voyais, madame, dit-il à Mirzoza. C'était votre peau, vos bras, votre gorge, votre col, vos épaules, ces chairs fermes, cette taille légère, cet embonpoint incomparable, vous-même enfin; à cela près qu'au lieu de ce visage charmant, de cette tête adorable que je cherchais, je me trouvai nez à nez avec le museau d'un doguin.

« Je fis un cri horrible; Kotluk, mon chambellan, accourut et me demanda ce que j'avais : « Mirzoza, lui répondis-je à moitié « endormi, vient d'éprouver la métamorphose la plus hideuse; « elle est devenue danoise. » Kotluk ne jugea pas à propos de me réveiller; il se retira, et je me rendormis; mais je puis vous assurer que je vous reconnus à merveille, vous, votre corps et la tête du chien. Bloculocus m'expliquera-t-il ce phénomène?

— Je n'en désespère pas, répondit Bloculocus, pourvu que Votre Hautesse convienne avec moi d'un principe fort simple : c'est que tous les êtres ont une infinité de rapports les uns avec les autres par les qualités qui leur sont communes; et que c'est un certain assemblage de qualités qui les caractérise et qui les distingue.

— Cela est clair, répliqua Mirzoza; Ipsifile a des pieds, des mains, une bouche, comme une femme d'esprit...

— Et Pharasmane, ajouta Mangogul, porte son épée comme un homme de cœur.

— Si l'on n'est pas suffisamment instruit des qualités dont l'assemblage caractérise telle ou telle espèce, ou si l'on juge précipitamment que cet assemblage convient ou ne convient pas à tel ou tel individu, on s'expose à prendre du cuivre pour de l'or, un strass pour un brillant, un calculateur pour un géomètre, un phrasier pour un bel esprit, Criton pour un honnête homme, et Phédime pour une jolie femme, ajouta la sultane.

— Eh bien, madame, savez-vous ce que l'on pourrait dire, reprit Bloculocus, de ceux qui portent ces jugements?

— Qu'ils rêvent tout éveillés, répondit Mirzoza.

— Fort bien, madame, continua Bloculocus; et rien n'est plus philosophique ni plus exact en mille rencontres que cette expression familière : *je crois que vous rêvez;* car rien n'est plus commun que des hommes qui s'imaginent raisonner, et qui ne font que rêver les yeux ouverts.

— C'est bien de ceux-là, interrompit la favorite, qu'on peut dire, à la lettre, que toute la vie n'est qu'un songe.

— Je ne peux trop m'étonner, madame, reprit Bloculocus, de la facilité avec laquelle vous saisissez des notions assez abstraites. Nos rêves ne sont que des jugements précipités qui se succèdent avec une rapidité incroyable, et qui, rapprochant des objets qui ne se tiennent que par des qualités fort éloignées, en composent un tout bizarre.

— Oh! que je vous entends bien, dit Mirzoza; et c'est un ouvrage en marqueterie, dont les pièces rapportées sont plus ou moins nombreuses, plus ou moins régulièrement placées, selon qu'on a l'esprit plus vif, l'imagination plus rapide et la mémoire plus fidèle : ne serait-ce pas même en cela que consisterait la folie? et lorsqu'un habitant des Petites-Maisons s'écrie qu'il voit des éclairs, qu'il entend gronder le tonnerre, et que des précipices s'entr'ouvrent sous ses pieds; ou qu'Ariadné, placée devant son miroir, se sourit à elle-même, se trouve les yeux vifs, le teint charmant, les dents belles et la bouche petite, ne serait-ce pas que ces deux cervelles dérangées, trompées par des rapports fort éloignés, regardent des objets imaginaires comme présents et réels?

— Vous y êtes, madame; oui, si l'on examine bien les fous,

dit Bloculocus, on sera convaincu que leur état n'est qu'un rêve continu.

— J'ai, dit Sélim en s'adressant à Bloculocus, par devers moi quelques faits auxquels vos idées s'appliquent à merveille : ce qui me détermine à les adopter. Je rêvai une fois que j'entendais des hennissements, et que je voyais sortir de la grande mosquée deux files parallèles d'animaux singuliers ; ils marchaient gravement sur leurs pieds de derrière ; le capuchon, dont leurs museaux étaient affublés, percé de deux trous, laissait sortir deux longues oreilles mobiles et velues ; et des manches fort longues leur enveloppaient les pieds de devant. Je me tourmentai beaucoup dans le temps pour trouver quelque sens à cette vision ; mais je me rappelle aujourd'hui que j'avais été la veille à Montmartre.

« Une autre fois que nous étions en campagne, commandés par le grand sultan Erguebzed en personne, et que, harassé d'une marche forcée, je dormais dans ma tente, il me sembla que j'avais à solliciter au divan la conclusion d'une affaire importante ; j'allai me présenter au conseil de la régence ; mais jugez combien je dus être étonné : je trouvai la salle pleine de râteliers, d'auges, de mangeoires et de cages à poulets ; et je ne vis dans le fauteuil du grand sénéchal qu'un bœuf qui ruminait ; à la place du séraskier, qu'un mouton de Barbarie ; sur le banc du teftardar, qu'un aigle à bec crochu et à longues serres ; au lieu du kiaia et du cadilesker, que deux gros hiboux en fourrures ; et pour vizirs, que des oies avec des queues de paon : je présentai ma requête, et j'entendis à l'instant un tintamarre désespéré qui me réveilla.

— Voilà-t-il pas un rêve bien difficile à déchiffrer? dit Mangogul ; vous aviez alors une affaire au divan, et vous fîtes, avant que de vous y rendre, un tour à la ménagerie ; mais moi, seigneur Bloculocus, vous ne me dites rien de ma tête de chien?

— Prince, répondit Bloculocus, il y a cent à parier contre un que madame avait, ou que vous aviez aperçu à quelque autre une palatine de queues de martre, et que les danois vous frappèrent la première fois que vous en vîtes : il y a là dix fois plus de rapports qu'il n'en fallait pour exercer votre âme pendant la nuit ; la ressemblance de la couleur vous fit substituer une

crinière à une palatine, et tout de suite vous plantâtes une vilaine tête de chien à la place d'une très-belle tête de femme.

— Vos idées me paraissent justes, répondit Mangogul; que ne les mettez-vous au jour? elles pourraient contribuer au progrès de la divination par les songes, science importante qu'on cultivait beaucoup il y a deux mille ans, et qu'on a trop négligée depuis. Un autre avantage de votre système, c'est qu'il ne manquerait pas de répandre des lumières sur plusieurs ouvrages tant anciens que modernes, qui ne sont qu'un tissu de rêveries, comme le *Traité des idées* de Platon, les *Fragments* d'Hermès-Trismégiste, les *Paradoxes littéraires* du père H...[1], le *Newton*, l'*Optique des couleurs*, et la *Mathématique universelle* d'un certain bramine[2]; par exemple, ne nous diriez-vous pas, monsieur le devin, ce qu'Orcotome avait vu pendant le jour quand il rêva son hypothèse? Ce que le père C... avait rêvé quand il se mit à fabriquer son orgue des couleurs? et quel avait été le songe de Cléobule, quand il composa sa tragédie?

— Avec un peu de méditation j'y parviendrais, seigneur, répondit Bloculocus; mais je réserve ces phénomènes délicats pour le temps où je donnerai au public ma traduction de *Philoxène*, dont je supplie Votre Hautesse de m'accorder le privilége.

— Très-volontiers, dit Mangogul; mais qu'est-ce que ce Philoxène?

— Prince, reprit Bloculocus, c'est un auteur grec qui a très-bien entendu la matière des songes.

— Vous savez donc le grec?...

— Moi, seigneur, point du tout.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous traduisiez Philoxène, et qu'il avait écrit en grec?

— Oui, seigneur; mais il n'est pas nécessaire d'entendre une langue pour la traduire, puisque l'on ne traduit que pour des gens qui ne l'entendent point.

1. Le P. Hardouin, jésuite, auteur de l'*Apologie d'Homère*, où l'on explique le véritable dessein de son *Iliade* et de sa *Théomythologie*. 1716. Il a aussi retrouvé la *situation du paradis terrestre*.

2. Le P. Castel, déjà nommé.

— Cela est merveilleux, dit le sultan; seigneur Bloculocus, traduisez donc le grec sans le savoir; je vous donne ma parole que je n'en dirai mot à personne, et que je ne vous en honorerai pas moins singulièrement. »

CHAPITRE XLIII.

VINGT-TROISIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

FANNI.

Il restait encore assez de jour, lorsque cette conversation finit, ce qui détermina Mangogul à faire un essai de son anneau avant que de se retirer dans son appartement, ne fût-ce que pour s'endormir sur des idées plus gaies que celles qui l'avaient occupé jusqu'alors : il se rendit aussitôt chez Fanni; mais il ne la trouva point; il y revint après souper; elle était encore absente : il remit donc son épreuve au lendemain matin.

Mangogul était aujourd'hui, dit l'auteur africain dont nous traduisons le journal, à neuf heures et demie chez Fanni. On venait de la mettre au lit. Le sultan s'approcha de son oreiller, la contempla quelque temps, et ne put concevoir comment, avec si peu de charmes, elle avait couru tant d'aventures.

Fanni est si blonde qu'elle en est fade; grande, *dégingandée*, elle a la démarche indécente; point de traits, peu d'agréments, un air d'intrépidité qui n'est passable qu'à la cour; pour de l'esprit, on lui en reconnaît tout ce que la galanterie en peut communiquer, et il faut qu'une femme soit née bien imbécile pour n'avoir pas au moins du jargon, après une vingtaine d'intrigues; car Fanni en était là.

Elle appartenait, en dernier ressort, à un homme fait à son caractère. Il ne s'effarouchait guère de ses infidélités, sans être toutefois aussi bien informé que le public, jusqu'où elles étaient poussées. Il avait pris Fanni par caprice, et il la gardait par habitude; c'était comme un ménage arrangé. Ils avaient passé la nuit au bal, s'étaient couchés sur les neuf heures, et s'étaient endormis sans façon. La nonchalance d'Alonzo aurait moins accommodé Fanni, sans la facilité de son humeur. Nos gens dormaient donc profondément dos à dos, lorsque le sultan tourna

sa bague sur le bijou de Fanni. A l'instant il se mit à parler, sa maîtresse à ronfler, et Alonzo à s'éveiller.

Après avoir bâillé à plusieurs reprises : « Ce n'est pas Alonzo : quelle heure est-il? que me veut-on? dit-il, il me semble qu'il n'y a pas si longtemps que je repose ; qu'on me laisse un moment. »

Monsieur allait se rendormir ; mais ce n'était pas l'avis du sultan. « Quelle persécution! reprit le bijou. Encore un coup, que me veut-on? Malheur à qui a des aïeux illustres! La sotte condition que celle d'un bijou titré! Si quelque chose pouvait me consoler des fatigues de mon état, ce serait la bonté du seigneur à qui j'appartiens. Oh! pour cela, c'est bien le meilleur homme du monde. Il ne nous a jamais fait la moindre tracasserie. En revanche aussi, nous avons bien usé de la liberté qu'il nous a laissée. Où en étais-je, de par Brama, si je fusse devenu le partage d'un de ces maussades qui vont sans cesse épiant? La belle vie que nous aurions menée! »

Ici le bijou ajouta quelques mots, que Mangogul n'entendit pas, et se mit tout de suite à esquisser, avec une rapidité surprenante, une foule d'événements héroïques, comiques, burlesques, tragi-comiques, et il en était tout essoufflé lorsqu'il continua en ces termes : « J'ai quelque mémoire, comme vous voyez ; mais je ressemble à tous les autres ; je n'ai retenu que la plus petite partie de ce que l'on m'a confié. Contentez-vous donc de ce que je viens de vous raconter ; il ne m'en revient pas davantage.

— Cela est honnête, disait Mangogul en soi-même; cependant il insistait.

— Mais que vous êtes impatientant! reprit le bijou ; ne dirait-on pas que l'on n'ait rien de mieux à faire que de jaser! Allons, jasons donc, puisqu'il le faut : peut-être que quand j'aurai tout dit, il me sera permis de faire autre chose.

« Fanni ma maîtresse, continua le bijou, par un esprit de retraite qui ne se conçoit pas, quitta la cour pour s'enfermer dans son hôtel de Banza. On était pour lors au commencement de l'automne, et il n'y avait personne à la ville. Et qu'y faisait-elle donc? me demanderez-vous. Ma foi, je n'en sais rien ; mais Fanni n'a jamais fait qu'une chose ; et si elle s'en fût occupée, j'en serais instruit. Elle était apparemment désœuvrée : oui, je m'en souviens, nous passâmes un jour et demi à ne rien faire et à crever d'ennui.

« Je me chagrinais à périr de ce genre de vie, lorsque Amisadar s'avisa de nous en tirer.

« Ah! vous voilà, mon pauvre Amisadar; vraiment j'en suis charmée. Vous me venez fort à propos.

« — Et qui vous savait à Banza?... lui répondit Amisadar.

« — Oh! pour cela, personne : ni toi ni d'autres ne l'imagineront jamais. Tu ne devines donc pas ce qui m'a réduite ici?

« — Non; au vrai, je n'y entends rien.

« — Rien du tout?

« — Non, rien.

« — Eh bien! apprends, mon cher, que je voulais me convertir.

« — Vous convertir?

« — Eh! oui.

« — Regardez-moi un peu; mais vous êtes aussi charmante que jamais, et je ne vois rien là qui tourne à la conversion. C'est une plaisanterie.

« — Non, ma foi, c'est tout de bon. J'ai résolu de renoncer au monde; il m'ennuie.

« — C'est une fantaisie qui vous passera. Que je meure si vous êtes jamais dévote.

« — Je le serai, te dis-je; les hommes n'ont plus de bonne foi.

« — Est-ce que Mazul vous aurait manqué?

« — Non; il y a un siècle que je ne le vois plus.

« — C'est donc Zupholo?

« — Encore moins; j'ai cessé de le voir, je ne sais comment, sans y penser.

« — Ah! j'y suis; c'est le jeune Imola?

« — Bon! est-ce qu'on garde ces colifichets-là?

« — Qu'est-ce donc?

« — Je ne sais; j'en veux à toute la terre.

« — Ah! madame, vous n'avez pas raison; et cette terre, à qui vous en voulez, vous fournirait encore de quoi réparer vos pertes.

« — Amisadar, en vérité, tu crois donc qu'il y a encore de bonnes âmes échappées à la corruption du siècle, et qui savent aimer?

« — Comment, aimer! Est-ce que vous donneriez dans ces misères-là? Vous voulez être aimée, vous?

« — Eh! pourquoi non?

« — Mais songez donc, madame, qu'un homme qui aime prétend l'être, et l'être tout seul. Vous avez trop de jugement pour vous assujettir aux jalousies, aux caprices d'un amant tendre et fidèle. Rien n'est si fatigant que ces gens-là. Ne voir qu'eux, n'aimer qu'eux, ne rêver qu'eux; n'avoir de l'esprit, de l'enjouement, des charmes que pour eux; cela ne vous convient certainement pas. Il ferait beau voir que vous vous enfournassiez dans une belle passion, et que vous allassiez vous donner tous les travers d'une petite bourgeoise!

« — Mais il me semble, Amisadar, que tu as raison. Je crois qu'en effet il ne nous siérait pas de filer des amours. Changeons donc, puisqu'il faut changer. Aussi bien, je ne vois pas que ces femmes tendres qu'on nous propose pour modèles soient plus heureuses que les autres?

« — Qui vous a dit cela, madame?

« — Personne; mais cela se pressent.

« — Méfiez-vous de ces pressentiments. Une femme tendre fait son bonheur, fait le bonheur de son amant; mais ce rôle-là ne va pas à toutes les femmes.

« — Ma foi, mon cher, il ne va à personne, et toutes s'en trouvent mal. Quel avantage y aurait-il à s'attacher?

« — Mille. Une femme qui s'attache conservera sa réputation, sera souverainement estimée de celui qu'elle aime; et vous ne sauriez croire combien l'amour doit à l'estime.

« — Je n'entends rien à ces propos : tu brouilles tout, la réputation, l'amour, l'estime, et je ne sais quoi encore. Ne dirait-on pas que l'inconstance doive déshonorer! Comment! je prends un homme; je m'en trouve mal : j'en prends un autre qui ne me convient pas : je change celui-ci pour un troisième qui ne me convient pas davantage; et pour avoir eu le guignon de rencontrer mal une vingtaine de fois, au lieu de me plaindre, tu veux...

« — Je veux, madame, qu'une femme qui s'est trompée dans un premier choix n'en fasse pas un second, de peur de se tromper encore, et d'aller d'erreur en erreur.

« — Ah! quelle morale! Il me semble, mon cher, que tu m'en prêchais une autre tout à l'heure. Pourrait-on savoir comment il faudrait, à votre goût, qu'une femme fût faite?

« — Très-volontiers, madame ; mais il est tard, et cela nous mènera loin...

« — Tant mieux : je n'ai personne, et tu me feras compagnie. Voilà qui est décidé, n'est-ce pas? Place-toi donc sur cette duchesse, et continue ; je t'entendrai plus à mon aise. »

« Amisadar obéit, et s'assit auprès de Fanni.

« — Vous avez là, madame, lui dit-il, en se penchant vers elle, et lui découvrant la gorge, un mantelet qui vous enveloppe étrangement.

« — Tu as raison.

« — Eh ! pourquoi donc cacher de si belles choses? ajouta-t-il en les baisant.

« — Allons, finissez. Savez-vous bien que vous êtes fou? Vous devenez d'une effronterie qui passe. Monsieur le moraliste, reprends un peu la conversation que tu m'as commencée.

« — Je souhaiterais donc dans ma maîtresse, reprit Amisadar, de la figure, de l'esprit, des sentiments, de la décence surtout. Je voudrais qu'elle approuvât mes soins, qu'elle ne m'éconduisît pas par des mines ; qu'elle m'apprît une bonne fois si je lui plais ; qu'elle m'instruisît elle-même des moyens de lui plaire davantage ; qu'elle ne me célât point les progrès que je ferais dans son cœur ; qu'elle n'écoutât que moi, n'eût des yeux que pour moi, ne pensât, ne rêvât que moi, n'aimât que moi, ne fût occupée que de moi, ne fît rien qui ne tendît à m'en convaincre ; et que, cédant un jour à mes transports, je visse clairement que je dois tout à mon amour et au sien. Quel triomphe, madame ! et qu'un homme est heureux de posséder une telle femme !

« — Mais, mon pauvre Amisadar, tu extravagues, rien n'est plus vrai. Voilà le portrait d'une femme comme il n'y en a point.

« — Je vous fais excuse, madame, il s'en trouve. J'avoue qu'elles sont rares ; j'ai cependant eu le bonheur d'en rencontrer une. Hélas ! si la mort ne me l'eût ravie, car ce n'est jamais que la mort qui vous enlève ces femmes-là, peut-être à présent serais-je entre ses bras.

« — Mais comment te conduisais-tu donc avec elle?

« — J'aimais éperdument ; je ne manquais aucune occasion

de donner des preuves de ma tendresse. J'avais la douce satisfaction de voir qu'elles étaient bien reçues. J'étais fidèle jusqu'au scrupule. On me l'était de même. Le plus ou le moins d'amour était le seul sujet de nos différends. C'est dans ces petits démêlés que nous nous développions. Nous n'étions jamais si tendres qu'après l'examen de nos cœurs. Nos caresses succédaient toujours plus vives à nos explications. Qu'il y avait alors d'amour et de vérité dans nos regards! Je lisais dans ses yeux, elle lisait dans les miens, que nous brûlions d'une ardeur égale et mutuelle!

« — Et où cela vous menait-il?

« — A des plaisirs inconnus à tous les mortels moins amoureux et moins vrais que nous.

« — Vous jouissiez?

« — Oui, je jouissais, mais d'un bien dont je faisais un cas infini. Si l'estime n'enivre pas, elle ajoute du moins beaucoup à l'ivresse. Nous nous montrions à cœur ouvert; et vous ne sauriez croire combien la passion y gagnait. Plus j'examinais, plus j'apercevais de qualités, plus j'étais transporté. Je passais à ses genoux la moitié de ma vie; je regrettais le reste. Je faisais son bonheur, elle comblait le mien. Je la voyais toujours avec plaisir, et je la quittais toujours avec peine. C'est ainsi que nous vivions; jugez à présent, madame, si les femmes tendres sont si fort à plaindre.

« — Non, elles ne le sont pas, si ce que vous me dites est vrai; mais j'ai peine à le croire. On n'aime point comme cela. Je conçois même qu'une passion telle que vous l'avez éprouvée, doit faire payer les plaisirs qu'elle donne, par de grandes inquiétudes.

« — J'en avais, madame, mais je les chérissais. Je ressentais des mouvements de jalousie. La moindre altération, que je remarquais sur le visage de ma maîtresse, portait l'alarme au fond de mon âme.

« — Quelle extravagance! Tout bien calculé, je conclus qu'il vaut encore mieux aimer comme on aime à présent; en prendre à son aise; tenir tant qu'on s'amuse; quitter dès qu'on s'ennuie, ou que la fantaisie parle pour un autre. L'inconstance offre une variété de plaisirs inconnus à vous autres transis.

« — J'avoue que cette façon convient assez à des petites-

maîtresses, à des libertines; mais un homme tendre et délicat ne s'en accommode point. Elle peut tout au plus l'amuser, quand il a le cœur libre, et qu'il veut faire des comparaisons. En un mot, une femme galante ne serait pas du tout mon fait.

« — Tu as raison, mon cher Amisadar; tu penses à ravir. Mais aimes-tu quelque chose à présent?

« — Non, madame, si ce n'est vous; mais je n'ose vous le dire...

« — Ah! mon cher, ose : tu peux dire, » lui répliqua Fanni en le regardant fixement.

« Amisadar entendit cette réponse à merveille, s'avança sur le canapé, se mit à badiner avec un ruban qui descendait sur la gorge de Fanni; et on le laissa faire. Sa main, qui ne trouvait aucun obstacle, se glissait. On continuait de le charger de regards, qu'il ne mésinterprétait point. Je m'apercevais bien, moi, dit le bijou, qu'il avait raison. Il prit un baiser sur cette gorge qu'il avait tant louée. On le pressait de finir, mais d'un ton à s'offenser s'il obéissait. Aussi n'en fit-il rien. Il baisait les mains, revenait à la gorge, passait à la bouche; rien ne lui résistait. Insensiblement la jambe de Fanni se trouva sur les cuisses d'Amisadar. Il y porta la main : elle était fine. Amisadar ne manqua pas de le remarquer. On écouta son éloge d'un air distrait. A la faveur de cette inattention, la main d'Amisadar fit des progrès : elle parvint assez rapidement aux genoux. L'inattention dura, et Amisadar travaillait à s'arranger, lorsque Fanni revint à elle. Elle accusa le petit philosophe de manquer de respect; mais il fut à son tour si distrait, qu'il n'entendit rien, ou qu'il ne répondit aux reproches qu'on lui faisait, qu'en achevant son bonheur.

« Qu'il me parut charmant! dans la multitude de ceux qui l'ont précédé et suivi, aucun ne fut tant à mon gré. Je ne puis en parler sans tressaillir. Mais souffrez que je reprenne haleine : il me semble qu'il y a bien assez longtemps que je parle, pour quelqu'un qui s'en acquitte pour la première fois. »

Alonzo ne perdit pas un mot du bijou de Fanni; et il n'était pas moins pressé que Mangogul d'apprendre le reste de l'aventure; ils n'eurent le temps ni l'un ni l'autre de s'impatienter, et le bijou historien reprit en ces termes :

« Autant que j'ai pu comprendre à force de réflexions, c'est

qu'Amisadar partit au bout de quelques jours pour la campagne, qu'on lui demanda raison de son séjour à la ville, et qu'il raconta son aventure avec ma maîtresse. Car quelqu'un de sa connaissance et de celle d'Amisadar, passant devant notre hôtel, demanda, par hasard ou par soupçon, si madame y était, se fit annoncer, et monta.

« Ah! madame, qui vous croirait à Banza? Et depuis quand y êtes-vous?

« — Depuis un siècle, mon cher; depuis quinze jours que j'ai renoncé à la société.

« — Pourrait-on vous demander, madame, par quelle raison?

« — Hélas! c'est qu'elle me fatiguait. Les femmes sont dans le monde d'un libertinage si étrange, qu'il n'y a plus moyen d'y tenir. Il faudrait ou faire comme elles, ou passer pour une bégueule; et franchement, l'un et l'autre me paraît fort.

« — Mais, madame, vous voilà tout à fait édifiante. Est-ce que les discours du bramine Brelibibi vous auraient convertie?

« — Non; c'est une bouffée de philosophie, une quinte de dévotion. Cela m'a surprise subitement; et il n'a pas tenu à ce pauvre Amisadar que je ne sois à présent dans la haute réforme.

« — Madame l'a donc vu depuis peu?

« — Oui, une fois ou deux...

« — Et vous n'avez vu que lui?

« — Ah! pour cela, non. C'est le seul être pensant, raisonnant, agissant, qui soit entré ici depuis l'éternité de ma retraite.

« — Cela est singulier.

« — Et qu'y a-t-il donc de singulier là dedans?...

« — Rien qu'une aventure qu'il a eue ces jours passés avec une dame de Banza, seule comme vous, dévote comme vous, retirée du monde comme vous. Mais je vais vous en faire le conte : cela vous amusera peut-être?

« — Sans doute, reprit Fanni; » et tout de suite l'ami d'Amisadar se mit à lui raconter son aventure, mot pour mot, comme moi, dit le bijou; et quand il en fut où j'en suis...

« — Eh bien! madame, qu'en pensez-vous? lui dit-il; Amisadar n'est-il pas fortuné?

« — Mais, lui répondit Fanni, Amisadar est peut-être un menteur; croyez-vous qu'il y ait des femmes assez osées pour s'abandonner sans pudeur?...

« — Mais considérez, madame, lui répliqua Marsupha, qu'Amisadar n'a nommé personne, et qu'il n'est pas vraisemblable qu'il nous en ait imposé.

« — J'entrevois ce que c'est, reprit Fanni : Amisadar a de l'esprit; il est bien fait : il aura donné à cette pauvre recluse des idées de volupté qui l'auront entraînée. Oui, c'est cela. Ces gens-là sont dangereux pour qui les écoute; et entre eux Amisadar est unique...

« — Quoi donc, madame, interrompit Marsupha, Amisadar serait-il le seul homme qui sût persuader, et ne rendrez-vous point justice à d'autres qui méritent autant que lui un peu de part dans votre estime?

« — Et de qui parlez-vous, s'il vous plaît?

« — De moi, madame, qui vous trouve charmante, et...

« — C'est pour plaisanter, je crois. Envisagez-moi donc, Marsupha. Je n'ai ni rouge ni mouches. Le battant-l'œil ne me va point. Je suis à faire peur...

« — Vous vous trompez, madame : ce déshabillé vous sied à ravir. Il vous donne un air si touchant, si tendre!... »

« A ces propos galants Marsupha en ajouta d'autres. Je me mis insensiblement de la conversation; et quand Marsupha eut fini avec moi, il reprit avec ma maîtresse :

« Sérieusement, Amisadar a tenté votre conversion? c'est un homme admirable pour les conversions! Pourriez-vous me communiquer un échantillon de sa morale? Je gagerais bien qu'elle diffère peu de la mienne.

« — Nous avons traité certains points de galanterie à fond. Nous avons analysé la différence de la femme tendre et de la femme galante. Il en est, lui, pour les femmes tendres.

« — Et vous aussi sans doute?...

« — Point du tout, mon cher. Je me suis épuisée à lui démontrer que nous étions toutes les unes comme les autres, et que nous agissions par les mêmes principes. Il n'est pas de cet avis. Il établit des distinctions à l'infini, mais qui n'existent, je crois, que dans son imagination. Il s'est fait je ne sais quelle créature idéale, une chimère de femme, un être de raison coiffé.

« — Madame, lui répondit Marsupha, je connais Amisadar. C'est un garçon qui a du sens et qui a fréquenté les femmes. S'il vous a dit qu'il y en avait...

« — Oh! qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas, je ne m'accommoderais point de leurs façons, interrompit Fanni.

« — Je le crois, lui répondit Marsupha : aussi vous avez pris une sorte de conduite plus conforme à votre naissance et à votre mérite. Il faut abandonner ces bégueules à des philosophes; elles sécheraient sur pied à la cour... »

Le bijou de Fanni se tut en cet endroit. Une des qualités principales de ces orateurs, c'était de s'arrêter à propos. Ils parlaient, comme s'ils n'eussent fait autre chose de leur vie ; d'où quelques auteurs avaient conclu que c'étaient de pures machines. Et voici comment ils raisonnaient. Ici l'auteur africain rapporte tout au long l'argument métaphysique des Cartésiens contre l'âme des bêtes, qu'il applique avec toute la sagacité possible au caquet des bijoux. En un mot, son avis est que les bijoux parlaient comme les oiseaux chantent; c'est-à-dire, si parfaitement sans avoir appris, qu'ils étaient sifflés sans doute par quelque intelligence supérieure.

Et de son prince, qu'en fait-il ? me demandez-vous. Il l'envoie dîner chez la favorite, du moins c'est là que nous le trouverons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XLIV.

HISTOIRE DES VOYAGES DE SÉLIM.

Mangogul, qui ne songeait qu'à varier ses plaisirs, et multiplier les essais de son anneau, après avoir questionné les bijoux les plus intéressants de sa cour, fut curieux d'entendre quelques bijoux de la ville ; mais comme il augurait assez mal de ce qu'il en pourrait apprendre, il eût fort désiré les consulter à son aise, et s'épargner la peine de les aller chercher.

Comment les faire venir? c'est ce qui l'embarrassait.

« Vous voilà bien en peine à propos de rien, lui dit Mirzoza. Vous n'avez, seigneur, qu'à donner un bal, et je vous promets ce soir plus de ces harangueurs, que vous n'en voudrez écouter.

— Joie de mon cœur! vous avez raison, lui répondit Mangogul ; votre expédient est même d'autant meilleur, que nous n'aurons, à coup sûr, que ceux dont nous aurons besoin.

Sur-le-champ, ordre au Kislar-Agasi, et au trésorier des

plaisirs, de préparer la fête, et de ne distribuer que quatre mille billets. On savait apparemment là, mieux qu'ailleurs, la place que pouvaient occuper six mille personnes.

En attendant l'heure du bal, Sélim, Mangogul et la favorite se mirent à parler nouvelles.

« Madame sait-elle, dit Sélim à la favorite, que le pauvre Codindo est mort?

— En voilà le premier mot : et de quoi est-il mort? demanda la favorite.

— Hélas! madame, lui répondit Sélim, c'est une victime de l'attraction. Il s'était entêté, dès sa jeunesse, de ce système, et la cervelle lui en a tourné sur ses vieux jours.

— Et comment cela? dit la favorite.

— Il avait trouvé, continua Sélim, selon les méthodes d'Halley et de Circino, deux célèbres astronomes du Monoémugi, qu'une certaine comète qui a tant fait de bruit sur la fin du règne de Kanoglou, devait reparaître avant-hier; et dans la crainte qu'elle ne doublât le pas, et qu'il n'eût pas le bonheur de l'apercevoir le premier, il prit le parti de passer la nuit sur son donjon, et il avait encore hier, à neuf heures du matin, l'œil collé à la lunette. Son fils, qui craignait qu'il ne fût incommodé d'une si longue séance, s'approcha de lui sur les huit heures, le tira par la manche et l'appela plusieurs fois :

« Mon père, mon père; » point de réponse : « Mon père, mon « père, » réitéra le petit Codindo.

« — Elle va passer, répondit Codindo; elle passera. Oh! parbleu, je la verrai!

« — Mais, vous n'y pensez pas, mon père, il fait un brouillard effroyable...

« — Je veux la voir; je la verrai, te dis-je.

« Le jeune homme, convaincu par ces réponses, que son malheureux père brouillait, se mit à crier au secours. On vint, on envoya chercher Farfadi, et j'étais chez lui, car il est mon médecin, lorsque le domestique de Codindo est arrivé...

« Vite, vite, monsieur, dépêchez-vous; le vieux Codindo, mon maître.

« — Eh bien! qu'y a-t-il, Champagne? Qu'est-il arrivé à ton maître?

« — Monsieur, il est devenu fou.

« — Ton maître est fou?...

« — Eh! oui, monsieur. Il crie qu'il veut voir des bêtes, qu'il verra des bêtes; qu'il en viendra. Monsieur l'apothicaire y est déjà, et l'on vous attend. Venez vite.

« — Manie! disait Farfadi en mettant sa robe et cherchant son bonnet carré; manie, accès terrible de manie! Puis s'adressant au domestique : Champagne, lui demandait-il, ton maître ne voit-il pas des papillons? n'arrache-t-il pas les petits flocons de sa couverture?

« — Eh! non, monsieur, lui répondit Champagne. Le pauvre homme est au haut de son observatoire, où sa femme, ses filles et son fils le tiennent à quatre. Venez vite, vous trouverez votre bonnet carré demain. »

« La maladie de Codindo me parut plaisante: Farfadi monta dans mon carrosse, et nous allâmes ensemble à l'observatoire. Nous entendîmes, du bas de l'escalier, Codindo qui criait comme un furieux : « Je veux voir la comète; je la verrai ; retirez-vous, coquins! »

« Apparemment que sa famille, n'ayant pu le déterminer à descendre dans son appartement, avait fait monter son lit au haut de son donjon; car nous le trouvâmes couché. On avait appelé l'apothicaire du quartier, et le bramine de la paroisse, qui lui cornait aux oreilles, lorsque nous arrivâmes :

« Mon frère, mon cher frère, il y va de votre salut; vous ne pouvez, en sûreté de conscience, attendre une comète à l'heure qu'il est; vous vous damnez...

« — C'est mon affaire, lui disait Codindo...

« — Que répondrez-vous à Brama devant qui vous allez paraître? reprenait le bramine.

« — Monsieur le curé, lui répliquait Codindo sans quitter l'œil de la lunette, je lui répondrai que c'est votre métier de m'exhorter pour mon argent, et celui de monsieur l'apothicaire que voilà, de me vanter son eau tiède; que monsieur le médecin fait son devoir de me tâter le pouls, et de n'y rien connaître, et moi le mien d'attendre la comète. »

« On eut beau le tourmenter, on n'en tira pas davantage : il continua d'observer avec un courage héroïque, et il est mort dans sa gouttière, la main gauche sur l'œil du même côté, la

droite posée sur le tuyau du télescope, et l'œil droit appliqué au verre oculaire, entre son fils, qui lui criait qu'il avait commis une erreur de calcul, son apothicaire qui lui proposait un remède, son médecin qui prononçait, en hochant de la tête, qu'il n'y avait plus rien à faire, et son curé, qui lui disait : « Mon frère, faites un acte de contrition, et recommandez-vous à Brama...»

— Voilà, dit Mangogul, ce qui s'appelle mourir au lit d'honneur.

— Laissons, ajouta la favorite, reposer en paix ce pauvre Codindo, et passons à quelque objet plus agréable. »

Puis, s'adressant à Sélim :

« Seigneur, lui dit-elle, à votre âge, galant comme vous êtes, dans une cour où régnaient les plaisirs, avec l'esprit, les talents et la bonne mine que vous avez, il n'est pas étonnant que les bijoux vous aient préconisé. Je les soupçonne même de n'avoir pas accusé tout ce qu'ils savent sur votre compte. Je ne vous demande pas le supplément; vous pourriez avoir de bonnes raisons pour le refuser. Mais après toutes les aventures dont vous ont honoré ces messieurs, vous devez connaître les femmes; et c'est une de ces choses sans conséquence dont vous pouvez convenir.

— Ce compliment, madame, lui répondit Sélim, eût flatté mon amour-propre à l'âge de vingt ans : mais j'ai de l'expérience; et une de mes premières réflexions, c'est que plus on pratique en ce genre, et moins on acquiert de lumière. Moi, connaître les femmes! passe pour les avoir beaucoup étudiées.

— Eh bien! qu'en pensez-vous? lui demanda la favorite.

— Madame, répondit Sélim, quoi que leurs bijoux en aient publié, je les tiens toutes pour très-respectables.

— En vérité, mon cher, lui dit le sultan, vous mériteriez d'être bijou; vous n'auriez pas besoin de muselière.

— Sélim, ajouta la sultane, laissez là le ton satirique, et parlez-nous vrai.

— Madame, lui répondit le courtisan, je pourrais mêler à mon récit des traits désagréables; ne m'imposez pas la loi d'offenser un sexe qui m'a toujours assez bien traité, et que je révère par...

— Eh! toujours de la vénération! Je ne connais rien de si

caustique que ces gens doucereux, quand ils s'y mettent, interrompit Mirzoza ; et, s'imaginant que c'était par égard pour elle que Sélim se défendait : Que ma présence ne vous en impose point, ajouta-t-elle : nous cherchons à nous amuser ; et je m'engage, parole d'honneur, à m'appliquer tout ce que vous direz d'obligeant de mon sexe, et de laisser le reste aux autres femmes. Vous avez donc beaucoup étudié les femmes? Eh bien! faites-nous le récit du cours de vos études : il a été des plus brillants, à en juger par les succès connus ; et il est à présumer qu'ils ne sont pas démentis par ceux qu'on ignore. »

Le vieux courtisan céda à ses instances, et commença de la sorte :

« Les bijoux ont beaucoup parlé de moi, j'en conviens ; mais ils n'ont pas tout dit. Ceux qui pouvaient compléter mon histoire ou ne sont plus, ou ne sont point dans nos climats, et ceux qui l'ont commencée n'ont qu'effleuré la matière. J'ai observé jusqu'à présent le secret inviolable que je leur avais promis, quoique je fusse plus fait qu'eux pour parler ; mais puisqu'ils ont rompu le silence, il semble qu'ils m'ont dispensé de le garder.

« Né avec un tempérament de feu, je connus à peine ce que c'était qu'une belle femme, que je l'aimai. J'eus des gouvernantes que je détestai ; mais, en récompense, je me plus beaucoup avec les femmes de chambre de ma mère. Elles étaient pour la plupart jeunes et jolies : elles s'entretenaient, se déshabillaient, s'habillaient devant moi sans précaution, m'exhortaient même à prendre des libertés avec elles ; et mon esprit, naturellement porté à la galanterie, mettait tout à profit. Je passai à l'âge de cinq ou six ans entre les mains des hommes avec ces lumières ; et Dieu sait comment elles s'étendirent, lorsqu'on me mit sous les yeux les anciens auteurs, et que mes maîtres m'interprétèrent certains endroits, dont peut-être ils ne pénétraient point eux-mêmes le sens. Les pages de mon père m'apprirent quelques gentillesses de collége ; et la lecture de l'*Aloysia*[1], qu'ils me prêtèrent, me donna toutes les envies du monde de me perfectionner. J'avais alors quatorze ans.

1. *Joannis Meursii Elegantiæ latini sermonis, seu Aloysia Sigea Toletana, de arcanis amoris et Veneris.* Mauvais livre souvent réimprimé et traduit. L'auteur n'est point la savante et vertueuse Portugaise Louise Sigea, mais un avocat de Grenoble, Nicolas Chorier.

« Je jetai les yeux autour de moi, cherchant entre les femmes qui fréquentaient dans la maison celle à qui je m'adresserais ; mais toutes me parurent également propres à me défaire d'une innocence qui m'embarrassait. Un commencement de liaison, et plus encore le courage que je me sentais d'attaquer une personne de mon âge, et qui me manquait vis-à-vis des autres, me décidèrent pour une de mes cousines. Émilie, c'était son nom, était jeune, et moi aussi : je la trouvai jolie, et je lui plus : elle n'était pas difficile ; et j'étais entreprenant : j'avais envie d'apprendre, et elle n'était pas moins curieuse de savoir. Nous nous faisions souvent des questions très-ingénues et très-fortes : et un jour elle trompa la vigilance de ses gouvernantes, et nous nous instruisîmes. Ah! que la nature est un grand maître! elle nous mit bientôt au fait du plaisir, et nous nous abandonnâmes à son impulsion, sans aucun pressentiment sur les suites : ce n'était pas le moyen de les prévenir. Émilie eut des indispositions qu'elle cacha d'autant moins, qu'elle n'en soupçonnait pas la cause. Sa mère la questionna, lui tira l'aveu de notre commerce, et mon père en fut instruit. Il m'en fit des réprimandes mêlées d'un air de satisfaction ; et sur-le-champ il fut décidé que je voyagerais. Je partis avec un gouverneur chargé de veiller attentivement sur ma conduite, et de ne la point gêner ; et cinq mois après j'appris, par la gazette, qu'Émilie était morte de la petite-vérole ; et par une lettre de mon père, que la tendresse qu'elle avait eue pour moi lui coûtait la vie. Le premier fruit de mes amours sert avec distinction dans les troupes du sultan : je l'ai toujours soutenu par mon crédit ; et il ne me connaît encore que pour son protecteur.

« Nous étions à Tunis, lorsque je reçus la nouvelle de sa naissance et de la mort de sa mère : j'en fus vivement touché ; et j'en aurais été, je crois, inconsolable, sans l'intrigue que j'avais liée avec la femme d'un corsaire, qui ne me laissait pas le temps de me désespérer : la Tunisienne était intrépide ; j'étais fou : et tous les jours, à l'aide d'une échelle de corde qu'elle me jetait, je passais de notre hôtel sur sa terrasse, et de là dans un cabinet où elle me perfectionnait ; car Émilie ne m'avait qu'ébauché. Son époux revint de course précisément dans le temps que mon gouverneur, qui avait ses instructions, me pressait à passer en Europe ; je m'embarquai sur un vaisseau qui

partait pour Lisbonne ; mais ce ne fut pas sans avoir fait et réitéré des adieux fort tendres à Elvire, dont je reçus le diamant que vous voyez.

« Le bâtiment que nous montions était chargé de marchandises ; mais la femme du capitaine était la plus précieuse à mon gré : elle avait à peine vingt ans : son mari en était jaloux comme un tigre, et ce n'était pas tout à fait sans raison. Nous ne tardâmes pas à nous entendre tous : Dona Velina conçut tout d'un coup qu'elle me plaisait, moi que je ne lui étais pas indifférent, et son époux qu'il nous gênait ; le marin résolut aussitôt de ne pas désemparer que nous ne fussions au port de Lisbonne ; je lisais dans les yeux de sa chère épouse combien elle enrageait des assiduités de son mari ; les miens lui déposaient les mêmes choses, et l'époux nous comprenait à merveille. Nous passâmes deux jours entiers dans une soif de plaisir inconcevable ; et nous en serions morts à coup sûr, si le ciel ne s'en fût mêlé ; mais il aide toujours les âmes en peine. A peine avions-nous passé le détroit de Gibraltar, qu'il s'éleva une tempête furieuse. Je ne manquerais pas, madame, de faire siffler les vents à vos oreilles, et gronder la foudre sur votre tête, d'enflammer le ciel d'éclairs, de soulever les flots jusqu'aux nues, et de vous décrire la tempête la plus effrayante que vous ayez jamais rencontrée dans aucun roman, si je ne vous faisais une histoire ; je vous dirai seulement que le capitaine fut forcé, par les cris des matelots, de quitter sa chambre, et de s'exposer à un danger par la crainte d'un autre : il sortit avec mon gouverneur, et je me précipitai sans hésiter entre les bras de ma belle Portugaise, oubliant tout à fait qu'il y eût une mer, des orages, des tempêtes ; que nous étions portés sur un frêle vaisseau, et m'abandonnant sans réserve à l'élément perfide. Notre course fut prompte ; et vous jugez bien, madame, que, par le temps qu'il faisait, je vis bien du pays en peu d'heures : nous relâchâmes à Cadix, où je laissai à la signora une promesse de la rejoindre à Lisbonne, s'il plaisait à mon mentor, dont le dessein était d'aller droit à Madrid.

« Les Espagnoles sont plus étroitement resserrées et plus amoureuses que nos femmes : l'amour se traite là par des espèces d'ambassadrices qui ont ordre d'examiner les étrangers, de leur faire des propositions, de les conduire, de les ramener,

et les dames se chargent du soin de les rendre heureux. Je ne passai point par ce cérémonial, grâce à la conjoncture. Une grande révolution venait de placer sur le trône de ce royaume un prince du sang de France ; son arrivée et son couronnement donnèrent lieu à des fêtes à la cour, où je parus alors : je fus accosté dans un bal ; on me proposa un rendez-vous pour le lendemain ; je l'acceptai, et je me rendis dans une petite maison, où je ne trouvai qu'un homme masqué, le nez enveloppé dans un manteau, qui me rendit un billet par lequel dona Oropeza remettait la partie au jour suivant, à pareille heure. Je revins, et l'on m'introduisit dans un appartement assez somptueusement meublé, et éclairé par des bougies : ma déesse ne se fit point attendre ; elle entra sur mes pas, et se précipita dans mes bras sans dire mot, et sans quitter son masque. Était-elle laide? était-elle jolie? c'est ce que j'ignorais ; je m'aperçus seulement, sur le canapé où elle m'entraîna, qu'elle était jeune, bien faite, et qu'elle aimait le plaisir : lorsqu'elle se crut satisfaite de mes éloges, elle se démasqua, et me montra l'original du portrait que vous voyez dans cette tabatière. »

Sélim ouvrit et présenta en même temps à la favorite une boîte d'or d'un travail exquis, et enrichie de pierreries.

« Le présent est galant! dit Mangogul.

— Ce que j'en estime le plus, ajouta la favorite, c'est le portrait. Quels yeux! quelle bouche! quelle gorge! mais tout cela n'est-il point flatté?

— Si peu, madame, répondit Sélim, qu'Oropeza m'aurait peut-être fixé à Madrid, si son époux, informé de notre commerce, ne l'eût troublé par ses menaces. J'aimais Oropeza, mais j'aimais encore mieux la vie ; ce n'était pas non plus l'avis de mon gouverneur, que je m'exposasse à être poignardé du mari, pour jouir quelques mois de plus de la femme : j'écrivis donc à la belle Espagnole une lettre d'adieux fort touchants, que je tirai de quelque roman du pays, et je partis pour la France.

« Le monarque qui régnait alors en France était grand-père du roi d'Espagne, et sa cour passait avec raison pour la plus magnifique, la plus polie et la plus galante de l'Europe : j'y parus comme un phénomène.

« — Un jeune seigneur du Congo, disait une belle marquise ; « eh! mais cela doit être fort plaisant ; ces hommes-là valent

« mieux que les nôtres. Le Congo, je crois, n'est pas loin de « Maroc. »

« On arrangeait des soupers dont je devais être. Pour peu que mon discours fût sensé, on le trouvait délié, admirable; on se récriait, parce qu'on m'avait d'abord fait l'honneur de soupçonner que je n'avais pas le sens commun.

« — Il est charmant, reprenait avec vivacité une autre femme « de cour : quel meurtre de laisser retourner une jolie figure « comme celle-là dans un vilain pays où les femmes sont gar- « dées à vue par des hommes qui ne le sont plus! Est-il vrai, « monsieur? on dit qu'ils n'ont rien : cela est bien déparant « pour un homme... »

« — Mais, ajoutait une autre, il faut fixer ici ce grand gar- « çon-là; il a de la naissance : quand on ne le ferait que « chevalier de Malte; je m'engage, si l'on veut, à lui procurer « de l'emploi; et la duchesse Victoria, mon amie de tous les « temps, parlera en sa faveur au roi, s'il le faut. »

« J'eus bientôt des preuves non suspectes de leur bienveillance; et je mis la marquise en état de prononcer sur le mérite des habitants de Maroc et du Congo; j'éprouvai que l'emploi que la duchesse et son amie m'avaient promis était difficile à remplir, et je m'en défis. C'est dans ce séjour que j'appris à former de belles passions de vingt-quatre heures; je circulai pendant six mois dans un tourbillon, où le commencement d'une aventure n'attendait point la fin d'une autre : on n'en voulait qu'à la jouissance; tardait-elle à venir, ou était-elle obtenue, on volait à de nouveaux plaisirs.

— Que me dites-vous là, Sélim? interrompit la favorite; la décence est donc inconnue dans ces contrées?

— Pardonnez-moi, madame, répondit le vieux courtisan; on n'a que ce mot à la bouche : mais les Françaises ne sont pas plus esclaves de la chose que leurs voisines.

— Et quelles voisines? demanda Mirzoza.

— Les Anglaises, repartit Sélim, femmes froides et dédaigneuses en apparence, mais emportées, voluptueuses et vindicatives, moins spirituelles et plus raisonnables que les Françaises : celles-ci aiment le jargon des sentiments ; celles-là préfèrent l'expression du plaisir. Mais à Londres comme à Paris, on s'aime, on se quitte, on renoue pour se quitter encore. De

la fille d'un lord Bishop[1] (ce sont des espèces de bramines, mais qui ne gardent pas le célibat), je passai à la femme d'un chevalier baronnet : tandis qu'il s'échauffait dans le parlement à soutenir les intérêts de la nation contre les entreprises de la cour, nous avions dans sa maison, sa femme et moi, bien d'autres débats; mais le parlement finit, et madame fut contrainte de suivre son chevalier dans sa gentilhommière : je me rabattis sur la femme d'un colonel dont le régiment était en garnison sur les côtes ; j'appartins ensuite à la femme du lord-maire. Ah! quelle femme! je n'aurais jamais revu le Congo, si la prudence de mon gouverneur, qui me voyait dépérir, ne m'eût tiré de cette galère. Il supposa des lettres de ma famille qui me redemandait avec empressement, et nous nous embarquâmes pour la Hollande; notre dessein était de traverser l'Allemagne et de nous rendre en Italie, où nous comptions sur des occasions fréquentes de repasser en Afrique.

« Nous ne vîmes la Hollande qu'en poste : notre séjour ne fut guère plus long en Allemagne; toutes les femmes de condition y ressemblent à des citadelles importantes qu'il faut assiéger dans les formes : on en vient à bout; mais les approches demandent tant de mesures ; ce sont tant de *si* et de *mais*, quand il s'agit de régler les articles de la capitulation, que ces conquêtes m'ennuyèrent bientôt.

« Je me souviendrai toute ma vie du propos d'une Allemande de la première qualité, sur le point de m'accorder ce qu'elle n'avait pas refusé à beaucoup d'autres.

« — Ah! s'écria-t-elle douloureusement, que dirait le grand « Alziki mon père, s'il savait que je m'abandonne à un petit « Congo comme vous?

« — Rien, madame, lui répliquai-je : tant de grandeur « m'épouvante, et je me retire : » ce fut sagement fait à moi; et si j'avais compromis son altesse avec ma médiocrité, j'aurais pu m'en ressouvenir : Brama, qui protége les saines contrées que nous habitons, m'inspira sans doute dans cet instant critique.

« Les Italiennes, que nous pratiquâmes ensuite, ne se montent point si haut. C'est avec elles que j'appris les modes du plaisir. Il y a, dans ces raffinements, du caprice et de la bizarrerie;

1. Évêque.

mais vous me le pardonnerez, mesdames, il en faut quelquefois pour vous plaire. J'ai apporté de Florence, de Venise et de Rome plusieurs recettes joyeuses, inconnues jusqu'à moi dans nos contrées barbares. J'en renvoie toute la gloire aux Italiennes qui me les communiquèrent.

« Je passai quatre ans ou environ en Europe, et je rentrai par l'Égypte dans cet empire, formé comme vous voyez, et muni des rares découvertes de l'Italie, que je divulguai sur-le-champ. »

Ici l'auteur africain dit que Sélim s'étant aperçu que les lieux communs qu'il venait de débiter à la favorite sur les aventures qu'il avait eues en Europe, et sur les caractères des femmes des contrées qu'il avait parcourues, avaient profondément assoupi Mangogul, craignit de le réveiller, s'approcha de la favorite, et continua d'une voix plus basse.

« Madame, lui dit-il, si je n'appréhendais de vous avoir fatiguée par un récit qui n'a peut-être été que trop long, je vous raconterais l'aventure par laquelle je débutai en arrivant à Paris : je ne sais comment elle m'est échappée.

— Dites, mon cher, lui répondit la favorite ; je vais redoubler d'attention, et vous dédommager, autant qu'il est en moi, de celle du sultan qui dort.

— Nous avions pris à Madrid, continua Sélim, des recommandations pour quelques seigneurs de la cour de France, et nous nous trouvâmes, tout en débarquant, assez bien faufilés. On était alors dans la belle saison, et nous allions nous promener le soir au Palais-Royal, mon gouverneur et moi. Nous y fûmes un jour abordés par quelques petits-maîtres, qui nous montrèrent les plus jolies femmes, et nous firent leur histoire vraie ou fausse, ne s'oubliant point dans tout cela, comme vous pensez bien. Le jardin était déjà peuplé d'un grand nombre de femmes ; mais il en vint sur les huit heures un renfort considérable. A la quantité de leurs pierreries, à la magnificence de leurs ajustements, et à la foule de leurs poursuivants, je les pris au moins pour des duchesses. J'en dis ma pensée à un des jeunes seigneurs de la compagnie, et il me répondit qu'il s'apercevait bien que j'étais connaisseur, et que, si je voulais, j'aurais le plaisir de souper le soir même avec quelques-unes des plus aimables. J'acceptai son offre, et à l'instant il glissa le mot à l'oreille de deux ou trois de ses amis, qui s'éparpillèrent dans la promenade,

et revinrent en moins d'un quart d'heure nous rendre compte de leur négociation. « Messieurs, nous dirent-ils, on vous atten- « dra ce soir à souper chez la duchesse Astérie. » Ceux qui n'étaient pas de la partie se récrièrent sur notre bonne fortune : on fit encore quelques tours : on se sépara, et nous montâmes en carrosse pour en aller jouir.

« Nous descendîmes à une petite porte, au pied d'un escalier fort étroit, d'où nous grimpâmes à un second, dont je trouvai les appartements plus vastes et mieux meublés qu'ils ne me paraîtraient à présent. On me présenta à la maîtresse du logis, à qui je fis une révérence des plus profondes, que j'accompagnai d'un compliment si respectueux, qu'elle en fut presque déconcertée. On servit, et on me plaça à côté d'une petite personne charmante, qui se mit à jouer la duchesse tout au mieux. En vérité, je ne sais comment j'osai en tomber amoureux : cela m'arriva cependant.

— Vous avez donc aimé une fois dans votre vie? interrompit la favorite.

— Eh! oui, madame, lui répondit Sélim, comme on aime à dix-huit ans, avec une extrême impatience de conclure une affaire entamée. Je ne dormis point de la nuit, et dès la pointe du jour, je me mis à composer à ma belle inconnue la lettre du monde la plus galante. Je l'envoyai, on me répondit, et j'obtins un rendez-vous. Ni le ton de la réponse, ni la facilité de la dame, ne me détrompèrent point, et je courus à l'endroit marqué, fortement persuadé que j'allais posséder la femme ou la fille d'un premier ministre. Ma déesse m'attendait sur un grand canapé : je me précipitai à ses genoux ; je lui pris la main, et la lui baisant avec la tendresse la plus vive, je me félicitai sur la faveur qu'elle daignait m'accorder « Est-il bien vrai, lui « dis-je, que vous permettez à Sélim de vous aimer et de vous « le dire, et qu'il peut, sans vous offenser, se flatter du plus « doux espoir? » En achevant ces mots, je pris un baiser sur sa gorge; et comme elle était renversée, je me préparais assez vivement à soutenir ce début, lorsqu'elle m'arrêta, et me dit :

« — Tiens, mon ami, tu es joli garçon; tu as de l'esprit; tu parles comme un ange; mais il me faut quatre louis.

« — Comment dites-vous? l'interrompis-je...

« — Je te dis, reprit-elle, qu'il n'y a rien à faire, si tu n'as « pas tes quatre louis...

« — Quoi! mademoiselle, lui répondis-je tout étonné, vous « ne valez que cela? c'était bien la peine d'arriver du Congo « pour si peu de chose. »

« Et sur-le-champ, je me rajuste, je me précipite dans l'escalier, et je pars.

« Je commençai, madame, comme vous voyez, à prendre des actrices pour des princesses.

— J'en suis du dernier étonnement, reprit Mirzoza; car enfin la différence est si grande!

— Je ne doute point, reprit Sélim, qu'il ne leur ait échappé cent impertinences; mais que voulez-vous? un étranger, un jeune homme n'y regarde pas de si près. On m'avait fait dans le Congo tant de mauvais contes sur la liberté des Européennes... »

Sélim en était là, lorsque Mangogul se réveilla.

« Je crois, Dieu me damne, dit-il en bâillant et se frottant les yeux, qu'il est encore à Paris. Pourrait-on vous demander, beau conteur, quand vous espérez être de retour à Banza, et si j'ai longtemps encore à dormir? Car il est bon, l'ami, que vous sachiez qu'il n'est pas possible d'entamer en ma présence un voyage, que les bâillements ne me prennent. C'est une mauvaise habitude que j'ai contractée en lisant Tavernier et les autres.

— Prince, lui répondit Sélim, il y a plus d'une heure que je suis de retour à Banza.

— Je vous en félicite, reprit le sultan; puis s'adressant à la sultane : Madame, lui dit-il, voilà l'heure du bal; nous partirons, si la fatigue du voyage vous le permet.

— Prince, lui répondit Mirzoza, me voilà prête. »

Mangogul et Sélim avaient déjà leurs dominos; la favorite prit le sien; le sultan lui donna la main, et ils se rendirent dans la salle de bal, où ils se séparèrent, pour se disperser dans la foule. Sélim les y suivit, et moi aussi, dit l'auteur africain, quoique j'eusse plus envie de dormir que de voir danser...

CHAPITRE XLV.

VINGT-QUATRIÈME ET VINGT-CINQUIÈME ESSAIS DE L'ANNEAU.

BAL MASQUÉ, ET SUITE DU BAL MASQUÉ.

Les bijoux les plus extravagants de Banza ne manquèrent pas d'accourir où le plaisir les appelait. Il en vint en carrosse bourgeois ; il en vint par les voitures publiques, et même quelques-uns à pied. Je ne finirais point, dit l'auteur africain dont j'ai l'honneur d'être le *caudataire*, si j'entrais dans le détail des niches que leur fit Mangogul. Il donna plus d'exercice à sa bague dans cette nuit seule, qu'elle n'en avait eu depuis qu'il la tenait du génie. Il la tournait, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, souvent sur une vingtaine à la fois : c'était alors qu'il se faisait un beau bruit; l'un s'écriait d'une voix aigre : Violons, *le Carillon de Dunkerque*, s'il vous plaît; l'autre, d'une voix rauque : Et moi je veux *les Sautriots;* et moi *les Tricotets,* disait un troisième; et une multitude à la fois : Des contredanses usées, comme *la Bourrée, les Quatre Faces, la Calotine, la Chaîne, le Pistolet, la Mariée, le Pistolet, le Pistolet.* Tous ces cris étaient lardés d'un million d'extravagances. L'on entendait d'un côté : *Peste soit du nigaud! Il faut l'envoyer à l'école;* de l'autre : *Je m'en retournerai donc sans étrenner?* Ici : *Qui payera mon carrosse?* là : *Il m'est échappé; mais je chercherai tant, qu'il se retrouvera;* ailleurs : *A demain; mais vingt louis au moins; sans cela, rien de fait;* et partout des propos qui décelaient des désirs ou des exploits.

Dans ce tumulte, une petite bourgeoise, jeune et jolie, démêla Mangogul, le poursuivit, l'agaça, et parvint à déterminer son anneau sur elle. On entendit à l'instant son bijou s'écrier : « Où courez-vous? Arrêtez, beau masque; ne soyez point insensible à l'ardeur d'un bijou qui brûle pour vous. » Le sultan, choqué de cette déclaration téméraire, résolut de punir celle qui l'avait hasardée. Il disparut, et chercha parmi ses gardes quelqu'un qui fût à peu près de sa taille, lui céda son masque et son domino, et l'abandonna aux poursuites de la petite bourgeoise, qui, toujours trompée par les apparences, continua à dire mille folies à celui qu'elle prenait pour Mangogul.

Le faux sultan ne fut pas bête; c'était un homme qui savait parler par signes; il en fit un qui attira la belle dans un endroit écarté, où elle se prit, pendant plus d'une heure, pour la sultane favorite, et Dieu sait les projets qui lui roulèrent dans la tête; mais l'enchantement dura peu. Lorsqu'elle eut accablé le prétendu sultan de caresses, elle le pria de se démasquer; il le fit, et montra une physionomie armée de deux grands crocs, qui n'appartenaient point du tout à Mangogul.

« Ah ! fi, s'écria la petite bourgeoise : Fi...

— Eh! mon petit tame, lui répondit le Suisse, qu'avoir vous? Moi l'y croire vous avoir rentu d'assez bons services pour que vous l'y être pas fâchée de me connaître. »

Mais sa déesse ne s'amusa point à lui répondre, s'échappa brusquement de ses mains, et se perdit dans la foule.

Ceux d'entre les bijoux qui n'aspirèrent pas à de si grands honneurs, ne laissèrent pas que de rencontrer le plaisir, et tous reprirent la route de Banza, fort satisfaits de leur voyage.

L'on sortait du bal lorsque Mangogul entendit deux de ses principaux officiers qui se parlaient avec vivacité. « C'est ma maîtresse, disait l'un : je suis en possession depuis un an, et vous êtes le premier qui vous soyez avisé de courir sur mes brisées. A propos de quoi me troubler? Nassès, mon ami, adressez-vous ailleurs : vous trouverez cent femmes aimables qui se tiendront pour trop heureuses de vous avoir.

— J'aime Amine, répondait Nassès; je ne vois qu'elle qui me plaise. Elle m'a donné des espérances, et vous trouverez bon que je les suive.

— Des espérances! reprit Alibeg.

— Oui, des espérances...

— Morbleu! cela n'est point...

— Je vous dis, monsieur, que cela est, et que vous me ferez raison sur l'heure du démenti que vous me donnez. »

A l'instant ils descendirent le grand perron; ils avaient déjà le cimeterre tiré, et ils allaient finir leur démêlé d'une façon tragique, lorsque le sultan les arrêta, et leur défendit de se battre avant que d'avoir consulté leur Hélène.

Ils obéirent et se rendirent chez Amine, où Mangogul les suivit de près. « Je suis excédée du bal, leur dit-elle; les yeux me tombent. Vous êtes de cruelles gens, de venir au moment

que j'allais me mettre au lit : mais vous avez tous deux un air singulier. Pourrait-on savoir ce qui vous amène ?...

— C'est une bagatelle, lui répondit Alibeg : monsieur se vante, et même assez hautement, ajouta-t-il en montrant son ami, que vous lui donnez des espérances. Madame, qu'en est-il ?... »

Amine ouvrait la bouche ; mais le sultan tournant sa bague dans le même instant, elle se tut, et son bijou répondit pour elle... « Il me semble que Nassès se trompe : non, ce n'est pas à lui que madame en veut. N'a-t-il pas un grand laquais qui vaut mieux que lui ? Oh ! que ces hommes sont sots de croire que des dignités, des honneurs, des titres, des noms, des mots vides de sens, en imposent à des bijoux ! Chacun a sa philosophie, et la nôtre consiste principalement à distinguer le mérite de la personne, le vrai mérite, de celui qui n'est qu'imaginaire. N'en déplaise à M. de Claville[1], il en sait là-dessus moins que nous, et vous allez en avoir la preuve.

« Vous connaissez tous deux, continua le bijou, la marquise Bibicosa. Vous savez ses amours avec Cléandor, et sa disgrâce, et la haute dévotion qu'elle professe aujourd'hui. Amine est bonne amie ; elle a conservé les liaisons qu'elle avait avec Bibicosa, et n'a point cessé de fréquenter dans sa maison, où l'on rencontre des bramines de toute espèce. Un d'entre eux pressait un jour ma maîtresse de parler pour lui à Bibicosa.

« Eh ! que voulez-vous que je lui demande ? lui répondit Amine. C'est une femme noyée, qui ne peut rien pour elle-même. Vraiment elle vous saurait bon gré de la traiter encore comme une personne de conséquence. Allez, mon ami, le prince Cléandor et Mangogul ne feront jamais rien pour elle ; et vous vous morfondriez dans les antichambres...

« — Mais, répondit le bramine, madame, il ne s'agit que d'une bagatelle, qui dépend directement de la marquise. Voici ce que c'est. Elle a fait construire un petit minaret dans son hôtel ; c'est sans doute pour la Sala, ce qui suppose un iman ; et c'est cette place que je demande...

« — Que dites-vous ! reprit Amine. Un iman ! vous n'y pensez pas ; il ne faut à la marquise qu'un marabout qu'elle appellera

1. Auteur d'un *Traité du vrai mérite de l'homme*, considéré dans tous les âges et dans toutes les conditions. Plusieurs fois réimprimé.

de temps à autre lorsqu'il pleut, ou qu'on veut avoir fait la Sala, avant que de se mettre au lit : mais un iman logé, vêtu, nourri dans son hôtel, avec des appointements! cela ne va point à Bibicosa. Je connais ses affaires. La pauvre femme n'a pas six mille sequins de revenu; et vous prétendez qu'elle en donnera deux mille à un iman? Voilà-t-il pas qui est bien imaginé!...

« — De par Brama, j'en suis fâché, répliqua l'homme saint; car voyez-vous, si j'avais été son iman, je n'aurais pas tardé à lui devenir plus nécessaire : et quand on est là, il vous pleut de l'argent et des pensions. Tel que vous me voyez, je suis du Monomotapa, et je fais très-bien mon devoir...

« — Eh! mais, lui répondit Amine d'une voix entrecoupée, votre affaire n'est pourtant pas impossible. C'est dommage que le mérite dont vous parlez ne se présume pas...

« — On ne risque rien à s'employer pour les gens de mon pays, reprit l'homme du Monomotapa; voyez plutôt... »

« Il donna sur-le-champ à Amine la preuve complète d'un mérite si surprenant, que de ce moment vous perdîtes, à ses yeux, la moitié de ce qu'elle vous prisait. Ah! vivent les gens du Monomotapa! »

Alibeg et Nassès avaient la physionomie allongée, et se regardaient sans mot dire; mais, revenus de leur étonnement, ils s'embrassèrent; et jetant sur Amine un regard méprisant, ils coururent se prosterner aux pieds du sultan, et le remercier de les avoir détrompés de cette femme, et de leur avoir conservé la vie et l'amitié réciproque. Ils arrivèrent dans le moment que Mangogul, de retour chez la favorite, lui faisait l'histoire d'Amine. Mirzoza en rit, et n'en estima pas davantage les femmes de cour et les bramines.

CHAPITRE XLVI.

SÉLIM A BANZA.

Mangogul alla se reposer au sortir du bal; et la favorite, qui ne se sentait aucune disposition au sommeil, fit appeler Sélim, et le pressa de lui continuer son histoire amoureuse. Sélim obéit, et reprit en ces termes :

« Madame, la galanterie ne remplissait pas tout mon temps : je dérobais au plaisir des instants que je donnais à des occupations sérieuses; et les intrigues dans lesquelles je m'embarquai, ne m'empêchèrent pas d'apprendre les fortifications, le manége, les armes, la musique et la danse; d'observer les usages et les arts des Européens, et d'étudier leur politique et leur milice. De retour dans le Congo, on me présenta à l'empereur aïeul du sultan, qui m'accorda un poste honorable dans ses troupes. Je parus à la cour, et bientôt je fus de toutes les parties du prince Erguebzed, et par conséquent intéressé dans les aventures des jolies femmes. J'en connus de toute nation, de tout âge, de toute condition; j'en trouvai peu de cruelles, soit que mon rang les éblouît, soit qu'elles aimassent mon jargon, ou que ma figure les prévînt. J'avais alors deux qualités avec lesquelles on va vite en amour, de l'audace et de la présomption.

« Je pratiquai d'abord les femmes de qualité. Je les prenais le soir au cercle ou au jeu chez la Manimonbanda; je passais la nuit avec elles; et nous nous méconnaissions presque le lendemain. Une des occupations de ces dames, c'est de se procurer des amants, de les enlever même à leurs meilleures amies, et l'autre de s'en défaire. Dans la crainte de se trouver au dépourvu, tandis qu'elles filent une intrigue, elles en lorgnent deux ou trois autres. Elles possèdent je ne sais combien de petites finesses pour attirer celui qu'elles ont en vue et cent tracasseries en réserve pour se débarrasser de celui qu'elles ont. Cela a toujours été et cela sera toujours. Je ne nommerai personne; mais je connus ce qu'il y avait de femmes à la cour d'Erguebzed en réputation de jeunesse et de beauté; et tous ces engagements furent formés, rompus, renoués, oubliés en moins de six mois.

« Dégoûté de ce monde, je me jetai dans ses antipodes : je vis des bourgeoises que je trouvai dissimulées, fières de leur beauté, toutes grimpées sur le ton de l'honneur et presque toujours obsédées par des maris sauvages et brutaux ou certains pieds-plats de cousins qui faisaient à jours entiers les passionnés auprès de leurs cousines et qui me déplaisaient grandement : on ne pouvait les tenir seules un moment; ces animaux survenaient perpétuellement, dérangeaient un rendez-vous et se fourraient à tout propos dans la conversation. Malgré ces obstacles, j'amenai cinq ou six de ces bégueules au point où je les voulais avant

que de les planter là. Ce qui me réjouissait dans leur commerce, c'est qu'elles se piquaient de sentiments, qu'il fallait s'en piquer aussi, et qu'elles en parlaient à mourir de rire : et puis elles exigeaient des attentions, des petits soins; à les entendre, on leur manquait à tout moment; elles prêchaient un amour si correct, qu'il fallut bien y renoncer. Mais le pis, c'est qu'elles avaient incessamment votre nom à la bouche et que quelquefois on était contraint de se montrer avec elles et d'encourir tout le ridicule d'une aventure bourgeoise; je me sauvai un beau jour des magasins et de la rue Saint-Denis pour n'y revenir de ma vie.

« On avait alors la fureur des petites maisons : j'en louai une dans le faubourg oriental et j'y plaçai successivement quelques-unes de ces filles qu'on voit, qu'on ne voit plus; à qui l'on parle, à qui l'on ne dit mot, et qu'on renvoie quand on en est las : j'y rassemblais des amis et des actrices de l'Opéra; on y faisait de petits soupers, que le prince Erguebzed a quelquefois honorés de sa présence. Ah! madame, j'avais des vins délicieux, des liqueurs exquises et le meilleur cuisinier du Congo.

« Mais rien ne m'a tant amusé qu'une entreprise que j'exécutai dans une province éloignée de la capitale, où mon régiment était en quartier : je partis de Banza pour en faire la revue; c'était la seule affaire qui m'éloignait de la ville; et mon voyage eût été court, sans le projet extravagant auquel je me livrai. Il y avait à Baruthi un monastère peuplé des plus rares beautés; j'étais jeune et sans barbe, et je méditais de m'y introduire à titre de veuve qui cherchait un asile contre les dangers du siècle. On me fait un habit de femme; je m'en ajuste et je vais me présenter à la grille de nos recluses; on m'accueillit affectueusement; on me consola de la perte de mon époux; on convint de ma pension, et j'entrai.

« L'appartement qu'on me donna communiquait au dortoir des novices; elles étaient en grand nombre, jeunes pour la plupart et d'une fraîcheur surprenante : je les prévins de politesses et je fus bientôt leur amie. En moins de huit jours, on me mit au fait de tous les intérêts de la petite république; on me peignit les caractères, on m'instruisit des anecdotes; je reçus des confidences de toutes couleurs, et je m'aperçus que nous ne manions pas mieux la médisance et la calomnie, nous autres profanes. J'observai la règle avec sévérité; j'attrapai les airs patelins et les

tons doucereux; et l'on se disait à l'oreille que la communauté serait bien heureuse si j'y prenais l'habit.

« Je ne crus pas plus tôt ma réputation faite dans la maison, que je m'attachai à une jeune vierge qui venait de prendre le premier voile : c'était une brune adorable; elle m'appelait sa maman, je l'appelais mon petit ange; elle me donnait des baisers innocents, et je lui en rendais de fort tendres. Jeunesse est curieuse; Zirziphile me mettait à tout propos sur le mariage et sur les plaisirs des époux; elle m'en demandait des nouvelles; j'aiguisais habilement sa curiosité; et de questions en questions, je la conduisis jusqu'à la pratique des leçons que je lui donnais. Ce ne fut pas la seule novice que j'instruisis; et quelques jeunes nonnains vinrent aussi s'édifier dans ma cellule. Je ménageais les moments, les rendez-vous, les heures, si à propos que personne ne se croisait : enfin, madame, que vous dirai-je? la pieuse veuve se fit une postérité nombreuse; mais lorsque le scandale dont on avait gémi tout bas eut éclaté et que le conseil des discrètes, assemblé, eut appelé le médecin de la maison, je méditai ma retraite. Une nuit donc, que toute la maison dormait, j'escaladai les murs du jardin et je disparus : je me rendis aux eaux de Piombino, où le médecin avait envoyé la moitié du couvent et où j'achevai, sous l'habit de cavalier, l'ouvrage que j'avais commencé sous celui de veuve. Voilà, madame, un fait dont tout l'empire a mémoire et dont vous seule connaissez l'auteur.

« Le reste de ma jeunesse, ajouta Sélim, s'est consumé à de pareils amusements, toujours de femmes, et de toute espèce, rarement du mystère, beaucoup de serments et point de sincérité.

— Mais, à ce compte, lui dit la favorite, vous n'avez donc jamais aimé?

— Bon! répondit Sélim, je pensais bien alors à l'amour! je n'en voulais qu'au plaisir et qu'à celles qui m'en promettaient.

— Mais a-t-on du plaisir sans aimer? interrompit la favorite. Qu'est-ce que cela, quand le cœur ne dit rien?

— Eh! madame, répliqua Sélim, est-ce le cœur qui parle, à dix-huit ou vingt ans?

— Mais enfin, de toutes ces expériences, quel est le résultat? qu'avez-vous prononcé sur les femmes?

— Qu'elles sont la plupart sans caractère, dit Sélim; que trois choses les meuvent puissamment : l'intérêt, le plaisir et

la vanité; qu'il n'y en a peut-être aucune qui ne soit dominée par une de ces passions, et que celles qui les réunissent toutes trois sont des monstres.

— Passe encore pour le plaisir, dit Mangogul, qui entrait à l'instant; quoiqu'on ne puisse guère compter sur ces femmes, il faut les excuser : quand le tempérament est monté à un certain degré, c'est un cheval fougueux qui emporte son cavalier à travers champs; et presque toutes les femmes sont à califourchon sur cet animal-là.

— C'est peut-être par cette raison, dit Sélim, que la duchesse Ménéga appelle le chevalier Kaidar son grand écuyer.

— Mais serait-il possible, dit la sultane à Sélim, que vous n'ayez pas eu la moindre aventure de cœur? Ne serez-vous sincère que pour déshonorer un sexe qui faisait vos plaisirs, si vous en faisiez les délices? Quoi! dans un si grand nombre de femmes, pas une qui voulût être aimée, qui méritât de l'être! Cela ne se comprend pas.

— Ah! madame, répondit Sélim, je sens, à la facilité avec laquelle je vous obéis, que les années n'ont point affaibli sur mon cœur l'empire d'une femme aimable : oui, madame, j'ai aimé comme un autre. Vous voulez tout savoir, je vais tout dire; et vous jugerez si je me suis acquitté du rôle d'amant dans les formes.

— Y a-t-il des voyages dans cette partie de votre histoire? demanda le sultan.

— Non, prince, répondit Sélim.

— Tant mieux, reprit Mangogul; car je ne me sens aucune envie de dormir.

— Pour moi, reprit la favorite, Sélim me permettra bien de reposer un moment.

— Qu'il aille se coucher aussi, dit le sultan; et pendant que vous dormirez je questionnerai Cypria.

— Mais, prince, lui répondit Mirzoza, Votre Hautesse n'y pense pas; ce bijou vous enfilera dans des voyages qui ne finiront point. »

L'auteur africain nous apprend ici que le sultan, frappé de l'observation de Mirzoza, se précautionna d'un anti-somnifère des plus violents : il ajoute que le médecin de Mangogul, qui était bien son ami, lui en avait communiqué la recette et qu'il

en avait fait la préface de son ouvrage ; mais il ne nous reste de cette préface que les trois dernières lignes que je vais rapporter ici.

Prenez de . . . . . .
De . . . . . .
De . . . . . .
De *Marianne* et du *Paysan*, par... quatre pages[1].
Des *Égarements du cœur*[2], une feuille.
Des *Confessions*[3], vingt-cinq lignes et demie.

CHAPITRE XLVII.

VINGT-SIXIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LE BIJOU VOYAGEUR.

Tandis que la favorite et Sélim se reposaient des fatigues de la veille, Mangogul parcourait avec étonnement les magnifiques appartements de Cypria. Cette femme avait fait, avec son bijou, une fortune à comparer à celle d'un fermier général. Après avoir traversé une longue enfilade de pièces plus richement décorées les unes que les autres, il arriva dans la salle de compagnie, où, au centre d'un cercle nombreux, il reconnut la maîtresse du logis à une énorme quantité de pierreries qui la défiguraient ; et son époux, à la bonhomie peinte sur son visage. Deux abbés, un bel esprit, trois académiciens de Banza occupaient les côtés du fauteuil de Cypria ; et sur le fond de la salle voltigeaient deux petits-maîtres avec un jeune magistrat rempli d'airs, soufflant sur ses manchettes, sans cesse rajustant sa perruque, visitant sa bouche et se félicitant dans les glaces de ce que son rouge allait bien : excepté ces trois papillons, le reste de la compagnie était dans une vénération profonde pour la respectable momie qui, indécemment étalée, bâillait, parlait en bâillant, jugeait tout, jugeait mal de tout, et n'était jamais contredite.

1. *La Vie de Marianne* et *le Paysan parvenu*, romans de Marivaux. (Br.)
2. *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, par Crébillon fils. (Br.)
3. *Les Confessions du Comte de* ***, par Duclos. (Br.)

« Comment, disait en soi-même Mangogul qui n'avait parlé seul depuis longtemps, et qui s'en mourait, comment est-elle parvenue à déshonorer un homme de bonne maison avec un esprit si gauche et une figure comme celle-là? »

Cypria voulait qu'on la prît pour blonde; sa peau petit jaune, bigarrée de rouge, imitait assez bien une tulipe panachée; elle avait les yeux gros, la vue basse, la taille courte, le nez effilé, la bouche plate, le tour du visage coupé, les joues creuses, le front étroit, point de gorge, la main sèche et le bras décharné : c'était avec ces attraits qu'elle avait ensorcelé son mari. Le sultan tourna sa bague sur elle, et l'on entendit glapir aussitôt. L'assemblée s'y trompa, et crut que Cypria parlait par la bouche, et qu'elle allait juger. Mais son bijou débuta par ces mots :

« Histoire de mes voyages.

« Je naquis à Maroc en 17,000,000,012, et je dansais sur le théâtre de l'Opéra, lorsque Méhémet Tripathoud, qui m'entretenait, fut nommé chef de l'ambassade que notre puissant empereur envoya au monarque de la France; je le suivis dans ce voyage : les charmes des femmes françaises m'enlevèrent bientôt mon amant; et sans délai j'usai de représailles. Les courtisans, avides de nouveautés, voulurent essayer de la Maroquine ; car c'est ainsi qu'on nommait ma maîtresse; elle les traita fort humainement; et son affabilité lui valut, en six mois de temps, vingt mille écus en bijoux, autant en argent, avec un petit hôtel tout meublé. Mais le Français est volage, et je cessai bientôt d'être à la mode : je ne m'amusai point à courir les provinces; il faut aux grands talents de vastes théâtres; je laissai partir Tripathoud, et je me destinai pour la capitale d'un autre royaume.

« A wealthy lord, travelling through France, dragg'd me to London. Ay, that was a man indeed! He water'd me six times a day, and as often o'nights. His prick like a comet's tail shot flaming darts : I never felt such quick and thrilling thrusts. It was not possible fort mortal prowess to hold out long, at this rate; so he drooped by degrees, and I received his soul distilled through his Tarse. He gave me fifty thousand guineas. This noble lord was succeeded by a couple of privateer-commanders lately return'd from cruising : being intimate friends, they

fuck'd me, as they had sail'd, in company, endeavouring who should show most vigour and serve the readiest fire. Whilst the one was riding at anchor, I towed the other by his Tarse and prepared him for a fresh tire. Upon a modest computation, I reckon'd in about eight days time I received a hundred and eighty shot. But I soon grew tired with keeping so strict an account, for there was no end of their broad-sides. I got twelve thousand pounds from them for my share of the prizes they had taken. The winter quarter being over, they were forced to put to sea again, and would fain have engaged me as a tender, but I had made a prior contract with a German count.

« Duxit me Viennam in Austriâ patriam suam, ubi venereâ voluptate, quantâ maximâ poteram, ingurgitatus sum, per menses tres integros ejus splendidè nimis epulatus hospes. Illi, rugosi et contracti Lotharingo more colei, et eo usquè longa, crassaque mentula, ut dimidiam nondùm acciperem, quamvis iterato coïtu fractus rictus mihi miserè pateret. Immanem ast usu frequenti vagina tandem admisit laxè gladium, novasque excogitavimus artes, quibus fututionum quotidianarum vinceremus fastidium. Modò me resupinum agitabat; modò ipsum, eques adhærescens inguinibus, motu quasi tolutario versabam. Sæpè turgentem spumantemque admovit ori priapum, simulque appressis ad labia labiis, fellatrice me linguâ perfricuit. Etsi Veneri nunquam indulgebat posticæ, à tergo me tamen adorsus, cruribus altero sublato, altero depresso, inter femora subibat, voluptaria quærens per impedimenta transire. Amatoria Sanchesii præcepta calluit ad unguem, et festivas Aretini tabulas sic expressit, ut nemo meliùs. His à me laudibus acceptis, multis florenorum millibus mea solvit obsequia, et Romam secessi.

« Quella città è il tempio di Venere, ed il soggiorno delle delizie. Tutta via mi dispiaceva, che le natiche leggiadre fossero là ancora più festeggiate delle più belle potte; quello che provai il terzo giorno del mio arrivo in quel paese. Una cortigiana illustre si offerisce à farmi guadagnare mila scudi, s'io voleva passar la sera con esso lei in una vigna. Accettai l'invito; salimmo in una carozza, e giungemmo in un luogo da lei ben conosciuto nel quale due cavalieri colle braghesse rosse si fecero incontro à noi, e ci condussero in un boschetto spesso e

folto, dove cavatosi subito le vesti, vedemmo i più furiosi cazzi che risaltaro mai. Ognuno chiavo la sua. Il trastullo poi si prese a quadrille, dopo per farsi guattare in bocca, poscia nelle tette; alla perfine, uno de chiavatori impadronissi del mio rivale, mentre l'altro mi lavorava. L'istesso fu fatto alla conduttrice mia; e cio tutto dolcemente condito di bacci alla fiorentina. E quando i campioni nostri ebbero posto fine alla battaglia, facemmo la fricarella per risvegliar il gusto à quei benedetti signori i quali ci paganoro con generosità. In più volte simili guadagnai con loro sessanta mila scudi; e due altre volte tanto, con coloro che mi procurava la cortigiana. Mi ricordo di uno che visitava mi spesso e che sborrava sempre due volte senza cavarlo; e d'un altro il quale usciva da me pian piano, per entrare soltimente nel mio vicino; e per questo bastava fare sù è giù le natiche. Ecco una uzanza curiosa che si pratica in Italia. »

Le bijou de Cypria continua son histoire sur un ton moitié congeois et moitié espagnol. Il ne savait pas apparemment assez cette dernière langue pour l'employer seule : on n'apprend une langue, dit l'auteur africain, qui se pendrait plutôt que de manquer une réflexion commune, qu'en la parlant beaucoup ; et le bijou de Cypria n'eut presque pas le temps de parler à Madrid.

« Je me sauvai d'Italie, dit-il, malgré quelques désirs secrets qui me rappelaient en arrière, influxo malo del clima! y tuve luego la resolucion de ir me a una tierra, donde pudiesse gozar mis fueros, sin partir los con un usurpador. Je fis le voyage de Castille la Vieille, où l'on sut le réduire à ses simples fonctions : mais cela ne suffit pas à ma vengeance. Le impuse la tarea de batter el compas en los bayles che celebrava de dia y de noche; et il s'en acquitta si bien, que nous nous réconciliâmes. Nous parûmes à la cour de Madrid en bonne intelligence. Al entrar de la ciudad, je liai con un papo venerabile por sus canas : heureusement pour moi; car il eut compassion de ma jeunesse, et me communiqua un secret, le fruit de soixante années d'expérience, para guardar me del mal de que merecieron los Franceses ser padrinos, por haver sido sus primeros pregodes. Avec cette recette, et le goût de la propreté que je tentai vainement d'introduire en Espagne, je me préservai de tout accident

à Madrid, où ma vanité seule fut mortifiée. Ma maîtresse a, comme vous voyez, le pied fort petit. Esta prenda es el incentivo mas poderoso de una imaginacion castellana. Un petit pied sert de passe-port à Madrid à la fille que tiene la mas dilatada sima entre las piernas. Je me déterminai à quitter une contrée où je devais la plupart de mes triomphes à un mérite étranger ; y me arrime a un definidor muy virtuoso que passava a las Indias. Je vis, sous les ailes de sa révérence, la terre de promission, ce pays où l'heureux Frayle porte, sans scandale, de l'or dans sa bourse, un poignard à sa ceinture, et sa maîtresse en croupe. Que la vie que j'y passai fut délicieuse! quelles nuits! dieux, quelles nuits! Hay de mi! al recordarme de tantos gustos me meo... Algo mas... Ya, ya... Pierdo el sentido... Me muero...

« Après un an de séjour à Madrid et aux Indes, je m'embarquai pour Constantinople. Je ne goûtais point les usages d'un peuple chez qui les bijoux sont barricadés; et je sortis promptement d'une contrée où je risquais ma liberté. Je pratiquai pourtant assez les musulmans, pour m'apercevoir qu'ils se sont bien policés par le commerce des Européens; et je leur trouvai la légèreté du Français, l'ardeur de l'Anglais, la force de l'Allemand, la longanimité de l'Espagnol, et d'assez fortes teintures des raffinements italiens : en un mot, un aga vaut, à lui seul, un cardinal, quatre ducs, un lord, trois grands d'Espagne, et deux princes allemands.

« De Constantinople, j'ai passé, messieurs, comme vous savez, à la cour du grand Erguebzed, où j'ai formé nos seigneurs les plus aimables; et quand je n'ai plus été bon à rien, je me suis jeté sur cette figure-là, dit le bijou, en indiquant, par un geste qui lui était familier, l'époux de Cypria. La belle chute! »

L'auteur africain finit ce chapitre par un avertissement aux dames qui pourraient être tentées de se faire traduire les endroits où le bijou de Cypria s'est exprimé dans des langues étrangères.

« J'aurais manqué, dit-il, au devoir de l'historien, en les supprimant; et au respect que j'ai pour le sexe, en les conservant dans mon ouvrage, sans prévenir les dames vertueuses, que le bijou de Cypria s'était excessivement gâté le ton dans

ses voyages ; et que ses récits sont infiniment plus libres qu'aucune des lectures clandestines qu'elles aient jamais faites. »

CHAPITRE XLVIII.

CYDALISE.

Mangogul revint chez la favorite, où Sélim l'avait devancé.

« Eh bien! prince, lui dit Mirzoza, les voyages de Cypria vous ont-ils fait du bien?

— Ni bien ni mal, répondit le sultan; je ne les ai point entendus.

— Et pourquoi donc? reprit la favorite.

— C'est, dit le sultan, que son bijou parle, comme une polyglotte, toutes sortes de langues, excepté la mienne. C'est un assez impertinent conteur, mais ce serait un excellent interprète.

— Quoi! reprit Mirzoza, vous n'avez rien compris du tout dans ses récits?

— Qu'une chose, madame, répondit Mangogul; c'est que les voyages sont plus funestes encore pour la pudeur des femmes, que pour la religion des hommes; et qu'il y a peu de mérite à savoir plusieurs langues. On peut posséder le latin, le grec, l'italien, l'anglais et le congeois dans la perfection, et n'avoir non plus d'esprit qu'un bijou. C'est votre avis, madame? Et celui de Sélim? Qu'il commence donc son aventure, mais surtout plus de voyages. Ils me fatiguent à mourir. »

Sélim promit au sultan que la scène serait en un seul endroit, et dit :

« J'avais environ trente ans; je venais de perdre mon père; je m'étais marié, pour ne pas laisser tomber la maison, et je vivais avec ma femme comme il convient; des égards, des attentions, de la politesse, des manières peu familières, mais fort honnêtes. Le prince Erguebzed était monté sur le trône : j'avais sa bienveillance longtemps avant son règne. Il me l'a continuée jusqu'à sa mort, et j'ai tâché de justifier cette marque de distinction par mon zèle et par ma fidélité. La place d'inspecteur général de ses troupes vint à vaquer, je l'obtins;

et ce poste m'obligea à de fréquents voyages sur la frontière.

— De fréquents voyages ! s'écria le sultan. Il n'en faut qu'un pour m'endormir jusqu'à demain. Avisez-y.

— Prince, continua Sélim, ce fut dans une de ces tournées que je connus la femme d'un colonel de spahis, nommé Ostaluk, brave homme, bon officier, mais mari peu commode, jaloux comme un tigre, et qui avait en sa personne de quoi justifier cette rage; car il était affreusement laid.

« Il avait épousé depuis peu Cydalise, jeune, vive, jolie; de ces femmes rares, pour lesquelles on sent, dès la première entrevue, quelque chose de plus que de la politesse, dont on se sépare à regret, et qui vous reviennent cent fois dans l'idée jusqu'à ce qu'on les revoie.

« Cydalise pensait avec justesse, s'exprimait avec grâce ; sa conversation attachait; et si l'on ne se lassait point de la voir, on se lassait encore moins de l'entendre. Avec ces qualités, elle avait droit de faire des impressions fortes sur tous les cœurs, et je m'en aperçus. Je l'estimais beaucoup; je pris bientôt un sentiment plus tendre, et tous mes procédés eurent incessamment la vraie couleur d'une belle passion. La facilité de mes premiers triomphes m'avait un peu gâté : lorsque j'attaquai Cydalise, je m'imaginai qu'elle tiendrait peu, et que, très-honorée de la poursuite de monsieur l'inspecteur général, elle ne ferait qu'une défense convenable. Qu'on juge donc de la surprise où me jeta la réponse qu'elle fit à ma déclaration.

« — Seigneur, me dit-elle, quand j'aurais la présomption de « croire que vous êtes touché de quelques appas qu'on me « trouve, je serais une folle d'écouter sérieusement des dis- « cours avec lesquels vous en avez trompé mille autres avant « que de me les adresser. Sans l'estime, qu'est-ce que l'amour? « peu de chose; et vous ne me connaissez pas assez pour « m'estimer. Quelque esprit, quelque pénétration qu'on ait, « on n'a point en deux jours assez approfondi le caractère « d'une femme pour lui rendre des soins mérités. Monsieur « l'inspecteur général cherche un amusement, il a raison; et « Cydalise aussi, de n'amuser personne. »

« J'eus beau lui jurer que je ressentais la passion la plus vraie, que mon bonheur était entre ses mains, et que son indifférence allait empoisonner le reste de ma vie.

« — Jargon, me dit-elle, pur jargon! Ou ne pensez plus à « moi, ou ne me croyez pas assez étourdie pour donner dans « des protestations usées. Ce que vous venez de me dire là, « tout le monde le dit sans le penser, et tout le monde l'écoute « sans le croire. »

« Si je n'avais eu du goût pour Cydalise, ses rigueurs m'auraient mortifié; mais je l'aimais, elles m'affligèrent. Je partis pour la cour, son image m'y suivit; et l'absence, loin d'amortir la passion que j'avais conçue pour elle, ne fit que l'augmenter.

« Cydalise m'occupait au point que je méditai cent fois de lui sacrifier les emplois et le rang qui m'attachaient à la cour; mais l'incertitude du succès m'arrêta toujours.

« Dans l'impossibilité de voler où je l'avais laissée, je formai le projet de l'attirer où j'étais. Je profitai de la confiance dont Erguebzed m'honorait : je lui vantai le mérite et la valeur d'Ostaluk. Il fut nommé lieutenant des spahis de la garde, place qui le fixait à côté du prince; et Ostaluk parut à la cour, et avec lui Cydalise, qui devint aussitôt la beauté du jour.

— Vous avez bien fait, dit le sultan, de garder vos emplois, et d'appeler votre Cydalise à la cour; car je vous jure, par Brama, que je vous laissais partir seul pour sa province.

— Elle fut lorgnée, considérée, obsédée, mais inutilement, continua Sélim. Je jouis seul du privilége de la voir tous les jours. Plus je la pratiquai, plus je découvris en elle de grâces et de qualités, et plus j'en devins éperdu. J'imaginai que peut-être la mémoire toute récente de mes nombreuses aventures me nuisait dans son esprit : pour l'effacer et la convaincre de la sincérité de mon amour, je me bannis de la société, et je ne vis de femmes que celles que le hasard m'offrait chez elle. Il me parut que cette conduite l'avait touchée, et qu'elle se relâchait un peu de son ancienne sévérité. Je redoublai d'attention; je demandai de l'amour, et l'on m'accorda de l'estime. Cydalise commença à me traiter avec distinction; j'eus part dans sa confiance : elle me consultait souvent sur les affaires de sa maison; mais elle ne me disait pas un mot de celles de son cœur. Si je lui parlais sentiments, elle me répondait des maximes, et j'étais désolé. Cet état pénible avait duré longtemps, lorsque je résolus d'en sortir, et de savoir une bonne fois pour toutes à quoi m'en tenir.

— Et comment vous y prîtes-vous? demanda Mirzoza.

— Madame, vous l'allez savoir, » répondit Mangogul.

Et Sélim continua :

« Je vous ai dit, madame, que je voyais Cydalise tous les jours : d'abord je la vis moins souvent; mes visites devinrent encore plus rares, enfin, je ne la vis presque plus. S'il m'arrivait de l'entretenir tête à tête quelquefois par hasard, je lui parlais aussi peu d'amour que si je n'en eusse jamais ressenti la moindre étincelle. Ce changement l'étonna, elle me soupçonna de quelque engagement secret; et un jour que je lui faisais l'histoire galante de la cour :

« Sélim, me dit-elle d'un air distrait, vous ne m'apprenez « rien de vous-même; vous racontez à ravir les bonnes fortunes « d'autrui, mais vous êtes fort discret sur les vôtres.

« — Madame, lui répondis-je, c'est qu'apparemment je n'en « ai point, ou que je crois qu'il est à propos de les taire.

« — Oh! oui, m'interrompit-elle, c'est fort à propos que vous « me célez aujourd'hui des choses que toute la terre saura « demain.

« — A la bonne heure, madame, lui répliquai-je; mais per- « sonne au moins ne les tiendra de moi.

« — En vérité, reprit-elle, vous êtes merveilleux avec vos « réserves; et qui est-ce qui ignore que vous en voulez à la « blonde Misis, à la petite Zibeline, à la brune Séphéra?

« — A qui vous voudrez encore, madame, ajoutai-je froide- « ment.

« — Vraiment, reprit-elle, je croirais volontiers que ce ne « sont pas les seules : depuis deux mois qu'on ne vous voit « que par grâce, vous n'êtes pas resté dans l'inaction; et l'on « va vite avec ces dames-là.

« — Moi, rester dans l'inaction! lui répondis-je; j'en serais « au désespoir. Mon cœur est fait pour aimer, et même un « peu pour l'être; et je vous avouerai même qu'il l'est; mais « ne m'en demandez pas davantage, peut-être en ai-je déjà trop « dit.

« — Sélim, reprit-elle sérieusement, je n'ai point de secret « pour vous, et vous n'en aurez point pour moi, s'il vous plaît. « Où en êtes-vous?

« — Presque à la fin du roman.

« — Et avec qui? demanda-t-elle avec empressement.

« — Vous connaissez Martéza?

« — Oui, sans doute; c'est une femme fort aimable.

« — Eh bien! après avoir tout tenté vainement pour vous « plaire, je me suis retourné de ce côté-là. On me désirait « depuis plus de six mois, deux entrevues m'ont aplani les « approches; une troisième achèvera mon bonheur, et ce soir « Martéza m'attend à souper. Elle est d'un commerce amusant, « légère, un peu caustique; mais du reste, c'est la meilleure « créature du monde. On fait mieux ses petites affaires avec ces « folles-là, qu'avec des collets montés, qui...

« — Mais, seigneur, interrompit Cydalise, la vue baissée, « en vous faisant compliment sur votre choix, pourrait-on vous « observer que Martéza n'est pas neuve, et qu'avant vous elle « a compté des amants?...

« — Qu'importe, madame? repris-je; si Martéza m'aime sin- « cèrement, je me regarderai comme le premier. Mais l'heure « de mon rendez-vous approche, permettez...

« — Encore un mot, seigneur. Est-il bien vrai que Martéza « vous aime?

« — Je le crois.

« — Et vous l'aimez? ajouta Cydalise.

« — Madame, lui répondis-je, vous m'avez jeté vous-même « dans les bras de Martéza; c'est vous en dire assez. »

« J'allais sortir; mais Cydalise me tira par mon doliman, et se retourna brusquement.

« Madame me veut-elle quelque chose? a-t-elle quelque « ordre à me donner?

« — Non, monsieur; comment, vous voilà? Je vous croyais « déjà bien loin.

« — Madame, je vais doubler le pas.

« — Sélim...

« — Cydalise...

« — Vous partez donc?

« — Oui, madame.

« — Ah! Sélim, à qui me sacrifiez-vous? L'estime de Cyda- « lise ne valait-elle pas mieux que les faveurs d'une Martéza?

« — Sans doute, madame, lui répliquai-je, si je n'avais eu « pour vous que de l'estime. Mais je vous aimais...

« — Il n'en est rien, s'écria-t-elle avec transport; si vous « m'aviez aimée, vous auriez démêlé mes véritables senti- « ments; vous auriez pressenti, vous vous seriez flatté qu'à la « fin votre persévérance l'emporterait sur ma fierté : mais vous « vous êtes lassé; vous m'avez délaissée, et peut-être au mo- « ment... »

« A ce mot, Cydalise s'interrompit, un soupir lui échappa, et ses yeux s'humectèrent.

« Parlez, madame, lui dis-je, achevez. Si, malgré les rigueurs « dont vous m'avez accablé, ma tendresse durait encore, vous « pourriez...

« — Je ne peux rien; et vous ne m'aimez plus, et Martéza « vous attend.

« — Si Martéza m'était indifférente; si Cydalise m'était plus « chère que jamais, que feriez-vous?

« — Une folie de m'expliquer sur des suppositions.

« — Cydalise, de grâce, répondez-moi comme si je ne sup- « posais rien. Si Cydalise était toujours la femme du monde la « plus aimable à mes yeux, et si je n'avais jamais eu le moindre « dessein sur Martéza, encore une fois, que feriez-vous?

« — Ce que j'ai toujours fait, ingrat, me répondit enfin « Cydalise. Je vous aimerais...

« — Et Sélim vous adore, » lui dis-je en me jetant à ses genoux, et baisant ses mains que j'arrosais de larmes de joie. »

« Cydalise fut interdite : ce changement inespéré la troubla; je profitai de son désordre, et notre réconciliation fut scellée par des marques de tendresse auxquelles elle n'était pas en état de se refuser.

— Et qu'en disait le bon Ostaluk? interrompit Mangogul. Sans doute qu'il permit à sa chère moitié de traiter généreusement un homme à qui il devait une lieutenance des spahis.

— Prince, reprit Sélim, Ostaluk se piqua de gratitude tant qu'on ne m'écouta point; mais sitôt que je fus heureux, il devint incommode, farouche, insoutenable pour moi, et brutal pour sa femme. Non content de nous troubler en personne, il nous fit observer; nous fûmes trahis; et Ostaluk, sûr de son prétendu déshonneur, eut l'audace de m'appeler en duel. Nous nous battîmes dans le grand parc du sérail; je le blessai de deux coups,

et le contraignis à me devoir la vie. Pendant qu'il guérissait de ses blessures, je ne quittai pas un moment sa femme; mais le premier usage qu'il fit de sa santé, fut de nous séparer et de maltraiter Cydalise. Elle me peignit toute la tristesse de sa situation; je lui proposai de l'enlever; elle y consentit; et notre jaloux de retour de la chasse où il avait accompagné le sultan, fut très-étonné de se trouver veuf. Ostaluk, sans s'exhaler en plaintes inutiles contre l'auteur du rapt, médita sur-le-champ sa vengeance.

« J'avais caché Cydalise dans une maison de campagne, à deux lieues de Banza; et de deux nuits l'une, je me dérobais de la ville pour aller à Cisare. Cependant Ostaluk mit à prix la tête de son infidèle, corrompit mes domestiques à prix d'argent, et fut introduit dans mon parc. Ce soir j'y prenais le frais avec Cydalise : nous nous étions enfoncés dans une allée sombre; et j'allais lui prodiguer mes plus tendres caresses, lorsqu'une main invisible lui perça le sein d'un poignard à mes yeux. C'était celle du cruel Ostaluk. Le même sort me menaçait; mais je prévins Ostaluk; je tirai ma dague, et Cydalise fut vengée. Je me précipitai sur cette chère femme : son cœur palpitait encore; je me hâtais de la transporter à la maison, mais elle expira avant que d'y arriver, la bouche collée sur la mienne.

« Lorsque je sentis les membres de Cydalise se refroidir entre mes bras, je poussai les cris les plus aigus; mes gens accoururent, et m'arrachèrent de ces lieux pleins d'horreur. Je revins à Banza, et je me renfermai dans mon palais, désespéré de la mort de Cydalise, et m'accablant des plus cruels reproches. J'aimais vraiment Cydalise; j'en étais fortement aimé; et j'eus tout le temps de concevoir la grandeur de la perte que j'avais faite, et de la pleurer.

— Mais enfin, reprit la favorite, vous vous consolâtes?

— Hélas! madame, répondit Sélim, longtemps je crus que je ne m'en consolerais jamais; et j'appris seulement alors qu'il n'y a point de douleurs éternelles.

— Qu'on ne me parle plus des hommes, dit Mirzoza; les voilà tous. C'est-à-dire, seigneur Sélim, que cette pauvre Cydalise, dont l'histoire vient de nous attendrir, et que vous avez tant regrettée, fut bien sotte de compter sur vos serments; et que, tandis que Brama la châtie peut-être rigoureusement de sa cré-

dulité, vous passez assez doucement vos instants entre les bras d'une autre.

— Eh! madame, reprit le sultan, apaisez-vous. Sélim aime encore. Cydalise sera vengée.

— Seigneur, répondit Sélim, Votre Hautesse pourrait être mal informée : n'ai-je pas dû comprendre pour toute ma vie, par mon aventure avec Cydalise, qu'un amour véritable nuisait trop au bonheur?

— Sans doute, interrompit Mirzoza; et malgré vos réflexions, je gage qu'à l'heure qu'il est, vous en aimez une autre plus ardemment encore...

— Pour plus ardemment, reprit Sélim, je n'oserais l'assurer : depuis cinq ans je suis attaché, mais attaché de cœur, à une femme charmante : ce n'est pas sans peine que je m'en suis fait écouter; car on avait toujours été d'une vertu !...

— De la vertu! s'écria le sultan; courage, mon ami, je suis enchanté quand on m'entretient de la vertu d'une femme de cour.

— Sélim, dit la favorite, continuez votre histoire.

— Et croyez toujours en bon musulman dans la fidélité de votre maîtresse, ajouta le sultan.

— Ah! prince, reprit Sélim avec vivacité, Fulvia m'est fidèle.

— Fidèle ou non, répondit Mangogul, qu'importe à votre bonheur? vous le croyez, cela suffit.

— C'est donc Fulvia que vous aimez à présent? dit la favorite.

— Oui, madame, répondit Sélim.

— Tant pis, mon cher, ajouta Mangogul : je n'ai point du tout foi en elle; elle est perpétuellement obsédée de bramines, et ce sont de terribles gens que ces bramines; et puis je lui trouve de petits yeux à la chinoise, avec un nez retroussé, et l'air tout à fait tourné du côté du plaisir : entre nous, qu'en est-il?

— Prince, répondit Sélim, je crois qu'elle ne le hait pas.

— Eh bien! répliqua le sultan, tout cède à cet attrait; c'est ce que vous devez savoir mieux que moi, ou vous n'êtes...

— Vous vous trompez, reprit la favorite; on peut avoir tout l'esprit du monde, et ne point savoir cela : je gage...

— Toujours des gageures, interrompit Mangogul; cela m'impatiente : ces femmes sont incorrigibles : eh! madame, gagnez votre château, et vous gagerez ensuite.

— Madame, dit Sélim à la favorite, Fulvia ne pourrait-elle pas vous être bonne à quelque chose ?

— Et comme quoi? demanda Mirzoza.

— Je me suis aperçu, répondit le courtisan, que les bijoux n'ont presque jamais parlé qu'en présence de Sa Hautesse; et je me suis imaginé que le génie Cucufa, qui a opéré tant de choses surprenantes en faveur de Kanoglou, grand-père du sultan, pourrait bien avoir accordé à son petit-fils le don de les faire parler. Mais le bijou de Fulvia n'a point encore ouvert la bouche, que je sache; n'y aurait-il pas moyen de l'interroger, et de vous procurer le château, et de me convaincre de la fidélité de ma maîtresse?

— Sans doute, reprit le sultan; qu'en pensez-vous, madame?

— Oh! je ne me mêle point d'une affaire si scabreuse : Sélim est trop de mes amis pour l'exposer, à l'appât d'un château, à perdre le bonheur de sa vie.

— Mais vous n'y pensez pas, reprit le sultan; Fulvia est sage, Sélim en mettrait sa main au feu; il l'a dit, il n'est pas homme à s'en dédire.

— Non, prince, répondit Sélim; et si Votre Hautesse me donne rendez-vous chez Fulvia, j'y serai certainement le premier.

— Prenez garde à ce que vous proposez, reprit la favorite; Sélim, mon pauvre Sélim, vous allez bien vite; et tout aimable que vous soyez...

— Rassurez-vous, madame; puisque le sort en est jeté, j'entendrai Fulvia; le pis qui puisse en arriver, c'est de perdre une infidèle.

— Et de mourir de regret de l'avoir perdue, ajouta la sultane.

— Quel conte! dit Mangogul; vous croyez donc que Sélim est devenu bien imbécile? Il a perdu la tendre Cydalise, et le voilà tout plein de vie; et vous prétendez que, s'il venait à reconnaître Fulvia pour une infidèle, il en mourrait? Je vous le garantis éternel, s'il n'est jamais assommé que de coup-là.

Sélim, à demain chez Fulvia, entendez-vous? on vous dira mon heure. »

Sélim s'inclina, Mangogul sortit ; la favorite continua de représenter au vieux courtisan qu'il jouait gros jeu ; Sélim la remercia des marques de sa bienveillance, et tous se retirèrent dans l'attente du grand événement.

CHAPITRE XLIX.

VINGT-SEPTIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

FULVIA.

L'auteur africain, qui avait promis quelque part le caractère de Sélim, s'est avisé de le placer ici ; j'estime trop les ouvrages de l'antiquité pour assurer qu'il eût été mieux ailleurs. Il y a, dit-il, quelques hommes à qui leur mérite ouvre toutes les portes, qui, par les grâces de leur figure et la légèreté de leur esprit, sont dans leur jeunesse la coqueluche de bien des femmes, et dont la vieillesse est respectée, parce qu'ayant su concilier leurs devoirs avec leurs plaisirs, ils ont illustré le milieu de leur vie par des services rendus à l'État : en un mot, des hommes qui font en tout temps les délices des sociétés. Tel était Sélim : quoiqu'il eût atteint soixante ans, et qu'il fût entré de bonne heure dans la carrière des plaisirs, une constitution robuste et des ménagements l'avaient préservé de la caducité. Un air noble, des manières aisées, un jargon séduisant, une grande connaissance du monde fondée sur une longue expérience, l'habitude de traiter avec le sexe, le faisaient considérer à la cour comme l'homme auquel tout le monde eût aimé ressembler; mais qu'on eût imité sans succès, faute de tenir de la nature les talents et le génie qui l'avaient distingué.

Je demande à présent, continue l'auteur africain, si cet homme avait raison de s'inquiéter sur le compte de sa maîtresse, et de passer la nuit comme un fou? car le fait est que mille réflexions lui roulèrent dans la tête, et que plus il aimait Fulvia, plus il craignait de la trouver infidèle. « Dans quel labyrinthe me suis-je engagé! se disait-il à lui-même; et à quel propos? Que m'en reviendra-t-il, si la favorite gagne un château? et quel

sort pour moi si elle le perd?... Mais pourquoi le perdrait-elle? Ne suis-je pas certain de la tendresse de Fulvia?... Ah! je l'occupe tout entière, et si son bijou parle, ce ne sera que de moi... Mais si le traître!... non, non, je l'aurais pressenti; j'aurais remarqué des inégalités; depuis cinq ans on se serait démenti... Cependant l'épreuve est périlleuse... mais il n'est plus temps de reculer; j'ai porté le vase à ma bouche : il faut achever, dussé-je répandre toute la liqueur... Peut-être aussi que l'oracle me sera favorable... Hélas! qu'en puis-je attendre? Pourquoi d'autres auraient-ils attaqué sans succès une vertu dont j'ai triomphé?... Ah! chère Fulvia, je t'offense par ces soupçons, et j'oublie ce qu'il m'en a coûté pour te vaincre : un rayon d'espoir me luit, et je me flatte que ton bijou s'obstinera à garder le silence... »

Sélim était dans cette agitation de pensée, lorsqu'on lui rendit, de la part du sultan, un billet qui ne contenait que ces mots : *Ce soir, à onze heures et demie précises, vous serez où vous savez.* Sélim prit la plume, et écrivit en tremblant : *Prince, j'obéirai.*

Sélim passa le reste du jour, comme la nuit qui l'avait précédé, flottant entre l'espérance et la crainte. Rien n'est plus vrai que les amants ont de l'instinct; si leur maîtresse est infidèle, ils sont saisis d'un frémissement assez semblable à celui que les animaux éprouvent à l'approche du mauvais temps : l'amant soupçonneux est un chat à qui l'oreille démange dans un temps nébuleux : les animaux et les amants ont encore ceci de commun, que les animaux domestiques perdent cet instinct, et qu'il s'émousse dans les amants lorsqu'ils sont devenus époux.

Les heures parurent bien lentes à Sélim; il regarda cent fois à sa pendule : enfin, le moment fatal arriva, et le courtisan se rendit chez sa maîtresse : il était tard; mais comme on l'introduisait à toute heure, l'appartement de Fulvia lui fut ouvert...

« Je ne vous attendais plus, lui dit-elle, et je me suis mise au lit avec une migraine que je dois aux impatiencesoù vous me jetez...

— Madame, lui répondit Sélim, des devoirs de bienséance, et même des affaires, m'ont comme enchaîné chez le sultan; et depuis que je me suis séparé de vous, je n'ai pas disposé d'un moment.

— Et moi, répliqua Fulvia, j'en ai été d'une humeur affreuse. Comment, deux jours entiers sans vous apercevoir!...

— Vous savez, reprit Sélim, à quoi je suis obligé par mon rang, et quelque assurée que paraisse la faveur des grands...

— Comment, interrompit Fulvia, le sultan vous aurait-il marqué de la froideur? aurait-on oublié vos services? Sélim, vous êtes distrait; vous ne me répondez pas... Ah! si vous m'aimez, qu'importe à votre bonheur le bon ou le mauvais accueil du prince? Ce n'est pas dans ses yeux, c'est dans les miens, c'est entre mes bras que vous le chercherez. »

Sélim écoutait attentivement ce discours, examinant le visage de sa maîtresse, et cherchait dans ses mouvements ce caractère de vérité auquel on ne se trompe point, et qu'il est impossible de bien simuler : quand je dis impossible, c'est à nous autres hommes; car Fulvia se composait si parfaitement, que Sélim commençait à se reprocher de l'avoir soupçonnée. Lorsque Mangogul arriva, Fulvia se tut aussitôt; Sélim frémit, et le bijou dit : « Madame a beau faire des pèlerinages à toutes les Pagodes du Congo, elle n'aura point d'enfants, et pour causes que je sais bien, moi qui suis son bijou... »

A ce début, Sélim se couvrit d'une pâleur mortelle; il voulut se lever, mais ses genoux tremblants se dérobèrent sous lui, et il retomba dans son fauteuil. Le sultan, invisible, s'approcha, et lui dit à l'oreille :

— En avez-vous assez?...

— Ah! prince, s'écria douloureusement Sélim, pourquoi n'ai-je pas écouté les avis de Mirzoza et les pressentiments de mon cœur? Mon bonheur vient de s'éclipser; j'ai tout perdu : je me meurs si son bijou se tait; s'il parle, je suis mort. Qu'il parle pourtant. Je m'attends à des lumières affreuses; mais je les redoute moins que je ne hais l'état perplexe où je suis. »

Cependant le premier mouvement de Fulvia avait été de porter la main sur son bijou et de lui fermer la bouche : ce qu'il avait dit jusque-là supportait une interprétation favorable; mais elle appréhendait pour le reste. Lorsqu'elle commençait à se rassurer sur le silence qu'il gardait, le sultan, pressé par Sélim, retourna sa bague : Fulvia fut contrainte d'écarter les doigts, et le bijou continua :

« Je ne prendrai jamais, on me fatigue trop. Les visites trop assidues de tant de saints personnages nuiront toujours à mes intentions, et madame n'aura point d'enfants. Si je n'étais fêté que par Sélim, je deviendrais peut-être fécond; mais je mène une vie de forçat. Aujourd'hui c'est l'un, demain c'est l'autre, et toujours à la rame. Le dernier homme que voit Fulvia, c'est toujours celui qu'elle croit destiné par le ciel à perpétuer sa race. Personne n'est à l'abri de cette fantaisie. La condition fatigante, que celle du bijou d'une femme titrée qui n'a point d'héritiers ! Depuis dix ans je suis abandonné à des gens qui n'étaient pas faits seulement pour lever l'œil sur moi. »

Mangogul crut en cet endroit que Sélim en avait assez entendu pour être guéri de sa perplexité : il lui fit grâce du reste, retourna sa bague, et sortit, abandonnant Fulvia aux reproches de son amant.

D'abord le malheureux Sélim avait été pétrifié; mais la fureur lui rendant les forces et la parole, il lança un regard méprisant sur son infidèle, et lui dit :

« Ingrate, perfide, si je vous aimais encore, je me vengerais; mais indigne de ma tendresse, vous l'êtes aussi de mon courroux. Un homme comme moi ! Sélim compromis avec un tas de faquins...

— En vérité, l'interrompit brusquement Fulvia du ton d'une courtisane démasquée, vous avez bonne grâce de vous formaliser d'une bagatelle; au lieu de me savoir gré de vous avoir dérobé des choses dont la connaissance vous eût désespéré dans le temps, vous prenez feu, vous vous emportez comme si l'on vous avait offensé. Et quelle raison, monsieur, auriez-vous de vous préférer à Séton, à Rikel, à Molli, à Tachmas, aux cavaliers les plus aimables de la cour, à qui l'on ne se donne seulement pas la peine de déguiser les passades qu'on leur fait? Un homme comme vous, Sélim, est un homme épuisé, caduc, hors d'état depuis une éternité de fixer seul une jolie femme qui n'est pas une sotte. Convenez donc que votre présomption est déplacée, et votre courroux impertinent. Au reste, vous pouvez, si vous êtes mécontent, laisser le champ libre à d'autres qui l'occuperont mieux que vous.

— Aussi fais-je, et de très-grand cœur, » répliqua Sélim outré d'indignation ; et il sortit, bien résolu de ne point revoir cette femme.

Il entra dans son hôtel, et s'y renferma quelques jours, moins chagrin, dans le fond, de la perte qu'il avait faite que de sa longue erreur. Ce n'était pas son cœur, c'était sa vanité qui souffrait. Il redoutait les reproches de la favorite et les plaisanteries du sultan, et il évitait l'une et l'autre.

Il s'était presque déterminé à renoncer à la cour, à s'enfoncer dans la solitude et à achever en philosophe une vie dont il avait perdu la plus grande partie sous l'habit d'un courtisan, lorsque Mirzoza, qui devinait ses pensées, entreprit de le consoler, le manda au sérail et lui tint ce discours : « Eh bien! mon pauvre Sélim, vous m'abandonnez donc? Ce n'est pas Fulvia, c'est moi que vous punissez de ses infidélités. Nous sommes tous fâchés de votre aventure : nous convenons qu'elle est chagrinante; mais si vous faites quelque cas de la protection du sultan et de mon estime, vous continuerez d'animer notre société, et vous oublierez cette Fulvia, qui ne fut jamais digne d'un homme tel que vous.

— Madame, lui répondit Sélim, l'âge m'avertit qu'il est temps de me retirer. J'ai vu suffisamment le monde; je me serais vanté il y a quatre jours de le connaître; mais le trait de Fulvia me confond. Les femmes sont indéfinissables, et toutes me seraient odieuses, si vous n'étiez comprise dans un sexe dont vous avez tous les charmes. Fasse Brama que vous n'en preniez jamais les travers! Adieu, madame; je vais dans la solitude m'occuper de réflexions utiles. Le souvenir des bontés dont vous et le sultan m'avez honoré, m'y suivra; et si mon cœur y forme encore quelques vœux, se sera pour votre bonheur et sa gloire.

— Sélim, lui répondit la favorite, vous prenez conseil du dépit. Vous craignez un ridicule que vous éviterez moins en vous éloignant de la cour, qu'en y demeurant. Ayez de la philosophie tant qu'il vous plaira; mais ce n'est pas ici le moment d'en faire usage : on ne verra dans votre retraite qu'humeur et que chagrin. Vous n'êtes point fait pour vous confiner dans un désert; et le sultan... »

L'arrivée de Mangogul interrompit la favorite; elle lui communiqua le dessein de Sélim.

« Il est donc fou! dit le prince : est-ce que les mauvais procédés de cette petite Fulvia lui ont tourné la tête? »

Puis s'adressant à Sélim : « Il n'en serapas ainsi, notre ami;

vous demeurerez, continua-t-il : j'ai besoin de vos conseils, et madame, de votre société. Le bien de mon empire et la satisfaction de Mirzoza l'exigent ; et cela sera. »

Sélim, touché des sentiments de Mangogul et de la favorite, s'inclina respectueusement, demeura à la cour, et fut aimé, chéri, recherché et distingué, par sa faveur auprès du sultan et de Mirzoza.

CHAPITRE L.

ÉVÉNEMENTS PRODIGIEUX DU RÈGNE DE KANOGLOU, GRAND-PÈRE DE MANGOGUL.

La favorite était fort jeune. Née sur la fin du règne d'Erguebzed elle n'avait presque aucune idée de la cour de Kanoglou. Un mot échappé par hasard lui avait donné de la curiosité pour les prodiges que le génie Cucufa avait opérés en faveur de ce bon prince ; et personne ne pouvait l'en instruire plus fidèlement que Sélim : il en avait été témoin, y avait eu part, et possédait à fond l'histoire de ces temps. Un jour qu'il était seul avec elle, Mirzoza le mit sur ce chapitre, et lui demanda si le règne de Kanoglou, dont on faisait tant de bruit, avait vu des merveilles plus étonnantes que celles qui fixaient aujourd'hui l'attention du Congo.

« Je ne suis point intéressé, madame, lui répondit Sélim, à préférer le vieux temps à celui du prince régnant. Il se passe de grandes choses ; mais ce n'est peut-être que l'essai de celles qui continueront d'illustrer Mangogul ; et ma carrière est trop avancée pour que je puisse me flatter de les voir.

— Vous vous trompez, lui répondit Mirzoza ; vous avez acquis et vous conserverez l'épithète d'éternel. Mais dites-moi ce que vous avez vu.

— Madame, continua Sélim, le règne de Kanoglou a été long, et nos poëtes l'ont surnommé l'âge d'or. Ce titre lui convient à plusieurs égards. Il a été signalé par des succès et des victoires ; mais les avantages ont été mêlés de revers, qui montrent que cet or était quelquefois de mauvais aloi. La cour, qui donne le ton au reste de l'empire, était fort galante. Le sultan avait des

maîtresses; les seigneurs se piquèrent de l'imiter; et le peuple prit insensiblement le même air. La magnificence dans les habits, les meubles, les équipages, fut excessive. On fit un art de la délicatesse dans les repas. On jouait gros jeu; on s'endettait, on ne payait point, et l'on dépensait tant qu'on avait de l'argent et du crédit. On publia contre le luxe de très-belles ordonnances qui ne furent point exécutées. On prit des villes, on conquit des provinces, on commença des palais et l'on épuisa l'empire d'hommes et d'argent. Les peuples chantaient victoire et se mouraient de faim. Les grands avaient des châteaux superbes et des jardins délicieux, et leurs terres étaient en friche. Cent vaisseaux de haut bord nous avaient rendus les maîtres de la mer et la terreur de nos voisins; mais une bonne tête calcula juste ce qu'il en coûtait à l'État pour l'entretien de ces carcasses; et malgré les représentations des autres ministres, il fut ordonné qu'on en ferait un feu de joie. Le trésor royal était un grand coffre vide, que cette misérable économie ne remplit point; et l'or et l'argent devinrent si rares, que les fabriques de monnaies furent un beau matin converties en moulins à papier. Pour comble de bonheur, Kanoglou se laissa persuader par des fanatiques, qu'il était de la dernière importance que tous ses sujets lui ressemblassent, et qu'ils eussent les yeux bleus, le nez camard, et la moustache rouge comme lui, et il en chassa du Congo plus de deux millions qui n'avaient point cet uniforme, ou qui refusèrent de le contrefaire[1].

« Voilà, madame, cet âge d'or; voilà ce bon vieux temps que vous entendez regretter tous les jours; mais laissez dire les radoteurs; et croyez que nous avons nos Turenne et nos Colbert; que le présent, à tout prendre, vaut mieux que le passé; et que, si les peuples sont plus heureux sous Mangogul qu'ils ne l'étaient sous Kanoglou, le règne de Sa Hautesse est plus illustre que celui de son aïeul, la félicité des sujets étant l'exacte mesure de la grandeur des princes. Mais revenons aux singularités de celui de Kanoglou.

« Je commencerai par l'origine des pantins.

— Sélim, je vous en dispense : je sais cet événement par cœur, lui dit la favorite; passez à d'autres choses.

1. Révocation de l'édit de Nantes.

— Madame, lui demanda le courtisan, pourrait-on vous demander d'où vous le tenez?

— Mais, répondit Mirzoza, cela est écrit.

— Oui, madame, répliqua Sélim, et par des gens qui n'y ont rien entendu. J'entre en mauvaise humeur quand je vois de petits particuliers obscurs, qui n'ont jamais approché des princes qu'à la faveur d'une entrée dans la capitale, ou de quelque autre cérémonie publique, se mêler d'en faire l'histoire.

« Madame, continua Sélim, nous avions passé la nuit à un bal masqué dans les grands salons du sérail, lorsque le génie Cucufa, protecteur déclaré de la famille régnante, nous apparut, et nous ordonna d'aller coucher et de dormir vingt-quatre heures de suite : on obéit; et, ce terme expiré, le sérail se trouva transformé en une vaste et magnifique galerie de pantins; on voyait, à l'un des bouts, Kanoglou sur son trône; une longue ficelle usée lui descendait entre les jambes; une vieille fée décrépite[1] l'agitait sans cesse, et d'un coup de poignet mettait en mouvement une multitude innombrable de pantins subalternes, auxquels répondaient des fils imperceptibles et déliés qui partaient des doigts et des orteils de Kanoglou : elle tirait, et à l'instant le sénéchal dressait et scellait des édits ruineux, ou prononçait à la louange de la fée un éloge que son secrétaire lui soufflait; le ministre de la guerre envoyait à l'armée des allumettes; le surintendant des finances bâtissait des maisons et laissait mourir de faim les soldats; ainsi des autres pantins.

« Si quelques pantins exécutaient leurs mouvements de mauvaise grâce, ne levaient pas assez les bras, ne fléchissaient pas assez les jambes, la fée rompait leurs attaches d'un coup d'arrière-main, et ils devenaient paralytiques. Je me souviendrai toujours de deux émirs très-vaillants qu'elle prit en guignon, et qui demeurèrent perclus des bras pendant toute leur vie[2].

« Les fils qui se distribuaient de toutes les parties du corps de Kanoglou, allaient se rendre à des distances immenses, et faisaient remuer ou se reposer, du fond du Congo jusque sur les confins du Monoémugi, des armées de pantins : d'un coup de ficelle une ville s'assiégeait, on ouvrait la tranchée, l'on

1. Mme de Maintenon.

2. Ces deux émirs sont Vendôme, que Mme de Maintenon haïssait, et Catinat qu'elle soupçonnait de jansénisme.

battait en brèche, l'ennemi se préparait à capituler; mais il survenait un second coup de ficelle, et le feu de l'artillerie se ralentissait, les attaques ne se conduisaient plus avec la même vigueur, on arrivait au secours de la place, la division s'allumait entre nos généraux; nous étions attaqués, surpris et battus à plate couture.

« Ces mauvaises nouvelles n'attristaient jamais Kanoglou; il ne les apprenait que quand ses sujets les avaient oubliées; et la fée ne les lui laissait annoncer que par des pantins qui portaient tous un fil à l'extrémité de la langue, et qui ne disaient que ce qu'il lui plaisait, sous peine de devenir muets.

« Une autre fois nous fûmes tous charmés, nous autres jeunes fous, d'une aventure qui scandalisa amèrement les dévots : les femmes se mirent à faire des culbutes, et à marcher la tête en bas, les pieds en l'air et les mains dans leurs mules[1].

« Cela dérouta d'abord toutes les connaissances, et il fallut étudier les nouvelles physionomies; on en négligea beaucoup, qu'on cessa de trouver aimables lorsqu'elles se montrèrent; et d'autres, dont on n'avait jamais rien dit, gagnèrent infiniment à se faire connaître. Les jupons et les robes tombant sur les yeux, on risquait à s'égarer ou à faire de faux pas; c'est pourquoi on raccourcit les uns, et l'on ouvrit les autres : telle est l'origine des jupons courts et des robes ouvertes. Quand les femmes se retournèrent sur leurs pieds, elles conservèrent cette partie de leur habillement comme elle était; et si l'on considère bien les jupons de nos dames, on s'apercevra facilement qu'ils n'ont point été faits pour être portés comme on les porte aujourd'hui.

« Toute mode qui n'aura qu'un but passera promptement; pour durer, il faut qu'elle soit au moins à deux fins. On trouva dans le même temps le secret de soutenir la gorge en dessus, et l'on s'en sert aujourd'hui pour la soutenir en dessous.

« Les dévotes, surprises de se trouver la tête en bas et les jambes en l'air, se couvrirent d'abord avec leurs mains; mais cette attention leur faisait perdre l'équilibre et trébucher lourdement. De l'avis des bramines, elles nouèrent dans la suite leurs jupons sur leurs jambes avec de petits rubans noirs; les

1. Les convulsions à Saint-Médard.

femmes du monde trouvèrent cet expédient ridicule, et publièrent que cela gênait la respiration et donnait des vapeurs; ce prodige eut des suites heureuses; il occasionna beaucoup de mariages, ou de ce qui y ressemble, et une foule de conversions; toutes celles qui avaient les fesses laides se jetèrent à corps perdu dans la dévotion et prirent des petits rubans noirs : quatre missions de bramines n'en auraient pas tant fait.

« Nous sortions à peine de cette épreuve que nous en subîmes une autre moins générale, mais non moins instructive. Les jeunes filles, depuis l'âge de treize ans jusqu'à dix-huit, dix-neuf, vingt et par delà, se levèrent un beau matin le doigt du milieu pris, devinez où, madame? dit Sélim à la favorite. Ce n'était ni dans la bouche, ni dans l'oreille, ni à la turque : on soupçonna leur maladie, et l'on courut au remède. C'est depuis ce temps que nous sommes dans l'usage de marier des enfants à qui l'on devrait donner des poupées.

« Autre bénédiction : la cour de Kanoglou abondait en petits-maîtres; et j'avais l'honneur d'en être. Un jour que je les entretenais des jeunes seigneurs français, je m'aperçus que nos épaules s'élevaient et devenaient plus hautes que nos têtes; mais ce ne fut pas tout : sur-le-champ nous nous mîmes à pirouetter sur un talon.

— Et qu'y avait-il de rare en cela? demanda la favorite.

— Rien, madame, lui répondit Sélim, sinon que la première métamorphose est l'origine des gros dos, si fort à la mode dans votre enfance; et la seconde, celle des persifleurs, dont le règne n'est pas encore passé. On commençait alors, comme aujourd'hui, à quelqu'un un discours, qu'on allait en pirouettant continuer à un autre et finir à un troisième, pour qui il devenait moitié obscur, moitié impertinent.

« Une autre fois, nous nous trouvâmes tous la vue basse; il fallut recourir à Bion[1] : le coquin nous fit des lorgnettes, qu'il nous vendait dix sequins, et dont nous continuâmes de nous servir, même après que nous eûmes recouvré la vue. De là viennent, madame, les lorgnettes d'opéra.

« Je ne sais ce que les femmes galantes firent, à peu près dans

1. Ingénieur et opticien mort en 1733. Il écrivait des livres et vendait des globes et des instruments de mathématiques. Voir *Plan d'une Université*, t. III, p. 460.

ce temps, à Cucufa; mais il se vengea d'elles cruellement. A la fin d'une année, dont elles avaient passé les nuits au bal, à table et au jeu, et les jours dans leurs équipages ou entre les bras de leurs amants, elles furent tout étonnées de se trouver laides : l'une était noire comme une taupe, l'autre couperosée, celle-ci pâle et maigre, celle-là jaunâtre et ridée : il fallut pallier ce funeste enchantement; et nos chimistes découvrirent le blanc, le rouge, les pommades, les eaux, les mouchoirs de Vénus, le lait virginal, les mouches et mille autres secrets dont elles usèrent pour cesser d'être laides et devenir hideuses. Cucufa les tenait sous cette malédiction, lorsque Erguebzed, qui aimait les belles personnes, intercéda pour elles : le génie fit ce qu'il put; mais le charme avait été si puissant, qu'il ne put le lever qu'imparfaitement; et les femmes de cour restèrent telles que vous les voyez encore.

— En fut-il de même des hommes? demanda Mirzoza.

— Non, madame, répondit Sélim; ils durèrent les uns plus, les autres moins : les épaules hautes s'affaissèrent peu à peu; on se redressa; et de crainte de passer pour gros dos, on porta la tête au vent, et l'on minauda; on continua de pirouetter, et l'on pirouette encore aujourd'hui; entamez une conversation sérieuse ou sensée en présence d'un jeune seigneur du bel air, et, zest, vous le verrez s'écarter de vous en faisant le moulinet, pour aller marmotter une parodie à quelqu'un qui lui demande des nouvelles de la guerre ou de sa santé, ou lui chuchoter à l'oreille qu'il a soupé la veille avec la Rabon; que c'est une fille adorable; qu'il paraît un roman nouveau; qu'il en a lu quelques pages, que c'est du beau, mais du grand beau : et puis, zest, des pirouettes vers une femme à qui il demande si elle a vu le nouvel opéra, et à qui il répond que la Dangeville a fait à ravir. »

Mirzoza trouva ces ridicules assez plaisants, et demanda à Sélim s'il les avait eus.

« Comment! madame, reprit le vieux courtisan, était-il permis de ne les pas avoir, sans passer pour un homme de l'autre monde? Je fis le gros dos, je me redressai, je minaudai, je lorgnai, je pirouettai, je persiflai comme un autre; et tous les efforts de mon jugement se réduisirent à prendre ces travers des premiers, et à n'être pas des derniers à m'en défaire. »

Sélim en était là, lorsque Mangogul parut.

L'auteur africain ne nous apprend ni ce qu'il était devenu, ni ce qui l'avait occupé pendant le chapitre précédent : apparemment qu'il est permis aux princes du Congo de faire des actions indifférentes, de dire quelquefois des misères et de ressembler aux autres hommes, dont une grande partie de la vie se consume à des riens, ou à des choses qui ne méritent pas d'être sues.

CHAPITRE LI.

VINGT-HUITIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

OLYMPIA.

« Madame, réjouissez-vous, dit Mangogul en entrant chez la favorite. Je vous apporte une nouvelle agréable. Les bijoux sont de petits fous qui ne savent ce qu'ils disent. La bague de Cucufa peut les faire parler, mais non leur arracher la vérité.

— Et comment Votre Hautesse les a-t-elle surpris en mensonge? demanda la favorite.

— Vous l'allez savoir, répondit le sultan. Sélim vous avait promis toutes ses aventures; et vous ne doutez point qu'il ne vous ait tenu parole. Eh bien! je viens de consulter un bijou qui l'accuse d'une méchanceté qu'il ne vous a pas confessée, qu'assurément il n'a point eue, et qui même n'est pas de son caractère. Tyranniser une jolie femme, la mettre à contribution sous peine d'exécution militaire, reconnaissez-vous là Sélim?

— Eh! pourquoi non, seigneur? répliqua la favorite. Il n'y a point de malice dont Sélim n'ait été capable; et s'il a tu l'aventure que vous avez découverte, c'est peut-être qu'il s'est réconcilié avec ce bijou, qu'ils sont bien ensemble, et qu'il a cru pouvoir me dérober une peccadille, sans manquer à sa promesse.

— La fausseté perpétuelle de vos conjectures, lui répondit Mangogul, aurait dû vous guérir de la maladie d'en faire. Ce n'est point du tout ce que vous imaginez; c'est une extravagance de la première jeunesse de Sélim. Il s'agit d'une de ces femmes dont on tire parti dans la minute, et qu'on ne conserve point.

— Madame, dit Sélim à la favorite, j'ai beau m'examiner, je ne me rappelle plus rien, et je me sens à présent la conscience tout à fait pure.

— Olympia, dit Mangogul...

— Ah! prince, interrompit Sélim, je sais ce que c'est : cette historiette est si vieille, qu'il n'est pas étonnant qu'elle me soit échappée.

— Olympia, reprit Mangogul, femme du premier caissier du Hasna, s'était coiffée d'un jeune officier, capitaine dans le régiment de Sélim. Un matin, son amant vint tout éperdu lui annoncer les ordres donnés à tous les militaires de partir, et de joindre leurs corps. Mon aïeul Kanoglou avait résolu cette année d'ouvrir la campagne de bonne heure, et un projet admirable qu'il avait formé n'échoua que par la publicité des ordres. Les politiques en frondèrent, les femmes en maudirent : chacun avait ses raisons. Je vous ai dit celles d'Olympia. Cette femme prit le parti de voir Sélim, et d'empêcher, s'il était possible, le départ de Gabalis : c'était le nom de son amant. Sélim passait déjà pour un homme dangereux. Olympia crut qu'il convenait de se faire escorter; et deux de ses amies, femmes aussi jolies qu'elle, s'offrirent à l'accompagner. Sélim était dans son hôtel lorsqu'elles arrivèrent. Il reçut Olympia, car elle parut seule, avec cette politesse aisée que vous lui connaissez, et s'informa de ce qui lui attirait une si belle visite.

« — Monsieur, lui dit Olympia, je m'intéresse pour Gabalis il a des affaires importantes qui rendent sa présence nécessaire à Banza, et je viens vous demander un congé de semestre.

« — Un congé de semestre, madame? Vous n'y pensez pas, lui répondit Sélim; les ordres du sultan sont précis : je suis au désespoir de ne pouvoir me faire auprès de vous un mérite d'une grâce qui me perdrait infailliblement. Nouvelles instances de la part d'Olympia : nouveaux refus de la part de Sélim.

« — Le vizir m'a promis que je serais compris dans la promotion prochaine. Pouvez-vous exiger, madame, que je me noie pour vous obliger?

« — Et non, monsieur, vous ne vous noierez point, et vous m'obligerez.

« — Madame, cela n'est pas possible : mais si vous voyiez le vizir.

« — Ah! monsieur, à qui me renvoyez-vous là? Cet homme n'a jamais rien fait pour les dames.

« — J'ai beau rêver, car je serais comblé de vous rendre service, et je n'y vois plus qu'un moyen.

« — Et quel est-il? demanda vivement Olympia.

« — Votre dessein, répondit Sélim, serait de rendre Gabalis heureux pour six mois; mais, madame, ne pourriez-vous pas disposer d'un quart d'heure des plaisirs que vous lui destinez? »

« Olympia le comprit à merveille, rougit et bégaya, et finit par se récrier sur la dureté de la proposition.

« — N'en parlons plus, madame, reprit le colonel d'un air froid, Gabalis partira; il faut que le service du prince se fasse. J'aurais pu prendre sur moi quelque chose, mais vous ne vous prêtez à rien. Au moins, madame, si Gabalis part, c'est vous qui le voulez.

« — Moi! s'écria vivement Olympia; ah, monsieur! expédiez promptement sa patente, et qu'il reste. » Les préliminaires essentiels du traité furent ratifiés sur un sofa, et la dame croyait pour le coup tenir Gabalis, lorsque le traître que vous voyez, s'avisa, comme par réminiscence, de lui demander ce que c'était que les deux dames qui l'avaient accompagnée, et qu'elle avait laissées dans l'appartement voisin.

« — Ce sont deux de mes intimes, répondit Olympia.

« — Et de Gabalis aussi, ajouta Sélim; il n'en faut pas douter. Cela supposé, je ne crois pas qu'elles refusent d'acquitter chacune un tiers des droits du traité. Oui, cela me paraît juste; je vous laisse, madame, le soin de les y disposer.

« — En vérité, monsieur, lui répondit Olympia, vous êtes étrange. Je vous proteste que ces dames n'ont nulle prétention à Gabalis; mais pour les tirer et sortir moi-même d'embarras, si vous me trouvez bonne, je tâcherai d'acquitter la lettre de change que vous tirez sur elles. » Sélim accepta l'offre. Olympia fit honneur à sa parole; et voilà, madame, ce que Sélim aurait dû vous apprendre.

— Je lui pardonne, dit la favorite; Olympia n'était pas assez bonne à connaître, pour que je lui fasse un procès de l'avoir oubliée. Je ne sais où vous allez déterrer ces femmes-là : en vérité, prince, vous avez toute la conduite d'un homme qui n'a nulle envie de perdre un château.

— Madame, il me semble que vous avez bien changé d'avis depuis quelques jours, lui répondit Mangogul : faites-moi la grâce de vous rappeler quel est le premier essai de ma bague que je vous proposai ; et vous verrez qu'il n'a pas dépendu de moi de perdre plus tôt.

— Oui, reprit la sultane, je sais que vous m'avez juré que je serais exceptée du nombre des bijoux parlants, et que depuis ce temps vous ne vous êtes adressé qu'à des femmes décriées; à une Aminte, une Zobéide, une Thélis, une Zulique, dont la réputation était presque décidée.

— Je conviens, dit Mangogul, qu'il eût été ridicule de compter sur ces bijoux : mais, faute d'autres, il a bien fallu s'en tenir à ceux-là. Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète, la bonne compagnie en fait de bijoux est plus rare que vous ne pensez; et si vous ne vous déterminez à gagner vous-même...

— Moi, interrompit vivement Mirzoza! je n'aurai jamais de château de ma vie, si, pour en avoir un, il faut en venir là. Un bijou parlant! fi donc! cela est d'une indécence... Prince, en un mot, vous savez mes raisons; et c'est très-sérieusement que je vous réitère mes menaces.

— Mais, ou ne vous plaignez plus de mes essais, ou du moins indiquez-nous à qui vous prétendez que nous ayons recours; car je suis désespéré que cela ne finisse point. Des bijoux libertins, et puis quoi encore, des bijoux libertins, et toujours des bijoux libertins.

— J'ai grande confiance, répondit Mirzoza, dans le bijou d'Églé ; et j'attends avec impatience la fin des quinze jours que vous m'avez demandés.

— Madame, reprit Mangogul, ils expirèrent hier; et tandis que Sélim vous faisait des contes de la vieille cour, j'apprenais du bijou d'Églé, que, grâce à la mauvaise humeur de Célébi, et aux assiduités d'Almanzor, sa maîtresse ne vous est bonne à rien.

— Ah! prince, que me dites-vous là? s'écria la favorite.

— C'est un fait, reprit le sultan : je vous régalerai de cette histoire une autre fois; mais en attendant, cherchez une autre corde à votre arc.

— Églé, la vertueuse Églé, s'est enfin démentie! disait la favorite surprise; en vérité, je n'en reviens pas.

— Vous voilà toute désorientée, reprit Mangogul, et vous ne savez plus où donner de la tête.

— Ce n'est pas cela, répondit la favorite ; mais je vous avoue que je comptais beaucoup sur Églé.

— Il n'y faut plus penser, ajouta Mangogul ; dites-nous seulement si c'était la seule femme sage que vous connussiez?

— Non, prince ; il y en a cent autres, et des femmes aimables que je vais vous nommer, repartit Mirzoza. Je vous réponds comme de moi-même, de... de... »

Mirzoza s'arrêta tout court, sans avoir articulé le nom d'une seule. Sélim ne put s'empêcher de sourire, et le sultan d'éclater de l'embarras de la favorite, qui connaissait tant de femmes sages, et qui ne s'en rappelait aucune.

Mirzoza piquée se tourna du côté de Sélim, et lui dit : « Mais, Sélim, aidez-moi donc, vous qui vous y connaissez. Prince, ajouta-t-elle en portant la parole au sultan, adressez-vous à... Qui dirai-je? Sélim, aidez-moi donc.

— A Mirzoza, continua Sélim.

— Vous me faites très-mal votre cour, reprit la favorite. Je ne crains pas l'épreuve ; mais je l'ai en aversion. Nommez-en vite une autre, si vous voulez que je vous pardonne.

— On pourrait, dit Sélim, voir si Zaïde a trouvé la réalité de l'amant idéal qu'elle s'est figuré, et auquel elle comparait jadis tous ceux qui lui faisaient la cour.

— Zaïde? reprit Mangogul ; je vous avoue que cette femme est assez propre à me faire perdre.

— C'est, ajouta la favorite, peut-être la seule dont la prude Arsinoé et le fat Jonéki aient épargné la réputation.

— Cela est fort, dit Mangogul ; mais l'essai de ma bague vaut encore mieux. Allons droit à son bijou :

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

— Comment! ajouta la favorite en riant, vous possédez votre Racine comme un acteur. »

CHAPITRE LII.

VINGT-NEUVIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

ZULEÏMAN ET ZAÏDE.

Mangogul, sans répondre à la plaisanterie de la favorite, sortit sur-le-champ, et se rendit chez Zaïde. Il la trouva retirée dans un cabinet, vis-à-vis d'une petite table sur laquelle il aperçut des lettres, un portrait, quelques bagatelles éparses qui venaient d'un amant chéri, comme il était facile de le présumer au cas qu'elle en faisait. Elle écrivait; des larmes lui coulaient des yeux et mouillaient son papier. Elle baisait avec transport le portrait, ouvrait les lettres, écrivait quelques mots, revenait au portrait, se précipitait sur les bagatelles dont j'ai parlé, et les pressait contre son sein.

Le sultan fut dans un étonnement incroyable; il n'avait jamais vu de femmes tendres que la favorite et Zaïde. Il se croyait aimé de Mirzoza; mais Zaïde n'aimait-elle pas davantage Zuleïman? Et ces deux amants n'étaient-ils point les seuls vrais amants du Congo?

Les larmes que Zaïde versait en écrivant n'étaient point des larmes de tristesse. L'amour les lui faisait répandre. Et dans ce moment un sentiment délicieux qui naissait de la certitude de posséder le cœur de Zuleïman, était le seul qui l'affectât. « Cher Zuleïman, s'écriait-elle, que je t'aime! que tu m'es cher! que tu m'occupes agréablement! Dans les instants où Zaïde n'a point le bonheur de te voir, elle t'écrit du moins combien elle est à toi : loin de Zuleïman, son amour est l'unique entretien qui lui plaise. »

Zaïde en était là de sa tendre méditation, lorsque Mangogul dirigea son anneau sur elle. A l'instant il entendit son bijou soupirer, et répéter les premiers mots du monologue de sa maîtresse : « Cher Zuleïman, que je t'aime! que tu m'es cher! que tu m'occupes agréablement! » Le cœur et le bijou de Zaïde étaient trop bien d'accord pour varier dans leurs discours. Zaïde fut d'abord surprise; mais elle était si sûre que son bijou ne

dirait rien que Zuleïman ne pût entendre avec plaisir qu'elle désira sa présence.

Mangogul réitéra son essai, et le bijou de Zaïde répéta d'une voix douce et tendre : « Zuleïman, cher Zuleïman, que je t'aime ! que tu m'es cher ! »

« Zuleïman, s'écria le sultan, est le mortel le plus fortuné de mon empire. Quittons ces lieux où l'image d'un bonheur plus grand que le mien se présente à mes yeux et m'afflige. » Il sortit aussitôt, et porta chez la favorite un air inquiet et rêveur.

« Prince, qu'avez-vous? lui demanda-t-elle; vous ne me dites rien de Zaïde...

— Zaïde, madame, répondit Mangogul, est une femme adorable! Elle aime comme on n'a jamais aimé.

— Tant pis pour elle, repartit Mirzoza.

— Que dites-vous?... reprit le sultan.

— Je dis, répondit la favorite, que Kermadès est un des maussades personnages du Congo; que l'intérêt et l'autorité des parents ont fait ce mariage-là, et que jamais époux n'ont été plus dépareillés que Kermadès et Zaïde.

— Eh! madame, reprit Mangogul, ce n'est pas son époux qu'elle aime...

— Et qui donc? demanda Mirzoza.

— C'est Zuleïman, répondit Mangogul.

— Adieu donc les porcelaines et le petit sapajou, ajouta la sultane.

— Ah! disait tout bas Mangogul, cette Zaïde m'a frappé; elle me suit; elle m'obsède; il faut absolument que je la revoie. »

Mirzoza l'interrompit par quelques questions auxquelles il répondit des monosyllabes. Il refusa un piquet qu'elle lui proposa, se plaignit d'un mal de tête qu'il n'avait point, se retira dans son appartement, se coucha sans souper, ce qui ne lui était arrivé de sa vie, et ne dormit point. Les charmes et la tendresse de Zaïde, les qualités et le bonheur de Zuleïman le tourmentèrent toute la nuit.

On pense bien qu'il n'eut aujourd'hui rien à faire de plus pressé que de retourner chez Zaïde : il sortit de son palais sans avoir fait demander des nouvelles de Mirzoza; il y manquait pour la première fois. Il trouva Zaïde dans le cabinet de la veille. Zuleïman y était avec elle. Il tenait les mains de sa maîtresse

dans les siennes, et il avait les yeux fixés sur les siens : Zaïde, penchée sur ses genoux, lançait à Zuleïman des regards animés de la passion la plus vive. Ils gardèrent quelque temps cette situation; mais cédant au même instant à la violence de leurs désirs, ils se précipitèrent entre les bras l'un de l'autre, et se serrèrent fortement. Le silence profond qui, jusqu'alors, avait régné autour d'eux, fut troublé par leurs soupirs, le bruit de leurs baisers, et quelques mots inarticulés qui leur échappaient... « Vous m'aimez!... — Je vous adore!... — M'aimerez-vous toujours?... — Ah! le dernier soupir de ma vie sera pour Zaïde... »

Mangogul, accablé de tristesse, se renversa dans un fauteuil, et se mit la main sur les yeux. Il craignit de voir des choses qu'on imagine bien, et qui ne furent point... Après un silence de quelques moments : « Ah! cher et tendre amant, que ne vous ai-je toujours éprouvé tel que vous êtes à présent! dit Zaïde, je ne vous en aimerais pas moins, et je n'aurais aucun reproche à me faire... Mais tu pleures, cher Zuleïman. Viens, cher et tendre amant, viens, que j'essuie tes larmes... Zuleïman, vous baissez les yeux : qu'avez-vous? Regardez-moi donc... Viens, cher ami, viens, que je te console : colle tes lèvres sur ma bouche; inspire-moi ton âme; reçois la mienne : suspends... Ah! non... non... » Zaïde acheva son discours par un soupir violent, et se tut.

L'auteur africain nous apprend que cette scène frappa vivement Mangogul; qu'il fonda quelques espérances sur l'insuffisance de Zuleïman, et qu'il y eut des propositions secrètes portées de sa part à Zaïde qui les rejeta, et ne s'en fit point un mérite auprès de son amant.

CHAPITRE LIII.

L'AMOUR PLATONIQUE.

« Mais cette Zaïde est-elle donc unique? Mirzoza ne lui cède en rien pour les charmes, et j'ai mille preuves de sa tendresse : je veux être aimé, je le suis; et qui m'a dit que Zuleïman l'est plus que moi? J'étais un fou d'envier le bonheur d'un autre. Non, personne sous le ciel n'est plus heureux que Mangogul. »

Ce fut ainsi que commencèrent les remontrances que le sultan se fit à lui-même. L'auteur a supprimé le reste; il se contente de nous avertir que le prince y eut plus d'égard qu'à celles que lui présentaient ses ministres, et que Zaïde ne lui revint plus dans l'esprit.

Une de ces soirées qu'il était fort satisfait de sa maîtresse ou de lui-même, il proposa d'appeler Sélim, et de s'égarer un peu dans les bosquets du jardin du sérail. C'était des cabinets de verdure, où, sans témoins, l'on pouvait tout dire et faire bien des choses. En s'y acheminant, Mangogul jeta la conversation sur les raisons qu'on a d'aimer. Mirzoza, montée sur les grands principes, et entêtée d'idées de vertu qui ne convenaient assurément, ni à son rang, ni à sa figure, ni à son âge, soutenait que très-souvent on aimait pour aimer, et que des liaisons commencées par le rapport des caractères, soutenues par l'estime, et cimentées par la confiance, duraient très-longtemps et très-constamment, sans qu'un amant prétendît à des faveurs, ni qu'une femme fût tentée d'en accorder.

« Voilà, madame, répondit le sultan, comme les romans vous ont gâtée. Vous avez vu là des héros respectueux et des princesses vertueuses jusqu'à la sottise; et vous n'avez pas pensé que ces êtres n'ont jamais existé que dans la tête des auteurs. Si vous demandiez à Sélim, qui sait mieux que personne le catéchisme de Cythère, qu'est-ce que l'amour? je gagerais bien qu'il vous répondrait que l'amour n'est autre chose que...

— Gageriez-vous, interrompit la sultane, que la délicatesse des sentiments est une chimère, et que, sans l'espoir de jouir, il n'y aurait pas un grain d'amour dans le monde? En vérité, il faudrait que vous eussiez bien mauvaise opinion du cœur humain.

— Aussi fais-je, reprit Mangogul; nos vertus ne sont pas plus désintéressées que nos vices. Le brave poursuit la gloire en s'exposant à des dangers; le lâche aime le repos et la vie; et l'amant veut jouir. »

Sélim, se rangeant de l'avis du sultan, ajouta que, si deux choses arrivaient, l'amour serait banni de la société pour n'y plus reparaître.

« Et quelles sont ces deux choses? demanda la favorite.

— C'est, répondit Mangogul, si vous et moi, madame, et tous les autres, venions à perdre ce que Tanzaï et Néadarné retrouvèrent en rêvant.

— Quoi! vous croyez, interrompit Mirzoza, que sans ces misères-là, il n'y aurait ni estime, ni confiance entre deux personnes de différent sexe? Une femme avec des talents, de l'esprit et des grâces ne toucherait plus? Un homme avec une figure aimable, un beau génie, un caractère excellent, ne serait pas écouté?

— Non, madame, reprit Mangogul; car que dirait-il, s'il vous plaît?

— Mais tout plein de jolies choses qu'on aurait, ce me semble, toujours bien du plaisir à entendre, répondit la favorite.

— Remarquez, madame, dit Sélim, que ces choses se disent tous les jours sans amour. Non, madame, non; j'ai des preuves complètes que, sans un corps bien organisé, point d'amour. Agénor, le plus beau garçon du Congo, et l'esprit le plus délicat de la cour, si j'étais femme, aurait beau m'étaler sa belle jambe, tourner sur moi ses grands yeux bleus, me prodiguer les louanges les plus fines, et se faire valoir par tous ses avantages, je ne lui dirais qu'un mot; et, s'il ne répondait ponctuellement à ce mot, j'aurais pour lui toute l'estime possible; mais je ne l'aimerais point.

— Cela est positif, ajouta le sultan; et ce mot mystérieux, vous conviendrez de sa justesse et de son utilité, quand on aime. Vous devriez bien, pour votre instruction, vous faire répéter la conversation d'un bel esprit de Banza avec un maître d'école; vous comprendriez tout d'un coup comment le bel esprit, qui soutenait votre thèse, convint à la fois qu'il avait tort, et que son adversaire raisonnait comme un bijou. Mais Sélim vous dira cela; c'est de lui que je le tiens. »

La favorite imagina qu'un conte que Mangogul ne lui faisait pas, devait être fort graveleux; et elle entra dans un des cabinets sans le demander à Sélim : heureusement pour lui; car avec tout l'esprit qu'il avait, il eût mal satisfait la curiosité de la favorite, ou fort alarmé sa pudeur. Mais pour lui donner le change, et éloigner encore davantage l'histoire du maître d'école, il lui raconta celle qui suit :

« Madame, lui dit le courtisan, dans une vaste contrée, voi-

sine des sources du Nil, vivait un jeune garçon, beau comme l'amour. Il n'avait pas dix-huit ans, que toutes les filles s'entre-disputaient son cœur, et qu'il n'y avait guère de femmes qui ne l'eussent accepté pour amant. Né avec un cœur tendre, il aima sitôt qu'il fut en état d'aimer.

« Un jour qu'il assistait dans le temple au culte public de la grande Pagode, et que, selon le cérémonial usité, il était en train de lui faire les dix-sept génuflexions prescrites par la loi, la beauté dont il était épris vint à passer, et lui lança un coup d'œil accompagné d'un souris, qui le jetèrent dans une telle distraction, qu'il perdit l'équilibre, donna du nez en terre, scandalisa tous les assistants par sa chute, oublia le nombre des génuflexions et n'en fit que seize.

« La grande Pagode, irritée de l'offense et du scandale, le punit cruellement. Hilas, c'était son nom, le pauvre Hilas se trouva tout à coup enflammé des désirs les plus violents, et privé, comme sur la main, du moyen de les satisfaire. Surpris autant qu'attristé d'une perte si grande, il interrogea la Pagode.

« — Tu ne te retrouveras, lui répondit-elle en éternuant, « qu'entre les bras d'une femme qui, connaissant ton malheur, « ne t'en aimera pas moins. »

« La présomption est assez volontiers compagne de la jeunesse et de la beauté. Hilas s'imagina que son esprit et les grâces de sa personne lui gagneraient bientôt un cœur délicat, qui, content de ce qui lui restait, l'aimerait pour lui-même et ne tarderait pas à lui restituer ce qu'il avait perdu.

« Il s'adressa d'abord à celle qui avait été la cause innocente de son infortune. C'était une jeune personne vive, voluptueuse et coquette. Hilas l'adorait; il en obtint un rendez-vous, où, d'agaceries en agaceries, on le conduisit jusqu'où le pauvre garçon ne put jamais aller : il eut beau se tourmenter et chercher entre les bras de sa maîtresse l'accomplissement de l'oracle, rien ne parut. Quand on fut ennuyé d'attendre, on se rajusta promptement et l'on s'éloigna de lui. Le pis de l'aventure, c'est que la petite folle la confia à une de ses amies, qui, par discrétion, ne la conta qu'à trois ou quatre des siennes, qui en firent un secret à tant d'autres, qu'Hilas, deux jours auparavant la coqueluche de toutes les femmes, en fut méprisé, montré au doigt, et regardé comme un monstre.

« Le malheureux Hilas, décrié dans sa patrie, prit le parti de voyager et de chercher au loin le remède à son mal. Il se rendit incognito et sans suite à la cour de l'empereur des Abyssins. On s'y coiffa d'abord du jeune étranger : ce fut à qui l'aurait; mais le prudent Hilas évita des engagements où il craignait d'autant plus de ne pas trouver son compte, qu'il était plus certain que les femmes qui le poursuivaient ne trouveraient point le leur avec lui. Mais admirez la pénétration du sexe ! un garçon si jeune, si sage et si beau, disait-on, cela est prodigieux; et peu s'en fallut qu'à travers tant de qualités réunies, on ne devinât son défaut; et que, de crainte de lui accorder tout ce qu'un homme accompli peut avoir, on ne lui refusât tout juste la seule chose qui lui manquait.

« Après avoir étudié quelque temps la carte du pays, Hilas s'attacha à une jeune femme qui avait passé, je ne sais par quel caprice, de la fine galanterie à la haute dévotion. Il s'insinua peu à peu dans sa confiance, épousa ses idées, copia ses pratiques, lui donna la main dans les temples, et s'entretint si souvent avec elle sur la vanité des plaisirs de ce monde, qu'insensiblement il lui en rappela le goût avec le souvenir. Il y avait plus d'un mois qu'il fréquentait les mosquées, assistait aux sermons, et visitait les malades, lorsqu'il se mit en devoir de guérir, mais ce fut inutilement. Sa dévote, pour connaître tout ce qui se passait au ciel, n'en savait pas moins comme on doit être fait sur terre; et le pauvre garçon perdit en un moment tout le fruit de ses bonnes œuvres. Si quelque chose le consola, ce fut le secret inviolable qu'on lui garda. Un mot eût rendu son mal incurable, mais ce mot ne fut point dit; et Hilas se lia avec quelques autres femmes pieuses, qu'il prit les unes après les autres, pour le spécifique ordonné par l'oracle, et qui ne le désenchantèrent point, parce qu'elles ne l'aimèrent que pour ce qu'il n'avait plus. L'habitude qu'elles avaient à spiritualiser les objets ne lui servit de rien. Elles voulaient du sentiment, mais c'est celui que le plaisir fait naître.

« — Vous ne m'aimez donc pas?... » leur disait tristement Hilas.

« — Eh! ne savez-vous pas, monsieur, lui répondait-on, qu'il « faut connaître avant que d'aimer? et vous avouerez que,

« disgracié comme vous êtes, vous n'êtes point aimable quand « on vous connaît.

« — Hélas! disait-il en s'en allant, ce pur amour, dont on « parle tant, n'existe nulle part; cette délicatesse de senti- « ments, dont tous les hommes et toutes les femmes se « piquent, n'est qu'une chimère. L'oracle m'éconduit, et j'en « ai pour la vie. »

« Chemin faisant, il rencontra de ces femmes qui ne veulent avoir avec vous qu'un commerce de cœur, et qui haïssent un téméraire comme un *crapaud*. On lui recommanda si sérieusement de ne rien mêler de terrestre et de grossier dans ses vues, qu'il en espéra beaucoup pour sa guérison. Il y allait de bonne foi; et il était tout étonné, aux tendres propos dont elles s'enfilaient avec lui, de demeurer tel qu'il était. « Il faut, « disait-il en lui-même, que je guérisse peut-être autrement « qu'en parlant; » et il attendait une occasion de se placer selon les intentions de l'oracle. Elle vint. Une jeune platonicienne qui aimait éperdument la promenade, l'entraîna dans un bois écarté; ils étaient loin de tout importun, lorsqu'elle se sentit évanouir. Hilas se précipita sur elle, ne négligea rien pour la soulager, mais tous ses efforts furent inutiles; la belle évanouie s'en aperçut aussi bien que lui.

« — Ah! monsieur, lui dit-elle en se débarrassant d'entre ses « bras, quel homme êtes-vous? il ne m'arrivera plus de m'em- « barquer ainsi dans des lieux écartés, où l'on se trouve mal, « et où l'on périrait cent fois faute de secours. »

« D'autres connurent son état, l'en plaignirent, lui jurèrent que la tendresse qu'elles avaient conçue pour lui n'en serait point altérée, et ne le revirent plus.

« Le malheureux Hilas fit bien des mécontentes, avec la plus belle figure du monde et les sentiments les plus délicats.

— Mais c'était un benêt, interrompit le sultan. Que ne s'adressait-il à quelques-unes des vestales dont nos monastères sont pleins? On se serait affolé de lui, et il aurait infailliblement guéri au travers d'une grille.

— Seigneur, reprit Sélim, la chronique assure qu'il tenta cette voie, et qu'il éprouva qu'on ne veut aimer nulle part en pure perte.

— En ce cas, ajouta le sultan, je désespère de sa maladie.

— Il en désespéra comme Votre Hautesse, continua Sélim; et las de tenter des essais qui n'aboutissaient à rien, il s'enfonça dans une solitude, sur la parole d'une multitude infinie de femmes, qui lui avaient déclaré nettement qu'il était inutile dans la société.

« Il y avait déjà plusieurs jours qu'il errait dans son désert, lorsqu'il entendit quelques soupirs qui partaient d'un endroit écarté. Il prêta l'oreille; les soupirs recommencèrent; il s'approcha, et vit une jeune fille, belle comme les astres, la tête appuyée sur sa main, les yeux baignés de larmes et le reste du corps dans une attitude triste et pensive.

« — Que cherchez-vous ici, mademoiselle? lui dit-il; et ces « déserts sont-ils faits pour vous?...

« — Oui, répondit-elle tristement; on s'y afflige du moins « tout à son aise.

« — Et de quoi vous affligez-vous?...

« — Hélas!...

« — Parlez, mademoiselle; qu'avez-vous?...

« — Rien...

« — Comment, rien?...

« — Non, rien du tout; et c'est là mon chagrin : il y a deux « ans que j'eus le malheur d'offenser une Pagode qui m'ôta « tout. Il y avait si peu de chose à faire, qu'elle ne donna pas « en cela une grande marque de sa puissance. Depuis ce « temps, tous les hommes me fuient et me fuiront, a dit la « Pagode, jusqu'à ce qu'il s'en rencontre un qui, connaissant « mon malheur, s'attache à moi, et m'aime telle que je suis.

« — Qu'entends-je? s'écria Hilas. Ce malheureux que vous « voyez à vos genoux n'a rien non plus; et c'est aussi sa mala- « die. Il eut, il y a quelque temps, le malheur d'offenser une « Pagode qui lui ôta ce qu'il avait; et, sans vanité, c'était « quelque chose. Depuis ce temps toutes les femmes le fuient « et le fuiront, a dit la Pagode, jusqu'à ce qu'il s'en rencontre « une qui, connaissant son malheur, s'attache à lui, et l'aime « tel qu'il est.

« — Serait-il bien possible? demanda la jeune fille.

« — Ce que vous m'avez dit est-il vrai?... demanda Hilas.

« — Voyez, répondit la jeune fille.

« — Voyez, répondit Hilas. »

« Ils s'assurèrent l'un et l'autre, à n'en pouvoir douter, qu'ils étaient deux objets du courroux céleste. Le malheur qui leur était commun les unit. Iphis, c'est le nom de la jeune fille, était faite pour Hilas; Hilas était fait pour elle. Ils s'aimèrent platoniquement, comme vous imaginez bien; car ils ne pouvaient guère s'aimer autrement; mais à l'instant l'enchantement cessa; ils en poussèrent chacun un cri de joie, et l'amour platonique disparut.

« Pendant plusieurs mois qu'ils séjournèrent ensemble dans le désert, ils eurent tout le temps de s'assurer de leur changement; lorsqu'ils en sortirent, Iphis était parfaitement guérie; pour Hilas, l'auteur dit qu'il était menacé d'une rechute. »

CHAPITRE LIV.

TRENTIÈME ET DERNIER ESSAI DE L'ANNEAU.

MIRZOZA.

Tandis que Mangogul s'entretenait dans ses jardins avec la favorite et Sélim, on vint lui annoncer la mort de Sulamek. Sulamek avait commencé par être maître de danse du sultan, contre les intentions d'Erguebzed; mais quelques intrigantes, à qui il avait appris à faire des sauts périlleux, le poussèrent de toutes leurs forces, et se remuèrent tant, qu'il fut préféré à Marcel et à d'autres, dont il n'était pas digne d'être le prévôt. Il avait un esprit de minutie, le jargon de la cour, le don de conter agréablement et celui d'amuser les enfants; mais il n'entendait rien à la haute danse. Lorsque la place du grand vizir vint à vaquer, il parvint, à force de révérences, à supplanter le grand sénéchal, danseur infatigable, mais homme roide et qui pliait de mauvaise grâce. Son ministère ne fut point signalé par des événements glorieux à la nation. Ses ennemis, et qui en manque? le vrai mérite en a bien, l'accusaient de jouer mal du violon, et de n'avoir aucune intelligence de la chorégraphie; de s'être laissé duper par les pantomimes du prêtre Jean, et épouvanter par un ours du Monoémugi qui dansait un jour devant lui; d'avoir donné des millions à l'empereur du Tombut pour l'empêcher de danser dans un temps où

il avait la goutte, et dépensé tous les ans plus de cinq cent mille sequins en colophane, et davantage à persécuter tous les ménétriers qui jouaient d'autres menuets que les siens; en un mot, d'avoir dormi pendant quinze ans au son de la vielle d'un gros habitant de Guinée qui s'accompagnait de son instrument en baragouinant quelques chansons du Congo. Il est vrai qu'il avait amené la mode des tilleuls de Hollande, etc...[1]

Mangogul avait le cœur excellent; il regretta Sulamek, et lui ordonna un catafalque avec une oraison funèbre, dont l'orateur Brrrouboubou fut chargé.

Le jour marqué pour la cérémonie, les chefs des bramines, le corps du divan et les sultanes, menées par leurs eunuques, se rendirent dans la grande mosquée. Brrrouboubou montra pendant deux heures de suite, avec une rapidité surprenante, que Sulamek était parvenu par des talents supérieurs; fit préfaces sur préfaces; n'oublia ni Mangogul, ni ses exploits sous l'administration de Sulamek; et il s'épuisait en exclamations, lorsque Mirzoza, à qui le mensonge donnait des vapeurs, en eut une attaque qui la rendit léthargique.

Ses officiers et ses femmes s'empressèrent à la secourir; on

1. Ce dernier portrait nous rappelle le cardinal de Fleury. Il n'est pas plus exactement reproduit que tous ceux que nous avons cru reconnaître; mais, comme nous l'avons déjà dit, ce n'est pas pour faire du scandale que Diderot sème son roman d'allusions. Ces allusions lui sont venues tout naturellement. Il commence souvent l'esquisse d'un personnage: on peut croire qu'il va achever le tableau; mais la prudence intervient et lui souffle de bons conseils; il tourne subitement et tâche d'écarter le danger en déroutant les devineurs d'énigmes. C'est donc sur les traits généraux et non sur les détails qu'il faut se fonder pour essayer des explications. C'est par ce procédé que les lecteurs contemporains ont reconnu le maréchal de Richelieu dans Sélim, quoique les aventures de Sélim et celles du maréchal diffèrent considérablement par la particularité et par la succession des événements. Il est fort possible que cette habileté, qui a empêché qu'on poursuivît l'auteur des *Bijoux*, ait contribué à faire enfermer celui de la *Lettre sur les aveugles*. La punition a été retardée parce que, devant des peintures volontairement vaporeuses, on était forcé de se dire : « C'est évidemment tel ministre, tel courtisan, telle grande dame, et cependant on ne saurait l'affirmer; elle est venue, comme cela arrive souvent, à propos d'autre chose. Ici, on peut mieux qu'ailleurs suivre les habiletés et les intrigues de Fleury avant d'arriver au ministère, son amour de la paix qui le pousse à payer l'Angleterre pour conserver son alliance; ses persécutions contre les jansénistes qui « jouaient d'autres menuets que les siens; » sa maladroite condescendance vis-à-vis de l'Autriche, etc.

Dans le cas où nous ne nous tromperions pas, Brrrouboubou serait Charles Frey de Neuville, qui prononça à Paris, en 1743, l'*Oraison funèbre de S. Exc. Mgr le cardinal A.-H. Fleury.*

la remit dans son palanquin ; et elle fut aussitôt transportée au sérail. Mangogul, averti du danger, accourut : on appela toute la pharmacie. Le garus, les gouttes du général La Motte, celles d'Angleterre, furent essayés, mais sans aucun succès. Le sultan, désolé, tantôt pleurant sur Mirzoza, tantôt jurant contre Orcotome, perdit enfin toute espérance, ou du moins n'en eut plus qu'en son anneau.

« Si je vous ai perdue, délices de mon âme, s'écria-t-il, votre bijou doit, ainsi que votre bouche, garder un silence éternel. »

A l'instant il commande qu'on sorte ; on obéit ; et le voilà seul vis-à-vis de la favorite : il tourne sa bague sur elle ; mais le bijou de Mirzoza, qui s'était ennuyé au sermon, comme il arrive tous les jours à d'autres, et qui se sentait apparemment de la léthargie, ne murmura d'abord que quelques mots confus et mal articulés. Le sultan réitéra l'opération ; et le bijou, s'expliquant très-distinctement, dit :

« Loin de vous, Mangogul, qu'allais-je devenir ?... fidèle jusque dans la nuit du tombeau, je vous aurais cherché ; et si l'amour et la constance ont quelque récompense chez les morts, cher prince, je vous aurais trouvé... Hélas! sans vous, le palais délicieux qu'habite Brama, et qu'il a promis à ses fidèles croyants, n'eût été pour moi qu'une demeure ingrate. »

Mangogul, transporté de joie, ne s'aperçut pas que la favorite sortait insensiblement de sa léthargie ; et que, s'il tardait à retourner sa bague, elle entendrait les dernières paroles de son bijou : ce qui arriva.

« Ah! prince, lui dit-elle, que sont devenus vos serments? Vous avez donc éclairci vos injustes soupçons? Rien ne vous a retenu, ni l'état où j'étais, ni l'injure que vous me faisiez, ni la parole que vous m'aviez donnée?

— Ah! madame, lui répondit le sultan, n'imputez point à une honteuse curiosité une impatience que le désespoir de vous avoir perdue m'a seul suggérée : je n'ai point fait sur vous l'essai de mon anneau ; mais j'ai cru pouvoir, sans manquer à mes promesses, user d'une ressource qui vous rend à mes vœux, et qui vous assure mon cœur à jamais.

— Prince, dit la favorite, je vous crois ; mais que l'anneau soit remis au génie, et que son fatal présent ne trouble plus ni votre cour ni votre empire. »

A l'instant, Mangogul se mit en oraison, et Cucufa apparut :

« Génie tout-puissant, lui dit Mangogul, reprenez votre anneau, et continuez-moi votre protection.

— Prince, lui répondit le génie, partagez vos jours entre l'amour et la gloire; Mirzoza vous assurera le premier de ces avantages; et je vous promets le second. »

A ces mots, le spectre encapuchonné serra la queue de ses hiboux, et partit en pirouettant, comme il était venu.

L'OISEAU BLANC

CONTE BLEU

(Écrit vers 1748. — Publié en 1798.)

Ce conte est de la même époque que les *Bijoux indiscrets*. Les mêmes personnages s'y retrouvent, mais la licence y est beaucoup moindre. Il resta inconnu jusqu'à la publication qu'en fit Naigeon dans son édition des *Œuvres* de Diderot en 1798. C'était lui que cherchait M. Berrier, le lieutenant de police, quand Mme Diderot lui répondit qu'elle ne connaissait de son mari « ni pigeon noir, ni pigeon blanc, » et que d'ailleurs elle ne le croyait pas capable d'attaquer le roi, comme on l'en accusait à l'occasion de ce conte. On jugera si la femme du philosophe avait raison. Pour nous, il ne nous paraît y avoir là, comme dans les *Bijoux,* que des rapprochements trop vagues entre Mangogul et Louis XV, pour permettre de soutenir une opinion qui rendrait criminels tous les romans du XVIIIe siècle aussi bien que toutes les féeries du XIXe. Il faut toujours qu'il arrive un moment, dans l'histoire des peuples, où, la civilisation se répandant, le principe d'autorité se montre sous son vrai jour. On s'aperçoit alors que les rois sont des hommes, et quand une fois tout le monde le sait, les écrivains qui le disent, ne faisant plus que broder un lieu commun, n'ont ni mérite ni démérite : ils n'ont qu'un peu plus ou un peu moins d'esprit.

Nous pensons n'avoir pas besoin d'expliquer au lecteur l'allégorie de *l'Oiseau blanc ;* ils l'apercevront, sans aucun doute, avant la Sultane.

L'OISEAU BLANC

CONTE BLEU

PREMIÈRE SOIRÉE.

La favorite se couchait de bonne heure et s'endormait fort tard. Pour hâter le moment de son sommeil, on lui chatouillait la plante des pieds et on lui faisait des contes; et pour ménager l'imagination et la poitrine des conteurs, cette fonction était partagée entre quatre personnes, deux émirs et deux femmes. Ces quatre improvisateurs poursuivaient successivement le même récit aux ordres de la favorite. Sa tête était mollement posée sur son oreiller, ses membres étendus dans son lit et ses pieds confiés à sa chatouilleuse, lorsqu'elle dit : « Commencez ; » et ce fut la première de ses femmes qui débuta par ce qui suit.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ah! ma sœur, le bel oiseau! Quoi! vous ne le voyez pas entre les deux branches de ce palmier passer son bec entre ses plumes et parer ses ailes et sa queue? Approchons doucement; peut-être qu'en l'appelant il viendra; car il a l'air apprivoisé, « Oiseau mon cœur, oiseau mon petit roi, venez, ne craignez rien ; vous êtes trop beau pour qu'on vous fasse du mal. Venez ; une cage charmante vous attend ; ou si vous préférez la liberté, vous serez libre. »

L'oiseau était trop galant pour se refuser aux agaceries de deux jeunes et jolies personnes. Il prit son vol et descendit légèrement sur le sein de celle qui l'avait appelé. Agariste, c'était son nom, lui passant sur la tête une main qu'elle laissait glisser le long de ses ailes, disait à sa compagne : « Ah! ma

sœur, qu'il est charmant! Que son plumage est doux! qu'il est lisse et poli! Mais il a le bec et les pattes couleur de rose et les yeux d'un noir admirable! »

LA SULTANE.

Quelles étaient ces deux femmes?

LA PREMIÈRE FEMME.

Deux de ces vierges que les Chinois renferment dans des cloîtres.

LA SULTANE.

Je ne croyais pas qu'il y eût des couvents à la Chine.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ni moi non plus. Ces vierges couraient un grand péril à cesser de l'être sans permission. S'il arrivait à quelqu'une de se conduire maladroitement, on la jetait pour le reste de sa vie dans une caverne obscure, où elle était abandonnée à des génies souterrains. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à ce supplice, c'était de contrefaire la folle ou de l'être. Alors les Chinois qui, comme nous et les Musulmans, ont un respect infini pour les fous, les exposaient à la vénération des peuples sur un lit en baldaquin, et, dans les grandes fêtes, les promenaient dans les rues au son de petites clochettes et de je ne sais quels tambourins à la mode, dont on m'a dit que le son était fort harmonieux.

LA SULTANE.

Continuez; fort bien, madame. Je me sens envie de bâiller.

LA SECONDE FEMME.

Voilà donc l'oiseau blanc dans le temple de la grande guenon couleur de feu.

LA SULTANE.

Et qu'est-ce que cette guenon?

LA SECONDE FEMME.

Une vieille Pagode très-encensée, la patronne de la maison. D'aussi loin que les vierges compagnes d'Agariste l'aperçurent avec son bel oiseau sur le poing, elles accourent, l'entourent et lui font mille questions à la fois. Cependant l'oiseau, s'élevant subitement dans les airs, se met à planer sur elles; son ombre les couvre, et elles en conçoivent des mouvements singuliers. Agariste et Mélisse éprouvent les premières les merveilleux effets de son influence. Un feu divin, une ardeur sacrée s'allu-

ment dans leur cœur; je ne sais quels épanchements lumineux et subtils passent dans leur esprit, y fermentent et, de deux idiotes qu'elles étaient, en font les filles les plus spirituelles et les plus éveillées qu'il y eût à la Chine : elles combinent leurs idées, les comparent, se les communiquent et y mettent insensiblement de la force et de la justesse.

LA SULTANE.

En furent-elles plus heureuses?

LA SECONDE FEMME.

Je l'ignore. Un matin, l'oiseau blanc se mit à chanter, mais d'une façon si mélodieuse, que toutes les vierges en tombèrent en extase. La supérieure, qui jusqu'à ce moment avait fait l'esprit fort et dédaigné l'oiseau, tourna les yeux, se renversa sur ses carreaux et s'écria d'une voix entrecoupée : «Ah! je n'en puis plus!... je me meurs!... je n'en puis plus!... Oiseau charmant, oiseau divin, encore un petit air. »

LA SULTANE.

Je vois cette scène; et je crois que l'oiseau blanc avait grande envie de rire en voyant une centaine de filles sur le côté, l'esprit et l'ajustement en désordre, l'œil égaré, la respiration haute et balbutiant d'une voix éteinte des oraisons affectueuses à leur grande guenon couleur de feu. Je voudrais bien savoir ce qu'il en arriva.

LA SECONDE FEMME.

Ce qu'il en arriva? Un prodige, un des plus étonnants prodiges dont il soit fait mention dans les annales du monde.

LA SULTANE.

Premier émir, continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

Il en naquit nombre de petits esprits, sans que la virginité de ces filles en souffrît.

LA SULTANE.

Allons donc, émir, vous vous moquez. Je veux bien qu'on me fasse des contes; mais je ne veux pas qu'on me les fasse aussi ridicules.

LE PREMIER ÉMIR.

Songez donc, madame, que c'étaient des esprits.

LA SULTANE.

Vous avez raison; je n'y pensais pas. Ah! oui, des esprits!

La sultane prononça ces derniers mots en bâillant.

LE PREMIER ÉMIR.

On avertit la supérieure de ce prodige. Les prêtres furent assemblés; on raisonna beaucoup sur la naissance des petits esprits : après de longues altercations sur le parti qu'il y avait à prendre, il fut décidé qu'on interrogerait la grande guenon. Aussitôt les tambourins et les clochettes annoncent au peuple la cérémonie. Les portes du temple sont ouvertes, les parfums allumés, les victimes offertes; mais la cause du sacrifice ignorée. Il eût été difficile de persuader aux fidèles que l'oiseau était père des petits esprits.

LA SULTANE.

Je vois, émir, que vous ne savez pas encore combien les peuples sont bêtes.

LE PREMIER ÉMIR.

Après une heure et demie de génuflexions, d'encensements et d'autres singeries, la grande guenon se gratta l'oreille et se mit à débiter de la mauvaise prose qu'on prit pour de la poésie céleste :

Pour conserver l'odeur de pucelage
Dont ce lieu saint fut toujours parfumé,
Que loin d'ici le galant emplumé
Aille chanter et chercher une cage.
Vierges, contre ce coup armez-vous de courage;
Vous resterez encor vierges, ou peu s'en faut :
Vos cœurs, aux doux accents de son tendre ramage,
Ne s'ouvriront pas davantage :
Telle est la volonté d'en haut.
Et toi qu'il honora de son premier hommage,
Qui lui fis de mon temple un séjour enchanté,
Modère la douleur dont ton âme est émue;
L'oiseau blanc a pour toi suffisamment chanté.
Agariste, il est temps qu'il cherche Vérité,
Qu'il échappe au pouvoir du mensonge, et qu'il mue.

LA SULTANE.

Mademoiselle, vous avez, ce soir, le toucher dur et vous me chatouillez trop fort. Doucement, doucement... fort bien, comme cela... ah! que vous me faites plaisir! Demain, sans différer, le brevet de la pension que je vous ai promise sera signé.

LE PREMIER ÉMIR.

On ne fut pas fort instruit par cet oracle : aussi donna-t-il lieu à une infinité de conjectures plus impertinentes les unes que les autres, comme c'est le privilége des oracles. « *Qu'il cherche Vérité*, disait l'une; c'est apparemment le nom de quelque colombe étrangère à laquelle il est destiné. — *Qu'il échappe au mensonge*, disait une autre, *et qu'il mue*. Qu'il mue! ma sœur; est-ce qu'il muera? C'est pourtant dommage, il a les plumes si belles! » aussi toutes reprenaient : « Ma sœur Agariste l'a tant fait chanter! tant fait chanter! »

Après qu'on eut achevé de brouiller l'oracle à force de l'éclaircir, la prêtresse ordonna, par provision, que l'oiseau libertin serait renfermé, de crainte qu'il ne perfectionnât ce qu'il avait si heureusement commencé et qu'il ne multipliât son espèce à l'infini. Il y eut quelque opposition de la part des jeunes recluses; mais les vieilles tinrent ferme, et l'oiseau fut relégué au fond d'un dortoir, où il passait les jours dans un ennui cruel. Pour les nuits, toujours quelque vierge compatissante venait sur la pointe du pied le consoler de son exil. Cependant elles lui parurent bientôt aussi longues que les journées. Toujours les mêmes visages! *toujours les mêmes vierges!*

LA SULTANE.

Votre oiseau blanc est trop difficile. Que lui fallait-il donc?

LE PREMIER ÉMIR.

Avec tout l'esprit qu'il avait inspiré à ces recluses, ce n'étaient que des bégueules fort ennuyeuses : point d'airs, point de manége, point de vivacité prétendue, point d'étourderies concertées. Au lieu de cela, des soupirs, des langueurs, des fadeurs éternelles et d'un ton d'oraison à faire mal au cœur. Tout bien considéré, l'oiseau blanc conclut en lui-même qu'il était temps de suivre son destin et de prendre son vol; ce qu'il exécuta après avoir encore un peu délibéré. On dit qu'il lui revint quelques scrupules sur des serments qu'il avait faits à Agariste et à quelques autres. Je ne sais ce qui en est.

LA SULTANE.

Ni moi non plus. Mais il est certain que les scrupules ne tiennent point contre le dégoût, et que si les serments ne coûtent guère à faire aux infidèles, ils leur coûtent encore moins à rompre.

A la suite de cette réflexion, la sultane articula très-distinctement son troisième bâillement, le signe de son sommeil ou de son ennui, et l'ordre de se retirer; ce qui s'exécuta avec le moins de bruit qu'il fut possible.

SECONDE SOIRÉE.

La sultane dit à sa chatouilleuse : Retenez bien ce mouvement-là, c'est le vrai. Mademoiselle, voilà le brevet de votre pension ; le sultan la doublera, à la condition qu'au sortir de chez moi vous irez lui rendre le même service ; je ne m'y oppose point, mais point du tout... Voyez si cela vous convient... Second émir, à vous. Si je m'en souviens, voilà votre oiseau blanc traversant les airs, et s'éloignant d'autant plus vite, qu'il s'était flatté d'échapper à ses remords, en mettant un grand intervalle entre lui et les objets qui les causaient. Il était tard quand il partit; où arriva-t-il?

LE SECOND ÉMIR.

Chez l'empereur des Indes, qui prenait le frais dans ses jardins, et se promenait sur le soir avec ses femmes et ses eunuques. Il s'abattit sur le turban du monarque, ce que l'on prit à bon augure, et ce fut bien fait ; car quoique ce sultan n'eût point de gendre, il ne tarda pas à devenir grand'père. La princesse Lively, c'est ainsi que s'appelait la fille du grand Kinkinka, nom qu'on traduirait à peu près dans notre langue par gentillesse ou vivacité, s'écria qu'elle n'avait jamais rien vu de si beau. Et lui se disait en lui-même : « Quel teint! quels yeux! que sa taille est légère! Les vierges de la guenon couleur de feu ne m'ont point offert de charmes à comparer à ceux-ci. »

LA SULTANE.

Ils sont tous comme cela. Je serai la plus belle aux yeux de Mangogul jusqu'à ce qu'il me quitte.

LE SECOND ÉMIR.

Il n'y eut jamais de jambes aussi fines, ni de pieds aussi mignons.

LA CHATOUILLEUSE.

Votre oiseau en exceptera, s'il lui plaît, ceux que je chatouille.

LE SECOND ÉMIR.

Lively portait des jupons courts; et l'oiseau blanc pouvait aisément apercevoir les beautés dont il faisait l'éloge du haut du turban sur lequel il était perché.

LA SULTANE.

Je gage qu'il eut à peine achevé ce monologue, qu'il abandonna le lieu d'où il faisait ses judicieuses observations, pour se placer sur le sein de la princesse.

LE SECOND ÉMIR.

Sultane, il est vrai.

LA SULTANE.

Est-ce que vous ne pourriez pas éviter ces lieux communs?

LE SECOND ÉMIR.

Non, sultane; c'est le moyen le plus sûr de vous endormir.

LA SULTANE.

Vous avez raison.

LE SECOND ÉMIR.

Cette familiarité de l'oiseau déplut à un eunuque noir, qui s'avisa de dire qu'il fallait couper le cou à l'oiseau, et l'apprêter pour le dîner de la princesse.

LA SULTANE.

Elle eût fait un mauvais repas : après sa fatigue chez les vierges et sur la route, il devait être maigre.

LE SECOND ÉMIR.

Lively tira sa mule, et en donna un coup sur le nez de l'eunuque, qui en demeura aplati.

LA SULTANE.

Et voilà l'origine des nez plats; ils descendent de la mule de Lively et de son sot eunuque.

LE SECOND ÉMIR.

Lively se fit apporter un panier, y renferma l'oiseau, et l'envoya coucher. Il en avait besoin, car il se mourait de lassitude et d'amour. Il dormit, mais d'un sommeil troublé : il rêva

qu'on lui tordait le cou, qu'on le plumait, et il en poussa des cris qui réveillèrent Lively; car le panier était placé sur sa table de nuit, et elle avait le sommeil léger. Elle sonna; ses femmes arrivèrent; on tira l'oiseau de son dortoir. La princesse jugea, au trémoussement de ses ailes, qu'il avait eu de la frayeur. Elle le prit sur son sein, le baisa, et se mit en devoir de le rassurer par les caresses les plus tendres et les plus jolis noms. L'oiseau se tint sur la poitrine de la princesse, malgré l'envie qui le pressait.

LA SULTANE.

Il avait déjà le caractère des vrais amants.

LE SECOND ÉMIR.

Il était timide et embarrassé de sa personne : il se contenta d'étendre ses ailes, d'en couvrir et presser une fort jolie gorge.

LA SULTANE.

Quoi! il ne hasarda pas d'approcher son bec des lèvres de Lively?

LE SECOND ÉMIR.

Cette témérité lui réussit. « Mais comment donc! s'écria la princesse; il est entreprenant!... » Cependant l'oiseau usait du privilége de son espèce, et la pigeonnait avec ardeur, au grand étonnement de ses femmes qui s'en tenaient les côtés. Cette image de la volupté fit soupirer Lively : l'héritier de l'empire du Japon devait être incessamment son époux; Kinkinka en avait parlé; on attendait de jour en jour les ambassadeurs qui devaient en faire la demande, et qui ne venaient point. On apprit enfin que le prince Génistan, ce qui signifie dans la langue du pays le prince Esprit, avait disparu sans qu'on sût ni pourquoi ni comment; et la triste Lively en fut réduite à verser quelques larmes, et à souhaiter qu'il se retrouvât.

Tandis qu'elle se consolait avec l'oiseau blanc, faute de mieux, l'empereur du Japon, à qui l'éclipse de son fils avait tourné la tête, faisait arracher la moustache à son gouverneur, et ordonnait des perquisitions; mais il était arrêté que de longtemps Génistan ne reparaîtrait au Japon. S'il employait bien son temps dans les lieux de sa retraite, l'oiseau blanc ne perdait pas le sien auprès de la princesse; il obtenait tous les jours de nouvelles caresses : on pressait le moment de l'entendre chanter, car on avait conçu la plus haute opinion de son ramage; l'oiseau

s'en aperçut, et la princesse fut satisfaite. Aux premiers accents de l'oiseau...

LA SULTANE.

Arrêtez, émir... Lively se renversa sur une pile de carreaux, exposant à ses regards des charmes qu'il ne parcourut point sans partager son égarement. Il n'en revint que pour chanter une seconde fois, et augmenter l'évanouissement de la princesse, qui durerait encore si l'oiseau ne s'était avisé de battre des ailes et de lui faire de l'air. Lively se trouva si bien de son ramage, que sa première pensée fut de le prier de chanter souvent : ce qu'elle obtint sans peine ; elle ne fut même que trop bien obéie : l'oiseau chanta tant pour elle, qu'il s'enroua ; et c'est de là que vient aux pigeons leur voix enrhumée et rauque. Émir, n'est-ce pas cela?... Et vous, madame, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ce fut un malheur pour l'oiseau, car quand on a de la voix on est fâché de la perdre ; mais il était menacé d'un malheur plus grand : la princesse, un matin à son réveil, trouva un petit esprit à ses côtés ; elle appela ses femmes, les interrogea sur le nouveau-né : Qui est-il ? d'où vient-il ? qui l'a placé là ? Toutes protestèrent qu'elles n'en savaient rien. Dans ces entrefaites arriva Kinkinka ; à son aspect les femmes de la princesse disparurent ; et l'empereur, demeuré seul avec sa fille, lui demanda, d'un ton à la faire trembler, qui était le mortel assez osé pour être parvenu jusqu'à elle ; et, sans attendre sa réponse, il court à la fenêtre, l'ouvre, et saisissant le petit esprit par l'aile, il allait le précipiter dans un canal qui baignait les murs de son palais, lorsqu'un tourbillon de lumière se répandit dans l'appartement, éblouit les yeux du monarque, et le petit esprit s'échappa. Kinkinka, revenu de sa surprise, mais non de sa fureur, courait dans son palais en criant comme un fou qu'il en aurait raison ; que sa fille ne serait pas impunément déshonorée ; pardieu ; qu'il en aurait raison... L'oiseau blanc savait mieux que personne si l'empereur avait tort ou raison d'être fâché ; mais il n'osa parler, dans la crainte d'attirer quelque chagrin à la princesse ; il se contenta de se livrer à une frayeur qui lui fit tomber les longues plumes des ailes et de la queue ; ce qui lui donna un air ébouriffé.

LA SULTANE.

Et Lively cessa de se soucier de lui, lorsqu'il eut cessé d'être beau; et comme il avait perdu à son service une partie de son ramage, elle dit un jour à sa toilette : « Qu'on m'ôte cet oiseau-là; il est devenu laid à faire horreur, il chante faux; il n'est plus bon à rien... » A vous, madame seconde, continuez.

LA SECONDE FEMME.

Cet arrêt se répandit bientôt dans le palais; l'eunuque crut qu'il était temps de profiter de la disgrâce de l'oiseau, et de venger celle de son nez; il démontra à la princesse, par toutes les règles de la nouvelle cuisine, que l'oiseau blanc serait un manger délicieux; et Lively, après s'être un peu défendue pour la forme, consentit qu'on le mît à la basilique. L'oiseau blanc outré, comme on le pense bien, pour peu qu'on se mette à sa place, s'élança au visage de la princesse, lui détacha quelques coups de bec sur la tête, renversa les flacons, cassa les pots, et partit.

LA SULTANE.

Lively et son cuisinier en furent dans un dépit inconcevable. « L'insolent! » disait l'une; l'autre : « Ç'aurait été un mets admirable! »

LA SECONDE FEMME.

Tandis que le cuisinier rengaînait son couteau qu'il avait inutilement aiguisé, et que les femmes de la princesse s'occupaient à lui frotter la tête avec de l'eau des brames, l'oiseau gagnait les champs, peu satisfait de sa vengeance, et ne se consolant de l'ingratitude de Lively que par l'espérance de lui plaire un jour sous sa forme naturelle, et de ne la point aimer. Voici donc les raisonnements qu'il faisait dans sa tête d'oiseau : « J'ai de l'esprit. Quand je cesserai d'être oiseau, je serai fait à peindre. Il y a cent à parier contre un qu'elle sera folle de moi; c'est où je l'attends; chacun aura son tour. L'ingrate! la perfide! J'ai tremblé pour elle jusqu'à en perdre les plumes; j'ai chanté pour elle jusqu'à en perdre la voix, et par ses ordres un cuisinier s'emparait de moi, on me tordait le cou, et je serais maintenant à la basilique! Quelle récompense! Et je la trouverais encore charmante? Non, non, cette noirceur efface à mes yeux tous ses charmes. Qu'elle est laide! que je la hais! »

Ici la sultane se mit à rire en bâillant pour la première fois.

LA SECONDE FEMME.

On voit par ce monologue que, quoique l'oiseau blanc fût amoureux de la princesse, il ne voulait point du tout être mis à la basilique pour elle, et qu'il eût tout sacrifié pour celle qu'il aimait, excepté la vie.

LA SULTANE.

Et qu'il avait la sincérité d'en convenir. A vous, premier émir.

LE PREMIER ÉMIR.

L'oiseau blanc allait sans cesse. Son dessein était de gagner le pays de la fée Vérité. Mais qui lui montrera la route? qui lui servira de guide ? On y arrive par une infinité de chemins; mais tous sont difficiles à tenir; et ceux même qui en ont fait plusieurs fois le voyage, n'en connaissent parfaitement aucun. Il lui fallait donc attendre du hasard des éclaircissements, et il n'aurait pas été en cela plus malheureux que le reste des voyageurs, si son désenchantement n'eût pas dépendu de la rencontre de la fée; rencontre difficile, qu'on doit plus communément à une sorte d'instinct dont peu d'êtres sont doués, qu'aux plus profondes méditations.

LA SULTANE.

Et puis, ne m'avez-vous pas dit qu'il était prince?

LE PREMIER ÉMIR.

Non, madame; nous ne savons encore ce qu'il est, ni ce qu'il sera : ce n'est encore qu'un oiseau. L'oiseau suivit son instinct. Les ténèbres ne l'effrayèrent point; il vola pendant la nuit; et le crépuscule commençait à poindre, lorsqu'il se trouva sur la cabane d'un berger qui conduisait aux champs son troupeau, en jouant sur son chalumeau des airs simples et champêtres, qu'il n'interrompait que pour tenir à une jeune paysanne, qui l'accompagnait en filant son lin, quelques propos tendres et naïfs, où la nature et la passion se montraient toutes nues:

« Zirphé, tu t'es levée de grand matin.

— Et si, je me suis endormie fort tard.

— Et pourquoi t'es-tu endormie si tard?

— C'est que je pensais à mon père, à ma mère et à toi.

— Est-ce que tu crains quelque opposition de la part de tes parents?

— Que sais-je?

— Veux-tu que je leur parle?

— Si je le veux! en peux-tu douter?

— S'ils me refusaient?

— J'en mourrais de peine. »

LA SULTANE.

L'oiseau n'est pas loin du pays de Vérité. On y touche partout où la corruption n'a pas encore donné aux sentiments du cœur un langage maniéré.

LE PREMIER ÉMIR.

A peine l'oiseau blanc eut-il frappé les yeux du berger, que celui-ci médita d'en faire un présent à sa bergère; c'est ce que l'oiseau comprit à merveille aux précautions qu'on prenait pour le surprendre.

LA SULTANE.

Que votre oiseau dissolu n'aille pas faire un petit esprit à cette jeune innocente; entendez-vous?

LE PREMIER ÉMIR.

S'imaginant qu'il pourrait avoir de ces gens des nouvelles de Vérité, il se laissa attraper, et fit bien. Il l'entendit nommer dès les premiers jours qu'il vécut avec eux; ils n'avaient qu'elle sur leurs lèvres; c'était leur divinité, et ils ne craignaient rien tant que de l'offenser; mais comme il y avait beaucoup plus de sentiment que de lumière dans le culte qu'ils lui rendaient, il conçut d'abord que les meilleurs amis de la fée n'étaient pas ceux qui connaissaient le mieux son séjour, et que ceux qui l'entouraient l'en entretiendraient tant qu'il voudrait, mais ne lui enseigneraient pas les moyens de la trouver. Il s'éloigna des bergers, enchanté de l'innocence de leur vie, de la simplicité de leurs mœurs, de la naïveté de leurs discours; et pensant qu'ils ne devaient peut-être tous ces avantages qu'au crépuscule éternel qui régnait sur leurs campagnes, et qui, confondant à leurs yeux les objets, les empêchait de leur attacher des valeurs imaginaires, ou du moins d'en exagérer la valeur réelle.

Ici la sultane poussa un léger soupir, et l'émir ayant cessé de parler, elle lui dit d'une voix faible :

« Continuez, je ne dors pas encore. »

LE PREMIER ÉMIR.

Chemin faisant, il se jeta dans une volière, dont les habi-

tants l'accueillirent fort mal. Ils s'attroupent autour de lui, et remarquant dans son ramage et son plumage quelque différence avec les leurs, ils tombent sur lui à grands coups de bec, et le maltraitent cruellement. « O Vérité, s'écria-t-il alors, est-ce ainsi que l'on encourage et que l'on récompense ceux qui t'aiment, et qui s'occupent à te chercher? » Il se tira comme il put des pattes de ces oiseaux idiots et méchants, et comprit que la difficulté des chemins avait moins allongé son voyage que l'intolérance des passants...

L'émir en était là, incertain si la sultane veillait ou dormait; car on n'entendait entre ses rideaux que le bruit d'une respiration et d'une expiration alternatives. Pour s'en assurer, on fit signe à la chatouilleuse de suspendre sa fonction. Le silence de la sultane continuant, on en conclut qu'elle dormait, et chacun se retira sur la pointe du pied.

TROISIÈME SOIRÉE.

C'était une étiquette des soirées de la sultane, que le conteur de la veille ne poursuivait point le récit du lendemain. C'était donc au second émir à parler; ce qu'il fit après que la sultane eut remarqué que rien n'appelait le sommeil plus rapidement que le souvenir des premières années de la vie, ou la prière à Brama, ou les idées philosophiques.

« Si vous voulez que je dorme promptement, dit-elle au second émir, suivez les traces du premier émir, et faites-moi de la philosophie. »

LE SECOND ÉMIR.

Un soir que l'oiseau blanc se promenait le long d'une prairie, moins occupé de ses desseins et de la recherche de Vérité, que de la beauté et du silence des lieux, il aperçut tout à coup une lueur qui brillait et s'éteignait par intervalles sur une colline assez élevée. Il y dirigea son vol. La lumière augmentait à mesure qu'il approchait, et bientôt il se trouva à la hauteur d'un palais brillant, singulièrement remarquable par l'éclat et la solidité de ses murs, la grandeur de ses fenêtres et la petitesse de ses portes. Il vit peu de monde dans les appartements, beaucoup

de simplicité dans l'ameublement, d'espace en espace des girandoles sur des guéridons, et des glaces de tout côté. A l'instant il reconnut son ancienne demeure, les lieux où il avait passé les premiers et les plus beaux jours de sa vie, et il en pleura de joie; mais son attendrissement redoubla, lorsque, achevant de parcourir le palais, il découvrit la fée Vérité, retirée dans le fond d'une alcôve, où, les yeux attachés sur un globe et le compas à la main, elle travaillait à constater la vérité d'un fameux système.

LA SULTANE.

Un prince élevé sous les yeux de Vérité! Émir, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là? Cela n'est pas assez absurde pour faire rire, et cela l'est trop pour être cru.

LE SECOND ÉMIR.

L'oiseau blanc vola comme un petit fou sur l'épaule de la fée, qui d'abord ne le remarqua pas; mais ses battements d'ailes furent si rapides, ses caresses si vives et ses cris si redoublés, qu'elle sortit de sa méditation et reconnut son élève; car rien n'est si pénétrant que la fée.

LA SULTANE.

Un prince qui persiste dans son goût pour la vérité! en voilà bien d'une autre! Peu s'en faut que je ne vous impose silence; cependant continuez.

LE SECOND ÉMIR.

A l'instant Vérité le toucha de sa baguette; ses plumes tombèrent; et l'oiseau blanc reprit sa forme naturelle, mais à une condition que la fée lui annonça : c'est qu'il redeviendrait pigeon jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez son père; de crainte que s'il rencontrait le génie Rousch (ce qui signifie, dans la langue du pays, Menteur), son plus cruel ennemi, il n'en fût encore maltraité. Vérité lui fit ensuite des questions auxquelles le prince Génistan, qui n'est plus oiseau, satisfit par des réponses telles qu'il les fallait à la fée, claires et précises : il lui raconta ses aventures; il insista particulièrement sur son séjour dans le temple de la guenon couleur de feu; la fée le soupçonna d'ajouter à son récit quelques circonstances qui lui manquaient pour être tout à fait plaisant, et d'en retrancher d'autres qui l'auraient déparé; mais comme elle avait de l'indulgence pour ces faussetés innocentes...

LA SULTANE.

Innocentes! Émir, cela vous plaît à dire. C'est à l'aide de cet art funeste, que d'une bagatelle on en fait une aventure malhonnête, indécente, déshonorante... Taisez-vous, taisez-vous; au lieu de m'endormir, comme c'est votre devoir, me voilà éveillée pour jusqu'à demain; et vous, madame première, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

La fée rit beaucoup des petits esprits qu'il avait laissés là. « Et cette belle princesse qui vous a pensé faire mettre à la basilique ? lui dit-elle ironiquement.

— Ah ! l'ingrate, s'écria-t-il, la cruelle ! qu'on ne m'en parle jamais.

— Je vous entends, reprit Vérité, vous l'aimez à la folie. »

Cette réflexion fut si lumineuse pour le prince, qu'il convint sur-le-champ qu'il aimait.

« Mais que prétendez-vous faire de ce goût ? lui demanda Vérité.

— Je ne sais, lui répondit Génistan; un mariage peut-être.

— Un mariage! reprit la fée; tant pis! Je vous avais, je crois, trouvé un parti plus sortable.

— Et ce parti, demanda le prince, quel est-il?

— C'est, dit la fée, une personne qui a peu de naissance, qui est d'un certain âge, et dont la figure sévère ne plaît pas au premier coup d'œil, mais qui a le cœur bon, l'esprit ferme et la conversation très-solide. Elle appartenait à un jeune philosophe qui a fait fortune à force de ramper sous les grands, et qui l'a abandonnée : depuis ce temps, je cherche quelqu'un qui veuille d'elle, et je vous l'avais destinée.

— Pourrait-on savoir de vous, répondit le prince, le nom de cette délaissée?

— *Polychresta*, dit la fée, ou toute bonne, ou bonne à tout; cela n'est pas brillant; vous trouverez là peu de titres, peu d'argent, mais des millions en fonds de terre, et cela raccommodera vos affaires, que les dissipations de votre père et les vôtres ont fort dérangées.

— Très-assurément, madame, répondit le prince, vous n'y pensez pas : cette figure, cet âge, cette allure-là ne me vont point, et il ne sera pas dit que le fils du très-puissant empereur

du Japon ait pris pour femme une princesse de je ne sais où; encore, s'il était question d'une maîtresse, on n'y regarderait pas de si près... »

LA SULTANE.

On en change quand on en est las.

LA PREMIÈRE FEMME.

« ... Quant à mes affaires, j'ai des moyens aussi courts et plus honnêtes d'y pourvoir. J'emprunterai, madame ; le Japon, avant que je devinsse oiseau, était rempli de gens admirables qui prêtaient à vingt-cinq pour cent par mois tout ce qu'on voulait.

— Et ces gens admirables, ajouta Vérité, finiront par vous marier avec Polychresta.

— Ah! je vous jure par vous-même, lui dit le prince, que cela ne sera jamais ; et puis votre Polychresta voudrait qu'on lui fît des enfants du matin au soir, et je ne sache rien de si crapuleux que cette vie-là.

— Quelles idées! dit la fée; vous passez pour avoir du sens; je voudrais bien savoir à quoi vous l'employez.

— A ne point faire de sots mariages, répondit le prince.

— Voilà des mépris bien déplacés, lui dit sérieusement Vérité : Polychresta est un peu ma parente; je la connais, je l'aime; et vous ne pouvez vous dispenser de la voir.

— Madame, répondit le prince, vous pourriez me proposer une visite plus amusante; et s'il faut que je vous obéisse, je ne vous réponds pas que je n'aie la contenance la plus maussade.

— Et moi, je vous réponds, dit Vérité, que ce ne sera pas la faute de Polychresta : voyez-la, je vous en prie, et croyez que vous l'estimerez, si vous vous en donnez le temps.

— Pour de l'estime et du respect; je lui en accorderai d'avance tant qu'il vous plaira ; mais je vous répéterai toujours qu'il ne sera pas dit que je me sois entêté de la délaissée d'un petit philosophe; ce serait d'une platitude, d'un ridicule à n'en jamais revenir.

— Eh! monsieur, lui dit Vérité, qui vous propose de vous en entêter? Épousez-la seulement; c'est tout ce qu'on vous demande.

— Mais attendez, reprit le prince, j'imagine un moyen d'arranger toutes choses. Il faut que j'aie Lively, cela est décidé; je

ne saurais m'en passer : si vous pouviez la résoudre à n'être que ma maîtresse, je ferais ma femme de Polychresta, et nous serions tous contents. »

La fée, quoique naturellement sérieuse, ne put s'empêcher de rire de l'expédient du prince. « Vous êtes jeune, lui dit-elle, et je vous excuse de préférer Lively.

— Ah! elle me sera plus nécessaire encore quand je serai vieux.

— Vous vous trompez, lui dit la fée, Lively vous importunera souvent quand vous serez sur le retour; mais Polychresta sera de tous les temps.

— Et voilà justement, reprit le prince, pourquoi je les veux toutes deux : Lively m'amusera dans mon printemps, et Polychresta me consolera dans ma vieillesse. »

LA SULTANE.

Ah ! ma bonne, vous êtes délicieuse; je ne connais pas d'insomnie qui tienne là contre : vous filez une conversation et l'assoupissement avec un art qui vous est propre; personne ne sait appesantir les paupières comme vous; chaque mot que vous dites est un petit poids que vous leur attachez; et, quatre minutes de plus, je crois que je ne me serais réveillée de ma vie. Continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

Après cette conversation, qui n'avait pas laissé de durer, comme la sultane l'a sensément remarqué, le prince se retira dans son ancien appartement; il passa plusieurs jours encore avec la fée, qui lui donna de bons avis, dont il lui promit de se souvenir dans l'occasion, et qu'il n'avait presque pas écoutés. Ensuite il redevint pigeon à son grand regret; la fée le prit sur le poing, et l'élança dans les airs sans cérémonie; il partit à tire-d'aile pour le Japon, où il arriva en fort peu de temps, quoiqu'il y eût assez loin.

LA SULTANE.

Il n'en coûte pas autant pour s'éloigner de Vérité, que pour la rencontrer.

LA PREMIÈRE FEMME.

La fée, qui sentait que le prince aurait plus besoin d'elle que jamais, à présent qu'il était à la cour, se hâta de finir la solution d'un problème fort difficile et fort inutile...

LA SULTANE.

Car nos connaissances les plus certaines ne sont pas toujours les plus avantageuses.

LA PREMIÈRE FEMME.

...Le suivit de près, et l'atteignit au haut d'un observatoire, où il s'était reposé.

LA SULTANE.

Et qui n'était pas celui de Paris.

LA PREMIÈRE FEMME.

Elle lui tendit le poing. L'oiseau ne balança pas à descendre ; et ils achevèrent ensemble le voyage.

LA SULTANE.

A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

L'empereur japonais fut charmé de l'arrivée de la fée Vérité, qu'il avait perdue de vue depuis l'âge de quatorze ans. « Et qu'est-ce que cet oiseau? lui demanda-t-il d'abord; car il aimait les oiseaux à la folie : de tout temps il avait eu des volières ; et son plaisir, même à l'âge de quatre-vingts ans, était de faire couver des linottes.

— Cet oiseau, répondit Vérité, c'est votre fils.

— Mon fils! s'écria le sultan; mon fils, un gros pigeon pattu! Ah! fée divine, que vous ai-je fait pour l'avoir si platement métamorphosé?

— Ce n'est rien, répondit la fée.

— Comment, ventrebleu! ce n'est rien! reprit le sultan; et que diable voulez-vous que je fasse d'un pigeon? Encore s'il était d'une rare espèce, singulièrement panaché : mais point du tout, c'est un pigeon comme tous les pigeons du monde, un pigeon blanc. Ah! fée merveilleuse, faites tout ce qu'il vous plaira, des gens durs, savants, arrogants, caustiques et brutaux; mais pour des pigeons, ne vous en mêlez pas.

— Ce n'est pas moi, dit la fée, qui ai joué ce tour à votre fils; cependant je vais vous le restituer.

— Tant mieux, répondit le sultan : car, quoique mes sujets aient souvent obéi à des oisons, des paons, des vautours et des grues, je ne sais s'ils auraient accepté l'administration d'un pigeon. »

Tandis que le sultan faisait en quatre mots l'histoire du

ministère japonais, la fée souffla sur l'oiseau blanc; et il redevint le prince Génistan. Ces prodiges s'opéraient dans le cabinet de Zambador, son père; les courtisans, presque tous amis du génie Rousch (dans la langue du pays, Menteur), furent fâchés de revoir le prince; mais aucun n'osa se montrer mécontent, et tout se passa bien.

Zambador était fort curieux d'apprendre de quelle manière son fils était devenu pigeon. Le prince se prépara à le satisfaire, et dit ce qui suit :

« Vous souvient-il, très-respectable sultan, que quand l'impératrice, ma mère, eut quarante ans, vous la reléguâtes dans un vieux palais abandonné, sur les bords de la mer, sous prétexte qu'elle ne pouvait plus avoir d'enfants; qu'il fallait assurer la succession au trône, et qu'il était à propos qu'elle priât les Pagodes, en qui elle avait toujours eu grande dévotion, de vous en envoyer avec la nouvelle épouse que vous vous proposiez de prendre? La bonne dame ne donna point dans vos raisons, et ne pria pas; elle ne crut pas devoir hasarder la réputation dont elle jouissait, d'obtenir d'en haut de la pluie, du beau temps, des enfants, des melons, tout ce qu'elle demandait : elle craignit qu'on ne dît qu'il ne lui restait de crédit, ni sur la terre, ni dans les cieux; car elle savait bien que, si elle n'était plus assez jeune pour vous, vous seriez trop vieux pour une autre.

— Mon fils, dit Zambador, vous êtes un étourdi; vous parlez comme votre mère, qui n'eut jamais le sens commun. Savez-vous que tandis que vous couriez les champs avec vos plumes, j'ai fait ici des enfants? »

LA SULTANE.

Cela pouvait n'être pas exactement vrai; mais quand de petits princes sont au monde, c'est le point principal; qu'ils soient de leur père ou d'un autre, les grands-pères en sont toujours fort contents.

LA SECONDE FEMME.

Le prince répara sa faute, et dit à son père qu'il était charmé qu'il fût toujours en bonne santé; puis il ajouta : « Prenez donc la peine de vous rappeler ce qui se passa à la cour de Tongut. Lorsque vous m'y envoyâtes avec le titre d'ambassadeur, demander pour vous la princesse Lirila, ce qui signifie dans la langue du pays, l'Indolente ou l'Assoupie, vous m'en voulûtes

assez mal à propos, de ce que ne trouvant pas Lirila digne de vous, je la pris pour moi. Mais écoutez maintenant comme la chose arriva.

« Quelques jours après ma demande, je rendis à Lirila une visite, pendant laquelle je la trouvai moins assoupie qu'à l'ordinaire. On l'avait coiffée d'une certaine façon avec des rubans couleur de rose, qui relevaient un peu la pâleur de son teint. Des rideaux cramoisis, tirés avec art, jetaient sur son visage un soupçon de vie ; on eût dit qu'elle sortait des mains d'un célèbre peintre de notre académie. Elle n'avait pas la contenance plus émue, ni le geste plus animé ; mais elle ne bâilla pas quatre fois en une heure. On aurait pu la prendre, à sa nonchalance, à sa lassitude vraie ou fausse, pour une épousée de la veille. »

LA SULTANE.

Madame ne pourrait-elle pas aller un peu plus vite, et penser qu'elle n'est pas la princesse Lirila?

Ce mot de la sultane désola les deux femmes et les deux émirs : ils étaient tous quatre attendus en rendez-vous ; et Mirzoza, qui le savait, souriait entre ses rideaux de leur impatience.

LA SECONDE FEMME.

« Il devait y avoir bal ; et c'était l'étiquette de la cour de Tongut, que celui qui l'ouvrait se trouvât chez sa dame au moins cinq heures avant qu'il commençât. Voilà, seigneur, ce qui me fit aller chez la princesse Lirila de si bonne heure. »

LA SULTANE.

La fée Vérité n'était-elle pas à cette séance du prince et de son père?

LA SECONDE FEMME.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Je ne lui ai pas encore entendu dire un mot.

LA SECONDE FEMME.

C'est qu'elle parle peu en présence des souverains.

LA SULTANE.

Continuez.

LA SECONDE FEMME.

« J'eus donc une fort longue conversation avec elle, pendant laquelle elle articula un assez grand nombre de monosyllabes

très-distinctement et presque sans effort, ce qui ne lui était jamais arrivé de sa vie. L'heure du bal vint. Je l'ouvris avec elle, c'est-à-dire que la princesse commença avec moi une révérence qui n'aurait point eu de fin, par la lenteur avec laquelle elle pliait, lorsque ses quatre écuyers de quartier s'approchèrent, la prirent sous les bras, et m'aidèrent à la relever et à la remettre à sa place. »

Ici la chatouilleuse, qui avait peut-être aussi quelque arrangement, s'arrêta, et la maligne sultane lui dit : « Je ne vous conseille pas, mademoiselle, de vous lasser si vite : cet endroit m'intéresse à un point surprenant; je n'en fermerai pas l'œil de la nuit. Seconde, continuez. »

LA SECONDE FEMME.

« Je crus qu'il était de la décence de l'entretenir de votre amour et du bonheur que vous vous promettiez à la posséder. Je m'étais étendu sur ce texte tout à mon aise, lorsqu'elle me demanda quel âge vous pouviez avoir. C'était, à ce qu'on m'a rapporté, une des plus longues questions qu'elle eût encore faites. Je lui répondis que je vous croyais soixante ans.

— Vous en avez bien menti, dit Zambador à son fils; je n'en avais pas alors plus de cinquante-neuf. »

Le prince s'inclina et continua, sans répliquer, l'histoire de son ambassade. « A ce mot, dit-il, Lirila soupira; et je continuai à lui faire votre cour avec un zèle vraiment filial; car je vous observerai qu'elle était nonchalamment étalée, qu'elle avait les yeux fermés, et que je lui parlais presque convaincu qu'elle dormait, lorsqu'il lui échappa une autre question. Elle dit, éveillée, ou en rêve, je ne sais lequel des deux : « — Est-il jaloux?...

« — Madame, lui répondis-je, mon père se respecte trop et ses femmes, pour se livrer à de vils soupçons. »

— Voilà qui est bien répondu, dit Zambador. La première Pagode vacante, j'y nommerai votre précepteur.

« — Mais, continua le prince, lorsqu'il s'avise de s'alarmer, bien ou mal à propos, sur la conduite de quelqu'une de ses femmes, il en use on ne peut mieux. On leur prépare un bain chaud; on les saigne des quatre membres; elles s'en vont tout doucement faire l'amour en l'autre monde, et il n'y paraît plus. »

— Cela est assez bien dit, reprit Zambador; mais il valait encore mieux se taire. Et comment la princesse prit-elle mon procédé?

— Je ne sais, répondit le prince; elle fit une mine... »

Zambador en fit une autre, et le prince continua.

« J'interprétai la mine de Lirila; c'était un embarras qu'on avait souvent avec une femme paresseuse de parler, et je crus qu'il convenait de la rassurer.

— Vous crûtes bien, ajouta Zambador.

— Je lui dis donc que ce n'était point votre habitude; et que, depuis quarante-cinq ans que vous aviez dépêché la première, pour un coup d'éventail qu'elle avait donné sur la main d'un de vos chambellans, vous n'en étiez qu'à la dix-huit ou dix-neuvième.

— Ah! mon fils, dit Zambador au prince, ne vous faites pas géomètre; car vous êtes bien le plus mauvais calculateur que je connaisse. »

Puis s'adressant à la fée : « Madame, ajouta-t-il, vous deviez, ce me semble, lui apprendre un peu d'arithmétique; c'était votre affaire; je ne sais pourquoi vous n'en avez rien fait. »

LA SULTANE.

Je me doute que la fée représenta à Zambador qu'on ne savait jamais bien ce qu'on n'apprenait pas par goût; et que Génistan son fils avait marqué, dès sa plus tendre enfance, une aversion insurmontable pour les sciences abstraites.

LA SECONDE FEMME.

« Lirila ne vous dit-elle plus rien? demanda Zambador à son fils.

— Pardonnez-moi, seigneur, répondit le prince. Elle me demanda si ma mère était morte. « — Madame, lui répondis-je, « elle jouit encore du jour et de la tranquillité dans un vieux « château abandonné sur les rives de la mer, où elle sollicite « du ciel, pour mon père et pour vous, une nombreuse postérité; et il faut espérer que vous irez un jour partager les « délices de sa solitude, sans qu'il vous arrive aucun fâcheux « accident; car mon père est le meilleur homme du monde; et « à cela près qu'il fait baigner et saigner ses femmes pour un « coup d'éventail, il les aime tendrement, et il est fort galant. « Madame, ajoutai-je tout de suite, venez embellir la cour du

« Japon ; les plaisirs les plus délicats vous y attendent : vous y « verrez la plus belle ménagerie ; on vous y donnera des combats « de taureaux ; et je ne doute point qu'à votre arrivée il n'y « ait un rhinocéros mis à mort, avec un hourvari fort récréatif. »

« Il prit, en cet endroit, à la princesse, un bâillement. Ah ! seigneur, quel bâillement ! Vous n'en fîtes jamais un plus étendu dans aucune de vos audiences. Cela signifiait à ce que j'imaginai, que nos amusements n'étaient pas de son goût ; et je lui témoignai qu'on s'empresserait à lui en inventer d'autres.

« — Y a-t-il loin ? demanda la princesse.

« — Non, madame, lui répondis-je. Une chaise des plus « commodes que Falkemberg ait jamais faites, vous y portera, « jour et nuit, en moins de trois mois.

« — Je n'aime point les voyages, dit Lirila en se retournant, « et l'idée de votre chaise de poste me brise. Si vous me parliez « un peu de vous, cela me délasserait peut-être. Il y a si long- « temps que vous m'entretenez de votre père, qui a soixante « ans, et qui est à mille lieues !... »

« La princesse s'interrompit deux ou trois fois en prononçant cette énorme phrase ; et l'on répandit que votre chaise l'avait furieusement secouée pour en faire sortir tant de mots à la fois. Pour surcroît de fatigue, en les disant, Lirila avait encore pris la peine de me regarder. Je crois, seigneur, vous avoir prévenu que c'était une de ces femmes qu'il fallait sans cesse deviner. Je conçus donc qu'elle ne pensait plus à vous, et qu'il fallait profiter de l'instant qu'elle avait encore à penser à moi ; car Lirila s'était rarement occupée une heure de suite d'un même objet. »

LA SULTANE.

Cela est charmant ! premier émir, continuez.

Le premier émir dit qu'il n'avait jamais eu moins d'imagination que ce soir ; qu'il était distrait sans savoir pourquoi ; qu'il souffrait un peu de la poitrine, et qu'il suppliait la sultane de lui permettre de se retirer. La sultane lui répondit qu'il valait mieux, pour son indisposition, qu'il restât ; et elle ordonna au second émir de suivre le récit.

LE SECOND ÉMIR.

« Le bal finit. On porta la princesse dans son appartement, où j'eus l'honneur de l'accompagner. On la posa tout de son

long sur un grand canapé. Ses femmes s'en emparèrent, la tournèrent, retournèrent, et déshabillèrent à peu près avec les mêmes cérémonies de leur part et la même indolence de la part de Lirila, que si l'une eût été morte, et que si les autres l'eussent ensevelie. Cela fait, elles disparurent. Je me jetai aussitôt à ses pieds, et lui dis de l'air le plus attendri et du ton le plus touchant qu'il me fut possible de prendre :

« Madame, je sens tout ce que je vous dois et à mon père, « et je ne me suis jamais flatté d'obtenir de vous quelque pré- « férence ; mais il y a si loin d'ici au Japon, et je ressemble si « fort à mon père!

« — Vrai? dit la princesse.

« — Très-vrai, répondis-je ; et à cela près que je n'ai pas ses « années, et qu'en vous aimant il ne risquerait pas la couronne « et la vie, vous vous y méprendriez.

« — Je ne voudrais pourtant pas vous prendre l'un pour « l'autre à ce prix. Je serais bien aise de vous avoir, vous, et « qu'il ne vous en coûtât rien. »

« Pendant cette conversation, une des mains de Lirila, entraînée par son propre poids, m'était tombée sur les yeux ; elle m'incommodait là : je crus donc pouvoir la déplacer sans offenser la princesse, et je ne me trompai pas. J'imaginai que nous nous entendions : point du tout, je m'entendais tout seul. Lirila dormait. Heureusement on m'avait appris que c'était sa manière d'approuver. Je fis donc comme si elle eût veillé ; je l'épousai jusqu'au bout, et toujours en votre nom.

— Ah! traître, dit le sultan.

— Ah! seigneur, dit le prince, vous m'arrêtez dans le plus bel endroit, au moment où j'avançais vos affaires de toute ma force.

— Avance, avance, ajouta le sultan ; tu fais de belles choses. »

Génistan, qui craignait que son père ne se fâchât tout de bon, lui représenta qu'il pouvait entrer dans tous ces détails sans danger ; et lui les écouter sans humeur, puisqu'il ne se souciait plus de Lirila.

— Mon fils, dit Zambador, vous avez raison ; achevez votre aventure, et tâchez de réveiller votre assoupie.

« Seigneur, continua le prince, je fis de mon mieux ; mais

ce fut inutilement. Je me retirai après des efforts inouïs; car s'il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre... »

LA SULTANE.

Il n'y a pas de pires endormies que celles qui ne veulent pas s'éveiller, ni de pires éveillées que celles qui ne veulent pas s'endormir.

LE SECOND ÉMIR.

« Cela est surprenant, dit le sultan; car on a tant de raisons pour veiller en pareil cas!

— Lirila, dit le prince, s'embarrassait bien de ces raisons! J'interprétai son sommeil comme un consentement de préparer son voyage. On se constitua dans des dépenses dont elle ne daigna pas seulement s'informer; et nous ne sûmes qu'elle restait qu'au moment de partir, lorsqu'on eut mis les chevaux à cette admirable voiture que vous nous envoyâtes. Alors, Lirila, ne sachant pas bien positivement ce qu'il lui fallait, me tint à peu près ce discours :

« Prince, je crois que vous pouvez aller seul, et que je reste.

« — Et pourquoi donc, madame? lui demandai-je.

« — Pourquoi? Mais c'est qu'il me semble que je ne veux ni « de vous, ni de votre père.

« — Mais, madame, d'où naît votre répugnance? Il me « semble, à moi, que vous pourriez vous trouver mal d'un autre.

« — Tant pis pour lui; je me trouve bien ici.

« — Restez-y donc, madame... »

« Et je partis sans prendre mon audience de congé de l'empereur, qui s'en formalisa beaucoup, comme vous savez. Je revins ici vous rendre compte de mon ambassade, vous courroucer de ce que je ne vous avais pas amené une sotte épouse, et obtenir l'exil pour la récompense de mes services.

— Mon fils, mon fils, dit sérieusement Zambador au prince, vous ne me révélâtes pas tout alors, et vous fîtes sagement. »

La sultane dit à sa chatouilleuse :

« Assez. »

Les émirs et ses femmes lui proposèrent obligeamment de continuer, si cela lui convenait.

« Vous mériteriez bien, leur dit-elle, que je vous prisse au

mot ; mais j'ai joui assez longtemps de votre impatience. Assez. Et vous, premier émir, songez à ménager pour demain votre poitrine ; car je ne veux rien perdre, et votre tâche sera double. Quelle heure est-il ?

— Deux heures du matin.

— J'ai fait durer ma méchanceté plus longtemps que je ne voulais. Allez, allez vite.

QUATRIÈME SOIRÉE.

LA SULTANE.

Je trouve mon lit mal fait... Où en étions-nous?... Est-ce toujours le prince qui raconte?

— Oui, madame.

— Et que dit-il?

LA PREMIÈRE FEMME.

Il dit : « Je ne sus d'abord où je me retirerais. Après quelques réflexions sur mon ignorance, car je n'avais jamais donné dans ces harangues où l'on me félicitait de mon profond savoir, il me prit envie de renouer connaissance avec Vérité, chez laquelle j'avais passé mes premières années. Je partis dans le dessein de la trouver; et comme je n'étais occupé d'aucune passion qui m'éloignât de son séjour, je n'eus presque aucune peine à la rencontrer. Je voyageai cette fois dans des dispositions d'âme plus favorables que la première. Les femmes de votre cour, seigneur, et la princesse Lirila ne me donnèrent pas les mêmes distractions que les jeunes vierges de la guenon couleur de feu. »

LA SULTANE.

Je crois, en effet, que l'image d'une jolie femme est mauvaise compagnie pour qui cherche Vérité.

LA PREMIÈRE FEMME.

« J'avais entièrement oublié les usages de la cour de cette fée, lorsque j'y arrivai ; et je fus tout étonné de n'y voir que des gens presque nus. Les riches vêtements dont je m'étais précautionné m'auraient été tout à fait inutiles, peut-être même déshonoré, si la fée m'eût laissé libre sur mes actions. Ce n'étaient ici, et au Tongut, que des magnificences. Chez la fée

Vérité, tout était, au contraire, d'une extrême simplicité : des tables d'acajou, des boisures unies, des glaces sans bordures, des porcelaines toutes blanches, presque pas un meuble nouveau.

« Lorsqu'on m'introduisit, la fée était vêtue d'une gaze légère, qu'elle prenait toujours pour les nouveaux venus, mair qu'elle quittait à mesure qu'on se familiarisait avec elle. chaise longue sur laquelle elle reposait n'aurait pas été assez bonne pour la bourgeoise la plus raisonnable; elle était d'un bleu foncé, relevée par des carreaux de Perse, fond blanc. Je fus surpris de ce peu de parure. On me dit que la fée n'en prenait presque jamais davantage, à moins qu'elle n'assistât à quelque cérémonie publique, ou qu'un grand intérêt ne la contraignît de se déguiser, comme lorsqu'il fallait paraître devant les grands. Toutes ces occasions lui déplaisaient, parce qu'elle ne manquait guère d'y perdre de sa beauté. Elle avait surtout une aversion insurmontable pour le rouge, les plumes, les aigrettes et les mouches. Les pierreries la rendaient méconnaissable. Elle ne se parait jamais qu'à regret.

« Elle avait à ses côtés une nièce qui s'appelait Azéma, ou, dans la langue du pays, Candeur. Cette nièce avait d'assez beaux yeux, la physionomie douce, et par-dessus cela, le teint de la plus grande blancheur. Cependant elle ne plaisait pas : elle avait toujours un air si fade, si insipide, si décent, qu'on ne pouvait l'envisager sans se sentir peu à peu gagner d'ennui. Sa tante aurait bien voulu la marier, et même avec moi; car elle avait vingt-deux ans passés, temps où l'on doit épouser ou jamais. Mais pour être son neveu, il aurait fallu courir sur les brisées du génie Rousch, qui en était éperdu.

« Rousch était le plus vilain, le plus dangereux, le plus ignoble des génies. Il était mince, il avait le teint basané, la figure commune, l'air sournois, les yeux renfoncés et couverts, les lèvres épaisses, l'accent gascon, les cheveux crépus, la bouche grande et les dents doubles. »

LA SULTANE.

Ne m'avez-vous pas dit que Rousch signifiait, dans la langue du pays, Menteur?

LA PREMIÈRE FEMME.

Je crois qu'oui.

« Rousch était très-méchante langue. Pour de l'esprit, il en

voulait avoir. Il était fat, petit-maître, insolent avec les femmes, lâche avec les hommes, grand parleur, ayant beaucoup de mémoire et n'en ayant pas encore assez, ignorant les bonnes choses, la tête pleine de frivolités, faisant des nouvelles, apprêtant des contes, imaginant des aventures scandaleuses, qu'il nous débitait comme des vérités. Nous donnions là dedans; il riait sous cape, et nous prenait pour des imbéciles, lui, pour un esprit supérieur. »

LA SULTANE.

Ne fut-ce pas ce même personnage qui inventa le grand art de persifler? Si cela n'est pas, laissez-le-moi croire.

LA PREMIÈRE FEMME.

« La fée me paraissait plus digne d'attention que sa nièce. Je commençais à me faire à son air austère et sérieux. Elle avait des charmes, mais on n'en était pas toujours touché. Elle ne changeait point, mais on était journalier avec elle. Ce qui me rebutait quelquefois, c'était une sécheresse excessive. Son visage seulement conservait quelque sorte d'embonpoint. Sa taille était ordinaire. Elle avait l'air noble, la démarche grave et composée, les yeux pénétrants et petits, quelque chose d'intéressant dans la physionomie, la bouche grande, les dents belles, les cheveux de toutes sortes de couleurs. On remarquait dans ses traits je ne sais quoi d'antique qui ne plaisait pas à tout le monde. Elle ne manquait pas d'esprit. Pour des connaissances, personne n'en avait davantage et de plus sûres. Elle ne laissait rien entrer dans sa tête, sans l'avoir bien examiné. Du reste, sans enjouement et sans aménité, aimant la promenade, la philosophie, la solitude et la table; écrivant durement; ayant tout vu, tout lu, tout entendu, tout retenu, excepté l'histoire et les voyages; faisant ses délices des ouvrages de caractère et de mœurs, pourvu que la religion n'y fût point mêlée. Il était défendu de parler en sa présence de son dieu, de sa maîtresse et de son roi. Les mathématiques étaient presque son unique étude. La musique ne lui déplaisait pas, surtout l'italienne. Elle avait peu de goût pour la poésie. Elle aimait les enfants à la folie; aussi lui en envoyait-on de toutes parts; mais elle ne les gardait pas longtemps : à peine avaient-ils l'âge de raison, que Rousch et ses partisans nombreux les lui débauchaient. »

LA SULTANE.

La fée n'était-elle pas là, lorsque Génistan en parlait ainsi?

LA PREMIÈRE FEMME.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Comment prit-elle ce portrait, qui n'était pas flatté?

LA PREMIÈRE FEMME.

Elle s'avança vers lui, l'embrassa tendrement; et le prince continua.

« Je fus du nombre de ceux que Rousch entreprit; mais j'aimais la fée et j'en étais aimé. Le moyen de lui plaire, en me liant avec le seul génie qu'elle eût en aversion! Je m'appliquai donc à éloigner Rousch. Il en fut piqué. Azéma, sur laquelle il avait des vues, s'avisa d'en avoir sur moi; et voilà Rousch furieux. C'était bien à tort, car je n'avais pas le moindre dessein qui pût l'alarmer. La tante eut beau me vanter la bonté de son esprit et la douceur de son caractère, je répondis aux éloges de l'une et aux agaceries insinuantes de sa nièce, qu'Azéma ferait assurément le bonheur de son époux, mais que je ne pouvais faire le sien; et il n'en fut plus question. Cependant Rousch ne me le pardonna pas davantage. Il se promit une vengeance proportionnée à l'injure qu'il prétendait avoir reçue. Il médita d'abord de se battre; mais après y avoir un peu réfléchi, il trouva qu'il n'en avait pas le courage. Il aima mieux recourir à son art. Il redoubla de rage contre Vérité, et se mit à la défigurer d'une si étrange manière, que je ne pus l'aimer ce jour-là. A l'entendre, c'était une pédante, une ennemie des plaisirs et du bonheur; que sais-je encore? Je parus froid à la fée; j'abrégeai les longs entretiens que j'avais coutume d'avoir avec elle : je ne sais même si je n'eus pas une mauvaise honte de l'attachement scrupuleux que je lui avais voué. Cependant je la revis le lendemain, mais d'un air embarrassé. La fée m'avait deviné; elle me demanda comment je l'avais trouvée la veille.

« — Madame, lui répondis-je, on ne peut pas mieux. Vous « êtes charmante en tout temps; mais hier vous étiez à « ravir.

« — Ah! mon fils, me répondit la fée, Rousch vous a séduit. « Quel dommage, et que votre changement m'afflige! Prince, « vous m'abandonnez.

« Je fus sensible à ce reproche; et me jetant entre les bras de la fée (elle les tenait toujours ouverts à ceux qui revenaient

sincèrement à elle), je la conjurai de ne me pas faire un crime d'un discours que la politesse m'avait dicté. »

LA SULTANE.

La politesse ! Est-ce qu'il ne savait pas que c'était une des proches parentes et des bonnes amies de Rousch?

LA PREMIÈRE FEMME.

Pardonnez-moi, madame, la fée le lui avait dit plus d'une fois : aussi Génistan, se jetant à ses genoux, lui jura-t-il de ne plus ménager Rousch et sa parente à ses dépens, dût-il rester muet, et passer ou pour grossier ou pour sot. La fée le reçut en grâce, et lui conta les tours sanglants que Rousch s'amusait à lui jouer. « Tantôt, lui dit-elle, il me rend vieille et surannée, tantôt jeune et difforme ; quelquefois il m'enjolive à tel point, qu'il ne me reste rien de ma dignité, et qu'on me prendrait pour une bouffonne ; d'autres fois il me prête un air sauvage et rechigné. En un mot, sous quelque forme qu'il me présente, je suis estropiée. Il me fait un œil bleu, et l'autre noir; les sourcils bruns et les cheveux blonds; mais il a beau me déguiser, les bons yeux me reconnaissent. »

LA SULTANE.

Les dieux n'ont laissé à Rousch qu'un moment d'une illusion qui cesse toujours à sa honte.

LA PREMIÈRE FEMME.

« Madame, dit le prince en se tournant du côté de la fée, me parlait ainsi lorsqu'on lui annonça le prince Lubrelu, ou, dans la langue du pays, Brouillon ; et la princesse Serpilla, ou, dans la langue du pays, Rusée. C'étaient deux élèves qu'on lui envoyait. « Ah! dit la fée en fronçant le sourcil, que veut-on que je fasse de ces gens-là? » Elle les reçut assez froidement, et sans demander des nouvelles de leurs parents. »

LA SULTANE.

A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

« Lubrelu salua la fée fort étourdiment. Il était assez joli garçon, mais louche et bègue. Il parlait beaucoup et sans suite, n'était d'accord avec lui-même, que quand il n'y pensait pas; grand disputeur, souvent il prenait les raisons de son sentiment

pour des objections; sourd d'une oreille, quelquefois il entendait mal et répondait bien, ou entendait bien et répondait mal. Dès le même soir, il fut ami de Rousch.

« Pour Serpilla, elle était petite, maigre et noire; elle contrefaisait la vue basse; elle avait le nez retroussé, le visage chiffonné, les coins de la bouche relevés : si elle méditait une méchanceté, elle en tirait en bas le coin gauche; c'était un tic. Son menton était pointu, ses sourcils bruns et prolongés vers les tempes; ses mains noires et sèches, mais elle ne quittait jamais ses gants. Elle parlait peu, pensait beaucoup, examinait tout, ne faisait aucune démarche, ne tenait aucun propos sans dessein; jouait toute sorte de personnages, l'étourdie, la distraite, la niaise, et n'avait jamais plus d'esprit que quand on était tenté de la prendre pour une idiote.

« Azéma lui déplut d'abord; et elle s'occupa, dès le premier jour, à la tourner en ridicule, et à lui tendre des panneaux dans lesquels la bonne créature donnait tête baissée. Elle lui faisait voir une infinité de choses qui n'étaient point et ne pouvaient être. Elle se mit en tête de lui persuader que Génistan, moi, pour qui elle se sentait du goût, je l'aimais, elle Azéma, à la folie, mais que je n'osais le lui déclarer.

« — Pourquoi, lui demandait Azéma, se taire opiniâtrément « comme il fait? S'il n'a que des vues honnêtes, que ne parle- « t-il à ma tante?...

« — Princesse, lui répondait Serpilla, vous ne connaissez pas « encore les amants délicats. S'adresser à votre tante, ce serait « s'assurer de votre personne sans avoir pressenti votre cœur. « Vous pouvez compter que le prince périra plutôt de chagrin « que de hasarder une démarche qui pourrait vous déplaire...

« — Ah! reprit Azéma, pour cela je ne veux pas qu'il périsse; « je ne veux pas même qu'il souffre...

« — Cependant cela est, et cela durera, si vous n'y mettez « pas ordre...

« — Mais comment faut-il que je m'y prenne? Je suis si neuve « et si gauche à tout...

« — Je le regarderais tendrement lorsqu'il viendrait chez ma « tante; s'il lui arrivait de me donner la main, je la serrerais « de distraction; je jetterais un mot, et puis un autre...

« — En vérité, j'ai peur d'avoir fait tout cela sans y penser...

« — Si cela est, il faut avouer que ce Génistan est un cruel « homme. Je n'y vois plus qu'un remède...

« — Et quel est-il?...

« — Ho! non, je ne vous le dirai pas...

« — Et pourquoi?...

« — C'est que si je vous le disais, vous le confieriez peut-« être à votre tante...

« — Ne craignez rien; vous ne sauriez croire combien je « suis discrète...

« — Eh bien! j'écrirais...

« — Si c'est là votre secret, n'en parlons plus; je n'oserais « jamais m'en servir...

« — N'en parlons plus, comme vous dites. Il me semble qu'il « fait beau et qu'un tour de promenade vous dissiperait...

« — Très-volontiers; nous rencontrerons peut-être le prince « Génistan...

« — Le prince a renoncé à tout amusement. S'il se promène, « c'est dans des lieux écartés et solitaires. Je ne sais où le con-« duira cette triste vie. S'il en mourait pourtant, c'est vous qui « en seriez la cause...

« — Mais je ne veux pas qu'il meure, je vous l'ai déjà dit...

« — Écrivez-lui donc...

« — Je n'oserais; et puis je ne sais que lui écrire...

« — Que ne m'en chargez-vous? Vous me connaissez un peu, « et vous ne me croyez pas, sans doute, aussi maladroite que « je le parais. J'arrangerai les choses avec toute la décence « imaginable. La lettre sera anonyme. Si la déclaration réussit, « c'est vous qui l'aurez faite; si elle échoue, ce sera moi...

« — Vous êtes bien bonne... »

LA SULTANE.

Cette Serpilla est une dangereuse créature, et la simple Azéma n'en savait pas assez pour sentir ce piége. La lettre fut-elle écrite?

LA SECONDE FEMME.

Le prince dit que oui.

LA SULTANE.

Fut-elle répondue?

LA SECONDE FEMME.

Le prince dit que non.

LA SULTANE.

Et pourquoi?

LA SECONDE FEMME.

« Je n'avais garde, dit le prince, de me fier à Serpilla, et cela sous les yeux de la fée, qui nous aurait devinés d'abord, et qui ne m'aurait jamais pardonné cette intrigue. Azéma fut désolée de mon silence, mais elle ne se plaignit pas. Sa méchante amie se fit un mérite auprès d'elle de la démarche hardie qu'elle avait faite pour la servir, et Azéma l'en remercia sincèrement. Rousch ne fut pas si scrupuleux que moi; on dit qu'il tira parti de Serpilla. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on remarqua de la liaison entre eux, et qu'ils formèrent avec Lubrelu une espèce de triumvirat qui mit en fort peu de temps la cour de la fée sens dessus dessous. On s'évitait, on ne se parlait plus; c'étaient des caquets et des tracasseries sans fin; on se boudait sans savoir pourquoi, et la fée en était de fort mauvaise humeur. »

LA SULTANE.

C'est, en vérité, comme ici; et je croirais volontiers que ce triumvirat subsiste dans toutes les cours.

LA SECONDE FEMME.

« La fée fit publier pour la centième fois les anciennes lois contre la calomnie; elle défendit de hasarder des conjectures sur la réputation d'un ennemi, même sur celle d'un méchant notoire, sous peine d'être banni de sa cour; elle redoubla de sévérité; et s'il nous arrivait quelquefois de médire, elle nous arrêtait tout court, et nous demandait brusquement : « Est-ce à « vous que le fait est arrivé? Ce que vous racontez, l'avez-vous « vu? » Elle était rarement satisfaite de nos réponses. Elle m'interdit une fois sa présence pendant quatre jours, pour avoir assuré une aventure arrivée au Tongut tandis que j'y étais, mais à laquelle je n'avais eu aucune part, et que je n'avais apprise que par le bruit public.

« Malgré les défenses de Vérité, Lubrelu avait toutes les peines du monde à se contenir. Il lui échappait à tout moment des choses peu mesurées qui offensaient moins de sa part que d'un autre, parce qu'il y avait, disait-on, dans son fait plus de sottise et d'étourderie que de méchanceté : il croyait parler sans conséquence, en disant hautement que j'étais bien avec la tante, et passablement avec la nièce; qu'il y avait entre nous un

arrangement le mieux entendu, et que le jour j'appartenais à Azéma, et la nuit à Vérité.

« Rousch, qui était présent, lui répondit qu'il lui abandonnait la vieille fée pour en disposer à sa fantaisie, mais qu'il prétendait qu'on s'écoutât quand on parlait d'Azéma. S'écouter, c'est ce que Lubrelu n'avait fait de sa vie; il répondit à Rousch par une pirouette, et lui laissa murmurer entre ses dents qu'il était épris d'Azéma; que personne ne l'ignorait; qu'il en était aimé; qu'il méditait depuis longtemps de l'épouser; et que, quoiqu'il eût commencé avec elle par où les autres finissent, il n'en était pas moins amoureux.

« Lubrelu ne perdit pas ces derniers mots, qu'il redit le lendemain à Azéma, y ajoutant quelques absurdités fort atroces. Azéma en fut affligée, et s'en alla, en pleurant, se plaindre à sa tante, et la prier de l'envoyer pour quelque temps chez la fée Zirphelle, ou, dans la langue du pays, Discrète, son autre tante : Vérité y consentit. On tint le départ secret, et Azéma disparut sans que Rousch en sût rien. Il fit du bruit quand il l'apprit; mais Azéma était déjà bien loin : il courut après elle, ne la rejoignit point, et revint une fois plus hideux, me soupçonnant d'avoir enlevé ses amours, et bien résolu de m'en faire repentir. Ses menaces ne m'effrayèrent point; je n'ignorais pas que sa puissance était limitée, et qu'il ne me nuirait jamais que de concert avec le génie Nucton, ou comme qui dirait Sournois, qui résidait à mille lieues et plus du palais de Vérité. Mais qui l'eût cru? Rousch disparut un matin, et l'on sut qu'il était allé consulter Nucton sur les moyens de se venger.

« Il n'était pas à un quart de lieue, qu'on entendit un grand fracas dans les avant-cours; on crut que c'était Rousch qui revenait : point du tout, c'était une de ses amies et des parentes de Lubrelu, que le hasard avait jetée dans cette contrée; on l'appelait Trocilla, comme qui dirait Bizarre. Sa manie était de courir sans savoir où elle allait; pourvu qu'elle ne suivît pas la grande route, elle était contente : aussi apprîmes-nous qu'elle s'était engagée dans des chemins de traverse où son équipage avait été mis en pièces, et qu'elle arrivait sur une mule rétive, crottée, déchirée, dans un désordre à faire mourir de rire.

« On lui donna un appartement : il y en avait toujours de reste chez Vérité; elle se reposait en attendant ses gens, qu'elle

maudissait, et qui ne demeuraient pas en reste avec elle. Ils arrivèrent enfin. On tira ses femmes d'une berline en souricière ; c'étaient trois espèces de boiteuses : l'une boitait à droite, l'autre à gauche, la troisième des deux côtés. Trocilla, qui les examinait d'une croisée, trouvait leur allure si ridicule, qu'elle en riait à gorge déployée, comme si l'étrange spectacle de ces trois boiteuses, qui se hâtaient de venir, eût été nouveau pour elle. Tandis qu'un cocher en scaramouche et un valet en arlequin dételaient de la voiture deux chevaux, l'un blanc et l'autre noir, Trocilla était à sa toilette, qui commença sur les cinq heures du soir, et qui finit à peine à huit, qu'elle se présenta chez la fée Vérité.

« Je n'ai rien vu de si extravagant que sa parure, et sa personne attira mon attention et celle de tout le monde. »

LA SULTANE.

C'est le privilége de la singularité plus encore que de la beauté. Les hommes se livrent plus promptement à ce qui les surprend qu'à ce qu'ils admireraient.

La sultane prononça cette réflexion sensée d'un ton faible et entrecoupé qui annonçait l'approche du sommeil.

LA SECONDE FEMME.

« Trocilla était plutôt grande que petite, mal proportionnée : c'étaient de longues jambes au bout de longues cuisses, qui lui donnaient l'air d'une sauterelle, surtout quand elle était assise : point de taille ; un bras potelé, et l'autre sec ; une main laide et difforme, et l'autre jolie ; un pied petit et délicat dans une grande mule rembourrée, un autre pied grand et mal fait, enchâssé dans une petite mule ; mais cela n'y faisait rien : par ce moyen, elle avait deux mules égales. Son épaule droite était un peu plus haute que la gauche ; à la vérité, un corps et l'éducation avaient affaibli ce défaut : elle avait des couleurs et point de teint ; un œil bleu et un œil gris ; le nez long et pointu ; la bouche charmante quand elle riait ; mais par malheur pour ceux qui l'approchaient, elle avait des journées tristes sans savoir pourquoi, car elle ne voulait pas que ce fût des vapeurs ou des nerfs.

« Elle avait une robe de satin couleur de rose, avec des parures violettes ; une simarre de velours bleu, garnie de crêpe ;

un nœud de diamants, d'où pendait une riche dévote, dans un temps où l'on n'en portait plus; une girandole de très-beaux brillants à l'oreille droite, et une perle d'orient à la gauche ; une plume verte dans sa coiffure, dont un des côtés était en papillon, et l'autre en battant l'œil, avec un énorme éventail à la main.

« Voilà l'ajustement sous lequel nous apparut Trocilla. »

LA SULTANE.

La perle à l'oreille gauche est de trop.

LA SECONDE FEMME.

« Elle salua Vérité sans la regarder, s'étendit indécemment sur une sultane, tira de sa poche une lorgnette, dont elle ne se servit point, jeta à travers une conversation fort sérieuse trois ou quatre mots déplacés et plaisants, se moqua d'elle et du reste de la compagnie, et se retira. »

LA SULTANE.

Je vous conseille de l'imiter. Après la nuit dernière, je crois que vous pourriez avoir besoin de repos. Bonsoir, messieurs ; mesdames, bonsoir; car je crois que vous allez vous coucher.

CINQUIÈME SOIRÉE.

Ce soir, Mangogul avait ordonné qu'on laissât la porte de l'appartement ouverte; et lorsque Mirzoza fut couchée, il profita du bruit que firent les improvisateurs en s'arrangeant autour de son lit, pour entrer sans qu'elle s'en doutât : il était placé debout, les coudes appuyés sur la chaise de la seconde femme et sur celle du premier émir, lorsque la sultane demanda à celui-ci si sa poitrine lui permettait de la dédommager du silence qu'il gardait depuis deux jours. L'émir lui répondit qu'il ferait de son mieux, et commença comme il suit :

LE PREMIER ÉMIR.

« Je pris pour elle ce qu'on appelle une fantaisie. »

LA SULTANE.

Ce *je*, c'est le prince Génistan ; et cet *elle*, c'est apparemment Trocilla.

LE PREMIER ÉMIR.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Ah, les hommes! les hommes!... Je les crois encore plus fous que nous.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sûrement le sultan.

LA SULTANE.

Continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

« L'occasion de l'instruire de mes sentiments n'était pas difficile à trouver; mais il fallait se cacher de Vérité. Un jour que la fée était profondément occupée, la crainte de la distraire me servit de prétexte, et j'allai faire ma cour à Trocilla, qui me reçut bien. J'y retournai le lendemain, et elle me fit froid d'abord. Sa mauvaise humeur cessa lorsqu'elle s'aperçut que je ne m'empressais nullement à la dissiper; elle railla la religion, les prêtres et les dévotes; traita la modestie, la pudeur et les principales vertus de son sexe, de freins imaginés par les sottes; et je crus victoire gagnée : point de préjugés à combattre, point de scrupules à lever; je ne désirais qu'une seconde entrevue pour être heureux; encore ne fallait-il pas qu'elle fût longue, de peur d'avoir du temps de reste, et de ne savoir qu'en faire. J'eus un autre jour l'occasion de la reconduire dans son appartement : chemin faisant, je lui demandai la permission d'y rester un moment; elle me fut accordée. Aussitôt je me mis en devoir de lui dire des choses tendres et galantes autant qu'il m'en vint : que je l'avais aimée depuis que j'avais eu le bonheur de la voir; que c'était un de ces coups de sympathie auxquels jusqu'alors j'avais ajouté peu de foi, et qu'il fallait que ma passion fût bien violente, puisque j'osais la lui déclarer la seconde fois que je jouissais de son entretien : elle m'écouta attentivement; puis tout à coup éclatant de rire, elle se leva et appela toutes ses femmes, qui accoururent, et qu'elle renvoya. Je la priai de se remettre d'une surprise à laquelle ses charmes ne l'exposaient pas sans doute pour la première fois. Vous avez raison, me répondit-elle : on m'a aimée, on me l'a dit, et je devrais y être faite; mais il m'est toujours nouveau de voir des hommes, parce qu'ils sont aimables, prétendre qu'on leur sacrifiera l'honneur, la réputation, les mœurs, la modestie, la pudeur, et la plupart des vertus qui font l'ornement de notre sexe; car

il paraît bien à leurs procédés et à ceux des femmes, que c'est à ces bagatelles que se réduisent les désirs des uns et les bontés des autres. Et continuant d'un ton moins naturel encore et plus pathétique : Non, s'écria-t-elle, il n'y a plus de décence; les liaisons ont dégénéré en un libertinage épouvantable; la pudeur est ignorée sur la surface de la terre : aussi les dieux se sont-ils vengés; et presque tous les hommes... »

LA SULTANE.

Sont devenus faux ou indiscrets.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sans doute le sultan.

LA SULTANE.

Continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

« Je fus un peu déconcerté de ce sermon, auquel je ne m'attendais guère; et j'allais lui rappeler ses maximes de la veille, lorsqu'elle m'épargna ce propos ridicule, en me priant de me retirer, de crainte qu'on n'en tînt de méchants sur sa conduite. J'obéis, bien résolu d'abandonner Trocilla à toutes ses bizarreries, et de ne la revoir jamais. Mais j'avais plu; et dès le lendemain elle m'agaça, me dit des mots fort doux et assez suivis; et je me laissai entraîner. »

LA SULTANE.

Vous n'êtes que des marionnettes.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sans doute le sultan.

LA SULTANE.

Émir, respectez le sultan; respectez-moi, et continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

« Je me rendis dans son appartement à l'heure marquée; je crus la trouver seule. Point du tout, elle s'occupait à prendre une leçon d'anglais, qui avait déjà duré fort longtemps, et que ma présence n'abrégea point. Nous y serions encore tous les trois, si le maître d'anglais, qui ne manquait pas d'intelligence, n'eût eu pitié de moi. Mais il était écrit que mon supplice serait plus long. Trocilla me reçut comme un homme tombé des nues, me laissa debout, ne me dit presque pas un mot; et sans m'accorder le temps de lui parler, sonna et se fit apporter une

vielle, dont elle se mit à jouer précisément comme quand on est seul, et qu'on s'ennuie. »

Ici le sultan ne put s'empêcher de rire; la sultane dit: « En effet, cette scène est assez ridicule. » Et l'émir reprit son récit.

LE PREMIER ÉMIR.

« Je lui laissai tâtonner une musette, un menuet; et elle allait commencer un maudit air à la mode, qui n'aurait point eu de fin, lorsque je pris la liberté de lui arrêter les mains.

« Ah! vous voilà, me dit-elle, et que faites-vous ici à « l'heure qu'il est?

« — C'est par vos ordres, madame, lui répondis-je, que je « m'y suis rendu; et il y a près de deux heures que j'attends « que vous vous aperceviez que j'y suis...

« — Est-il bien vrai?...

« — Pour peu que vous en doutassiez, votre maître d'anglais « vous l'assurerait...

« — Vous l'avez donc entendu donner leçon? C'est un habile « homme; qu'en pensez-vous? Et ma vielle, je commence à m'en « tirer assez bien. Mais, asseyez-vous, je me sens en main, et je « vais vous jouer des contredanses du dernier bal, qui vous « réjouiront...

« — Madame, lui répondis-je, faites-moi la grâce de m'en- « tendre. A présent, ce ne sont point des airs de vielle que je « viens chercher ici; quittez pour un moment votre instrument, « et daignez m'écouter...

« — Mais vous êtes extraordinaire, me dit Trocilla; vous ne « savez pas ce que vous refusez. J'allais vous jouer, ce soir, « comme un ange...

« — Madame, lui répliquai-je, si je vous gêne, je vais me « retirer...

« — Non, restez, monsieur. Et qui vous dit que vous me « gênez?...

« — Quittez donc ce maudit instrument, ou je le brise...

« — Brisez, mon cher; brisez : aussi bien j'en suis dé- « goûtée. »

« Je détachai la ceinture de la vielle, non sans serrer douce-

ment la taille de la vielleuse. Trocilla était assise sur un tabouret; cette situation n'était pas commode. »

LA SULTANE.

Émir, supposez que je dors, et continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

« Je la pris par sa main jolie, que je baisai plusieurs fois, en la conduisant vers une chaise longue, sur laquelle je la poussai doucement; elle s'y laissa aller sans façon; et me voilà assis à côté d'elle, lui baisant encore la main, et lui protestant d'une voix émue que je l'adorais. »

De distraction le sultan s'écria : « Adore donc, maudite bête! » Heureusement, la sultane, ou ne l'entendit pas, ou feignit de ne pas l'entendre.

LE PREMIER ÉMIR.

« Trocilla me crut apparemment, car elle me passa son autre main sur les yeux, et l'arrêta sur ma bouche. Je la regardai dans ce moment, et je la trouvai charmante. Son souris, son badinage, le son de sa voix, tout excitait en moi des désirs. Elle me tenait de petits propos d'enfants, qui achevaient de me tourner la tête. Bientôt je n'y fus plus. Je me penchai sur sa gorge. Je ne sais trop ce que mes mains devinrent. Trocilla paraissait éprouver le même trouble; et nous touchions à l'instant du bonheur, lorsque nous sortîmes, elle et moi, de cette situation voluptueuse, par une extravagance inouïe. Trocilla me repoussa fortement; et se mettant à pleurer, mais à pleurer à chaudes larmes :

« Ah! cher Zulric, s'écria-t-elle; tendre et fidèle amant, « que deviendrais-tu, si tu savais à quel point je t'oublie? »

« Ses larmes et ses soupirs redoublèrent; c'était à me faire craindre qu'elle ne suffoquât.

« Retirez-vous, monsieur; je vous hais, je vous déteste. « Vous m'avez fait manquer à mes serments, et tromper l'homme « unique à qui je suis engagée par les liens les plus solennels; « vous n'en serez pas plus heureux, et j'en mourrai de « douleur. »

« Ces dernières paroles, et les larmes abondantes qui les suivirent, me persuadèrent que le quart d'heure était passé. Je

me retirai, bien résolu de le faire renaître. J'envoyai le lendemain chez Trocilla, et j'appris de sa part qu'elle avait bien reposé et qu'elle m'attendait pour prendre le thé. Je partis sur-le-champ, et j'eus le bonheur de la trouver encore au lit.

« Venez, prince, dit-elle; asseyez-vous près de moi. J'ai « conçu pour vous des sentiments dont il faut absolument que je « vous instruise. Il y va de mon bonheur, et peut-être de ma vie. « Tâchez donc de ne pas abuser de ma sincérité. Je vous aime, « mais de l'amour le plus tendre et le plus violent. Avec le mérite « que vous avez, il ne doit pas être nouveau pour vous d'être « prévenu. Ah! si je rencontre dans votre cœur la même ten- « dresse que vous avez fait naître dans le mien, que je vais être « heureuse! Parlez, prince, ne me suis-je point trompée lorsque « je me suis flattée de quelque retour? M'aimez-vous?

« — Ah, madame, si je vous aime! Ne vous l'ai-je pas assuré « cent fois?

« — Serait-il bien possible!

« — Rien n'est plus vrai.

« — Je le crois, puisque vous me le dites; mais je veux « mourir, si je m'en souviens. Vraiment, je suis enchantée de « ce que vous m'apprenez là. Je vous conviens donc beaucoup, « beaucoup?

« — Autant qu'à qui que ce soit au monde.

« — Eh bien, mon cher, reprit-elle en me serrant la main « entre la sienne et son genou, personne ne me convient comme « toi. Tu es charmant, divin, amusant au possible, et nous « allons nous aimer comme des fous. On disait que Vindemill, « Illoo, Girgil, avaient de l'esprit. J'ai un peu connu ces per- « sonnages-là, et je te puis assurer que ce n'était rien, moins « que rien. »

« Trocilla ne laissait pas que d'avoir rencontré bien des gens d'esprit, quoiqu'elle n'en accordât qu'à elle et à son amant.

« A présent, madame, je puis donc me flatter, lui dis-je, « que vous ne vous souviendrez plus de Zulric ni d'aucun « autre?

« — Que parlez-vous de Zulric? reprit-elle. C'est un petit sot « qui s'est imaginé qu'il n'y avait qu'à faire le langoureux auprès

« d'une femme et à l'excéder de protestations pour la subjuguer. « C'est de ces gens prêts à mourir cent fois pour vous, et dont « une misérable petite complaisance vous débarrasse; mais » vous, ce n'est pas cela; et quelque répugnance que vous ayez « pour les hiboux, je gage que vous la vaincriez, si j'avais « attaché mes faveurs aux caresses que vous feriez au mien. »

« Seigneur, dit Génistan à son père, les autres femmes ont un serin, une perruche, un singe, un doguin. Trocilla en était, elle, pour les hiboux... Oui, seigneur, pour les hiboux!... De tous les oiseaux, c'est le seul que je n'ai pu souffrir. Trocilla en avait un qu'elle ne montrait qu'à ses meilleurs amis. »

LA SULTANE.

Que beaucoup de gens avaient vu.

LE PREMIER ÉMIR.

« Et qu'on me présenta sur-le-champ. « Voyez mon petit hibou « me dit-elle; il est charmant, n'est-ce pas? Ce toquet blanc à la « housarde, qu'on lui a placé sur l'oreille, lui fait à ravir. C'est « une invention de mes boiteuses. Ce sont des femmes admi- « rables. Mais vous ne me dites rien de mon petit hibou?

« — Madame, lui répondis-je, vous auriez pu, je crois, « prendre du goût pour un autre animal. Il n'y a que vous aux « Indes, à la Chine, au Japon, qui se soit avisée d'avoir un « hibou en toquet.

« — Vous vous trompez, me répondit-elle : c'est l'animal à « la mode; et de quel pays débarquez-vous donc? Ici tout le « monde a son hibou, vous dis-je, et il n'est pas permis de « s'en passer. Promettez-moi donc d'avoir le vôtre incessam- « ment; je sens que je ne puis vous aimer sans cela. »

« Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et je la pressai d'abréger mon impatience. »

LA SULTANE.

Je crois, émir, qu'il est à propos que je me rendorme. Me voilà rendormie; continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

« Elle y consentit, mais à la condition que j'aurais un hibou.

« Ah! plutôt quatre, madame, » lui répondis-je.

« A l'instant elle me reçut les bras ouverts. Je fus exposé aux emportements de la femme du monde qui aimait le moins; j'y répondis avec toute l'impétuosité d'un homme qui ne voulait pas laisser à Trocilla le temps de se refroidir.

« Vous aurez un hibou, me disait-elle d'une voix entrecou-
« pée : prince, vous me le promettez.

« — Oui, madame, lui répondis-je, dans un instant où l'on est
« dispensé de connaître toute la force de ses promesses : je vous le
« jure par mon amour et par le vôtre. »

« A ces mots, Trocilla se tut, et moi aussi. Il y avait près d'une demi-heure que nous étions ensemble, lorsqu'elle me dit froidement de la laisser dormir et de me retirer. Si je n'avais pas su à quoi m'en tenir, je m'en serais pris à moi-même de cette indifférence subite; mais je n'avais rien à me reprocher, ni elle non plus. Je pris donc le parti de lui obéir, et même plus scrupuleusement peut-être qu'elle ne s'y attendait. Je revins à Vérité, qui me parut plus belle que jamais. »

LA SULTANE.

C'est la vraie consolation dans les disgrâces, et on ne lui trouve jamais tant de charmes que quand on est malheureux.

LA SECONDE FEMME.

« Toutes ces choses s'étaient passées, lorsque Rousch reparut : il avait vu Nucton, et ils avaient concerté de me faire rentrer cent pieds sous terre ; c'était leur expression. La pauvre Azéma, dont ils avaient découvert la retraite, avait déjà éprouvé les cruels effets de leur haine. Rousch lui avait soufflé sur le visage une poudre qui l'avait rendue toute noire. Dans cet état elle n'osait se montrer ; elle vivait donc renfermée, détestant à chaque moment Rousch et arrosant sans cesse de ses larmes un miroir qui lui peignait toute sa laideur, et qu'elle ne pouvait quitter. Sa tante apprit son malheur, la plaignit et vint à son secours. Elle essaya de laver le visage de sa triste nièce; mais elle y perdit ses peines. Noire elle était, noire elle resta : ce qui détermina la fée à la transformer en colombe et à lui restituer sa première blancheur sous une autre forme.

« Vérité, de retour chez Azéma, songea à me garantir des embûches de Rousch. Pour cet effet, elle me fit partir incognito. Mais admirez les caprices des femmes et surtout de Trocilla;

elle ne me sut pas plus tôt éloigné d'elle, qu'elle songea à s'approcher de moi. Elle s'informa de la route que j'avais prise, et me suivit. Rousch, instruit de notre aventure, connaissant assez bien son monde, et particulièrement Trocilla, ne douta point qu'il ne parvînt au lieu de ma retraite, en marchant sur ses traces. Sa conjecture fut heureuse ; et, un matin, nous nous trouvâmes tous trois en déshabillé dans un même jardin.

« La présence de Trocilla me consola un peu de celle de Rousch. Je fus flatté d'avoir fait faire quatre cent cinquante lieues à une femme de son caractère ; et je me déterminai à la revoir. Ce n'était pas le moyen d'éviter Rousch ; car Trocilla et Rousch se connaissaient de longue main, et ils avaient toujours été passablement ensemble. C'était de concert avec elle qu'il ébauchait tous ces récits scandaleux. Il inventait le fond ; elle mettait de l'originalité dans les détails, d'où il arrivait qu'on les écoutait avec plaisir, qu'on les répétait partout, qu'on paraissait y croire, mais qu'on n'y croyait pas. »

LA SULTANE.

Il y a quelquefois tant de finesse dans votre conte, que je serais tentée de le croire allégorique.

LE PREMIER ÉMIR.

« Un soir qu'une des boiteuses de Trocilla m'introduisait chez sa maîtresse par un escalier dérobé, j'allai donner rudement de la tête contre celle de Rousch, qui s'esquivait par le même escalier. Nous fûmes l'un et l'autre renversés par la violence du choc. Rousch me reconnut au cri que je poussai. « Malheureux, « s'écria-t-il, que le destin a conduit ici, tremble. Tu vas enfin « éprouver ma colère. » A l'instant il prononça quelques mots inintelligibles, et je sentis mes cuisses rentrer en elles-mêmes, se raccourcir et se fléchir en sens contraire, mes ongles s'allonger et se recourber, mes mains disparaître, mes bras et le reste de mon corps se revêtir de plumes. Je voulus crier, et je ne pus tirer de mon gosier qu'un son rauque et lugubre. Je le redis plusieurs fois ; et les appartements en retentirent et le répétèrent. Trocilla accourut au ramage, qui lui parut plaisant ; elle m'appela : « Petit, petit. » Mais je n'osai pas me confier à une femme qui n'avait de fantaisie que pour les hiboux. Je pris mon vol par une fenêtre, résolu de gagner le séjour de Vérité et de me faire

désenchanter; mais je ne pus jamais reprendre le chemin de son séjour. Plus j'allais, plus je m'égarais. Ce serait abuser de votre patience que de vous raconter le reste de mes voyages et mes erreurs. D'ailleurs tout voyageur est sujet à mentir. J'aurais peur de succomber à la tentation, et j'aime mieux que ce soit Vérité qui vous achève elle-même mes aventures. »

LA SULTANE.

Ce sera la première fois qu'elle se mêlera de voyage.

LE PREMIER ÉMIR.

« Mais il faut bien qu'elle fasse quelque chose pour vous et pour moi qui l'aimais de si bonne amitié et qui avons tant fait pour elle, dit Génistan à son père. »

LA SULTANE.

Ce conte est ancien, puisqu'il est du temps où les rois aimaient la vérité.

LE PREMIER ÉMIR.

Génistan s'arrêta; Vérité prit la parole; et, comme elle poussait l'exactitude dans les récits jusqu'au dernier scrupule, elle dépêcha en quatre mots ce que nous aurions eu de la peine à écrire en vingt pages.

« J'aurais voulu, ajouta-t-elle, en le débarrassant de ses plumes, lui ôter une fantaisie qu'il a prise sous cet habit. Il s'est entêté d'une des filles de Kinkinka.

— Celle, dit le sultan, qui avait permis qu'on le mît à la crapaudine.

— Vous voulez dire à la basilique. Elle-même.

— Mais il est fou. Celle qui fait aussi peu de cas de la vie de son amant se jouera de l'honneur de son mari. Mon fils veut donc être... Je serais pourtant bien aise que nous commençassions à nous donner nous-mêmes des successeurs. Il y a assez longtemps que d'autres s'en mêlent. Madame, vous qui savez tout, pourriez-vous nous dire comment il faudrait s'y prendre?

— Il n'y a point de remède au passé, répondit Vérité; mais je vous réponds de l'avenir si vous donnez le prince à Polychresta. Rien ne sera ni si fidèle ni si fécond, et je vous réponds d'une légion de petits-fils, et tous de Génistan.

— Qui empêche donc, ajouta le sultan, qu'on en fasse la demande?

— Un petit obstacle : c'est que si Polychresta vous convient fort, elle ne convient point à votre fils. Il ne peut la souffrir ; il la trouve bourgeoise, sensée, ennuyeuse, et je ne sais quoi encore...

— Il l'a donc vue?...

— Jamais. Votre fils est un homme d'esprit ; et quel esprit y aurait-il, s'il vous plaît, à aimer ou haïr une femme après l'avoir vue? C'est comme font tous les sots...

— Parbleu, dit le sultan, mon fils l'entendra comme il voudra ; mais j'avais connu sa mère avant que de la prendre ; et si, je ne suis pas un sot...

— Je serais fort d'avis, dit la fée, que votre fils quittât pour cette fois seulement un certain tour original qui lui sied, pour prendre votre bonhomie, et qu'il vît Polychresta avant que de la dédaigner ; mais ce n'est pas une petite affaire que de l'amener là. Il faudrait que vous interposassiez votre autorité...

— Ho, dit le sultan, s'il ne s'agit que de tirer ma grosse voix, je la tirerai. Vous allez voir. »

Aussitôt il fit appeler son fils ; et prenant l'air majestueux qu'il attrapait fort bien quand on l'en avertissait :

« Monsieur, dit-il à son fils, je veux, j'entends, je prétends, j'ordonne que vous voyiez la princesse Polychresta lundi ; qu'elle vous plaise mardi ; que vous l'épousiez mercredi : ou elle sera ma femme jeudi...

— Mais, mon père...

— Point de réponse, s'il vous plaît. Polychresta sera jeudi votre femme ou la mienne. Voilà qui est dit ; et qu'on ne m'en parle pas davantage. »

Le prince, qui n'avait jamais offensé son père par un excès de respect, allait s'étendre en remontrances, malgré l'ordre précis de les supprimer ; mais le sultan lui ferma la bouche d'un *obéissez*, lui tourna le dos et lui laissa exhaler toute son humeur contre la fée.

« Madame, lui dit-il, je voudrais bien savoir pourquoi vous vous mêlez, avec une opiniâtreté incroyable, de la chose du monde que vous entendez le moins. Est-ce à vous, qui ne savez ni exagérer l'esprit, la figure, la naissance, la fortune, les talents, ni pallier les défauts, à faire des mariages? Il faut que

vous ayez une furieuse prévention pour votre amie, si vous avez imaginé qu'elle plairait sur un portrait de votre main. Vous qui n'ignorez aucun proverbe, vous auriez pu vous rappeler celui qui dit de ne point courir sur les brisées d'autrui. De tout temps les mariages ont été du ressort de Rousch. Laissez-le faire; il s'y prendra mieux que vous; et il serait du dernier ridicule qu'un aussi saugrenu que celui que vous proposez se consommât sans sa médiation. Mais vous n'y réussirez ni vous ni lui. Je verrai votre Polychresta, puisqu'on le veut; mais parbleu, je ne la regarde ni ne lui parle; et la manière dont votre légère amie s'y prendra pour vaincre ma taciturnité et m'intéresser sera curieuse. Vous pouvez, madame, vous féliciter d'avance d'une entrevue où nous ferons tous les trois des rôles fort amusants. »

Le premier émir allait continuer lorsque Mangogul fit signe aux femmes, aux émirs et à la chatouilleuse de sortir.

« Pourquoi donc vous en aller de si bonne heure? dit la sultane.

— C'est, répondit le sultan, que j'en ai assez de leur métaphysique, et que je serais bien aise de traiter avec vous de choses un peu plus substantielles.

— Ah! ah! vous êtes là!

— Oui, madame.

— Y a-t-il longtemps?

— Ah! très-longtemps.

— Premier émir, vous m'avez tendu deux ou trois piéges dont je ne renverrai pas la vengeance au dernier jugement de Brama.

— L'émir est sorti, et nous sommes seuls. Parlez, madame; permettez-vous que je reste?

— Est-ce que vous avez besoin de ma permission pour cela?

— Non, mais je serais flatté que vous me l'accordassiez.

— Restez donc. »

SIXIÈME SOIRÉE.

La sultane dit à sa chatouilleuse : « Mademoiselle, approchez-vous et arrangez mon oreiller : il est trop bas... Fort bien... Madame seconde, continuez. Je prévois que ce qui doit suivre sera plus de votre district que de celui du second émir. S'il prenait en fantaisie à Mangogul d'assister une seconde fois à nos entretiens, vous tousserez deux fois. Et commencez. »

LA SECONDE FEMME.

Tout ce qui n'avait point cet éclat qui frappe d'abord déplaisait souverainement à Génistan. Sa vivacité naturelle ne lui permettait ni d'approfondir le mérite réel ni de le distinguer des agréments superficiels. C'était un défaut national dont la fée n'avait pu le corriger, mais dont elle se flatta de prévenir les effets : elle prévit que, si Polychresta restait dans ses atours négligés, le prince, qui avait malheureusement contracté à la cour de son père et à celle du Tongut le ridicule de la grande parure, avec ce ton qui change tous les six mois, la prendrait à coup sûr pour une provinciale mise de mauvais goût et de la conversation la plus insipide. Pour obvier à cet inconvénient, Vérité fit avertir Polychresta qu'elle avait à lui parler. Elle vint. « Vous soupirez, lui dit la fée, et depuis longtemps, pour le fils de Zambador : je lui ai parlé de vous ; mais il m'a paru peu disposé à ce que nous désirons de lui. Il s'est entêté dans ses voyages d'une jeune folle qui n'est pas sans mérite, mais avec laquelle il ne fera que des sottises : je voudrais bien que vous travaillassiez à lui arracher cette fantaisie ; vous le pourriez en aidant un peu à la nature et en vous pliant au goût du prince et aux avis d'une bonne amie : par exemple, vous avez là les plus beaux yeux du monde ; mais ils sont trop modestes ; au lieu de les tenir toujours baissés, il faudrait les relever et leur donner du jeu : c'est la chose la plus facile. Cette bouche est petite, mais elle est sérieuse ; je l'aimerais mieux riante. J'abhorre le rouge : mais je le tolère lorsqu'il s'agit d'engager un homme aimable. Vous ordonnerez donc à vos femmes d'en avoir. On abattra, s'il vous plaît, cette forêt de cheveux qui rétrécit votre front : et vous quitterez vos cornettes : les femmes n'en

portent que la nuit. Pour ces fourrures, elles ne sont plus de saison ; mais demain je vous enverrai une personne qui vous conseillera là-dessus, et dont je compte que vous suivrez les conseils, quelque ridicules que vous puissiez les trouver. » Polychresta allait représenter à la fée qu'elle ne se résoudrait jamais à se métamorphoser de la tête aux pieds, et qu'il ne lui convenait pas de faire la petite folle ; mais Vérité, lui posant un doigt sur les lèvres, lui commanda de se parer et de ne rien négliger pour captiver le prince.

Le lendemain matin, la fée Churchille, ou, dans la langue du pays, Coquette, arriva avec tout l'appareil d'une grande toilette. Une corbeille, doublée de satin bleu, renfermait la parure la plus galante et du goût le plus sûr ; les diamants, l'éventail, les gants, les fleurs, tout y était, jusqu'à la chaussure : c'était les plus jolies petites mules qu'on eût jamais brodées. La toilette fut déployée en un tour de main, et toutes les petites boîtes arrangées et ouvertes : on commença par lui égaliser les dents, ce qui lui fit grand mal ; on lui appliqua deux couches de rouge ; on lui plaça sur la tempe gauche une grande mouche à la reine ; de petites furent dispersées avec choix sur le reste du visage : ce qui acheva cette partie essentielle de son ajustement. J'oubliais de dire qu'on lui peignit les sourcils et qu'on lui en arracha une partie, parce qu'elle en avait trop. On répondit aux plaintes qui lui échappèrent dans cette opération, que les sourcils épais étaient de mauvais ton. On ne lui en laissa donc que ce qu'il lui en fallait pour lui donner un air enfantin ; elle supporta cette espèce de martyre avec un héroïsme digne d'une autre femme et de l'amant qu'elle voulait captiver. Churchille y mit elle-même la main, et épuisa toute la profondeur de son savoir pour attraper ce je ne sais quoi, si favorable à la physionomie : elle y réussit ; mais ce ne fut qu'après l'avoir manqué cinq ou six fois. On parvint enfin à lui mettre des diamants. Churchille fut d'avis de les ménager, de crainte que la quantité n'offusquât l'éclat naturel de la princesse : pour les femmes, elles lui en auraient volontiers placé jusqu'aux genoux, si on les avait laissées faire. Puis on la laça. On lui posa un panier d'une étendue immense, ce qui la choqua beaucoup : elle en demanda un plus petit. « Eh ! fi donc, lui répondit Churchille ; pour peu qu'on en rabattît, vous auriez l'air d'une marchande en habit de noces, et sans

rouge on vous prendrait pour pis. Il fallut donc en passer par là : on continua de l'habiller, et quand elle le fut, elle se regarda dans une glace : jamais elle n'avait été si bien, et jamais elle ne s'était trouvée aussi mal. Elle en reçut des compliments. Vérité lui dit, avec sa sincérité ordinaire, que dans ses atours elle lui plaisait moins, mais qu'elle en plairait davantage à Génistan ; qu'elle effacerait Lively dans son souvenir, et qu'elle pouvait s'attendre, pour le lendemain, à un sonnet, à un madrigal ; car, ajouta-t-elle, il fait assez joliment des vers, malgré toutes les précautions que j'ai prises pour le détourner de ce frivole exercice.

La fée donna l'après-dînée un concert de musettes, de vielles et de flûtes. Génistan y fut invité : on plaça avantageusement Polychresta, c'est-à-dire qu'elle n'eut point de lustre au-dessus de sa tête, pour que l'ombre de l'orbite ne lui renfonçât pas les yeux. On laissa à côté d'elle une place pour le prince, qui vint tard ; car son impatience n'était pas de voir sa déesse de campagne : c'est ainsi qu'il appelait Polychresta. Il parut enfin et salua, avec ses grâces et son air distrait, la fée et le reste de l'assemblée. Vérité le présenta à sa protégée, qui le reçut d'un air timide et embarrassé, en lui faisant de très-profondes révérences. Cependant le prince la parcourait avec une attention à la déconcerter : il s'assit auprès d'elle et lui adressa des choses fines ; Polychresta lui en répondit de sensées, et le prince conçut une idée avantageuse de son caractère, avec beaucoup d'éloignement pour sa société ; « eh ! laissez là le sens commun, ayez de la gentillesse et de l'enjouement ; voilà l'essentiel avec de vieux louis, disait un bon gentilhomme... »

LA SULTANE.

Dont le château tombait en ruine.

LA SECONDE FEMME.

Quoique les revenus du prince fussent en très-mauvais ordre, il était trop jeune pour goûter ces maximes : c'était Lively qu'il lui fallait, avec ses agréments et ses minauderies ; il se la représentait jouant au volant ou à colin-maillard, se faisant des bosses au front, qui ne l'empêchaient pas de folâtrer et de rire ; et il achevait d'en raffoler. Que fera-t-il d'une bégueule d'un sérieux à glacer, qui ne parle jamais qu'à propos, et qui fait tout avec poids et mesure ?

Après le concert, il y eut un feu d'artifice qui fut suivi d'un repas somptueux : le prince fut toujours placé à côté de Polychresta; il eut de la politesse, mais il ne sentit rien. La fée lui demanda le lendemain ce qu'il pensait de son amie. Génistan répondit qu'il la trouvait digne de toute son estime, et qu'il avait conçu pour elle un très-profond respect. « J'aimerais mieux, reprit Vérité, un autre sentiment. Cependant il est bien doux de faire le bonheur d'une femme vertueuse et douée d'excellentes qualités.

— Ah! madame, reprit le prince, si vous aviez vu Lively! qu'elle est aimable!

— Je vois, dit Vérité, que vous n'avez que cette petite folle en tête, qui n'est point du tout ce qu'il vous faut. »

LA SULTANE.

Dans une maison, grande ou petite, il faut que l'un des deux au moins ait le sens commun.

LA SECONDE FEMME.

Le prince voulut répliquer et justifier son éloignement pour Polychresta; mais la fée, prenant un ton d'autorité, lui ordonna de lui rendre des soins, et lui répéta qu'il l'aimerait s'il voulait s'en donner le temps. D'un autre côté elle suggéra à son amie de prendre quelque chose sur elle et de ne rien épargner pour plaire au prince. Polychresta essaya, mais inutilement : un trop grand obstacle s'opposait à ses désirs; elle comptait trente-deux ans, et Génistan n'en avait que vingt-cinq : aussi disait-il que les vieilles femmes étaient toutes ennuyeuses : quoique la fée fût très-antique, ce propos ne l'offensait pas.

LA SULTANE.

Elle possédait seule le secret de paraître jeune.

LA SECONDE FEMME.

Le prince obéit aux ordres de la fée; c'était toujours le parti qu'il prenait, pour peu qu'il eût le temps de la réflexion. Il vit Polychresta; il se plut même chez elle.

LA SULTANE.

Toutes les fois qu'il avait fait des pertes au jeu, ou qu'il boudait quelqu'une de ses maîtresses.

LA SECONDE FEMME.

A la longue, il s'en fit une amie; il goûta son caractère; il sentit la force de son esprit; il retint ses propos; il les cita, et bientôt Polychresta n'eut plus contre elle que son air décent, son maintien réservé et je ne sais quelle ressemblance de famille avec Azéma, qu'il ne se rappelait jamais sans bâiller. Les services qu'elle lui rendit dans des occasions importantes achevèrent de vaincre ses répugnances. La fée, qui n'abandonnait point son projet de vue, revint à la charge. Dans ces entrefaites on annonça au prince que plusieurs seigneurs étrangers, à qui il avait fait des billets d'honneur pendant sa disgrâce, en sollicitaient le payement, et il épousa.

Il porta à l'autel un front soucieux; il se souvint de Lively, et il en soupira. Polychresta s'en aperçut; elle lui en fit des reproches, mais si doux, si honnêtes, si modérés, qu'il ne put s'empêcher d'en verser des larmes et de l'embrasser.

LA SULTANE.

Je les plains l'un et l'autre.

LA SECONDE FEMME.

« Je n'ai point de goût pour Polychresta, disait-il en lui-même; mais j'en suis fortement aimé : il n'y a point de femme au monde que j'estime autant qu'elle, sans en excepter Lively. Voilà donc l'objet dont je suis désespéré de devenir l'époux! La fée a raison; oui, elle a raison : il faut que je sois fou! Les femmes de son mérite sont-elles donc si communes pour s'affliger d'en posséder une? D'ailleurs elle a des charmes qui seront même durables : à soixante ans elle aura de la bonne mine. Je ne puis me persuader qu'elle radote jamais; car je lui trouve plus de sens et plus de lumières qu'il n'en faut pour la provision et pour la vie d'une douzaine d'autres. Avec tout cela, je souffre. D'où vient cette cruelle indocilité de mon cœur? Cœur fou, cœur extravagant, je te dompterai. »

Ce soliloque, appuyé de quelques propositions faites au prince de la part de Polychresta, le forcèrent, sinon à l'aimer, du moins à vivre bien avec elle.

LA SULTANE.

Ces propositions, je gagerais bien que je les sais. Continuez.

LA SECONDE FEMME.

« Prince, lui dit-elle un jour, peu de temps après leur mariage, les lois de l'empire défendent la pluralité des femmes; mais les grands princes sont au-dessus des lois. »

LA SULTANE.

Voilà ce que je n'aurais pas dit, moi.

LA SECONDE FEMME.

« Je consentirais sans peine à partager votre tendresse avec Lively. »

LA SULTANE.

Fort bien cela.

LA SECONDE FEMME.

« Mais plus de voyage chez Trocilla. »

LA SULTANE.

A merveille.

LA SECONDE FEMME.

« Des femmes de sens ne doivent-elles pas être bien flattées des sentiments qu'on leur adresse, lorsqu'on en porte de semblables chez une dissolue qui n'a jamais aimé, qui n'a rien dans le cœur, et qui pourrait vous précipiter dans des travers nuisibles à mon bonheur, au vôtre, à celui de vos sujets? Qui vous a dit que cette impérieuse folle ne s'arrogera pas le choix de vos ministres et de vos généraux? qui vous a dit qu'un moment de complaisance inconsidérée ne coûtera pas la vie à cinquante mille de vos sujets, et l'honneur à votre nation? J'ignore les intentions de Lively; mais je vous déclare que les miennes sont de n'avoir aucune intimité avec un homme qui peut se livrer à Trocilla et à ses hiboux. »

LA SULTANE.

Ce discours de Polychresta m'enchante.

LA SECONDE FEMME.

Le prince était disposé à sacrifier Trocilla, pourvu qu'on lui accordât Lively.

LA SULTANE.

Notre lot est d'aimer le souverain, d'adoucir le fardeau du sceptre, et de lui faire des enfants. J'ai quelquefois demandé des places au sultan pour mes amis, jamais aucune qui tînt à l'honneur ou au salut de l'empire. J'en atteste le sultan. J'ai

sauvé la vie à quelques malheureux; jusqu'à présent je n'ai point eu à m'en repentir.

LA SECONDE FEMME.

Génistan proposa donc l'avis de sa nouvelle épousée au conseil, où il passa d'un consentement unanime. Il ne s'agissait plus que d'être autorisé par les prêtres, qui partageaient avec les ministres le gouvernement de l'empire, depuis la caducité de Zambador. Il se tint plusieurs synodes, où l'on ne décida rien. Enfin, après bien des délibérations, on annonça au prince qu'il pourrait en sûreté de conscience avoir deux femmes, en vertu de quelques exemples consacrés dans les livres saints, et d'une dispense de la loi, qui ne lui coûterait que cent mille écus.

Génistan partit lui-même pour la Chine, et revit Lively plus aimable que jamais. Il l'obtint de son père, et revint avec elle au Japon. Polychresta ne fut point jalouse de son empressement pour sa rivale, et le prince fut si touché de sa modération, qu'elle devint dès ce moment son unique confidente. Il eut d'elle un grand nombre d'enfants, qui tous vinrent à bien. Il n'en fut pas de même de Lively : elle n'en put amener que deux à sept mois.

Vérité demeura à la cour pendant plusieurs années; mais lorsque la mort de Zambador eut transmis le sceptre entre les mains de son fils, elle se vit peu à peu négligée, importune, regardée de mauvais œil, et elle se retira, emmenant avec elle un fils que le prince avait eu de Polychresta, et une fille que Lively lui avait donnée.

Trocilla fut entièrement oubliée et Génistan, partageant son temps entre les affaires et les plaisirs, jouissait du vrai bonheur d'un souverain, de celui qu'il procurait à ses sujets, lorsqu'il survint une aventure qui surprit étrangement la cour et la nation.

Ici la sultane ordonna au premier émir de continuer; mais l'émir ayant toussé deux fois avant de commencer, Mirzoza comprit que le sultan venait d'entrer. « Assez, » dit-elle; et l'assemblée se retira.

SEPTIÈME SOIRÉE.

LE PREMIER ÉMIR.

Un jour on avertit le sultan Génistan qu'une troupe de jeunes gens des deux sexes, qui portaient des ailes blanches sur le dos, demandaient à lui être présentés. Ils étaient au nombre de cinquante-deux, et ils avaient à leur tête une espèce de député. On introduisit cet homme dans la salle du trône, avec son escorte ailée. Ils firent tous à l'empereur une profonde révérence, le député en portant la main à son turban, les enfants en s'inclinant et trémoussant des ailes, et le député, prenant la parole, dit :

« Très-invincible sultan, vous souvient-il des jours où, persécuté par un mauvais génie, vous traversâtes d'un vol rapide des contrées immenses, arrivâtes dans la Chine sous la forme d'un pigeon, et daignâtes vous abattre sur le temple de la guenon couleur de feu, où vous trouvâtes des volières dignes d'un oiseau de votre importance? Vous voyez, très-prolifique seigneur, dans cette brillante jeunesse les fruits de vos amours et les meeveilleux effets de votre ramage. Les ailes blanches dont leurs épaules sont décorées ne peuvent vous laisser de doute sur leur sublime origine, et ils viennent réclamer à votre cour le rang qui leur est dû. »

Génistan écouta la harangue du député avec attention. Ses entrailles s'émurent, et il reconnut ses enfants. Pour leur donner quelque ressemblance avec ceux de Polychresta, il leur fit aussitôt couper les ailes. « Qu'on me montre, dit-il ensuite, celui dont la princesse Lively fut mère.

— Prince, lui répondit le député, c'est le seul qui manque; et votre famille serait complète, si la fée Coribella, ou dans la langue du pays, Turbulente, marraine de celui que vous demandez, ne l'avait enlevé dans un tourbillon de lumière, comme vous en fûtes vous-même le témoin oculaire, lorsque le grand Kinkinka le secouant par une aile, était sur le point de lui ôter la vie. »

Le prince fut mécontent de ce qu'on avait laissé un de ses enfants en si mauvaises mains. « Ah! prince, ajouta le député,

la fée l'a rendu tout joli; il a des mutineries tout à fait amusantes. Il veut tout ce qu'il voit; il crie à désespérer ses gouvernantes, jusqu'à ce qu'il soit satisfait; il casse, il brise, il mord, il égratigne; la fée a défendu qu'on le contredît sur quoi que ce soit. »

Ici le député se mit à sourire.

« De quoi souriez-vous? lui dit le prince.

— D'une de ses espièglerie.

— Quelle est-elle?

— Un soir, qu'on était sur le point de servir, il lui prit en fantaisie de pisser dans les plats; et on le laissa faire. Le moment suivant, il voulut que sa marraine lui montrât son derrière, et il fallut le contenter. Il ne s'en tint pas là... »

LA SULTANE.

Le moment suivant, il voulut qu'elle le montrât à tout le monde.

LE PREMIER ÉMIR.

C'est ce que le député ajouta. « Allez, vieux fou, lui repartit le prince; vous ne savez ce que vous dites. Cet enfant est menacé de n'être qu'un écervelé, et d'en avoir l'obligation à sa marraine. Il vaudrait encore mieux qu'il fût chez sa grand'-mère. Je vous ordonne, sur votre longue barbe, que je vous ferai couper jusqu'au vif, de le retenir la première fois que Coribella l'enverra chez nos vierges, qui achèveraient de le gâter. »

Cela dit, l'audience finit; le député fut congédié et les enfants distribués en différents appartements du palais. Mais à peine Lively fut-elle instruite de leur arrivée et de l'absence de son fils, qu'elle en poussa des cris à tourner la tête à tous ceux qui l'approchaient. Il fallut du temps pour l'apaiser; et l'on n'y réussit que par l'espérance qu'on lui donna qu'il reviendrait. Dès ce jour, le prince ajouta aux soins de l'empire et aux devoirs d'époux ceux de père.

Lorsqu'il sortait du conseil, la tête remplie des affaires d'État, il allait chercher de la dissipation chez Lively. Il paraissait à peine, qu'elle était dans ses bras. Sa conversation légère et badine l'amusait beaucoup. Son enjouement et ses caresses lui dérobaient des journées entières, et lui faisaient oublier l'univers. Il ne s'en séparait jamais qu'à regret. Il prenait auprès

d'elle des dispositions à la bienfaisance ; et l'on peut dire qu'elle avait fait accorder un grand nombre de grâces, sans en avoir peut-être sollicité aucune. Pour Polychresta, c'était à ses yeux une femme très-respectable, qui l'ennuyait souvent, et qu'il voyait plus volontiers dans son conseil que dans ses petits appartements. Avait-il quelque affaire importante à terminer, il allait puiser chez elle les lumières, la sagesse, la force, qui lui manquaient. Elle prévoyait tout. Elle envisageait tous les sens d'une action ; et l'on convient qu'elle faisait autant au moins pour la gloire du prince, que Lively pour ses plaisirs. Elle ne cessa jamais d'aimer son époux, et de lui marquer sa tendresse par des attentions délicates.

Lively fut un peu soupçonnée d'infidélité ; elle exigeait de Génistan des complaisances excessives ; elle se livrait au plaisir avec emportement ; elle avait les passions violentes ; elle imaginait et prétendait que tout se prêtât à ses imaginations ; il fallait presque toujours la deviner. Elle disait un jour que les dieux auraient pu se dispenser de donner aux hommes les organes de la parole, s'ils avaient eu un peu de pénétration et beaucoup d'amour ; qu'on se serait compris à merveille sans mot dire, au lieu qu'on parle quelquefois des heures entières sans s'entendre ; qu'il n'y eût eu que le langage des actions, qui est rarement équivoque ; qu'on eût jugé du caractère par les procédés, et des procédés par le caractère ; de manière que personne n'eût raisonné mal à propos. Quand ses idées étaient justes, elles étaient admirables, parce qu'elles réunissaient au mérite de la justesse celui de la singularité. Sa pétulance ne l'empêchait pas d'apercevoir : elle n'était pas incapable de réflexion. Elle avait de la promptitude et du sens. L'opposition la plus légère la révoltait. Elle se conduisait précisément comme si tout eût été fait pour elle. Elle chicanait quelquefois le prince sur les moments qu'il accordait aux affaires, et ne pouvait lui passer ceux qu'il donnait à Polychresta. Elle lui demandait à quoi il s'occupait avec son insipide ; combien il avait bâillé de fois à ses côtés ; si elle lui répétait les mathématiques.

« Cette femme est de très-bon conseil, lui répondait le prince ! et il serait à souhaiter, pour le bien de mes sujets, que je la visse plus souvent.

— Vous verrez, ajoutait Lively, que c'est par vénération pour

ses qualités que vous lui faites régulièrement des enfants tous les neuf mois.

— Non, lui répliquait Génistan ; mais c'est pour la tranquillité de l'État. Vous ne conduisez rien à terme ; il faut bien que Polychresta répare vos fautes ou les miennes. »

A ces propos, Lively éclatait de rire, et se mettait à contrefaire Polychresta. Elle demandait à Génistan quel air elle avait quand on la caressait. « Ah ! prince, ajoutait-elle, ou je n'y entends rien, ou votre grave statue doit être une fort sotte jouissance.

— Encore un coup, lui répliquait le prince, je vous dis que je ne songe avec elle qu'au bien de l'État.

— Et avec moi, reprenait Lively, à quoi songez-vous ?

— A vous-même et à mes plaisirs. »

A ces questions, elle en ajoutait de plus embarrassantes. Le prince y satisfaisait de son mieux ; mais un moyen de s'en tirer qui lui réussissait toujours, c'était de lui proposer de nouveaux plaisirs. On le prenait au mot, et les querelles finissaient. Elle avait des talents qu'elle avait acquis presque sans étude. Elle apprenait avec une grande facilité, mais elle ne retenait presque rien. Il faut avouer que si les femmes aimables sont rares, elles sont aussi bien difficiles à captiver. La légèreté était la seule chose qu'on pût reprocher à Lively. Le prince en devint jaloux, et la pria de fermer son appartement.

LA SULTANE.

La gêner, c'était travailler sûrement à lui déplaire.

LE PREMIER ÉMIR.

Aussi ai-je lu, dans des mémoires secrets, qu'un frère très-aimable de Génistan négligeait les défenses de l'empereur, trompait la vigilance des eunuques, se glissait chez Lively et se chargeait d'égayer sa retraite. Il fallait qu'il en fût éperdument amoureux, car il ne risquait rien moins que la vie dans ce commerce, qu'heureusement pour lui, le prince ignora.

LA SULTANE.

Tant qu'il fut aimé.

LE PREMIER ÉMIR.

Il est vrai que, quand elle ne s'en soucia plus...

LA SULTANE.

C'est-à-dire, au bout d'un mois.

LE PREMIER ÉMIR.

Elle révéla tout au sultan.

LA SULTANE.

Tout, émir, tout! Vos mémoires sont infidèles. Soyez sûr que la confidence de Lively n'alla que jusqu'où les femmes la poussent ordinairement, et que Génistan devina le reste.

LE PREMIER ÉMIR.

Il entra dans une colère terrible contre son frère; il donna des ordres pour qu'il fût arrêté; mais son frère, prévenu, échappa au ressentiment de l'empereur par une prompte retraite.

LA SULTANE.

Second émir, continuez.

LE SECOND ÉMIR.

Ce fut alors que le député ramena à la cour l'enfant que le prince avait eu de Lively, et qui avait passé ses premières années chez la fée, sa marraine, Coribella. C'était bien le plus méchant enfant qui eût jamais désespéré ses parents. Génistan son père ne s'était point trompé sur l'éducation qu'il avait reçue. On n'épargna rien pour le corriger; mais le pli était pris, et l'on n'en vint point à bout. Il avait à peine dix-huit ans, qu'il s'échappa de la cour de l'empereur, et se mit à parcourir les royaumes, laissant partout des traces de son extravagance. Il finit malheureusement. C'était la bravoure même. Au sortir d'un souper, où la débauche avait été poussée à l'excès, deux jeunes seigneurs se prirent de querelle. Il se mêla de leur différend, plus que ces écervelés ne le désiraient, se trouva dans la nécessité de se battre contre ceux entre lesquels il s'était constitué médiateur, et reçut deux coups d'épée dont il mourut.

LA SULTANE.

A vous, madame première.

LA PREMIÈRE FEMME.

De deux sœurs qu'il avait, l'une fut mariée au génie Rolcan, ce qui signifie, dans la langue du pays, Fanfaron. Quant aux autres enfants issus du temple de la guenon couleur de feu, on eut beau leur couper les ailes, les plumes leur revinrent toujours. On n'a jamais rien vu, et on ne verra jamais rien de si joli. Les mâles se tournèrent tous du côté des arts, et rempli-

rent le Japon d'hommes excellents en tout genre. Leurs neveux furent poëtes, peintres, musiciens, sculpteurs, architectes. Les filles étaient si aimables que leurs époux les prirent sans dot.

LA SULTANE.

Alors on croyait apparemment qu'il fallait d'un côté une grande fortune pour compenser un grand mérite. Le temps en est bien loin. A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

Ce fut un des fils de Polychresta qui succéda à l'empire. Ses frères devinrent de grands orateurs, de profonds politiques, de savants géomètres, d'habiles astronomes, et suivirent, du consentement de leurs parents, leur goût naturel, car les talents alors ne dégradaient point au Japon.

LA SULTANE.

Continuez, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

Divine fut l'autre fille de Lively. Génistan l'avait eue de cette aimable et singulière princesse, dans l'âge de maturité. Elle rassemblait tant de qualités, que les fées en devinrent jalouses. Elles ne purent souffrir qu'une mortelle les égalât. Elles lui envoyèrent les pâles couleurs, dont elle mourut avant qu'on eût trouvé quelqu'un digne d'être son médecin.

LA SULTANE.

Continuez, premier émir.

LE PREMIER ÉMIR.

Il y eut aussi, dans la famille, des héros. L'histoire du Japon parle d'un dont la mémoire est encore en vénération, et dont on voit le portrait sur les tabatières, les écrans, les paravents, toutes les fois que la nation est mécontente du prince régnant : c'est ainsi qu'elle se permet de s'en plaindre. Il reconquit le trône usurpé sur ses ancêtres. La race ne tarda pas à s'éteindre ; tout dégénéra, et l'on sait à peine aujourd'hui en quel temps Génistan et Polychresta ont régné. Il ne reste d'eux qu'une tradition contestée. On parle de leur âge, comme nous parlons de l'âge d'or. Il passe pour le temps des fables.

LA SULTANE.

Je ne suis pas mécontente de votre conte ; je ne crois pas

avoir eu depuis longtemps un sommeil aussi facile, aussi doux, aussi long. Je vous en suis infiniment obligée.

Elle ajouta un petit mot agréable pour sa chatouilleuse, et les renvoya.

En entrant chez elle, la première de ses femmes trouva une superbe cassolette du Japon.

La seconde, deux bracelets, sur l'un desquels étaient les portraits du sultan et de la sultane.

La chatouilleuse, plusieurs pièces d'étoffe d'un goût excellent.

Le lendemain matin, elle envoya au premier émir un cimeterre magnifique, avec un turban qu'elle avait travaillé de ses mains.

La récompense du second fut une esclave d'une rare beauté, sur laquelle la sultane avait remarqué que cet émir attachait souvent ses regards.

QU'EN PENSEZ-VOUS?

CONTE

Ce conte philosophique nous paraît être de la même époque que les *Bijoux indiscrets*, l'*Oiseau blanc* et la *Promenade du sceptique*. L'allégorie est un procédé à l'usage surtout des philosophes encore timides. Mais ce conte est-il bien de Diderot? Nous avons déjà (tome II, page 524, note) dit que Rousseau l'avait un jour, en 1751, récité dans la société de Mme d'Épinay, comme une improvisation de son cru, et que l'éditeur de 1865 des *Mémoires* de cette dame, M. Paul Boiteau, avait été frappé de la dissemblance que présentait cette improvisation avec la manière habituelle de Rousseau. La différence est en effet sensible; mais ce qui l'est plus encore, c'est le désaccord qui existe, dans la conversation rapportée, entre la suite du conte et le conte lui-même. La conclusion de la conversation est, en effet, de la part de Rousseau, une profession de foi religieuse très-explicite, et dans laquelle il insiste sur la nécessité de croire aux peines et aux récompenses dans l'autre monde, croyance qui est « une inconséquence, si l'on veut, mais une inconséquence nécessaire à notre bonheur. » C'est même cette chute inattendue qui nous a fait soupçonner une confusion dans les souvenirs de Mme d'Épinay. Si peu sûr de lui-même que fût Rousseau, il n'aurait pas été assez troublé pour se contredire ainsi à dix minutes de distance, et il ne l'aurait pas été non plus assez pour donner comme de lui et comme une improvisation, lui qui ne sut jamais improviser, un conte qu'il tenait, sans aucun doute, de son ami. Il faut donc, pour faire preuve de bon vouloir ou plutôt de parfaite impartialité, supposer que Mme d'Épinay, en retrouvant dans ses papiers le conte écrit sur sa demande par Rousseau, ne s'est pas rappelé toutes les circonstances de la scène. Il est probable que Rousseau aura dit avant de commencer : « Voici l'opinion de mon ami Diderot, » et après avoir fini : « Maintenant, voici la mienne : mon ami ne croit pas à la persistance du courroux de

la Divinité après la mort du pécheur; moi je pense qu'il est bon de compter sur des peines ou sur des récompenses dans l'autre vie, quand même cette croyance serait une inconséquence. »

Le conte a paru dans l'édition Brière, de 1821, des *Œuvres* de Diderot[1]. Il n'est dans les *Mémoires* de Mme d'Épinay que depuis 1865. Ceci n'est point un argument, c'est une simple constatation bibliographique. Mais Rousseau, qui parle avec assez de détails de l'époque de sa vie où il fréquentait chez Mme d'Épinay, ne dit rien de cette faculté de conteur léger qu'on ne lui connaissait pas, et qui ne se serait manifestée que cette seule fois. Il n'a pas non plus recueilli le conte dans ses œuvres, quoiqu'il ne puisse, comme Diderot, être taxé d'indifférence à l'égard de la moindre de ses productions. Nous nous croyons donc autorisé à conclure que c'était sans doute là un de ces morceaux que Diderot lui avait fournis « pour donner à ses écrits un ton dur et un air noir, » et dont il a eu peur de se servir autrement que dans une conversation sans conséquence.

Un jour, un homme se trouva jeté sur le rivage d'une terre étrangère. Elle était habitée d'hommes et de femmes de toutes figures et de tout âge. Après avoir porté ses regards sur les différents objets qui le frappaient, il chercha dans la foule du peuple qui l'environnait[2], quelqu'un qui pût l'instruire des lois et des coutumes; car le lieu lui plaisait, et il désirait de s'y fixer. Il vit trois vieillards à longue barbe qui causaient à l'écart. Il les aborda. « Voulez-vous bien, messieurs, leur dit-il, m'apprendre où je suis, et à qui appartiennent ces contrées? Si les mœurs des habitants répondent à la sagesse et à l'ordre que je remarque dans la culture de vos terres, vous êtes gouvernés par le meilleur et le plus grand des princes.

— Rien n'est si aisé que de satisfaire votre curiosité, répondit

1. Par un oubli dont M. Brière n'a pu nous rendre compte, il n'est pas fait mention de ce morceau dans la table chronologique où sont indiqués par deux étoiles les ouvrages de Diderot imprimés pour la première fois dans son édition. Cela pourrait faire supposer que c'est le collaborateur de M. Brière, M. Walferdin, qui l'a reproduit d'après un manuscrit un peu différent d'ailleurs de celui des *Mémoires* de Mme d'Épinay qui se trouvaient alors entre les mains de A.-A. Barbier.

2. *Qui l'environnait* manque dans la rédaction de Rousseau.

l'un des vieillards à l'étranger. Vous êtes dans les États du génie bienfaisant qui habite la rive opposée, vous avez été jeté sur celle-ci malgré vous et par son ordre ; il a la manie de faire des heureux, et c'est dans cette vue qu'il fait faire naufrage aux étrangers. Ceux qui ne se noient pas, il les prend sous sa protection et il les enferme pendant un certain temps dans ce pays que vous admirez avec raison. Ces messieurs et moi nous sommes ses ministres, chargés par lui d'instruire ses sujets de ses volontés, de faire observer les lois qu'il prescrit, et de promettre peine ou récompense.

— Mais, messieurs, puisque ce pays est[1] beau, pourquoi ne s'y tient-il pas au milieu de ses protégés et qu'a-t-il à faire de l'autre côté?

— Ce que nous avançons pour lui, répondit le vieillard, le dispense de se montrer, parce que[2] nous sommes inspirés par lui-même... Mais il faut vous instruire des conditions[3] prescrites par le génie pour vivre heureux dans ses États...

— Des conditions? reprit l'étranger ; ne m'avez-vous pas dit que j'étais ici par la volonté du génie, et qu'il ne dépendait pas de moi de n'y pas être?

— Il est vrai, répondit le vieillard.

— Il est donc absurde de m'imposer[4] des conditions, répliqua l'étranger, puisque je ne suis pas libre de les accepter ou de les refuser...

— Vous n'êtes pas libre? reprit le vieillard ; quel blasphème! hâtez-vous de perdre cette erreur...

— Laissez-le dire, ajouta tout bas son camarade, et gardez-vous de croire à la liberté, car vous offenseriez la grande bonté du génie...

— Au surplus, monsieur, continua le premier, d'un air modeste et caressant, avant d'aller plus loin, vous saurez qu'on m'appelle monseigneur ; ainsi l'a ordonné le génie bienfaisant qui m'a établi pour faire exécuter ses ordres. Il n'y a dans toute la contrée qu'un seul homme au-dessus de nous trois[5] : c'est pour

1. La rédaction de Rousseau intercale ici le mot *si*.
2. Ce mot manque dans la rédaction de Rousseau.
3. La fin de cette phrase manque dans Rousseau.
4. Rousseau met ici *instruire*.
5. La fin de cet alinéa manque dans Rousseau.

cela que le souverain génie l'a nommé le serviteur des serviteurs ; car le souverain génie est rempli d'équité et de prudence, et n'erre jamais dans ses jugements. »

L'étranger ne savait que penser, en voyant des hommes de sens, à en juger par leur maintien, leur âge et les honneurs qu'on leur rendait, débiter de sang-froid de pareilles extravagances.

Comme ils causaient, ils entendirent un grand bruit mêlé de cris, les uns de douleur, les autres de joie. L'étranger, toujours aussi curieux qu'étonné, en demanda le sujet : « C'est, reprit le troisième vieillard, qu'il arrive de temps en temps que le génie, pour éprouver la patience de ses sujets et leur confiance en lui, permet qu'ils soient assommés en confessant sa bonté, sa clémence et sa justice. Ce sont ses favoris à qui cet honneur est réservé. Ce n'est pas que tous ses sujets ne soient également obligés de le croire parfait, car ils s'y sont engagés par serment[1] durant leur premier sommeil.

— Comment, monseigneur, on jure en dormant dans votre pays? s'écria l'étranger.

— C'est la règle, répondit le vieillard, et vous-même vous en avez fait autant, lorsque vous avez été jeté sur ce bord.

— Moi, j'ai fait serment? continua l'étranger ; je veux mourir si j'en sais quelque chose.

— Vous n'en êtes pas moins lié, reprit le ministre, et voici comment s'est passée cette cérémonie, sans laquelle vous ne pouviez être regardé comme un citoyen de cette île[2]. Dès qu'on vient nous avertir qu'un étranger est arrivé dans notre contrée, nous allons le recevoir ; ensuite l'on prend au hasard deux citoyens qui sont toujours censés connaître à fond nos lois, nos mœurs et nos usages. On les fait tenir debout de chaque côté de l'étranger. Tandis qu'il est couché à terre et qu'il dort, on le questionne, on l'instruit des conditions nécessaires pour être admis citoyen de l'île. Et les deux répondants prononcent pour lui le serment par lequel il s'engage à se conformer toute sa vie à la croyance et aux lois du pays.

— Vous vous moquez de moi, répliqua l'étranger en colère. A quoi, s'il vous plaît, a-t-on prétendu m'engager?

1. *Par serment* n'est pas dans Rousseau.
2. *Comme citoyen de l'île* (Rousseau).

— Mais, lui dit le vieillard, entre autres[1], à croire que le génie a trois têtes, et qu'un seul esprit anime ces trois têtes; qu'il est plein de justice et de bonté, car il aime ses sujets et ne les rend jamais malheureux que pour leur bien, ou par leur faute, ou par celles des autres; que son cœur est fermé aux passions; que la colère qu'il marque n'en est pas; que la peine qu'il ressent n'en est pas; que le plaisir qu'il montre[2] n'en est pas, parce que son âme est dans un tel degré de perfection qu'elle ne peut être ébranlée qu'en apparence et par manière de parler. Le reste de vos obligations est contenu en abrégé dans les douze volumes in-folio que voici, et que vous apprendrez par cœur à votre loisir; mais il faut savoir que si vous en interprétez de travers un seul mot, vous êtes perdu sans miséricorde. »

Le sérieux avec lequel on lui débitait ces absurdités, lui fit croire un moment le cerveau de ces vieillards ou bien le sien altéré; il les quitta, parcourut la ville, et reçut les mêmes instructions de différentes personnes.

L'impossibilité de sortir de cette île lui fit prendre la résolution d'agir à peu près comme les autres, quoique au fond il ne pût se résoudre à croire un mot de tout ce qu'on lui avait dit de croire. Un jour qu'il était fatigué d'une longue course, il s'assit sur une planche[3] au bord du rivage, et se laissa aller à ses rêveries[4]. Il ne s'aperçut qu'elle l'avait insensiblement transporté au bord de la rive opposée, que lorsqu'il y fut arrivé.

« Ah! parbleu, dit-il, je verrai donc enfin ce génie bizarre, » et il se mit en devoir de le chercher. Après avoir parcouru tous les coins de l'île, il le trouva à la fin, ou bien il ne le trouva pas; car il faut convenir que, malgré mes profondes connaissances dans l'histoire des voyages, je ne pourrais rien dire de positif là-dessus. Mais s'il le trouva, il lui dit sans doute :

1. Rousseau ajoute : *choses.*

2. Rousseau ajoute : *en apparence,* qui revient deux lignes plus loin.

3. Rousseau met : *sur une petite barque.*

4. Ici Rousseau plus complet met : « et se laissant aller à ses rêveries il disait : « C'est un conte que tout cela, il n'y a pas de rive de l'autre côté; cet immense « amas d'eau touche au ciel : je le vois. » Tout en voyant et en rêvant il s'endormit; cependant qu'il dormait, un vent frais s'éleva, agita l'eau de la barque et le transporta insensiblement au bord de la rive opposée. Il ne se réveilla que lorsqu'il y fut arrivé. Ah! parbleu, etc. »

« Monsieur le génie, si vous saviez ce que l'on dit de vous de l'autre côté, je crois que vous en ririez de bon cœur. Au surplus, ce n'est pas ma faute si je n'ai pas voulu croire un mot de tout ce que vous prétendez avoir fait pour moi, et si j'ai été même jusqu'à douter de votre existence ; on m'a conté tout cela d'une façon si ridicule, qu'il n'y avait en vérité pas moyen d'y ajouter foi. »

Le génie aura souri vraisemblablement de la franchise de l'étranger, et lui aura dit d'un ton majestueux et moqueur : « Il m'importe[1] fort peu, mon ami, que vous et vos pareils croyiez ou niiez mon existence. Tranquillisez-vous, au reste. Ce n'est ni pour votre bien ni pour votre mal que vous avez habité et parcouru ces contrées. Lorsqu'on se trouve une fois dans le chemin où vous étiez, c'est une nécessité d'entrer dans ce pays-là, parce que le chemin ne mène point ailleurs. Par la même nécessité, le courant de l'eau vous a mené ici ; j'aurais sur tout cela, aura-t-il ajouté, beaucoup de très-belles choses à vous dire ; mais vous croyez bien, mon enfant, que j'ai autre chose à faire qu'à instruire un polisson comme vous. Allez vous établir dans quelque coin, et laissez-moi en repos jusqu'à ce que le temps et la nécessité disposent encore de vous. Bonsoir. »

L'étranger, en se retirant, aura dit en lui-même : « Je savais bien que s'il y avait un génie sur cette rive, il était bon et indulgent, et que nous n'aurions rien à démêler ensemble. Dans tous les cas, il n'est rien de tel pour ne pas se tromper, que d'être toujours sincère avec soi-même. »

Qu'en pensez-vous[2]*?*

1. Rousseau met : *il importe.*
2. Ces derniers mots manquent dans Rousseau.

LA MARQUISE DE CLAYE

ET

SAINT-ALBAN[1]

LA MARQUISE DE CLAYE, LE COMTE DE SAINT-ALBAN.

La marquise est dans sa chambre à travailler; elle voit entrer Saint-Alban d'un air rêveur.

LA MARQUISE.

Ah! vous voilà, Saint-Alban! Où sont donc mes gens? Il n'y a là personne pour annoncer?

SAINT-ALBAN.

Non, madame.

LA MARQUISE, en souriant.

Il faut qu'il vous soit arrivé quelque grand malheur; car, Dieu merci, je ne vous vois plus que lorsque vous êtes chagrin.

SAINT-ALBAN, lui baisant la main.

Ah! madame!

LA MARQUISE.

Eh bien, qu'est-ce que c'est? vous avez l'air soucieux. (Saint-Alban soupire et se tait.) Mais parlez donc, Saint-Alban, vous m'inquiétez. (Elle quitte son ouvrage.)

SAINT-ALBAN.

Que vous dirai-je, madame?

LA MARQUISE.

Tout ce que vous avez dans l'âme. (Il se promène; la marquise se lève et le suit.) Ne suis-je plus votre amie? (Il fait un geste de tête pour

1. Ce dialogue et les deux suivants, ont paru pour la première fois sans date et sans indication d'origine dans l'édition donnée par Belin, en 1818, des *Œuvres* de Diderot. Le fait de la représentation des *Philosophes*, indiqué dans le second, *Cinq-Mars et Derville*, nous donne la date de celui-ci, 1760, et nous permet d'attribuer sinon la même, dans tous les cas une date fort rapprochée, aux deux autres.

marquer sa reconnaissance.) Ne vous ai-je pas toujours regardé comme mon enfant? (Vivement.) Ah çà, parlez donc.

SAINT-ALBAN.

Madame... Adieu.

LA MARQUISE.

Eh! mais, où allez-vous donc?

SAINT-ALBAN.

Me noyer.

LA MARQUISE.

Vous noyer! C'est un parti bien violent : dites-m'en au moins la raison.

SAINT-ALBAN.

Ah! elle est toute simple : la vie m'est insupportable; je ne peux plus y tenir.

LA MARQUISE, en riant.

A qui le dites-vous? Je sais vraiment bien qu'il est cruel de vivre; quand vous aurez mon expérience, vous en serez bien autrement dégoûté.

SAINT-ALBAN.

Ah! je défie...

LA MARQUISE.

Pas un moment de tranquillité!

SAINT-ALBAN.

Des maîtresses froides...

LA MARQUISE.

Ou infidèles, n'est-ce pas?

SAINT-ALBAN.

Des amis sans foi.

LA MARQUISE.

Point de bonheur durable.

SAINT-ALBAN.

Nulle indulgence pour la jeunesse.

LA MARQUISE.

Point de crédit sans nom.

SAINT-ALBAN.

Ou sans argent.

LA MARQUISE.

Le mérite perpétuellement bafoué.

SAINT-ALBAN.

Du matin au soir la sottise encensée.

LA MARQUISE.

En bonne foi, cela peut-il se supporter?

SAINT-ALBAN.

Je ne comprends pas ce que l'on fait dans ce monde, ni comment on peut y rester.

LA MARQUISE.

Il faut être insensé pour aimer la vie; il y a longtemps que je le pense. Mais, heureusement pour vous, vous aurez bientôt l'espérance d'en sortir, votre santé est si délabrée.

SAINT-ALBAN, avec dépit.

Eh! de par tous les diables, elle est parfaitement rétablie.

LA MARQUISE.

Quoi, tous ces maux que je vous ai vus...

SAINT-ALBAN, d'un air d'impatience.

Sont totalement détruits. Je dors à merveille, j'ai le meilleur appétit du monde, et rien ne m'incommode; je suis même très-robuste à présent.

LA MARQUISE, d'un air de compassion.

Je vous plains. Il est vrai que votre visage annonce la santé. Votre mère doit être bien satisfaite de vous voir aussi bien; car vous êtes son idole.

SAINT-ALBAN, avec transport.

Ah! c'est la plus digne femme...

LA MARQUISE.

Un peu capricieuse, n'est-ce pas?

SAINT-ALBAN.

Mais non, pas trop. Elle a de l'humeur, j'en conviens; mais c'est toujours quelque motif d'intérêt pour ma sœur ou pour moi qui lui en donne. Eh! quel est l'enfant assez dénaturé pour ne pas chérir l'effet d'un tel motif, quel qu'il soit?

LA MARQUISE.

Vous avez beau dire, le commerce d'une mère qui contredit sans cesse, eût-elle les meilleures intentions du monde, doit à la fin devenir insupportable.

SAINT-ALBAN.

Mais, madame, elle ne contredit jamais ; au contraire, elle a plus d'égards, plus de crainte de nous faire de la peine... Je vous jure que c'est une femme unique. Si elle nous présente avec force nos devoirs, c'est toujours en nous consultant qu'elle nous les rappelle. Enfin elle s'y prend de manière qu'on a mille fois plus de plaisir à lui sacrifier ses désirs qu'à les satisfaire. Je l'ai éprouvé vingt fois.

LA MARQUISE.

Vous me comblez de joie, car je craignais que sa tendresse ne fût mal entendue et ne vous rendît malheureux.

SAINT-ALBAN.

Ah! madame, mon seul tourment à cet égard est de ne pas assez mériter ses bontés. Je donnerais ma vie pour qu'elle fût heureuse. (Il reprend l'air soucieux.) Mais, hélas!... il ne manquait à mon sort qu'une mère adorable.

LA MARQUISE.

On peut, à la rigueur, se consoler de ce malheur-là.

SAINT-ALBAN.

Non, madame, car sa santé s'affaiblit... son âge... elle avance en âge... Quelle perte pour nous, lorsqu'elle ne sera plus! cette perspective est à désoler... Il n'y a que ma sœur au monde qui puisse la remplacer.

LA MARQUISE.

Oui, elle est aimable, votre sœur.

SAINT-ALBAN.

Si elle est aimable! elle joint à toutes les vertus de ma mère les agréments de la jeunesse. Voilà tout ce que je puis vous en dire... cependant...

LA MARQUISE.

Quoi?

SAINT-ALBAN.

On ne jouit de rien de tout cela.

LA MARQUISE.

D'où vient?

SAINT-ALBAN.

C'est qu'elle est mariée; c'est qu'elle aime son mari; c'est que ce mari l'adore; c'est qu'elle ne donne à son frère que les moments perdus pour le mari... Pour surcroît de malheur, ce mari va dans sa terre pour un an, et ma sœur a la manie de l'y suivre.

LA MARQUISE.

Mais si elle est heureuse avec lui?

SAINT-ALBAN.

Je ne veux pas, madame, qu'elle soit heureuse de cette façon-là; et d'ailleurs je vois le chagrin qu'elle a de se séparer de ma mère et de moi... Mais on ne vit que de contradiction et de traverses... Cette jolie maison de campagne que vous savez que ma mère m'a donnée...

LA MARQUISE.

Eh bien?

SAINT-ALBAN.

Je l'ai fait arranger délicieusement. C'est un chef-d'œuvre.

LA MARQUISE.

Je l'ai ouï dire.

SAINT-ALBAN.

Je me faisais un délice de l'habiter. Mais point. Je ne puis y aller que je ne sois accablé de tous les oisifs d'alentour, qui viennent m'assassiner d'éloges ou de critiques.

LA MARQUISE.

C'est un inconvénient; mais vous y avez, ce me semble, un voisinage agréable qui peut vous en dédommager. La maison de Bélincourt...

SAINT-ALBAN.

Serait la seule qui me convînt. Mais elle est trop bruyante, la compagnie y est trop nombreuse, les appartements trop vastes... Le bonheur s'évapore au milieu de tout cela.

LA MARQUISE.

De sorte que vous vous plaisez plus chez vous, et que l'on vous voit peu chez Bélincourt?

SAINT-ALBAN.

Pardonnez-moi, madame; j'y vais tous les jours.

LA MARQUISE.

Qui vous y oblige?

SAINT-ALBAN.

C'est que... C'est que je ne puis m'en empêcher.

LA MARQUISE.

Ah! j'entends! vous êtes amoureux de sa fille.

SAINT-ALBAN.

Comme un fou, madame, puisqu'il faut vous le dire.

LA MARQUISE.

Et vous êtes sûrement aimé? (Saint-Alban soupire et se tait.) J'entends. Ce silence est le oui des honnêtes gens. Eh bien, j'en suis ravie. Julie est belle, riche; vous vous convenez à merveille. Vous pensez sans doute à ce mariage?

SAINT-ALBAN.

Que trop!

LA MARQUISE.

Comment que trop? Ne dites-vous pas que vous l'aimez et qu'elle ne vous hait pas?

SAINT-ALBAN.

Eh bien, madame, son père, sa mère, Julie elle-même se sont ligués tous les trois contre moi et abusent de ma passion pour m'ôter à jamais le repos. Ils mettent mon mariage à des conditions... qui me sont antipathiques et auxquelles je ne puis consentir.

LA MARQUISE.

Vous m'étonnez; lesquelles donc?

SAINT-ALBAN.

Ils prétendent, par je ne sais quel principe, que si je veux me marier, il me faut un emploi; qu'à mon âge, avec du bien et de la naissance, il est honteux de ne rien faire.

LA MARQUISE.

Mais ce principe-là est celui de tous les gens raisonnables.

SAINT-ALBAN.

Quoi! parce que je suis né avec plus d'avantage qu'un autre, il faut que je me tourmente, afin de me rendre plus malheureux que celui que le sort n'a pas aussi bien traité?

LA MARQUISE.

En quoi vous rendez-vous donc si malheureux, si en prenant un emploi convenable à votre naissance, dans lequel vous serez utile à l'État, vous épousez encore celle que vous aimez?

SAINT-ALBAN.

C'est-à-dire qu'en épousant celle que j'aime, j'épouserai en même temps la nécessité de vivre loin d'elle les deux tiers de ma vie et l'obligation de sacrifier sans cesse mon bonheur à une bienséance de convention. Je ne saurais vivre ainsi. J'aime mieux renoncer à tous les honneurs et à toutes les approbations de ce monde. Il n'en ira pas moins bien sans que je m'en mêle, et mes semblables n'en seront ni plus ni moins heureux.

LA MARQUISE.

Mais si chacun disait ainsi?...

SAINT-ALBAN.

Oh! l'on ne manquera point de gens pressés de gouverner les autres; mais pour ceux qui veulent bien l'être, pour Dieu, qu'on les laisse en paix.

LA MARQUISE.

Mais que pense Julie sur tout cela?

SAINT-ALBAN, impatienté.

Ah! on n'en sait rien. Elle est d'une nonchalance! Quelquefois je crois qu'elle pense comme moi, et dans d'autres moments elle me met au désespoir. Et... vous allez me croire fou,... figurez-vous, madame, que je ne suis heureux auprès d'elle que lorsque j'ai du chagrin.

LA MARQUISE.

Comment? cela est bien bizarre.

SAINT-ALBAN.

Cela est ainsi. Lorsqu'elle me voit soucieux, mélancolique, il n'y a rien qu'elle ne mette en œuvre pour me faire oublier ce qui cause ma tristesse; et elle y réussit aisément. Ses soins sont si délicats, si tendres, qu'ils redoublent ma passion pour elle. Mais à peine suis-je rendu à moi-même et dans mon assiette ordinaire qu'elle retombe dans sa nonchalance. Alors

l'humeur me gagne, j'ai de l'impatience, elle en rit, et dit, sans s'émouvoir, qu'avant peu je me moquerai de moi-même de concert avec elle. De bonne foi, peut-on tenir à cela?

LA MARQUISE.

Cela est fort dur en effet. A votre place je la laisserais là.

SAINT-ALBAN, vivement.

La laisser là! Ah! madame! y pensez-vous? Il faudrait que je fusse fou. Je tiens à mon amour plus qu'à ma vie.

LA MARQUISE.

Cela est bien fort.

SAINT-ALBAN.

Non, il n'y a rien de trop; vous pouvez le prendre à la lettre.

LA MARQUISE.

Mais je ne vous conçois pas. Après tout ce que vous venez de me dire, quels grands plaisirs trouvez-vous donc à cet amour?

SAINT-ALBAN.

Mille, madame, dix mille; tous les jours de nouveaux... Et puis croyez qu'on chérit bien plus cette passion pour les peines dont elle console, que pour les plaisirs qu'elle donne.

LA MARQUISE.

Cela est vrai. (Ils se rasseyent; après un moment de silence elle dit :) Et Riquemont, qu'en faites-vous?

SAINT-ALBAN.

Je ne le vois plus.

LA MARQUISE.

Et pourquoi?

SAINT-ALBAN.

Dispensez-moi, madame, de répondre en détail à cette question. Je l'avais cru mon ami depuis dix ans. Il me le disait; il me l'avait même prouvé, à ce qu'il me semblait. Ou je me suis trompé, ou il a cessé de m'aimer. Cette illusion détruite m'a causé la plus vive douleur; et sans Julie, mais surtout sans Serigni, dont les soins ne se sont jamais démentis, je ne sais ce qui m'en serait arrivé.

LA MARQUISE.

J'ignorais cela. Je suis fâchée d'avoir à changer d'opinion sur Riquemont. Y a-t-il longtemps que vous ne vous voyez plus?

SAINT-ALBAN.

Huit à dix mois, et je vous jure qu'il n'y en a pas deux que j'ai pris mon parti sur lui; encore a-t-il fallu, pour y parvenir, tous les soins et toute la tendresse de Serigni.

LA MARQUISE, souriant malignement sans le regarder.

Ce Serigni devait bien vous les continuer dans un moment où vous en avez tant de besoin, et ne pas s'en aller courir le monde.

SAINT-ALBAN, étonné.

Courir le monde? lui! il n'y a jamais pensé. Il est ici, je l'ai encore vu hier, je le verrai ce soir; je le vois tous les jours.

LA MARQUISE, le regarde en souriant.

Ah! ah! j'ai cru qu'il était loin de vous.

SAINT-ALBAN.

Je comprends, madame.

LA MARQUISE.

Vous comprenez? Eh bien, voulez-vous encore vous noyer?

SAINT-ALBAN.

Ah! madame, pour un seul dédommagement, combien de peines!

LA MARQUISE.

Comment, un seul dédommagement? Y a-t-il une peine au monde qu'on ne puisse oublier auprès d'un ami comme Serigni?... Mais voyons donc la somme de vos prétendus malheurs. Vous n'avez rien à désirer du côté de la fortune. Vous avez une maison de campagne qui vous plaît, et dont la jouissance flatte sans cesse votre goût; de votre aveu, votre santé est parfaite; votre mère est une femme adorable, qui vous aime passionnément, qui travaille sans cesse à votre bonheur et qui y réussit. Ne m'avez-vous pas dit tout cela?

SAINT-ALBAN.

Je n'en disconviens pas.

LA MARQUISE.

Votre sœur vous est chère; mais elle a un mari qui l'adore. Je sens qu'on ne tient pas à cela. Vous avez été obligé de vous détacher d'un ami ingrat. C'est un chagrin réel, et contre lequel je ne connais point de prompt remède; mais heureusement vous avez pris votre parti, et ce n'est pas apparemment pour un événement auquel vous ne pensez plus, que vous haïssez la vie. C'est donc parce que Julie est indolente, et ne veut se marier que lorsque vous aurez embrassé un état? Car voilà le grief important, n'est-ce pas? (Saint-Alban soupire et se tait.) Quoi, cela suffit-il pour vous faire oublier tout ce que vous est Julie, tout ce qu'a fait pour vous Serigni? Revenez à vous et rougissez. Voyez ces deux amis à vos côtés dans les différentes époques de votre vie. Avez-vous du chagrin? Voyez comme leur tendresse active, mais discrète, s'attache à vous consoler lorsque vous voulez l'être, et sait adroitement détourner votre âme des objets qui la flétrissent. Êtes-vous heureux; quelle satisfaction est répandue sur le visage de votre ami! On n'a qu'à le regarder, si on veut connaître votre situation... La sérénité et la vertu sont peintes sur son visage. Je ne crois pas qu'il y ait un spectacle plus doux que celui d'un homme honnête et content, et c'est le spectacle que Serigni vous offre journellement... Et vous appelez cela un seul dédommagement!

SAINT-ALBAN.

Arrêtez, madame, vous me faites en effet rougir.

LA MARQUISE.

Vous conveniez, tout à l'heure, que chaque jour vous donnait dans votre passion une satisfaction nouvelle. Citez-moi donc à présent un chagrin, une peine, qui vous autorise à vous plaindre de la vie.

SAINT-ALBAN.

Il est certain que je ne puis rien citer qui, en apparence, vaille la peine de tourmenter un homme raisonnable; mais ignorez-vous que ce sont précisément les misères répétées qui rendent la vie amère et insupportable?

LA MARQUISE.

Soit. Mais aussi pourquoi ne voulez-vous compter pour un

bonheur que les sentiments vifs? Cela est bien mal entendu. Ils coûtent toujours trop, et ne rendent que du chagrin.

SAINT-ALBAN.

Je l'ai souvent éprouvé.

LA MARQUISE.

Ou, ce qui est pis encore, ils dégoûtent des impressions douces, qui deviennent insipides à la suite d'un transport violent. Il y a mille choses agréables qui sont de tous les instants; on en jouit bien, mais on a l'ingratitude de l'oublier.

SAINT-ALBAN.

Qui sait si ce n'est pas précisément parce qu'elles n'ont aucune suite fâcheuse?

LA MARQUISE.

Cela se peut : mais un repas, une promenade par un beau temps, faite avec des gens qu'on aime et dont l'âme est riante et pure comme un beau jour... Une lecture agréable, intéressante... Une conversation douce...

SAINT-ALBAN.

Comme celle-ci, par exemple... J'avoue...

LA MARQUISE.

Une confidence faite ou reçue... Que sais-je? Si l'on veut être juste, à chaque moment on trouvera une source continuelle de satisfactions... Mieux que tout cela, une action vertueuse dont on a été témoin.

SAINT-ALBAN.

Ah! j'avoue qu'il n'y a rien qui réconcilie tant avec la vie qu'un mot honnête ou une belle action; mais il nous arrive une fois dans la vie d'en être le témoin, et tous les jours on a le spectacle des méchants sous les yeux.

LA MARQUISE.

Donnez-vous la peine de rechercher la vertu, et vous la trouverez peut-être aussi commune dans le monde que le vice; mais elle reste ignorée, parce qu'elle veut l'être, et rarement ses témoins ont-ils intérêt de la mettre au jour.

SAINT-ALBAN.

Eh bien, lorsqu'on l'aura trouvée, on aura la consolation de savoir qu'elle existe. Cela est-il comparable à la douleur de la voir presque toujours persécutée?

LA MARQUISE.

Ne mérite-t-elle pas bien qu'on vive pour la défendre? Mais il y a plus que cela : c'est que ce dégoût de la vie est faux, et n'existe que dans une tête dérangée ou mal organisée. Encore n'est-il que momentané.

SAINT-ALBAN.

Je ne sais pas cela. Il est dans la nature de naître, de s'accroître, de se multiplier, de se détruire par degrés. Pourquoi n'éprouverait-on pas le désir et le besoin de sa fin comme tous les autres?

LA MARQUISE.

Cette opération de la nature est la plus pénible de toutes. Elle est accompagnée d'angoisses et d'efforts violents qui la font redouter. Tout ce qu'on peut faire est de s'y soumettre, et non d'en hâter le moment. L'amour de la vie est dans tous les cœurs, et en cela on ne saurait trop admirer l'adresse de la nature.

SAINT-ALBAN.

Il est certain qu'elle n'avait pas d'autre moyen de conserver son ouvrage qu'en lui imprimant le désir de sa conservation.

LA MARQUISE.

Aussi a-t-elle rendu ce désir invincible. Tenez; voyez un malheureux condamné à une prison perpétuelle : du matin au soir il n'a devant les yeux que les quatre murs et ses remords. Au bout d'un mois sa vie doit lui paraître écrite autour des murailles qui l'enferment. Quelle situation! Cependant ces murs sont autour de lui, il a la faculté de mouvoir sa tête, et il ne tente pas de terminer son sort. Voilà le seul cas où il serait permis, ce semble, d'appeler la mort à son secours : et si l'on craint moins les tourments des remords que d'en voir la fin, nous en pouvons conclure que l'amour de la vie est profondément gravé dans le cœur de l'homme, et que monsieur de Saint-Alban ne se noiera pas encore aujourd'hui.

SAINT-ALBAN.

Votre opinion peut être vraie en général ; je conviens même qu'à beaucoup d'égards mon sort peut paraître doux, et moi-même je l'ai souvent trouvé tel. Je n'ai jamais cru avoir à m'en plaindre auprès de Serigni, auprès de vous, madame, auprès de ma sœur, de ma mère, auprès de Julie. Mais lorsque je suis seul et que je réfléchis sur la quantité de petites épines qui me blessent...

LA MARQUISE.

Eh ! pour Dieu, restez donc auprès de votre mère, de votre sœur, de Julie, de vos amis. Occupez-vous de leur bonheur, et ne les calomniez pas comme vous le faites par des murmures injustes et déplacés. Comparez leurs peines aux vôtres. Croyez-vous qu'ils en soient exempts ? Travaillez de concert à vous les adoucir réciproquement.

SAINT-ALBAN.

C'est l'espèce des miennes qui est insupportable : qu'on m'en délivre, et je serai heureux.

LA MARQUISE.

Eh ! si vous n'aviez pas celles-là, n'en auriez-vous pas d'autres ?

CINQMARS ET DERVILLE

CINQMARS et DERVILLE entrent ensemble dans les jardins de l'hôpital; Cinqmars marche d'un air soucieux; Derville est à côté de lui.

DERVILLE.

D'où vient donc cette retraite précipitée?

CINQMARS.

Laissez-moi.

DERVILLE.

Quitter ainsi ses amis au sortir de la table! au moment où l'on est le plus sensible au plaisir de se voir, et lorsque le chevalier, par des anecdotes charmantes, par des saillies divines, rendait cette journée la plus délicieuse que j'aie passée depuis longtemps!... (Cinqmars le regarde d'un air sombre et mêlé de pitié.) Pour moi, j'ai failli mourir de rire à sa dernière histoire.

CINQMARS.

Eh! mordieu, c'est précisément celle-là qui m'a fait fuir. Les propos, le lieu, le repas, tout m'a déplu... N'avez-vous point honte de rire comme vous avez fait?

DERVILLE.

Moi, honte! et pourquoi?

CINQMARS, se tournant vers la maison d'où ils sortent.

La maison des pauvres ainsi décorée!... ce jardin... ces allées où nous voici, me déchirent l'âme... Je ne puis plus y tenir. Sortons d'ici.

DERVILLE.

Je ne vous comprends pas. D'où vous vient cet accès de misanthropie? Je ne vous ai jamais vu comme cela. N'étions-

nous pas avec tous nos amis, chez l'homme du monde qui vous est le plus attaché, qui vous en a donné le plus de preuves? Vous étiez si gai avant le repas.

CINQMARS.

C'est que je comptais dîner chez mon ami.

DERVILLE.

Eh bien?

CINQMARS.

Eh bien, n'avez-vous pas entendu?

DERVILLE.

Quoi?

CINQMARS, sans le regarder.

Un administrateur de l'hôpital!... Je connais la fortune de Versac. Lorsqu'il nous pria de venir dîner ici, je ne fis nulle difficulté de l'accepter, croyant qu'il nous traiterait en ami. Point du tout. J'arrive et je vois une table de quinze couverts. Que diable, cet homme croit donc que sa compagnie ne nous suffit pas! On sert, et c'est un dîner pour quarante personnes... « Mais, dites-moi, je vous prie, lui demandai-je, qu'est-ce que cela signifie? Qui nous traite ainsi? qui fait les frais de ce repas?

« — La maison, me répond-il.

« — Quoi! dis-je, ce festin, car c'en est un?...

« — Il ne me coûte rien, dit Versac, et je vous en donnerai comme celui-là tant qu'il vous plaira... » (En s'arrêtant.) A l'instant même mon âme s'est serrée; tous les plats m'ont paru couverts de la substance des pauvres, et tout ce qui nous environnait inondé de leurs larmes... et vous voulez que je rie? Morbleu! je ne pourrai de longtemps envisager cet homme.

DERVILLE.

Quel tableau! vous me faites frissonner.

CINQMARS.

Lui qui est placé ici pour maintenir la règle!... Non, je ne remettrai de ma vie les pieds ici.

DERVILLE.

Je rougis, je l'avoue, de n'avoir pas été frappé comme vous de cet abus.

CINQMARS, vivement.

Et Versac, et votre chevalier, et ses contes, et vous-même, vous m'avez rempli l'âme d'amertume. Mais, dites-moi : vous

vous étiez donc tous donné le mot pour bafouer ce pauvre d'Arcy ?

DERVILLE, riant.

Ah ! la bonne figure ! avec ses trois pas en arrière dès qu'on le regarde : le chevalier a raison ; il a toujours l'air de vous laisser passer.

CINQMARS.

Voilà comme sont ces messieurs. Les apparences du ridicule les frappent, et voilà un homme jugé. Quoi ! parce que d'Arcy est timide...

DERVILLE.

Ah ! parbleu, Cinqmars, convenez que rien n'est plus ridicule que le rôle qu'il a joué pendant tout le repas...

CINQMARS.

Je le crois bien ! vous l'avez terrassé avec vos éternelles plaisanteries. Oserais-je vous demander ce qui vous en est resté ?

DERVILLE.

Rien, pas la moindre chose. Et voilà pourquoi j'y mets si peu d'importance.

CINQMARS.

Eh bien ! mon ami, vous ne m'en diriez pas autant si vous aviez su en tirer parti. Je le connais, moi, cet homme ; et j'en connais fort peu qui le valent.

DERVILLE.

Je le crois le plus honnête homme du monde ; mais pour l'esprit...

CINQMARS.

Oui, monsieur, oui, pour l'esprit, c'est un homme rare, profond ; et si, au lieu de votre absurde persiflage, vous l'eussiez laissé parler sur vingt matières importantes que vous croyez tous avoir bien approfondies, il vous aurait prouvé, morbleu, comme deux et deux font quatre, que vous ne vous en doutiez seulement pas.

DERVILLE.

Cela n'aurait, ma foi, pas été fort plaisant.

CINQMARS.

Il faut donc rire absolument ? Vous voilà bien avancé ! vous avez fait de la peine à un honnête homme, vous avez manqué

à la justice envers lui, et vous avez perdu une occasion de rendre hommage au vrai mérite.

DERVILLE.

Pour ma part, je suis prêt à lui faire réparation ; mais je ne puis me rappeler encore de sang-froid le contraste de son ennui, de son maintien grave, avec nos folies pendant l'histoire des convulsionnaires.

CINQMARS s'arrête et le regarde.

Elle vous a donc fort diverti ?

DERVILLE.

Beaucoup. Tout comme vous, je pense.

CINQMARS.

Vous la rappelez-vous, cette histoire?

DERVILLE.

A merveille.

CINQMARS.

Eh bien, voyons donc ce qu'elle a de si plaisant. (Ils continuent de marcher.)

DERVILLE.

Je n'y mettrai pas les grâces du chevalier.

CINQMARS.

N'importe, contez toujours.

DERVILLE.

Eh bien, le chevalier a été curieux d'assister à une assemblée de convulsionnaires. Il en a vu une à qui on mit un bourrelet, qui contrefaisait l'enfant, marchait sur ses genoux, et qu'on étendit ensuite sur une croix; en effet, on la crucifia, on lui perça de clous les pieds et les mains ; son visage se couvrit d'une sueur froide, elle tomba en convulsion. Au milieu de ses tourments, elle demandait du bonbon, à faire dodo, et mille autres extravagances que je ne me rappelle pas. Détachée de la croix, elle caressait avec ses mains, encore ensanglantées, le visage et les bras des spectateurs... et l'embarras de Mme de Kinski... et les mines du chevalier en les contrefaisant, vous les rappelez-vous[1] ?

1. Voyez t. II, p. 255, la note concernant Du Doyer de Gastel.

CINQMARS.

Oui, mais vous ne riez plus.

DERVILLE, étonné et embarrassé.

Plaît-il?

CINQMARS.

Vous ne riez plus; ce fait ne vous paraît donc plus si plaisant?...

DERVILLE.

C'est que la façon de conter fait tout. Je vous l'avais bien dit; cela n'a plus le même sel.

CINQMARS, en lui prenant la main.

Ce n'est pas cela, mon ami; l'évaporation générale à laquelle on participe sans s'en apercevoir, à la fin d'un repas bruyant, nous ôte souvent la faculté de réfléchir; et le rire déplacé ou inconsidéré en est la suite, quand il ne vient pas d'un vice du cœur. Vous me paraissiez tous, vis-à-vis du chevalier, lorsqu'il contrefaisait les convulsionnaires, comme des gens qui iraient aux petites-maisons, par partie de plaisir, repaître leur férocité du tableau de la misère et de la faiblesse humaines. Comment, morbleu! vous n'êtes affecté que du ridicule de cette indécente pantomime, et vous ne voyez pas que le délire et l'aliénation de ces têtes fanatiques les rendent cruels et homicides envers eux et leurs semblables?

DERVILLE.

J'en conviens; mais au diable, si je puis les plaindre à un certain point. C'est un genre de bonheur qu'ils ont choisi.

CINQMARS.

Soit. Mais la cause de ce choix est absurde!... Ne tient-il pas au dérangement des organes, et par conséquent à la faiblesse de notre nature?... Une fibre plus ou moins tendue... Tenez, un de vos éclats de rire immodérés pouvait vous rendre aussi à plaindre... ou aussi plaisant qu'eux.

DERVILLE.

D'accord.

CINQMARS.

Et les conséquences, monsieur, les conséquences! y avez-vous pensé? Croyez-vous que le fanatisme poussé à ce degré se borne à faire pitié aux uns et à exciter le mépris ou le rire des

autres? Rien ne se communique plus vite; rien n'excite plus de fermentation que cette chaleur de tête... Un homme parvenu à se faire un jeu des tourments et même de sa vie, sera-t-il fort occupé du bonheur et de la conservation de ses semblables? Et si son voisin, son ennemi surtout, a des opinions différentes; s'il les croit nuisibles, dangereuses, voyez-vous où cela mène? Riez donc, morbleu! riez si vous en avez le courage.

DERVILLE.

Non, vous m'en ôtez l'envie. Mais toutes ces réflexions ne se présentent guère, comme vous l'avez dit vous-même, au milieu d'un repas bruyant et gai. Il n'est pas étonnant qu'on se livre alors à la plaisanterie et à la saillie du moment.

CINQMARS.

Pardonnez-moi. Car il y a des gens qui, tout à travers cette ivresse, n'auraient pas ri; et il y en a d'autres qui riraient encore malgré toutes ces réflexions.

DERVILLE.

Oh, ceux-ci auraient tort. Cela prouverait une légèreté impardonnable.

CINQMARS.

Oh, cela prouverait plus que cela. Savez-vous que le rire est la pierre de touche du goût, de la justice et de la bonté?

DERVILLE.

Oui, témoin le rire des enfants, n'est-ce pas?

CINQMARS.

Il est d'inexpérience; et vous venez de rire comme eux. Asseyons-nous sur ce banc.

DERVILLE.

J'avoue que je n'ai jamais trop réfléchi sur le rire ni sur ses causes. Il y en a tant...

CINQMARS, souriant.

Je m'en doutais bien. Pour moi, je crois bien qu'il n'y en a qu'une.

DERVILLE.

Comment, il n'y en a qu'une?

CINQMARS.

C'est toujours l'idée de défaut qui excite en nous le rire; défaut ou dans les idées, ou dans l'expression, ou dans la personne qui agit, ou qui parle, ou qui fait l'objet de l'entretien.

DERVILLE.

Mais il y a des choses plaisantes par elles-mêmes, et qui n'entraînent point l'idée de défaut. Lorsque *le Médecin malgré lui* dit qu'il y a fagots et fagots, je vous défie de n'en point rire, et cependant je n'y trouve pas l'idée de défaut.

CINQMARS.

Ne voyez-vous pas que c'est l'importance qu'il met à ses fagots qui fait rire? Mais indépendamment de cela, vous riez de la simplicité de deux paysans qui parlent avec respect à un bûcheron à moitié ivre, qu'ils prennent pour un célèbre médecin. Celui-ci, inquiet de ce qu'ils lui veulent, cache sa peur autant qu'il peut, et croit leur en imposer par son bavardage. C'est le défaut de jugement des uns, et le manque de fermeté de l'autre qui vous ont préparé au ridicule de son importance; et le malentendu qui règne entre eux achève de rendre la scène plaisante.

DERVILLE.

Mais si cela est ainsi, tout défaut physique et moral devrait faire rire?

CINQMARS.

Oui, toutes les fois que l'idée de nuisible ne s'y trouve pas jointe; car alors elle arrête le rire de tous ceux qui ont atteint l'âge de raison. Vous n'en verrez point rire à l'aspect d'un homme contrefait... Je gage pourtant qu'un bossu vous fait rire.

DERVILLE.

Ma foi, il y a des moments où je n'en répondrais pas.

CINQMARS.

Eh bien, mon ami, il faut n'avoir pour cela aucune idée des inconvénients et des maux attachés à cette disgrâce. Ce ne sera pas celui qui a un bossu dans sa famille qui rira de ceux qu'il rencontre.

DERVILLE.

Tenez, Cinqmars, je ne crois pas à l'impression de votre nuisible. Je me rappelle vingt exemples où on le réduit à rien. N'avez-vous jamais vu des jouteurs combattre sur la rivière?

CINQMARS.

Pardonnez-moi.

DERVILLE.

Eh bien, si après avoir bien combattu, l'un d'eux vient à tomber, les huées, les éclats de rire se font de tous côtés; et l'on ne songe plus que le pauvre diable bafoué peut se noyer...

CINQMARS.

Ils savent nager, tout le monde le sait et y compte. Cela est si vrai, que vous n'avez qu'à mettre à la place du jouteur une femme, un enfant, et vous verrez tous ceux qui riaient consternés et remplis d'effroi. C'est une vérité constante. L'idée de nuisible arrête le rire. Et voilà pourquoi le conte de vos convulsionnaires n'a excité en moi que de l'horreur, malgré toutes les gentillesses et les bouffonneries dont le chevalier le décorait.

DERVILLE.

Vous direz tout ce qu'il vous plaira, j'en ai ri de tout mon cœur; et si le nuisible du conte ne m'a pas frappé, vous ne me persuaderez jamais que je manque pour cela d'humanité.

CINQMARS.

Mon ami, j'en ai eu peur pour vous; mais je suis rassuré par l'impression que vous a faite votre propre récit. C'est faute de réflexion si le nuisible vous a échappé d'abord, cela est clair.

DERVILLE.

Si bien qu'à votre avis, les gens accoutumés à réfléchir doivent moins rire que d'autres.

CINQMARS.

N'en doutez pas. Un philosophe, un juge, un magistrat rit rarement.

DERVILLE.

Ah! quant à ces derniers, la dignité de leur état l'exige.

CINQMARS.

Oui. Mais un homme très-gai ne parvient pas à dompter son caractère par la seule considération que son état l'exige. Il se contraint d'abord par décence, j'en conviens; mais peu à peu la réflexion opère ce que faisait la bienséance, et l'homme léger et enjoué devient vraiment grave. Son état lui montre sans cesse le spectacle de la misère humaine, et les tourments que les hommes envieux, avares ou méchants font éprouver aux hon-

nêtes gens; il aperçoit d'un coup d'œil une foule de conséquences graves dans des choses qui paraissent très-indifférentes au commun des hommes. Le philosophe est dans le même cas.

DERVILLE.

Et, par la raison contraire, les enfants rient de tout.

CINQMARS.

Cela est vrai.

DERVILLE.

Mais une chute fait rire tout le monde. Il n'y a pas de cas où le nuisible se présente plus vite ni plus généralement. Vous en concluez donc que tous ceux qui en rient manquent de goût, de justice, ou de bonté?

CINQMARS.

Non. Car lorsque le nuisible ne l'emporte pas sur le défaut, il fait rire; et c'est le cas d'une chute ordinaire; mais si elle est forte ou dangereuse, elle ne fera rire personne. Si vous prenez un intérêt très-vif à la personne tombée; si c'est une femme, si cette femme est grosse, son premier vacillement vous aura fait frissonner; quelque plaisante ou ridicule que soit sa chute, le nuisible sera la seule idée qui vous occupera, et le défaut n'excitera en vous le rire qu'autant que le nuisible sera entièrement effacé. J'étais dernièrement avec des femmes, dans une loge de la salle des comédiens italiens, sur le boulevard. Cette salle a été construite à la hâte, et manque de solidité. Au milieu du spectacle, la loge au-dessus de la nôtre craqua à deux fois, d'une telle force, qu'elle épouvanta tous ceux des environs que sa chute pouvait mettre en danger. Chacun marqua son effroi d'une manière différente. Une femme de notre loge fit un mouvement comme pour se jeter dans l'orchestre. Il se fit un silence général, mais lorsque tout fut calme, et que l'idée du danger fut totalement détruite, le parterre ne vit plus que la peur outrée de cette femme. Il fut un quart d'heure à rire, à battre des mains, et à se dédommager ainsi du trouble qu'elle lui avait causé.

DERVILLE.

Voilà qui est à merveille. Mais j'ai deux questions à vous faire, d'où dépendra ma conversion, je vous en avertis.

CINQMARS.

Voyons.

DERVILLE.

D'où vient que les hommes timides, même accoutumés à la réflexion, rient-ils toujours en parlant?

CINQMARS.

C'est pour empêcher les autres de rire de ce qu'ils disent. Il n'est pas même nécessaire d'être fort timide pour cela. Toutes les fois qu'on hasarde un propos qu'on n'est pas sûr d'apprécier à sa juste valeur, on rit pour avertir qu'on en aperçoit le défaut... Passons à votre autre question (en souriant), car il me semble que votre conversion s'avance.

DERVILLE.

Vous m'avez dit que ceux qui, par état ou par goût, méditaient profondément sur les misères humaines, ne riaient point; que le rire déplacé ou inconsidéré venait d'inexpérience, lorsqu'il ne partait pas d'un manque de goût, de justice, ou de bonté.

CINQMARS.

Cela est vrai.

DERVILLE.

Comment se fait-il donc que le méchant ne rit jamais?

CINQMARS.

Est-ce que vous ne voyez pas que le nuisible est toujours l'idée principale et permanente du méchant? Il blesse, et il le sait; mais non-seulement il est occupé de nuire, il faut encore qu'il travaille en même temps à prévoir et à parer la vengeance et le ressentiment toujours prêts à fondre sur sa tête. L'importance du mystère et du secret redouble encore en lui la tension d'esprit; il travaille sourdement lorsque les autres se délassent. Pour être accessible au rire, il faut que l'âme soit dans un état de calme et d'égalité; et le méchant est perpétuellement en action et en guerre avec lui-même et avec les autres : voilà pourquoi il ne rit point.

DERVILLE.

Je ne sais point de réplique à cela. (Rêvant.) Les mélancoliques et les amants ne rient pas non plus.

CINQMARS.

Non; mais ils sourient, ce qui vaut peut-être mieux. Au reste, c'est le privilége des choses douces et tendres de caresser notre âme sans l'ébranler assez pour la sortir de son assiette. (Il tire sa montre.) Mais il est tard; vous voulez aller à la pièce nouvelle[1]; que je ne vous retienne pas, Derville. (Ils se lèvent et marchent.)

DERVILLE.

Vous me l'aviez fait oublier. N'y venez-vous pas?

CINQMARS.

Non. On dit que c'est une satire sanglante des hommes qui honorent notre siècle. Mon âme est révoltée de semblables horreurs.

DERVILLE.

Mais d'autres m'ont dit que non; qu'elle n'attaque que leurs ridicules, et alors c'est le but de la comédie.

CINQMARS.

Oui, le ridicule de l'état; mais le personnel me paraît odieux.

1. *Les Philosophes,* comédie en trois actes et en vers, par M. Palissot de Montenoy, de plusieurs académies, fut représentée « pour la première fois par les comédiens Français ordinaires du Roi, » le 2 mai 1760. Cette date nous fixe sur celle de ce dialogue. Comme on le voit, Diderot se borne d'abord à mettre ses griefs en formules générales et ne s'emporte pas encore contre Palissot. Il ne deviendra cruel à son égard, il n'emploiera contre lui des procédés de polémique imités de Voltaire que dans le *Neveu de Rameau,* alors que Palissot décidément incorrigible, non content de l'avoir accusé de plagiat dans les *Petites lettres sur les grands philosophes* et ailleurs; non content de l'avoir montré sur la scène enseignant, de complicité avec Helvétius, D'Alembert, Duclos et *tutti quanti,* comme dit Voltaire, aux laquais à voler dans les poches de leurs maîtres; continuera, dans la *Dunciade,* ses premières attaques en y ajoutant l'accusation de conspirer contre la sûreté de l'État. Nous espérons que lorsqu'on trouvera dans le *Neveu de Rameau* certaines invectives un peu fortes contre Palissot, qui n'était au fond que ridicule par son inconsistance, on se rappellera ce portrait de Dortidius :

Je l'ai connu, vous dis-je, excusez ma franchise :
Apparemment qu'alors il cachait bien son jeu;
Mais ce n'était qu'un sot, presque de son aveu.
Quelqu'un me le fit voir, et malgré sa grimace,
Et les plats compliments qu'il vous adresse en face,
Et le sucre apprêté de ses propos mielleux,
Je ne lui trouvai rien de si miraculeux.
Malgré son ton capable et son air hypocrite,
Je ne fus point tenté de croire à son mérite,
Et je ne vis en lui, pour le peindre en deux mots,
Qu'un froid enthousiasme imposant pour les sots.

Les Philosophes, acte II, scène v.

DERVILLE.

Mais si ceux qu'elle attaque ont en effet des ridicules ?

CINQMARS.

Il n'importe ; leur mérite est reconnu, cela suffit pour les respecter. Déchire-t-on un tableau de Raphaël ou du Poussin parce qu'on y découvre dans un coin un petit défaut, une légère incorrection qui ne fait que la millième partie du tableau ? Cette incorrection mérite-t-elle d'occuper un instant un homme touché de la beauté du chef-d'œuvre ?... Mais voici votre chemin : une autre fois nous causerons, si vous voulez, des bornes qu'un gouvernement éclairé doit prescrire à la critique. C'est une matière assez déliée qu'on ne ferait pas mal, je crois, d'approfondir. (Il lui prend la main.) Bonjour, mon ami, au revoir.

DERVILLE.

Adieu, Cinqmars, je vous quitte à regret ; mais je vous rappellerai bientôt l'engagement que vous venez de prendre.

MON PÈRE ET MOI

J'ai perdu ma mère à l'âge de quinze ans. Mon père se chargea seul de mon éducation. Je l'aimais tendrement, et je mis toute mon application à répondre à ses soins. Il était commandant de sa province. Il était à son aise, et passait pour très-riche, parce qu'il tenait un grand état, et qu'il faisait beaucoup d'aumônes. J'avais été bercée par des mies d'idées de grande fortune, et je m'ennuyais souvent de l'économie que me prêchait mon père. Un jour que j'en avais plus d'humeur qu'à l'ordinaire, j'eus avec lui une conversation que je n'ai jamais oubliée. Il y a longtemps que je me propose de la mettre par écrit, parce qu'elle pourra être utile aux jeunes personnes qui se feraient sur la richesse, comme moi, des idées fausses. Voici à peu près ce qui fut dit entre nous.

MOI.

Je ne saurais souffrir qu'on méprise la richesse. Il faut être bien mal né pour ne pas envier tout le bien qu'elle met à portée de faire.

MON PÈRE.

Dis plutôt, mon enfant, qu'il faut être bien vain pour n'en pas redouter les dangers.

MOI.

Je vous assure, mon père, que je n'en suis nullement alarmée. Qu'importe qu'on ait des fantaisies lorsqu'on a de quoi les satisfaire?

MON PÈRE.

Puisse l'expérience, ma fille, ne vous jamais apprendre qu'une fantaisie satisfaite en amène dix autres, et que le moindre

inconvénient des richesses est à la longue l'impossibilité de satisfaire aux besoins réels pour avoir trop cédé aux superfluités.

MOI.

Vous ne me montrez jamais, mon père, que les mauvais côtés de l'opulence; permettez-moi, à mon tour, de plaider un peu sa cause.

MON PÈRE.

J'y consens.

MOI.

Je ne parlerai point de ce que vous appelez son côté frivole. Je sens bien que si l'on n'avait que le luxe et le faste à alléguer en faveur des richesses, elles ne seraient pas aussi désirables pour tous; c'est cependant par ce côté frivole que la richesse fait souvent la douceur et l'agrément de la vie. Mais, sans s'y arrêter, peut-on être indifférent au plaisir d'orner sa maison, d'embellir et d'améliorer sa terre, d'amasser des revenus à ses enfants, sans être obligé de se retrancher, ni de les priver de l'aisance, ni de se refuser à sa générosité naturelle? Je m'en rapporte à vous, mon père : quelle satisfaction n'avez-vous pas lorsque vous avez pu vous laisser aller à ce penchant, et vous avouer en même temps qu'il n'a pas été satisfait à mes dépens? J'ai vu, oui, j'ai vu souvent votre joie à l'aspect de vos coffres remplis du fruit des récoltes; si vous n'êtes pas indifférent à cet avantage, mon père, bien d'autres peuvent en être vains. Je ne sais, mais j'avoue que le particulier le plus riche me paraît être le plus heureux. Par exemple, je sens que j'aurais la fantaisie d'orner ma ville d'un édifice qui me fît connaître aux quatre coins du monde, moins pourtant par sa magnificence que par son utilité.

MON PÈRE.

Sophisme de la vanité, mon enfant!

MOI.

Eh bien, mon père, un pauvre honteux qu'on tire de la misère, un autre indigent qu'on délivre de la servitude, de l'oppression ou de l'injustice... Ceux qu'on aime, à qui on ne laisse pas le temps de désirer... Ah! qui mieux que vous peut être touché de cet avantage! Ce ne sont pas là des sophismes.

MON PÈRE.

Tout cela est en effet très-beau dans la spéculation; mais cela ne se passe point ainsi dans le fait. Tous ces avantages sont chimériques. On ne destine point ses richesses acquises à être réparties sur ceux qui affichent ou qui cachent leur misère. Je vais plus loin. Je suppose ces dispositions bienfaisantes dans le cœur des riches, et j'ai à y opposer tous les vices de caractère que les richesses entraînent, la dureté, par exemple, envers les pauvres, la hauteur envers les domestiques, l'ostentation qui guide la générosité, etc. Passons sur les injustices d'inadvertance et de paresse; mais les injustices de devoir et de décence, lorsqu'on est riche, ne doivent-elles pas, dix fois par jour, faire venir les larmes aux yeux de quiconque a le moindre principe de bienfaisance et d'humanité? La nécessité d'avoir un nombre de valets et d'équipages inutiles, le double de vêtements nécessaires, tandis qu'une foule de malheureux, de créanciers peut-être, sont souvent trop heureux d'emporter quelques légères marques de compassion. Mais la décence ne permet pas qu'on hasarde sa réputation d'homme riche pour se donner celle de fermier du pauvre, qui est la seule que le riche devrait ambitionner.

MOI.

Mais, mon père, il y a des dépenses d'état. Le riche doit-il donc se regarder toute sa vie comme le fermier du pauvre?

MON PÈRE.

Et pourquoi non? A la fin de votre vie, vous trouverez-vous fort à plaindre d'avoir pris et conservé ce titre? Cette ambition serait au moins aussi louable que celle de bâtir un édifice qui n'a souvent d'autre utilité que celle d'afficher la vanité du fondateur.

MOI.

Il pourrait cependant y avoir tel établissement qui ferait également honneur à son instituteur et profit au public.

MON PÈRE.

C'est-à-dire qu'on rendrait justice à son motif; mais on n'a guère vu de ces sortes d'établissements passer la seconde génération sans que les abus ne surpassassent de beaucoup leur utilité. De sorte que si l'instituteur avait employé ses sommes à

acquitter sa dette envers les pauvres qui, vraisemblablement, ont été négligés, elles auraient été beaucoup plus profitables.

MOI.

On peut, je crois, acquitter cette dette, et jouir, en même temps, d'une fortune honnête sans se la reprocher.

MON PÈRE.

Peu de fortunes sont assez innocentes dans leur principe pour en jouir en sécurité. Il en est, cependant. Mais je laisse tous les lieux communs rebattus par les moralistes, et je demande seulement, mon enfant, si l'on est justifié en morale de n'avoir point fait le mal, et de n'avoir fait que le bien quand on a connu le mieux. D'après cette considération, qui ne peut être négligée que par des âmes étroites, voyez à combien de reproches le riche s'expose par le seul emploi de la richesse.

MOI.

Si elle nous rend coupable toutes les fois qu'on n'en fait pas le meilleur usage possible, je ne sache rien de plus incommode ni même de plus funeste que la richesse.

MON PÈRE.

Voilà, ma fille, ce que je ne cesse de vous répéter.

MOI.

Mais, mon père, vous me parlez sans cesse de bienfaisance et d'humanité, et si j'osais...

MON PÈRE.

Parlez.

MOI.

Pourquoi avons-nous tous les jours, souvent pour nous seuls, une table couverte d'un grand nombre de mets exquis et inutiles? Pourquoi occupons-nous une maison immense, dans laquelle nous avons un appartement de chaque saison; tandis que cent mille de nos semblables n'ont point de toit et manquent de pain?

MON PÈRE.

Voilà précisément, ma fille, les injustices d'état dont je vous parlais. Je me suis mis au-dessus du préjugé autant qu'il a dépendu de moi; mais tout ce que j'ai pu faire a été de disposer d'un appartement de cette maison en faveur d'un pauvre

officier retiré du service : encore avez-vous vu les couleurs qu'on a voulu donner à cette action, jusqu'à mander à la cour que je tirais parti du logement que le roi me donne.

MOI.

Mais, en effet, comment faire? Si la bienfaisance est connue, elle perd son prix; si elle est inconnue, on la calomnie.

MON PÈRE.

On la calomnie; et qu'importe?

MOI.

Si le riche renferme ses richesses dans ses coffres, c'est un avare qu'on méprise; s'il les dissipe, c'est un insensé.

MON PÈRE.

L'une et l'autre de ces extrémités seraient, en effet, blâmables; mais souvent on les suppose légèrement. Croyez-vous que celui qui mépriserait tout faste et placerait ses richesses en actions honnêtes ne se ferait pas un caractère plus distingué parmi les hommes et ne leur apprendrait pas, à la longue, combien les idées qu'ils ont de la considération sont fausses et petites?

MOI.

Peut-être; mais un seul riche ne peut pas non plus secourir tous les indigents.

MON PÈRE.

D'accord.

MOI.

Il me paraît très-difficile alors de renfermer son devoir à cet égard dans des bornes irrépréhensibles. A qui doit-on donner, et combien doit-on donner?

MON PÈRE.

Il faut secourir le pauvre. J'appelle ainsi celui qui, par quelque cause insurmontable, n'a pas de quoi satisfaire ses besoins absolus; car je ne veux pas qu'on encourage la débauche et la fainéantise. Quant à votre question, n'est-il pas vrai que si toute la somme de la misère publique était connue, ce serait exactement la dette de toute la richesse nationale?

MOI.

J'entends.

MON PÈRE.

Si la somme de toute la richesse nationale était connue, chaque particulier saurait quelle portion de cette dette il aurait à acquitter. Il dirait : Toute la richesse nationale doit tant à la misère publique ; donc la portion de la richesse nationale que je possède doit tant à la misère publique que j'ai à soulager. Me suivez-vous?

MOI.

Oui, mon père, à merveille.

MON PÈRE.

Vous convenez donc bien que ce qu'il donnerait de moins serait un vol fait aux pauvres? Il ne commencerait à être humain, généreux, bienfaisant qu'en donnant au delà.

MOI.

Eh bien! oui, mon père ; mais la somme de la misère publique n'est pas connue.

MON PÈRE.

Ajoutez que chacun ignorant sa dette, on ne s'acquitte point, ou l'on s'acquitte mal. Quand on a jeté un liard dans le chapeau d'un pauvre, on se tient quitte. Voilà pourquoi, mon enfant, il vaut mieux faire trop que trop peu.

MOI.

Mais ne doit-on pas plus à ses héritiers qu'à des inconnus?

MON PÈRE.

Sans doute ; mais les bornes de ce qu'on leur doit sont aisées à prescrire. Le nécessaire de leur état ; voilà tout, et ils ne sont point en droit de se plaindre.

MOI.

Vos principes me paraissent bien sévères. Combien vous condamnez de riches!

MON PÈRE.

Moi-même, je n'ai peut-être pas satisfait à mon devoir aussi rigoureusement que je le devais ; mais j'ai fait de mon mieux. J'aurais pu, comme tous ceux de mon rang, avoir des équipages de chasse, nombre de domestiques et de chevaux inutiles ; mais j'ai mieux aimé nourrir et habiller douze pauvres de plus tous les hivers. Depuis que vous êtes répandue dans le monde, vous

m'avez demandé quelquefois de faire monter les diamants de feu votre mère, d'augmenter votre pension, de vous donner une femme de chambre de plus; je n'ai point trouvé vos demandes déplacées. Par la même raison, vous devez avoir trouvé un peu de dureté dans mes refus; mais voyez, mon enfant, était-il naturel que je me rendisse à des fantaisies, tandis que les pauvres habitants de ma terre auraient gémi des retranchements que j'aurais été obligé de leur faire?

MOI.

Ah! mon père, je ne serais pas digne d'avoir le nécessaire, si je pouvais regretter l'emploi des sommes que vous m'avez refusées.

MON PÈRE.

Je gage, mon enfant, que vous n'avez point encore pensé à vous acquitter de votre dette... Vous rêvez. Tranquillisez-vous, j'y ai pourvu. Songez seulement que lorsque vous succéderez à mon bien, vous succéderez aussi à mes obligations.

De ce jour, je fis vœu de porter une petite bourse destinée au payement de la dette des pauvres. Celle de mes fantaisies a été longtemps beaucoup plus considérable, et j'en rougis. Après cette conversation, qui me rendit triste et rêveuse parce qu'elle contrariait mes idées, nous nous promenâmes chacun de notre côté. Mon bon père rêvait; je lui en demandai le sujet; il fit difficulté de me le dire, craignant que les idées qui l'occupaient ne fussent au-dessus de ma portée. En effet, je n'en compris pas alors toute l'étendue. « Mourrai-je, me dit-il, sans avoir vu exécuter une chose qui ne coûterait qu'un mot au souverain; qui préviendrait toutes les années des millions d'injustices et qui produirait une infinité de bien?

— Quel est ce projet, lui dis-je, mon père?

— Il n'est pas de moi, reprit-il; il est d'un de mes amis. J'ai toujours regretté qu'il n'ait pas été à portée d'en faire usage. C'est la publication du tarif général des impôts et de leur répartition. Par là, on connaîtrait le dénombrement du peuple; la population d'un lieu et la dépopulation d'un autre; les richesses de chaque citoyen; la pauvreté, et par conséquent la dette des richesses; l'inégalité de la répartition serait empêchée, car qui oserait ainsi publiquement accorder de la prédilection par quelque vue que ce soit d'intérêt ou de timidité?

L'impôt ne doit tomber que sur celui qui est au-dessus du besoin réel. Celui qui est au-dessous est de la classe des pauvres, et elle ne doit rien payer; sans compter le frein que cette publicité mettrait nécessairement à l'avidité et aux vexations des gens préposés à la perception des impôts. C'est dans nos provinces, dans nos campagnes qu'on peut voir à quels excès ces abus sont portés... » Cette conversation dura jusqu'au soir, et je la vis finir à regret.

Mon père mourut longtemps après. C'est alors que se montra une foule de pauvres pensionnaires à moi-même inconnus. Le beau cortége que ces malheureux désolés; plus honorable, plus touchant sans doute que celui d'une nombreuse livrée! Je tâche de marcher sur les traces de mon père; mais je n'ose me flatter d'égaler jamais ses vertus. Me conduire autant que je peux par ses principes, c'est tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire.

LE GULISTAN

OU

LE ROSIER DU POËTE SADI [1]

Sadi écrivait au milieu du XIIIe siècle [2]. Il avait cultivé le bon esprit que nature lui avait donné; il fréquenta l'école de Bagdad; il voyagea en Syrie, il tomba entre les mains des chrétiens qui le mirent aux fers, et l'envoyèrent aux travaux publics. La douceur de son caractère et la beauté de son génie lui acquirent un protecteur qui le racheta et qui lui donna sa fille. Il a composé un poëme intitulé *le Gulistan*, ou *le Rosier*. En voici l'exorde traduit à ma manière.

« Une nuit, je me rappelai la mémoire des jours que j'avais passés. Je vis combien j'avais perdu de moments, et j'en fus affligé, et je versai des larmes, et à mesure que mes larmes

1. Cet extrait parut en 1762, numéro du 1er novembre, dans la *Correspondance* de Grimm, sous ce titre : *Du Poëte Sadi.* Il était depuis 1759 dans le portefeuille de Diderot, qui, à cette époque, en envoyait une copie à Mlle Voland (lettre du 2 novembre). Nous reprenons dans la *Correspondance* de Grimm les fables que M. Brière y avait laissées, sans doute parce qu'elles sont reproduites en partie dans les *Œuvres* de Saint-Lambert, mais elles y sont d'une façon différente. La plus récente version de Sadi avait été donnée par d'Alègre, en 1704; (avons-nous réellement affaire ici à un essai de traduction du persan? Le persan aurait-il été un instant l'occupation de la Société philosophique? Il n'y aurait là rien d'impossible. Dans tous les cas, pour montrer que ces essais manquèrent un peu de sérieux, nous mettrons en regard de la traduction de Diderot quelques passages de celle de M. Ch. Defrémery (*Gulistan, ou le Parterre de roses,* Paris, Firmin Didot, 1858, in-18), à la préface de laquelle nous renvoyons pour tout ce qui concerne Sadi, au point de vue historique et littéraire. Diderot s'occupait alors de la philosophie des Sarrasins pour l'*Encyclopédie,* il venait de lire beaucoup de livres sur ce sujet ; c'est ce qui explique l'attribution à Sadi de passages qui ne se retrouvent pas dans cet auteur.

2. Sixième de l'hégire (année 656, 1258 de J.-C.).

coulaient, il me sembla que la dureté de mon cœur s'amollissait, et j'écrivis ces vers, qui convenaient à ma condition [1].

« A chaque instant une partie de moi-même s'envole. Hélas! qu'il m'en est peu resté! Malheureux, tu as cinquante ans, et tu dors encore! Éveille-toi; la nature t'a imposé une tâche; t'en iras-tu sans l'avoir faite? Le bruit du tambour et de la trompette s'est fait entendre, et le soldat négligent n'a pas préparé son bagage. L'aurore est levée, et les yeux du voyageur paresseux ne sont pas encore ouverts. Veux-tu ressembler à ces insensés? Celui qui était venu a commencé un édifice, et il a passé; un autre le continuait, lorsqu'il a passé; un troisième s'occupait aussi du monument de vanité, lorsqu'il a passé comme les premiers. L'opiniâtreté de ces hommes, dans une chose de néant, ne doit-elle pas te faire rougir! Tu ne prendrais pas un homme trompeur pour ton ami, et tu ne vois pas que rien ne trompe comme le monde? Le monde s'en va, la mort entraîne indistinctement le méchant et le bon; mais la récompense attend celui-ci. L'infortuné, c'est celui qui va mourir sans se repentir. Repens-toi donc; amende-toi; hâte-toi de déposer dans ton sépulcre la provision de ton voyage. Le moment presse; la vie est comme la neige. A la fin du mois d'août, qu'en est-il resté sur la terre? Il est tard, mais tu peux encore si tu veux, si tu ne permets pas aux charmes de la volupté de te lier. Allons, Sadi, secoue-toi [1]. »

Le poëte ajoute : « J'ai pesé mûrement ces choses; j'ai vu que c'était la vérité, et je me suis retiré dans un lieu solitaire. J'ai abandonné la compagnie des hommes; j'ai effacé de mon esprit tous les discours frivoles que j'avais entendus. Je me suis proposé de ne rien dire à l'avenir d'inutile, et j'avais formé cette résolution en moi-même et je m'y conformais, lorsqu'un ancien camarade, avec qui j'avais été à la Mecque sur un même chameau, fut conduit dans mon ermitage. C'était un homme d'un caractère serein et d'un esprit plein d'agrément. Il chercha à m'engager de conversation. Inutilement; je ne proférai pas une

1. Voici la traduction exacte, d'après M. Defrémery : « Une nuit, je pensais aux jours écoulés, je soupirais à cause de ma vie dissipée, je perçais la pierre de la cellule de mon cœur avec le diamant de mes larmes, et je prononçais ces vers analogues à ma situation... »

2. « Écoute avec l'oreille de l'âme le conseil de Sadi : Tel est le chemin; sois homme, et va. » (*Traduction Defrémery.*)

parole. Dans les moments qui suivirent, si j'ouvris la bouche, ce fut pour lui révéler mon dessein de passer ici, loin des hommes, tranquille, obscur, ignoré, le peu qui me restait de jours à vivre, adorant Dieu dans le silence, et ordonnant toutes mes actions à la dernière; mais l'ami séduisant me peignit avec tant de douceur et de force l'avantage d'ouvrir son cœur à l'homme de bien, lorsqu'on l'avait rencontré, que je me laissai persuader. Je descendis avec lui dans mon jardin; c'était au printemps; les roses étaient écloses; l'air était embaumé du parfum qu'elles exhalent sur le soir. Le jour suivant, nous allâmes nous promener et converser dans un autre jardin. Il était aussi planté de roses et embaumé de leur parfum; nous y passâmes la nuit. Au point du jour, mon ami se mit à cueillir des roses, et il en remplissait son sein. Je le regardais, et son amusement m'inspirait des pensées sérieuses, je me disais : Voilà le monde, voilà ses plaisirs, voilà l'homme, voilà la vie, et je méditais un ouvrage que j'appellerais *le Rosier*, et je confiai cette idée à mon ami et il l'approuva, et je commençai mon ouvrage, qui fut achevé avant que les roses ne fussent fanées dans le sein de mon ami [1]. »

HISTOIRES OU FABLES SARRASINES

PREMIÈRE FABLE [1].

Au temps d'Isa, trois hommes voyageaient ensemble; chemin faisant, ils trouvèrent un trésor; ils étaient bien contents. Ils continuèrent de marcher, mais la faim les prit, et l'un dit: « Il faudrait avoir à manger, qui est-ce qui en ira chercher? — C'est moi, » répondit un second. Il part, il achète des mets; mais en les achetant, il pensait que s'il les empoisonnait, ses compagnons de voyage en mourraient et que le trésor lui resterait, et il empoisonna les mets. Cependant les deux autres avaient médité, pendant son absence, de le tuer, et de partager

1. « En un mot, il restait encore des roses au jardin lorsque le livre du *Gulistan* parvint à sa fin. » (*Traduction Defrémery.*)

2. Nous ne retrouvons pas cette fable dans le *Gulistan.*

entre eux le trésor. Il arriva, ils le tuèrent; ils mangèrent des mets qu'il avait apportés; ils moururent, et le trésor n'appartint à personne.

DEUXIÈME FABLE[1].

Un jeune homme honnête et tendre aimait une jeune fille sage et belle; c'est ainsi que je l'ai lu. Ils voyagèrent une fois sur la mer, dans un même vaisseau. Voyage malheureux! Le vaisseau fut porté contre des rochers et brisé, et ils allaient périr, lorsqu'un matelot alla au secours du jeune homme et lui tendit la main. Mais le jeune homme lui criait du milieu des flots : Laissez-moi, et sauvez mon amie. Les hommes ont connu ce trait généreux et l'ont admiré.

Longtemps après le jeune homme mourut, et l'on entendit qu'il disait en expirant : « Femmes, fermez l'oreille à l'homme trompeur qui oubliera son amie dans le temps de l'adversité! »

Le jeune homme et son amie vécurent ensemble des jours heureux, aimant tendrement tous les deux, et tendrement aimés.

Apprenez la leçon d'amour de celui qui la sait. C'est le poëte Sadi; c'est lui qui sait la vie et les mœurs des amants. Les docteurs de Bagdad ne savent pas mieux la langue arabique. C'est lui qui dit : « Si vous avez une amie, attachez-y votre âme tout entière; si vous avez une amie, qu'elle soit la seule au monde pour qui vous avez des yeux. Si Léila et Metshnunus revenaient au monde, je leur apprendrais à aimer. »

TROISIÈME FABLE[2].

Un soir, après souper, nous étions assis autour du feu, mon père, mes frères, mes sœurs et moi. Je méditai quelque temps; après avoir médité, j'ouvris le saint Alcoran, et je lus; mais mes frères et mes sœurs s'endormirent, et il n'y eut que mon père qui m'écoutât. Surpris, je lui dis : « Mon père, n'est-il pas honteux que mes frères et mes sœurs se soient endormis, et

1. *Gulistan*, chap. v, historiette 21. Corriger, d'après le texte, et M. Defrémery : « Il y avait un jeune homme loyal et honnête, qui était épris d'un beau garçon, etc. »

2. *Gulistan*, chap. II, historiette 7. Elle se termine ainsi : « Ame de ton père! si, toi aussi, tu étais endormi, cela vaudrait mieux que de tomber sur la peau des autres. » (*Traduction Defrémery.*)

qu'il n'y ait que vous qui m'écoutiez? » Et il me répondit : « Mon fils, chère partie de moi-même, eh! ne vaudrait-il pas mieux que tu dormisses comme eux, que d'être si vain de ce que tu fais? »

QUATRIÈME FABLE[1].

Un roi avait condamné un de ses sujets à mort; ce malheureux lui demandait grâce, mais inutilement; le roi était inflexible. Quand cet homme condamné vit qu'il fallait périr, son cœur s'irrita, sa langue s'enfla, et il chargea le monarque d'injures. Le monarque voyait que cet homme parlait, mais il ne l'entendait pas. Il demanda à un de ses courtisans ce qu'il disait, et ce courtisan lui répondit : « Prince, il dit que celui qui fera miséricorde dans ce monde l'obtiendra dans l'autre où nous serons tous jugés. » Le monarque, touché de ce discours, accorda la vie au coupable; mais un autre courtisan ouvrit la bouche, et dit au premier qu'il ne convenait pas à des hommes comme eux de mentir à leur souverain, et au souverain, que ce misérable s'était exhalé contre lui en injures. Le prince prit la parole, et dit à celui-ci : « J'aime mieux son mensonge que ta vérité; son mensonge m'a fait faire une action de miséricorde; ta vérité m'en eût fait faire une de sévérité. Son mensonge a sauvé la vie; ta vérité eût donné la mort; » et se tournant ensuite vers l'autre, il ajouta : « Cependant qu'on ne me mente jamais. »

EXTRAIT DU SECOND CHAPITRE[2].

« Pendant que j'étais religieux, j'avais fait une profonde étude de la morale et de moi-même. Mes réflexions s'étaient assemblées dans mon cerveau, comme les eaux des torrents dans un lac qui va déborder; j'avais médité sur les imperfec-

1. *Gulistan,* chap. I, historiette 1. La moralité de Sadi est : « Le mensonge mêlé d'utilité est préférable à la vérité qui excite des troubles. » Diderot s'est encore servi de cette historiette dans la *Réfutation de* L'HOMME, t. II, p. 408.

2. Ce chapitre a trait aux mœurs des derviches.

tions des hommes du monde et sur les perfections des hommes de mon état; je m'enorgueillissais dans mes pensées, et je me sentais un besoin d'épancher au dehors l'estime de moi-même et le mépris des autres. J'aurais voulu répandre ces sentiments dans le monde entier, et je me rendis à Balbeck, qui me parut un théâtre digne de moi; bientôt j'osai entrer dans le temple le plus fréquenté pour y prêcher le peuple.

« Je traversai le temple avec ce maintien modeste et ce front baissé que nous prescrit la règle; mais je jetais de temps en temps des regards dédaigneux sur les flots des fidèles qui s'ouvraient à mon passage. Je jouissais du respect que mon habit me semblait leur imposer, et j'étais bien sûr de leur en inspirer dans peu pour ma personne. Je montai enfin dans la tribune, je levais au ciel des yeux pleins de confiance, et je me semblais lui demander moins des lumières que son attention sur les services que j'allais lui rendre. Je rabaissais mes regards sur le peuple, et je voyais une foule hébétée dont les yeux étaient fixés sur moi. Elle était sans mouvement, et semblait attendre l'âme que j'allais lui donner. Je voyais dispersés dans la foule plusieurs religieux. Ils m'écouteront, disais-je, avec jalousie; ils feront entre eux des critiques de mon discours; mais ils en feront des éloges au peuple : ils en diront du bien sans en penser; peut-être même, en les flattant, en les intéressant à mes succès, les ferais-je convenir que je ne suis pas sans éloquence. Je veux, quand je parlerai de leurs mœurs et de leur génie, me livrer à l'enthousiasme; je veux mettre alors à leurs pieds les héros, les savants, et la masse entière du genre humain.

« En ramenant mes regards auprès de la tribune, je vis un groupe de sages. Les uns étaient de la cour, les autres de l'académie. Je sentis à cette vue la rougeur me monter au front; mon âme était vivement émue par différents sentiments; il y entrait de la honte et de la crainte, de la colère et de l'humiliation. Ah! disais-je en moi-même, ces gens-là vont rire. Je craignais le jugement qu'ils allaient porter de moi; j'étais indigné contre des hommes auxquels je ne pourrais en imposer, et, malgré mes efforts, je me sentais accablé du mépris que ces sages avaient pour les gens de mon état, et de celui qu'ils auraient vraisemblablement pour ma rhétorique.

« Je n'avais jusque-là prêché que fort peu, et pour m'es-

sayer, dans de petites bourgades. Là, je pouvais, sans crainte de faire rire, parler avec respect du voyage de la jument Borack[1] au ciel de la lune; je pouvais, sans offenser personne, faire descendre de quel ciel il me plaisait chacun des versets du Coran; je pouvais, sans crainte que personne le trouvât mauvais, allonger et élargir à mon gré le pont qui mène en enfer; je pouvais entasser des miracles et des figures, de l'enthousiasme et du merveilleux, délirer, crier, et me tenir bien sûr de la crédulité et de l'admiration publiques; mais à Balbeck ce n'était pas la même chose. J'avais affaire à des gens qui voulaient de l'ordre, de la raison, de l'élégance, et encore tout cela devait peu les toucher; le fond des choses devait faire tort à la manière dont elles seraient rendues. Dans les bourgades, je pleurais, et on pleurait; je criais, et mes cris répandaient l'épouvante; là, mon enthousiasme entraînait, et à Balbeck il devait être ridicule. Cette pensée me faisait frémir; cependant je me rassurais un peu en me disant que ces sages, dont je craignais si fort la censure, n'étaient peut-être que cinq ou six hommes d'esprit, et que la foule du peuple, qui n'était que peuple, était innombrable. Je voyais les têtes des sots, elles étaient en grand nombre; et à peine pouvais-je distinguer quelques têtes d'hommes d'esprit : celles-ci me paraissaient comme les fleurs des pavots paraissent parmi les épis d'un champ de froment prêt à être moissonné. Enfin je commençai mon discours, mais non sans inquiétude.

« J'avais choisi pour sujet les vengeances de Dieu. Je les peignais redoutables, et je les peignais inévitables. Je me souvenais d'avoir entendu dire à mes maîtres : « Mon fils, faites craindre « Dieu; le prêtre n'est pas honoré, lorsque Dieu n'est pas ter- « rible. » Je fis des tableaux effrayants des supplices de l'enfer, et, en faisant faire quelques petites fautes aux justes, j'y précipitais des justes le plus que je pouvais; je n'en sauvais pas un de ceux qui avaient compté sur leurs œuvres plus que sur nos prières. Je voyais les sages jeter des regards de pitié, tantôt sur

1. Nom de la jument de Mahomet. C'était, dit d'Herbelot (*Bibliothèque orientale*) un animal d'une taille moyenne entre celle d'un âne et celle d'un mulet. Le voyage de Mahomet, de Jérusalem, au ciel s'appelle *al Mesra*; la nuit pendant laquelle se fit cette excursion est nommée *Leilat al meerage* (*la nuit de l'ascension*). *Al Borak* signifie *resplendissant*.

le peuple, tantôt sur moi; le peuple m'écoutait sans émotion. J'étais content des religieux; ils jouaient assez bien la sainte frayeur et l'admiration, mais ils n'inspiraient ni l'une ni l'autre. J'attaquais ensuite les vices qui doivent mériter les supplices de l'enfer. Je m'attachai à cette sorte d'amour-propre qui élève l'âme et qui mène à l'indépendance; je me souvenais que mes maîtres m'avaient dit : « Mon fils, inspirez l'humilité à vos « frères, et ils vous glorifieront. » J'attaquai aussi l'attachement aux biens de la terre. « Vos maisons, disais-je au peuple, ne sont « que des hôtelleries; à peine pourrez-vous y séjourner : c'est « le tombeau qui est votre demeure éternelle. Donnez vos biens; « mais donnez-les à ceux qui en ont besoin, et qui sauront en « faire un saint usage. » Je parlais ensuite de la pauvreté et des vertus de ceux qui ont embrassé la vie religieuse. Les sages souriaient, et le peuple bâillait. Je m'aperçus trop du peu d'empire que j'avais sur mes auditeurs; je sentis contre eux une violente indignation, et, ne pouvant les émouvoir, j'aurais voulu les extirper. J'éclatai contre ces hommes orgueilleux qui osent prendre confiance aux lumières de leur raison; j'attaquai la raison même; j'en voulais surtout à cette raison éclairée qu'on appelle sagesse. Je peignis les sages comme ennemis de l'État, et des citoyens, et du prince, et des femmes du prince, et des enfants du prince; ces saintes invectives soutenues d'un ton de voix pathétique et d'un geste véhément, ne firent aucun effet, et je descendis de la tribune après quelques pieuses imprécations.

« Je fus reconduit chez moi par les religieux. Ils m'embrassèrent, les yeux baignés de larmes, et l'un d'eux me dit : « Les « sages ont éclairé Balbeck; nous avons fait de vains efforts « pour arrêter les progrès de la sagesse; elle marche à grands « pas; elle se mêle parmi le peuple; elle ose se placer près du « trône. Nous nous trouvons aujourd'hui une race d'hommes « étrangère au reste des hommes; nous leur sommes opposés « d'intérêts, de sentiments et d'opinions; les ténèbres sont « dissipées, et la proie échappe aux oiseaux de la nuit. Nous « sommes dans la société comme ces herbages visqueux que le « mouvement des mers arrache de leur sein et rejette sur le « rivage. Ceux d'entre nous qui sont détrompés, et ceux qui ont « conservé leur erreur, sont également à plaindre, et nous ne « pourrons plus jouir de l'erreur, ni dans nous ni dans les autres.

« Nous voyons s'éloigner de nous, pour jamais, ce respect « du peuple auquel nous avons sacrifié les sentiments aimables « de l'amour et de l'amitié, et les charmes de l'humanité. Le « voile du mépris nous couvre, et nous voyons briller dans « tout son éclat le mérite qui nous méprise. La jalousie et les « regrets nous dévorent, le plaisir n'habite point en nous, et « nous ne sentons notre âme que par les passions qui la tour- « mentent[1]. »

« Je fus consterné de ce discours. J'y pensai longtemps et avec fruit; je quittai mon habit de religieux, et je me rendis chez un sage. « Je viens me dérober, lui dis-je, à des hommes « séparés de leurs semblables, qui en sont haïs, et qui les haïs- « sent; je viens m'instruire avec vous. — O Sadi, me répondit « le sage, ton cœur est sensible et bienfaisant; tu sais tout. « Vis avec nous[2]. »

1. Tout ceci est évidemment provoqué par l'arrêt rendu cette année même, 1759, contre l'*Encyclopédie*.

2. Nous ne renvoyons pas, pour cet EXTRAIT DU SECOND CHAPITRE, au *Gulistan* de M. Defrémery, et pour cause. Il n'y a aucun rapport entre la prétendue traduction de Diderot et le texte. Que le traducteur ait pris de ci, de là, dans les historiettes de ce chapitre, quelques-uns des traits de sa peinture, nous le reconnaissons; mais, en les combinant comme il l'a fait, il en a tiré non du Sadi, mais du Diderot, et du Diderot philosophe français du XVIIIe siècle, c'est-à-dire quelque chose d'assez différent d'un poëte persan, moraliste du XIIe. On peut cependant reconnaître une certaine parenté entre le développement de Diderot et la 40e historiette du liv. II du *Gulistan* : « Un sage vint du monastère au collége, et rompit son pacte de société avec les gens de l'ordre (les soufis). Je dis: « Quelle différence y a-t-il entre le savant et le religieux, « pour que tu choisisses cette société-ci de préférence à celle-là? » Il répondit : « Celui-ci (le religieux) sauve des flots son propre manteau, et cet autre (le savant) « fait des efforts pour saisir le noyé. » (*Traduction Defrémery.*)

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME.

Pages.

MISCELLANEA PHILOSOPHIQUES.

Notice préliminaire 3

Regrets sur ma vieille Robe de chambre 5

Résultat d'une conversation sur les égards que l'on doit aux rangs et aux dignités de la société 13

Caractères incertains (inédit). 17

Diversité et étendue de l'Esprit (inédit). 20

Sur la Diversité de nos jugements (inédit). 22

Sur le Génie (inédit). 26

Des idées accessoires (inédit) 28

Sur l'Évidence (inédit) 30

Pensées (inédit). 32

Discours d'un Philosophe à un Roi (inédit) 33

La Vérité, ouvrage anonyme (inédit) 37

Du Rétablissement de l'Impôt dans l'ordre naturel (inédit) 39

Fragments politiques 41

Sur les Chinois. 45

Des Mines. 48

Des Délits et des Peines 51

Lettre de M. de Ramsay 52

Des *Recherches sur le Style.* 60

Notes sur le *Traité des Délits et des Peines.* 63

Réflexions sur un ouvrage publié à l'occasion de la renonciation volontaire de Rousseau au droit de citoyen de Genève 70

Pages.

Sur les *Recueils philosophiques et littéraires* de la Société typographique de Bouillon 73
Sur les *Observations sur la Religion, les lois et les mœurs des Turcs* . 78
Éphémérides du Citoyen 80
Sur les *Lettres d'un Fermier de Pensylvanie* 86
Spéculations utiles et Maximes instructives. 90
Dieu et l'Homme, par M. de Valmire 92
Sur le *Parallèle de la condition des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des animaux*. 94
Principes philosophiques pour servir d'introduction à la connaissance de l'esprit et du cœur humain. 97
Morceau de Diderot inséré dans le *Discours sur l'Inégalité*, de J.-J. Rousseau. 100
Sur l'Éducation des Rois, extrait de l'*Éloge de Fénelon*, de M. de Pezay. 105
Abrégé du Code de la Nature, extrait du *Système de la Nature*, de d'Holbach 107
La Moïsade, extrait des *Œuvres philosophiques* de Fréret 118

BELLES-LETTRES.

I.

Les Bijoux indiscrets 130
Notice préliminaire 133
A Zima. 139
Chapitres.
I. Naissance de Mangogul 141
II. Éducation de Mangogul 143
III. Qu'on peut regarder comme le premier de cette histoire. 145
IV. Évocation du génie 147
V. Dangereuse Tentation de Mangogul. 149
VI. Premier essai de l'anneau. — *Alcine*. 152
VII. Second essai de l'anneau. — *Les Autels* 156
VIII. Troisième essai de l'anneau. — *Le petit Souper*. 159
IX. État de l'Académie des sciences de Banza. 162
X. Moins savant et moins ennuyeux que le précédent. — *Suite de la séance académique*. 165
XI. Quatrième essai de l'anneau. — *L'Écho* 166
XII. Cinquième essai de l'anneau. — *Le Jeu*. 170
XIII. Sixième essai de l'anneau. — *De l'Opéra de Banza*. 174
XIV. Expériences d'Orcotome 177
XV. Les Bramines. 180
XVI. Vision de Mangogul. 183
XVII. Les Muselières. 190
XVIII. Des Voyageurs 192
XIX. De la Figure des Insulaires et de la Toilette des Femmes. 200

Pages.

XX. Les deux Dévotes. 208
XXI. Retour du Bijoutier.. 212
XXII. Septième essai de l'anneau. — *Le Bijou suffoqué*. 214
XXIII. Huitième essai de l'anneau. — *Les Vapeurs* 216
XXIV. Neuvième essai de l'anneau. — *Des Choses perdues et retrouvées; pour servir de supplément au savant Traité de Pancirole, et aux Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. 218
XXV. Échantillon de la morale de Mangogul 222
XXVI. Dixième essai de l'anneau. — *Les Gredins* 227
XXVII. Onzième essai de l'anneau. — *Les Pensions* 232
XXVIII. Douzième essai de l'anneau. — *Question de droit*. 237
XXIX. Métaphysique de Mirzoza. — *Les Ames*. 243
XXX. Suite de la conversation précédente. 250
XXXI. Treizième essai de l'anneau. — *La petite Jument* 253
XXXII. Le meilleur peut-être, et le moins lu de cette histoire. — *Rêve de Mangogul, ou Voyage dans la région des hypothèses* 255
XXXIII. Quatorzième essai de l'anneau. — *Le Bijou muet*. 259
XXXIV. Mangogul avait-il raison?. 263
XXXV. Quinzième essai de l'anneau. — *Alphane* 267
XXXVI. Seizième essai de l'anneau. — *Les Petits-Maîtres*. 270
XXXVII. Dix-septième essai de l'anneau. — *La Comédie*. 276
XXXVIII. Entretien sur les lettres 279
XXXIX. Dix-huitième et dix-neuvième essais de l'anneau. — *Sphéroïde l'aplatie et Girgiro l'entortillé. — Attrape qui pourra* 289
XL. Rêve de Mirzoza. 293
XLI. Vingt-unième et vingt-deuxième essais de l'anneau. — *Fricamone et Callipiga* 298
XLII. Les Songes 301
XLIII. Vingt-troisième essai de l'anneau. — *Fanni* 306
XLIV. Histoire des voyages de Sélim. 315
XLV. Vingt-quatrième et vingt-cinquième essais de l'anneau. — *Bal masqué, et Suite du Bal masqué*. 328
XLVI. Sélim à Banza 331
XLVII. Vingt-sixième essai de l'anneau. — *Le Bijou voyageur*. 336
XLVIII. *Cydalise* 341
XLIX. Vingt-septième essai de l'anneau. — *Fulvia*. 350
L. Événements prodigieux du règne de Kanoglou, grand-père de Mangogul 355
LI. Vingt-huitième essai de l'anneau. — *Olympia* 361
LII. Vingt-neuvième essai de l'anneau. — *Zuleïman et Zaïde* 366
LIII. L'amour platonique 368
LIV. Trentième et dernier essai de l'anneau. — *Mirzoza*. 375

L'OISEAU BLANC, conte bleu. 379

Première soirée. 381
Deuxième soirée. 386

Pages.
Troisième soirée 393
Quatrième soirée 406
Cinquième soirée 416
Sixième soirée. 428
Septième soirée. 435

Qu'en pensez-vous? conte 443

La marquise de Claye et Saint-Alban, dialogue. 449

Cinqmars et Derville, dialogue. 463

Mon père et moi, dialogue. 475

Le Gulistan, ou le Rosier du poëte Sadi. 483

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOÎT. — 1881

DATE DUE

GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.

WELLS BINDERY

OCT 1984

WALTHAM, MA 02154

WELLESLEY COLLEGE LIBRARY
3 5002 03113 3668

B 2012 .A2 1875 3-4

Diderot, Denis, 1713-1784.

Oeuvres complßetes de Diderot

B 2012 .A2 1875 3-4

Diderot, Denis, 1713-1784.

Oeuvres complßetes de Diderot